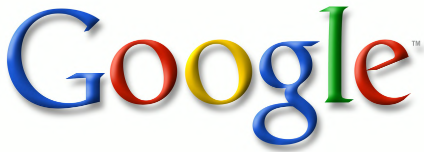
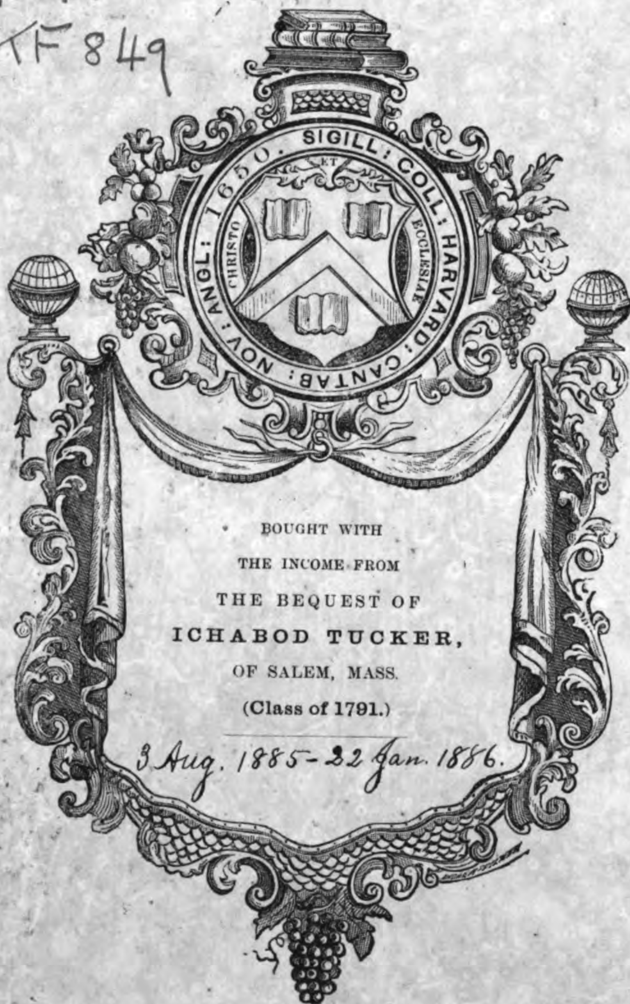
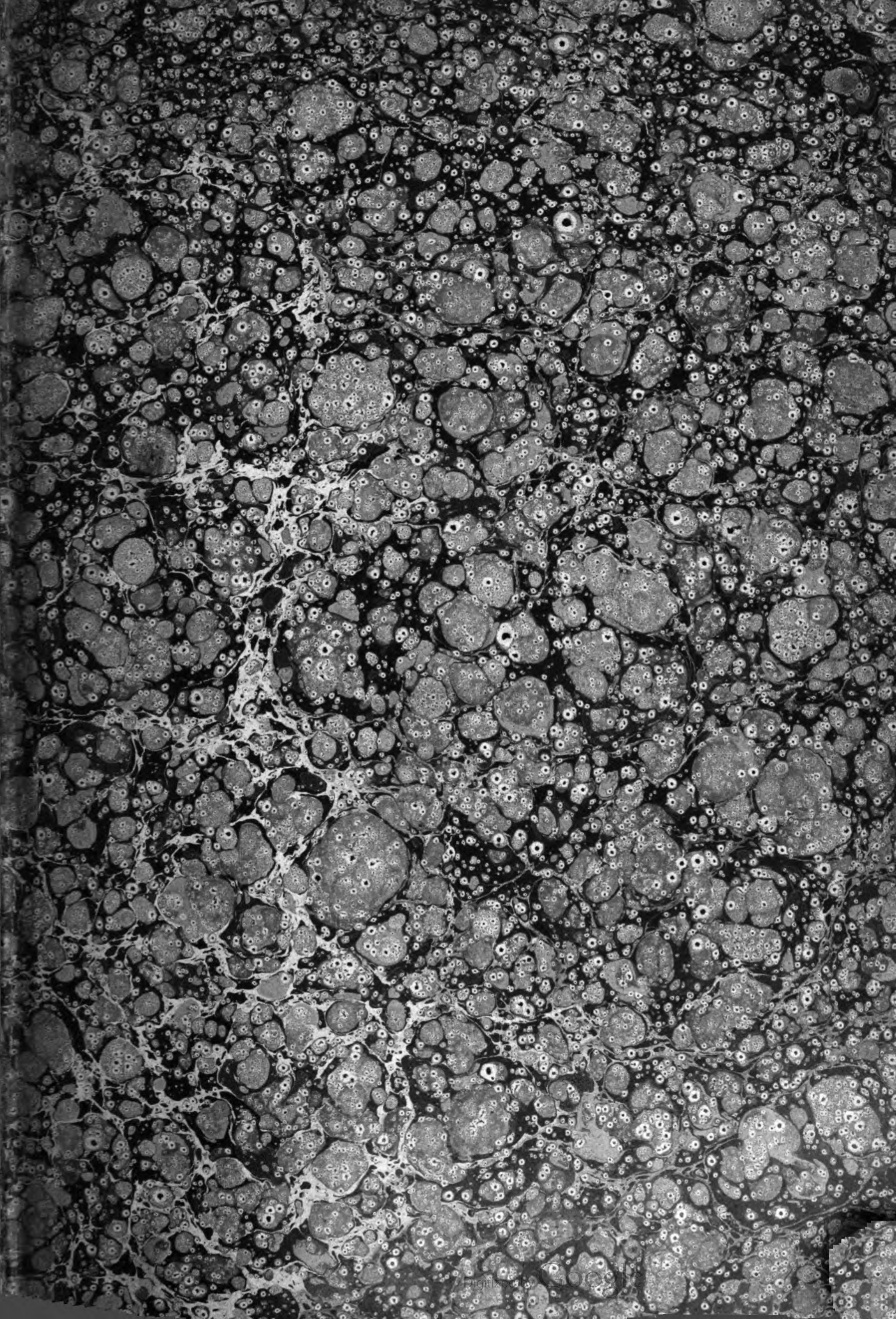





WIDENER LIBRARY
HX DS2V


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XX).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XX

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1885

1885, Aug. 3 – 1886, Jan. 22.
Tucker fund.

ANNÉE 1885

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	art.	pages
Abbt (Thomas), contribution à sa biographie..........	217	423
ABRAHAM, Études sur Plaute (Louis Duvau)..........	113	5
ADAM, le Taensa a-t-il été forgé de toutes pièces?.......	164	197
ALLARD, Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques (G. Lacour-Gayet)........	222	420
ARMITAGE, Sermons du XIIe siècle en vieux provençal (Ant. Thomas)........	157	168
Augustin, extraits par Eugippius, p. p. KNOELL (Salomon Reinach)........	216	414
Autriche (Contributions à la littérature de l').........	212	395
BALDY, Traduction de KRANER, l'armée romaine au temps de César........	170	221
BATZ-TRINQUELLÉON, Henri IV en Gascogne (T. de L.)...	193	299
BAUNACK (J. et Th.), L'inscription de Gortyne (M. Bréal)..	192	294
BEKKER, Marie Stuart, Darnley, Bothwell (R.).........	116	9
BÉMONT, Simon de Montfort (J. J. Jusserand).........	133	93
BENAMOZEGH, Israël et humanité (M. V.)............	190	293
BENGESCO, Voltaire, Bibliographie de ses œuvres, II (M. Tourneux)........	175	235
BENOIST, Edition du Ve livre de Lucrèce............	178	250
BERGAIGNE, Manuel pour étudier la langue sanscrite (A. Barth)........	168	213
BEZOLD, Lettres du palatin Jean Casimir, I (R.).......	174	233
BIRT, Le livre chez les anciens (Em. Thomas)..........	132	87
Boèce, Commentaire sur les Topiques..............	156	167
BOGISIC, De la forme dite inokostina de la famille rurale chez les Serbes et les Croates (P. Viollet)........	238	505

	art.	pages
Bormann, Corpus des inscriptions latines, VI.	165	200
Bouché-Leclercq, Traduction de l'histoire de l'hellénisme de Droysen, III (P. G.).	203	365
Bracquemond, Du dessin et de la couleur (A. D.).	121	32
Brémont d'Ars (de), Jean de Vivonne (E. B.)	138	112
Brinton, le Taensa.	164	197
Brugmann, De l'état actuel de la linguistique (Victor Henry).	145	133
Bücheler et Zitelmann, Le droit de Gortyne (M. Bréal). . .	192	294
— (Théodore Reinach).	195	317
Caillemer, Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise (T. de L.)	188	283
Catt (de), Entretiens avec Frédéric II, p. p. Koser (A. Chuquet).	194	305
Chuquet (A.), Edition du Götz de Berlichingen, de Gœthe.	125	54
Cicéron, le pro Roscio, p. p. Landgraf (Em. Thomas). . . .	128	71
Comparetti, Lois anciennes de la ville de Gortyne (M. Bréal).	192	294
Copernic.	137	109
Corpus des inscriptions latines, VI, p. p. Bormann, Henzen, Hülsen (R. Mowat).	165	200
Csoma, sa vie et ses œuvres	134	101 431
Cuq, Le conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien (C. Jullian)	135	104
Dareste (R.), La loi de Gortyne (M. Bréal).	192	294
Davout, sa correspondance, p. p. de Mazade (A. Chuquet).	241	513
Derenbourg (H.) et Spiro, Chrestomathie arabe (R. Duval).	176	245
Desnoiresterres, La comédie satirique au xviiie siècle (M. Tourneux)	182	258
Des Robert, Correspondance du duc de Lorraine Nicolas François (T. de L.).	162	190
Desrousseaux, Edition des *Dialogues des morts* de Lucien.	130	85
Dittenberger, Recueil d'inscriptions grecques (B. Haussoullier).	112	1
Dobrowsky et Kopitar, leur correspondance, p. p. Jagic (Louis Leger).	234	486
Donatello.	233	485
Douais, Les frères prêcheurs en Gascogne au xiiie et au xive siècle (A. Molinier).	239	506
Droysen, Histoire de l'hellénisme, III (P. G.).	203	365
Duka, Vie et œuvres de Csoma (L. Feer).	134	101 431
Duruy (Alb.), Hoche et Marceau (A. Chuquet)	129	73
Düntzer, Lettres de Charles Auguste à Knebel et à Einsiedel (A. Chuquet).	217	426

	art.	pages
— Gœthe et Weimar (A. Chuquet)	200	350
DUSSIEUX, Lettres intimes de Henri IV, 2e édition (T. de L.)	193	301
ENGELBRECHT, édition de Mamert	216	414
Eraclius, p. p. GRAEF (A. Chuquet)	204	366
ESPERANDIEU, Epigraphie des environs de Kef (Salomon Reinach)	179	252
Etat-major allemand, publications historiques, I-VI (A. Chuquet)	235	491
Eugippius, extraits d'Augustin	216	414
Fancan et la politique de Richelieu	181	255
FILON, Histôire de la littérature anglaise (M. P.)	213	399
FLACH, Edition de la Chronique de Paros (Paul Girard)	149	150
François Ier, roi de France	196	321
Frédéric II, ses entretiens avec de Catt	194	305
FREDERICQ, Travaux de l'Université de Liège (R.)	153	160
GAEDERTZ, Le drame et la comédie en bas-allemand (A. Chuquet)	217	424
GARRISSON, Edit. des œuvres poétiques de Maynard	158	169
GASTER, La littérature populaire roumaine (Em. Picot)	147	140
Geer (Louis de)	142	124
GELEY, Fancan et la politique de Richelieu (R.)	181	255
Genève (Histoire de) de 1563 à 1568	123	50
GERBER, Le langage comme art. — Le langage et la récognition (V. Henry)	184	269
GIRY, les Etablissements de Rouen (J. Havet)	147	137
GLAESER, Lübeck et Ratekau, 1806	207	377
GLOCK, La question de la loi dans la vie de Jésus et la doctrine de Paul (M. V.)	172	229
GOBLET D'ALVIELLA, Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions (M. Vernes)	169	218
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre F (A. Jacques)	160	185
— Lettres G et H (A. Jacques)	218	426
Gœthe, Götz de Berlichingen, p. p. A. CHUQUET (E. Lichtenberger)	125	54
— p. p. E. LICHTENBERGER (A. Chuquet)	200	346
— Editions diverses, p. p. SCHROER, STEINER, DÜNTZER et KECK (A. Chuquet)	200	346
Gœthe (œuvres de et sur)	200	345
Gœthe-Jahrbuch, p. p. L. GEIGER, VI (A. Chuquet)	200	350
Gortyne (la loi de)	192	294
	195	317
GRAEF, édition de l'Eraclius (A Chuquet)	204	366
GUYAZ, Histoire des institutions municipales de Lyon avant 1789 (L. Clédat)	187	282

	art.	pages
Hagedorn (Anne-Marie de) et ses lettres à son fils	217	422
HAGMANN, L'Essai sur les mœurs, de Voltaire (Ch. J.). . . .	143	126
HARRISSE, Grandeur et décadence de la Colombine (A. O.).	183	260
HAUMONTÉ, le Taensa.	164	197
HAUSSOULLIER, La vie municipale en Attique (Paul Guiraud).	215	413
HAVET (J.), Questions mérovingiennes, I, la formule *v. inl.* (H. d'Arbois de Jubainville).	118	24
HEISTERBERGK, Le jus italicum (Edouard Cuq)	198	341
HENZEN, Corpus des inscriptions latines	165	200
Henri IV en Gascogne	193	299
— Ses lettres intimes	193	301
HERSEL, Les citations du pseudo-Longin (A. Cr.)	231	484
HILDEBRAND (Hugo), L'opinion d'Aristote sur le libre arbitre (Théodore Reinach)	237	502
HIRZEL, Catalogue d'une bibliothèque de Gœthe (A. Chuquet).	200	353
Hoche.	129	73
HOHENBÜHEL (de), sur le Tyrol	209	378
HOMMEL, La langue suméro-accadienne (J. Halévy)	122	45
HÜBNER, Spécimen d'épigraphie latine (R. Mowat)	165	200
HUEMER, édition de Sedulius.	216	414
HÜLSEN, Corpus des inscriptions latines.	165	200
Institut archéologique américain d'Athènes, I (Sal. Reinach).	139	117
JAHN, Edition de la Prosopopée de Palamas.	177	249
Jamblique, Vie de Pythagore, p. p. NAUCK (A. M. Desrousseaux).	210	389
Jean Casimir (le palatin), ses lettres.	174	233
JENSEN, Une tablette assyrienne (J. Halévy).	126	61
Jugurtha, p. p. LALLIER.	221	438
Jus italicum (le)	198	341
KECK, Edition d'Hermann et Dorothée (A. Chuquet).	200	356
KEIL, Des amis de Vienne, 1784-1808 (A. Chuquet).	212	395
KINDLER DE KNOBLOCH, Le livre d'or de Strasbourg (S.) . . .	180	254
KLEIBER, Ce que Tacite doit dans le Dialogue des Orateurs aux auteurs précédents (E. T.).	151	155
Kleist (Ewald de), p. p. SAUER (A. Chuquet).	217	418
KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande (J. Kirste).	249	508
KNOELL, Edition des extraits d'Augustin par Eugippius . . .	216	414
KOCK, Fragments des comiques attiques, II (H. Weil). . . .	185	275
KÖHLER, Shakspeare devant le forum de la jurisprudence (Ch. J.)	152	157
KOSER, Edition des entretiens de Frédéric II et de Catt. . .	194	305

	art.	pages
KRANER, L'armée romaine au temps de César (R. C.)	170	221
KÜRSCHNER, Collection de la littérature nationale allemande (A. Chuquet)	225	448
KVICALA, Contributions à l'explication de l'Eneide (Em. Thomas)	117	21
La foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine (M. V.)	189	293
LALLIER, Edition du Jugurtha de Salluste	221	438
LANDGRAF, Edit. du pro Roscio	128	71
LANMAN, Textes sanscrits (A. Barth)	168	216
LANTENAY (de), Mélanges de biographie et d'histoire (T. de L.)	205	367
LANTOINE, Edition du Ve livre de Lucrèce	178	250
LARROUMET, Traduction de KRANER, l'armée romaine au temps de César	170	221
LATYCHEW, Inscriptions grecques et latines du littoral du Pont-Euxin (Théodore Reinach)	230	481
LECHLER, L'époque apostolique et l'époque post-apostolique (M. Vernes)	199	344
LEHER, Lettre d'un capitaine de cuirassiers sur la campagne de Russie	202	357
LEROUX, MOLINIER et A. THOMAS, Documents historiques bas-latins, provençaux et français, II (A)	136	107
LEWY, L'ancien droit de Gortyne (M. Bréal)	192	294
— (Théodore Reinach)	195	317
LICHTENBERGER (E.), Edition du Götz de Berlichingen, de Gœthe	200	346
Liège (l'Université de) et les travaux de son séminaire d'histoire	153	160
Liscow et sa carrière littéraire	217	422
LITZMANN, Liscow (A. Chuquet)	217	422
— Lettres d'Anne-Marie de Hagedorn (A. Chuquet)	217	422
Lucien, Dialogue des morts, p. p. TOURNIER et DESROUSSEAUX (Em. Baudat)	130	85
Lucrèce, Ve livre, p. p. BENOIST et LANTOINE (Fr. Plessis) ..	178	250
LUFFT, La prise du Schänzel. — La campagne de 1793 (C.).	214	303
LYALL, Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême Orient	154	165
Lyon avant 1789	187	282
MADVIG, Adversaria critica	159	181
— Tite-Live, XXXI-XXXV (A. M. Desrousseaux)	159	182
Mamert, p. p. ENGELBRECHT (Salomon Reinach)	216	414
Marceau	129	73 97
Marie Stuart	116	9

	art.	pages
Martel (de), Les historiens fantaisistes, M. Thiers, II. La pacification de l'ouest et la machine infernale (A. Chuquet)	197	330
Mazade (de), Correspondance du maréchal Davout	241	513
Maynard, Œuvres poétiques p. p. Garrisson, I (A. Delboulle)	158	169
Meissner, Les comédiens anglais en Autriche au temps de Shaskspeare (A. Chuquet)	212	396
Mention, Le comte de Saint-Germain et ses réformes (A. Chuquet)	229	472
Miron de l'Espinay, François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV (P. B.)	223	444
Montagnac (de), Lettres d'un soldat (C.)	219	429
Montreuil (Jean de)	119	27
Moratti, Arménien et indo-européen (V. Henry)	236	501
Mowat, Remarques sur les inscriptions antiques de Paris	211	391
Müller (Fr.), Le Taensa n'a pas été forgé de toutes pièces	164	197
Müller (Iwan), Manuel de l'antiquité classique, I (Salomon Reinach)	173	229
— II, 2 (Salomon Reinach)	227	463
Müntz, La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII (P. de Nolhac)	124	51
Müntz, Donatello (P. de Nolhac)	233	485
Napoléon, général	235	497
Nauck, Vie de Pythagore, de Jamblique	210	389
Neumann et Partsch, Géographie physique de la Grèce (Paul Girard)	116	21
Nicaise (l'abbé) et ses correspondants	188	283
Nilles, Etienne de Moldavie (Emile Picot)	115	8
Nordlingue (la bataille de)	224	447
Osthoff, De l'histoire du parfait dans les langues indogermaniques (V. Henry)	149	149
Ovide et ses comparaisons	114	6
Pajol, Les guerres sous Louis XV, III (C.)	201	356
Palamas, Prosopopée, p. p. Jahn (Em. Baudat)	177	249
Paris (Paulin), Etudes sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne (T. de L.)	196	321
Parisot, le Taensa	164	197
Paros (Chronique de)	149	150
Pauli, Les inscriptions en nord-étrusque (Michel Bréal)	232	484
Pentzhorn, Thomas Abbt (A. Chuquet)	217	423
Périclès général	127	71
Perry, d'Opitz à Lessing (A. Chuquet)	217	422
Peukert, Les mémoires du marquis de Valory	206	376
Pflugk-Harttung (de), Périclès général (Paul Girard)	127	71

	art.	pages
Philippson, Origines du catholicisme moderne, la contre-révolution religieuse au xvie siècle (R.)	167	205
Prou, Les coutumes de Lorris (Louis Farges)	141	122
Prowe, Copernic, I et II (R.)	137	109
Pyra et son influence	217	419
Rahlenbeck, Metz et Thionville sous Charles-Quint (R.)	161	188
Reinach (Th.), Histoire des Israélites (M. Vernes)	186	278
Reynald, Succession d'Espagne, Louis XIV et Guillaume III (R.)	144	128
Roget, Histoire du peuple de Genève (R.)	123	50
Rouen (Etablissements de)	147	137
Rublé (de), Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret (T. de L.)	171	222
Saint-Germain (le comte de) et ses réformes	229	472
Salluste, Jugurtha, p. p. Lallier (Frédéric Plessis)	221	438
Sauer, Edition d'Ewald de Kleist	217	418
Schlitter, l'Autriche et les Etats-Unis, 1778-1787	208	377
Schroer, Gœthe et l'amour (A. Chuquet)	200	352
— Editions de Gœthe	200	354
Schuchardt, Slavo-allemand et slavo-italien (L. L.)	163	190
Schwickert, De la paix entre la philosophie et la religion positive (M. V.)	191	294
— De l'importance de l'enseignement du grec (Salomon Reinach)	220	437
Sebastian, L'organisation du patronat chez les Romains (R. Cagnat)	146	136
Sedulius, p. p. Huemer (Salomon Reinach)	216	414
Servius, Commentaire de l'Enéide p. p. Thilo, II (E. Thomas)	140	120
Shakspeare et la jurisprudence	152	157
Simon de Montfort, comte de Leicester	133	93
Smith (miss Lucy Toulmin), les Mystères d'York (J. J. Jusserand)	228	466
Spengler, Wolfgang Schmeltzl (A. Chuquet)	212	396
Stangl, Commentaire de Boèce sur les Topiques (Θ)	156	167
Steiner, Edition des œuvres scientifiques de Gœthe (A. Chuquet)	200	355
Stern (de), L'hégémonie lacédémonienne et thébaine (Paul Girard)	131	86
Stieve, La politique de la Bavière, 1591-1067 (R.)	120	31
Tacite et le Dialogue des orateurs	151	155
Taensa (le) et les travaux dont il a été l'objet (Victor Henry)	164	197
Thilo, Commentaire de Servius sur l'Enéide, II (E. Thomas)	140	120
Thomas (Ant.), Jean de Montreuil (Ch. J.)	119	27

	art.	pages
Tite-Live, XXXI-XXXV, p. p. MADVIG	159	182
TOUBIN, Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française (A. Delboulle)	166	204
TOURNIER (Ed.), 2e édition des *Dialogues des morts* de Lucien	130	85
Valory, ses Mémoires	206	376
Viennoises (réimpressions), I-VI (A. Chuquet)	212	393
Vivonne (Jean de)	138	112
Voltaire, Bibliographie de ses œuvres	175	235
Voltaire, L'Essai sur les mœurs	143	126
VON DER GOLTZ, Rossbach et Iéna (A. Chuquet)	235	488
WANIEK, Pyra et son influence (A. Chuquet.)	217	419
WASHIETL, Les Comparaisons d'Ovide (W. Zingerle)	114	6
WEINITZ, La bataille de Nordlingue (C.)	224	447
WILLEMS, Le sénat de la république romaine (C. Jullian)	155	166
WINKLER, L'ouralo-altaïque et ses groupes (V. Henry)	226	461
WITT (de), Un patricien au XVIIe siècle, Louis de Geer (T. de L.)	142	124
YORK DE WARTENBOURG, Napoléon général, I (A. Chuquet).	235	497
ZIMMERN, Les psaumes de pénitence des Babyloniens (J. Halévy)	126	61

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

	art.	pages
BERGAIGNE, Manuel pour étudier la langue sanscrite (A. Barth)	168	213
DERENBOURG (H.) et SPIRO, Chrestomathie arabe. (R. Duval.)	176	245
DUKA, Vie et œuvres de Csoma. (L. Feer.)	134	101
— —		431
HOMMEL, La langue suméro-accadienne. (J. Halévy.)	122	45
JENSEN, Une tablette assyrienne. (J. Halévy.)	126	61
LANMAN, Textes sanscrits. (A. Barth.)	168	216
LYALL, Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient	154	165
ZINGUERN, Les psaumes de pénitence des Babyloniens. (J. Halévy.)	126	61

Linguistique.

	art.	pages
BRUGMANN, De l'état actuel de la linguistique. (V. Henry.).	145	133
GERBER, Le langage comme art. — Le langage et la réco-		

	art.	pages
gnition. (V. Henry.)	184	269
Haumonté, Parisot, Adam, Brinton, Fr. Müller, Le Taensa. (Victor Henry.)	164	197
Moratti, Arménien et indo-européen. (V. Henry.)	236	501
Osthoff, De l'histoire du parfait dans les langues indo-germaniques. (V. Henry.)	149	149
Schuchardt, Slavo-allemand et slavo-italien. (L. L.)	163	190
Winkler, L'ouralo-altaïque et ses groupes. (V. Henry.)	226	461

Epigraphie.

Corpus des Inscriptions latines VI, p.p. Bormann, Henzen, Hülsen. (R. Mowat.)	165	200
Dittenberger, Recueil d'inscriptions grecques. (B. Haussoullier.)	112	1
Esperandieu, Epigraphie des environs de Kef. (Salomon Reinach.)	179	252
Hübner, Spécimens d'épigraphie latine. (R. Mowat.)	165	200
Institut archéologique américain d'Athènes, I. (Salomon Reinach.)	139	117
Latychew, Inscriptions grecques et latines du littoral du Pont-Euxin. (Théodore Reinach.)	230	481
Mowat, Remarques sur les inscriptions antiques de Paris.	211	391
Pauli, Les inscriptions en nord-étrusque. (Michel Bréal.).	232	484

Histoire grecque.

Droysen, Histoire de l'hellénisme, III. (P. G.)	203	365
Haussoullier, La vie municipale en Attique. (Paul Guiraud.)	215	413
Neumann et Partsch, Géographie physique de la Grèce. (Paul Girard.)	116	21
Pflugk-Harttung (de), Périclès général. (Paul Girard.)	127	71
Stern (de), L'hégémonie lacédémonienne et thébaine. (Paul Girard.)	131	86

Histoire romaine.

Allard, Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques. (G. Lacour-Gayet.)	222	420
Cuq, Le conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien. (C.		

	art.	pages
Jullian.)..	135	104
KRANER, L'armée romaine au temps de César. (R. C.).....	170	221
SEBASTIAN, L'organisation du patronat chez les Romains. (R. Cagnat.)..	146	136
WILLEMS, Le sénat de la république romaine. (C. Jullian.)	155	166

Langue et littérature grecques.

FLACH, Edition de la Chronique de Paros. (Paul Girard.)..	149	150
HERSEL, Les citations du pseudo-Longin. (A. Cr.).........	231	484
HILDEBRAND, (Hugo), L'opinion d'Aristote sur le libre arbitre. (Théodore Reinach.)............................	237	502
Jamblique, Vie de Pythagore, p. p. NAUCK. (A. M. Desrousseaux.)..	210	389
KOCK, Fragments des comiques attiques, II. (H. Weil.)...	185	275
Lucien, Dialogues des morts, p. p. TOURNIER et DESROUSSEAUX. (Em. Baudat.)................................	130	85
Palamas, Prosopopée, p. p. JAHN. (Em. Baudat.).........	177	249
SCHWICKERT, De l'importance de l'enseignement du grec. (Salomon Reinach.)................................	220	437

Langue et littérature latines.

ABRAHAM, Etudes sur Plaute. (Louis Duvau.).............	113	5
Augustin, Extraits par Eugippius, p. p. KNOELL. (Salomon Reinach.)..	216	414
BIRT, Le livre chez les anciens. (Em. Thomas.)...........	132	87
Cicéron, Le pro Roscio, p. p. LANDGRAF. (Em. Thomas.).	128	71
KLEIBER, Ce que Tacite doit dans le Dialogue des Orateurs aux auteurs précédents. (E. T.)......................	151	155
KVICALA, Contributions à l'explication de l'Enéide. (Em. Thomas.)..	117	21
Lucrèce, V^e livre, p. p. BENOIST et LANTOINE. (Fr. Plessis.)	178	250
MADVIG, Adversaria critica.	159	181
— Tite-Live, XXXI-XXXV. (A. M. Desrousseaux.).......	159	182
Mamert, p. p. ENGELBRECHT. (Salomon Reinach.).........	216	414
MÜLLER, Manuel de l'Antiquité classique, I. (Salomon Reinach.)..	173	229
— II, 2. (Salomon Reinach.)...........................	227	463
Salluste, Jugurtha, p. p. LALLIER. (Frédéric Plessis.).....	221	438
Sedulius, p. p. HUEMER. (Salomon Reinach.)............	216	414
Servius, Commentaire de l'Enéide, p. p. THILO, II. (E. Thomas.)..	140	120

	art.	pagès
STANGL, Commentaire sur les Topiques. (Θ.)...............	156	167
WASHIETL, Les comparaisons d'Ovide. (W. Zingerle.).....	114	6

Droit grec et romain.

BAUNACK (J. et Th.), L'inscription de Gortyne. (M. Bréal.)	192	294
BÜCHELER et ZITELMANN, Le droit de Gortyne. (M. Bréal.)..	192	294
— (Théodore Reinach.)................................	195	317
COMPARETTI, Lois anciennes sur la ville de Gortyne. (M. Bréal.)..	192	294
DARESTE (R.), La loi de Gortyne. (M. Bréal.).............	192	294
HEISTERBERGK, Le jus italicum. (Edouard Cuq.)..........	198	341
LEWY, L'ancien droit de Gortyne. (M. Bréal.)............	192	294
— (Théodore Reinach.)................................	195	317

Histoire du moyen âge.

BÉMONT, Simon de Montfort. (J. J. Jusserand.)...........	133	93
DOUAIS, Les frères prêcheurs en Gascogne au XIII[e] et XIV[e] siècle. (A. Molinier.)..................................	239	506
GIRY, Les établissements de Rouen. (J. Havet.)...........	147	137
HAVET (J.), Questions mérovingiennes, I, la formule *v. inl.* (H. d'Arbois de Jubainville.).........................	118	24
PROU, Les coutumes de Lorris. (Louis Farges.)..........	141	122

Histoire des temps modernes.

BATZ-TRINQUELLÉON, Henri IV en Gascogne. (T. de L.)...	193	299
BEKKER, Marie Stuart, Darnley, Bothwell. (R.)............	116	9
BEZOLD, Lettres du palatin Jean Casimir, I. (R.)..........	174	233
BRÉMOND D'ARS, (de), Jean de Vivonne. (E. B.)...........	138	112
Catt (de), Entretiens avec Frédéric II, p. p. KOSER. (A. Chuquet.)..	194	305
Davout, Sa correspondance, p. p. de MAZADE. (A. Chuquet).	241	513
DES ROBERT, Correspondance du duc de Lorraine Nicolas François. (T. de L.)................................	162	190
DURUY (Alb.) Hoche et Marceau. (A. Chuquet.)..........	129	73
DUSSIEUX, Lettres intimes de Henri IV, 2[e] édition. (T. de L.)	193	301
Etat-major allemand, publications historiques, I-VI. (A. Chuquet.)..	235	491
FREDERICQ, Travaux de l'Université de Liége. (R.)........	153	160

	art.	pages
Geley, Fancan et la politique de Richelieu. (R.).........	181	255
Glaeser, Lübeck et Ratekau, 1806....................	207	377
Guyaz, Histoire des institutions municipales de Lyon avant 1789. (L. Clédat.)..................................	187	282
Kindler de Knobloch. Le livre d'or de Strasbourg. (S.)....	180	254
Lantenay (de), Mélanges de biographie et d'histoire. (T. de L.)..	205	367
Leher, Lettre d'un capitaine de cuirassiers sur la campagne de Russie..	202	357
Lufft, La prise du Schänzel. — La campagne de 1793. (C.)	214	403
Martel (de), Les historiens fantaisistes, M. Thiers, II, La pacification de l'Ouest et la machine infernale. (A. Chuquet.)..	197	330
Mention, Le comte de Saint-Germain et ses réformes. (A. Chuquet.)..	229	472
Miron de l'Espinay, François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV. (P. B.)............	223	444
Montagnac (de), Lettres d'un soldat. (C.)...............	219	429
Nilles, Etienne de Moldavie. (Emile Picot.)........	115	8
Pajol, Les guerres sous Louis XV. III. (C.)............	201	356
Paris (Paulin), Etudes sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne. (T. de L.)..................	196	321
Peukert, Mémoires du marquis de Valory...............	206	376
Philippson, Origines du catholicisme moderne, la contre-révolution religieuse au XVIe siècle. (R.)...............	167	205
Prowe, Copernic, I et II. (R.).........................	137	109
Rahlenbeck, Metz et Thionville sous Charles-Quint. (R.).	161	188
Reynald, Succession d'Espagne, Louis XIV et Guillaume III. (R.).......................................	144	128
Roget, Histoire du peuple de Genève, VII. (R.)..........	123	50
Ruble (de), Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. (T. de L.)..	171	222
Schlitter, L'Autriche et les Etats-Unis, 1778-1787......	208	377
Stieve, La politique de la Bavière, 1591-1607. (R.).......	120	31
Von der Goltz, Rossbach et Iéna. (A. Chuquet.).........	235	488
Weinitz, La bataille de Nordlingue. (C.)................	224	447
Witt (de), Un patricien au XVIIIe siècle, Louis de Geer. (T. de L.)..	142	124
York de Wartenbourg, Napoléon général, I. (A. Chuquet.)	235	497

Langue et littérature françaises.

Armitage, Sermons du XIIe siècle en vieux provençal. (Ant. Thomas.)..	157	168

	art.	pages
BENGESCO, Voltaire, Bibliographie de ses œuvres, II. (M. Tourneux.)	175	235
CAILLEMER, Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise. (T. de L.)	185	283
DESNOIRESTERRES, La Comédie satirique au XVIIIe siècle. (M. Tourneux.)	182	258
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre F. (A. Jacques.)	160	185
— Lettres G et H. (A. Jacques.)	218	426
HAGMANN, L'Essai sur les mœurs de Voltaire (Ch. J.)	143	126
LEROUX, MOLINIER et A. THOMAS, Documents historiques bas-latins provençaux et français. (A.)	136	107
Maynard, Œuvres poétiques p. p. GARRISSON, I. (A. Delboulle.)	158	169
THOMAS (Ant.), Jean de Montreuil (Ch. J.)	119	27
TOUBIN, Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française. (A. Delboulle.)	166	204

Langues et littératures germaniques.

DÜNTZER, Gœthe et Weimar. (A. Chuquet.)	200	350
— Editions diverses	200	253
— Lettres de Charles-Auguste à Knebel et à Einsiedel. (A. Chuquet.)	217	426
Eraclius, p. p. GRAEF. (A. Chuquet.)	204	366
FILON, Histoire de la littérature anglaise. (M. P.)	213	399
GAEDERTZ, Le drame de la comédie en bas-allemand. (A. Chuquet.)	217	424
Gœthe, Götz de Berlichingen, p. p. A. CHUQUET. (E. Lichtenberger.)	125	54
— P. p. E. LICHTENBERGER. (A. Chuquet.)	200	346
Editions diverses, p. p. SCHROER, STEINER, DÜNTZER et KECK. (A. Chuquet.)	200	346
Gœthe-Jahrbuch, p. p. L. GEIGER, VI. (A. Chùquet.)	200	350
HIRZEL, Catalogue d'une bibliothèque de Gœthe. (A. Chuquet.)	200	353
KEIL. Des amis de Vienne 1784-1808. (A. Chuquet.)	212	395
Kleist (Ewald de), p. p. SAUER. (A. Chuquet.)	217	418
KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande. (J. Kirste)	249	508
KOHLER, Shakspeare devant le forum de la jurisprudence. (Ch. J.)	152	157
KÜRSCHNER, Collection de la littérature nationale allemande. (A. Chuquet.)	225	448

	art.	pages
LITZMANN, Liscow. (A. Chuquet.)........................	217	420
— Lettres d'Anne-Marie de Hagedorn. (A. Chuquet.).....	217	422
MEISSNER, Les comédiens anglais en Autriche au temps de Shakspeare. (A. Chuquet.)............................	212	396
PENTZHORN, Thomas Abbt. (A. Chuquet.)................	217	423
PERRY, d'Opitz à Lessing. (A. Chuquet.).................	217	422
SCHROER, Gœthe et l'amour. (A. Chuquet.)...............	200	352
SMITH (Miss Lucy Toulmin), les Mystères d'York. (J. J. Jusserand.)......................................	228	466
SPENGLER, Wolfgang Schmeltzl. (A. Chuquet.)...........	212	396
Viennoises (réimpressions), I-VI. (A. Chuquet.)...........	212	393
WANIEK, Pyra et son influence. (A. Chuquet.)............	217	419

Langues et littératures slaves.

Dobrowsky et Kopitar, Leur correspondance, p. p. JAGIC. (Louis Leger.)..	234	486

Histoire religieuse et théologie.

La foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine. (M. V.)..................................	189	293
BENAMOZEGH, Israël et humanité. (M. V.)................	190	293
GLOCK, La question de la loi dans la vie de Jésus et la doctrine de Paul. (M. V.)..............................	172	229
GOBLET D'ALVIELLA, Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions. (M. Vernes.)................	169	218
LECHLER, L'époque apostolique et l'époque post-apostolique. (M. Vernes.)......................................	199	344
REINACH (Th.), Histoire des Israélites. (M. Vernes.).......	186	278
SCHWICKERT, De la paix entre la philosophie et la religion positive. (M. V.)....................................	191	294

Beaux-arts.

BRACQUEMOND, Du dessin et de la couleur, (A. D.)........	121	32
MÜNTZ, Donatello (P. de Nolhac.).......................	233	485
MÜNTZ, La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII. (P. de Nolhac.)..................	124	51

Divers.

BOGISIC, De la forme dite inokostina de la famille rurale chez les Serbes et les Croates. (P. Viollet.)..................	238	505
GASTER, La littérature populaire roumaine. (Em. Picot.)..	147	140

	art	pages
HARRISSE, Grandeur et décadence de la Colombine. (A. O.)	183	260
HOHENBÜHEL (de), Sur le Tyrol........................	209	378

CHRONIQUE

ANCONA (d'), Turin et Paris en 1643........................ 291
Ancre (maréchal d'), travaux de MM. POUY et DANICOURT. 519
ANDRIEU, Les Agenais Rigal et Roux *et* le charbonnier Capchicot. (T. de L.)................................ 17
Annuaire de la Société historique de Berlin, IV.......... 433
ANTONOVITCH, Monographies sur l'histoire de la Russie occidentale, I.. 291
AUSSY (Denis de), Un château de Saintonge.............. 433
BAGUENAULT DE PUCHESSE, La campagne du duc de Guise dans l'Orléanais. (T. de L.)......................... 18
BAILLEUL, Louis Ferdinand............................ 435
BAZIN, Le Galet inscrit d'Antibes....................... 81
BRUNET (Gust.), Les supercheries typographiques, essai bibliographique. (T. de L.)............................ 194
Bulgarie (nouvelles de)................................ 268
CASTELBAJAC (de), Le second mariage du premier duc d'Épernon. (T. de L.)................................. 163
Cercle Saint-Simon.................................... 130
CHABANEAU, Poésies inédites de troubadours du Périgord. (T. de L.).. 362
CHARDON, La vie de Tahureau, documents inédits. (T. de L.)... 363
CHARVÉRIAT, Philippe Lang.............................. 36
COMMUNAT, Jean des Moutiers de Fresse, évêque de Bayonne. (T. de L.).. 163
CONDAMIN et LANGLOIS, Histoire de Saint-Bonnet-le-Château. (T. de L.).. 211
Corpus des écrivains ecclésiastiques latins publiés par l'Académie de Vienne. (P. A. L.)....................... 82
COTTIN, Revue rétrospective............................ 226
COURAJOD, La part de l'art italien dans quelques monument de peinture de la première Renaissance française.. 115
DARMESTETER (J.), Le mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours.................................. 38
DECHARME, Mythologie de la Grèce antique, 2e édition..... 289

pages

Delboulle, Quelques notes sur l'édition de La Fontaine, tome II, par H. Regnier........................... 33
Delisle (L.), Le testament de Blanche de Navarre........ 210
— Discours prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France, 26 mai 1885.................. 210
Derenbourg, seconde partie de la grammaire arabe de Sibawaïhi.. 458
Donnadieu, Le budget de Béziers en 1620. (T. de L.)..... 18
Dupuy, Les grands maîtres de la littérature russe. (L. Leger.).. 147
Egger (Emile), discours prononcés à ses funérailles....... 225
Fagniez, Édition du Livre de raison de Me Nicolas Varsoris. 518
— Une biographie inédite du père Joseph............... 519
Faguet, Corneille *et* La Fontaine...................... 15
Falloux (de), Études et souvenirs, 2e édition............ 458
Flammermont, Relations inédites de la prise de la Bastille.. 37
— L'expansion de l'Allemagne........................ 130
Fredericq, L'enseignement supérieur de l'histoire en Écosse et en Angleterre.................................. 291
Fritsche, Œuvres choisies de Mirabeau................. 315
Gaidoz, Ses adieux à la *Revue celtique*.................. 162
Gasquet, Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France.................................. 404
Gasté, Correspondance de Huet et du P. Martin......... 458
Gazette archéologique.......................... 114, 267, 459
Gélineau, Blaye en 1814. (T. de L.)................... 290
Giry, Documents sur les relations de la royauté avec les villes en France de 1130 à 1314..................... 19
Grammont (de), Les consuls lazaristes et le chevalier d'Arvieux... 289
Grandeur et décadence de la Colombine, 2e édition...... 240
Grèce (nouvelles de)................................ 195, 459
Halphen, Lettres inédites du roi Henri IV. (T. de L.).... 406
Hatin, Une brochure sur Renaudot..................... 179
Heautontimorumenos (l') de Térence, p. p. Wagner...... 519
Henry (Ch.), Rouelle et Diderot...................... 130
— Casanova et Catherine II........................... 267
Howard College (le) et l'enseignement du français. (A. D.). 82
Ingold, L'Oratoire et la Révolution. (T. de L.).......... 211
Jadart, Dom Mabillon et la réforme des prisons......... 405
Jessen (J.), Apollonius de Tyane et son biographe Philostrate. (P. A. L.)................................ 59
Joubert (André), Brochures diverses. (T. de L.).......... 16
— Un mariage seigneurial sous Louis XV...............
— Histoire de saint Denis d'Anjou. (T. de L.)........... 433

Pages
JULLIAN, Les antiquités de Bordeaux.................... 115
LEGRAND, Bibliographie hellénique ou description raisonnée des livres publiés en grec par des Grecs aux xve et xvie siècles.. 518
LEHUGEUR, La traduction de Perse et les exemples attribués à Bossuet par M. Ménard.......................... 192
LICHTENBERGER, Édition nouvelle du *Götz* de Gœthe...... 37
LISCO, La philosophie de Schelling..................... 435
LOEWENFELD, Collection de lettres inédites des pontifes romains... 82
MARIONNEAU, Une visite aux ruines du château de Montaigne. (T. de L.)................................. 16
MORTET, Maurice de Sully, évêque de Paris, 1160........ 289
MÜLLER (W.), Histoire du présent, années 1883 et 1884.. 316
MÜNTZ, Étude sur Giuliano da San Gallo et les monuments antiques du midi de la France au xve siècle............ 339
NIZIER DU FUITSPELU, Très humble essai de phonétique lyonnaise.. 114
NOLHAC (P. de), Jacques Amyot et le Décret de Gratien... 432
PARIS (Louis), La chapelle du Saint-Laict dans la cathédrale de Reims;
— Le théâtre de Reims depuis les origines jusqu'à nos jours. (T. de L.).................................. 406
PARMENTIER, Art. publiés dans le *Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers*...................... 115
PASSY (Paul Edouard): sa mission en Islande............. 81
PIRENNE, L'organisation des études d'histoire provinciale et locale en Belgique................................ 82
PLESSIS, Essai sur Calvus.............................. 226
Pologne (nouvelles de)................................. 268
RIESE, L'idéal de justice et de bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine, trad. par GACHE et Sully PIQUET..................... 405
RUELENS, Rubens en Italie. (T. de L.)................. 244
Russie (nouvelles de)................................ 19, 196
SEECK, le Calendrier des pontifes...................... 38
SEJUS, l'Origine de Christophe Colomb.................. 431
SEURE, Dyspepsie et dyspeptiques. (L. P.).............. 36
SIMOND, L'Afghanistan, les Russes aux portes de l'Inde... 131
Slaves méridionaux (nouvelles des)................... 196
Société de Gœthe..................................... 98
Société pour la publication des œuvres des écrivains religieux de la Bohême................................ 195
STEIN, Olivier de la Marche............................ 432
STRAUCH, Bibliographie de la littérature allemande...... 290

Pages
SYBEL (de), Histoire de la Révolution française, tome IV, traduit par M[lle] DOSQUET.... 116
Syllogue littéraire grec de Constantinople, 25e anniversaire de sa fondation.... 459
TAMIZEY DE LARROQUE, Appel aux érudits.... 115
— Quelques pages inédites de Louis de Rechignevoisin de Guron.... 226
— Salomon Azubi, rabbin de Carpentras.... 405
— Lettres de Guillaume d'Abbatia à Peiresc.... 405
WACHSMUTH, Corpusculum poesis epicae graecae ludibundae.... 435
VANDAL, Le pacha Bonneval.... 130
VIDAL, Les manuscrits provençaux de la Méjane. (T. de L.). 316

VARIÉTÉS

CHUQUET (A.), Un détail biographique relatif à Marceau.. 97
— Une trouvaille de l'Intermédiaire, le rôle de Lactos en 1792.... 310
CLERMONT-GANNEAU, Notes d'archéologie orientale;
— XXIII, un nouveau titulus funéraire de Joppé.... 14
— XXIV, Le mot « chillek », *sauver*, en phénicien et dans l'arabe vulgaire.... 58
— XXV, Le sceau d'Abdhadad.... 171
— XXVI, Segor, Gomorrhe et Sodome.... 172
HARRISSE, Toujours la Colombine.... 78
HENRY (Ch.), Voltaire et le cardinal Quirini d'après des documents inédits.... 358
LEJAY, Les manuscrits de l'abbé Nicaise.... 333
OMONT, Paul Louis Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus de Florence.... 378
TAMIZEY DE LARROQUE, L'acte de décès de Scipion Dupleix. 209
— Lettres d'un officier républicain sur Charette et autres Vendéens.... 263
— Les lettres de Fénelon à la Quirinienne.... 237

THÈSES DE DOCTORAT

DECRUE, Le Conseil du roi sous François I *et* Anne de Montmorency.... 175

pages

Thirion (M.), Des cités fondées par les Grecs en Chersonèse *et* Étude sur le protestantisme à Metz et dans le pays messin 312

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Léon Renier (Ant. H. de V.)........................... 41

CORRESPONDANCES

Lettre de M. Duka.................................. 431
Lettre de M. Théodore Reinach....................... 403
Note de M. Jahn.................................... 388

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, n° 685-710, 20 juin-12 décembre 1885.
The Athenaeum, n° 3008-3033, 20 juin-12 décembre 1885.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, III-VI° fascicules.
Berliner philologische Wochenschrift, n° 25-47, 20 juin-22 novembre 1885.
Deutsche Literaturzeitung, n° 25-48, 20 juin-28 novembre 1885.
Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 13-23. 1 juillet-15 novembre 1885.
Literarisches Centralblatt, n° 26-51, 20 juin-12 décembre 1885.
Theologische Literaturzeitung, n° 13-23, 27 juin-14 novembre 1885.
Wochenschrift für classische Philologie, n° 32-44, 5 août-28 octobre 1885.
Zeitschrift für katholische Theologie, IV° fascicule.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXVIII, 3° livraison.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

Jutte + Unltr

N° 27 Dix-neuvième année 6 juillet 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 685, 20 juin 1885 : Mrs. Orr, A handbook to the works of Robert Browning. — Lansdell, Russion Central Asia, including Kuldja, Bokhara, Khiva and Merv, 2 vols. (Howorth). — Kalilah and Dimnah, or the fables of Bidpai, being an account of their literary history, with an english translation of the later syriac version of the same, and notes, by Keith-Falconer. (Utile et bien fait.) — Sanderson, Outlines of the world's history, ancient, mediaeval and modern, with special relation to the history of civilisation and the progress of mankind. (Peacock : étrange composé de choses inutiles, de détails instructifs et d'autres qui ne sont pas à leur place.) — The expulsion of Shelley from University College, Oxford (Dowden). — Shakspere and lord Pembroke (Tyler). — The Merton professorship (Lang). — Mr. Wharton's « Sappho » (Am. B. Edwards) — The « inhabitants of Melbourne, 1695 » (Waters). — Is Olympus visible from Prevesa? (Hoskyns-Abrahall). — Clifford, The common sense of the exact sciences. — The Slavs and the Germains (Schuchardt). — Crowe and Cavalcaselle, Life and works of Raphael. 2 vols. (Middleton : ouvrage aux mérites solides.) — Egypt Exploration Found, the Site of Goshen (Naville).

The Athenaeum, n° 3008, 20 juin 1885 : Schley, The rescue of Greely. (Le meilleur récit jusqu'à ce que Greely ait pris lui-même la parole et publié son rapport.) — Platts, A dictionnary of Urdu, Classical Hindi and English. (Offre une mine abondante d'informations et doit être recommandé chaudement à tous les amis des études orientales.) — Duka, Life and works of Alexander Csoma de Körös. (Intéressant récit de la vie et des travaux d'Alexandre Csoma de Körös, l'infatigable chercheur, et qu'accueilleront cordialement non-seulement les linguistes et les philologues, mais tous ceux à qui sont chers le courage, la persévérance et le dévouement à la science.) — Edwards, A commentary of the first Epitle to the Corinthians. — Historical books. (Forty-fifty Report of the Deputy Keeper of the Public Records; Mason. History of Norfolk; Cox, Greek statesmen; Sanderson, Outlines of the world's history; H. de La Ferrière, (Trois amoureuses au xvi° siècle : soigné.) — The « Dictionary of national biography » (Leslie Stephen) — Incident n° 2 in the history of Trinity College, Cambridge (Airy). — Victor Hugo in Jersey (Harng). — The topography of Cornwall. — Shelleyana. (Roberts.) — Notes from Athens (Hirst). — Who was the english originator of the so-called « Baconian theory » (Elze).

Literarisches Centralblatt, n° 26, 20 juin 1885 : Delff, Grundzüge der Entwickelungsgeschichte der Religion. — Saadia Al-fajûmis arabische Psalmenübersetzung, nach einer Münchener Handschrift hrsg. und ins Deutsche übertragen von Margulies, I. — Vorberg, Der Lutherhof von Gastein. — Archives de l'Orient latin, tome II (même abondance de travaux scientifiques et de documents que dans le premier volume et non moins intéressants pour ceux qui s'occupent d'études orientales et spécialement de l'histoire de la Palestine). — Pflugk-Harttung, Iter italicum, II (recueil divers, « recht bunt », attaque contre Kaltenbrunner, histoire de la maladie de l'auteur, liste de ses collaborateurs, glossaire latin du xiii° siècle avec des remarques de Löwe, extraits de la collection des lettres de Lorsch, satire virulente de 1099 contre Urbain II et la curie romaine, etc., etc.) — Lamansky, Secrets d'état de Venise, documents, extraits, notices et études servant à éclaircir les rapports de la seigneurie avec les Grecs, les Slaves et la Porte ottomane à la fin du xv° et du xvi° siècle (recueil très abondant et qui

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 6 juillet — 1885

Sommaire : 112. DITTENBERGER, Recueil d'inscriptions grecques. — 113. ABRAHAM, Etudes sur Plaute. — 114. WASHIETL, Les comparaisons d'Ovide. — 115. NILLES, Etienne de Moldavie. — 116. BEKKER, Marie Stuart, Darnley, Bothwell. — *Variétés* : CLERMONT-GANNEAU, Notes d'archéologie orientale, XXIII : un nouveau titulus funéraire de Joppé. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

112. — W. DITTENBERGER. **Sylloge inscriptionum græcarum.** Leipzig. S. Hirzel, 1883. 2 vol. in-8, 805 pages. Prix : 16 mark.

Quand M. Dittenberger, qui venait d'éditer le troisième volume du *Corpus inscriptionum atticarum*, entreprit cet ouvrage, il n'existait pas encore de recueil d'inscriptions grecques, analogue au recueil d'insc. latines de Wilmans. M. H. Droysen n'avait réuni que quelques insc. attiques (*Sylloge inscriptionum atticarum in usum scholarum academicarum*, Berlin, G. Reimer, 1878) : encore ce recueil où les textes sont donnés en caractères épigraphiques, sans le moindre commentaire, ne pouvait-il rendre que très peu de services. Dans son Manuel (*A manual of Greek historical inscriptions*, Oxford, Clarendon Press, 1882), M. E. L. Hicks n'avait inséré que des insc. historiques, se réservant, s'il le jugeait utile, de consacrer un second volume aux textes épigraphiques d'un autre ordre. L'ouvrage de M. D. peut donc être considéré comme le premier recueil méthodique d'insc. grecques, destiné à aider à l'intelligence des institutions de la vie publique et de la vie privée chez les Grecs. Par le classement et le choix des insc., par la méthode suivie pour la transcription et l'explication des textes, par ses *Indices*, le recueil de M. D. est appelé à rendre de très grands services.

Il comprend des insc. de tous les pays qui étaient habités par les Grecs avant l'époque d'Alexandre : l'Asie (à l'exception de la côte de l'Asie Mineure), l'Égypte, les provinces septentrionales et occidentales de l'empire romain n'y sont donc pas représentées. M. D. a écarté en outre les insc. métriques, pour ne pas faire double emploi avec le recueil de Kaibel, et tous ceux des textes dont l'intérêt est plutôt dans les formes dialectales qu'ils renferment : telles sont la plupart des insc. béotiennes, que l'on peut consulter dans le très utile recueil de W. Larfeld (*Sylloge inscriptionum bœoticarum dialectum popularem exhibentium*, Berlin, G. Reimer, 1883).

Les insc. dans le premier volume sont classées par ordre chronolo-

gique et rapportées à quatre époques : I. [*De la première moitié du* v^e *siècle*] *à la fin de la Guerre du Péloponnèse* (n°s 1-47). II. *De la fin de la Guerre du Péloponnèse à la mort d'Alexandre* (n°s 48-117). III. *De la mort d'Alexandre à la destruction de Corinthe* (n°s 118-235). IV. *Époque romaine* (n°s 236-293). — Les insc. du second volume sont classées dans trois chapitres avec les subdivisions suivantes. I. Res publicæ (294-354). — 1. *Reipublicæ forma ac partes, urbis et agri termini.* 2. *Civium et peregrinorum honores et privilegia.* 3. *Senatus, magistratus, judicia.* 4. *Varia.* II. Res sacræ (355-432). 1. *Templa et delubra, simulacra, donaria, supellex sacra.* 2. *Sacerdotia.* 3. *Sacrificia, pompæ, mysteria aliæque cærimoniæ.* 4. *Certamina gymnica, musica, scænica* 5. *Varia.* III. Vita Privata (433-470).

Ainsi le premier volume comprend surtout des insc. historiques, le second des textes destinés à faire connaître le détail des institutions publiques et privées des Grecs. Il n'y a rien à dire des divisions du premier volume : elles sont suffisantes et M. D. n'avait pas à les multiplier comme dans le manuel de Hicks. Elles correspondent assez exactement aux divisions du *C. I. A.*, avec la seule différence que M. D. a dédoublé le tome II du *Corpus*, rangeant les insc. en deux chapitres au lieu de les grouper en un seul, d'Euclide ou de la fin de la Guerre du Péloponnèse à l'Époque romaine.

Dans le second volume, il y avait au contraire intérêt à multiplier les chapitres et les titres, pour montrer tout le parti qu'on peut tirer des textes épigraphiques, et peut être M. D. ne l'a-t-il pas assez fait. Il aurait pu, par exemple, consacrer à la Marine et à l'Armée un chapitre facile à remplir et où auraient trouvé place les n°s 352 (contrat pour la construction de la sheuothèque de Philon, au Pirée), 351 (comptes des épimélètes des arsenaux du Pirée), puis les insc. éphébiques (346-347). Tous ces textes sont rangés sous la rubrique *Varia :* sans doute il en est au moins un (352) dont M. D. n'a eu connaissance que fort tard, lorsque l'impression de son recueil était déjà très avancée, puisque l'insc. n'a été publiée qu'en 1882, et il faut savoir gré à M. D. de lui avoir trouvé une place, mais pourquoi le n° 345 (décret du dème d'Éleusis) n'est-il pas à la suite des autres décrets des dèmes (296-298)? — De même il eût été facile de trouver des subdivisions au iiie chapitre *(Vie privée)*, par ex. : *Condition civile de la femme. Dot. — Esclaves. Affranchissements. — Enterrements et deuil,* pour ne parler que des insc. citées par M. Dittenberger. Ces titres ont le double avantage de rendre le Recueil plus clair et encore une fois de montrer à ceux qui le consultent que d'informations variées nous devons à l'épigraphie : or il ne faut pas oublier que les recueils de ce genre sont surtout destinés aux étudiants, aux *tirones* pour qui n'est pas fait le *Corpus* (Neque enim tironum usui corpus inscriptionum Atticarum condi puto, dit justement M. U. Köhler dans la préface du IIe vol. du *C. I. A.*, pars prior).

Le choix des insc. était l'une des difficultés de l'ouvrage : il suffit de

rappeler qu'il y a près de 25000 insc. grecques, groupées dans les grands recueils bien connus ou dispersées dans des revues et des journaux de toute sorte, pour comprendre l'embarras de l'auteur. Il ne faut pas non plus demander à un recueil général comme celui-ci tout ce qu'on est en droit d'exiger d'un recueil spécial comme ceux de Cauer, de Hicks ou de Kaibel. Lors même qu'on n'y signalerait pas de lacunes, on est toujours tenté, selon ses études particulières, de critiquer la part faite aux différentes matières et la proportion des divers chapitres. Même avec toutes ces réserves, le livre de M. D. n'échappe pas à la critique.

Comme de juste, les insc. de l'Attique sont de beaucoup les plus nombreuses : ce sont sans contredit les plus intéressantes et les plus utiles. Elles remplissent presque en entier les trois premières parties du premier vol. Elles sont un peu moins nombreuses dans le second, qui semble avoir été composé plus vite. M. D. nous avertit dans la Préface que, retardé par la maladie et de nombreuses occupations, il a dû plus d'une fois interrompre son livre : c'est ce second vol. qui en a souffert, comme on a déjà pu le voir par les observations précédentes. Ainsi les actes d'affranchissement de Delphes y occupent une trop grande place : des 38 insc. du chap. sur la Vie privée, 22 sont des actes de Delphes! sans doute ils diffèrent les uns des autres par quelque côté, mais ce sont des détails qu'il aurait fallu sacrifier à des textes plus importants. Les insc. juridiques ne sont pas suffisamment représentées : le nº 344 (loi éphésienne sur des créances hypothécaires) et quelques enseignes hypothécaires (434 et suiv.) ne nous donnent du régime de la propriété foncière qu'une idée imparfaite. Si M. D. voulait écarter la longue insc. d'Héraklée (*C. I. G.*, 5774, 5775), il pouvait au moins citer quelques passages de l'insc. de Tinos (*Ibid.*, 2338), certainement plus intéressante que celle d'Amorgos (nº 438 [1]). De même, M. D. pouvait citer d'autres contrats de vente que le nº 440. — Dans le chap. sur la Marine et l'Armée dont il a été parlé plus haut, auraient pris place des catalogues militaires — dût M. D. traduire en langue commune un des nombreux catalogues béotiens — et des décrets de clérouques. — Enfin aux textes éphébiques, il eût fallu ajouter le nº du *Corpus* (*C. I. A.* II, 992) où M. Koumanoudis a cru reconnaître une de ces listes de livres que les éphèbes athéniens donnaient à la Bibliothèque du Gymnase au sortir de l'éphébie. Je n'insiste pas sur ces observations : les lacunes sont en effet inévitables dans les recueils de ce genre.

Il n'y a qu'à louer la méthode suivie pour la transcription et l'explication des textes. Chaque insc. a son numéro qui se détache nettement et qui est reproduit au haut de la page, en face du chiffre de la page. Après le nº est un sommaire contenant des renseignements sur la ma-

1. Il est vrai que M. D. avait terminé son recueil quand M. Newton donna dans le second vol. des *Insc. Grecques du Musée Britannique*, un texte de l'insc. de Tinos beaucoup plus complet que celui de Bœckh (nº 377 du recueil anglais.)

tière de l'objet où est gravée l'inscription, sur l'endroit où elle a été découverte, sur les livres et recueils où elle a été publiée et commentée. En vérité, ce sommaire est presque trop riche[1]. Que M. D. nous donne tous ces détails pour des insc. qui ne figurent ni dans le *C. I. G.*, ni dans le *C. I. A.*, ou pour des insc. dont Böckh n'avait eu que des copies incomplètes et inexactes, cela se comprend : mais quand, par exemple, l'insc. figure au *C. I. A.* avec un sommaire complet, était-il besoin de le transcrire ? Il ne faut pas en effet que ceux qui se serviront du recueil de M. D. songent à se passer du *Corpus* : ils doivent au contraire y recourir souvent et pour y voir le texte en caractères épigraphiques et pour y étudier les insc. analogues ou les insc. contemporaines. Qu'importent Pittakis, Rhangabé, ou ceux qui ont fourni des copies à Böckh? Ces détails ne sont à leur place que dans le *Corpus*, et nul recueil, nul choix, — fût-il fait par un des auteurs du *Corpus*, — ne peut en tenir lieu.

Après le sommaire vient l'insc. Elle est transcrite en caractères courants, mais la première des notes du commentaire est généralement consacrée à la forme des lettres. Si quelque lettre présente une forme remarquable, M. D. a soin, non de la décrire, mais de la citer en l'empruntant à l'alphabet épigraphique. Pour l'orthographe, M. D. la respecte absolument, ce qu'il ne pouvait se dispenser de faire puisque le texte épigraphique n'est pas en regard de la transcription. Il écrit donc : ἔδοχσεν τεῖ βολεῖ καὶ τοῖ δέμοι, etc.

Suit le commentaire : on y remarquera d'abord que M. D., avec un soin qui n'est pas commun à tous les éditeurs, s'est efforcé de faire à chacun sa part dans l'établissement du texte ou l'interprétation de l'insc. S'il emprunte une restitution ou une explication, il en cite l'auteur. Mais M. D. ne se borne pas à des citations : il a étudié les textes et dans plus d'un endroit ses restitutions et ses corrections sont telles qu'on pouvait les attendre du savant éditeur du *Corpus*. Parmi les insc. qui paraissent chaque jour dans les revues d'Athènes ou d'Europe, il en est peu que l'on ne puisse reprendre et corriger, soit que l'éditeur ait été pressé de les publier, soit qu'il n'ait pas eu sous la main tous les livres dont il aurait pu s'aider. Il y a dans le recueil de M. D. un certain nombre de leçons nouvelles et d'observations personnelles dont il faudra désormais tenir compte. Le commentaire est sobre et le plus souvent très suffisant : les renvois aux auteurs anciens et aux commentateurs modernes sont des plus utiles et facilitent les recherches dont ne peuvent se dispenser ceux qui consulteront l'ouvrage. Tel est en effet l'objet d'un pareil commentaire : il doit servir de guide.

Des *indices* étaient indispensables. On sait avec quelle impatience sont attendus ceux du second vol. du *Corpus* : les *indices* du recueil de M. D. ne tiennent pas moins de 140 pages. En voici les divisions : I.

---

1. Signalons pourtant quelques omissions : dans le sommaire des nos 407, 408, 409, n'est pas indiqué le no correspondant du *C.I.A.*

NOMINA VIRORUM ET MULIERUM. II. NOMINA LOCORUM, REGIONUM, CIVITATUM CUM ETHNICIS. III. RES PUBLICÆ. — *Respublica Atheniensium* 1. *Senatus et comitia*. 2. *Magistratus et curatores*. 3. *Varia. Tribuum nomina. Pagorum nomina. Trittyum n. Phratriarum n. Gentium n. Navium n. — Aliæ respublicæ Græcorum et barbarorum. Tribuum, phratriarum, gentium, pagorum nomina. — Respublica Romanorum.* IV. RES SACRÆ. 1. *Dei, Deæ, heroes cum templis et delubris*. 2. *Feriæ*. 3. *Menses.— Fasti Romani*. 4. *Varia. Fabularum nomina*. V. GRAMMATICA ET ORTHOGRAPHICA *(Vocales. Consonæ. Nominum declinatio. Pronomina. Verborum declinatio.)* VI. NOTABILIA VARIA.

Si complets qu'ils semblent, ces *indices* sont encore insuffisants : il était, à notre avis, indispensable d'y ajouter l'index des insc. empruntées au *C. I. A.* et même au *C. I. G.* avec les numéros correspondants du Recueil. Sans doute on peut arriver sans trop de difficulté à savoir si telle insc. du *Corpus* est reproduite dans le Recueil : on n'a qu'à feuilleter l'index des noms propres ou quelque autre. Mais pourquoi ces recherches, et n'était-il pas plus simple de dresser une liste où l'on aurait mis en regard le nº du *Corpus* et celui du Recueil? Enfin une table des matières avec l'indication des divisions et des chapitres était absolument nécessaire.

Ces *indices* donneraient également lieu à de légères critiques. Sans parler des fautes d'impression inévitables dans des listes qui sont remplies de chiffres (par exemple p. 797, au mot μερῖται, lire 440 et non 404), il est certains termes qui manquent, tels que χρηματίζειν, χρηματίσαι περί τινος (par exemple, nº 333, l. 10), γράψασθαι φυλῆς καὶ δήμου καὶ φρατρίας (par exemple, nº 145, l. 21 et 22). Il ne fallait pas craindre de multiplier ces indications.

En somme, le recueil de M. D. rendra de très grands services. C'est un excellent instrument de travail et les livres de ce genre, Recueils ou Manuels, ne sauraient recevoir de plus grand éloge.

B. HAUSSOULLIER.

---

113. — **Studia Plautina** scripsit Guilelmus ABRAHAM. Leipzig, Teubner, 1884. 68 pages in-8. Prix : 1 mark 60.

La brochure de M. Abraham se compose de trois parties. Dans la première il étudie quelques passages de Plaute où les mss. présentent deux vers consécutifs exprimant la même pensée en partie à l'aide des mêmes mots ; p. ex. Pseud. I, 5, 108 s., Merc. V, 4, 22 s. Le système de Ritschl qui fondait les deux vers en un seul est certainement peu vraisemblable : on est, en réalité, en présence de deux rédactions d'un même vers réunies dans les mss. d'une même famille. Ailleurs, p. ex. Truc. II, 4, 23 chacune des rédactions ne figure que dans une famille de mss.

M. A. démontre par le rapprochement d'une foule d'exemples, qu'il faut rejeter comme étrangers à la langue de Plaute les vers I, 5, 109 du Pseud.; V, 4, 23 du Merc.; et la rédaction de Truc. II, 4, 23 donnée par l'Ambrosianus.

La deuxième partie contient des observations sur l'usage que Plaute fait de certaines locutions : on y remarquera, comme dans le reste de l'opuscule, une grande richesse d'exemples, en général bien classés.

Les trente-cinq dernières pages sont remplies par des remarques et des conjectures sur plus de soixante passages de Plaute. M. A. semble bien connaître la langue de Plaute; aussi fait-il souvent un choix très heureux entre les variantes des mss., ou les diverses conjectures des philologues. Il rétablit avec raison la leçon des mss. dans plusieurs passages, p. ex. Merc. I, 1, 90 *Seruom una mittit qui olim puero paruolo || mihi paedagogus fuerat*, et non *<a> puero;* id. I, 2, 105 *Sed quid ego hic in lamentando pereo*, et non *ego hic <diem> lamentando per<d>o.* Ailleurs il appuie d'arguments nouveaux des conjectures anciennes. Epid. I, 1, 13 *Vt tu is gradibus grandibus* (mss. : *ut tu es*); id. I, 2, 49 *Aliqua exsoluar, extricabor aliqua* (mss. : *aliqua ope exs.*) Mais des conjectures personnelles de M. A. aucune n'est assez plausible pour être citée : l'auteur ne tient compte que des considérations grammaticales, et nullement de la vraisemblance paléographique; aussi n'hésite-t-il pas à faire des corrections comme celle-ci[1] : Aul. II, 2, 85 mss. : *istuc fiet*; M. A. : *ut ualeas!*

Cependant le travail de M. A. n'est pas sans utilité, tant pour la connaissance de la langue et du style de Plaute que pour la critique du texte. Grâce à ses connaissances grammaticales, M. A. a pu dans plus d'un vers altéré déterterminer exactement l'endroit malade : son erreur a été trop souvent de croire qu'il l'avait guéri.

Louis Duvau.

---

114. — **De similitudinibus imaginibusque Ovidianis** scripsit Johannes A. Washietl. Vindobonæ sumptibus et typis Caroli Geroldi filii. In-8, mdccclxxxiii, vi et 193 p. Prix : 6 mark.

Ce travail soigné sera le bienvenu, car on n'avait pas encore un recueil des comparaisons d'Ovide : on sait, comme le montre l'auteur de ce travail, que les œuvres de ce poète renferment plus de comparaisons encore que celles de Virgile et d'Homère [1].

M. W. recherche d'abord l'origine des comparaisons d'Ovide et mon-

---

1. Il aurait fallu citer ici le travail de Sobieski « Vergil und Ovid nach ihren Gleichnissen in der Aeneide und den Metamorphosen » (Lemberg, 1861); M. Washietl n'a pas mentionné cette étude; il cite d'autres travaux, mais assez étrangement, cp. *Philologische Rundschau*, IV, p. 437.

tre celles qu'il emprunta aux poètes grecs ou latins. On trouve dans cette partie de bons détails qui seront utiles pour la critique du texte d'Ovide. Mais il ajoute « De eis tantum imaginibus vel similitudinibus, quae proprie comparationes dicuntur, in hoc opusculo mentionem feci; nullam rationem habui earum similitudinum, quae ad sententiam aliquam explicandam atque comprobandam adiunctae potius, quam cum rebus ipsis coniunctae in carminibus Ovidianis leguntur ». Il fallait, ce nous semble, épuiser le sujet, et par conséquent citer aussi en leur lieu les comparaisons qu'exclut M. Washietl. Après tout, il s'agit ici plutôt de la pensée du poète que de son style, et c'est la pensée que nous développent et nous font mieux voir des comparaisons où manque, il est vrai, la première particule *ut*, mais où le second membre de la comparaison commence par *sic*. Je ne cite comme exemple que le passage des *Tristes*, IV, I, 31 (lotus). M. W. a-t-il oublié ce passage à bon escient? Je l'ignore, mais d'autres comparaisons véritables, et qu'il devait mentionner, ont échappé à son attention (*A. A.*, II, 380, Bacchus; *Tristes*, III, I, 45, laurus; IV, I, 31, lotus; I, 47, Lethe; ex P. I, 5, 37, gladiator.

Il aurait fallu également être plus complet sur certains points, et, par exemple, p. 61, rappeler d'autres passages : *Rem.*, 235, et *Tristes*, IV, 6, 1 et 23, passages où le poète recourt aux mêmes objets de comparaison, au taureau et au cheval.

M. W. a voulu faciliter la tâche de ceux qui consulteront son travail, en donnant à la fin des index, d'ailleurs nécessaires dans une étude de ce genre. Mais l'« Index imaginum » ne nous semble guère ordonné d'une façon pratique; l'auteur répartit les comparaisons, selon leurs objets, en certains groupes : les animaux, les plantes, l'eau, etc. Mais, dans ces groupes mêmes, les objets ne sont pas rangés selon l'ordre alphabétique, et trop souvent ils sont cités, non pas sous la rubrique qui les concerne, mais sous une rubrique différente quoique analogue (*stella*, A. A., I, 57 sous « sidera », *unda*, Ep. III, 133 sous « mare », *arundo*, Am. I, 7, 55 sous « segetes aliaeque plantae tremefactae », etc.). Tout cela rend les recherches difficiles. Il y a même une comparaison que M. Washietl a placée dans un groupe auquel elle ne se rapporte nullement; A. A. II, 376, « Nec brevis ignaro *vipera* laesa pede » (c'est-à-dire « tam sacra est ») n'est pas rangé dans le groupe « animalia », mais dans le groupe « quae ad homines eorumque res et vitam pertinent », et au mot *viator* qu'on ne trouve pas du tout dans ce passage.

Il y aurait encore quelques mots à ajouter à l'Index. Mais ces lacunes ne diminuent pas la valeur de ce travail qui rendra certainement service à ceux qui s'occupent des littératures de ce moyen-âge, dont Ovide était un des poètes favoris.

WOLFRAM ZINGERLE.

115. — **De principe Joanne Stephano Moldaviae re et nomine voivoda, ritus Graeci,** Marianæ studiosorum congregationis Œniponte præfecto an. 1601-1602, Notitia historica, ex « Symbolis ad illustrandam historiam Ecclesiæ orientalis in terris Coronæ S. Stephani », excripta a Nicolao Nilles, S. J. Œniponte, ex officina Feliciani Rauch, 1885. In-8 de 32 pp. (chiffr. [977]-1008).

Nous n'avons pas à parler ici du grand ouvrage que vient de terminer le R. P. Nilles ; nous ne voulons faire connaître qu'un de ses appendices. Voici, en peu de mots, quel en est le sujet. Pierre le Boiteux, qui occupa d'abord le trône de Valachie, puis, à deux reprises, celui de Moldavie, et qui renonça définitivement au pouvoir en 1591, s'était laissé gagner au catholicisme par un conseiller albanais nommé Bartolomeo Brutti. Le R. P. N. reproduit, d'après Theiner, les documents relatifs à l'union des Moldaves avec le Saint-Siège, union restée, d'ailleurs, à l'état de lettre morte; mais ce qui fait l'intérêt de sa publication et ce qui nous a décidé à la signaler, ce sont les pièces inédites qu'il y a jointes. Ces pièces se rapportent à Pierre le Boiteux, qui mourut à Botzen en 1594, et à son jeune fils Étienne, né en Moldavie le 31 juillet 1584, mort à Innspruck le 22 mars 1602. Nous connaissions déjà le lieu et la date de la mort de Pierre le Boiteux par une source que le savant jésuite autrichien semble avoir négligée [1]; mais nous avons ici une relation détaillée de sa mort [2] et une traduction latine de son testament, originairement rédigé en slavon et daté de Cracovie le 6 avril 1595. Quant au jeune Étienne, nous ignorions ce qu'il était devenu. On voit par les actes nouvellement découverts qu'il fut élevé par les soins de l'empereur, qu'il fut placé au collège des jésuites d'Innspruck et ne cessa de pratiquer la religion catholique.

Il est regrettable que le R. P. N. n'ait eu entre les mains pour la rédaction de ses notes que des manuels historiques tout à fait insuffisants, dans lesquels les divers règnes de Pierre le Boiteux ne sont même pas datés exactement. Ce prince régna en Valachie depuis la fin de l'année 1559 [3] jusqu'au milieu de l'année 1568 [4]. Après une lutte prolongée contre Jean l'Arménien, qui fut tué le 14 juin 1574, Pierre, soutenu par les Turcs, se rendit maître de la Moldavie. Une inscription

---

1. *Lazari Sozancii, patricii Veneti, Ottomanus, sive De imperio Turcico. Ex Italico vertit J. Geuderus ab Heroltzberga* (Helmestadi, 1664, in-4), 127, — cité par Hasdeu, *Din Moldova*, I, 21.

2. Nous apprenons par cette relation que le métropolitain de Moldavie, Georges Movila, dont nous perdons la trace pendant quelques années après l'abdication de Pierre le Boiteux, se trouvait avec le prince dans le Tyrol.

3. On possède de lui un diplôme du 23 novembre 1559 (archives de Bucarest, Monastère de Bistritsa en Valachie, liasse, nº 14).

4. Pierre est encore prince de Valachie le 23 mai 1568, date d'un diplôme relatif au même monastère de Bistritsa (*ibid.*, liasse nº 15; — cf. Aricescu, *Revista istorica*, II, nº 2098); mais, le 30 juillet suivant, Alexandre, frère aîné de Pierre, à qui les Turcs ont donné la principauté, est déjà en possession du pouvoir (Aricescu, *Revista istorica* II, nº 2098).

qui se voit encore à Suceava nous apprend qu'il fit commencer son règne, non pas à la mort de son rival, mais seulement le 24 juillet suivant [1]. Dépossédé par Ivan Podcoavà au mois de novembre 1577, il rentra à Iassi le 1er janvier 1578. Il dut fuir, peu de temps après, devant Alexandre Serbega et les Cosaques; mais, dès le milieu du mois de mars, il eut raison de son rival. Il conserva la couronne jusqu'aux premiers jours de l'année 1580 [2]. Le second règne de Pierre en Moldavie commença au mois d'octobre 1583 [3] et se prolongea jusqu'au mois d'août 1591 [4]. Les dates que nous venons de rapporter diffèrent assez sensiblement de celles que le R. P. Nilles a empruntées à Laurian. Ajoutons qu'une estampe représentant Pierre le Boiteux et son fils, à peine âgé de cinq ou six ans, a été reproduite dans la *Columna lui Traian*, 1883, p. 365.

Émile Picot.

---

116. — **Giessener Studien auf dem Gebiet der Geschichte.** I Maria Stuart, Darley, Bothwell, von Dr Ernst Bekker, durch ein Vorwort eingeführt, von W. Oncken. Giessen. Ricker, 1881, xi, 387 p. In-8. Prix : 8 mark.

Il est un peu tard pour parler plus en détail de ce travail considérable, sorti du séminaire historique, dirigé par M. le professeur Oncken à l'université de Giessen. Le but principal du jeune auteur a été de procéder à une enquête minutieuse sur les rapports intimes et la situation politique des trois personnages nommés sur le titre de son étude, afin d'en déduire pour chacun la part de responsabilité dans les évènements qui troublèrent l'Ecosse de 1565 à 1567 et plus spécialement dans la catastrophe de Kirk-of-Field. Le résultat de cette enquête, menée avec beaucoup de soin, sans utiliser d'ailleurs d'autres documents que ceux depuis longtemps publiés par Labanoff, Mignet, Hosack, etc., se formule de la manière suivante. La lutte poursuivie pendant ces années dans le royaume d'Ecosse est une lutte essentiellement religieuse; la noblesse protestante a employé tous les moyens possibles pour empêcher une restauration du catholicisme; c'est le motif qui a successivement amené les conspirations contre Riccio, contre Darnley, contre le pouvoir de Marie Stuart elle-même. Darnley a servi d'abord d'instrument aux nobles dans l'affaire du meurtre de Riccio, entraîné par l'es-

1. Urechi, *Chronique des princes de Moldavie*, éd. Picot, 511.

2. Pierre déposé par les Turcs, arriva à Constantinople vers le 20 janvier 1580 (*Columna lui Traian*, V, 1874, 238; Hurmuzaki, *Documente*, IV, II, 109).

3. Urechi dit qu'il fit son entrée à Iassi le 17 octobre. Iancu, que le sultan venait de déposer, signait encore un diplôme le 4 octobre (Wickenhauser, *Moldawa*, I, 90).

4. Voy. les dépêches de Constantinople, en date du 7 août 1591, dans la *Columna lui Traian*, VII, 1876, 284, et dans Hurmuzaki, *Documente privitóre la istoria Românilor*, IV, II, 156.

poir d'être roi de fait, comme il l'était de nom. Déçu dans ses espérances, il s'est tourné contre ses complices, les dénonçant à l'inimitié de la reine. Pour se venger, les lords furieux fournissent à Marie les preuves de sa participation au complot de Holyrood, et amènent de la sorte une rupture morale à peu près complète entre les deux époux. Puis, mal rassurés sur l'abandon définitif de Darnley par la jeune reine, ils préfèrent s'en défaire et chargent Bothwell de cette tâche. Marie Stuart est restée absolument étrangère à ces intrigues ténébreuses qui se terminent par l'attentat du 9 février 1567. Elle n'a trempé, à aucun titre, dit M. B., dans les négociations des lords et de Bothwell. Seulement il avoue que sa manière de voir n'explique absolument pas la façon d'agir de ce dernier; le « rôle du comte dans cette tragédie reste obscur et incompréhensible » (p. 29), puisque l'auteur ne veut rien savoir d'une passion de Bothwell pour la reine. D'autre part il n'admet pas, comme les plus récents défenseurs de Marie, que son mariage avec le meurtrier de Darnley, « preuve d'une inintelligence politique effrayante » (p. 100), ait été absolument forcé. La théorie du viol ou des narcotiques, récemment encore exposée par M. Opitz, ne le compte point parmi ses adhérents. M. B. reste donc devant une solution, qui n'en est pas une, puisqu'il ne réussit pas à élucider l'un des facteurs psychologiques au moins de ce drame célèbre. Son travail restera surtout intéressant par le soin avec lequel il a tracé le tableau de la formation successive de la *légende* de Marie Stuart, et le zèle avec lequel il a discuté, point par point, à la manière de M. Hosack, tous les arguments allégués pour et contre les accusés de ce procès historique, constamment plaidé avec une égale conviction, par les admirateurs et les adversaires de la reine d'Ecosse. En procédant de la sorte, M. B. a pu trancher, ce nous semble, un assez grand nombre de questions incidentes secondaires qui encombraient le terrain de la discussion et rendaient la controverse encore plus embrouillée qu'elle ne l'était déjà par la force des choses. Même si l'on ne partage pas ses convictions sur la question principale, sur le rôle joué par Marie vis-à-vis de Darnley et surtout vis-à-vis de Bothwell, on doit rendre hommage à l'effort constant et sincère de l'auteur pour aller au fond des choses et à l'érudition de bon aloi qu'il montre à chaque page de ce début dans la carrière scientifique [1].

R.

1. Ne pouvant entrer ici dans plus de détails sur un livre paru, il y a bientôt trois ans, nous nous permettons de renvoyer pour un jugement plus approfondi à notre travail sur *Marie Stuart, Botwell et Darnley*, publié dans la *Revue historique*, 1884, t. III, p. 45-64.

117. — **Shakspeare.** Untersuchungen und Studien von Dr. Carl Conrad Hense. Halle a. S. Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1884. In-8, 642 p. Prix : 8 mark.

Ce volume se compose de neuf études d'inégale longueur et d'inégal intérêt, mais qui toutes témoignent, chez leur auteur, d'une connaissance intime de Shakespeare. De ces études deux seulement, la huitième et la neuvième, paraissent aujourd'hui pour la première fois, les autres avaient déjà été publiées dans divers recueils ou revues et l'une d'elles, la seconde, dès 1852 ; on voit par là avec quelle persévérance M. Hense s'occupe, depuis un tiers de siècle, de son poète favori ; s'il ne lui a pas consacré un travail d'ensemble, il a étudié avec amour et un soin diligent, non pas quelques œuvres prises isolément, mais quelques-uns des aspects du talent si divers ou de l'immense influence du grand tragique : on en jugera par les titres mêmes de ses « Recherches » : 1° *John Lyly et Shakespeare ;* 2° *Remarques historiques et littéraires sur le Songe d'une Nuit d'été ;* 3° *les Poètes allemands dans leurs rapports avec Shakespeare ;* 4° *Conception de la nature par Shakespeare ;* 5° *Polymythie des drames shakespeariens ;* 6° *de la Représentation des Maladies de l'âme dans les drames de Shakespeare ;* 7° *des Éléments antiques dans le drame de la Tempête ;* 8° *la Conscience et la Fatalité dans les œuvres de Shakespeare ;* 9° *Shakespeare et la Philosophie.*

Je n'ai point la prétention de faire connaître en détail chacune de ces études, je voudrais seulement en indiquer l'esprit et la méthode et montrer quel intérêt elles peuvent présenter. Les sujets qu'y a abordés M. H. peuvent d'ailleurs se rapporter à trois ou quatre chefs différents : de quelle manière Shakespeare a-t-il compris l'antiquité et quelle influence a-t-elle exercée sur lui ; quelle place le sentiment et le monde de la nature occupent-ils dans ses drames ; comment le grand poète a-t-il mis en œuvre la folie et quel intérêt tragique a-t-il tiré du remords ; enfin quelle influence a-t-il exercée sur les poètes allemands et de quelles inspirations lui sont-ils redevables ? voilà autant de questions curieuses, sinon toutes nouvelles, que M. H. a examinées et a cherché plus ou moins complètement à résoudre.

L'Angleterre, pas plus que les autres pays de l'Europe, ne fut étrangère à la Renaissance, elle en subit comme eux l'influence toute puissante dans les arts et dans les lettres ; M. H. recherche d'abord ce que lui dut Lyly, puis il examine quelle différence il y a entre la manière dont Shakespeare et l'auteur d'*Euphues* comprirent l'antiquité ; il n'a pas de peine à montrer comment le grand tragique, tout en imitant parfois son prédécesseur, en se laissant, surtout dans ses premières pièces, aller comme lui aux jeux de mots, aux antithèses subtiles, en un mot au langage précieux du temps, en a aussi évité les défauts les plus graves et, grâce à la supériorité de son génie et à sa brillante imagination, a transformé les sujets et les conceptions qu'il a empruntés à l'antiquité et les a marqués au sceau de sa puissante originalité. Pour prou-

ver cette thèse incontestable, M. H. a accumulé les citations et les rapprochements; mais si la démonstration est irréfutable, on pourrait souhaiter qu'elle fût moins prolixe, ce qui d'ailleurs ne lui aurait rien fai perdre en force. Mais il faut en prendre son parti; M. H. est avant tout un esprit curieux; depuis trente ans il a lu et relu Shakespeare et quelques-uns des poètes les plus grands de l'antiquité et des temps modernes, il tient à nous le montrer et à nous faire part de tout ce qu'il a trouvée dans ce commerce assidu, de pensées ingénieuses et de sentiments élevés ou profonds; de là la richesse et l'abondance des rapprochements qu'il a faits, rapprochements qui souvent toutefois sont purement fortuits et ne prouvent rien pour la connaissance que Shakespeare aurait eue de l'antiquité.

On retrouve cette curiosité infatigable de M. H. dans la septième étude où il recherche quels éléments antiques sont entrés dans le drame de *la Tempête;* ici cette curiosité pouvait s'exercer d'autant plus à son aise et était d'autant plus à sa place que tout, dans cette pièce singulière, se passe dans le domaine de la fantaisie. Même richesse d'informations et de rapprochements dans la cinquième étude, où M. H. traite de la « polymythie » des drames shakespeariens; le sujet est intéressant, mais il eût été facile de le traiter de plus haut; multiplicité des épisodes empruntés souvent à des sources différentes, nombre des personnages, contrastes cherchés des caractères, complexité de l'idée-mère du drame, voilà autant de traits caractéristiques qui distinguent le drame de Shakespeare de la tragédie des Grecs; mais aussi rien de moins inconnu; M. H. a eu au moins le mérite de montrer par l'examen de quelques pièces du grand poète, combien cette complexité de l'action et de l'intrigue était chez lui une tendance réfléchie et volontaire.

A-t-on jamais fait de Shakespeare un disciple de la philosophie? Je ne le crois pas et telle n'est pas non plus précisément l'opinion de M. H.; il accorde, en effet, que Shakespeare est resté étranger aux études de philosophie spéculative, mais il aurait subi l'influence des doctrines de Pythagore popularisées par la Renaissance et un penchant secret l'aurait attiré vers la philosophie morale; il faut convenir que nous sommes ici en pleine hypothèse; que des pensées profondes et éminemment philosophiques se rencontrent à chaque instant dans les drames de Shakespeare, rien de plus incontestable; mais elles sont le fruit de sa connaissance intime du cœur humain, bien plus que d'études philosophiques plus que problématiques[1].

M. H. a été plus heureux en parlant de la place qu'occupent les légendes et la nature dans le théâtre du poète anglais.

Ç'a été la rare fortune de Shakespeare de paraître à une époque et dans un pays où l'influence bienfaisante de la Renaissance se faisait partout sentir, sans que les traditions ou les légendes du moyen âge

1. Je fais abstraction ici de l'étude que Shakespeare fit assez tard des *Essais* de Montaigne.

fussent entièrement oubliées; voilà ce qui explique comment dans ses pièces nous trouvons, à côté des souvenirs de l'antiquité, les croyances populaires des siècles précédents: le monde des dieux du paganisme antique s'y rencontre comme celui des génies du paganisme germanique. Mais si c'est là un trait distinctif de ses drames, ce qui est caractéristique de son génie, c'est le sentiment profond qu'il a de la nature, la sympathie qu'elle lui inspire ou celle qu'il lui prête pour les héros de ses drames, ainsi que le symbolisme sous lequel lui apparaissent les êtres qui la peuplent; n'a-t-on pas pu dans ces derniers temps tirer de son théâtre une faune populaire véritable [1] ?

Observateur fidèle et exact de la nature physique, Shakespeare l'a été plus encore de la nature morale; il en a étudié et suivi d'un œil sûr toutes les grandeurs et toutes les misères, les vices et les vertus, ne reculant même pas devant la folie; Sophocle, ce modèle de la tragédie grecque, a bien mis en œuvre les égarements d'Ajax et les fureurs d'Hercule; mais aucun auteur dramatique ne s'est complu comme Shakespeare dans la peinture des maladies de l'âme ou ne leur a fait dans son théâtre une place aussi large. Il suffit pour le prouver de citer Lear, Macbeth, Ophélie et Hamlet. La folie dans les drames de Shakespeare a été l'objet de plus d'une étude, écrite au point de vue purement et étroitement scientifique; M. H., comme il était naturel, s'est attaché à montrer comment le grand tragique lui a donné un intérêt dramatique, en en faisant la conséquence fatale d'une faute antérieure, en la transportant du domaine de la réalité vulgaire dans celui de la poésie. Mais c'est au remords considéré comme mobile dramatique, qu'il a consacré la plus longue et l'une des plus intéressantes de ses études. Ici, en effet, le coupable n'échappe jamais au regret qui suit la faute; c'est même là, remarque avec raison M. H., un trait caractéristique du drame shakespérien; le Tamerlan et le Barabas de Marlowe commettent leurs forfaits sans remords, comme sans scrupule, Macbeth hésite avant, comme il tremble après son crime et la conscience de Richard III, malgré sa perversité native, se fait son juge et son bourreau. C'est que la faute pour Shakespeare est un acte de la volonté même du coupable, non d'une volonté étrangère ou de la fatalité; ce n'est pas le sort ou les « étoiles ennemies », mais la passion insoumise, les penchants indomptés du cœur qui amènent la catastrophe finale de ses héros, comme c'est le témoignage d'une bonne conscience qui les soutient dans l'adversité ou dans les revers. C'est par là qu'au fond, malgré la hardiesse de la forme, le théâtre du grand poète est si véritablement moral.

Parmi les questions que M. H. a examinées, l'une des plus curieuses est celle de l'influence que Shakespeare a exercée sur quelques-uns des

1. *The animallore of Shakespeare's time, including quadrupeds, birds, reptiles, fishes ad insects*, by Emma Phipson. In-8. London, 1883. M. Hense, lui, a surtout parlé de la flore populaire d'après Shakespeare et des attributs que le grand poète donne à quelques plantes.

poètes les plus célèbres de l'Allemagne. Déjà dans ses « *Remarques sur le Songe d'une Nuit d'été* », écrites en 1852, il avait montré ce que « Gryphius, Wieland dans son *Obéron*, Gœthe dans son *Faust*, Tieck dans la *Vie des poètes*, » devaient à ce drame fantastique; dans son étude sur « les poètes allemands et leurs rapports avec Shakespeare », écrite dix-huit ans plus tard, il a essayé de montrer ce que le théâtre tout entier du grand tragique a fourni aux poètes germaniques de la fin du siècle dernier et des premières années de ce siècle-ci. Le sujet n'était point neuf, puisque Genée en particulier l'avait traité et que toutes les histoires de la littérature allemande parlent naturellement de l'influence de Shakespeare sur la poésie allemande; M. H. ne pouvait guère avoir la prétention de le renouveler, il s'est borné aussi à montrer ce que Klinger et Lenz, Gœthe et Schiller, Tieck, dans un si grand nombre de ses œuvres, ainsi que H. von Kleist et Eichendorf, doivent aux drames de Shakespeare; il y a là plus d'un point de vue et d'un fait nouveau, mais la matière est loin d'avoir été épuisée; on se demande aussi pourquoi M. H. a pu procéder avec si peu d'ordre, et parler de Lenz et de Klinger avant Gœthe, de H. von Kleist avant Tieck.

Ce défaut de méthode, avec le manque de simplicité et de concision, se rencontre plus d'une fois dans les études de M. Hense; on y voudrait plus de lumière et moins de prolixité, mais on y trouve toujours à s'instruire; elles sont l'œuvre d'un esprit curieux et cultivé, d'un connaisseur enthousiaste et passionné de Shakespeare; le culte qu'il a voué au tragique anglais lui a permis d'en pénétrer souvent l'esprit et l'originalité, et les études qu'il lui a consacrées méritent par là d'être lues, même après tant de travaux dont le grand poète a été l'objet.

Ch. J.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXIII

Un nouveau titulus funéraire de Joppé.

Je viens de recevoir de Jaffa l'estampage d'une inscription grecque récement découverte [1] et provenant probablement de la nécropole juive antique dont j'ai déterminé l'emplacement il y a une douzaine d'années. Cette inscription appartient à la classe des *tituli*, ou plaques de marbres scellées au-dessus de l'entrée des sépulcres ou des fours à cer-

1. L'envoi n'est accompagné d'aucune indication; je suppose que l'original doit être entré dans la collection du baron von Ustinow.

cueil, *tituli* dont j'ai déjà recueilli un assez grand nombre à Jaffa, et que je compte publier un jour. Celui-ci sort un peu de l'ordinaire par sa teneur ; c'est ce qui m'engage à le faire connaître sans retard. Il mentionne l'acquisition d'un tombeau, faite à Joppé par un juif nommé Saül, d'un de ses coreligionnaires nommé Baruch ou Baruchias (cf. Βαραχίας, St Matth. 23, 35. — *Barouchias* semble être une moyenne hybride entre *Barouk* et *Berekyah*). Le fait est curieux. Il est à supposer que Saül appartenait, sinon à cette colonie juive d'Alexandrie dont j'ai constaté plusieurs fois la présence à Jaffa par d'autres épitaphes où cette origine est expressément indiquée, du moins à quelque autre groupe de la diaspore; peut-être était-il originaire d'Asie Mineure. Toutes ces inscriptions, y compris celle-ci, sont, d'ailleurs, postérieures à notre ère ; quelques-unes peuvent descendre jusqu'aux ve et vi^e siècles :

ΗΓΟΡΑϹΑΕΓΟϹΑΟΥΛ
ΕΝΤΗΙΟΠΠΗΠΑΡΑ
ΒΑΡΟΥΧΙΟΥΜΝΗΜΑ
ΑΝΕΘΙΚΑΜΕΝΠΡ
ΩΤΩϹϹΑΟΥΛΚΑΙ
ϹΥΝΚΛΗΤΙΚΗΝ

Ἠγόρασα ἐγ(ώ) Σαοὺλ, ἐν τῇ Ἰόππῃ, παρὰ Βαρουχίου, μνῆμα· ἀνεθ(ή)καμεν πρώτως Σαοὺλ καὶ Συνκλητικήν.

Le nom de femme Συνκλητική est déjà connu (C. I. G. 3963, et *add.* 4138) ; il correspond au nom d'homme Συνκλητικός (C. B. G. 4373, *b.*) = *sénateur*. La tournure de la phrase ne permet pas de savoir au juste si c'est bien le même Saül, acquéreur du tombeau, qui l'a inauguré avec sa femme Synclétiké; il faudrait admettre, dans ce cas du reste très probable, un changement d'interlocuteurs.

Clermont-Ganneau.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Fustel de Coulanges, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, a fait paraître à la librairie Hachette des *Recherches sur quelques problèmes d'histoire* (gr. in-8°, iv et 530 p.); l'ouvrage est ainsi divisé : I. *Le colonat romain* (p. 3-186); II. *Les Germains connaissaient-ils la propriété des terres* (p. 189-315); III. *De la marche germanique* (p. 319-356); IV. *De l'organisation judiciaire dans le royaume des Francs* (p. 361-528).

— Les éditeurs Lecène et Oudin (17, rue Bonaparte), font paraître, sous la direction de M. Emile Faguet, une *Collection des classiques populaires ;* le directeur de la collection explique ainsi le plan qu'il se propose de suivre pour chaque volume « un entretien continu où s'introduisent, chemin faisant, naturellement et leur place,

analyses, extraits et explications »; il veut « donner aux enfants et aux jeunes gens une première idée des écrivains français, et, du même coup, les premiers traits d'une grande morale, large, profonde, vraiment humaine ». Deux volumes ont déjà paru : *Corneille* et *La Fontaine;* ils sont dûs à M. Faguet. Viendront ensuite *Victor Hugo* et *Châteaubriand* par M. Ernest Dupuy, *Racine* et *Lamartine* par M. Jules Lemaître. Nous donnons la table des matières du *La Fontaine*, orné d'ailleurs d'un portrait du fabuliste et de plusieurs gravures : I. Pourquoi La Fontaine est un écrivain populaire, sa jeunesse, son caractère; II. Ce qu'est la fable; III. L'esprit des bêtes; IV. Amour de La Fontaine pour les petits et les faibles; V. La morale de La Fontaine est particulière aux petits et aux humbles. Etourderie et imprévoyance. Ne pas juger des gens sur la mine. La prudence est la mère de la sûreté. Ecouter ses parents et les gens d'expérience. Vanité. Folle ambition. Economie. Patience et travail. Il faut se soutenir les uns et les autres et éviter les procès; VI. Insolence et faiblesse des grands. Ils ont besoin des petits. Les petits préfèrent la médiocrité; VII. De l'amitié; VIII. Vieillesse et mort de La Fontaine. Chaque chapitre, chaque paragraphe renferme des exemples à l'appui. La collection s'adresse surtout aux enfants, comme l'indique le titre : *(La Fontaine expliqué aux enfants)* et nous la recommandons de grand cœur; on louera surtout l'habileté de l'auteur à relier le texte des fables principales entre elles par ses analyses et à les grouper d'après la pensée qui inspirait le fabuliste. Le volume sur *Corneille* est tout aussi bien fait; il explique suffisamment le grand tragique et le met à la portée de l'enfance sous une forme à la fois aisée et originale.

— *Quatre brochures de M. André Joubert.* — Ces brochures d'un travailleur d'une très grande activité sont intitulées : 1° *René de la Rouvraye, sieur de Bressault* 1570-1571. Mamers, 1885, grand in-8° de 7 p. (C'est un appendice à une étude sur le même personnage publiée par M. Joubert en 1881, appendice où sont utilisés, en ce qui regarde les brigandages commis en 1570-71 près de la Selle-Craonnaise par celui qu'on appelait le diable de Bressault, divers titres de l'abbaye de la Roë conservés aux archives de la Mayenne) ; 2° *La démolition des châteaux de Craon et de Château-Gontier d'après les documents inédits 1592-1657*. Mamers, 1885. Grand in-8° de 39 p. (Récit qui s'appuie presque en entier sur les *Registres des délibérations de l'hostel de ville d'Angers*, d'importants extraits sont donnés aux *Pièces justificatives*, et sur plusieurs documents des archives de la Mayenne); 3° *La Chatellenie de la Jaille-Yvon et ses seigneurs d'après les documents inédits* 1052-1789. Angers, 1885, grand in-8° de 82 p. — (Monographie complète, ornée de deux héliogravures qui représentent La Jaille-Yvon et le château de l'Oncheray, enrichie de renseignements nouveaux tirés d'un grand nombre de recueils manuscrits soit de la Bibliothèque nationale, soit des dépôts publics ou particuliers de l'Anjou et du Maine, renseignements parmi lesquels on remarquera surtout d'abondants détails généalogiques, ainsi que d'intéressantes particularités relatives à de dramatiques épisodes de l'histoire des années 1793 et 1794; 4° *Le Collège de Requeil d'après des documents inédits* 1676-1793 (Mamers, 1885, grand in-8°, de 14 p.) Le collège de Requeil, arrondissement de la Flèche, canton de Pontvallain, a été fondé en 1676 par Jehan de Launay, sieur de la Maldemeure, chanoine régulier de Saint-Augustin. L'histoire de cet établissement a été rédigée par M. Joubert d'après une série de pièces inédites dont il a fait récemment l'acquisition, pièces qui complètent le dossier des archives de la Sarthe relatif à cet établissement, et d'après des documents conservés dans les archives de la paroisse de Requeil. — T. de L.

— *Une visite aux ruines du château de Montaigne.* — C'est un savant archéologue, M. Ch. Marionneau, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, qui a voulu

décrire ce qui reste, après l'incendie du 12 janvier 1885, du manoir de l'auteur des *Essais* (Bordeaux, veuve Moquet, 1885, brochure grand in-8°, de 24 p., tirée à 250 exemplaires sur papier de Hollande, imprimée par Gounouilhou et ornée de trois belles gravures qui représentent : 1° l'ensemble des constructions dont se composent le manoir ; 2° l'église du petit bourg de Saint-Michel de Montaigne; 3° la tour ou donjon du manoir. Empruntons à la très intéressante notice de M. Marionneau (p. 13), un renseignement qui sera bien accueilli de tous les amis de Montaigne : « Et maintenant, avant de dire adieu à ce château réduit en cendres, il est consolant de pouvoir constater que la partie la plus curieuse de ce domaine, celle où le grand moraliste a laissé l'empreinte la plus profonde de lui-même, la vieille tour dite de Montaigne, qui contenait sa chapelle, sa chambre et sa librairie, existe encore sinon dans un état parfait de conservation, au moins telle qu'elle était avant l'incendie du corps principal du logis. » A la suite du récit de la visite aux ruines qui ont déjà disparu, car je puis annoncer d'après un sûr témoignage que l'on travaille avec activité à la reconstruction du château, nous trouvons : 1° une note de M. Gustave Brunet relative aux inscriptions tracées au pinceau (et non gravées) sur les solives et les poutres de la librairie de Montaigne); 2° une *Table iconographique* où sont indiqués tous les plans, dessins, lithographies, gravures du château; 3° enfin la copie de l'inscription que la municipalité de Rome va faire placer sur la façade de l'ancienne auberge de l'*Ours*, où Montaigne et sa suite vinrent loger, à leur arrivée à Rome, le dernier jour de novembre 1580. A ce propos, M. Marionneau exprime un vœu auquel s'associera chacun des lecteurs de sa splendide brochure, le vœu qu'au flanc de la vieille tour, si chère au philosophe, et dont il disait : « Je passe là la plupart des jours de ma vie et la plupart des heures des jours », on inscrive ces simples mots : *Ici naquit, écrivit et mourut Michel de Montaigne.* — T. DE L.

— *Deux brochures de M. Jules Andrieu.* — L'autre jour, je signalais, en passant (nº du 18 mai, *Chronique*, p. 402) une étude fort curieuse de M. J. ANDRIEU sur un *châtiment singulier* (la *baignade*, en une cage de fer, des femmes de mauvaise vie). Signalons deux autres non moins curieuses brochures du même auteur (*Les Agenais. Deux oubliés du* XVIIIᵉ *siècle;* Agen, Michel et Médan, 1885, grand in-8º de 17 p, Tiré à 50 exemplaires. — *Un amour d'Henri IV. Capchicot, légende et histoire*; Paris, Ém. Lechevalier; Agen, Michel et Médan, 1885, grand in-8º de 21 p. Tiré à 100 exemplaires. — Les *oubliés* sont: Jean-Baptiste Rigal, né à Frespech vers 1720, mort vers 1792, maréchal des camps et armées du roi, commandant de la ville d'Agen, et Barthélemy Roux, né vers 1720, mort après 1786, négociant d'une admirable générosité, et qui fut pour les pauvres une véritable providence. M. Andrieu a publié, d'après les registres des Archives départementales de la Gironde, les lettres de noblesse accordées en 1771 et en 1777 à ces deux personnages dont nul n'a gardé le souvenir. — C'est encore du même dépôt que proviennent les *lettres d'anoblissement en faveur d'Estienne Saint-Vincent de Cachicot et ceux de sa postérité* (20 avril 1597) et les *lettres de confirmation* du dit anoblissement (20 juin 1613). Étienne Saint-Vincent, surnommé Capchicot, n'est autre que le pauvre charbonnier chez lequel coucha, dans les landes de Lot-et-Garonne, en 1578, le roi de Navarre et à la femme duquel le *diable à quatre* passe pour avoir donné un fils. M. Andrieu joint à son agréable récit d'utiles indications et rectifications. L'auteur, qui est un des plus zélés travailleurs de Gascogne, va publier prochainement deux ouvrages importants sur lesquels j'appelle d'avance l'attention de nos lecteurs : *L'imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours* (1 vol. grand in-8º); *Bibliographie générale de l'Agenais. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce*

pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques (2 vol grand in-8°). — T. de L.

— *Le budget de Béziers en 1620.* — Sous ce titre M. Frédéric Donnadieu, président de la Société archéologique de Béziers, publie (Béziers, 1885, grand in-° de 60 p.) un important document qui avait échappé aux investigations des historiens locaux, quoiqu'il ait été mis au jour en 1648 (il est vrai que la brochure imprimée par Jean Martel et Pierre Claverie est d'une excessive rareté). Le budget de 1620 est le premier qui ait été régulièrement établi dans Béziers. Outre les sommes à dépenser et les recettes à faire, on y indique les moyens de prévenir les fraudes et les mauvaises gestions des deniers publics. C'est donc plus qu'un budget; c'est en quelque sorte un code municipal. Ce document fait connaître le nombre des employés de la commune, la nature de leurs fonctions, le quantum de leurs gages, des détails de mœurs et de coutumes locales inhérentes à ces emplois, les peines encourues par les employés principaux ou subalternes, dans tels et tels cas, toutes choses qui, comme le remarque M. Donnadieu, nous font pénétrer plus avant dans la vie municipale de nos pères. Notons ce piquant rapprochement : le budget de 1620 présente en recette le modeste total de moins de 13,000 livres et en dépense la somme, plus modeste encore, de moins de 10,000 livres. Le budget de Béziers en 1885 s'élève en dépenses et en recettes à près de deux millions. Notons encore que les habitants de Béziers étaient admis aux séances du conseil, mais qu'ils avaient, de plus qu'aujourd'hui, le droit d'y prendre la parole et de faire entendre leurs plaintes pour le bien de la ville. M. Donnadieu a entouré le budget de 1620 de notes très abondantes et très instructives qui méritent d'être recommandées non seulement aux amis de l'histoire, mais aussi aux amis de la philologie, car ces derniers y trouveront d'excellentes choses sur certains mots méridionaux, tels que *clavaire* (trésorier municipal), *compezaires* (agents chargés de rédiger le livre de la Taille), *bans* (droit de pacage), *hortolanerie* (jardinage), *boze* (plante marécageuse qui sert à faire des nattes grossières), *boinetas* (beignets), etc. Au moment où M. Donnadieu publiait son étude sur le budget de Béziers en 1620, M. Paul de Fontenilles, président de la Société des Etudes du Lot, publiait une étude qui est fort intéressante aussi sur le *Budget de la ville de Cahors en 1684* (*Bulletin*, t. X, 1er fascicule, 1885, pp. 1-49 pour le texte, 50-111 pour le commentaire). — T. de L.

— *La campagne du duc de Guise dans l'Orléanais.* — Dans cette monographie (Orléans, Herluison, 1885, in-8° de 28 p.), M. Baguenault de Puchesse, président de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, a voulu suivre pas à pas, à l'aide de documents dont quelques-uns n'ont pas encore été utilisés, notamment les lettres du duc de Guise à Henri III (B. N. F. Fr. 4734), les manœuvres militaires dont l'Orléanais fut le théâtre en octobre et novembre 1587. Il envisage concurremment la marche des trois armées en présence : celle qui était commandée par Henri III en personne, ayant le duc d'Epernon pour lieutenant, celle des protestants, où l'on remarquait Jean-Casimir, duc de Bavière, le baron de Dohna, le duc de Bouillon, le colonel général Clervant, enfin celle du duc de Guise. Il décrit ensuite les deux combats de Vimory (26 octobre) et d'Auneau (24 novembre), où fut presque anéantie l'armée allemande. A la brochure est annexée une excellente carte explicative des opérations des trois armées. M. Baguenault de Puchesse énumère et analyse (*Appendice*, pp. 17-28) 37 petites publications contemporaines relatives à la campagne de 1587, « qui la plupart sont tellement rares qu'elles font le désespoir ou le bonheur des bibliophiles ». Le soin et l'habileté avec lesquels a été dressée la liste de ces plaquettes, dont plusieurs manquent à la Bibliothèque nationale, montre ce que nous devons attendre du catalogue

des plaquettes de la seconde moitié du XVI[e] siècle préparée par M. Baguenault de Puchesse avec le concours d'un excellent travailleur qui a fait ses preuves, M. L. Jarry, catalogue qui certainement serait pour ces innombrables pièces ce qu'est pour les *Mazarinades* le classique recueil de M. Moreau. — T. DE L.

— M. A. GIRY vient de faire paraître à la librairie Picard le volume de *Documents sur les relations de la Royauté avec les villes en France de 1130 à 1314,* que nous avons précédemment annoncé à nos lecteurs. Ce volume fait partie d'un Recueil de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, qui fera pendant au Recueil de M. Tardif pour servir à l'étude et à l'enseignement du droit. M. Lavisse a mis en tête du volume de M. Giry une courte préface où il insiste sur la nécessité de mettre des instruments de travail aux mains des jeunes gens.

RUSSIE. — Sous ce titre *Cyrille et Méthode dans la philologie slave,* M. JAGIC vient de publier à Saint-Pétersbourg (imprimerie de l'Académie des Sciences) le travail qu'il a lu dans la séance solennelle du 5 avril dernier, séance consacrée à la mémoire des deux apôtres slaves. Cette dissertation, accompagnée de nombreuses notes, présente un résumé très exact des travaux auxquels les deux saints ont donné lieu depuis un siècle et demi. Il est vivement à souhaiter que M. Jagic en publie une traduction allemande dans l'*Archiv für Slavische Philologie.* L'*Archiv* rendrait, croyons-nous, un grand service aux savants en publiant une bibliographie détaillée des travaux relatifs aux deux apôtres.

— A l'occasion du millénaire de saint Méthode, l'Université (russe) de Varsovie a publié sous la direction de M. Boudilovitch un recueil de travaux originaux : 1° LAVROVSKY : Cyrille et Méthode et les origines du Christianisme en Russie; 2° BOUDILOVITCH : Considérations sur le caractère greco-slave de l'œuvre de Cyrille et de Méthode; 3° PERVOLF : La langue slavonne et ses destinées; 4° KOULAKOVSKY : La question de l'unité de langue littéraire chez les peuples slaves; 5° GROTE : L'origine grecque des apôtres slaves; 6° ZIEGEL : L'importance sociale de l'œuvre des apôtres Cyrille et Méthode.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juin 1885.

Le prix Bordin, sur cette question : « Étude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque », etc., n'est pas décerné. Le concours est prorogé au 31 décembre 1886

M. Renan communique à l'Académie une lettre de M. de Lostalot, vice-consul de France à Djeddah, qui est débarqué à Marseille le 16 juin, ayant avec lui les objets recueillis, au cours d'une mission archéologique entreprise sous les auspices de l'Académie, par M. Huber, courageux voyageur tué par les Arabes il y a un an à peu près. M. de Lostalot rapporte, en particulier, la célèbre stèle araméenne de Teïma, qui mérite la seconde place parmi les monuments d'épigraphie orientale connus jusqu'ici; la stèle du roi moabite Mésa mérite seule de lui être préférée. La stèle de Teïma est, dit M. Renan, un acte d'éclectisme religieux, une sorte de concordat, par lequel un individu étranger à la tribu des Teïmites élève la prétention que le culte qu'il rendra à son dieu particulier soit agréable aux dieux des Teïmites et que ceux-ci le protègent. Une part sur ce qu'on peut appeler le budget des cultes de la tribu de Teïma, consistant en 29 palmiers, est prélevée au profit du dieu nouveau. La stèle de Teïma peut être rapportée au V[e] siècle avant notre ère. Une très curieuse sculpture en relève singulièrement la valeur. M. de Lostalot a déployé pour acquérir ce précieux monument à la France un zèle et une intelligence qui ne sauraient être assez loués.

M. Charles Nisard termine la lecture de son mémoire sur les poésies latines de Fortunat. Il s'est proposé de rechercher pourquoi ces poésies, remplies de détails intéressants sur les mœurs et les arts de l'époque mérovingienne, n'ont encore été

traduites en aucune langue. Il passe d'abord en revue tous les auteurs qui, depuis Paul Diacre, au VIIIe siècle, jusqu'à nos jours, ont parlé de Fortunat; il relève les éloges dont il a été presque constamment l'objet, mais il remarque qu'aucun des érudits du XVIe siècle ne s'est laissé prendre à ces éloges. Dégoûtés sans doute par cette latinité barbare, par cette poésie dont le vol ne fait que raser la terre, et surtout par l'état du texte dans les manuscrits, où il y a souvent plus de fautes que de mots, les lettrés de la Renaissance ont négligé l'étude des œuvres de Fortunat. Brower le premier donna, en 1603, une édition de ces œuvres, accompagnée d'un commentaire. Malheureusement il s'occupa moins d'en rétablir le texte que d'expliquer les passages qui renferment des allusions historiques. Ses éclaircissements à cet égard sont loin d'être sans mérite, mais ils reposent trop souvent sur des conjectures hasardées ou sur des faits manifestement erronés. Cent quatre-vingt-trois ans plus tard, une nouvelle édition fut donnée par Puchi. Elle l'emporte sur la précédente par l'étendue et la richesse du commentaire. Les connaissances de Puchi en histoire étaient plus grandes que celles de Brower, il a montré plus de prudence dans ses conjectures, enfin il a eu à sa disposition un plus grand nombre de manuscrits. Néanmoins son texte laisse encore beaucoup à désirer, et c'est ce mauvais état du texte, pense M. Nisard, qui est cause que personne n'a encore osé traduire Fortunat. Les premiers éditeurs, ajoute-t-il, ont eu trop de respect pour les leçons absurdes ou inintelligibles que présentent à tout instant les manuscrits. Beaucoup de ces mauvaises leçons peuvent aisément être corrigées par conjecture : on aurait dû oser le faire. Il y a heureusement, ajoute M. Nisard, quelques traits de cette hardiesse dans l'édition de M. Frédéric Leo, publiée à Berlin en 1881. On y remarque notamment un certain nombre de corrections très heureuses, suggérées à M. Leo par M. Mommsen. On aurait pu les souhaiter plus nombreuses; mais telles qu'elles sont, elles rendent désormais possible une traduction de ce ténébreux et inextricable poète. M. Ch. Nisard laisse entendre qu'il se propose de donner lui-même cette traduction.

M. Benlœw termine sa lecture sur les langues et les peuples du Caucase.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : Boselli (le comte Jules), *Tableaux généalogiques de la dynastie capétienne, extraits des principaux auteurs*; — par M. Georges Perrot : Bapst (Germain), *Étude sur les coupes phéniciennes* (extrait de la *Revue des arts décoratifs*); — par M. Léopold Delisle : 1° *Archives de Bretagne*, publiées par la société des bibliophile bretons, t. I, II, III, (privilèges de la ville de Nantes, complot breton de 1492, mystère de sainte Barbe); 2° Chatelain (Émile), *Paléographie des classiques latins*, livraisons 1 et 2; — par l'auteur Oppert (Julius), *Die astronomischen Angaben der assyrischen Keilinschriften* (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale de Vienne).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 17 juin 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. le Président donne lecture de l'allocution qu'il a prononcée au nom de la Compagnie, sur la tombe de M. Léon Renier, membre honoraire, décédé le 11 juin dernier.

M. de Geymuller présente les épreuves photographiques des dessins d'un architecte français conservés à la Bibliothèque royale de Munich; d'après des indices certains, il les restitue à Du Cerceau; ces dessins représentent des monuments exécutés en Italie vers 1575.

La séance est suspendue pour permettre aux membres présents de procéder, sous la conduite de M. de Villefosse, à la visite des bronzes antiques acquis à la vente de la collection Gréau pour le musée du Louvre.

A la reprise de la séance, M. de Villefosse lit un travail du P. Camille de la Croix intitulé : « Troisième note sur de nouvelles inscriptions franques trouvées à Antigny (Vienne) ».

A cette occasion M. de Laurière rappelle que le cimetière antique d'Antigny était déjà connu des archéologues par le monument appelé *Lanterne des Morts*.

M. Germain Bapst annonce que des fouilles viennent d'être exécutées à Van (Arménie) et qu'on y a trouvé des monuments de l'art chaldéo-assyrien dont le travail rappelle celui du siège de bronze de même provenance acquis par M. le marquis de Vogué.

Le Secrétaire,
R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

contient une foule de documents curieux). — KNORTZ, Amerikanische Lebensbilder. — COLQUHOUN, Quer durch Chryse, Forschungsreise durch die südchinessischen Grenzländer und Birma von Canton nach Mandalay. — EBERS, Richard Lipsius, ein Lebensbild (intéressant et vivant). — Stobaei anthologiae libri duo priores qui inscribi solent physicae et ethicae, rec. WACHSMUTH. I et II (« travail monumental »). — ABEL, Scholia vetera in Pindari Nemea et Ithsmia. II et III (bien réussi). — SAALFELD, deutsch-lateinisches Handbüchlein der Eigennamen aus der alten, mittleren und neuen Geographie (erreurs accumulées, à quoi sert ce livre? Tous les noms latins sont jetés pêle-mêle et arbitrairement; « ein Erzeugniss leidiger Büchemacheri »). — ALBERTI, Bettina von Arnim, 1785-1859, ein Erinnerungsblatt zu ihrem hundertsten Geburtstage. (On demande à l'auteur moins de phrases, plus de clarté et de goût, des connaissances plus solides).

Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 20 juin 1885 : BORGHI, Leone XIII, Arnoldo da Brescia; Francesco d'Assisi. (Kraus : trois petits écrits remarquables de l'homme d'État italien.) — RÉE, die Entstehung des Gewissens. — REICHLING, Ortwin Gratius, sein Leben und Wirken, eine Ehrenrettung. (Voigt.) — WINKLER, Uraltäische Völker und Sprachen (Tomaschek : matériaux énormes qui étouffent le lecteur; mais exemples abondants, puisés aux meilleures sources; résultats assurés; en somme, livre instructif). — W. MEYER, Zur Geschichte des griechischen und des lateinischen Hexameters. (Hiller : travail extrêmement intéressant et riche en remarques aussi originales que fines et sagaces.) — W. MEYER, Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhytmischen Dichtung. (Seiler : excellent.) — JOSEPH, Konrads von Wurzburg Klage der Kunst (Strobl : bien fait). — FISCH, Generalmajor von Stille und Friedrich der Grosse (E. S. : titre bizarre; recueil de correspondances, les unes connues, les autres peu connues; néanmoins, quoique trop chargé, intéressant). — De La Fontaine, Œuvres, II, p. 4. REGNIER (très instructif). — Frankfurter Chroniken und annalistische Aufzeichnungen des Mittelalters bearb. von FRONING. (Wyss.) — KAGELMACHER, Filippo Maria Visconti und König Sigismund, 1413-1431, ein Beitrag zur Geschichte des XV. Jahrhunderts. (Kerler : bon et soigné.) — O. RICHTER, Verfassungsgeschichte der Stadt Dresden, I. (Ermisch : très belle et très méritoire publication.) — LE BON, La civilisation des Arabes (Wolff : ouvrage d'ensemble qui n'existait pas encore et qui est digne de grands éloges). — HEISTERBERGK, Name und Begriff des jus italicum (Dambach : clairement pensé, bien écrit, agréable à lire malgré quelques longueurs).

Berliner Philologische Wochenschrift, 20 juin 1885, n° 25 : ESCHYLE, Fabulae cum lectionibus et scholiis cod. Medicei et in Agamemnonem cod. Florentini ab Hieron. Vitelli denuo Collatis edid. N. WECKLEIN (commencement d'un compte-rendu détaillé). — ELEMENTARY CLASSICS. The rise of the athenian empire from Thucydides book I. Edited for the use of beginners. By F. H. COLSON. — THUCYDIDES, the fourth book, edited with notes by C. E. GRAVES (compilation). — O. ZINGERLE, die Quellen zum Alexander des Rudolf von Ems. Im Anhang : die Historia de preliis (G. Landgraf). — Anonymi de situ orbis libri duo, e codice Leidensi nunc primum edidit M. MANITIUS (B. Fabricius: opuscule sans valeur du IXe siècle). — H. SCHENKL, Zur Geschichte des attischen Bürgerrechtes (Buermann). — K. L. ROTH, Römische Geschichte nach den Quellen erzählt, II Ausgabe von A. WESTERMAYER (P. Brennecke : à recommander). — B. HEISTERBERGK, Name und Begriff des Jus Italicum (M. Voigt : manqué et prolixe). — O. AUFLEGER, Verzeichniss griechischer Münzen welche in galvanoplastischen Nachahmungen zu beziehen

sind (R. Weil : utile auxiliaire de l'enseignement historique). — TH. SCHREIBER, Kulturhistoricher Bilderatlas. I. Alterthum, 100 Tafeln mit erklärendem Text. Lief. 1-4 (H. Dütschke : tant que le texte n'aura pas paru, ces planches seront d'un usage très incommode. Les reproductions sont en partie manquées). — A. DE BOURMONT, La fondation de l'université de Caen et son organisation au XVe siècle; la bibliothèque de l'université de Caen au XVe siècle (G. Schepss).

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXVIII, 3e livraison; Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 25e séance tenue au conservatoire royal de Bruxelles, le 11 avril. — WILLEMS, L'organisation des flottes romaines. (A propos des « Recherches nouvelles » que M. Ferrero vient de publier comme supplément à son ouvrage « L'Ordinamento delle armate romane»; l'auteur fait preuve d'une scrupuleuse précision et d'un tact judicieux.) — DE BASTIN, Sur l'emploi des négations en latin et en français. (Conclut que les écrivains latins n'ont pas péché contre la logique dans la construction des phrases, citées en exemple par M. P. Thomas, 9e livraison du tome XXVIII). — P. THOMAS, Réponse à l'article qui précède, (Réplique à M. de Bastin qui tente de justifier, au point de vue de la langue et du génie de la langue latine, certaines phrases où M. P. Thomas avait vu une faute de rédaction.) — OMONT, Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles (suite). — *Comptes-rendus :* WARKER, Déclinaisons et conjugaisons, Umlaut, Brechung, Ablaut. (L'auteur possède à peine les rudiments de l'histoire de la langue et son travail n'a pas les qualités qu'on doit exiger d'un livre destiné aux élèves.) — HINS, Quelques réflexions sur le serment de Louis le Germanique (extrait d'un mémoire sur l' « Origine de la langue romane », couronné par l'Académie de Montauban; on trouverait dans le Serment un jargon mélangé de deux dialectes, écrit par un Germain, qui, en dehors de sa langue, ne connaissait bien que le latin tel qu'on l'enseignait de son temps.) — JUSTE, Les Pays-Bas sous Philippe II, 2 vols. (Lonchay : nouvelle édition d'un travail dont la 1re édition parut en 1855, beaucoup de clarté et d'impartialité.) — DARIS, Histoire du diocèse et de la principauté de Liège pendant le XVIe siècle (Louchay : consciencieuses recherches, et riche en renseignements biographiques, mais ce travail n'est pas définitif, et marque trop souvent de précision). — P. Terenti Afri Adelphoi, p. p. PLESSIS. (P. Thomas : a le caractère d'une édition variorum et l'éditeur se défie un peu trop de lui-même; mais travail très estimable, très recommandable, dont l'auteur fera honneur à l'école philologique française.) — STAPPERS, Dictionnaire synoptique d'etymologie française. (Thil Lorrain : utile et facile à manier, excellent ouvrage.) — WILLEMS, Le sénat de la République. romaine, I (de Ceuleneer : réimpression avec additions et changements en appendice; tables précieuses).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Dix-neuvième année 13 juillet 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 686, 27 juin 1885 : Lady MARTIN, On some of Shakspeare's female characters. (Dowden : critique parfois juste, mais qui ressemble trop souvent à une autobiographie.) — STANLEY, The Congo and the founding of its Free State, a story of work and exploration. 2 vols. (Keane. — The Holy Bible, containing the Old and New Testaments translated out of the original tongues being the version set forth A. D. 1611 revised. (deuxième art.). — Chronicles of the reigns of Stephen, Henri II and Richard I, vol. I containing the first four books of the « Historia rerum anglicarum » of William of Newburgh, edited from mss. by HOWLETT. — Hungarian statistics. (Patterson). — Shelleyana « Love's philosophy ». (James Darmesteter : La pièce adorable de Shelley « Love's philosophy » est une imitation de la pièce de Ronsard — édit. Blanchemain, II, p. 286 — qui est elle-même une imitation d'Anacréon ; « toute cette pièce de Shelley est un admirable exemple de l'idéalisation dans l'imitation, et je n'en connais d'aussi bel exemple que le « Mazeppa » de Byron aboutissant au « Mazeppa » de Hugo... L'étude de Ronsard et de nos poètes du XVIe siècle, si fort à la mode aujourd'hui parmi une partie des poètes anglais, comme elle l'était au temps de Spenser, remonte plus haut qu'on ne l'imagine. ») — Shelley's expulsion from University College, Oxford. (Saunders.) — The Merton professorship. (Sweet et Thompson.) — The barons of Criche. (Waters.) — Is Olympus visible from Prevesa. (Tozer.) — WATKINS, Gleanings from the natural history of the ancients. (Houghton : intéressant.) — The new organ of the science of language (Sayce : sur l'« Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft » que dirige M. Techmer et qui vient d'atteindre la première année de son existence.) — « Arabian matriarchate. » (Tylor.) — MOLMENTI, Il Carpaccio e il Tiepolo, studi d'arte veneziana. (L. Villari.) — An ancient burying-ground at Volo (Hoskyns-Abrahall).

The Athenaeum, n° 3009, 27 juillet 1885 : Matthew ARNOLD, Discourses in America. — WARREN, Paradise found, the cradle of the human race at the North Pole, a study of the prehistoric world ; M. ENGEL, Die Paradiesfrage. (On pourrait dire aux deux auteurs le mot de Gellert « Ihr singet beide nicht schön », vous chantez mal tous les deux. Les deux livres seront sans doute catalogués par le futur bibliographe de la littérature consacrée au jardin de l'Eden, mais le problème, comme dit M. Ebers, reste insoluble.) — Calendar of State Papers, domestic series, 1657-1658 preserved in Her Mejesty's Public Record Office, edited by mrs. GREEN. — HILL, From home to home, autumn wanderings in the North-West in the years 1881-84 ; Eliz. B. CUSTER, Boots and saddles, or life in Dakota with General Custer. — M. Tulli Ciceronis Academica, the text revised and explained by REID. (commentaire qui laisse peu à désirer.) — The « Cor Cordium ». (Bicknell.) — Job XIX, 25-27. (Neubauer.) — The Pipe Roll Society — « The Wishing Cap ». (W. Besant.) — Mr. Eyton's mss. and the Lincolnshire Survey. (Vincent.) — Duck Lane. (Moore.) — Darics and Darkemonim. (Hyde Clarke.) — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 27, 27 juin 1885 : GLOAZ, speculative Theologie, 2. — BRAASCH, Comparative Darstellung des Religionsbegriffes in Schleiermacher. — GOLDZIHER, Die Zahiriten, ihr Lehrsystem und ihre Geschichte (très importante contribution à notre connaissance du développement de la jurisprudence et de la théologie musulmanes). — NEUMANN, Geschichte Roms während des Verfalles der Republik, von Sulla's Tode bis zum Ausgang der catilinarischen Verschwörung,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 13 juillet — 1885

Sommaire : 116. NEUMANN et PARTSCH, Géographie physique de la Grèce. — 117. KVICALA, Nouvelles contributions à l'explication de l'Enéide. — 118. J. HAVET, Questions mérovingiennes, I, la formule *v. inl.* — 119. Ant. THOMAS, Jean de Montreuil. — 120. STIEVE, La politique de la Bavière, 1591-1607. — 121. BRACQUEMOND, Du dessin et de la couleur. — *Variétés :* DELBOULLE, Quelques notes sur l'édition de La Fontaine, II. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

116. — **Physikalische Geographie von Griechenland mit besonderer Rücksicht auf das Alterthum,** par C. NEUMANN et J. PARTSCH. Breslau, W. Kœbner, 1885. In-8 de XII-476 pages.

Ce livre se compose de cinq chapitres : I. Climat de la Grèce ; II. Configuration du pays, côtes, etc. ; III. Relief du sol ; IV. Composition géologique ; V. Végétation. Une table très développée, au commencement de l'ouvrage, et un index alphabétique fort complet, à la fin, facilitent les recherches. Comme l'indique le titre, les auteurs ne se sont pas seulement proposé de décrire la Grèce actuelle : la Grèce ancienne, avec ses produits, ses ressources physiques de toute nature, son ciel, est sans cesse présente à leur esprit ; c'est en songeant à l'antiquité qu'ils parcourent et nous font parcourir la Grèce continentale et les îles. Ainsi, après avoir parlé du climat d'Athènes, ils se demandent (pp. 31-45) quelle a pu être l'influence de ce climat sur la religion des Athéniens, sur leur art, sur leur vie de chaque jour. Ailleurs (p. 254), certains phénomènes physiques leur fournissent l'explication de quelques-uns des mythes dont la poésie grecque est pleine. L'ouvrage de MM. Neumann et Partsch n'intéresse donc pas les seuls naturalistes : les amis de l'antiquité y trouveront, eux aussi, d'utiles renseignements et les archéologues le consulteront avec profit. Ajoutons que la lecture en est facile et que des notes nombreuses en éclairent le texte.

Paul GIRARD.

117. — Joh. KVICALA. **Neue Beitræge zur Erklærung der Æneis nebst mehreren Excursen und Abhandlungen.** Prag, Tempsky, 1881, in-8, VIII et 462 p. 8 mark.

Le présent volume est une sorte de second tome ajouté aux *Vergil-Studien*, donnés par l'auteur à Prague en 1878, et bien reçus par la critique. Ces études contenaient, avec la collation d'un ms. de Prague, des

notes critiques et exégétiques sur les premiers livres de l'Énéide, particulièrement sur le premier livre. Ici nous avons de même des remarques développées sur divers passages des livres II, III et IV et particulièrement sur ce dernier livre. Les difficultés de texte ou d'interprétation sont indiquées; l'auteur énumère exactement les solutions données jusqu'ici; il indique celle qu'il choisit, en quelques endroits celle qu'il propose, le tout avec beaucoup de sens et une grande clarté. Tout au plus trouverait-on à reprendre çà et là quelques longueurs, des digressions, des raisons plutôt comptées que pesées, un peu trop de complaisance pour les conjectures et pour les explications proposées : *humanum est*.

De ces remarques retenons seulement que M. Kvicala défend l'authenticité des vers II, 567-588. Ils ne seraient pas, comme le suppose Weidner, une première improvisation du poète. Mais en écrivant le livre VI, Virgile ne put pas ne pas s'apercevoir qu'il y avait contradiction entre les deux épisodes, et que celui de Déiphobe devait faire écarter l'épisode d'Hélène au livre II. Il n'eut pas le temps de supprimer celui-ci; mais il indiqua quelque part la correction qu'il voulait faire, et c'est d'après cette indication que ces vers auraient été omis par Tucca et par Varius.

Il est regrettable que dans tout l'ouvrage, Servius soit assez mal employé. M. Kv. ne fait pas de distinction entre les groupes de scolies; de là une source d'erreurs et de confusions très fréquentes. Il est évident que M. Kv., quand il a fait son livre, ne connaissait encore ni l'édition Thilo, ni rien de ce qui a été publié pendant ces dernières années sur Servius (voir p. 14,3'; p. 18, au bas, etc.) Le sens donné par les scolies n'est pas toujours bien dégagé; leur texte même est parfois altéré (ainsi p. 93, note *). Pour un travail sur Virgile, c'est un défaut qui ne manque pas de gravité.

Suivent, p. 223 et suiv., cinq *Excursus*. Dans les deux premiers, M. Kv. a réuni les données que nous possédons sur la destruction de Troie; dans l'*Excursus I*, les données semblables au récit de Virgile; dans le second, les données qui en diffèrent. Les auteurs sont Quintus de Smyrne, Tryphiodore, Lycophron, Proclus, Hygin, Tzetzès, Dictys, Darès, enfin les poètes grecs et latins. L'*Excursus I* ne fait pas double emploi avec les indications de Ribbeck. Il est beaucoup plus développé et, dans le détail, plus précis. Dans le second, M. Kv. indique avec beaucoup de sagacité pour quelles raisons de vraisemblance Virgile s'est écarté des détails souvent naïfs du récit traditionnel.

Æn. IV, 573, M. Kv. propose de ponctuer d'après Servius : « Socios que fatigat *Præcipites : vigilate,* viri » et il est amené par cette difficulté à traiter des cas analogues et à examiner dans un *excursus*, le troisième, les passages assez nombreux [1] où le commencement du dis-

1. Ils sont sur l'ensemble des discours dans la proportion d'un quart environ.

cours d'un personnage, ne coïncide pas avec le commencement du vers. Chez les poètes épiques grecs, au contraire, on ne trouve à cette coïncidence presque aucune exception (p. 268), et de même chez eux les discours finissent avec le vers tandis que Virgile les termine souvent avant la fin du vers.

Dans l'*Excursus IV*, M. Kv. développe et complète une vue déjà indiquée dans les *Vergilstudien* (p. 34 et suiv.) en montrant comment Virgile se plait à donner aux mots qui doivent être accentués une place symétrique et parallèle, soit au commencement et à la fin du même vers, soit à la fin ou au commencement de deux ou même de trois vers qui se suivent. Ce sont là des observations fort justes et présentées dans une juste mesure.

Je crains qu'il n'en soit pas tout à fait de même de l'*Excursus V* qui traite de l'allitération dans Virgile. Pour l'auteur, cette question est de grande importance; c'est un point qui a été trop négligé jusqu'ici (p. 293), et M. Kv. n'hésite pas, dans cet *excursus* et dans d'autres endroits de son livre, à tirer de ce qu'il regarde comme une habitude constante et caractéristique du style de Virgile des arguments probants pour l'interprétation, pour l'établissement du texte et même pour l'authenticité de vers contestés. On trouvera sans doute dans ces vues et dans cette étude beaucoup d'intérêt, d'excellentes remarques, des tables très développées qui peuvent servir à déterminer d'une manière assez précise l'emploi de l'allitération dans Virgile. C'est une observation ingénieuse et très juste, que plusieurs expressions du poète qui paraissent d'abord singulières ou forcées, ont été choisies par lui à dessein pour produire quelque allitération. Mais l'auteur reconnaît (p. 386) que dans Virgile l'allitération n'est pas toujours volontaire; que dans ce domaine, il est d'ailleurs difficile et souvent impossible (p. 422) de distinguer un effet voulu d'un rapprochement simplement dû au hasard; donc première difficulté: on risque de supposer l'allitération où elle n'est pas, de prêter au poète des intentions qu'il n'a pas eues et de changer son texte sous prétexte de l'épurer. M. Kv. reconnaît de plus (p. 294; p. 419 et suiv.; p. 430) que la plupart des Romains ont fait un grand usage de l'allitération; seconde difficulté : car d'une observation qui doit être et qui doit rester générale pour être solide et vraie, pourra-t-on tirer quelque trait vraiment caractéristique du style de Virgile? — Ce qu'en a tiré M. Kv. pour l'interprétation de quelques passages difficiles, comme p. 410, sur *Æn.* I, 233, *ob* Italiam, n'est certes ni clair ni convaincant. Enfin on ne peut oublier que ce ***principe de l'allitération,*** comme l'appelle l'auteur, aurait mené dans l'application à la monotonie la plus fastidieuse; qu'il était sans cesse restreint et limité par un autre principe aussi important, celui de la variété du style; qu'un auteur doué de ce tact et de ce sentiment de mesure que M. Kv. loue dans Virgile (p. 434) devait éviter de multiplier les mêmes effets; que l'art chez lui partout se dissimule, tandis que par l'allitération, il ne manque jamais de se trahir.— Il n'est pas

besoin d'insister : on comprend avec quelle prudence il convient d'accepter ce prétendu principe, et l'on devine à quelles fausses conséquences il peut conduire. Que dans la critique du texte, on en use en seconde ligne et après d'autres raisons, nous l'admettrons ; mais nous croyons que l'exemple de M. Kvicala lui-même montre clairement comme il est facile d'en abuser.

Trois index commodes terminent le volume.

E. T.

---

118. — **Questions mérovingiennes**, par Julien HAVET. I. La formule : N *rex francorum v. inl.* Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. Paris, Champion, 1885. In-8, 16 pp.

La conclusion de cette brochure est que « l'abréviation *v. inl.* placée « après le titre royal, dans les diplômes mérovingiens, doit se lire *viris* « *inlustribus*. Le titre de *vir inluster*, appliqué aux rois est carolingien « et non mérovingien. » Ainsi s'exprime l'auteur, qui me semble avoir démontré avec succès l'exactitude de cette thèse. C'est une découverte importante dans le domaine de la diplomatique française, elle atteste la perspicacité de M. Havet, et la justesse de son esprit.

Si son mémoire était extrait de la *Revue historique*, et si j'en rendais compte dans la *Revue des Questions historiques*, ou réciproquement, je me bornerais à ces observations élogieusement banales. Mais le travail de M. Havet a paru dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, c'est-à-dire dans une publication d'un caractère tout à fait technique, ce semble ; j'écris de mon côté dans la *Revue critique* qui a la prétention de mériter son titre. Je crois donc que c'est le cas de joindre à mes éloges l'expression de la surprise que j'ai éprouvée en voyant combien la terminologie spéciale à la diplomatique apparaît rarement dans la dissertation de M. Havet, et combien le jeune érudit s'est peu occupé des conséquences diplomatiques de sa découverte. Je vais essayer de combler en partie cette lacune en exposant la question sous une forme un peu différente de celle dont M. Havet a revêtu sa pensée.

Dans un diplôme mérovingien, si nous adoptons les expressions consacrées par les savantes études de M. Sickel, il faut distinguer deux parties, le protocole et le *texte*, ou si l'on veut la formule [1]. Le protocole, sorte de cadre qui embrasse pour ainsi dire le *texte*, comprend les clauses initiales et les clauses finales. Les clauses initiales, les seules dont nous ayons à parler ici, sont, dans un diplôme mérovingien, l'invocation, le nom du prince dont l'acte émane, son titre ou ses titres (?) ; arrive ensuite le commencement du *texte*, qui débute par l'adresse. La question posée et résolue par M. Havet est de savoir si les mots repré-

---

1. Sickel, *Acta karolinorum*, t. I, pp. 106, 107, 170, 209, 210.

sentés par les lettres *v. inl.* font partie des titres du prince dont le diplôme émane, ou s'ils constituent l'adresse de ce diplôme, si par conséquent ils appartiennent soit au protocole soit au *texte*. On a cru jusqu'ici qu'ils appartenaient au protocole, qu'ils étaient la fin des clauses initiales du protocole.

Le protocole débute par l'invocation. L'invocation, dans les diplômes mérovingiens, consiste en ce que les Allemands appellent le chrisme [1] sorte de monogramme dont les lettres grecques χ et ρ sont le principal élément; mais les éditeurs français, y compris J. Tardif dans ses *Monuments historiques*, ont ordinairement supprimé le chrisme, même quand il est accompagné de notes tironiennes exprimant une proposition tout entière, ainsi, en tête du diplôme qui porte les numéros 440 chez Pardessus [2], 33 chez Letronne [3], 38 chez Tardif [4], 70 chez Pertz [5] *ante omnia Christus*, mots très faciles à lire cependant, si nous en croyons Kopp [6] et que Ch. Pertz lui-même a laissés au fond de son écritoire.

Vient ensuite le nom du prince *Dagobercthus*, ,*Childebercthus*, etc. Après cela on trouve son titre : *rex Francorum*. Puis, apparaissent dans un certain nombre de diplômes les lettres embarrassantes *v. inl.* Est-ce un nouveau titre du roi, et la fin de la première partie du protocole; est-ce au contraire déjà le commencement du *texte*, c'est-à-dire l'adresse?

Si les lettres *v. inl.* expriment un titre du roi, la lecture *vir inluster* est justifiée; si ces lettres obscures constituent l'adresse, il faut lire *viris inlustribus*. M. Havet adopte la lecture *viris inlustribus;* mais il ne distingue pas assez nettement l'une de l'autre les deux circonstances dans lequelles, suivant son système, les mots *viris inlustribus* se présentent au début du *texte* des diplômes mérovingiens. Tantôt dans son système les mots *viris inlustribus* composent à eux seuls l'adresse, tantôt ils ne nous offrent que le début d'une adresse plus développée. Dans le second cas, tout le monde lit *viris inlustribus*. Ouvrons les *Monuments historiques* de Tardif : nous y trouverons les adresses : [*viris illustri*]*bus Chrodegar*[*io*]... nº 5 (Pertz, nº 11); — *viris in*[*lustribu*]*s Vuand*[*elberto*] *duci*, *Gaganrico domestico*..., nº 7 (Pertz, nº 14); — [*viris inlustr*]*ibus V*[*uandalberto*] *duci et Ebrulfo grafioni*..., nº 9 (Pertz, nº 18); — *viris inlustrebus Audoberctho et Rocconi patriciis*...,

1. Sickel, *Acta karolinorum*, t. I, pp. 211, 212. Voir aussi la brochure du même auteur intitulée : *Monumenta Germaniae historica, Diplomatum imperii tomus primus* pp. 48-49.

2. Pardessus, *Diplomata*, t. II, p. 241.

3. *Diplomata et chartae merovingicae actatis*, t. II, p. 24.

4. Tardif, *Monuments historiques*, p. 21.

5. *Diplomatum imperii tomus primus*, p. 62.

6. *Palæographia Critica*, I, 425. C'est d'après Kopp que ces trois mots ont été transcrits par M. Sickel, *Acta karolinorum*, t. I, p. 295, et par J. Tardif, *Musée des archives de l'Empire*, p. 20, nº 22. Kopp écrivait en 1817; M. Sickel et J. Tardif en 1867.

n° 21 (Pertz, n° 48); — *viris inlustrebus omnebus agentebus...*, n° 23 (Pertz, n° 51); — *viris inlustrebus omnis tilenariis Masiliensis*, n° 47 (Pertz, n° 82 [1]); Mabillon déjà lisait ainsi.

Mais la difficulté se présente là où, si l'on adopte le système de M. Havet, les mots *viris inlustribus*, écrits *v. inl.* constituent à eux seuls toute l'adresse, et sont immédiatement suivis de la seconde partie du *texte*, c'est-à-dire précédent immédiatement le morceau, qui, dans la langue diplomatique proposée par M. Sickel, s'appelle *arenga* [2]. C'est alors que dans l'usage général, *v. inl.* est lu *vir inluster*. M. H. peut, contre cette lecture, alléguer un document tout à fait décisif. C'est le diplôme 46 de Tardif, n° 81 de C. Pertz, n° 27 du *Musée des Archives de l'Empire :* il commence par ces mots, immédiatement suivis de l'*arenga :* CHILPERICUS, REX FRANCORUM *viris* INLUSTRIBUS, comme on peut s'en assurer en consultant le fac-simile de Letronne, n° 39. M. Pertz a corrigé bien à tort VIRIS INLUSTRIBUS en VIR INLUSTER, et en ce point s'est fait battre par Tardif, qui, avant lui, précédé dans la bonne voie par la deuxième et par la troisième édition du *De re diplomatica*, avait écrit, conformément à l'original, *viris inlustribus* [3].

Quand une fois on a sous les yeux le fac-simile n° 39 de Letronne, et, que de cette reproduction d'un acte écrit en 716, on passe chez Letronne au fac-simile n° 4 (Tardif n° 7, Pertz, n° 12), au fac-simile n° 9 (Tardif n° 11, Pertz n° 19) représentant des originaux écrits le premier vers 628, le second en 653, on y remarque, au lieu de *v. inl.*, la notation très différente *vir. inl.;* on voit que *vir.* est, dans ces deux fac-simile, suivi d'un signe abréviatif très nettement apparent, d'où la nécessité de compléter le mot au moyen d'une addition qui ne peut être que celle de la syllabe *is : viris,* et comme conséquence *inl.* se doit lire *inlustribus.* Les éditeurs ont jusqu'ici lu *vir inluster* dans ces deux diplômes; leur erreur est évidente [4]. Il est donc établi que vers 628, en 658 et en 716, on trouve le *texte* de diplômes mérovingiens commençant par une adresse qui consiste dans les deux mots *viris inlustribus.* Il est donc vraisemblable que dans les diplômes du même temps, c'est-à-dire du VII[e] siècle et de la première moitié du VIII[e], qui nous offrent *v. inl.* après le mot *Francorum*, sur la frontière du protocole et du *texte, v. inl.* doit se lire aussi *viris inlustribus*, doit appartenir au *texte*, doit constituer l'adresse, ne point faire partie du protocole, ne point signifier *vir inluster.* D'ailleurs, si le protocole mérovingien eût compris le titre royal

1. Voir Sickel, *Acta karolinorum*, t. I, p. 175, note 5. Comparez p. 213, note 8.

2. Sickel, ibid., p. 108, 167. M. de Wailly dit préambule. *Eléments de paléographie,* t. I, p. 193, 204.

3. *Vir inluster* est la lecture de Mabillon, *De re diplomatica*, première édition, p. 484; cf. deuxième édition, même page; troisième édition, p. 504.

4. Le diplôme dont Letronne a donné le fac-simile sous le n° 4 a été aussi publié en fac-simile par Mabillon, *De re diplomatica*, supplément, pl. II. Le fac-simile de Mabillon, comme celui de Letronne, exige la lecture *viris* inlustribus, et cependant Mabillon a commis l'erreur de lire *vir inluster.*

de *vir inluster*, il serait étrange que ce titre royal manquât, et que par conséquent le protocole fût mutilé dans les diplômes cités un peu plus haut, n[os] 5, 7, 9, 21, 23, 47 de Tardif où l'adresse, plus développée que dans les autres diplômes, commence de l'avis de tout le monde par *viris inlustribus*, et où il n'y a aucune trace de *vir inluster*. Ainsi l'exactitude de la thèse de M. Havet est démontrée.

Au point de vue des études diplomatiques, la théorie nouvelle est grosse de conséquences. En voici une : L'abréviation *v. inl.* est toujours inscrite sur la première ligne; quand on l'attribuait au protocole, on disait que le protocole occupait à lui seul la première ligne, et que le *texte* commençait à la seconde [1]. Maintenant il faut reconnaître que le *texte* des diplômes mérovingiens commence dès la première ligne, ce qui, du reste, était forcément admis pour les diplômes auxquels Tardif a donné les numéros 5, 7, 9, 21, 23, 47. Autre résultat: on ne peut plus poser ce principe que dans la période mérovingienne, l'écriture allongée, employée ou début du diplôme, était réservée aux clauses initiales du protocole [2]. Cet emploi s'étend aux premiers mots du texte comme dans la période carolingienne [3].

J'en ai dit assez pour montrer à la fois que la découverte de M. Havet est très importante et pour justifier mon regret qu'il l'ait exposée plutôt en historien qu'en diplomatiste.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

P.-S. M. J. Havet a pris connaissance de mon article et m'a fait une réponse que je crois devoir communiquer aux lecteurs de la *Revue critique*. Suivant lui, il pourrait bien n'être pas à propos de considérer l'adresse comme une partie du texte et non du protocole, dans les diplomes mérovingiens. La nomenclature fixée par M. Sickel est justifiée, quand il s'agit des diplomes carolingiens. Il n'est pas démontré que cette nomenclature puisse s'étendre sans inconvénient à la période mérovingienne.

Cette critique de ma critique peut être fondée, mais elle me confirme dans l'opinion que M. H. aurait dû dans son mémoire s'occuper davantage des conséquences techniques de sa découverte.

---

119. — **De Joannis de Monsterolio vita et operibus,** sive de romanarum litterarum studio apud Gallos instaurato Carolo VI regnante. Thesim proponebat facultati litterarum Parisiensi Antonio THOMAS, Chartarum altorumque studiorum scholarum olim alumnus, etc. Parisiis, 1883, in-8, 114 p.

Il est étonnant, remarque M. Georg Voigt dans une note de son

1. Sickel, *Acta karolinorum*, t. I, p. 294.
2. Sickel, ibid.
3. Sickel, p. 298.

excellente histoire du premier siècle de l'Humanisme [1], que depuis l'édition des lettres choisies de Jean de Montreuil [2], personne n'ait paru songer à l'importance littéraire de cet écrivain; cet oubli qui surprenait, avec raison, le critique allemand que je viens de citer, M. A. Thomas s'est proposé de le réparer, et de rappeler l'attention sur le latiniste trop délaissé; mais là ne s'est pas bornée sa tâche; « il a voulu encore prouver que sous le règne de Charles VI, il y eut en France, tout comme en Italie, des savants qui se vouèrent à l'étude des lettres latines et firent sortir de la poussière des bibliothèques, pour les appeler à une vie nouvelle les auteurs de l'antiquité [3]. » On peut se demander si la démonstration était nécessaire et si, après Bercheure et Nicolas Oresme, qui vivaient sous Jean le Bon ou Charles V, on peut ne faire commencer la renaissance des lettres latines en France qu'à Charles VI et attribuer à Jean de Montreuil « la gloire d'avoir été le premier de ceux qui tentèrent dans notre pays de dissiper les ténèbres du moyen âge. » Mais si le mérite de ce dernier est exagéré, on ne peut nier qu'il fut, dans le vrai sens du mot, le premier humaniste français, et il faut savoir gré à M. A. Th. d'avoir essayé de lui rendre la place qui lui revient dans l'histoire de notre passé littéraire.

On savait peu de choses de Jean de Montreuil; M. A. Th. s'est efforcé de compléter les renseignements trop rares qu'on avait sur lui, et s'il n'a pu reconstituer en entier la biographie du secrétaire de Charles VI, il est du moins parvenu à fixer avec une grande vraisemblance quelques-uns des faits principaux de sa vie remplie par les missions les plus importantes. Il y a dans les douze pages de cet essai biographique — il forme le premier chapitre de l'étude de M. A. Th. — des indications précieuses et qui resteront. On peut regretter sans doute que le jeune érudit n'ait pu trouver davantage; il n'en faut pas moins lui être reconnaissant de ce qu'il nous donne.

Le second chapitre est consacré à l'examen des œuvres de Jean de Montreuil. Ces œuvres sont loin d'avoir été toutes publiées et n'existent pas même toutes en manuscrit. M. A. Th. a donné de chacune d'elles une notice, qui pour les œuvres manuscrites est presque une révélation. Chemin faisant, il rectifie quelques erreurs de ses devanciers ou éclaire quelque question douteuse; ainsi à propos des *Libelles* de Jean de Montreuil *contre les Anglais*, l'abbé Lebeuf avait cru que le libelle français publié dans la Chronique Martiniane était antérieur au libelle latin des manuscrits, par la raison que dans ce dernier Jean de Montreuil parle d'un « traité plus étendu » en langue vulgaire; mais comme, d'après les termes mêmes de Jean de Montreuil, le libelle français est de

1. *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, II, 347, note 2.

2. Il s'agit ici des *Epistolae selectae* publiées par Martène, *Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio*, II, coll. 1311-1465.

3. Prooemium, p. 2.

1416 et le libelle latin de 1415; M. A. Th. en conclut naturellement, que l'abbé Lebeuf s'est trompé, ce qui va de soi, et de plus que, dans le passage du libelle latin, il ne peut être question du traité français déjà publié, mais d'un troisième traité autre que celui de la Chronique Martiniane, traité qu'il identifie avec beaucoup de vraisemblance avec un libelle anonyme du manuscrit de Paris 21381.

L'examen des lettres de Jean de Montreuil, en particulier de ses lettres privées, n'a pas fourni à M. A. Th. moins d'occasion d'exercer sa sagacité. « On ne voit pas d'ordinaire, dit une note du manuscrit de Paris 13062 [1], à qui elles sont adressées; » M. A. Th. a mis, assure-t-il et on ne saurait en douter, « tout le soin possible » pour retrouver les noms omis des correspondants de l'humaniste-diplomate et la liste qu'il en a donnée offre un grand intérêt; seulement on est obligé de le croire ici sur parole, car il ne donne aucune des raisons qui l'ont guidé dans cette curieuse investigation; pourquoi par exemple p. 38 faire adresser à Martino Salva la lettre qu'on avait jusqu'ici regardée comme écrite à Pierre d'Ailly [2]? A cette occasion je reprocherai à M. Th. d'être, et non seulement sur cette question, trop sobre d'explications [3]; il est vrai qu'écrivant en latin et ne s'adressant dès lors qu'à des lecteurs spéciaux, il a peut-être cru pouvoir se dispenser d'entrer dans de longs détails; mais je n'en estime pas moins l'absence de ces détails regrettable.

M. A. Th. a voulu montrer dans Jean de Montreuil le restaurateur des études latines en France, il a été ainsi conduit, et cette étude était nécessaire à sa démonstration, à examiner — c'est l'objet des chapitres 3, 4 et 5 de son livre — ce que ces études avaient été avant Jean de Montreuil, et la part que ce savant y prit, ainsi que ses contemporains. On n'en est plus depuis longtemps à croire que la renaissance des études grecques et latines ne date que du XVIe siècle, M. A. Th. rappelle avec raison celle dont Charlemagne fut le promoteur et la renaissance du XIIe siècle; il aurait pu ajouter la renaissance des Othons, qui ne fut pas inconnue en France, où elle fut en particulier représentée par Gerbert. Mais que devinrent les études anciennes à la fin du XIIe siècle? Il est certain qu'elles furent alors moins florissantes que sous Louis VII et Philippe-Auguste; après eux il y eut décadence, décadence qu'il faut sans doute, comme l'a remarqué M. Boutaric [4], « attribuer à la scolastique », mais qui ne dura point, ainsi qu'on l'a prétendu, jusqu'à la fin du XVe siècle. M. A. Th. en fixe la date dernière à la fin du XIVe; il faut

1. Cette note est citée par M. A. Th. p. 96, dans l'appendice consacré à la description du manuscrit de Jean de Montreuil.

2. Cette question ne veut pas dire que je mette en doute l'attribution faite par M. A. Th.; j'en demande seulement la raison.

3. Par exemple M. A. Th. cite à deux reprises, d'après Jean de Montreuil, Jean Boor, « le grand historien des Anglais »; pourquoi ne pas dire un mot de cet écrivain certes bien peu connu en France?

4. E. Boutaric, *Vincent de Beauvais et la connaissance de l'antiquité classique au treizième siècle* dans la *Revue des questions historiques*, juillet 1875, p. 9.

la reculer davantage encore. Jean de Montreuil florissait avant 1400 et Nicolas Oresme et Pierre Bersuire, ses précurseurs, nous reportent le second surtout, à une époque bien antérieure. C'est en 1352 que Bersuire entreprit sa traduction de Tite-Live et il avait commençé entre 1337 et 1340 son commentaire moral et allégorique sur Ovide [1], commentaire qui lui fut inspiré par l'*Ovide moralisé* de Chrétien Legouais, œuvre des premières années du xive siècle [2]. Mais il y a plus, les citations d'auteurs anciens que M. Jean de Meun, le traducteur de Végèse, a prodiguées dans le *Roman de la Rose*, les nombreux ouvrages mentionnés par Vincent de Beauvais [3] prouvent également qu'au xiiie siècle même, malgré la décadence des études classiques, l'antiquité ne fut point ignorée ni entièrement délaissée. Il faut avoir ces faits présents à l'esprit, quand on lit la longue liste, dressée par M. A. Th., des auteurs latins que Jean de Montreuil cite dans ses ouvrages, pour apprécier cette liste à sa juste valeur; toute curieuse qu'elle est, elle ne saurait prouver à elle seule, cela est évident, que Jean de Montreuil eut une connaissance des auteurs latins beaucoup plus grande que ses devanciers. Qu'est-ce donc qui l'en distingue et qui fait de lui le véritable précurseur de la renaissance du xvie siècle? C'est l'esprit dans lequel il lit les auteurs de l'antiquité, non plus pour s'appuyer uniquement de leur témoignage ou de leur autorité, comme les écrivains des siècles précédents, ou même pour y chercher des modèles de style, comme ses contemporains ou ses successeurs immédiats, Nicolas de Clémengis, Jean Gerson, Pierre d'Ailly, Laurent de Premierfait, etc., mais pour s'en nourrir et essayer de les comprendre [4]; c'est l'amour désintéressé qu'il leur porte, le zèle avec lequel il recherche ceux qu'il n'a pas en sa possession. Je ne sais si M. A. Th. a toujours assez mis en évidence ce trait du caractère de Jean de Montreuil que M. G. Voigt a si bien signalé. Quant à admettre que l'amour des études latines en France au xive siècle fut une importation de l'Italie ou la conséquence de nos rapports suivis avec la Péninsule, ainsi que M. A. Th. le dit dans sa conclusion, je ne puis m'y résoudre; ce serait méconnaître tout ce qu'il y eut d'indépendant dans le développement de l'humanisme en France.

Je ne voudrais pas toutefois qu'on se méprît sur le sens de ces critiques ou de ces restrictions; elles ne portent, on le voit, que sur une question d'appréciation; elles ne sauraient donc diminuer le mérite et la valeur de l'étude de M. A. Thomas, valeur qu'elle doit surtout à la méthode excellente dont il y fait constamment preuve, à la sûreté d'informations, à l'érudition étendue qu'il y montre [5]; aussi comme je l'ai dit

---

1. Gaston Paris, *Chrétien Legouais et autres traducteurs ou imitateurs d'Ovide*, p. 54.

2. Id., *ibid.*, p. 57.

3. E. Boutaric, *ibid.*, p. 42-55.

4. « Si au moyen âge on connaissait l'antiquité, on ne la comprenait pas. » E. Boutaric, *ibid.*, p. 15.

5. Ce qui rehausse encore la valeur de l'étude de M. A. Th., ce sont les trois ap-

plus haut, si on peut regretter qu'il se soit montré si avare de développements, on ne peut que le remercier d'avoir réparé un oubli injuste envers un des fils les plus généreux du XIV[e] siècle et du seul savant que l'on puisse réellement mettre en regard des humanistes italiens contemporains.

Ch. J.

---

120. — **Briefe und Acten zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges in den Zeiten des vorwaltenden Einflusses der Wittelsbacher.** Bd. V. Die Politik Bayerns, 1591-1607, zweite Haelfte, bearbeitet von Felix STIEVE. München, Rieger, 1884, VI, 984 p. In-8. Prix : 22 fr. 50.

Nous avons parlé plusieurs fois déjà des volumes successifs de ce grand travail, consacré à la politique des Wittelsbach bavarois au XVII[e] siècle et confié par l'Académie de Munich à MM. Ritter et Stieve. Nous avons plus spécialement appelé l'attention dans un dernier article [1] sur la première moitié du présent tome, rédigé par M. Stieve. Nous disons rédigé, parce que, contrairement à ce qui s'était passé pour les volumes antérieurs, M. S. a résumé les documents des archives, en a fait un exposé courant et continu, au lieu de publier les pièces in-extenso, ou d'en donner simplement des régestes, sans établir un lien entre ces pièces elles-mêmes. En d'autres termes, M. S. n'a pas seulement voulu nous fournir les matériaux nécessaires pour édifier une histoire de la politique bavaroise à la fin du XVI[e] et aux XVII[e] siècle ; il a eu la gracieuseté de bâtir lui-même l'édifice et il l'a fait avec une abondance de matériaux en même temps qu'avec une sûreté scientifique telles que l'on n'essaiera pas de sitôt de reprendre la tâche. A vrai dire, ce que M. S. nous donne, dépasse même de beaucoup la sphère d'activité plus immédiate de la politique des Wittelsbach. Avant que Maximilien I[er] de Bavière se fût mis à la tête de la Ligue catholique, son pays, pour être le plus grand des territoires temporels allemands (en dehors des possessions des Hapsbourgs) restés fidèles à l'Eglise, n'en restait pas moins un territoire bien modeste et son influence en dehors de l'Allemagne catholique était médiocre. C'est donc plutôt une histoire d'Allemagne sous le règne de Rodolphe II que nous rencontrons ici, racontée d'après les pièces des archives de Münich, et mainte fois éclairée par des faits et des points de vue nouveaux. Les querelles entre les deux branches de la famille régnante dans le margraviat, Edouard-Fortunat de Bade-Bade et George-Frédéric de Bade-Dourlach ; la fin de la

---

pendices qu'il y a joints, le premier consacré à la description des manuscrits de Jean de Montreuil, le second renfermant huit lettres inédites du savant latiniste et le troisième une lettre également inédite du chancelier florentin Colutius à Jean de Montreuil.

1. Voyez la *Revue* du 17 avril 1880.

guerre des Evêques en Alsace depuis le traité provisoire de Sarrebourg (1593) jusqu'au traité définitif de Haguenau (1604); les diètes impériales de 1598, 1603, 1608, où la faiblesse du vieux Rodolphe II se manifeste de plus en plus, entre les attaques et les menaces des voisins de droite et de gauche, Français, Turcs et jusqu'aux Espagnols : voilà les points qui fournissent les principaux chapitres de ce nouveau volume. Il s'arrête avant l'affaire de Donauwoerth (1608), point de départ d'une nouvelle phase de la politique des Wittelsbach et de la fondation des associations politico-religieuses ; l'Union protestante et la Ligue catholique, dans peu d'années, amèneront l'explosion de la guerre de Trente-Ans.

L'étude du livre de M. Stieve s'impose à tous ceux qui voudront connaître ou retracer avec exactitude le tableau de la situation de l'Empire au commencement du XVII[e] siècle, une des époques les plus troublées de son existence. Tant par la sûreté de son jugement que par l'abondance des détails nouveaux que nous présente l'auteur, son travail mérite et a recueilli déjà les suffrages des juges compétents [1].

R.

---

121. — Félix BRACQUEMOND. **Du dessin et de la couleur.** Paris, Charpentier, 1885. Un vol. in-12 de XIV-281 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre de l'éminent graveur n'intéresse pas les seuls artistes. L'auteur a voulu condenser en formules précises les observations et les réflexions que lui a suggérées, pendant sa longue et brillante carrière, l'interprétation, par le burin, de la palette du peintre. Il analyse scientifiquement et définit en phrases nettes et rigoureuses ces notions de *dessin*, *couleur*, *chaleur*, *froideur*, *reflet*, *valeur*, *ton*, *modelé*, etc., sur lesquelles l'Académie, Littré et les artistes eux-mêmes sont souvent loin de s'entendre. Les lexicographes en feront leur profit.

A. D.

---

1. Une observation de détail, recueillie en passant. P. 75, l'éditeur met un point d'exclamation après le titre d'un pamphlet imprimé « *bey Strassburg durch Joh. Handt* ». Il n'y avait alors pas d'imprimeur de ce nom à Str. mais on mettait fréquemment, pour dépister la censure, cette indication « imprimé *près* de telle ou telle localité. » Précisément pour Str. nous pouvons citer une brochure « *Gedruckt bey Strassburg unter blauem Himmel.* » Il ne faut pas chercher là une indication bibliographique sérieuse. — P. 141, lire *Kippenheim* pour *Kappenheim* et *Wurmser* pour *Wurmsser.*

VARIÉTÉS

Quelques notes sur l'édition de J. De La Fontaine, Tome II, par H. REGNIER. Hachette, 1884.

Ce que j'ai fait pour le premier volume de La Fontaine de M. H. Regnier, je continue de le faire pour le second. Mais ces quelques notes et remarques, nous le répétons, n'ont pas pour but d'amoindrir la valeur de cette belle édition si pleine de recherches, si riche en comparaisons ingénieuses, en rapprochements curieux avec les fabulistes anciens et modernes de tous les temps et de tous les pays.

Le Cochet, le Chat et le Souriceau. — Le *Plaisant Boutehors d'oysiveté*, imprimé à Rouen en 1553, et réédité dans le t. VII des Anc. Poét. fr. du XVe et du XVIe siècle, contient entre autres pièces une assez longue fable intitulée « *Apologue d'une souris et de ses sourichons* », qui ne serait pas indigne d'être comparée à celle de La Fontaine. Il y a de jolis passages, comme celui-ci :

Mais pas si tost elle (la souris) n'a esté partie
Qu'entrer ne soit aucun glorieux coq
Qui en entrant chanta coquericoq
A haute voy, espanissant ses ailes, etc.

Le Villageois et le Serpent. — Au lieu des vers latins de Le Noble (note 6), n'eût-il pas mieux valu citer ceux-ci de Virgile, auxquels pensait peut-être La Fontaine?

Longos fugiens dat corpore tortus.
Parte ferox, ardensque oculis et sibila colla
Arduus altollens. (*Enéide*, V, 276.)

Le Vieillard et l'Ane. — Lire sur ce vers « notre ennemi c'est notre maître, » les réflexions très fines et très judicieuses de Joubert, *Pensées*, II, 379. C'est une réfutation anticipée de la conférence de M. Crouslé, citée par les éditeurs.

La Laitière et le Pot au lait. — Dans le *Rudens* de Plaute, (IV, 2, édit. Benoist) le pêcheur Gripus en jetant ses filets dans la mer retire une valise fort lourde qu'il croit être remplie d'or ou d'objets précieux, et le voilà aussitôt, lui aussi, qui bâtit sur cette trouvaille, des châteaux en Espagne. D'abord il achète sa liberté, puis acquiert des terres, des maisons, des esclaves, fait un grand commerce sur mer, frète un vaisseau pour son agrément, et fonde une ville qui porte son nom, etc. — Il est étrange qu'aucun annotateur de La Fontaine, n'ait, à ma connaissance, rapproché le rêve de Gripus de celui de Perrette.

Les Souhaits. — « Il est au Mogol des follets, etc. » Ici La Fontaine imite en l'abrégeant un passage de l'hymne de Ronsard aux Daimons :

On dit qu'en Norouegue ils (les follets) se louent à gages,
Et font comme valets des maisons les mesnages;
Ils pensent les chevaux, ils vont tirer du vin,

Ils font cuire le rost, ils serancent le lin,
Ils filent la fusee et les robes nettoyent
Au lever de leur maistre, et les places baloyent.
(Ronsard, V, 131, *Blanchemain.*)

Les Devineresses. — Littré, est-il dit à la note 3, ne donne qu'un exemple du féminin « devine », celui de La Fontaine, Le mot est bien plus ancien. Gachet dans son Gloss. roman, sub V° *devine* en fournit un ex. du XIVe siècle et un autre du XVIe, tiré de Desportes. Nous ajouterons celui-ci :

Jà sont ouvers d'eux mesmes les cent huis
Tant spacieux du grand manoir, et puis
Par eux la voix de la *devine* apporte
Responce en l'air. (Des Masures, *Enéide*, 255 r°, édit. 1608.)

Quant à ce vers : « Je ne suis ni sorcière ni devine, » que cite M. Aubertin dans son édition de La Fontaine, comme étant de Scarron (*Virg. Trav.*) sans en indiquer l'endroit, disent les éditeurs, il ne se trouve pas dans le Virgile travesti par la raison bien simple que ce poème burlesque est écrit en vers octosyllabiques.

Le Chat, la Belette et le jeune Lapin. — « C'était un chat vivant comme un dévot ermite, etc. » On cite en note un passage de Guill. Haudent que j'ai moi-même rapproché des vers de La Fontaine. En voici un autre qui n'est pas moins intéressant :

..... En faignant prier Dieu
Ainsi comment un bon et sainct hermite
Tant sçauroit bien faire la chattemite.
(*Apol. de la Souris et de ses Sourichons*. Anc. Poés. fr. VII, 195.)

Le Pouvoir des Fables. — Les allusions au « *bellua multorum es capitum* » d'Horace sont fréquentes au XVIe siècle :

Dy moy (car tu sçais tout) comme doy-je complaire
A ce monstre testu, divers en jugement?
(Ronsard, I, 147, Bibl. elz.)

Ce monstre testu,
Ce peuple qui ressemble à la beste de Lerne.
(Du Bellay, *Les regrets*, 109, Liseux.)

Ceste grande beste populaire..., croiant tout soudain au plus volages et legieres paroles. (Tahureau, *Dial.*, 63, Lemerre.)

Le Rat et l'Huître. — La locution, « se faire savant jusques aux dents, » a été aussi employé par Du Lorens :

Mon pere pour cela m'envoyoit à l'escole
D'un curé qui n'estoit au roolle *des pedans*,
Et c'est lui qui m'a fait sçavant jusques aux dens.
(*Premieres satires*. 109, Blanchemain.)

L'Ours et l'Amateur des jardins. — A la note 7, j'aurais ajouté :

Moult vaut miex boins taisirs que folement parler.
(*Fierabras*, 2121, A. P.)

Ce proverbe est cent fois cité dans nos vieux trouvères.

Le Charlatan, liv. VI, 19. — Senecé a fait un joli conte intitulé : « Qni a temps a vie », que les éditeurs ont négligé de comparer avec cette fable de La Fontaine. — Un esclave Génois, nommé Fregose, ayant, chez le vizir Achmet cassé un verre, est condamné à être empalé. Il est sursis à l'exécution parce que Fregose révèle au vizir qu'il a trouvé le secret de faire parler un éléphant chéri de son excellence. Dix ans au plus suffiront au professeur pour faire de l'animal « un gradué de grosse importance. » Un ami de Fregose lui dit alors :

Ne redoutes-tu point de ton engagement
La conséquence naturelle,
Et du vizir dupé le fier ressentiment?

A quoi l'autre répond :

Dix ans, à ton avis, sont-ils si peu de chose?
La mort viendra prendre sur soi
Le soin de dégager ma foi,
Et réduira sous sa puissance
L'éléphant, le vizir ou moi.
(Senecé, *Œuv. posthumes*, 195, Bibl. elz.)

L'Horoscope. — On rencontre cette fable dans Laurent Valla, elle a été gracieusement enjolivée plutôt que traduite par Guill. Tardif : « ô cruelle et maudicte beste, tant je te doy hayr et maudire... Certes je te destruiray et aboliray » Et en disant les dictes paroles, voulant crever l'œil du dict lyon, leva sa main et donna un grand coup de poing contre la paroy, etc. (P. 255, édit. Marchessou.) C'est tout à fait le même mouvement de colère dans La Fontaine.

Jupiter et les Tonnerres. — Note 12. Il n'y a pas à douter que « *enceinte* » puisse signifier « circuit, entour, détour, » comme jadis « *enceint* », ex. :

Sçachant qu'il trouvera puis après a son aise
En faisant un *enceint* ceste beste mauvaise.
(Cl. Gauchet, 154; Bibl. elz.)

Note 15. Le νεφεληγερέτα d'Homère avait déjà été heureusement traduit avant La Fontaine par Hug. Salel :

Le Dieu des dieux, l'*assembleur* des nuées.
(*Iliade*, vi[e] chant, 167, r[o], édit. 1606).

Cet ex. manque dans Littré.

Le Milan et le Rossignol. — « Ventre affamé n'a point d'oreilles », cfr. ce vers des gnomiques grecs :

Λιμῷ γὰρ οὐδέν ἐστιν ἀντειπεῖν ἔπος.

Puisque les éditeurs ont l'intention de mettre à profit nos remarques sur le premier volume des fables, nous leur signalerons encore deux omissions assez graves : 1[e] la fable du Herisson et de la Marmoteine, dans Baïf, *Mimes*, II, 203, édit. Blanchemain, qui ne diffère de la

« Lice et de sa Compagne », que par les personnages ; 2° « la Belette entrée dans un grenier », sujet qui a été aussi traité par Vauquelin de La Fresnaye :

Il advint d'aventure un jour qu'une belette,
De faim, de pauvreté, grele, maigre et defaite,
Passa par un pertuis dans un grenier a blé, etc.

On trouve encore chez le même poète la fable : « Le cheval s'étant voulu venger du cerf. » En voici le début :

Car il me souvient trop du cheval genereux,
Qui libre, qui gaillard, errant aventureux,
Menda le secours de l'homme pour apprendre
Comment il pourroit vainqueur a la course se rendre
Du cerf aux viste-pieds, etc.

Je regrette de ne pouvoir indiquer ni le volume, ni la page, n'ayant par ici en ce moment sous la main mon Vauquelin de La Fresnaye.

A. Delboulle.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous apprenons que le comité des travaux historiques et scientifiques vient de charger MM. Edouard Rott et Léon Mention de la publication, dans la collection des Documents inédits de l'histoire de France, des mémoires, dépêches et papiers politiques du duc Henri de Rohan (1600-1638).

— M. E. Charvériat vient de publier (Lyon, Mougin-Rusand, in-8°, 13 p.) une étude sur *Philippe Lang*, valet de chambre de l'empereur Rodolphe II. Ce Lang, né en Tyrol vers 1538, était un juif converti qui ajouta à son nom celui de Langenfels et devint le favori de Rodolphe II, ce « fou incapable de vivre sans être gouverné ». M. Charvériat raconte, d'après le livre de Hurter, la curieuse existence de Lang, qui finit par être arrêté (1608) et mourut en prison au commencement de 1610.

— *Dyspepsie et dyspeptiques !*... On ne s'attendrait guère à trouver un pareil titre mentionné dans la *Revue critique*, si cet ouvrage du docteur J. Seure (Paris, A. Coccoz, 1885) ne renfermait un chapitre des plus curieux sur Voltaire, Voltaire étudié au point de vue de la maladie d'estomac. Ce n'est pas la première fois que la médecine s'occupe des hommes de lettres et de leurs œuvres. On connaît les études du docteur Lélut sur le Démon de Socrate, de Malgaigne sur les blessures de guerre dans l'Iliade. Molière poitrinaire, Boileau asthmatique, Racine mourant d'une maladie de foie et Bossuet de la pierre, Me de Sévigné prenant les eaux de Vichy, Fontenelle attribuant sa longévité au bienfait des asperges, ont tour à tour comparu devant la Faculté. D'autres feront un jour une histoire complète des épileptiques depuis Jules César et Britannicus jusqu'à Flaubert et Dostoiewski. Voltaire, lui, était dyspeptique et M. le docteur J. Seure combat à ce propos le diagnostic de ses confrères les docteurs Roger du Hâvre, et A. Rattel de Paris. Il suit pas à pas dans la correspondance de Voltaire les causes, les effets et les progrès de sa maladie, ainsi que les différents traitements auxquels il se soumet, — essence de canelle, pilules

de Stahl, marmelade de Tronchin, sans parler de la casse et de la rhubarbe. Cette longue et exacte analyse, montrant avec une rare précision les effets du mal sur le caractère et le tour d'esprit du patriarche de Ferney, fait comprendre cette conclusion pratique et humoristique que le docteur J. Scure emprunte à son malade et qu'il a donnée comme épigraphe à son livre : « On n'est véritablement malheureux « que quand on ne digère point. » — L. P.

— M. Jules Flammermont, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, vient de faire paraître une étude pleine d'intéressants détails sur le *Nouveau règlement de l'examen d'état des candidats à l'emploi de professeurs dans les gymnases et écoles réales d'Autriche* (Paris, Picard, in-8, 27 p.). Ce règlement, daté du 7 février 1884, est très complet, et il convenait de le signaler en ce moment où l'on discute la question de la réforme des diverses agrégations; peut-être, observe le jeune professeur, aurions nous intérêt à emprunter aux Allemands quelques usages dont une longue expérience a démontré la valeur. On remarquera, p. 13 et 14, un certain nombre de sujets donnés comme *Hausarbeiten* aux candidats qui doivent prouver leur aptitude au travail scientifique et la solidité de leurs connaissances spéciales.

— Nous appelons également l'attention de nos lecteurs sur une autre brochure que vient de publier M. Flammermont (même librairie, in-8°, 32 p.). On y trouvera des *Relations inédites de la prise de la Bastille*, par le duc de Dorset, ambassadeur d'Angleterre en France, et le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne. Les nouveaux témoignages que fait connaître M. F. s'accordent sur ce point, que le gouverneur de la Bastille, de Launay, fut mis à mort parce qu'il avait violé la foi jurée et fait massacrer par trahison une troupe d'assiégeants précédés de tambours et d'un drapeau de parlementaire. Dorset et Mercy affirment tous deux que la révolution s'est faite dans le plus grand ordre; Dorset écrit même le 16 juillet ces mots remarquables : « Ainsi s'est accomplie la plus grande Révolution dont l'histoire ait conservé le souvenir, et, relativement parlant, si l'on considère l'importance des résultats, elle n'a coûté que bien peu de sang ; dès ce moment nous pouvons regarder la France comme un pays libre, le Roi comme un monarque dont les pouvoirs sont limités et la noblesse comme réduite au niveau du reste de la nation. » M. Flammermont a fait précéder d'une introduction ces documents qui sont au nombre de trois : une lettre du duc de Dorset au duc de Leeds et deux dépêches de Mercy à Kaunitz.

— La librairie Hachette vient de mettre en vente une édition nouvelle du *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe, due à M. E. Lichtenberger, professeur suppléant de litttérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris; publiée dans le format des « Classiques grecs et latins », cette édition est digne de figurer dans cette célèbre collection par le soin et le talent avec lesquels elle a été faite; établissement scientifique et correction du texte, commentaire substantiel et approfondi des difficultés de langue et d'interprétation, enfin historique de cette pièce qui fait époque dans l'histoire de la littérature allemande, tout se réunit pour donner une haute valeur au travail de M. E. L. : il fait honneur à la fois au jeune et savant professeur qui l'a mené à bonne fin et à la maison en qui a généreusement entrepris la publication. — Ch. J.

— L'infortuné lieutenant de vaisseau qui a péri avec le *Renard* dans le golfe d'Aden, M. Saint-Remy de Rotrou, était un des descendants en ligne directe de Pierre Rotrou de Saudreville, frère du poète et secrétaire du maréchal de Guébriant, dont il a récemment été question dans la *Revue critique*.

— Vient de paraîtra à la librairie Delagrave (Paris, in-8°, 142 p.) *De la vérité dans l'art musical* par un amateur.

ALSACE. — L'Université de Strasbourg (Kaiser-Wilhelms Universitæt) décernera

le 1er mai 1890 un prix de 2,400 mark (*prix Lamey*) à l'auteur du meilleur travail sur « la caractéristique et l'histoire du style grotesque qui a ses représentants principaux dans Rabelais et Fischart. Les concurrents devront retracer les commencements de ce style (poésie macaronique et surtout des Italiens) ainsi que son développement ultérieur jusqu'au commencement du XVIIe siècle. On remarque expressément, en ce qui concerne Fischart, qu'il ne faudra pas se borner aux œuvres dont il a pris le sujet à Rabelais. On désire aussi des concurrents qu'ils démontrent les rapports qui existent entre les particularités de ce style et la culture générale des esprits au XVIe siècle. » Le concours est ouvert à tous, sans distinction d'âge ni de nationalité. Les travaux devront être rédigés en allemands ou en français, ou en latin, et envoyés avant le 1er janvier 1889 au secrétaire de l'Académie; ils doivent être revêtus d'une devise et ne pas porter le nom de leur auteur; une enveloppe fermée sur laquelle est écrite la devise, devra renfermer le nom et l'adresse du concurrent. Les manuscrits exclus ou non couronnés ne seront pas rendus; on n'ouvrira d'autre enveloppe que celle de l'auteur du travail couronné.

ALLEMAGNE. — M. O. SEECK vient de publier des recherches sur le Calendrier des Pontifes (*die Kalendertafel der Pontifices*, Berlin, Weidmann, 1885, 8, 192 pp.). Le dernier chap. contient des tables indiquant la concordance entre la chronologie varronienne et le calendrier Julien. Mais on lira surtout avec intérêt le premier chap., *Graecus Flavius*, qui est une discussion très serrée, parfois un peu subtile, des origines et des sources de la tradition relative à ce personnage. C'est un commentaire important du récit de Tite-Live (IX, 46).

— La librairie Teubner annonce, pour paraître très prochainement: 1° une édition de M. UHLIG, *Dionysii Thracis ars grammatica*; 2° un *Corpusculum poesis epicae graecae ludibundae* par MM. C. WACHSMUTH et P. BRANDT (en deux fascicules); 3° une édition de Végèce par M. K. LANG (*Flaui Vegeti Renati epitoma rei militaris*); 4° une édition du *Christus patiens* par M. J. G. BRAMBS; 5° un *Nepos-Vokabular*, par M. E. SCHAEFER.

GRANDE-BRETAGNE.— L'opuscule de M. James DARMESTETER sur *le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours* vient de paraître en traduction anglaise sous le titre : *The Mahdi, past and present* par Miss BALLIN (Londres, Fisher Unwin). La traductrice a ajouté une série de documents parus depuis sur les derniers événements, en particulier sur la prise de Khartoum.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juillet 1885.

M. Alexandre Bertrand fait connaître les décisions de la commission des antiquités de la France. Les trois médailles et les six mentions honorables sont décernées aux auteurs suivants :

1re médaille : Tanon, *Histoire des justices des églises et communautés monastiques de Paris*;

2e médaille : Léon Palustre, *la Renaissance en France*,

3e médailles : Buhot de Kersers, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher*.

Mentions honorables :

1° Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon*;

2° Izarn, *Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370*;

3° Maurice Prou, *les Coutumes de Lorris aux* XII ...
4° André Joubert, *Étude sur la vie privée au* XV[e] s...
5° Germain Bapst, *les Métaux dans l'antiquité et au moyen...*
6° Le D[r] Le Paulmier, *Ambroise Paré, d'après de nouveaux do... aux Archives nationales et des papiers de famille*

Le prix de numismatique Allier de Hauteroche est partagé entre M... ner (*the Types of Greek coins*) et M. Six (*Classement des séries cypriò...*

M. Félix de Lostalot, vice-consul de France à Djeddah, présente la ... Téima, dont M. Renan a entretenu l'Académie à la dernière séance. Ce p... monument de l'épigraphie araméenne, découvert par l'intrépide voyageur C... Huber, faillit être perdu lorsque celui-ci périt assassiné par les Arabes, le 29 juin 1884. Sur les instances de M. Renan, le gouvernement invita M. de Lostalot à fai... les recherches les plus minutieuses pour le retrouver. Grâce aux fonds mis à la disposition du vice-consul, et à l'intelligent, habile et énergique concours d'un cheikh algérien séjournant à la Mecque, Si-Aziz ben Cheikh el Haddad, qui s'est rendu lui-même dans l'intérieur pour effectuer des recherches, la stèle a pu être reprise, ainsi que la plus grande partie du bagage scientifique recueilli par Ch. Huber au cours de la mission dont il était chargé par le gouvernement français, et le tout a été ramené à Djeddah au milieu des péripéties les plus émouvantes. La stèle et plusieurs autres monuments analogues viennent d'être rapportés à Paris par M. de Lostalot et sont désormais acquis au musée du Louvre.

M. de Vogüé rend hommage à l'habileté et au dévouement que M. de Lostalot a montrés dans toute cette affaire et insiste sur la reconnaissance qui lui est due. M. de Lostalot a droit pour lui-même à autant d'éloges qu'il en a donnés, à juste titre, à Si-Aziz ben Cheikh el Haddad.

M. Hauréau signale, dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, lat. 8299, une pièce historique qu'il vient de découvrir et qu'il se propose de publier. C'est une relation latine, très étendue, des derniers moments du roi Charles V. On y remarque surtout des paroles prononcées par le roi, peu de temps avant sa mort, en présence des seigneurs, des évêques, du prévôt et des échevins de Paris, au sujet des impôts qu'il avait établis durant son règne : il reconnaît que ces impôts sont devenus intolérables et il déclare les abolir. L'ordonnance d'abolition fut en effet expédiée et signée par le roi mourant et nous est parvenue; mais elle fut dissimulée par le nouveau chancelier, Miles de Dormans, et le secret fut si bien gardé que nul n'en soupçonna l'existence. Le peuple de Paris, voyant maintenir les impôts dont il avait espéré la suppression à l'occasion du changement de règne, envahit le palais et obtint, dit M. Hauréau, par la violence ce dont il avait été privé par une fraude coupable.

Dans le même manuscrit, M. Hauréau rencontre une glose de Guillaume d'Auxerre sur l'*Anticlaudien* d'Alain de Lille, où sont cités à la fois la *Physique* et la *Métaphysique* d'Aristote et les commentaires d'Averroès. Il en résulte que ces commentaires étaient connus dans l'école de Paris, contrairement à ce qu'on a cru jusqu'ici, avant la sentence d'interdiction prononcée contre la *Physique* par le concile de 1210, et furent compris dans cette sentence.

M. Alexandre Bertrand communique des remarques de M. Auguste Nicaise sur les objets gaulois trouvés au cours des fouilles exécutées sous sa direction au cimetière de Courtisols, commune de Marson (Marne). M. Nicaise soutient une thèse qu'il formule en ces termes : « Dans la partie de la Gaule qui correspond au *Belgium* de César (départements de la Marne, de l'Aisne et de l'Aube), le *torques*, contrairement à l'opinion commune, était porté par les femmes et très exceptionnellement par les guerriers. » M. Bertrand ajoute : « A quoi on reconnaît les sépultures de femmes, M. Nicaise ne nous le dit pas; mais ce qui semble ressortir de ses observations, c'est que le *torques* ne s'est que très rarement, très exceptionnellement rencontré dans des sépultures où avaient été déposées des armes, épées, poignards ou lances. »

M. P.-Ch. Robert attire l'attention de l'Académie sur la nécessité de prendre des mesures pour protéger les inscriptions antiques en Afrique. « J'ai eu l'honneur, dit-il, dans la séance du 20 juin 1884, de provoquer un vœu de l'Académie, en faveur d'une mesure législative assurant la conservation des monuments anciens dans les possessions françaises régulièrement organisées. Une loi, annoncée depuis longtemps, qui vient d'être votée par la chambre des députés, assurera désormais, en Algérie et en Tunisie, la conservation des édifices antiques et des mosquées *classés comme monuments historiques*. C'est un grand pas de fait, et l'on doit seulement regretter que la loi ne soit pas intervenue plus tôt, car un monument qui figure sur la liste qui vient d'être publiée, l'arc de Bulla Regia, a déjà disparu comme la colonne de Feriana. Mais tout est encore à faire pour les inscriptions, qui forment la véritable richesse de notre terre d'Afrique, et qui, même les plus modestes en apparence, sont d'un intérêt capital pour la science; c'est par elles, en effet, tant les auteurs anciens sont peu explicites, que nous pénétrons dans l'histoire administrative et militaire d'une des plus importantes parties du monde romain, et que nos savants reconstituent les routes anciennes, les limites des provinces et celles du territoire de chaque cité; c'est par elles encore que nous retrouvons des ethniques et des noms

le 1er mai 1890 un prix de 2,40guistique un intérêt capital. Or, les nombreuses ins-
« la caractéristique et l'h...erre d'Afrique, ne peuvent être classées comme monuments
dans Rabelais et F... être eût-il fallu que la destruction de *toute pierre écrite* fût, en
...ar la loi, et que la constatation du délit fût confiée à tous les agents,
style (poésie ma...ent, de la force publique; la science y eût beaucoup gagné et la perte
jusqu'au co... pour les colons et les entrepreneurs. »

... de Villefosse donne lecture d'une notice sur les fouilles exécutées à
cerne Fi...ancienne Sufetula (Tunisie), par M. le lieutenant Marius Boyé. Cet officier,
belais...s de ses recherches, qu'il a conduites avec une activité et une intelligence
...quables, a découvert et mis en lumière plusieurs textes épigraphiques impor-
en...ts. Des fouilles, commencées en août 1883, ont duré près d'une année, et sont loin d'avoir épuisé le vaste champ des ruines de Sbeïtla. Parmi les textes recueillis par M. Boyé et commentés par M. Héron de Villefosse, citons une dédicace en l'honneur d'Aurélien, où le texte primitif, *Victoriae... L. Domiti Aureliani*, a été modifié, après la mort du prince, au moyen d'un grattage; on a substitué le mot *Divi* aux noms *L. Domiti*. Un piédestal porte le nom de Macrobe, proconsul d'Afrique en 409-410. Dans une longue et curieuse inscription, on trouve le *cursus honorum* d'un chevalier romain, qui fut avocat du fisc dans la province de Bétique, procurateur du domaine privé de l'empereur, secrétaire du préfet du prétoire, enfin procurateur impérial du district financier d'Hadrumète (Sousse), aux appointements de 200,000 sesterces ou 50,000 fr.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : Xénopol (A.-D.), *Une énigme historique : les Roumains au moyen âge;* — par M. Bréal : Chaban (le comte de), *Essais sur l'origine du nom des communes dans la Touraine, le Vendomois et une partie du Dunois.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 juin 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD.

M. d'Arbois de Jubainville lit un travail intitulé : *Lugus, Lugores; le Mercure gaulois.*

M. Flouest lit, au nom de M. le comte de la Noé, un mémoire sur *L'oppidum gaulois en général.*

M. l'abbé Beurlier communique, de la part de M. l'abbé Batiffol, les dessins de deux objets d'art grec vus par lui à Apollonie d'Epire; l'un, un Satyre de bronze de même style que celui de Dodone découvert par M. Carapanos, l'autre, une tête de femme voilée, terre cuite analogue aux figurines tarentines signalées par Fr. Lenormant.

M. le chanoine Julien Laferrière communique deux inscriptions inédites relevées par lui, l'une au portail de l'église de Saint-Léger, en Saintonge, l'autre sur la cloche de la même église; il signale quelques particularités des églises romanes en Saintonge, notamment leur refection partielle au commencement du XIIIe siècle et l'emploi du fer-à-cheval comme motif d'ornementation. Un membre dit que ce dernier ornement fait allusion à des pèlerinages accomplis au tombeau de saint Martin.

M. E. Müntz rappelle que M. Grimm a démontré que le cheval du *Saint Georges* de Raphael au Musée du Louvre était imité de l'un des chevaux antiques de Monte Cavallo et qu'il en a conclu que le tableau de Raphael était postérieur à l'établissement du Maître à Rome en 1507-1508. M. Müntz se servant d'un dessin publié par M. Courajod, établit que Raphael a connu les colosses de Mont Cavallo par l'intermédiaire de Léonard de Vinci dans l'atelier duquel ce dessin a été exécuté et que le *Saint Georges* du Louvre doit, en conséquence, être daté de 1504 et non de 1507-1508.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Albert Babeau de Troyes, la copie d'une inscription qui aurait été relevée en 1631 par le chanoine Bonhomme, mais qui est manifestement controuvée.

Le Secrétaire,
R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

hrsg. von Faltin, 2 vols. (in... Jahre englicher Vermittelungspo... de détails, grande admiration pour... pieren des Steffani, 1703-1709 (sur un a... ministre dans le Palatinat et intervint da... Joseph Ier et le pape Clément XI). — Dehn... in ihren wirthschaftlichen Beziehungen, 2. ... Occident. — Mc. Lennan, the patriarchal theory. — ... kespeare von dem Forum der Jurisprudenz; Nachwort. Berolinensem n° 163 musaei Aegyptiaci commentario crit. ed. Landwehr. — Chatelain, Paléographie des classiques lat. ... Plaute, Térence, Varron, Catulle; II : Cicéron, Rhétorique et disco... (Publication très utile, très instructive, excellemment exécutée, à laquel... il faut souhaiter un heureux développement et le plus grand débit.) — Q. Enni carminum reliquiae, accedunt Cn. Naevi belli Poenici quae supersunt, emend. et adnot. L. Mueller (remarquable). — Prosch, Die Grammatik als Gegenstand des deutschen und philosophisch-propädeutischen Unterrichts. (Livre contre lequel il faut se mette en garde.) — Gaedertz, Fritz Reuter-Reliquien. (Détails intéressants et importants pour la biographie de l'auteur mecklembourgeois.) — Haller und Salis-Seewis, Auswahl, hrsg, v. Frey. (Bon.) — Hebbel's Tagebücher, hrsg. von Bamberg, I. (Publication de grand intérêt.) — Ferd. Hiller, Erinnerungsblätter.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26, 27 juin 1885 : Andreas Poachs handschriftliche Sammlung ungedruckter Predigten Martin Luthers aus den Jahren 1528 bis 1546, zum ersten Mal hrsg von Buchwald. I, 1. — Ebbinghaus, Ueber das Gedächtniss. — Lévy Brühl, L'idée de responsabilité. — Kern, Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien, übers, von H. Jacobi, III. (Oldenberg : « jeu d'imagination. ») — Aeschyli fabulae p. p. Wecklein, I et II. (Kaibel : travail énorme qui témoigne de la persévérance et du soin assidu de l'éditeur). — Mannhardt, Mythologische Forschungen, hrsg. von Pazig, mit Vorrede von Müllenhoff u. Scherer. (Roediger : livre de haute valeur et qui renferme des matériaux considérables.) — Schuchardt, Slavo-deutsches und Slavo-italienisches. (Brückner : l'auteur est novice sur le domaine slave, mais sa méthode prudente et sa clarté méritent de grands éloges). — Wüclker, Grundriss zur Geschichte der angelsächsischen Literatur mit einer Uebersicht der angelsächsischen Sprachwissenschaft. (Warnhagen : utile et même indispensable.) — Lambros, Ἱστορικὰ μελετήματα (Schöne : études méritoires.) — Giesebrecht, Geschichte der deutschen Kaiserzeit II. Blüte des Kaiserthums. (Bernheim : nouvelle édition à la hauteur de la science.) — Quellen zur Geschichte der deutschen Kaiserpolitik Oesterrreichs während der französischen Revolutionskriege, IV, 1793-1797, hrsg. v. Zeissberg. (Philippson : précieux et fait avec grand soin.) — v. Kloeden, Handbuch der Erdenkunde, IV. Asien u. Australien. 4e Aufl. — J. Weber, La situation musicale et l'instruction publique en France. — York von Wartenburg, Napoleon als Feldherr. (Dechend : « une mine de science militaire. »)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 26, 27 juin 1885 : Aeschyli fabulae... edidit Wecklein (L. Schmidt : suite et fin de ce compte-rendu de détail, très favorable malgré quelques réserves). — Pindar, The olympian and pythian odes with introductory essay, notes and indexes by B. Gildersleeve (L. Bornemann : insuffisant et sans originalité). — J. Häussner, Cruquius und die Horazkritik (W. Kloucek : confirmation éclatante des doutes élevés par Bergk et Keller sur la valeur des indica-

… H. Mewes, qui a écrit deux … proteste contre la condamnation … Delaunay, Les Institutions de l'An- … politiques, militaires et religieuses (H. …t). — M. Wlassak, Kritische Studien zur …im Zeitalter der klassischen Juristen (H. …nt pour le jurisconsulte et pour le philolo- … functorum magistratuum ornamentis et de …tione in ordines functorum magistratuum (O. Hirschfeld : …original et important; on regrette que cette étude soignée … ait dû revêtir la camisole de force du latin. ») — H. Heydemann, …rrakotten aus dem Museo nazionale zu Neapel; Alexander der …Grosse und Dareios auf unteritalischen Vasenbildern; Vase Caputi mit Theaterdarstellungen (H. Dütschke : trois excellentes dissertations.) — G. Becker, Catalogi bibliothecarum antiqui. I. Catalogi saeculo XIII vetustiores. II. Catalogus catalogorum posterioris aetatis (R. Beer : réunion de 340 catalogues embrassant une période de sept siècles; travail méritoire, mais incomplet).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Dix-neuvième année 20 juillet 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 687, 4 juillet 1885 : Greek lays, idylls, legends, etc., a selection from recent and contemporary poets, translated by Edmonds; Greek folk-songs from the Turkish provinces of Greece, literal and metrical translation by Lucy M. F. Garnett. (Tozer). — Sophus Tromholt, Under the rays of the aurora borealis, in the land of the Lapps and Kvaens, edited by Siewers (Temple). — The Holy Bible, containing the Old and New Testaments translated out of the original tongues, being the version set forth A. D. 1611 revised (3e art. : Ball). — Powell a. Mackay, History of England, for the use of middle forms of schools, I, from the earliest times to the death of Henry VII. (Bradley.) — Plaidoyers de Charles Lachaud, p. p. Sangnier. — An English Historical Review. (Cette *Revue Historique* anglaise paraîtra en 1886 chez Longmans, sous la direction de MM. Creighton et Dixie assistés de M. Reginald Lane Poole et d'un comité de personnes compétentes). — The barons of Criche. (Yeatman.) — « Outlines of the world's history » (Sanderson). — Certain prehistoric and ancient linear measures. (Greg.) — « Arabian matriarchate » (Redhouse.) — Torquatus Gennadius. (Lindsay.) — H. Parker, The nature of the fine arts. (Monkhouse : n'est pas aussi satisfaisant qu'on le désirerait.)

The Athenaeum, n° 3010, 4 juillet 1885 : The journals of Major-General C. G. Gordon at Kartoum, printed from the original mss., introduction and notes by Hake. — Walford, Greater London, a narrative of its history, its people and its places. 2 vols. — Salmon, A historical introduction to the study of the Books of the New Testament. — Encyclopaedia Britannica, vol. XIX. *Phy-Pro*. (A remarquer Pindare par Jebb; Platon par Campbell; Plaute par Sellar; Properce par Postgate; Porson par Luard; Le Pogge par Symonds; poésie par Watt — c'est l'article le plus important —; Pilgrimage par Littledale; Pologne par Morfill; Portugal par Stephens et Briggs; Presbytérianisme par Airy et Briggs; le prêtre Jean par Yule; Prométhée par Lang, — très habilement fait et d'une façon intéressante —; enfin le Provençal, sa langue et sa littérature, par P. Meyer « an admirable account ».) — Our library table. (Blades, Account of the German Morality. Play entitled Depositio Cornuti Typographici; 2e vol. du Folk-Lore Journal; Perey et Maugras, La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney; il suffisait de publier simplement avec quelques notes tout ce que le volume contient d'inédit.) — Public schools in 1885. — Tyndale's Pentateuch. — The Horiuzi palm-leaves (Beal). — The manufacture of unique books (Stevens). — Linton, Wood engraving a manual of instruction. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 28, 4 juillet 1885 : Langen, Geschichte der römischen Kirche von Leo I bis Nicolaus II, quellenmässig dargestellt. (Très méritoire.) — L. Keller, die Reformation und die älteren Reformparteien. (Remarquable.) — Ebbinghaus, Ueber das Gedächtniss.— Guiraud et Lacour-Gayet, Histoire romaine (« tout est sensé et repose sur un fondement scientifique, et offre beaucoup de choses que l'auteur allemand d'un manuel d'histoire romaine pourrait noter et imiter;... prend parti sur les points controversés avec tact et habileté; figures bienvenues; cartes qui ne sont pas mauvaises ».) — Frankfurter Chroniken und annalistiche Aufzeichnungen des Mittelalters, bearb, von Froning. — Tesdorpf, der Römerzug Ludwig's des Baiern 1327-1330. — Grünhagen, Geschichte Schlesiens, Liefer. 5-7.—Schwarz, ein deutsches Indien und die Theilung der Erde. —Nordenskiöld, Studien und Forschungen, veranlasst durch meine Reisen im hohen Norden, ein

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — **20 juillet** — **1885**

Sommaire : Léon Renier. — 122. Hommel, La langue suméro-accadienne. — 123. Roget, Histoire du peuple de Genève, VII. — 124. Müntz, La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VII. — 125. Gœthe, Gœtz de Berlichingen, p. p. Chuquet. — *Variétés :* Clermont-Ganneau, Notes d'archéologie orientale, XXIV :Le mot chillek « sauver » en phénicien et dans l'arabe vulgaire. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

LÉON RENIER

Charles-Alphonse-Léon Renier, né à Charleville (Ardennes) le 2 mai 1809, est mort à Paris le 11 juin 1885. Il était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France, Président honoraire du Comité des travaux historiques (section d'archéologie), Conservateur-administrateur de la bibliothèque de l'Université, Président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes-études, membre honoraire de la Société des Antiquaires de France.

Après de bonnes études au collège de Reims, il allait être admis à l'École normale pour la section des sciences, avec l'espoir de devenir professeur de mathématiques, lorsque la révolution de 1830 éclata. Il avait été porté sur la liste de M. de Frayssinous pour entrer à l'École ; le nouveau ministre dressa une nouvelle liste sur laquelle il ne figurait pas. Loin de se laisser décourager par cet échec. L. R. chercha sa voie d'un autre côté ; deux ans plus tard, en 1832, il devint principal du collège communal de Nesles (Somme). Cette situation ne lui convenait guère ; il l'abandonna pour se rendre à Senlis auprès de ses parents et occupa ses loisirs en classant l'importante bibliothèque de cette ville. Bientôt il se décida à venir chercher fortune à Paris où, pendant les premiers temps de son séjour, il eut à lutter contre les difficultés de l'existence.

Il se consacra d'abord à l'enseignement privé. M. le professeur Yanoski lui ouvrit le *Journal de l'Instruction publique* ; puis, il entra en relations avec Philippe Le Bas dont il devint le secrétaire et l'ami : cette liaison eut une influence décisive sur sa carrière. — Sous la direction de ce savant il collabora au *Dictionnaire encyclopédique de*

la France et pendant une mission que Le Bas accomplissait en Orient (1843-1845) il fut chargé de terminer ce grand ouvrage qui ne comprend pas moins de 14 vol in-8°. La maison Firmin Didot lui confia ensuite la direction de l'*Encyclopédie moderne* dans laquelle il a publié de nombreux articles (1845-1851, 30 vol. in-8°) : il faut signaler surtout l'article *inscription*, dont il fit faire un tirage à part; il y a esquissé l'histoire de l'épigraphie et démontré l'utilité de cette science. Dès cette époque il s'était adonné à l'étude des inscriptions et des antiquités romaines. — En 1844, l'année même de la fondation de la *Revue archéologique*, il publia dans un des premies numéros des *Observations sur diverses incriptions thessaliennes* dont le texte avait été envoyé par Ph. Le Bas; depuis, il ne cessa de collaborer à cette revue; pendant vingt-cinq ans il y fut le champion incontesté de l'épigraphie romaine; les articles dont il a enrichi ce recueil sont très nombreux.

Nommé membre de la Société des Antiquaires de France en 1845, il déploya au sein de cette Compagnie une grande activité, surveillant lui-même les publications et s'occupant de les améliorer. C'est à lui qu'on doit la fondation du *Bulletin* auquel pendant plusieurs années il a donné d'intéressantes notes épigraphiques. Dans les *Annuaires* de cette Société, outre de nombreuses communications sur les antiquités de la Gaule et de l'Afrique, il a publié la traduction française de la *Géographie de Ptolémée, partie concernant la Gaule* (1848) et un excellent et très utile travail sur les *Itinéraires romains de la Gaule* (1850). Dans les *Mémoires* il a commenté les *Inscriptions antiques recueillies par M. de la Mare sur la route de Constantine à Lambèse* (1850) et il a fait paraître ses *Mélanges épigraphiques* (1852) comprenant quatre dissertations importantes.

En 1845 il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne* (1845-1847, 2 vol. in-8°) : on y chercherait en vain un travail épigraphique signé de son nom, mais il y inséra trois articles critiques d'une grande valeur. C'est à cette période de sa vie (1850) qu'il faut rattacher les *Notes sur Tite-Live* publiées à la suite du Tite-Live de la collection Nisard : ces commentaires furent la première révélation qui ait été faite en France de l'administration et des magistratures romaines. Trois ans auparavant (1847), il avait fait paraître une petite édition de *Théocrite*.

Ses travaux sur l'épigraphie romaine le firent désigner à deux reprises pour remplir des missions archéologiques en Algérie (1850 à 1854); ces missions sont restées célèbres : les principaux résultats en sont consignés dans des *Rapports au Ministre* publiés dans les *Archives des missions scientifiques* (1850, 1851, 1854). Au cours d'un de ces

voyages, en 1852, il fonda, avec le général Creully et Cherbonneau, la *Société archéologique de Constantine* et donna ainsi une vigoureuse impulsion aux études archéologiques en Algérie. Chaque fois il revint d'Afrique avec une abondante récolte de documents épigraphiques. Il en entreprit la publication. Son grand recueil des *Inscriptions romaines de l'Algérie* (14 fasc., 1855 à 1858, in-4°) comprend 4417 textes presque tous inédits. Jusqu'à la fin de sa vie il conserva l'espoir d'éditer un second volume aussi considérable que le premier.

Nommé en 1853 membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, il fut désigné deux ans plus tard par ce comité pour réunir les éléments d'un *Corpus des inscriptions romaines de la Gaule* et, depuis cette époque, il ne cessa de rechercher et de classer les matériaux qu'on lui envoyait de tous côtés pour ce grand travail resté malheureusement à l'état d'ébauche. Il devint président de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques; la *Revue des Sociétés savantes* renferme de nombreux rapports de L. R. sur les communications envoyées au Comité par les correspondants provinciaux et en particulier sur les découvertes épigraphiqnes faites en territoire français.

Le 12 décembre 1856 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui ouvrit ses portes; il y remplaça Fortoul: depuis 1858 les *Comptes-rendus* de cette Académie contiennent presque chaque année des notes de L. R. sur l'épigraphie de la Gaule et de l'Afrique et sur toutes les questions qui touchent à l'histoire romaine. Son célèbre *Mémoire sur les officiers qui assistèrent au conseil de guerre tenu par Titus avant de livrer l'assaut au temple de Jérusalem* et son travail sur *Velleius Paterculus* ont paru dans les *Mémoires de l'Académie*, le premier en 1867, le second en 1875. Dans les différentes commissions dont il faisait partie, et surtout dans celle des Antiquités de la France, son influence s'est toujours fait sentir d'une manière utile et juste. La droiture de son jugement et la sûreté de son érudition lui donnaient une grande autorité.

Les honneurs ne ralentissaient pas son activité, car il collaborait en même temps au *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* de Rome (1857, 1859, 1860), au *Bulletin archéologique de l'Athenaeum français* (1855-1856), à la *Revue archéologique* (1844 à 1875) et aux différentes publications des corps savants dont il faisait partie. — En 1854 il faisait paraître ses *Mélanges d'épigraphie*, réunion de 14 dissertations modèles dans lesquelles sont éclaircis au moyen des inscriptions plusieurs points jusqu'alors obscurs de l'histoire et de l'administration romaines; les questions traitées dans ce livre sont présentées d'une manière méthodique et claire qui ne pouvait manquer d'être

féconde. — En 1855 il travaillait avec M. Edmond Le Blant, aujourd'hui membre de l'Institut et directeur de l'école française d'archéologie de Rome, à la révision et à la correction de toutes les inscriptions insérées dans le grand ouvrage de Perret sur les *Catacombes de Rome.* En 1858 il donnait au public une nouvelle édition de la *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon par Jacob Spon* en y joignant des notes dont quelques-unes sont de véritables mémoires, par exemple celle qui est relative à C. Furius Sabinius Timesitheus, beau-père de Gordien III; un supplément intitulé *Inscriptions relatives à l'administration de la province* renferme trois dissertations importantes sur les fonctionnaires de la Lyonnaise.

En 1860, après la mort de Bartolomeo Borghesi, Napoléon III institua une commission chargée de publier, aux frais de la liste civile, les *Œuvres* du savant numismatiste et épigraphiste. L. R. fut l'âme de cette commission : il mit les manuscrits en ordre, rechercha et classa la correspondance si instructive de l'illustre Italien, revit et corrigea lui-même toutes les épreuves, travailla aux tables et enrichit surtout de précieuses notes les neuf volumes (1862 à 1885) de cette grande publication continuée aujourd'hui par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — En 1861 il fut envoyé à Rome par le chef de l'état pour traiter conjointement avec M. Sébastien Cornu de l'acquisition du *Musée Campana;* il contribua ainsi à un enrichissement considérable de nos musées. Il était chargé en même temps de négocier pour l'empereur l'acquisition des jardins Farnèse qui occupaient l'emplacement d'une partie du Palais des Césars; il dirigea plus tard les fouilles qui furent faites sur ce terrain.

La même année on créa pour lui une *chaire d'épigraphie et d'antiquités romaines* au Collège de France: c'est là que pendant vingt années, avec une méthode et une clarté admirables, il exposa les règles et la doctrine de l'épigraphie romaine, science dont il fut en France le véritable initiateur. Trop difficile envers lui-même, il ne voulut jamais se décider à publier des leçons qui faisaient sa gloire, de peur de mêler quelques éléments imparfaits aux précieux résultats de ses travaux.

Nommé en 1860 administrateur de la bibliothèque de l'Université à la place de Philippe Le Bas, il donna asile, en 1868, dans la vieille Sorbonne, à la section des sciences historiques et philologiques de l'École pratique des hautes études dont il devint le président; pendant l'année 1868-1869 il trouva le temps de prendre part à l'enseignement intérieur de l'École dans une suite de conférences très intéressantes sur les lettres de Pline le Jeune. Un de ses derniers articles *Inscription inédite de Beyrouth*, a été publié en 1878 dans le volume de *Mélan-*

ges que l'École a dédié à M. Victor Duruy pour le dixième anniversaire de sa fondation.

Son dernier travail, ***Monument élevé à Grenoble en l'honneur de Claude II le Gothique*** a paru en 1881 en tête du ***Bulletin épigraphique de la Gaule*** à la fondation duquel il s'était particulièrement intéressé et auquel il voulait témoigner ainsi toute sa bienveillance. Tous ceux d'ailleurs qui se sont occupés d'épigraphie romaine, savent qu'on ne s'adressait jamais en vain à L. R.; il était heureux de faire profiter ses élèves et ses amis de ses observations et des notes qu'il avait recueillies. On trouvait toujours auprès de lui un accueil cordial et d'affectueux conseils.

Léon Renier s'est éteint à la Sorbonne près de sa chère École, au milieu même de ses occupations d'administrateur de la bibliothèque de l'Université qui n'avaient, pour ainsi dire, pas été interrompues. Il avait été fait chevalier de la légion d'honneur en 1853, officier en 1862, commandeur en 1870.

Ant. H. de V.

---

122. — **Die sumerisch-akkadische Sprache und ihre Verwandschaftsverhaeltnisse,** von Fritz Hommel. Leipzig, Otto Schulze, 70 pp. in-8, 1884.

— **De incantamentorum sumerico-assyriorum series quæ dicitur shurbu tabula sexta. Commentatio-philologica quam scripsit Petrus Jensen nustrupensis.** Monachii ex officina academica F. Strauss. 91 pp. in-8, 1885.

— **Babylonische Busspsalmen umschrieben uebersetzt und erklaert.** Inaugural-Dissertation zur Erlangung des philosophischen Doctorgrades de Universitæt Leipzig, von Heinrich Zimmern. Leipzig, Breitkopf et Hærtel, 17 pp. in-4, 1885.

Ces trois écrits représentent très exactement les trois étapes successives par lesquelles la question accadienne a passé depuis un an en Allemagne. On sait que l'école assyriologique admettait dès le début l'existence en Babylonie d'un peuple allophyle qui aurait légué aux Sémites sa langue sacrée, sa mythologie et sa civilisation. Les textes qui offrent en apparence une langue antique et qui sont souvent accompagnés d'une version assyrienne, étaient unanimement attribués à ce peuple non sémitique que, sur la foi de comparaisons philologiques, on déclarait appartenir à la race ouralo-altaïque ou touranienne. La prétendue découverte de la civilisation primordiale des Touraniens excita l'admiration générale et on la plaça au rang de l'immortelle découverte de Champollion. C'est contre ces affirmations, passées à l'état de dogmes depuis vingt ans, que j'ai publié un travail critique en 1874. A l'opposé de l'opinion reçue, j'ai cherché à prouver : 1° que la langue accadienne ou sumérienne, si elle a existé, n'était pas de la famille toura-

nienne; 2° que ce qu'on nomme accadien ou sumérien, loin d'exprimer une langue *sui generis* constitue un système de rédaction, en grande partie hiéroglyphique, fondé sur l'assyrien sémitique. J'ai accentué tout spécialement, 3° que la civilisation assyro-babylonienne était dans sa totalité l'œuvre des Sémites. La thèse antiaccadienne, épurée et fortifiée dans la longue lutte qu'elle a dû soutenir contre ses contradicteurs, finit par obtenir les suffrages de deux assyriologues français, M. Stanislas Guyard et M. Pognon. En Allemagne l'hypothèse accadienne régna sans contrôle jusqu'en 1884; le seul progrès effectué se rapporte au caractère touranien de la langue d'Accad que MM. Schrader, Haupt et Delitzsch nient comme moi, sans cependant avouer que mes arguments sont pour quelque chose dans leur conversion un peu tardive. Le travail de M. Hommel en faveur du touranisme sera probablement le dernier dans cette direction, car les deux autres travaux inaugurent pour l'année courante une tendance marquée vers l'antiaccadisme, tendance à laquelle la théorie contraire aura de la peine à résister. Analyser ces trois mémoires ce sera faire l'histoire des phases que l'accadisme parcourt depuis peu dans les écoles assyriologiques de l'Allemagne.

I

M. H. considère l'existence de la langue accadienne comme étant à l'abri de tout doute; le dualisme qui se manifeste dans les textes dits bilingues suffit pour l'en convaincre. Il croit plus profitable de renforcer la thèse touranienne que la défection de plusieurs assyriologues a fortement discréditée. Plus prudent que les anciens touranophiles qui mettaient à contribution toutes les langues de l'Asie septentrionale, M. H. borne ses rapprochements aux langues turques seules. Malheureusement, à travers la minutie apparente de son exposition et malgré l'appareil scientifique mis en œuvre, on s'aperçoit bientôt qu'il ne connaît pas les langues dont il traite si doctoralement. Déjà le seul fait de l'emploi du mot *Turksprache* dans tout son mémoire, montre bien qu'il ignore et l'orthographe et la prononciation indigènes du mot *Turc*, car il semble croire que l'*ü* de *Türke* est un *umlaut* allemand. La même inexpérience, mais doublée d'une prétention vraiment exorbitante, se trahit à propos du nom de nombre *besh* « cinq » qu'il ordonne de prononcer *vesh*. Que dira-t-on d'un grammairien qui affirmerait que le mot allemand *band* « lien » se prononce *wand?* Cet exemple peut donner une idée des tortures que M. H. fait subir aux phonèmes accadiens qu'il veut à toute force douer d'une physionomie turque. Aussi, toute la partie phonétique de son travail n'est-elle qu'une agglomération de formes arbitraires créées pour le besoin de la cause et planant dans le vide. Le phénomène de l'imâlé sémitique est confondu avec l'harmonie vocale propre aux idiomes ouralo-altaïques; l'agencement des consonnes n'est pas traité avec plus de discernement : c'est un chaos indescriptible.

On s'imagine que la partie qui concerne les éléments du discours (Formenlehre), étant plus matérielle, sera traitée moins cavalièrement ; que les désinences accadiennes seront confrontées d'une part, avec les désinences assyriennes pour en démontrer la différence ; d'autre part, avec les désinences turques, pour en établir la parenté, M. H. ne fait ni l'un ni l'autre. Les faits relatifs à l'analogie vocalique des noms et des verbes, appelée inexactement *status prolongationis*, à l'état construit, à l'ordre du nom et de l'adjectif, aux préfixes *nam*, *nin* (= as. *nam*, *nin*) qui forment des noms abstraits, au préfixe *mulu* (=as. amelu) « homme », faits purement sémitiques et impossibles dans les idiomes turcs, sont passés rapidement par M. H., qui se contente d'identifier le préfixe *nin* avec la désinence turque du génitif *ning* désinence qui, sans qu'on en fournisse la moindre preuve d'ailleurs, aurait signifié primitivement « chose ». Avec l'élasticité que M. H. accorde à la phonétique accadienne, où les consonnes *n, g, d*, *sh* se remplaceraient sans façon l'une l'autre, il aurait beaucoup mieux fait d'identifier l'accadien *nin* avec l'allemand *ding*, dont le sens du moins est bien certain. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que M. H. prend l'idéogramme déterminatif *u* dans *u-kur* et *u-tu-ud-da* pour un préfixe formatif.

Parmi les soi-disant suffixes formatifs d'adjectifs, M. H. n'en trouve à comparer que deux : *gal* et *tuk* qu'il rapproche des désinences *ul* et *ti* particulières selon lui au turc oriental, ce qui prouve qu'il n'a aucune idée du turc occidental. Au lieu de chercher si loin, M. H. aurait dû comparer les terminaisons germano-romanes *al, el* et *tic*, *tique, tisch ;* cela aurait été tout aussi raisonnable.

Les pronoms ont de tout temps formé le champ clos où les amateurs de comparaisons à casse-cou donnent libre carrière à leur fantaisie. Quelle qu'en soit la cause, il est avéré que les pronoms se ressemblent beaucoup dans les langues les plus diverses. La similitude si parfaite des pronoms sémitiques et chamitiques a été impuissante à établir la parenté de ces deux familles de langues. A plus forte raison une telle similitude perd-elle toute valeur scientifique lorsqu'elle est partielle et imparfaite. Quand donc M. H. met sur la même ligne les pronoms réputés suméro-accadiens *mu(n), χu(n), ni* et les pronoms turcs primitifs *man, san, on* (pour *ol*), on pourra sans peine remplacer ceux-ci par les formes germano-slaves *mein, dein; on*. L'anglais *we* « nous » va à merveille avec le sumérien *mi (= wi)*, M. H. consentira-t-il qu'on en conclue que le sumérien est un idiome germanique ? Quant à la comparaison du turc *bu* « ce » avec le sumérien *bi*, elle est illusoire, car les formes tartares *munga*, *munda* etc. attestent que la consonne initiale était primitivement une *m*.

J'ai démontré depuis deux ans que les nombreux phonèmes accadiens qui indiquent les noms de nombre, ne sont autre chose que les lectures des signes-chiffres qui les représentent. M. H. passe naturellement sous silence la grande majorité de ces sons; il ne mentionne que les

six suivants : *ash* « un », *gash* « deux », *vish* « trois », *nin* « quatre », *vąsh* « cinq », *un* « dix », dont les correspondants turcs seraient respectivement *ash*, *ikish*, *ütch*, *nil*, *vesh*, *on*. Ce rapprochement lui paraît si probant qu'exalté par son triomphe il s'écrie : « Wenn man dies Factum mit dem oben betonten der Identität sämtlicher Pronominalstämme und ihrer Verwendung in Betracht zieht, so müsste das allein schon genügen, jeden Zweifel an der engen Zusammengehörigkeit des Sumero-akkadischen und der Turksprachen zu beseitigen. » En réalité, la seule chose que M. H. a réussi à prouver, c'est son ignorance absolue des langues et de la philologie turques. En ce qui concerne le nombre « un », les langues turques, sans exception aucune, l'expriment par *bir*; l'ouigour *ashni* « tout d'abord » *(zuerst)*, vient de *ash* « passer devant ou avant » et n'a rien à voir avec l'idée de nombre. La forme primitive de « deux », *iki*, n'est pas *ikish* comme le croit M. H., mais, témoin la forme *yigirmi* « vingt », comparée au yakoute *sürbe*, avec un *ü* long, *sikir*, ce qui n'a plus la moindre ressemblance avec *gash*. On peut également affirmer que le turc *ütch* (yak. *üs*) « trois », vient d'une forme primitive *ult*, conservée dans le nogaï *oltuz* « trente », turc commun *otuz*, yak. *otus*; or, de *ult* à *vis* ou plus exactement *ish*, la distance est grande. Pour le nombre « quatre », tous les dialectes turcs disent *dört*, *tüört*; le terme *nilau* « quatrième » est emprunté aux idiomes finnois. Le mot turc pour « cinq », *besh*, *bies*, *visse*, comme le montre le finnois *vîte*, avait probablement une dentale dans sa seconde syllabe; il n'a donc rien de commun avec le sumérien *mash* dont, soit dit en passant, la lecture n'est même pas certaine. Enfin, la comparaison du livonien *Kum* (fin. *Küm*) « dix » fait assez voir que le turc *on* = yak. *uon* offre l'altération d'une forme ancienne *kuom*, forme avec laquelle l'accadien *mun*, *un*, en admettant qu'elle fût exacte, n'a plus aucune analogie. Voilà les considérations qui auraient dû empêcher M. H. d'entonner son chant de triomphe.

Que le verbe accadien diffère entièrement du verbe touranien, c'est un fait que les partisans les plus autorisés de l'accadisme ont, depuis longtemps, reconnu et concédé; il est seulement fâcheux qu'ils n'en aient pas tiré la conséquence naturelle contre le touranisme. M. Lenormant crut obvier à cet inconvénient en introduisant de hardies corrections dans l'analyse du verbe ouralo-altaïque, hardiesses que les connaisseurs de ces langues ont naturellement reçues plus que froidement. M. H. est moins résolu, mais il se tire d'affaire en affirmant que la conjugaison prépositive du verbe suméro-accadien est due à l'influence de l'assyrien sémitique. Il ne considère comme originale que la conjugaison postpositive qu'il rapproche de la conjugaison turque sans se douter qu'en turc le présent est formé d'un nom verbal terminé par un *r*, auquel se joignent les suffixes personnels : *baqar-ym*, *gider-im*, *olur-um* etc., tandis qu'en accadien, conformément à l'usage assyrien, les suffixes se joignent immédiatement à la racine : *dibba-mu* = as. *çabta-ku*

« je prends », *shummu-nin* = as. *inaddin* « il donne ». Au lieu d'assimiler le précatif préfixe accadien *hi (ha, hu, ga)* au précatif affixe turc *khaï* limité à la 3e personne seule, et l'indice verbal accadien *ta, da* aux suffixes turcs *tur, dur* qui forment le causatif, M. H. pouvait avec autant de vraisemblance assimiler, le premier au roman *que, che*, le second au *t* du latin *capto*, dérivé de *capere*. Semblablement, il pouvait substituer avec avantage le roman *ni-ni* ou *ne-ne* à la négation turque *nè-nè* qu'il rapproche de l'accado-sumérien *na, nam, nu*. Les langues romanes s'accordent du moins en cela avec l'accadien qu'elles n'ont pas de conjugaison particulière pour la négation, ce qui est le contraire des langues turques. En continuant à consulter les langues européennes, M. H. ne tardera pas à trouver que les prétendues postpositions accadiennes *gime, ka, ta, ra* répondent, le premier au *comme* français, le second au génitif slave *go, ga*, le troisième au *the, then* grec, le quatrième au datif allemand des adjectifs féminins, *er*. Enfin, le soi-disant locatif accadien *bi* aura son analogue dans le *bi* de *sibi* et la conjonction accadienne *an* dans le hollandais *en*, all. *und*, ang. *and*, ce qui clora triomphalement la série des comparaisons suméro-européennes que je soumets à M. Hommel. L'origine européenne du sumérien expliquera à merveille la conjugaison prépositive aussi bien que l'existence de nombreuses prépositions, deux faits inexplicables dans l'hypothèse turque. Quant au vocabulaire, comme M. H. n'a encore produit qu'une demi douzaine de mots en tout, nous pensons qu'il ne sera pas difficile d'en fournir dix fois autant à l'aide du dictionnaire de n'importe quel idiome européen.

Pour terminer, annonçons une découverte ethnographique de la plus haute importance faite par M. H. : l'existence antique d'une race *alarodienne* qui renfermait les Susiens, les vieux Arméniens, les Cosséens, les Hittites, les Suméro-Altaïens, les Basques et probablement aussi les Albanais et les Celtes, c'est-à-dire presque tous les peuples non aryens et non sémitiques de l'Asie et de l'Europe, avec quelques peuples aryens par dessus le marché. M. H. en est absolument sûr et nous aurions mauvaise grâce de ne pas le croire sur parole. Il est vrai qu'on ne comprend guère ni le susien ni le vannique, ni le cosséen, que la lecture du sumérien est incertaine, que les inscriptions hittites ne sont pas déchiffrées, mais ce sont là des bagatelles dont l'admirable intuition de M. Hommel a bien vite raison. Quelques désinences de la seconde langue des textes achéménides rapprochées des formatives géorgiennes lui suffisent pour établir sa découverte sur des bases inébranlables. Baissez la tête, philologues!

(*A suivre*). J. Halévy.

---

123. — **Histoire du peuple de Genève** depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade, par Amédée Roget. T. VII. Genève, J. Jullien, 1883, 279 p. In-12.

C'est la sixième fois que nous parlons ici de cet ouvrage depuis quinze ans; ce sera la dernière. M. Amédée Roget est mort à Genève, le 29 septembre 1883, au moment de corriger les derniers feuillets du présent volume, et ce monument de science critique et de patriotisme local (deux choses qui ne se rencontrent pas toujours ensemble et semblent même parfois s'exclure) restera donc inachevé. Nous avions exprimé déjà quelques craintes à ce sujet, mais nous ne pensions pas prophétiser si juste à cet égard. Le septième volume embrasse les années 1563 à 1568; pour arriver à l'Escalade (1602) il aurait fallu au trop consciencieux auteur sept autres volumes encore et quinze autres années d'existence, qui lui ont été refusées; il ne se trouvera sans doute personne pour continuer avec la même abnégation cet intéressant et consciencieux travail. M. R. retraçait dans ces dernières pages tracées par sa plume, la suite des luttes intérieures de la petite république genévoise, l'un des états les plus agités de l'Europe au XVIe siècle. La conspiration de Balthasar Sept, la mort de Calvin en 1564, les négociations avec le duc Philippe de Savoie, le singulier procès de Spifame, l'ancien évêque de Nevers (1565), le procès de l'ex-syndic Jean Porral, l'alerte causée par le duc d'Albe se rendant aux Pays-Bas en été 1567, voilà les principaux chapitres du récit de M. R. Il n'a pas réussi, malgré ses recherches, à nous expliquer les obscurités de la procédure contre Spifame, ni surtout à découvrir les véritables raisons pour lesquelles Jeanne d'Albret poursuivit avec tant d'âpreté l'ancien dignitaire de l'Église, devenu plus ou moins sincèrement huguenot.

Le présent volume est riche également en détails de moindre importance relatifs à la vie intérieure, politique ou religieuse de Genève. A certains moments l'auteur se laisse aller, un peu trop peut-être, au ton de la chronique, encombrant son récit de minuties inutiles, au goût de ceux qui ne s'intéressent qu'aux actions générales dans l'histoire. Mais nous en aurions volontiers accepté la suite, pour notre part, si nous avions reçu en même temps des mains de l'auteur quelques-uns de ces chapitres si savamment écrits et d'une impartialité si calme sur les luttes intérieures des *libertins* et des *calvinistes* de sa cité natale. Au milieu de l'antagonisme toujours vivant des anciens partis du XVIe siècle, M. Roget représentait l'esprit de critique moderne, essayant de tout comprendre avant de juger, et ne lançant jamais l'anathème, ni à droite, ni à gauche. Aussi sentait-on en lui un guide sûr avec lequel on avançait lentement, mais avec confiance. C'est ce guide qui nous fera désormais défaut pour l'histoire de Genève.

R.

---

124. — **La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII,** ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par M. Eugène Müntz, et illustré de 300 grav. dans le texte et 38 planches tirées à part. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-4 de XI-560 pages.

M. Müntz vient de publier un nouveau livre digne de ses précédents travaux. L'auteur des *Précurseurs de la Renaissance,* des *Arts à la cour des Papes*, de *l'Histoire de la tapisserie en Italie*, etc., était désigné avant tout autre pour présenter le tableau d'ensemble d'une des plus intéressantes époques de la Renaissance, la fin du XVe siècle. Le plan du livre est tout entier dans une lettre du duc de Chaulnes à M. Müntz : « Un événement capital marque la fin de ce siècle. Les Français sous la conduite de Charles VIII traversent triomphalement l'Italie. Dans la Péninsule, l'art était alors dans un complet développement et l'on peut précisément arrêter à ces dernières années du XVe siècle cette grande et puissante époque qui finit à Michel-Ange et à Raphaël. Pouvoir réunir dans un même cadre l'état des arts en France, leur magnifique épanouissement en Italie, les exploits de la nation française, les résultats sinon matériels, du moins moraux et artistiques d'une semblable expédition, me semble devoir assurer le succès de l'œuvre à entreprendre. » Pour cette œuvre, que le duc de Chaulnes devait exécuter avec M. M., les pièces d'archives, les photographies, les documents de toute espèce furent recueillis et accumulés pendant plusieurs années par les deux savants. Mais cette collaboration n'a pu se poursuivre dans la rédaction de l'ouvrage; le duc de Chaulnes est mort, presque au début d'une vie qui promettait d'être admirablement féconde, et M. M. a réalisé seul le plan combiné en commun.

Le format du volume, le nombre et la richesse des illustrations font de la *Renaissance* un livre d'étrennes; d'autre part, l'étendue du sujet, la complexité des matières empêchent que l'ensemble de l'ouvrage puisse être de première main. Cependant, l'œuvre est véritablement scientifique et dépassera le public spécial auquel elle semble destinée. M. M. a utilisé et groupé pour la première fois une foule considérable de renseignements amassés dans ces dernières années par des érudits infatigables sur l'histoire de l'art au XVe siècle, spécialement sur l'art français, méconnu jadis, et justement célébré aujourd'hui. Dans un si vaste plan, où sont effleurés tant de sujets divers, du plus rebattu au plus nouveau, M. M. a su n'être ni banal ni aventureux. Il a des qualités qui le garderont toujours des lieux communs ou des généralisations trop promptes. Sa méthode est excellente : on sent en lui l'homme qui a la fréquentation directe des documents, qui n'avance rien sans indiquer ses sources et dont l'œil, habitué aux recherches minutieuses et précises, ne s'égare pas volontiers dans l'hypothèse et la fantaisie. Aussi M. M. sera-t-il un guide très sûr pour qui voudra embrasser les diverses manifestations de l'esprit de la Renaissance; ses jugements exacts et modérés sur

les hommes et les idées de cette grande époque sont une des parties les plus méritoires de son travail.

Des trois parties dont se compose le livre, la première est un tableau général du mouvement intellectuel et moral de la première Renaissance, des conditions de la vie publique et privée en Italie, des influences littéraires et autres qui concouraient à l'éducation des artistes de ce temps. Ce tableau a été tracé bien des fois, notamment par Burckhardt dans son beau livre *die Cultur der Renaissance in Italien;* mais les documents récemment mis au jour et que M. M. a utilisés lui ont permis de renouveler certains points de vue. Il faut le louer aussi de réagir contre quelques exagérations de M. G. Voigt à propos du caractère des humanistes.

Dans la seconde partie, l'auteur nous conduit dans tous les états de l'Italie et nous montre, au moment de l'arrivée de Charles VIII, l'activité artistique de chacun des centres politiques de la péninsule, la noble émulation entre les princes, les prélats, les villes, pour aider au développement de la Renaissance et donner satisfaction aux besoins intellectuels des temps nouveaux. C'est ainsi que nous visitons successivement le duché de Milan, où Ludovic le More fait construire la Chartreuse de Pavie et retient Léonard de Vinci, Padoue et Venise, où fleurissent Mantegna et les Bellini, Ferrare, Mantoue, Urbin, dont les noms sont inséparables de leurs glorieuses familles d'Este, de Gonzague et de Montefeltro, l'incomparable Florence qui peuple de chefs-d'œuvre la Toscane et l'Italie entière, Rome, où les lettrés et les artistes viennent à l'envi s'inspirer des grands souvenirs antiques, la cour de Naples enfin, où la Renaissance des lettres donne des résultats bien plus brillants que celle des arts. L'Ombrie est un peu sacrifiée; l'auteur se réserve sans doute d'y revenir, mais ce sera, on peut le craindre, sans enthousiasme : il parle du Pinturicchio (p. 414 et passim) avec une sorte de dédain, que ne lui pardonneront pas les ardents amateurs des fresques de la *libreria* de Sienne. Ses sympathies les plus chaudes sont pour les Florentins : elles l'inspirent heureusement et l'une des meilleures pages de son livre est celle où il caractérise les trois grands peintres de l'école toscane à cette époque, Gozzoli, Ghirlandajo et Botticelli (p. 384). Pour ce qui regarde le mouvement de la Renaissance à Rome et l'influence des Papes, M. M. est aussi sobre que précis; on sent qu'il est ici dans un domaine qu'il a fait sien plus que tout autre.

La troisième partie, *la Renaissance en France*, est naturellement la moins importante, les œuvres étant moins nombreuses et le mouvement artistique moins considérable. On remarquera l'intéressant récit de l'expédition de Charles VIII d'après les témoignages contemporains, ainsi que les détails relatifs aux artistes italiens en France, aux artistes français en Italie. Les admirateurs passionnés de notre art national du xve siècle, des tombeaux de Dijon, des tapisseries de Boussac, du *Lit de justice du duc d'Alençon*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre, ne se sont

pas montrés satisfaits des conclusions de M. M.; ils estiment que la France a plus perdu que gagné à subir l'influence italienne. M. Gonse, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er janvier 1885, s'est fait l'écho de leur réclamation : « Lorsque nous entendons, dit-il, chanter les louanges d'une importation commandée au début par des engouements de cour, nous pensons involontairement au trouble et à l'incertitude de nos architectes, de nos peintres, de nos tailleurs d'images devant les tyrannies de la mode nouvelle; nous pensons avec tristesse à la supériorité de ces maîtres modestes et souvent demeurés anonymes, s'inclinant devant les médiocres et les outrecuidants que nous expédiait l'Italie. » M. M. est resté étranger à cet ordre de sentiments; il se réjouit sans réserve de constater que « pour la seconde fois les Latins ont conquis la Gaule [1]. »

Un des mérites de l'ouvrage si consciencieux et si vivant de M. M. est la bibliographie considérable qu'il a eu le soin, d'une manière discrète pourtant, de faire figurer au bas des pages. Je lui soumets sur ce point quelques observations; p. 290, à propos de Jacopo Bellini et de son volume de dessins récemment acquis par le Louvre, il eut été très utile de renvoyer aux deux articles sur ce sujet, dont le premier se trouve dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er octobre 1884. On objectera que la *Renaissance* paraissait vers cette époque; mais l'auteur connaissait mieux que personne la publication de ces excellents articles, puisqu'ils sont signés Eugène Müntz. — M. M. parle (p. 510) des volumes provenant de la Bibliothèque d'Alphonse le Magnanime et de Ferdinand Ier, qui ont passé dans la bibliothèque royale de Blois; au renvoi fait au *Cabinet des manuscrits* de M. Léopold Delisle, il convenait d'en joindre un autre au travail plus récent du même savant inséré en 1884 dans les *Mélanges Graux* et intitulé *Notes sur les anciennes impressions... conservées au* XVe *siècle dans la librairie royale de Naples* (pp. 244 et sqq.). — N'y avait-il pas lieu, p. 116, de mentionner à Rome l'académie qui se réunissait chez Paolo Cortese et dont parle Tiraboschi (*Storia della lett. it.*, éd. de Florence, VI, p. 113)?

Pour une prochaine édition, on peut inviter M. M. a adopter une orthographe plus constante pour les noms propres. Il écrit souvent, à quelques lignes de distance, *Mantègne* et *Mantegna, Bellin* et *Bellini*, *Pomponius Laetus* et *Pomponio Leto*. Il faut choisir une forme et s'y tenir. Pour ce qui est de ce dernier nom, on a dit ici que sa forme logique et en général celle de tous les noms de fantaisie que se donnaient les humanistes du XVe siècle, est pour nous, Français, la forme latine et nullement la forme italienne (cf. *Rev. crit.* 1884, II, p. 460 [2]).

---

1. M. M. cite toujours ses sources; il termine son livre sur cette phrase entre guillemets sans en indiquer la provenance : aurait-il eu peur de nommer, parmi tant d'auteurs graves, M. Alphonse Daudet ?

2. M. M. effacera quelques fautes d'impression. Le renvoi de la page 394 à la

En résumé, la *Renaissance* est un livre bien composé, agréable à lire, nourri de faits et d'un bon et solide jugement. J'ai dit qu'il ferait honneur à M. Müntz; j'ajoute qu'il a comblé une lacune dans la librairie française, puisqu'il peut paraître sans désavantage à côté des travaux de Burckhardt et de Symonds.

Pierre DE NOLHAC.

---

125. — **Gœthe, Gœtz von Berlichingen mit der eisernen Hand, Ein Schauspiel.** Edition nouvelle avec introduction et commentaire, par A. CHUQUET. Paris, libr. L. Cerf, 13, rue de Médicis, 1885. In-8. Prix : 2 fr. 50.

Le volume de M. Chuquet serait sans contredit la meilleure édition classique que nous possédions jusqu'à ce jour d'un ouvrage allemand si *la Campagne de France* du même commentateur ne permettait l'hésitation.

Dans son *Introduction,* M. C. qui est au courant de tous les travaux anciens et récents de la critique allemande, notamment des études de MM. Düntzer, Minor et Sauer, Brahm, Wustmann, etc., a extrait la substance de tous ces ouvrages pour l'animer de sa verve et de sa pensée.

Pour donner une idée de la richesse de cette *Introduction,* je marque brièvement le contenu des différents chapitres (Pourquoi M. C. n'a-t-il pas lui-même donné ces titres qui auraient permis au lecteur, et surtout à l'élève, de s'orienter plus aisément dans un travail aussi touffu ?) :

1. Le *Goetz* historique (M. C. témoigne à l'égard du chevalier à la main de fer plus de faveur et d'indulgence que ses plus récents historiens, MM. Janssen, Wegele, etc.; ceux-ci sont bien sévères; M. C. ne serait-il pas bien clément ?)
2. Histoire de la composition de *Goetz de Berlichingen.*
3. Analyse du drame.
4. Emprunts faits par Gœthe à la *Chronique* de Goetz. (Pourquoi M. Ch. ne nous donne-t-il pas soit dans ce chapitre, soit dans ses notes, la traduction des principaux passages de la *Chronique?* pense-t-il que l'original tout seul soit d'une lecture commode pour les élèves ?)
5. Imitation de Shakespeare (un des chapitres les plus judicieux et les plus brillants).
6. Critique et appréciation du drame; ce que Gœthe y a mis de lui-même.
7. Causes de son succès.
8. Les caractères dans *Goetz de Berlichingen.*
9. Style et langue.

---

gravure de la p. 385 se rapporte à celle de la p. 113. P. 375, la date de la mort de Sig. Malatesta est 1468. Nous réclamons un index alphabétique, dont l'absence dans cette édition se fait vivement sentir.

10. L'esquisse de 1771 comparée au drame de 1773.
11. L'adaptation de 1804.
12. L'influence de *Goetz de Berlichingen* (un excellent résumé d'après l'ouvrage de M. Brahm, des imitations de *Goetz* dans les drames de chevalerie).

Les notes, aussi abondantes que variées, témoignent de l'érudition la plus sûre, d'une souplesse d'esprit remarquable, inépuisable en rapprochements de tous genres. Etymologie, particularités de langue et de grammaire, renseignements historiques et géographiques, tous les secours dont l'élève et même le maître ont besoin, M. Ch. les leur offre avec une libéralité dont ils ne songeront pas à se plaindre.

Pour le commentaire proprement dit, pour l'interprétation des passages difficiles, M. Ch. est aussi un auxiliaire précieux. Cependant si sur tout le reste il nous donne assez, quelquefois plus qu'assez, ici j'en voudrais souvent davantage.

Que M. Ch. me permette d'appeler son attention sur ce point; j'y insiste à cause de l'excellence même de ses éditions, que tout commentateur consciencieux prendra à l'avenir pour modèles.

L'interprétation du texte, l'explication des passages difficiles, est, selon moi, le premier devoir du commentateur. Pour tout ce qui touche l'étymologie, l'histoire, la géographie et toutes les sciences, il y a des dictionnaires, des encyclopédies, des recueils de tous genres, auxquels il est facile de s'adresser; mais si l'on est embarrassé sur le sens d'une phrase, où trouver un secours sinon dans les notes du commentateur? C'est donc là son objet propre, la partie nécessaire, indispensable; tout le reste n'est que le superflu, ou, tout au plus, le *superflu nécessaire*. D'ailleurs, la première vertu du commentateur tel que je l'entends doit être l'abnégation. En effet, tandis que pour les autres notes les chances d'erreur sont minimes, ici, elles sont grandes; le lecteur, qui est prompt à relever vos fautes avec sévérité, ne tient aucun compte de vos mérites, persuadé que les commentaires qu'il comprend et qu'il approuve, il n'aurait pas eu de peine à les trouver lui-même. Néanmoins, il faut oser; il faut avoir le courage de se tromper; si l'on hésite entre deux ou trois explications différentes, qu'on avoue loyalement ses doutes et qu'on en marque les causes. Devant un passage vraiment difficile, il vaut mieux se tromper que se taire; cela est plus loyal, cela est aussi plus utile; car l'erreur excite à la contradiction, à la réflexion, tandis que le silence favorise la paresse d'esprit. En veut-on un exemple? *Melancholisch wie ein gesundes Mädchen*, dit Adelheid au second acte de *Goetz*. La plupart des commentateurs allemands passent devant cette comparaison étrange sans l'expliquer; M. Wustmann s'arrête, et M. Ch. après lui, et ils nous disent : « Sans doute Adélaïde qui est une femme du grand monde, avide d'honneurs et de pouvoir, se moque des jeunes filles qui ne connaissent pas ces nobles soucis; elles sont *gesund*, c'est-à-dire « nature », comme on dit aujour-

d'hui ; elles ne pensent qu'à l'amour, elles en savourent la mélancolie, elles ignorent les jouissances d'une âme altière, tourmentée par l'ambition. Adélaïde se sait *ungesund* et s'en fait gloire, ce n'est pas elle qui donnera dans la sensibilité, dans l'*Empfindsamkeit;* tous les sentiments naturels, la douce tristesse que Gœthe et ses contemporains ajoutaient volontiers à l'amour, la *Wehmuth* qui leur paraissait inséparable de la passion (*Wehmuth und Wonne*), tout cela semble vulgaire à l'orgueilleuse châtelaine. » Je crois cette explication trop subtile, et je la rejette; mais ne voit-on pas qu'elle vaut mieux que le silence ? Je propose cette autre interprétation : « L'expression semble amenée par la recherche de l'antithèse *jammernd wie einen kranken Poeten;* la signification me paraît un peu libre, dans le sens d'un grand nombre de plaisanteries de Shakespeare (notez que cette imitation est frappante dans toute la scène) : une fille bien portante est mélancolique, parce qu'elle est mûre pour le mariage. » Peut-être me trompé-je comme MM. Wustmann et Chuquet ; mais nos hypothèses, erronées ou non, exciteront l'esprit du lecteur et le mettront sur la voie de la solution véritable. M'en voudra-t-on si je résume mon opinion sous cette forme paradoxale : « Le meilleur commentateur est celui qui fait le plus de contre-sens. » Cela revient à dire : Le meilleur commentateur est celui qui ne tourne aucune difficulté, qui se risque à proposer des hypothèses, là où l'affirmation ne lui paraît pas possible.

D'après ces observations, M. Ch. comprendra quelles sont les parties de son commentaire que j'estime le plus, les explications des propos subtils de Liebetraut, des discours métaphoriques d'Adelheid, etc. Je puis différer d'avis sur certains détails; mais ces essais d'interprétation sont excellents ; je répète que je les aurais souhaités plus nombreux.

Après une étude minutieuse de ces notes, je ne trouve à relever que deux ou trois explications qui me semblent franchement erronées : P. 5. *Halt' dein Maul!* « Le chevalier prie Sievers de parler encore plus bas ; l'expression populaire *halt' dein Maul* n'a donc pas ici l'énergie et la rudesse qu'elle a d'ordinaire. » Le cavalier ne prie pas Sievers de parler plus bas; Gœthe prend soin de marquer par la parenthèse *leise* que Sievers parle bas; mais le cavalier se fâche de ce que Sievers prononce le nom de Goetz, au moment où son compagnon vient de dire : « *dass du dich nit unterstehst zu verrathen wem wir dienen* » *Halt dein Maul* signifie donc bien : « tais-toi ! veux-tu te taire ! veux-tu ne pas nommer Goetz ! » et non « parle plus bas ! » — P. 12. *Martin: Wollte Gott hätte mich zum Gärtner oder Laboranten gemacht,* « Laborant, chimiste... Le moine Martin aurait aimé à préparer des remèdes ou des liqueurs en distillant des plantes. » C'est un contre-sens ; M. Ch. a eu tort de suivre ici les traducteurs et M. Düntzer lui-même. Il est manifeste que les exclamations admiratives de frère Martin sur le jardin des moines de saint Guy sont ironiques. *Das ist also eure Sache nicht,* observe Goetz qui comprend bien l'ironie. Martin se contredirait donc

en ajoutant qu'il aurait aimé être jardinier ou chimiste. Le sens est celui-ci : « Ah! si Dieu m'avait créé pour être jardinier ou chimiste, s'il m'avait donné le goût du jardinage!... » Il pourrait alors être heureux, comme les moines dont il vient de parler; il n'y aurait pas de contradiction entre ses penchants et sa destinée. — P. 73. *Pflicht leisten*, « engager sa foi, faire un serment, une promesse solennelle. » *Pflicht leisten* n'est pas ici synonyme de *einen Eid leisten*. Adelheid ne s'indigne pas de ce que Weislingen ait engagé sa foi à Goetz pour se délivrer, mais de ce qu'il songe à tenir son engagement (*Ritterpflicht! Kinderspiel! Pflicht leisten* n'a donc pas ici le sens de *prêter serment*, mais de *s'acquitter de l'engagement* que l'on a pris. *Leisten = einer Verpflichtung nachkommen, etwas Schuldiges thun oder erfüllen*.

M. Ch. corrigera ces taches légères dans une seconde édition. Dès aujourd'hui, son commentaire sera infiniment précieux à tous ceux qui étudieront le drame de Gœthe.

J'oublie, en recommandant ainsi l'édition de M. Chuquet, qu'au moment où elle paraît, *Gœtz de Berlichingen* vient d'être rayé du programme de l'enseignement secondaire. Espérons que le conseil supérieur reviendra sur cet ostracisme de l'une des œuvres les plus vivantes, les plus entraînantes de la littérature allemande, les plus faites pour intéresser la jeunesse. Que signifie d'ailleurs cet ostracisme d'ouvrages classiques? Pourquoi supprimer *Gœtz de Berlichingen, Iphigénie*, etc.? Si des ouvrages nouveaux sont signalés à l'attention du conseil supérieur, si beaucoup de bons esprits trouvent qu'il faut faire une place plus grande aux livres contemporains, même aux romans, à l'allemand de nos jours, de l'heure présente, rien de plus facile que de leur donner satisfaction : les livres nouveaux, approuvés par le conseil, pourront se placer à côté des anciens sans les supplanter; les professeurs seront libres de choisir entre les uns et les autres. *Was man nicht liebt, kann man nicht machen*, a dit Gœthe à propos du remaniement même de son *Gœtz*; on ne fait bien que ce que l'on aime faire. Laissez donc les professeurs choisir eux-mêmes entre un nombre suffisant d'ouvrages excellents. Plus le choix sera grand (si d'ailleurs ces livres n'offensent ni la morale ni la langue), plus il y aura de chance que le professeur expliquera avec ses élèves des ouvrages qu'il aime et qu'il admire, dont l'utilité ou l'intérêt éclate à ses yeux; mieux aussi il fera, selon le mot de Gœthe. La tolérance, la liberté, ici comme partout, comme presque partout, est donc la solution la meilleure.

Ernest LICHTENBERGER.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXIV

Le mot « chillek », SAUVER, *en phénicien et dans l'arabe vulgaire.*

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'insister sur les analogies phonétiques, grammaticales et lexicographiques qui tendent à rattacher directement aux plus anciens idiomes sémitiques les dialectes de l'arabe vulgaire, par dessus la tête, pour ainsi dire, de l'arabe littéral. Voici une nouvelle preuve assez topique à l'appui de cette observation.

Il existe en phénicien un groupe de noms propres théophores, formés d'un élément divin en combinaison avec le thème verbal שלך : בעלשלך, *Baalchillek*, אשמנשלך, *Echmounchillek,* etc... Cette racine *chillek* n'ayant pas en hébreu de sens convenable et n'étant point, d'ailleurs, usitée à la forme *piel*[1], l'on admet généralement que שלך est ainsi écrit pour שלח, *chillakh,* « délivrer », et que les noms où figure cet élément signifient *celui que Baal, celui qu'Echmoun a délivré, sauvé.* Un phénomène phonétique familier aux hébraïsants peut, dans une certaine mesure, expliquer cette équivalence du *kaph* et du *khet*[2]. En tout cas, il me paraît intéressant de signaler un fait qui, je crois, n'a pas été relevé jusqu'ici; c'est que l'arabe vulgaire, et l'arabe vulgaire seul, connait encore un verbe, identique pour la forme et pour le sens: *sellek,* « sauver, délivrer ». Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que l'emploi de ce verbe, inconnu dans ce sens à l'arabe littéral aussi bien qu'aux dialectes vulgaires de Syrie et d'Egypte, parait particulier aux dialectes moghrébins[3]; or les noms théophores phéniciens du type $x +$ *chillek* semblent appartenir en propre à l'onomastique punique; c'est tout au moins dans les inscriptions d'origine punique qu'on les rencontre le plus fréquemment, pour ne pas dire exclusivement. Par conséquent, c'est dans la même aire géographique que nous constatons la survivance de ce mot phénicien conservé fidèlement par l'arabe vulgaire. Reste à savoir s'il faut réellement continuer à le considérer comme une variante orthographique de *chillakh*, ou s'il ne vaut pas mieux y voir une antique acception, demeurée à l'état sporadique, de la racine שלך.

CLERMONT-GANNEAU.

1. Dont l'existence en phénicien est confirmée dans l'espèce par les transcriptions grecque et latine, Βαλσιλληχ, *Balsilech.*

2. Voir à ce sujet les observations des savants édieurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, aux nos 50 et 132.

3. Détail à noter au point de vue de la génération des idées: le *sellek, selek* moghrébin a, comme son synonyme *khallaç, khalaç,* qui lui, est d'un usage général en arabe, la double acception de *sauver, délivrer*, et de *payer* (= *s'acquitter;* nom d'action : *selâk*, « paiement. »)

CHRONIQUE

ALLEMAGNE.— La biographie d'Apollonius de Tyane par Philostrate vient d'être étudiée par M. Julius JESSEN, (*Apollonius von Tyana u. sein Biograph Philostratus*, Hambourg, 1885; 36 pp. 4). Voici les conclusions de ce travail : « Si nous jetons un dernier regard sur l'ensemble de la vie d'Apollonius, nous ne pouvons éprouver que du désenchantement et de l'amertume. Il n'y a en lui nulle trace de modestie; il est rempli d'un vain amour propre, comme un sophiste mal élevé. Il veut devenir le prophète de son peuple sans en posséder les qualités. Surtout il est loin d'être un esprit religieux : on n'a de lui aucun de ces mots qui retentissent dans le cœur de l'homme, il n'a fait entendre aucune de ces exhortations qui enflamment. Son amour pour sa patrie et sa persistance à combattre pour elle sont le plus beau trait de son caractère. Le passé de son pays faisait sa force; c'est ainsi qu'il allait partout prêchant l'antiquité grecque. Il débitait sa sagesse avec ce ton déclamatoire dont Philostrate nous a conservé souvent l'écho. Nous ne voulons pas le juger d'après ces actes : peut-être la tradition s'est-elle gravement rendue coupable à son sujet; ni admettre le jugement de Lucien..... qui n'hésite pas à faire d'un disciple d'Apollonius le maître du célèbre aventurier, Alexandre d'Aboroteichos. Nous préférons le jugement d'un homme qui fut son ami au rapport de Philostrate : Dion Chrysostôme déclare dans un de ses discours qu'Apollonius a eu comme philosophe une célébrité plus grande, que qui que ce soit, mais qu'aussi aucun autre n'a mené à son époque une vie plus conforme à ses paroles. » — P. A. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juillet 1885.

Le prix Bordin, sur les textes épigraphiques qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, est décerné à M. Loth.

M. G. Perrot communique un rapport de M. Foucart, sur les fouilles dirigées par M. Holleaux, membre de l'école française d'Athènes, à Karditza *(Acræphiæ)*, en Béotie. L'emplacement du temple d'Apollon Ptoos est définitivement fixé; on a découvert de nombreux fragments de l'entablement, décoré de couleurs vives bien conservées. On a recueilli une statue archaïque d'Apollon, une statuette de bronze avec une inscription en caractères archaïques, diverses autres inscriptions, dont plusieurs du ve et du vi^e siècle avant notre ère et une, notamment, gravée à la pointe sur un cône de terre avant la cuisson, un décret assez long, qui n'est pas encore déchiffré, etc. Les fouilles se poursuivent et l'on espère arriver à des résultats plus complets.

M. Delisle annonce qu'il a appris de M. Bondurand, archiviste du Gard, l'acquisition faite par la bibliothèque de Nîmes des papiers de feu M. Germer-Durand, parmi lesquels se sont trouvés deux manuscrits anciens, un Horace du xiiie siècle et un exemplaire du manuel de Dhuoda, écrit à l'époque carolingienne. Dhuoda ou Duodana fut la femme de Bernard, duc de Septimanie, fils de Guillaume de Gellone, le saint Guillaume du Désert de l'Église, le Guillaume Fiérabras ou au Court-Nez des chansons de geste. Elle fut mariée en 824, à Aix-la-Chapelle. En 841, elle fit écrire, à Uzès à l'usage de son fils Guillaume, âgé de quinze ans, un manuel de morale chrétienne, en 73 chapitres. L'ouvrage fut achevé le 2 février 842. Mabillon en publia, en 1677, la préface, la table en treize chapitres, dont la copie nous a été conservée en outre dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Ces fragments avaient permis de reconnaître l'intérêt qu'offre le livre pour la connaissance de l'histoire et des mœurs de l'époque carolingienne, et l'on regrettait la perte du reste. Grâce au manuscrit de Nîmes, M. Bondurand va pouvoir publier le texte complet du manuel de Dhuoda. M. Delisle cite deux passages de ce manuscrit, d'où il résulte : 1° qu'il n'y a pas de raison de supposer, comme on l'avait fait, que Dhuoda fût fille de Charlemagne ; 2° qu'en 842, à Uzès, on ne savait encore qui l'on devait reconnaître pour successeur de Louis le Débonnaire; la date se termine par ces mots : *Christo propitio regnante et regem quem Deus dederit sperantem* (sic).

M. Ravaisson présente la photographie d'une statue antique qui vient d'être acquise par le musée du Louvre. Cette statue, qui a fait partie d'une ancienne collection de Sienne, est de marbre de Paros très fin ; le travail est bon et paraît indiquer l'époque hellénistique, la conservation est presque parfaite. La statue représente un personnage à cheveux courts et à barbe longue, debout, en marche, vêtu seulement d'un manteau, dont il relève le pan, comme pour monter des degrés ; il tient de la main gauche une lyre dont le corps est formé par une écaille de tortue. M. Ravaisson annonce en même temps qu'on peut voir aussi au Louvre, depuis quelques jours, de beaux bronzes de la collection Gréau, acquis au moyen d'un crédit extraordinaire voté par les Chambres. Plusieurs de ces bronzes appartiennent aux meilleurs temps de l'art grec.

M. Dieulafoy rend compte des fouilles exécutées à Suse, pendant les premiers mois de cette année, ponr le compte du gouvernement français. L'expédition chargée de ces fouilles comprenait M. Dieulafoy, chef de la mission, Mme Dieulafoy, M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, et M. Houssaye, docteur ès-sciences, préparateur à l'école normale supérieure. Le tumulus de Suse, montagne artificielle de 25 à 38 m. de hauteur et d'environ 100 hectares de superficie, n'avait encore été exploré qu'une fois, en 1851, par sir Kenneth Loftus, qui y découvrit le palais et la célèbre inscription d'Artaxerxès Mnémon. L'expédition dirigée par M. Dieulafoy, continuant les découvertes de Loftus, a mis au jour les objets suivants :

1° Un chapiteau bicéphale, de près de 4 m. de longueur, analogue aux chapiteaux persépolitains ; malgré la dimension de ce morceau, on espère pouvoir l'apporter en France et le placer au Louvre ;

2° Une partie du couronnement des pylônes placés au-devant du palais d'Artaxerxès ; ce couronnement se composait d'une frise de faïence. de 4 m. 05 de hauteur, dont les fragments ont été retrouvés dispersés à plus de 4 m. 50 au-dessous du niveau du sol ; Mme Dieulafoy dessinait et numérotait sur place les fragments à mesure qu'ils sortaient de terre, et les faisait transporter sous des tentes où elle les remontait et les cataloguait avant qu'ils fussent emballés ; grâce à ces soins minutieux, la frise pourra être reconstruite sur une longueur de 10 mètres ;

3° Deux fragments de rampe de faïence, de l'époque élamite, curieux spécimens du plus ancien art susien. dont la découverte est due à Mme Dieulafoy ;

4° Des fragments de bas-reliefs de brique émaillée qui représentent des personnages noirs, revêtus d'insignes royaux (peaux de tigre, riches vêtements où est figurée la citadelle de Suse, bracelets, grande canne), en sorte qu'on est conduit à se demander si la dynastie qui a précédé celle des Achéménides aurait été de race éthiopienne ;

5° Divers ustensiles d'ivoire, de verre, de bronze, de terre (mais pas une parcelle d'or ou d'argent) ;

6° Un grand nombre de cachets élamites et achéménides, notamment un cachet d'opale qui paraît avoir appartenu à Xerxès ou à Artaxerxès Ier ;

7° Une série de briques et de stèles avec des inscriptions ;

8° Les deux tiers d'une des tours qui défendaient l'entrée du palais. Elle se rattachait à un système de fortifications très complet et très savant.

Dans la prochaine campagne, M. Dieulafoy espère terminer le déblaiement des ouvrages fortifiés de la porte et pénétrer dans le palais élamite. Mais plus on avancera, plus les travaux seront lents et difficiles.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : Julien-Laferrière, *l'Art en Saintonge et en Aunis*, 11e fascicule ; — par M. Deloche : Drapeyron (Ludovic), *la Géographie est une science, grâce à la topographie* ; — par M. Delisle : Mossmann (X.), *Cartulaire de Mulhouse*, t. III. Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 1er juillet.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD ET DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. de Goy communique la photographie d'une *Mise au tombeau* de la cathédrale de Bourges.

M. Maxe Verly présente le dessin d'une roulette de bronze conservée au Musée de Rouen et destinée à reproduire en relief sur la terre molle des poteries les ornements gravés en creux sur la tranche.

M. Gaidoz lit une notice sur les monnaies *à la roue* et *à la croix* de la Gaule ; il ramène ces monnaies à un seul type primitif celui de *la roue*, qui est celui des monnaies grecques imitées par les Gaulois. L'avénement et le triomphe du Christianisme vinrent donner une signification nouvelle à ces monnaies qui paraissaient porter le signe de la croix chrétienne et assurèrent la continuation de ce type jusques dans les temps modernes.

M. Courajod lit un mémoire intitulé « Documents sur l'histoire des arts et des artistes à Crémone au xve et au xvie siècle ». *Le Secrétaire,*
Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

populär-wissenschaftliches Supplément zu : die Umsegelung Asiens und Europas auf der Vega. — Codex Theresianus und seine Umarbeitungen, hrsg. von Harras Ritter von Harrasowsky, III. — Aeschyli fabulae p. p. Wecklein. I et II. (Édition critique indispensable.) — Schoell, Gesammelte Aufsätze zur classischen Literatur alter und neuer Zeit. (Bon essais, recueil à joindre à la collection, précédemment parue, des études du même auteur sur Gœthe.) — Minot's Lieder p. p. Scholle. (Édition soignée du vieux poète anglais, faite par un homme compétent.) — Zusammenstellung der wissenswürdigsten Erscheinungen auf dem Gebiete der schönen Literatur 1878-1884. — Ward, Catalogues of romances in the department of manuscrits in the British Museum, vol I. — Eug. Müntz, Les historiens et les critiques de Raphael, 1483-1883, essai bibliographique pour servir d'appendice à l'ouvrage de Passavant. (Bibliographie excellente, rien n'a échappé à l'auteur.) — Welcker, der Schädel Rafaels und die Rafaelporträts.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27, 4 juillet 1885 : Kolde, die Heilsarmee (« The Salvation Army ») nach eigener Anschauung und nach ihren Schriften. — Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft. hrsg. von Techmer, I, 1 et 2. — Helbig, Das homerische Epos aus den Denkmälern erleutert, archäologische Untersuchungen (Robert : livre intéressant, instructif, qui prendra sans doute une place durable dans l'enseignement d'Homère). — Meusel, Lexicon Caesarianum, II et III (Prammer : toujours fait avec le même soin, la même exactitude). — Von Pfister, Sagen und Aberglaube aus Hessen und Nassau (Rien de nouveau). — Lambeck, Lessings Ansichten über das Verhältniss der Tragödie zur Geschichte kritisch untersucht (Eigenbrodt : très soigné et très profond). — Blumenthal, Theatralische Eindrücke (Schlenther : « l'auteur a jeté toute sorte de choses dans ce petit pot; mais rien n'est cuit, et la fumée seule monte »). — Bonnardot, Le Psautier de Metz, texte du xiv[e] siècle, édition critique publiée d'après quatre manuscrits, I (Schwan). — Schlumberger, Sigillographie de l'empire byzantin (Lambros : publication de grande valeur, la première publication spéciale et importante sur les sceaux byzantins). — De Gerbaix-Sonnaz, Studi storici sul Contado di Savoia e Marchesato in Italia. I, 2 (W. Bernhardi : très, peut-être trop détaillé). — Gerdes, Geschichte der Königin Maria Stuart, I (Bresslau : audacieux plagiat du livre d'Opitz [1879] sur le même sujet). — Aug. Stöber, neue Alsatia, Beiträge zur Landeskunde, Geschichte, Sitten-und Rechtskunde des Elsasses 1834-1884. — Retzius, Finnland. — Vasari, Vita di Donato scultore fiorentino, hrsg. von C. Frey (H. Grimm). — Von Holst, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika seit der Administration Jacksons, III, vom Compromiss von 1850 bis zur Wahl Buchanans (Gierke : suite de ce vaste et très louable travail). — Die Constituierung der Gœthe-Gesellschaft in Weimar (Geiger : rapport fort intéressant).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 27, 4 juillet 1885. — J. Reimers, Zur Entwicklung des dorischen Tempels (W. Dörpfeld discute, dans un article étendu, les opinions de l'auteur, en rendant hommage à son savoir). — P. W. Forchhammer, Erklärung der Ilias (W. H. Roscher cite des spécimens de la méthode de F. et de ses étymologies; Ζεύς vient de ζέω, Ares de αἴρω, Pallas de πάλλω, Achille de α privatif et de χεῖλος, signifiant *celui qui n'a pas de lèvres, qui déborde*. Toute l'Iliade s'explique par les inondations périodiques de la plaine de Troie, qu'Homère contemplait de Cenchrées). — Bruno Keil, Analecta Isonatea (J. Zycha : essai sur les œuvres d'Isocrate, la tradition des manuscrits etc. Mérite beaucoup d'éloges). — P. Terenti Afri Adelphoe, publié par F. Plessis

(Dziatzko : efforts louables pour mettre le lecteur en possession de renseignements exacts: mais défaut d'indépendance dans le jugement; les éditeurs récents sont cités comme des autorités alors même qu'ils ne font que reproduireldes opinions plus anciennes). — Titi Livii liber II, für den Schulgebrauch erklärt von Th. Klett (-o- : trop de notes explicatives). — E. Ballas, Die Phraseologie des Livius (-o- : utile). — G. F. Hertzberg, Athen, historisch-topographisch dargestellt (G. Loesckke : fait de seconde main, non au courant, le plan d'Athènes est le plus mauvais qui existe).

Theologische Literaturzeitung. n° 13, 27 juin 1885; Jacobsen, die Quellen der Apostelgeschichte (Krüger : essai manqué). — Ritschl, Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche. (Zoepyfel : 1er article). — Thausing, Dürer, Geschichte seines Lebens und seiner Kunst. (Rade : ouvrage d'une méthode claire et sûre, d'une critique historique pénétrante et qui a fait époque.) — Beck, Grundrisse des gemeinen Kirchenrechts nach Richter-Dove. (Köhler.) — Baur, Das deutsche evangelische Pfarrhaus, seine Gründung, seine Entfaltung und sein Bestand. (Rade.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Dix-neuvième année 27 juillet 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 688, 11 juillet 1885 : The journals of Major-General Gordon at Kartoum, printed from the original mss, introd. and notes by Hake (Burton : l'auteur de l'art, conclut en disant qu'il n'est pas sûr de la mort de Gordon, tous les récits lui paraissent si divers, si *louches* que la réapparition de l'héroïque Anglais ne le surprendrait pas; il ne peut croire qu'un jour il ne serrera pas de nouveau les mains de Gordon et ne félicitera pas de son salut quasi miraculeux l'homme qu'il a toujours regardé comme l'âme même de l'Honneur). — D. Masson, Carlyle, personnally and in his writings. (Wallace : récit sincère et important.) — Salmon, A historical introduction to the study of the Books of the New Testament. — Finch-Hatton, Advance Australia! an account of eight year's work. Wandering a. amusement in Queensland, New South Wales a. Victoria. (Wickham.) — Collier, History of Ireland for schools. (Knox : cette histoire est encore à écrire.) — Gaston Paris, La poésie du moyen âge, leçons et lectures. (Saintsbury : joint le soin du détail à la largeur des vues.) — Current literature (Marquis of Lorne, Imperial federation ; Tcheng-Ki-Kong, The Chinese painted by themselves; Robinson, Introduction to our earliest English literature, from the earliest times to the Norman conquest : fait sans soin et à la hâte.) — Orthography for native names of places (règles adoptées par la Société géographique royale). — Errors in Anglo-Saxon names (Stevenson). — « Asasel » (D. Asher). — Edgren, A compendious Sanskrit grammar. (Macdonell : pourra rendre des services aux commençants à cause de sa brièveté; la seconde moitié du livre est généralement bonne). — Rygh, Norske oldsager, ordnede og forklarede, II et III, Antiquités norvégiennes arrangées et décrites, avec figures sur bois par Lindberg (Stephens : ouvrage de valeur à recommander chaudement à tous ceux qu'intéresse l'ancienne Scandinavie).

The Athenaeum, n° 3011, 11 juillet 1885 : Sir James Stephen, The story of Nuncomar and the Impeachment of Sir Elijah Impey, 2 vols. — Conrad, German universities for the last fifty years, translated by Hutchinson. (Œuvre laborieuse et méritoire sur un sujet de la plus haute importance.) — Mrs. Pennell, Mary Wollstonecraft Godwin. (Assez bon ouvrage sur l'auteur de la « Vindication of the rights of women », soigné, détaillé, mais manque de vie.) — The Lauderdale Papers, edited by Airy, I. 1639-1667; II. 1667-1673. — Lansdell, Russian Central Asia, including Kuldja, Bokhara, Khiva and Merv, 2 vols. (Très méritoire, très important et paraît au bon moment.) — Theological books (Young, Grammatical analysis of the Hebrew, Chaldee and Greek Scriptures; The Book of Psalms in Hebrew; Randolph, Analytical notes on the first and three last of the Minor Prophets [peu utile]; Beal, Non-Christian Religious Systems, Buddhism in China [très intéressant et instructif]; Schnapp, die Testamente der zwölf Patriarchen [important]; Sabatier, La Didachè, ou l'enseignement des Douze Apôtres [des erreurs sérieuses et des notes excellentes]. — The Carpathiote dialect. (Benz.) — Notes on Coleridge. (Caine.) — « Beauty and the Beast » (Pearson). — The genealogy of John Harvard (Rendle). — The Palestine Exploration Found. — Comyns Carr, Papers on art. — Jahrbuch der königlich Preussischen Sammlungen, vol. V. — Notes from Athens. (Hirst.)

Literarisches Centralblatt, n° 29, 11 juillet 1885 : Schnapp, die Testamente der zwölf Patriarchen untersucht. (On différera sur beaucoup de points de détail, mais, en somme, l'auteur est et mène sur le droit chemin.) — Der Codex Teplensis, enthaltend die Schrift des newen Bezeu-

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 27 juillet — 1885

Sommaire : 126. Jensen, Une tablette assyrienne; Zimmern, Les psaumes de pénitence des Babyloniens. — 127. De Pflugk-Harttung, Périclès général. — 128. Cicéron, le pro Roscio, p. p. Landgraf. — 129. Alb. Duruy, Hoche et Marceau. — *Variétés :* Harrisse, Toujours la Colombine. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

126. — **Die sumerisch-akkadische Sprache und ihre Verwandschaftsverhaeltnisse,** von Fritz Hommel. Leipzig, Otto Schulze, 70 pp. in-8, 1884.

— **De incantamentorum sumerico-assyriorum series quæ dicitur shurbu tabula sexta. Commentatio philologica quam scripsit Petrus Jensen nustrupensis.** Monachii ex officina academica F. Strauss. 91 pp. in-8, 1885.

— **Babylonische Busspsalmen umschrieben uebersetzt und erklaert.** Inaugural-Dissertation zur Erlangung des philosophischen Doctorgrades der Universitæt Leipzig, von Heinrich Zimmern. Leipzig, Breitkopf et Hærtel, 17 pp. in-4, 1885.

II

Avec le mémoire de M. Jensen, nous entrons dans le domaine de la philologie sérieuse. Après MM. Oppert, Lenormant, Sayce et moi, M. J. étudie la 6e tablette de la série *shurbu* qu'il traduit et commente d'une façon très complète. Il y a dans le commentaire bien des choses intéressantes dont l'assyriologie fera son profit; beaucoup d'autres stimuleront les recherches futures en appelant l'attention sur des phénomènes peu observés; d'autres enfin seront contestés et demanderont une plus ample confirmation. La restitution des passages fragmentaires est faite avec beaucoup de discernement, grâce à la grande connaissance que l'auteur possède des textes cunéiformes; un petit nombre d'entre eux laissent seuls place au doute. Les travaux de cet ordre ne se prêtent pas bien à l'analyse, mais les observations qui suivent suffiront pour donner une idée de l'importance du mémoire de M. Jensen.

P. 17-18. La lecture *gallu* du groupe *te-lal* a été supposée par moi dans D.R.A.B., p. 31; seulement, au lieu de considérer *te* comme un déterminatif, M. J. cherche à constater pour ce signe la valeur phonétique *gal* = *mul*. — P. 19. Les exemples de noms privés de désinences vocaliques sont trop peu nombreux pour que l'on puisse en conclure que la prononciation vulgaire rejetait les voyelles finales. Pour les mots tels que *arrat*, *mamit*, *tamat*, la chute des voyelles terminales s'explique par leur nature de mots personnifiés, qui les rapproche des noms propres.— P. 21. Bonnes remarques sur l'identité fréquente (primitive?) des signes *um* et *shit*. Le sens de *kuru* reste douteux. — P. 22. Une valeur

kib pour *sag* est peu vraisemblable; *sag-ba* ou *sag-bi* vient de *sagbu* « blesser », ce qui désigne la nature nuisible des serments et des imprécations. — P. 23. La correction *mamit* pour *gal-u* est excellente. — Je persiste à croire que *muruç-qaqqadi* ou *di'u* est un nom de démon. — P. 28. La traduction de *mushtalu* par « prudent » paraît très vraisemblable. — P. 32. Le Ἴλλινος de Damascius présente l'adjectif assyrien *elinu* « haut, élevé » non le pseudo-sumérien *en-lil (la)*, groupe qui se fonde d'ailleurs sur les mots assyriens *enu* « seigneur » et *lilu* « sorte de démon, dont l'hébreu *lîlît* est le féminin ». — P. 34. L'équation *ra-ab-tah-e* = *luzibka* = *luraddika* rend vraisemblable que *ra* remplace quelquefois le précatif *ha*, cela n'empêche pas l'emploi de *ra* comme indice de la première personne. On sait qu'il marque aussi la seconde personne (*Aperçu grammatical*, § 10). — P. 35. Le remaniement proposé par M. J. de la tablette R., v. 20, nº 4 (*Aperçu* l. c., est excellent et j'en profite pour corriger la table des pronoms allographiques que j'y ai donnée :

	Singulier.	Pluriel.
1re pers.	*mal-e*, *a*, *LV*, *mu-lu*, *ra*, *a-na*, *du* (= *gin*)	
2e pers.	*ra*, *e*, *ku*, *a*, *LV*, *IB*, *ab*, *du* (*gin*)	*ni* (= *zi*?) *me-en*
3e pers.	*e-ne*, *she*, *shi*, *la*, *li*, *bi*, *gan* (*hi*)	*ene-ne-ne*, *me-esh*

P. 38. Il est très douteux que *dubbussu* signifie « frère mineur »; c'est peut-être « garçon (cf. ar. *dabsh*) ». L'hiératique *dub-ush-sa* « tablette-dot » joue sur le mot assyrien. — P. 40-41. Le sens de *nish shame lutamâta*, a été établi par Guyard, seulement l'ordre de mentionner le nom du ciel etc. vient du maître et s'adresse à son élève en magie. Je crois que les textes qui renferment cette formule sont des poèmes didactiques et non des hymnes, ainsi qu'on l'a généralement admis. Cela explique pourquoi ils s'ouvrent par un exorde narratif. — L'existence du précatif *a* pour *ha* a déjà été signalée par Lenormant; j'ai oublié de l'enregistrer dans le § 18, 3 de mon *Aperçu*. — P. 45. Une heureuse transcription est *ana ishati innadû* pour *ana ne-ru-u*; nous avons tous été égaré par *nam-ne-ru* = *mamit*. — P. 46. La supposition que le dieu du feu se nommait en sumérien *Ngishwar* ne repose sur rien. Que l'hiératique *mu-sar* « lieu-plante » joue sur l'assyrien *musarû* « parterre », c'est ce qui sera probablement reconnu par l'auteur lui-même. — P. 47. *Amiranu* « tonneau? » vient peut-être de la racine *hmr*; cf. éth. *hamar* « vaisseau »; le rébus hiératique *a-gir (in)* doit son existence à la valeur *gi* du signe *mi*. — P. 48. Au lieu de prendre *shi-ru* pour l'idéogramme de *zakaru* comme je l'ai fait, M. J. le prend pour celui de *namaru* (il ne verra pas le soleil); c'est une leçon excellente. — P. 53. J'ai le premier traduit *budnu* par *veine*, ce qui n'est pas loin du *musculus* que propose M. Jensen. — P. 53. Ma traduction de *ina umi anni* par « à l'instant » est justifiée par l'hébreu *kayyôm*. — P. 54. *ninu, ninushu, ninumishu* sont des formes contractées pour *inu-inu*, *inu-inushu*, *inu-umishu* non pour *ina-inu* etc.; le redoublement de

inu « temps » indique une précision plus grande. Ces formes n'ont rien d'extraordinaire. En ce qui concerne la chute de la voyelle initiale, comparez *mûmmu* pour *um-ummu*. — P. 58. Le verbe *çarapu* signifie « être pur, blanc », jamais « teindre » ; cette dernière idée est évolue à *çarabu*, d'où l'hébreu *çârebet* « marque rouge » ; *çirpu* est donc « du fil blanc ». — P. 62. Les métaphores des passages indiqués ne permettent point de conclure que *kishpu* est une liqueur; comparez par exemple l'expression *kima mê litbukushu* (R., IV, 16, 60) appliquée au démon. — P. 71. La proposition de lire *gaddâlat elâhâtâ* est très ingénieuse et très séduisante. — P. 73-74, note. On ne saurait admettre des formes aussi monstrueuses que *shalandu* et *pallagdu ;* il faut lire *shalantum* et *pallaktum*. — P. 76. Que le signe *ba* soit l'abréviation de *be* lequel se lirait *bod*, voilà deux assertions dont on attend la preuve. — Au lieu de *ulinnu*, je persiste à lire *shamlinnu* « drap, vêtement », héb. *simla;* le pseudo-accadien *sham-li-in* offre le thème du mot assyrien. L'équation *ku* = *çubatu est* connue. — P. 78. A propos de l'hébréo-araméen *qat* « manche », l'auteur répète une ancienne erreur ; ce mot s'écrit aussi *qant* et son pluriel est toujours *qenatôt;* il ne vient donc pas de l'assyrien *qâtu* dont le *n* radical a été perdu, ainsi que dans *pâtu* « devant » pour *panatu*. Le manche est proprement un *qané* « une canne » ; de là l'expression de Job XXXI, 22 : *ezrô'î miqqânâh tishshâbêr* « que mon bras se brise près de l'avant-bras », mot à mot : près de son manche ». C'est un des cas nombreux où l'assyrien s'explique à l'aide de l'hébreu et de l'araméen. — P. 79. L'argumentation sur la prétendue valeur *slag*, *slug* des signes *ud* et *çab* manque de base. La glose II, 27, 7 *c* ne s'occupe pas du signe *ki;* cette lacune est complétée par II, 52, n° 3, 68, indiquant que *ki* se lit aussi *kis*. Quant aux phonèmes hiératiques de *namaru* « être pur, briller », *za-lag*, *si-lag*, *su-lu-ug*, ils viennent du démotique *salahu*, *zalahu* « asperger, purifier » ; leur équivalent *su-us-lu-ug* est formé de l'infinitif shaphel *shusluhu* (II, 26, 65 *cd*). Le sémitisme de *salahu* est prouvé par l'hébréo-araméen *sâlah* « pardonner les péchés » et l'arabe *salaha* « se débarrasser des immondices. » De son côté, le phonème *lah*, *luh*, *lag* semble simplifié de *su-luh* en laissant tomber le signe *su* pris pour un déterminatif ; ainsi *u-rig*, thème de *urqitu* (r. *wrq*) s'abrège en *rig*. Dans le groupe curieux *LV-ku-ud* = *ashlaku*, LV se lit *az* (la preuve sera donnée ailleurs), *ku* équivaut à *za (zi?)*, *ud* à *lag*, de là la lecture *a-za-lag*. Il va sans dire que l'indifférence pour les voyelles dans ces phonèmes comme dans les phonèmes *si*, *sa; mul*, *mal*, *na*, *ni*, *nu* que cite M. J. porte le cachet du phonisme sémitique et je m'étonne que l'habile assyriologue ne l'ait pas remarqué.

P. 81. Excellente correction : *ishatu* pour *isharu*. — P. 82. L'équation *ki-ne* = *kinunu* fait croire que le signe *ne* avait aussi la valeur *nun*. — La forme grecque Ἐυέδωκος répond à *Iau dumuqu* « Iaou le bon » et n'a rien à voir avec la ville de *Eridu*, exprimée au moyen du rébus *eri-*

du(g)ga « ville bonne ». — P. 83. Les mots synonymes qui expriment à peu près l'idée de « flamboyer » sont bien discutés; *shamû* se rattache à *shamû* = ar. *samiya* être haut, élevé. Cf. ar. *'alw* «flamme». Le pseudo-sumérien *shu-hu-uz* constitue le thème de *shuhuzu* (saph. de *ahazu)* « faire prendre le feu »; son équivalent *shu-ru-uz* suppose un verbe *arazu (su, çu)* ayant à peu près la même signification. Peut-être, est-ce celui qui en qualité de phonème indique la prière *tiçlîtu* étant donné que la racine *çalaya* signifie « prier » et « brûler, rôtir ». — P. 86. On ne s'attend pas en Assyrie à une divinité indigène identique au *Du-shara* (Dusarès) des Nabatéens; l'ancien araméen babylonien ne dentalise pas le relatif *z*. — P. 87. Au lieu de *ukabbat* il vaudra mieux lire *uqappad* et comparer l'hébreu *qâphad*. — P. 88. Le fait qu'en pseudo-sumérien le signe *a* veut dire à la fois « père » et « fils » aurait mérité d'être expliqué par l'auteur. — P. 90. *Atabba* est l'arabe moderne *'atêbé* désignant le lac à l'est de Damas.

On pouvait compter d'avance qu'un écrivain aussi érudit et aussi sagace que M. J. prendrait dès sa brillante entrée dans la compagnie des assyriologues une position décidée dans ce fameux débat de Sumer et d'Accad, vieux déjà de dix ans et dont il connaît toutes les pièces. Cette attente n'a pas été déçue. M. J. a fait un pas décisif dans la voie des concessions à la théorie antiaccadienne. Sous ce rapport, le progrès accompli entre le mémoire de M. Eb. Schrader et celui de M. J. est de tout point satisfaisant. Tandis que pour M. Schrader les textes dits bilingues sont de la littérature suméro-accadienne traduite et tout au plus légèrement retouchée par les Assyriens, M. J. y voit un produit d'auteurs sémitiques, qui auraient, il est vrai, tout d'abord écrit leurs compositions en un sumérien émaillé de locutions sémitiques, puis les auraient traduites en un assyrien émaillé de grimoires sumériens. C'est un procédé que beaucoup de personnes ne trouveront pas naturel, mais ne soyons pas exigeant. Le long et pénible débat que j'ai soutenu contre l'école assyriologique tout entière avait pour objet principal de savoir si la littérature religieuse et scientifique des Assyro-babyloniens était le produit du génie sémitique ou non. C'est la première fois qu'un assyriologue de l'école allemande se décide à se rallier à moi pour répondre par l'affirmative. Pourquoi demanderai-je davantage? A chaque jour suffit sa peine; aujourd'hui le principal, demain les accessoires! Le seul regret qu'il me soit impossible de ne pas exprimer, malgré la haute estime que je professe pour le savant auteur, c'est qu'il procède à sa confession de foi sumérienne par voie indirecte, en relevant plutôt les points sur lesquels il n'est pas de mon avis. Après avoir remarqué que l'idéogramme *iz-bal* désigne en même temps, grâce à la loi de l'homophonie, *pilakku* « fuseau » et *pilaqqu* « hache », M. J. écrit : Non consentio cum Josepho Halévy et Stanislao Guyard, linguam quae dicitur summericam (sive scripturam sumericam) ab Assyriis inventam esse contendentibus. Sed non esse linguam sumericam, qualem exhibeant

tabulae preces, incantamenta, etc., continentes, originalem populi Sumeriorum linguam, et ex aliis causis colligi potest et ex novo fortasse hoc exemplo ». Celui qui lira ces mots avant de connaître les centaines de preuves que j'ai données pour démontrer l'origine sémitique des textes religieux, sans ébranler la foi opiniâtre des accadistes, sera tenté de croire que l'origine sémitique des textes bilingues ne faisait jamais ombre de doute pour personne, et que toute la question se bornait à savoir si l'écriture ou le système dit sumérien a une origine sémitique. Non, on n'a pas combattu si longtemps pour une question aussi abstraite : le véritable objet du débat, c'était bien l'origine de la littérature cultuelle, poétique et scientifique représentée par les textes unilingues et bilingues existants. Étant convaincu que M. J. n'a pas eu la moindre intention d'affaiblir le résultat que j'ai obtenu après une lutte pénible de plus de dix ans, je tiens à rétablir la vraie nature de la question. Du reste, ce n'est pas le moment de me plaindre. Les choses ont marché vite en Allemagne et M. Jensen est déjà distancé par un assyriologue plus récent, auquel je veux souhaiter la bienvenue.

III

Le mémoire de M. Zimmern est consacré aux psaumes de pénitence (Busspsalmen) des Babyloniens. C'est sur les poésies de cette nature, presque toujours rédigées en double version, que M. Schrader s'était fondé pour déclarer en 1875, que le *parallelismus membrorum* de la poésie hébraïque, voire le monothéisme lui-même étaient empruntés au peuple de Sumer et d'Accad, de race ouralo-altaïque ou turco-finnoise. Mes critiques n'ont produit sur M. Schrader que ce seul effet de lui faire abandonner l'hypothèse touranienne, mais il n'a jamais renoncé à son idée de l'origine sumérienne de la littérature des psaumes, du parallélisme et du monothéisme hébraïques. M. Z., élève de MM. Schrader et Delitzsch et écrivant en 1885, donne aussi aux psaumes cunéiformes l'épithète de « Babyloniens », mais seulement au sens géographique, parce que leur origine est la Babylonie et non l'Assyrie, mais il nous avertit explicitement qu'il ne les appelle pas non plus « suméro-accadiens » parce que, malgré leur rédaction pour la plupart bilingue, conformément à l'intuition qui leur sert de base, ils n'ont pu venir que d'un ordre d'idées sémitiques et de plus, parce que la version assyrienne, loin d'avoir l'air d'une traduction interlinéaire, se montre plutôt par ses formes, sa syntaxe et son vocabulaire comme appartenant aux parties les plus belles, les plus finement développées de la littérature assyrienne (... auch nicht etwa sumerisch-akkadisch weil sie, trotz ihrer meist bilinguen Abfassung, gemäss der ihnen zu Grunde liegenden Anschauungsweise nur aus semitischem Gedankenkreise hervorgegangen sein können, und auch das Assyrische sich durchaus nicht als blosse Interlinearversion gibt, vielmehr durch Formen, Syntax und Wortschatz mit zu den schönsten, am feinsten durchgebildeten Teilen der assyris-

chen Literatur gehört). M. Z. ne fait que résumer ce que j'ai dit en 1878 à propos d'un psaume assyrien choisi comme modèle du genre : « Ce morceau, comme en général tous les textes d'un style relevé, porte le cachet particulier à la poésie sémitique, le *parallelismus membrorum*. Celui qui prendra la peine de comparer les psaumes ne tardera pas à remarquer de nombreuses analogies de style et de rendu entre la poésie assyro-babylonienne et la poésie hébraïque, analogies qui seraient impossibles si la première ne consistait qu'en traductions faites sur des textes rédigés dans un idiome non sémitique. (Mélanges de critique et d'histoire, p. 354). » Quelques pages plus haut, à propos des proverbes bilingues, j'ai écrit ceci : En dehors de leur valeur intrinsèque, les sentences et proverbes qui précèdent ont pour nous ce prix inestimable qu'ils portent un cachet sémitique tellement évident que sans être aveuglé, il est impossible de ne pas le voir. Sortis du plus profond génie populaire, ces proverbes sont moulés dans des formes si vivaces, sont encadrés de tours de phrase si particuliers qu'il est absolument impossible de les traduire mot à mot dans une autre langue. Et cependant le mot-à-mot est aussi étroit que possible dans les deux colonnes parallèles et, qui plus est, la version assyrienne est beaucoup plus concise et mieux agencée que celle d'en face. Des faits pareils montrent nettement que nous ne sommes pas en présence d'un texte traduit d'une langue dans une autre, mais d'un même original transcrit dans deux systèmes différents (*Ibidem*, p. 330). Je vois avec plaisir que M. Z. a là-dessus complètement abandonné l'opinion de son maître pour se rallier à la mienne; seulement comme M. Z., empêché par des considérations que j'apprécie parfaitement, n'a pas cité la source de ses informations, je suis obligé de l'indiquer dans l'intérêt de la chronologie des études assyriennes.

Après avoir reproduit quelques opinions connues sur l'âge et l'emploi des psaumes dans certaines cérémonies rituelles, M. Z. consacre tout un chapitre à la question de Summer et d'Accad. Des derniers travaux pour l'accadisme, M. Z. mentionne les mémoires de MM. Hommel et Schrader. En ce qui concerne le premier, il avoue ne pouvoir le juger au point de vue de la philologie turque, mais il reconnaît que M. Hommel a souvent fait violence au sumérien pour le besoin de la cause. Nos lecteurs savent déjà ce qu'il faut penser de ce travail entrepris sans une connaissance suffisante des idiomes turcs et avec le parti pris de pallier ou de supprimer tous les faits linguistiques qui rendent le rapprochement impossible. Le travail de M. Schrader est plus favorablement apprécié; M. Z. regrette seulement que M. Schrader se soit mis à défendre des positions qu'il faut certainement abandonner (nur das Eine ist schade, dasse die teilweise sehr sachgemässen Ausführungen in Schrader's neuester, diese Streitfrage behandelnden Schrift, dadurch in etwas verlieren, dass sie Positionen zu halten suchen, welche sicherlich aufzugeben sind). Les concessions à faire se résument dans la

reconnaissance du sémitisme de plusieurs vocables assyriens qui figurent dans les textes sumériens, dans les gloses et les idéogrammes simples ou composés; puis, des jeux de mot et des rébus fondés sur l'homophonie, etc., c'est-à-dire de tous les traits caractéristiques que j'ai signalés pour prouver l'origine assyro-sémitique de tous les textes dits sumériens ou accadiens (p. 5-7). En adoptant la comparaison présentée par M. Pognon avant son ralliement à mon opinion, du sumérien des bilingues avec le latin des moines, M. Z. se demande si les textes de *Hammurabi* et de *Gudea* ne sont pas rédigés en un sumérien plus exempt d'assyriacismes que les documents postérieurs (p. 7). A cette question précise, je donnerai tout-à-l'heure une réponse précise, qui, je l'espère, convaincra bien le savant auteur. L'un des points les plus importants du débat se rapporte à la différence présumée entre un texte sumérien, si sumérien il y a, et un texte assyrien rédigé en idéogrammes; j'ai prouvé contre M. Schrader qu'il n'existe aucune différence tranchée et que, par conséquent, les anciennes inscriptions des rois babyloniens, ont pour base le pur assyrien sémitique; M. Z. se rallie à mon opinion en produisant quelques exemples nouveaux de ce principe graphique, bien qu'il ne cite pas ma réponse à M. Schrader, où ce principe fondamental a été démontré tout au long. Il paraît que cette concession n'a pas été faite sans regret, car M. Z. cherche à l'atténuer en prétendant que ce n'est là qu'un accessoire et que la lutte culminait dans la question de savoir s'il y a jamais eu une langue sumérienne ou s'il n'y en a pas eu (Aber in diesen Punkte gipfelt ja auch gar nicht die Streitfrage, ob es jemals eine sumerische Sprache gegeben hat oder nicht). M. Z. me permettra de rétablir les faits : le titre du mémoire de M. Schrader : « Zur Frage nach dem Ursprung der altbabylonischen Cultur » suffit pour lui faire voir que l'objet de la lutte était avant tout l'origine de la littérature babylonienne, et non pas l'existence préhistorique d'une langue non sémitique en Babylonie. Les accadistes ont toujours nié que la littérature cunéiforme fût le produit du génie sémitique; les antiaccadistes au contraire l'ont toujours affirmé, parce que pour eux, il n'y avait pas de traductions, mais des rédactions primitives. Voilà le vrai enjeu de la discussion, enjeu digne et précieux entre tout parce qu'il s'agit d'une civilisation antique ayant rayonné non seulement sur la race sémitique tout entière, mais aussi sur le monde aryen. Donc, quand M. Z. admet, non sans quelque réticences il est vrai, le sémitisme de la littérature assyro-babylonienne, il donne raison aux antiaccadistes et réduit le litige à un mince problème de philologie préhistorique qui, tout au plus, démontrerait l'origine non sémitique de l'écriture cunéiforme.

Qu'on se l'avoue ou non, un fait est acquis, l'accadisme intransigeant est mort et bien mort. Le néo-accadisme, se bornant à affirmer l'existence du sumérien comme langue préhistorique, puisqu'on ne produit aucun texte rédigé sans mélange de sémitismes, s'évanouira dès que l'on se sera convaincu des deux points suivants : 1° que les textes

sumériens des plus anciennes dates sont aussi remplis de jeux de mot et de tournures sémitiques que les textes les plus modernes; 2° que les sons fondamentaux du syllabaire reposent sur des vocables assyriens. J'ai tant de fois prouvé ce dernier point et la nature purement graphique des formes soi-disant dialectales, que je me contente de renvoyer M. Z. à mes écrits précédents, principalement à mon *Aperçu grammatical*. Sur le premier point, et pour me conformer à son désir, je consens à venir en aide à la bonne volonté de M. Z. en donnant ci-après la transcription d'un texte réputé sumérien de Kimtou-rapashou, dit Hammurabi auquel j'ajoute une version assyrienne en regard :

1	an-ri	(ana) ilat
2	za-ri-un-ki	Zaram (?)
3	nin me-lam-ma-ni	sha melemmisha
4	an ki a lal	shame (u) irçiti umallu
5	nin-a-ni ir	beltishu
6	ha-am-mu-ra-bi	Kimtu-rapashtu
7	ka-DE-a an-na	munambu Ani
8	an en bil da	bel da-
9	ga-ni	gani
10	she-ga an-par	migir Shamash
11	sib lib hi hi	ri muthib lib
12	an çur-ud kit	(il) Marduk
13	ri lib ki-ram	mushallu naram lib
14	an-ri kit	(il) Ilti
15	lu-gal ag-ga	sharru dannu
16	lu-gal KA-dingir-ra-ki	shar Babilu
17	lu-gal ki-in-gi	shar Shumerim
18	ki bur-bur	(u) Akkadim
19	lu-gal an ub-da	shar kibrati
20	IV-ba kit	irb*a*'i
21	lu-gal BARA BARA	shar (sha) parakki
22	an gal gal e-ne	ilani rabuti
23	shu bil	eshshis
24	ne in ag-a	ebûsh
25	ud an-ri	inushu iltu
26	shi um un ga-ni	tukultishu
27	ki-en-gi ki bur-bur	mat Sumerim u Akkadim
28	nam en bi e-ne	ana belutishu
29	mu-na-an shum-	iddin-
30	ma ta	shu
31	ku ka bi	çirrazina
32	shu ni ku	ana idashu
33	ne in si-a	umallu
34	an- ri	(ana) ilti
35	ki ram-ma-ni ir	naramishu

36	za-ri-VN-ki	(ina) Zaram (?)
37	er nam-nin-a ka na	er belutisha
38	e zi kalam-ma	bit napshat-kalama
39	e ki ram-ma ni	bit naramisha
40	mu-na ni-in kak	ibnu

« A la déesse de Zaram (?) dont la splendeur remplit le ciel et la terre, sa dame, Kimtou-rapaschtou, proclamateur de Anou et de Bel-dagan. adorateur de Schamasch (soleil), pasteur qui satisfait le cœur de Marduk, magnifique, délice du cœur de la Déesse, roi puissant, roi de Babylone. roi de Sumer et d'Accad, roi des quatre régions, qui a réparé les sanctuaires des grands dieux; au jour où la Déesse sa protectrice donna à sa seigneurie le pays de Summer de d'Accad et mit dans sa main les rênes (du gouvernement), il a construit à la Déesse qu'il aime, dans la ville de Zaram (?) qu'elle aime, le temple Vie de l'Univers, son temple de prédilection ».

Joignons-y tout de suite l'inscription A de Mounamboû dit Gudea que nous empruntons à l'excellente dissertation de M. Amiaud. Nous y ajoutons une version phonétique.

an nin har-sag	(ana) Belit shadi
nin er da-sar-a	karibat eri
ama tur tur ne	um marisha
nin a ni	beltishu
KA-DE-a	Munambû
pa-te-si	ishak
shir-bur-la-ki kit	Shirburla (?)
e er gir-su-ki ka ni	bit ina erisha Girsu
mu na kak	ibnû
DVP α araza ni	dip α ellutisha
mu na dim	epush
iç-ku nin mah nam nin ka ni	(ana) surqini mahhê sha belutisha
mu na dim	epush
e mah ni a	(ina) bit rubutisha
mu na ni β	ishkun
kur mâ-gan ki ta	ishtu shad Magan
TAG ag im ta tul-du	aban ushu ushéli
alan-na-ni ku	ana çalamisha
mu tu	iptuq
nin an-ki a nam tar-ri ne	belit mushimat shame ircitim
an nin tu	belit talitti

ama dingir-ri	um ilâ-
ne kit	ni
ka-DE-a	(sha) Munambu
LV E kak-a ka	banu bitaka
nam ti-la ni	balathishu
mu shud	labiri
mu ku mu na	ana shumishu
sâ	ibbi
E-a mu na ni [illegible]	(ina) biti ishkun.

« A Belit-shadi, protectrice de la ville, mère de ses habitants, sa dame, Mounambou, gouverneur de Sirburla (?), a bâti un temple dans sa ville de Girsou. Il a fait faire son autel (?) sacré, il a fait faire le trône élevé de sa divinité; il les lui a consacrés dans son temple saint. Des montagnes du pays de Magan il a fait tirer un bloc de diorite; il l'a fait tailler pour sa statue. « Déesse qui fixe les destins du ciel et de la terre, Belit-talitti, mère des dieux, de Mounambou, le constructeur du temple, prolonge la vie! » tel est le nom dont il l'a nommée (la statue), et il l'a consacrée dans le temple ».

Cela se passe de commentaire : non seulement les traits principaux de la grammaire et de la syntaxe de ces textes sont assyriens, mais les mots assyriens plus ou moins abrégés ou défigurés y foisonnent et se reconnaissent du premier coup. Contentons-nous de mentionner parmi les plus frappants du premier exemple *melam* = *melammu* (3), *an* = *Anu* (7), *en* = *enu* = *belu*, *lil* = *lillu* (8) *dagani* = *Daganu* (8-9), le dieu Dagon; *ram* = *râmu* (13 *passim*, héb. *râham)*, *ag* = *aggu* (15) *arba* (20), *kalam* = *kalamma.* Un jeu de mot purement assyrien fait que le signe *bil* = *ishatu* « feu » exprime aussi *eshshis* (r *hdsh)* « de nouveau ». Dans le second texte, on relève : *ama* = *ummu, gir-su*, *Girsu*, DVP = *duppu, mah* = *mahhu*, *nam-tar*, *namtaru* (r *mtr)*. Il y a plus, M. Amiaud a démontré avec beaucoup de sagacité qu'en ancien sumérien comme en assyrien la forme simple du verbe s'employait dans les propositions principales et la forme prolongée dans les propositions subordonnées, introduites par le pronom relatif ou par une conjonction. Une pareille conformité de construction intime montre bien qu'aux anciennes époques le système hiératique était encore plus imprégné du génie de la langue assyrienne qu'aux époques postérieures. En un mot, l'accadien ou sumérien pur est une chimère; il ne se trouve nulle part, parce qu'il n'a jamais existé! — O suméro-accadistes

Lasciate ogni speranza.

J. Halévy.

---

127. — **Perikles als Feldherr,** par Julius von PFLUGK-HARTTUNG; Stuttgart, W. Kohlhammer, 1884, In-8 de IX-143 p.

L'auteur de ce petit livre avoue lui-même (p. V) que depuis longtemps il a cessé de s'occuper d'histoire ancienne pour étudier l'histoire du moyen-âge; mais l'antiquité lui est demeurée chère et il y revient avec plaisir. Sans être un tacticien de profession, ses souvenirs de la guerre de 1870, à laquelle il a pris part, et la lecture de quelques ouvrages militaires l'ont mis à même d'écrire le court mémoire dont on vient de lire le titre (p. VI).

Après avoir rappelé les expéditions de Périclès contre Sicyone, en Acarnanie, dans la Chersonnèse de Thrace, etc., M. J. von Pflugk-Harttung aborde la guerre de Samos, puis la guerre du Péloponnèse, dont il raconte longuement les trois premières années. Le jugement qu'il porte sur la conduite de Périclès comme homme d'Etat et comme général, durant ces événements, nous semble quelque peu sévère (pp. 110 sqq.). A ses yeux, Périclès, général médiocre, bien inférieur à Cimon, par exemple, ne mériterait même pas la réputation d'habile politique que l'histoire lui a faite. Thémistocle, Epaminondas seraient bien au-dessus de lui (p. 113); Cléon, par certains côtés, lui aurait été très supérieur *(ibid.)*; mais le malheur voulut que Cléon fût un mauvais général et qu'il rencontrât comme adversaire Brasidas. Il nous paraît y avoir, dans tout cela, à côté d'idées justes, une certaine exagération. Le travail n'en est pas moins intéressant à lire. Il se termine par un appendice où l'auteur cherche à déterminer la situation de l'île de Tragia, près de laquelle Périclès battit les Samiens en 440 (Thuc., I, 116, 1).

Paul GIRARD.

---

128. — Dr Gustav LANDGRAF. **Ciceros Rede für Sex. Roscius aus Ameria.** I: *Text mit den Testimonia veterum und dem Scholiacta Gronovianus, Erlangen*, 1882, in-8, 1-84 p.; *Kritischer Anhang*, p. 85-117; II: *Kommentar, Erlangen*, 1884, p. 118-412; *Index*, p. 413-427.

Le titre seul de cette édition montre qu'elle contient une étude étendue et approfondie du *Pro Sex. Roscio*. On voit qu'il ne s'agit pas ici d'une édition classique [1], mais d'un travail fondé sur une révision attentive des sources du texte avec un commentaire développé. Toutes les difficultés que présente le discours, y sont sinon résolues, du moins examinées avec soin; l'auteur connaît et a judicieusement employé les travaux assez nombreux qu'on a publiés dans ces dernières années sur la langue et le style de Cicéron.

---

1. L'auteur a donné à part, en 1882, dans la collation de Perthes, à Gotha, une édition destinée aux élèves.

Aussi convient-il de recommander la lecture de ce riche commentaire aux étudiants de nos facultés et à tous les professeurs de latin. Comme il est écrit avec une grande clarté, il leur permettra d'apprendre beaucoup sans trop de peine, et en attirant leur attention sur des mots et sur des tournures qui sont d'ordinaire mal comprises, il leur procurera le double avantage de savoir un peu plus et de savoir beaucoup mieux.

Le meilleur enseignement qu'on puisse leur proposer n'est cependant pas contenu à mon avis dans l'ouvrage même que je recommande. Je le tirerais plutôt de la suite des publications de M. Landgraf. En 1878, il donnait à Würzbourg une dissertation intitulée: *De Ciceronis elocutione in orationibus pro P. Quinctio et pro Sex. Roscio Amerino conspicua :* travail estimable sans doute, mais bien inférieur à celui que H. Hellmuth publiait la même année sur le même sujet [1].

Trois ans plus tard M. L. donnait dans les *Acta seminarii Erlangensis*, II (1881), une excellente dissertation : *De figuris etymologicis linguæ latinæ*. Enfin depuis l'édition du *Pro Roscio*, dédiée à Ed. Wölfflin et très digne de lui être dédiée, M. L. dirige la réimpression soignée et soigneusement complétée de la syntaxe de Reisig [2].

Il me semble que de ces dates, de ces titres d'ouvrages, dont les derniers laissent si loin derrière eux les premiers essais du début, tout étudiant peut conclure quels rapides progrès on fait dans nos études, sous une bonne direction, à la seule condition qu'on choisisse bien et qu'on s'applique à bien connaître le domaine restreint que l'on veut exploiter.

Pour revenir au *Pro Roscio*, l'on ne peut sans doute tout approuver sans réserve dans ce travail. Il n'était pas tout à fait juste de comparer comme on l'a fait, cette édition au *Lælius* de Seyffert. Il s'en faut que M. L. ait la même sûreté de doctrine. Je suis certain qu'il n'y prétend pas. D'autre part, beaucoup de ses conjectures sont à peine vraisemblables. On aurait mauvaise grâce à insister surtout quand on voit que du texte au commentaire, M. L. en a de lui-même sacrifié un assez bon nombre. Je me bornerai à une critique que me pardonnera facilement M. L., car elle est générale. On eût pu l'adresser à Seyffert ; on l'adresserait surtout à la plupart des derniers éditeurs de Cicéron.

Est-il bon de donner au commentaire d'un ouvrage assez facile une telle étendue ? Peut-on saisir la suite du discours en lisant les notes, et leur nombre et leur longueur ne contraint-il pas tout lecteur de choisir entre Cicéron et son interprète ? Autrefois, dans les premières éditions, dans celles de Richter comme celles de Halm, il y avait quelque blanc entre les remarques mises au bas des pages. Voici qu'on le supprime et que

1. En voici le titre exact : *De sermonis proprietatibus quæ in prioribus Ciceronis orationibus inveniuntur* : *Acta seminarii Erlangensis*, I, 1878.

2. Reisig, *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft mit den Anmerkungen von* Haase, *neu bearbeitet von* Schmalz, *und* (à partir du § 223) *von* Landgraf. Calvary, Berlin, 1884.

de plus en plus les notes se hérissent de longues files de chiffres et de renvois. Le lecteur s'y reporte d'abord consciencieusement. Mais il s'aperçoit bien vite qu'il n'est pas toujours payé de sa peine: il prend le parti d'en croire l'auteur sur parole. Dès lors à quoi bon tant de preuves que nul ne vérifie? Il faudrait de longues journées, non pour digérer, mais pour lire les commentaires qu'aujourd'hui l'on nous donne; mais qui dispose aujourd'hui de tels loisirs, et si on en a, les emploie-t-on à lire des notes? Si donc le lecteur est forcé de choisir, fût-ce au hasard, dans ce second ouvrage plus long que le premier, ne vaudrait-il pas mieux que ce choix fût fait judicieusement par l'auteur même du commentaire?

J'ajoute, pour être juste, que sur ce point M. Landgraf est plus excusable que personne. Il a pu craindre qu'à diminuer le nombre de ses pages, il diminuât aussi le nombre de ceux qui diront l'avoir lu. Qu'il en soit donc comme il l'a voulu. Je lui souhaite chez nous, pour tout ou partie de son livre, beaucoup de lecteurs.

E. Thomas.

---

129. — Albert Duruy. **Hoche et Marceau.** Paris, Hachette, in-8, 191 p. Prix : 1 fr. 50.

Quoique ce livre soit surtout destiné à la jeunesse (il fait partie de la « Bibliothèque des écoles et des familles »), il mérite d'être recommandé à tous les amis de l'histoire.

L'auteur a rapproché deux héros qui ont plus d'un trait commun. « Tous deux débutent dans la vie par l'isolement et l'abandon,... tous deux, au sortir de l'enfance, s'engagent, et, pour leur coup d'essai dans la carrière des armes, le 14 juillet, ils passent à l'émeute. Tous deux... se poussent au premier rang, en moins de temps qu'il n'en fallait autrefois pour gagner une lieutenance, et sont généraux en chef à vingt-quatre ans. Tous deux commandent en Vendée, s'illustrent et meurent sur le Rhin. Tous deux enfin, ils tombent à la fleur de l'âge, en pleine force et en pleine gloire et viennent, à quelques mois de distance, s'étendre l'un à côté de l'autre, pour dormir leur dernier sommeil. C'est le même sol qui recouvre et c'est le même monument qui abrite leurs cercueils jumeaux. Comme l'héroïque Kléber, à Strasbourg, ils ne reposent pas en terre française, en terre sainte. Ils sont là-bas, à Petersberg, près Coblentz, en Prusse » (p. 5 et 6 de l'*Avant-propos*).

La biographie de Hoche, telle que nous la raconte M. Duruy, est un précis très exact et très vivant de la carrière du vainqueur de Wissembourg. L'appareil des notes et des renvois fait défaut, parce que la place a manqué. Mais le livre a été composé d'un bout à l'autre sur les pièces et les documents; l'œuvre de M. D. est celle d'un historien; le Hoche qu'il décrit, nous apparaît dans sa correspondance, dans ses actes, avec son

caractère agité et soupçonneux, son ambition insatiable et sans scrupules. M. D. n'hésite pas à s'écarter du Hoche consacré; il le montre prêt à monter à cheval au premier appel de de Barras; il raconte que son héros fit, à l'exemple du Directoire, un coup d'état dans son armée; qu'il destitua ou mit en état d'arrestation ses anciens camarades; qu'il porta contre Kléber une dénonciation inouïe. « Ce n'était pas par la mesure que brillait Hoche; comme toutes les natures exaltées, il apportait souvent dans ses jugements sur les hommes et les choses une violence de parti-pris et des exagérations regrettables » (p. 121). On voit que M. D. ne se paie pas de jugements reçus et ne reproduit pas un portrait de convention. Il dira même (p. 58) que Hoche était mal élevé; « en entrant à la Conciergerie, il avait encore les rudes façons d'un officier de fortune; sa conversation manquait d'élégance; son style, de décence. Il parlait volontiers l'ignoble langue du père Duchêne; ses lettres d'Alsace au Comité de salut public, au ministre de la guerre, à ses collègues surtout, sont pleines d'expressions triviales, sentant le corps de garde, et tout à fait déplacées dans la bouche d'un général. » Il lui reprochera d'avoir gardé le silence après Quiberon, de n'avoir pas dit un mot « qui eût peut-être sauvé la vie d'un millier de braves gens », de n'avoir pas eu « une minute d'attendrissement, une ligne un peu chaude, un peu généreuse », de n'avoir pas « couronné par une bonne action un brillant fait d'armes » (p. 103-105). En réalité, la figure de Hoche, une des plus grandes de la Révolution et une de celles qui semblent le plus connues, nous est parvenue très altérée. On a revêtu ses traits de la plus rare perfection. On lui a tout donné, beauté, pureté, grâce mélancolique et fière. Il passe encore pour un grand administrateur, pour un politique de premier ordre, pour un républicain austère, désintéressé, magnanime. Mais M. D. rend au personnage sa physionomie propre. « L'histoire, dit-il très justement, même lorsqu'elle s'adresse à des jeunes gens, leur doit avant tout la vérité, dût celle-ci leur enlever quelque illusion. Au surplus, le mal ici n'est pas bien grand. Si le point de vue change, s'il faut renoncer à Cincinnatus et si, vu de plus près, le héros qui cachait l'homme et ses faiblesses perd un peu de sa perfection légendaire, les morceaux, Dieu merci, en sont bons et l'on taillerait encore dedans plus d'une statue de bronze aujourd'hui. Hoche avait été trop exalté, c'est certain. Son caractère, ses talents eux-mêmes n'avaient pas encore été jugés avec assez de liberté; mais n'eût-il pour lui que sa belle campagne de 1793, Wissembourg et Landau, qu'il sera toujours difficile à des cœurs français de lui refuser leur reconnaissance et leur admiration » (p. 150).

Je cite encore dans cette excellente biographie quelques points que M. D. a su traiter avec beaucoup de savoir et tout le talent qu'on lui connaît : la campagne d'Alsace (p. 36-49); Hoche à l'armée des côtes de Cherbourg (p. 66-84); la pacification de la Vendée (p. 106-117) et particulièrement le récit saisissant de Quiberon (p. 85-105). On remar-

quera ce que dit M. D. à propos de la fameuse capitulation; il soutient avec raison qu'il n'y eut pas à proprement parler de capitulation, que Sombreuil n'obtint pas des généraux la promesse de la vie sauve pour ses compagnons et eut le tort de s'en rapporter aux propos de quelques soldats [1].

La biographie de Marceau qui suit celle de Hoche (p. 151-191) est faite avec le même soin et la même conscience. M. D. nous montre Marceau en Vendée, et à l'armée de Sambre-et-Meuse, pendant les campagnes de 1793 (Cholet, La Croix-de-Bataille, Pontorson, Antrain, Le Mans), de 1794 (Fleurus, bataille de l'Ourthe, Düren, prise de Coblentz), de 1795 (blocus d'Ehrenbreitstein), de 1796. Il raconte avec émotion la mort et les funérailles du jeune général. Il apprécie dignement ce loyal et chevaleresque caractère. « Tout de premier mouvement, très impressionable, il se laissait parfois dominer par la vivacité de ses sentiments, mais ni l'intérêt, ni l'ambition ne le guidèrent jamais. Bon camarade et ami dévoué, paternel sans faiblesse avec le soldat, pitoyable aux vaincus, affable avec tous, dur pour lui seulement, il avait le caractère et l'âme à la hauteur de l'intelligence. Rien de touchant comme l'affection qui l'unissait à Kléber; elle s'était scellée dans un jour de bataille; elle dura jusqu'au bout, avec une nuance de respectueuse déférence chez l'un et de protection chez l'autre » (p. 190).

On ne peut chicaner M. D. que sur de très menus détails; mais nous savons qu'il aime la critique et la contradiction. Pourquoi écrit-il Leveneur au lieu de *Le Veneur* (p. 25-26) et ne dit-il pas que Hoche témoigna toujours au vieux général une vive affection et l'appela son second père?

Si Hoche servait dans le régiment de Rouergue (il fallait ajouter, pour plus de clarté, le 58e régiment), n'a-t-il pas assisté au siège de Thionville [2]? Teissier nous dit d'ailleurs que ce siège fut pour Hoche une école militaire et qu'il allait, avec Semellé, faire le coup de feu avec les vedettes. (*Hist. de Thionville*. Metz, 1828, p. 464).

En citant le passage si connu des mémoires de Riouffe sur les prisons, ne fallait-il pas rectifier quelques chiffres rapportés par l'ami des Girondins (p. 56)? Ces négociants de Sedan (Riouffe dit vingt-cinq) étaient au nombre de *vingt-sept*, et ces jeunes filles de Verdun (Riouffe dit quatorze) au nombre de *sept*.

P. 74 « l'intrigant du nom de Cormatin » n'est autre que l'adjudant-général Desoteux qui fut proscrit par l'Assemblée constituante, en même temps que Bouillé, Klinglin et Heymann.

P. 87, pourquoi le poste de Sainte-Barbe n'est-il pas indiqué sur la carte de la presqu'île de Quiberon ?

P. 90 et 146, me permet-on de dire, à propos de Chérin, le fidèle chef

1. M. Albert Duruy, trop modeste, a négligé de citer en note le remarquable article qu'il a publié sur Quiberon dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 juin 1884).
2. Ce détail semble avoir échappé à presque tous les biographes de Hoche.

d'état-major de Hoche, que ce brave soldat repose, lui aussi, en terre étrangère? J'ai vu l'an dernier, aux portes de Huningue, le monument qui lui fut élevé et qui porte l'inscription suivante : « A Chérin, général de division, blessé à Riesbach, en avant de Zurich, le VII prairial, mort à Huningue le XX prairial an VII ».

P. 107, est-il exact de dire que lorsque d'Artois vint débarquer à l'île Dieu, un Bourbon se montrait pour la première fois aux armées? Les comtes de Provence et d'Artois avaient fait la campagne de 1792 à la tête du corps d'émigrés qui suivait l'armée prussienne.

La biographie de Marceau est peut-être un peu maigre. En tout cas, l'héroïque Chartrain fut nommé capitaine, non pas du deuxième, mais du *premier* bataillon d'Eure-et-Loir (p. 155).

Ce bataillon fut-il désigné « comme un des meilleurs » pour faire partie de la garnison de Verdun (p. 157)? D'après les *Observations* du maréchal-de-camp Galbaud, d'après Buirette, l'historien de Sainte-Menehould, enfin d'après une lettre de Marceau (Doublet, p. 142) qui rougit de commander à des *lâches*, ce bataillon était un des plus mauvais de l'armée, et ce ne fut pas « au premier bruit de la marche de Brunswick » qu'il vint s'enfermer dans la forteresse, puisque Marceau nous dit lui-même qu'il est arrivé le jour de l'investissement (Doublet de Boisthibault, p. 141).

On sait que Marceau fut chargé de porter à l'ennemi la capitulation. « Quand on l'introduisit auprès du roi, dit M. D. (p. 158), sa voix était frémissante, ses yeux remplis de larmes ; malgré la dignité de son attitude, il y avait dans toute sa personne je ne sais quoi de fier et d'imdomptable ». Où M. D. et avant lui tous les biographes de Marceau, y compris Doublet, ont-ils puisé ce détail? ils l'ont emprunté tout simplement à Sergent, le septembriseur et le beau-frère de Marceau. Dans la séance du 9 février 1793, Cavaignac, chargé du rapport sur la reddition de Verdun, proposa de traduire devant une cour martiale les membres du conseil défensif de la place. Ce fut alors que Sergent, député de Paris, prononça ces paroles : « Pour vous prouver que le conseil défensif, en partie composé de jeunes gens, n'est point coupable..., c'est que le commandant du bataillon d'Eure-et-Loir, obligé d'aller dans le camp ennemi pour y rédiger les articles de la capitulation, en y entrant, répandait des pleurs de sang. » Ce mot emphatique de Sergent, *pleurs de sang*, a inspiré tous les biographes de Marceau, et Doublet disait déjà (p. 5) « en présence du roi de Prusse, il ne put maitriser son émotion ; ses larmes coulèrent, des larmes de sang! » Mais il n'est pas prouvé que Marceau — et j'en serais d'ailleurs fâché pour lui — ait pleuré devant Frédéric-Guillaume; Sergent voulait sauver son beau-frère; il imagina sans doute, pour mieux toucher la Convention, ces larmes de Marceau. En tout cas, le jeune officier, dans sa lettre du 7 septembre à Maugars (Doublet, p. 144) dit simplement en post-scriptum : « C'est moi qui ai été au camp du roi de Prusse et qui ai réglé les articles de la capitula-

tion. » Le prince royal le vit arriver au camp et il écrit dans ses *Réminiscences :* « Vers midi, arrivée au quartier-général d'un lieutenant-colonel accompagné d'un trompette; tous deux ont les yeux bandés. » A notre avis, on ne sait absolument rien de l'attitude de Marceau au quartier-général prussien, et M. D. qui désire ruiner les légendes, nous saura gré de détruire celle-là.

Ce qu'on sait, et ce qu'on devra dire désormais dans une biographie de Marceau, c'est que le jeune officier ne signa pas la capitulation, car son nom ne figure pas au bas de la délibération du conseil défensif de Verdun « opinant à ce que le commandant de la place le rende dans les vingt-quatre heures » (Dommartin, *Beaurepaire,* p. 83). Ce qu'on sait, c'est qu'il était d'avis que la place n'était pas tenable, mais qu'il fallait y rester deux jours de plus » (Doublet, p. 142) [1].

P. 159, M. D. dit que « Marceau n'eut pas l'honneur d'assister à cette mémorable journée (de Valmy) qui vit pour la première fois nos jeunes troupes se mesurer avec les vieux régiments de Frédéric et les tenir en échec ». C'est vrai, mais il fallait peut-être ajouter que Marceau servait dans le corps de Dillon, qu'il campait dans le bois de Courupt [2], qu'il repoussa le 17 et le 20 septembre — le jour même où s'engageait la canonnade de Valmy — les attaques des Austro-Hessois; j'ai moi-même, écrit-il à Maugars le 24 septembre, été chargé de la poursuite des fuyards et je les ai menés jusqu'au bord de leur retranchement. Le rôle du jeune officier pendant la campagne dite de l'Argonne méritait donc quelques lignes de plus; il se déclare dans cette même lettre « dévoué entièrement à la chose publique »; il souffre de la faim, mais, dit-il, *pro patria mori oportet.*

Plus loin, p. 161, pourquoi M. D. n'a-t-il pas observé que Marceau quitta le bataillon de volontaires qu'il commandait pour entrer dans la légion germanique comme simple lieutenant en premier?

Je ferai enfin une dernière observation. M. D. parle p. 191 du monument élevé à Marceau par l'armée de Sambre-et-Meuse : « une pyramide de pierre avec des noms de bataille pour tout ornement. » J'ai vu ce monument il y a trois ou quatre ans. Il est au contraire surchargé d'inscriptions de toute sorte (noms de bataille; circonstances

1. A ce propos, qu'on me permette encore de traiter et d'éclaircir un léger détail que M. D. a bien fait de négliger dans son volume, mais que devront citer les futurs biographes de Marceau (j'en connais deux). Quel était alors le grade du jeune Chartrain? Il avait été nommé capitaine le 12 juillet, et pourtant il assiste aux délibérations du conseil défensif de Verdun, et signe celle du 1er septembre « *Marceau Desgraviers. lieutenant-colonel* ». (Dommartin, *Beaurepaire*, p. 70, fac-similé). Il était évidemment lieutenant-colonel en second, car nous connaissons le nom du lieutenant-colonel en premier, Huet. Pourtant, d'après Doublet (p. 111 et 148) et les papiers de la Guerre, il fut nommé adjudant-major le 1er décembre 1792 et lieutenant-colonel en second le 25 mars de l'année suivante; il faut donc qu'au siège de Verdun, il ait été lieutenant-colonel en second *par intérim.*

2. Et non Coureux, comme dit Doublet, p. 142; à recommander aux futurs biographes.

de la mort de Marceau; appel à la sensibilité du visiteur : « Qui que tu sois, ami ou ennemi de ce héros, respecte ses cendres » ; passage du *Loyal Serviteur :* « Je voudrais qu'il m'en eût coûté le quart de mon sang et vous tinsse en santé mon prisonnier, quoique je sache que l'empereur mon maître n'eût en ses guerres plus rude ni fâcheux ennemi », et — pour qu'on ne s'y trompe pas, — on a ajouté « Mémoires du chevalier Bayard. Allusion aux paroles du général autrichien baron de Kray »). Byron, dont M. D. cite en note les belles strophes de *Childe Harold*, avait raison de trouver ces inscriptions fort inutiles.

On ne parle longuement que des bons livres, et ces vétilles ne diminuent en aucune façon le mérite du travail que vient de publier M. A. Duruy. Nous souhaitons que le brillant écrivain entreprenne de nous donner une *Vie de Hoche* définitive; « ce qu'on n'a fait qu'indiquer ici, dit-il p. 149, peut-être l'achèvera-t-on quelque jour ». En attendant, son ouvrage est un des meilleurs qu'on puisse mettre entre les mains de nos jeunes gens, et il sera lu avec autant de profit que d'intérêt par tous ceux qu'attire l'histoire militaire de la Révolution. Nous ne louerons pas le patriotisme de l'auteur, quoi qu'on puisse lui appliquer ses propres paroles, qu'il a le « vrai patriotisme », et non « ce chauvinisme étroit et borné, fruit d'une science superficielle et sans conscience » (p. 149). Mais le récit est clair, rapide, animé, habilement disposé; le style est simple, ferme, entraînant [1]. Il ne faut pas se laisser tromper par la couverture du volume, par son format, par ses images, par le titre de la collection à laquelle il appartient; il renferme plus d'un document inédit, plus d'une vue neuve, et nous n'hésitons pas à mettre le *Hoche* de M. Albert Duruy, si court qu'il semble, au-dessus des études de ses devanciers.

A. CHUQUET.

VARIÉTÉS

Toujours la Colombine.

Nous recevons de notre collaborateur la réponse suivante à une lettre adressée par le bibliothécaire en chef de la Colombine au journal *El Porvenir*, de Séville :

Monsieur le rédacteur de El Porvenir :

On me communique à l'instant le n° du 30 mai dernier de votre estimable journal, contenant une lettre adressée par D. Servando Arboli,

---

1. Je n'aime pas beaucoup le mot *patriotiser* (p. 31 « excite, échauffe, patriotise les âmes »).

chef de la bibliothèque du chapitre métropolitain de Séville à M. le sénateur Fabié.

Pour le présent, je ne relèverai dans cette lettre que le passage suivant : « *Ni uno siquiera de los cinco manuscritos puestos á la venta en Paris ha pertenecido jamás á la Biblioteca de D. Fernando, segun resultó del exámen minucioso de nuestros Indices, á pesar de no habérsemos determinado con bastante presicion en dicha carta* [*del Director de la Biblioteca Nacional de Paris*] *las noticias bibliográficas necesarias.* »

Les manuscrits visés dans cette phrase, sont ceux qui ont été signalés par l'article de la *Revue critique* et par la lettre de M. l'administrateur de la Bibliothèque nationale de Paris.

Parmi ces mss., il y en a cinq qui, soit dans ledit article, soit dans ladite lettre, se trouvent indiqués de la façon suivante :

1° « *Chronique du* XVe *siècle, en vers italiens. In-folio;* et *Chronique lombarde.* »

2° « *Le livre de Pierre de Luxembourg, en français. In-4°.* »

3° « *Vie de Jésus-Christ, en catalan.* »

4° « *Version italienne du voyage de Saint-Brandan, avec dessins en couleurs.* »

5° « *Roman de Brut, avec terminaisons italiennes.* »

Le señor D. Servando Arboli nie qu'un seul de ces manuscrits ait jamais appartenu à la Colombine ou figure sur les catalogues de cette bibliothèque.

Or ces cinq manuscrits non seulement figurent sur les catalogues de la Biblioteca Colombina, mais ils étaient encore sur les rayons de cette bibliothèque il n'y a pas longtemps. En voici la preuve :

1° *Chronique du* XVe *siècle, en vers italiens.*

M. Paul Ewald a relevé le titre de ce ms., en 1879, sur les catalogues de la Colombine, sous ce titre : *Chronica de Lombardia metro italico cum figuris,* et sous la rubrique: *7. 4. 7. fol. saec.* XV. (Voir le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde.* Hannover, 1880, tome VI, page 379.)

Ensuite ce manuscrit a été vu, palpé et analysé à la Biblioteca Colombina, le 1er octobre 1880, par M. Pio Rajna. D'après les notes du savant professeur florentin, notes que nous avons en ce moment sous les yeux, le dernier feuillet du ms., aujourd'hui arraché, portait, de l'écriture même de Fernand Colomb : *Este libro costo 20 beços en padua a. 15. de abril de 1521, y el ducado de oro vale 280 beços.*

2° *Le livre de Pierre de Luxembourg* a été relevé sur les catalogues de la Colombine et décrit *de visu* dans cette bibliothèque même, en 1879, par M. Francisque Michel, en ces termes : « *S. Petrus de Luxembour in-4°. Ms. sæc.* XV *ad initium. lectu 7.... 72.. Ce present livre composa saint Pierre de Lucembourg lequel il envoya à damaiselle Jehanne de Lucembourg.* » Cette description est suivie d'extraits du

ms. (Voir *Archives des missions scientifiques*, Paris, 1880, IIIe série, tome VI, page 278.)

3° *La vie de Jésus-Christ, en catalan*, a été aussi vue, touchée et décrite en 1879, à la Colombine même, par M. Francisque Michel. De son temps, ce ms. faisait partie d'un recueil factice contenant des imprimés et des mss. religieux, de la musique de plain chant, des recettes pharmaceutiques, des formules opératoires, etc., recueil désigné ainsi : *Opuscula varia, mss. t. IV*. Quant au ms., il portait le n° 204, et, en haut, 404, en bas, n° 5. A la suite, venait un voyage de Saint-Brandan en italien. (Voir les *Archives* précitées, page 275.)

4° *Version italienne du voyage de Saint-Brandan, avec dessins en couleurs.*

C'est le manuscrit qui se trouvait après le précédent dans le recueil factice rubriqué *Opuscula varia, mss. t. IV,* et que M. Francisque Michel a également compulsé à la Colombine, en 1879. Cet écrivain le décrit comme étant un ms. sur papier avec miniatures, portant encore une annotation de la main de Fernand Colomb comme quoi il fut acheté à Milan, en février 1521, pour 20 quattrines. (Voir les *Archives* précitées, tome VI, page 277.)

5° *Roman de Brut, avec terminaisons italiennes.*

Ce ms. a été d'abord mentionné, *de visu,* comme se trouvant à la Colombine, par M. Pascual de Gayangos, alors qu'on lisait encore sur un feuillet, aujourd'hui gratté ou lavé : *Este libro costó 36 quatrines en Milan a 31 de enero de 1521, y el ducado de oro vale 440 quatrines* (Voir la traduction espagnole de Ticknor, Madrid, 1851, tome I, page 520.)

Le titre en a été ensuite relevé sur le catalogue de Tabares, en 1876, par Charles Graux, en ces termes : *MS. AA. 144-19. Wace. Rhythmæ de gestis Bretonum et Baronum genealogiis, præsertim de Bruti genealogia : sermone lemosino, codex membranaceus, in-4°, maj.* (Voir les *Archives des missions* précitées, tome V, page 129.)

Il a été également signalé par M. Paul Ewald, en 1879, sous la rubrique plus moderne de *5. 4. 37. membr. qu. : Wace.* (Voir le *Neues Archiv* précité, tome VI, page 375.)

Quant au manuscrit, M. Francisque Michel l'a vu et analysé à la Colombine, en 1870, et en a donné des extraits. (Voir les *Archives des missions* précitées, tome VI, page 370.)

Notons aussi que ledit ms. porte au bas du premier feuillet les traces du cachet moderne de la Biblioteca Colombina, montrant encore le sommet de la Giralda.

Enfin, les descriptions données par les érudits que nous avons cités correspondent par leurs points de repère : époque, calligraphie, orthographe, divisions, format, lacunes, illustrations, etc., etc., aux manuscrits tels qu'on peut les consulter aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris, où ils ne sont entrés qu'après en avoir référé aux parties

intéressées à Séville. D'ailleurs, aux témoignages si précis de spécialistes compétents comme M. de Gayangos, comme Charles Graux, comme M. Francisque Michel, comme M. Paul Ewald, comme M. Rajna, le bibliothécaire de la Colombine, D. Servando Arboli, ne saurait faire une réponse topique qu'en produisant ces manuscrits mêmes.

La chronique lombarde, le livre de P. de Luxembourg, le récit de la Passion, en catalan, le roman de Brut et la version italienne du voyage de Saint-Brandan, manuscrits vus et touchés à la Colombine même à des époques aussi récentes que 1875, 1879 et 1880, par des témoins dignes de foi, et dont les descriptions sont consignées dans des rapports officiels imprimés antérieurement à cette polémique, existent-ils encore sur les rayons de la Biblioteca Colombina? S'ils n'y sont plus, pourquoi n'y sont-ils plus? Voilà toute la question.

Comptant sur votre impartialité, j'ose espérer que vous voudrez bien publier cette rectification dans votre estimable journal et vous prie, Monsieur le rédacteur, d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

Henry HARRISSE.

Paris, 30, rue Cambacérès, 3 juillet 1885.

P.-S. — J'adresse en même temps une copie de la présente lettre à la *Revue critique*, revue qui a été mise en cause dans la discussion aux Cortès et dans la plupart des articles que la presse espagnole a consacrés à cette question.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recueillons dans le *Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique* l'entrefilet suivant : « M. Paul-Édouard PASSY, licencié ès-lettres, professeur de langues vivantes à l'École normale primaire de la Seine et au collège Sévigné, est chargé d'une mission en Islande. Il devra visiter les principaux centres d'éducation de ce pays, en étudier les ressources et les procédés intellectuels et pédagogiques, examiner les principaux documents de la langue et de la littérature islandaises. » Nous avions ignoré jusqu'à ce jour que l'Islande eût des ressources et des procédés intellectuels et pédagogiques inconnus ailleurs. Quant aux principaux documents de la langue et de la littérature islandaises, nous osons croire qu'on les trouverait plus sûrement dans les bibliothèques de Copenhague et de Stockholm qu'en Islande.

— M. H. BAZIN, agrégé de l'Université, a fait tirer à part (un in-4 de 28 p. et 2 planches. Leroux, 1885) son article sur *le Galet inscrit d'Antibes*, paru dans le t. X des *Annales du Musée Guimet*. M. Bazin lit ainsi l'inscription de ce monument :

Τερπών εἰμι θεὸς θεράπων σεμνῆς Ἀφροδίτης·
Τοῖς δὲ καταστήσασι Κύπρις χάριν ἀνταποδοίη.

Voici sa traduction : « Je suis *Terpon*, serviteur de l'auguste déesse Aphrodite; que Cypris paie de retour ceux qui m'ont déposé ici. » Le galet, — dont la forme rappelle d'ailleurs un phallus, — est censé parler lui-même. M. B. rapproche le Τερπών de cette inscription d'un mot entièrement semblable, écrit au-dessus d'une figure de Silène, sur un vase de Capoue. Ce rapprochement constitue une véritable nouveauté pour le commentaire du précieux monument d'Antibes.

ALLEMAGNE. — M. S. Lœwenfeld vient de publier un recueil intéressant pour l'histoire ecclésiastique. C'est une collection de lettres inédites des pontifes romains (*Epistolae Pontificum Romanorum ineditae*, Lipsiae, Veit, 1885, 288 pp. 8) d'après la collection du musée Britannique (Add. 8873), le ms. de Trinity College à Cambridge (R. 9, 17 ; cf. Neues Archiv für ælterе deuts. Gesch., X, 586) et divers mss. de la Bibliothèque nationale de Paris. Toutes ces lettres ne sont pas complètement inconnues : mais le texte de toutes a été revu avec grand soin. Elles sont au nombre de 424 et vont de 850 à 1198. On sait que M. L. est l'un des auteurs de la nouvelle édition des *Regesta de Jaffé*.

AUTRICHE. — L'Académie de Vienne poursuit rapidement la publication du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*. Trois nouveaux volumes viennent de paraître : t. IV, *Eugippii Opera, pars I : E. excerpta ex operibus S. Augustini* (éd. P. Knœll); t. X, *Sedulii Opera omnia* (éd. J. Huemer); t. XI, *Claudiani Mamerti Opera* (éd. A. Engelbrecht). Les deux derniers volumes présentent quelque utilité, quoique pourtant, ce nous semble, il fût plus utile d'éditer des œuvres plus remarquables. Pourquoi publier ces extraits faits par Eugippius ? On comprend que M. Knœll se proposant de donner au public les œuvres de saint Augustin (avec le concours d'un certain nombre de collaborateurs) ait étudié avec soin les mss. des *excerpta*, en ait même à la rigueur présenté une édition critique. Cependant un travail de ce genre étant purement préparatoire, devait rester dans les Comptes-rendus et les Mémoires de l'Académie de Vienne. Quel intérêt peuvent présenter en eux-mêmes les *excerpta*, à côté des œuvres complètes de saint Augustin ? Des morceaux choisis, s'ils n'ont pas un but scolaire, n'offrent guère d'utilité que pour celui qui les a faits. — P. A. L.

BELGIQUE. — M. Henri Pirenne a fait paraître dans la *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst* (IV, 1, p. 113-138, Trèves, Lintz) un très instructif article sur *l'organisation des études d'histoire provinciale et locale en Belgique;* il y fait connaître en quelques pages substantielles l'état des archives en Belgique et les travaux des nombreuses sociétés d'histoire locale qui sont toutes postérieures à la révolution de 1830.

ÉTATS-UNIS. — L'enseignement du français paraît fortement constitué au Howard College (Cambridge, Mass.). Nous avons sous les yeux le programme des cours pour l'année 1885-1886; nous constatons douze sections qui comprennent tous les degrés de l'enseignement depuis les éléments jusqu'à la grammaire historique et la philologie romane. Dans les premiers cours, on enseigne la littérature du xviie, du xviiie et surtout du xixe siècle. Le xve et le xvie siècles sont étudiés dans le cours 5, le moyen âge dans le cours 6 ; la grammaire historique, phonétique et morphologie et la philologie romane dans les cours 7 à 11. Jusqu'à quel point ces études sont-elles approfondies ? Il est difficile de le dire. Voici cependant un aperçu des questions données aux examens de fin d'année, fait dans le cours 6, par le prof. Adolphe Cohn. *Du rôle de l'accent latin dans la formation de la langue française; liste chronologique des principales œuvres du moyen âge ; brève analyse de la Chanson de Roland ; traduction en français moderne, avec explication philologique, d'un passage de la Chanson de Roland et d'un fragment de Maurice de*

Sully; *comparaison des deux parties du Roman de la Rose*; *questions sur la Croisade des Albigeois et Joinville.* Les meilleurs et les plus récents ouvrages sur la philologie et le littérature du moyen âge sont signalés et recommandés dans les *statements* des cours. — Remarquons que, dans les cours élémentaires, on met entre les mains des élèves spécialement des ouvrages d'écrivains contemporains. Plus d'un lecteur verra avec surprise des pièces de Labiche, d'Augier, l'*abbé Constantin* de Ludovic Halévy, etc., passer à l'état de textes classiques à côté du *Cid*, d'*Horace*, d'*Andromaque* et des *Fables* de La Fontaine. Dans le catalogue des textes classiques français publié par la grande librairie de Henry Hold, à New-York, les romans de Sand, le théâtre de Scribe, d'Augier, de Feuillet éclipsent singulièrement nos grands classiques. Du reste, cela n'a rien d'étonnant; il s'agit avant tout d'enseigner l'usage pratique de la langue, et à ce point de vue nos romans contemporains ont sur nos grands écrivains du XVIIe siècle une supériorité naturelle qu'on ne peut contester. — La plupart de ces éditions sont accompagnées de notes ou commentaires qui ne s'élèvent pas en général au-dessus d'une honnête médiocrité. Signalons cependant les annotations qu'un professeur de Madison, M. Edward T. OWEN, a publiées sur le *Roman d'un jeune homme pauvre* et la *Petite Fadette* et qui se distinguent par un sens philologique très fin, et par une précision dans l'étude grammaticale et un effort à serrer le sens des originaux qu'on rencontre rarement dans les travaux scolaires de ce genre, en Amérique et ailleurs. — A. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juillet 1885.

L'Académie déclare vacante la place de membre ordinaire qui était occupée par feu M. Léon Renier, et fixe au troisième vendredi de janvier 1886 l'examen des titres des candidats.

M. Egger est désigné pour faire une lecture, au nom de l'Académie, à la séance publique annuelle de l'Institut, le 25 octobre prochain. Il lira son mémoire intitulé : *l'Encyclopédie, les origines du mot et de la chose.*

M. Léon Heuzey communique, de la part de MM. le colonel Gazan et le Dr Mougins de Roquefort, qui s'occupent depuis de longues années avec le zèle le plus louable à recueillir et à publier les monuments anciens de la région d'Antibes, l'estampage d'une inscription latine trouvée en cette ville en 1883, dans le quartier dit *le Prugnon*, au fond d'un ruisseau, et publiée dans le *Bulletin monumental.* Cette inscription est ainsi conçue :

.......CFCARINA
... ...INICASACER
.......AETHVCOLIS
.......AMENTO·F·I·

« [? Julia] Gaii filia Carina [flam]inica sacer[dos] .... . testamento fieri jussit. »

A la troisième ligne, MM. Gazan et Mougins de Roquefort ont vu un nom propre, *Aethucolis*, qu'ils ont pensé être celui d'une déesse d'Antibes, dont Carina était prêtresse. Cette idée, émise dans le *Bulletin monumental*, où le texte a paru d'abord, a été généralement acceptée et a paru dans plusieurs recueils épigraphiques. M. Heuzey croit devoir l'écarter. Le composé grec Αἰθουχολίς ne serait pas, dit-il, de formation régulière. Il faut séparer les mots autrement, détacher les lettres AE des syllabes qui les suivent et lire *thucolis*, en grec Θουχολίς, contraction régulière pour Θεοχολίς (comme Θουκυδίδης pour Θεοκυδίδης). Le mot Θεοχολίς est la forme féminine de θεοχόλος (écrit aussi θεηκόλος), qui était, chez les Grecs, le titre d'une fonction sacerdotale d'un rang élevé. Quant aux lettres *ae*, M. Heuzey y voit la fin du mot *quae* et lit : *flaminica sacer[dos, qu]ae thucolis*, c'est-à-dire prêtresse flaminique, nommée Θουχολίς dans le dialecte local. A l'époque romaine, on avait traduit

officiellement le titre grec par l'appellation latine de *flaminica sacerdos*, mais les Antipolitains, fidèles à leurs traditions, conservaient dans l'usage le vieux terme hellénique. Il faut donc reléguer la déesse *Aethucolis* parmi les « faux dieux », comme disait feu A. de Longpérier. L'inscription d'Antibes n'en est pas moins un précieux vestige de l'hellénisme dans le midi de la France, puisqu'elle nous fait connaître à la fois une fonction religieuse d'Antipolis et une forme du dialecte antipolitain.

M. Casati complète les communications qu'il a faites cette année sur la numismatique étrusque par la production de pièces originales et d'empreintes ou dessins de pièces du Cabinet des médailles, pour établir le rapport qui existait entre les monnaies d'argent et de bronze et montrer, contrairement à l'opinion reçue, que le système monétaire étrusque était un système homogène qui a servi de modèle au système monétaire romain. L'unité monétaire étrusque est l'as libral. La monnaie d'argent étrusque la plus répandue porte le chiffre X et vaut dix as; c'est le denier. Le demi-denier, qui correspond au quinaire romain, porte le chiffre V et vaut cinq as. Le quart de denier, le type du sesterce romain, porte en chiffres étrusques 2 1/2; il vaut en effet deux as et demi. On rencontre encore assez fréquemment le double denier, qui porte le chiffre XX et vaut vingt as. L'antériorité du système étrusque sur le système romain est, selon M. Casati, incontestable. La monnaie d'argent et la monnaie d'or étrusques présentent un caractère archaïque absolument spécial et unique, le revers lisse. M. Casati établit ensuite le rapport des monnaies d'or et des monnaies d'argent. Les monnaies d'or étrusques sont très rares. Les petites pièces à revers lisse, dont on connaît 5 ou 6 exemplaires, portent la marque de leur valeur dans le chiffre X et représentent dix deniers. Les pièces de Vulsinii, d'une époque postérieure, portent des signes qui dénotent que la valeur de l'or avait baissé au moment où elles ont été frappées; elles sont à deux faces et l'on n'en connaît que des exemplaires uniques.

M. P.-Ch. Robert, en présentant un travail à M. Louis Blancard sur les talents grecs au Ier siècle de notre ère, signale les aperçus nouveaux contenus dans cet opuscule. Les divers talents en usage dans les pays grecs se composaient toujours de 6,000 drachmes, mais la valeur même de la drachme variait selon les pays. M. Blancard a cherché à établir la relation qui existait entre les diverses drachmes. Il s'appuie principalement sur le témoignage de deux auteurs grecs, l'Anonyme et Pollux, et d'un latin, Festus, et il n'hésite pas à proposer au texte de ces auteurs diverses corrections que les données générales de la question lui semblent autoriser. Ainsi, il n'admet pas qu'on doive conserver, dans Festus, *Alexandrinum XII denarium*, et propose, à l'exemple de Boeckh et de Vasquez Queipo, de modifier cette expression munérale : au lieu de *XII denarium*, il met *X V^c denariorum*; mais, dit M. Robert, si *denariorum* s'impose, est-il certain qu'on ait le droit de changer *XII duodecim*, en *X V^c*, *mille et quingentorum?* Quoi qu'il en soit, l'auteur arrive, en prenant pour base la valeur de la drachme attique, à présenter le tarif suivant d'évaluation des monnaies grecques au Ier siècle de notre ère :

1° La drachme attique, base de comparaison;
2° Le denier romain des pays grecs d'Italie, semblable à l'attique;
3° La drachme de Tyr, semblable à l'attique;
4° La drachme asiatique (antiochique ou syrienne, rhodienne, cistophorienne), valant les 3/4 de l'attique;
5° Le victoriat de Sicile, courant aussi et exceptionnellement à Reggio, et valant la moitié de la drachme attique;
6° La drachme alexandrine, valant le quart de l'attique;
7° La drachme arsacède ou babylonienne, valant les 7/6 de l'attique;
8° La drachme éginète valant les 10/6 de l'attique,

Il est à remarquer que M. Blancard est en contradiction sur un grand nombre de points avec MM. Mommsen et F. Hultsch. Le premier ne change rien au tarif donné par Festus. Ainsi, dans son histoire de la monnaie romaine, il ne modifie pas l'expression arithmétique *XII denarium*, qui s'applique au talent d'Alexandrie, et la considère comme exprimant la valeur d'un talent de cuivre. Le second, dans son vaste traité de Métrologie grecque et romaine, s'occupe du passage de Pollux, cité plus haut et corrigé par M. Blancard. Il en signale l'obscurité, mais le maintient tel qu'il est et tente de l'expliquer par différentes hypothèses.

Ouvrages présentés : — par M. Bertrand : Flouest (Edouard), *Deux stèles de laraire; suivi d'une note sur le signe symbolique en S* (avec 19 planches); — par M. P.-Ch. Robert : Blancard (Louis), *Valeur comparée des talents grecs au Ier siècle de notre ère;* — par M. Delisle : *le Liber pontificalis, texte, introduction et commentaire*, par l'abbé L. Duchesne *(Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome);* — par M. Heuzey : 1° Mougins de Roquefort (P.) et Gazan (A.), *Note sur une inscription latine trouvée à Antibes en 1883;* 2° Mougins de Roquefort (P.), *Une ancienne et curieuse cloche à Tourettes-Vence.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ges. III; HAUPT, die deutsche Bibelübersetzung der mittelalterlichen Waldenser in dem Codex Teplensis. (Les recherches de Haupt sont faites avec exactitude et netteté.) — Briefe Benedicts XIV an den Canonicus Peggi in Bologna 1727-58 nebst Diarium des Conclaves von 1740, hrsg. v. KRAUS. — OHLENSCHLAGER, die römischen Grenzlager zu Passau, Künzing, Wischelburg u. Straubing; HAUPT, der römische Grenzwall in Deutschland. (« Limes und kein Ende »; mais les deux travaux sont très soignés et instructifs.) — Cölner Schreinsurkunden des XII. Jahrhunderts, p. p. HOENIGER, I, 1. — Liv = Est = und Kurländisches Urkundenbuch, begründet von Bunge, fortges. von HILDEBRAND, VIII° vol. 1429-1435. — Cavour's gedruckte u. ungedruckte Briefe, gesammelt, erleutert u. mit einer Biographie versehen von CHIALA, übers. von M. BERNARDI, 3 vols.; Nic. BIANCHI, La politique du comte de Cavour de 1852 à 1861, lettres inédites avec notes. — von WESTARP, ein Winter in den Alpen, 1881-82, Naturbilder vom Fusse des Wettersteins — von IHERING, Scherz und Ernst in der Jurisprudenz, eine Weihnachtsgabe für das juristische Publikum. (Attaques contre des œuvres aujourd'hui vieillies.) — SEITZ, Grundlagen einer Geschichte der römischen possessio, die Rechtsverschiedenheit im antiken Rom und die Entfaltung des doppelten römischen Eigenthumes, possessio neben dominium, aus den verschiedenen positiven Rechtssystemen vor Justinian. (Manque de soin et peut être regardé en grande partie comme manqué.) — KAHN, Zur Geschichte des römischen Frauen-Erbrechts. (Remarquable.) — DELITZSCH, assyrische Lesestücke nach den Originalien theils revidirt, theils zum ersten Male hrsg. nebst Paradigmen, Schriftafel, Textanalyse u. kleinem Wörterbuch. (Livre très utile et fondamental.) — BACHER, Die hebräisch-arabische Sprachvergleichung des Abulwalid Mervân ibu Ganah. (Étude très profonde.) — Aeschyli Tragoediae, p. p. WEIL (édition qui offre un texte lisible et qui, venant de ce fin critique d'Eschyle, sera la bienvenue.) — LAMMERT, Uebungsbuch für den Unterricht im Lateinischen, Sexta, Quinta. (Quelques changements à faire, mais travail solide et méthodique.) — SCHÜRMANN, Darstellung der Syntax in Cynewulf's Elene. (Louable.) — DRUSKOWITZ, Percy Bisshe Shelley, (Écrit pour le grand public et renferme parfois du nouveau.) — LOEVY, Untersuchungen zur griechischen Künstlergeschichte. (Très détaillé et instructif). — Denkmäler des XVII. Jahrhunderts aus der Sobieski-Ausstellung in Krakau.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28, 11 juillet 1885; Βαφείδης, Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, I. (Jülicher : bon) — SELBERG, der Begriff der christlichen Kirche, I. — COMMER, System der Philosophie, III. — KRAUSS, Sitte und Brauch der Südslawen. (Brückner : renferme une masse de matériaux importants). — SCHMOLLING, Ueber den Gebrauch einiger pronomina auf attischen Inschriften, II. (Keil : court et exact). — BÖHLAU, quaestiones de re vestiaria Graecorum. (Büchsenschütz : utile). — Gœthe und Gräfin O'Donell, ungedruckte Briefe nebst dichterischen Beilagen hrsg. v. R. M. WERNER. (Geiger; publication très méritoire). — BRINKMANN, Syntax des französischen und englischen in vergleichender Darstellung, II, 1. (Varnhagen; suite, l'adjectif et le nom de nombre, soigné et bien fait). — RICKEN, Untersuchungen über die metrische Technik Corneilles und ihr Verhältnis zu den Regeln der franz. Verskunst, I. Silbenzählung und Hiatus. (Koschwitz, observations détaillées et justes). — JUDEICH, Cäsar im Orient, 9 august 48 october 47 (Klebs; travail remarquable). — Archives de l'Orient latin, tome II. (Wolff; suite de cette précieuse publication). — Alf. HUBER, Geschichte Oesterreichs, I. (Krones; fait avec un esprit scientifique et un sérieux labeur). — R. de DALMAS, Les Japonais, leurs pays et leurs

mœurs, (plein de fraîcheur). — Dörffel, Geschichte der Gewandhaus-concerte zu Leipzig 25 nov. 1787-25 nov. 1881. (Bellermann; nombreux matériaux). — Bonnhak, Geschichte des preussischen Verwaltungsrechts, II, bis zum Frieden von Tilsit. (Rosin: suite de cette œuvre importante qui comptera encore un troisième volume). — L. v. Stein, Lehrbuch der Finanzwissenschaft, I. Die Finanzverfassung Europas.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 28, 11 juillet 1885 : Samuel Johnson, Oriental religions and their relation to universal religion, with an introduction by O. B. Frothingham. Persia (Spiegel : Ouvrage posthume d'une haute valeur, malgré des inexactitudes de détail. Les deux premiers volumes traitaient des religions de l'Inde et de la Chine : celui-ci est consacré à la Perse et prétend montrer que la religion de ce pays est « l'éveil de la volonté personnelle » que l'Inde et la Chine n'ont pas connu). — A. Fuehrer, die Sprache und die Entwickelung der griechischen Lyrik (R. Meister : l'idée principale du livre est inadmissible). — Xénophon, l'Anabase, p. p. A. Cuvillier (Matthias : texte arriéré, commentaire clair et précis). — W. Mangelsdorf, zu Xenophons Bericht über die Schlacht bei Kunaxa (W. Vollbrecht : très intéressant). — M. Tullii Ciceronis Autobiographia, ex Tullii scriptis collegit, proemio, notis illustravit S. Martini (L. Gurlitt : travail de dilettante, animé d'une hostilité passionnée contre les historiens allemands, en particulier Mommsen, et d'une extrême partialité pour Cicéron). « Um so verschwenderischeres Lob wird dem Werke des Boissier gespendet. Cicéron et ses amis, Paris, 1879, einem liebenswürdigen, aber oberflächlichen Buche. » <Le critique lui-même aurait pu s'épargner le reproche d' « Oberflächlichkeit » en n'attribuant pas à 1879 un livre qui date de 1865>. — Cornelii Taciti opera, recensuit Ioannes Müller, I (A. Eussner : très bon). — E. Wölfflin, Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik, I Jahrg., 4 Heft (H. Rönsch). — D. J. Naguzewski, O populjärisazii swjedjenii po klassitscheskoi drewnosti (H. Haupt : écrit intéressant sur « la vulgarisation dans le domaine de l'antiquité classique en Russie »). — H. Seeger, Realgymnasium oder Oberrealschule (P. Hellwig).

Gœttingische gelerhte Anzeigen, n[os] 13 et 14, 1 et 10 juillet 1885 : von Amira, Nordgermanisches Obligationenrecht, I. Altschwedisches Obligationenrecht (Brinz). — Baron, Geschichte des römischen Rechts, I. Institutionen und Civilprocess. (Lotmar : non-seulement enrichit, mais augmente véritablement la littérature juridique.) — Nachrichten n° 5, Königliche Gesellschaft der Wissenschaften; séance du 6 juin 1885 : Kielhorn, Der Grammatiker Pânini. — Wachsmuth, Einige antiquarische Bemerkungen zu dem Codex des Privatrechts von Gortyn.

Theologische Literaturzeitung, n° 14, 11 juillet 1885 ; Ed. Meyer, Geschichte des Alterthums, I. (Guthe; 1[er] volume de l'œuvre; histoire de l'Orient jusque à la fondation de l'empire des Perses, intéressant, renferme de nouveaux matériaux; l'auteur sait les langues orientales; son style est clair et agréable). — O. Ritschl, Cyprian von Carthago und die Verfassung der Kirche. (2[e] art. de Zoepffel : utile, méthode et résultats qui donnent satisfaction au critique). — L. Keller; die Reformation und die älteren Reformparteien. (Tschackert; réhabilitation des anabaptistes, faite avec grand soin, mais arbitrairement et sans méthode objective). — Plümacher, der Pessimismus in Vergangenheit u. Gegenwart, Geschichtliches und Kritisches; Weckesser, der empirische Pessimismus in seinem metaphysischen Zusammenhange im System von Eduard von Hartmann.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Dix-neuvième année 3 août 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 689, 18 juillet 1885: Matthew ARNOLD, Discourses in America. (Lewin : trois discours « Numbers », « Literature and Science », « Emerson. ») — BOULGER, Central Asian questions, essays on Afghanistan, China and Central Asia. (Vambéry : plein d'informations intéressantes.) — History of the Irish confederation and the war in Ireland, vol. III, 1643-1644, p. p. GILBERT. — BLADES, An account of the German morality-play entitled « Depositio Cornuti Typographici ». — The Visigoths in Spain : F. DAHN, Die Könige der Germanen, 2e édition. (Hodgkin : traité des lois et des institutions des Wisigoths pendant les trois siècles de leur domination dans le sud de la Gaule et en Espagne; additions peu nombreuses, mais instructives.) — Dr. W. Veitch (not. nécrol.) — *Correspondence* « Sumorsaetan », etc. (Freeman). — Prehistoric measures (Petrie.) — « Asasel » (Ball). — Q. Enni Carminum reliquiae, accedunt En. Naeui belli puunici quae supersunt, emendauit et adnotauit Luc. MUELLER. (Ellis) — Philology notes (HAUSKNECHT, edit. de Floris and Blaunchefleur; H. D. MUELLER, Sprachgeschichtliche Studien). — Palestine Exploration Found, annual meeting, 24 juin. — Medallic illustrations of the history of Great Britain, compiled by the late Edward HAWKINS, edited by FRANKS and GRUEBER. (Oman).

The Athenaeum, n° 3012, 18 juillet 1885 : Dictionary of National Biography, edited by Leslie STEPHEN, vol. III, Baker-Beadon. (Tous les collaborateurs du recueil ne savent pas malheureusement écrire, comme le directeur, à la fois avec brièveté et clarté.) — HUTTON, Literary landmarks of London, (très louable.) — G. CURTIUS, Zur Kritik der neuesten Sprachforschung (Critique sobre et souvent convaincante,) — Ordnance Gazetteer of Scotland, edited by GROOME, 3 vols. (Ouvrage d'un mérite littéraire exceptionnel, où l'auteur a déployé un soin et un savoir également exceptionnels.) — The Genealogist new series, edited by SELBY, vol. I. — Incident n° 2 in the history of Trinity College, Cambridge. (Venables.) — The life of Mary Wollstonecraft. (El. R. Pennell). — The archives of the principality of Monaco (Pitman). — Recent additions to the library of the British Museum. — The ancienpalm-leaves of Horiuzi (Max Müller). — DUTUIT, Manuel de l'amateur des estampes, introduction générale, 1re partie; planches xylographiques. — Fourth century ivories (W. M.) — Recent excavations at Rome (Hirste).

Literarisches Centralblatt, n° 30, 18 juillet 1885 : CLERMONT-GANNEAU, Mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881. (Beaucoup de choses inédites et intéressantes.) — P. SCHMIDT, der erste Thessalonicherbrief neu erklärt, nebst einem Excurs über den zweiten gleichnamigen Brief. — ZITZLAFF, D. Johannes Bugenhagen, Pomeranus. — BLOCH, Les origines du sénat romain. (Livre savant et soigné qui témoigne d'un bout à l'autre d'une très grande pénétration, soutient ou combat Willems, traite avec détail quelques questions importantes.) — QUIDDE, die Entstehung des Kurfürstencollegiums, eine verfassungsgeschichtliche Untersuchung. (Ce n'est qu'une hypothèse, il est vrai, bien étudiée.) — LUCHAIRE, Etudes sur les actes de Louis VII. (Trésor très important pour l'histoire intérieure de la France.) — Quellen zur Geschichte der deutschen Kaiserpolitik Oesterreichs während der franz. Revolutionskriege. 1790-1801, hrsg. v. ZEISSBERG — PETERSEN, Aus Transkaukasien. — FRITSCH, Südafrika bis zum Zambesi, I. — LEVY-BRÜHL, L'idée de la responsabilité. — RIESS, Geschichte des Wahlrechts zum englischen Parlament im Mittelalter (à la fois intéressant et im-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 3 août — **1885**

Sommaire : 130. Lucien, Dialogues des morts, p. p. TOURNIER. — 131. De STERN, L'hégémonie lacédémonienne et thébaine, 387-362. — 132. BIRT, Le livre chez les anciens. — 133. BÉMONT, Simon de Montfort. — *Variétés :* Un détail biographique relatif à Marceau. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

130. — LUCIEN. **Dialogues des morts,** par Ed. TOURNIER; 2me édition, complétée par A. M. DESROUSSEAUX. Paris, Hachette, 1884, xxv, 169 p., in-16.

La première édition de ce recueil, donnée en 1881 par M. Tournier, ne renfermait qu'un nombre très restreint des *Dialogues des morts*, choisis et annotés à l'usage des classes, sept dialogues entiers et un fragment du vingt-septième, en tout huit morceaux. La deuxième édition, que nous avons sous les yeux, et dont l'exécution a été confiée à un élève de l'École normale supérieure, M. Desrousseaux, nous offre, comme complément, seize autres dialogues, en tout vingt-quatre sur trente que nous possédons de Lucien. La suppression des dialogues 9, 16, 19, 20, 23 et 28 a été nécessitée par la destination même du livre, — *maxima puero debetur reverentia* — quoique les éditeurs, nous semble-t-il, aient été bien sévères pour les dialogues 19 et 20, et surtout pour le vingt-troisième, qui est charmant. En guise de préface, M. D. a donné une *Notice* sur Lucien, que ne fait que résumer la partie biographique du livre de M. Croiset; il l'a fait suivre de jugements sur l'auteur, empruntés aux ouvrages de MM. E. Egger, C. Martha, A. Pierron et M. Croiset.

Comme ouvrage d'enseignement, ce petit livre se recommande en particulier par la disposition progressive des dialogues au point de vue de la difficulté. Les notes sont substantielles et variées, un peu trop abondantes, à notre avis, pour un livre destiné à être mis entre les mains des élèves; les notes n'ont pas à faire la besogne du maître. En revanche, une chose qui nous plaît beaucoup, ce sont ces titres donnés par les éditeurs à chacun des dialogues qu'ils ont choisis, et qui résument bien l'impression du morceau : il y a là quelque chose qui doit piquer la curiosité de l'élève et exciter son intérêt; le procédé est bon. — Au point de vue scientifique, ce petit livre a une réelle valeur. La base du texte est l'édition de Fritzsche, mais, en maint passage, ses éditeurs n'ont pas hésité à suivre leur propre chemin, surtout lorsqu'ils ont attribué au *Vaticanus 87* plus d'importance qu'on ne lui en avait accordé jusqu'à présent. Du reste, les maîtres qui se serviront de ce li-

vre en philologues, feront bien de le compléter par l'article étendu et soigné que M. Desrousseaux vient de publier dans la *Revue de philologie* (mars 1885), et qui contient sur les *Dialogues des morts* : 1° les bonnes leçons du *Vatic. 87*; 2° les leçons et corrections fondées sur l'autorité du *Vatic. 87*, et enfin 3° des conjectures personnelles.

Nous ajouterons que, comme exécution typographique, ce petit livre ne laisse rien à désirer. Bornons-nous à relever, page 11, une faute d'impression de peu d'importance. A la première ligne, au lieu de παράμενε', il faut lire παράμενε ·.

Emile BAUDAT.

---

131. — **Geschichte der spartanischen und thebanischen Hegemonie vom Kœnigsfrieden bis zur Schlacht bei Mantinea,** par Ernst von STERN; Dorpat, Laakmann, 1884; in-8 de x-248 p.

La période de l'histoire de la Grèce que M. E. von Stern a entrepris de raconter est une des plus curieuses, en même temps qu'une des plus difficiles à bien connaître. Durant les vingt-cinq années qui séparent la *Paix du Roi* (tel est le nom officiel de la paix vulgairement appelée Paix d'Antalcidas) de la bataille de Mantinée (387-362), le monde grec est en proie à une agitation continuelle : ce ne sont que guerres locales, ambassades, congrès, alliances, défections. De tous ces événements se dégagent deux grands faits : l'hégémonie lacédémonienne, créée par la guerre du Péloponnèse, mais qui a peine à se soutenir, et la brillante mais éphémère hégémonie de Thèbes. C'est sur ces deux points que M. E. v. S. attire notre attention. Son livre comprend quatre chapitres : I. De la Paix du Roi à l'affranchissement de Thèbes; II. Affranchissement de Thèbes; III. De la première campagne de Cléombrote en Béotie à la première expédition d'Epaminondas dans le Péloponnèse; IV. Hégémonie de Thèbes. L'auteur s'est entouré, pour traiter ces différents chapitres, de tous les livres, de tous les documents qui pouvaient lui être de quelque secours. La liste alphabétique, placée en tête de son mémoire, des cent vingt-trois ouvrages ou articles qu'il a consultés, prouve le soin minutieux, parfois même excessif, qu'il a mis à s'informer de tout ce qui concernait son sujet. Le récit, en général, est bien conduit, non sans quelques longueurs. Ainsi, au chap. II (pp. 44 sqq.), M. E. v. S. n'a pu résister au désir de raconter dans le détail la dramatique délivrance de Thèbes : peut-être eût-il pu glisser plus rapidement sur ces faits connus de tous. Ailleurs, il semble, au contraire, qu'on pourrait lui reprocher de pécher par excès de concision : par exemple, on ne voit nulle part qu'il ait mis en lumière comme il l'eût fallu les efforts de tout un parti considérable, qui prit naissance à Athènes en 379, et à la tête duquel figuraient des orateurs tels que Thrasyboulos de Collytos, Aristophon d'Azénia, etc., pour favoriser la

révolte thébaine et conquérir à la Béotie une situation forte et indépendante. Malgré ces quelques taches, le livre de M. E. von Stern est un ouvrage méritoire, que devront consulter tous ceux qui étudieront désormais l'histoire de la Grèce dans la première moitié du IV° siècle. On regrette seulement qu'aucune table, qu'aucun index n'y rende les recherches un peu plus faciles.

Paul GIRARD.

---

132. — Theod. BIRT. **Das antike Buchwesen** in seinem Verhæltniss zur Litteratur mis Beitrægen zur Textgeschichte des Theocrit, Catull, Properz und anderer Autoren. Berlin, Hertz, in-8, 1882, VII et 518 p. Prix : 12 mark.

Voici un travail vraiment magistral, écrit avec amour, plein de faits, plein de vues neuves, désormais classique dans la matière et qui pourrait bien rester tel encore pendant nombre d'années. Nous avons l'*histoire du livre* de M. Egger [1]. Mais qu'on la lise dans le *Magasin d'éducation et de récreation* ou dans le volume formé par les articles détachés de ce recueil, malgré tout ce que sait M. Egger, malgré tout ce que contient, sans qu'il y paraisse, son exposé clair et facile, cette histoire était destinée avant tout à la jeunesse. Il manquait à ceux qui étudient l'antiquité une œuvre d'ensemble, réunissant les indications qui sont éparses dans des articles et des dissertations spéciales, les éclairant les unes par les autres, y ajoutant, et par une critique exacte des documents anciens, menant à des résultats précis : cette œuvre, M. Birt nous l'a donnée, et vraiment, ou peu s'en faut, telle qu'on pouvait la souhaiter.

Une introduction de quelques pages indique nettement le but de l'ouvrage. L'auteur veut nous mettre à même de nous représenter exactement ce qu'était *le livre* pour les anciens. Il cherche quelle était chez eux la forme, quels étaient les usages de la publication, enfin et surtout quelle influence ont exercée ces conditions matérielles sur la composition des œuvres anciennes. Suivent neuf chapitres qui se résument ainsi : 1° termes employés par les anciens pour désigner soit une partie d'un ouvrage, soit l'ouvrage entier ; 2° le parchemin ; il n'était employé que pour des brouillons ; à quelle époque (IVe-Ve s.) il parvint à supplanter dans les éditions le papyrus ; 3° division d'un ouvrage en *livres ;* influence de cette division sur la composition ; 4° la ligne ; stichométrie [2] ; 5° la page ; 6° le livre ; son étendue ; 7° l'édition ; 8° con-

1. M. Birt la cite p. 7, note 1.

2. Dans ce chapitre sont réunis avec beaucoup d'ordre et de clarté les principales indications stichométriques que nous fournissent soit les restes de catalogues d'Alexandrie, soit les papyrus et les mss. M. B., p. 173, n° 100, discute avec beaucoup de sagacité un total de vers de Virgile donné par le Par. 13206, IXe-Xe s. Ajoutons-y un total de vers des Bucoliques. contenu dans la suscription d'une *Explanatio Junii Filagirii* (Philargyrius) des Par. 7960, Xe s. et 11308, Xe s. : *bocolicon habet versus* DCCCXX. Le nombre sera exact si on lit DCCCXXIXIX. J'ai mal interprété ce

fusions que nous offrent les mss. dans le nombre et dans la succession des livres; 9° le livre et les éditions dans la période pré-alexandrine.

On voit par ce dernier chapitre dans quel sens l'auteur entend : *das antike* Buchwesen. L'époque qu'il étudie, ou pour mieux dire dans laquelle il s'enferme, s'étend du IIe siècle avant J.-C. au IVe siècle de l'ère chrétienne. Elle a dans le temps comme point central le siècle d'Auguste, et dans le monde ancien, comme centres d'activité, Alexandrie et Rome. M. B. ne traite des temps antérieurs que dans le dernier chapitre. Pourquoi? En partie parce que nous manquons de renseignements détaillés et authentiques sur cette première époque; mais aussi parce que c'est seulement après les Alexandrins qu'ont été établies et suivies les règles particulières sur lesquelles M. B. voulait appeler notre attention.

Le siècle de Périclès ne les a pas connues. Ç'a été dans l'histoire de la Grèce un temps de liberté, un âge d'or dans tous les sens. Prosateurs et poètes pouvaient suivre leur verve sans se soucier de la dimension du papyrus. On ne leur mesurait pas les pages. Non seulement les *gros rouleaux* étaient tolérés; ce sont eux qui dominaient alors, et grâce à eux, l'auteur pouvait disposer sa matière comme il l'entendait. Après Callimaque au contraire, le *petit rouleau* est de règle, et l'auteur doit y songer. Comme chez les modernes, dans certains ouvrages d'une disposition spéciale, il faut remplir sans les dépasser les vides de certaines pages, de même dans ces siècles désormais de fer pour la pensée, l'auteur devait remplir le cadre du rouleau moyen et s'y maintenir. Chaque ouvrage un peu étendu comportait des divisions. Or, il y avait pour ces divisions, suivant les sujets, un maximum et un minimum. L'auteur devait s'y conformer sous peine de ne pas trouver d'éditeur. J'ai conservé dans ce résumé la forme que M. B. donne à ses idées. On comprend d'ailleurs que devant une nécessité matérielle, si vraiment elle existe, il n'y ait ni discussion, ni atténuation possible. Toutes les raisons du monde n'allongeront pas d'un pouce un carré de papier.

Ces principes posés, M. B. les applique à la rigueur. Tel livre dépasse le maximum : c'est une inhabileté, une faute d'art et de composition dont l'auteur est comptable. Tel livre est inférieur au minimum : il est incomplet, et nous n'en possédons qu'un abrégé.

Les principes ont dû, si je ne me trompe, étonner plus d'un lecteur. Plutôt que d'admettre toutes les conséquences, on se sent prêt à rejeter tout le système. C'est que les objections se présentent en foule à l'esprit, et que si M. B. a répondu d'avance à quelques-unes, il ne paraît pas en avoir prévu de très fortes qu'il ne pourrait écarter.

Et d'abord comment comprendre que la réforme alexandrine ait pu

---

signe dans mon essai sur Servius p. 280-281. — Dans ce chapitre comme d'ailleurs dans tout son livre, M. B. cite avec grand éloge l'article de Graux dans la *Revue de Philologie*, II, 1878, p. 97, et il reconnaît (p. 186) le pas décisif qu'ont fait, grâce à cet article, les études de stichométrie.

s'accomplir si entièrement et s'imposer à tous sans rencontrer de résistance? Tous les auteurs ont donc eu la docilité de substituer aux divisions essentielles et réelles de leur sujet, des divisions factices, imposées par des gens de métier? Il semble qu'en pareil cas les *cantores Euphorionis* eux-mêmes se seraient mis en révolte contre leurs auteurs préférés. Ce n'étaient pas ceux-ci d'ailleurs, mais bien les grands classiques grecs, que les classiques romains reconnaissaient pour leurs modèles. Et si les œuvres des anciens Grecs avaient été dans les rééditions récentes accommodées à la mode alexandrine, on ne manquait pas cependant d'éditions dressées suivant la méthode antérieure et nous en voyons encore dans les papyrus. Callimaque disait : μέγα βιβλίον, μέγα κακόν; mais Pline répondait : *bonus liber melior est quisque, quo major*. M. B. cite p. 141, au siècle d'Auguste, Strabon, pour qui la division en livres n'était qu'accessoire : n'est-ce pas la preuve qu'on pouvait même à cette époque ne pas se soumettre à ces règles qu'on nous dit inviolables? Si l'usage alexandrin avait été à ce point tyrannique, nul doute qu'on n'eût vu à Rome de libres esprits rompre nettement avec cet usage et se conserver le droit de couper leurs ouvrages comme ils l'entendaient, et d'écrire des livres longs ou courts.

Les deux époques n'étaient pas d'ailleurs aussi distantes, et la séparation n'était pas aussi tranchée qu'on le croirait d'après quelques pages de M. B. Si les poèmes d'Ennius avaient été divisés suivant la méthode alexandrine en livres d'une étendue déterminée, les poèmes de Livius et de Névius au contraire étaient écrits d'enfilée, sans division. Les Romains qui se sentaient prêts à s'affranchir, auraient donc pu, sans recourir aux Grecs, trouver chez eux des autorités, qui n'étaient pas si éloignées, et des exemples éclatants de l'ancienne liberté.

Voyons d'ailleurs les faits et les textes. Est-il vrai que l'état de la librairie ancienne imposât aux auteurs ces formes arrêtées et invariables? Ne parlons pas des Grecs du siècle classique, puisque, d'après M. B., toutes les divisions de leurs ouvrages en livres sont d'un âge postérieur. L'athétèse est bien générale; admettons-la; ne parlons, pour simplifier, que des auteurs qui ont suivi les Alexandrins. Laissons encore de côté les livres publiés séparément (μονόβιβλα, p. 43). M. B. admet pour eux tant d'exceptions qu'en fait ils ont l'avantage d'échapper à toutes les règles [1]. Prenons des ouvrages qui comprennent plusieurs livres, examinons ces parties de l'ouvrage en les comparant les unes aux autres. M. B. soutient que dans toutes les publications soignées, l'étendue des livres était sensiblement la même; que c'est à ce signe qu'on reconnaissait dans un ouvrage une composition égale et symétrique (ἡ τῶν

1. Le minimum, pour les μονόβιβλα, descendait très bas, jusqu'à deux cents et même jusqu'à cent vers, l'étendue de *tres plagulæ;* et pour eux il n'y avait pas pour ainsi dire de maximum; si le livre était trop fort, on avait la ressource de le diviser en deux ou trois parties, comme on fit pour le *Brutus* de Cicéron (p. 313, note 2), pour l'abrégé de Velleius Paterculus (p. 320), etc.

ἀρίθμῶν ἁρμονία, *consentanea divisio partium,* p. 153). Voyons si cette règle était observée par les meilleurs écrivains latins.

M. B. indique 1100 vers comme le maximum régulier pour les livres des poètes. Nous comptons bien 1090 v. au IIIe livre de Lucrèce; mais il y en a 1101 au Ier, 1174 au IIe; 1279 au IVe; 1284 au VIe, et 1455 au Ve. Suffit-il, pour écarter l'exception, de dire, comme M. B. (p. 292), que Lucrèce est un ancien poète, et qu'il a pu rester étranger à l'influence alexandrine que subirent aussitôt après lui Catulle et Virgile? —L'inégalité n'est guère moindre dans les satires de Juvénal: Ire, 990 v.; IIe, 661; IIIe, 668.—Les livres des Géorgiques n'ont qu'un peu plus de de 500 v. tandis que celui des Bucoliques en compte 829, à peu près comme ceux de l'Enéide. Les Géorgiques, dit M. B., sont un poème didactique; comme l'œuvre de Lucrèce, je pense.—On connaît le caractère d'Horace, le soin qu'il apportait à toutes choses, petites et grandes, le tact dont il a toujours fait preuve, dans ses jugements, dans ses écrits, comme dans sa conduite. Horace a divisé ainsi les trois premiers livres de ses odes : Ier livre, 876 v.; IIe, 572 v.; IIIe, 1014 v. C'est un manque d'habileté, dit délibèrement M. B. (p. 294 besonders *ungeschickt* ist offenbar Horaz verfahren). Lucrèce un ancien, Horace un maladroit! voilà des exceptions bien faites pour ruiner une règle.

Passons à la prose et prenons par exemple les discours de Cicéron On ne dira pas de lui comme de Strabon, de Polybe, de Diodore, qu'il était de la vieille école. Laissons les discours de peu d'étendue. Voici la seconde action contre Verrès. Les remarques de M. B. nous font parfaitement comprendre la division de ce long discours en cinq livres de sujets distincts. Mais par l'étendue, ces livres ne diffèrent guère moins entre eux que ceux des poètes : I, 158 §§, dans Baiter, 50 p.; II, 192, 61 p.; III, 228, 80 p.; IV, 151, 55 p.; V, 189, 62 p. : le troisième livre dépasse donc les autres d'un tiers, de la moitié et de plus de la moitié. On trouverait ailleurs les même inégalités ou pour mieux dire la même variété : Cicéron, *Tusculanæ :* livre II, de 1100 à 1200 lignes; livre I, 2000 l.; même différence entre le 1er et le 2e livre du *De finibus; De officiis:* livre II, de 1400 à 1500 l.; I, 2300 l.; *De oratore:* livre III, 2700 l.; II, 4000 l.; *Epist. fam.* XIII, 2024 l.: *ad Quint.* III, 834 l.; Cesar. *B. G.* livre II, 707 l.; VII, 2073, l. etc.[1].

Il ne faut donc pas prendre à la lettre ce que dit M. Birt. Il a raison dans l'ensemble; nous pouvons retenir le fond de son système qui a l'avantage de préciser et de faire bien voir les faits, mais à la condition

---

1. M. B. distingue pour les livres en prose jusqu'à 13 formats. Si le minimum est à 1100 lignes, le maximum est à 5184 lignes. Il y avait, on le voit, une belle marge et les auteurs pouvaient choisir.

Je n'ai pas voulu multiplier les citations; mais on trouverait bien d'autres exemples d'inégalités pareilles dans les tableaux de M. B. p. 326 et suiv. Car M. B. donne, avec une grande loyauté, aussi bien les faits contraires à son système que ceux qui sont propres à l'appuyer.

de le ramener à une forme moins absolue. Dans des choses qui sont de mode et de commerce, on se prête à tous les tempéraments nécessaires. On admet même les contradictions directes, pourvu qu'elles viennent de gens d'esprit. A supposer qu'Horace ait eu maille à partir avec les Sosie, quoi qu'il ait exigé, ceux-ci n'auraient pas manqué d'y donner les mains. Tout libraire finit par s'entendre avec le poète le plus irritable pourvu qu'il ait du talent et ses vers du débit. S'il y avait des règles, elles comportaient pour les *polybibla* comme pour les *monobibla* toutes sortes d'exception. De même que nous avons des plaquettes, des volumes du type moyen et de très forts volumes, les rouleaux des anciens étaient de forme et d'étendue très diverses. Le nombre des lignes étant noté dans la suscription, le copiste prévenu n'avait qu'à se pourvoir d'un rouleau convenable. Les auteurs n'étaient pas emprisonnés dans un cadre étroit; ils n'avaient pas à user dans une lutte ingrate le meilleur de leurs forces; l'écrivain n'était pas esclave-né du copiste; il y avait place pour le libre essor de l'esprit. C'est tout ce que nous voulions retenir.

Si M. B. a le tort d'arriver trop vite à des conclusions trop absolues, il a le mérite de vouloir et de savoir conclure. Ses preuves sont enchaînées et forment un véritable système. Il voit les choses et il tient à nous les faire voir. Que quelques parties perdent ainsi de leur exactitude comme par suite d'effets voulus d'optique, ce n'est pas un grand mal, quand on a l'avantage de découvrir à cette vive lumière toutes sortes de points jusqu'ici laissés dans l'ombre. Ajoutons que dans ce domaine étendu et qui touchait aux matières les plus diverses, elles sont toutes traitées avec une égale compétence. M. B. est partout chez lui et connaît les bons chemins.

Afin de montrer combien est suggestive la lecture du livre de M. B., qu'on me permette d'en détacher encore deux remarques. On sait le sens que les modernes attachent au mot *livre :* réunion de chapitres, section d'un sujet faite avec choix et réflexion. Ce sens est étranger à l'antiquité. Les anciens entendaient par *livre* l'étendue d'un rouleau continu, donc une section forcée et *matérielle* d'un ouvrage. Cf. nos mots : tome, volume. On oublie trop souvent que de cette signification ou plutôt de cet usage résultait la nécessité de placer au commencement de chacune de ces sections quelque transition, parfois un préambule; il fallait de même résumer à la fin ce qui avait été raconté ou prouvé et s'arrêter à quelque conclusion. Un auteur habile ne manquait pas de faire coïncider ces divisions matérielles avec les divisions naturelles du sujet. Rien n'est plus juste que cette observation féconde en conséquences de toute sorte. — De même pour avoir vu de très anciens mss. en parchemin, nous croyons que les livres des anciens duraient autant et plus que les nôtres. Rien n'est plus faux. Le livre en papyrus, sans cesse menacé par les vers et par l'humidité, durait en moyenne un siècle. Pline cite comme une rareté un livre qui avait deux cents ans. Il fallait

donc sans cesse les renouveler, et l'on devine combien se sont succédé de copies d'Eschyle, de Demosthène, de Térence et même de Cicéron, avant qu'on fût arrivé au temps où, consignés sur le parchemin, ces ouvrages prirent enfin une forme plus durable.

L'auteur raconte dans sa préface qu'il a été amené à traiter son sujet en étudiant d'abord les rapports du livre avec la littérature. C'est aussi par ce côté que le lecteur sera surtout attiré et c'est là qu'il s'arrêtera davantage. On trouvera dans les chapitres qui touchent à l'histoire littéraire des conclusions neuves et très vraisemblables sur beaucoup d'auteurs: sur Catulle, dont les œuvres formaient d'abord quatre livres; sur les poèmes de Tibulle qui n'en comptaient que deux; sur Properce dont le premier livre *(monobiblos)* était indépendant, tandis que les quatre autres (II A, 1-9; II B, 16-34; III et IV) formaient un groupe et une édition séparée, σύνταξις. Je pourrais citer aussi ce qui est dit de Théocrite [1], de Nonius, de Phèdre; de l'*Anthologie grecque*, où M. B. retrouve un livre isolé (*Epideictica*, 215-312); de l'*Anthologie latine* qu'il regarde comme un abrégé, fait vers le VIIe siècle, d'une *Anthologie* composée vers le milieu du VIe.

Voici quelques critiques de détail. M. B. cite p. 407 la fin de l'épigramme de Martial à Silius, IV, 14 : « sic forsan tener ausus est *Catullus* magno *mittere passerem* Maroni; » et il en veut tirer un indice de la division primitive des poèmes de Catulle en livres; la première épigramme servirait ici, comme c'était l'usage chez les anciens, à désigner le livre entier. Mais on objectera que le fait lui-même n'est ni vrai, ni vraisemblable : tout le prouve, les dates, le *forsan* qui est modeste, le ton même du passage. Il faut mettre quelque peu du sien pour conclure de l'*hypothèse* de Martial à la forme réelle des poèmes de Catulle.

On aurait à regretter çà et là des obscurités dans la rédaction, des digressions, et souvent des longueurs. On eût volontiers renoncé aux *prœmia* de plus d'un chapitre et à mainte broderie sur des thèmes connus (ainsi p. 290, 299 etc.) pour avoir les indications que nous refuse ensuite l'auteur, faute de place (ainsi p. 419 et p. 426). — Toute la p. 31 pouvait être supprimée. La phrase discutée est empruntée à une scolie de Servius, *Æn.* I, 368, qu'on ne trouve que dans les mss. du XVe siècle, (édition Thilo: *add. D*), et qui n'apparaît pour la première fois que dans les éditions de Fabricius. Le rapprochement est dû à quelque humaniste de la Renaissance. Rien d'étonnant qu'il se soit exprimé avec inexactitude et en mauvais latin. — Pour la notation d'Asconius, p. 159 : « circa tertiam *partem* a primo, » le régime n'est plus ici comme dans les autres citations du *Pro Scauro: orationis;* il faut sous-entendre quelque autre mot. En rapprochant ce qui est dit p. 179. de l'habitude d'Asconius et de la nature du texte dont il se servait *(opistographa)*,

1. Voir dans la *Revue* du 31 octobre 1881, p. 315, un article sur l'étude de M. Birt, intitulée Ἐλπίδες.

on pourrait, ce me semble, entendre; « circa tertiam partem *chartæ* » : du recto. — Le changement que propose M. B. pour Properce (II, 10, 7-8, vers à reporter après 20) n'est pas satisfaisant, et le sens qu'il donne à *quando* (*quand*, avec le sens futur) est contredit par le temps de *dicta est*. — De même il y a erreur sur la citation de Senèque p. 155. Le parfait *recessi* aurait dû mettre en garde M. B. Senèque fait allusion au § 16, 33,7, B. de la même *Suasoria* : « quod a declamatoribus *ad historicos transeo* ». S'il y a digression, c'est là qu'elle commence, et non à partir de la VII[e] « suasoria; » ou plutôt il n'y a nulle part aucun remplissage. Il est singulier, mais il est certain que Senèque avait à se faire pardonner de ses fils, grands amateurs de déclamations, les citations curieuses qu'il venait de faire. — L'exemple du *Pro Archia* p. 206, est bien bizarrement placé entre une citation d'Isocrate et une autre d'Hérode Atticus. Il ne s'agit pas ici, comme dans ces deux auteurs, de lignes de prose, mais de *vers*, puisque Cicéron ajoute aussitôt : « atque sic accepimus *poetam*... »

Je suppose que M. B. préfère à toutes les parties de son livre sa préface, sa conclusion et quelques pages écrites du même style (p. 372 etc.). Pour moi, j'avoue que c'est là justement ce qui me plaît le moins dans son ouvrage; je ne puis m'empêcher de trouver de mauvais goût des rapprochements entre la liberté des républiques grecques et le système des gros rouleaux, entre la monarchie alexandrine ou romaine et le système des petits rouleaux. M. Birt a manqué sa conclusion : il n'importe, puisqu'il n'a pas manqué son livre.

E. THOMAS.

---

133. — **Simon de Montfort, comte de Leicester; sa vie (1202-1265), son rôle politique en France et en Angleterre,** par Charles BÉMONT, docteur ès-lettres. Paris, Alphonse Picard. 1 vol. in-8, de XXVIII-387 pp. Prix : 7 fr. 50.

La figure de Simon de Monfort, l'une des plus grandes et des plus incertaines de l'histoire d'Angleterre, a prêté à une multitude de reconstitutions; le vague même dont son image était entourée, a permis aux esprits inventifs de redresser le personnage, de l'exagérer, de le douer de rares vertus politiques et de nous le présenter tel qu'un géant des temps héroïques. A côté du front nimbé de Saint-Louis, sa tête guerrière est placée par une foule d'historiens dans leur galerie des grands hommes du XIII[e] siècle comme celle d'un génie protecteur, chargé de défendre, devant le tribunal de la postérité, le renom de cet âge épique. Rapprochés de ces modèles gigantesques, les pygmées des siècles suivants ne gagnent guère à la comparaison et nous les voyons défiler, mesquins personnages, stigmatisés presque tous par la qualification d'âmes égoïstes, d'esprits étroits, de cœurs petits. Pour le principal histo-

rien de la constitution anglaise, M. Stubbs, on sait que le XIIIe siècle n'est rien moins qu' « une époque héroïque... un âge de dévouement et d'abnégation. »

M. Bémont n'a voulu faire ni l'apologie ni le procès du comte, ni même reconstituer de toutes pièces sa figure en comblant, au moyen d'hypothèses, les vides laissés par le temps. Son travail est autrement louable et utile, car il a su se restreindre, malgré des tentations évidemment bien vives, à dresser l'inventaire méthodique des faits connus d'une manière positive qui concernent l'illustre guerrier ou auxquels il fut mêlé. Dès que l'authenticité des récits devient douteuse, M. B. nous avertit; dès que les documents font défaut et que la légende commence, il a le courage de s'arrêter. La part du réel et du fictif est faite avec le soin le plus consciencieux; désormais nous savons quels fragments de cette histoire sont venus jusqu'à nous et quelles lacunes subsistent; nous avons sous les yeux quelque chose de pareil aux grandes plaques niellées des tombes de Westminster, à celles qui ont été pieusement lavées de leurs poussières mais non pas restaurées. Ce que le temps a respecté paraît net aux regards, les brisures et les vides ne sont point dissimulés et le visiteur n'est pas induit à prendre pour antiques les ingénieuses reconstitutions des artistes contemporains. C'est parce qu'il a épuisé en conscience les sources d'information que présentent les archives de Paris, de Londres, de Leicester, d'Oxford, que M. B. peut avouer sans honte dans certains cas qu'il ne sait pas; ce qui, en termes plus généraux et moins modestes, signifie : « personne ne sait. » C'est ainsi, il faut le reconnaître, que la clef des différends survenus entre Simon et son neveu Esquivat de Chabannais, avec toutes leurs phases contradictoires, est encore à découvrir, et ainsi encore que la vie de famille du comte de Leicester se dérobe « sous un voile difficilement pénétrable; » nos renseignements sur son enfance, son éducation, la date de sa naissance sont également insuffisants. En revanche, les deux périodes de sa carrière les plus importantes au point de vue historique viennent en pleine lumière, savoir la période de son gouvernement de la Gascogne et le temps dans lequel, selon la juste expression de M. B., Simon joua en Angleterre le rôle de « protecteur » du royaume.

Dans son métier de vice-roi d'une province turbulente et riche, Simon, qui ne faisait guère que débuter dans la vie publique, se révèle tout de suite tel qu'on le retrouvera à Lewes, à Londres et à Evesham : esprit pratique, intrépide, sans scrupules et sans pitié, alliant le soin de sa fortune à la poursuite du bien public, mais beaucoup moins préoccupé de celui-ci que de celle-là. L'état de la Gascogne à cette époque est fort curieux à étudier; ses habitants étaient traités par le comte et par ses soldats d'après des méthodes fort semblables à celles que nous avons vu appliquer aux tribus barbares de l'Algérie dans les premiers temps de la conquête; les campagnes incessantes répondaient aux révoltes incessantes; le pillage et les ghazias servaient de part et d'autre d'encourage-

ment pour le soldat. La justice de Simon est expéditive et peu minutieuse; tantôt il brûle contenant et contenu, toute une maison pleine de bandits (ch. II p. 39), tantôt il protège un brigand qui a su lui plaire; partout où il est vainqueur, il pille et rançonne les vaincus. On ne suivra pas avec moins d'intérêt l'histoire des interminables querelles des Rostein et des Colon, ces Montagu et ces Capulet de Bordeaux, qui, par leurs dissensions, partagent la ville en deux camps, et ensanglantent le pays, et que Simon ruine et tue autant qu'il peut, pour avoir la paix.

Rapproché de ses contemporains et surtout de son souverain le vacillant, faible et ambitieux Henri III, Simon, comme Cromwell et comme Napoléon, mais sans avoir, tant s'en faut, un génie égal, semble un homme de fer marchant parmi des hommes de liège. Quiconque est frôlé par sa lourde cotte-de-mailles, tombe. Inquiet de la mobilité de caractère du roi et des revirements soudains qu'il avait remarqués dans les esprits de ses compatriotes d'Angleterre, Simon de Montfort chercha à donner quelque fixité, par le moyen des serments les plus solennels, aux engagements politiques, qu'il avait besoin de faire prendre au prince et à son peuple. Le renouvellement des grandes chartes fut le moyen qu'il employa vis-à-vis du roi; la convocation d'un parlement extraordinaire fut celui qu'il adopta vis-à-vis de la nation. M. B. montre avec la plus parfaite lucidité que : 1° Simon n'eut aucunement l'idée noble et désintéressée, à lui prêtée par beaucoup d'historiens, de mettre entre les mains du peuple un instrument de contrôle qui permît aux masses de résister en cas de besoin aux empiètements de la royauté; il s'agissait pour le comte d'assurer la durée de lois d'État fondamentales, et il lui parut nécessaire que le plus grand nombre possible de représentants du pays les consacrassent de leur aveu; il leur demanda « moins une discussion que leur assentiment aux résolutions déjà prises » (ch. VII, p. 230); 2° Simon n'eut aucunement l'idée d'inventer, d'innover, de donner une constitution politique à sa patrie; on ne saurait soutenir avec M. Stubbs qu'il prévit en aucune manière « l'utilité et lès gloires futures », de l'institution du parlement[1]. Il n'eut rien à emprunter ni à la Gascogne, ni à l'Aragon, ni à la Sicile, comme on l'a soutenu tour à tour. Il ne fit rien que s'inspirer de précédents purement nationaux qui, il est vrai, reçurent par son fait une importante consécration. La réunion d'un « Conseil commun » ou parlement du royaume était chose usuelle et normale; depuis l'époque de la majorité d'Henri III, en particulier, il s'était assemblé à peu près tous les ans. Il était formé principalement par les membres de la haute noblesse et de la haute église; mais dans les circonstances importantes on y avait appelé aussi de moindres personnages. En 1213 les représentants des villes y avaient été convoqués; en 1227 tous les libres tenanciers de la couronne y figu-

---

1. *Constitutional History of England*, Oxford 1880, t. II, ch. XIV, p. 108.

rent; en 1247 les représentants de toute la noblesse, la haute et la basse, sont appelés; en 1254 deux chevaliers par comté viennent siéger; Simon lui-même convoque quatre chevaliers en 1264. En 1265, il réunit le célèbre parlement où figurèrent, avec les barons et les prélats, à la fois les délégués des villes et les chevaliers des comtés. Cet appel simultané des représentants de la classe urbaine et de la classe rurale est sans doute fort remarquable; mais c'est, dans l'histoire de la constitution anglaise, une innovation moins capitale que celle qui fit appeler pour la première fois au conseil commun, les députés bourgeois en 1213. Simon eut tellement peu l'intention d'innover ou même simplement d'établir ce précédent à titre de règle qu'ayant eu encore à convoquer un parlement en juin de cette même année 1265 (son dernier parlement), il n'y fut plus question des communes. Celles-ci ne furent régulièrement appelées que que lorsque la royauté reconnut, à n'en pas douter, le besoin permanent qu'elle avait de leur aveu : cela eut lieu sous Edouard I[er]. Les deux grandes dates de l'histoire parlementaire au XIII[e] siècle sont donc 1213 et 1295. La date 1265 marque seulement une étape intermédiaire dont l'importance est certaine, mais a été généralement exagérée.

Chemin faisant, dans le cours de cette biographie, on trouvera, à côté des grands faits que nous venons de résumer, une foule de détails et d'exposés d'un très vif intérêt historique. On ne fera pas sans plaisir la connaissance des amis de Simon, de Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, à qui il confiait volontiers ses enfants lors de ses absences, de Jean de Basingstoke, l'un des rares clercs anglais qui, comme le précédent, savaient le grec au XIII[e] siècle, d'Adam de Marsh qui écrivait au batailleur pour lui conseiller de lire les Écritures, notamment « les chapitres 29, 30 et 31 du livre de Job... et les plus suaves dissertations de saint Grégoire, » dans le temps que Simon, tout occupé de guerres, de conquêtes et de procès, courait grand chance, en effet, de négliger ces méditations si recommandables (ch. III). On trouvera encore dans le livre de M. B. des exposés sommaires très bien faits de plusieurs grands mouvements sociaux politiques ou religieux contemporains de Simon, tels que l'établissement des dominicains et des franciscains en Angleterre (ch. III), la réforme et la confirmation des grandes chartes (ch. IV), l'institution régulière des juges errants ou itinérants (ch. IV), etc.

Pour faire jusqu'au bout métier de critique, nous contesterons, du moins pour partie, en finissant, le sens donné par M. Bémont au mot « honour » (ch. II). Il n'y a pas de doute que dans beaucoup de cas « honour » avait la signification de « caput baroniæ. » C'était le manoir *principal* du seigneur, celui que nous appellerions le lieu de son domicile légal et qui était considéré comme le centre de son action sur ses divers autres manoirs. C'est ainsi, par exemple, que le château de Chilham était la tête, l' « honour » de la baronnie de Douvres. Nous reprocherons aussi à M. B. une bibliographie un peu maigre dans laquelle, sans parler du livre fondamental de M. Thorold Rogers, sur les prix,

dont M. B. a sûrement fait usage, le bel ouvrage de M. Elton (*Tenures of Kent*, Londres, 1867, in-8°), qui contient le résultat de recherches importantes sur les diverses sortes de tenures non seulement dans le Kent mais dans toute l'Angleterre, aurait dû incontestablement figurer. Mais c'est pour nous un devoir, en considérant une dernière fois l'ensemble, de rendre hommage à la lucidité, au soin, au véritable sens historique avec lequel M. Bémont a traité son difficile sujet. L'Académie française en le couronnant il y a quelque temps, n'a fait que lui rendre justice, et les historiens de l'avenir lui rendront justice aussi en adoptant, pour formuler leur jugement définitif sur le comte de Leicester, la dernière phrase de sa conclusion : « Sans peut-être en avoir conscience [Simon] a créé un des précédents les plus caractérisés qui préparèrent la lente évolution de l'Angleterre vers la liberté politique; il n'a pas créé autre chose, mais cela suffit à sa gloire. »

J. J. JUSSERAND.

VARIÉTÉS

Un détail biographique relatif à Marceau.

J'ai dit dans le dernier numéro de la *Revue critique* (n° 30, 27 juillet, p. 77, note 1) que Marceau devait être lieutenant-colonel par intérim au siège de Verdun. Voici, en effet, ce que dit le meilleur biographe de l'héroïque Chartrain, Doublet de Boisthibault, qui nous assure avoir reçu des bureaux de la guerre la copie des états de services du général : Marceau était capitaine du 1er bataillon des volontaires nationaux d'Eure-et-Loir le 12 juillet 1792; puis adjudant-major le 1er décembre de la même année, et lieutenant-colonel le 25 mars 1793. Mais, en ce cas, comment Marceau, simple capitaine le 1er septembre 1792, aurait-il signé, à cette date, la délibération du conseil défensif de Verdun en qualité de *lieutenant-colonel?* Pour résoudre la difficulté, il fallait supposer qu'il n'avait alors ce grade de lieutenant-colonel que provisoirement.

Un examen attentif des lettres de Marceau reproduites par Doublet de Boisthibault m'a convaincu que les dates données et par ce biographe et par les bureaux de la guerre sont entièrement inexactes et que Marceau était en réalité le 1er septembre 1792 lieutenant-colonel en second du 1er bataillon d'Eure-et-Loir.

Doublet publie, en appendice, 58 lettres de Marceau. Il place la 8e de ces lettres qui n'est pas datée, en 1793. On y lit le passage suivant : « Je suis plus élevé d'un grade et d'adjudant-major, je suis lieutenant-colonel en second. »

Mais cette lettre est timbrée de Reims; les lettres précédentes qui portent les nos 3 et 4 portent également le timbre de Reims; dans la lettre no 3 Marceau signe « adjudant-major » et dans la lettre no 4 « lieutenant-colonel »; la lettre no 3 étant du 13 mars 1792 et la lettre no 4 du 4 mai 1792, c'est à la fin de mars et probablement dans les premiers jours d'avril 1792 que Marceau fut nommé lieutenant-colonel et c'est à cette date, entre les deux nos 3 et 4, que doit figurer la lettre 8, que Doublet a mise par erreur à l'année 1793.

En résumé, on ne peut admettre les chiffres que donne Doublet sur les commencements de la carrière militaire de Marceau. L'intrépide soldat se fait inscrire comme volontaire le 27 juin 1791 — on m'a communiqué ce détail à Chartres tout récemment; — peu après il est élu capitaine, puis adjudant-major, enfin lieutenant-colonel en second, et il a ce dernier grade avant le 4 mai 1792.

Je profite de cette occasion pour ajouter un nouveau détail à mon article sur le *Hoche et Marceau* de M. Albert Duruy. Je disais que Chérin, le fidèle chef d'état-major de Hoche, reposait lui aussi en terre étrangère à Huningue. J'ai lu depuis que le Conseil des Cinq Cents avait ordonné, sur la proposition de Joseph Chénier, de réunir les restes de Chérin à ceux de Hoche et de Marceau dans le mausolée élevé sur les bords du Rhin (*Moniteur* du 13 messidor an VII).

A. Chuquet.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE.— Les 20 et 21 juin s'est réunie à Weimar une « assemblée constituante », composée de plus de cent personnes et chargée de fonder une Société de Gœthe *(Gœthe Gesellschaft)*. Dans la séance du 20 juin, M. de Loen, nommé président de l'Assemblée, annonça que par testament de Walter de Gœthe, le dernier descendant du poète, la grande-duchesse de Saxe Weimar possédait désormais toutes les archives de Gœthe; qu'elle voulait rendre ce précieux trésor accessible à la nation; qu'elle désirait faire entreprendre deux grands travaux : 1° une édition authentique de Gœthe, d'après les matériaux existants, les travaux préliminaires inédits, et les fragments du poète; 2° une vaste biographie de Gœthe qui épuiserait le sujet. Après ce discours de M. de Loen, l'assemblée adopta les statuts de la *Gœthe-Gesellschaft* (réunions annuelles des membres, continuation du *Gœthe-Jahrbuch*, représentation des œuvres dramatiques de Gœthe, conférences sur le poète, fondation d'une grande *Gœthe-Bibliothek* à Weimar dans le « Gœthe-Archiv », enrichissement du « Gœthe-Museum », comité de onze membres dont trois demeurent à Weimar ou à Jena, souscription annuelle de 10 mark, etc.). Dans l'après-midi eut lieu un banquet et le soir, au théâtre, fut jouée *Stella*. Dans la séance du lendemain (21 juin) on nomma le comité qui fut composé de MM. Simson, Scherer, de Loen, K. Fischer, P. Heyse, de Loeper, de Beaulieu, Rümelin, E. Schmidt, Eggeling, Ruland. MM. Ruland, de Loeper et Scherer prirent successivement la parole. M. Ruland parla de la richesse des collections artistiques de Gœthe. M. de Loeper annonça qu'il avait fouillé deux armoires, sur six, des archives de Gœthe; il a trouvé le seul

exemplaire connu de la *Hœllenfahrt Jesu Christi* dans un journal de Francfort, *die Sichtbaren* (1766), le manuscrit du *Juif errant*, le premier manuscrit de *Gœtz*, des dialogues inédits de 1774 (14 oct.) où *Frau Aja* joue un rôle, plusieurs manuscrits de *Prométhée* (un de Lenz, un autre de Mlle de Gœchhausen), un petit volume où Gœthe a rassemblé ses poésies de jeunesse, un autre qui contient celles qu'on a trouvées dans les papiers de Herder et de Mme de Stein, trois copies du *Triumph der Empfindsamkeit*, trois versions des *Mitschuldigen*, le ms. d'*Iphigénie* en prose et en iambes, celui d'*Elpénor* en double, celui du *Tasse*, le commencement d'une tragédie en cinq actes, *Das Mædchen von Oberkirch*, les *Élégies romaines* entièrement de la main de Gœthe, les *Épigrammes vénitiennes*, trois manuscrits autographes renfermant de nombreuses poésies inédites, les unes érotiques, les autres dirigées contre Lavater, le *Grand-Cophte* sous forme d'opéra, le ms. de *Hermann et Dorothée*, corrigé peut-être par Humboldt, revu certainement par Gœthe, un très beau ms. de l'*Achilléide* et la première esquisse, jusqu'au VIe chant, de l'ensemble de cette épopée, des essais sur Homère, et, par ex. un *Versuch eine dunkle homerische Stelle zu erklæren* et un essai de traduction en hexamètres de plusieurs chants, de nombreux matériaux sur le *Divan*, (toutes les poésies autographes, datées pour la plupart, et avec diverses variantes), un très grand nombre de petites pièces de vers (*Zahme Xenien*, *Invectiven*, *politische Verse*, *Erotica*, satires), l'esquisse d'un *Volksbuch* populaire (1808), les journaux que tenait Gœthe ou *Tagebücher* de 1776 au 16 mars 1832 (avec une lacune de 1782 à 1796, faiblement comblée par deux appendices datés l'un de 1791, l'autre de 1793). M. de Loeper remarque à ce propos que, plus le poète avance dans la vie, plus son journal devient détaillé et plein de choses ; au moment de la mort de Schiller, Gœthe laisse quelques pages blanches; il s'est d'abord servi de petits calendriers pour écrire ses impressions au jour le jour, puis du calendrier de Gotha jusqu'en 1817, enfin de cahiers in-folio ; chaque année comprend presque toujours quatre gros volumes : aussi, ces journaux seront-ils la base des futures biographies, et grâce à eux, on pourra déterminer très exactement une foule de dates importantes pour la vie et les œuvres du grand écrivain. Enfin, M. de Loeper annonce la découverte d'une quantité de lettres, les unes en copies soignées (depuis 1807), les autres en original, par exemple des lettres de Gœthe à sa sœur et à Behrisch, 38 lettres à Fritsch, la correspondance du poète avec sa femme de 1792 à 1816 (beaucoup de renseignements précieux, beaucoup de chaleur et de tendresse), des lettres inédites de Charles-Auguste, 180 lettres de la mère de Gœthe, de nombreux billets de Mme de Stein, de Mmes de Grotthus et d'Eybenberg, de Christiane Vulpius, des souvenirs de Charlotte Buff (1798) et de Lili Schœnemann (1801), etc. Après M. de Loeper, M. Scherer parla des matériaux du *Faust* que renferment les archives ; Gœthe destinait cette œuvre à la scène, il voulait l'abréger et il a laissé le « schème » du 1er acte, etc., etc. Ajoutons que dans l'après-midi du 21 juin, tous les membres du congrès furent invités au Belvédère où le grand duc et la grande duchesse de Weimar leur firent un gracieux accueil et leur assurèrent, l'un comme protecteur de la nouvelle société, l'autre comme propriétaire des archives de Gœthe, qu'ils sauraient conserver et transmettre à la nation les trésors que leur a laissés le testament du dernier descendant de l'illustre poète. — Nous avons tiré ces renseignements d'un très long et très intéressant article de la *Deutsche Literaturzeitung;* cet article, rédigé par M. L. Geiger, vient de paraître à part, sous forme de brochure, à la librairie Weidmann; il a pour titre *Die Constituierung der Gœthe-Gesellschaft in Weimar* (petit in-8, 16 p.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juillet 1885.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, en remplacement de M. Léon Renier : M. Henri Weil est élu.

MM. Delisle et Weil sont élus membres de la commission chargée de la révision des comptes.

M. d'Arbois de Jubainville envoie l'estampage d'une inscription qui a été trouvée aux Pousseaux, commune de Dijon, et qui appartient à M. E. de Torcy. Elle se lit ainsi :

MANDVBLI
D DOVSONNI · FIL M
ETSVARICAVXS

c'est-à-dire, selon M. d'Arbois de Jubainville : « Dis Manibus Mandubilli, Dousonni filii, et Suarica uxsor. » L'inscription est gravée au-dessus d'une niche où se voient deux têtes, l'une de femme à gauche, l'autre d'homme à droite. La partie inférieure de la stèle manque.

M. Maspero rend compte des fouilles qui ont été faites sous sa direction en Egypte depuis un an.

Les travaux du déblaiement de Louxor, dont les frais sont payés par des souscriptions recueillies en France et en Angleterre, ont été poussés activement. On restaure sommairement les murs à mesure qu'on les déblaie, afin d'en assurer la solidité. Une restauration semblable a suffi pour arrêter la ruine des pilônes de Karnak, qui paraissait imminente. Les habitants de Louxor ont été expropriés et presque tout l'espace du temple est maintenant libre. Au reste, le compte rendu détaillé des fouilles de Louxor ayant fait l'objet de plusieurs articles publiés par le *Journal des Débats*, M. Maspero n'insiste pas sur ce point.

A Karnak, M. Maspero a dirigé des fouilles qui avaient moins pour objet d'enrichir le musée que d'acquérir des renseignements scientifiques. Il a cherché, en explorant les ruines de la ville antique, à se rendre compte du mode de construction des maisons et des rues. Malheureusement, si les maisons de Karnak sont très anciennes (elles remontent peut-être au xᵉ ou xıᵉ siècle de notre ère), la conservation en est très imparfaite. On a mis au jour quelques chapelles, une entre autres, de la xxvıᵉ dynastie, entièrement cachée par les maisons environnantes, et destinée dès l'origine à être ainsi cachée, car la surface extérieure des murs est restée brute. A Medinet Abou, la ville antique, qui d'ailleurs ne remonte guère qu'à l'époque romaine, s'est conservée presque intacte; un architecte trouverait là un intéressant sujet d'étude. M. Maspero, faute d'ouvriers, n'a pu faire en cet endroit qu'une exploration sommaire. Il signale une maison de quatre étages, entièrement conservée : tous les étages sont voûtés en brique, et chaque voûte est couverte d'un plancher de feuilles de palmier.

Des particuliers ont été autorisés à entreprendre des fouilles de leur côté. Une société anglaise en a fait faire d'assez importantes, sous la direction de M. Flinders Pétrie. On a reconnu l'emplacement de l'ancienne Naucratis, à En-Nabirèh. Sous les pierres de fondation d'un temple, on a trouvé des objets commémoratifs déposés au moment de la pose de la première pierre, comme cela se fait encore chez nous : des outils de maçon, des spécimens de tous les matériaux employés dans l'édifice, etc.

Au musée de Boulaq, on a ouvert une nouvelle salle, consacrée aux antiquités chrétiennes. Des stèles coptes importantes ont été trouvées à Erment et à Assouan, dans la Haute-Egypte. Elles portent des inscriptions qui en fixent la date. Quelques-unes de ces stèles, qni remontent au ıxᵉ siècle de notre ère, rappellent d'une manière frappante certaines parties des églises romanes du midi de la France. M. Maspero voit dans ce fait une preuve de l'influence exercée à la fois dans l'Egypte et dans l'Occident par les artistes byzantins.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : Quellien, *Un Argot de Basse-Bretagne;* — par M. Delisle : Harrisse (Henry), *Grandeur et Décadence de la Colombine,*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

portant). — Rettich, Die völker = und staatsrechtlichen Verhälnisse des Bodensees historisch und juristich untersucht. — Dahn, völkerrechtliche u. staatsrechtliche Studien. — Fallon, a Dictionary of Hindustani Proverbs, I-III, A-Ran. (Vaste et consciencieux recueil.) — Perles, Beiträge zur Geschichte der hebräischen und aramäischen Studien (plein d'intérèt). — Beowulf, hrsg. v. Holder, II (bon et renferme du nouveau, grâce surtout à Kluge). — Varnhagen, Longfellow's Tales of a Wayside Inn und ihre Quellen, nebst Nachweisen und Untersuchungen über die vom Dichter bearbeiteten Stoffe. (Travail fort instructif.) — Von Pfister, Sagen und Aberglaube aus Hessen und Nassau. (Sera le bienvenu, mais écrit dans une langue qui manque de naturel.) — Dumont et Chaplain, les Céramiques de la Grèce propre, vases peints et terres cuites, I, 2 : vases peints. (Recherches faites avec une grande clarté, avec méthode et soin, et qu'on suit avec un vif intérêt.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29, 18 juillet 1885 : L. Keller, die Reformation und die älteren Reformparteien in ihrem Zusammenhange dargestellt. (Möller : ouvrage de tendance et qui manque de méthode, s'occupe surtout des anabaptistes auxquels il attribue un rôle exclusif.) — Colinet, La Théodicée de la Bhagavadgît étudiée en elle-même et dans ses origines. (Garbe : fait habilement, mais diffus.) — B. Erdmann, Reflexionen Kants zur Kritischen Philosophie II, Zur Kritik der reinen Vernunft. (Simmel.) — Doughty, Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie; Phil. Berger, Nouvelles inscriptions nabatéennes de Medaïn Sabih. (Landauer.) — J. Bernays, Gesammelte Abhandlungen, hrsg. von Usener, 2 vols. (Hitz : essais durables et instructifs). — Norren, Altisländische und altnordische Grammatik unter Berücksichtigung des Nordischen (Hoffory : quelques défauts assez graves, mais petit ouvrage utile qui renferme beaucoup de détails importants). — Friedrich Hebbels Tagebücher, p. p. Bamberg, I. (Lizmann : va de 1835 à 1843.) — Morgan, der Shakespeare-Mythus, Wiliam Shakespeare und die Autorschaft der Shakespeare-Dramen, autor. deutsche Bearbeitung von. Müller-Mylius. (Zupitza : l'auteur du compte-rendu n'examine que la façon dont le traducteur a rempli sa tâche, et fort mal.) — Foerster, Li Sermon Saint Bernart, aelteste französische Uebersetzung der lateinischen Predigten Bernhards von Clairvaux. (Edition complète et soignée.) — Pöhlmann, die Uebervölkerung der antiken Grossstädte im Zusammenhang mit der Gesammtentwickelung städtischer Civilisation entwickelt. (Gumplowicz : offre plus que ne dit le titre, riche mine pour l'historien de la civilisation, très instructif pour le sociologue, très digne d'attention pour les politiques et les administrateurs.) — Neymarck, Turgot et ses doctrines, 2 vols. (Natorp : beaucoup d'inédit.) — Horric de Beaucaire, Une mésalliance dans la maison de Brunswick, 1665-1725, Eléonore Desmier d'Olbreuse, duchesse de Zell. (Zimmermann : biographie attachante, pleine de renseignements nouveaux tirés des archives de France et d'Allemagne, habile exposition et recherches réfléchies.) — Hann von Hochstetter u. Pokonny, Unser Wissen von der Erde, I. — Langl, Griechische Götter- und Heldengestalten, nach antiken Bildwerken gezeichnet u. erleutert, mit Einleitung von Lutzow, 1re livraison. (Furtwängler : essai manqué, où il y a peu de bon et plus de faux encore.) — Stölzel, Carl Gottlieb Svarez, ein Zeitbild aus der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts. (Rosin : très intéressante biographie de l'auteur du code prussien.) — Beissel, Geldwert und Arbeitslohn im Mittelalter. (Lamprecht : consciencieux.) — von Bagensky, Geschichte des königl preuss. 4 Garde-Regiments zu Fuss 1860-1884.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 29 et 30. 18 juillet 1885 (n° double) : E. KROKER, Giebt es ein Porträt des Aischylos? (essaie de prouver qu'un portrait d'homme chauve, conservé au musée du Capitole, représente Eschyle, et non Phidias, comme l'a cru Bernouilli). — E. BUCHHOLZ, Vindiciae carminum Homericorum. Vol. I (R. Volkmann : Sans aucune valeur, crédule, superstitieux). — W. C. JEBB, Die Reden des Thucydides, autorisierte Uebersetzung von J. IMELMANN (A. Busse : ingénieux et solide). — THEOPHANIS Chronographia, recens. C. DE BOOR, vol. II (Wäschke : excellent à tous égards). — H. EBELING, Schulwörterbuch zu Cäsar, 3. Aufl. bearbeitet von A. DRAEGER (R. Schneider : n'est guère en progrès sur la 2e édition, qui est très fautive). — A. COHN, Quibus ex fontibus S. Aurelii Victoris et libri de Caesaribus et epitomes undecim priora capita fluxerint. Accedunt variae lectiones codicis Bodleiani adhuc ignoti (A. Chambalu : l'hypothèse d'après laquelle l'auteur de l'Epitome aurait eu pour source un exemplaire annoté de Suétone est inadmissible; la découverte du ms. d'Oxford est très intéressante pour le texte du de Caesaribus). — F. CAPE WITEHOUSE, Mœris the wonder of the world (G. Ebers). — CL. PERROUD, De Syrticis emporiis (D. : trop d'hypothèses, matériaux incomplets). — G. WOLFF und OTTO DAHM, Der römische Grenzwall bei Hanau mit den Kastellen zu Rückingen und Marköbel (O. Keller). — Ἀντωνίου Μομφερράτου πραγματεία περὶ προγαμιαίας δωρεᾶς κατὰ τὰ ῥωμαϊκὸν καὶ ἰδίως κατὰ τὸ βυζαντιακὸν δίκαιον (J. Telfy : bon travail, couronné par la Faculté de Droit d'Athènes, sur la donatio ante nuptias dans le droit romain et byzantin). — Κωνσταντίνου Κόντου γλωσσικαὶ παρατηρήσεις ἀναγόμεναι εἰς τὴν νέαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν (Télfy : réunion d'excellents articles destinés à fixer l'orthographe du grec moderne et à substituer aux termes barbares des mots bien formés). — Στ. Κουμανούδης, Συναγωγὴ λέξεων ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς ἑλληνικοῖς λεξικοῖς (Telfy : précieuse collection de mots grecs qui manquent dans les dictionnaires, recueillis dans les inscriptions et dans la littérature byzantine. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir donner la traduction des mots dont il a dressé la liste).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15, 20 juillet 1885 : Andreas Poachs handschriftliche Sammlung ungedruckter Predigten Luthers 1528-1546, aus dem Originale zum ersten Male hrsg. v. BUCHWALD, I. 1528-1530, 2. (Rawerau.) — BEARD, die Reformation des XVI. Jahrhunderts in ihrem Verhältniss zum modernen Denken und Wissen, uebersetzt von HALVERSCHEID (Kattenbusch : bon, louable, mais l'auteur n'a pas suffisamment compris le problème qu'il avait à traiter). — H. SCHMIDT, Die Kirche, ihre biblische Idee und die Formen ihrer geschichtlichen Erscheinung in ihrem Unterschiede von Sekte und Härese. — SPITZEN, 1° Thomas a Kempis als Schrijver der Nalvolging van Christus; 2° Malezing op mijn Thomas a Kempis, etc.; 3° Les hollandismes de l'Imitation de J.-C. et trois anciennes versions du livre; 4° Nouvelle défense de Thomas à Kempis spécialement en réponse au P. Denifle. (Schulze : démonstration en faveur de Thomas entièrement réussie.) — KNAUER, Grindlinien zur aristotelisch — thomitischen Psychologie (Eucken : digne d'attention et sérieux).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Dix-neuvième année 10 août 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 690, 25 juillet 1885 : LAW, The history of Hampton Court Palace in Tudor times. (Robinson : intéressant et détaillé.) — Barnett SMITH, Victor Hugo, his life and work (Marzials). — WELLHAUSEN, Prolegomena to the history of Israel, translated by BLACK a. MENZIES (Driver : bonne traduction de cette œuvre importante). — SCOTT (Shway Yoe), France and Tongking, a narrative of the campaign of 1884 and the occupation of Further India. (Terrien de la Couperie : récit animé et impartial). — Mrs. PENNELL, Mary Wollstonecraft Godwin (Noble : manque de relief et de vie). — DUKA, Life and works of Alexander Csoma de Körös (Palterson : œuvre méritoire, intéressante, qui retrace exactement la vie et les œuvres de Csoma). — School books (The Evagoras of Isocrates, p. p. CLARKE ; The Jugurtha of Sallust, p. p. BROOKE ; Easy selections from Thucydides, p. p. MOORE, etc.). — The proposed Teaching University for London. — « Defnsaete » (Kerslake). — Early English Inventions (Ordish). — BOSANQUET, Knowledge and reality a criticism of Bradleys's « principles of logic » (Sully). — Ancient units of linear measure, II. — Blanche ROOSEVELT, Life and reminiscences of Gustave Doré (Am. B. Edwards). — A centurial stone at Chester (Williams).

The Athenaeum, n° 3013, 25 juillet 1885 : Archibald FORBES, Souvenirs of some continents. — COUPLAND, The spirit of Gœthe's Faust (bon guide pour les lecteurs anglais). — Mrs. LYNN LINTON, The autobiography of Christopher Kirkland, 3 vols. — A. E. EWALD, Studies restudied, historical sketches from original sources (recueil d'essais et d'articles sur quelques épisodes de l'histoire d'Angleterre). — General Gordon's private diary of his exploits in China, amplified by MOSSMAN. — Monsignor George F. DILLON, The Virgin Mother of Good Counsel, a history of the ancient sanctuary of our lady of Good Counsel in Genazzano. — Philological books (EDGREN, A compendious Sanskrit grammar, with a brief sketch of scenic Prâkrit ; TIEN, Manual of colloquial Arabic ; A catalogue of Pali, Sinhalese, and Sanskrit manuscripts in the Temple Libraries of Ceylon ; GRIERSON, Seven Grammars of the Dialects and Subdialects of the Dihari language, etc.). — Charles Dickens and the Garrick club (Johnson). — The bishop of Bugden (Venables). — Trojan, khita and cypriote (Hyde Clarke). — The life of Mary Wollstonecraft Godwin (Ingram). — « The King's Tragedy » (Lucy Madox Rossetti). — The Greely expedition (Greely). — Marquis de NADAILLAC, Prehistoric America, translated by D'ANVERS, edited by Dall. (compilation pure et simple). — The Survey of India. — ASHTON, English caricature and satire on Napoleon I (intéressant). — The Lincoln Diocesan Architectural Society. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 31, 25 juillet 1885 : SCHANZ, Commentar über das Evangelium des heiligen Johannes. I, 1-6. — HINTZE, das Königreich Wilhelm's von Holland, eingeleitet von WEIZSÄCKER (méthode sûre, jugement calme et réfléchi, style clair, en un mot œuvre remarquable). — Von OTTENTHAL, die Bullenregister Martin's V und Eugen IV. (Sérieusement fait.) — Erinnerungen an Friedrich von Uechtritz und seine Zeit in Briefen von ihm und an ihn, mit einem Vorwort von H. von SYBEL. (Lettres assez importantes.) — Ad. BEER, Geschichte des Welthandels im XIX. Jahrhundert. II, 1 et 2. — Von EYE, die Deutschen in Brasilien. (Intéressant pour ceux qui s'intéressent aux émigrations allemandes.) — WILKEN, das Matriarchat (das Mutterrecht) bei den alten Arabern, autoris. Uebersetzung aus dem holländischen. (Intéressant.) — Handbuch der Architektur, p. p. DURM,

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 10 août — 1885

Sommaire : 134. Duka, Vie et œuvres de Csoma. — 135. Cuq, Le conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien. — 136. Documents historiques bas-latins provençaux et français, p. p. A. Leroux, Em. Molinier et A. Thomas, II. — 137. Prowe, Copernic, I et II. — 138. De Brémond d'Ars, Jean de Vivonne. — Chronique. — Société des Antiquaires de France.

134. — **Life and works of Alexander Csoma de Koroś,** by Theodore Duka. London, Trübner and C°, 1885, in-8, xii-234 pages. (Oriental Series).

La vie et les travaux du fondateur des Etudes tibétaines ne sont pas ignorés. On connaît les principaux incidents de sa carrière; et ses ouvrages les plus importants, s'ils ne sont pas très répandus, sont cependant accessibles au petit nombre de ceux qui peuvent avoir à les consulter. Toutefois, il n'existe de la vie de Csoma que des relations incomplètes dispersées dans des recueils où il n'est pas facile d'aller les chercher, et l'ensemble de ses écrits n'a jamais été réuni. Un compatriote de Csoma, qui a séjourné dans l'Inde, habité ou visité quelques-unes des localités par lesquelles Csoma a passé, et obtenu des renseignements qui ne sont pas à la portée d'un chacun, a essayé avec succès de combler cette lacune dans la mesure du possible. Le volume qu'il nous offre, riche en documents, reproduit *in-extenso* des pièces qui n'avaient encore été publiées que par extraits, il en contient de nouvelles, de sorte que, en le lisant, on apprend à mieux connaître la vie et le caractère de l'intrépide et déterminé voyageur.

Nous n'insisterons pas ici sur la vie de Csoma; on la lira dans le livre de M. Duka. Qu'il nous soit permis cependant de signaler la lettre où Csoma raconte sa vie depuis sa naissance jusqu'à son arrivée dans l'Inde britannique (p. 14-32), celle où il fait connaître les résultats de ses travaux et ses projets (p. 41-65), la lettre du Dr Gérard (p. 80-98), médecin philanthrope qui, voyageant dans l'Asie centrale pour y propager la vaccine et arrêter les progrès de la petite vérole, y fit la connaissance de Csoma et donne sur son genre de vie les plus curieux détails. Il nous le montre au monastère de Yang-la (province de Zanskar) « assis enveloppé dans un manteau de peau de mouton, les bras pliés, lisant du matin au soir, sans feu, sans lumière à la brune, sans autre lit que le sol, sans autre abri que les murs de l'édifice contre un froid si rigoureux qu'il était obligé de faire un effort énergique pour sortir ses mains de leur enveloppe de laine afin de tourner les pages de son livre (p. 83). »

Je n'insiste pas non plus sur le caractère de Csoma. Je relève seulement ce trait : absolument dénué de ressources et obligé d'accepter, quelquefois de demander des secours, il ne voulut jamais rien recevoir, au moins pour ses besoins personnels, d'un particulier quelconque, même de la Société asiatique de Calcutta; il n'accepta que des subsides du gouvernement, il se regardait comme étant au service du public et travaillant pour lui.

Je n'insisterai pas non plus sur la valeur des travaux de Csoma. M. D. leur a consacré un appendice considérable (p. 169-234). Je diviserais volontiers les écrits de Csoma en quatre groupes : 1° les publications isolées; elles se réduisent à sa Grammaire tibétaine et à son Dictionnaire; 2° les articles publiés dans le tome XX des *Asiatic researches* : analyse du Kandjour du Tandjour; vie de Çâkya (c'est là la partie capitale de son œuvre); 3° articles publiés dans le *Journal asiatique* du Bengale; 4° manuscrits. M. D. les divise simplement en imprimés et manuscrits, et compte 17 articles, se rapportant à des travaux ou groupes de travaux d'étendue variable, dont il donne la liste et à chacun desquels il consacre une notice. Il se trouve qu'il y a un désaccord entre la liste et les notices correspondantes. La notice XIV sur un ouvrage médical tibétain n'est pas représentée dans la liste; l'article 9 de la liste, relatif à la Grammaire et au Dictionnaire tibétain, n'a pas de notice; il en résulte un désaccord entre les articles 9 à 14 de la liste et des notices. L'inconvénient est sans gravité; le nombre des articles est le même de part et d'autre et la correspondance existe pour les numéros jusqu'à 8 et après 14.

Les manuscrits de Csoma sont au nombre de deux. Ils sont caractéristiques. L'un appartient à l'œuvre que Csoma a accomplie : c'est un Dictionnaire sanskrit-tibétain avec traduction anglaise; il est resté à Calcutta. L'autre appartient à l'œuvre que Csoma aurait voulu faire : c'est un glossaire de mots indiens et de mots hongrois qui en sont rapprochés; il est parvenu en Hongrie et y est conservé par l'Académie des sciences. M. D. a reproduit intégralement ce fragment de vocabulaire (termes indiens en transcription et en écriture originale — traduction anglaise, — termes hongrois analogues); nous aurons à y revenir. Quant au Dictionnaire-sanskrit tibétain, qui est un recueil de termes techniques classés par ordre de matières et qui se compose de 706 feuillets, M. D. donne la table des 271 chapitres entre lesquels les matières sont distribuées. Ce dictionnaire n'est autre que le *Mahâvyutpatti*, ouvrage connu, mais non publié [1]. Si l'on imprimait le ms de Csoma, comme son biographe en exprime l'espoir (p. vi), il y aurait lieu de faire attention au mode de transcription des mots sanskrits employé par Csoma et de voir s'il ne serait pas préférable de les rétablir en Devanâgari.

Le volume est accompagné de deux planches : 1° une reproduction

1. Le *Triglotte bouddhique* publié ou plutôt réimprimé par les soins d'A. Schifner est un extrait du *Mahâvyutpatti*.

photographique du monument funéraire de Csoma à Darjiling, dont l'inscription présente deux fautes, une dans le nom du défunt (Csoma de Kõrösi pour Csoma Körösi ou Csoma de Körös) et une relative à l'âge (on lui donne 44 ans, il en avait 58); 2° un portrait de Csoma. Il est fâcheux que M. D., qui invoque le témoignage du Dr Malan pour la ressemblance de ce portrait, n'en fasse connaître ni l'origine ni la date.

Je demande à présenter avant de terminer quelques observations.

1. On a dit qu'une phrase du professeur Blumenbach, de Göttingen, sur l'origine asiatique des Hongrois avait donné à Csoma l'idée d'aller chercher en Asie le berceau de son peuple [1]. Ceci rappelle fort la pomme qui fit découvrir à Newton les lois de la gravitation. Je m'attendais à trouver quelque chose sur cette anecdote dans le livre de M. Duka. A ma grande surprise, je n'y ai absolument rien vu. M. D. qui parle de quelques professeurs de Göttingen. Eichhorn, Fiorillo, ne prononce pas même le nom de Blumenbach. Ce nom se rencontre, il est vrai, dans le livre (p. 127); mais c'est dans une phrase traduite de Pavie, et M. D. a l'air de ne pas se douter de l'intention de l'écrivain français appelant Csoma « l'élève de Blumenbach » [2].

2. On a dit que Csoma avait abordé l'étude du tibétain à l'instigation de Moorcroft. Les documents prouvent que l'initiative de Moorcroft consiste à avoir mis un exemplaire de l'*Alphabetum tibetanum* entre les mains de Csoma. Quand le voyageur hongrois résolut d'aborder sérieusement l'étude du tibétain, il consulta Moorcroft qui, « après mûr examen » approuva son dessein, (p. 19 et 29).

3. Je regrette que M. D. qui cite le nom de Victor Jacquemont n'ait pas parlé de sa rencontre avec Csoma. Il est vrai que Jacquemont s'est beaucoup moqué de Csoma et de son tibétain : mais ce n'était pas une raison pour passer leurs relations sous silence. Jacquemont était un voltairien qui tournait tout en ridicule. Ses plaisanteries ne sont pas au fond bien méchantes et ne tirent pas à conséquence. Ce qu'il dit de Csoma est, en définitive et malgré son ton de raillerie, à l'honneur du voyageur hongrois.

4. Nous avons déjà remarqué qu'il y a lieu de considérer dans l'œuvre de Csoma, ce qu'il a fait, et ce qu'il a voulu faire. Ce qu'il a fait, on le sait parfaitement; il a révélé au monde savant la langue et la littérature du Tibet complètement ignorées avant lui, rendues par lui accessibles à tout étudiant doué de quelque courage. Ce que Csoma a voulu faire est bien moins facile à préciser. Dans sa lettre du 28 janvier 1825

---

1. *Journal asiatique*, juin 1842 (p. 492); *Foucaux*, Histoire du Bouddha Shakya Mouni, i.

2. M. Duka semble attribuer à Eichhorn (p. 6) ce qu'on raconte de Blumenbach. D'un autre côté, il dit à deux reprises (p. 8 et 140) que c'est par suite des conseils d'un de ses compatriotes, Szabo de Borgata, que Csoma aurait entrepris son voyage dans l'Orient.

il dit (p. 25) que son dessein était d'entreprendre « des recherches qui puissent, par la suite, être utiles au monde savant d'Europe en général, et, en particulier, éclaircir quelques faits obscurs de notre propre histoire (celle des Hongrois) ». Moorcroft lui attribue des plans imaginés par lui « pour le développement de quelques points obscurs de l'histoire asiatique et européenne » (p. 35). On peut tenir pour certain que Csoma aspirait à visiter la Mongolie, les confins de ce pays et de la Chine, en particulier la terre des Ouigours (p. 150), que lors de son dernier voyage, au début duquel il fut arrêté par la mort, il avait l'intention d'atteindre cet objet de ses vœux, et qu'une des choses qui lui tenait le plus au cœur était de découvrir en Asie le berceau des Madgyars. Ce qui ne veut nullement dire qu'il ait eu la prétention de trouver dans un coin ignoré d'Asie une tribu parlant Madgyar, comme on l'a reproché récemment au « pauvre Körösi » (p. 157). M. D. repousse avec vivacité cette étrange imputation. Le vocabulaire indo-hongrois qui termine le volume de M. Duka me paraît en être une réfutation positive. Il prouve avec évidence que Csoma cherchait en Asie non le Madgyar lui-même, mais des langues qui puissent en être rapprochées. Peut-être pourrait-on trouver qu'il mettait de la bonne volonté à constater des ressemblances. Mais c'est là une question que nous ne voulons ni ne pouvons aborder pour plus d'un motif; et nous terminons cette notice, un peu longue peut-être, en recommandant un livre qui est un juste et digne hommage rendu à l'un des plus courageux et l'on peut ajouter des plus fortunés pionniers de l'érudition.

L. Feer.

---

135. — **Le conseil des Empereurs, d'Auguste à Dioclétien,** par Edouard Cuq, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, ancien membre de l'Ecole française de Rome, extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1884. Paris, imprimerie nationale, in-4, de 194 p. (310-504).

Le travail de M. Cuq se divise en deux parties: la première est intitulée *Le consilium principis d'Auguste à l'avènement de Dioclétien;* la seconde porte pour titre *Les consilia sacra sous Dioclétien.*

Dans la première partie, l'auteur traite les questions suivantes :

Ch. I. *Origine et attributions du conseil.*

Ch. II. *Le consilium principis d'Auguste à Trajan.* — M. C. expose l'histoire du conseil durant cette période, en se bornant à analyser ou à traduire les textes des écrivains anciens. L'intérêt de ce chapitre consiste surtout dans l'examen du conseil impérial au temps d'Auguste et de Tibère. D'après M. C., il n'y eut jamais, sous ces règnes, qu'un seul conseil, chargé à la fois de régler les affaires publiques et de con-

naître les procès dont l'empereur se réservait l'examen. C'est une opinion diamétralement opposée à celle que soutient M. Mommsen (*Staatsrecht*, II, p. 864 et p. 908) : suivant ce dernier, « il n'est pas douteux qu'il « ne faille distinguer le *consilium* judiciaire du conseil politique, quoi- « qu'il puisse se faire que tous les membres de ce dernier aient siégé dans « le premier »; et M. Mommsen ajoute : « Si Auguste consultait par- « fois le conseil d'État pour des affaires de droit, il ne faut voir là qu'une « confirmation de plus de la différence des deux institutions. » — Il me semble que la théorie de M. C. est plus conforme aux données que nous ont laissées les anciens : ni dans Suétone, ni dans Dion Cassius, il n'est positivement question de deux conseils; ces auteurs nous disent qu'Auguste jugeait *avec les conseillers* (μετὰ τῶν συνέδρων, Dion Cassius, 55, 27), ou *avec le conseil* (*cum consilio;* ἔδοξέ μοί καὶ τῷ ἐμῷ συμβουλίῳ, dit Auguste dans l'édit adressé aux Juifs, Josèphe, *Ant. Jud.*, 16, 6, 2), et comme ils n'ont jamais exposé l'organisation que d'un seul conseil, celui qui préparait les lois, il y a tout lieu de croire que c'était également celui-là qui assistait l'empereur dans l'examen des procès. Et il faut d'autant moins s'étonnner de ce qu'au temps d'Auguste et de Tibère le même conseil eut une double compétence, politique et judiciaire, que celui de Dioclétien, tel que nous le montre clairement M. C., s'occupait aussi bien d'affaires de gouvernement que de police ou de justice.

Ch. III. *Le consilium depuis Hadrien jusqu'à Dioclétien.* — Remarquons, p. 330, les observations faites par l'auteur sur les signataires de l'*Edit perpétuel :* leurs noms ne sont connus que par un document de l'an 920 (cf. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, II, p. 372) qui les donne ainsi : Ἰουλιανῷ τῷ νομικῷ μετὰ Σερβίου Κορνελίου. Le premier, P. Salvius Julianus, est bien connu; l'autre l'est si peu qu'un savant moderne a même nié absolument son existence. M. C. l'identifie — sans doute à bon droit, — avec *Ser. Cornelius Salvidienus Scipio Orfitus*, consul en 149 (Julianus fut consul en 148).

Ch. IV. *Organisation du conseil.* — Cette partie du travail a été faite à peu près exclusivement à l'aide des documents épigraphiques, les seuls d'ailleurs qui nous donnent quelque renseignement précis sur les titres et la hiérarchie des conseillers du prince. Peut-être M. C. aurait-il pu l'abréger en se bornant à reproduire en note les inscriptions: quelques-uns trouveront sans doute inutile qu'une inscription de 20 lignes qui ne nous donne que le titre *consiliarius Augusti* soit transcrite tout au long dans le texte, en elzévirs du 10 ou du 11, et accompagnée de sa lecture en italiques, cette dernière insérée encore dans le texte; cette habitude de surcharges épigraphiques ou paléographiques, habitude que l'on prend chaque jour davantage et qui ne sont de mise que dans des travaux d'épigraphie pure, a pour résultat de rendre le texte, récit ou démonstration, à peu près illisible, et de doubler l'étendue du volume. Je ne pense pas d'ailleurs que M. C. ait simplement eu l'intention d'augmenter le nombre de pages de son travail : il est assez riche de son pro-

pre fond pour n'avoir pas à recourir à ce subterfuge. — Son étude sur les *ministri* du prince, *a libellis, a rationibus*, etc., est complète et bien faite. Je regrette qu'il n'ait pas remplacé quelqu'une de ces inscriptions si inutiles par la citation complète et le commentaire d'un passage, tout autrement important, de Dion Cassius, où Mécène conseille à Auguste de se choisir des aides et des ministres parmi les chevaliers (52, 33; cf. Cuq, p. 394, note 2) : Καὶ μέντοι καὶ πρὸς τάς δίκας [*a cognitionibus*], τάς τε ἐπιστολὰς [*ab epistulis*], καὶ τὰ ψηφίσματα τῶν πόλεων [c'est l'ἀπὸ τῶν πρεσβειῶν καὶ τῶν ἀποκριμάτων de Suidas, dont les fonctions, comme le suppose avec raison M. C., p. 392-4, passèrent de bonne heure à l'*ab epistulis*], τάς τε τῶν ἰδιωτῶν ἀξιώσεις [*a libellis*], καὶ ὅσα ἄλλα τῇ τῆς ἀρχῆς διοικήσει προσήκει, συνεργούς τε τινας [*adjutores*] καὶ ὑπηρέτας [*ministros*] ἐκ τῶν ἱππέων ἔχε. Je crois d'ailleurs que M. C. a donné très exactement et très complètement les attributions de tous ces fonctionnaires. — Sur la manière dont on discutait et votait au conseil impérial, M. C. croit qu'en règle générale les conseillers émettaient leur avis verbalement; cela se passait sans doute ainsi au temps des Antonins; mais je pense que le vote secret était bien moins exceptionnel que ne le veut M. C. et qu'il était au contraire général, aussi bien sous les mauvais que sous les bons princes. Les uns comme les autres avaient des motifs pour en justifier l'emploi : Néron, parce que ce système lui permettait de prononcer le jugement selon son bon plaisir, comme s'il ne faisait que se conformer à la majorité du conseil; Sévère Alexandre, parce que le vote secret permettait aux sénateurs d'émettre leur avis en toute liberté d'esprit, sans crainte de blesser un collègue ou l'empereur. C'est ce dernier motif que donne Mécène, dans le discours que lui prête Dion (52, 33), et le texte de Dion prouve au moins que ce genre de votation était le plus suivi. — M. C. aurait peut-être pu tirer meilleur parti de la lettre si intéressante et si amusante où Pline le Jeune raconte une séance du conseil tenu par Trajan à Civita-Vecchia (6, 33).

Ch. v. *Les affaires soumises au conseil.* — C'est l'étude la plus nouvelle, la plus instructive, et la plus riche de la première partie du travail.

La seconde partie, excellente de tout point, comprend les chapitres suivants :

Ch. i. *Les consilia sacra des Augustes et des Césars.*

Ch. ii. *Organisation des consilia sacra.* — Nous signalerons les remarques justes et fines de l'auteur, à la fin de ce chapitre, sur les sources des *Vaticana fragmenta* et du *Code Justinien* (p. 484 et s.), et sur les constitutions de l'empereur Maximien (p. 487).

Ch. iii. *Affaires soumises au conseil.* — Ce dernier chapitre de l'ouvrage caractérise fort bien l'œuvre politique et législative des empereurs romains, et en particulier de Dioclétien et de Maximien.

La seule objection générale que nous ferons à ce livre est la manière dont il est divisé : le conseil de Dioclétien, d'une part, celui de tous les

empereurs qui l'ont précédé, de l'autre. Je ne pense pas que M. C. ait nulle part justifié nettement cette profonde distinction qu'il établit entre les deux institutions. S'il fallait à tout prix diviser cette étude en périodes historiques, ce qui n'est point prouvé, c'est le règne d'Hadrien qui aurait dû faire époque, et pas un autre. Les anciens ont dit et répété que l'organisation de l'empire, surtout de l'administration centrale, telle qu'elle existait sous Dioclétien et Constantin, était l'œuvre de ce prince : les modifications apportées au conseil de l'empereur par Dioclétien ne sont rien à côté de la réforme fondamentale qu'y opéra Hadrien. Au lieu d'insister, comme le fait M. C. dans son livre, sur les différences qui séparent l'ancien et le nouveau conseil, j'aurais aimé, au contraire, à montrer l'unité de son œuvre, de sa procédure et de sa législation.

Toutefois, on ne doit pas se plaindre outre mesure de la marche suivie par M. C. : à certains égards, elle offre un précieux avantage ; elle a permis à l'auteur de classer historiquement les différentes constitutions impériales, de marquer le caractère de la législation de chaque règne, les étapes suivies par le droit romain. Son livre est la première application de cette méthode historique si chère et si justement chère à M. Cuq; et ce n'est pas seulement un essai et une tentative, mais un succès franc et complet.

Camille Jullian.

---

136. — **Documents historiques bas-latins, provençaux et français,** concernant principalement la Marche et le Limousin, publiés sous les auspices de la Société archéologique et historique du Limousin, par Alfred Leroux, Emile Molinier et Antoine Thomas, anciens élèves de l'École des Chartes. Tome II. Limoges, Ducourtieux, 380 pages, in-8.

La *Revue critique* en rendant compte il y a quelques mois (nº du 21 avril 1884) du tome I de cette publication collective, a indiqué son importance pour l'histoire des deux provinces qu'elle concerne. Le tome II, qui est aussi le dernier, ne se distingue du précédent que par son avance chronologique et par une plus grande variété de contenu. Le moyen âge n'y est plus représenté que par deux courts *Cartulaires de l'aumônerie* de S. Martial (XIe-XIIe s.) — très curieux à étudier au point de vue de la langue et de la forme de certains noms propres, — et par une assiette d'impôt sur le pays de Combraille, de 1357. M. Thomas, qui publie ce document et qui nous en promet d'analogues, rappelle à bon droit le profit qu'on en peut tirer pour l'évaluation de la population à une époque et dans un lieu déterminés. C'est même à vrai dire la seule source d'information sérieuse que nous possédions sur ce sujet au moyen âge.

La *Chronique* de Pierre Foucher, chanoine de Saint-Étienne de

Limoges (1507-1543), que M. Molinier nous donne par extraits, offre cette particularité que commencée en latin elle est continuée en français à partir de 1533, *ut omnes intelligant*. Attentif avant tout aux événements généraux de l'époque, le chroniqueur daigne pourtant faire une place (la seule importante à nos yeux, quoi qu'il ait pu croire) aux événements locaux et en particulier aux changements d'évêques presque aussi nombreux en ce temps là que de nos jours les changements de préfets.

Les extraits du premier *Registre consulaire* de Rochechouart, que nous devons à M. Leroux, ont le mérite de faire connaître exactement un document dont on avait, paraît-il, surfait jusqu'ici la valeur. Ce registre consulaire n'est en somme que le recueil des actes passés au nom du consulat et nullement le registre de ses délibérations.

A la suite de ces extraits en viennent d'autres beaucoup plus considérables du premier *Registre consistorial* de cette même ville de Rochechouart (1596-1635), le document le plus important que nous aient légué les anciennes églises réformées de la région. Les historiens du protestantisme en général pourront y recueillir plus d'un détail instructif autant que pittoresque.

Ce registre consistorial forme avec le *Mémoire sur la généralité de Limoges*, de l'intendant de Bernage (1698), la partie principale du volume. Dans le préambule dont il fait précéder ce Mémoire, M. Leroux indique les raisons qui l'ont déterminé à devancer la publication de M. de Boislisle. On les trouvera certainement suffisantes. L'enquête de M. de Bernage s'applique au Limousin, à la basse Marche et à l'Angoumois. Grâce à son exposition systématique, elle pourrait servir de point de départ précis à une histoire de ces trois provinces au XVIIIe siècle. L'éditeur a tiré parti des Lettres de Colbert et de quelques documens locaux pour éclairer, corroborer ou rectifier le texte. Ses annotations sont faites avec suite et précision. Les identifications de noms de lieux, quand il s'agit de simples hameaux ou de très petites châtellenies, peuvent prêter à discussion. Elles n'en seront pas moins le plus souvent d'un grand secours pour l'édition définitive que M. Leroux déclare lui-même n'avoir voulu que préparer.

Ce volume de documents historiques se termine par un choix abondant de pièces d'archives relatives aux collèges classiques et petits séminaires de l'ancien diocèse de Limoges, dont M. Leroux donne pour la première fois la liste exacte. Il n'y en a pas moins de vingt et un d'énumérés. Quelques-unes des pièces publiées n'ont qu'un intérêt tout à fait local. D'autres, comme le règlement du collège d'Ussel, feront la joie de tous ceux qui étudient l'histoire de la pédagogie française.

Des préambules en tête de chaque morceau, un glossaire provençal, un *index rurum* et un *index nominum* se référant aux deux volumes, complètent cette riche série de documents historiques. Nous en saluons la publication d'autant plus volontiers qu'elle s'applique à deux des provinces les moins connues de l'ancienne France.

A.

137. — **Nicolaus Coppernicus** von Leopold PROWE. Erster Band : Das Leben. Theil I; 1473-1512. Theil II : 1512-1543. Berlin, Weidmann, 1883, XXVIII, 413, 576 p. in-8.

Les *Vies de Copernic*[1] ne manquent pas; on en a rédigé dans la plupart des langues de l'Europe moderne et ce sujet, si attrayant par lui-même, a été rendu, pour ainsi dire, plus actuel encore par les querelles politiques et religieuses qu'on y a rattachées de nos jours. On n'ignore pas en effet que, depuis un demi-siècle surtout, Allemands et Polonais se disputent le grand astronome avec autant d'acharnement que les cités grecques se disputaient Homère, et plus récemment encore, la question des sympathies de Copernic pour les idées de la Réforme a jeté un ferment nouveau de discorde dans les discussions relatives à sa personne. On devait donc accueillir avec une curiosité légitime le volumineux travail d'un des hommes les plus compétents en la matière, de M. le docteur Prowe, consacré tout entier à l'élucidation de la biographie du chanoine de Frauenbourg. Voici plus de trente ans que M. P. ne cesse d'étudier la vie et les œuvres de Copernic; depuis que ses premières études ont paru en 1853, il est revenu maintes fois à ce sujet favori, fouillant et refouillant les archives de Thorn, de Cracovie, de la Prusse occidentale et orientale et réunissant de la sorte tous les matériaux qui lui ont permis de rédiger la présente biographie. Ce n'est faire injure à personne que d'affirmer, même après les travaux estimables des Sczulc, Polkowski, Czynski, etc., que nous n'avions rien sur Copernic, approchant de loin, de ce millier de pages de texte et de notes touffues, alors que l'absence de sources semblait devoir forcer les narrateurs modernes à paraphraser sans cesse à neuf les maigres renseignements fournis par les contemporains du célèbre astronome. Certaines conclusions de M. P. seront attaquées sans doute, par les écrivains polonais surtout, si chatouilleux sur la question d'origine, mais nul ne pourra refuser son admiration au labeur infatigable, à la sagacité pénétrante et à l'esprit critique du savant de Thorn qui a élevé dans le présent ouvrage, un véritable monument à la gloire du fondateur de l'astronomie moderne. Si l'on veut se rendre compte de tout ce que les recherches patientes de l'érudition contemporaine ont ajouté à la connaissance du sujet, il faut simplement comparer les volumes de M. P. avec la biographie de Copernic, rédigée cent ans après sa mort, avec un grand soin pourtant, par son admirateur Gassendi.

Ce qui fait à nos yeux le grand charme du travail de M. P., c'est qu'il nous révèle un Copernic à peu près inconnu. Ce n'est plus le savant mathématicien seulement, indifférent aux bruits de la terre, tel que le dépeignent ses anciens biographes, que nous y retrouvons, mais un « escholier » vagabond dans sa jeunesse, s'en allant par le

---

1. M. Prowe établit que l'orthographe correcte du nom doit être *Coppernic*, mais je ne sais si elle prévaudra chez nous contre l'habitude.

monde, en quête de savoir, et, dans son âge mûr, un diplomate prudent, un administrateur consommé, mêlé de fort près aux affaires importantes de ce monde, tout en étudiant la marche d'un monde supérieur. Le cadre dans lequel M. P. place son héros est vaste, un peu trop vaste peut-être par moments, mais les données accumulées par l'auteur sur les personnages accessoires de sa biographie, s'ils ne sont pas toujours absolument nécessaires, contribuent si efficacement à mieux nous faire comprendre l'époque et le pays où vécut Copernic, que personne ne songera à accuser M. P. d'une prolixité fâcheuse.

L'ouvrage débute par un tableau fort détaillé de la situation politique et religieuse, des mœurs, de l'activité intellectuelle et commerciale de la Warmie, cet évêché situé entre le royaume de Pologne et les pays soumis à l'Ordre Teutonique, et qui fut la véritable patrie du grand astronome. Tout le premier livre est consacré à cette introduction générale, ainsi qu'à la recherche des ancêtres de la famille des Koppernigk, et à la constatation de leur origine ethnographique. D'après M. P., le berceau de la famille a dû être à Kopirnik, petit endroit, situé près de la ville de Neisse, dans la Silésie supérieure. De là, les Koppernigk se sont disséminés, soit en Pologne, soit sur les terres de l'Ordre Teutonique, ce qui permet d'attribuer au plus illustre d'entre eux, une origine allemande ou polonaise, selon les goûts de ses biographes. M. P. se prononce naturellement pour la première alternative. Le père de Copernic, Nicolas Koppernigk, a lui-même successivement habité Cracovie et Thorn, où il occupait une position fort honorable, puisque l'évêque de Warmie, Luc Watzebrode, était son beau-frère.

Ce n'est que dans le second livre que Copernic lui-même fait son apparition, en naissant à Thorn le 19 février 1473. Malgré toutes les recherches de M. P. dans les registres municipaux, les urbaires, contrats de vente, livres du cadastre, etc., il n'a pu réunir qu'un nombre fort petit de données certaines sur la famille immédiate, l'enfance, l'entourage de son héros. Le troisième livre raconte le séjour du jeune homme à Cracovie, en 1492, et le manque de détails personnels y est racheté par l'abondance de renseignements curieux fournis par l'auteur sur les Universités du temps et tout particulièrement sur celle de Cracovie [1]. De retour à Thorn, Copernic entre dans les ordres sous la protection de son oncle, l'évêque Watzebrode, qui lui confère un canonicat au chapitre de Frauenbourg, en 1496. Le jeune chanoine ne resta pas longtemps dans son nouveau lieu de résidence; la même année nous le voyons partir pour l'Italie, où il séjourna, en deux fois, pendant près de dix ans, étudiant les lettres, les sciences et surtout la médecine. Nous le voyons successivement à Padoue, à Bologne, à Ferrare et à Rome; ici, encore, M. P. a su vérifier l'ensemble assez maigre

1. M. P. établit, contrairement à certains devanciers, que Copernic n'est pas venu une seconde fois à Cracovie. I, p. 157.

des faits positifs, connus sur l'existence de Copernic en Italie, par une accumulation de notices exactes et topiques sur l'état de la société, des études, de la situation ecclésiastique et politique de la péninsule à cette époque; système assez dangereux sous la plume d'un rhéteur ou d'un compilateur superficiel, puisqu'il permet l'amplification indéfinie d'un sujet, mais qui perd une bonne partie de ses dangers quand un véritable érudit s'en sert pour mieux nous faire pénétrer dans l'esprit d'une époque, et qu'il s'applique à renouveler ses descriptions plus générales par des traits inédits et choisis aux bonnes sources.

Mais c'est surtout dans les livres suivants de l'ouvrage de M. P. que le biographe de Copernic nous révèle une foule de détails inconnus jusqu'à ce jour. Nous y voyons notre chanoine résider au château de Heilsberg, chez son oncle l'évêque de Warmie, s'initier à l'administration du diocèse, négocier en son nom avec le roi de Pologne et l'Ordre Teutonique, et publier en 1509 ses premiers travaux littéraires, une traduction latine des Épitres poétiques de Théophylacte Limocatta, poète byzantin du VIIe siècle. Aprè la mort de Luc Watzebrode, arrivée en 1512, Copernic va résider à Frauenbourg et c'est là que ses occupations astronomiques commencent à le faire connaître, si bien qu'il est invité à collaborer à la réforme du calendrier, proposée en 1514 par Léon X au concile de Latran. En 1516 il est appelé de nouveau à des fonctions politiques, comme administrateur de la châtellenie d'Allenstein. Jusqu'en 1521 nous la voyons participer aux luttes entre l'Ordre Teutonique et le roi Sigismond de Pologne, essayer de défendre le territoire de la Warmie contre des pillages répétés, représenter à la diète prussienne son évêque, Fabien de Lossainen, et devenir même un instant, à la mort du prélat, administrateur-général de l'évêché. Son rôle politique devenait d'autant plus difficile que vers ce moment même, le grand-maître de l'Ordre, Albert de Brandebourg, préparait sa conversion au protestantisme et la sécularisation des territoires confiés à sa garde. Il le remplit néanmoins, à la satisfaction de ses supérieurs et de ses collègues, jusqu'à la mort de l'évêque Maurice Ferber, advenue en 1531. A ce moment l'élément de réaction catholique, éveillé par les progrès de la Réforme dans les contrées environnantes, pénétra également dans l'entourage de Copernic, et lui causa bien des ennuis. Le nouvel évêque, Dantiscus, ancien humaniste aux mœurs légères, auteur de poésies érotiques et père d'enfants vivant au loin, mais auxquels allaient une partie des revenus de sa charge nouvelle, n'en affectait pas moins une grande sévérité extérieure, et un zèle ardent contre les novateurs. Au même moment entrait aussi au chapitre de Frauenbourg un nouveau chanoine, Stanislas Hosius, le futur cardinal, le grand meneur de la réaction catholique en Pologne. Copernic qui professait des idées plus larges en fait de tolérance et qui s'était fort peu occupé des questions théologiques, fut dorénavant mis de côté, puis persécuté d'une façon mesquine par le nouvel évêque, qui alla jusqu'à lui enjoindre de quitter sa vieille gou-

vernante, Anne Schilling, âgée de soixante-six ans! A partir de ce moment, il vécut retiré du monde, dans sa maison curiale de Frauenbourg, inconnu de la génération nouvelle; il s'y consolait avec ses livres, initiant quelques disciples préférés, comme le professeur Joachim Rheticus de Wittemberg, à son système astronomique, qui, dès 1531, avait été tourné en ridicule par quelque maître d'école pédant, ou trop croyant, dans un drame scolaire, joué par la jeunesse d'Elbing. Il quittait parfois Frauenbourg pour Kœnigsberg, où l'appelait le duc Albert de Prusse, qui tenait en haute estime ses connaissances médicales; mais la majeure partie de son temps était consacrée aux préparatifs pour la publication du traité *De revolutionibus orbium cælestium*, que Rheticus préparait à Nuremberg. Il était mourant quand on vint déposer sur sa couche le premier exemplaire complet de ce livre qui devait amener une révolution radicale dans les idées astronomiques du moyen-âge. Quelques jours après il fermait les yeux, à Frauenbourg, le 24 mai 1543 [1].

C'est pour une seconde partie de son grand travail que M. P. a réservé l'exposé et la discussion des découvertes scientifiques de Copernic. Nous souhaitons qu'elle paraisse bientôt et qu'un critique plus compétent puisse en rendre compte aux lecteurs de la *Revue*, Mais ceux-là même qui ne sont point astronomes de profession, et n'entendent pas grand chose aux problèmes de la mécanique céleste, liront avec fruit les deux premiers volumes exclusivement biographiques. Ce tableau d'un coin de l'Europe orientale au temps de la Renaissance et vers les débuts de la Réforme est tracé avec une telle abondance de documents, une telle sûreté d'informations que tous ceux qui s'occupent de l'histoire intellectuelle ou politique de cette époque la liront avec profit et plaisir, malgré quelques longueurs. On ne saurait songer à traduire le livre de M. Prowe en son entier dans notre langue, mais ce serait assurément une besogne utile que de le résumer et de concentrer en un seul volume de dimensions moyennes tout ce que le travail du savant de Thorn nous apprend de nouveau sur l'homme illustre dont il s'est constitué, depuis de si longues années, l'infatigable champion.

R.

---

138. — **Jean de Vivonne**, sa vie et ses ambassades près de Philippe II et à la cour de Rome, d'après des documents inédits, par le vicomte Guy de Brémond d'Ars, 2e édit., Paris, Plon, 1884. Un vol. gr. in-8 de iv-396 p. 7 fr. 50.

L'auteur, en tête de son volume, a placé la mention suivante : *Le père de Madame de Rambouillet;* et à la p. 271 il écrit à propos du

---

1. C'est à cette date que M. P., après avoir lui-même varié dans ses différentes publications, s'est définitivement arrêté pour des motifs qu'il énumère en détail dans son dernier chapitre.

mariage de Jean de Vivonne avec Julia Savelli : « La célébrité de la « fille suffirait à légitimer cette biographie du père, si d'ailleurs celui-ci « n'avait pas un véritable mérite personnel : qui donc ne s'intéresserait « aux origines de la marquise de Rambouillet comme à tous les détails « de sa vie? » M. de Brémond d'Ars se défie peut-être un peu trop de son héros, ce qui n'est pas une excellente condition pour en « restituer », comme il l'annonçait dans sa préface, « la franche et fière physionomie ». Le marquis de Pisany « n'est pas un grand homme », assurément : mais il a été mêlé à des événements capables de grandir un homme dont la taille eût été encore plus médiocre ; le récit de sa vie peut et doit nous intéresser, abstraction faite de souvenirs et de personnages plus récents.

L'ouvrage est divisé en six chapitres de longueur et d'importance très inégales. Dans le premier, M. de B. d'A. a retracé en trente pages l'enfance de Jean de Vivonne s'écoulant au milieu des mœurs encore féodales de la Saintonge, ses premières campagnes aux Pays-Bas, son retour à la cour, sa liaison avec la célèbre et galante mademoiselle de Vitry : l'occasion eût été belle pour nous « restituer » un peu cette cour de Henri II si curieuse avec son luxe nouveau, son étiquette, ses fêtes et ses tournois monarchiques. M. de B. d'A. a préféré se lancer dans des considérations assez générales sur les horreurs de la guerre civile qui approche; à la note 1 de la p. 17, il nous affirme (précaution oratoire toujours un peu dangereuse) que « tout ceci n'est point de la déclamation. » N'insistons pas. Peu de chose à dire également des deux derniers chapitres où est retracée la fin de la vie du marquis de Pisany, et où, faute de document plus sûrs, il a été fait un trop large usage d'une *Historiette* suspecte de Tallemant des Réaux (M. de B. d'A. le reconnaît avec bonne grâce lui-même, *Appendice*, p. 393).

La partie la plus importante du livre et de beaucoup la plus neuve est celle où se trouve racontée en détail la carrière diplomatique de Jean de Vivonne. Son ambassade en Espagne de 1572 à 1583 (*Chapitre* II, p. 31-147), ses deux missions successives à Rome de 1585 à 1589 (*Chapitres* III et IV, p. 148-311), sont au point de vue historique d'un grand intérêt. Il est curieux, quoiqu'un peu pénible, de voir la piètre figure que fait à Madrid, vers la fin du XVI[e] siècle, un ambassadeur français; la résistance qu'oppose le Saint-Siège aux premières prétentions du gallicanisme est aussi un sujet digne d'attention. Le représentant du roi très chrétien se jouait là à fortes parties : avoir à faire à Philippe II d'abord et ensuite à Sixte-Quint, c'est un honneur si l'on veut, mais périlleux. Jean de Vivonne fut-il à la hauteur de cette tâche? Il est permis d'en douter un peu. Quoi qu'il en soit, M. de B. d'A., pour nous retracer cette série d'intrigues diplomatiques, qu'il faut suivre dans son livre même, s'est servi de documents en presque totalité manuscrits. Il a fait surtout un heureux usage des cinq volumes renfermant la correspondance manuscrite de Jean de Vivonne pendant l'am-

bassade d'Espagne (*Bibl. Nat. F. Fr.*, 16104-108) ; il a suppléé habilement à une lacune de trois années à l'aide de pièces provenant de la chancellerie de Philippe II. Les citations tirées de ces différentes sources et de celles qui sont relatives aux ambassades près du Pape (en attendant la publication complète des documents originaux), apportent une contribution réelle à l'histoire de la diplomatie française pendant le XVI[e] siècle. Ce doit avoir été là, à n'en pas douter, le véritable but de l'auteur, et il l'a atteint.

Nous lui adresserons cependant, en terminant, une légère critique. Si les documents manuscrits ont été cités avec une précision rigoureuse, il n'en est pas de même des livres imprimés, et c'est un tort. Il est très légitime d'invoquer le témoignage d'historiens contemporains ou beaucoup plus récents : mais il est moins légitime de rédiger, sans indication de page ni d'édition, des notes telles que celles-ci : *D'Aubigné, Histoire* (p. 17, n. 2), et : *Ranke, Histoire de la Papauté* (p. 28, n. 2), etc. Enfin il est bon de choisir les textes établis avec le plus de soin. Brantôme est constamment cité d'après l'édition du *Panthéon littéraire :* nous n'apprendrons rien sans doute à M. de Brémond d'Ars, en lui rappelant que l'édition de M. Ludovic Lalanne peut seule faire autorité.

E. B.

CHRONIQUE

FRANCE.—Sous le titre de *Très humble essai de phonétique lyonnaise*, M. NIZIER DU FUITSPELU vient de publier chez H. Georg à Lyon (in-8, tiré à 50 exemplaires), un travail curieux sur le patois lyonnais; cet idiome, peu connu jusqu'ici, comptera désormais parmi ceux dont les formes auront été le mieux étudiées; il en est peu dont M. N. du Fuitspelu n'ait point recherché l'origine ou essayé de donner la raison, et si toutes ces explications ne sont pas également justes, elles sont presque toujours ingénieuses. Mais ce qui recommande surtout son étude, c'est l'emploi des procédés scientifiques de dérivation; on doit lui savoir gré de travailler ainsi à répandre ces méthodes sans lesquelles on s'égare fatalement. Ce mérite est trop grand pour ne pas faire excuser les erreurs qu'on peut signaler dans un travail qui renferme tant de choses intéressantes et utiles. — CH. J.

— Le 3[e] fascicule de la *Gazette archéologique* dirigée par MM. DE WITTE et DE LASTEYRIE, vient de paraître. Il contient les n[os] 5 et 6 de l'année 1885, toujours illustrés de magnifiques photogravures; les articles principaux sont les suivants : *Sculptures antiques trouvées à Carthage* (Musée Saint-Louis), par S. REINACH et BABELON ; Orfèvrerie bretonne, *Croix processionnelle du* XVI[e] *siècle*, par L. PALUSTRE, avec deux jolies reproductions; fin d'une étude sur les *Miniatures inédites du fameux Hortus deliciarum* (XII[e] s.) de Strasbourg, par R. DE LASTEYRIE, avec le catalogue complet des miniatures et leur bibliographie détaillée ; une *aiguière en bronze représentant un centaure*, par E. MOLINIER; notice sur *un plan inédit de Rome à la fin du* XIV[e] *siècle*, par E. MÜNTZ; *trois figurines du cabinet des médailles de Paris*,

par G. PERROT. — Rappelons que les précédents numéros de cette année contenaient, comme articles importants : Une longue *étude sur l'Hercule* Ἐπιτραπέζιος *de Lysyppe*, par F. RAVAISSON ; *Notice sur le David de bronze de Michel-Ange au château de Bury*, par L. COURAJOD, etc. — Nous nous réservons de rendre compte ici plus en détail, à la fin de l'année, de ces intéressants travaux. — H. C.

— Dans une petite étude sur *les Antiquités de Bordeaux* (Paris, Leroux et Bordeaux, Chollet. In-8°, 12 p., extrait de la *Revue archéologique)*, M. Camille JULLIAN fait l'histoire du musée de Bordeaux et de ses enrichissements successifs (plus de six cents pièces, statues, bas-reliefs, tombeaux, fragments d'architecture) ; il décrit rapidement cette collection d'antiques « la plus riche et la plus précieuse des collections analogues » ; il montre que cette galerie d'art gallo-romain est la plus belle qui existe en France, tant par le nombre des pièces que par la variété des sujets et le fini des sculptures ; il propose enfin de réunir le dépôt d'antiques de Bordeaux (collections du Colisée et de l'hôtel Jean Jacques Bel) le musée d'armes, le musée préhistorique pour former avec ces quatre collections une admirable galerie historique qui serait installée dans l'ancien couvent où se réunirent les Girondins.

— M. J. PARMENTIER vient de publier dans le *Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers* (juillet) un article sur *la littérature étrangère à l'Académie* où il rend compte du livre de M. Beljame sur « le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle » et de l' « Histoire de la littérature anglaise » de M. Filon ; ces deux livres ont été couronnés par l'Académie française ; M. P. fait le plus grand éloge de l'œuvre de M. Beljame, où « tout est exact, bien disposé, bien dit » ; il est plus sévère pour le volume de M. Filon, où il trouve beaucoup d'erreurs et très peu de précision. — M. Parmentier fait paraître en même temps, dans la *Revue de l'enseignement des langues vivantes* (15 juin 1885, n° 4), les deux premiers chapitres d'une courte histoire de la littérature anglaise, *A short History of the English Language and Literature,* précis écrit en un anglais très facile à comprendre, destiné aux candidats à l'agrégation et au certificat d'aptitude, et qui pourra être très utile.

— *La part de l'art italien dans quelques monuments de peinture de la première Renaissance française,* tel est le titre d'un nouvel opuscule que M. Louis COURAJOD a fait paraître à la librairie Champion (in-8°, 36 p.). L'auteur montre qu'il faudra désormais, pour expliquer définitivement les origines encore obscures de la Renaissance française, tenir compte d'un élément d'importation qu'on avait trop souvent négligé. Il prouve qu'un des foyers de la propagande italienne fut un groupe d'artistes domiciliés au Petit-Nesle, à Paris.

— Dans la réunion générale de la Société historique de Gascogne (15 juin 1885), M. TAMIZEY DE LARROQUE a fait un *Appel aux érudits* que nous renouvelons ici avec empressement. « Je voudrais, dit notre infatigable et savant collaborateur, perfectionner le tableau dressé par Berger de Xivrey des séjours et itinéraires de Henri IV pendant qu'il fut roi de Navarre ; j'ai déjà réussi à combler un grand nombre de lacunes, mais combien d'anneaux encore il faut attacher à la chaîne pour qu'elle soit complète ! Je dis complète, car dans mon ambition peut-être téméraire je me proposerais de suivre le futur Henri IV jour par jour, depuis son adolescence jusqu'à son avènement au trône de France, de ne pas le perdre de vue un seul instant dans ses marches comme dans ses haltes, de photographier pour ainsi dire toutes ses allées et venues, tous ses mouvements. Je ne me tirerai pas d'affaire si je n'ai pas de nombreux et dévoués collaborateurs. » M. Tamizey de Larroque prie ces « collaborateurs » de chercher des lettres du roi de Navarre et de ses compagnons dans les archives des vieux châteaux et dans les archives départementales et communales ; en

rapprochant les dates, on arriverait à reconstituer le tableau fidèle et minutieux de toutes les courses de Henri IV.

— Le tome quatrième de la traduction, par Mlle Dosquet, de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* de M. H. de Sybel vient de paraître à la librairie Alcan (In-8°, 502 p. 7 francs). Il comprend trois livres : I. Le *Directoire;* II. *Milan et Mantoue;* III. *Léoben*. Nous avons comparé la traduction française avec le texte original, et nous devons reconnaître que cette traduction est très fidèle et très exacte; elle fait honneur à l'inspectrice générale des écoles maternelles, qui a entrepris cette laborieuse tâche avec autant de succès que de persévérance. Tout au plus lui reprocherons-nous, p. 344, d'avoir traduit « der Schneesturm abscheulich, die Wege bodenlos » par « les chemins défoncés étaient rendus impraticables par la neige »; le mot « Schneesturm » n'est pas rendu. Ajoutons que, p. 299, Lockerung signifie plutôt « dissolution » que *rupture*. Il est inutile de dire que cette traduction rendra de grands services.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 8 et 15 juillet.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD.

M. Al. Bertrand communique les photographies d'une tête de marbre blanc qu'il a reçue de M. Aug. Nicaise et que l'on croit provenir des anciennes fouilles exécutées par Grignon au Châtelet (Haute-Marne).

M. Flouest communique de beaux dessins coloriés d'objets antiques retirés d'un tumulus de la forêt de Champberceau, commune de Rivières-les-Fosses (Haute-Marne) notamment une feuille mince et flexible de bronze façonnée en ceinture.

M. Molinier lit un extrait d'un mémoire de M. Cloquet sur une peinture murale de l'église de Courtray (Belgique).

M. l'abbé Thédenat fait circuler les empreintes de deux masques moulés sur le visage de deux enfants défunts; le premier, trouvé à Paris dans une sépulture romaine de la rue Nicole, est conservé au Musée Carnavalet; le second, trouvé à Lyon et conservée au Musée de cette ville, donne, comme on l'apprend par l'épitaphe gravée sur la tombe, les traits de Claudia Victoria morte à l'âge de dix ans un mois et onze jours.

M. le Président présente avec éloge le livre de M. Ch. de Linas « *Œuvre de Limoges conservée à l'étranger et documents relatifs à l'émaillerie limousine.* »

M. l'abbé Beurlier communique la photographie d'un taureau de bronze trouvé à Dodone et appartenant à la collection de M. Troienski, consul général de Russie à Janina ; cette œuvre d'art est d'un style tout particulier. Il fait également circuler une drachme inédite d'Apollonie d'Epire, destinée au cabinet des Médailles et d'une très belle conservation; on y lit des noms de magistrats locaux : *Agonippos* et *Presbylos, fils de Timoxénos*.

M. Lecoy de la Marche lit une analyse détaillée d'un manuscrit du XIVe siècle, conservé à la bibliothèque de Naples, *De arte illuminandi*.

M. de Barthélemy achève la lecture du mémoire de M. de la Noé sur *l'oppidum Gaulois en général*. A cette occasion, un membre présente des observations sur l'emploi des pluriels *oppidums* et *oppida*, et autres analogues en français.

Le Secrétaire,
Signé : R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Ende, Ed. Schmitt u. H. Wagner. IV, 3. — Bechtel, thasische Inschriften ionischen Dialekts im Louvre. (Soigné.) — Comicorum atticorum fragmenta, p. p. Kock, II, 1. (Suite de cette œuvre méritoire.) — Eutropii breviarium ab urbe condita, p. p. Wagener. (Très bonne édition.) — Stappers, Dictionnaire synoptique d'étymologie française, donnant la dérivation des mots usuels classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, etc. (en général, peu utile). — Rist (Johann), Dichtungen hrsg. v. Goedeke, u. Goetze. — Perry, From Opitz to Lessing. (Sera utile aux compatriotes de l'auteur.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30, 25 juillet 1885 : Martini Lutheri Exegetica opera latina curavit. J. Linke, tomes XXIV et XXV. (Kolde.) — Martin Luthers reformationshistorische deutsche Schriften, nach den ältesten Ausgaben kritisch aufs neue bearbeitet von Enders. III, 2e Aufl. — Specht, Geschichte des Unterrichtswesens in Deutschland von den ältesten Zeiten bis zur Mitte des XIII Jahrhunderts. (Kaufmann : laisse beaucoup à désirer, mais c'est le commencement bienvenu d'une œuvre qui doit combler une lacune sensible; on y trouvera maint détail instructif et maint secours.) — Hialmar Edgren, A compendious Sanskrit grammar with a brief sketch of scenic Prâkrit. (Quelques mérites dans l'arrangement des matières et l'exposition; mais est basé essentiellement sur la grammaire de Whitney, répète les fautes isolées qui s'y trouvent, et reste bien loin en arrière de l'œuvre de son devancier pour l'exactitude des détails et la correction de l'impression; contient une fois moins et coûte tout autant.) — Platonis Meno et Eutyphro, incerti scriptoris Theages, Erastae Hipparchus, rec. Fritzsche. (Schanz : cette édition est complètement sans valeur; l'éditeur. disciple de Wohlrab, a perdu sa peine et « battu de la paille vide ».) — Arnold, De Graecis florum et arborum amantissimis. (Renner : rien de nouveau et une grande diffusion.) — Hepp, Schillers Leben und Dichten; Weltrich, Friedrich Schiller, Geschichte seines Lebens und Charakteristik seiner Werke, I Liefer. (Brahm : l'ouvrage de M. Hepp, commis de l'Institut bibliographique de Leipzig, n'est qu'une compilation en style de commerçant; le premier fascicule du livre de M. Weltrich est bien supérieur au livre de M. Hepp par l'indépendance du savoir et la connaissance du sujet, mais il y a trop de digressions, et l'auteur devra analyser avec plus de précision, connaître plus exactement les œuvres des contemporains de Schiller, juger avec plus de pénétration et de brièveté.) — Pakscher, Zur Kritik und Geschichte des französischen Rolandsliedes. (Koschwitz : œuvre d'un débutant qui enfonce parfois des portes ouvertes, mais écrit avec fraîcheur et agrément.) — Ch. Tissot, Fastes de la province romaine d'Afrique, p. p. Salomon Reinach. (J. Schmidt : ce livre sera, comme le pensent et l'auteur et l'éditeur, en état de rendre des services; il sera la base de travaux ultérieurs; l'esquisse biographique, écrite avec une pieuse chaleur et l'intelligence des mérites de Tissot, sera accueillie avec une sincère reconnaissance.) — Giessener Studien auf dem Gebiete der Geschichte, III. Beiträge zur neueren Geschichte, von W. Oncken. (R. Koser : écrit de polémique en trois chapitres 1° « sur le siècle de Frédéric le Grand » — dirigé contre Koser; 2° « une lettre prétendue du baron de Stein » — dirigé contre Max Lehmann; 3° « la question de Marie Stuart » — dirigé contre Bresslau.) — Babeau, Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution (A. Stern : attachant et instructif) — Ch. Tissot, Géographie comparée de la province romaine d'Afrique, tome I. Géographie physique. Géographie historique. Chorographie. (J. Schmidt : ouvrage qui fera époque; le sujet tout entier est traité d'après les règles de la mé-

thode scientifique pour la première fois.) — BITTER, Die Reform der Oper durch Gluck und R. Wagners Kunstwerk der Zukunft. (Bellermann.) — BOUTMY, Études de droit constitutionnel (Laband : sujet très bien étudié, avec une compétence parfaite; une foule d'ingénieuses remarques; exposition pleine de goût. — (GRANDEAU, La production agricole en France, son présent et son avenir. — Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum. (Wattenbach).

Theologische Litteraturzeitung, n° 15, 25 juillet 1885 : W. SCHWARTZ, Indogermanischer Volksglaube, ein Beitrag zur Religionsgeschichte der Urzeit (von Bradke : trop hardi et va trop loin). — Aug. VOGEL, Nach, Kanaam, Tagebuch einer Reise durch Aegypten, Palästina u. Griechenland, (Guthe : journal court, en général exact). — OBSER, Wilfrid der aeltere, Bischof von York, ein Beitrag zur angelsächsischen Geschichte des VII. Jahrhunderts. (Loofs : du soin, des résultats, mais l'auteur ne connait pas l'époque à vécut son héros). — UHLHORN, Die christliche Liebesthätigkeit, das Mittelalter. II. (Weizsäcker : savant, clair et agréable). — Herm. HAUPT, Die deutsche Bibelübersetzung der mittelalterlichen Waldenser in dem Codex Teplensis und der ersten gedruckten deutschen Bibel nachgewiesen, mit Beiträgen zur Kenntniss der ramanischen Bibelübersetzung und Dogmengeschichte der Waldenser. (Harnack : petit écrit plein de choses et qui mérite l'attention). — GOTTSCHICK, Luther als Katechet. (Besser : important). — Alb. RITSCHL, Geschichte des Pietismus, II : in der lutherischen Kirche des XVII, u. XVIII. Jahrhunderts, (Weizsäcker : soigné, sagace, impartial, à remarquer les portraits de Spener et de Francke).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Dix-neuvième année 17 août 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet



Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 691, 1er août 1885 : The patriarchal theory, based on the papers of the late John Ferguson Mc Lennan, edited a. completed by Donald Mc Lennan (Tylor). — The Song Celestial or Bhagavad-Gîtâ (from the Mahabharata), translated from the Sanskrit Text by Edwin Arnold. (Blaikie). — Major Ben C. Truman, The Field of Honor, being [which it is not] a complete and comprehensive history of duelling in all countries, including the judicial duel of Europe, the private duel of the civilised world, and specific description of all the noted hostile meetings in Europe and America (Burton : singulier livre, mal disposé, qui range le Cid parmi les « noted duellists » et prétend que la guillotine fonctionnait au temps de Richelieu, innombrables erreurs). — The Iliad of Homer, done into English verse by Way (Morshead). — Lady Verney, Peasant Properties and other selected essays (Ed. Simcox). — Current theology (Pearson, The Prophecy of Joel, its unity, its aim a. the age of its composition; Aug. Köhler, Lehrbuch der biblischen Geschichte Alten Testaments. II, 1, etc.). — In Memoriam W. S. W. Vaux, Esq., late secretary to the Royal Asiatic Society (vers arabes de Habid Anthony Salmoné, traduits par Cunynghame). — Anglo-Saxon names (Stevenson). — « Defnsaetas » (Davidson). — Recent work in assyriology (Bezold). — Endowment of nesearch in America by Prof. Tyndall. — Rud. Merkel (F. Polle : not. nécrol.). — Early granite churches in Denmark. Sallinglands kirker, I [Églises danoises en granit, surtout à la campagne, 1re série : les églises du pays de Sallingland, publié par les soins du ministère royal des cultes]. — Roman centurial stone at Chester (Watkin).

The Athenaeum, n° 3014, 1er août 1885 : Finch-Hatton, Advance Australia! — D. Webster, The angler and the loop-rod. — J. Lewis, The Reformation settlement (ouvrage qui sera très utile à consulter). — Shelley, a poem, with other writings relating to Shelley, by the late James Thomson, to which is added an essay on the poems of William Blake, by the same author. — Commander W. Bainbridge-Hoff, Exemples, conclusions and maxims of modern naval tactics. — Vaudois Literature : Ed. Montet, Histoire littéraire des Vaudois du Piémont d'après les manuscrits originaux; H. Haupt, Die deutsche Bibel. — uebersetzung der mittelalterlichen Waldenser in dem Codex Teplensis und der ersten gedruckten deutschen Bibel nachgewiesen. — Historical books (Morris Fuller, the life, times and writings of Thomas Fuller; Andrew Ross, Old Scotish Regiment Colours; Ella S. Armitage, Highways of history, the connexion between England a. Scotland; Molmenti, La dogaressa di Venezia; Weise, The discoveries of America to the year 1525. — The life of Mary Wollstonecraft. (Elis. R. Pennell). — « Literary landmarks of London ». — An unknown edition of Kimchi's Hebrew Grammar (Ginsburg).— Lockhart's Life of Scott. — An incident in the history of Trinity College, Cambridge. — Mr. Quaritch's new Geographical Catalogue (Major). — Bowes, Japanese enamels, with illustrations from the exemples in the Bowes Collection. — H. Montagne, The copper, tin and bronze coinage and patterns for coins of England from Elizabeth to Victoria. — The Royal Archaeological Institute at Derby.

Literarisches Centralblatt, n° 32, 1er août 1885 : Eugippii excerpta ex operibus S. Augusti, rec. et commentario critico instruxit Knoell (« vehiculum frumento onustum », et, en effet c'est du bon grain et qui soutient l'épreuve). — Marie Sydow, Dr. Adolf Sydow, ein Lebensbild. — Schubert, Geschichte der Könige von Lydien. (Malgré quelques fau-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — **17 août** — **1885**

Sommaire : 139. Recueil de l'Institut archéologique d'Athènes, I. — 140. Servius, commentaire de l'Enéide, p. p. Thilo, II. — 141. Prou, Les coutumes de Lorris, — 142. De Witt, Un patricien au xviie siècle, Louis de Geer. — 143. Hagmann, L'Essai sur les mœurs, de Voltaire. — 144. Reynald, Succession d'Espagne, Louis XIV et Guillaume III. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

139. — **Archæological Institute of America.** Papers of the american school of classical studies at Athens. Vol. I, 1882-83. Boston, Cupples, Upham and Co. 262-vii pages.

L'*École américaine des études classiques à Athenes* a été fondée en 1882, sous les auspices de l'Institut archéologique d'Amérique et aux frais des treize principaux collèges des États-Unis. Elle possède aujourd'hui à Athènes une installation convenable et une bibliothèque d'environ 3,000 volumes. Le règlement de l'École a été inspiré par ceux de ses deux aînées, l'École française et l'Institut allemand, non sans présenter, toutefois, des particularités plus ou moins heureuses qui l'en distinguent. L'École, qui ne loge pas ses élèves, ouvre gratuitement sa bibliothèque et prête son concours à tous les *graduates* des collèges qui contribuent à son entretien, ainsi qu'aux étudiants américains de toute origine qui paraissent vouloir se livrer à des études sérieuses. Les élèves vivent des *fellowships* qu'ils ont obtenues dans leurs collèges respectifs, ou de leurs ressources personnelles : le directeur de l'École, qui n'est nommé que pour un an, est seul rétribué. Un comité dirigeant se réunit deux fois par an à New-York et à Boston, nomme le directeur et prend connaissance des travaux de l'École. Chaque élève doit présenter, à la fin de l'année, un mémoire sur une question d'histoire ou d'archéologie grecque; le comité décide s'il y a lieu de faire imprimer ces essais, et la dépense prévue de ce chef peut atteindre 1,000 dollars par an. L'obligation pour chaque élève de remettre un mémoire annuel est empruntée au règlement de l'École française; elle n'existe pas pour les *stipendiés* de l'Institut allemand, qui peuvent ainsi consacrer à d'utiles voyages tout le temps de leur séjour en Grèce, au lieu de disserter sur des questions d'histoire, d'archéologie ou de grammaire que l'on étudierait tout aussi bien, et mieux même, dans les bibliothèques de Paris ou de Berlin [1].

1. Depuis 1883, l'obligation de remettre un mémoire a été supprimée pour les élèves de première année de l'École française; ce n'est qu'une demi-mesure.

L'École française depuis 1868 et l'Institut allemand depuis 1876 publient des recueils qui, entre autres mérites, ont rendu des services considérables à l'étude de l'épigraphie grecque. Les mémoires des membres de notre École étaient autrefois publiés dans les *Archives de Missions*, ou restaient manuscrits dans les cartons de l'Institut; depuis 1877, les meilleurs sont imprimés dans la *Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome*, mais la plupart, qui résument parfois des observations personnelles intéressantes, restent inédits, parce que le *Bulletin de Correspondance hellénique*, comme les *Mittheilungen* de l'Institut allemand, ne s'ouvrent guère à des travaux de longue haleine. L'École américaine a été bien inspirée en n'essayant pas de fonder un troisième recueil périodique de documents, à côté de ceux des Écoles française et allemande; elle a préféré commencer un recueil de mémoires développés, dûs au directeur et aux membres de l'École, qui tiennent le milieu entre les courts articles de notre *Bulletin* et les travaux souvent fort longs publiés dans la *Bibliothèque des Écoles*. Le premier volume de ce recueil, qui paraît avec un retard bien excusable aux débuts d'une publication, est destiné à donner une idée de l'activité de l'École pendant la première année de son existence, 1882-1883. Il fait grand honneur à ceux qui ont dirigé cette institution [1] et permet d'augurer favorablement de son avenir. Nous avons remarqué avec plaisir que tous les mémoires contenus dans ce volume sont le fruit d'études conduites sur place; c'est un précédent qui mérite de devenir une règle, car pour intéressantes que puissent être des monographies d'histoire littéraire, de grammaire ou de droit public, il n'est pas besoin de se rendre à Athènes pour les écrire.

Alors que la fondation de l'École américaine n'était encore qu'à l'état de projet, on avait cherché un emplacement de fouilles où elle pût gagner ses éperons. Après une tentative infructueuse pour obtenir un firman en Crète [2], l'Institut archéologique américain commença des travaux considérables à Assos. Les fouilles amenèrent la découverte de plusieurs fragments de la frise du temple et d'un grand nombre d'inscriptions grecques, qui ont été partagés entre le musée de Constantinople et celui de Boston. Une monographie sur l'ensemble de l'exploration doit paraitre dans le courant de l'année prochaine; dès 1882, M. Clarke a publié un *Report on the investigations at Assos*, où il a fait connaître les découvertes relatives à l'architecture et à la sculpture, avec un choix d'inscriptions de la même provenance. Le Ier volume des *Papers of the american school* s'ouvre par un excellent travail de M. Sterrett sur les inscriptions recueillies à Assos; elles sont au nombre de 73, et quelques-

1. M. Goodwin, d'Harvard University, en 1882-1883; M. Packard, de Yale college, en 1883-1884. Le directeur actuel est M. Cooke Van Benschoten, de la Wesleyan University.

2. *Archaeological institute of America, second annual report of the executive committee*. 1881, p. 41-49 (Rapport de M. Stillmann sur les sites anciens à explorer en Crète).

unes sont fort intéressantes. Signalons un texte en dialecte éolien de Lesbos où l'on rencontre pour la première fois la forme ἔσσι, 3e pers. plur. d'ἔμμι, au lieu d'ἐντί, conjecture de Sauppe [1]; un décret en l'honneur d'Assos, qui avait envoyé des juges-arbitres pour trancher des différends dans une autre ville; un décret de Stratonicée en l'honneur d'Assos, qui lui avait rendu le même service; la base d'une statue élevée par les marchands romains d'Assos à Caïus César, fils d'Auguste; plusieurs textes relatifs à Quintus Lollius Philetairos et à sa famille, où le titre de πάτριος βασιλεύς était héréditaire [2]; une tablette de bronze contenant le serment de fidélité des Assiens à Caligula, etc. Tous ces textes sont reproduits en fac-similé, commentés avec détail et traduits intégralement, suivant un excellent exemple donné par MM. Rangabé, Egger, Foucart et Dareste, mais que la plupart des épigraphistes trouvent commode ou prudent de ne pas suivre. Les fac-similés sont d'une exécution excellente et bien autrement utiles que les transcriptions en caractères épigraphiques uniformes publiées par d'autres recueils. Il est vrai que la gravure de ces fac-similés a dû entraîner une dépense considérable, ce qui explique sans doute que le même système n'ait pas été suivi dans le reste du volume [3].

Le second mémoire, également par M. Sterrett, contient 23 inscriptions grecques et latines recueillies à Tralles en 1883 par MM. Sterrett et Ramsay. La plupart de ces textes ont déjà été publiés dans les *Mittheilungen*, mais l'auteur, en les rééditant, a notablement amélioré ses premières copies. Nous trouvons ensuite un travail d'un membre de l'École, M. James Wheeler, sur le théâtre de Bacchus à Athènes; c'est une excellente monographie, qui vient remplir une véritable lacune, et qui contient une photographie, un plan et plusieurs bois habilement dessinés. Le quatrième essai, par M. Louis Bevier, est une histoire de la construction de l'Olympieion à Athènes, sujet qui n'avait pas encore été traité dans son ensemble avec autant d'exactitude et de soin. M. Harold Fowler a donné ensuite un nouveau travail sur un sujet bien usé et pourtant bien obscur encore, l'Erechtheion d'Athènes, avec quatre plans et deux bois. Enfin, le volume se termine par une dissertation de M. Goodwin, le directeur de l'École, sur la topographie de la bataille de Salamine et les manœuvres qui l'ont précédée. Le but de ce travail, dont l'intelligence est facilitée par une carte et deux vues

1. *Commentatio de duabus inscriptionibus Lesbiacis*. 1871. Cf. Brugmann, *Handbuch*, II, 1, p. 76, qui voit dans ἔσσι une 3e pers. du singulier.

2. Quintus Lollius Philetairos est prêtre de Zeus Homonoos et d'Auguste; le culte de ces deux divinités était associé à Assos comme celui d'Athéné Polias et de Livie à Cyzique.

3. L'École américaine rendrait un bien grand service en publiant ainsi en fac-similé, d'après des photographies, toutes les inscriptions datées éparses dans le monde grec. Un pareil travail, qui reste à faire, rendrait seul possible une histoire complète de l'alphabet grec épigraphique.

de l'île, est de mettre d'accord le récit d'Hérodote avec celui d'Eschyle, contrairement à l'opinion de M. Loeschke, qui les croit inconciliables.

Nous ne pouvons entrer ici dans l'examen détaillé de ces mémoires, qui, portant en général sur des questions controversées, ne sauraient avoir la prétention de donner des solutions définitives. Nous avons seulement voulu signaler à l'attention de nos lecteurs un recueil très sérieusement fait, dont la publication, coïncidant avec celle de l'*American journal of Archaeology*, est un remarquable symptôme du mouvement des études classiques aux États-Unis. Ce pays, à cause du grand développement qu'y a pris la civilisation matérielle, a besoin, plus que tout autre, d'encourager des études qui puissent faire contre-poids, dans les générations nouvelles, à ce que les tendances de sa civilisation ont d'un peu grossier. Nous souhaitons que l'École américaine d'Athènes éveille de vives sympathies de l'un et l'autre côté de l'Atlantique et que ses heureux effets sur les jeunes gens qu'elle formera vérifie une fois de plus le vers d'Horace :

Adjecere bonae paulo plus artis Athenae.

Salomon Reinach.

---

140. — G. Thilo. **Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina Commentarii.** Vol. II, fascic. II; Æneidos libror. IX-XII, commentarii; in-8, præf, I-X; p. 307-650; Teubner, Leipzig, 1884.

M. Thilo a construit son monument; il nous a donné entièrement le commentaire de Servius sur l'*Enéide*[1]. Puissent ses lecteurs reconnaître quel effort a été nécessaire pour arriver à cet heureux achèvement ! Plus de vingt ans d'études, des collations dans presque toutes les grandes bibliothèques de l'Europe, beaucoup de sagacité, une longue patience, c'est à ce prix seulement que l'œuvre a pu être terminée. Il est vrai qu'elle forme un monument solide et qui durera. L'édition de Lion, malgré sa médiocrité, a dépassé le demi-siècle. On peut prédire à l'édition Thilo un ou deux siècles de durée, et ce succès indiscutable et prolongé, on peut dire qu'elle l'aura mérité plus qu'aucune autre.

La disposition extérieure et la méthode suivie sont les mêmes ici que dans les fascicules précédents. Aussi n'avons-nous plus à en parler. Remarquons seulement qu'outre les conjectures propres à M. Th., et parmi elles il y en a de très heureuses[2], on en verra sur presque tous les passages difficiles de ces derniers livres, de M. R. Schoell et d'autres savants.

---

1. Voir l'article publié dans cette *Revue* sur le 2e fascicule du tome I : 1883, n° 2, 8 janvier, p. 23.
2. Par exemple, p. 342, 22, sur IX, 442 : *Capitolii pronao.*

L'éditeur fait preuve partout de conscience. Voici de sa part une preuve de sincérité que je tiens à citer. P. 340, 23, sur IX, 346, après *secundum Homerum*, M. Th. n'a trouvé dans ses notes qu'une indication qui lui a paru insuffisante : il avait noté seulement que la citation grecque était corrompue, qu'elle n'était pas probablement celle qu'a proposée Daniel; mais il n'avait pas transcrit les caractères grecs : il a donc laissé après ces mots une lacune. Comblons-la, puisque nous le pouvons, grâce à l'obligeance de M. Omont. *F* donne après *Homerum* : ΕΛΛΑΒΠΟΡΦΥΡΕΟΣΘΤΑΝΟΣΚΑΙΜΟΡΑΧΤΑΙΕ. Donc il y a là une simple erreur de collation, et Daniel ne s'était pas trompé.

Je complète de même les indications qui manquent sur le lemme de la scolie X, 4, p. 387, 19; dans la scolie, *F* omet le mot *spectat;* dans le texte, le même ms. donne *aspectat;* au même vers, *Paris.*[1] donne *as. p.* (= aspectat populos).

Des éloges que ne restreindrait aucune critique, pourraient paraître fondés sur un examen superficiel; j'ai donc cherché, particulièrement dans le livre IX, quels lapsus avait pu commettre l'auteur et quelles chicanes on pouvait lui faire.

Je n'ai vu qu'une faute d'impression : p. 330, dernière ligne et dernier chiffre : lisez 241. — Le système des italiques, qui sert à distinguer les scolies de *F* de celles de la vulgate, est commode et en général très clair. Il est ici appliqué par erreur à la fin de la scolie IX, 187, p. 326, 19-20. Les mots *et sepulti-sentientes* manquent dans *F* et dans les mss. de Burmann. Leur place était donc dans les notes critiques avec la mention *add. D.* D'autre part l'emploi des italiques sans autre indication peut tromper, par exemple à propos de la longue et importante scolie sur IX, 641, p. 366, 19, *macte ergo — vino inferio esto.* Tout lecteur supposera qu'elle n'est conservée, comme toutes celles qui sont en italiques, que par *F*[2]. Or cette scolie est de seconde main au bas de la page dans *Paris.*; je l'ai trouvée dans le *Par.* 7969 et elle doit très probablement exister aussi dans d'autres mss.

M. Th. n'a pas remarqué ou plutôt n'a fait remarquer nulle part une faute assez fréquente dans *F* : la consonne finale des mots est omise, soit que le copiste se soit mépris sur le sens des abréviations finales, soit que celles-ci aient disparu de l'archétype : de là IX, 363, p. 342, 29 : *inferiore;* IX, 369, p. 343, 22 : *oratione*. J'en conclus qu'il ne faut pas hésiter à corriger ailleurs la même faute dans le ms. et qu'il faut lire par exemple IX, 217, p. 328, 24 : *interruptam orationem;* tel est le texte de *Paris.*; le copiste de *F* aura mal interprété l'abrévia-

1. J'emploie dans ce qui suit les mêmes signes critiques que M. Th. J'aurai seulement à citer à plusieurs reprises un ms. de Paris, n° 7959, s. IX, dont M. Th. n'a examiné que quelques passages. Je le désignerai comme lui-même l'a fait au commencement du livre I, par *Paris.*

2. Sauf bien entendu celles que reproduisent aussi *G* et *T*.

tion *h. l.* (= hoc loco). Je m'appuierais sur la même observation pour corriger IX, 191, p. 326, 27 : lisez : aut ab eo reportare <curet>.

La distinction des scolies ajoutées par Fabricius et de celles qu'on trouve dans D est bien faite en général. Voici cependant quelques scolies notées *add. Fabricius*, où il aurait fallu *add. D*, puisque j'ai trouvé ces scolies dans le *Par.* 7965 : IX, 5 (p. 309, 5) *et — dicitur;* 73 (p. 315, 26) *Atris — sunt;* 141 (p. 322,26) *quasi* (cod. *quæ*) *non tutela;* 523 (p. 355,12) *ductum est — spirare.*

Il est regrettable que M. Th. n'ait pu examiner de plus près et avoir à sa disposition le texte de *Paris.* J'ai déjà cité ce ms. ; voici encore deux preuves de sa valeur relative : IX, 266 (p. 334,12) à la différence de tous les mss. sauf *F*, *Paris.* porte au lemme : *DICERE SORTEM;* IX, 30 (p. 312,2) après *secundum*, M. Th. donne sans variantes et sans remarque un nom obscur et bizarre : *Melonem; F* a : *Meolonem; Paris.* a : Mel*onem*, la dernière partie est de deuxième main ; donc la première main autorisait à lire : *Melam.*

En voilà assez sans doute sur des minuties. Venons à l'essentiel. Nos professeurs lisaient peu ou même ne lisaient pas jusqu'ici Servius. Le prétexte qu'ils invoquaient, était qu'on manquait d'une édition suffisamment répandue, sûre et claire. Désormais ils n'auront plus cette excuse. Je conseille aux plus laborieux d'essayer de lire à l'avance les scolies du texte qu'ils expliquent en classe. Ils seront surpris de gagner ainsi une connaissance plus complète, non pas seulement de l'antiquité latine, mais de la langue, du style, des habitudes du poète ; leurs explications, grâce à Servius, auront plus de solidité, parfois plus de finesse. Ce ne sont pas là des qualités à négliger.

On annonce que M. Th. est chargé du Virgile dans la nouvelle collection de Tauchnitz. Rien n'était plus naturel. Après le grammairien, le poète. Nous pouvons facilement prédire que l'excellent commentaire dont nous venons de recommander l'édition, sera plus tard suivi d'un excellent texte.

E. Thomas.

---

141. — **Les coutumes de Lorris et leur propagation aux XIIe et XIIIe siècles**, par Maurice Prou, archiviste-paléographe, élève de l'Ecole des Hautes-Etudes. Paris, Larose et Forcel, 1884. 1 vol. in-8, 175 pages.

L'ouvrage de M. Prou n'est autre que sa thèse de l'École des Chartes qui, justement remarquée à la soutenance, paraît aujourd'hui en volume modifiée et augmentée, mais sans qu'il ait été nécessaire d'en changer les divisions.

Après une courte introduction (p. 1-3), M. P. expose la situation de Lorris et du Gatinais aux XIe et XIIe siècles et les causes qui ont poussé Louis VII à accorder la charte de 1155 (ch. I, p. 3-17). Le chapitre II est

consacré à l'étude des coutumes elles-mêmes (p. 17-71). Vient ensuite la question de la propagation des coutumes : 1° dans le domaine royal (ch. III, p. 71-88) ; 2° dans les domaines des maisons de Courtenay et de Sancerre (ch. IV, p. 88-99); 3° en Champagne (ch. V, p. 100-106). Une liste chronologique des chartes copiées en totalité ou en partie sur les coutumes de Lorris; une liste alphabétique des quatre-vingt-trois villes ou villages qui ont reçu de ces chartes et vingt-sept pièces justificatives complètent le volume.

D'après M. P. le besoin pour la royauté d'augmenter la population et par conséquent le revenu de ses domaines a été la cause principale de l'octroi de la charte de Lorris.

Après avoir montré que cette charte qui ne contient ni concessions politiques, ni stipulations de droit privé n'est pas à proprement parler une charte de commune, mais bien plutôt une charte de franchise, M. P. explique la différence qui la sépare de la coutume de Lorris rédigée en 1494. Tandis que la première n'est que l'énoncé des points sur lesquels Louis VII voulait soustraire les habitants de Lorris au droit commun qui régissait le Gatinais au XIIe siècle, la seconde est au contraire « la consignation par écrit » de ce même droit commun au XVe s. Un seul article (art. 23 de la charte de 1155, art. 11 du chapitre IV de la coutume de 1494) a passé d'un texte dans l'autre.

Ce sont là les points capitaux et vraiment nouveaux que M. P. a parfaitement mis en lumière. Le but qu'avaient visé les donateurs de la charte fut atteint, car elle en arriva vite à jouir de la plus grande popularité, et « gagnant de proche en proche, elle était devenue au XIIe et XIIIe siècles la loi d'un grand nombre de villages du centre de la France ». Comme nous l'avons dit plus haut, M. P. en a compté quatre-vingt-trois qui l'ont reçue en tout ou en partie.

On peut regretter que M. Prou n'ait pas consacré un chapitre spécial à l'étude des sources de la charte de Lorris. Il aurait ainsi pu élargir le cadre un peu restreint de son étude et assigner au document qu'il a si bien étudié, sa place dans l'histoire générale du mouvement municipal des XIIe et XIIIe siècles. Mais, telle qu'elle est, son étude n'en reste pas moins un modèle de discussion historique serrée et précise et c'est par une série de monographies telles que la sienne, telles que l'*Histoire des Institutions de Senlis* de M. Flammermont ou que les *Établissements de Rouen* de M. Giry que nous arriverons à connaître vraiment l'histoire du régime municipal de la France au moyen-âge.

Louis FARGES.

142. — **Un patricien au XVIIe siècle. Louis de Geer, étude biographique**, par Pierre de WITT. Paris, librairie Didier (Perrin), 1885. In-12 de II-177 p.

Louis de Geer n'est guère connu parmi nous et c'est sans exagération que M. P. de Witt a pu dire (p. 2) : « Il en est peu, parmi les lecteurs français, qui soupçonnent son existence. » Ce personnage, qui a été l'objet de nombreux travaux en Suède et aux Pays-Bas [1], méritait de nous être révélé, et il faut applaudir à l'heureuse idée qu'eut le jeune historien, en travaillant à la Bibliothèque royale de La Haye, de peindre une vie aussi remarquable à tous égards. Louis de Geer ne fut pas seulement un des plus riches et des plus célèbres négociants du monde : ce fut aussi, comme intelligence et comme vertu, un des hommes les plus distingués du XVIIe siècle. Son biographe, dès la première page, indique en quelques lignes frappantes le rôle mémorable qu'il joua : « Il connaît Gustave-Adolphe et correspond avec Christine de Suède ; il va en ambassade auprès des républiques, équipe des flottes pour les souverains, soutient les savants et les lettrés, fait imprimer leurs livres à ses frais, distribue par toute l'Europe des secours aux opprimés. »

M. de W., après avoir loué en L. de Geer un parfait honnête homme (p. 2), après avoir déclaré que, dans le cours d'une longue vie, tout entière inspirée par le sentiment du devoir, il rendit aux Pays-Bas, comme à la Suède des services signalés (p. 3), et que, descendant d'une ancienne race, il ne crut pas déroger en augmentant par le commerce les biens que lui avaient transmis ses ancêtres *(Ibid.)*, nous fournit les détails les plus précis sur la famille du grand négociant, laquelle était d'origine belge et des plus nobles du pays de Liège, particulièrement sur Louis III de Geer, seigneur de Gaillardmont, qui, protestant zélé, quitta sa patrie, vint s'établir à Dordrecht, ville dont M. de W. donne (p. 16) une charmante description, et y rendit le dernier soupir, le 29 octobre 1602, « laissant à ses descendants le souvenir de sa foi et de sa constance invincible. » Son fils aîné, Louis IV de Geer, né à Liège, le 17 novembre 1587, est le héros du livre. A vingt ans, il se rendit à la Rochelle (17 août 1608) pour y étudier la pratique du négoce. Il revint à Dordrecht en janvier 1611, s'y maria (27 mai 1612) avec Adrienne Gérard, et le tableau de la tendre et inaltérable union des deux époux fait penser au délicieux récit de M. Guizot, l'*Amour dans le mariage*. M. de W. cite, à ce sujet (p. 23), de touchantes lignes extraites d'un carnet, sorte de livre de famille, où L. de Geer recueillait les souvenirs des événements domestiques. Louis de Geer vint habiter Amsterdam en 1615 avec sa femme et ses deux enfants ; il fit le commerce des armes et fut bien vite regardé, dans la Venise du Nord, comme un des plus habiles de tous les hommes d'affaires. Chargé de plusieurs missions par les États généraux, il les remplit toutes à merveille, comme il devait plus tard,

1. Voir (p. 3-4) la liste de ces principaux travaux compris entre les années 1843 et 1852.

à l'occasion de la guerre entre le Danemarck et la Suède, remplir une importante mission du gouvernement de ce dernier pays. D'accord avec Gustave-Adolphe, il établit dans le royaume du *Lion* de la Scandinavie d'importantes usines pour le travail du fer, tira le plus grand parti des richesses métallurgiques de ce royaume, séjournant plus de trois ans à Norkoping qui devint, grâce à lui, un port de commerce très florissant. Le 22 décembre 1634, il eut le malheur de perdre sa femme, qui lui avait donné seize enfants, six fils et dix filles.

Quelques années plus tard, L. de Geer rendit un immense service à sa patrie d'adoption momentanée en équipant, à ses propres frais, une flotte de secours qui contribua fort à amener le traité de paix de Brosembro (13 avril 1645), si avantageux à la Suède. Mais il ne put obtenir qu'un incomplet remboursement de ses avances qui s'élevaient à onze millions de livres : la plus mauvaise payeuse du monde, la reine Christine [1], ne lui offrit (voir sa lettre à la page 126) que des compliments et des promesses, que de l'*eau bénite de cour*. La fortune de L. de Geer, dit M. de W. (p. 130), « se trouva diminuée par cette aventure, mais sa réputation ne fit que croître. Ce *marchand homme de guerre*, comme il s'appelait lui-même, avait frappé l'imagination publique; les mesures rigoureuses prises contre lui par la cour de Danemark avaient étonné; on s'entretenait de cette flotte considérable prêtée à un royaume par un simple particulier » [2].

Le dernier chapitre fait revivre devant nous Louis de Geer dans sa famille, dans ses bonnes œuvres, dans ses relations avec les savants. Père de famille, il fut un modèle; sa charité envers les pauvres et les opprimés fut sans bornes; protecteur des lettres, il établit à Rotterdam une imprimerie et fit publier à ses frais une traduction de la Bible en langue slave, dont plusieurs milliers d'exemplaires furent distribués gratis par ses soins; ami de notre grand Descartes, qu'il avait rencontré à la cour de Suède, il fut le bienfaiteur d'Amos Comenius, « le linguiste renommé, le grand novateur en matière universitaire, » de Jean Fré-

1. Voir, dans le tome II des *Lettres de Jean Chapelain* (1883, *passim*), les interminables doléances de Nicolas Heinsius, infortuné créancier de la princesse, dont il ne peut rien tirer. Constatons, à ce propos, que M. de W., quand il a rapproché l'ingratitude du roi Henri IV envers d'Aubigné, de l'ingratitude de Christine envers L. de Geer (p. 124-125), s'est appuyé sur un récit apocryphe, récit emprunté à quelque recueil d'anecdotes et qui est une manifeste interpolation dans les anciennes éditions des *Mémoires* du grand-père de Mme de Maintenon. Voir dans l'*Histoire universelle* du même écrivain (t. III, livre III, ch. XXI, p. 285) une version bien différente de celle qui a été adoptée par M. de Witt. Comme la monographie de L. de Geer sera souvent réimprimée, étant un de ces livres qui font autant de plaisir que de bien, il importe que tout y soit irréprochable.

2. On retrouve la trace de cette vive impression produite par cet événement dans les *Mémoires* de Daniel Huet (*Commentatio de rebus ad eum pertinentibus*, p. 93). Le futur évêque d'Avranches avait recueilli cette impression à Elseneur huit ans après l'expédition où un simple citoyen s'était montré si redoutable à un puissant royaume. Conférez Mallet, *Histoire du Danemarck*, Genève, 1788, t. VIII, p. 93).

déric Gronovius, « le commentateur habile des classiques latins, l'éditeur des *Variorum*, » du professeur Jean Clauberg, qui lui dédia ses *Elementa philosophiæ* [1], d'Abraham Loly, qui lui dédia ses poèmes chrétiens (Utrecht, 1651), et ses admirables générosités lui valurent l'honneur d'être surnommé le Médicis d'Amsterdam. Il mourut le 29 juin 1652, ayant bien mérité de sa famille, de son pays, de l'humanité. Tous les lecteurs de l'excellent petit volume, devant le fortifiant récit d'une vie si droite et si pleine, aimeront à redire que Louis de Geer sut concilier, comme le déclare M. de Witt (p. 5) en citant une remarquable phrase de son illustre grand-père *(Vie de Washington)* « deux choses, grandes et difficiles, qui sont de devoir pour l'homme, et peuvent faire sa gloire : Supporter le malheur avec fermeté; croire au bien et s'y confier avec persévérance. »

T. de L.

---

143. — **Ueber Voltaires « Essai sur les Moeurs. »** Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doctorwürde an der philosophischen Facultæt der Universitæt Leipzig. Joh. Georg. Hagmann, stud. phil. (Degersheim, Schweiz). 1883. In-8, 69 p.

On sait quelle est l'importance au point de vue littéraire et historique de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire; M. G. Hagmann a donc été heureusement inspiré de le prendre pour sujet de sa thèse de doctorat; il lui eût été difficile d'en choisir un qui offrît plus d'intérêt et qui lui permît de mieux mettre en lumières les connaissances étendues qu'il possède. Son travail se divise en deux parties; dans la première, il s'est attaché à nous faire connaître comment prit naissance un ouvrage, qui occupe, dans la carrière de Voltaire, une place si considérable; dans la seconde, il s'est efforcé d'en apprécier le mérite littéraire et de montrer l'influence qu'il a exercée sur le développement des études historiques au siècle dernier.

Il était difficile de mieux exposer, que ne l'a fait M. G. H., la genèse de l'*Essai sur les mœurs;* il a très bien montré dans quelles circonstances Voltaire en conçut la pensée, quelles préoccupations il y apporta, et au milieu de quelles péripéties ce livre vit le jour. C'est une histoire pleine d'intérêt que celle de l'élaboration d'une œuvre, qui, pendant vingt-cinq ans et plus, occupa son auteur, et à laquelle il travailla, pendant ce long espace de temps, avec une prédilection particulière; M. G. H. n'en a omis aucune circonstance curieuse depuis le jour, où

---

1. M. de W. cite seulement sur ce philosophe, qui fut un des meilleurs disciples de Descartes et qu'a tant vanté Leibniz, la compilation de Ladvocat (1752), laquelle ne compte plus et n'a même jamais beaucoup compté. Voir sur Clauberg de bonnes pages de M. Francisque Bouillier *(Histoire de la philosophie cartésienne*, 3me édition, Paris, 1868, t. I, p. 293-300).

Voltaire commença son *Essai* en Lorraine, à Cirey, jusqu'à celui où il le publia, sous sa forme définitive. L'apparition chez Néaulme, en 1753, de l'*Abrégé de l'histoire universelle,* première esquisse qui avait été dérobée au grand écrivain, l'engagea à donner enfin son livre au public et, en 1756, parut l'*Histoire universelle,* partie principale de l'*Essai*, dont la *Philosophie de l'histoire* dédiée, en 1765, à Catherine II, est comme le prologue. On sait quel en fut le succès, et l'on n'ignore pas davantage de quelles attaques cet ouvrage fut l'objet; Voltaire, qui les avait prévues, avait cherché, mais en vain, à y échapper en se cachant sous le pseudonyme de l'abbé Bazin. Pour raconter cet épisode de l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle, M. G. H. n'avait qu'à suivre M. Desnoireterres; s'il le trouvait encore pour guide dans l'examen des influences que Voltaire a subies, en écrivant son *Essai,* il a, on doit le reconnaître, singulièrement élargi le cadre tracé par son prédécesseur; Voltaire, comme il le montre fort bien, a, non seulement subi l'influence de Bolingbroke, mais il a eu pour précurseurs, en France, Bayle, dont le dictionnaire lui fut d'un si grand secours, Montesquieu, qui avait, avant lui, jeté les bases véritables d'une philosophie de l'histoire, enfin Turgot, qui, dès 1750, avait exposé d'une manière si nette l'idée de progrès. Leurs théories ont été les fondements dont Voltaire se servit pour élever l'édifice qui l'a immortalisé, pour opposer au système théocratique de Bossuet une conception plus humaine du développement historique de la civilisation.

On a, surtout au commencement de ce siècle, accusé souvent Voltaire d'avoir abordé sans une préparation suffisante l'immense sujet qu'il voulait traiter; depuis on est revenu à une appréciation plus saine. M. G. H. a fait plus, il a donné une liste de tous les ouvrages cités par Voltaire et on ne peut, en la parcourant, s'empêcher de reconnaître que pour l'époque, il était difficile d'avoir recours à plus de moyens d'informations. Quel parti Voltaire en a-t-il tiré? Quel est le caractère de l'œuvre sortie d'un travail d'élaboration aussi considérable? Quel progrès marque-t-elle sur les écrits des historiens philosophes qui l'avaient précédée? L'*Essai* de Voltaire a un caractère à la fois négatif et positif, il y apparaît comme polémiste, et comme novateur; comme polémiste il combat Bossuet, et son opposition à l'historien théologien l'a fait exalter tout ce que celui-ci avait dédaigné ou laissé dans l'oubli, tel que la Chine et l'Inde, rabaisser, au contraire, ce que l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* avait loué et admiré, en particulier les Egyptiens et les Hébreux; c'est en polémiste encore qu'il a traité l'histoire religieuse, condamné si facilement les croisades et si mal compris la Réforme; mais si ses préoccupations dogmatiques l'ont égaré, quand elles l'abandonnent, Voltaire retrouve toute sa netteté de vues habituelles, et il est alors réellement novateur; l'idée qu'il se fait du progrès, de l'influence du climat, des rapports étroits qui existent entre l'homme et le globe qu'il habite, est souvent d'une grande justesse, et si

ses conceptions ne sont pas toutes également originales, elles devaient néanmoins en partie rester; il n'a pas été en vain non plus l'apôtre de la tolérance et de la justice. Mais c'est surtout ce que Voltaire dit de l'histoire de la civilisation qui est nouveau, instructif, plein d'aperçus ingénieux et vrais. Là, le grand écrivain a été vraiment un précurseur. Il ne l'a guère moins été en ce qui concerne la méthode, l'utilité et l'importance des études historiques, enfin la nécessité de la critique. Aussi tout en étant une œuvre de parti, qu'on ne peut bien comprendre, comme M. H. le remarque avec raison, qu'en se plaçant au point de vue étroit du XVIIIe siècle, l'*Essai sur les mœurs* n'en fait pas moins époque dans la manière de concevoir et d'écrire l'histoire.

On comprend qu'une œuvre aussi considérable ait pu et dû exercer une grande influence sur les contemporains et sur les écrivains de la génération suivante; cette influence, on l'a dès longtemps reconnue et on a été en général plus porté à l'exagérer qu'à l'amoindrir; ainsi on a fait, — M. Villemain en particulier, — de Hume, de Gibbon et de Robertson trois disciples de l'*Essai* de Voltaire, sans remarquer que cela est de toute impossibilité pour Hume, dont l'histoire d'Angleterre était achevée quand parut l'ouvrage français, et douteux pour Robertson, qui ne le cite pas une seule fois; M. G. H. le nie aussi pour Gibbon, qui semble s'être inspiré bien plus des *Considérations* de Montesquieu que de l'*Essai sur les mœurs;* ces conclusions sont justes dans leur ensemble; seulement M. G. H. oublie que le *Siècle de Louis XIV* était connu des trois écrivains anglais et que l'esprit qui y règne est celui même qui domine dans l'*Essai;* d'ailleurs ce dernier ouvrage est comme le résumé, le programme et le symbole de la pensée philosophique du XVIIIe siècle; il n'est pas surprenant dès lors que les historiens, qui, ainsi que Hume, Robertson et Gibbon, en ont été eux aussi les représentants, aient écrit et jugé comme Voltaire. Mais M. G. Hagmann a raison, quand il dit que l'influence de l'*Essai* se fit bien plutôt sentir d'une manière générale sur l'ensemble des études historiques, que d'une manière isolée sur quelques écrivains en particulier.

Ch. J.

---

144. — **Succession d'Espagne.** Louis XIV et Guillaume III, histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II, d'après la correspondance inédite de Louis XIV, par Hermile REYNALD, doyen de la faculté des lettres d'Aix. Paris, Plon, 1883, XI, 376, 395 p. In-8. Prix : 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage est mort avant que nous ayons eu le loisir d'en terminer la lecture et le compte-rendu ; aussi devrons-nous limiter nos observations à quelques points essentiels, puisque malheureusement M. Reynald n'est plus là pour accepter ou réfuter nos critiques ou pour les discuter contradictoirement avec nous. Ce n'est pas la première fois

que le doyen de la faculté d'Aix s'occupait de la question de la succession d'Espagne. Il l'avait étudiée dans un de ses épisodes et avait présenté à ce sujet un mémoire à l'Académie des sciences morales et politiques dont nous avons rendu compte ici-même [1]. Depuis il a voulu retracer les commencements de cette entreprise si ruineuse pour le prestige de Louis XIV et la prédominance de l'influence française en Europe, et montrer, plus en détail, l'*incubation* de ce qui mit la France aux prises avec l'Europe entière. L'auteur a peu consulté les récents travaux consacrés à cet épisode de l'histoire moderne par les historiens étrangers, MM. Arnold Gaedeke (*Oestreich's Politik im Spanischen Erbfolgekrieg*, 2 vol.) et surtout M. Ch. de Noorden, qui vient de mourir lui aussi, laissant inachevée son *Histoire de la succession d'Espagne*, dont trois volumes seuls ont paru. M. R. a surtout travaillé sur les documents que M. Mignet lui avait confiés après avoir cessé, pour sa part, de s'occuper plus activement de son grand recueil des pièces diplomatiques de l'époque pour la collection des *Documents inédits*. Il a utilisé en second lieu les lettres, instructions, etc. déjà publiées à Londres, en 1849, par M. Grimblot, mais dans une version anglaise. On ne lira pas sans intérêt, sous leur forme française, ces correspondances, officielles et secrètes, parmi lesquelles nous remarquons surtout celle de Tallard, plus d'une fois inspirée par une rare clairvoyance patriotique (par exemple le memorandum de nov. 1700), mais on ne sera pas toujours d'accord avec les commentaires dans lesquels M. R. encadre ces pièces inédites ou peu connues. On a quelque peine à trouver que la victoire de Louis XIV ait été aussi « complète » qu'il veut bien le dire, quand on connaît l'issue de cette lutte inutile autant que désastreuse, et l'on se refuse à admettre que l'ambition du monarque ait toujours été « tempérée par la raison. »

Ce que nous regrettons le plus, c'est que M. R. n'ait pas pu se décider à tenir un peu plus compte des observations présentées par la critique sur la forme de ses travaux antérieurs. Sans vouloir exiger un appareil d'érudition pédantesque, on ne peut que s'étonner de l'absence de certains renseignements. Dans ces deux volumes on ne rencontre pas un mot d'indication sur l'endroit où il faut chercher les pièces citées ou analysées par l'auteur. Pas de désignation d'archives, bien moins encore une côte de dossiers quelconque. On ne sait pas si M. R. a *retraduit* les pièces données en anglais par M. Grimblot ou s'il a consulté les originaux. On retrouve, ici encore, une négligence dans la transcription des noms étrangers poussée jusqu'à l'incurie, non seulement dans les textes, mais dans le récit même de l'auteur. (*Auerspeg* pour *Auersperg*; *Goedeke* pour *Gaedeke*; *Schwresbury* pour *Shrewsbury*; *Dona* pour *Dohna*; *Zinzendorf* pour *Sitzendorff*; *Freishman* pour *Frischmann*; *Wartzbourg* pour *Würtzbourg*; *Florente* pour *Llorente*; etc. etc.) Ces

1. Voy. la *Revue* du 26 avril 1879.

menus défauts auxquels nous ne voulons pas attacher trop d'importance et qui ne nous rendront pas injuste envers les qualités sérieuses de l'ouvrage, n'en donnent pas moins un sentiment d'insécurité relative au travailleur appelé à le consulter, à l'utiliser à son tour. Faire le *métier* d'historien était évidemmeut chose secondaire aux yeux du regretté professeur d'Aix, qui prisait davantage les considérations générales et les vues d'ensemble. Mais ce dédain pour les obligations précises, voire même minutieuses qui s'imposent de nos jours à tous ceux qui prétendent écrire l'histoire, n'est plus de mise aujourd'hui, et ce sont précisément ceux qui le professent qui en souffriront le plus, injustement parfois, dans l'opinion du public compétent en ces matières.

R.

CHRONIQUE

FRANCE.—Le cercle Saint-Simon avait jusqu'ici publié un *Bulletin* formant au moins 25 feuilles et servi gratuitement à tous ses membres. Il vient de faire paraître un *Annuaire* et en même temps de commencer, à côté du Bulletin, une série de publications spéciales consacrées à des travaux historiques, littéraires ou scientifiques. Le *Pacha Bonneval* par M. Albert Vandal et l'*Expansion de l'Allemagne* par M. Jules Flammermont forment les deux premiers numéros de cette série (Paris, Léopold Cerf). M. Vandal, après le prince de Ligne et Sainte-Beuve, a fait revivre la physionomie du gentilhomme renégat; il a trouvé aux archives des affaires étrangères un assez grand nombre de documents relatifs à Bonneval; ces témoignages, comme il le dit lui-même, jettent quelque lumière sur le rôle du comte en Orient et montrent que Bonneval relève non-seulement du roman, mais aussi, par certains côtés, de l'histoire. M. Flammermont montre par de nombreux faits les efforts énergiques que tente l'Allemagne pour maintenir en étroite communion de langage, d'idées et de passions avec la mère patrie, les trente millions d'Allemands établis en dehors des limites de l'Empire.

— Le n° du 27 juin (n° 26) de la *Revue scientifique* renferme un article très instructif de M. Charles Henry qui prouve que le manuscrit de Bordeaux, dont il a déjà été question ici même, renferme : 1° la rédaction du cours de Rouelle l'aîné (qu'on retrouve dans les mss. de la Bibliothèque nationale et qui a été faite par un anonyme sur des notes de Diderot); 2° des additions de Rouelle le cadet et de Darcel; 3° des additions et des nouvelles rédactions de Diderot, sensibles en divers endroits; 4° des notes interfoliées de Latapie. M. Henry publie dans le même article un morceau intitulé l'*Utilité de la chimie*, qui lui paraît être de Diderot : « si le grand écrivain, dit-il, est moins personnel dans les idées qui incontestablement sont de Rouelle, il est encore plus *lui-même* en les exprimant; les lignes consacrées aux vitraux des églises gothiques sont en des termes plus vifs les idées que Diderot exprime à Grimm dans son *Essai sur la peinture* ».

— La « nouvelle collection de géographie et de voyages » publiée par la librairie Lecène et Oudin, s'est augmentée de deux volumes : *Le pétrole*, son histoire, ses origines, son exploitation dans tous les pays du monde, par M. Fernand Hue (in-8°,

307 p.) et *L'Afghanistan, les Russes aux portes de l'Inde,* par M. Charles Simond (in-8°, 323 p. 3 fr. 50); ce dernier volume qui vient à son heure, offre dans une forme claire et succincte un grand nombre d'informations intéressantes; c'est un récit d'histoire contemporaine, simple, mais exact et impartial. Il est divisé en quatre parties : I. *Les clefs de l'Inde.* II. *L'intrigue russe.* III. *L'intrigue anglaise.* IV. *Le conflit anglo-russe.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 juillet 1885.

M. Deloche rend compte de l'état des travaux de dégagement des arènes de la rue Monge. Le déblaiement est très avancé. On a mis à découvert l'ellipse du *podium*, les deux principales avenues, l'emplacement des gradins pour les spectateurs, le *proscænium* du théâtre de mimes, de danseurs, etc., qui était annexé au cirque. Les murs ont été mis à l'abri des intempéries et des travaux de réfection seront entrepris sur tous les points où cela sera jugé nécessaire. On a aussi exécuté une restitution en relief des arènes et du théâtre; un moulage de cette réduction sera prochainement présenté à l'Académie. Enfin, M. Deloche annonce que, par une décision récente, délibérée en conseil d'État, les arènes ont été déclarées monument d'utilité publique.

M. Le Blant lit un mémoire intitulé : *le Christianisme aux yeux des païens.* On sait par le témoignage des auteurs que les païens connaissaient fort mal le christianisme et s'en faisaient toutes sortes d'idées fausses. M. Le Blant trouve une nouvelle preuve de ce fait dans une série de documents dont on a trop peu tiré parti jusqu'ici, les actes des martyrs. Il est vrai que ces actes sont souvent interpolés et peu dignes de foi; pourtant, quand ils relatent, comme dans un procès-verbal sténographié, l'interrogatoire des chrétiens par les magistrats et les réponses des martyrs, on peut croire qu'ils reproduisent des pièces authentiques. M. Le Blant cite un grand nombre de questions tirées de ces interrogatoires, qui prouvent chez les magistrats païens une grande ignorance des principes et des doctrines véritables du christianisme. Ils montrent en même temps combien, dès les premiers siècles, il était devenu difficile aux païens et aux chrétiens de s'entendre entre eux : ils ne parlaient pour ainsi dire plus la même langue.

M. Salomon Reinach communique une note sur *Quatre villes nouvelles en Tunisie.* En mars et avril 1885, MM. Reinach et Cagnat ont entrepris un voyage d'exploration dans quelques régions encore peu connues de la Tunisie du Nord. Ils tenaient à vérifier sur place plusieurs inscriptions dont M. Tissot avait autrefois reçu des copies plus ou moins défectueuses. A Aïn-Dourat, sur le bord d'un ruisseau qui se jette dans l'Oued-Tine, à 18 kilomètres au nord-nord-ouest de Medjez-el-Bab, se trouvent des ruines très considérables : d'après une inscription, c'est l'ancienne cité d'*Uccula,* dont l'existence était connue par un document ecclésiastique, mais dont on ignorait l'emplacement. A 10 kilomètres plus au nord, on a trouvé les ruines d'un municipe dont le nom même est nouveau, *municipium Septimium Liberum Aulodes.* Une ville nommée *Thibar* et mentionnée aussi dans les documents ecclésiastiques a été reconnue, grâce à une inscription signalée déjà par MM. Bordier et Tauzia de Lespin, à l'Henchir-Hammâmet, près du mont Gorra; le ruisseau qui longe cette ruine s'appelle encore aujourd'hui l'Oued-Thibar. A 12 kilomètres plus loin, sur la route de Teboursouk, au lieu appelé aujourd'hui Kourbatia, une autre inscription signalée par MM Bordier et de Lespin fait connaître l'existence d'un ancien municipe du nom de *Thimbure* En dehors de ces renseignements géographiques, MM. Reinach et Cagnat ont relevé une curieuse inscription (ce sont encore MM. Bordier et de Lespin qui l'avaient les premiers signalée), dédiée au Saturne gréco-romain, *Saturnus Achaiae,* ainsi nommé sans doute pour le distinguer du Saturne punique, dont le culte était prohibé :

SATVRNO · ACHAIAE · AVG · SACR
PRO·SAL·IMP·CAES·ANTONINI·AVG·PII·P P
GENS·BACCHVIANA·TEMPLVM·SVA·PEC·FECERVNT·ID·DEDIC
CANDIDVS·BALSAMONIS·FIL·EX·XI·PR AMPLIVS·SPATIVM·IN·QVO·TEMPLVM·FIERET
DONAVIT

« Saturno Achaiae Augusto sacrum. Pro salute imperatoris Caesaris Antonini Augusti Pii patris patriae gens Bacchuiana templum sua pecunia fecerunt idemque dedicaverunt. Candidus Balsamonis filius ex undecim primis amplius spatium in

quo templum fieret donavit. » C'est la première fois qu'on rencontre les noms de *Balsamon* et de la *gens Bacchuiana*.

M. Hamy, conservateur du musée d'ethnographie, communique un portulan ou carte marine, d'origine portugaise. Cette carte paraît avoir été tracée en 1501 ou 1502. Les côtes d'Afrique y sont extrêmement détaillées jusqu'à Mélinde, point où Vasco de Gama et Alvaro Cabral prirent les pilotes maures qui les menèrent à Calicut. C'est un des rares monuments qui subsistent aujourd'hui des premières circumnavigations africaines, un de ces routiers de l'Inde dont une loi portugaise interdisait sous peine de mort la vente à l'étranger. L'Asie et l'Europe septentrionales sont représentées suivant les formes traditionnelles, fort inexactes, comme l'on sait. L'Amérique montre les résultats des voyages des Cortereal et autres navigateurs portugais, antérieurs au milieu de l'année 1502.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant; Müntz (Eug.), quatre brochures : *le Palais pontifical de Sorgues, les Peintres d'Avignon pendant le règne de Clément VI, les Peintures de Simone Martini à Avignon, la Statue du pape Urbain V au musée d'Avignon;* — par M. Heuzey : *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, dirigée par MM. Oppert et Ledrain, 2e livraison; — par M. Delisle : Bréard (Charles), *les Archives de la ville de Honfleur;* par l'auteur : Deloche (M.), *Description d'un poids de l'époque carolingienne.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 juillet 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. Collignon communique la photographie d'une sculpture trouvée sur la ligne du chemin de fer de l'Est, près de Gondrecourt, et représentant une divinité gauloise assise.

M. l'abbé Touret donne divers renseignements sur trois missels anciens du diocèse d'Elne, offrant un intérêt archéologique.

M. Lecoy de la Marche achève la lecture de son étude sur le manuscrit de la bibliothèque de Naples, renfermant le *De arte illuminandi*, et donne, d'après ce traité, des explications sur le broyement des couleurs, sur leur application et sur les instruments de l'enlumineur.

M. l'abbé Thédenat fait circuler l'estampage d'une coupe de marbre trouvée près de Cherchell (Algérie), représentant deux personnages se tenant par une main et faisant de l'autre le geste de l'orant.

M. Prost commence la lecture d'un mémoire sur les justices privées.

Pour le Secrétaire,
A. Lecoy de la Marche.

Séance du 29 juillet 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD.

M. Müntz propose une interprétation nouvelle pour un passage du moine Théophile. Il signale l'analogie entre l'exécution de la pierre tombale de Frédégonde, à Saint-Denis, et les procédés décrits par Théophile au chapitre 1er du livre II de son traité.

M. de Montaiglon fait observer qu'il serait difficile de fixer la date précise de ce tombeau, mais qu'il n'offre pas les caractères de l'école romane du XIe ou du XIIe siècle.

M. Prost continue la lecture de son mémoire sur les justices privées.

M. de Barthélemy lit la suite de l'étude de M. de la Noé sur les Oppida.

M. Flouest présente des photographies envoyées du département des Basses-Alpes par M. Eyssrie, représentant un Mercure en bronze et une statue en marbre mutilée de l'époque romaine.

M. Courajod lit une note sur la statue de Diane qui surmonte une fontaine dans le jardin de l'orangerie à Fontainebleau.

Pour le Secrétaire,
Signé : A. Lecoy de la Marche.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

tes et lacunes, production très remarquable qui chasse de l'histoire beaucoup de fables et d'anecdotes douteuses.)— Tessier, quatrième croisade, la diversion sur Zara et Constantinople (arrive à un autre résultat que le comte Riant et s'attache à la théorie des causes fortuites, et non à celle de la préméditation; les déductions de l'auteur méritent l'attention, et son ouvrage est écrit avec autant de soin que de clarté.) — Leop. von Ranke, Weltgeschichte V. Die arabische Weltherrschaft und das Reich Karl's des Grossen, 1 u. 2. (Ce neuvième volume de cette œuvre remarquable inspire la plus haute admiration; l'auteur embrasse du regard les horizons les plus vastes et on sent pourtant qu'il a pénétré dans les plus subtils détails.) — Rich. Lepsius, die oberrheinische Tiefebene und ihre Randgebirge. — Philodemi de musica librorum quae exstant, ed. Kemke. (Fait avec une extrême sagacité et un brillant succès.) — Analecta Oxoniensia, texts, documents and extracts chiefly from manuscripts in the Bodleian and other Oxford libraries, classical series, vol. I, part. V, collated a. edited by Rob. Ellis. — W. Foerster, Li sermon saint Bernard, aelteste französische Uebersetzung der lateinischen Predigten Bernhards von Clairvaux. (Publication d'un document de très haute importance.) — Ferd. Schultz, die Tonkunst nach Ursprung und Umfang ihrer Wirkung. — Zabel, Graf Adolf Friedrich von Schack. — Heiden, Müller u. Langsdorff, die Verwerthung der städtischen Fäcalien.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31, 1[er] août 1885 : Mor. Engel, die Lösung der Paradies frage. (Wellhausen : avec de pareils leviers, pour soulever l'histoire de ses gonds, c. a. d. avec la géographie physique, l'étymologie et l'ignorance, l'auteur pouvait tout aussi bien démontrer que le Nouveau Dresde était le paradis.) — Τοῦ μακαριωτάτου Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου ἐπιστολαὶ δυοῖν δεούσαιν πεντήκοντα ἐκ πατμιακοῦ χειρογράφου τεύχους νῦν πρῶτον τύποις ἐκδιδόμεναι ὑπὸ Σακκελίωνος (Lambros : 49 lettres inédites de Theodoret) — Lioy, die Philosophie des Rechts, übersetzt von di Martino. — Meinong, über philosophische Wissenchaft und ihre Propädeutik. — Hartmann von Aue, Der arme Heinrich und zwei jüngere Prosalegenden verwandten Inhalts, von W. Wackernagel, hrsg. v. Toischer (E. Martin : une des meilleures éditions de la poésie allemande du moyen âge).—Hausen, die Kampfschilderungen bei Hartmann von Aue und Wirnt von Gravenberg. (Niedner : bon travail.) — Lubin, Dante spiegato con Dante e polemiche Dantesche. (Körting : livre de grande valeur et d'un vif intérêt.) — Michaelis, Estenographia portugueza. — Höfer, Der Feldzug des Germanicus im Jahre 16. (Klebs : méritoire.) — Alfred Ritter von Arneth, Graf Philipp Cobenzl und seine Memoiren. (Wolf : rien de nouveau et de surprenant, mais beaucoup de choses intéressantes qui rendent ce volume précieux pour l'historien.) — Krauske, die Entwickelung der ständigen Diplomatie vom XV. Jahrhundert bis zu den Beschlüssen von 1815 und 1818 (Dambach : offre une lecture attachante et renferme une grande foule de matériaux). — Brehm, das Inka-Reich, Beiträge zur Staats = und Sittengeschichte des Kaisertums Tahuantinsuyu, nach den ältesten spanischen Quellen bearbeitet. (Von Tschudi : compilation sans critique et qui fourmille d'erreurs.) — Kolberg, nach Ecuador, Reisebilder. — Ludvig, Lionardo da Vinci, das Buch von der Malerei, neues Material aus den Originalmanuscripten, gesichtet.

Altpreussische Monatsschrift, hrsg. von Reicke u. Wickert 1885. III u. IV Heft, avril-juin. (Königsberg, Beyer). O. van Baren, der Zorn Friedrichs des Grossen über Ostpreussen (Frédéric s'irritait, non sans raison, de la conduite de la province occupée par les Russes de 1758 à 1763, et qui donna de nombreux témoignages d'attachement à

l'envahisseur.) — FRISCHBIER, Zur volkstümlichen Naturkunde, Beiträge aus Ost = und Westpreussen. — BECKHERRN, Einige Bemerkungen über das Ordenshaus Balga und seine Umgebung. — *Kritiken und Referate :* VECKENSTEDT, Die Mythen, Sagen und Legenden der Zamaiten (Bezzenberger : on ne pourra faire un usage scientifique de la plus grande partie du livre). — Die Bau = und Knnstdenkmäler der Provinz Westpreussen, Heft II. Der Landkreis Danzig. — *Mittheilungen and Anhang :* LOHMEYER, Verzeichnis der in den Programmen der höheren Lehranstalten Ostpreussens enthaltenen Abhandlungen zur Geschichte von Ost=und Westpreussen. — Leop. JACOBY, Der Teufel im Flachs, Poetisch dargestellt. — Altpreussische Bibliographie, 1884.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 31-32, 1er août 1885 (n° double) : J. REIMERS, Die Lehmfunde in Griechenland und der dorische Stil. (L'auteur de cet article de fonds, répondant à une critique de Dörpfeld dans la Phil. Woch. 1885, n° 27, étudie surtout la construction du toit et de l'entablement dans les édifices grecs primitifs en briques crues et en bois). — K. A. ED. NIEMEYER, Ueber die Gleichnisse bei Quintus Smyrnaeus (R. Petersen : il y a, dans Quintus, une grande comparaison par 40 vers, dans l'Iliade une par 77 seulement). — SOPHOCLES Tragödien zum Schulgebrauch mit erklärenden Anmerkungen versehen von N. WECKLEIN (H. Müller : excellente édition ; le critique examine quelques passages d'Antigone). — SOPHOCLES, König Oedipus, für den Schulgebrauch erklärt von G. KERN. SOPHOCLES, Tragödien, erklärt von C. SCHMELZER. Band I König Oedipus. SOPHOCLIS tragoediae, scholarum in usum ed. Jos KRAL. Bd. I. Aiax (H. Müller trouve à louer dans tous ces travaux). — M. SCHMIDT, Zweiter textkritischer Beitrag zu den Trachinierinnen, extr. du Bull. de l'Acad. de St. Pétersbourg (Wecklein : hypothèses téméraires, corrections inutiles). — L. V. SCHRÖDER, Pythagoras und die Inder (F. Lortzing : tout en reconnaissant des analogies frappantes entre les doctrines des Hindous et celles de Pythagore, le critique refuse d'admettre les conclusions de l'auteur). — PAULUS SHOREY, de Platonis idearum doctrina atque mentis humanae notionibus commentatio (P. v. Gizycki « überaus selbstbewusster Ton »). — A. HARPF, die Ethik des Protagoras und deren zwiefache Morablegründung (A. Krohn : bon). — R. THAMIN, Un problème moral dans l'antiquité. Étude sur la casuistique stoïcienne (M. Heinze : écrit avec savoir, facile à lire, ce livre prouve que le Portique n'est pas défavorablement jugé en France et qu'on sait en comprendre les mérites). — J. DENIS, De la philosophie d'Origène (Th. Ziegler : intéressant, bien que l'auteur ignore les travaux allemands). — T. MACCI PLAUTI Mostellaria. With notes critical and exegetical and an introduction by E. A. SONNENSCHEIN (O. Seyffert : défectueux). — R. C. KUKULA, De Cruquii codice vetustissimo (G. Faltin : favorable à Cruquius). — Le orazioni Catilinari di M. TULLIO CICERONE, Commentate da A. PASDERA (F. Müller : bonne compilation). — TITI LIVII ab urbe condita liber I. Für den Schulgebrauch erklärt von MAX HEYNACHER (-b- : le commentaire supprime le travail de l'écolier). — G. PIETROGRANDE, Iscrizioni Romane del Museo di Este (K. Zangemeister : recueil utile, même après le Corpus). — W. MANNHARDT, Mythologische Forschungen, aus dem Nachlasse herausgegeben von H. PATZIG, mit Vorreden von K. MÜLLENHOFF und W. SCHERER (K. Bruchmann : remarquable). — E. SIECKE, Beitraege zur genaueren Erkenntniss der Mondgottheit bei den Griechen (K. Bruchmann : travail solide). — J. ILBERG, Erinnerungen an das Leben und Wirken von F. Th. Hugo Ilberg (H. Peter).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Dix-neuvième année 24 août 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 692, 8 août 1885 : York Plays, the plays performed by the Crafts or Mysteries of York on the day of Corpus Christi, now first printed from the unique Ms. in the library of Lord Ashburnham, edited with introd. a. glossary, by Lucy Toulmin Smith. (Dowden : publication remarquable.) — Schley a. Soley, The rescue of Greely. — Bonar, Malthus and his work. — Marquis de Nadaillac, Prehistorica America, translated by D'Anvers, edited by Dall. (Keane : ouvrage d'ensemble assez méritoire.) — Mason, The history of Norfolk, IV. — The Rev. H. T. Ellacombe (not. nécrol.) — The proposed Teaching University for London. — A « close time » for authors. (Skeat.) — Odhr Edda, Lódh Ledda, Stódh Stedda. (Vigfusson.) — « Defnsaetas » (Kerslake). — The date of Dante's death. (Krebs.) — Steingass, The student's Arabic-English dictionary. (Lyall.) — The American Philological Association. — Gerspach, L'art de la verrerie. — M. Maspero's report on his latest excavations in Egypt. — Egypt Exploration Fund. — Berna of Siena. (Mercer.)

The Athenaeum, n° 3015, 8 août 1885 : Narratives of Scottish Catholics under Mary Stuart and James VI, now first printed from the original manuscripts in the secret archives of the Vatican and other collections, edited by Forbes-Leith (très intéressant). — Suakin, 1885, being a sketch of the campaign of this year, by an officer who was there. — The North Riding Record Society, vol. II. Quarter Session Records, edited by Atkinson. — Martineau, Types of ethical theory, 2 vols. — Boulay de la Meurthe, Le Directoire et l'expédition d'Egypte, étude sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte; le secourir et le ramener (attachant, solide et fait avec une méthode excellente). — The Horiuzi palm-leaves (Beal). — Stanley Lane-Poole, The coins of the Turks in the British Museum. — The Royal Archaeological Institute at Derby.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 8 août 1885; The greek liturgies chiefly from original authorities, edited for the syndics of the University Press by Swainson, etc. — Witz, Ulrich Zwingli, Vorträge. — Antoniades, Kaiser Licinius, eine histor. Untersuchung nach den besten alten u. neueren Quellen. (Travail difficile entrepris avec zèle et soin.) — Kreisel, Adolf von der Mark, Bischof von Münster 1357-1363 u. Erzbischof von Cöln 1363-1364. (Soigné.) — Heigel, Quellen und Abhandlungen zur neueren Geschichte Bayerns. (Huit études sur la Bavière au xviie siècle.) — Hohenbühel, Beiträge zur Kunde Tirols. — Stintzing, Geschichte der deutschen Rechtswissenschaft, II. — Liesegang, die Sondergemeinden Kölns, Beitrag zu einer Rechts = und Verfassungsgeschichte der Stadt. — Ballas, die Phraseologie des Livius nach Materialien geordnet. (Fait avec ordre et assez de soin.) — Sabbadini, Guarino Veronese e il suo epistolario edito e inedito. — Gräfenberg, Beiträge zur französischen Syntax des XVI. Jahrhunderts (Sans être complet, est fait avec exactitude.) — Spinelli biografia Goldoniana.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32, 8 août 1885 : Roth, die Einführung der Reformation in Nürnberg 1517-1528. (Kolde : très recommandable.) — Gerber, die Sprache als Kunst, I. (Simmel : ouvrage extrêmement méritoire et remarquable.) — Bersu, die Gutturalen u. ihre Verbindung mit *v* im lateinischen. (Thurneysen : éclaire un point assez obscur.) — Rist, Dichtungen, p. p. Goedeke u. Goetze. — Fontane, Scherenberg u. das literarische Berlin, 1840-1860. (Nerrlich : exact et intéressant.) — Brümmer, Lexicon der deutschen Dichter u. Prosaisten

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 24 août — 1885

Sommaire : 145. Brugmann, De l'état actuel de la linguistique. — 146. Sebastien, L'organisation du patronat chez les Romains. — 147. Giry, Les établissements de Rouen. — 148. Gaster, La littérature populaire roumaine. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

145. — **Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft,** von Karl Brugmann, ord. prof. der vergleichenden Sprachwissenschaft in Freiburg i. B. Strassburg, K. J. Trübner, 1885. In-8, 144 pp.

Tous les initiateurs doivent s'attendre à être un jour dépassés. Est-il aussi dans leur destinée de ne point comprendre ceux qui les dépassent, de combattre ceux qui ne font que poursuivre jusqu'au bout l'application de leurs propres principes, de désavouer enfin leurs élèves et leurs continuateurs? Bien que le cas soit assez commun, on ne se résigne pas aisément à voir d'excellents esprits méconnaître, avec une aussi parfaite ingénuité, les progrès dont ils auraient lieu de s'enorgueillir. Ainsi, récemment, M. Curtius a consacré un livre [1] à la critique des doctrines et des tendances de l'école néo-grammaticale, critique très modérée dans la forme, très radicale dans les conclusions qui s'en dégagent : la linguistique a battu les buissons depuis dix ans, et il est grand temps de revenir au point de départ. Si l'école nouvelle est autorisée à ne pas l'en croire sur parole, à relever son défi et à persévérer dans les voies qu'elle a frayées, c'est ce dont on pourra juger en pleine connaissance de cause après avoir lu la solide et entraînante réponse de M. Brugmann.

L'auteur a réuni sous un titre commun trois essais, dont deux se rattachent à la polémique soulevée par M. Curtius. De l'autre (pp. 1-41), qui est un cours inaugural intitulé « Linguistique et Philologie », il y a peu de chose à dire : on y remarque une analyse très fine des rapports intimes de ces deux sciences, mais aussi une tendance à les rapprocher jusqu'à les confondre. M. B. n'a eu en vue que la linguistique classique, qui a en effet beaucoup à apprendre de la philologie et beaucoup à lui enseigner; mais la linguistique indo-européenne, déjà trop étendue pour le philologue, n'est elle-même qu'une division de la linguistique générale, qu'une frontière bien nette sépare de toute autre science. Ce qui demeure vrai, c'est qu'un même esprit scientifique doit les animer, et que les résultats de l'une sont naturellement soumis, autant que faire se peut, au contrôle rigoureux de l'autre.

La réponse à M. Curtius (pp. 43-128) suit pied à pied l'argumenta-

1. G. Curtius, *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*. Leipzig, 1885.

tion de l'éminent professeur. En conséquence, elle traite successivement des quatre points fondamentaux de l'enseignement néo-grammatical, savoir : 1° les lois phonétiques n'admettent point d'exception; 2° l'analogie est sans cesse à l'œuvre dans toute langue, jeune ou vieille (une langue ne nous paraît vieille que relativement à notre brève existence, et cette distinction ne répond à rien de réel), pour rétablir entre les formes grammaticales l'harmonie que troublent les changements phonétiques; 3° la langue indo-européenne possédait un vocalisme beaucoup plus varié que celui que lui attribuaient les premiers grammairiens sur la foi du sanscrit, et nommément un *e*, un *o* et un *a*, conservés en totalité ou en partie par le groupe européen de la famille, puis encore les liquides et nasales sonantes ou vocaliques; 4° l'explication des formes grammaticales de la langue indo-européenne par l'agglutination d'éléments radicaux (v. g., de l'*s* aoristique par la racine *es* « être ») est en général illégitime, non pas qu'elle soit inadmissible *a priori*, mais en ce sens que, faute de documents qui permettent de résoudre à coup sûr ces questions de paléontologie linguistique, il vaut mieux s'abstenir absolument de les poser. Sur ce dernier point (pp. 115 sqq.) M. B. se montre plus conciliant qu'on ne s'y attendrait : il ajourne la solution plutôt qu'il ne la repousse.

Il serait superflu de dire que l'ouvrage ne contient rien de nouveau et puéril d'en faire un reproche à l'auteur, qui s'est simplement proposé de constater l'état actuel de la science sur chacun des points en litige. On y trouvera, sous forme de mémento rapide, tout ce qu'il est indispensable de savoir aujourd'hui pour s'intéresser avec fruit à la linguistique indo-européenne. Le renvoi aux sources permet à ceux qui le désireront de compléter ces renseignements sommaires. L'argumentation de M. B. est irréprochable et d'une logique convaincante. On voudrait seulement parfois (p. 64 i. n., p. 92 i. n.) qu'il triomphât avec moins d'âpreté de son ancien maître.

Parmi les détails hasardés je signalerai (p. 83) la genèse de la forme ἐμοῦ attribuée à l'analogie de ἐγώ. On cherche en vain la formule précise sur laquelle pourrait reposer cet étrange processus. Si l'on ne veut pas admettre un thème primitif de déclinaison *em-*, *emé-*, il faut, je pense, avec M. Bréal, recourir à l'hypothèse d'un doublet syntactique.

Ailleurs (p. 64) M. B. répond assez faiblement à M. Curtius, qui déclare n'avoir trouvé dans Diez rien qui justifiât les assertions de la nouvelle école, relatives à la prodigieuse influence de l'analogie dans la formation des langues romanes. Il le renvoie à l'examen du phonétisme des patois allemands. Est-ce pour s'épargner la peine de mentionner les beaux travaux des romanistes français, qui ont montré avec une évidence singulière qu'il est impossible de faire un pas dans le domaine de la phonétique romane, sans se trouver pris dans un véritable lacis d'analogies entrecroisées [1]?

---

1. Voy. notamment *Romania*, V, p. 140, VII, p. 420, X, p. 36, etc.

Sur un point capital, enfin (p. 114), l'auteur, d'ordinaire si scrupuleux, reste en défaut. « Comment concevoir en fait, dit M. Curtius, qu'une racine *ei*, *bheugh* devienne *i*, *bhugh* (εἶμι ἴμεν, φεύγειν φυγεῖν), etc.? Par quel miracle l'*e* saute-t-il ainsi hors de la racine? — Mais, dit M. B., par quel miracle l'*e*, ou plutôt l'*a* dans votre théorie, y entre-t-il, quand une racine *bhugh*, *pt* devient en vertu du gu*n*a *bhaugh*, *pat?* » Il y avait, ce semble, mieux à répondre; car jamais une impossibilité n'a rendu plausible l'impossibilité contraire. La vérité est que le gu*n*a seul est inconcevable; le procès inverse n'a rien que de fort naturel. Si, en effet, on admet, comme je l'ai dit ailleurs, que l'*e* proethnique d'une racine *bher*, par exemple, se rapprochait beaucoup de l'*e* muet français (mid-front-wide-round de Sweet), on comprendra sans la moindre difficulté : 1° sa disparition, surtout si la syllabe devient atone (*bhr*, cf. en français *petit p'tit*, et en hébreu le *cheva* quiescent); 2° sa permutation en un *o* ouvert (mid-mixed-wide-round), soit *bhor*, gr. φόρος; 3° enfin la permutation de l'un et l'autre en *a* âryen (mid-back-wide sans labialisation); ces trois phonèmes n'étant séparés, comme on le voit, que par d'insignifiantes nuances physiologiques. Je ne dis pas que cette explication s'impose, mais au moins est-elle de nature à faciliter l'intelligence du système.

L'appendice (pp. 129-144) est une réponse à la récension que M. J. Schmidt a donnée de l'ouvrage de M. Curtius [1]. Il s'agit de savoir si c'est l'école de Schleicher ou celle des néo-grammairiens qui a la première proclamé et appliqué avec rigueur le principe de la constance des lois phonétiques. M. B. n'accorde cet honneur qu'à M. Leskien, et il a beau jeu, en effet, à faire ressortir l'arbitraire de certaines reconstructions de Schleicher et de M. J. Schmidt lui-même. Mais ce sont chicanes de détail. Il n'en reste pas moins que Schleicher, par la tournure scientifique de son esprit, par sa méthode consistant à descendre des formes primitives restituées aux formes historiques, par l'erreur même qui lui faisait ranger la linguistique au nombre des sciences naturelles, a préparé le mouvement actuel, s'il n'en a à son insu donné le signal. Ceux qui avaient accepté sa forte discipline se sont pliés sans peine à celle, plus rigoureuse encore, que leur imposent les temps nouveaux; et, pour me résumer, j'oserais presque dire que, si une mort prématurée ne l'eût ravi à la science, il serait aujourd'hui l'un des plus fermes tenants des doctrines que condamne M. Curtius.

M. Brugmann paraît profondément pénétré des devoirs de la critique sérieuse, quand elle s'exerce à son endroit. Il est même assez piquant de le voir prêcher la tolérance à M. J. Schmidt (p. 144), ou prier M. Curtius de ne point tant épiloguer sur les mots (p. 86 i. n.). Ce sont là d'excellents conseils, dont il voudra certainement profiter lui-même à l'occasion.

V. HENRY.

1. *Deutsche Litteraturzeitung*, 1885, p. 339.

146. — Em. SEBASTIAN. **De patronis coloniarum atque municipiorum Romanorum** (Dissertation inaugurale, Halle, 1884, in-8, 55 pages).

Cette brochure est une utile contribution à l'organisation du patronat chez les Romains. L'auteur y a rassemblé avec soin et habilement groupé les différents textes, surtout épigraphiques, relatifs aux patrons de villes (municipes et colonies).

La dissertation comprend six paragraphes : 1° *De patronatus urbium origine et natura generali;* 2° *De hereditate patronatus urbium.* La conclusion de ce paragraphe est bonne à noter : quand un personnage était élu patron d'une cité, toute sa famille participait au titre et à l'honneur, mais lui seul supportait les charges du patronat; à sa mort, son fils aîné héritait de ces charges. 3° *De ordine patronorum urbium;* 4° *De patronis complurium oppidorum;* 5° *De cooptatione patronorum.* C'est la partie la plus instructive du travail. Au début de l'empire il y a, suivant M. S., trois actes nécessaires pour qu'un homme soit reconnu patron d'une cité: *a)* le sénat municipal, à la majorité des deux tiers, décrète qu'il y a lieu d'accorder le patronat à tel ou tel personnage; *b)* le peuple réuni par curie vote l'adoption du personnage comme patron; *c)* on envoie à l'élu une table de bronze *(tabula patrocinalis).* Plus tard, quand le peuple cesse de se rassembler en comices, le second de ces actes est supprimé; mais les décurions ont soin de ne pas choisir de patron à la cité avant de s'être assurés que leur choix sera agréable au peuple, ou sans y être préalablement invités par lui. 6° *De muneribus, officiis, honoribus patronorum urbium.*

Une thèse inaugurale ne saurait avoir la prétention d'être complète : on s'étonne pourtant de ne pas trouver à la fin du travail qui porte en sous-titre : *Quaestio epigraphica* une étude sur les tables de patronat qui nous sont parvenues et leur différent mode de rédaction; il semble que la dissertation en eût fini moins sèchement et la question n'est pas tellement connue qu'elle n'eût valu la peine d'être examinée dans le détail.

Nous signalerons à l'auteur, en terminant, un procédé de références qui est défectueux. M. S. connaît bien les différentes thèses inaugurales parues ces dernières années en Allemagne, celle de M. Degner sur les *curatores reipublicae,* celle de M. Herbst sur les sacerdoces municipaux, celle de M. Karbe sur les centurions, qui vaut en effet la peine d'être consultée; rien de mieux. Mais pourquoi faire honneur à ces jeunes savants de vérités passées dès longtemps dans le domaine commun? On lit p. 18, note 1 : « Praefectura cohortis auxiliariae est infima militiarum equestrium *(Karbe; de centurionibus, p. 23)* » et au dessous : « De militiis equestribus v. *Liebenam (Diss. Bonnens, 1882, p. 9),* » ce qui est d'ailleurs une référence fausse: lisez p. 14 et suiv. Est-ce que la question des milices équestres n'a pas été résolue il y a déjà trente ans par MM. L. Renier et Henzen? Si l'auteur voulait

absolument une référence plus moderne, pourquoi, au moins, ne renvoyait-il pas au travail de M. Hirschfeld, *Die procuratorische Carriere,* qui traite à fond le sujet?

R. CAGNAT.

---

147. — **Les Établissements de Rouen.** Études sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer, Verneuil, la Rochelle. Saintes, Oleron, Bayonne, Tours, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Poitiers, etc., par A. GIRY. Paris, F. Vieweg, 1883-1885. 2 vol. in-8, XXVII-441, XIII-266 p. (Bibliothèque de l'École des hautes études, etc., Sciences philologiques et historiques, fasc. 55 et 59.)

On appelle établissements de Rouen, *Stabilimentum communie Rothomagi*, un règlement d'organisation communale qui paraît avoir été écrit à Rouen à la fin du XII[e] siècle et qui a régi, à diverses époques, non seulement la ville de Rouen, mais encore un assez grand nombre d'autres communes de la Normandie et de l'ouest de la France. L'ouvrage de M. Giry, dont le premier volume a paru il y a deux ans et le second cette année, comprend à la fois une étude sur ce règlement et sur l'histoire des institutions des diverses communes auxquelles il a été appliqué. Le titre qu'on vient de lire donne la liste de ces communes.

Les différentes copies ou traductions, par lesquelles nous connaissons le règlement communal de Rouen, ne donnent pas le même texte. Les unes n'offrent qu'une rédaction assez courte, en 28 articles; dans les autres, on trouve, d'abord ces mêmes 28 articles, puis d'autres dispositions, en plus ou moins grand nombre, qui portent le chiffre total des articles, dans la rédaction la plus développée, à 55. M. Giry est d'avis que le texte le plus long, en 55 articles, représente la rédaction originale et authentique, et que les versions plus courtes sont des copies mutilées par l'effet d'une erreur de transcription. Cette opinion est, à première vue, assez difficile à accepter.

Le texte le plus court est, en effet, celui que donnent les documents les plus anciens et les plus authentiques, les registres de la chancellerie royale. En mai 1204, Philippe-Auguste, recevant la capitulation de Falaise, confirma cette ville dans la possession de son statut communal et fit transcrire ce statut sur son registre; au mois suivant, il accorda une confirmation semblable à la ville de Pont-Audemer. Les registres de Philippe-Auguste nous ont conservé le texte du statut ainsi confirmé : c'est celui de Rouen, avec la rubrique : *Hoc est stabilimentum communie Rothomagi et Falesie et Pontis Audomari ;* le texte ne comprend que les 28 premiers articles. Ces articles figurent seuls aussi dans la copie des établissements envoyée par le roi aux habitants de Saint-Jean-d'Angély, en novembre 1204. Les autres articles ne se

trouvent que dans des copies sans caractère authentique, conservées à Niort et à Poitiers, que l'aspect de l'écriture seul date du commencement du XIIIe siècle, et dans deux traductions du XIVe siècle, l'une en gascon et l'autre en français, faites à Bayonne et à Oléron. La copie de Poitiers est manifestement interpolée. Elle débute par une formule d'envoi libellée au nom de Philippe-Auguste et se présente comme le texte adressé par ce roi aux habitants de Poitiers, en novembre 1204, c'est-à-dire dans le même mois où il envoyait les établissements à Saint-Jean-d'Angély; or, le texte de Saint-Jean-d'Angély ne donne que 28 articles, et celui de Poitiers en donne 43. Il est clair que le roi, envoyant un même document à deux villes voisines, à la même date, par des lettres libellées dans les mêmes termes, n'a pu leur envoyer qu'un texte pareil; il est clair aussi que la chancellerie royale, ne possédant dans son registre que 28 articles, n'a pu en transmettre 43 aux gens de Poitiers. Le texte conservé aujourd'hui à Poitiers est donc un texte composite, que l'on a formé en ajoutant aux 28 articles transmis par la chancellerie royale 15 articles pris ailleurs. Du moment que nous avons ici un exemple certain d'un texte obtenu par juxtaposition artificielle de dispositions empruntées à des sources différentes, n'est-il pas naturel d'attribuer, jusqu'à plus ample information, la même origine aux autres textes d'étendue diverse, que nous rencontrons à Niort, à Bayonne ou à Oléron?

Pour résoudre en connaissance de cause ces questions relatives à l'histoire du texte, il faudrait avoir la collection des variantes des diverses copies; on pourrait alors essayer, comme dans les éditions des classiques, de classer les manuscrits par familles et d'en établir la généalogie. On doit regretter que M. Giry, qui a donné en tête de ses pièces justificatives une édition d'ailleurs soigneusement faite du texte latin des établissements, avec les deux traductions anciennes et une traduction nouvelle en regard, n'ait pas publié en même temps un relevé exact des variantes des divers manuscrits qu'il a consultés et qu'il n'ait pas tenté un classement de ces manuscrits fondé sur la comparaison de ces variantes.

Pour écrire l'histoire communale des villes régies par le statut de Rouen, M. Giry a divisé son livre en chapitres consacrés chacun à l'étude d'une commune différente. Ce plan s'imposait; en dépit de la constitution uniforme qu'ont possédée théoriquement ces diverses communes, elles ont eu une histoire et une organisation trop différentes pour se prêter à un exposé collectif. Ce morcellement du travail en une série d'études détachées nuit sans doute à l'unité de l'ouvrage et fait qu'il est assez difficile au lecteur d'en dégager une impression d'ensemble; mais c'est un inconvénient qu'on ne pouvait éviter. Peut-être seulement aurait-on pu l'atténuer, en condensant un peu davantage les monographies relatives à chaque commune et en donnant, par contre, un peu plus d'étendue au chapitre de résumé et de comparaison qui termine le volume.

La valeur du livre est dans le grand nombre des vues nouvelles qu'il contient. M. Giry n'a rien négligé pour approfondir l'histoire des diverses communes soumises au régime des établissements de Rouen. Non content des documents imprimés et de ceux qu'il pouvait trouver aux Archives nationales, il a visité presque toutes les villes dont il s'est occupé et a examiné sur place les archives locales ; il est même allé jusqu'en Espagne, pour consulter les archives de la chambre des comptes de Navarre, à Pampelune. Ces recherches, poursuivies pendant plusieurs années, lui ont permis de découvrir bien des faits ignorés et de refaire presque en entier l'histoire de certaines villes à l'époque communale. Faut-il s'étonner, si, en possession d'un grand nombre de documents non encore exploités, M. Giry s'est laissé aller à la tentation d'en faire connaître le contenu, fût-ce en dépassant parfois un peu le cadre qu'il s'était tracé; s'il lui est arrivé d'admettre, dans un livre consacré à l'histoire des institutions, des détails qui intéressent plutôt l'histoire politique? Des événements comme la suppression et le rétablissement des pêcheries du Bayonnais Pierre Arnaud de Viele, en 1312, ou les incendies qui affligèrent à plusieurs reprises le faubourg de Châteauneuf à Tours, seraient mieux à leur place dans une histoire de la ville de Tours ou de la ville de Bayonne que dans une étude sur l'organisation municipale des communes régies par les établissements de Rouen. Mais il vaut encore mieux donner trop que trop peu, et ce que donne M. Giry est presque toujours fort intéressant. Il faut signaler en particulier le chapitre où il raconte, pièces en main, l'histoire de Bayonne sous la domination des rois d'Angleterre et montre la bourgeoisie turbulente de cette ville, tantôt profitant de l'inertie du gouvernement anglais pour étendre ses franchises au delà des limites de ses privilèges, tantôt fournissant par des dissentions intestines des prétextes au roi et à ses officiers pour confisquer quelques-unes des libertés de la commune. Sur l'histoire communale de Tours et sur celle de Poitiers, il a su également jeter une lumière nouvelle et faire voir sous leur vrai jour des faits jusqu'ici peu connus ou mal compris. Dans presque tous les chapitres, son livre offre un riche répertoire de renseignements pour l'histoire municipale des principales villes de l'ouest de la France.

Il n'offre pas moins d'intérêt pour l'histoire générale des institutions urbaines dans notre pays. Quelques-uns des faits qui ressortent de ses recherches sont en contradiction avec les opinions généralement admises. La royauté, par exemple, est loin d'avoir favorisé, autant qu'on se l'imagine, les libertés communales; les communes ont trouvé en elle un adversaire au moins aussi souvent qu'un appui. Un autre trait dominant, que ce travail met en lumière, c'est le peu de valeur des constitutions écrites, des chartes données ou imposées aux villes par l'autorité royale. Parmi les communes auxquelles fut attribué expressément, soit par les rois d'Angleterre, soit par les rois de France, le statut de Rouen, il en est, comme Niort ou Angoulême, qui paraissent être

restées plus d'un siècle sans savoir même ce qu'était ce statut et sans se soucier de s'en procurer le texte. Dans d'autres, comme Bayonne ou Tours, on possédait le règlement qui était censé régir la commune, mais on ne se croyait pas tenu de s'y conformer; ni le roi ni les bourgeois ne se gênaient pour en modifier les dispositions, pour les violer même ouvertement, quand ils en trouvaient l'occasion. L'ouvrage de M. Giry pourrait presque être intitulé l'histoire des dérogations qui furent apportées aux établissements de Rouen dans les diverses communes que ces établissements auraient dû régir. On peut regretter que l'auteur n'ait pas présenté le résumé comparatif de ces dérogations, en une sorte de tableau synoptique, dans le dernier chapitre. Les résultats de son travail se seraient ainsi détachés avec plus de netteté.

La plus grande partie du tome II est remplie par les pièces justificatives, au nombre de quarante. Le nº 1, qui occupe à lui seul 55 pages, est l'édition synoptique du texte latin des établissements et des deux traductions anciennes (celle de Bayonne en gascon et celle d'Oléron en français), avec une nouvelle traduction en français rédigée par l'éditeur. « On a perdu à peu près complètement en France, dit M. Giry, l'habitude de traduire les documents du moyen âge. Me sera-t-il permis de le regretter, au moins en ce qui touche les anciens textes de droit public ou privé, dont le sens est si souvent douteux, l'expression équivoque, les termes peu clairs, et dont il y a intérêt à préciser l'interprétation ? » Ce sentiment est fort juste, et l'on peut constater, depuis peu de temps il est vrai, d'heureux symptômes d'un retour de l'opinion en ce sens parmi les érudits : le général Favé vient de nous donner la traduction française de la loi salique, et M. Prou, dans la ***Bibliothèque de l'École des hautes études***, celle du ***De ordine palatii*** d'Hincmar.

Ensuite viennent des documents divers, pour la plupart inédits, qui éclairent sur plusieurs points l'histoire des communes de Rouen, la Rochelle, Oléron, Bayonne, Tours, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême et Poitiers. Le volume se termine par un abondant index bibliographique (p. 163-180) et une table analytique très détaillée (p. 181-265). Ainsi est enfin complété l'un des ouvrages les plus importants qui aient paru depuis longtemps sur l'histoire communale de l'ancienne France.

Julien Havet.

---

148. — **Literatura populară română**, de Dr. M. Gaster. Cu un Apendice : Voroava Garamantilor cu Alexandru Machedon, de Miron Costin. *Bucureşti*, *Ig. Haimann*, 1883. In-12 de xij pp., 1 f, 605 pp. et 1 f.

Les plus anciens monuments de la langue roumaine qui nous soient connus, ne remontent qu'à la seconde moitié du xviᵉ siècle. Sans perdre

tout espoir d'en découvrir de plus anciens, on peut du moins, en fouillant les manuscrits que nous possédons, et en étudiant de près une foule d'imprimés ignorés des savants, reconstituer une littérature qui nous montre que les Roumains ont puisé comme les autres peuples dans le trésor des traditions que l'Orient a léguées à l'Occident. L'ouvrage de M. Gaster, qui n'est qu'un premier essai, a le rare mérite d'être entièrement nouveau sur la plupart des points; aussi tenons-nous à réparer envers l'auteur le silence involontaire auquel de nombreuses occupations nous avaient condamné.

Avant de parler du volume de M. G., il est juste de reconnaître que M. Hasdeu avait ouvert la voie à ces études par la publication de son important recueil intitulé : *Cărţile poporane ale Românilor în secolul XVI, în legatura cu literatur'a poporana cea nescrisa*, qui forme le tome II des *Cuvente den bătrânĭ* (Bucarest, 1880, gr. in-8). Dans ce recueil, M. H. avait attiré l'attention de ses compatriotes sur l'importance des littératures populaires en général, puis il avait publié, d'après un ms. donné à l'Académie roumaine par M. D. Sturdza, divers textes religieux, tels que l'*Épitre de Jésus-Christ sur l'observation du dimanche*, la *Légende d'Abraham*, le *Voyage de la Vierge en enfer* et l'*Apocalypse de saint Paul*, d'où il ressort que les Roumains ont subi, eux aussi, l'influence des livres apocryphes et qu'ils ont eu particulièrement en honneur les productions dans lesquelles se reflétait la doctrine des bogomiles. M. H., qui avait complété sa publication par d'innombrables rapprochements avec les littératures étrangères, y avait fait entrer également quelques exemples curieux des ressources que la critique peut tirer des traditions orales; enfin, comme son plan primitif était de rassembler des matériaux pour un glossaire historique, il était entré dans de longs développements philologiques. L'ouvrage de M. G. a des proportions plus modestes, mais il offre cet intérêt de présenter non plus de simples fragments, mais un tableau d'ensemble.

M. G. divise la littérature populaire en littérature esthétique, littérature éthique ou morale, et littérature religieuse. A la première appartiennent : le roman d'*Alexandre*, *Barlaam et Josaphat*, *Syndipa, Bertoldo*, *Halima, Archir et Anadan, Geneviève de Brabant*, *Héliodore, Philerote et Antuse*, *Le Diable et la Femme, La Fleur des Vertus, Til Ulespiègle*, *Nastratin Hodja* et quelques autres recueils de facéties plus spécialement roumaines. La seconde comprend les fables, les proverbes et les énigmes. La troisième, qui a pour objet la plupart des traditions fondées sur les apocryphes, est de beaucoup la plus riche et la plus intéressante. On y trouve les histoires de la création, d'Adam et d'Ève, la légende des démons et celle du bois de la croix, les histoires de Caïn et d'Abel, de Lameth, de Melchisédec, d'Abraham, de Moïse, de Salomon, l'histoire de la destruction de Jérusa-

lem et la légende du prophète Jérémie, l'histoire du Christ et de Pilate, l'apocalypse de saint Paul, le voyage de la Vierge en enfer, le songe de la Vierge, l'Épître de Jésus-Christ sur l'observation du dimanche, la légende de sainte Vénus ou Parascève, les enseignements pour les douze grands vendredis de l'année, les miracles de saint Sivoé. M. G. complète cette série, déjà longue, par les soixante-douze noms du Christ et les soixante-douze noms de la la Vierge; puis viennent les incantations, les miracles de la Vierge, la vie de saint Basile le jeune, un traité sur l'origine des offices, d'après Baronius (dont le nom est devenu dans certains manuscrits Varonim, ou même Parochie), enfin les chants de Noël et les cantiques des trois rois. M. G. rattache encore à la littérature religieuse les livres contenant des prédictions astrologiques et autres, la Roue de Salomon, etc.

Comme le montre l'énumération qui précède, les productions qui composent la littérature populaire roumaine appartiennent à des époques fort différentes. Si quelques-unes peuvent être considérées comme véritablement anciennes, par exemple l'histoire d'Alexandre, que les Roumains ont traduite du slavon et qui était répandue chez eux dès le XVIe siècle, la plupart sont des traductions toutes modernes. Il en est ainsi de Geneviève de Brabant et de divers autres livrets traduits tant bien que mal d'après quelque édition de notre Bibliothèque bleue [1]. M. G. eût pu élargir son cadre et rechercher quelles sont les traditions du moyen âge qui se sont conservées dans la littérature orale des Roumains. Cette recherche, qui sera sans doute tentée par la suite, sera d'autant plus intéressante que les contes ont une origine assurément beaucoup plus ancienne que les livrets, souvent peu intelligibles pour le peuple, qui se débitent dans les foires de Bucarest ou de Iassi, et que, de plus, ils ont subi dans la bouche des conteurs certaines transformations qui leur donnent une valeur originale. Il est curieux de noter qu'un des contes les plus répandus chez les Roumains, les *Doĭ Feţĭ cotofaţĭ cu părul de aur* [2], nous offre un récit qui rappelle un épisode du roman de la belle

1. Un libraire allemand de Kronstadt (Braşov), M. Hintz, qui, sous le nom de Hinţescu cultive avec amour la littérature roumaine, publie depuis quelques années de petits livrets destinés au colportage. Il a non seulement réimprimé, d'après divers auteurs, des contes populaires, des récits patriotiques, etc., mais il a commencé la publication de traductions abrégées de certains ouvrages que les Roumains ne possédaient pas encore, par exemple, l'histoire de Griselidis (*Păţăniele multcercateĭ Griselde, istorioară morală prea interesantă, scrisă pentru poporul român*. Braşov, Frank şi Dressnandt, [1876], in-16 carré). M. Hintz s'est contenté d'abréger l'édition allemande de Reutlingen; le début est même traduit textuellement. Grâce à lui, *Griselidis* peut aussi bien figurer parmi les productions de la littérature populaire roumaine que Geneviève de Brabant et surtout que Zadig.

2. Voy. Schott, *Walachische Märchen*, 121; Haltrich, *Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen*, n° 1; *Doi Feti cotoseti, seu Doi Copii cu perulu de auru, povesta poporala romana publicata de Dr. At.-M. Marienescu* (Pest'a, Em. Bartalits, 1871, in-16, extr. de l'*Albina*); Ispirescu, *Legende sau Basmele Româniloru adunate din gura poporului*, 1882, 62.

Hélène de Constantinople [1] et présente la plus grande ressemblance avec l'histoire de la femme du roi Thierry, que nous trouvons parmi les Miracles de Nostre Dame [2]. Il n'est pas moins intéressant de rapprocher le conte que M. Ispirescu intitule *Omul de piatră*, et qui contient l'histoire de Dafin et d'Afin [3], des versions occidentales d'Amis et d'Amiles.

Si le livre de M. G. peut être sur bien des points augmenté et amendé, il n'en contient pas moins une foule de notices qui seront lues avec intérêt. L'auteur a su, en particulier, mettre à profit deux sources d'informations qui, à elle seules, suffiraient pour donner à son livre une sérieuse valeur : les légendes talmudiques et les littératures slaves. Il en a tiré des rapprochements qui seront probablement nouveaux pour beaucoup de ses lecteurs. Ce sera pour les romanistes, peu familiarisés d'ordinaire avec l'hébreu, le russe ou le serbe, un secours très appréciable que d'avoir dans le volume de M. G. un commencement d'information sur bien des questions qu'ils ont l'occasion d'aborder.

M. G. a, depuis quelques années, apporté tous ses soins à rassembler le plus grand nombre possible de manuscrits roumains ; c'est dans ces livres, le plus souvent incomplets et lacérés, qu'il a fait et fera certainement encore bien des découvertes [4]. De tous les textes qu'il a réunis, celui qui nous paraît offrir le plus d'intérêt est celui de la *Palia*, ou Bible enrichie d'histoires apocryphes, dont il a décrit dans la *Revista pentru istorie, archeologie si istorie* [1] un ms. du XVIIe siècle. Il faut espérer qu'il pourra bientôt nous en donner une édition complète, au lieu de se borner à en publier des fragments dans des recueils souvent éphémères.

M. G. n'a pas eu dans sa *Literatura populară română* la prétention, d'ailleurs chimérique, d'indiquer d'une manière complète les sources auxquelles ont puisé les auteurs roumains ni les productions similaires

1. M. G. cite, pp. 119-125, deux rédactions roumaines de la Vie de la belle Hélène et un conte populaire qui s'en rapprochee ; il ne mentionne pas les *Doi Feţĭ cotofăţĭ*

2. *Miracles de Nostre Dame par personnages, publiés par Gaston Paris et Ulysse Robert*, n° XXXII.

3. *Legende*, p. 112.

4. En dehors de son principal ouvrage, M. G. a déjà extrait des matériaux qu'il a réunis diverses publications détachées dont voici les titres : *Lilith i cei treĭ ingerĭ (Anuar pentru Israeliţi românĭ*, IV, 1881, 73-79) ; *Legende talmudice şi Legende române, studiu comparativ (Ibid.*, V, 1882, 27-35) ; *Cabbala, originea si desvoltarea eĭ (Ibid.*, VI, 1883, 25-36) ; *O Poveste talmudică în literatura română* — histoire d'un homme qui se ruina en voulant mettre en pratique cette parole de Salomon : « Celui qui fait miséricorde au pauvre, prête à Dieu », et qui, sur le chemin de Jérusalem, trouva une pierre d'un grand prix, que deux hommes se disputaient — (*ibid.*, VI, 62-66) ; — *Scholomonar, d. i. der Garabancijaš dijak nach der Volksüberlieferung der Rumanen (Archiv für slavische Philologie*, VII, 281-290) ; *Legende inedite*, — I. *Viaţa Sf-luĭ Alexie, omul luĭ Dumnezeu* ; II. *Viaţa Sf-luĭ Eystathie Plachida (Revista pentru istorie, archeologie si filologie*, III).

des pays étrangers ; nous n'essayons donc pas de combler certaines lacunes que nous avons pu remarquer dans son ouvrage ; nous nous bornerons à consigner ici quelques notes bibliographiques :

P. 13. Le plus ancien ms. de l'*Alecsandrie* cité par M. G. est daté de l'année 1764. M. Bianu a donné depuis, dans la *Columna luĭ Traian* [1], la notice d'un ms. daté de 1620 et en a même commencé la publication.

P. 14. D'après Pop [2], l'édition de l'*Alecsandrie* publiée à Mohilev appartient à l'année 1796 et non à l'année 1797, comme le dit Iarcu. L'imprimeur était le protopope Michel Stribêlcki, celui même qui avait fondé à Iassi en 1789 un atelier typographique [3].

P. 35. Après la traduction de *Barlaam et Josaphat* due à ce Boţulescu qui était prisonnier à Milan, il y aurait lieu de mentionner celle de Samuel Klein de Szád, qui est restée manuscrite [4].

P. 96. M. G. ne cite, à propos de *Beuve d'Antone* que le poème anglais de *Sir Bevis* (dont le titre est défiguré par une faute d'impression), le poème italien et la traduction hébraïque, Il eût dû citer au moins le titre du poème français dont M. Paul Meyer a sommairement classé diverses rédactions [5].

P. 115. Nous possédons une édition de l'*Istoria Ghenovevi de Brabant* imprimée à Sibiu (Hermannstadt) en 1865, in-16.

P. 125. M. G. eût pu dire quelques mots des sources françaises de l'histoire de la belle Hélène de Constantinople et citer en passant les drames de Hans Sachs et de M. Montanus sur la *Königin ausz Frankreich* [6].

P. 127. La première édition de l'*Histoire éthiopique* d'Héliodore est de 1534 et non de 1535.

P. 129, M. G. place entre 1630 et 1650 la composition de l'*Érotocrite* de Vincent Cornaro. Cette date, malgré sa latitude, est certainement inexacte. S'il est vrai que M. Sathas [7] range Cornaro parmi les

1. Noua serie, IV (1883), 322-329, 445-456.
2. *Disertaţie despre tipografiile romîneşti în Transilvania*, etc. (Sibiu, 1828, in-8), 90.
3. Hasdeu, *Cuvinte den batr.*, I, 259.
4. Voy. Pummul, *Lepturariŭ rumînesc*, IV, 1, 22.
5. Voy. *Daurel et Beton, chanson de geste provençale* (Paris, 1880, in-8), xxj.
6. Gödeke, *Grundrisz*, 1, 325, 349.
7. Νεοελληνικὴ Φιλολογία, p. 603.

auteurs du XVIII[e] siècle, il est prouvé aujourd'hui que Leake [1] a eu raison de faire remonter l'*Érotocrite* jusqu'au XVI[e] siècle [2]. La plus ancienne édition connue du poème est de 1756.

P. 132. ***Dracul și Femeea, sau Roman găsit sub peruca unuĭ holteiŭ bătrân*** (Le Démon et la Femme, ou Roman trouvé sous la perruque d'un vieux garçon). Cet arrangement du ***Belfégor*** de Machiavel [3] paraît être une simple traduction du français. Tandis que La Fontaine a respecté le titre original, plusieurs traducteurs ou imitateurs en prose l'ont travesti à peu près comme l'éditeur roumain [4].

P. 138. M. G. dit que la ***Floarea darurilor*** est une simple traduction de l'Ἄνθος τῶν χαρίτων, dont l'original est le recueil italien intitulé ***Fior di virtù***. Il eût été bon d'ajouter que le ***Fior di virtù*** est un ouvrage du XIV[e] siècle, ordinairement attribué à Tomaso Leoni ; qu'il a été traduit en français, en espagnol et même en arménien [5] ; enfin que le texte italien a été réimprimé à Florence, en 1855, in-16, et à Naples en 1857, in-12. La version grecque, publiée à Venise en 1667, est l'œuvre d'Ambroise Gradenigo [6]. Il est vraisemblable que Constantin-Pacome Sarachin avait cette version entre les mains quand il fit imprimer par le moine Anthime, au monastère de Snagov, en 1700, la ***Floarea darurilor***, mais ce livre était depuis longtemps déjà connu des Roumains. On le trouve, en effet, dans le manuscrit daté de 1620 dont M. Bianu a entrepris la publication [7].

---

1. *Reseaches in Greece* (London, 1814, in-4), 116. — Leake donne, pp. 101-116 une analyse et d'assez nombreux extraits du poème.

2. Voy. Miklosich et Müller, *Acta et Diplomata graeca*, III, 264 : « Vincentius Cornarus Antonio Daravenia vendit domum in oppido Chandace insulae Cretae. » L'acte est daté du 16 juillet 1561.

3. *Belfegor* parut pour la première fois en 1545 et non en 1547, comme le dit M. G.

4. ***Le Démon et la Démone mariez, ou le Malheur des hommes qui épousent de mauvaises femmes, avec leurs caractères vicieux; nouvelles historiques et morales tirées des Annales de Florence par le fameux Machiavel.*** A Rotterdam [Paris], 1705 [ou 1706], in-12.

Roderic ou le Démon marié, nouvelle historique, traduite de l'italien en françois. Cologne 1694, in-12.

Il existe de la même traduction une édition de Lyon, Lojonie, s. d., in-12, une édition publiée sous la rubrique de Baratrapolis, 1748, in-12, et une réimpression jointe au ***Diable amoureux*** de Cazotte (Paris, 1853, in-16). Sur l'édition de 1748 et sur une pièce qui y est jointe, voyez Brunet, II, 585 et Barbier, ***Dict. des anonymes***, IV, 373.

Tanneguy Le Fèvre, dont la traduction est antérieure, avait conservé le nom de Belfégor : ***Le Mariage de Belfegor, nouvelle italienne*** (Saumur, Lerpinière, 1664, pet. in-8).

5. Voyez Brunet, II, 1262.

6. M. Sathas ne cite aucun ouvrage de cet auteur ; il se borne à dire (p. 335) qu'il était probablement frère d'Aloisio Gradenigo et qu'il enseignait en 1650 à l'école grecque de Venise.

7. *Col. luĭ Traian*, 1883, 328.

P. 140. *Capela din pădure.* C'est le conte de Christophe von Schmid intitulé *Die Waldkapelle*, publié pour la première fois dans les *Erzählugen für Kinder und Kinderfreunde*, 1813. Une traduction française parut dès l'année 1829 (*La Chapelle de la forêt, conte pour les enfants, traduit de l'allemand;* Strasbourg, 1829, in-18).

P. 167. Il n'est pas douteux que le Cacavela à qui la littérature populaire attribue diverses réponses facétieuses ne soit Jérémie Cacavela [1]. Démètre Cantemir, dont il avait été le précepteur, raconte sur lui une anecdote qui présente ce personnage sous un jour des plus curieux et montre bien comment on a pu lui attribuer une dispute avec un hodja turc [2].

P. 168. Pour le *Spil von einem Keiser und eim Apt*, que Wackernagel attribue à Hans Folz [3], il convient de renvoyer à l'édition de Keller (1850) et aux *Fastnachtspiele* publiés par le même auteur [4]. Le même sujet a été traité en Allemagne par le duc Henri-Jules de Brunsvic (1594) [5]; on le retrouve en France dans la *Farce nouvelle du Musnier et du Gentil-Homme* [6].

P. 171. On trouvera que la mention consacrée par M. G. à Păcala est tout à fait insuffisante. Il y aurait eu lieu de renvoyer aux *Walachische Märchen* des frères Schott [7], au petit livret publié par M. Hințescu [8], enfin au *Călindariu* de M. Mangiuca pour 1882 [9].

P. 404. Aux rapprochements indiqués par M. Hasdeu on peut ajouter le *Tractat dels noms de la mayre de Dieu* publié par M. Paul Meyer dans son introduction à *Daurel et Breton* [10].

---

1. L'article consacré par M. Sathas à Cacavela (Νεοελληνικὴ Φιλολογία, 383) est des plus incomplets, Il n'y est fait mention ni de l'*Invățătura svînta* de 1697, sur laquelle on peut voir la *Col. lui Traian*, 1882, 521, ni même du *Divanul saŭ Gîlciava înțeleptuluĭ cu lumea*, III, 1698.

2. Voyez *Vita Constantini Cantemyri* dans les *Operele principelui Demetriu Cantemiru, publicate de Academia română*; VII, 73.

3. *Deutsches Lesebuch*, IV, 315.

4. I, 199-210; IV, 309, 338.

5. *Die Schauspiele des Herzogs Heinrich Julius von Braunschweig, hrsggb. von Dr. W. L. Holland*, 475-505.

6. Cette farce a dû être composée vers 1551. Elle a été réimprimée dans le *Recueil de livrets singuliers* de M. de Montaran (1829) d'après une édition de Troyes, 1628.

7. Pp. 223-238.

8. *Intémplările luĭ Păcala, o istorioară veselă in 25 capurĭ, întocmită astfel de S. F. Editorul I. C. Hințescu.* Brașov, Frank și Dressnandt [1876], in-32.

9. *Călindariu julianu, gregorianu și poporalu românu... pe anulu 1882, de Simeone Mangiuca* (Brașiovu, Tipographi'a Alexi, 1881, in-8), 67-120. — M. G. ne cite ce recueil qu'à propos des *colinde* (p. 473). Si les étymologies et les commentaires de M. Mangiuca sont plus que hasardés, il n'en a pas moins réuni des matériaux utiles.

10. Pp. ciij-cviij.

P. 406. L'article consacré par M. G. aux incantations (*descantece*) doit être complété à l'aide des fragments que l'Académie roumaine a récemment extraits des papiers de Săulescu [1].

P. 499. Les calendriers pour les années 1693, 1694, 1695, 1699 et 1703, dont M. Odobescu a donné une notice dans la *Revista romănă* [2] et les pronostications, de source italienne, qu'ils renferment sont beaucoup plus anciens que les livrets du même genre dont parle M. G.

P. 519. Le ms. de 1620, dont nous devons la notice à M. Bianu, contient le traité intitulé *Rojdanicul* ou *Zodiile* [3]. Le plus ancien ms. cité par M. Gaster appartient au milieu du XVIIIe siècle.

Émile PICOT.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous ce titre *les Grands maîtres de la littérature russe*, M. Ernest DUPUY, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, lauréat de l'Académie française, vient de publier (Paris, Lecène et Oudin) une série d'études ingénieuses et pénétrantes sur les romanciers N. Gogol, Tourguenev et Léon Tolstoï. M. Dupuy a connu personnellement Tourguenev, et il s'est donné la peine d'apprendre le russe pour lire dans l'original les auteurs dont il s'est occupé. Tourguenev et Tolstoï sont en ce moment fort à la mode chez nous; mais Gogol est trop ignoré, et nous savons gré à M. D. de l'avoir remis en lumière. Ce volume d'un humaniste distingué et délicat mérite d'être salué comme un très heureux début, dans un genre d'études auquel on peut appliquer le mot de l'Évangile : « La moisson est immense, mais les ouvriers sont bien peu nombreux. » — L. Leger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 août 1885.

M. Caspar-René Gregory communique un mémoire intitulé : *les Cahiers des manuscrits grecs*. L'objet de ce travail est de combler une lacune de la science paléographique, en déterminant exactement la composition des cahiers dont sont formés les manuscrits. Ces cahiers, dans les manuscrits grecs, sont généralement des quaternions ou assemblages de quatre feuilles de parchemin pliées en deux par le milieu : chaque quaternion comprend donc huit feuillets ou seize pages. Dans chaque feuillet, on distingue le côté du poil de l'animal dont la peau a fourni le parchemin, et le côté de la chair : celui-ci est lisse et blanc, l'autre rugueux et plus ou moins foncé Les pages sont réglées au moyen de traits creusés à la pointe. M. Gregory a constaté que les lignes étaient presque toujours tracées avant la formation des quaternions et sur le côté du poil : elles sont donc marquées en creux sur ce côté et en relief sur le côté de la chair. Pour former un quaternion, les feuilles étant réglées, le scribe plaçait sur sa table une feuille, le côté de la chair en dessous, sur celle-ci une seconde, le côté du poil en dessous, puis une troisième tournée comme la première et une quatrième tournée comme la seconde : il les pliait ensemble par le milieu, et le quaternion était prêt. Il en résulte que, dans chaque quaternion, le côté

1. *Analele Academ. romăne*, ser. II, VII, II, 153. — Les pièces recueillies par Săulescu comprennent six incantations, deux formules de sorcière (*vrăji*) et deux charmes (*farmice*). On y a joint un morceau d'un poème populaire dont M. G. ne fait pas mention : *La Prière de saint Nicétas, martyrisé par les Goths en Dacie.*
2. I, 657-661.
3. *Col. lui Traian*, 1883, 328.

de la chair forme les pages 1, 4, 5, 8, 9, 12, 13 et 16 : ces pages sont blanches, lisses et ont les lignes en relief; le côté du poil forme les huit autres pages, 2, 3, 6, 7, 10, 11, 14 et 15, qui sont teintées, rugueuses et ont les lignes en creux. A quelque endroit qu'on ouvre le volume, les deux pages qui se présentent à la fois aux regards sont toujours pareilles l'une à l'autre. On trouve très peu d'exceptions à cette règle, du moins dans les manuscrits écrits en Orient. M. Gregory exprime le désir de voir d'autres paléographes faire des constatations analogues sur les manuscrits latins, les manuscrits orientaux, etc. Si l'on déterminait avec précision la pratique de chaque temps et de chaque pays, en ce qui concerne ces détails techniques, on trouverait là un utile élément d'appréciation pour juger de la provenance des manuscrits et par suite de leur valeur.

Ouvrages présentés : par M. Alexandre Bertrand : *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. XIII, fasc. 1; — par M. de Boislisle : Decrue (Francis), *Anne de Montmorency, grand-maître et connétable de France, à la cour, aux armées et au conseil du roi François Ier*; — par l'auteur : Delisle (L.), *Discours prononcé à la Société de l'histoire de France*; — par M. Barbier de Meynard : 1° Houdas, *Monographie de Méquinez* (extrait du *Journal asiatique*); 2° Basset (René), *Note de lexicographie berbère*.

Julien Havet.

Séance du 14 août 1885.

M. Bergaigne lit, au nom de M. Egger, un fragment qui doit former la conclusion d'une nouvelle édition de l'*Histoire de la critique chez les Grecs*. M. Egger insiste, dans ce morceau, sur l'originalité du génie grec : si des recherches nouvelles ont montré qu'en art, la Grèce a pu apprendre quelque chose des pays voisins, l'Egypte et l'Assyrie, en littérature du moins l'hellénisme ne doit rien qu'à lui-même. Ni l'Egypte, ni la Perse, ni l'Inde, ni la Chine ne lui ont rien fourni.

M. Paul Meyer communique des planches d'héliogravure qui reproduisent un manuscrit de quatre feuillets de parchemin, écrit au commencement du XIIIe siècle : on y lit un poème français, d'environ cinq cents vers, de huit syllabes, chacun relatif à l'histoire de saint Thomas Becket, archevêque de Canterbury. Il y a une ou deux miniatures à chaque page. M. Meyer a trouvé ce manuscrit, il y a deux ans, d'après les indications de M. Ruelens, dans la bibliothèque de M. Gœthals-Vercruysse, à Courtrai. M. Gœthals-Vercruysse a exécuté lui-même les photographies d'après lesquelles a été faite la reproduction en héliogravure. Cet ouvrage est le troisième poème français que l'on connaisse sur la vie de Thomas Becket : les deux autres sont dûs, l'un à Garnier de Pont-Sainte-Maxence, l'autre à un certain Beneit ou Benoît. Celui-ci ne nous apprend qu'un seul fait nouveau, une entrevue de Thomas Becket avec le pape Alexandre III, à Sens, en 1165, à la suite de laquelle ils voyagèrent ensemble jusqu'à Bourges. L'intérêt du manuscrit de Courtrai est surtout littéraire et archéologique. Quelques particularités linguistiques donnent lieu de croire que l'auteur était un Anglais. Les miniatures peuvent suggérer diverses observations sur l'histoire du costume. M. Meyer se propose de publier ce poème, avec le fac-similé des huit pages en héliogravure, dans un des prochains volumes de la Société des anciens textes français.

M. P.-Ch. Robert présente des observations sur un détail de numismatique gauloise. On connaît par Lucien un dieu gaulois, nommé Ogmius, qui était à la fois une sorte d'Hercule et un dieu de l'éloquence : on le représentait avec des chaînes qui sortaient de sa bouche et auxquelles étaient attachées les oreilles des hommes. Les numismates se sont accordés à voir une image de ce dieu dans quelques monnaies de l'Armorique, où est représentée une grande tête entourée de têtes plus petites, celles-ci reliées à la première par des fils de grénetis. M. Robert fait remarquer qu'à supposer qu'il y ait là des chaînes, ces chaînes ne se relient ni à la bouche de la tête principale, ni à l'oreille des autres. Il est donc probable que le dieu Ogmius n'a rien à faire ici. Les Gaulois avaient l'habitude de disposer en trophées les têtes des vaincus : les monnaies en question représentent probablement des trophées de ce genre. Il existe une variété de ce type monétaire où la tête principale, au milieu de la pièce, est une tête de cheval : or, précisément nous savons que les guerriers gaulois aimaient aussi à suspendre aux rênes de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis. On a donc vu à tort une image mythologique, là où il n'y a en réalité qu'un trophée de victoire.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : Hasdeu (B. Petriceicu-), *Etymologicum magnum Romaniæ : dictionarul limbei istorice si poporane a Romanilor*, fasc. 1; — par M. Delisle : 1° Müntz (Eugène), *Notice sur un plan inédit de Rome à la fin du XIVe siècle* (extrait de la *Gazette archéologique*); 2° Omont (Henri), *Georges Hermonyme de Sparte, maître de grec à Paris et copiste de manuscrrits* (extrait des *Mémoires* et du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*); 3° Havet (Julien), *Questions mérovingiennes* : I, *la* Formule N. REX FRANCORUM V. INL.; II, *les Découvertes de Jérôme Vignier* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

des XIX. Jahrhunderts. I, A-L. (W. Bernhardi : très précieux, très bien fait, plein de détails, sera aussi indispensable pour le XIXe siècle que Jördens et Goedeke pour des époques antérieures.) — SCHMITZ, Portugiesische Grammatik mit Berücksichtigung des gesellschaftlichen Verkehrs. (Zunker : l'auteur de cette grammaire portugaise ne sait pas le portugais et tâtonne çà et là, sans voir clair.) — HERTZBERG, Athen historisch-typographisch dargestellt. (Lolling : court, complet, bien réussi, malgré quelques erreurs légères et des taches de style.) — Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge, VI, p. p. SATHAS (Lambros : un des volumes les plus intéressants de la collection). — Urkundenbuch des Bistums Culm, p. p. WOELKY. II (Perlbach). — Fr. MASSON, Le cardinal de Bernis depuis son ministère 1758-1794, la suppression des Jésuites, le schisme constitutionnel. (Koser : livre plein de détails.) — KIEPERT, Karte des Congo-Beckens. (Ermann.) — SAUZAY, Haydn, Mozart, Beethoven, étude sur le quatuor. (Kabisch : fait sans soin.) — ROGER DE BEAUVOIR, Nos généraux 1871-1884 (Lange : actualité intéressante).

Gœttingische gelehrte anzeigen, n° 16, 1 août 1885 : STOLL, Zur Ethnographie der Republik Guatemala. (Gerland : des critiques de toute sorte à faire, mais livre d'une valeur réelle et qui contient de nombreux et précieux matériaux). — Mythologische Forschungen aus dem Nachlasse Mannhardts, hrsg. von PATZIG, mit Vorreden von MÜLLENHOFF u. SCHERER. (Laistner : Ouvrage plein d'aperçus profonds). — VIRCHOW, Ueber alte Schädel von Assos und Cypern. (Krause) — HELLER, Geschichte der Physik von Aristote les bisauf die neueste Zeit. II : von Descartes bis Robert Mayer. (Lasswitz : utile) — HEIGEL, Quellen und Abhandlungen zur neueren Geschichte Bayerns. (Tupetz : 9 essais qui, pour la plupart « éclairent la funeste politique des alliances indignes et l'on pourrait dire traitresses que la Bavière a nouées pour son malheur et celui de l'Allemagne avec les ennemis de l'Empire. »)

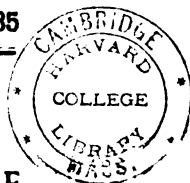
Revue de l'Instruction publique supérieure et moyenne, en Belgique, tome XXVIII, 4e livraison : HEGENER, De l'enseignement de la religion dans les athénées. — *Comptes-rendus :* GILLET, Des procédés à employer dans les athénées, collèges et écoles moyennes de garçons et de filles pour assurer et hâter les progrès de la rédaction française (travail logique et bien pensé). — J. MARTHA, Manuel d'archéologie étrusque et romaine (de Ceuleneer : fait avec talent, presque toujours au courant des principaux travaux publiés sur la matière, bon livre que quelques changements de détail rendront excellent). — MATHYS, Nederlandsche Spraakleer (Vercoullie : quelques imperfections, mais instrument maniable). — Le dialecte de Tournai au moyen âge : SCHWAKE, Versuch einer Darstellung der Mundart von Tournay im Mittelalter ; D'HERBOMEZ, Mémoires de la société historique et littéraire de Tournai, tome XVII, Chartes françaises du Tournaisis, 1207-1292, étude philologique sur les chartes françaises du Tournaisis ; SCHELER, Étude lexicologique sur les poésies de Gillon le Muisit (Wilmotte). — Varia : manifestation Nypels.

Theologische Litteraturzeitung, n° 16, 8 avril 1885 : SCHLOTTMANN, Wider Kliefoth und Luthardt, in Sachen der Lutherbibel. — KAHNIS. Ueber das Verhältniss der alten Philosophie zum Christenthum. — KRÜGER, Monophysitische Streitigkeiten im Zusammenhange mit der Reichspolitik. (Möller : œuvre soignée et qui témoigne d'une bonne méthode) — OTTE, Handbuch der kirchlichen Kunst-Archäologie des deutschen Mittelalters, 5e aufl. in Verbindung mit dem Verfasser bearb. von WERNICKE, 2 vols. (Pohl : nouvelle édition de cet indispensable ma-

nuel) — Analecta Franciscana sive chronica aliaque varia documenta ad historiam Fratrum Minorum spectantia, édita a patribus collegii S. Bonaventuræ adjuvantibus aliis patribus ejusdem ordinis. I. — Sam. Berger. La Bible française au moyen-âge; Bonnardot, Le Psautier de Metz. I. (Birch Hirchfeld : l'ouvrage de Sam. Berger est excellent, « trefflich ») — Luther's sämmtliche Werke, 25 u. 26 vol. p. p. Enders, 2e aufl. — Sachsse Ursprung und Wesen des Pietismus. (Weizsäcker : n'est pas superflu, malgré le travail de Ritschl). — Notiz über die Anfänge des Mönchsthums in Syrien (Ryssel).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Dix-neuvième année 31 août 1885



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 693, 15 août 1885 : Studia Biblica, essays in biblical archaeological and criticism and kindred subjects, by members of the University of Oxford. (Salmon : recueil de dix études, qui sera le bienvenu.) — MARKHAM, Life of Robert Fairfax of Steeton, 1666-1275 (Courtney). — Numantia, a tragedy, by Miguel de Cervantes Saavedra, translated from the Spanish by GIBSON. (W. Webster.) — *Correspondance :* sketch of a conversation between Coleridge and Kenyon. — « The Thousand Nights and a Night » (Burton). — « Arabian matriarchate » (Tylor). — « The patriarchal theory » (Mackennan). — « Dunsaetas » (Boult). — Tedaldi's sonnet on the death of Dante. (Cheyne). — Sir Philip Francis and « Junius » (M' Carlie). — ROSCHER, Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie, 1-6. (Isaac Taylor : très utile et souvent très ingénieux, beaucoup d'excellentes choses, mais ne tient compte exclusivement que des travaux des mythologues allemands). — Early inscriptions in Arabia (sur le travail de M. Ph. BERGER, l'Arabie avant Mahomet d'après les inscriptions). — Algebraical signs for the terms « Umlaut » and « Ablaut » in etymology (Skeat : exemple, on pourrait écrire « anglo-saxon *dóm* = English *doom*>... *déman* = English *deem* » ; ce qu'il faudrait lire « The Anglo-Saxon *dóm*, which is the modern English *doom*, produces by vowel-mutation the verb *déman*, which is the modern English *deem*. ») — A « Saura-yantra » (Bühler). — J. P. RICHTER, Notes an Vasari's Lives. (Monkhouse). — M. Maspero's report on his latest excavations in Egypt. (l'Egypte n'est pas épuisée; elle renferme de quoi occuper vingt générations de travailleurs et ce qu'elle nous a livré jusqu'à ce jour n'est que peu de chose à côté de ce qu'elle nous cache encore.)—Roman milestones in Northumberland. (Watkin.)

The Athenaeum, nº 3016, 15 août 1885 : Essays and miscellaneous writings of Vere Henry, Lord Hobart, with a biographical sketch, edited by Mary, Lady HOBART. — York POWELL, History of England to the death of Henry VIII. (Petit volume qui est plus qu'un livre scolaire.) — NIXON, The complete story of the Transvaal, from the « Great Trek » to the convention of London; GRESWELL, Our South African Empire. — ROBERTS, The pontifical decrees against the doctrine of the earth's movement. — BRUGSCH, Religion und Mythologie der alten Aegypter, nach den Denkmälern bearbeitet, I. (On regrettera que l'auteur n'ait tenu aucun compte des résultats naguère obtenus par Renouf et d'autres égyptologues). — WARE a. MAUN, The life and times of Colonel Fred. Burnaby. — TILLEY, The literature of the French Renaissance, an introductory essay (témoigne de solides lectures personnelles, mais ne traite guère le sujet). — The battle of Brunnanburh. (Weymouth.) — The earldom of Mar. — « The reformation Settlement » — The « editio princeps » of Qimchi's Grammar. (Schiller-Szinessy.) — The Roman Village Community. (Gomme.) — Lord Houghton. — BUTLER, The ancient Coptic churches of Egypt, 2 vols. — Westminster Abbey. — The British Museum Catalogue of Oriental coins (Stanley Lane-Poole.) — The little mosque of Santa Sophia (Freshfield). — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, nº 34, 15 août 1885 : WELLHAUSEN, Skizzen und Vorarbeiten, I Heft, Abriss der Geschichte Israel's und Juda's; II. Lieder der Hudhailiten, arabisch und deutsch. — Teaching of the twelwe apostles, the oldest church manual, called the Διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων, p. p. SCHAFF. — RITSCHL, Cyprian von Carthago und die Verfassung der Kirche (fait avec beaucoup de sérieux et de pénétration).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE



N° 35 — 31 août — 1885

Sommaire : 149. Osthoff, De l'histoire du parfait dans les langues indo-germaniques. — 150. La Chronique de Paros, p. p. Flach. — 151. Kleiber, Ce que Tacite doit dans le Dialogue des Orateurs aux auteurs précédents. — 152. Kohler, Shakspeare devant le forum de la jurisprudence. — 153. Frédéricq, Travaux de l'Université de Liège. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

149. — **Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen,** mit besonderer Rücksicht auf Griechisch und Lateinisch, von Hermann Osthoff. — Strassburg, K. J. Trübner, 1884. In-8, x-653 pp.

A ceux qui nieraient les progrès réalisés dans l'étude de la grammaire comparée depuis le jour où les deux premiers représentants de l'école néo-grammaticale publiaient leur manifeste [1], on pourrait hardiment opposer le nouvel ouvrage de M. Osthoff. Non pas qu'il doive convaincre ou contenter tout le monde; l'auteur lui-même ne s'en flatte pas sans doute, et son livre a déjà soulevé en Allemagne des polémiques amères, dont heureusement il nous est permis de nous désintéresser. Mais, alors même qu'on ne se rallierait pas à ses solutions, il serait difficile, à moins d'extrême prévention, de ne pas les juger plus satisfaisantes pour la plupart que celles qui les ont précédées. Elles demeureront, ou disparaîtront à leur tour, cela importe peu; l'essentiel est que les notions se précisent, que le champ laissé à l'arbitraire se restreigne de plus en plus, et M. O. a travaillé de son mieux à le circonscrire.

Les types morphologiques les plus mystérieux sont en général, comme on doit s'y attendre, ceux qu'on ne rencontre qu'à l'état sporadique : tels les thèmes nominaux en -εύ-, qui n'appartiennent qu'au grec, les subjonctifs latins, qu'on n'est pas encore parvenu à identifier. Le parfait indo-européen toutefois fait exception à la règle : conservé à peu près dans toutes les langues de la famille, remarquablement développé même en sanscrit et en grec, il n'en est pas pour cela plus clair; car, si les témoignages abondent, d'autre part ils se contredisent. Les langues européennes n'offrent plus que des vestiges bien effacés de l'apophonie primitive; le grec et le latin ont créé, chacun dans son domaine propre, de nouveaux suffixes de parfait (-κα, *-uî*), qu'on chercherait vainement partout ailleurs; de plus, le latin a plié tous ses parfaits, sans distinction d'origine, à une flexion bizarre et sans analogues, et l'apophonie propre à certains d'entre eux *(ago êgî),* qui renverse toutes les données connues

1. *Morphologische Untersuchungen*, I, préface (juin 1878).

de la phonétique indo-européenne, se répercute à distance dans un type sanscrit bien connu (racine *sad*, sedere, pf. *sêd*-), sans qu'on puisse d'ailleurs admettre entre ces deux phénomènes d'autre lien que celui d'une ressemblance tout extérieure. C'est à ces problèmes et à beaucoup d'autres accessoires que s'est attaqué M. O., souvent avec bonheur, toujours avec cette consciencieuse érudition, qui accumule les termes de comparaison et n'essaie point de tourner les difficultés.

Cette qualité même l'entraîne parfois trop loin : il ne se borne pas volontiers et traite toutes les questions avec l'abondance de détails qui rend un peu pénible la lecture de ses meilleures pages. Une idée qu'il avance l'amène à prévoir l'objection qu'on tirera contre lui de telle ou telle forme grammaticale étrangère au sujet traité : il se transporte donc sur un nouveau terrain, résolu à forcer jusque dans ses derniers retranchements l'objection importune. Mais à son tour celle-ci en fait lever d'autres, qu'on ne saurait épargner. Bref, le lecteur perd de vue l'objet essentiel de la discussion, et il lui faut tout un travail d'esprit pour s'y remettre. M. O ne se dissimule pas cet inconvénient de sa méthode, il l'avoue même avec une parfaite ingénuité : « Tantæ molis erat! » s'écrie-t-il (p. 348) au retour d'une de ces chasses à perdre haleine. Ai-je besoin d'ajouter que, quand on a eu la patience de le suivre d'un bout à l'autre de sa digression, on la lui pardonne aisément en faveur de tout ce qu'on y a appris?

Un autre défaut de l'auteur, heureux défaut s'il en fut, c'est son extrême hardiesse, une irrésistible tendance à longer les précipices, à faire tenir la pyramide en équilibre sur sa pointe. On se souvient de l'enthousiasme que lui inspira jadis le terme technique *exanclare,* auquel il devait la découverte d'une loi phonétique latine [1]. Ici, c'est le seul ἱδρύω (p. 14), forme à tout le moins peu claire, qui sert de fondement à tout un système, séduisant, il est vrai, de simplicité et de logique, mais parfois s'accommodant moins aux faits qu'il ne les violente (cf. p. 17, p. 37 sq., etc.). Plus loin, c'est l'énigmatique parfait ombrien *subocau* (p. 234 sq.), qui se prête complaisamment à la restitution d'une série complète de types italiques. Au surplus l'auteur va lui-même au devant du reproche de témérité qu'on ne manquera pas de lui adresser (p. 248), et l'on ne peut, somme toute, que souscrire à son apologie : sans ces plongeons dans l'inconnu, la science n'avancerait que trop lentement au gré de notre impatience. La seule conclusion à retenir de cette critique, c'est qu'il ne faudrait pas recommander la lecture de l'ouvrage aux débutants qui n'ont pas encore appris à douter. Aussi bien n'est-ce pas à leur intention qu'il a été écrit.

I. M. O. s'efforce d'abord de concilier les données, identiques en apparence, et au fond contradictoires, fournies par les parfaits sanscrits, latins et gothiques dont la voyelle radicale est un *ê (sêdima sêdimus*

---

1. *Forschungen im Gebiete der indogerm. nomin. Stammbildung*, I, p. 24 sq.

sêtum). Une série d'inductions fondée essentiellement sur le contraste de ἵζω (= *σί-σδ-ω) et de ἱδρύω (= *σι-δ-ρύ-ω, avec ι long) l'amène à penser que, contrairement à ce qu'on a enseigné jusqu'à présent, le groupe indo-européen *sd* ne se réduisait à un simple *d*, avec allongement de la voyelle précédente, que quand il était lui-même suivi d'une consonne; autrement dit, qu'on prononçait proethniquement **sisdo* et **sîdreu-*, et de même, au datif pluriel des thèmes en *-es-*, **menêbhyos* (sk. *manôbhyas* avec un métaplasme analogique), mais à l'instrumental **menesbhis* (gr. ὄρεσφι). — Chemin faisant, l'auteur constate que, si touffue et si compliquée que nous paraisse la phonétique sanscrite, elle le serait encore bien davantage si l'analogie n'y avait passé son niveau, et on lui accordera en effet volontiers que les règles du sandhi extérieur doivent être tenues pour suspectes toutes les fois qu'elles sont contredites par celles du sandhi intérieur. — Dans la même étude on trouvera une explication très plausible des parfaits sanscrits à redoublement long (type *jâgara*, p. 56), auxquels se rattachent les types grecs δηδέχαται, ἠοικυῖαι, et même ἑώρακα par l'intermédiaire de *ἠόρακα. — Moins rigoureuse semble la restitution de la quantité radicale des participes, *rêctus*, *têctus*, etc. (p. 111 sq.), car ici les témoignages anciens et modernes sont contradictoires. Si les types romans *étroit stretto, délit delitto* devaient suffire à justifier les quantités *strictus* et *lîctus*, que faudrait-il penser de *detto* en regard de *dîctus* accepté sur la foi de Gell. IX, 6? D'autre part, la quantité *âctus*, d'ailleurs probable, ne saurait en tout cas s'étayer de celle d'*âgmen*, en supposant celle-ci démontrée; car les neutres en *-men* ont aussi normalement la racine allongée (στῆμα *stâmen)* que les verbaux en *-to-* la racine réduite (στατός *status)*. — La loi panhellénique suivant laquelle toute voyelle longue devant sonante suivie de consonne deviendrait brève (λύκοις = *λύκωις, p. 84), est certainement appuyée de nombreux exemples. On aimerait cependant à savoir comment elle se concilie avec le vocalisme de γρηῦς, νηῦς; la longue sera sans doute revenue sous l'influence des cas obliques, où elle devait subsister.

II. Parfaits des racines *ed*, *es*, *ei*, *nem*. — Relevons l'identification de l'augment long du grec (ἠβουλόμην) et du préfixe sanscrit *â* (p. 129 i. n.). Un autre savant a cru reconnaître ce dernier préfixe dans l'initiale grecque ὠ [1], rapprochement qui me semble plus convaincant. Il y a donc lieu, au moins provisoirement, de s'en tenir à l'explication fort satisfaisante de M. G. Meyer [2]. — L'auteur maintient ici (p. 123), bien qu'un scrupule légitime l'empêche de les appliquer, ses théories sur la contraction indo-européenne de *eo* et *ea* en *ê* [3], auxquelles il m'est impossible de me rallier, mais dont la discussion nous entraînerait beaucoup trop loin.

1. ὠκεανός = *âçayânas*. J. v. Fierlinger, *K. Z.*, XXVII, p. 477.
2. *Gr. Gramm*, § 473 a.
3. Cf. *Morph. Unt.*, II, p. 113 sq.

III. Parfaits latins qui ont un *ê* radical en regard de l'*a* radical du présent *(ago êgî)*. — Toujours par application des mêmes théories, M. O. envisage comme réguliers *ég-î* (= ind.-eur. **êg-* contracté de **e-ag-*) et **êp-î* (rac. *ap*, dans *coepi;* puis il en fait sortir par voie d'analogie *fêci*, *cêpi*, *frêgi*. Le procès analogique ne souffre aucune difficulté, mais le point de départ demeure contestable.

IV. Flexion du parfait italique. — Si, selon toute probabilité, l'on doit reconnaître dans l'*î* latin une désinence moyenne *(sêdî = sêdê)*, la concordance d'un *î* latin avec un *ai* indo-européen n'en reste pas moins fort problématique ; car enfin, pour expliquer que *ai* soit devenu *î* dans *mensîs* et *ae* dans *Romae* (locatif), on est obligé de prendre le contre-pied de toutes les données étymologiques en supposant que l'*a* était bref dans **mensais* et primitivement long dans *Romai;* et le latin *sî* = osq. *svai* va tout droit à l'encontre de la thèse ; car l'*a* de ce mot a dû être long ; autrement l'ionien ne répondrait pas par εἰ = *ηἰ au dorien αἰ [1]. Mais la restitution d'une finale *ai* s'impose-t-elle absolument ? le vocalisme *o* des désinences secondaires du grec (ἐγέγραπτο) et même des désinences primaires de l'arcadien (γέγραπτοι, inscr. Teg.), ne donne-t-il pas à penser? Si d'aventure pareil métaplasme s'était produit en latin, *vîdî* remonterait aussi aisément à **veidoi* que *humî* à *humoi*. — Pour les désinences en *-st-* (sg. 2, pl. 2), M. O. part, très justement, ce semble, des types où l'*s* était radical, soit **vîstî*, **cecîstî* (p. 204), et restitue une conjugaison primitive très régulière, profondément altérée par une série d'analogies répercussives. Malgré l'extrême complication des phénomènes, le procès est surtout frappant si l'on vient à songer que les formes du parfait, qui avaient parfois un *s* radical, et les formes aoristiques, qui avaient toujours un *s* suffixal, ont dû vivre assez longtemps côte à côte avant de s'absorber les unes les autres, en sorte que la sifflante intruse a pu pénétrer dans la place par deux portes à la fois.

L'explication du parfait en *-vî* eût été plus logiquement placée dans un chapitre à part, et cette disposition eût mis en relief la solution d'un problème demeuré longtemps en suspens. Les quatre types *fôvî, môvî, vôvî* et *jûvî* sont, comme *vîdî*, des parfaits radicaux, et le *v* y appartient à la racine ; sur ces modèles, et au moyen de la formule *môtus : môvî = nôtus : x*, ont été créés les parfaits *nôvî*, *crêvî*, et autres (p. 251). Un procès tout semblable rend raison des parfaits en *-uî*. Je ne rencontre point, dans cette remarquable étude, le parfait *potuî*, dont la genèse analogique serait difficilement concevable, vu l'absence d'une troisième proportionnelle dans le reste de la conjugaison de *possum ;* or, le parfait régulier de la juxtaposition **pot-sum* étant **pot-fuî*, peut-être y a-t-il lieu de maintenir cette dernière restitution *(potuî* par fusion des deux

1. Que si l'on sépare ces deux types, alors le latin *sî* se rattachera plutôt au grec εἰ.

labiales après consonne?) et de restreindre à cette mesure modeste le rôle de l'auxiliaire *fuî* dans la formation des parfaits en *-uî*. Je relève en outre (p. 256) le participe *molitus*, qui aurait donné naissance au parfait *moluî;* ce serait plutôt l'inverse, puisque le régulier *multus* se lit encore dans Catulle (Nisard CXI) [1].

V. Vocalisme de la réduplication. — Partant du principe, assez généralement admis aujourd'hui, que la voyelle primitive de réduplication était un *e*, M. O. s'attache à ramener à l'unité les divergences que présentent à ce point de vue les diverses langues indo-européennes et tout particulièrement le sanscrit.

VI. Le parfait aspiré grec. — L'aspiration est un phénomène d'analogie : elle est partie des types où l'aspirée était radicale, v. g. γεγράφαται, et s'est étendue à des thèmes terminés par une ténue ou une moyenne, à la faveur de l'identité de certaines formes de l'une et de l'autre catégorie. Par exemple, γράφω faisant γέγραπται, comme τρέπω τέτραπται, il n'en a pas fallu davantage pour qu'on formât τετράφαται sur le modèle de γεγράφαται, et ainsi du reste. Cette explication semble irréprochable [2].

VII. Le parfait grec en -κ-. — Cette question, la plus épineuse de toutes, est résolue par l'hypothèse de l'affixation à des formes régulières de parfait, telles que *δέδω, de la particule grecque bien connue κα κεν κε, laquelle aurait fini par faire corps avec le verbe et ne plus s'en distinguer. Sous cette forme trop brève l'hypothèse n'a rien de séduisant : il faut lire la minutieuse argumentation de M. O. pour en apprécier toute la valeur. Sans vouloir l'infirmer il est permis de croire qu'elle n'infirmera pas non plus entièrement celle de M. Brugmann, qui l'a précédée [3]. D'une part, en effet, la restitution d'un parfait δέ-δωκ-ε, issu d'une racine δωκ, n'offre absolument rien de choquant; de l'autre, M. O. expliquera malaisément pourquoi la particule κε est arrivée à faire corps avec le parfait plutôt qu'avec toute autre forme verbale qu'elle accompagnait : il se peut au contraire que l'existence préalable d'un parfait régulier δέδωκε ait, par son influence analogique, favorisé la soudure de la particule dans *ἔστη κε, *πέπω κε, etc. En d'autres termes, les deux hypothèses subsisteraient sans s'exclure. Que s'il fallait faire un choix, j'avouerais mes préférences pour celle de M. Brugmann. En tout cas l'argument tiré contre elle (p. 326) de l'apophonie régulière du parfait ἕωκε n'est pas très probant; car, s'il existait un parfait régulier *ἕω, et que l'analogie de δέδωκε ait donné naissance à un type *ἕηκε, les deux formes ont pu évidemment confluer en une seule. — Parmi

1. Selon l'ingénieuse conjecture de M. Bury, *Bezzbg. Btr.*, VIII, p. 329.

2. Comme, en traitant ailleurs un sujet analogue, j'ai fait allusion aux parfaits aspirés, M. O. veut bien s'enquérir de mon opinion sur ce point (p. 617). Je n'éprouve aucun embarras à lui reconnaître la priorité de la découverte. J'ai passé tout près de la solution, mais ne l'ai pas vue.

3. *K. Z.*, XXV, p. 212 sq.

les questions traitées accessoirement je dois mentionner une théorie nouvelle de l'origine du ν paragogique (p. 340) et une explication du phénomène connu sous le nom de svarabhakti après nasale (p. 365).

L'auteur complète le tableau d'ensemble de la conjugaison du parfait, en étudiant l'affixation des désinences personnelles aux thèmes dont la forme primitive a été antérieurement établie. L'ouvrage se termine par dix *excurse* variés, tous fort intéressants, quelques-uns très étendus. Je n'y relèverai qu'une explication curieuse de la chute sporadique de l'esprit rude. Tout le monde connaît l'alternance ἔχω ἕξω : l'alternance αὔω αὕσω serait de même nature, en ce sens que la chute de l'esprit rude serait due à la présence préhistorique d'une aspirée intervocalique (soit *αὔ*h*ω), régulièrement substituée à l'*s* de la racine *saus* (p. 478). De là aussi ἶδος, ἰδίω, en regard de ἱδρός, ἱδρώς : l'esprit rude de *ἶδος aurait disparu aux cas obliques, v. g. *ἴδε*h*ος = *ἴδεσος [1]. De là enfin l'esprit doux de ἀδελφός (p. 480). Pour ma part, j'avais pensé à une sorte de confusion de l'ἀ négatif et de l'ἁ copulatif : M. O. trouve cette idée bizarre; ce ne serait pourtant pas la première fois que l'on constaterait pareil phénomène entre deux particules quasi-homophones, l'obscurcissement du sens et la psilosis aidant [2]. Quoi qu'il en soit, l'explication de M. O. vaut sans doute mieux que la mienne; il est seulement fâcheux que l'esprit rude ait subsisté dans ἁθρόος, le seul mot à ma connaissance où, d'après la théorie, il dût nécessairement disparaître [3].

L'ouvrage est imprimé avec une exactitude et un soin qui font honneur à la typographie allemande. J'ai relevé (p. 123) *constraction*, lire *contraction*, et (p. 164) **pegagi*, lire **pepagi*.

M. Osthoff a des idées très arrêtées, mais il les défend et expose ses critiques avec beaucoup de modération. C'est là un éloge qu'on ne devrait avoir besoin d'adresser à personne; mais les excès de certaines polémiques l'ont malheureusement rendu opportun.

V. Henry.

---

150. — **Chronicon Parium**, texte et prolégomènes, par J. Flach; Tübingen, Fr. Fues, 1884; in-8 de XVII-44 p.

Cette édition a l'avantage de donner, en quelques pages, le texte de la Chronique de Paros, qu'il faut d'ordinaire aller chercher dans de gros volumes d'un maniement peu commode. Dans le court préambule placé en tête du livre, M. Flach rappelle les éditions successives de la Chronique parienne depuis 1628, l'origine et le caractère de l'ins-

1. M. O. ne nous dit pas comment l'aspirée agit ici à deux syllabes de distance, ce qui n'est pas le cas ordinaire.

2. Je rappelle le latin *sub* employé dans le sens de « sur », **per* complètement supplanté par *por* = *pro* dans le domaine hispano-portugais, etc.

3. Cf. aussi ἀφή, où l'ἁ n'est pas préfixe.

cription (II); il rectifie, pour la série des rois et des archontes athéniens, les dates données par Bœckh (III), et touche au difficile problème du système adopté par l'auteur de la Chronique (IV). On est heureux de trouver réunis sous une forme concise, dans ces chapitres préliminaires, tous les renseignements nécessaires pour étudier les marbres de Paros, ainsi que l'indication des principaux travaux auxquels ils ont donné lieu. Le texte, en caractères courants, est accompagné de notes à la fois critiques et explicatives. Partout où M. F. se sépare de Bœckh, il l'indique à la marge à l'aide d'une croix. Ses restitutions, dont quelques-unes seulement lui sont tout à fait personnelles, nous semblent, en général, assez admissibles. Pourtant, l. 14 (p. 4), ναῦ[ς μετὰ τῶν πεντ]ή[κοντα Δαναΐ]δων ne paraît pas être le texte véritable. En supposant qu'il faille un aussi grand nombre de lettres pour remplir la lacune que présente ici la pierre, Δαναΐδων (M. Flach lui-même en fait la remarque) n'est pas nécessaire, les Danaïdes étant clairement désignées à la ligne suivante. Ne pourrait-on remplacer Δαναΐ]δων par παρθέν]ων, qui vaudrait mieux? — En regard de chacune des indications de la Chronique parienne, M. Flach note les dates correspondantes de l'ère chrétienne, ainsi qu'un certain nombre de synchronismes. Un appendice contient des fragments de la chronique d'Eratosthène et de quelques autres chroniques.

Paul GIRARD.

---

151. — Lud. KLEIBER. **Quid Tacitus in dialogo prioribus scriptoribus debeat.** Thèse de Halle, 1883, in-8.

Nous avons un faible en France pour le dialogue des orateurs. Il nous plaît par le sujet qui y est développé. Nous aimons à entendre discuter, fût-ce avec quelque emphase et non sans paradoxe, les destinées de la poésie et de l'éloquence, et les plus difficiles doivent reconnaître à ce petit livre le mérite d'être un des rares essais de critique littéraire qui nous soient parvenus de l'antiquité. Nous en aimons le style abondant, plein de verve, plein d'audaces, et nous fermons volontiers les yeux sur des défauts qui, partout ailleurs, nous choqueraient. Il n'est pas jusqu'à sa forme imparfaite et à demi-anonyme qui n'aide à la séduction. Aussi prenons-nous un vif intérêt aux études nombreuses qu'on a publiées sur cet ouvrage dans ces derniers temps.

Parmi elles je n'hésite pas à recommander la thèse que M. Kleiber, un élève de M. Vahlen, vient de présenter à l'Université de Halle. La suite en est claire, le latin assez bon; l'auteur est un esprit judicieux, bien informé, de qui l'on peut apprendre dans toutes les questions qui touchent au dialogue ce qui est acquis, et ce qui reste discuté.

Le sujet sans doute n'est pas très nouveau. On savait dès longtemps qu'avant de se créer un style original, Tacite avait imité les auteurs précédents et quelques-uns de ses contemporains, et que ces imitations

étaient surtout fréquentes dans le dialogue des orateurs. Mais il manquait sur ce point une étude d'ensemble et quelque peu précise; M. K. vient de nous la donner.

L'auteur s'est proposé (p. 7) de résumer clairement les travaux précédents en y ajoutant quelques remarques personnelles. Sur ce dernier point, il ne faudrait peut-être pas trop appuyer, et je n'ai pas vu que ces remarques fussent nombreuses. Mais nous devons savoir beaucoup gré à M. K. de la manière dont il a résumé les principaux résultats des études d'Eckstein, de Weinkauff et de Vogel.

L'auteur réunit d'abord les passages où se révèle soit dans l'expression, soit dans la pensée l'imitation de Cicéron, parfois inconsciente, mais le plus souvent voulue. M. K. prouve cette imitation, non seulement par des rencontres d'expressions, mais par ce fait que Tacite reproduit souvent et presque sans changement des idées et des jugements qu'avaient d'abord répandus dans le public les ouvrages du grand orateur.

Afin de préciser jusqu'à quel point l'auteur du dialogue a subi l'influence des poètes et celle des auteurs du premier siècle, M. K. dresse, p. 37 et suiv. la liste des substantifs, des adjectifs, des verbes qu'on trouve ici, et que Cicéron n'employait pas ou qu'il employait en leur donnant un autre sens. Toute cette partie de la thèse est très soignée et intéressera vivement les latinistes.

Dans un tableau qui répond à celui des imitations, M. K. indique quelles expressions nouvelles, souvent assez heureuses, ont été introduites dans la langue, par l'auteur du dialogue. (p. 69). La dernière partie de la dissertation précise les rapports qui existent entre le dialogue d'une part, et de l'autre Velleius, Senèque le rhéteur, le traité du sublime, Senèque le philosophe, enfin Quintilien. L'auteur a grand raison de ne pas se borner, comme M. Vogel, à relever des rapprochements de mots qui prouvent assez peu; il va jusqu'aux pensées et recherche jusqu'à quel point elles se conviennent ou s'opposent.

On aurait à critiquer quelques détails : les exemples cités à l'occasion d'*auditus*, p. 49, ont un tout autre sens. *Fastidire* (p. 60) contrairement à ce que croit M. K. est déjà dans Cicéron; car il faut lire avec le *Vaticanus, In Pis.* xxviii, 68 : non *fastidivit* ejus amicitiam. *Nitor* contrairement à ce que feraient croire les exemples cités p. 42, est déjà dans Cicéron : *Orat.* 115; *ad Att.* XIII, xix *fin*, et *Brutus* 36. — M. K. était parti de cette remarque fort juste qu'en un sujet comme celui-ci, mieux vaut peser que compter ses exemples. Il ne me paraît pas avoir toujours évité l'écueil qu'il avait si bien signalé. Que prouvent deux pensées très semblables de Tacite et de Quintilien (p. 83 et suiv.) ou de Tacite et de Senèque (p. 75), quand nous savons que les deux auteurs s'inspiraient d'un maître commun et qu'ils ne faisaient que répéter Cicéron? Certains rapprochements sont bien inutiles quand ils portent sur des expressions simples, courtes, et en quelque sorte for-

cées : *cum præsertim* (p. 14), *ineunte adolescentia* (p. 12), *summo* (ou *infimo*) *loco natus* (p. 53), *imperiti*, *diserti*, *dicentes*, *audientes* employés substantivement (p. 49) etc.

On regrette surtout de n'avoir aucun secours pour se guider dans la lecture de la dissertation ou pour y retrouver une citation. Une table ou un index ou plutôt une table et un index étaient indispensables.

E. T.

---

152. — **Shakespeare vor dem Forum der Jurisprudenz** von Dr. Jos. Kohler, professor in Würzburg. In-8, Würzburg 1884. (II Lieferung, 101-300 pages).

— **Nachwort zu Shakespeare vor dem Forum der Jurisprudenz** von Dr. Jos. Kohler, professor in Würzburg. In-8, Würzburg, 23 pages.

M. Jos. Kohler s'est proposé, dans l'étude dont on vient de lire le titre, de montrer quelle idée Shakespeare s'est faite du droit et comment il a compris et résolu les problèmes juridiques que présentent trois de ses pièces surtout : le *Marchand de Venise, Mesure pour mesure* et *Hamlet ;* le premier fascicule, où l'auteur examine la première de ces pièces, ne m'étant pas parvenu, je ne puis parler que de l'étude consacrée aux deux autres. La question principale que soulève *Mesure pour Mesure* est celle du droit de grâce ou plutôt de son application. Angelo a remis en usage une loi depuis longtemps déjà tombée en désuétude, erreur juridique, contre laquelle proteste indirectement Shakespeare, en en montrant les conséquences funestes; la condamnation capitale qui frappe le coupable n'est plus en rapport avec le délit; les mœurs, la tolérance du passé en montrent l'énormité; il n'y a qu'un moyen de sortir de la situation inextricable dans laquelle s'est mis Angelo lui-même, c'est d'user du droit de grâce que son rang et la coutume lui confèrent; le cas dans lequel il se trouve est précisément un de ceux où l'exercice de ce droit est légitime et presque nécessaire ; mais en y mettant une condition odieuse, Angelo contrevient à ce droit, et le vicie. Telle est la vérité que M. J. K. a mise en lumière. A cette intrigue dramatique et juridique à la fois, il oppose ensuite la situation du héros de la *Comédie des Erreurs,* lequel, une fois qu'il a prononcé sa sentence, se trouve dans l'impossibilité absolue de l'atténuer par l'exercice du droit de grâce et se verrait forcé de la faire exécuter, si une heureuse interprétation ne permettait au duc, tout en paraissent s'y conformer, de l'annuler en réalité : dénouement qui permet au poète de mettre d'accord la justice et le préjugé oriental, qui veut que la sentence du souverain soit et demeure immuable.

Le problème soulevé dans *Mesure pour Mesure*, quelque intérêt qu'il présente, ne saurait être comparé en importance à celui que doit résoudre *Hamlet*, « la pièce de la vengeance »; M. J. K. a étudié très lon-

guement, trop longuement même, ce chef-d'œuvre de Shakespeare; mais il offrait à ses recherches un domaine si vaste qu'il s'est volontiers laissé aller à examiner les questions nombreuses et diverses qui se rattachent à la situation dramatique et terrible du prince de Danemark. Pour M. J. K., Hamlet n'est point une espèce de Werther, incapable d'agir, et dont l'inaction, comme l'a prétendu Goethe, cause la ruine; il voit bien plutôt dans le héros du drame la victime fatale du conflit qui éclate entre les exigences d'une coutume ancienne et barbare, — la vengeance personnelle, — et les scrupules d'une conscience délicate, le sentiment moral plus élevé, qui remet à la loi le soin de se venger. Il y a dans cette conception du rôle d'Hamlet, qui n'appartient point en propre à M. J. K., (il la trouvait en germe dans une étude curieuse de M. Liebau sur la pièce de Shakespeare), quelque chose de séduisant et de vrai; elle permet au moins d'expliquer sans peine les hésitations du jeune prince, hésitations qui ne viennent point de la peur de frapper un coupable, puisqu'il le fait toutes les fois en particulier qu'il se trouve dans le cas de légitime défense, mais de la crainte de se faire juge et vengeur dans sa propre cause, en se substituant à la loi. Hamlet représente ainsi le droit nouveau, tandis que l'ombre de son père, en le poussant à frapper Claudius, personnifie, en quelque sorte, le droit ancien de la vengeance privée. M. J. K. a énuméré avec beaucoup de soin les différentes formes de ce droit chez tous les peuples anciens et modernes; c'est l'histoire de la vendetta, armant d'abord famille contre famille, acceptant plus tard la composition, ne s'attaquant plus dans la suite qu'au meurtrier et finissant, à mesure que l'idée pure du droit prédomine, par faire place au rôle impersonnel de l'impartiale justice. Tout cela est curieux, mais nous fait aussi perdre de vue bien longtemps le sujet véritable: Hamlet et sa lutte entre deux devoirs opposés qui s'imposent également à sa volonté.

Le prince de Danemark ne peut douter du crime de Claudius et de sa mère, et cependant, esprit rêveur, il hésite, malgré les objurgations de l'ombre paternelle ou de ce qu'il regarde comme tel, bien différent de Laerte, qui, à la première nouvelle de la mort de son père, jure de se venger sur Hamlet; il y a là un contraste frappant, que M. J. K. a eu raison de faire ressortir. Je ne sais s'il a été aussi heureux dans l'explication qu'il donne de l'éloignement immérité de Hamlet pour Ophélie, coupable en apparence d'avoir voulu découvrir son secret, mais qui en réalité n'est qu'un instrument innocent dans la main de son père. J'aime mieux du moins ce que dit M. J. K. de la folie prétendue de Hamlet, folie qui n'est véritablement que l'expression et l'effet de la peine profonde qui lui déchire le cœur. Cette douleur comprimée qui le ronge, Hamlet y revient sans cesse, non pour se plaindre, mais pour en sourire et s'en jouer, en quelque sorte; de là cette puissance d'*humour* qui le caractérise, cette ironie par laquelle il se console de ne pouvoir remplir la tâche terrible qui lui est imposée; sa conscience répugne à ce qu'il joue

le rôle de justicier, et la loi est impuissante à frapper, parce que c'est une tête couronnée, celui qu'il n'ose frapper lui-même; quant à soulever le peuple, à l'armer pour venger son père, traîtreusement mis à mort, sa nature rêveuse et méditative s'y oppose : le rôle de Fortinbras n'est pas fait pour lui. C'est au dernier moment seulement, quand un nouveau crime de Claudius aura porté au comble son indignation, que Hamlet cessera d'écouter les scrupules de sa conscience, pour obéir à la loi de vengeance, à laquelle il avait résisté jusque là, et tuera enfin le meurtrier de son père.

Une dernière question se pose : quelle doit être, au point de vue juridique, la conduite de Hamlet à l'égard de sa mère? Qu'elle soit coupable, cela ne peut faire de doute pour lui, et il le dit en termes exprès; mais un droit supérieur l'arrête; un fils ne peut, ni ne doit se faire le juge de sa mère, et quand il est sur le point de l'oublier, une voix vient le lui rappeler : « Que ton cœur n'ourdisse rien contre ta mère », lui dit l'ombre paternelle. Par là le rôle d'*Hamlet* contraste singulièrement avec celui d'Oreste; mais c'est Apollon même qui affranchit le héros grec du respect qu'il doit à Clytemnestre; c'est lui qui dans Eschyle l'arme pour la vengeance d'Agamemnon, proclamant ainsi la supériorité des droits du père sur ceux de la mère.

C'est par cette comparaison que se termine la longue étude de M. J. K. sur *Hamlet;* un court paragraphe qui la suit, fait une revue rapide au point de vue juridique, des autres drames de Shakespeare [1]. On y trouve quelques aperçus, non sans intérêt, sur la donnée de *Tout est bien qui finit bien*, le *Roi Lear*, *Jules César*, le *Conte d'hiver, Peines d'amour perdues*, *Henri IV;* chemin faisant, M. J. K. trouve moyen de nous montrer ce que Shakespeare pensait du rôle du souverain dans un État bien organisé, de l'utilité de la hiérarchie, etc.

On finit, comme on le voit, par sortir de la question; mais M. J. K. aime la digression et avec lui il faut en prendre son parti; heureusement il possède si bien tout ce qui se rapporte à Shakespeare et ses connaissances esthétiques sont si sûres et étendues qu'on est tenté de lui pardonner ses longueurs.

C'est surtout au point de vue littéraire que j'ai apprécié le livre de M. J. K.; n'étant point légiste, je n'ai point cru devoir en examiner le côté juridique, ni rechercher s'il s'y trouve à cet égard quelque erreur ou quelque omission; mais un jurisconsulte allemand, M. Ihring, a cru, lui, pouvoir combattre les deux principes mis en avant dans la première partie de l'étude de M. J. K.; c'est pour répondre à cette attaque qu'a été écrit le *Nachwort zu Shakespeare*; mais comme je ne connais ni le mémoire de M. Ihring, ni la partie de l'ouvrage de M. J. K., qu'il critique, il m'est impossible d'apprécier, en connaissance de cause, la valeur de la réponse de celui-ci; tout ce que je puis

1. Ce paragraphe est d'ailleurs suivi lui-même d'un appendice qui comprend neuf documents curieux sur les points de droit examinés dans le livre de M. J. K.

dire, c'est que M. Jos. Kohler montre une érudition juridique aussi variée qu'étendue dans l'examen qu'il fait du droit de poursuite contre les débiteurs dans les diverses législations.

Ch. J.

---

153. — **Université de Liège.** Travaux du cours pratique d'histoire nationale de Paul Frédéricq. Fascicule I-II. Dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au seizième siècle. Gand, J. Vuylsteke, 1883-1884, LIII, 144 p. VIII, 132 p. In-8. Prix : 8 fr.

Les dissertations renfermées dans les deux présents volumes sont le fruit du travail commun des élèves du *séminaire historique* de l'Université de Liège, récemment organisé d'après le système depuis longtemps en vigueur en Allemagne. Nous en saluons la publication, non-seulement avec l'intérêt que mérite la valeur intrinsèque de quelques-uns de ces travaux, mais aussi comme un signe des temps. C'est par ces procédés seulement que l'enseignement historique universitaire formera des chercheurs expérimentés, des érudits au sens critique plus développé, et que l'on pourra espérer voir renaître l'étude plus scientifique de l'histoire provinciale et locale, trop souvent abandonnée au zèle sincère mais inexpérimenté d'amateurs sans critique. Mais pour préparer les futurs historiens à leurs travaux plus difficiles, il faut les exercer à une tâche plus appropriée à leurs forces, strictement et nettement limitée, les pousser à l'émulation par un travail commun, sans trop restreindre cependant leur esprit d'initiative, sans leur prescrire dans tous ses détails la marche à suivre, revoir consciencieusement avec eux ce qu'ils ont produit, en leur expliquant scrupuleusement les lacunes et les erreurs d'un premier essai, puis leur accorder aussi la récompense morale qu'ils ont méritée par leur zèle et leur talent — s'ils l'ont méritée — de voir ces travaux livrés à la publicité et rendre quelque service, même aux vétérans dans la carrière. C'est là ce que M. P. Frédéricq, qui a vu fonctionner le système allemand dans tous ses détails, a fort bien compris et nous ne saurions assez recommander à nos professeurs d'histoire et à nos maîtres de conférence, non-seulement de lire, mais de méditer la longue introduction du jeune et savant professeur de Liège, afin de se guider d'après ses avis. L'application systématique et persistante de ces principes aurait les résultats les plus heureux pour l'enseignement supérieur lui-même, pour l'enseignement de l'histoire dans les lycées et les collèges et le développement des sociétés savantes de la province, peut-être même de la capitale.

Naturellement tous les mémoires contenus dans ces deux volumes n'ont pas une valeur égale et ne présentent pas un intérêt majeur aux lecteurs. Il en est qui touchent des points d'importance très secondaire et d'autres qui auraient pu être traités d'une façon plus intéressante sans

paraître moins érudits. Nous signalerons dans le premier fascicule des *Travaux du cours pratique*, le travail de M. G. Crutzer sur l'origine maternelle de Marguerite de Parme, fille de Charles-Quint et régente des Pays-Bas. Après avoir écarté la donnée traditionnelle qui en fait la petite-fille d'un comte vénitien, Jérôme de Nogarola, l'auteur établit par des preuves qui paraissent convaincantes, la filiation beaucoup moins aristocratique de la princesse avec un manant d'Audenarde, nommé Van Gheest, dont la fille Jeanne était au service du baron Charles de Lalaing, gouverneur de cette ville, et chez lequel Charles-Quint logea quelques jours, vers la fin de 1521. Marguerite de Parme a dû le jour à ces relations fugitives entre le monarque de toutes les Espagnes et la servante flamande. M. F. lui-même a fourni pour ce premier volume un important travail sur l'enseignement public des calvinistes à Gand, de 1578 à 1584, d'après les comptes de la ville et le *Journal* de Philippe van Campene, bourgeois gantois et grand adversaire de l'hérésie. Cet enseignement fut supprimé après la capitulation de la cité, le 12 septembre 1584. M. Alfred Journez a retracé la biographie de Fray Lorenço de Villaviceneio, agent secret de Philippe II aux Pays-Bas, chapelain à Bruxelles, moine augustin descendant d'une vieille famille andalouse et dont les papiers nous fournissent des détails bien curieux et peu suspects d'exagération sur le fanatisme et l'ignorance du clergé des Pays-Bas et sur les différentes sectes laïques établies dans le pays et surtout à Anvers, pratiquant en secret la polygamie, la communauté des biens, etc. M. Eugène Monsan a adressé le catalogue, sans doute encore incomplet, de tous les personnages qui ont exercé les fonctions d'inquisiteur, depuis la réorganisation de ce tribunal, par Charles-Quint, en 1520, jusqu'à la pacification de Gand (1576). M. E. Hubert enfin — car nous ne pouvons citer tous les travaux contenus dans ces deux volumes — a fourni les tables chronologiques du « Registre pour le faict d'hérésie, » compilé par le jurisconsulte Viglius van Zwichem, le conseiller d'État bien connu de Philippe II. Ce volumineux registre de 1316 pages est conservé aux Archives royales de Bruxelles. L'analyse de 114 pièces donnée par le jeune et savant professeur de Liège, et dont beaucoup mériteraient d'être données *in-extenso*, nous permet d'étudier avec détail et d'exposer dorénavant avec compétence l'organisation de l'Inquisition néerlandaise et son développement historique au XVIe siècle.

Nous ne pouvons que féliciter en terminant M. Paul Frédéricq des heureux débuts de son *séminaire historique* dans la carrière scientifique et nous souhaitons bien vivement qu'il nous fournisse de temps à autre la preuve que ses élèves continuent à profiter de son enseignement méthodique et pratique.

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gaidoz annonce dans le nº 4 du tome VI de la *Revue Celtique* qu'il abandonne la direction de ce recueil et fait ainsi ses « adieux au lecteur ». « Lorsqu'en 1869 nous conçumes la pensée, quelque peu ambitieuse, de donner un organe à la philologie celtique, notre projet fut accueilli avec quelque scepticisme. Pour les uns, les langues et les littératures celtiques étaient chose sans importance et curiosité de dilettantes; pour les autres, ces études se résumaient dans le néo-druidisme et dans le Barzaz-Breiz dont ils avaient quelque défiance; d'autres, enfin, reconnaissaient qu'il y avait là matière à une étude scientifique, mais ils se demandaient si la philologie celtique était désormais assez sûre d'elle-même pour prendre possession de ce domaine et pour alimenter une revue spéciale : on se demandait si nous n'allions pas inaugurer une nouvelle période de Celtomanie, et on semblait dire : quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? Notre premier numéro, paru en mai 1870, dissipa ces craintes, grâce au concours bienveillant et désintéressé des celtistes de l'Europe entière, dont la collaboration donna dès le premier jour à ce recueil sa valeur et son autorité... Notre mérite fut de demander des articles aux hommes compétents et de n'en demander qu'à ceux-là — et de ne pas chercher à ce recueil de vaine popularité par des articles de « littérature facile », par des amplifications enthousiastes sur les Druides, les Bardes, leur philosophie et leurs mystères, bien que le prestige de noms célèbres, de paroles éloquentes et de poésies charmantes eût pu recommander notre œuvre au grand public et l'y intéresser. Mais nous aurions cru démériter de la sévère divinité que nous voulions servir en cherchant à attirer la foule dans son sanctuaire. La philologie celtique est aujourd'hui fondée et organisée; aussi ce recueil a-t-il maintenant moins d'utilité qu'il n'en avait à l'origine, quand les savants travaillaient isolément et sans encouragement, quand les études celtiques n'étaient représentées dans aucune université, et quand d'un pays à l'autre on ne pouvait se tenir au courant des travaux et des publications de ses confrères, bien plus, de ses devanciers. C'est ainsi qu'en France on ne savait rien des travaux de ces grands érudits irlandais des quarante dernières années, Todd, Petrie, O'Donovan, O'Curry (nous ne nommons que les morts). Les services rendus par ce qu'on pourrait appeler l' « École de Dublin » ne sont encore que bien peu connus du public savant du continent, et nous regrettons aujourd'hui de n'avoir pas essayé d'en tracer l'histoire : c'est une lacune qu'il conviendrait de combler ici-même. Notre revue a créé l'unité celtique, une sorte de *Zollverein* scientifique. Notre tentative ambitieuse de 1869 est aujourd'hui justifiée. Des raisons d'ordre privé, parmi lesquelles le désir de repos, nous ont décidé à abandonner la direction de la Revue. Mais nos lecteurs n'ont pas le droit de s'en plaindre; car un des maîtres de la philologie celtique, un érudit dont ils ont pu dès le premier jour apprécier la haute critique et la féconde activité, M. d'Arbois de Jubainville, va reprendre et continuer notre œuvre; entre ses mains expérimentées, la *Revue Celtique* aura bientôt acquis une importance nouvelle. C'est l'idée qui nous console en abandonnant une œuvre qui, pendant seize ans, a été l'objet de nos soins et de nos pensées; mais ce n'est pourtant pas sans regret que nous prenons congé de nos collaborateurs et de nos lecteurs, et que nous nous séparons de la *Revue Celtique*; et en lui disant adieu, nous lui adressons les paroles du poète latin :

Sine me, liber, ibis in orbem,...
Vade, liber, verbisque meis loca grata saluta ! »

— *Jean des Montiers de Fresse, évêque de Bayonne.* — Sous ce titre M. A. COMMUNAY nous donne (Auch, 1885, gr. in-8° de 29 p.) un recueil de documents inédits destinés à faire mieux connaître un prélat qui fut un habile négociateur et un fécond écrivain. Le premier de ces documents, extrait des manuscrits de la Bibliothèque de Bordeaux, est un mémoire sur Jean des Montiers de Fresse par son compatriote, l'abbé J. Nadault, curé de Feyjac (Limousin), correspondant de l'Académie de Bordeaux, 1773. Ce mémoire, que complètent d'excellentes notes de l'éditeur, fournit des détails biographiques et bibliographiques très abondants et comme n'en présente aucun des travaux antérieurs. Le mémoire de l'abbé Nadault est suivi de deux lettres de Jean des Montiers de Fresse écrites, l'une à Claude de l'Aubespine, 12 janvier 1552, l'autre au maréchal de Brissac, 10 mai 1554, d'un procès-verbal, dressé par ordre du Roy, de la saisie du temporel de l'évêque de Bayonne (17 septembre 1560), et de deux lettres des magistrats de cette ville adressées, le 4 octobre de la même année, au roi et au cardinal de Lorraine. Ces cinq documents sont extraits des collections de la Bibliothèque nationale. Parmi les notes de M. Communay on remarquera celles qui complètent le *Gallia Christiana* (p. 14-15) et celle qui rectifie (p. 22) une erreur de Tallemant des Réaux (*Historiettes*, t. V, p. 192), d'après laquelle Laurent de Nyert aurait été maire de Bayonne à l'époque de la Saint-Barthélemy et aurait empêché le massacre dans la ville. Or Laurent de Nyert, qui ne fut, du reste, que lieutenant du maire, était mort dès 1570. — T. DE L.

— *Sur le second mariage du premier duc d'Epernon.* — Guillaume Girard, secrétaire et biographe de Jean-Louis de Nogaret, n'a rien dit, dans le gros volume in f° qu'il a consacré (1655) à la vie de son maître et de son héros, d'un nouveau mariage qu'aurait contracté le futur gouverneur de la Guyenne, veuf depuis 1594 de Marguerite de Foix et de Candalle. Tous les autres biographes, tous les généalogistes, ont également passé sous silence les secondes noces de l'ancien favori du roi Henri III. Aussi trouvera-t-on bien curieuse la communication faite par M. le marquis de CASTELBAJAC à la Réunion générale de la *Société historique de Gascogne*, le 15 juin dernier, d'une note sur le mariage, dans une petite église de Provence (paroisse de Pignans, et non Pigans, ce qui est une mauvaise lecture, diocèse de Fréjus), le 4 février 1596, du duc d'Epernon, alors gouverneur de Provence, avec Jeanne de Monier, fille de Gaspard de Monier, sieur du Castelet, et d'Isabeau de Bompart. M. de Castelbajac a trouvé l'acte de mariage dans les archives de son château de Caumont (département du Gers), château qui appartenait, au XVIe siècle, à la famille de Nogaret et où naquit celui qui devait être le premier duc d'Epernon et qui, dans sa jeunesse, fut connu sous le nom de Caumont. On pourra lire le document retrouvé, après trois siècles d'oubli, par M. de Castelbajac, dans le *Compte-rendu de la réunion générale de la Société historique de Gascogne* (Auch, 1885, p. 16). — T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 août 1885.

M. P.-Charles Robert communique une note intitulée : *Quelques Mots sur le mobilier préhistorique; danger d'y comprendre des objets qui n'en font pas partie.*

« Les antiquités préhistoriques, dit M. Robert, ont donné lieu en France depuis un demi-siècle à un nombre considérable de publications, et c'est par milliers que les éclats de silex, les pierres polies et les poteries grossières ont été gravés ou photographiés. Il y a, je le reconnais, un certain charme à toucher des objets qui

étaient aux mains des populations des premiers âges et à tenter de tirer de leur forme ou de leur matière des conjectures sur l'état de ces populations ; aussi n'ai-je pas l'intention de critiquer les études préhistoriques. Je veux seulement montrer que les archéologues sont parfois entraînés à rejeter dans la nuit des temps les objets informes qui en réalité appartiennent à des époques relativement voisines de nous.

« Je mets sous les yeux de l'Académie un spécimen que tous les archéologues considéreront à première vue comme préhistorique et dont l'époque peu reculée est approximativement connue : ce sont les fragments d'un vase dont la terre, à peine pétrie, est mêlée de charbon. Or, ce vase a été découvert, dans le Languedoc, rempli de monnaies gauloises d'argent, dont j'ai acquis une partie et qui, par leur type, dit *à la croix*, appartiennent à la dernière période des imitations que les peuples du bassin de la Garonne firent en si grande abondance de la drachme de Rhoda d'Ibérie. On peut croire qu'elles ont été frappées vers le temps où Onéius Domitius Ahénobarbus, vainqueur des Allobroges, en 121, fut mis, comme l'a établi M. Ernest Desjardins, à la tête du beau territoire qui allait devenir la province romaine.

« Dans une maison byzantine, dont les premières assises ont été mises à nu pendant la campagne de Crimée, on a rencontré, avec des monnaies de bronze fort communes du IXe et du Xe siècle, quelques modestes instruments d'usage domestique, et parmi eux de ces pierres polies, à tranchant plus ou moins aigu, qui tiennent une place importante dans le mobilier préhistorique.

« La pierre a été employée dans les armes de jet jusqu'à des époques relativement récentes ; et, si les frondeurs romains étaient pourvus de balles de plomb, les Goths du Nord, longtemps après, lançaient encore des pierres, suivant Olaüs le Grand, bien que leur armement fût très complet.

« En général, je crois qu'on a tort de partager le passé en grandes tranches, au point de vue du mobilier et des armes. Là où le fer natif s'offrait à l'homme dans des conditions d'emploi exceptionnellement faciles, l'âge de fer a dû se confondre avec l'âge de bronze. Ajoutons que des objets grossiers ont continué à servir dans les ménages modestes, à des époques où la civilisation avait déjà créé des objets d'art. Ainsi le vase de terre grossière dont je viens de mettre des fragments sous les yeux de l'Académie appartient à un temps où les Gaulois du Sud, assez civilisés pour faire de belles monnaies, ne pouvaient être étrangers à un certain luxe, dont ils trouvaient l'exemple chez leurs voisins les Grecs de Marseille et les Romains de la Provence, et même chez les Arvernes, dont les rois, lorsqu'ils se promenaient dans leur char, semaient sur leur passage l'or et l'argent à pleines mains. Seulement le Gaulois avait pris pour cacher son trésor un vase sans valeur. Si quelque cataclysme renversait jamais le musée de Sèvres et l'enfouissait sous un remblai, la charrue, dans quelques milliers d'années, pourrait passer à côté des vases qui ont fait la gloire de nos expositions et heurter un des objets en terre à l'usage de la cuisine du concierge; les curieux d'alors seraient-ils fondés à déclarer que la céramique était fort arriérée de nos jours sur les bords de la Seine ? »

M. Deloche lit une notice sur quatre cachets de l'époque mérovingienne, dont il donne la description :

1° Bague d'argent, trouvée à Argœuvres (Somme), aujourd'hui conservée au musée de Péronne. Diamètre, 0^{m}018 ; épaisseur du pourtour, 0^{m}001 ; hauteur, 0^{m}005 ; hauteur du chaton, 0^{m}007; largeur, 0^{m}012. Le chaton porte plusieurs ornements gravés en creux et trois groupes de deux lettres chacun : EV, SI, CC. M. Deloche pense que, dans la lecture de ces groupes, il faut compter deux fois chacune des lettres S, I et E; il lit *S. Eusiccie*, c'est-à-dire sceau d'une femme nommée Eusiccia. En effet, le faible diamètre de cette bague donne lieu de croire qu'elle a été faite pour une femme.

2° Bague de bronze, trouvée à Templeux-la-Fosse (Somme), conservée aussi au musée de Peronne. Diamètre, 0^{m}018 ; épaisseur, 0^{m}002. C'est encore une bague de femme. Sur le chaton, M. Deloche déchiffre, groupées en diverses combinaisons, les lettres M, E, L, I, T, A, qui lui paraissent former le nom propre *Melita* ou *Melitta*.

3° Boucle de ceinturon, de provenance inconnue. On y voit, gravé en creux, un monogramme qui comprend toutes les lettres du nom *Agnus*, surmonté d'une petite croix. C'est le seul exemple connu d'une boucle de ceinturon disposée de manière à servir de cachet.

4° Bague de bronze, trouvée près de Châlons-sur-Marne. Diamètre, 0^{m}018; largeur du chaton, 0^{m}012 ; hauteur, 0^{m}007. On distingue, disposées en divers groupes, les lettres S, E, V, L (deux fois), A et I. Le diamètre indiquant encore une bague de femme, M. Deloche propose de lire *S. Eulalie*, sceau d'Eulalie, en comptant l'E deux fois.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

— Reese, die staatsrechtliche Stellung der Bischöfe Burgunds und Italiens unter Kaiser Friedrich I. (Travail de valeur.) — Wittelsbacher Briefe aus den Jahren 1590-1610, p. p, Stieve. I. — Lotheissen, Zur Sittengeschichte Frankreichs, Bilder und Historien. (Recueil d'études attachantes.)—Zöller, das Togoland und die Sklavenküste.—Haltrich, Zur Volkskunde der siebenbürger Sachsen. — Les manuscrits arabes de l'Escurial décrits par H. Derenbourg, tome I. (L'auteur a mérité la reconnaissance de tous les arabisants en se soumettant à cette tâche difficile et en la menant à bout, comme il fallait s'y attendre, d'une manière qui répond tout à fait à l'état actuel de la science; son travail tient le milieu entre un catalogue raisonné et un inventaire sommaire; il ne pouvait mieux faire; sa publication s'ajoute de la façon la plus digne aux volumes déjà parus de la grande collection de l'École des langues orientales vivantes; « er hat Vortreffliches geleistet »). — Πολίτης, τὸ δημοτικὸν ᾆσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ. (Très détaillé, réfutation complète et convaincante des opinions soutenues par Wollner et Psichari.) — Morandi, Antologia della nostra critica letteraria moderna. (Idée originale et louable.) — G. Voss, das jüngste Gericht in der bildenden Kunst des frühen Mittelalters. (Bon travail.) — A. Weber, Leben und Werke des Bildhauers Dill Riemenschneider. — von Wurzbach, Rembrandt-Gallerie.

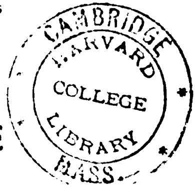
Deutsche Litteraturzeitung, nº 33, 15 août 1885 : Bruchstücke der sahidischen Bibelübersetzung, p. p. Lemm. — Tschackert. Evangelische Polemik gegen die römische Kirche. — Matzat, Methodik des geographischen Unterrichts.—Hofmann-Wellenhoff, Alois Blumauer. (Werner : fait avec grand soin.) — Gredt, Sagenschatz des Luxemburger Landes. (E. H. Meyer.) — Köritz, Ueber das *s* vor Consonant im Französischen. (Fait avec exactitude et jugement.) — S. S. (Stampa), Alessandro Manzoni, la sua famiglia, i suoi amici. (Wiese : écrit avec emphase et attache trop d'importance à de menus détails.) — Reese, Die staatsrechtliche Stellung der Bischöfe Burgunds und Italiens unter Kaiser Friedrich I. (Bernheim : sera le bienvenu.) — Henrard, Henri IV et la princesse de Condé 1609-1618. (Schott : étude intéressante.) — Heinze, Dresden im siebenjährigen Kriege. (Sec, quoique soigné.) — Benndorf u. Niemann, Reisen in Lykien und Karien, mit einer Karte von Kiepert, (Wolters : publication qui aura une place considérable non-seulement au point de vue scientifique, mais par la vivacité de l'exposition et le goût qui règne dans l'ensemble comme dans les détails.) — The patriarchal theory based on the papers of the late John Ferguson Mc Lennan, ed. a compl. by Donald Mc Lennan. (Gerland : remarquable.) — De Vries en Bredius, Catalogus der Schildcrijen in heh Museum Kunstliefde te Utrecht met medewerkung von S. Müller. — Kohn, Zur Geschichte des römischen Frauen-Erbrechts.

Berliner Philologische Wochenschrift, nº 33, 15 août 1885. — E. Schmidt, Parellel-Homer oder Index aller homerischen Iterati in lexicalischer Anordnung (C. Rothe : il y a dans Homère 1804 vers répétés, qui reviennent 4,730 fois. Le recueil de ces *itérati* a été fait avec soin). — I. Schmidt, Ulixes Posthomericus (Wecklein : étude intéressante sur le développement du type littéraire d'Ulysse). — Aristophanes, Werke. I. Die Wolken. Die Froesche. Uebers. mit Einleitung und Anmerkungen von J. Maelhy (H. Lübke : traduction plus littérale encore que celle de Droysen). — Th. Gomperz, Zu Philodemus' Büchern von der Musik (H. Laudwehr : intéressant pour le texte de Philodème). — M. Tullio Cicerone, Settanta lettere scelte commentate da A. Conradi (L. Gurlitt : au niveau de la science). —

Quinto Curzio Rufo, La Storia di Alessandro il grande, da Eur. Cocchia (E. Krah : édition scolaire, à laquelle on reproche de n'avoir pas profité du commentaire de Dosson ; soignée d'ailleurs). — R. Reitzenstein, De scriptorum rei rusticae qui intercedunt inter Catonem et Columellam libris deperditis (W. Gemoll; très bonne étude avec recueil des fragments des agronomes perdus). — C. Ruelens, La première édition de la Table de Peutinger (C. Frick). — E. Théron, Etude sur les religions anciennes (F. Justi : point de vue orthodoxe, connaissances superficielles). — C. Rawlinson, Egypt and Babylon. From scripture and profane sources (F. Justi : très instructif, mais d'une critique insuffisante). — J. Psichari, Essai de phonétique néo-grecque. Futur composé du grec moderne (G. Meyer : « fein und durchaus methodisch »). — Γεοργίου Ν. Χατζιδάκη Μελέτη ἐπὶ τῆς νέας ἐλληνικῆς ἤ βασανος τοῦ ἐλέγχου τοῦ ψευδαττικισμοῦ (G. Meyer : réponse de Chatzidakis à Bernardakis qui avait attaqué le dernier livre de Kontos en l'accusant de « pseudatticisme »). — J. Lattmann und H. D. Mueller, Kurzgefasste lateinische Grommatik, 5e Auflage. Les mêmes, Lateinische Formenlehre und Hauptregeln der Syntax. J. Lattmann, Lateinischer Uebungsbuch mit stilistischen Regeln und einem grammatischen Repetitorium für Quarta, 6e éd. (P. Harre.) — Extraits des Breslauer Universitätsschriften de 1884.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Dix-neuvième année 7 septembre 1885



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 694, 22 août 1885 : The works of Thomas Middleton, edited by BULLEN, I-IV (Minto) — RITCHIE, To Canada with Emigrants; ROWOBOTHAM, A Trip to Prairie Land (Brown). — DORLING, Memoirs of Dora Greenwell. — Briefe des Grafen Mercy-Argenteau an Starhemberg, p, p. THÜRHEIM (Gardiner : recueil de documents intéressants). — Lord Houghton (nos. nécrol.). — W. J. Thoms (not. nécrol.). — Thoreau's wild wood philosophy. — Lord Houghton and Keats (S. L. Lee). — The Egyptian « Nefer » and the Siamese « Saw Tai » (Ellis). — Roscher's Lexicon of Greek and Roman mythology (Cox). — « Arabian matriarchate » (Redhouse). — « Offprint » (Skeat : propose ce mot, au lieu de « deprint », «exprint » pour rendre « tirage à part »). — Intercourse of China with Eastern Turkestan (Kingsmill). — The history of Sháh Isma'il I and Sháh Tahmásp I. (Churchill). — LUKIS, The prehistoric stone monuments of the British Isles; Cornwall (Bradley). — The Newcastle Society of Antiquaries. — Art in Louvain (A. Evans). — Greek inscription from Egypt (Sayce). — The Site of Ferentum or Forentum (Hoskyns-Abrahall).

The Athenaeum, n° 3017, 22 août 1885 : BÉMONT, Simon de Montfort, comte de Leicester. (Excellent ouvrage, fait avec beaucoup de soin et de savoir d'après des documents dont quelques-uns sont inédits et importants.) — Col. MALLESON, Ambushes and surprises. (Etude dont les hommes de guerre tireront grand profit.) — Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, X, Sedulii opera omnia, ex recens. HUEMER ; XI, Claudiani Mamerti opera ex rec. ENGELBRECHT. — DOWELL, A history of taxations and taxes in England from the earliest times to the present day ; HALL, The history of the Custom Revenue in England from the earliest times to the year 1827; CHESTER, Chronicles of the Customs department. — EDGAR, Old church life in Scotland. — « Beauty and the Beast » (Pearson). — Mediaeval history of Greece. — Prof. G. Curtius (not. nécrol. sur l'éminent philologue et professeur George Curtius, né à Lubeck en 1820, mort à Hermsdorf près de Warmbrunn en Silésie le 12 août de cette année; sans avoir la puissance de Bopp et la finesse de Benfey, il était sans conteste le premier successeur de ces deux patriarches de la philologie; il était par excelleece « mens sana »). — The battle of Brunnanburh (Cann-Hughe; Malden; Hodgkin). — W. J. Thoms (not. nécrol.). — WATKINS, Gleanings from the natural history of the ancients (agréable à lire, mais n'est pas fait avec soin). — Medallic illustrations of the history of Great Britain and Ireland to the death of George II, compiled by the late Edward HAWKINS a. edited by FRANKS a. GRUEBER. — The British Archaeological Association. — Prof. Worsaae (Le célèbre archéologue danois est mort le 15 août; il était né à Vejle le 14 mars 1821.)

Literarisches Centralblatt, n° 35, 22 août 1886 : KOLBE, die Heilsarmee (the Salvation Army). — Bibliotheca Rabbinica, p. p. WÜNSCHE, 33 u. 34 Liefer. Der Midrasch Mischle; Der Midrasch Bemid bar rabba. — SCHMELZER, eine Vertheidigung Plato's. (Il est plus que douteux que l'auteur amène un changement dans l'exposition, connue jusqu'ici, de l'Etat décrit par Platon). — KAGELMACHER, Filippo Maria Visconti u. König Sigismund 1433-1431. (Beaucoup de soin.) — EGELHAAF, deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. (Clair, habilement fait, trop de polémique contre Jansen.) — HANS, die Canalisirung der Maas, hrsg. v. DÜSING. — BUCHHOLZ, Vindiciae carminum Homericorum, I. (L'auteur veut sauver Homère du « vandalisme » de Wolf et de Lachmann; il aurait mieux fait de ne pas donner son livre à l'impression; il faut, à moins

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 7 septembre — 1885

Sommaire : 154. LYALL, Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême Orient. — 155. WILLEMS, Le Sénat de la République romaine, Appendices du Tome I et registres. — 156. STANGL, Commentaire de Boèce sur les Topiques. — 157. Sermons du XII° siècle en vieux provençal, p. p. ARMITAGE. — 158. Œuvres poétiques de Maynard, p. p. GARRISSON, I. — *Variétés :* CLERMONT-GANNEAU, Notes d'archéologie orientale; XXV. Le sceau d'Abdhadad; XXVI. Segor, Gomorrhe et Sodome. — Thèses de doctorat : DECRUE, Le Conseil du roi sous François I *et* Anne de Montmorency. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

154. — **Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient,** par sir Alfred LYALL, lieutenant-gouverneur des provinces du Nord-Ouest (Inde). Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur. Paris, Thorin, 1885, LXIV-536 pages, in-8.

Les essais de sir Alfred Lyall sont bien connus de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Inde. M. L. appartient à cette élite de *civilians* qui a tant fait pour l'avancement des études indiennes : ce n'est point un savant de profession, c'est avant tout un homme pratique qui a eu le maniement des hommes sur une vaste échelle, hommes de toutes races, de toutes classes, de toutes sectes, et a su observer. Commissaire du Berar Occidental, agent général du Radjpoutane, enfin lieutenant-gouverneur des provinces du nord ouest, il a eu sous sa main tout le Nord aryen. Dégagé de système préconçu, il a porté dans l'étude religieuse et sociale de l'Inde cet esprit de netteté et de bon sens que donne le contact direct des faits et qui marque d'un cachet si particulier les œuvres de son illustre émule, sir Henry Maine.

Les avantages de ce point de départ ne sont point sans leur revers : la réaction contre les abus de l'école mythologique, par exemple, le fait remonter dans l'Evhémérisme, dont il y a des exemples certains dans le présent, plus haut et plus loin qu'il n'est peut-être prudent. Mais il est bon que les théories des travailleurs de cabinet soient ainsi contrôlées par ceux qui travaillent sur le terrain même. Il faut donc remercier l'auteur anonyme de la traduction que nous annonçons et qui fera connaître au public français un livre plein de faits, plein d'idées et *suggestif* au possible. Les essais au nombre de neuf traitent presque tous de l'Inde religieuse : un d'entre eux est une réponse à la fameuse conférence de M. Max Müller à Westminster sur les religions missionnaires et les religions non missionnaires : M. L. montre que M. Max Müller a eu tort de compter le Brahmanisme parmi ces dernières. Deux sont consacrés à l'étude de la formation des classes et des castes et

à la description du système Radjpoute, le plus curieux et le plus précieux *survival* en Inde de la vieille organisation aryenne.

Le traducteur a fait précéder sa traduction d'une préface qui contient d'intéressantes réflexions sur l'esprit des sociétés orientales. A la fin il se justifie d'avance du littéralisme souvent pénible de sa traduction en se couvrant de l'autorité d'un traducteur anglo-indien de Savigny : « la fidélité à l'original, dit-il, tel a été tout du long mon unique but, et si ma version semble parfois rude ou obscure, cela provient, en grande partie, de mon souci d'être textuel ; car je n'ai pas cru qu'il fût de mon ressort, — outre qu'il n'est pas, je le crains, en mon pouvoir, — de récrire mon auteur ou d'améliorer sa prose. » Mais le lecteur répondra tout naturellement qu'un traducteur n'a pas à récrire ni à améliorer l'original, puisqu'il traduit; il doit dire dans sa langue à lui ce que l'auteur a dit dans la sienne.

---

155. — **Le Sénat de la République romaine,** par P. Willems, *Appendices du tome I et Registres,* Louvain, Peeters; Paris, Thorin; Berlin, Calvary, 1885. 1 vol. in-8 de iv, 98 (p. 626-724) et 116 p.

M. Willems a réuni dans ce volume les *Indices* généraux de tout son ouvrage (1° *Index* des matières ; 2° *Index* des termes grecs ; 3° *Index* des noms propres; 4° *Index* des *cognomina)* auxquels il a donné une pagination distincte et isolée, et les additions au tome Ier de son livre, dont elles continuent la pagination. Dans ces additions, M. W. revient, pour consolider par de nouvelles preuves les opinions qu'il avait déjà soutenues, sur les questions suivantes :

I. *Ornamenta consularia, praetoria; sententiam dicere loco praetorio, consulari; allegi inter praetorios, consulares.*

II. *La formule* PATRES CONSCRIPTI. C'est la partie la plus longue et la plus développée de ce nouveau volume. Dans le tome Ier, page 39, M. W. avait dit : « *Patres conscripti* veut dire *les sénateurs inscrits sur la liste,* « synonyme de l'expression *patres lecti* », et page 41 : « Nous conclurons « que la formule *patres conscripti* fut la dénomination officielle des « membres du Sénat, non pas depuis le commencement de la Républi- « que, mais depuis que l'on a dressé une liste sénatoriale, c'est-à-dire « déjà sous la période royale ». Ce système n'est pas en faveur, et la majorité des savants, après comme avant le livre de M. W., ont accepté l'autre système, brillamment préconisé par M. Mommsen *(Rœmische Forschungen,* I, p. 227) : PATRES CONSCRIPTI, *wo* PATRES *die patricischen,* CONSCRIPTI *die plebejischen Senatoren sind.* M. W. revient longuement sur son explication, reprend et discute une à une toutes les objections qui lui ont été faites. Nous ne pouvons que souscrire aux opinions émises dans cette nouvelle dissertation, comme nous avions tout d'abord souscrit à son système. *Conscripti* ne peut avoir le sens

que *d'inscrits sur la liste des sénateurs;* on ne saurait interpréter *patres conscripti* comme s'il y avait *patres conscriptique* (sénateurs patriciens et plébéiens) : « A l'origine, les sénateurs s'appelaient *patres* « parce que le Sénat était l'assemblée de *tous* les *patres familias seniores*, « tous patriciens. — Au terme *patres* tout court, a succédé celui de « *patres conscripti (patres* portés sur la liste sénatoriale), non pas après « l'admission des plébéiens au Sénat, ni pour distinguer différentes « catégories de sénateurs, mais depuis que, en dehors des *patres* siégeant « au Sénat, il y avait des citoyens qui étaient juridiquement *patres* « *familias* sans être sénateurs ». Il n'eût peut-être pas été inutile, dans toutes ces discussions, de rappeler un texte qui a bien sa valeur et qui vient singulièrement confirmer la théorie de M. W. A la fin de la fable de Psyché, dans les métamorphoses d'Apulée, Jupiter convoque les dieux pour leur signifier le mariage de son petit-fils Cupidon avec Psyché. Selon une habitude qui lui est chère, Apulée parodie la langue administrative : Mercure, sur l'ordre de Jupiter, convoque les dieux en déclarant une amende pour les absents : *Jubet Mercurium deos omnes ad contionem convocare protinus, ac, sei qui cœtu cœlestium defuisset, in pœnam decem millium nummum conventum iri pronuntiare.* Jupiter préside et prend la parole. On pense bien qu'il parlera comme un *princeps senatus* et qu'il y aura dans ses premières paroles une allusion à la formule *patres conscripti.* Voici en effet le début de son discours : *Dei conscripti Musarum albo*, « Dieux inscrits sur l'album des Muses ». Apulée interprétait donc la formule *patres conscripti* comme s'il y avait *conscripti albo senatorio*; c'est-à-dire absolument de la même manière que M. Willems : c'est un renfort que ce dernier ne saurait, je pense, refuser.

III. *A : Les droits sénatoriaux du flamen Dialis.*
B : Le plébiscite Ovinien.
C : Le plébiscite Atinien.
IV. *L'inscription d'Adramytium.*
V. *Le sénatus consulte relatif aux cités de Mélitée et de Narthakion.*

Camille JULLIAN.

---

156. — Dr Thomas STANGL. **Boethiana vel Boethii commentariorum in Ciceronis Topica emendationes ex octo codicibus haustæ et auctæ observationibus grammaticis.** Diss. inaug. Monacensis MDCCCLXXXII. Gotha, Perthes, in-8, 104 p.

Le soin qu'on a apporté de notre temps à éditer plus exactement les discours et les traités de Cicéron devait s'étendre aux scoliastes du même auteur. Aussi a-t-on vu K. Halm donner ses *Rhetores latini minores;* MM. Schœll et Kiessling ont réédité Asconius; récemment M. Land-

graf soumettait à un nouveau travail une partie du scoliaste de Gronovius. Restaient avec une partie de ce dernier scoliaste les scolies de Bobio et le commentaire de Boëce sur les Topiques. C'est ce domaine que M. Stangl s'est proposé d'explorer.

La dissertation dont je rends compte a été suivie de travaux qui se sont succédé rapidement en publications séparées ou en articles de revues, et qui portaient sur le texte des scolies de Gronovius, sur les citations de Cicéron dans les traités des rhéteurs, plus récemment sur les manuscrits italiens de Cicéron.

L'activité de M. St. est si évidente, si louable, si appréciée de tous qu'il peut bien nous permettre d'indiquer ici sans réticence quelques défauts de ses *Boethiana*.

Il y a sans doute dans ce travail des parties forts dignes d'éloge, de bonnes corrections fondées sur la recension de huit manuscrits nouveaux, un effort pour caractériser la langue et le style de Boëce (p. 15) quoique cet effort ne soit pas, suivant moi, très heureux. Mais à côté de ces qualités, combien la composition de cette étude paraît superficielle et arbitraire! que d'obscurités, de renvois, de digressions, de contradictions ! Dans les premières pages (p. 4 et suiv.) on voit annoncée une discussion et des développements spéciaux qui tiennent plus ou moins étroitement au sujet. Heureux le lecteur qui oubliera cette promesse. Car s'il y comptait, voici ce qu'il trouvera à la fin de la brochure: l'auteur ayant usé tout son papier (*quoniam hic liber quamvis angustus ad eam auctus sit magnitudinem*) vous prie d'aller chercher la suite dans les *Blättern für das bayerische Gymnasialschulwesen*. On trouverait chez nous le procédé un peu fort.

Mais il n'y a pas là de quoi nous empêcher de souhaiter que M. Stangl tienne mieux cette autre promesse qu'il a faite de nous donner une édition du commentaire de Boëce et des *Scholia Bobiensia*. Nous souhaitons surtout qu'il veuille bien démêler lui-même dans ses notes ce qui mérite d'être publié et ce qu'il peut tout aussi bien garder. Nous espérons surtout que, suivant l'exemple de son maître K. Halm, il consentira à apporter dans ses nouvelles publications plus de clarté et de méthode.

Θ.

---

157. — **Sermons du XIIe siècle en vieux provençal**, publiés par Frederick Armitage, Heilbronn, Henninger, 1884, in-12 de 121 p. Prix : 3 fr. 75.

Cinq des sermons de ce recueil ont été depuis longtemps publiés par M. Paul Meyer, sous le nom de *Sermons limousins*, dans le tome VII du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*. Depuis, et avant l'apparition du livre de M. Armitage, le même manuscrit (Bibl. nat., *lat.* 3548 B) a été publié intégralement et commenté par M. Chabaneau

dans la *Revue des langues romanes*. Cette dernière circonstance enlève donc une grande partie de son intérêt à l'édition que nous avons sous les yeux ; cette édition n'est cependant pas complètement inutile, grâce surtout au *glossaire* qui la termine et qui paraît rédigé avec soin. Signalons aussi l'introduction, bien qu'elle soit écrite dans un français étrange, dont M. A. s'excuse en ces termes (p. LVII) : « Je dois enfin m'excuser d'avoir osé me servir d'une langue dont je suis si peu maître. Mais puisque le choix entre l'allemand et le français me restait seul ouvert, il n'y avait pas à hésiter. D'abord tout Allemand qui s'occupe du provençal comprendra le français. Puis je me suis consolé en pensant que tout Français pardonnerait des négligences de style, même quelques fautes, à un étranger qui voulait contribuer à la connaissance de l'ancienne littérature de son pays. Écrire en anglais aurait été écrire pour ceux qui ne s'intéressent pas à l'étude de l'ancien provençal. Jusqu'à présent, nous Anglais, nous nous sommes contentés de garder à l'usage des étrangers les trésors que renferment nos bibliothèques pour l'étude de l'ancien provençal et de l'ancien français. Nos Universités apprendront peut-être plus tard que le latin est encore langue vivante, et que la philologie a peu de tâches plus importantes, que celle de rétablir la continuité entre la langue de Cicéron et les idiomes latins d'aujourd'hui. » Il est impossible de ne pas être désarmé par tant de franchise et de bonne grâce ; on ne peut même que souhaiter beaucoup d'imitateurs à M. Armitage parmi ses compatriotes, cette imitation dût-elle créer un nouveau dialecte franco-anglais dont l'étude occuperait les loisirs de nos arrière-neveux.

Ant. THOMAS.

---

158. — **Œuvres poétiques de François de Maynard,** publiées avec notice et notes par Gaston GARRISSON. Tome I. Paris, Lemerre, in-12. Prix : 7 fr. 50.

M. G. Garrisson publiera en trois volumes les œuvres poétiques complètes de François de Maynard. Le premier, qui vient de paraître, et dont nous allons essayer de rendre compte, renferme les poésies publiées en 1613, les Amours de Cleande, les Stances, les Elégies et Pastorales. Voici pourquoi je me suis empressé de l'acheter : j'avais présent à l'esprit un très intéressant article de Sainte-Beuve sur Malherbe et son École, dans lequel Maynard était traité avec beaucoup d'indulgence, et je me reprochais de ne pas connaître un poète qui, selon l'illustre critique, « avait laissé quelque chose de durable. » — Cela peut être, mais *ce quelque chose* ne se rencontre assurément pas dans le volume que je viens de lire. Je ne crois point qu'il soit facile de trouver plusieurs milliers de vers aussi vides d'idées, aussi fades que ceux de Maynard, plus capables, en un mot, de transmettre au cerveau « cette pesanteur endormie » dont parle Montaigne. Les sonnets à Cleande, au nombre

de soixante-neuf, sont par dessus tout un échantillon de ce verbiage alambiqué, de ce galimatias pompeux cher aux imitateurs de Pétrarque. Maynard, qui était Gascon, avait l'emphase naturelle, et il laisse bien loin derrière lui tous les amoureux transis de ce temps là, si riches pourtant en métaphores. Les sonnets de Ronsard à Cassandre, quelques-uns de Du Bellay, beaucoup de Philippe des Portes, n'ont rien de simple et de naïf, rien de ce genre français qui déteste l'afféterie et le raffinement; mais même dans ce que ces poètes ont de plus mauvais, il y a des passages où l'on sent l'amour vrai, et parfois la passion éclate dans un vers franc qui fait tout d'un coup oublier les imitations grecques, latines et italiennes. Rien de tel chez Maynard : son amour n'est que l'effort d'une pauvre imagination; on ne s'aperçoit jamais que l'auteur ait eu vingt ans, et que son cœur, comme dit Musset, ait bondi au rendez-vous. Il est de ceux qui glacent, qui morfondent le lecteur.

Lorsque, dans une langue aussi incorrecte que précieuse, il nous parle « de ce bel œil qui tient les clefs de son servage », de la « large mer de beautés et d'appas » où il se noie; des regards de son adorée qui sont « les fusils de sa langueur »; de ses tristes yeux, à lui, qui sont changés « en deux sources liquides » qui mouillent sa poitrine de « larmeuses eaux », ou qui font « une mer de larmes », des soupirs qui « empoulent son sein », c'est de grand cœur que l'on s'écrie avec Boileau :

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée,
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée, etc.

Si l'on veut se rendre bien compte des services que le satirique du XVIIe siècle a rendus au bon sens et à la langue française, il faut absolument lire des poètes comme Maynard. Ce n'est pas Malherbe qui nous a débarrassés de ce langage affété, de ces fadeurs vomitives, comme disait Saint-Simon, c'est Boileau; c'est lui qui nous a tirés du bourbier.

Ce volume renferme plus de trois cents pages de texte : j'ai eu le courage de les lire depuis la première jusqu'à la dernière, espérant toujours trouver ici ou là « ce quelque chose de durable » dont avait parlé Sainte-Beuve. Peine perdue : ce sont toujours les mêmes rhapsodies, les mêmes plaintes langoureuses, les mêmes « soupirs venteux » ; toujours le papillon qui « va brusler son aisle hautaine Aux rigoureux flambeaux de sa belle inhumaine ». J'ai pourtant fini par rencontrer dans les Stances une strophe de quatre vers qui est vraiment belle [1], mais ce n'est pas assez pour dire avec M. G. Garrisson que « Maynard mérite d'être classé parmi les premiers écrivains de son époque, tant pour sa prose que *pour ses vers* ».

---

1. La voici :

J'aime mieux comme un aigle estre frappé du foudre,
Que mourir comme un cygne aux bords d'un flot courant,
Si pour voler au ciel je suis reduit en poudre,
Je seray comme Icare immortel en mourant.

Trouverons-nous dans les volumes suivants quelques morceaux à mettre à côté de *La Belle Vieille,* ou de l'ode qui commence ainsi : *Alcippe, reviens dans nos bois*, dont Sainte-Beuve cite quelques strophes ? J'en doute fort, et l'on peut affirmer d'avance que ce n'est que par accident que Maynard s'élève au dessus du médiocre. Or en fait de poésie, le tolérable est intolérable.

A. DELBOULLE.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

XXV

Le sceau d'Abdhadad.

J'ai reçu de M. Löytved les empreintes d'un joli scarabéoïde avec légende phénicienne. C'est un onyx à bandes transversales. La pierre étant enchassée dans une bague en or moderne, la monture empêche de se rendre un compte exact de sa forme; autant que je puis en juger, c'est un ellipsoïde bombé qui devait être percé longitudinalement. Sous le plat se trouve gravée la légende, séparée en deux lignes par une représentation de scarabée aux quatre ailes éployées, vu de dos et tenant entre ses pattes de derrière une toute petite boule (son œuf?) La gravure est d'une grande finesse.

Les caractères phéniciens d'une excellente forme, sans aucune tendance aramaïsante, sont disposés à l'envers de façon à fournir des empreintes à l'endroit. C'est donc bien à un sceau que nous avons affaire. Les *daleths* sont triangulaires, sans queue, ce qui est un indice d'archaïsme, confirmé, d'ailleurs, par l'aspect des autres lettres.

La légende se déchiffre avec certitude :

לעבד
(Scarabée)
חדד
A Abdhadad.

Le nom propre *Abdhadad* signifie *serviteur du dieu Hadad,* divinité syrienne et édomite dont le nom entre dans la composition des noms de plusieurs rois de Damas et de Syrie mentionnés par la Bible, *Hadad* [1],

---

1. Roi d'Edom (*Genèse* 36 : 35, 36; I. *Chr.* I, 46, 47). Le nom de Hadad est aussi porté par un personnage édomite (I. *Rois,* II : 14, 25), et par un fils d'Ismael (I. *Chr.* I, 30). Dans ces deux derniers cas le texte présente des variantes.

Ben-Hadad [1], *Hadadezer* [2], et du nom de la ville de *Hadad*-Rimmon [3].

Le nom du dieu Hadad s'était déjà rencontré sur un sceau araméen [4], et le nom d'homme Abdhadad sur deux didrachmes à légendes araméennes frappés à Hiérapolis [5]. Ces monuments sont sensiblement postérieurs à notre sceau; il est intéressant de constater, à l'état d'élément onomastique théophore, l'apparition de ce dieu, essentiellement syrien, sur un monument de paléographie purement phénicienne.

Nous ne possédons sur la personnalité même du dieu Hadad que des informations d'époque relativement basse [6]. La numismatique est d'accord avec l'épigraphie pour nous montrer son culte intimement lié à celui de la déesse Syrienne Atergatis [7].

XXVI

Segor, Gomorrhe et Sodome.

Il n'est peut-être pas de question de topographie biblique plus controversée que celle de l'emplacement des villes maudites de la Pentapole. Les nombreux savants qui s'en sont occupés paraissent divisés en deux groupes principaux; ceux qui mettent cet emplacement dans la région nord de la mer Morte, et ceux qui le mettent dans la région sud.

Il y a plusieurs années [8] j'ai été amené à prendre position parmi ces derniers, en combattant par des arguments surtout philologiques l'identification, proposée par M. de Saulcy, de Gomorrhe avec les ruines de *Goumrân* (= *Qoumrân*), non loin de Jéricho, vers l'extrémité nord-ouest de la mer Morte. J'ai eu occasion alors de toucher incidemment la question de Segor, en utilisant quelques données des géographes arabes qui avaient été jusque-là un peu négligées. J'avais insisté particulièrement sur certaines légendes curieuses qui me semblaient rattacher étroitement la ville de Segor au pays de Moab, et qui tendaient, par conséquent, à la localiser dans la partie S.-E. de la mer Morte.

Les auteurs arabes, puisant probablement à des sources juives, disent que Lot, l'ancêtre des Moabites, avait deux filles, dont l'aînée s'appelait *Reyya*, *Racha*, ou *Zaha*, et la cadette *Ra'oua*, *Ra'oucha* ou *Zoghar*. MM. Goldzieher et Derenbourg avaient parfaitement reconnu

---

1. Trois rois de Damas ont porté successiment ce nom (I *Rois*, 15 : 20; 1 *Rois*, 20 : 1; 2 *Rois*, 13, etc...)

2. Roi de Soba (*Sammuel*, 8 : 3, 12; I. *Rois*, 11 : 23 etc..., la leçon *Hadadezer* est préférable à *Hadarezer*).

3. *Zacharie* 12 : 11.

4. Levy, *Phœniz. Stud.* II, 24; *Siegel und G.*, p. 6; de Vogüé, *Mél. d'Arch. or.*, 121.

5. Waddington, *Revue numism.* 1861, p. 9; cf. J. P. Six, *Monnaies d'Hierapolis en Syrie.*

6. Macrobe, Philon de Byblos, Nicolas de Damas, Hesychius.

7. Six, *op. c.* et *Bull. de Corresp. hell.* 1882, p. 495.

8. *Gomorrhe, Segor et les filles de Lot (Revue archéologique*, 1877).

que ces formes si diverses n'étaient autre chose que des variantes fautives, rigoureusement justifiées par les errements de l'écriture arabe, des mots araméens *Rabbeta*, « l'aînée » (la grande) et *Seghirta* « la cadette » (*Zoghara*, *Zoghar*, littéralement « la petite »). J'avais essayé, de mon côté, d'établir que ces noms étaient autres que ceux de deux villes principales de Moab : *Rabbat* et *Segor* (la grande et la petite), dont les filles fabuleuses de Lot n'étaient que les éponymes antithétiques. J'ai trouvé, depuis, dans le dictionnaire de Yaqout, la confirmation formelle de ma conjecture (s. v. *Soghar*). A propos de la ville de Segor, le géographe arabe dit que *Zoghar* est le nom d'une fille de Lot, la cadette (*Soghra*) qui fut enterrée auprès de la source de *Zoghar;* sa sœur aînée *Reyya* (lisez *Rabbat*), morte pendant que Lot se rendait à Damas, avait été enterrée auprès d'une source appelée également de son nom *Reyya* (lisez *Rabbat*). Le caractère éponyme de ces deux filles est donc ici nettement avoué.

Récemment M. Guy Le Strange [1], à propos d'une théorie nouvelle de M. Selah Merrill, qui propose à son tour de localiser Segor à *Tell ech-châghoûr,* au nord de la mer Morte, insiste avec raison sur les indices qui militent en faveur de la localisation méridionale. Il tire un très bon parti des sources géographiques arabes que j'avais déjà indiquées. Je voudrais profiter de l'occasion pour revenir sur la question en essayant de la serrer de plus près.

Je ne rappellerai pas les nombreux témoignages qui, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque arabe, et même jusqu'à celle des Croisades, nous invitent expressément à chercher l'emplacement de Segor à l'extrémité sud-est de la Mer Morte [2]. Je n'en retiendrai que deux qui me paraissent catégoriques. L'*Onomasticon* [3] d'Eusèbe et de saint Jérôme mettent la localité moabite de Nimrin [4] au nord de Zoar, autrement dit Segor. Cette Nimrin n'est autre que le *N'meira* [5] arabe, située au débouché du Wadi N'meira dans la Mer Morte, dans la région sud-est de ce grand lac. Voilà donc un premier point de repère solide. Entre ce point et le *Djebel Oŭsdoum*, représentant incontesté de Sodome, situé dans la région sud-ouest du lac, presque à l'opposite, il y a une distance que j'évalue à environ 10 milles romains. Or, le Talmud [6], dans un passage qui n'a rien de légendaire, dit qu'il y a

1. *Palestine Exploration Fund; Quaterly Statement*, July, 1885, p. 178-180.

2. Quand ce ne serait que celui, si clair, de Josèphe, nous disant que la Mer Morte s'étend de Jéricho au nord, à Segor au sud.

3. S. v. *Nemerin;* appelée de leur temps Βηνναμαρεὶμ, *Bennamarim*, qu'il faut probablement corriger en Βὴθ Ναμαρείμ, *Beth Namarim*.

4, *Isaïe*, 15116; *Jérémie*, 48-34.

5. *Bourdj N'meira* « la tour de N'meira », avec ruines étendues. Cette *tour* rappelle la Τετραπυργία, dont parle Anastase le Sinaïte quand il mentionne la *région de Segor et de Tetrapyrgia*, dont l'insalubrité extrême répond bien à ce que l'on sait de ces parages par les relations modernes.

6. *Pesachim*, 93 *b*.

5 milles entre Sodome et Segor [1]. C'est donc à peu près à moitié chemin qu'il conviendrait de rechercher Segor, dans le *Ghaur es-sâfi*, où quelques cartes théoriques en marquent justement l'emplacement. Il est étonnant qu'avec des indications aussi précises, aucun des voyageurs qui ont eu la bonne fortune de visiter cette région, n'ait pu retrouver sur le terrain le nom de Segor, qui n'a certainement pas disparu de l'onomastique arabe. Je crois, pour ma part, qu'une enquête attentive le fera retrouver non loin de Qasr el-Bachariyé (?), et des *Tawâhîn es-soukkâr* (ruines de moulins à sucre) marqués à côté, sur les cartes les plus récentes. Ces moulins sont fréquemment en Syrie l'indice d'un établissement des Croisades, et, justement, nous savons que les Croisés étaient installés à Segor, qu'ils appelaient *Palmer*. Il est permis, d'ailleurs, d'espérer que le problème recevra un jour une solution rigoureuse. En effet, les auteurs de l'*Onomasticon* [2] et celui de la *Notitia dignitatum* [3] sont d'accord pour signaler à Segor l'existence d'une garnison romaine; il suffira peut-être de quelqu'un de ces documents épigraphiques dont les soldats romains étaient si prodigues, pour trancher la question. En attendant, je crois qu'elle est maintenant circonscrite étroitement, et j'appelle de mes vœux le jour où quelque voyageur voudra bien procéder sur place à cette vérification relativement facile.

Je terminerai par une suggestion sur l'emplacement possible de Gomorrhe. Cette ville s'appelle littéralement en hébreu *'Amorah*. La transcription des Septante, Γομόῤῥα, nous prouve que la première lettre est en réalité un *ghain* et non un *'ain* [4], avec autant de certitude que la transcription Γαζα, confirmée par la forme arabe *Ghazza*, nous prouve que le nom hébreu de Gaza était articulé *Ghazzah* et non *'Azzah*. Les rives méridionales de la Mer Morte ne nous fournissent aucun nom topique approchant de celui-là. En revanche, les anciens géographes arabes nous parlent d'une localité qui, au point de vue purement onomatique, ferait admirablement l'affaire : c'est *Ghamr*. Moqaddesy [5] la mentionne sur la route qui mène de Ramlé de Palestine au désert d'Arabie : de *Soukkariyé* [6] à *Touleil*, deux journées de marche; de *Touleil* à *Ghamr*, deux journées; puis à *Waila* [7], deux journées [8]. A Ghamr, dit-il ail-

1. Le récit biblique (Genèse, 19: 55 et 23) dit lui-même que Lot, parti de Sodome à l'aube, arriva à Segor au moment où le soleil se levait, ce qui implique la proximité des deux localités.

2. Onomasticon, s. v. Βαλά *(Segor)*.

3. C'étaient alors les *equites sagittarii indigenæ*.

4. L'écriture hébraïque ne distingue pas entre ces deux articulations cependant bien différentes.

5. Texte arabe, éd. de Goeje, p. 249.

6. Environ à moitié chemin entre Gaza et Hébron.

7. Qui est Elath, sur la Mer Rouge, au fond du golfe d'Akaba.

8. Je ferai remarquer, à ce propos, que Moqaddesy nous donne également (p. 192) l'itinéraire de Hébron à Soghar *(Segor)*; il compte deux journées de marche avec une station intermédiaire, dont les manuscrits ont défiguré le nom en *Qâoûoûs* (*Qaf*

leurs [1], il y a de l'eau mauvaise qu'on obtient en creusant dans le sable. Je n'hésite pas à reconnaître ce *Ghamr* dans l'*Ain Ghamr* de nos jours, situé dans l'Araba, au débouché du Ouadi Ghamr, à environ une vingtaine de lieues au sud de l'extrémité méridionale de la Mer Morte.

Que si l'on éprouve quelque répugnance à mettre Gomorrhe à cette distance de la Mer Morte, il ne faut pas oublier que, d'après la façon même dont la Genèse (10 : 19) procède à son énumération, Gomorrhe semble, ainsi que Çeboïm et Adamah, avoir été au sud de Sodome. Dans ce cas, la Pentapole se trouverait donc occuper la partie méridionale du bassin *primitif* de la Mer Morte, Sodome et Segor en étant, à droite et à gauche, les deux villes les plus septentrionales. Ce serait bien conforme à la tradition arabe, qui n'est pas à dédaigner, tradition qui place justement dans cette région ce qu'elle appelle les « villes du peuple de Lot » *(medâïn qaum Loût)*. C'est ce qui résulte avec évidence de l'énumération de Moqaddesy qui décrit ainsi (p. 252), en remontant successivement du sud au nord, la limite du désert d'Arabie : *Waila* (Elath sur la mer Rouge); *les villes du peuple de Lot; Moab; Ammân; Edra'at; Damas*, *et Palmyre*.

CLERMONT-GANNEAU.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

(17 avril 1885).

Soutenance de M. Fr. Decrue.

I. *De Concilio Regio Francisci I.* — Plon, Nourrit et Cie, 1885. 94 pp. in-8.
II. *Anne de Montmorency, Grand-Maître et Connétable de France, à la cour, aux armées et au Conseil du Roi François Ier*. par Francis Decrue. — Plon, Nourrit et Cie, 1885. In-8, VII-452 pp.

I

M. Decrue a voulu faire à la fois une thèse administrative et une thèse narrative. C'est la thèse latine qui est administrative; il s'agit d'étudier le Conseil du Roi sous François Ier.

M. Himly constate que ce sujet offrait une double difficulté : on ne possède sur le sujet que des renseignements fragmentaires, et la meilleure preuve en est la pauvreté des appendices de la thèse; en second lieu le règne de François Ier se trouve

---

— dans un manuscrit la lettre est sans point — *waw, waw, sin*). Ne faudrait-il pas corriger *ez-zoûaîr*, et y reconnaître *Ez-zouairè* (*el fauqa*)? Paléographiquement ce n'est pas impossible, géographiquement ce serait excellent. Moqaddesy calcule de Waila à Segor quatre journées de marche; cela fait bien le compte : deux journées de Waila à Ghamr, restent deux journées de Ghamr à Segor, ce qui correspond sensiblement à la distance indiquée ci-dessus.

1. *Id.*, p. 253.

sur la limite de deux périodes ; c'est un règne qui, par suite, n'est pas très un ; on essaie de nouveau sans trop réussir, et l'on ne saurait guère exposer les règles d'un Conseil en voie de renouvellement. M. D. n'a pas complètement surmonté ces difficultés; sa thèse fait connaître peu de choses. En somme, le roi faisait ce qu'il voulait, tout rentrait ou pouvait rentrer dans la compétence du Conseil; peu importe après cela que du Tillet se soit trompé en fractionnant le Conseil en 3 sections au début du règne, et en le fractionnant de nouveau en 2 sections à la fin du même règne. — Un autre défaut de la thèse, c'est l'insuffisance de l'introduction; il suit pas à pas le livre de M. Luchaire, sans avoir l'air de se douter qu'en ces trois siècles les institutions ont déjà pu subir des transformations considérables. Que valent les listes de conseillers données en appendices? Ce sont les noms mentionnés au bas des Ordonnances. Sont-ce là les noms de tous les conseillers? Se peut-il qu'en 1544 la moitié fussent absents, qu'en 1545 il n'y eût aucun financier au Conseil même pour traiter les affaires de finance? — Pour combler ces lacunes la thèse est grossie de dissertations en hors-d'œuvre sur les Duchés-pairies et les Grands-Officiers; outre qu'elles ne sont pas à leur place, elles n'ont rien d'original et ne sont point exemptes d'inexactitude, non plus que la liste des nobles que renferme l'appendice : l'érection de Nemours en pairie est de 1515 et non de 1505 ; à propos de Valois, Jeanne d'Orléans n'est pas sœur, mais tante du roi. — Les pairs, qui font suite aux six premiers pairs, ne sont pas que de petits gentilshommes ; le septième est le duc de Bretagne.

M. B. Zeller estime que pour une étude sur le Conseil du Roi le cadre choisi était défectueux ; c'est sous Henri II qu'il fallait l'étudier; mais, en admettant le sujet tel qu'il est, l'enquête n'a pas été suffisante. Pourquoi n'emprunter à Robertet que deux renseignements monastiques? Pourquoi ne citer dans les imprimés qu'Aucoc, sous prétexte que L. Delisle a publié une Bibliographie complète? Il y a aux Archives de la série JJ 30 registres, qui vont de 1522 à 1547 ; il y a dans la série J d'autres recueils; enfin il y a un travail rédigé par ordre de Colbert, et qui est la thèse elle-même. — Le chapitre des secrétaires est trop resserré, les secrétaires sous François Ier se préparent à devenir ce que les a faits Henri II. Il y a aux Archives, section V², 79 liasses sur les secrétaires. — M. B. Zeller demande ensuite à M. D. quelles raisons il a de douter du renseignement de du Tillet d'après lequel le Conseil eût, au début du règne, été divisé en trois sections. — M. D. répond qu'il n'a trouvé trace nulle part de cette division. — M. Zeller veut pourtant qu'on n'en doute pas, parce que du Tillet devait avoir ses raisons pour affirmer ce fait et qu'au reste dans le manuscrit ci dessus indiqué de l'histoire du Conseil, la même division est mentionnée. — M. D. répond que le Conseil a pu en diverses occasions se partager en commissions, mais qu'on ne trouve nulle part de sections définies; quant à l'autorité du manuscrit cité, elle est nulle en l'espèce, car cette histoire n'a pu être faite que d'après du Tillet. Quant à la deuxième proposition de M. D., à savoir qu'à la fin du règne le Conseil fut partagé en 2 sections, M. D. ne peut affirmer que ce sectionnement eût persisté jusqu'à l'avènement d'Henri II. M. B. Zeller en apporte une preuve, c'est qu'on a du 3 avril 1547 une liste de conseillers divisés en deux sections, qui doivent siéger l'une le matin, l'autre le soir. Il ne s'agit évidemment pas d'un règlement nouveau, mais d'un simple changement de personnes.

M. Egger fait observer, à propos des listes établies d'après les Ordonnances, qu'il est dangereux de confondre les signataires d'un acte avec les personnes qui ont délibéré cet acte. Il rappelle à ce sujet la formule des Senatus-consultes, *scribundo adfuerunt*, qui n'est suivie que de cinq ou six noms, sans qu'on en puisse conclure que le Sénat fût à ce point *infrequens*.

M. Geffroy félicite M. D. d'un tel effort malheureusement inutile. Le sujet est prématuré. Il faut attendre que l'Académie des Sciences Morales, qui a repris l'œuvre des mains de l'Académie des Inscriptions, ait achevé le Recueil des Ordonnances de François Iᵉʳ. Or le travail préparatoire n'est pas terminé. Les seules rubriques des actes recueillis jusqu'ici pour la période de 1515 à 1527 sont la matière de 100 placards. De là un sentiment de malaise à la lecture d'une telle thèse. On n'y entend rien; 3 sections, 3 Conseils, Grand Conseil, Conseil étroit, rien de tout cela n'est distinct. M. D. parle d'ordonnances, où donc les a-t-il prises? L'Académie travaille depuis un an à en retrouver les traces; et avant tout, qu'est-ce qu'une ordonnance? — M. D. répond qu'il est allé aux Archives, qu'il a demandé les Ordonnances de François Iᵉʳ et qu'on lui a apporté quelques registres; qu'il pense qu'une ordonnance c'est toute décision prise par le Roi en son conseil. — M. Geffroy n'est pas satisfait de la définition, un édit ne passe-t-il pas par le Conseil? Ainsi on choppe à chaque détail. — D'autre part, pourquoi M. D. n'a-t-il pas montré le Grand Conseil citadelle de l'aristocratie et le rôle politique du Conseil étroit? — M. D. répond que les actes émanaient d'un Conseil plus étroit, mais que tous passaient par le Conseil. Il rappelle la lutte entre le Parlement et le Conseil étroit à propos des évocations (affaire du cardinal du Bellay et de M. de Geers); ses velléités d'indépendance politique sous la régence; son refus d'enregistrer la nomination de Duprat à l'archevêché de Sens; son acharnement contre Berquin et contre l'évêque d'Auxerre qu'il fallut envoyer comme ambassadeur à Rome; mais il fallait introduire tout cela dans la thèse, c'était le fonds de la question. — M. Geffroy reproche encore au candidat de n'avoir pas suivi de règle fixe pour la traduction des titres; il lui signale trois livres de Vincentius Luparius sur ce sujet. Il aurait pu aussi consulter l'épigraphie du xviᵉ siècle, ou l'index de Lasteyrie au Vᵉ vol. des *Inscriptions de la Gaule :* præses infulatus (président à mortier) magister a libellis (maître des requêtes), etc.

M. Pigeonneau estime que la discussion est épuisée parce qu'elle est inépuisable, et compatit à l'inutilité des efforts de M. D. pour apprendre aux autres ce qu'il ne sait pas. Il ne relève donc que quelques points de détail. — C'est faute d'avoir observé d'assez près qu'il a pu croire qu'on admettait des élus au Conseil (p. 35); l'élu Bayard n'y a été admis que comme général en 1530. Il demande s'il n'y a pas trace d'instructions rédigées en commun pour les ambassadeurs, et quelles relations il y avait entre ceux-ci et le Conseil. C'était, répond M. D., un ministre comme Montmorency qui rédigeait les instructions; le Conseil appelait parfois des ambassadeurs étrangers pour prendre des dispositions en commun; mais les lettres de créance n'étaient pas présentées en Conseil. Pour ce qui est de la diplomatie permanente, l'ambassadeur était généralement un grand personnage. M. de Grignan, neveu du cardinal de Tournon, se fait rappeler de Rome parce qu'il faut au moins un comte. De là la nécessité d'un secrétaire d'ambassade. De même en Angleterre près de l'Empereur. En Suisse la représentation est double : l'ambassadeur ordinaire, et un général des finances pour les questions d'argent.

M. Luchaire félicite M. D. du choix de son sujet; la période est inconnue, c'est vrai; mais la thèse latine est faite précisément pour élucider les points obscurs. — Sur la question de la traduction des titres, il le félicite de s'en être tenu au latin ordinaire, mais transparent du moyen âge; il vaut mieux que le latin classique de de Thou.

II

M. Himly remercie M. D. qui a dû lire, pour écrire sa thèse, plus de 1,000 lettres, de ne pas les y avoir toutes introduites. Il en est pourtant encore trop entré.

Il y a quelque chose de pis que l'histoire-bataille, c'est l'histoire-campagne; certains chapitres de M. D. ne sont pas autre chose. Les lignes générales ne ressortent pas. C'est le métier des diplomates de faire des dépêches; c'est le métier de l'historien de faire un choix. M. D. a abusé aussi de l'ordre chronologique. — M. D. répond qu'il est pénible à un érudit de brûler ce qu'il a recueilli, que, au reste, n'ayant rien à modifier aux traits généraux de ses personnages qui sont connus, il ne pouvait qu'apporter des renseignements nouveaux. — M. Himly a peine à croire que François Ier soit depuis 1526 un roi fainéant, du fait de la maladie ou du fait de l'indolence. Après tout, il congédie Montmorency d'un mot. — C'est, répond M. D., l'état de la Turquie avant les réformes; le sultan laisse tout faire au vizir jusqu'à ce qu'il le fasse étrangler. — Etait-ce donc un homme fini à 32 ans? Il ne parle pas aux ambassadeurs, il les évite; mais il va sans cesse à la chasse; sous Henri II aussi, qui n'était pas malade, les ministres traitaient avec les ambassadeurs; et pourtant François Ier a dû diriger sa politique; ce qu'il y a de plus habile dans la politique du règne, c'est la politique vis-à-vis des protestants; or le grand-maître les détestait. Il ressort bien du reste de la thèse latine que le roi fait ce qu'il veut, et que le Conseil est un paravent.

M. Lavisse, tout en constatant que M. D. ne présente là qu'une demi-biographie, reconnaît que Montmorency a joué son rôle le plus important dans cette première partie de sa vie où il a été le maître; l'histoire de cette vie devient dès lors un chapitre important de l'histoire de France. Répondant aux critiques de M. le Doyen, il avoue qu'en suivant l'ordre chronologique on s'expose à l'encombrement des détails, et M. D. n'a pas toujours évité ce danger (v. p. 192). Mais, en somme, une thèse n'est pas tout à fait un livre, et si nous ne devons pas nous condamner à l'histoire-campagne, nous avons besoin de savoir comment se fait la guerre dans chaque siècle; à cet égard le chapitre sur la campagne d'Artois est très intéressant. Néanmoins lorsqu'on a suivi tout d'un fil la vie de Montmorency, il serait bon de fournir quelques explications que l'on pourrait grouper et dont l'on trouve tous les éléments dans la thèse. Que reste-t-il en Montmorency du seigneur féodal, comment administre-t-il son domaine? Malheureusement tous les documents sont à Chantilly où on ne les communique pas. Quel est son pouvoir comme ministre? A quel titre gère-t-il les affaires? Est-ce seulement en vertu des charges qu'il assimile en sa personne ou est-il revêtu de quelque pouvoir spécial? Quels sont les emplois qu'il a fournis, et comment la carrière qu'il a suivie l'a-t-elle amené au conseil? Il y est entré une fois maréchal; l'office de grand-maître de l'hôtel du Roi l'a élevé à un rang supérieur à tous par suite de la confusion du Domaine et du royaume. — M. D. répond que son influence était déjà réelle avant qu'il fût Grand-Maître et que tant vaut l'officier, tant vaut l'office; qu'il était très riche et très travailleur, que cela explique son influence. — M. Lavisse passe aux idées et au caractère de Montmorency. Il était peu lettré; quant à son goût artistique, il n'est point prouvé; il a réuni de beaux objets, mais c'était peut-être la manie d'un collectionneur qui obéit à la mode. Ses idées politiques se résument dans le culte de l'autorité royale. Au dehors « il est impérial et très bon ecclésiastique », sous la réserve des intérêts du Roi. Il traite fort bien avec les Anglais et les mécréants, pour peu que la chose soit utile. Mais c'est exagérer que de l'appeler avec M. D. « tenacem propositi virum ». Il n'a pas été un fiancé bien tenace; il a forcé son fils à faire comme lui. Il n'a pas plié devant la duchesse d'Etampes, comptant bien sur le règne de Diane, et il n'a pas agi autrement en politique. Il a ajouté à ce manque d'honnêteté le ridicule d'être dupé. La politique de François Ier tourne autour de Milan; nous considérons cela comme une sottise; les contemporains ne pensaient point comme nous. Les luttes religieuses

retardaient la formation des nationalités; la conception féodale de la propriété persistait encore dans l'idée du pouvoir royal. Cela explique Milan. Si pourtant le connétable avait conçu une politique dirigée vers l'Artois, il eût fait preuve de pénétration; mais M. D. n'apporte pas les preuves. En résumé, il y a beaucoup à prendre dans cette thèse. On y trouve beaucoup de détails d'administration et de gouvernement, les éléments d'un jugement sur le roi. Mais une biographie doit éclairer l'histoire générale. M. D. a été trop timide; il essaie parfois de conclure, sans y réussir. Bien des personnages ressemblent à Montmorency; il est soldat, ingénieur, comptable; dès sa vingtième année il voyage et fait de la diplomatie; il est administrateur et financier. C'est le caractère universel qui marque ses contemporains, les artistes, les peintres, les sculpteurs, les architectes. Si le XVIe siècle n'est pas le siècle des grands caractères, c'est le siècle des esprits larges, et c'est par là que Montmorency se rattache à son siècle.

M. Geffroy trouve qu'il est difficile de s'intéresser à cette thèse, sauf pour ceux qui s'intéressent aux réalités; mais il eût été plus facile d'intéresser le lecteur en comprenant dans cette biographie la deuxième partie de la vie de Montmorency et en montrant en lui l'homme de la Renaissance, qui a réuni ou inspiré tant de merveilles artistiques dont M. Geffroy fait une sommaire énumération.

CHRONIQUE

FRANCE.— *Une brochure sur Renaudot.*— Au sujet de la pose, sur une des maisons du quai du Marché-Neuf, par la commission officielle des Inscriptions parisiennes, de quatre lignes destinées à rappeler la fondation (1631) du premier journal imprimé à Paris, M. Eugène HATIN a publié une curieuse brochure intitulée : *La maison du Grand Coq et le Bureau d'adresse, berceau de notre premier Journal : La Gazette, du Mont-de-Piété, du Dispensaire et autres « innocentes inventions » de* THEOPHRASTE RENAUDOT, Conseiller, Médecin ordinaire et historiographe de Louis XIII, Commissaire général des pauvres du royaume, Maître et intendant général des Bureaux d'adresse (Paris, Champion, 1885, in-18 de 71 p.). Voici les divers paragraphes de la brochure : *Raison de cette notice. — Théophraste Renaudot. — La maison du Grand-Coq. — Le Bureau d'adresse. — La Gazette. — Les Petites-Affiches. — La première Académie des sciences. — Le Mont-de-Piété. — Le Dispensaire. — Tribulations de Renaudot. — Sa fin. — Post-Scriptum.* M. Hatin a voulu suppléer aux omissions de l'inscription commémorative adoptée sur la proposition de M. Jules Cousin, et profiter de l'occasion pour « faire pénétrer dans le public parisien la vérité touchant les origines de la *Gazette* et son fondateur, sur lesquels semble peser une invincible fatalité. » Cette vérité, ajoute-t-il, il n'a cessé « depuis trente ans de la crier par dessus les toits »; mais sa voix n'a pas été entendue, « et les chroniqueurs, voire même des écrivains sérieux, ont continué bravement à broder sur le père des journalistes français et sur son œuvre les fantaisies les plus abracadabrantes. » M. Hatin prétend qu'à la suite de la pose de l'inscription du quai du Marché-Neuf, il y a eu dans les journaux un « étalage éhonté d'ignorance » au sujet de Renaudot. Puisse sa brochure, écrite avec beaucoup de verve, vulgariser les divers mérites de son héros! Cette brochure est, du reste, un résumé du volume dont il a été rendu compte ici, l'an dernier (*Théophraste Renaudot et ses innocentes inventions*, 1883), de même que les très piquantes notes des pages 33 et 66 sont le résumé d'une plaquette qui déborde de spirituelle malice et qui a pour titre : *A propos de Théophraste Renaudot, L'histoire, la Fantaisie et la Fatalité* (1884, in-8°). — T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 août 1885.

M. Desjardins appelle l'attention de l'Académie sur une série assez nombreuse d'inscriptions qui ont été découvertes récemment à Aire-sur-l'Adour *(Atura)*. On y remarque un certain nombre de dédicaces à un dieu local dont le nom n'était pas encore connu, *Mars Lelhunnus*. Ces monuments viennent d'être décrits par M. Emile Taillebois, dans une brochure intitulée: *le Temple de Lelhunnus à Aire-sur-l'Adour et les inscriptions aturiennes* (extrait du *Bulletin de la Société de Borda*).

M. Deloche lit un mémoire sur les monnaies d'or du roi Théodebert Ier. Ces monnaies nous sont parvenues en très grand nombre, tandis qu'on ne possède que très peu de pièces frappées par les deux autres rois francs qui régnaient, en même temps que Théodebert, sur les autres parties de la Gaule, Childebert Ier et Clotaire Ier. De plus, ces deux princes imitaient la monnaie romaine et faisaient inscrire sur les pièces frappées dans leurs Etats le nom de l'empereur de Constantinople; les pièces de Théodebert, au contraire, portent son nom. Enfin les pièces d'imitation romaine fabriquées dans les royaumes de Childebert et de Clotaire sont de bas titre et de faible poids, tandis que les sous d'or de Théodebert ont le titre et le poids légal. Certains savants ont prétendu que Justinien, par une concession spéciale, avait accordé à Théodebert le droit de battre monnaie; d'autres ont dit que le roi franc, indigné de l'insulte que l'empereur byzantin avait faite aux Francs en ajoutant à ses titres officiels celui de *Franciscus*, avait voulu protester et affirmer sa souveraineté par l'émission d'une monnaie à son nom. Ce sont là des conjectures que rien n'appuie et qui ne suffisent pas à rendre compte des faits signalés par M. Deloche. Il pense que l'explication de ces faits doit être cherchée dans une circonstance matérielle : si Théodebert a frappé plus de pièces d'or que les autres princes francs, c'est qu'il a possédé plus d'or. Grégoire de Tours, en effet, mentionne plusieurs expéditions heureuses qu'il fit en Italie, et d'où il rapporta chaque année un énorme butin. Maître d'une grande quantité de métal précieux, il en profita, non seulement pour faire frapper beaucoup de monnaie, mais encore pour la faire de bon aloi et de bon poids. Il ne voulut pas alors que cette bonne monnaie pût être confondue avec les pièces de faible valeur, frappées au nom de l'empereur par Childebert et Clotaire : et c'est pourquoi il prit soin de les en distinguer extérieurement, en y mettant son nom.

M. Bréal présente des considérations sur le sens et l'étymologie de quelques mots des langues anciennes.

1° *Asignae* est un vieux mot latin qu'une glose explique par le grec χρέα μεριζόμενα, des chairs découpées. Selon M. Bréal, ce mot est un de ces anciens participes passés en *nus* dont on trouve encore la trace dans des adjectifs comme *plenus*, *dignus*, ou dans des noms comme *regnum* et *donum*. Il vient de la racine de *secare*. L'*a* initial représente la préposition osque *an*, qui est l'équivalent du latin *in*. Le mot a donc été emprunté à l'osque. Il répond, pour l'étymologie comme pour le sens, au latin *insiciae*.

2° Dans *mortuus*, on n'a pas expliqué encore la terminaison *uus*; le participe de *morior* devrait être régulièrement *mortus*. M. Bréal attribue l'addition d'un *u* à l'analogie de *vivus*. C'est une tendance commune, dans toutes les langues, de vouloir que les mots qui ont une signification opposée aient une forme analogue. Ainsi, en français, on a été amené à créer l'adjectif *méridional*, au lieu de *méridial*, par l'analogie de l'adjectif opposé *septentrional*.

3° *Queo*. On n'a pas donné d'étymologie satisfaisante de ce verbe. M. Bréal y voit un dérivé populaire de l'adverbe *quî*, qui signifie comment, par quel moyen.

4° *Suppedito* vient, selon M. Bréal, de *pedes*, fantassin. Il se dit proprement de l'assistance que prêtent aux cavaliers, en guerre, les hommes de pied qui les accompagnent.

5° On a cherché vainement jusqu'ici, dans la langue grecque, l'équivalent étymologique du latin *regere* : M. Bréal le trouve dans ἄρχω. Il y a eu métathèse de la voyelle et de la consonne au commencement du mot, comme dans ἁρπάζω, comparé au latin *rapio*.

6° On a trouvé à Herculanum une inscription osque qui, si l'on transcrit en lettres latines les lettres de l'alphabet osque, se lit ainsi :

L·SLABIIS·L·AVKIL·MEDDISS.TVVTIKS
HERENTATEI·HERVKINAI·PRVFFED

ce que tout le monde s'accorde à traduire en latin : *L. Slavius Luci filius Aucilius magistratus publicus Veneri Erycinae probavit*. M. Bréal refuse d'admettre qu'il soit question dans ce texte de Vénus Erycine. Il pense que l'avant-dernier mot est abrégé et doit se lire *Herukinaiom*, que celui qui le précède signifie volonté et par suite résolution. décrét, et il propose de traduire : *L. Slavius Luci filius Aucilius magistratus publicus decreto Herculanensium probavit*. Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

d'être obligé d'en rendre compte, passer devant « oculis irretortis ».) — Thurneysen, Keltoromanisches, die keltoromanischen Etymologien im etymologischen Wörterbuch von Diez. (Ouvrage remarquable, quoique les résultats positifs ne paraissent pas considérables.) — Vauquelin de la Fresnaye, L'art poétique, texte conforme à l'édition de 1605, p. p. Pellissier (édition très recommandable et pourvue de tout un « apparatus » utile). — Brinkmann, Syntax des Französischen und Englischen in vergleichender Darstellung. II, 1. (Mêmes qualités et mêmes défauts que dans le premier volume; abondance étonnante d'exemples.) — Fisch, General von Stille und Friedrich der Grosse contra Lessing. (Beaucoup de détails intéressants, mais il est impossible d'admettre les conclusions de l'auteur.) — Reimers, Zur Entwickelung des dorischen Tempels. (Jugement original et grande clarté). — Weber, Die musikalische Lage und der Volksunterricht in Frankreich, deutsch von Ramann. — Halvorsen, Norsk Forfatter-Lexicon 1814-1880, I. (Fait avec le soin le plus consciencieux.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34, 22 août 1885 : A. Ritschl, Geschichte des Pietismus, I. in der reformirten Kirche; II. in der lutherischen Kirche des XVII. u. XVIII. Jahrhunderts. (Nippold : l'auteur s'est placé à un point de vue dogmatique qui entraîne des erreurs, instructif néanmoins.) — Sachse, Ursprung und Wesen des Pietismus. (Nippold : précis, clair et impartial.) — J. Seemüller, die Sprachvorstellungen als Gegenstand des deutschen Unterrichts; *et* zur Methodik des deutschen Unterrichts in der fünften Gymnasialclasse. — Das tironische Psalterium der Wolfenbütteler Bibliothek, mit einer Einleitung u. Uebertragung des tironischen Texts von Oskar Lehmann. (Schmitz : publication qui fait grand honneur à Lehmann et à l'Institut sténographique de Dresde.) — Goethe, von Berlichingen, p. p. A. Chuquet. (Erich Schmidt : « Introduction détaillée où l'éditeur montre une sûre connaissance de la littérature du sujet, notes abondantes et instructives », eine ausgezeichnete Leistung... wir bitten den trefflichen Interpreten immer mehr deutsche Schriften in seiner Weise für Frankreich zu erobern.) — Meisner, Goethe als Jurist. (König : bon, sans rien de très nouveau.) — Mushacke, Geschichtliche Entwickelung der Mundart von Montpellier (travail aussi excellent que celui de Görlich sur le Poitou). — Seeck, Die Kalendertafel der Pontifices. (Niese : croit que la chronologie de Matzat est exacte dans l'essentiel et fait époque, mais cherche à redresser quelques résultats ou à mieux les démontrer; beaucoup d'hypothèses; on regrettera que l'auteur ait consacré tant de sagacité à une tâche aussi ingrate.) — Stevens, History of Gustavus Adolphus. (Gindely : malgré les recherches de Wittich, ne décharge pas Tilly des cruautés de Magdebourg et prétend connaître un traité en onze articles relatif au second commandement de Waldstein; mais très solide, très détaillé, très exact et impartial.) — Cam. Rousset, Un ministre de la Restauration, le marquis de Clermont-Tonnerre. (Kugler : livre bien écrit et qui intéresse.) — Protokolle des Verfassungs-Ausschusses im österreichischen Reichstage, 1848-1849, hrsg. u. eingeleitet von Ant. Springer (Koser). — Elisée Reclus, Nouvelle géographie universelle, X. L'Afrique septentrionale, 1 : Bassin du Nil, Soudan égyptien, Ethiopie, Russie, Egypte. (Tomaschek : l'auteur sait choisir parmi d'abondants matériaux et tient le juste milieu entre un exposé savant et un précis superficiel, beaucoup de finesse dans la caractéristique des différentes provinces.) — Chorgesänge zum Preis der h. Elisabeth aus mittelalterlichen Antiphonarien hrsg. von Ernst Ranke. II. — Fundbericht aus Italien (Rossbach).

Berliner Philologische Wochenschrift, 22 août 1885, n° 34 : G. Günther, Grundzüge der tragischen Kunst. Aus dem Drama der Griechen ent-

wickelt (Wecklein : ouvrage très remarquable, qui est comme une philosophie du drame antique). — SOPHOKLES' Tragœdien übersetzt von G. WENDT (F. Kern : la meilleure traduction en vers de Sophocle). — CALPURNII ET NEMESIANI Bucolica. Recensuit H. SCHENKL (L. Müller : travail de commençant mais qui ne manque pas de mérite. Le critique présente un certain nombre d'observations et de conjectures personnelles). — CICERO, Ausgewählte Briefe, erklärt von F. HOFMANN, und G. ANDRESEN (K. Schirmer). — LUD. CARRIONIS im A. GELLII noctium atticarum libros commentarios qui exstant castigationum et notarum specimen ex ed. princ. a MARTINO HERTZIO depromptum (Gs : on n'a imprimé, en 1585, que 120 pages du commentaire de L. Carrio sur Aulu-Gelle, et ces feuilles sont devenues tellement rares qu'on n'en connaît que deux exemplaires, l'un à la Bibliothèque nationale de Paris, l'autre à la bibliothèque de l'université de Breslau. Elles contiennent les variantes du ms. Buslidianus qui est perdu et beaucoup de remarques intéressantes). — P. v. BRADKE, Dyâus Asura, Ahura Mazdâ und die Asuras (F. Spigel). — SCHNORBUSH und SCHERER, Griechische Sprachlehre für Gymnasien (E. Bachof : 4e édition améliorée d'un bon ouvrage d'enseignement). — JACOB BERNAY's Gesammelte Abhandlungen, herausgegeben von H. USENER (P. v. Gizycki : publication accueillie avec reconnaissance). — Breslauer Universitätschriften aus dem Jahre 1884 (L. Cohn : analyse de H. MEUSS, de ἀπαγωγῆς actione apud Athenienses; L. SKOWRONSKI, de auctoris Heerenii et Olympiodori Alexandri scholiis; B. BAIER, de Planti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina; G. SCHNEEGE, de relatione historica quae intercedat inter Thucydidem et Herodotum).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Dix-neuvième année 14 septembre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 695, 29 avril 1885 : Some books on Shakespeare (MOULTON, Shakespeare as a dramatic artist; NORRIS, The portraits Of Shakespeare; HALLIWELL-PHILIPPS, Outlines of the life of Shakespeare). — STEPNIAK, Russia under the Tzars, translated by WESTALL. (Hodgetts : impartial, à remarquer surtout les chapitres sur l'instruction de la presse.) — TILLEY, The Renaissance in France, an introductory study. (Herford ; soigné, mais peu original et peu attachant.) — EWALD, Studies re-studied, historical sketches, from original sources (Purcell. — PFLEIDERER, Lectures on the influence of the apostle Paul on the developpment of christianity, Hibbert Lectures, transl. by Fr, SMITH (Drummond : beaucoup de choses très intéressantes et de grande valeur). — Foreign literature . MOIREAU, La marine française sous Louis XVI : utile; Die Lais der Marie de France, p. p. WARNKE: MASI, Le fiabe di Carlo Gozzi; KIENE, William Forrest's Leben und Werke; Marlowe's Tamburlaine, p. p. WAGNER; POLETT, Dizionario Dantesco, A-C. — M. Renan in Brittany (discours du 18 août à Quimper, au dîner celtique; reproduit en français). — Prim'er or primer (Ellis). — Impress of the shape of a metal type of 1487 (Watson). — The myth of Andromeda (Axon : sur une légende des Maldives, racontée par Ibn Batuta). — The Phainomena or « Heavenly Display » of Aratos, done into English verse, by Rob. BROWN jun. (Sayce). — « Irish lexicography » (W. Stokes). — BULLOCH, George Jamesone, the Scottish Vandyke. (Gray.) — Prof. Worsaae. (Worsaae est mort le 15 août; il était né le 14 mars 1821 à Vejle; on connaît ses ouvrages, Danmarks Oldtiden » [1843]; « Les Danois et les Norvégiens en Angleterre, en Ecosse et en Irlande » [1851, en danois et 1852 en anglais]; « Den danske Erobring af England og Normandiet » [1863], etc.). — Stone circles. (Ridgeway.) — Greek inscription from Egypt. (Nicholson.)

The Athenaeum, n° 3018, 29 août 1885 : NOBLE, The Russian revolt, its cause, condition and prospects. (Livre bien informé, écrit avec modération, et qui ajoute considérablement à tout ce que nous savons du nihilisme.) — Register of the University of Oxford, I. 1449-63, 1505-71, edit. by BOASE. — FARQUHARSON, School hygiene and diseases incidental to school life. — Antiquarian publications. — Ancestral tendencies of Richard III (Malden). — The Reian basin of Lake Moeris (Whitehouse : avec deux petites cartes). — NICHOLS, Notizie dei rostri del foro romano e dei monumenti contigui (a résolu quelques-unes des difficultés qui rendaient l'étude des rostres si ardue pour les archéologues). — The British Archaeological Association. — DRAMA, Drury Lane theater in the reign of James I. (Greenstreet.)

Literarisches Centralblatt, n° 36, 29 août 1885 : LECHLER, das apostol. u. nachapostol. Zeitalter, 3e Aufl. — JOSTES, die Waldenser u. die vorlutherische Bibelübersetzung, eine Kritik der neuesten Hypothese. — ZELLER (Ed.), Vorträge u. Abhandlungen, 3e Sammlung. — GELZER, Sextus Julius Africanus u. die byzantinische Chronographie. 2 Theil, 1 Abth : die Nachfolger des Julius Africanus. (Etudes qui renferment de nouveaux et importants détails.) — HUBER, Geschichte Oesterreichs, II. (Même clarté, même savoir, même habileté que dans le premier volume; va de 1278 à 1437.) — AMELUNG, Revaler Alterthümer. (Fait connaître des monuments peu connus jusqu'ici.) — MATZAT, Methodik des geographischen Unterrichts. — PENCK, die Eiszeit in den Pyrenäen. — WEGENER, Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens. (2 études : « Aus dem Leben der Sprache » et « Wie verstehen wir die Sprache »; pourrait être plus concis, mais de bonnes remarques

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 14 septembre — 1885

Sommaire : 159. Madvig, Adversaria critica, iii *et* Tite Live, xxxi-xxxv. — 160. Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettre F. — 161. Rahlenbeck, Metz et Thionville sous Charles-Quint. — 162. Des Robert, Correspondance de Nicolas-François de Lorraine. — 163. Schuchhardt, Slavo-allemand et slavo-italien. — *Variétés :* Lehugeur, La traduction de Perse et les exemples attribués à Bossuet par M. Ménard. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

159. — Jo. Nic. Madvigii, professoris nuper Hauniensis, **Adversariorum criticorum ad scriptores græcos et latinos** volumen tertium, novas emendationes græcas et latinas continens. Hauniæ, Gyldendal, 1884, 280 p. in-8.

— T. Livii. **Historiarum romanarum libri qui supersunt,** ex recensione Jo. Nic. Madvigii, iterum ediderunt Jo. Nic. Madvigius et Jo. L. Ussingius, Vol. III, pars I (livres xxxi-xxxv). Hauniæ. Gyldendal, 1884, xvii-222 p. in-8.

I. — Ni l'âge ni la cécité n'ont pu arrêter les travaux de Madvig. Il continue à se livrer avec la même ardeur, la même autorité à ses études sur les auteurs anciens. Le tome troisième des *Adversaria critica* est une nouvelle preuve de sa vigueur d'esprit. Ce livre fait suite à deux volumes bien connus de tous les philologues, consacrés l'un aux auteurs grecs, l'autre aux auteurs latins, et dont Charles Thurot a rendu compte dans deux articles [1]. Il contient des corrections au texte des auteurs suivants [2] : Auteurs grecs : Homère *(Iliade)*, Sophocle *(Ajax)* Euripide (Ion), *Hérodote, Démosthène*, *Athénée* (beaucoup de corrections portent sur les fragments cités par Athénée), Appien, Dion Cassius, Hérodien; Auteurs latins : *Cicéron*, Cornélius Népos, Sénèque le Philosophe, Pline l'Ancien, Quintilien, Pline le Jeune, *Tacite,* Suétone, Juvénal, Florus, Macrobe, *Ammien Marcellin,* Rutilius Lupus, Julius Rufinianus, Festus.

Naturellement toutes les corrections que propose Madvig ne sont pas à adopter; celles qui portent sur des textes latins et surtout des textes de prosateurs sont plus généralement excellentes. Mais presque partout la discussion précise et serrée de l'auteur prouve que là où il a cherché un remède, qu'il l'ait ou non trouvé, le mal existe réellement. La rigueur et la pénétration sont les principales qualités d'esprit du savant danois.

Un assez grand nombre des conjectures comprises dans ce volume avaient déjà été proposées par divers philologues. On pourrait s'en éton-

1. *Revue critique*, 1872, I, p. 53 et suiv. 1874, I, p. 49 et suiv.

2. On a mis en italiques les noms des auteurs sur lesquels il y a le plus grand nombre d'observations.

ner, si l'on ne savait, par Madvig lui-même, que beaucoup de livres lui ont fait défaut. Par exemple dans Sophocle, *Ajax*, v. 969 : τοῦδ' ἔτ' ἐγγελῷεν *Meineke ;* (il vaudrait mieux d'ailleurs, comme l'a fait M. Tournier, admettre dans le texte τοιοῦδ' ἐγγελῷεν où τοιοῦδ' paraît avoir été la leçon primitive du *Laurentianus*); v. 1112. οἱ πόθου πολλοῦ πλέῳ *Morstadt ;* v. 1281. οὗ σὺ μὴ, βῆναι ποδί *J. Krauss*.

Il serait trop long de discuter une à une les observations de l'auteur; il serait sans intérêt de n'en examiner que quelques-unes. Bornons-nous à constater la grande valeur de cette nouvelle contribution du premier latiniste de notre temps.

II. — On sait que Madvig a consacré une grande partie de sa vie à la publication de ce qui nous reste de Tite-Live. Il a été rendu compte ici même [1] de la nouvelle édition des livres XXI-XXV. Le volume que nous annonçons est une nouvelle édition des livres XXXI-XXXV (la première avait paru en 1864).

On sait que, pour les livres XXXI, XXXII et XXXIII jusqu'au § du chap. 17 le principal manuscrit est le *codex Bambergensis;* (B) (ce manuscrit finit avec le ch. XLVI du livre XXXVIII); à partir du chap. XVII § 6 du livre XXXIII (jusqu'à la fin du livre XL), il y a, outre B, une autre source du texte, à savoir le *Moguntinus* (M), manuscrit aujourd'hui perdu, mais d'après lequel a été établi le texte de Mayence (M *éd.*) de 1518 Madvig. croit qu'en cas de désaccord entre B et M, c'est plutôt M qu'il faut suivre; il semble même accorder aujourd'hui plus d'autorité à M qu'il qu'il n'avait fait jusqu'ici.

Une introduction critique, dont la disposition manque un peu de clarté, contient l'indication des passages où le texte de Madvig s'écarte de celui de Weissenborn (3° éd. [revue par H. J. Müller] pour les livres XXXI-XXXIX, 2° éd. pour le XXXV°). La nouvelle édition présente pour le texte un assez grand nombre de différences avec celle qui avait précédé. En voici une liste, aussi complète que possible :

	Texte de 1864.	*Texte de 1884.*
XXXI.	12, 6. Lanuvii templo;	Lanuvii <in> templo *(Wesenberg)*;
	18, 5. auro argento que, quæ coacervata erant, accepto;	auro, argento, quæque coacervata erant accepto *(L. Harant)*.
	24, 11. expleturum;	<iram> expleturum *(Madvig)*.
	26, 13 non tam ira satiata;	non tam ira satiata <erat> *(Siesbye)*.
	27, 5. Codrionem;	Codrione *(Harant)*.
	36, 6. Ottolobum;	Octolophum (leçon de plusieurs mss.).
	44, 1. Malea superata;	Maleo superato (mss.).
	48, 6. Suisque auspiciis;	suis quis auspiciis (mss. et *Harant)*.

1. Voyez l'article de M. Riemann. 1883. II. p. 485 et suiv.

49, 2. millia mille quingenta;	millia mille quingentos. *(Madvig.)*
XXXII. 4, 4. Thessaliæ, atque transeunti;	Thessaliæ ; itaque transeunti *(Madvig).*
11, 6. ut averteret rem;	ut averteret regem *(Harant).*
26, 9. quæ acta futuraque erant;	quæ factæ futuraque erant *(Lentz).*
29, 2 Æsulæ;	Æfulæ *(Hübner).*
XXXIII. 6, 12 noctis simillima;	nocti simillima *(Kreyssig).*
18. 12. super ripam ([qui] tenui tum aqua interfluebat torrens),	super ripam, qui tenui tum aqua interfluebat, torrentis *(Madvig,* d'après des mss.)
23, 7. duplex equiti centurionique;	duplex centurioni, triplex equiti. *(Duker.)*
30, 11. Lemnum, Imbrum;	Parum, Imbrum (M. *ed.*)
44, 4. quod Hispania movisset, bellum negligi;	quod Hispania movisset bellum, negligi *(Madvig).*
XXXIV. 1, 3. nec vestimento;	neu vestimento (leçon de M, à ce qu'il semble).
2, 2. non domuimus;	non compescuimus *(Madvig)*
2, 11. foro quoque;	foro prope (M).
2, 12. [aliam] legem abrogandam;	quam legem abrogandam *(Harant).*
2, 13. nisi vos facietis;	nisi vos feceritis (M).
3, 2. et extorquere et æquari;	et extorquere et exæquari (M)
4, 3. quo melior... fortuna rei publicæ est, imperiumque crescit;	quo melior...fortuna reipublicæ est, quo magis imperium crescit (M).
5, 2. vir gravissimus;	vir clarissimus (M).
11, 2. præsidium Romanus misisset;	præsidio Romanus miles esset (M)
12, 6. expediri jussit;	expediri [jussit] *(Perizonius).*
21, 1. Vergium;	Bergium (Hertz) de même plus bas § 2 *Bergestanus* au lieu de *Vergestanus*).
27, 1. vires suas hostiumque æstimanti;	vere suas hostiumque æstimanti vires (M).
27, 5. jubet Lacedæmonios;	jussit Lacedæmonios (M).
29, 11. is quum supercilis;	is quum <in> supercilio *(Wesenberg).*
32, 3. nihil esse;	nihil est *(Hertz).*
35, 4. privatum educeretur; si qua ante educta forent, dominis recte restituerentur;	privatum educeretur; sine dolo malo, si qua publice aut privatim ante educta forent, dominis [recte] restituerentur. (C'est le texte de M. sauf les crochets).

	36, 3. omnem oram Maleæ;	omnem oram a Maleo *(H. J. Müller).*
	36, 3. civitatium earum [ad] supplementum;	sans crochets.
	36, 4. vanis ut ad ceteram;	vanis sicut ad ceteram (M).
	40, 4. deducta est res;	deducta res est (M).
	44, 8. indicio consciorum;	indicio sociorum (M).
	46, 4. locis apertis;	locis idoneis (M)
	49, 2. ruina gravissima civitatis;	ruina gravissimæ civitatis (mss. récents).
	49, 8 effrenatam et præcipitem esse.	[effrenatam et] præcipitem esse *(Madvig).*
XYXV.	10, 5 et quo major	sed quo majos *(Drakenborch)*
	29, 2. præerat. [Cretenses] et hostium.	sans crochets.
	31, 13. partim assensu, partim indignatione;	partim assensum, partim indignationem (mss. récents).
	32, 2. redierat indeque Menippum;	redierat inde, Menippumque *(Drakenborch, Harant).*
	32, 6. abscisa res erat;	abscisa spes erat *(Duker).*
	34, 4. Ætoli consilium † uno die spei;	Ætoli consilium *non dico* <rei sed> spei; *(Madvig).*
	38, 14. unde venerat, repetit;	unde venerat, repetiit *(Wesenberg).*
	41, 6. sors duplex;	sors duæ.
	50, 11. Delium convertit, [ut] inde;	sans crochets.
	51, 10. Quum id, quod caput erat, Eubœæ teneret rex;	quum id, quod caput erat Eubœæ, teneret rex.

Cette liste prouve suffisamment l'importance de la nouvelle édition : elle est indispensable à qui voudra s'occuper de la 4e décade de Tite-Live. Il est permis de regretter que Madvig tienne à conserver pour quelques mots une orthographe peu autorisée: *intelligo* (pour *intellego*), ou tout à fait incorrecte : *quum* (pour *cum*). Certes c'est là une question secondaire; mais la rigueur scientifique consiste à ne rien négliger, et si l'orthographe est chose de peu d'importance, c'est une raison de plus pour ne pas se refuser aux modifications qui semblent nécessaires.

A. M. Desrousseaux.

160. — **La Lettre F du Dictionnaire de l'Ancienne Langue française,** par F. Godefroy, pp. Vieweg. Paris, 1884. Prix : 20 fr.

S'il m'était venu, il y a trente ans, l'idée d'entreprendre ce travail d'enfer qu'on appelle un Dictionnaire de l'ancienne langue française, voici en quelques mots comment je m'y serais pris. J'aurais commencé par dresser une liste bien choisie d'environ trois mille volumes du XIe au XVIe siècle, que je me serais attaché à dépouiller scrupuleusement, sans y rien omettre ni laisser qui interessât notre vieille langue. C'eût été là une besogne largement suffisante à occuper plus de la moitié d'une longue vie; après quoi, j'aurais classé mes notes et livré ma récolte à l'impression. Afin que les lexicographes futurs ne perdissent point leur temps à revenir sur ces ouvrages et portassent ailleurs leurs recherches, j'aurais donné, au commencement ou à la fin de mon *Recueil de vieux mots*, le titre des volumes dépouillés par moi, le nom des auteurs avec la date des éditions, aussi exactement que possible. Il va sans dire que ce travail n'aurait pu porter le titre de *Dictionnaire de l'Ancienne Langue française avec tous ses Dialectes*, mais c'eût été la base solide d'un monument que d'autres auraient achevé plus tard.

Il semble que tout d'abord M. Godefroy se soit aussi fait un plan, et qu'il ait voulu se borner; mais il n'a pas tardé, au grand préjudice de son œuvre, à s'affranchir des limites déjà trop étendues qu'il s'était tracées. C'est ce qui ressort nettement de la préface qu'il a mise en tête du troisième volume de son Dictionnaire. On peut dire qu'il s'est précipité dans un vaste champ où il a moissonné à la hâte et à pleines mains, il est vrai, mais non sans laisser beaucoup de belles et grosses gerbes à faire derrière lui. J'en parle savamment, puisque dépouillant après lui, par curiosité, certains ouvrages très connus qu'il cite, j'y trouve bon nombre de mots omis, et quelques-uns qui ne sont pas rares du tout. Je ne ferai pas à M. G. l'injure de le comparer à ses devanciers ; il y a même plaisir à répéter que ce n'a pas été faire de son Dictionnaire un trop grand éloge que de l'appeler « un merveilleux instrument de travail, un répertoire incomparable », mais l'œuvre est encore loin d'être parfaite, et à mesure qu'elle se développe, qu'elle s'étend, on en aperçoit mieux les lacunes. C'est que les richesses de notre vieil idiome sont vraiment infinies, et qu'il est impossible à un homme seul, si laborieux, si infatigable qu'il soit, eût-il trois ou quatre collaborateurs dévoués, d'en faire le catalogue complet. Si l'on disait à M. G. qu'il manque au moins quinze cents mots, et je ne parle pas des mots savants du XVIe siècle, à la lettre E de son Dictionnaire, il serait peut-être surpris, et pourtant rien n'est plus exact. Je dirai plus : si je pouvais pendant un an ou deux fouiller dans une bibliothèque que je sais bien, il n'est pas douteux que ce nombre ne finît par être doublé.

Je passe maintenant à l'examen de la lettre F. On n'y trouvera pas les mots suivants en usage du XIIe au XIVe siècle : *froncíné,* qui est de la nature de la froncine, *flavis,* tromperie au jeu, *faillue,* manque, *foueresse,*

fouerasse, fouage, *fourmal*, qui forme, *flairison*, senteur, *felonismement*, superlatif adv. de félon, *frichette*, diminutif de friche, *flament*, monnaie de Flandre, *flobart*, petit vaisseau, *fausoir*, le même que *faussart*, *favée*, plant de fèves, *fauvoier*, tromper, *filoper*, découper en tranches longues et minces, *fierous*, sauvage, *flerge et freniete*, pièces d'une horloge, *faussor*, fausseté, *foloier*, s. masc., acte de fou, *flet et flondre*, machines de guerre; *frigalle*, mot qui dans un passage semble désigner quelque morceau recherché, et dans un autre a le sens de bombance; *foresche*, écarté, *fenoul*, fenaison, *finant*, caduc, périssable, *fleurdelis*, sorte de pâtisserie, *formenture*, tare, *forploier*, etc.

Les mots du XIVe au XVIe siècle qui manquent sont beaucoup plus nombreux, je n'en citerai qu'un nombre assez restreint, et ceux-là surtout, à quelques exceptions près, qui appartiennent à la langue populaire : *fourfe*, *phorphe*, *fourfe*, *furfure*, pellicule, croûte farineuse qui vient à la tête ou au visage; *feinte*, nom d'un arbuste difficile à déterminer (n'a rien de commun avec *feinte* = poisson); *ferissure*, *fardeure*, *fluste*, petite lamproie, *flamusse*, espèce de pâtisserie, *flagorneux*, adj., *flattice*, *flambissant*, *fondibulaire*, *fesque*, civière ou peut-être petite brouette; *formilier*, adj., qui démange, *fastigieux*, dégoûté, *frelu*, pauvre diable, *furtineux*, *fondraille*, *flevee* et *fleufvée*, cours d'eau, *frascher*, briser, *faurain*, encadrement ou rebord d'une fenêtre?, *foyer*, appuyer, favoriser; *faitereau*, fin, rusé, *feotier*, vassal, *filleau*, de fille (*habillemens filleaulx*); *falloise*, ancien terme usité chez les marins qui désignaient par ce mot l'endroit où le soleil se couche; *frangeon*, *fenaille*, *falleux*, qui a une grosse falle; *fars*, hachis dont Dupin nous donne la recette dans sa Description des Deux-Sèvres; *franche-pute*, alimon, plante de la famille des arroches, alias *blanche-pute*, qui manque aussi à la lettre B; *fleurtiser*, conter fleurettes, *fritier*, qui sert à frire, et *frigoloire*, poële à frire; *flateux*, qui abat, engourdit, *fluterie*, *fallacité*, *fineté*, fin, *fremillement*, mot assurément ancien, quoique je ne l'aie rencontré qu'en plein XVIIe siècle. Quand on admet *fulgor*, *fulgure* et *fulmination*, il n'y a pas de raison pour rejeter *fulgurin* et *fulgurateur*. *Fracassis*, *faitilier*, vaurien, *foulonne*, injustice, oppression, *forgeresse*, *fideau*, viande hachée menue, *fruticineux*, *femmage*, nom collectif, les femmes, *fetisse*, qui a mis bas, *filipende*, synonyme du moderne filipendule, *fustier*, *futier*, *festier*, de bois et qui sert à allumer le bois (*pierre futiere*); *fainier*, qui se nourrit de faîne, *foul*, droit de pâturage (*defoul* qui est le contraire de ce mot n'est pas non plus dans le Dictionnaire), *foulloyer*, faire pâturer, *fatible*, avouable, *febé*, qui mérite un ample historique, etc., tous ces mots ont échappé aux recherches de M. Godefroy.

J'ai noté quelques mots suivis d'un seul exemple dont il aurait été facile de fortifier l'historique, tels que, *fieffe*, *fixion*, *faucquier*, *fromentaire*, *femininement*, *farcissement*, *farcisseure*, *forchement* ou *four-*

chement, qui est encore employé comme terme technique à la date de 1732. *Flestrissable*, *foutellaye foutelloye* ne sont pas non plus des termes rares jusqu'au XVI[e] siècle.

Ce qu'il y a de plus délicat et de plus difficile à faire dans un tel Dictionnaire, c'est de distinguer les significations multiples des mots, leurs emplois variés, les rôles divers qu'ils ont joués à travers les âges. M. G. y met toute son attention, y emploie toute son expérience, et beaucoup d'articles ne laissent rien à désirer, mais nécessairement quelques-uns sont incomplets. Ainsi *fardeur* n'est pas seulement substantif, il est aussi employé comme adjectif; *foisil*, outre qu'il signifie ornement de toilette, désigne encore je ne sais quel ornement d'architecture. *Fusile* a signifié qui a été coulé en fonte, *faire*, attraper, *fait*, difficulté, valeur, importance, *favorable*, partial, *fondation*, raison, motif, *fritelle*, creton, *forneture*, accomplissement, *forjugement*, jugement dernier, *fat*, fade (dont Littré ne donne pas d'exemple au sens de « malade »), *funereux*, qui cause, qui sème les funérailles, *fluvieus*, riche en cours d'eau, *fraudulence*, ruse, *floreter*, commencer à poindre, *froteresse*, celle qui frotte, qui pile (*frotteresse* de venin), *fuer*, *four*, place publique et par extension, lieu, endroit, *forçable*, celui qui force, qui contraint : ces acceptions manquent dans le Dictionnaire. Ajoutons encore que *fantasme* ou *fantosme* se rencontre fréquemment avec le sens de notre mot fantaisie, caprice, et *flanchere*, avec celui de garniture de planches, palissade. Il est resté aussi dans la langue moderne beaucoup de mots dont certaines acceptions ont disparu. Par exemple, *bastard* a signifié « funeste, lâche, privé de »; *arable* a eu le sens de « qui peut labourer », *dénommer*, celui de « célébrer, vanter »; *amiral* a eu la valeur de « brave, splendide »; *capituler*, de « tenir chapitre » : il est tout simple que ces vocables aient leur place dans un Dictionnaire du vieux français, surtout si leurs acceptions disparues n'ont pas été signalées dans la partie historique du Dictionnaire de Littré. Il y a dans la lettre F plus d'un mot de cette sorte qui aurait mérité un article à part. Ainsi cet emploi du mot *foi* : « *laisser son héritier la foy* », c'est-à-dire léguer ses biens à l'Église, était digne de remarque. On ne trouve pas non plus *fabrique* = mensonge, *farder*, pris absol. = mentir, *figure* = monstre, terme injurieux, *floche* = vain, incertain, *férocité* = hardiesse, sens dont Littré ne donne point d'exemple, *fange* = pus, *forlignement* =[1] action de s'égarer, de quitter la droite voie, etc.

Il est difficile dans une œuvre aussi importante de ne pas faire quelques erreurs. Les deux articles *faillon* et *fillon*, mots qui ont la même valeur, devraient être réunis en un seul. On ne sait comment M. G. a été conduit à expliquer le premier par « sillon ». C'est *chevon* qui dans l'exemple qu'il cite a ce sens. Par « *tenre bonnot faillon* », il faut entendre « mes chers, mes bons petits fils », termes caressants qu'un labou-

1. Ce mot est dans le Dictionnaire, mais M. G. ne donne que des exemples au sens métaphorique.

reur adresse à ses bœufs. Dans ce passage où Didon souhaite que le corps du perfide Troyen devienne,

...... Démembré sous les ondes,
Charongneuse pasture aux *fouques* vagabondes,

« *fouque* », est expliqué par « troupeau »; pourquoi ne pas reconnaître ici des foulques, ces oiseaux vagabonds par excellence? *Fricauderie* est une mauvaise lecture; on trouve partout *fricanderie*, cfr. fricandeau.

Ces quelques erreurs et omissions que nous signalons à M. Godefroy ne nous empêchent aucunement de reconnaître toute la valeur et toute l'importance de son travail. Il nous eût même été beaucoup plus facile de faire sur ce Dictionnaire un article tout admiratif : mais il n'aurait profité ni à l'auteur, ni au public.

A. Jacques.

---

161. — **Metz et Thionville sous Charles-Quint**, par Charles Rahlenbeck. Bruxelles, Weissenbach, 1882, 362 p. In-8.

Le volume de M. Rahlenbeck est intéressant en ce qu'il renouvelle, par un de ses côtés, l'histoire des Trois-Evêchés et du Luxembourg vers le milieu du xvi[e] siècle. Ce n'est pas un travail d'ensemble; l'ouvrage de M. R. est formé par une série de monographies et d'études, publiées à des époques différentes et ne se rattachant que d'une façon toute générale l'une à l'autre. Nous avons rendu compte autrefois ici-même, de la première de ces études, *La mission du conseiller Boisot à Metz*, chargé en octobre 1543, de forcer les Messins à répudier le protestantisme, introduit parmi eux par Watrin du Bois et Pierre Brully [1]; nous n'y reviendrons donc pas. Un second mémoire est intitulé *La famille des de Heu*; il s'occupe de différents membres de cette puissante famille messine, qui fut l'un des principaux soutiens de l'hérésie naissante dans sa ville natale; il nous entretient surtout de Gaspard de Heu, le beau-frère de La Renaudie, le futur chef de la conspiration d'Amboise, et dont la carrière aventureuse se termina en 1558 dans les fossés de Vincennes; il y fut étranglé par ordre des Guises dont il était l'adversaire acharné. *Le siège de Metz* nous est relaté d'après les lettres et dépêches adressées à la reine Marie de Hongrie, régente des Pays-Bas. Une autre étude, intitulée *Les adversaires du maréchal de Vieilleville*, est consacrée principalement à discuter la véridicité de Vincent Carloix, rédacteur des *Mémoires* du maréchal, fortement mise en doute, avec preuves à l'appui. M. R. y raconte par le menu les nombreux, mais infructueux essais de conspiration tentés à Metz, ou autour de cette cité, pour la rendre à l'Empire ou la donner à l'Espagne. Un dernier chapitre, intitulé *Les sièges de Thionville*, nous retrace les principaux assauts et

1. Voy. la *Revue* du 17 mai 1880.

blocus subis par cette place forte, autrefois importante, et plus particulièrement ceux de 1542, 1552 et 1558.

Le point de vue auquel se place M. R. pour apprécier la politique messine en ces années d'une crise, qui pendant des siècles a pu sembler la crise définitive de son histoire, est original et peut se défendre par des arguments de valeur. Le protestantisme messin aurait désiré rester avec l'Empire dans des relations plus ou moins vagues d'autonomie, afin de s'appuyer sur ses coreligionnaires d'Alsace et d'Outre-Rhin, qui seuls auraient pu garantir aux calvinistes de Metz une certaine sécurité au milieu des possessions de la Lorraine, de la France et de l'Espagne et des terres des évêchés voisins. Le bigotisme religieux de Charles-Quint l'emporta dans cette occasion sur sa clairvoyance politique. Il ne comprit pas que l'un des plus sûrs moyens de garder Metz aurait été d'y favoriser le protestantisme, et s'acharna à détruire dans la ville libre la fraction dont il aurait pu faire peut-être un appui de sa puissance et à la rejeter, malgré elle, vers la France. Les catholiques messins, de leur côté, ne songeaient guère à une réunion complète avec la France; ils s'adressèrent à cette puissance, principalement parce que leurs propres forces ne suffisaient pas à réduire l'hérésie; ils étaient, il est vrai, de beaucoup les plus nombreux, mais la constitution aristocratique de Metz rendait cette supériorité numérique assez illusoire, puisque dans les *paraiges* les adhérents des doctrines nouvelles étaient plus puissants. Quand les Messins ont vu que la protection de leur voisine se changeait en une domination qui ne recula d'abord devant aucune violence pour s'affermir, ils furent également étonnés et désappointés dans les différents partis. Ces considérations, présentées par l'auteur, avec nombreux détails à l'appui, auraient gagné encore à être présentées par moments dans un langage un peu plus grave, un peu moins *journaliste* peut-être [1]. Parfois aussi le récit est dramatisé d'une manière tout à fait invraisemblable [2] et M. Rahlenbeck serait bien embarrassé de nous citer les sources authentiques auxquelles il a puisé certains discours et certains dialogues. Mais nous ne voulons pas insister sur ces détails; les défauts signalés n'enlèvent pas leur mérite sérieux à ces pages que nous avons parcourues avec plaisir et non sans fruit.

R.

---

1. P. ex. appeler Albert de Brandenbourg un « titan révolté » (p. 233); donner à une ville, pendant plusieurs années, le double office d'épée de Damoclès et de souricière (p. 241) etc.

2. Le dialogue entre le margrave de Brandebourg et les envoyés français (p. 202-203), les conversations entre Boisot et les Treize (p. 74, 89, 94), le discours raconté par Vaubonnet à M. de Berlaimont (p. 276) etc. — Nous relevons encore quelques fautes d'impressions faciles à corriger à la lecture. P. 42. lire *Schmauss* pour *Schmanss*. — P. 109. Conrad de *Hattstatt* pour *Hanstadt*. — P. 198 *Voigt* pour *Vogt*. — P. 237 *Vigy* pour *Veigy*. — P. 342 *Gamaut* pour *Gamant*. — M. R. varie trop souvent dans l'orthographe des mêmes noms. P. 45, il écrit *Barizey*, p. 91 *Barisey;* P. 97 *Ragecourt*, p. 12. *Raigecourt;* le même personnage s'appelle p. 169. *Polweiler*, p. 341. *Polveiller*, p. 279. *Pollweiller*. P. 35 J. de Cassan s'appelle *Jean* dans le texte, *Jacques* dans la note.

162. — **Correspondance inédite de Nicolas-François, duc de Lorraine et de Bar, 1634-1644,** par Ferdinand des Robert, membre de l'Académie de Stanislas. Nancy, 1885, grand in-8 de 76 p. (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*).

On a communiqué à M. F. des Robert, auteur des *Campagnes de Charles IV,* dont il a été rendu compte dans la *Revue* et dont on attend impatiemment la suite — des lettres écrites par le duc Nicolas-François, frère de Charles IV, la princesse Claude, sa femme, Henriette de Vaudémont, princesse de Phalsbourg, et le baron Hennequin, intendant de la maison du duc Nicolas-François, à Arnoult, conseiller d'État, intendant des finances du duc François et son procureur-général en Lorraine. En confrontant cette volumineuse correspondance, qui s'étend de 1634 à 1644, avec d'autres documents puisés au Ministère des affaires étrangères, M. des Robert a pu retracer fort exactement « les intrigues, les malheurs, en un mot l'existence tourmentée du frère et de la belle-sœur de Charles « pendant les dix premières années de leur exil à Florence, à Munich et à Vienne ». Je signalerai, dans cette brochure pleine de choses, des renseignements et documents (p. 16-18) qui complètent mon récent travail sur le cardinal Bichi, évêque de Carpentras (fascicule VIII des *Correspondants de Peiresc*, 1885); ce cardinal était considéré comme abbé des Bénédictins de Saint-Michel : il était aussi abbé de Saint-Pierre-du-Mont, au diocèse de Metz. Je signalerai encore la mention, à la date de 1635 (p. 27) de la participation prise par le futur saint Vincent de Paul à des nominations ecclésiastiques, ce qui fournit à l'auteur l'occasion de faire cette remarque : « Jusqu'à présent on croyait que Saint Vincent de Paul n'avait été chargé de la feuille des bénéfices qu'en 1643, sous la régence. C'est là du moins l'opinion émise par M. Chantelauze (*Saint Vincent de Paul et les Gondi*) ». — Indiquons enfin une révélation (p. 47) tirée d'une lettre de Nicolas-François, du 19 novembre 1660, au sujet de la *réitération* du mariage de Charles IV avec la belle Béatrix de Cusance : M. des Robert constate que jusqu'à présent on avait ignoré cette seconde cérémonie et il rappelle que la première avait eu lieu le 2 avril 1637, à Besançon, dans l'hôtel de la princesse de Cantecroix.

T. de L.

---

163. — Hugo Schuchardt. **Slawo-deutsches und slawo-italienisch.** Un vol. in-4 de 140 pp. Graz, Leuschner et Lubensky, 1884.

Ce travail de l'éminent professeur de Gratz est dédié à M. Miklosich. M. Schuchardt — suivant un usage trop peu répandu chez nous — a voulu fêter, par la publication d'un mémoire spécial, le jubilé cinquantenaire de son collègue. C'est sous la forme d'une lettre adressée à M. Miklosich qu'il présente le résultat de ses observations sur les rap-

ports des langues slaves, de l'allemand et de l'italien. M. S. vit à Graz, à la frontière même des populations slovènes et croates. Il a rencontré à Vienne et à Prague les Tchèques, les Polonais et les Slovaques. Il s'occupe depuis longtemps de l'étude des patois créoles; il a été frappé par les nombreux phénomènes phonétiques, morphologiques ou syntactiques qui décèlent l'influence exercée par les idiomes des Slaves sur les langues de leurs voisins romans et germaniques; il les a étudiés, rassemblés et définitivement compilés dans cette étude dont M. Miklosich ne sera pas seul à le remercier. Ce curieux et très nouveau travail est écrit avec une verve entraînante et mériterait d'être lu même par ceux à qui les langues slaves sont absolument étrangères. Malheureusement M. S., pressé par le temps (il s'agit d'une *Festschrift)*, a négligé de diviser son mémoire en chapitres ou paragraphes, et de le pourvoir d'un index alphabétique; ceci est profondément regrettable, car les recherches de détails sont à peu près impossibles dans ce travail bourré de citations. M. S. a également omis de donner la traduction des mots qu'il cite. Aussi en dehors de l'Autriche polyglotte et d'un nombre restreint de slavisants, cette belle étude aura peu de lecteurs. C'est grand dommage, car elle est éminemment suggestive, parfois même amusante, et elle renferme, sur la situation respective des populations autrichiennes, des considérations élevées qui dépassent les frontières du domaine de la philologie. Certains détails ont même pour le lecteur français et profane un intérêt de curiosité. Je citerai par exemple (p. 68) une étymologie du mot inexpliqué *charivari* qui du persan aurait passé, sous les formes les plus diverses, en allemand et dans les langues slaves et (p. 69) une étymologie du mot *grippe* qui serait d'origine slave (russe *hryp*, enrouement). C'est plaisir de voir M. Schuchardt se jouer au milieu de tant d'idiomes en semant à pleines mains les aperçus fins et ingénieux.

L'opuscule se termine par quelques pages fort intéressantes sur les mélanges et les conflits des langages dans les États polyglottes. L'auteur y rend pleine justice au large développement que les langues et les littératures slaves ont pris dans ces derniers temps. Les lecteurs slaves tireront grand profit de cet opuscule; les profanes y trouveront à glaner, les germanistes feront bien de l'étudier avec soin [1].

L. L.

---

1. L'Institut vient de lui décerner le prix Volney.

VARIÉTÉS

La traduction de Perse et les exemples attribués à Bossuet par M. Ménard.

On sait le bruit qu'ont fait dans le monde lettré la brochure de M. Ménard sur *Bossuet inconnu*, et ses deux volumes intitulés « Œuvres inédites de Bossuet, découvertes et publiées sur les manuscrits du Cabinet du roi [1]. » Cette œuvre « retrouvée d'un des plus grands génies de l'ancienne France » était dédiée à M. Jules Grévy « représentant de la France nouvelle. » Le premier volume, paru en 1881, contenait, outre l'introduction où est racontée la découverte des manuscrits en 1876, des *exemples* au nombre de trente donnés au Dauphin lorsqu'il apprenait à lire, une traduction ou plutôt un commentaire des seize satires de Juvénal, avec des applications politiques, philosophiques et morales, et une table des mots difficiles. Le second volume, en 1883, a offert au public un *Perse* en prose et en vers et une harangue scolaire au Dauphin, tirée de la Cyropédie de Xénophon. De tous ces ouvrages poétiques ou scolaires, M. M. reconnaissait que quelques-uns sont dûs au duc de Montausier ou à Huet, mais Bossuet, ajoutait-il, s'est approprié l'ensemble de l'œuvre par le sceau inimitable de son style.

La découverte de M. M. éveilla une vive curiosité dès qu'on en eut connaissance, et il eut pour lui quelques-uns de nos meilleurs juges littéraires. M. Edmond About [2], à qui M. M. avait montré ses manuscrits, crut reconnaître dans les *applications* « le style inimitable de Bossuet. » M. Francisque Sarcey [3] applaudit aussi à la trouvaille, distingua dans le *Juvénal* l'éloquence de Bossuet, « qui l'a pour ainsi dire repris à son compte et transformé », et qui « a largement puisé dans l'antiquité tout entière aussi bien que dans la Bible » [4]. Le *Times*, dans sa correspondance télégraphique du 21 novembre 1882, fit part de la nouvelle aux Anglais : « La publication du Juvénal inédit de Bossuet, faite par M. M., vient d'exciter un immense intérêt; M. Grévy en a accepté la dédicace à cause du ton libéral et presque moderne des débuts du Cours Royal. »

Un des savants qui connaissent le mieux Bossuet, M. Gazier [5], ne partagea pas cet enthousiasme; il ne refusa pas absolument d'attribuer à Bossuet les exemples donnés au Dauphin losqu'il apprenait à lire, mais il n'admit pas l'authenticité du Juvénal, et déclara qu'il n'y avait pas dans

1. Paris, Firmin-Didot, 2 vol. in-12 (1881-83).
2. *XIX*e *Siècle*, 22 juin et 7 juillet 1876.
3. *XIX*e *Siècle*, 10 et 11 juillet 1876
4. Voir aussi Drapeyron, les *Sources profanes de Bossuet*, dans la *Revue polititique et littéraire* (15 juin 1876), et le P. Lallemand, dans le *Correspondant* (mars 1882).
5. *Revue critique*, 13 février 1882.

tout le reste du premier volume, le seul paru alors, cent lignes qui pussent être de Bossuet. M. Boissier, dans le *Journal des Savants*, refusa aussi catégoriquement de reconnaître la main de Bossuet dans la traduction de Juvénal, qu'il trouvait traînante et plate; bref, résumant son impression sur tout le premier volume, il conclut qu'il n'y avait rien là qui fût de la main de Bossuet et émit le regret que l'on attribuât au grand écrivain des ouvrages indignes de lui.

Je ne me propose pas d'étudier chacune des œuvres publiées par M. M., mais je crois utile de faire part aux chercheurs des quelques documents que j'ai trouvés sur deux d'entre elles. Je rapporterai d'abord une note que j'ai lue dans les mélanges manuscrits de Philibert de La Mare [1] : « M. le duc de Montausier a traduit les Satyres de Perse en vers français. Il pouvait se rabattre sur un meilleur auteur. » Voilà une note assez décisive, qui nous dispense des conjectures.

Il me reste à parler des exemples donnés au Dauphin; leur provenance n'est pas la même que celle des autres documents; ceux-ci viennent pour la plupart, nous dit-on, d'un vieux manoir abbatial voisin des ruines du château de Richelieu. Les exemples se trouvent à la bibliothèque de l'Arsenal (ms. 2324); ils font partie d'un recueil manuscrit du XVIIIe siècle, volumineuse collection de conseils, d'instructions, de lettres, d'éloges de rois, tous morceaux destinés à l'éducation royale du comte d'Artois, qui eut sur le grand Dauphin l'avantage de pouvoir montrer plus tard s'il en avait profité. Le document a pour titre exact : « Exemples donnés à monseigneur le Dauphin lorsqu'il apprenait à écrire »; dans ce recueil composé avec soin et avec une certaine critique, c'est à peu près le seul morceau qui ne porte aucune mention d'auteur; mais le cahier même où se trouvent les exemples renferme un morceau intitulé : « Extrait des maximes de M. le Duc de Montausier par rapport à l'éducation de Monseigneur le Dauphin [2] »; je me borne à mettre en parallèle les analogies les plus frappantes :

Anonyme (VIIe exemple)

« Sachez et n'oubliez jamais que les lois divines assujettissent également le berger dans sa cabane et le monarque sur son trône. »

Montausier (ms. 2324 folio 13 verso) :

« Qu'il (le prince) sache que les lois divines assujettissent également le berger dans sa cabane et le monarque sur son trône. »

Anonyme (VIIIe exemple) :

« Vous êtes absolument égal par la nature aux autres hommes et par

1. Biblioth. nat. fonds français; ms. 23, 251 n° 1322.

2. Voir aussi le *Fragment du livre des maximes chrétiennes et politiques*, publié par M. Roux (*Montausier, sa vie et son temps*); malheureusement M. Roux n'indique pas d'où ce fragment est tiré; c'est pourquoi je renvoie d'abord au manuscrit de l'Arsenal.

« conséquent vous devez être sensible à tous les maux et à toutes les « misères de l'humanité. »

Montausier (ms. 2324 fol. 19 recto) :

« Egal par la nature aux autres hommes, il (le prince) doit être sen- « sible à toutes les misères de l'humanité. »

Anonyme (XXIVe exemple) :

« Le présent le plus précieux que le ciel puisse faire à un roi, c'est un « cœur docile à la vérité et aux bons conseils, lors même qu'ils ne sont « pas agréables. »

Montausier (ms. 2334 fol. 25 recto) :

« Le présent le plus précieux qu'un roi puisse recevoir du ciel est un « cœur docile à la vérité et aux bons conseils, lors même qu'il ne sont « pas agréables. »

Nous ne pensons pas qu'on puisse souhaiter de rapprochements plus satisfaisants. Cette question des modèles d'écriture du grand Dauphin est certainement d'un intérêt secondaire, mais le nom de Bossuet lui prête quelque intérêt, et la polémique engagée depuis 1876 l'a désignée à la curiosité des lettrés. Je conclus donc en répétant que les exemples attribués à Bossuet par M. Ménard sont de Montausier, ainsi que la traduction de Perse.

Paul Lehugeur.

CHRONIQUE

FRANCE. — *Les supercheries typographiques. Essai bibliographique.* — C'est M. Gustave Brunet qui est l'auteur de cet essai, extrait des *Actes de l'Académie de Bordeaux* (brochure in-8° de 20 p., 1885). Dès les premières lignes, l'excellent bibliographe nous apprend qu'un supplément aux *Supercheries littéraires* de Quérard est en préparation. Espérons qu'il est un de ceux qui préparent ce supplément si nécessaire. Dans son Essai, M. Brunet énumère, avec d'intéressants détails, les principales supercheries typographiques du xvie siècle et des siècles suivants. Il s'occupe surtout des imprimeurs hollandais : le plus fécond, comme le plus célèbre « de ces imprimeurs fantastiques fut Pierre Marteau, qui fit sortir pendant plus d'un demi-siècle de son officine de Cologne une multitude d'écrits, appartenant les uns à la politique anti-française, les autres à la classe des fictions risquées; toutes ces productions devaient le jour à des presses hollandaises. » On trouvera (p. 7) une liste des nombreux émules de Pierre Marteau (1666-1680). L'Essai est accompagné de notes parmi lesquelles je signalerai celles qui regardent l'*Epistre au tigre de la France, La Béatitude des chrestiens ou le fléo* (sic) *de la foy*, par Geoffroy Vallée, opuscule de huit feuillets réimprimé à Bruxelles en 1872; *Le Triomphe des Vertus sur les Vices*, par Plis de Raynonville, nom supposé adopté, dit-on, par le fécond évêque

de Belley; *Zeloé*, libelle dirigé contre Joséphine de Beauharnais et Mmes Tallien et Visconti, ses amies, par le marquis de Sade, et qui a reparu à Bruxelles en 1870; divers ouvrages de Restif de La Bretonne, romancier « réhabilité » depuis une vingtaine d'années, avec quelque exagération peut-être [je change *peut-être* en *assurément*], le *Moyen de parvenir*, que Charles Nodier refusait d'attribuer à Beroalde de Verville, auteur lourd, mortellement ennuyeux, illisible, et, par conséquent, incapable d'écrire un livre aussi spirituel et aussi agréable, etc. — T. DE L.

BOHÊME. — Il vient de se créer à Prague une *Société* pour la publication des œuvres des écrivains religieux de la Bohême, particulièrement de ceux qui se rattachent au mouvement hussite. Les fondateurs de la Société sont pour la plupart des professeurs de l'Université tchèque, MM. EMLER, GEBAUER, GOLL, KALOUSEK, MASARYK, REZEK.

GRÈCE. — Un de nos correspondants nous écrit d'Athènes : L'éphorie générale des antiquités, dont la direction a été confiée après la mort de Stamatakis à M. KAVADIAS, publie tous les mois dans les journaux d'Athènes un bulletin des acquisitions faites par les musées de l'Etat. Ces acquisitions proviennent surtout des fouilles exécutées en différents points de la Grèce et sur lesquelles de plus amples détails sont donnés dans l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογικὴ dont la publication se poursuit régulièrement.

— La *Société historique et ethnologique* de la Grèce vient de constituer un musée dans le local du Polytechneion. Une section de ce musée forme les archives de la Société, qui renferment d'importants documents historiques se rapportant surtout à la guerre de l'indépendance.

— Parmi les livres récemment parus nous citerons les suivants : Κατάλογος τῶν ἀρχαίων νομισμάτων, συμβόλων καὶ κερματίων τῆς συλλογῆς Ἀλεξάνδρου Μελετοπούλου, etc. Ἐν Ἀθήναις (τύποις Περρῆ), 1884.

— Περὶ ἀδικήματος καὶ ποινῆς ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἑλληνικῇ τραγῳδίᾳ, λόγος Κ. Ν. Κωστῆ καθηγητοῦ τῆς νομικῆς ἀναλαμβάνοντος τὴν πρυτανείαν τοῦ Πανεπιστημίου. Ἀθήνησι (τυπογραφεῖον Παλιγγενεσίας), 1885.

— Ἡ καταστροφὴ τοῦ Παρθενῶνος ὑπὸ τῶν Βενετῶν (1687) καὶ ἡ ἐρήμωσις τῶν Ἀθηνῶν (1688-1690), etc. ὑπὸ Κ. Γ. Ζησίου καθηγηθοῦ (extrait de l'Ἑβδομάς), Ἐν Ἀθήναις (τύποις Κορίννης), 1885.

— Σοφοκλέους Ἀντιγόνη μετὰ κριτικῶν ὑπομνημάτων ἐν Ἀθήναις (τύποις Ἀττικοῦ Μουσείου), etc. L'éditeur de cette remarquable édition est M. A. PALLIS.

— Γραμματικαὶ Παρατηρήσεις εἰς τὴν ἀρχαίαν ἑλληνικὴν ὑπὸ Γεωργίου Δ. Ζηκίδου Ἀθήνησι (τύποις Παλιγγενεσίας), 1185.

— Ὁ ἐπινίκιος τῆς Δεββόρας ὕμνος, διατριβὴ ἐπὶ ὑφηγεσίᾳ τῆς διδασκαλίας τῆς ἑβραϊκῆς γλώσσης ὑπὸ Γ. Πανταζίδου. Ἐν Ἀθήναις (τύποις Φιλαδελφεώς), 1885, 37 p. in-8°.

— Τὸ δημοτικὸν ᾆσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ ὑπὸ Ν. Γ. Πολίτου (extrait du Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς ἑταιρίας), Ἐν Ἀθήναις (τύποις Περρῆ), 1885. M. POLITIS a entrepris de réfuter W. Wollner *Der Lenorenstoff in der slavischen Volkspoesie* (Archiv für slavische Philologie, Berlin, 1882, vol. VI, pp. 239-269), et Jean PSICHARI, *La ballade de Lénore en Grèce* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*, Paris, 1884, E. Leroux, in-8° p. 40).

— Διονυσίου Θερειανοῦ Φιλολογικαὶ Ὑποτυπώσεις ἐν Τεργέστῃ (Schimpff 1885). Ce volume comprend trois études publiées naguère dans les journaux grecs de Trieste : 1° Ἡ παράλληλος πολιτικὴ καὶ φιλολογικὴ ἀνάπτυξις τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων;

2° Ὁ ἑλληνισμὸς κατὰ λεκτικὴν καὶ πραγματικὴν ἔννοιαν; 3° Ἰωάννης Ν. Οἰκονομίδης. Ce dernier article est une excellente biographie d'un des plus grands hellénistes de la Grèce moderne.

— L'Ἡμέρα de Trieste publie de nouveau une série de feuilletons de M. D. Bernardakis (qui continue à garder l'anonyme); c'est une réfutation des Γλωσσικαὶ Παρατηρήσεις de M. Kontos et de la Μελέτη ἐπὶ τῆς νέας ἑλληνικῆς de M. Chatsidakis. Cette nouvelle série formera, ainsi que la première, un volume à part.

RUSSIE. — M. Tratchevsky vient de faire paraître un manuel d'*Histoire de Russie* (un fort vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, librairie Ruckehr). L'ouvrage fait partie d'une collection d'histoire universelle dirigée par le savant professeur d'Odessa.

— M. P. N. Petrov a publié tout récemment une *Histoire de Saint-Pétersbourg* (à Saint-Pétersbourg, à la librairie Glasourov.)

— La section russe de l'Académie de Saint-Pétersbourg vient de faire publier par les soins de M. Grote un manuel d'orthographe russe; cet ouvrage, dont le besoin se faisait vivement sentir, est arrivé en de peu temps à sa troisième édition.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — On annonce la mort de M. Léopold Geitler, professeur de philologie slave à l'Université d'Agram et membre de l'Académie de cette ville. M. Geitler était d'origine tchèque, et avait pris rang fort jeune encore parmi les maîtres de la philologie slave. Ses principaux travaux publiés en allemand, en tchèque et en croate ont eu pour objet la langue lithuanienne, le slavon, le bulgare moderne, et en particulier la paléographie glagolitique, sur laquelle M. Geitler avait fait des recherches fort approfondies, mais malheureusement inspirées par un esprit paradoxal. Il n'était âgé que de trente huit ans, et l'opinion publique le désignait comme un des héritiers possibles de la chaire que M. Miklosich, obligé de prendre sa retraite, laissera prochainement vacante à l'université de Vienne.

— Le tome LXII du *Glasnik* (Bulletin) de la Société des sciences de Belgrade contient un rapport détaillé de M. Kovatchitch sur les *colonies serbes de l'Italie méridionale*, sur leur langue et sur leur *folk lore*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 septembre 1885.

M. Ernest Desjardins, président, annonce que les papiers de feu M. Léon Renier, contenant ses travaux commencés sur les œuvres de Borghesi et sur l'épigraphie romaine de la Gaule, ont été recueillis par M. Héron de Villefosse, auxiliaire de l'Institut, et sont maintenant à la disposition de l'Académie.

Après quelques mots d'hommage à la mémoire de M. Emile Egger, l'un des membres les plus anciens et les plus actifs de l'Académie, dont les funérailles ont eu lieu le jour même, M. le Président déclare la séance levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

et de profondes réflexions). — LOEWY, Inschriften griechischer Bildhauer, mit Facsimiles (publication très soignée et très utile). — Die Gedichte des Catullus, hrsg. u. erklärt von RIESE. (Edition qui sera le meilleur auxiliaire pour l'étude du poète; elle conservera toujours cette importance, même malgré les commentaires « savants » de l'avenir). — BUTSCH, Ludwig Hohenwang, kein Ulmer, sondern ein Augsburger Buchdrucker. (Complète excellemment les résultats trouvés ou devinés par Ilgenstein; on ne peut douter des conclusions de l'auteur, quoiqu'il reste des questions à résoudre encore)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35, 29 août 1885 : Luthers Werke, kritische Gesammtausgabe, II.— FREUDENTHAL, Die durch Averroes erhaltenen Fragmente Alexanders zur Metaphysik des Aristoteles untersucht u. übersetzt, mit Beiträgen zur Erleuterung des arabischen Textes von S. FRÄNKEL (Susemhil : travail distingué). — Râjaçekhara, Praca*n*dapâ*nd*ava, ein Drama, zum ersten Male hrsg. von CAPELLER (Weber : beau petit travail soigné). — BELOW, De hiatu Plautino, quaestionum prima pars qua agitur de hiatu qui fit in thesi (Leo : recueil, fait avec soin et beaucoup de peine). — Floris and Blauncheflur, mittelenglisches Gedicht aus dem XIII. Jahrhundert nebst literarischer Untersuchung und einem Abriss über die Verbreitung der Sage in der europäischen Literatur, hrsg. v. HAUSKNECHT (Breul : bon travail, texte reproduit d'après quatre manuscrits, recherches claires et détaillées). — La vie de saint Alexis, poème du XIe siècle, texte critique p. p. G. PARIS (Koschwitz : nouvelle et excellente édition du poème, beaucoup d'émendations faites avec tact et finesse). — SCHMITZ, Der englische Investiturstreit (Liebermann : étude importante). — GRÜNHAGEN, Geschichte Schlesiens, I, bis zum Eintritt der habsburgischen Herrschaft, 1527 (Gerstenberg : travail remarquable qui manquait jusqu'ici et remplacera le livre élémentaire de Morgenbesser). — SCHLITTER, Die Beziehungen Oesterreichs zu Amerika, I. 1778-87 (Holst : diffus). — Von NORDENSKIÔLD, Studien und Forschungen (Gerland). — Von URLICHS, Beiträge zur Kanstgeschichte (Hirschfeld : onze essais qui commencent par Dédale et finissent à Cornelius, intéressant). — SOHM, Istituzioni di diritto romano, trad. p. DI MARTINO. — Revue coloniale internationale, fondée par l'association coloniale néerlandaise à Amsterdam, p. p. KAN, VAN DER LITH et TITTA, red. de la bibliographie mensuelle ROGGE. I, 1 (Hübbe-Schleiden).

Berliner Philologische Wochenschrift, 29 août 1885, n° 35 : HERODOTI Historiae, ad recensionem suam recognovit H. STEIN (K. Abicht : à certains égards, c'est un pas en arrière, surtout en ce qui concerne le rétablissement des formes dialectales). — Q. HORATII opera. Scholarum in usum ediderunt O. KELLER et I. HAEUSSNER (W. Mewes : excellents index, utiles indications des modèles grecs imités par Horace, mais les éditeurs ont tort de répéter absolument le témoignage des mss. Blandiniens). — M. FABII QUINTILIANI Declamationes. Rec. C. RITTER (Morawski : fait avec une certaine précipitation.) — KUBICKI, Das Schaltjahr in der gr. Rechnungsurkunde C. I. A. I, 273 (A. Mommsen : difficile à lire). — E. CHATELAIN, Paléographie des classiques latins, 2e livraison (Wattenbach : excellent). — J. TETLOW, a progressive series of inductive lessons in latin (P. Dettweiler). = Dissertations de l'Université d'Iéna en 1884 (F. Sigismund : JUVENALIS et PERSII fragmenta Bobiensia edita a G. GOETZ; de STATII Silvis emendandis disputatio G. GOETZ; DEMETRIUS BASILIADES, Διορθωτικὰ εἰς τὰ ἀρχαῖα εἰς τὸν Λουκιανοῦ σχόλια; C. CARSTENS, de accusativi usu EURIPIDEO; F. FISCHER, de patriarcharum Constantinopolitanorum catalogis; M. PAUL, De unus nominis numeralis apud priscos scriptores usu; E. SCHMIDT, de Ciceronis commentario de

consulatu graece scripto a Plutarcho in vita Ciceronis expresso; Panagiotis Tzénos, Τὰ ἀναχρεόντεια γλοσσιχῶς ἐξεταζόμενα πόρρω τῆς τῶν δοχίμων συνηθείας ἀπέχουσιν).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 32, 5 août 1885 : G. Busch, De bibliothecariis Alexandrinis qui feruntur primis (Knaack : étude remarquable, prouve que Callimaque et Apollonius n'ont jamais été bibliothécaires). — H. Panofsky, Quaestionum de historiae Herodoteae fontibus pars prima (Gemoll : ne réussit pas à prouver que Hérodote aurait presque tout puisé dans des livres; mais beaucoup de justes et fines remarques). — M. Tulli Ciceronis ad M. Brutum Orator. Rec. F. Heerdegen (Rubner : grand progrès dans la critique du texte). — J. Stadelmann, De quantitate vocalium latinas voces terminantium (Schweizer-Sidler : fait avec soin et méthode).

— N° 33, 12 août 1885 : E. Maas, Analecta Eratosthenica [Philol. Untersuch., hrsg. v. A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Moellendorf] (Frick : prouve qu'Eratosthène n'est pas l'auteur des Catastérismes; beaucoup à reprendre dans le reste du travail). — G. H. Opsimathes, Γνῶμαι sive thesaurus sententiarum et apophthegmatum ex scriptoribus graecis, praecipue poetis (Heller : très instructif, mais mal ordonné et trop inexact dans les citations). — C. Meissner, De iambico apud Terentium septenario (Draheim : sans valeur). — Cornelii Taciti libros qui supersunt C. Halm quartum recognovit. Tomus posterior Historias et libros minores continens (Zernial : bon, travail consciencieux).

—N° 34, 19 août : Sophoclis Electra. Ed. G. H. Müller et Sophokles' Electra. Für den Schulgebrauch erkl. von G. H. Müller (Kopp : édition recommandable). — W. Mangelsdorf, Zu Xenophons Bericht über die Schlacht bei Kunaxa (Matthias : exposition soignée et sagace). — P. Terenti Afri comoediae. Rec. C. Dziatzko (Schlee : texte soigneusement revu, critique sobre et judicieuse). — Discours de Cicéron contre Verrès. Seconde action, livre V, p. p. E. Thomas (Nohl : bon, le texte marque un progrès énorme pour la France; les notes du commentaire sont un modèle par leur brièveté, leur clarté et leur abondance). — L. Bolle, Amor und Psyche. Lateinisches Lesebuch für Sexta (Althaus : manqué, en contradiction avec les règles d'une saine pédagogie).

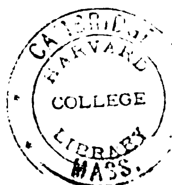
UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LAMEY

La question suivante a été mise au concours, le 1er mai 1885, pour le prix Lamey. Retracer les caractères distinctifs et l'histoire du style grotesque, tel qu'il est représenté principalement par Rabelais et par Fischart. En rechercher les origines dans la poésie macaronique, et tout spécialement dans celle des Italiens et en suivre les dernières productions au commencement du xviie siècle. Touchant Fischart, il est expressément recommandé de ne pas s'en tenir exclusivement à celles de ses œuvres qu'il a tirées directement de Rabelais. Insister autant que possible sur les rapports de cette tendance littéraire avec tout le mouvement intellectuel et moral du xvie siècle. Le prix est de la valeur de 2,400 Marks Les travaux devront être remis avant le 1er janvier 1889. Le résultat du concours sera proclamé le 1er mai 1890. Le concours est ouvert à tous les candidats, sans acception d'âge ni de nationalité. Les travaux pourront être écrits au choix, en allemand, en français ou en latin. Ils devront être déposés au secrétariat du sénat et porter chacun une devise. Défense est faite au candidat de se désigner. Chaque mémoire sera accompagné d'un pli cacheté, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur, et portant à l'extérieur la devise qu'il aura choisie. L'inobservation de ces formalités entraîne l'exclusion du concours. Le pli accompagnant le travail couronné sera seul ouvert Ne seront pas rendus : 1° les mémoires non couronnés, 2° ceux qui auront été écartés pour un vice de forme.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Dix-neuvième année 21 septembre 1885



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 696, 6 septembre 1885 : GLANVILL, Scepsis scientifica or Confest ignorance the way of science, p. p. OWEN. — Lord HOBART, Essays and miscellaneous writings, 2 vols. (Minchin : articles qui ne méritaient guère d'être réimprimés.) — LAING, Modern science and modern thought. — Rose Elisabeth CLEVELAND, George Eliot's poetry and other studies. (Noble : la sœur du président Cleveland est une femme intelligente et instruite, mais ses études ne sont que de l'Emerson délayé.) — Sir Thomas BAKER, Memorials of a dissenting chapel, its foundation and worthies, being a sketch of the rise of Non conformity in Manchester and of the erection of the chapel in Cross-street. — Some scotch books. (EDGAR, Old church life in Scotland; Memoirs of James Begg, by Th. SMITH; Ross, Aberdour and Inchcolme, being historical notices of the parish and monastery; C. SMITH, Writings by the way; I. H. ANDERSON, Inverness before railways.) — The proposed University for London (Pearson). — The « memorie inutili » of Carlo Gozzi (Westbourne). — Prim'er or primer (Wharton et Ward). — A visit to Syracuse (Hoskyns-Abrahall). — « Offprints » or « afterprints » (Muir). — India from China (Terrien de La Couperie) — A new version of Asoka's rockedicts (Bühler).

The Athenaeum, nº 3019, 5 septembre 1885 : Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, arranged and catalogued by J. GAIRDNER, VIII. — Pascal : the Thoughts of Blaise Pascal, translated from the text of Molinier by C. KEGAN PAUL; Pascal, lettres écrites à un provincial, p. p. DEROME, I; Encyclopaedia britannica, art. Pascal, vol. XVIII, by SAINTSBURY. — J. TEN DOORNKAT KOOLMAN, Wörterbuch der ostfriesischen Sprache, 3 vols. — The political memoranda of Francis, fifth duke of Leeds, now first printed from the original manuscripts in the British Museum, edited by Oscar BROWNING (publication d'une valeur historique considérable, relative à la dernière moitié du XVIIIe siècle). — Alex. STEWART, Twixt ben Nevis and Glencoe. — Books on America. — The archaeological societies. — The Chichester registers (Swainson). — Kalisch (not. nécrol. sur cet hebraïsant, mort le 23 août). — John Baskett, King's printer (Round). — PERROT et CHIPPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité, III. Phénicie-Chypre et trad. angl. par ARMSTRONG (exposé admirable des travaux antérieurs, aussi clair et bien ordonné que heureux dans l'expression). — The church of Ashburne.

Literarisches Centralblatt, nº 37, 5 septembre 1885 : BESTMANN, Die katholische Sitte der alten Kirche in ihrer geschichtlichen Entwickelung, 2. — LAAS, idealistiche und positivische Erkenntnisstheorie. — Altes Stadtrecht von Gortyn auf Creta, nach der von Halbherr und Fabricius aufgefundenen Inschrift, Text, Uebersetzung und Anmerkungen nebst einem Wörterverzeichniss von LEWY (travail qui a surtout pour but de faciliter la connaissance de l'inscription aux lecteurs qui n'ont pas une culture philologique; a été dépassé par l'étude, parue depuis, de Bücheler et de Zitelmann). — MOMMSEN, die Oertlichkeit der Varusschlacht (Varus était à Minden, il recula vers Osnabrück, fit un détour vers Aliso et succomba; il faut chercher le champ de bataille dans le territoire entre Ems, Weser et Lippe; or on a trouvé une foule de pièces d'or et d'argent de l'époque d'Auguste à Bärenau et dans le pays du « Venner Moor »; la forêt de Teutoburg n'est donc pas l'Osning qui limite au nord la plaine de Münster, mais la chaîne de montagnes qui s'étend parallèlement au nord et commence à la porta Westphalica pour finir à la Hase sous des noms divers, Wiehengebirge, Süntel, « cette solution est la seule juste »). — ONCKEN, Beiträge zur neueren Ge-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 21 septembre — 1885

Sommaire : 164. HAUMONTÉ, PARISOT, ADAM, BRINTON, Fr. MÜLLER, Le Taensa. — 165. Corpus des inscriptions latines, VI, p. p. BORMANN, HENZEN, HÜLSEN *et* spécimens d'épigraphie latine, p. p. HÜBNER. — 166. TOUBIN, Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française. — 167. PHILIPPSON, Origines du catholicisme moderne, la contre-révolution religieuse au XVIe siècle. — *Variétés :* TAMIZEY DE LARROQUE : L'acte de décès de Scipion Du Pleix. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

164. — **Taensagini-Tyangagi.** Cancionero Americano en Lengua Taensa. — Imprenta de V. COLLOT, em (*sic*) Epinal (Francia), 1881. Pet. in-8, 15 pp.

— **Grammaire et Vocabulaire de la langue Taensa,** avec textes traduits et commentés, par J.-D. HAUMONTÉ, PARISSOT, L. ADAM. — Paris, Maisonneuve, 1882. In-4, XIX-113 pp.

— **The Taensa Grammar and Dictionary,** a deception exposed, by D. G. BRINTON. — Chicago, 1885 (reprinted from *the American Antiquarian*). In-8, 6 pp.

— **Le Taensa a-t-il été forgé de toutes pièces ?** Réponse à M. D. G. Brinton, par L. ADAM. — Paris, Maisonneuve, 1885. In-8, 22 pp.

— **Le Taensa n'a pas été forgé de toutes pièces.** Lettre de M. Friedrich MÜLLER à L. ADAM. — Paris, Maisonneuve, 1885. In-8, 4 pp.

Il serait trop tard pour parler aujourd'hui des deux premiers de ces ouvrages, si la brochure toute récente de M. Brinton, en en contestant l'authenticité, n'avait remis à l'ordre du jour la question du taensa. La *Bibliothèque linguistique américaine,* dont la *Grammaire Taensa* forme le tome IX, est un recueil de documents d'une authenticité indiscutable et d'un grand intérêt : il serait donc fort regrettable qu'il s'y fût glissé une œuvre apocryphe, et l'on doit savoir gré à M. B. d'avoir soulevé le débat ; il eût pu toutefois le faire en termes plus modérés.

Hâtons-nous d'ajouter que, si tant est qu'une falsification soit admise, deux au moins des trois éditeurs doivent être mis absolument hors de cause. Le premier, M. Haumonté, est mort depuis longtemps, et c'est dans ses papiers que son petit-fils, M. Parisot, prétend avoir trouvé les manuscrits taensas, que sans doute il ne destinait point à jamais voir le jour. Quant à M. Adam, il s'est borné à mettre sa science et son zèle d'américaniste au service d'une publication qu'il a crue utile ; il a remanié certaines expositions peu méthodiques, supprimé quelques passages qui trahissaient trop visiblement l'inexpérience du jeune éditeur ; mais il n'a jamais eu entre les mains que les copies que celui-ci lui donnait comme extraites du manuscrit original, et s'est bien gardé, dans sa courte préface, de garantir l'authenticité de pièces

qui n'avaient point passé sous ses yeux. Pour plus de sûreté il en avait même demandé communication au dernier moment, comme nous l'apprend sa défense (p. 14); mais payé de quelque défaite, n'ayant d'ailleurs aucune raison de suspecter la bonne foi de son collaborateur, il passa outre pour ne pas retarder le tirage.

Les objections de M. B., bien qu'en général fort sérieuses, ne sont pas toutes d'égale valeur, et M. Adam n'a pas eu de peine à en réfuter un grand nombre. Celles qui sont tirées du caractère de la langue méritent à peine de nous arrêter, et M. B. reconnaît lui-même qu'elles n'ont rien de péremptoire (p. 3). Personne n'admettra qu'une langue ne puisse être américaine parce qu'elle possède la distinction du genre ou un système de numération décimale. On sait aujourd'hui que les langues américaines sont bien loin de se ramener à un type unique, et que la légende de Babel ne serait pas plus déplacée sur les rives du Mississipi que sur celles de l'Euphrate. Le taensa offrît-il des caractères linguistiques tout à fait isolés, ce ne serait pas encore une raison de le proscrire; mais tel n'est pas même le cas : les deux genres du taensa sont le masculin et le neutre, distinction que l'arrawack et l'iroquois connaissent également, et je crois avoir montré ailleurs comment l'aléoute a su tirer un système décimal de la numération quinaire qui lui était commune avec l'eskimo.

Plus graves, mais non pas irréductibles, sont les arguments tirés du climat du pays des Taensas (Louisiane). Les chansons taensas font mention de l'érable à sucre, arbre septentrional, et d'autres productions inconnues sous la latitude de Taensas Parish; mais il n'est pas probable que ces chansons soient populaires. Disons mieux : il est évident qu'elles ont été composées à froid par quelque lettré, qui s'est fait un jeu d'esprit d'écrire dans une langue sauvage des pastiches pareils à ceux de Chateaubriand, et dès lors les erreurs qu'on y pourrait relever ne prouveraient rien contre l'authenticité de la langue en elle-même. Quant au calendrier, il s'accommode assez mal, il faut le reconnaître, avec la douce température de la Louisiane; toutefois il n'y est point question de neige, comme le voudrait M. B. (p. 4) : le mois de décembre se nomme *doukkarâ-eol* « lune blanche », dit la *Grammaire* (p. 42); s'il ne neige pas en Louisiane, les gelées blanches n'y sont pas fort rares à cette époque, et l'on sait quel rôle nos paysans aussi assignent à la lune dans la production de ce désastreux phénomène.

De tout cela il résulte, ce semble, qu'on ne saurait d'ores et déjà condamner la *Grammaire taensa,* mais il ne s'ensuit pas qu'on puisse l'accepter sans défiance. Aucune présomption ne peut remplacer une preuve directe, et cette preuve, ce serait, à défaut de la langue ellemême, morte depuis plus d'un siècle, la production du manuscrit original. Or M. Parisot s'y refuse, alléguant qu'il est égaré. On ne sait vraiment que penser d'un semblable procédé,

M. P. a cherché tout d'abord à se dégager en prétendant que M. A.,

ayant remanié sa copie, devait être tenu pour seul responsable de la publication. Mais, bien avant que M. A. lui apportât son précieux concours, il avait publié seul ses *Notes de Grammaire Taensa* [1], et fait imprimer à Épinal une petite plaquette à laquelle il jugeait bon de donner une couleur espagnole très prononcée, si prononcée que par excès de zèle il y glissait même un mot portugais. Plus tard il nie que ses documents taensas fussent rédigés en langue et transcription espagnoles, alors que cette assertion s'étale en toutes lettres dans la préface de la *Grammaire*, dont il a seul surveillé l'impression. En vérité les plus indulgents seront portés à croire que le jeune auteur, étranger aux mœurs scientifiques, a dû faire subir au manuscrit original des modifications et des additions, qui aujourd'hui l'embarrassent et l'empêchent de déférer à la demande de collationnement que M. A. lui a adressée avec les plus vives instances.

Mais, qu'il ait lui-même forgé ce langage et ces chansons, en vue de se faire un nom ou de mystifier l'américanisme, c'est un soupçon qui ne saurait tenir contre la solide argumentation de M. A. et contre la lecture de la *Grammaire*. Quelle que soit son inexpérience, M. P. est quelque peu frotté de terminologie linguistique : s'il eût fabriqué le taensa, il n'eût pas fait rentrer l'augmentatif, le diminutif, le dépréciatif, etc., dans la déclinaison (p. 8-9), ni désigné sous les noms de première, deuxième, troisième... conjugaison, de simples modes verbaux tels que le nécessitatif, le potentiel, l'inchoatif, et autres (p. 25). Ces gaucheries nous reportent à l'âge d'or de la linguistique. Resterait à supposer une fraude de la part de l'auteur inconnu du manuscrit découvert par M. P. ; mais quel intérêt pourrait bien avoir un mystificateur à forger une grammaire américaine, soit pour la publier à une époque où presque personne ne s'occupait d'américanisme, soit à plus forte raison pour la laisser dormir dans un tiroir? D'ailleurs il y a certains détails minutieux (accentuation, p. 32 ; distinction des noms propres indigènes et étrangers, p. 40), dont un faussaire ne se fût certainement pas avisé.

C'est M. Fr. Müller qui, dans sa lettre à M. Adam, a formulé la conclusion de cette fâcheuse polémique, et il l'a fait en termes excellents : le fond même de la *Grammaire Taensa* doit être authentique ; mais, faute de pouvoir faire le départ des éléments vrais et de ceux que M. P. aurait ajoutés de sa grâce, les linguistes n'en devront user qu'avec la plus grande réserve. Ce jugement n'a rien que l'américanisme français et M. Adam ne puissent accepter, et en tout cas il ne saurait dépendre de la légèreté d'un débutant de les discréditer.

V. Henry.

---

1. *Rev. de Ling.*, XIII, p. 166 sq.

165. — **Corpus inscriptionum latinarum consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae editum.** Vol. VI, pars quinta inscriptiones falsae urbi Romae attributae comprehendens; collegerunt G. Henzen et Ioh. Bapt. de Rossi, ediderunt G. Bormann, G. Henzen, Chr. Huelsen. Berlin, Georges Reimer, 1885, in-folio, 271 pages.

— **Exempla scripturae epigraphicae latinae a Caesaris dictatoris mortis ad aetatem Iustiniani,** auctarium corporis inscriptionum latinarum consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae edidit Æmilius Huebner. Berlin, Georges Reimer, 1885, in-folio, LXXIV-458 pages.

A deux reprises nous avons eu déjà l'occasion de signaler ici [1] la rapidité avec laquelle sont successivement édités les volumes du *Corpus* latin. Voici qu'aujourd'hui deux nouveaux tomes font simultanément leur apparition. L'un d'eux, formant la cinquième partie du volume VI consacré aux inscriptions de Rome, constitue le recueil aussi complet que possible des textes faux soi-disant trouvés dans cette ville. Il n'y a pas moins de 3643 articles numérotés, dont plusieurs servent de rubrique, non pas à une seule inscription, mais à tout un groupe.

Les éditeurs ont adopté la division suivante.

Epigrammata antiqua ex libris scriptis desumpta.
Epigrammata recentia.
Epigrammata saeculi XIV.
Falsae codicum saec. XV *et* XVI.
Falsae Ligorianae :
  1° Insc. sacrae;
  2° Insc. Augustorum domusque augustae;
  3° Insc. honorariae et sepulcrales privatorum.
Insc. Panvinianae ;
  Boissardianae;
  Gutenstenianae;
  Gratanae;
  Gallettianae.
Insc. falsae reliquae.
Addenda et Corrigenda.
Index principiorum.

La première section comprend les inscriptions confectionnées par des modernes d'après les passages d'auteurs anciens qui rapportent d'une manière plus ou moins approximative des textes épigraphiques paraissant avoir réellement existé. Ces textes reposent donc sur une base dont l'authenticité est variable dans chaque cas particulier; leur rédaction n'est pas toujours conforme aux règles épigraphiques; aussi, peut-elle être parfois contestée; mais leur fonds n'en a pas moins une certaine valeur historique. Or les faussaires n'ont pas contrefait la totalité des inscriptions consignées dans les écrits de l'antiquité, et l'on aimerait assez à en trouver quelque part dans le *Corpus*, le recueil complet.

1. *Revue critique*, 10 septembre 1881, p. 209; 1er janvier 1884, p. 7.

Maffei avait fait un essai de ce genre dans le deuxième livre de son *Ars critica lapidaria*[1]. Son travail mériterait d'être repris et complété avec les améliorations nécessaires. En effet, on ne voit pas pourquoi le dépouillement épigraphique des écrits de l'antiquité ne serait pas fait aussi intégralement, aussi méthodiquement que celui des ouvrages médiévaux ou modernes, tant manuscrits qu'imprimés.

Les légendes de monnaies antiques ont également fourni aux faussaires une matière à exploiter; le recueil dont j'entretiens en ce moment mes lecteurs en cite trois qui ont été transformées en inscriptions lapidaires. En cherchant un peu, on en trouverait probablement un plus grand nombre; par exemple, je puis en signaler une dont l'origine a échappé aux éditeurs du *Corpus;* c'est une inscription gravée sur le socle d'une statue de Cérès, ANNONA AVGVSTI CERES, qu'ils font figurer en tête des *Boissardianae,* sous le n° 3124 * (cfr. Gruter, p. 1065, n. 10). Ils l'ont visiblement récusée à cause de l'apparente étrangeté de la rédaction; je dis apparente, et l'on va voir pourquoi. Les numismatistes connaissent de nombreuses variétés d'une monnaie de grand bronze de Néron dont le revers est décrit par Cohen[2] de la manière suivante : Cérès assise à gauche tenant une torche et des épis; debout devant elle, l'Abondance tenant la corne amalthéenne; entre les deux, un autel orné de guirlandes, sur lequel est placé un *modius;* dans le lointain, un vaisseau. Tout autour, la légende ANNONA AVGVSTI CERES, disposée de manière que les mots *Annona* et *Ceres* correspondent respectivement à la personnification de l'Annone debout et à la déesse assise. La lecture de la légende est correcte à condition d'être coupée ainsi, *Annona Augusti — Ceres.* Mais sur le socle de la statue, rien ne fait soupçonner cette coupure sans laquelle le texte doit effectivement sembler controuvé. Par là on voit que l'inscription de la statue a pour auteur un faussaire qui s'est inspiré d'une légende monétaire sans s'apercevoir qu'elle perdait sa signification du moment qu'il l'appliquait à un sujet auquel manquait la figure de l'Annone. La supercherie se trouve maintenant dévoilée; mais il n'en est pas moins piquant de voir comment la sagacité des éditeurs du *Corpus* avait flairé une fraude, même en dehors de la véritable piste.

Ils ont ainsi relevé 74 méfaits à la charge de Boissard, 95 à celle de Gutenstein, 35 à celle de Grata et 55 à celle du bénédictin Galletti. Mais que dire des 2993 inscriptions fausses ou interpolées dont on est redevable au seul Ligorio ?

Et maintenant, tout en condamnant impitoyablement ces falsificateurs, on se demande comment des savants, de par ailleurs très recommandables et respectés de leur vivant, ont pu se commettre dans de pa-

---

1. Voir dans le *Supplément* de Seb. Donato au *Nov. thesaur. veter. insc.* de Muratori, tome I, 1765.

2. Cohen, *Descr. des monnaies impériales,* t. I, 1880, p. 279, n°ˢ 14-26.

reils agissements. Pour le comprendre, il faut évidemment les juger, non d'après l'idée que nous nous formons aujourd'hui de la probité littéraire, mais en tenant compte des mœurs et des habitudes d'esprit d'une autre époque; ils étaient de leur temps, tout comme les gentilshommes du seizième siècle qui n'avaient aucun scrupule de tricher au jeu; c'était alors de bonne guerre et tacitement reçu. Un érudit s'amusait à composer des inscriptions, à la manière d'un rhétoricien s'exerçant à une amplification sur un sujet fictif ou d'un littérateur écrivant un roman historique; il les mettait en circulation, moins peut-être pour tromper autrui, que pour se prouver à lui-même combien il était versé dans la connaissance de l'antiquité; c'était un passe-temps littéraire et la contre-façon des inscriptions marchait de pair avec l'imitation des œuvres d'art antique. La Renaissance avait mis à la mode les pastiches dans tous les genres; les Ligorio et consorts ont été pour l'épigraphie ce qu'avaient été le Padouan et ses imitateurs pour la numismatique.

Pendant que je tiens en mains ce volume instructif, j'y relève au courant de la plume des indications qui concernent plus particulièrement quelques-unes de nos collections publiques.

N° 3572 *; épitaphe apocryphe d'un *Valerius Marcellinus* conservée au musée d'Aix-en-Provence (Gibert, *Catalogue des Antiquités*, n° 395).

N° 3643 *; épitaphe d'un *L. Calvinus Pubianus Sabinus* dont nous avions déjà dénoncé l'illégimité (*Bull. des Antiq. de France*, 1883, p. 201).

N° 3573 *; épitaphe d'un *Titus Mnesteus Volusianus* conservée au musée d'Orléans, n° 115 E. Les Orléanais sauront désormais à quoi s'en tenir sur la valeur du cadeau qu'ils doivent à la munificence de l'Etat.

N° 3574 *; épitaphe d'un *Lucius Ruffinus*, soi-disant préfet du palais de C. C. Caligola. Appartient au musée du Louvre (Clarac, *Musée de sculpture*, pl. LV, n° 803).

N° 3456 *; dédicace *Iovi Capitolino;* au musée du Louvre (Frœhner, *Notice de la sculpture antique*, p. 67, n. 38).

A cette occasion, nous nous permettons une petite chicane bien innocente; pourquoi, dans le *Corpus*, le musée du Louvre est-il désigné par les mots *museum parisinum* au lieu de *parisiacum*, seule forme autorisée par les textes d'inscriptions et d'auteurs?

Le recueil de M. Hübner auquel j'arrive maintenant a pour objet la forme et l'exécution matérielle des caractères épigraphiques dans les textes de l'époque impériale; c'est la continuation du grand atlas de Ritschl relatif à la paléographie des monuments du temps de la République, *Priscae latinitatis monumenta epigraphica*. Mais le format de ce dernier est peu commode et l'on doit tout d'abord savoir gré à M. Hübner d'avoir adopté le format général des volumes du *Corpus*.

Les *Prolégomènes* constituent le traité le plus complet sur la matière, je devrais même dire le seul véritable traité que l'on possède; on y trouvera d'intéressantes notions sur la technique du graveur sur pierre, *quadratarius*. L'éditeur a rendu justice en excellents termes (p. XVI et XVIII) aux épigraphistes français qui ne se sont laissé devancer par personne dans l'art de reproduire figurativement les inscriptions; ils ne peuvent qu'être sensibles à ce témoignage courtois. Le corps du recueil contient les exemples en fac-simile, non pas réduits à une échelle uniforme, mais ramenés aux proportions les plus favorables à l'étude dans chaque cas particulier; ces spécimens figurés sont répartis en deux grandes divisions, *Scriptura monumentorum*, *Scriptura actorum*, chronologiquement subdivisées en quatre périodes : 1° de la mort de César à celle de Néron; 2° de Vespasien à Commode; 3° de Septime Sévère à Dioclétien; 4° de Constantin à Justinien. Dans chaque subdivision, l'éditeur procède géographiquement, *Inscriptiones Urbanae*, *Inscriptiones Italicae*, *Inscriptiones Provinciales*. Le lieu où gît actuellement chaque inscription choisie pour exemple est enregistré à son rang alphabétique dans un répertoire spécial. Telle est l'économie générale de cet ouvrage considérable appelé à rendre de grands services.

Le contingent des spécimens empruntés à l'épigraphie de la Gaule a naturellement pour nous un intérêt particulier; aussi est-ce par une remarque sur l'un d'eux, le n° 935, que nous terminerons ce rapide compte-rendu. Il s'agit d'une petite plaque de métal trouvée à Apt avec inscription mentionnant la consécration d'une hache à Mars et à la déesse Dexiva; cette plaque est, non pas en or, suivant une erreur accréditée par Fauris-Saint-Vincent, mais en bronze; cela résulte du témoignage formel et autrement authentique du propriétaire même de l'objet, qui s'appelait Charles Rolland, et non Edouard Roland. De plus, le mot SIICVREM que l'éditeur transcrit *sacurem* en imputant au graveur un *a* fautif pour un *e*, est en réalité correctement écrit sur la plaque; la lettre prise pour un *a* après le *s* n'est autre chose qu'un *e* du type vertical à deux jambages, soit II. Cette forme alphabétique est souvent employée concurremment avec le E du type carré, dans un même texte, voire dans un même mot. C'est une particularité dont j'ai signalé plusieurs exemples dans le *Bulletin Monumental*, 1885, p. 51 et 57, entr'autres le mot MINERVAII sur une patère d'argent de Notre-Dame-d'Alençon conservée au musée du Louvre sous le n° 551; à lire, *Minervae*; de même, *securem*.

Robert MOWAT.

---

166. — **Dictionnaire étymologique et explicatif de la Langue française,** et spécialement du langage populaire, par Charles Toubin, officier de l'Instruction publique. Macon, Protat frères, imprimeurs, 1885.

Je n'ai sous les yeux que le spécimen (47 pages) de ce glorieux dictionnaire « publié aux frais de l'auteur »[1], mais par cet échantillon on peut juger de la pièce tout entière. Il comprend (c'est M. Toubin qui nous en avertit) : 1° L'introduction de l'ouvrage; 2° un extrait du chapitre des préfixes français, *sujet qui n'a pas encore été traité,* du moins à ma connaissance; 3° un extrait du chapitre des suffixes, matière *également encore peu (sic)* étudiée; 5° un court extrait du chapitre des variantes phonétiques; 5° un certain nombre de mots pris dans le dictionnaire et tous empruntés à la lettre A. »

Il est dit dans l'introduction que Diez, Littré, Scheler, Brachet et autres sont les représentans attardés d'une école étymologique surannée. Pourquoi? parce qu'ils ont négligé le celtique, qu'ils n'ont pas assez tenu compte du sanscrit et n'ont eu aucune notion du *grèc-marseillais.* C'est dans ce troisième élément tout à fait méconnu que ces philologues auraient trouvé les étymologies de « *aloyau*, *amphigouri*, *poisson*, *d'avril*, *brimer*, *brioche*, *margot*, *marotte*, etc. » Quant au celtique, on ne se doute guère de tous les jolis mots, de toutes les gracieuses locutions que nous lui devons; en voici quelques-uns et quelques-unes : « *Carotte* (tromperie), *claquer* (mourir), *croquemort*, *fesse-mathieu*, *gueule enfarinée*, *écorcher le renard*, *roublard*, etc. » Le sanscrit nous a donné des vocables qui ne sont pas moins élégants, comme « *boulotter* (manger), *chouriner*, *Jean-foutre*, *gobichonner*, *pioupiou*, *roupiller*, *supercoquentieux* »; j'en passe, et des meilleurs. Il y a aussi certaines locutions populaires dont nous n'avions jamais jusqu'ici soupçonné l'origine, mais M. T. est venu, et il verse partout des torrents de lumière. Par exemple, pourquoi dit-on « tirer les vers du nez à quelqu'un? » — « C'est parce que les magistrats romains chargés d'interroger les accusés, cherchaient à leur tirer les vères (*vera,* les choses vraies) ou en d'autres termes à leur faire dire la vérité. » — « Si nous disons *dégommer* des fonctionnaires incapables, c'est que nos aieux les Francs *décomaient* ou tondaient leurs rois pour les déposer. » Après cette réjouissante et plus que fériale introduction, M. T. passe aux principaux préfixes et suffixes français auxquels je renvoie le lecteur, s'il veut s'épanouir l'âme et la rate.

Mais là où M. T. est tout à fait merveilleux, unique dans son espèce, là où il se surpasse lui-même, c'est dans la cinquième partie de ce spécimen. Il est difficile de rien lire de plus fort. *Avec* vient de *avectus*, *amende* de *amanda*, celle qu'on doit aimer (suit une explication fantastique); *âne* dérive du sanscrit *âs*, s'asseoir, et du suffixe dimi-

1. Il comprendra environ 800 à 900 pages, en trois fascicules dont le premier doit paraître le 15 octobre 1885.

nutif *inus;* proprement petite monture ; — *Anglais* = créancier est une corruption du mot *anglet* = petit compte chez un débitant ; *arbitre* a été fait avec deux mots sanscrits, *ar* qui représente *hala*, terre, et *bid,* partager. Il faut rejeter l'étymologie *ad podium,* ou *appodiare* pour appuyer : ce verbe est dû au sanscrit *upa*, sous, et *dâ,* mettre, poser. — « *Assaisonner*, dit encore M. T., selon Littré, Scheler, Bouillet et Brachet, vient de *saison,* malgré la différence des sens. A mon avis, de *ad,* contre, et *saties* ou *satias*, satiété. » Je recommande encore les trouvailles suivantes : *aucun* de *alius ac unus*, *avril* du sanscrit *âpya*, aqueux, humide; *âtelier* du sanscrit *âstâ*, réunion, et surtout l'étymologie du français populaire « *abouler*, » lequel dérive du latin *ab,* hors, et *olla,* marmite, exactement « tirer de la marmite; étymologie qui paraît à l'auteur « avoir l'avantage d'être en parfaite harmonie avec le rôle si important de la marmite dans la vie et le langage des peuples. » Je crois qu'après celle-là il est temps de tirer l'échelle.

M. Toubin peut avoir été un bon professeur d'histoire, mais pour qu'il devienne philologue même médiocre, il lui reste à apprendre et à désapprendre beaucoup de choses.

A. DELBOULLE.

---

167. — **Les origines du catholicisme moderne.** La contre-révolution religieuse au XVIe siècle, par Martin PHILIPPSON, professeur à l'Université de Bruxelles. Paris, F. Alcan, 1884, XI, 618 p. In-8. Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Philippson est un travail de vulgarisation des plus sérieux, fourni par un écrivain qui a fait ses preuves sur le terrain de l'histoire du XVIe siècle aussi bien que sur celui des temps plus modernes. Il a pu se débarrasser par conséquent de tout appareil trop érudit, sans s'exposer pour cela à être traité de superficiel. Le premier titre de son ouvrage *(Origines du catholicisme moderne)* indique plus exactement que le titre principal, le but et l'étendue du livre de M. Ph., car l'auteur n'y a point traité la contre-révolution religieuse du XVIe siècle en son entier et n'a point eu l'intention de le faire. A vrai dire, son travail nous offre plutôt le tableau du choc violent des idées religieuses et politiques, engagées alors dans une lutte inexorable, qu'il ne nous initie aux faits historiques, aux détails de la répression de l'hérésie, telle qu'elle fut organisée par les papes et les principaux souverains catholiques de cette époque. On ne trouvera donc dans son volume ni le récit des guerres de religion en France, ni celui du règne de Marie Tudor, ni les efforts des Habsbourgs pour détruire le « protestantisme dans leurs États, ceux de Philippe II aux Pays-Bas, ceux des Dasa catholiques en Pologne, etc., bien que tout cela fasse partie de la contre-révolution religieuse au XVIe siècle. » Ce n'est pas, bien entendu, un reproche que nous adressons à M. Ph., puisqu'il était libre de tracer le programme de

son travail à sa guise, mais nous aurions désiré que son titre fût un peu plus explicite à cet égard.

Les *Origines du catholicisme moderne* se divisent en trois livres. Le premier s'occupe des préparatifs à la grande lutte contre le protestantisme, de la création d'une série d'ordres monastiques nouveaux, destinés à remplacer les anciennes corporations religieuses du moyen âge, bénédictins, dominicains, franciscains, etc., dont l'action ne semble plus, à bon droit, suffisamment efficace en cette crise dangereuse. Après avoir rapidement exposé les origines des capucins, des théatins, des frères de Saint-Jean-de-Dieu et autres congrégations d'importance secondaire, M. Ph. consacre à peu près exclusivement ce premier livre à la Société de Jésus, à laquelle l'Église du XVI[e] siècle dut, en bonne partie, son salut et qui, sachant user de moyens d'influence nouveaux, négligeant les vains exercices de piété monastique, pour s'emparer de la jeunesse et gagner les classes dirigeantes, réussit, dans l'espace d'un demi-siècle, à refouler l'hérésie et à raffermir le Saint-Siège, en se le soumettant à elle-même. M. Ph. parle de cet ordre célèbre en historien ; c'est dire qu'on trouvera dans ces pages de son volume un exposé exact et fidèle des vues de son fondateur, de ses méthodes, de l'organisation intérieure des Jésuites, une analyse pénétrante et judicieuse des raisons de son succès, mais ni un panégyrique, ni un réquisitoire.

Le second livre est consacré à l'histoire de ce second « pilier de la foi » au XVII[e] siècle, comme l'ont appelée certains admirateurs, de la Très-Sainte-Inquisition, et à son tribunal redoutable. C'est en Italie que M. Ph. nous la montre d'abord, écrasant également les réformateurs et les disciples de la libre-pensée, s'attaquant aux princes, comme aux plus hauts dignitaires de l'Eglise, avec une inflexible rigueur, puis se développant, en Espagne comme instrument de domination politique et devenant le levier principal de l'absolutisme d'un Philippe II. C'est grâce à l'Inquisition, que l'Europe méridionale ne resta pas longtemps en proie à la contagion qui lui était venue du nord et qu'elle put fournir, après quelques années de crise intérieure, la base solide pour les opérations agressives de la contre-révolution religieuse. Il n'est que juste d'ajouter cependant que la tâche du mystérieux tribunal fut sérieusement facilitée par les dispositions morales de l'immense majorité des populations de race romane au milieu desquelles il a fonctionné surtout. Profondément et naturellement payennes, payennes encore aujourd'hui, malgré certaines apparences, après dix-huit siècles de catholicisme, elles ne pouvaient s'intéresser à des innovations religieuses qui venaient choquer à la fois et leurs idées et leur manière de vivre, et sans doute le protestantisme n'aurait jamais jeté que de faibles racines en Italie ou bien en Espagne, quand même la tolérance des maîtres du pays lui eût été acquise et quand bien même l'Inquisition n'eût pas été spécialement réorganisée pour le combattre.

Le troisième livre enfin est consacré tout entier au tableau des péri-

péties du Concile de Trente. Après tant de récits sur cette célèbre assemblée. M. Ph. a su être intéressant et parfois renouveler la matière dans les chapitres qu'il lui consacre. Il juge, à notre avis, les travaux, les efforts, les luttes ouvertes et secrètes qui forment l'histoire du Concile, avec une équité parfaite. L'entente avec les protestants était exclue par la composition même de l'assemblée, par les influences politiques qui la dominaient, par l'impossibilité de trouver à ce moment un terrain sur lequel on eût rétabli l'union que bien peu désiraient encore au fond des âmes. Ce qui fait l'importance du concile de Trente, c'est la lutte au sein même de l'Église, ce sont les essais de réforme émanant de l'épiscopat et des souverains temporels encore fidèles, c'est enfin la concentration officielle des forces du catholicisme sous une direction unique et absolue. Depuis un âge d'homme les doctrines étaient vacillantes, les plus pieux parmi les défenseurs du passé avaient ouvertement exprimé bien des doutes, s'étaient accommodés de bien des concessions. Désormais l'ère des incertitudes et des accommodements avec l'ennemi était fermée. Les canons formulés par le Concile, montraient à tous, prêtres et laïques, quelle était la foi de l'Eglise. Il fallait être catholique ou ne pas l'être; ceux dont la conscience ou l'intelligence regimbait contre la règle nouvellement formulée, étaient retranchés provisoirement du corps de l'Eglise, sauf à être recherchés plus tard par le bras séculier et forcés à rentrer au bercail. En même temps la papauté, triomphant enfin de la théorie de la suprématie des conciles, reconnue comme la maîtresse dans l'Eglise, organisait plus strictement la hiérarchie ecclésiastique, la moulait avec l'aide des Jésuites et faisait des nouveaux séminaires épiscopaux comme des pépinières d'ardents lévites. Elle réussissait même à réduire, au moins dans les contrées de l'Europe centrale et septentrionale, le désordre des mœurs dans le clergé séculier et régulier, dont le scandale avait été pour une si forte part dans l'explosion de la Réforme. Ce ne fut pas l'œuvre d'un jour ni d'une génération, mais à la fin du siècle l'écart est déjà bien considérable et le progrès continue partout durant le siècle suivant.

C'est maintenant seulement que le catholicisme est outillé, pour ainsi dire, pour une lutte nouvelle, maintenant que les Habsbourgs et les Valois ont fait leur paix avec l'Eglise, que les souverains temporels, par l'influence de leurs confesseurs jésuites, sont disposés à joindre leurs efforts à ceux du Saint-Siège, que commence la contre-révolution religieuse et politique proprement dite. Elle remplira le dernier tiers du XVI[e] et la première moitié du XVII[e] siècle et ses étapes sont marquées par les noms de Charles IX, de Philippe II, de Marie Tudor, Ferdinand II, Louis XIV et Jacques II d'Angleterre. C'est une mêlée sanglante, où de part et d'autre, l'héroïsme est mélangé de cruauté, où les dévouements les plus dignes d'admiration se rencontrent à côté des perfidies les plus lâches et des plus infâmes trahisons. Mais tous ces efforts en sens contraire restent à peu près inutiles au fond. Quand le dix-huitième siècle

s'ouvre sur la décadence de l'hégémonie française, les limites religieuses en Europe sont encore à peu près celles que fixait déjà le concile de Trente. Quelques contrées, à peu près perdues, ont été regagnées par l'Eglise, quelques autres ont réussi définitivement à s'émanciper, malgré ses efforts contraires, mais au fond la situation reste ce qu'elle est encore aujourd'hui, le nord de l'Europe est protestant et le sud est catholique, tandis qu'au centre du continent les deux cultes se mêlent dans des proportions diverses.

Ce sont là les considérations générales qui sont comme l'essence et le résumé du livre de M. Ph. Désintéressé dans le conflit plus immédiat des croyances rivales dont il nous a décrit la lutte, l'auteur n'en est pas moins — et ne s'en cache pas — un adhérent convaincu de la liberté politique et religieuse; il s'en exagère même peut-être la puissance et, si ces matières ne sortaient pas en définitive un peu du cadre de la *Revue*, je serais tenté de combattre sa manière de voir sur la défaite prochaine réservée à la puissance de l'Eglise par la force croissante de la pensée libre à travers le monde. Mais cette manière de voir ne l'a nullement empêché de traiter une matière difficile avec le calme acquis par un historien critique. Il a consulté les plus récents travaux de l'érudition contemporaine sur chacun des chapitres qu'il a traités ; les publications et les recueils de documents de Doellinger, Druffel, Friedrich, Huber et Maurenbrecher sur le concile de Trente, sur les Jésuites, etc., ont été soigneusement mis à profit par l'auteur, et si les critiques d'une certaine école ne signaleront pas son volume sans un vif déplaisir, si l'on a même ouvert déjà contre lui, dans certains organes de publicité, une campagne plus riche en invectives qu'en arguments scientifiques, aucun adversaire loyal ne pourra lui reprocher d'avoir torturé des textes, falsifié des sources, ou sciemment négligé des témoignages contraires, comme il arrive trop souvent, sur ces polémiques, où l'esprit de secte envenime les discussions les plus inoffensives en elles-mêmes. Aussi souhaitons-nous au travail du jeune professeur de Bruxelles un accueil favorable en France, où il pourra ramener certains esprits plus modérés, dans les deux camps, à une appréciation plus saine et plus impartiale de l'époque importante qu'il nous décrit [1].

R.

---

1. Nous signalons en passant quelques fautes d'impression, relevées à la lecture. P. 69, lisez *Valteline* pour *Valtelline*. — *B.* 163, l. *fondaco* pour *foudaco*. — P. 269, l. *Bohorques* pour *Bohorgnes*. — P. 336, ligne 5, manque le mot *si*. — P. 436, l. *Miscellanea* pour *Miscaellnca*. etc. etc.

VARIÉTÉS

L'acte de décès de Scipion Du Pleix.

On a jusqu'à ce jour ignoré la date précise de la mort de S. Du Pleix. Guy Patin annonce en ces termes bien vagues la mort de son ancien ami (Lettre à Falconet du 25 avril 1661) : « Le bonhomme Scipion Du Pleix, historiographe de France, âgé de quatre-vingt-onze ans, est mort dans sa maison de Condom. Il y avoit fort long-temps que je le connaissois; je l'avois ici traité bien malade l'an 1625; il y avoit déjà sept ans que j'étois de ses amis. Il a bien travaillé toute sa vie et n'a pas eu grande récompense. » Cinq jours plus tard, l'auteur de la *Muse historique* disait (Lettre du samedi 30 avril, tome III, p. 346-347 de l'édition Livet, 1878) :

Ce n'est point, icy, l'Epitaphe
De ce docte historiographe,
Scipion Du Pleie, de Condon,
Qui de bien écrire eut le don
. . . .
Ce grand et fameux Scipion
Qui subit son heure fatale
Dans sa propre ville natale,
Fort regreté des habitans,
Agé de plus de nonante ans.

En regard de cet éloge, on a imprimé en manchette : « il mourut vers la fin de mars. » La *Gazette* du 23 avril se rapproche un peu plus de la vérité; elle met la mort du S. Du Pleix au 15 mars. Cette mort arriva le 5 du même mois, comme nous l'apprend le document suivant que me communique un zélé et savant chercheur, M. Joseph Gardère, bibliothécaire de la ville de Condom :

« Ce cinquiesme mars 1661 est decede Monsr Maistre [en abrégé] Scipion Dupleix, conseiller du Roy en ses conseils destat [*sic*] et privé, grand historiographe de France, home de grande vertu et tres grand deffenseur de la religion Catholique, Apostolique, Romaine, aagé de quattre vingtz dix ans [1], ayant receu avant sa mort tous les sacremens necessaires de l'Eglize avec une tres grande pieté et devotion. Son corps a esté enterré dans l'eglize St Nicolas de la presente [en abrégé] ville joignant le banq des Messrs du Presidial.

J. LAFITE [C'est la signature du Vicaire].

On lit encore dans le *Registre des baptesmes, mariages et mortuaires pour la paroisse de Saint-Pierre de Condom :*

« Ce septiesme mars 1661 a este faicte l'Oraison funebre de feu

1. Et non 91, comme l'ont écrit Loret et Patin. La date de la mort du nonagénaire nous donne l'année de sa naissance, 1571.

Mr Dupleix qui fut enseveli le cinquiesme du present, par le R. P. Colin, prebstre [en abrégé] de l'Oratoire et regent philosophe dans le college de Condom. Lad. [icte] oraison funebre a este preschée dans la grande chere de Saint-Pierre. »

Voici le titre de cette pièce rarissime dont un exemplaire est conservé dans la bibliothèque de Condom : *Oraison funèbre de monsieur Scipion Dupleix, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, historiographe de France, prononcée, deux jours après son deceds* [1], *dans l'église cathédrale de Condom, par le Révérend Père Mathieu Colin, prestre de l'Oratoire, le 7 mars 1661.* (Agen, Jean Gayau, petit in-4°.)

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — *Testament de Blanche de Navarre.* — C'est d'après les documents des Archives des Basses-Pyrénées que M. Léopold Delisle a publié le *Testament de Blanche de Navarre, reine de France* (Paris, 1885, grand in-8° de 64 pages. Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'île de France*, t. XII). L'excellent éditeur a très bien fait ressortir l'importance de l'acte du 18 mars 1396 (n. s.) et des deux codicilles du 20 du même mois et du 10 septembre 1398. Il faut, dit-il, les lire en entier pour se faire une idée du luxe et du genre de vie d'une reine douairière au xive siècle, pour juger des rapports qu'elle entretenait avec les membres de sa famille, avec les officiers, les dames, les serviteurs et les servantes de sa maison. Ils méritent aussi d'être étudiés en détail, ajoute-t-il, pour y relever une foule d'indications précieuses sur des objets d'art, de costume et d'ameublement, principalement sur des livres. La reine Jeanne possédait, en effet, une remarquable bibliothèque, dont elle partagea les volumes entre ses parents, ses amis et ses serviteurs. Elle a droit d'occuper une des premières places parmi les princesses du moyen âge qui ont aimé les livres. M. Delisle nous apprend que le psautier si célèbre de Leyde appartint à la veuve du roi Philippe de Valois depuis 1350 jusqu'en 1398, qu'il avait été d'abord entre les mains de saint Louis et qu'il fut, au xve siècle, possédé par les ducs de Bourgogne. L'éminent critique n'a pas annoté le testament et les codicilles, mais il a mis à la fin de sa très curieuse brochure (p. 56-64) une excellente *Table* qui permet de retrouver facilement toutes les mentions se rapportant à un établissement, à un personnage et à un genre d'objets.

— En même temps a paru le *Discours prononcé à l'Assemblée générale de la Société de l'Histoire de France, le 26 mai 1885*, par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, président de la Société (Paris, librairie Renouard, 1885. Grand in-8° de 60 p.). Les 29 premières pages sont occupées par le *Discours* même; le reste est un *Appendice* relatif aux pièces contenues dans l'Antiphonaire de Pierre de Médicis, à la Laurentienne, volume que M. Delisle a pu examiner pendant son récent séjour en Italie. Le discours contient de fort intéressants détails sur l'inappréciable recueil de la collection de Florence, ainsi que sur diverses pièces originales

1. Cette mention révélatrice n'avait pas été remarquée, et dans un recueil publié à Condom même par un Condomois, 300 ans après la mort de S. Du Pleix, on s'est contenté d'indiquer la date approximative « en mars », tout en citant l'oraison funèbre qui établit si nettement la date véritable.

offertes à la Bibliothèque nationale par MM. Ramé, Chassaing et surtout par la famille de Bastard. Signalons, de plus, en ce discours si plein de choses, deux sympathiques et ressemblants portraits de MM. Lacabane et Ravenel. — T. DE L.

— *Histoire de Saint-Bonnet-le-Château.* — En attendant qu'ici on rende compte avec les développements convenables de l'important ouvrage dont j'ai sous les yeux le premier volume, je voudrais le recommander en deux mots à tous ceux de nos lecteurs qui recherchent les monographies bien faites (*Histoire de Saint-Bonnet-le-Château d'après les manuscrits conservés aux archives locales et départementales, avec six vues hors texte, trente phototypographies et la reproduction des principales pièces originales*, ouvrage publié en collaboration par deux prêtres du diocèse de Lyon. Tome I, Paris, Alph. Picard; Lyon, Vitte et Perrussel; Saint-Etienne, Chevalier, 1885. Grand in-8° de XXXVIII-560 p.). Ce tome I contient, outre une *préface* qui fait très bien connaître le plan et les idées des deux auteurs, quatre études intitulées : *les origines; la féodalité; l'organisation religieuse et la vie civile à Saint-Bonnet-le-Château, au XIVe siècle; construction de l'église, Saint-Bonnet au XVe siècle.* Ces quatre parties sont suivies de vingt pièces justificatives qui, jointes à divers extraits et diverses analyses répandus dans le volume, donnent pleinement le droit aux auteurs de dire ceci (p. XVXVII) : « Nous désirions, avant tout, soustraire à la ruine, qui les menaçait, les documents de nos Archives. Toute fausse modestie mise à part, nous pouvons nous rendre le témoignage que ce but est à peu près atteint par la publication même de notre livre. » Les mêmes auteurs ont pu dire avec non moins de justice (p. XXXIV) : « L'Histoire générale ne peut plus être écrite désormais qu'en s'appuyant sur l'Histoire particulière et locale, rédigée scrupuleusement d'après les sources. Notre livre, envisagé à ce point de vue, apporte donc une contribution consciencieuse à l'Histoire générale. » L'Histoire de Saint-Bonnet-le-Château est imprimée sur beau papier et ornée de remarquables gravures. C'est un ouvrage de luxe en même temps qu'un ouvrage d'érudition. Au risque de commettre une indiscrétion, j'apprendrai à mes chers lecteurs que les deux savants travailleurs auxquels nous devons une publication faite avec tant de soin et tant de talent, sont M. le chanoine JAMES CONDAMIN, docteur en théologie et docteur ès-lettres, et M. l'abbé FRANÇOIS LANGLOIS, curé de Saint-Bonnet. — T. DE L.

— *L'Oratoire et la Révolution.* — L'étude de M. A. M. P. INGOLD, prêtre de l'Oratoire (Paris, Poussielgue, grand in-8° de 102 p.) renferme beaucoup de choses nouvelles qui sont très bien exposées. L'auteur, qui est un de nos chercheurs les plus intrépides, a utilisé diverses pièces inédites, les unes tirées de nos grands dépôts publics, les autres de diverses collections particulières (parmi ces dernières on remarque des extraits de la correspondance de Grégoire, communiqués par notre collaborateur, M. A. Gazier). Il a aussi utilisé, sans parler de tels ou tels ouvrages qu'il rectifie ou complète, comme le *Daunou* de M. Taillandier et le *Tabaraud* de M. Dubédat, un grand nombre de plaquettes rarissimes dont, en sa double qualité d'excellent bibliographe et de bibliothécaire de l'Oratoire, il a eu particulièrement connaissance. Parmi les personnages qui figurent dans la consciencieuse et vivante étude de M. l'abbé Ingold, signalons Dotteville, Gaudin, l'adversaire du célibat, Fouché, qui — on l'oublie trop souvent, — n'a jamais été engagé dans les ordres, Joseph Lebon, ordonné prêtre en 1789 et dont, dès 1785, le dernier supérieur de Juilly, le P. Mandar, avait tracé un portrait si caractéristique, le précepteur de Victor Hugo, Larivière, qui, quoiqu'en ait dit le grand poète, n'était pas un *ancien prêtre de l'Oratoire*, car il n'était que *confrère laïque*, ainsi que beaucoup d'autres prétendus Oratoriens au sujet duquel on a commis tant d'erreurs, etc. Le travail de M. l'abbé Ingold devra désormais être consulté par tous ceux qui voudront sérieusement étudier l'histoire de la révolution. — T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 septembre 1885.

M. Desjardins appelle l'attention de l'Académie sur une publication récente de M. Saige, conservateur des archives de la principauté de Monaco, qui intéresse par plusieurs côtés l'histoire de France. C'est une brochure in-4°, intitulée : *Rapport à Son Altesse Sérénissime monseigneur le prince souverain de Monaco, sur la publication des documents historiques extraits des archives de la principauté de Monaco.*

M. Bergaigne communique à l'Académie une lettre qu'il a reçue de M. Aymonier. Cette lettre est datée de Quin-hon, le 21 juillet. Malgré les difficultés que lui crée la situation troublée de l'Annam, M. Aymonier a visité plusieurs provinces et y a relevé un certain nombre d'inscriptions nouvelles, les unes sanscrites, les autres tchames. Une des inscriptions sanscrites est bouddhiste. M. Aymonier continue aussi ses études sur la race tchame, dont la domination a précédé celle des Annamites sur une partie de la côte orientale de l'Indo-Chine.

M. Dieulafoy, complétant ses communications sur les fouilles qu'il a faites en Susiane, fait connaître les nouvelles qu'il a reçues de ses collaborateurs, MM. Rabin et Houssay. Ces messieurs, forcés par la chaleur de quitter le pays pendant quatre mois, se sont rendus à Ispahan, en passant par Mal-Amir, Ram-Hormuz, Chaponz, Chiraz, Nakhcè-Roustem et Persépolis. A Mal-Amir, ils ont photographié les bas-reliefs et les inscriptions de Kaleh Faraoun (la forteresse de Pharaon) et de Chekiasft Salmon (la grotte de Salomon), qne l'on ne connaissait encore que par des croquis très imparfaits. Ces bas-reliefs représentent des personnages vêtus de l'ancien costume élamite. Les vêtements qui y sont figurés, ont la plus grande analogie avec ceux du roi noir découvert dans les ruines des palais susiens. A Chapour ont été prises les photographies des bas-reliefs sassanides, également inédits. Enfin, et ce point est le plus important, M. Babin, sur des indications réitérées et précises de M. Dieulafoy, a pu faire élever devant le tombeau de Darius, situé à Nakhchè-Roustem, un échafaudage haut de 20 m. et photographier le testament du grand roi achéménide. Jusqu'à ce jour, ce document du plus haut intérêt historique n'avait pu être copié, à raison de sa position, que d'une façon très incomplète. M. Dieulafoy, à son premier voyage, l'avait examiné en se faisant suspendre à l'extrémité d'un cable, mais il n'avait pu, dans cette position, manœuvrer sa chambre noire. L'échafaudage a permis, en outre, de découvrir sept inscriptions inédites, cachées sous un enduit calcaire. En faisant tomber cet enduit, on a vu apparaître les inscriptions, colorées en bleu turquoise. M. Dieulafoy pense que la coloration des caractères gravés, destinés à être vus de loin, était un fait général, mais que dans les autres inscriptions, non protégées comme celle-ci par un enduit, la couleur a été effacée par le temps.

M. Deloche donne une seconde lecture de son mémoire sur les monnaies frappées au nom du roi Théodebert Ier.

M. Léon Lallemand lit un travail intitulé : *Un Chapitre de l'histoire de l'enfance abandonnée : les Enfants trouvés en France du* xe *au* XVIIe *siècle*. Au moyen âge, la plupart des seigneurs justiciers exerçaient, dans leurs domaines, les droits d'épave et de déshérence : ces droits entraînaient l'obligation corrélative d'entretenir et d'élever les enfants trouvés. Ils s'acquittèrent plus ou moins exactement de ce devoir, mais leur obligation fut toujours reconnue en droit, et le parlement intervint parfois pour les contraindre d'y satisfaire. Dans certaines villes, particulièrement en Dauphiné et dans le nord de la France, où les seigneurs n'avaient pas les droits d'épave et de déshérence, l'entretien des enfants trouvés était une des charges de la communauté des habitants; on trouve souvent dans les comptes municipaux l'indication des dépenses que les villes s'imposaient pour cet objet. Les hôpitaux, en principe, ne recevaient pas les enfants trouvés; mais, à partir du XIIe siècle, on voit souvent les seigneurs ou les villes passer avec les hôpitaux des traités par lesquels ceux-ci se chargent, moyennant une rente en argent, de l'entretien des enfants. De plus, un grand nombre d'hôpitaux, placés pour la plupart sous l'invocation du Saint-Esprit, furent fondés spécialement en faveur des enfants trouvés. Les textes parlent souvent d'une fenêtre extérieure où les enfants étaient déposés et recueillis; mais presque jamais, en France, il n'est question des tours, qui paraissent n'avoir existé qu'en Italie. En somme, bien avant saint Vincent de Paul, des mesures étaient prises presque partout pour assurer l'existence et l'éducation des enfants trouvés : Vincent a eu le mérite de donner une impulsion plus vive à cette forme de l'assistance publique, dans un moment où la misère générale la rendait plus nécessaire que jamais, mais il ne l'a pas créée.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Leblant : SCHOEBEL (Ch.), l'*Histoire des origines et du développement des castes de l'Inde* (publication de la Société académique indo-chinoise).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

schichte. I. Zum Zeitalter Friedrichs des Grossen; II, ein angeblicher Brief des Freiherrn von Stein; III, zur Maria-Stuart-Frage (polémique contre Koser et Max Lehmann). — Stoll, Zur Ethnographie der Republik Guatemala (Il valait mieux intituler le livre « zur Linguistik »). — Czoernig, die ethnologischen Küstenverhältnisse des österreichischen Küstenlandes (nombreux renseignements et bonne carte). — Steub, Bilder aus Griechenland (ce n'est pas le meilleur livre de l'auteur, beaucoup de choses vieillies ou peu intéressantes). — Rich. Freund, das lübische eheliche Güterrecht in ältester Zeit (n'est pas réussi). — Plüss, Vergil und die epische Kunst (l'auteur aime son poète, mais il le met au dessus d'Homère et ne voit pas ses faiblesses; son livre ressemble à une conférence improvisée; il est extraordinairement diffus et offre beaucoup d'inégalités; il offrira néanmoins de nombreux matériaux à l'interprétation de l'Enéide). — Claudiani Mamerti opera, rec. Engelbrecht (travail difficile fait avec le soin le plus louable). — Boltz, die Kyklopen, ein historisches Volk (les Cyclopes seraient les Sicules; l'auteur n'a pas lu les mythologues modernes; son livre a valu quelques heures de gaieté à son critique). — Kuhnert, Statue und Ort in ihrem Verhältniss bei den Griechen (soigné, écrit avec bon sens, très instructif).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36, 5 septembre 1885 : O. Ritschl, Cyprian von Carthago und die Verfassung der Kirche (Böhringer). — M. Carrière, Aesthetik. (W. Scherer : livre distingué, plein d'observations sûres et fécondes; 3e édition). — Rosenthal, Vier apokryphische Bücher aus der Zeit und Schule R. Akibas. (Steinschneider : clair, correct, méritait d'être publié.) — von Bradke, Dyaûs Asura, Ahura Mâzda und die Asuras. (Kaegi : travail important pour l'interprétation du Véda et l'histoire de la religion, indo-germanique.) — Ἀριστοτέλους περὶ ποιητικῆς, p. p. Vahlen, 3e édit. (Susemihl : quoi qu'on puisse critiquer dans cette publication, on ne peut nier sa valeur extrême.) — K. Engel, Zusammenstellung der Faust-Schriften vom XVI Jahrhundert bis Mitte 1884, 2e édit. (R. M. Werner : soigné, utile, intéressant). — Orthographia gallica, aeltester Tractat ueber französische Aussprache und Orthographie. p. p. Stürzinger. (Morf : travail qui a été fait avec la plus grande conscience et une excellente méthode.) — Seeliger, das deutsche Hofmeisteramt im späteren Mittelalter. (Wenck : petit écrit plein de choses et très recommandable.) — von Zwiedineck-Südenhorst, die Politik der Republik Venedig während des dreissigjährigen Krieges. II. Die Befreiung des Veltlin und der Mantuaner Erbfolgekrieg. (Gindely : répond au premier volume par l'étendue des recherches. par l'impartialité et la sagacité du jugement.) — Bratuschek, die Erziehung Friedrichs des Grossen (Wiegand : comble une lacune dans la littérature « frédéricienne ») — Roches, Trente-deux ans à travers l'Islam 1832-64, II, Mission à la Mecque, Bugeaud en Afrique. (J. Schmidt.) — Neumann und Partsch, Physikalische Geographie von Griechenland mit besonderer Rücksicht auf das Altertum. (Lolling : sera très utile.) — Steub, Bilder aus Griechenland (études, les unes vieillies, les autres plus récentes et superficielles, à recommander aux amis des lectures faciles)— F. Hoffmann, Kritische Studien im römichen Rechte. (Regelsberger : six études critiques qui témoignent d'un esprit large, d'une grande lecture et d'un jugement indépendant.) — Mitteilungen des K. K. Kriegsarchivs. Wien, II, III.

Berliner Philologische Wochenschrift, 5 septembre 1885, n° 36 : G. Schneider, Die Platonische Metaphysik auf Grund der im Philebus gegebenen Prinzipien in ihren wesentlichen Zügen dargestellt (P. v. Gizycki). — G. Cozza Luzi, Della geografia di Strabone. Frammenti scoperti in

membrano palimpseste (Detlefsen : fragments d'un palimpseste grec de Grotta-Ferrata, contenant des parties des livres 8, 10 et 17 de Strabon). — GILLISCHEWSKI, Scidae Horatianae (W. Mewes : critique des corrections proposées par Lehrs et Ribbeck à Hor. Epist. I, XIV). — CICEROS, Rede über das Imperium des Cn. Pompeius. Für den Schulgebrauch erklärt von A. DEUERLING (P. Dettweiler : « ganz unbrauchbar »). — C. IULII CAESARIS, Commentarii de bello gallico, in usum scholarum rec. M. GILTBAUER (R. Schneider). — M. GILTBAUER, Philologische Streifzüge (R. Schneider : contient des recherches sur le texte du Bellum Gallicum, qu'il croit rempli d'interpolations). — S. PEINE, De ornamentis triumphalibus (E. Kroker : bon travail). — H. BRUNNHOFER, Ueber den Ursitz der Indogermanen (F. Spiegel : depuis l'abandon de l'ancienne théorie qui plaçait la demeure primitive des Indo-européens sur le plateau de Pamir, on a essayé de prouver qu'ils étaient originaires du nord de l'Europe ; O. Peschel, F. Müller et Brunnhofer se décident pour l'Arménie. Le critique considère cette théorie comme plausible. En terminant, il demande qu'on substitue à l'expression injuste d' « Indo-germains » celle d' « Indo-celtes »). — F. A. SPECHT, Geschichte des Unterrichtswesens in Deutschland von ein ältesten Zeiten bis zur Mitte des dreizehnten Jahrhunderts (C. Nohle : très intéressant). — Berliner Universitäts-schriften aus dem Jahre 1884 (E. CURTIUS, Athen und Eleusis ; P. JAHN, Quaestiones de scholiis Laurentianis in Sophoclem ; F. SPIRO, de Euripidis Phoenissis ; C. WERNICKE, de Pausaniae periegetae studiis Herodoteis ; M. EICHNER, Annotationes ad Lucretii Epicuri interpretis de Animae natura doctrinam).

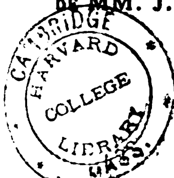
Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Dix-neuvième année 28 septembre 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS



Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Berliner Philologische Wochenschrift, 12 septembre 1885, n° 37 : Emil Urban, Vorbemerkungen zu einer Horazmetrik (W. Mewes : des observations fines). — O. Tüselmann, Quaestiones chronologicae Horatianae (E. Rosenberg : étude sur la chronologie du 4e livre des odes). — Anecdota oxoniensia Classical series. Vol. I. Part V. Harleian ms. 2610 collated and edited by R. Ellis (H. Magnus : ce volume contient la collation d'un ms. des Métamorphoses d'Ovide, I-III, 622, 24 épigrammes latines, la plupart inédites, et des gloses de basse époque sur Sidoine Apollinaire). — Cicéron, Discours contre Verrès, livre V de Suppliciis, publié par E. Thomas (P. Dettweiler : « Höchst beachtenswerte Arbeit... wertvolle Ausgabe »). — C. Neumann und J. Partch, Physikalische Geographie von Griechenland mit besonderer Rücksicht auf das Alterthum (R. Weil : ouvrage très utile, qui comble une lacune). — C. Lupi, nuovi studii sulle antiche terme pisane (E. Kroker : l'auteur ne connaît pas assez les résultats des fouilles de Pompéi, mais son étude est riche en détails nouveaux). — J. F. Cerquand, Copia, étude de mythologie romaine (R. Peters ne trouve qu'à blâmer dans cet essai). — Q. Esser, Beiträge zur gallo-keltischen Namenskunde (R. Thurneysen : étymologies risquées). — L. Havet, Eloquence et philologie (E. Heitz : intéressant comme signe de la transformation que subit en France la méthode du haut enseignement). — Berliner Universitätschriften aus dem Jahre 1884 : E. Krause, Quibus temporibus quoque ordine Virgilius eclogas scripserit ; G. Wartenberg, Quaestiones Ovidianae ; E. Trampe, de Lucani arte metrica.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 17, 15 août 1885 : Windelband, Beiträge zur Lehre vom negativen Urteil (Schuppe). — J. Keller, der Ursprung der Vernunft (Erdmann). — Th. Dufour, Giordano Bruno à Genève, 1579 (Sigwart : informations aussi importantes qu'intéressantes).

Nachrichten von der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften, n° 6, 22 juillet 1885 : H. Wagner, Patrokles am Kara Bugas ? Methodische Bedenken. — Bechtel, Ueber die urgermanische Verschärfung von *j* und *w*.

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 22 août 1885 : Schegg, Das Hohe Lied Salomo's von der heiligen Liebe für einen grösseren Leserkreis dramatisch bearbeitet und erklärt. (Ryssel). — Salmon, A historical introduction to the study of the books of the New Testament (Holtzmann). — Burk, Geschichte der christlichen Kirche bis zu ihrer Pflanzung auf deutschem Boden. (Bornemann : malgré ses défauts, mérite d'être lu par le grand public.) — Roth, die Einführung der Reformation in Nürnberg, 1517-1518 (Tschackert : travail très soigné, montre les efforts prudents du conseil pour introduire la Réforme à Nuremberg ainsi que ceux d'Osiander). — M. B. Lindau, Lucas Cranach (Tschackert ; montre dans Maitre Lucas à la fois le personnage important dans l'histoire de l'Eglise et le peintre de la Renaissance évangélique allemande.) — Creighton, A history of the Papacy during the period of the Reformation (Benrath : la tâche que s'est donnée l'auteur, a été heureusement exécutée). — Samuel Gobat, evangelischer Bischof von Jerusalem, sein Leben und Wirken meist nach seinen eigenen Aufzeichnungen. (Bassermann). — Hoelemann, Letzte Bibelstudien. (Löber).

— N° 18, 5 septembre 1885 : König, Falsche Extreme in der neueren Kritik des Alten Testaments (Kautzch). — Aubé, L'église

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — **28 septembre** — **1885**

Sommaire : 168. Bergaigne, Manuel pour étudier la langue sanscrite et Lanman, Textes sanscrits. — 169. Goblet d'Alviella, Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions. — 170. Kraner, L'armée romaine au temps de César, trad. par Baldy et Larroumet. — 171. De Ruble, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, III. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

168. — Abel Bergaigne. **Manuel pour étudier la langue sanscrite.** Chrestomathie — Lexique — Principes de grammaire. Paris, F. Vieweg, 1884, xiii-335 p. in-8.

— Charles Rockwell Lanman. **A sanscrit Reader,** with Vocabulary and Notes. Parts I and II. Text and Vocabulary. Boston, Ginn, Heath and C°, 1884, xx-293 p. in-8.

La France, qui a inauguré l'enseignement officiel du sanscrit en Europe, manquait jusqu'ici d'un livre élémentaire approprié à cet enseignement. Nous avions des textes et des grammaires et quelques essais peu heureux de lexicographie. Mais ces publications, parmi lesquelles il en est de fort estimables, étaient indépendantes les unes des autres et ne répondaient d'ailleurs qu'imparfaitement, chacune prise à part, aux exigences de la pratique. Pour un manuel pouvant servir de base aux leçons, parfaitement relié en toutes ses parties, à la fois limité aux besoins des commençants et complet dans l'intérieur de ces limites, nous étions absolument tributaires de nos voisins. C'est donc une lacune dont notre haut enseignement a souffert pendant soixante-dix ans, que vient de combler la publication de M. Bergaigne, et le livre n'aurait que ce mérite là, qu'il serait le très bien venu. Mais il en a d'autres encore : il est si parfaitement approprié au but proposé, à la fois si pratique et d'un niveau scientifique si élevé, qu'il fait plus que nous mettre au courant et que, à plusieurs égards, il pourra servir de modèle encore ailleurs, où jusqu'ici on était mieux outillé.

Comme l'indique le titre, le Manuel de M. B. comprend trois parties : un choix de textes, un lexique et une grammaire, et chacune de ces parties est si bien combinée, jusque dans les moindres dispositions, en vue des deux autres, que l'élève le moins préparé peut aussitôt les commencer de front, et que, dès le premier jour, sans perte de temps, rien qu'à suivre le livre, l'enseignement se trouve organisé.

Les textes comprennent : 1° 222 sentences morales empruntées aux *Indische Sprüche* de M. Böhtlingk. Ces stances sont souvent difficiles; mais elles ont l'avantage d'être courtes et complètes chacune en elle-

même. Elles ne laissent pas à l'attention le temps de se lasser, et constituent ainsi, malgré leur construction parfois compliquée, un excellent exercice de début pour des esprits déjà mûris et formés aux études classiques. L'auteur a d'ailleurs prévu toutes les difficultés matérielles qui pourraient arrêter le commençant. Tout ce que l'élève est censé ignorer — au début, M. B. ne lui suppose que la connaissance de l'alphabet, des règles générales d'euphonie et de la déclinaison en *a*, — lui est fourni par un double système de notes ingénieusement combinées. Ces notes qui, dans la suite, deviennent de plus en plus rares, apprennent en même temps à faire bon usage du lexique et de la grammaire et à s'y retrouver aisément; 2° un épisode du III° livre du Mahâbhârata, « le rapt de Draupadî », en 225 distiques, où le mètre *trishtubh* alterne avec le cloka ordinaire. Le texte est établi d'après les meilleures éditions : pour quelques endroits difficiles ou suspects, M. B. a eu recours aux manuscrits; 3° le v° acte de Çakuntalâ, d'après la recension bengalie publiée par M. Pischel. La *châyâ* des passages prâcrits a été retouchée de façon à rendre non seulement le sens, mais à serrer aussi de plus près les formes du dialecte vulgaire. Contrairement à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, et, en ceci, je ne puis que l'approuver, M. B. n'a pas donné de place dans son livre à la littérature et à la langue du Véda. Par contre, je regrette qu'il n'y ait pas admis quelques spécimens de prose continue, une fable ou deux du Pancatantra ou de l'Hitopadeça, écrites en style simple, et même quelques pages du Daçakumâracarita par exemple, avec leur abus des longs composés.

De même que les excellentes « Leçons de mots » de MM. Bréal et Bailly (1881-1885), le lexique est ordonné suivant l'etymologie. Autant que faire se pouvait, les dérivés sont placés sous leur primitif et celui-ci, à son tour, sous la racine. Les composés sont énumérés sous leur dernier terme. Ce procédé, qui serait inapplicable dans un dictionnaire complet ayant pour objet d'enregistrer les richesses de la langue, est excellent dans un vocabulaire restreint comme celui-ci, destiné avant tout à en faire saisir la structure. Grâce aux notes et aux renvois répandus dans tout le livre et particulièrement multipliés dans les premières pages, l'élève se retrouvera bien vite dans la disposition nouvelle, et il sera amplement dédommagé du léger surcroit de peine qu'elle lui aura donné au début, par le profit qu'il retirera de ce constant exercice d'analyse. En tout cas, cette ordonnance est en harmonie parfaite avec le caractère général du livre, qui est de réduire autant que possible le travail purement mnémonique au profit du travail réfléchi. J'ajouterai qu'en fait d'étymologies, M. B. a préféré pécher par excès de prudence. Ainsi, il n'a pas placé *duhitri* sous *duh*, ni *kula* sous *kar*, bien qu'il ait mis sous ce dernier *âkula*.

Pour la grammaire, M. B. a suivi en général M. Whitney, mais en opérant à son tour quelques changements notables et en imprimant surtout à son exposition un cachet très personnel. Cette exposition est à

un haut degré condensée et abstraite. Les exceptions peu compréhensives ou tout à fait particulières sont renvoyées au lexique. Les paradigmes sont réduits au juste nécessaire, l'auteur ayant, sans doute, jugé et avec raison, qu'il valait mieux laisser à l'élève le soin de les construire que de les lui livrer tout faits. M. B. est parvenu ainsi à renfermer en un petit nombre de pages une grammaire qui n'est élémentaire et incomplète que par rapport à des faits isolés ou rares, dont les textes choisis n'offraient pas d'exemples. Pour les faits généraux, pour tout ce qui concerne le mécanisme de la langue, elle est complète. Des changements introduits par M. B., les uns, et ce sont les moins heureux, paraissent n'avoir été faits que pour se rapprocher d'avantage des habitudes de nos grammaires classiques. Du moins je n'aperçois pas d'autre motif à la singulière distribution des noms en trois déclinaisons : 1° thèmes féminins en *â* et féminins dérivés en *i;* 2° thèmes en *a;* 3° tous les autres thèmes. Il est vrai qu'il n'y pas ou, plutôt, qu'il n'y a plus à cet égard de tradition demeurée intacte. Cependant, pour le fond, en ce qu'elle avait de rationnel, on avait conservé jusqu'ici l'ordonnance indigène, qui remonte pour le moins à Vopadeva; personne, surtout, ne s'était encore avisé de déposséder le masculin d'un rang qu'il occupe depuis qu'il y a une terminologie grammaticale en sanscrit. C'est pour une raison semblable que les verbes ont été distribués en deux conjugaisons. M. B. a certainement bien fait de ne pas s'en tenir à l'ordonnance hindoue des 10 classes. Mais je doute qu'il ait eu raison de simplement la supprimer. C'est disposer bien lestement d'une division sur laquelle repose le *Dhâtupâtha*, qui a pénétré largement dans nos grammaires et dans nos lexiques, qui, d'ailleurs, n'a de factice que l'ordre de ses divers termes et qui, comme nomenclature du moins, est indispensable dans une exposition complète du verbe sanscrit, si on ne veut pas recourir sans cesse à d'interminables périphrases. En tout cas, il eût fallu la remplacer, ce semble, par une distribution moins rudimentaire que celle de thèmes se terminant en *a* et de thèmes se terminant autrement. N'y aurait-il pas là un peu de *libido novandi?* — Une innovation plus profonde et introduite, celle-ci, en vue des études de linguistique comparative [1], est l'admission de la théorie de M. de Saussure sur les racines dissyllabiques. Je l'ai vu reprocher à l'auteur [2] comme n'étant pas à sa place dans un livre à l'usage des commençants. Je ne suis pas de cet avis. Une grammaire élémentaire du sanscrit n'est pas un rudiment qui s'adresse à des enfants. Présentée, d'ailleurs, comme elle l'est ici, cette théorie est inoffensive. Elle ne préjuge en rien la forme originaire des racines, et elle permet de présenter d'une façon plus compréhensive un grand nombre de faits essentiels de la langue. Si j'avais un reproche à adresser de ce chef à

1. Ce point de vue, du reste, est observé d'un bout à l'autre du livre. Le lexique contient un excellent choix de rapprochements avec les autres langues de la famille.
2. Dans l'*Academy* du 9 août 1884.

M. B., ce serait plutôt de n'être pas parvenu, malgré les plus louables efforts, à lui donner la précision didactique. Les pages qui en traitent, ont parfois l'allure d'une dissertation plutôt que celle d'un chapitre de grammaire.

J'ai déjà signalé la cohésion des diverses parties du Manuel de M. B., le soin minutieux avec lequel l'auteur a tracé à l'élève la voie qu'il devra suivre, toutes les qualités enfin qui rendent l'ouvrage éminemment propre à l'enseignement en commun, où il est essentiel que tout le monde avance du même pas. J'imagine qu'une classe doit marcher rondement et sûrement à suivre ce livre. Mais est-il également approprié à l'étude privée? M. B., qui a prévu le cas, recommande à l'élève qui s'y trouverait, de se conformer à ses indications ***aveuglément***. Le conseil n'était pas inutile, car le livre est une filière, dans laquelle il ne faut pas s'engager si on ne veut pas y passer jusqu'au bout. D'autre part, la direction, à n'en pas douter, est excellente. Seulement je me demande si c'est bien celle qui convient à l'autodidacte, au jeune homme déjà formé, qui prétend apprendre le sanscrit sans maître. J'en sais du moins qui auraient refusé de s'y soumettre et qui, à vingt ans, auraient préféré, sous une direction moins vigilante et au risque de quelques faux pas, se sentir les coudées plus franches [1].

Cette direction moins vigilante, l'élève isolé la trouvera dans le *Reader* de M. Lanman. Infiniment moins élaboré au point de vue des exigences d'un cours que le Manuel de M. B., le livre du savant américain soumet l'étude privée à une discipline moins rigoureuse, et se borne à lui fournir en grande abondance les secours dont elle peut avoir besoin. Le volume publié ne contient qu'un choix de textes et un glossaire. L'elève est censé muni de la grammaire de Whitney, dont le *Reader* est en quelque sorte le complément, et à laquelle il trouvera de nombreuses références presqu'à chaque ligne. Les conseils de l'auteur et les instructions, peut-être un peu minutieuses, pour le bon usage du livre, sont réunis dans l'Introduction et dans un Appendice final. En tête du volume se trouve une courte bibliographie destinée à orienter l'élève qui voudra pousser plus loin l'étude de la langue et de la littérature sanscrites. Le 2ᵉ volume contiendra les notes explicatives ainsi que des renseignements (apparemment fort étendus)de diverses sortes, littéraires, historiques et archéologiques. L'étudiant isolé aura ainsi sous la main, réunie en deux volumes et recueillie en vue de la complète élucidation des textes choisis, la substance de toute une bibliothèque. Déjà ces quelques détails suffiraient à montrer la différence qu'il y a entre le but poursuivi par chacun des deux auteurs, et combien de choses M. L. a dû admettre dans son livre, que M. B. a fait sagement d'exclure du sien.

---

1. L'impression est fort belle et la correction est irréprochable. En fait de fautes non relevées dans l'*errata*, je n'ai trouvé que ***Premières*** au lieu de ***Premiers***, à la 3ᵉ ligne de la Table des matières.

Les textes choisis par M. L. comprennent : les cinq premiers chapitres de l'épisode de Nala, du Mahâbhârata; 20 morceaux empruntés à l'Hitopadeça; six autres pris du Kathâsaritsâgara et d'assez longs extraits du Code de Manu: en tout 68 pages de textes en langue classique, parmi lesquels on regrette de ne pas trouver quelques spécimens de cette poésie lyrique et sentencieuse dont M. B. a fait un si judicieux usage. Le restant de la chrestomathie, 38 pages, consiste en textes védiques, à savoir : vingt-neuf hymnes ou fragments d'hymnes du *R*ig Veda; quatre morceaux de la Maitrâya*n*î Sa*m*hitâ; un de la Taittirîya Sa*m*hitâ; deux de l'Aitareya Brâhma*n*a; quatre du Çatapatha Brâhma*n*a; un passage du Nirukta et deux longs extraits du G*r*ihya Sûtra d'Açvalâyana. Tous ces morceaux sont bien choisis; ils sont intéressants par eux-mêmes; ils se complètent parfois les uns les autres; ils diffèrent de ceux qui se trouvent déjà dans d'autres recueils semblables; enfin, par suite du caractère même du livre, ils n'y sont pas aussi déplacés qu'ils le seraient dans celui de M. Bergaigne. Et, pourtant, je crois que M. L. eût mieux fait de les exclure, les hymnes du moins, et de les remplacer par des textes en langue classique. Ce n'est pas dans une chrestomathie qn'il faut faire connaissance avec le *R*ig Veda.

Les conséquences de ce mélange se révèlent aussitôt dans le glossaire. Celui-ci se compose en effet de deux parties distinctes : des mots dont l'interprétation est certaine et beaucoup d'autres dont l'interprétation ne l'est pas, et, ce qui est plus fâcheux encore, sans que l'étudiant soit averti, ne fût-ce que par un signe, de la différence. A part ce défaut, ce glossaire est fait avec beaucoup de soin, et M. L., tout en prenant pour base le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, y a mis beaucoup de travail personnel et indépendant. L'évolution du sens des mots a été l'objet d'une attention spéciale. La partie comparative est très riche et les matériaux en sont bien choisis. Les formes verbales, comme le comportait d'ailleurs la destination différente du livre, sont données d'une façon plus complète que dans le lexique, un peu trop maigre peut-être à cet égard, de M. Bergaigne. Par contre, il y a décidément excès dans la nomenclature des composés, que M. L. enregistre à leur rang, tous sans exception.

Imprimé avec une rare élégance sur un fort et beau papier à grandes marges, le *Sanskrit Reader* de M. Lanman est un véritable joyau typographique.

A. BARTH.

---

169. — **Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions,** leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions à l'Université de Bruxelles, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Bruxelles, librairie Muquardt, 34 p. in-8, 1885.

Le mérite de cet opuscule consiste en une série d'idées justes, de réflexions sages, énoncées sous une forme agréable et ingénieuse; son défaut est qu'il ne dit guère que ce que tout le monde sait ou devrait savoir et que l'auteur s'arrête au seuil même du sujet qu'il prétend aborder. C'est un ragoût bien composé; nous y retrouvons avec plaisir des viandes et des ingrédients de bonne qualité, mais nous regrettons qu'il n'y ait été fait usage que de recettes tombées depuis dix ans dans le domaine public.

M. Goblet d'Alviella, qui n'est point un savant, pas même un érudit, est, en revanche, un lettré d'une curiosité très éveillée et d'un jugement perspicace. Il réclamait depuis plusieurs années qu'une place fût faite dans le haut enseignement belge à l'étude des religions, envisagée en dehors des points de vue confessionnels; il était doublement désigné pour inaugurer un cours de cette nature après la publication de l'œuvre, extrêmement remarquable, qu'il a intitulée : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous* [1].

M. G. s'est proposé d'indiquer à ses auditeurs les principaux des préjugés qui tendent « à entraver l'application des méthodes scientifiques à l'étude des phénomènes religieux. » Le premier de ces préjugés est le préjugé *religieux* ou, plus exactement, du dogmatisme religieux, qui s'oppose à la fois à l'examen de la religion qu'on professe et à celui des religions étrangères, l'une étant considérée comme ayant un caractère divin, les autres, en revanche, comme plus ou moins diaboliques, sinon simplement inférieures ou dérivées. Le second préjugé est le préjugé *anti-religieux,* qui confond dans un mépris commun toutes les doctrines et tous les sacerdoces, parfois avec quelque indulgence pour le paganisme gréco-romain.

Un troisième préjugé est le préjugé *philosophique*, autrement dit « la préoccupation de trouver dans les faits la confirmation d'une doctrine arrêtée d'avance. » Ainsi la doctrine de Comte, exigeant que toute religion traverse successivement les trois phases du fétichisme, du polythéisme et du monothéisme. D'autres, à leur tour, présentent les diverses religions historiques « comme l'écho affaibli d'un monothéisme primitif. »

En quatrième lieu, il faut se garder des généralisations hâtives. Tel soutient que les religions ont été inventées par les prêtres, en constatant l'art de certains sacerdoces à maintenir des cultes caducs; un autre veut voir

1. Il est assez bizarre que M. G. débute par une indication inexacte sur l'enseignement de l'histoire des religions en Hollande. Ce n'est pas, comme il l'indique, à Leyde seulement que cette discipline est professée, mais bien dans les quatre universités du royaume.

dans tous les dieux des hommes divinisés. Un troisième abusera de l'explication, partiellement légitime, des mythes et des panthéons par des personnifications ou déifications de phénomènes, forces et corps naturels. Chacun, dans cet ordre d'idées, a cru devoir insister, soit sur le rôle joué par le soleil, soit sur celui prêté à l'orage, sans parler de ceux qui ont relevé de préférence la circonstance de métaphores du langage prises au pied de la lettre ou qui ont imaginé la mythologie dite oculaire ou iconographique « Ma conclusion, dit M. G., sera qu'il y a du vrai dans chacune de ces ingénieuses théories et même qu'à elles toutes elles n'épuisent pas la matière. » Il ne faut pas non plus voir partout des mythes, vaporiser faits et personnages religieux, affirmer des filiations entre religions séparées par le temps et l'espace quand on ne possède point la connaissance des intermédiaires.

Le cinquième préjugé que combat M. G. est celui des sciences particulières, linguistique et anthropologie, qui ont la prétention de « faire de l'hiérographie une simple province de leur empire respectif. » Les linguistes prétendent tout expliquer par le dictionnaire, les ethnographes et folkloristes protestent de toutes leurs forces, etc. D'après M. G., ni les uns n'ont tout à fait raison, ni les autres tout à fait tort. A le bien prendre, les diverses sciences « se contrôlent, se corrigent et par conséquent se complètent les unes les autres. »

J'ajouterai à ce résumé que mon analyse fait peut-être un peu de tort à la « leçon d'ouverture » de M. G., en ce sens que ses différentes propositions sont généralement *illustrées* par des détails heureusement choisis et des allusions intéressantes. Je crains toutefois qu'une telle analyse ne justifie que trop les réserves que j'ai placées en tête de ce compte-rendu. C'eût été là une bonne conférence; c'est une médiocre leçon de haut enseignement.

Ce qu'il aurait fallu dire, d'après nous, ce n'est pas qu'on fera de la bonne hiérographie avec une cote mal taillée entre cinq ou six systèmes, mais déclarer que tous ces systèmes sont aussi mauvais les uns que les autres et que le commencement de la sagesse consiste à les jeter par dessus bord sans exception. Sans doute, il est juste de dire que quelqu'un qui en est à distinguer entre religion révélée ou surnaturelle et religions naturelles ou fausses, est mal partagé pour étudier scientifiquement l'histoire des religions. Mais j'avoue que je suis de plus en plus tenté de ranger dans la même catégorie quiconque croit possible et préconise n'importe quelle explication générale des religions. Il y a certainement moins d'invraisemblance à dire que la religion a commencé par un état premier assez pauvre pour s'élever petit à petit à des systèmes aussi élevés que compliqués qu'à soutenir la thèse opposée. Ce n'est toutefois là qu'une hypothèse absolument gratuite. Quand donc je lis dans le résumé le plus solide, le plus étudié qu'on ait produit à cette heure de nos connaissances en matière d'histoire des religions, dans le manuel de M. Tiele, que j'ai été heureux de donner déjà

deux fois en français à ceux de nos concitoyens qui désirent être renseignés en ces matières, des déclarations comme celles-ci : « Différentes raisons rendent vraisemblable que, à la plus ancienne religion, qui n'a laissé que de faibles traces, a succédé une période où dominait généralement l'Animisme, lequel aboutit de bonne heure aux religions nationales polythéistes, d'où sont sorties des religions nomistiques, puis des religions universalistes etc., » je crains qu'il n'y ait là-dessous une grande illusion, une fantasmagorie, j'irai jusqu'à dire, de la fantaisie. Ce sont constructions de tête auxquelles les faits se laisseront plier, mais qui ne sortent pas des faits. Je qualifierais plus sévèrement encore le titre adopté pour les conférences anglaises de la fondation Hibbert: *Origin and growth of religion as illustrated by the religions of...* suit à volonté le nom de l'Inde, de l'Egypte, etc. Il y a là de quoi induire positivement le public en erreur. Parler du développement ou de la croissance de la religion, c'est déjà risqué; annoncer qu'on jettera de la lumière sur son origine est un propos qui n'est pas supportable.

Mais si nos hiérographes les plus sérieux font preuve d'une déplorable absence de méthode, de plus en plus visible en cette fin de siècle, rachètent-ils au moins ce défaut par la solidité de leurs tableaux de détail, par la sûreté de leurs informations sur tel peuple, telle époque?

Hélas! là aussi, il faut répéter : fantasmagorie, fantaisie. Quand bien même, en effet, on viendrait déclarer que les classifications adoptées n'ont pas d'autre valeur que celle d'un cadre empirique, quand bien même on sacrifierait résolument la chimère de la recherche des types de race, que j'ai vu avec plaisir M. James Darmesteter déclarer « abandonnée de plus en plus dans l'histoire religieuse, » quand bien même on dirait entendre au sens le plus modeste la méthode comparative appliquée aux religions [1], quand bien même les hiérographes sacrifieraient mainte autre encore de leurs détestables habitudes, il n'en résulterait pas encore que les données prétendues positives de notre discipline fussent toujours très dignes d'être prises au sérieux.

Citons en quelques-unes. Qu'est-ce que l'ancienne religion sémitique en général, et qu'est-ce que l' « accadisme » en particulier? En matière de religion israélite, dont je m'occupe spécialement, il me sera permis de déclarer que les tableaux de la dite religion du xe au vie siècle avant notre ère, tels que les donnent les historiens les plus sobres, sur dix faits qu'ils allèguent, en rapportent peut-être un ou deux dignes de foi; je ne

1. En matière de linguistique on a des occasions de constater l'état d'un idiome, lequel se brise en dialectes à un moment donné de telle façon qu'on peut suivre l'évolution parallèle de la langue dans différents embranchements sortant d'un tronc commun et connu (exemple : les langues romanes). C'est là un emploi de « la méthode comparative. » Prétendre agir de même en matière religieuse, comme on l'a tenté pour le groupe indo-européen ou le groupe sémitique, c'est tromper les autres après s'être trompé soi-même. Mais il serait licite de le faire pour les sectes et embranchements du christianisme, du brahmanisme, de l'islamisme.

parle pas des « origines », qui n'ont rien à voir avec l'histoire. Que pense-t-on, d'autre part, de la religion aryenne primitive? Sait-on fort bien ce qu'on peut appeler Védisme? — Il est inutile de prolonger cet aperçu critique.

Est-ce d'ailleurs de religion seulement qu'il est traité dans ces divers chapitres, c'est-à-dire d'un ensemble de conceptions sur la divinité et du culte rendu à celle-ci? Non; on y mêle perpétuellement la mythologie, qui est souvent tout autre chose et le folklore, qui n'est plus du tout cela.

En dehors de quelques époques historiques où le pied pose, — seconde partie du judaïsme, christianisme (sauf les origines), islamisme, partie des religions de l'Inde, de la Perse, de la Chine, du monde gréco-romain, etc..., — ne serait-il pas juste de dire que les tableaux que nous traçons de mainte religion du passé valent généralement celui qu'on composerait de la religion de la Grèce avec le bagage mythologique de la langue du XVIII[e] siècle ?

Quelle conclusion tirer de là? C'est que l'étude de l'histoire des religions ou hiérographie en est encore à la période de l'enfance, qui se caractérise par l'abus des systèmes. La bonne œuvre à faire serait de l'arracher à cette ornière en appliquant rigoureusement aux faits de son domaine les règles sévères qui ont renouvelé de notre temps l'étude de la linguistique et de certaines parties de l'histoire. Cataloguer les faits, soumettre ceux-ci et les textes à un épluchage rigoureux, les dater le mieux qu'il est possible, en un mot, amasser des matériaux de bonne qualité scrupuleusement vérifiés, qui pourront servir ultérieurement à des constructions plus ou moins considérables, voilà la tâche du présent.

Il est grand temps,—je prends la liberté de dédier ce conseil à mes confrères en hiérographie, — que nous nous décidions à entrer résolument dans cette voie de pleine sincérité, si nous voulons tenir notre rang parmi les historiens. Sinon, la curiosité bienveillante dont nos études sont aujourd'hui l'objet, ne tarderait pas à faire place à la méfiance, qui précède le discrédit. Voilà, dirai-je enfin en me tournant du côté de M. Goblet d'Alviella, les préjugés, les plus difficiles à déraciner, « qui entravent l'étude scientifique des religions, » l'esprit de système en général, l'absence de rigueur ou de méthode dans le détail.

Maurice VERNES.

---

170 — F. KRANER. **L'armée romaine au temps de César**, ouvrage traduit de l'allemand sous la direction de M. E. Benoist, par MM. L. BALDY et G. LARROUMET. (Paris, 1884, in-12, chez Klincksieck).

Pour juger un livre avec équité, il ne faut pas y chercher plus que que les auteurs n'ont voulu y mettre; or le petit volume traduit de Kraner tient ce qu'il promet : les élèves et surtout les étudiants y

trouveront à bon compte, en vue de l'explication de César et des auteurs contemporains, des renseignements précis sur l'état de l'armée romaine à la fin de la République. Un pareil livre n'existait pas encore en français. Les notes ajoutées par les traducteurs sont sobres, intéressantes et généralement exactes; elles renferment même certains rapprochements entre les institutions militaires romaines et nos institutions modernes, qui rendent la lecture de ce précis moins aride. Enfin cinq planches, empruntées aussi à un livre allemand, sont des commentaires utiles à l'intelligence du texte.

Il nous faut cependant exprimer une grave réserve : il est à craindre que ce livre, tel qu'il est, ne soit regardé par les étudiants, suivant une expression que nous empruntons à la préface, comme « un ensemble suffisant de renseignements » sur l'armée romaine. Si les cent petites pages qui le composent figuraient, comme chez l'auteur allemand, en tête d'une édition de César, cette crainte n'aurait point de raison d'être; mais présentées en volume détaché, sous une couverture où on lit seulement ces mots : *l'Armée romaine*, elles induisent en erreur ceux qui les consulteront. Or, il ne faut pas oublier que l'époque de César ne répond qu'à une des nombreuses transformations de l'armée romaine : ce n'est qu'une période de transition qui prépare l'armée permanente de l'empire avec les restes de l'armée républicaine. Les traducteurs auraient dû en prévenir leurs lecteurs.

R. C.

---

171. — **Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret,** suite de *le mariage de Jeanne d'Albret*, par le baron Alphonse de Ruble. Tome III. Paris, Adolphe Labitte, 1885. Grand in-8 de 391 p.

Le tome III du grand ouvrage consacré par M. de Ruble à Antoine de Bourbon et à Jeanne d'Albret renferme le récit des événements écoulés depuis la mort de François II (5 décembre 1560) jusqu'à la conclusion des négociations du roi de Navarre avec l'Espagne (fin de l'année 1561). Quoi, dira-t-on peut-être, tout un volume pour une seule année? Jeanne d'Albret étant morte en 1572, cela n'annonce-t-il pas une douzaine de volumes encore? Mais que ceux à qui font peur les longs ouvrages se rassurent! La règle de proportion ne doit pas être appliquée en ces circonstances. Le développement du récit dans le tome III, comme dans le futur tome IV, lequel paraîtra l'an prochain, est justifié par l'importance du rôle officiel joué par Antoine de Bourbon pendant les années 1561 et 1562, où ce prince exerça les fonctions de lieutenant-général du royaume. Presque toutes les grandes affaires de ces deux années ont dû entrer dans le cadre très élargi de l'auteur. Ce cadre se retrécira beaucoup après la mort d'Antoine de Bourbon (17 novembre 1562), et M. de R., n'ayant désormais à s'occuper que de Jeanne d'Al-

bret, deux volumes lui suffiront probablement pour achever de raconter la vie de la mère de Henri IV.

J'ai déjà donné, dans trois articles assez étendus, tant d'indications sur le *Mariage de Jeanne d'Albret* et sur l'ouvrage qui fait suite à celui-là, que je crois pouvoir ne pas m'arrêter longtemps devant un volume où l'on retrouve toutes les qualités précédemment louées. J'imite ainsi M. de R. qui, après s'être donné libre carrière, veut se resserrer et se restreindre.

Le biographe d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret complète, dans le tome III, comme dans les tomes précédents, tous les historiens qui, avant lui, ont le mieux étudié le XVIe siècle. De même que son enquête reste toujours aussi vaste et profonde, de même son récit reste toujours aussi fidèle et lumineux. Écrivains du temps français et étrangers, princes et ministres d'État, diplomates et chroniqueurs, tous sont interrogés, confrontés, tous livrent leurs secrets, tous concourent à produire une trame solide, excellente, durable à jamais. En ce qui concerne particulièrement Charles IX, je doute qu'on trouve ailleurs des renseignements à la fois aussi abondants et aussi curieux. Tantôt, à côté d'un témoignage de Davila, favori de Catherine de Médicis, et qui reçut les confidences de cette princesse [1], est mentionné (p. 12) un témoignage confirmatif emprunté aux *Mémoires* de Jacques Melvil (1594). Plus loin (p. 15) une assertion de Brantôme est certifiée par une dépêche de l'ambassadeur vénitien Michel Suriano. Au contraire (p. 16), les lettres des diplomates de Venise sont indiquées comme étant en désaccord avec un récit de Vincent Carloix [2]. Les auteurs le plus souvent cités par M. de R., outre Brantôme et Davila, sont d'Aubigné, dont il doit publier, pour la Société de l'Histoire de France, l'*Histoire universelle* enrichie d'un commentaire perpétuel, Théodore de Bèze, Calvin, Scipion Du Pleix, Hotman, La Place, La Popelinière, Jean de

1. M. de R. fait remarquer (p. 73, note 1) qu'il cite à dessein très souvent les deux plus considérables historiens de chaque parti, Davila pour les catholiques, et Pierre de la Place pour les protestants. Il ajoute que tous les autres historiens les ont suivis. Mais ce ne sont pas seulement les écrivains calvinistes, Th. de Bèze en tête, qui ont copié P. de la Place; ce sont aussi sur quelques points spéciaux, comme l'a constaté M. de R. (p. 79, note 2), Davila et Du Pleix. A propos de copies, mentionnons ce renseignement sur Piguerre, l'auteur de l'*Histoire françoise de notre temps* (1581, in-fo) : « Cet annaliste ne s'est point inspiré de La Popelinière, comme on l'a écrit souvent, mais de Belleforest. »

2. M. de R. cite (p. 262) sur le voyage de Vieilleville en Allemagne quelques phrases de V. Carloix, notamment celle où ce chroniqueur signale « avec un accent de reconnaissance » les festins de bienvenue donnés à son maître et, à Heidelberg, *une embuscade de 50 ou 60 bouteilles de vin d'Alsace, très excellent*, et il ajoute (note 1) : « Le récit de Carloix est très imagé et peint les mœurs de l'Allemagne du XVIe siècle (VIII, ch. XVII et suiv.) Malheureusement il est rempli d'erreurs de dates. Ainsi la mission de Vieilleville est portée à l'année 1562. La lette de Maximilien, que nous citons un peu plus loin, sans compter beaucoup d'autres preuves, montre que la mission eut lieu au commencement de 1561. »

Serres, J. A. de Thou, pour lequel il éprouve beaucoup d'admiration [1].

Après avoir indiqué comme particulièrement intéressantes les pages de M. de R. sur les Etats généraux d'Orléans (13 décembre 1560-31 janvier 1561) [2], sur le départ de Marie-Stuart pour l'Écosse (15 avril 1561), sur le colloque de Poissy (9 septembre-9 octobre 1561), je reproduirai, comme specimen de l'habile critique de l'auteur une petite dissertation où il discute avec une rare précision une question qui jusqu'à ce jour semblait quelque peu douteuse (p. 73, note 2) : « On trouve dans les *Mémoires* de Condé (t. III, p. 209) et dans les *Mémoires-Journaux* du duc de Guise (p. 464) une pièce intitulée : *Sommaire des choses premièrement accordées entre les ducs de Montmorency, connestable, et de Guyse, grand maître, pair de France, et le mareschal de Saint-André, pour la conspiration du triumvirat*... Cette pièce est un plan de campagne, dont le but est la destruction de la maison du roi de Navarre et de tous les Huguenots : *premièrement, afin que la chose soit conduite par plus grande authorité, on est d'avis de bailler la superintendance de tout l'affaire au roy Philippe catholique*... Cette pièce a été acceptée par M. Capefigue, qui, après en avoir publié une partie (*Hist. de la Réforme, de la Ligue*... v. II, p. 243), ajoute en note (p. 245) : *J'ai trouvé cette pièce, qu'on a crue supposée, en original et signée dans les mss. Colbert* ». M. Michelet la regarde comme supposée (*La Ligue et Henri IV*, p. 466) et M. Henri Martin, qui l'avait d'abord accueillie, la repousse dans la dernière édition de son *Histoire de France* (t. IX, p. 81, note). Pour nous, malgré le témoignage de M. Capefigue [3], nous ne pouvons croire à l'existence d'un tel pacte; il faudrait en voir l'original pour y croire, et personne de ceux, à commencer par nous, qui l'ont cherché dans le fonds Colbert, ne l'y a trouvé. Sa présence dans les papiers du duc de Guise lui donne une certaine valeur, mais seulement la valeur d'un projet, d'un

1. M. de R. relève (p. 118) « une des rares erreurs de ce grand historien ». Relevons, à notre tour, au sujet de ce même historien, une inadvertance de l'auteur (p. 162) : « De Thou a retraduit le texte en français » (1740. t. III, p. 60). M. de R. citant (p. 164, note 1) les *Annales* de Raynaldi, appelle *Raynal* ce continuateur de Baronius. Un autre nom est encore mal imprimé dans le livre de M. de R. : c'est celui du Père *Polanc* transformé (p. 185) en *Polenque*. C'est par *Polanc* que l'on a rendu le nom de *Polancus* en tête des deux traductions françaises que nous possédons (Douay, 1559; Lyon 1605) du *Directorium breve ad confessarii*, etc. (Louvain, 1554, in-12). Comment M. de R. qui nous a donné de si excellentes notes bibliographiques sur *Simeoni* (p. 91), sur *Charles du Moulin* (p. 209), et qui est un si distingué bibliophile, s'est-il contenté de dire vaguement que le P. Polanc composa un traité sur la *Conduite des Confesseurs?* C'est en matière bibliographique surtout qu'il faut mettre les points sur les i.

2. M. de R. ne donne aucun renseignement biographique sur l'orateur du tiers-état, Jean Lange, alors avocat, plus tard conseiller au parlement de Bordeaux. Je me suis occupé de ce personnage dans un article spécial de la *Revue catholique de Bordeaux*, du 16 novembre 1883 (p. 685-697).

3. Ce témoignage n'a jamais été de grande valeur. N'a-t-on pas surnommé Capefigue le Varillas du XIXe siècle?

conseil, d'un mauvais conseil qui fut donné au duc de Guise. Enfin, ce qui prouve absolument que ce pacte n'a jamais existé, c'est qu'il n'en est jamais parlé dans les lettres de l'ambassadeur d'Espagne à Philippe II, lettres qui existent encore au complet et sans lacune pour cette période [1]. »

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'*Université* du 10 septembre (Paris, Léopold Cerf) renferme les discours que MM. Ernest Desjardins, Himly, Hauréau, Jourdain et Saripolos ont prononcés aux funérailles de M. EGGER. M. Desjardins a parlé des travaux si nombreux de l'hellléniste qui se recommandent tous également par le savoir, la patience des recherches, le soin de la composition, et il a montré dans M. Egger l'arbitre des études grecques « se tenant toujours au courant et voulant être instruit, des premiers, de la moindre ligne de grec découverte en Egypte, à Athènes ou à Rome.» M. Himly a rappelé les grands mérites du professeur, devenu le représentant attitré de l'hellénisme français, ainsi que ses qualités de cœur. M. Hauréau a loué la critique sagace et ingénieuse du collaborateur du *Journal des savants*. M. Jourdain a parlé au nom de l'Association pour l'encouragement des études grecques dont Emile Egger était le président et le « chef vénéré ». M. Saripolos a « fait entendre la voix d'un Hellène; Egger, a-t-il dit, était notre *proxène* à Paris..., le trait d'union entre la France et la Grèce.

---

1. L'auteur dit encore (p. 74) : « M. Henri Martin signale (t. IX, p. 81, note) une copie de ce pacte prétendu, comme conservée dans le vol. 215 du supplément français, f° 131 v° à la Bibliothèque nationale (actuellement f. fr. vol. 10193). Cette indication n'est pas plus exacte que celle de M. Capefigue. A la place indiquée se trouve un *Memorial* sans rapport avec l'acte du triumvirat, et qui est imprimé sous le titre de *Requête* dans les *Mémoires* de Condé, t. III, p. 388 ». — En finissant, complimentons M. de Ruble sur le choix et l'abondance des *Pièces justificatives* de son volume (p. 315-387). Parmi ces pièces qui sont au nombre de 72, on remarque une lettre de la dame de Noailles à la reine de Navarre, écrite de Bordeaux le 24 novembre 1560, une lettre de Catherine de Médicis (du 3 décembre 1560), deux lettres de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, ambassadeur de France en Espagne (28 décembre 1560 et 4 avril 1561), une lettre de Leonor de Roye, princesse de Condé (29 décembre 1560), une de Philippe II au roi de Navarre (décembre 1560), diverses lettres du roi de Navarre à Tavannes (25 février 1561), au parlement de Paris (22 février 1561), à Charles de Coucy, seigneur de Burie (28 février 1561), etc., les lettres patentes par lesquelles Charles IX accorde au roi de Navarre la lieutenance générale du royaume datées de Fontainebleau, 8 avril 1561. [Voir (p. 76) une note sur l'importance de ce document inédit dont l'original sur parchemin est conservé aux archives des Basses-Pyrénées et dont on n'a de copie ni à la Bibliothèque nationale, ni aux Archives nationales], le récit du sacre de Charles IX (15 mai 1561) extrait de la grande histoire inédite du président Montagne (F. Fr. 15494), une lettre du duc de Guise à la reine (28 juillet 1562), un rapport du seigneur de Crussol à la reine (novembre 1561) sur la tentative d'enlèvement du duc d'Orléans par le duc de Nemours (F. Fr. 6608), enfin l'analyse de plusieurs lettres de Babou de la Bourdaisière, ambassadeur à Rome, de Chantonay, l'ambassadeur du roi d'Espagne à Paris, de Charles IX, de Michel Suriano, ambassadeur de Venise, etc.

— La première livraison du deuxième fascicule du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Ch. Clermont-Ganneau (p. 81-96) a été présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 18 septembre. Elle contient : *l'inscription phénicienne de Mac'Soub*, une *inscription phénicienne de Tyr* et une *nouvelle dédicace à Baal Marcod*. Ces monuments sont reproduits en fac-similé.

— M. F. Plessis vient de faire paraître un *Essai sur Calvus* (Caen, Le Blanc-Hardel. In-8°, 24 p.). Il retrace la vie de Calvus; il réfute en passant l'opinion de M. Couat qui voit dans Calvus une sorte de « Pascal païen » (à cause du mot de Pline l'Ancien, que Calvus s'attachait aux reins et aux flancs des lames de plomb pour vaincre le désir et conserver l'intégrité de ses forces et de sa volonté); il rappelle les témoignages des anciens sur Calvus et pense que « ce dernier remportait l'avantage sur Catulle dans la versification pour la solidité du vers et pour la souplesse de la phrase poétique ». L'appendice renferme les vers de Calvus qui nous sont parvenus.

— Une notice de M. Eugène Müntz dans la *Gazette archéologique* (tirage à part. Paris, Lévy) nous renseigne sur un plan de Rome à la fin du XIVe siècle; ce plan dont M. M. donne la photographie, appartient au *Livre d'heures* du duc de Berry, ce joyau de la bibliothèque de Chantilly; il représente les principaux monuments de Rome avec une extrême netteté; M. Eug. Müntz montre qu'il dérive du même original que le plan de Taddeo di Bartolo publié par M. Stevenson ; ce dernier plan est plus exact et plus détaillé, mais celui dn *Livre d'heures* représente fidèlement la pyramide de Cestius, le fort Saint-Ange et le cours du Tibre.

— Sous un titre que deux publications de M. Taschereau ont rendu jadis fameux, M. Paul Cottin, de la bibliothèque de l'Arsenal, a entrepris une *Revue rétrospective* bi-mensuelle, dont la seconde année a commencé le 1er juillet (librairie Lepin, au Palais Royal, 8 fr. par an). D'un format commode et d'une typographie élégante, la *Revue rétrospective* se préoccupe, comme elle le dit, de la qualité à défaut de la quantité, et tout en restant fidèle à son titre, elle demande volontiers au passé un écho des préoccupations du présent. L'histoire y tient légitimement la plus large part : citons à l'appui une relation inédite de la reddition de la Bastille, un journal de M. Boyer, régisseur du palais de Fontainebleau, pendant l'invasion de 1870, deux notes inédites de Saint-Simon, deux lettres à Louis Boulanger et une hymne « anglophobe » de Victor Hugo, *les Pompadouriques*, ode dans le goût de La Grange-Chancel, divers rapports de police extraits des archives de la Bastille, des lettres de Hoche, Kléber, Vandamme, de très nombreux documents sur les origines et les épisodes de la guerre, etc. Regrettons toutefois que M. Cottin ait réimprimé cette Relation de la mort de Louis XV, par le duc de la Rochefoucauld, que connaissent tous les lecteurs de Sainte-Beuve, et une lettre sur un projet d'incendie de la Bibliothèque nationale par Hanriot, que M. Henry Martin avait déjà publiée dans le *Cabinet historique*.

— M. Ph. Tamizey de Larroque publie *Quelques pages inédites de Louis de Rechignevoisin de Guron*, évêque de Tulle et de Comminges. (Tulle, Crauffon. In-8°, 38 p.). On trouve dans cette brochure un mémoire autobiographique adressé par Guron en 1681 à Baluze qui préparait alors son histoire de Tulle et huit lettres complétant ce rapide croquis; dans la lettre du 23 sept. 1652, Guron se plaint à Mazarin d'une retenue de trois mille livres sur les revenus de son évêché; dans celle du 6 mai 1654, il lui donne des explications sur un bref d'Innocent X, relatif aux querelles du Jansénisme; dans celle du 4 mai 1681, il réunit de curieux détails sur Pierre de Marca et sur Richelieu. Cette dernière lettre est le *clou* du recueil. Marca dit une fois à Guron que Richelieu « voulant dominer dans l'Église comme il fai-

sait dans l'État, eut la pensée de se faire patriarche d'Occident »; Marca fut chargé d' « apprécier cette pensée par des écrits » et rédigea un mémoire dont Richelieu ne « fit ni cas ni estime » (en 1641 et 1642).

— La remarquable conférence que M. Gustave LARROUMET avait faite le 14 février à la Sorbonne, pour l'association scientifique de France, sur *les Béjart*, a paru dans les nos du 5 et du 12 juillet du « Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique » et vient d'être tirée à part (Gauthier Villars. In-8°, 32 p.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 septembre 1885.

M. P.-Charles Robert, dans un mémoire intitulé : *Dissémination et centralisation alternatives de la fabrication monétaire depuis la période gauloise jusqu'au commencement de la seconde race*, esquisse l'histoire du monnayage dans notre pays aux temps des Gaulois, des Romains, des Mérovingiens et des premiers Carolingiens.

Il montre le monnayage gaulois débutant vers le golfe de Narbonne par l'imitation des bronzes de la Sicile, dans le bassin de la Garonne par celle des drachmes d'argent de la colonie grecque de Rhoda d'Ibérie; dans ce que César appela plus tard la Celtique, par la contrefaçon des statères d'or de Philippe et d'Alexandre de Macédoine; sur d'autres points, enfin, par des types empruntés à diverses villes ou colonies de la Grèce ou de la Grande Grèce. Toutes ces contrefaçons sont d'abord d'une belle exécution, qui confirme ce que Strabon a dit de la culture grecque qu'avaient possédée les anciens Gaulois, mais qu'ils avaient en grande partie perdue à la longue. Aux contrefaçons exactes succèdent peu à peu des imitations dégénérées qui se chargent d'accessoires bizarres et qui trahissent par leur extrême variété l'existence d'un grand nombre d'ateliers. Les types romains s'introduisent ensuite dans la Gaule; reproduits fidèlement dans les contrées voisines de l'Italie, ils ne pénètrent chez les Belges, comme les types grecs, que transformés et dégénérés, et il arrive parfois que l'importation latine se combine avec la tradition grecque. Les poids des monnaies gauloises, sans être aussi variés que les types, dénotent plusieurs systèmes, et, ainsi que l'a remarqué jadis M. de Longpérier, il arrive que des monnaies empruntées aux types grecs, quant au poids et au système monétaire, prennent plus tard le poids romain, tout en conservant le type primitif plus ou moins dégénéré. Les légendes autonomes, qui n'arrivent qu'assez tard, trahissent aussi une grande dissémination monétaire. Si elles peuvent encore présenter des noms de rois sur certains points de notre Gaule, comme elles le font dans l'île de Bretagne, elles semblent ne montrer que des noms de magistrats dans la Celtique, où elles sont très abondantes. Ces magistrats qui signent la monnaie paraissent à M. Ch. Robert être de deux sortes : le magistrat politique, qui se nommait *vergobret*, et un magistrat ou un agent monétaire qui met son nom à côté de lui, ou qui parfois signe seul la monnaie. Ce personnage met son nom sans qualification, suivant l'usage général des monnaies gauloises, où les titres, quels qu'ils soient, et même l'indication de la filiation, sont excessivement rares. Ce mode de garantie donnée au signe d'échange était emprunté aux villes grecques, où le chef de la cité ne mettait pas toujours son nom sur les espèces, tandis qu'elles sont signées soit avec lui, soit sans lui, par des personnages chargés de la fabrication monétaire ou de son contrôle.

A la dissémination gauloise succède la centralisation romaine. L'atelier de Lyon et ceux de Trèves et d'Arles, qu'on y joignit plus tard, suffirent, en temps normal, aux besoins de la circulation de toute la Gaule. C'est une grave résolution économique dans le régime de la monnaie; M. Robert fait remarquer combien cette centralisation extrême contraste avec la dissémination gauloise.

A l'époque mérovingienne, les Francs installés en Gaule imitèrent d'abord les monnaies d'or d'Anastase, de Justin et de Justinien, de même que les Gaulois avaient imité les statères d'or de Macédoine. Les noms royaux se montrent à partir de Théodebert Ier, mais il arrive que la signature du roi se double de la signature d'un monétaire, comme chez les Gaulois le *vergobret* signait la monnaie avec un autre personnage. Puis les noms royaux s'effacent, sauf dans le sud-est, qui était tout romain, pour faire place aux noms des monétaires. Or ces monnaies des monétaires, on en possède des centaines à noms différents, frappées non seulement dans les villes importantes, mais dans les localités les plus infimes, et cela bien qu'on ne recueille sérieusement les pièces mérovingiennes que depuis un demi-siècle. Voilà donc une nouvelle dissémination, dans laquelle M. Robert propose de reconnaître un retour aux usages gaulois. Il appuie cette opinion sur ce fait que les Goths et les Visigoths n'ont jamais émis, après leurs contrefaçons des monnaies byzantines, que des pièces portant les noms de leurs rois, et n'ont eu qu'un nombre très limité d'ateliers, placés dans leurs villes capitales. C'est donc seulement sur le sol gaulois

que les barbares ont disséminé leurs ateliers et ont remplacé dans leurs monnaies le nom royal par un autre nom.

Avec les Carolingiens renaît la centralisation romaine. Charlemagne frappe à Aix-la-Chapelle sa monnaie palatine; Louis le Débonnaire adopte un type nouveau, celui du temple avec la légende XPISTIANA RELIGIO. A ces monnaies émises par ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui l'administration centrale se joignent encore quelques monnaies portant des noms de ville; mais ces noms sont peu nombreux, et d'ailleurs il est clair que l'état des voies de communication, les moyens d'échange, la situation générale du pays ne permettaient plus, comme sous les Romains, de se contenter d'un ou deux ateliers.

En terminant, l'auteur ajoute qu'à partir de l'avènement des Carolingiens l'élément germanique devient plus fort et plus prépondérant dans les Gaules. Si donc l'usage de mettre sur les espèces des noms de monétaires disparaît justement à cette époque, c'est qu'il n'est pas germain, mais bien gaulois.

M. Casati, qui avait avancé dans un mémoire précédent que les Etrusques avaient surpassé les autres peuples de l'antiquité dans l'art de travailler les métaux, s'attache à justifier cette proposition par l'étude des monuments de bronze qu'ils ont laissés, il réserve pour une autre communication l'étude des objets d'or et d'argent. Trois grandes et magnifiques statues du musée de Florence, la Minerve, l'*Arringhatore*, qui porte dans une inscription étrusque l'indication de son nom, *Aulexi Metetis*, la Chimère, qui porte comme le beau Griffon de Leyde l'inscription étrusque *Tinksfil*, sont, dit-il, des monuments reconnus de premier ordre; à côté de ceux-ci on peut placer une multitude d'objets de toute sorte, armes, casques, cuirasses, ustensiles de la vie ordinaire, et surtout les miroirs et les candélabres. M. Casati décrit le candélabre de Cortone, avec l'inscription étrusque *Lumni*, trouvé en 1840 sous les murs de la ville à la Fratta; il mentionne d'autres candélabres, les uns conservés au musée Grégorien, d'autres trouvés récemment dans le port étrusque de Télamon. Puis il arrive à l'étude des célèbres miroirs étrusques, qui, absolument unis et lisses sur la face principale, portent au revers des gravures au trait d'une grande finesse : on voit sur ces gravures toute l'histoire de l'Olympe antique, avec l'indication du nom des personnages en langue étrusque. L'histoire de Vénus, *Tuson*, et de Vulcain, *Sethlaus*, est un des sujets les plus fréquemment représentés, ainsi que les aventures d'Hélène, *Elinée*, de Ménélas, *Menle*, et de Paris, *Elknstre*. On y trouve aussi Bacchus, et Apollon, *Aplu*, à côté de Jupiter et de Minerve, *Menrva*, Néoptolème et Prométhée, *Neftlaue* et *Prumathe*, Achille, *Akle*, Agamemnon, *Akmenrun*, et une divinité intermédiaire des Etrusques, ange ou démon, toujours représentée avec des ailes, que les Etrusques appelaient *lasa*.

Ouvrage présenté de la part de l'auteur, par M. Sénart : — Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, fasc. II, 1re livraison.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 3 septembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE, VICE-PRÉSIDENT

Le Président annonce la mort de M. Egger qui faisait partie de la Société depuis plus de 27 ans et exprime à cette occasion les vifs regrets de la compagnie.

M. Molinier entretient la Société des registres des comptes des bâtiments exécutés à Fontainebleau de 1639 à 1642. Ces registres qui ont appartenu autrefois à la Bibliothèque de Nevers ont été l'objet d'un échange et se trouvent maintenant à la Bibliothèque du Palais de Fontainebleau. Le marquis de Laborde en a déjà publié quelques fragments, M. Molinier en a fait de nouveaux extraits plus étendus qu'il se propose de publier.

M. Héron de Villefosse communique une note sur la croix d'Ussy (Seine et Marne). Cette belle pièce d'orfèvrerie, filigranée et gemmée d'un côté, niellée de l'autre, est un travail français du XIIIe siècle. Elle est ornée de plusieurs intailles romaines; l'une de ces intailles porte une inscription de trois lignes.

M. Héron de Villefosse signale ensuite de la part de M. Vincent-Durand, un cachet d'oculiste découvert à Julien (Loire) et portant les noms de *Sextus Antonius Attalus*. Il indique également deux autres cachets du même genre trouvés à Charbonnier (Puy-de-Dôme), l'un avec le nom de *Julius Callistus*, fait connaître un remède nouveau, l'*harpagion* dont les qualités sont vantées par Pline, l'autre est au nom de l'oculiste *Sabinus*.

M. Héron de Villefosse termine en indiquant des copies d'inscriptions antiques relevées par lui dans le recueil de dessins de Jacopo Bellini, récemment acquis par le Louvre. Ces textes proviennent pour la plupart de la ville d'Este : c'est un renseignement utile pour ceux qui s'occuperont de l'histoire de ce recueil.

Pour le Secrétaire,
E. Molinier.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

et l'état dans la seconde moitié du IIIe siècle (Harnack : on n'apprend rien de beaucoup de choses qui devraient être rangées sous le titre « l'Eglise et l'État »; l'auteur examine à peine le changement des dispositions de l'Église, la nouvelle appréciation de l'État, les progrès de l'organisation, etc.; les matières mêmes dont il traite, sont à peine épuisées et on ne trouve que de faibles traces d'un savoir réel, critico-exégétique ; néanmoins, à cause des actes des martyrs auxquels on a si rarement touché depuis Ruinart, le livre mérite d'être consulté).— GELZER, Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie. II, 1, die Nachfolger des Julius Africanus (Harnack : travail d'un soin infatigable et d'une saine critique, riche en résultats). — WILLAFLORA, Vita di San Carlo Borromeo, secondo la verita storica (Benrath : des légèretés, des indications fausses, des jugements insoutenables). — ZIMMER, Königsberger Kirchenliederdichter und Kirchencomponisten (Schlosser). — STEITZ, Geschichte der von Antwerpen nach Frankfurt am Main verpflanzten niederländischen Gemeinde Augsburger Confession (Scott). — WITTE, das Leben Tholucks, I, 1799-1826 (Meier : vastes matériaux mis en œuvre avec beaucoup de soin).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 35, 26 août : H. BLÜMNER, 1° Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei den Griechen und Römern, vol. II et III; 2° Das Kunstgewerbe im Altertum, 1re partie (Das Wissen der Gegenwart, vol. XXX) (Schmidt : 1° livre excellent, soin et savoir étonnants, 2° résumé populaire du premier, habilement fait). — LEYDE, De Apollonii Sophistae Lexico Homerico (Kopp : satisfaisant). — O. CRUSIUS, Analecta critica ad paroemiographos Graecos (Br. : bon, examine les qualités des différentes collections de proverbes et leurs relations entre elles). — Cicero, Ausgewählte Briefe, erklärt von FR. HOFMANN, 2ter Band, bearb. von G. ANDRESEN (Lehmann : édition bien soignée, corrigée en beaucoup d'endroits). — A. v. BAMBERG, Griech. Schulgrammatik, 17e édit. (H. H.). — W. PÖKEL, K. W. Krügers Lebensabriss (A. M. : biographie intéressante, à recommander à tous les amis du savant grammairien).

— N° 36, 2 septembre : AD. REUTER, De Promethei, Septem. Persarum Aeschyli fabularum codicibus recentioribus (Wecklein : les mss. plus récents n'ont pas la valeur que leur attribue l'auteur), — G. SCHMID, Euripidea. De Ione (Gloël : quelques conjectures méritent d'être examinées, d'autres sont inutiles). — Platonis Laches. In us. schol. rec. MICH. GITLBAUER (Schanz : recension très arbitraire ; on a éliminé sans indication un grand nombre de mots, des parties de phrases, des phrases entières). — Ciceros Rede über das Imp. des Gn. Pompeius. Für den Schulgebr. erkl. v. DEUERLING (Mosbach : recommandable). — Ciceronis Laelius. Für den Schulgebr. erkl. v. A. STRELITZ (Lehmann : remarques de détail). — Sbornick praci filologických vy daný na oslavx dvacetipêtiletého jubilea prof. J. Kvicaly, Recueil de travaux philologiques, p. à l'occ. du 25e anniversaire du prof. Kvicala.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Dix-neuvième année 5 octobre 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 697, 12 septembre 1885 : Calendar of letters from the Mayor and Corporation of the City of London circa 1350-1370 enrolled and preserved among the archives of the corporation af the Guildhall, edited with an introduction by SHARPE. — HUNTER, Bits of old China. — HOZIER, Turenne. (O' Connor Morris : trop chargé de détails, manque de jugement et de savoir faire). — Current litterature (Count Paul VASILI, The world of London; RANSOME, Our colonies and India, how we got them, and why we keep them; WARE a. MANN, The life times of Colonel Fred. Burnaby.) — A translation : the battle of Maldon (Hickey). — The « memoirs of Dora Greenwell » (W. Dorling). — « The most beautified Ophelia » (Tyler). — Sitting Dharna (W. Stokes). — Stone circles (W. Webster). — Si-Yu-Ki or Buddhist Records of the Western World, translated from the Chinese of Hiuen Tsiang (A. D. 629) by Samuel BEAL, 2 vols. (Rhys-Davids). — Ancient units of linear measure, III. (Greg) —Two german books on Greek sculpture : Gypsabgüsse antiker Bildwerke, Bausteine zur Geschichte der griechisch-römischen Plastik von Carl FRIEDERICHS, neu bearbeitet von P. WOLTERS; LOEWY, Inschriften griechischer Bildhauer. (Murray : le livre de Loewy est très estimable et fort utile.) — The exploration of Caerleon and Caerwent.

— Nº 698, 19 sept 1885 : COUPLAND, The spirit of Gœthe's Faust (Lyster : très utile, malgré son méchant style). — STUMM, Russia in central Asia; BOULGER, Central Asian questions; VAMBÉRY, The coming struggle for India; RODENBOUGH, Afghanistan and the Anglo-Russian dispute. — GILLOW, A literary and biographical history or biographical dictionary of the English Catholics from the breach with Rome in 1534 to the present time. I. — SARCEY, Souvenirs de jeunesse. — Literature of ancestral worship in China (Edkins). — The London Association of Schoolmistresses (Em. Davies). — « The most beautified Ophelia » (Birch et Ward) — « Primer » (Littledale). — Vov populi, vox Dei. (Beal). — Babylonian astronomy (Forlong). — The memoirs of Dora Grenwell (noble). — Some books on French philology (SCHÖTENSACK, Etymol. Untersuchungen aut dem Gebiet der franz. Sprache; STAPPERS, Dict. synopt. d'etymologie française). — An irish-icelandic parallel (Sweet), — Corrections in the translation of the « Sutta Nipâta » (R. Morris).

The Athenaeum, nº 3020, 12 septembre 1885 : Sir Lyon PLOYFAIR, Adress delivered at the Aberdeen Meeting of the British Association for the advancement of science, 9 sept. 1885. — KING a. WATTS, The municipal Records of Bath, 1189-1604. — RÄBIGER, Encyclopœdia of theology, translated with additions to the history and literature, by John MACPHERSON. — The Chichester registers. — East Frisian. (Hyde Clarke.) — The late Mr. Dilke (Sidney Colvin). — The origin of Σεμέλη (Neubauer). — The site of the battle of Brunnanburh (Hugh Norris). — The British Association. — The exhibition of the Society of Medalists. — Dr. Tristram on Durham cathedral. — Helena Faucit, lady MARTIN, On some of Shakspeare's female characters.

— Nº 3021, 19 sept. 1885 : MARKHAM, Life of Robert Fairfax of Steeton, vice-admiral, alderman and member for York, 1666-1725. — WAUTERS, Le Congo au point de vue économique; WAUWERMANS, Libéria, histoire de la fondation d'un état nègre libre. — Studia biblica, essays by members of the University of Oxford. — HOZIER, Turenne (consciencieux et fatigant). — Works on local history. — The Society of Antiquaries (Gomme). — Mrs Leigh (Jeaffreson : lettres de Mrs Leigh à Hodgson). — British Association. — GILBERT, Landscape in art before Claude and Salvator.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 5 octobre — 1885

Sommaire : 172. Glock, La question de la loi dans la vie de Jésus et la doctrine de Paul. — 173. Iwan Müller, Manuel de l'antiquité classique. — 174. Lettres du Palatin Jean Casimir, I, p. p. Bezold. — 175. Bengesco, Voltaire, Bibliographie de ses œuvres, II. — *Variétés :* Tamizey de Larroque, Les lettres de Fénelon à la Quirinienne. — Chronique.

---

172. — **Die Gesetzesfrage im Leben Jesu und in der Lehre des Paulus,** Eine biblisch-kritische Untersuchung mit besonderer Berücksichtigung der Einwendungen Ed. v. Hartmanns und der Prætensionen der Wortführer des modernen Judenthums, von J. Ph. Glock. Carlsruhe et Leipzig. Reuther, 1885; xii et 159 p. in-8.

Cette dissertation, composée avec soin, reproduit les idées généralement adoptées sur le sujet dans les cercles protestants libéraux, idées qui appellent, on le sait, les plus sérieuses réserves. L'auteur se distingue de ses prédécesseurs en ce sens qu'il a prêté plus d'attention aux publications sortant du sein du judaïsme; il va sans dire qu'il se rattrape en se montrant très vif à leur égard.

M. V.

---

173. — **Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft in systematischer Darstellung,** herausgegeben von Dr. Iwan Müller. Erster Halbband (enthaltend die I Hælfte von Band II). Nœrdlingen, Beck'sche Buchhandlung, 1885, xii-288 p. Grand in-8.

Lorsque je rédigeais, en 1879, mon *Manuel de Philologie classique,* il n'existait encore qu'un seul livre de ce genre, qui fût à la fois une *méthodologie* et un précis des sciences philologiques : c'est le *Triennium philologicum* de M. Freund, dont la seconde édition (une *Titel-ausgabe* dissimulée) n'a pas encore fini de paraître. L'ouvrage de M. Freund, bien disposé et facile à lire, fait l'effet d'une compilation rédigée à l'aide de cahiers de cours vieux de trente ans; ni pour le fond des choses ni pour la bibliographie, le *Triennium* ne répond à l'état actuel de la science. L'Allemagne savante, qui a produit tant d'excellents manuels spéciaux, pouvait et devait faire mieux. Un professeur d'Erlangen, M. I. Müller, successeur de Bursian dans la direction du *Jahresbericht,* a pris l'initiative d'un vaste travail d'ensemble, embrassant toutes les *disciplines* de la philologie classique, qui doit former 14 demi-volumes avec gravures et plans et être achevé, suivant les promesses de l'éditeur,

dans le courant de l'année 1887. Comprenant qu'un philologue, quelque érudit qu'on le suppose, ne peut traiter avec compétence un si grand nombre de sujets divers, M. M. s'est associé pour sa tâche vingt-neuf collaborateurs, dont plusieurs portent des noms bien connus qui sont une recommandation efficace pour l'œuvre naissante. Nous donnons ici la liste des savants qui ont promis leur concours avec l'indication des sujets qu'ils doivent traiter : Urlichs *(Histoire de la Philologie)*; Blass *(Herméneutique, Critique, Paléographie)*; Heinrichs et Hübner *(Épigraphie)*; Nissen *(Métrologie)*; R. Weil *(Numismatique)*; Unger *(Chronologie)*; Brugmann *(Grammaire grecque)*; Stolz et Schmalz *(Grammaire latine)*; Autenrieth et et Heerdegen *(Lexicographie grecque et latine)*; Volkmann et Gleditsch *(Rhétorique et Métrique)*; Lolling *(Géographie de la Grèce et de l'Asie)*; Jordan *(Italie et Rome)*; Jung *(Le reste de l'empire romain)*; Pöhlmann *(Histoire grecque)*; Niese *(Histoire romaine)*; Busolt *(Droit public et privé des Grecs)*; Bauer *(Archéologie militaire des Grecs)*; J. Müller *(Antiquités privées des Grecs)*; Schiller *(Droit public et privé, archéologie militaire des Romains)*; M. Voigt *(Antiquités privées des Romains)*; Windelband et Günther *(Philosophie et Histoire naturelle des anciens)*; Reifferscheid *(Mythologie et culte)*; Flasch *(Archéologie de l'art)*; Christ *(Littérature grecque)*; Schanz *(Littérature romaine)*. — Nous remarquons avec étonnement l'absence d'un chapitre sur la musique antique; ce serait une lacune regrettable, et il est à souhaiter que M. Müller, puisqu'il en est temps encore, s'adresse à M. Westphal pour la combler.

Il n'est pas dans la nature des livres allemands de commencer par le commencement : heureux encore quand ils ne commencent pas par trois ou quatre côtés à la fois, comme l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber ou les interminables volumes du *Jahresbericht!* Le *Handbuch* n'a pas voulu faire exception à cette règle bizarre : il ouvre sa publication par la première moitié du second volume, qui contient les travaux de MM. Brugmann, Stolz et Schmalz sur la grammaire grecque et la grammaire latine. Disons tout d'abord que ce premier demi-volume fait augurer très favorablement de la suite de l'ouvrage : c'est une véritable bonne fortune pour le public savant de posséder une phonétique, une morphologie et une syntaxe grecques de la main de M. Brugmann. Mais nous ne pouvons nous empêcher de formuler une critique, ou du moins une observation générale à l'adresse de la disposition des matières. Comme la plupart des savants allemands, MM. Brugmann, Stolz et Schmalz manquent complètement de tact pédagogique : ils écrivent pour ceux qui savent déjà beaucoup, et malheur au profane, au *Laie*, qui ouvrira ce demi-volume avec l'idée d'apprendre ce qu'il ne sait pas! Il est vrai que la phonétique des néo-grammairiens, en particulier, n'est pas un sujet qui se prête à une exposition bien limpide; encore pourrait-on ne pas en accroître l'obscurité par un incroyable abus des abrévia-

tions, l'absence presque complète de notes dont le contenu est jeté pêle mêle dans le texte (à la manière de la *Realencyclopaedie* de Pauly), enfin par la présomption que le lecteur comprend ou devine ce qu'on ne prend pas la peine de lui expliquer. Par exemple, dès les premières lignes de la phonétique grecque, M. Brugmann distingue la nasale vélaire et la nasale palatale, ainsi que le *Schwa indogermanicum* qu'il représente par un *e* renversé. Tout cela est intelligible pour celui qui connaît Sievers : pour le commençant, j'ajoute même pour l'étudiant instruit qui n'est pas tenu d'être au fait du *Schwa*, c'est, à proprement parler, de l'hébreu. On voit, sans qu'il soit besoin d'insister, que nous avons là un *Handbuch* « more germanico » qui ne répond nullement à l'idée que nous nous faisons en France d'un manuel et qui ne saurait prendre pour épigraphe *Indocti discant*. C'est aux *periti* qu'il s'adresse, aux *periti* qui veulent rafraîchir leurs souvenirs, trouver un renseignement ou un détail qui leur échappe : le livre, tel qu'il est conçu, aurait été plus justement intitulé *Nachschlagebuch*. Encore une fois, nous constatons la chose et ne récriminons pas, mais il est bon que le lecteur français soit prévenu.

Les auteurs ont parfaitement compris que des sujets aussi compliqués que la grammaire grecque et latine ne pouvaient être condensés utilement en quelques pages ; ils se sont contentés, comme je l'avais fait moi-même, d'expliquer et de discuter avec détail les matières importantes sur lesquelles se sont portés de préférence les récents travaux de la linguistique. La phonétique et la morphologie, les questions relatives à l'accent et à l'orthographe, tiennent de beaucoup la place la plus grande: il n'y a pas lieu de s'en plaindre. Un précis de la syntaxe historique du latin, qui termine le demi-volume sans être terminé avec lui, est presque le seul chapitre où l'on trouve l'exposition de faits appartenant à l'enseignement élémentaire ; il est d'ailleurs conçu dans un esprit strictement historique qui le distingue avantageusement de tous les résumés analogues. L'analyse des désinences casuelles et verbales a été l'objet d'une attention particulière et constitue, avec la phonétique, le chapitre le plus développé des deux grammaires.

Dans un ouvrage de ce genre, la bibliographie est une des parties les plus importantes, ce dont les auteurs se sont parfaitement rendu compte. Ils ont d'ailleurs pensé, avec raison, que les *Grundrisse* de M. Hübner pour la syntaxe grecque et la grammaire latine étant très répandus, il était inutile de répéter les indications que contiennent ces deux excellents petits livres, et ils se sont bornés, en général, à signaler les travaux spéciaux publiés postérieurement aux bibliographies de M. Hübner. Cela ne pouvait les dispenser, bien entendu, de renvoyer aux ouvrages les plus importants sur chaque matière. MM. Brugmann, Schmalz et Stolz ne laissent pas de rendre justice aux travaux des savants étrangers, en particulier de MM. Weil et Benlœw, de Saussure, Riemann et Gœlzer ; on pourrait souhaiter cependant qu'ils eussent accordé une

mention à beaucoup d'ouvrages anglais et français dont on chercherait vainement les titres à côté de ceux de programmes allemands cités par douzaines. Nous relèverons particulièrement l'omission des livres suivants, qui ont tout au moins l'avantage d'être écrits avec une clarté dont M. Brugmann et ses collaborateurs n'ont pas le secret : Egger, *Apollonius Dyscole* (p. 5); Sayce, *Principles of compar. philology* (p. 6); Henry, *l'Analogie dans la langue grecque* (p. 11); Rutherford, *Phrynichus* (p. 13); Gonnet, *Degrés de comparaison* (p. 67); Bergaigne, *De conjunctivo et optativo* (p. 92); Weil, *De l'ordre des mots* (p. 125); Bréal, *Les tables eugubines* et tous ses mémoires de dialectologie italique! (p. 133); Boissier, *Varron* (p. 133); Thurot, *Doctrines grammaticales (ibid.)*; Édon, *Écriture et prononciation du latin* (p. 137); Taylor, *The alphabet* (p. 137); Garrucci, *Sylloge inscriptionum latinarum,* dont il fallait citer les prolégomènes (p. 137); Boissier, *Les réformes orthographiques attribuées à Ennius et à Attius,* dans la *Revue archéologique* de 1869; cf. Mommsen, *Ephemeris*, 1872, p. 286 (p. 141); G. Paris, *L'accent latin dans la langue française* (p. 193); Roby, *Latin grammar* (p. 244); Gantrelle, *Grammaire de Tacite* (p. 248); Boissier, *Sédulius*, dans la *Revue de Philologie* de 1882 *(ibid.)*; Clairon, *Du génitif latin* (p. 248); Riemann-Benoist, *Éditions de Tite-Live* (p. 249, où sont citées d'autres éditions avec commentaires grammaticaux), etc. On remplirait des pages à signaler toutes les omissions de ce genre, auxquelles il faudrait en joindre d'autres portant sur des ouvrages publiés en allemand; ainsi la *Syntaxe grecque* de Madvig n'est pas citée à la p. 95, à côté de celles de Bernhardy, de Kühner et de Krüger[1]. Le beau travail d'Eckstein, *Geschichte des lateinischen Unterrichts,* n'aurait pas dû non plus être omis (p. 133).

Nous ne pouvons entrer dans la discussion des théories grammaticales des auteurs, dont le point de vue est naturellement celui des *Junggrammatiker,* mais nous pensons qu'ils auraient bien fait d'exposer avec quelque détail l'histoire de la science jusqu'à Bopp et de Bopp jusqu'à l'école contemporaine. Les indications fournies à cet égard (p. 1-5, 129-133) sont absolument insuffisantes. Pas un mot des théories de Sanchez, de Lennep, de God. Hermann, qui appartiennent pourtant à l'histoire de la grammaire comme les systèmes des prédécesseurs de Kant à l'histoire de la philosophie. Pas un mot non plus de l'histoire de l'étymologie avant Bopp, des idées de la Renaissance sur les rapports du grec et du latin. Le seul moyen de vivifier une étude, c'est de la présenter comme le dernier terme d'un développement intellectuel, de faire apprécier l'importance des vérités que l'on croit tenir par l'examen des erreurs qui en ont précédé et souvent préparé la découverte. Aussi bien les auteurs du *Handbuch* ne paraissent-ils pas s'être préoccupés de soutenir l'attention de leurs lecteurs à la façon de M. Max Mül-

1. L'omission de la *Grammaire grecque* de Curtius n'est sans doute pas involontaire : elle ne laisse pas toutefois de surprendre le lecteur.

ler dans ses *Leçons* ou de Bœckh dans son admirable livre posthume, *Encyclopédie et Méthodologie.* Je n'ai pas l'impertinence de comparer mon *Manuel de Philologie*, œuvre de commençant écrite pour des commençants, au *Handbuch* publié par M. I. Müller; mais quelques personnes ont bien voulu écrire que ce *Manuel* était « amusant », et je doute que l'on ait jamais lieu de faire un pareil compliment au *Handbuch* — compliment dont les auteurs se sentiraient peut-être fort offensés. L'exécution typographique, qui est d'une extrême monotonie, n'est pas faite pour en rendre la lecture plus attrayante. Mais ce sont là, en vérité, de petits inconvénients; ils n'enlèvent rien au mérite d'une œuvre qui, pour être complètement dépourvue de charme, n'en est pas moins d'une réelle utilité et doit être accueillie avec une sincère reconnaissance. D'ici à peu de temps, il n'y aura guère de savant dans les deux mondes qui ne possède sur sa table de travail les treize demi-volumes du *Handbuch*, destinés à suivre de près le spécimen que nous avons eu le plaisir de signaler.

Salomon Reinach.

---

174. — **Briefe des Pfalzgrafen** Johann Casimir mit verwandten Schriftstücken gesammelt und bearbeitet, von Friedrich von Bezold. Band I (1576-1582). München, Rieger, 1884, viii, 590 p. In-8. Prix : 20 fr.

Les lettres du comte palatin Jean-Casimir, publiées sous les auspices de l'Académie de Munich, forment, pour ainsi dire, la suite de la *Correspondance* de son père, l'électeur Frédéric-le-Pieux, mise au jour par M. Kluckhohn de 1868 à 1872, et dont nous avons rendu compte autrefois dans la *Revue*. Comme le travail de M. Kluckhohn, celui de M. Bezold mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui s'occupent de l'histoire générale de la seconde moitié du xvie siècle. Il dépasse en effet de toutes parts le cadre de l'histoire purement locale, soit du Palatinat, soit même de l'Empire, pour nous fournir d'abondants renseignements sur la politique des Wittelsbach protestants dans la grande crise religieuse et politique de cette époque. Le volume de M. B. devra attirer en particulier l'attention des érudits français qui y puiseront plus d'un renseignement nouveau sur les relations des réformés d'Allemagne avec les huguenots et leurs chefs. Comme dans la *Correspondance* de Frédéric-le-Pieux nous avons vu dominer l'élément religieux, voire même théologique, nous remarquons ici la prépondérance de l'élément politique; la génération qui suit celle des contemporains de la Réforme, n'a plus l'élan des premiers jours, et ses conseillers les plus influents ne sont plus les théologiens, mais les diplomates. Jean-Casimir lui-même ne vaut pas comme homme son père, l'Électeur mort en 1576. Il est vrai, que, privé de la puissance territoriale échue à son frère aîné, l'électeur Louis, son attitude devait avoir forcément quelque chose d'aventureux; l'ar-

gent français devait influencer, autant que ses souhaits pour la cause calviniste, ses plans militaires et ses négociations diplomatiques, puisqu'il ne possédait pas lui-même la puissance matérielle nécessaire pour intervenir dans les guerres civiles de ce temps.

Pour former la collection dont il nous offre ici le premier volume, M. B. a parcouru les archives des principales villes de l'Allemagne et de l'étranger. Ce que les archives palatines de Heidelberg, si souvent pillées et transportées à la hâte, ne lui offraient qu'avec parcimonie, il l'a trouvé dans les dépôts de Dresde, de Marbourg, etc. Il leur a même emprunté des pièces qui ne touchent pas précisément à la politique de la branche protestante des Wittelsbach, comme, par exemple, les correspondances de l'électeur Auguste de Saxe. Par contre, il aurait trouvé dans d'autres dépôts publics des documents se rapportant directement à son sujet, s'il avait prolongé les recherches assidues auxquelles il s'est livré pour réunir tous les matériaux accessibles [1]. Mais il serait injuste de trop appuyer sur ce fait auquel n'échappera jamais un savant, quelque consciencieux qu'il soit, alors qu'il essaie de réunir tous les documents inédits relatifs à un homme ou à une époque de l'histoire moderne.

Le morceau capital du volume de M. B. est une introduction de plus de deux cents pages sur la politique palatine de 1566 à 1576, introduction très nourrie et sur laquelle nous appelons l'attention des lecteurs. Il y a là surtout à leur signaler le chapitre sur la première campagne de Jean-Casimir en France (1567-1568), et celui sur les négociations du jeune comte palatin avec Condé, préalablement à la seconde expédition française (1574-1576). Parmi les documents plus particulièrement curieux nous signalerons encore les révélations du docteur Beutterich sur les projets des Lorrains contre Strasbourg (12 mai 1580); le mémoire de Schomberg à Henri III (31 mai 1580); les rapports de Beutterich sur sa mission chez les huguenots du midi, à Montpellier et Montauban (juillet 1581); la lettre de ce même diplomate, colonel et docteur en droit, adressée à Théodore de Bèze (6 septembre 1582).

A ces pièces M. B. a joint des notes nombreuses, parfois un peu bien touffues, et dont le labeur ne sera pleinement utilisé que lorsqu'un index général permettra de s'y retrouver sans recherches trop prolongées. Cet index ne paraîtra, nous dit-on, qu'avec le troisième volume. Nous faisons donc des vœux intéressés pour que M. Bezold arrive bientôt à donner la suite de son recueil, qui est le fruit de si longues recherches et qui tient dignement sa place parmi toutes les publications analogues,

1. Nous avons trouvé aux archives municipales de Strasbourg un fascicule de la *Correspondance* de Jean-Casimir avec son agent commercial et diplomatique dans cette ville, Isaac Wicker; il renferme sept lettres pour 1577; six lettres pour 1578; une pour 1581; cinq pour 1582; seize pour 1583; douze pour 1584, soit une cinquantaine de pièces que nous signalons à l'attention de M. B., s'il devait vouloir joindre un supplément au prochain volume de son ouvrage.

déjà confiées à d'autres savants par l'initiative incessante de l'Académie de Munich.

R.

---

175. — **Voltaire.** Bibliographie de ses œuvres, par Georges Bengesco. Tome deuxième, orné du portrait de A. J. Q. Beuchot. Paris, librairie académique Didier (E. Perrin), 1885, in-8.

Le tome Ier de cette *Bibliographie* a paru en 1882 et il en a été rendu compte ici même [1]. L'Académie française lui a décerné l'un de ses prix et cet honneur sans précédent, croyons-nous, est d'un bon augure pour des études jusqu'ici trop complètement exclues des récompenses du docte corps, mais dont la nécessité se fait cependant sentir chaque jour davantage. En présence du développement inouï des produits de la presse sous toutes ses formes depuis quatre siècles il faut aviser à dresser le bilan de ces richesses si l'on veut évaluer, sous le double rapport du nombre et de la valeur, les témoignages multiples de l'activité humaine. Mais bien qu'il se soit trouvé en ce siècle un notable contingent de travailleurs assez intrépides pour braver les ennuis et les fatigues d'une pareille tâche, l'indifférence des grands corps savants a longtemps aggravé la situation précaire des érudits voués à ces sortes de travaux, et les éditeurs s'en sont autorisés pour repousser des livres dont ils ne pouvaient attendre ni honneur ni profit [2]. Je souhaite que la distinction très justifiée obtenue par le livre de M. Bengesco encourage d'autres tentatives de même nature et je me hâte de revenir à l'examen de son second volume.

M. G. B., témoignant à l'égard de la critique une déférence trop rare pour qu'elle ne soit pas signalée, a tout d'abord donné la liste des additions et corrections du tome Ier (p. I-XVIII); puis il a décrit dans l'ordre chronologique les *trois cent quarante-trois* opuscules qui forment ce qu'on appelle traditionnellement les « mélanges » de Voltaire et il y a joint la liste raisonnée des livres édités et celle des livres annotés par lui. Un index, dont la *Revue critique* avait fait remarquer l'utilité, termine le volume. Le troisième renfermera la liste des *œuvres complètes* et des *œuvres choisies*, la correspondance et les écrits aprocryphes. Pour cette

1. Voir année 1882, tome II, p. 367-378.

2. Conçoit-on, par exemple, qu'il n'existe aucun répertoire bibliographique pour notre XVIIe siècle et que pour le XVIe on en soit vraisemblablement toujours réduit à l'édition Rigoley de Juvigny des *Bibliothèques françoises*, de La Croix du Maine et de Duverdier! Le *Manuel du libraire* n'a jamais enregistré que les livres de diverses époques considérés, à tort ou à raison, comme « rares » et « précieux » et Quérard s'est systématiquement interdit de faire figurer dans *la France littéraire* les travaux antérieurs à 1700 (sauf les réimpressions). L'auteur d'une très bonne biographie provinciale s'occupe, m'a-t-on dit, de combler une lacune si regrettable en ce qui concerne le XVII siècle; puisse-t-il mener à bien cette œuvre méritoire et à laquelle toutes les sympathies des travailleurs sont acquises d'avance!

nouvelle partie de son travail, comme pour la première, M. B. a surtout mis à contribution la collection voltairienne de Beuchot, la sienne propre et celle de M. le comte G. de Berlaymont, sans parler des ressources fortuites qu'il a dues à ses recherches dans diverses bibliothèques privées ou publiques de la France et de l'étranger. Il n'a donc pu lui échapper qu'un bien petit nombre de particularités dignes d'être notées, mais comme il sollicite plus volontiers les observations que les louanges, il me permettra de lui soumettre quelques remarques suggérées par une lecture attentive.

P. 2 (n° 1551). Un exemplaire de l'*Essay upon the civil Wars of France* a passé en 1859 dans la vente de J. Fr. Boissonade (n° 5626 du catalogue rédigé par B. Duprat). Comment se fait-il que Boissonade n'ait point communiqué cette rareté à son ami Beuchot avec qui il entretenait les plus cordiales relations? C'est là un de ces mystères dont le cœur de l'homme en général, et celui des bibliophiles en particulier, offre trop d'exemples.

P. 39 (n° 1586). La protestation de Voltaire contre les retards apportés à l'achèvement du Louvre a été réimprimée par Bachaumont dans son *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, seconde édition revue, corrigée et augmentée (s. l. 1751, in-8, frontispice composé par Boucher, dessiné par Pierre et gravé par Pasquier) sous ce titre légérement modifié : *De ce qu'on ne fait pas et de ce qu'on pourrait faire.*

P. 81 (n° 1644). Le frontispice des *Quand* n'est pas, comme on l'a si souvent imprimé, de Moreau le jeune, mais d'un homonyme appelé P. Moreau, dont M. le baron Roger Portalis a le premier signalé dans ses *Graveurs du* XVIIIe *siècle* un certain nombre de planches et de vignettes pour livres, entre autres pour une édition de 1743 des *Leçons de physique* de l'abbé Nollet. Jean-Michel Moreau, dit *le jeune*, né en 1741, avait donc dix-neuf ans en 1760 et n'était encore que l'élève fort obscur du peintre Le Lorrain et du graveur Le Bas.

P. 134. Le « nommé de Vosge » (ou plus exactement François Devosge) aurait mérité une mention un peu plus détaillée. Non-seulement il eut l'honneur d'être choisi par Voltaire pour illustrer les œuvres de Corneille, avant que les « dégoûtés de Paris » n'eussent fait préférer au patriarche Hubert Gravelot, mais il fut plus tard,—et cela suffirait à sa gloire, — l'un des premier protecteurs de Prudhon, lorsque celui-ci suivait les cours de dessin fondés par Devosge à Dijon. C'est encore à Devosge que Voltaire s'adressait en 1766 par l'intermédiaire du président Fyot de la Marche lorsqu'il voulait avoir un frontispice représentant trois aveugles cherchant à tâtons un âne qui s'enfuit : « C'est l'emblême de tous les philosophes qui courent après la vérité. Je me tiens un des plus aveugles et j'ai toujours couru après mon âne. » Il est vrai que l'on ne connaît pas ce frontispice destiné à un opuscule resté en projet, non plus que les compositions de Devosge pour le Corneille des Cramer.

M. B. s'est attaché à décrire l'édition originale et les réimpressions contemporaines de chaque opuscule de Voltaire; peut-être réserve-t-il pour le troisième volume la mention des recueils qui en parurent dès lors, avec ou sans l'aveu de l'auteur : c'est ainsi qu'il a négligé cette fois de nous donner son opinion sur cet *Evangile du jour* qui a tant embarrassé les bibliographes [1]. Je prends la liberté de lui signaler, pour le moment où il abordera cette partie de sa tâche, un petit volume qui avait échappé à Quérard et que mes recherches m'ont fait rencontrer à l'Arsenal où il est coté 20754 B : ce sont des *Mélanges de littérature pour servir de supplément à la dernière édition des œuvres de M. de Voltaire*. S. l., 1768, in-12, 280 p. Ils renferment, entre autres pièces, les *Conseils à un journaliste*, le *Panégyrique de Louis XV*, les *Embellissements de Paris*, la *Défense de Milord Bolingbroke*, puis des lettres à Dom Calmet, à Deodati de Tovazzi, à Le Brun sur Mlle Corneille, à d'Olivet, etc., et des poésies fugitives, la plupart de sa jeunesse. M. B. a certainement d'ailleurs par devers lui un certain nombre de notes sur des recueils du même temps et de même origine, devenus fort rares précisément parce que nul ne s'est avisé de les rechercher.

Terminons en félicitant l'auteur de la bonne idée qu'il a eue de faire reproduire par l'héliogravure le seul portrait connu de Beuchot, d'après le dessin original appartenant à M. Louis Barbier, son gendre. C'est un tardif hommage rendu à un travailleur à qui personne, j'en suis sûr, n'a voué plus de gratitude que M. Bengesco.

Maurice TOURNEUX.

VARIETES

Les lettres de Fénelon à la Quirinienne.

Dans l'*Introduction* d'un ouvrage dont j'ai rendu compte ici, l'an dernier, le *Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères, publié d'après les manuscrits autographes* (Paris, Plon, 1884, grand in-8°), M. Frédéric Masson s'exprime ainsi (p. xx) : « Il est malheureux qu'on n'ait pas encore utilisé pour l'histoire du commencement du XVIIIe siècle français les trésors qui sont accumulés à Brescia. Je citerai entre autres huit lettres de Fénelon d'un intérêt capital ». Huit lettres inédites de Fénelon! On devine ce que fut une telle révélation pour un curieux comme moi. Posséder une bonne copie d'aussi précieux documents devint un de mes plus chers désirs. Ce désir vient d'être satisfait grâce

---

1. Voir la dernière édition du *Dictionnaire des anonymes*.

à l'extrême amabilité d'un fervent lecteur de la *Revue critique* à Rome, M. le marquis Gaetano Ferrajoli, qui m'honore de sa sympathie, et qui a daigné demander à Brescia pour moi non seulement une très exacte copie des documents signalés par l'éditeur du *Journal* de Torcy, mais une très nette photographie de deux des pages du manuscrit.

De l'examen de la photographie et de la copie, il résulte que les lettres de Fénelon à Quirini ne sont pas autographes, l'écriture ne ressemblant pas à celle de l'archevêque de Cambrai, et l'orthographe n'étant pas non plus la sienne, car pour ne signaler qu'une seule différence qui est décisive, on lui fait écrire constamment *vôtre*, alors que Fénelon, comme Bossuet, comme tout le xvii[e] siècle, se servait de la forme *vostre.* Autre déception plus cruelle encore. Les huit lettres qui, selon M. Masson, n'avaient pas encore été *utilisées*, sont toutes parfaitement connues depuis longtemps. *Il est malheureux*, pour parler comme lui, qu'avant de nous annoncer de l'inédit, il n'ait pas pris l'indispensable précaution de consulter une bonne édition des Œuvres de Fénelon, par exemple la meilleure de toutes, celle de la librairie Gaume (Paris, 1851). Les huit lettres à Quirini sont là et presque entièrement conformes (y compris le rajeunissement de certains mots) à la copie de Brescia.

On ne doit pas trop reprocher, cependant, à M. Masson la fausse nouvelle et la fausse joie qu'il a eu l'imprudence de donner aux admirateurs de Fénelon. La gracieuse communication qui m'a été faite par M. le marquis Ferrajoli, que je prie d'accepter ici mes nouveaux remerciments, n'aura pas été inutile. Je vais en tirer quelques indications qui serviront aux futurs travailleurs auxquels nous demandons une édition définitive des œuvres complètes de Fénelon (et de Bossuet), édition digne de celles qui forment la collection des *Grands écrivains de la France.*

Les huit lettres à Quirini insérées dans le tome VIII de l'édition Gaume ne sont pas toutes exactement datées. La première, par exemple (p. 9), porte dans l'imprimé la date du *26 juin* 1711 et, dans le manuscrit, celle du *26 janvier* de la même année. On n'a pas à corriger seulement l'évidente faute d'impression, mais encore à supprimer (p. 58) une reproduction tronquée de la même lettre, mise sous la date de 1712, et à laquelle ont été ridiculement annexées quatre lignes de la lettre suivante, ce qui forme un très bizarre assemblage et rappelle trop le *desinat in piscem.* Les variantes entre l'imprimé et le manuscrit sont plus nombreuses qu'importantes. Suivant la copie de Brescia, il faut substituer à la leçon « pendant votre séjour *à Paris* » la leçon « *dans Paris* ». L'harmonieux cygne de Cambrai évita très probablement le dur rapprochement des deux *a* : « *à Paris*, *à* me donner ». On ne trouve guère de ces cailloux là sur les chemins fleuris de l'auteur du *Télémaque.* On a oublié un mot dans la phrase suivante : « Vos nouvelles, auxquelles je prendrai en *tout* un véritable intérêt ». Le ms. de Brescia, comme le sens, exige que l'on mette : « En tout temps ». De

même, un peu plus loin, on doit remplacer *avez* par *aviez* en cette phrase : « L'endroit de St. Augustin dont vous avez commencé à me parler ». Restituons encore à cette lettre le mot *tout* devant le mot le *loisir (tout le loisir de traiter la matière à fond)*.

La seconde lettre (p. 125) est bien datée (8 décembre 1712) et bien reproduite. Je ne relève que cette petite modification dans l'imprimé : « Je vous en demande pardon du fond de *mon* cœur », Fénelon ayant écrit : « *Du fond du cœur* ».

La troisième (p. 122) est, dans l'imprimé, du 19 octobre *1712*, dans le ms., du 19 octobre *1713*. Il est vrai que l'erreur est réparée à la page 194 où, par une singulière négligence des éditeurs, la même lettre reparaît *in-extenso*. Légères nuances entre la version Gaume et la version Brescia. « Rien n'est plus cordial *ni* plus aimable » (Gaume) « — *et* plus aimable » (Brescia). — Mais je ne me console *pas* (Gaume). — « Je ne me console *point* » (Brescia). — « Aussi loin qu'il vous plaira » (Gaume). — « Aussi loin qu'il vous plairoit » (Brescia). — Les dernières lignes de la lettre (p. 122) ont été les unes abrégées, les autres supprimées, mais le texte complet est donné à la page 194, complet pourtant, moins cette phrase qui s'applique aux critiques trop hardis qui *en sapant certains fondements pour rejeter des fables, vont jusqu'à ébranler les vérités essentielles :* « Ils ont un besoin infini d'être réprimés ». On a aussi omis le *Post-Scriptum* qui n'est, du reste, qu'une formule de politesse : « Ne puis-je pas, mon R. P., vous supplier de faire passer à Monsieur votre frère mes très humbles compliments » ?

La quatrième lettre (p. 232), du 28 décembre 1713, n'appelle aucune observation. J'en dirai autant de la cinquième (p. 213), du 22 janvier 1714, qui ne se compose que d'une quinzaine de lignes.

La sixième lettre (p. 214) est du 30 janvier 1714. Voici quelques variantes : « Quoi! vous êtes *courant* par toute la France (Gaume). — « Vous êtes *errant* » (Brescia). — Omission : « Prions, soyons petits » (Gaume). — « Prions, soyons *dociles* et petits (Brescia). — Le dernier mot de la dernière phrase n'est pas le même dans les textes que je compare : « Jugez combien je vous suis dévoué, par mon regret sur votre *défection* », selon l'imprimé, « par mes regrets sur votre désertion », selon le ms. Qui donc a raison? *Désertion* me semble moins naturel que *défection,* car Fenélon reproche à son correspondant d'avoir été infidèle à un rendez-vous, de n'être pas revenu à Cambrai. *Désertion* ne s'expliquerait que dans le cas où Quirini aurait abandonné son hôte. Gardons, par conséquent, le mot *défection* si aimablement employé par Fénelon, et employé, au contraire, d'une façon si émouvante par Bossuet s'écriant dans l'*Oraison funèbre* de la duchesse de la Vallière : « Que fera Dieu pour la punir de sa défection » ?

La septième (p. 248) est datée d'août 1714. Le ms. nous permet de donner à la lettre une date plus précise, celle du *31* août. La moins insignifiante des variantes à relever est celle-ci, à propos de la France

« Pays où les esprits sont violemment agités, et où le *vaisseau* est en grand péril » (Gaume). La métaphore n'est pas dans le ms. où l'on trouve, à la place, le mot *religion*. Ici l'infidélité n'est-elle pas intentionnelle et les éditeurs n'auraient-ils pas cherché, au moyen d'une image, l'adoucissement de ce qu'avait de trop énergique l'expression de Fénelon? — Nouveau changement à signaler dans une des phrases suivantes : là c'est un nom propre qui a disparu et auquel un autre a été substitué : on lit dans l'imprimé : « J'avois pris mes mesures afin que vous reçussiez de *Florence* un exemplaire de mon ouvrage. » C'est de *Rome* qu'il s'agit dans le ms. Ce même imprimé contient un non sens évident que voici : « Vous aurez aussi le mandement que j'ai fait pour recevoir la constitution, où je *révèle*, autant que je puis, l'autorité du siège apostolique, sans donner de prise à la critique de ceux que cette autorité incommode ». A l'impossible *révèle* substituons, avec le ms., le mot *relève* qui est si bien en situation.

La dernière lettre (p. 281) a reçu de l'éditeur cette date un peu vague : *décembre 1714*. Le ms. donne : *11 décembre 1714*. Je ne trouve qu'une toute petite variante à relever. D'après le ms. il faut lire non *les* enfants, mais *ses* enfants dans la phrase où Fénelon parle ainsi de l'Église de Rome : « Plus elle est contredite et méprisée par *ses* enfans révoltés, plus elle doit répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. »

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'auteur de la « Variété » *Grandeur et décadence de la Colombine* qui a paru dans notre numéro du 18 mai 1885 a publié une seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, de son article (Paris, chez tous les marchands de nouveautés. In-8°, 52 p.). Cette édition, sur fort beau papier et avec spécimens, n'a été tirée qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en analysant ou reproduisant les passages nouveaux qui ne figurent pas dans l'article de la *Revue critique*. L'auteur poursuivait son enquête, lorsqu'il eut la bonne fortune de découvrir la piste d'autres plaquettes provenant de la Biblioteca Colombina. Voici de quelle façon il annonce cette trouvaille :

« Le lecteur sera sans doute disposé à croire qu'en thèse générale, de pareilles occasions ne sont guère plus fréquentes que les éclipses. C'est oublier qu'elles se produisent dans le pays où l'on se détache le plus facilement des choses de ce monde, surtout lorsque personne dans le voisinage n'en soupçonne la valeur. Qui n'a mainte fois en Espagne entendu cette belle et sincère parole, digne de l'antique : *A la disposicion de usted?*

« C'est guidé par ce souvenir et comptant sur la science particulière des fortunés habitants de l'Andalousie, qu'un amateur alléché s'ingéra de promettre monts et merveilles au missionnaire qui irait explorer certains réduits plus ou moins obs-

curs de Séville. Un adroit marchand de curiosités qui, nourri dans le sérail, en connaissait les détours, partit pour cette croisade d'un nouveau genre, et revint à Paris, le 14 avril dernier, avec un bon nombre d'objets d'art superbes et quarante opuscules, chacun délicatement enveloppé dans une feuille de papier à musique. C'étaient encore des plaquettes gothiques, italiennes et catalanes, provenant de la Colombine de Séville!

« Une heure après, avec une intuition qui tient du prodige, le plus sagace de nos amateurs frappait à la porte de l'habile envoyé qui, séduit par un si beau zèle, lui remit incontinent le lot complet. Rien ne saurait surpasser l'ampleur du geste et la majesté du regard avec lesquels ce dernier offrit généreusement pour trente-six de ces merveilles bibliographiques le prix insensé de 1,500 francs, si ce n'est la joie et la reconnaissance dont témoigna celui qui les vendit en recevant cette somme inespérée.

« Il est contraire aux bons principes de ne point exploiter sur le champ les heureux hasards de la fortune. C'est en vertu de cette maxime, dont la profonde sagesse n'échappera pas au lecteur, qu'on voit des bibliophiles se dessaisir de raretés dont la possession paraissait essentielle à leur bonheur. Parfois il vient se mêler à ce sacrifice de vagues inquiétudes, que de malins propos et les indiscrétions des feuilles publiques finissent par rendre intolérables. C'est probablement sous l'empire de ces noirs soucis, que des négociations furent entamées avec Rome, à l'effet d'éloigner une cause d'insomnie, et non, comme on serait porté à le croire, afin d'obtenir l'absolution.

« Les réponses furent favorables, mais l'esprit de sacrifice a des bornes. On ne se sépare pas volontiers de cinquante-neuf plaquettes gothiques. Il faut, pour s'y résigner, une force de caractère qui n'est pas donnée à tout le monde. Les plus braves même allègent la douleur et diminuent les risques, en préparant des partages et de petits paquets, disposés selon la rareté et la valeur des livres dont on désire faire profiter les nations amies. C'est dans ces conditions que le moins important de ces lots, composé exclusivement d'opuscules imprimés en Italie dans les premières années du XVIe siècle, chemine présentement vers la ville éternelle. »

Cet exposé est suivi d'une description bibliographique, aussi exacte que minutieuse, de quinze petites pièces rarissimes, dont douze n'avaient pas encore été signalées par les bibliographes, tandis que les trois autres ne sont connues chacune que d'après un unique exemplaire. On remarque dans ce lot des collections de sonnets et de pièces amoureuses qu'on vendait dans les rues de Florence, de Rome, de Bergame et de Venise au commencement du XVe siècle, presque toutes illustrées par des vignettes d'une naïveté charmante. Il y a aussi des éditions populaires de romans de chevalerie; une édition milanaise inconnue du plus célèbre sermon de Savonarole, la *Predica del arte del bene morire*, un voyage à Jérusalem, imprimé à Venise en 1522, et qui est probablement celui que Lechi attribue à Francesco Alexandro da Modena, bien que le bibliographe de Brescia n'ait pas connu cette édition vénitienne. En voyant une collection aussi curieuse d'imprimés rarissimes, on comprend que M. H. demande « si ces quinze plaquettes sont seulement celles qu'on ne se souciait pas de garder, comment était donc le dessus du panier? » Malheureusement, il ne lui fut pas permis de voir les autres impressions italiennes, celles-ci n'ayant pas été expédiées à Rome. Nous y perdons, sans aucun doute, de piquantes révélations bibliographiques.

Dans son premier article, M. H. s'était contenté de faire seulement allusion aux manuscrits de la Colombine venus à Paris, comme tampons, dans une caisse d'objets d'art. Ici, le critique américain décrit neuf de ces mss., entrés depuis à la Biblio-

thèque nationale, mais après offres loyalement faites aux parties intéressées à Séville, de les retrocéder au prix coûtant, — assez minime d'ailleurs.

Après avoir démontré que la plupart de ces précieux *codices* étaient encore sur les rayons de la Colombine, il y a quelques années à peine, M. H. fait suivre son exposé d'observations. d'autant plus utiles que le journal Sévillan, *El Porvenir*, s'est abstenu jusqu'ici d'insérer la lettre que notre collaborateur lui avait adressée [1] en réponse aux allégations de D. Servando Arboli, chef de la bibliothèque du chapitre métropolitain de Séville :

« Six. au moins, de ces manuscrits ont donc été vus à la Biblioteca Colombina même, et décrits sur place, d'abord par Haenel, ensuite par Charles Graux, par M. Francisque Michel, par M. de Gayangos, par M. Paul Ewald, par M. Pio Rajna, en 1875, 1878 et 1880, et, très probablement, par d'autres savants plus récemment encore. Dans ces conditions, il est difficile d'admettre que les petites irrégularités signalées ici remontent au temps de Charles-Quint, comme l'insinue agréablement M. le bibliothécaire en chef de la Colombine.

« Ce conservateur modèle, qui ignore, évidemment, qu'il ne suffit pas toujours d'enlever les timbres et d'effacer les rubriques pour rendre un manuscrit méconnaissable, vient même de faire savoir, *urbi et orbi*, que « ces manuscrits ne sont jamais entrés à la Bibliothèque Colombine ». Comment concilier une aussi audacieuse assertion avec le témoignage contraire de deux savants français. d'un savant allemand, d'un savant italien, voire d'un savant andalou, tous spécialistes compétents. d'une véracité incontestable, et dont les descriptions se trouvent consignées dans des rapports officiels parus antérieurement à cette polémique?

« Il y a un autre petit fait qui a bien son importance; les principaux détails et les points de repère indiqués par ces savants : époque, calligraphie, orthographe, divisions, formats, lacunes, illustrations, etc., etc., correspondent aux mss. tels qu'on peut les consulter aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris.

« Quant à l'idée bizarre de reculer de trois cents ans l'époque où les déprédations que nous signalons furent commises, le lecteur nous pardonnera de rappeler que les deux premiers lots de livres et de plaquettes *et les manuscrits* mentionnés dans notre article, sont venus à Paris *en ligne directe de Séville, ensemble*, dans le *même paquet*, et que le tout fut adressé par le *même expéditeur* au *même destinataire*, et seulement *à la fin de l'automne dernier*. On notera aussi que six, au moins, des mss. envoyés avec les imprimés, étaient encore sur les rayons de la Bibliothèque Colombine, à une époque *aussi rapprochée de nous que 1875, 1879 et 1880*, et, très probablement, depuis. Tous les livres, tous les opuscules et tous les manuscrits en question ont donc été tirés du même tonneau, et ce, avec les unités de temps et de lieu voulus pour démontrer, clair comme le jour, que ces voleries ne remontent pas au-delà de l'année dernière.

« Cependant, pour être juste, nous devons dire que la remarquable concordance relevée dans notre raisonnement est susceptible d'une autre interprétation. Par exemple, on peut admettre, et les ingénieux défenseurs du bibliothécaire de la Colombine le donnent à entendre, que, loin d'entrer dans cet établissement, les livres et les plaquettes furent soigneusement remisés dans quelque autre endroit bien clos de Séville, à l'abri, surtout, des tremblements de terre, au temps de Charles-Quint. Ensuite, que les manuscrits, par intuition, trois siècles après, sortirent de la bibliothèque et allèrent rejoindre les susdits livres et les susdites plaquettes, qui les attendaient dans le lieu mystérieux, où plusieurs générations de gardiens les avaient

1. *Revue critique*, numéro du 27 juillet dernier.

conservés avec une sollicitude qu'eussent pu leur envier MM. les bibliothécaires de la Colombina. Les livres, tant grands que petits, et les manuscrits auraient alors été envoyés de compagnie à Paris, en temps utile pour le jour de l'an. Rien de plus simple.

« Tous ces manuscrits portent les traces de la main brutale qui a aussi lacéré les livres pour les démarquer, les soustraire et les vendre. Cependant le texte est à peu près intact, et ces épaves, recueillies avec soin dans une de nos bibliothèques publiques, sont désormais à l'abri. N'étant pas ornés de belles images, on ne les croyait bons à Séville, ce semble, qu'à servir d'emballage. Malheureusement, d'autres mss., que leur beauté eut dû préserver de semblables atteintes, n'ont pu, justement parce que c'étaient des œuvres d'art, échapper au vandalisme des gens qui les guettaient. Comment décrire avec calme l'ignorance barbare et les déprédations éhontées que ces nobles écrits, par leurs feuilles en lambeaux, attestent et dénoncent à l'animadversion de tous les honnêtes gens? Et l'on ne connaît pas encore, on ne saura peut-être jamais l'étendue de ce désastre.

« Il y avait à la Colombine une collection remarquable de mss. sur peau de vélin exécutés au XIVe et au XVe siècle, en Italie, par des scribes et des miniaturistes de l'école bourguignonne. C'étaient non-seulement des œuvres d'Eglise, comme des missels, des psautiers et des pontificals, mais aussi des traités de droit canonique et des commentaires sur les œuvres d'Aristote, par Albert le Grand et autres philosophes scholastiques.

« Il est difficile de s'imaginer une calligraphie plus pure, des lettres initiales et des miniatures plus fines que celles qui ornaient ces superbes mss. Sait-on ce que les plus beaux sont devenus? Des impies cachés dans l'ombre de la vieille cathédrale ont porté les feuilles enrichies d'ornements, après les avoir lacérées, chez des brocanteurs de Séville qui, il y a un mois à peine, les débitaient encore à la brassée. Un Français, qui passait dans le quartier, vit cette masse de raretés gisant dans un coin, acheta pour un prix dérisoire un monceau de ces feuilles de vélin superbement enluminées et les apporta à Paris. Nous en avons vu de nos yeux et touché de nos mains plus de cent. En ce moment même, dix feuillets, chacun digne d'un musée, sont sur notre table, et c'est le cœur navré que nos yeux s'arrêtent sur de pareils chefs-d'œuvre, mis en pièces, flétris et destinés, hélas! à être déchiquetés encore par des revendeurs.

« Ces magnifiques in-folios sont en partie les mss. mêmes que des papes, par leurs bulles protectrices, espéraient sauver des entreprises d'ignares dont ils avaient prévu l'incapacité et l'incurie. Pendant cinq siècles, ces modèles d'un art dont le secret est perdu ont échappé aux ravages du temps, aux guerres civiles, aux déprédations de toutes sortes. Par un hasard providentiel, on ne les a pas laissés croupir sous la gouttière avec les autres *codices* précieux dont Tabares déplorait la perte. Et c'est de nos jours, dans une cité de cent vingt mille âmes, à quelques pas d'une Société de bibliophiles, riche, prospère et reconnue d'utilité publique, que ces livres et ces manuscrits sont enlevés de leur asile, démarqués, mutilés, souillés, vendus et dispersés aux quatre vents du ciel. »

— *Les deux thèses de M. Everat.* — La *Revue critique* a pris l'excellente habitude de rendre compte de la soutenance des thèses pour le doctorat ès-lettres en Sorbonne. Qu'il me soit permis de mentionner ici deux thèses qui viennent d'être soutenues devant la faculté de Clermont-Ferrand par un avocat à la cour d'appel de Riom, M. Edouard EVERAT (*De D. M. Ausonii operibus et genere dicendi.* — *La Sénéchaussée d'Auvergne et siège présidial de Riom au* XVIIIe *siècle. Etude historique.* Paris, Thorin, 1885, in-8o de 125 p. et de 412 p.). La thèse latine, où M. Eve-

rat a reproduit une remarquable lettre de M. R. Dezeimeris sur la religion d'Ausone (p. 101-104) se lit avec agrément; mais la thèse française est de grande importance. M. Everat y a tracé, à l'aide de nombreux documents inédits, surtout de ceux des Archives de la cour d'appel de Riom et plus encore de ceux des archives de la famille de Chabrol, une histoire très neuve, très fidèle et parfois très piquante de la Sénéchaussée d'Auvergne et du siège présidial de Riom, ce qui n'est point seulement une monographie locale, mais, comme l'annonce l'auteur (p. x), une étude, d'un intérêt plus étendu et plus élevé, sur la constitution et les mœurs judiciaires de l'ancien régime, en quelque sorte une histoire de la magistrature française au xvi[e] siècle. — T. DE L.

— *Rubens en Italie.* — M. Charles Ruelens vient de publier des *Notes d'un voyage en Italie à la recherche de documents relatifs à Rubens* (Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1885, in 8° de 48 p.). Ces notes, extraites du *Bulletin Rubens*, sont fort intéressantes. Le zélé secrétaire de la commission chargée de publier les œuvres complètes du grand peintre a « voulu voir les villes où il a passé des années ou des jours, vivre quelques instants dans les milieux où il a vécu, essayer de reconstituer ceux-ci, par la pensée, tels qu'ils étaient il y a près de trois siècles, chercher encore des traces de son passage ». M. Ruelens raconte avec beaucoup de verve et d'agrément l'histoire de ses investigations à Milan, Vérone, Venise, où M. Armand Baschet n'a rien laissé à prendre, Padoue, Mantoue, Bologne, Florence, où il a copié une lettre autographe et inédite de Rubens à Pierre Dupuy, écrite en langue italienne le 9 décembre 1627, à Anvers, et dont il donne la traduction (p. 27-29), lettre qui a été volée à notre Bibliothèque nationale, ayant été extraite d'un volume de la collection Dupuy « au moyen de ciseaux qui ont entamé quelque peu l'écriture » et qui, du reste, « porte encore le chiffre primitif de la pagination du volume, le chiffre 163 ». Il nous mène ensuite à Rome où il a surtout remarqué dans la bibliothèque du palais Barberini trois volumes de lettres originales de Peiresc, un de lettres en langue italienne à Jérôme Aleandre, dont divers extraits ont été donnés par notre collaborateur M. E. Müntz, un de lettres françaises adressées à Luc Holstenius, que je publierai dans mon grand recueil et qui correspondent aux lettres latines du savant critique insérées par Boissonade dans l'in-8° de 1817, le troisième de lettres en italien adressées au cardinal F. Barberini, et où « l'on voit, non sans émotion, la mémorable lettre du 5 décembre 1634, dans laquelle Peiresc supplie si noblement le cardinal d'avoir pitié du pauvre Galilée ». A Gênes, M. Ruelens a retrouvé une lettre de Rubens à P. Dupuy, du 15 juillet 1626, encore volée à la Bibliothèque nationale. C'est dans ce dernier établissement qu'avant de rentrer à Bruxelles, M. Ruelens a transcrit une lettre de Rubens à Peiresc, du 18 décembre 1639, retrouvée dans les papiers de Libri, qu'il reproduit (p. 43-48), et dont il dit : « Je trouve cette lettre si belle, si précieuse, que si je ne vous rapportais que cela de mon voyage, je m'estimerais heureux de l'avoir accompli. » Le récit du vaillant érudit se termine par cette bonne nouvelle : « Je mets sous presse, et sans désemparer, le premier volume des documents épistolaires de Rubens ou relatifs à lui, et comprenant la période de la vie du peintre jusqu'à son retour d'Italie. » — T. DE L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Literarisches Centralblatt, n° 38, 12 septembre 1885 : ROSENTHAL, Vier apokryphische Bücher aus der Zeit und Schule R. Akib'as. Assumptio Mursi, das vierte Buch Esra, die Apokalypse Baruch, das Buch Tobi (travail très recommandable). — HALLEWI, das Buch al-Chazari, uebersetzt von HIRSCHFELD. — G. BIEDERMANN, Philosophie der Geschichte (sujet difficile et traité superficiellement). — KLOPP, der Falle des Hauses Stuart und die Succession des Hauses Hannover in Gross Britannien und Irland im Zusammenhange der europäischen Angelegenheiten von 1660 bis 1714. IX-XI. (Trois volumes nouveaux allant de la grande alliance du 7 sept. 1701 aux années 1704-1705, beaucoup d'importants matériaux mis en œuvre sans justesse, récit d'une monotonie fatigante et d'une grande diffusion, toujours « tendenziös »). — LAUFER, die Werder'schen Weinberge, zur Kenntniss des markischen Bodens.— HEISTERBERGK, Name und Begriff des Jus Italicum. (Résultats clairs et logiques, attachant et convaincant). — Stephani in librum Aristotelis de interpretatione commentarium edidit HAYDUCK. (Un inédit d'après un manuscrit de Paris du xe siècle). — Platonis Meno et Eutyphro. incerti scriptoris Theages, Erastae, Hipparchus rec. FRITZSCHE. (Très bon travail, prolégomènes nouveaux). — Theophanis chronographia rec. DE BOOR, II. Theophanis vitas, Anastasii bibliothecarii historiam tripertitam, dissertationem de codicibus operis Theophanei, indices continens. (Fin de ce travail, œuvre d'un plus grand soin et d'un labeur infatigable appliqué à un sujet assez ingrat).—Camoens, sämmtliche Gedichte, zum ersten Male von STORCK. VI, Dramatische Dichtungen. (Voilà tout Camoens en une traduction allemande qui rend les couleurs variées de l'original, tout son esprit, toutes ses images et ses jeux de mots avec justesse et habileté, en gardant la rime et sans faire violence au génie de l'allemand; notes très importantes.) — HERZOG (Ernest), Geschichte und System der römischen Staatsverfassung, I. Königszeit und Republik. (Compendium qui donne l'état de la question; livre d'étude et de lecture; ne marque pas un progrès essentiel, remplace pourtant en de nombreux endroits les opinions précédentes par de nouvelles; en somme, clair, pratique; vient au-devant des besoins de l'étudiant et fera son chemin, malgré de brillants concurrents). — HAUSSEGGER, die Musik als Ausdruck (œuvre de polémique, bien des remarques bonnes et fines).

— N° 39, 19 septembre 1885 : DRUFFEL, Monumenta Tridentina, III, juin-déc. 1545. — LIKOWSKI, Geschichte des allgemeinen Verfalls der unierten ruthenischen Kirche im XVIII u. XIX Jahrhundert übers. v. TLOCZYNSKI. I, das XVIII, Jahrhundert (documents jusqu'ici inconnus, mais livre extrêmement partial). — HAWKINS, medallic illustrations of the history of Great Britain and Ireland to the death of George II, ed. by FRANKS a. GRUEBER I et II. — WOLF, Aus der Revolutionszeit in Oesterreich-Ungarn, 1848-49. (Beaucoup de choses connues, quelques-unes nouvelles). — SOMMERBRODT, Afrika auf Ebstorfer Welkarte. — KIEPERT, politische Wandkarte von Afrika. — REINISCH, die Quarasprache in Abessinien, I. (Méritoire). — Aristotelis de arte poetica liber, tertiis curis recogn. VAHLEN. (Le critique n'approuve ni les principes de V. ni sa façon de les appliquer). — Supplementum Aristotelicum, I, 1, exceptorum Constantini de natura animalium libri duo, Aristophanis historiae animalium epitome, aliorumque eclogis, ed. LAMBROS. (Édition très recommandable faite avec grand soin). — Das Tironische Psalterium der Wolfenbütteler Bibliothek, pp. LEHMANN. (Travail de grand prix et fort instructif). — MONTET, Histoire littéraire des Vaudois du Piémont. (N'a pas réussi à faire un tableau d'ensemble, mais la publication a de l'intérêt et de la valeur). — E. H. MEYER, Indogermanische Mythen, I, Gandharven-Centauren. (Savoir étendu, ma-

tériaux abondants, points de vue nombreux et variés, essaie de concilier Kuhn et Mannhardt).

Deutsche Literaturzeitung, n° 37, 12 septembre 1885 : SCHNAPP, die Testamente der zwölf Patriarchen untersucht. (Nowack.) — SCHIELER, Magister Johannes Nider aus dem Orden der Prediger-Brüder (très satisfaisant). — Enrico SOULIER, Eraclito Efesio, studio critico, saggi di filosofia ante-socratica. (Wellmann : bon travail.) — VOLKMANN VON VOLKMAR, Lehrbuch der Psychologie vom Standpunkt des Realismus u. nach genetischer Methode. II. — LOTH, Vocabulaire vieux-breton avec commentaire contenant toutes les gloses en vieux-breton gallois, cornique, armoricain, connues, précédées d'une introd. sur la phonétique du vieux-breton. (Zimmer : le critique dont nous connaissons l'humeur, prétend que l'auteur ne possède que des connaissances insuffisantes dans les langues celtiques et que son travail est digne de l'école de M. d'Arbois.) — MENGE et PREUSS, Lexicon Caesarianum. I. (Georges : clair et complet.) — York Plays, p. p. L. T. SMITH. (Zupitza : il reste à faire pour la critique et l'explication des textes.) — GRÆFENBERG, Beiträge zur französischen Syntax des XVI Jahrhunderts. (E. Weber : de l'incertitude, mais travail méritoire.) — HAASE, Zur Syntax Robert Garniers (l'auteur a rempli sa tâche). — HERZOG (Ernst), Geschichte und System der römischen Staatsverfassung, I. Königzeit und Republik. (Klebs : exposé original et étendu ; oriente sur toutes les questions ; aura sa place à côté des autres ouvrages sur le même sujet. — MACHATSCHEK, Geschichte der Bischöfe des Hochstifts Meissen. — HALLWICH, Johann Aldringer. (Brohm : éclaire encore d'une nouvelle lumière l'histoire de Wallenstein, récit animé.) — KIEPERT, Wandkarte des römischen Reichs, neun Blätter. (Hohn : 2e édition très utile.) — BENDEL, die Deutschen in Böhmen, Mähren und Schlesien, II. — PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité. III. Phénicie, Chypre. (Eb. Schrader : on trouve dans ce volume d'énormes matériaux ordonnés et mis en œuvre pour la première fois d'après les principes scientifiques ; bien des observations fines et frappantes dans la conclusion.) — ADLER, Die Geschichte der ersten socialpolitischen Arbeiterbewegung in Deutschland. (Des exagérations, mais du talent.) — Le général Bourbaki par un de ses anciens officiers d'ordonnance (Dechend : élève le général aux dépens d'autrui ; intéressant, mais partial).

Berliner Philologische Wochenschrift, 19 septembre 1885, n° 38 : PAUL, zur Erklärung von Caesar, Bell. Gall. III, 26 (propose « devectis » au lieu de « eductis »). — M. TULLII CICERONIS Tusculanarum libri V, für den Schulgebrauch erklärt von L. W. HASPER (Sorof : ne rend pas inutiles les éditions antérieures). — A. WIEDEMANN, Aegyptische Geschichte (G. Steindorff : livre de références indispensable). — C. F. WATSON, Darius the Median identified, or the true chronology of the ancient Monarchies recovered (J. Krall : essaye de prouver l'authenticité des livres de Daniel et d'Esther, et pour cela crée un système qui fera l'étonnement de tous les lecteurs compétents). — J. SIMON, Une Académie sous le directoire (L. Zéliqzon). — BERLINER UNIVERSITÄTSSCHRIFTEN AUS DEM JAHRE 1884 (P. KERCKHOFF, Duae quaestiones Papinianae [sur Stace]; R. REITZENSTEIN, De scriptorum rei rusticae, qui intercedunt inter Catonem et Columellam, libris deperditis ; P. KAISER, de fontibus Vellei Paterculi ; O. BINDE, De Taciti dialogo quaestiones selectae ; C. BÖTTICHER, De alliterationis apud Romanos vi et usu ; A. DE MOLM, De ara apud Graecos ; E. EISENBECK, Observationes in monetam graecam ; P. CAUER, De fabulis graecis ad Romam conditam pertinentibus ; R. MASCHKE, De Magistratum Romanorum jure jurando ; B. PICK, De senatusconsultis Romanorum).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Dix-neuvième année 12 octobre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu

The Academy, n° 699, 26 septembre 1885 : Hodgkin, Italy and his invaders, 476-553, III et IV. (Boase : un peu diffus, mais très utile.) — The English and Scottish popular ballads edited by Child. III. — The Berkeley manuscripts, a description of the Hundred of Berkeley and of its inhabitants, by John Smith, of Nibley. III, edited by Sir John Maclean. — Mrs. Mawr, Analogous proverbs in ten languages. (Bradley : remarquable surtout par les proverbes roumains, la préface est datée de Bukarest.) — O' Shea's Guide to Spain and Portugal, edited by Lomas, 7e édition (W. Webster). — H. Haupt, Die deutsche Bibelübersetzung der mittelalterlichen Waldenser in dem Codex Teplensis nachgewiesen. (Pearson.) — Correspondence : Curiosities of official scholarship (W. Stokes). — « The most beautified Ophelia » (Tyler) — « The Tower of glass (Hall). — Maag, De Ibidis Ovidianæ codicibus (Ellis : soigné et très méritoire). — Finn, Persian for travellers (Wilson : c'est plutôt un « English-Persian vocabulary » qui n'est pas sans défauts). — The « Si-Yu-Ki » (Beal). — The etymology of « Pavecchati » and « Anuppavecchati » (Morris). — Fine Art : some minor Aegyptological literature, Erman, Aegypten und aegyptisches Leben im Alterthum; Lieblein, Egyptian religion, *et* Gammelaegyptisk religion, *et* Ueber altaegyptische Religion; Dillmann, Ueber Pithom, Hero, Klysma nach Naville; *et* Gedächtnissrede auf Karl Richard Lepsius; Ebers, Richard Lepsius, ein Lebensbild, *et* 'Antichità sarde et loro provenienza (Am. B. Edwards). — Discovery of a Saxon chapel at Deerhurst (Middleton). — The proposed excavation of Caerleon and Caerwent (Watkin).

The Athenaeum, n° 3022, 26 septembre 1885 : Moffat, Faithful labour, the lives of Robert and Mary Moffat. — Steele, selections from the Tatler, Spectator and Guardian, edited, with introduction and notes, by Austin Dobson (petit volume d'une grande valeur; il renferme le meilleur de l'œuvre de Steele, et les morceaux sont disposés dans l'ordre le plus convenable). — W. Dorling, Memoirs of Dora Greenwell. — On the Parish Books of St. Margaret-Lothbury, St. Christopher-le-Stocks, and St. Bartholomew-by-the-Exchange in the City of London, by Freshfield; The Register. Book of the Parish of St. Christopher-le-Stocks, I-III. — Accomptes of the Churchwardens of the Parysche of St. Christofer's. — Mrs Orr, A handbook to the works of Robert Browning. — The Ingenious Gentleman of Don Quixote of La Mancha, by Cervantes, a translation with introduction and notes, by Ormsby, 4 vols.; Numantia, a. tragedy, by Cervantes, translated with introduction and notes by Gibson (bonnes traductions). — Robinson, Introduction to our Early English Literature (ne peut être recommandé, tel qu'il est). — Soppitt, A short account of the Kachcha Naga Tribe, with the sutline grammar, vocabulary and illustrative sentences; Euting, Epigraphische Miscellen. — Principal Shairp. — The Library Association. — Mrs. Leigh (Forman). — The origin of Semele (Sayce). — The international literary and artistic congress, I. — E. Paris, Le musée de marine du Louvre.

Literarisches Centralblatt, n° 40, 26 septembre 1885 : Gloël, Hollands kirchliches Leben, eine Studienreise (attachant). — Ch. Tissot, Fastes de la province romaine d'Afrique, p. p. Salomon Reinach (le travail de Tissot est un modèle; l'introduction de Reinach est bien intéressante et écrite avec chaleur). — Schäfer (D.), die Hanse und ihre Handelspolitik, Vortrag. — Günther, Der Harz in geschichts = cultur = und Landschaftsbildern geschildert. — Fr. Hoffmann, Kritische Studien im römischen Rechte (6 études). — Del Vecchio, Le seconde nozze del

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 12 octobre — 1885

Sommaire : 176. Chrestomathie arabe, p. p. H. Derenbourg et Spiro. — 177. Palamas, Prosopopée, p. p. Jahn. — 178. Lucrèce, Ve livre, p. p. Benoist et Lantoine. — 179. Espérandieu, Epigraphie des environs de Kef. — 180. Kindler de Knobloch, Le livre d'or de Strasbourg. — 181. Geley, Fancan et la politique de Richelieu. — 182. Desnoiresterres, La comédie satirique au xviiie siècle. — 183. Grandeur et décadence de la Colombine, 2e édit. — *Variétés :* Lettres inédites d'un officier républicain sur Charette et autres Vendéens. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

176. — **Chrestomathie** élémentaire de l'arabe littéral avec un glossaire, par M. Hartwig Derenbourg, professeur d'arabe à l'Ecole spéciale des langues orientales, et M. Jean Spiro, professeur au collège Sadiki de Tunis. Paris, 1885, Ernest Leroux, éditeur, pet. in-8, p. xii et 220.

Cette petite chrestomathie est, dans la pensée des auteurs, le livre à mettre dans les mains des élèves qui commencent l'étude de l'arabe littéral : « A nos yeux, disent-ils dans la préface, la seule méthode pratique pour aborder l'étude d'un idiome, c'est de prendre un morceau écrit dans la langue que l'on veut apprendre, et de chercher à le traduire, avant même de savoir bien le déchiffrer. » Cette méthode, qui débarrasse l'élève de l'étude préliminaire de la grammaire, est peut-être conforme aux tendances du jour et aux soi-disant progrès de l'enseignement en France, mais elle nous paraît bien peu applicable à l'arabe littéral, la plus compliquée des langues sémitiques, pour nous servir des termes mêmes des auteurs. En tous cas, l'ordonnancement du livre ne répond pas au système d'étude préconisé dans la préface; on s'attendrait, après la lecture de l'exposé de ce système, à trouver des textes accompagnés d'un commentaire grammatical, analysant les formes et les tournures difficiles qu'un élève ne peut comprendre, s'il n'a pas été préparé par une étude préalable [1]. Les deux premiers textes tirés de la version arabe de la Bible par le célèbre Gaôn Sa'diâ, dispensaient assurément les éditeurs d'une traduction, mais non d'une analyse. Dans le glossaire, les mots des textes sont groupés sous les racines ; sans explication, l'élève même le plus intelligent ne pourra de prime abord découvrir les racines déguisées dans la plupart des mots par les contractions, les affixes et les suffixes qui constituent les formes dérivées de ces racines. On se demande donc si l'avantage résultant de sujets connus

1. Tout récemment, M. Scerbo a fait avec succès une tentative de ce genre pour l'hébreu biblique dans sa *Crestomazia ebraica e caldaica con note e vocabolario*, Firenze, *1884*. Voir *Revue critique*, n° du 10 novembre 1884.

compense l'inconvénient d'initier les élèves à la connaissance de la littérature arabe par une version littérale, œuvre d'un juif arabisant. Les éditeurs ont même dû « dans certains cas remplacer le mot obscur, la tournure rare par l'expression courante, par la construction usuelle. »

Les autres morceaux sont empruntés soit à des chrestomathies antérieures, soit à des auteurs arabes déjà publiés. Ils auraient dû être gradués méthodiquement, de manière à préparer l'élève par des textes faciles à l'étude des textes plus difficiles. Tel n'est pas le cas pour les anecdotes du nº II et la fable du nº III qui présentent bien plus de difficultés au lecteur que les fragments historiques des deux dernières parties. Parmi ces derniers, les extraits d'Ibn Kotaiba sont d'une sécheresse rebutante et d'un mince profit pour l'étude de la langue arabe; on pouvait faire un meilleur choix dans les monuments de la littérature arabe. Poursuivant un but exclusivement pédagogique, les auteurs se sont refusé le mérite de l'inédit; ils n'ont pas non plus signalé de variantes pour les textes déjà publiés, à l'exception des numéros III et VI. Pour le numéro III, qui contient une fable extraite de la version arabe de Kalîla et Dimna, publiée par Silvestre de Sacy, ils nous promettent dans la préface un texte nouveau : « Le texte donné par Silvestre de Sacy a été révisé d'après les variantes de M. Guidi et d'après un excellent manuscrit appartenant à M. Hartwig Derenbourg. » Nous nous félicitions de cette bonne fortune; on sait que le texte de S. de Sacy a été établi dans de très mauvaises conditions. Mais notre espoir a été complètement déçu : le texte de la chrestomathie est la reproduction exacte du texte de S. de Sacy, à cinq corrections près, dont trois indiquées par le contexte et deux inutiles. Quant aux variantes de M. Guidi, qui renferment une leçon très bonne sous le § 25, on n'en trouve pas trace; nous ignorons, d'un autre côté, en quoi consiste l'excellence du manuscrit de M. Hartwig Derenbourg.

Cette chrestomathie n'est donc ni originale ni pratique dans le sens que les auteurs l'entendent; elle ne se distingue de ses devancières que par le glossaire, qui fait défaut dans la plupart de celles-ci. C'est, du reste, la remarque que font les auteurs eux-mêmes, en parlant de la chrestomathie arabe de M. William Wright : « Si le glossaire de cet excellent recueil avait paru, disent-ils, nous nous serions abstenus de publier notre chrestomathie élémentaire » [1]. C'est donc le glossaire qui

1. Les auteurs de la Chrestomathie élémentaire auraient bien dû prendre pour modèles le format et les types de la chrestomathie de M. Wright. Les caractères qu'ils ont choisis sont trop grêles et trop serrés, les signes diacritiques, notamment le weslâ, trop peu distincts; ils ont pu, de cette manière, condenser de nombreux textes dans 65 pages de petit format, mais il eût mieux valu tenir compte des difficultés de lecture dans un manuel destiné aux élèves qui commencent l'étude de l'arabe, *avant même de savoir bien déchiffrer*. Une composition moins compacte leur aurait évité à eux-mêmes une grande partie des fautes et omissions de voyelles qu'ils ont relevées dans une liste d'errata qui pourrait être encore augmentée. Il est curieux que, dans cette liste, aucun des chiffres se référant aux lignes des pages n'est exact.

appelle l'examen du critique. Il n'est pas limité à la lexicographie, mais renferme des notices étendues sur les noms de lieux et de personnes qui se rencontrent dans les textes. Ces notices auraient pu être plus concises, elles devaient surtout être plus précises et souvent plus exactes; quelques exemples justifieront cette observation. On nous apprend que l'Euphrate a 2,800 kilomètres; avec une pareille étendue, est-ce donner une idée topographique bien nette que de dire « ville située sur l'Euphrate » pour Anbar, p. 81, et pour Zibatra, p. 122; pour Rakka, p. 120, l'indication semble plus précise, mais il n'en est rien : « Ar-Rakka, ville dans les environs de Diyâr-Bekr, sur la rive droite de l'Euphrate »; or Rakka est sur la rive gauche, au confluent du fleuve avec le Belîk, à 200 kilomètres au sud de Diâr-Békir, qui est sur le Tigre; voilà des environs bien lointains. Ce mot d'*environs* paraît plaire aux auteurs; on trouve encore, p. 108 : « Khisfîn, nom d'un endroit en Syrie, dans les environs de Damas »; en fait, Khisfîn est près du lac de Tibériade; p. 135 : « Asch-Schakif, ville forte située dans le voisinage de Saint-Jean d'Acre », or cette citadelle est entre Tyr et Baniâs. La frontière de l'Arabie et de la Syrie forme une autre désignation du glossaire, mais les élèves seront d'autant plus embarrassés de déterminer cette frontière que les savants professeurs ne paraissent pas très fixés sur son emplacement; on lit, p. 177 : « Al-Karak, ville sur les limites de la Syrie et de l'Arabie » : Karak, anciennement Kir-Moab, aujourd'hui Kérac, est au sud-est de la mer Morte; p. 133, on trouve : « Scharâ, province et ville sur la frontière qui sépare l'Arabie de la Paleștine »: Scharâ est la région qui entoure l'ancienne Pétra, à 100 kilomètres de Kérac. Les travaux des voyageurs et des géographes modernes faisaient un devoir aux auteurs du glossaire de ne pas s'en tenir aux données souvent confuses des géographes arabes, telles que : « Wâsit, ville située entre Basra et Coufa sur le Tigre », p. 210; la distance entre Basra et Coufa étant de 525 kilomètres, on a de la marge pour chercher cette ville, qui était située sur le Schatt-el-Haï appelé autrefois le Tigre; p. 203: « Nahrawân, endroit entre Bagdâdh et Wâsit », or Nahrawân se trouvait au sud Wâsit sur le canal du même nom; p. 138 : « Nahr-Sarsar, affluent de l'Euphrate entre Bagdâdh et Koufa »; le canal de Sarsar, parallèle au Ṇahr-Mélik, partait de l'Euphrate au-dessous d'Anbar et rejoignait le Tigre entre Bagdâdh et Madaïn. Quant à l'histoire, il suffira de faire remarquer que les auteurs du glossaire ignorent le nom même des Haroûrites; ils traduisent H*aroûrîy*[un] par « noble », « de condition libre » et, par ce faux sens, ôtent au texte II, 7, son principal intérêt, qui est de faire ressortir l'intrépide bravoure de ces sectaires.

La partie lexicographique n'est pas non plus à l'abri de toute critique : p. 79, sous la racine *'m l,* on lit : « *mu'ammil*[un] mendiant, solliciteur »; où les auteurs ont-ils pris ce sens? Dans le texte auquel cette glose se réfère, p. 16, l. 2, il faut vocaliser *'ala(i) mu'ammalika* et traduire : au delà de ce que tu espérais; p. 144, la locution t*a'anna fî-s-*

sinni, avancer en âge, est vocalisée au passif, l'emploi du participe actif dans cette locution ne laisse pas de doute sur la prononciation du verbe au parfait. — P. 74, *id*^{h} *an* « alors » devait figurer sous la racine *'d*^{h} et non sous celle *'d*^{h}*n*. — P. 29, l. 1, ponctuer *lutaf*^{in} plur. de *lutfat*^{un}. — P. 165, le rapprochement entre *farsah* parasange et *faras* cheval est une étymologie à l'orientale qui ne méritait pas de figurer au glossaire. Il eût mieux valu indiquer l'origine persane des mots : *qahramân* majordome, 30, l. 3 d'en bas; *isbahbad*^{h} chef de la cavalerie, 55, l. 17; *bischr* dévot, 65 *ult.* — P. 156, *'amm*^{un} oncle, a le sens d'ami, p. 13, l. 5, suivant l'habitude qu'ont les Orientaux de donner des noms de parenté à leurs amis; le passage signifie « épargne ton ami », c'est-à-dire épargne moi. — *'Adjala* à la IIe forme a le sens de payer comptant, p. 17, l. 13. — P. 179, *kilâ* est rangé sous la rac. *kll*, nous croyons avec Gesenius et Dillmann que ce mot est dérivé d'une racine *kl'*. — Les omissions de mots paraissent être nombreuses, voici celles que nous avons notées au hasard : le pluriel *imâ*, p. 4, *penult.* — Le sens de vendre à la VIIIe forme de *ba'â*, p. 11, l. 9. — *Wad*^{cun} « maintien, tournure », p. 19, l. 19. — Le sens d'effrayer à la IVe forme de *ra'ada*, p. 22, l. 2. — *Subîy*^{un} femmes captives, p. 38, l. 19. — *Maramma*, p. 47, l. 6 et suiv. — La VIIIe forme de *qatala*, p. 50, l. 3 et passim. — *Asinnat*^{un}, p. 52, l. 4. — *Yamâma*, p. 55, l. 3. — *Djâdda*, p. 59, l. 6. — *Nahr-bîn*, p. 59 *ult.* — *Kalwâd*^{h}*a*, p. 60, l. 1. — La IIIe forme de *djarâ*, p. 60, l. 16. — *Makat*^{h}*a*, p. 62, l. 18 et *ult.* — *Al-haramîya*, p. 64, l. 6, ce mot qui signifie les brigands, s'entend ici des partisans de Bâbek et du Maziar. Le verbe *'aqada* dans ce passage a le sens de « nommer à une fonction », sens qu'il a souvent quand il est suivi de préposition *'ala(i)*. — *K*^{h} *arschana*, p. 64, l. 11. Les locutions qui sortent du génie de nos langues ne sont pas toutes expliquées, on ne trouve pas notamment les suivantes : *bihaqqî 'alaika*, p. 12, l. 6. — *Hawîyât*^{un} *'ala(i) 'urûschihâ*, p. 44, l. 17, locution familière au Coran. — *Hâd*^{h}*a yadjrî*, p. 46, l. 10. — *Li'amr*^{in}, p. 46, l. 21. — *Mulâ'ib*^{u} *l-asinnati*, p. 52, l. 4. — *Suqita fî aidîhim*, p. 47, l. 9, signifie plutôt dans cet endroit « ils furent effrayés, troublés. » V. Quatremère, *Mamel.* T. I, not. Un inconvénient aussi fâcheux que les omissions, ce sont les interversions des mots, car un mot qui n'est pas à sa place, est un mot omis; tel est le cas notamment pour *k*^{h} *asafa*, p. 108 *fin*, et pour les racines *k r k*, *k r m*, *k r h*, qui sont à la page 177, au lieu d'être à la page 178.

Les auteurs ont destiné leur chrestomathie « aux élèves de l'École spéciale des langues orientales et des autres établissements où l'arabe est enseigné tant en France que dans nos colonies et à l'étranger. » Ces élèves doivent s'habituer de bonne heure à se contenter de peu ; on attendait mieux des efforts combinés des deux éminents professeurs.

Rubens DUVAL.

---

177. — **Gregorii Palamæ Prosopopœia,** par Albert Jahn. Halle, 1885, XII-62 p. in-8.

Un savant suisse, M. A. Jahn, de Berne, a entrepris de rendre accessible au public lettré la *Prosopopée* de Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique. Ce curieux traité, que Casaubon appelait un *aureolus libellus,* a été édité pour la première fois, en 1553, par Turnèbe, d'après un manuscrit de Paris. C'est cette édition princeps, devenue presque introuvable, que M. J. a reproduite d'après l'exemplaire qui en est conservé à la bibliothèque publique de Zurich. La *Prosopopée* se trouve, il est vrai, renfermée avec les autres œuvres de Grégoire Palamas dans la Patrologie de Migne (volumes CL et CLI), mais, ainsi que le dit fort bien M. J., elle y est comme ensevelie et perdue.

C'est, sous la forme d'un débat judiciaire entre l'âme et le corps qui s'accusent mutuellement, un traité théologique qui porte bien le cachet de l'époque qui lui a donné le jour (milieu du XIVe siècle) et de la société d'où il est sorti. Mais ce qui lui donne un intérêt très réel et très piquant, ce sont les rapprochements constants que l'on trouve à y faire avec la littérature grecque classique. Sous ce rapport-là, tout byzantin qu'il soit, ce traité mérite d'être recommandé à l'attention des philologues et des théologiens.

C'est donc une heureuse idée qu'a eue M. J., de reproduire l'édition de Turnèbe, qu'il a d'ailleurs corrigée dans beaucoup de passages. D'autre part, s'il n'a pas, de dessein prémédité (p. x), reproduit la version latine de Turnèbe, il a fait suivre le texte de la *Prosopopée* d'un commentaire (p. 42-55) et de trois *epimetra* (p. 56-61), qui en facilitent la compréhension. Le second des *epimetra*, le plus important, contient la liste des nombreux proverbes grecs dont Grégoire Palamas s'est servi. Le commentaire est essentiellement destiné à relever les rapprochements fréquents que l'on peut faire, au point de vue du style et de la langue, entre Palamas et les classiques grecs, notamment Platon ou les autres écrivains chrétiens.

Il y a toutefois une observation à formuler, et une observation grave, car elle porte sur la méthode même adoptée par l'éditeur dans son travail. Il y a lieu de regretter que M. J., le sachant et le voulant (p. IX), se soit borné au rôle de commentateur, et qu'il n'ait pas cherché à faire une édition vraiment critique de la *Prosopopée.* Son travail eût présenté bien plus d'intérêt, il eût acquis bien plus de valeur, si, au lieu de s'en tenir au texte de Turnèbe, qui est celui du manuscrit de Paris, il avait collationné les manuscrits d'Augsbourg (nº 73) et de Vienne (nº 117). Grâce à cette omission, d'autant plus étrange qu'elle est volontaire, l'édition de M. Jahn ne peut être considérée comme définitive, et, sous le rapport de la constitution du texte, tout reste encore à faire.

Emile Baudat.

---

178. — **T. Lucreti Cari, de rerum natura,** Ve livre, texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif, par E. Benoist et Lantoine, in-8, p. 168. Paris, Hachette, 1884.

Voici encore un bon livre dont la maison Hachette vient d'enrichir sa grande collection de classiques latins. Il est conçu dans la même méthode que le Virgile de M. Benoist : rendre l'interprétation aussi complète, aussi générale que possible, pénétrer le sens véritable du texte à l'aide d'un commentaire surtout grammatical et historique, dire les raisons du choix qui a été fait entre les différentes leçons des manuscrits et les conjectures des savants, en un mot offrir au lecteur, qui veut lire sérieusement, un grand nombre de renseignements de toute sorte qui, brièvement donnés, ne sont pas pour cela superficiels. M. B. a l'habitude de remonter aux sources, de s'entourer de tous les travaux anciens ou récents, et de viser avant tout à deux choses : la recherche da la vérité, l'intérêt des études en France.

Son œuvre a ce double caractère : c'est une œuvre de science et de patriotisme. Le professeur, en lui, est un savant, mais ce savant reste toujours le professeur français qui se préoccupe des besoins et des aptitudes de la jeunesse qu'il s'est chargé d'enseigner et parmi laquelle il a déjà formé tant d'élèves.

De tous les genres d'éditions, il n'y en a pas cependant qui, de nos jours, soit, plus que ces grandes éditions *variorum,* exposé à rencontrer dans le monde savant un froid accueil. Personne, en effet, parmi les spécialistes (et qui ne l'est plus ou moins aujourd'hui?) n'y trouve bien son compte; on ne juge jamais assez grande la place donnée à sa spécialité, et d'autre part, du moment qu'il est question un peu de toute chose, chacun s'accorde le droit d'intervenir. Une édition purement critique risquera de déplaire aux humanistes; mais elle aura pour elle l'appui des paléographes; les premiers généralement se tiendront à l'écart et laisseront le champ libre à l'approbation des seconds. Une édition de Lucrèce, conçue au point de vue philosophique, pourra déplaire aux grammairiens : les philosophes du moins la soutiendront. Au contraire, une édition d'un caractère général ne sera prônée ou défendue vivement par aucun groupe, aucun ne la trouvant sienne.

Il n'en est pas moins vrai que ces éditions, à la fois explicatives et critiques, s'occupant d'abord du sens et du texte, mais avec une vue sur toutes les provinces environnantes, littérature, histoire, philosophie, etc., sont justement celles qui, dans les circonstances où nous sommes, rendent le plus de services immédiats. Lorsque, dans un pays, on s'est laissé attarder, comme nous l'avons fait en France pour les études latines pendant une longue période, lorsque, malgré les travaux et les avertissements de maîtres illustres, on n'a pas pris garde au progrès des études chez des peuples voisins, il faut avant tout retrouver le niveau général, remettre au point tout l'ensemble, et ce n'est qu'après ce travail

nécessaire et parfois ingrat qu'il est permis de s'attacher aux questions particulières et de les approfondir une à une,

Le livre de M. Martha, sous une forme délicate et pure, met à notre disposition tout l'enseignement désirable sur le caractère du poète, sur la valeur philosophique et artistique de son œuvre; nous avons aussi de bonnes traductions : celle de M. Patin, celle de M. Crouslé. Mais pour lire le poète lui-même, dans le texte, qu'avions-nous, en dehors d'éditions scolaires estimables, comme les morceaux choisis de M. Bergson? Il nous fallait ou bien nous contenter de l'édition Lemaire, une des plus défectueuse de cette collection vieillie, ou bien avoir recours à des travaux étrangers. Grâce à MM. B. et L., nous n'en sommes plus là pour le V[e] livre, le plus important du poème. M. Lantoine, qui, avant d'être le secrétaire de la Faculté des lettres de Paris, a exercé les fonctions de maître de conférences de langue et littérature latines dans cette même Faculté, est le principal auteur de l'interprétation des vers 110 à 677. L'unité de méthode n'en souffre pas : c'est bien une collaboration, non la juxtaposition de deux commentaires plus ou moins différents.

MM. B. et L. nous avertissent (p. 3) qu'on ne doit pas s'attendre à trouver dans leur édition « la proportion et l'équilibre qu'il faut toujours rechercher dans une édition complète et qui font l'élégance de ces sortes d'ouvrages. » Les éditeurs ont eu en vue l'intérêt pressant des candidats à l'agrégation, et, le temps leur faisant défaut, ils ont laissé à leur publication l'aspect un peu négligé, les disproportions de développement et les lacunes des leçons orales faites au jour le jour à la Faculté. La publication était urgente : il était préférable qu'elle ait eu lieu tout de suite avec ses défauts qu'absolument accomplie, en se faisant attendre.

Le texte est celui de Bernays, très peu modifié, mais partout examiné et contrôlé; parmi les leçons nouvelles, celle du vers 312 *quicque* mérite particulièrement d'attirer l'attention. Il serait désirable que MM. B. et L. eussent moins souvent cité les corrections de Bockemüller; du moment qu'ils ne les donnaient pas toutes, il valait mieux en faire un choix plus restreint, la plupart étant inadmissibles et condamnées, et ne servant qu'à alourdir le commentaire. On peut aussi reprocher à quelques notes d'être un peu compliquées sur des points relativement simples, comme celle du vers 121, par exemple, ou celle du vers 848 où l'on retrouve écrits tout au long quatre vers pour dire quelle leçon l'on adopte, surcharge inutile puisque cette leçon est déjà introduite dans le texte. Je signale, à la note du v. 806, une légère erreur : c'est *aetas*, non *aestas* qui se lit dans le texte de Bernays. — V. 752, les éditeurs attribuent l'allongement de la première syllabe dans *ei* à l'accent métrique; je crois que le prétendu accent métrique n'a jamais existé. — V. 1011. MM. B. et L. adoptent la théorie de L. Müller, d'après laquelle *conubium* aurait eu la seconde syllabe tantôt brève,

tantôt longue; il me paraît beaucoup plus satisfaisant de lire *conubjum*, comme M. B. lui-même lit *Lavinja* Enéide I, 2. — Je doute qu'au v. 838 on ait raison d'expliquer *sine voltu* par « *sine oculis* »; je ne vois aucune nécessité de donner à *voltus* le sens d'un autre mot; *voltus*, c'est le visage tout entier, ce sont les traits humains, ce qui exprime la volonté humaine *(velle)*; ce ne sont pas seulement les yeux. Cela ressort clairement de deux passages de Cicéron, cités par M. Michel Bréal dans son *Dictionnaire latin étymologique : Oculi, supercilia, frons, vultus denique totus ;* — Et *Oculi... et is qui appellatur vultus*.

Ce sont là de petites choses; on peut en relever d'autres, mais non en grand nombre, car pour avoir été rédigé avec promptitude, le commentaire n'en a pas moins été fait avec soin et, cela va sans dire, avec une haute compétence. Ajoutons qu'en tête de l'édition se trouve une analyse littéraire du Ve livre, occupant une cinquantaine de pages et trouvée par M. Benoist dans les papiers de Patin. On y reconnaît la finesse et la pénétration de cet esprit supérieur, son jugement élevé, son adresse à suivre l'histoire d'une idée dans ses manifestations littéraires. Cette lecture sera des plus utiles anx étudiants de nos Facultés.

Frédéric Plessis

---

179. — E. Espérandieu, **Epigraphie des environs du Kef.** Sept fascicules réunis dans un cartonnage, 113 p. et 16 planches. Paris, Champion, 1884-1885.

Les officiers de notre corps d'occupation ont pris une part active, dont il convient de leur savoir gré, à l'exploration archéologique de la Tunisie. Si leurs travaux avaient été dirigés dès le début, la Tunisie serait aujourd'hui une des régions les mieux étudiées du monde romain. Malheureusement, le regretté savant qui avait fait de la Tunisie sa province, M. Ch. Tissot, était trop occupé et d'une santé trop chancelante pour présider efficacement à ces recherches multiples que l'exemple de ses remarquables travaux avait inspirées. Nous avons entretenu, pendant près de deux ans, trente-cinq mille hommes en Tunisie; des emplacements féconds en ruines, qui n'avaient jamais été visités qu'en courant, ont été occupés par de fortes garnisons; il se présentait là une occasion unique pour arracher au sol des documents épigraphiques qui y dormiront encore sans doute pendant des siècles. On fouilla un peu partout, mais sans direction; on copia des textes, mais on ne les estampa point; on leva des plans, et ils demeurèrent inédits. Au Kef *(Sicca Veneria)*, les officiers constituèrent une Société archéologique qui recueillit une collection d'antiquités considérable, destinée à former le noyau du musée de Tunis; elle eut des séances, des procès-verbaux, elle donna mille preuves de bonne volonté et d'intelligence. Mais les moyens de publicité manquaient. M. Tissot, accablé de communications bonnes et mauvaises, fit connaître quelques textes importants dans les

comptes-rendus de l'Académie et laissa le reste dans ses cartons. Le Ministère de la Guerre, qui recevait les envois des officiers, les transmettait au Ministère de l'Instruction publique, qui les faisait parvenir à l'Institut; mais les comptes-rendu de l'Académie ne peuvent donner asile à toute la *farrago* des inscriptions d'importance secondaire, et ils ne publient, sauf des exceptions très rares, ni cartes ni dessins. Il en résulta que les découvertes faites en Tunisie restèrent inédites ou furent dispersées dans un grand nombre de revues au lieu d'être réunies, comme il eût fallu, dans une sorte d'*Ephemeris epigraphica* spéciale à l'Afrique. L'Académie de Berlin envoya en Tunisie M. Schmidt, qui recueillit plusieurs milliers d'inscriptions dont la plupart avaient été copiées avant lui et publia le premier supplément au *Corpus* des inscriptions africaines, destiné à être suivi bientôt d'un recueil général des textes découverts depuis Wilmanns. Une fois de plus, on laissa faire à l'étranger ce qu'il eût été très facile de faire chez nous. Nos officiers et nos missionnaires ont rassemblé les moëllons : c'est un autre qui a construit le monument.

M. Espérandieu, lieutenant au 17e de ligne, a publié sous forme d'articles, dans le *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, puis réuni en fascicules avec quelques additions, le résultat de ses recherches archéologiques aux environs du Kef. Ces fascicules, qui n'ont pas de pagination continue, ne forment pas un livre, mais un recueil de textes, de plans et de gravures plus commode à consulter que la collection d'une revue. L'auteur ne s'est pas contenté de reproduire des documents inédits: il a réimprimé des inscriptions qui se trouvent déjà dans le *Corpus* et dans l'*Ephemeris*, après en avoir à son tour vérifié le texte. C'est là, il faut bien le dire, de la peine perdue, d'autant plus que les copies de M. E. n'ajoutent rien aux publications antérieures [1]. A côté de nombreux textes déjà connus, nous trouvons quelques fragments nouveaux qui paraissent généralement avoir été copiés avec soin. Mais l'intérêt du recueil de M. E. réside surtout dans les descriptions de ruines et les plans dont il les a accompagnés. Ce sont des croquis topographiques de Lorbeuss *(Laribus)* Medeïna *(Althiburos)*, Khanguet el Kdim *(Seguese)* et Zanfour (*Assuras*), des descriptions, beaucoup trop succintes à notre gré, des ruines de Laribus, Medeïna, Uzappa, Igibba, Assuras, etc. Les planches phototypiques sont intéressantes, mais elles avaient toutes été publiées antérieurement dans le *Bulletin des antiquités africaines* et n'apprennent rien à ceux qui sont au courant des études archéologiques en Tunisie. M. E. ne semble pas avoir une idée bien nette de ce que l'on demande à une monographie du genre de celle qu'il a voulu écrire; il eût mieux valu ne donner que des descriptions et des dessins faits sur place et se dispenser de reproduire des documents qui ont déjà été publiés par d'autres. Mais peut-on espérer qu'un mili-

1. On trouve des indications comme celles-ci (II, p. 7) : « Notre lecture a été complétée à l'aide de celle donnée par le *Corpus*, vol. VIII, n° 1827. »

taire, quelque intelligent qu'il soit, distingue par intuition ce qui profite à la science et les copies de copies dont elle n'a que faire? M. E., qui est un topographe fort habile, aurait rendu de réels services si ses recherches avaient été dirigées. Nous manquons encore de levés précis et à grande échelle pour la plupart des ruines de la Tunisie; les monuments figurés de ce pays, comme les bas-reliefs si nombreux des stèles funéraires, sont presque tous inédits. Un officier muni d'une planchette et d'une chambre claire trouverait à chaque pas des sujets d'étude intéressants. Le recueil de M. Espérandieu, qui témoigne de son zèle et de sa curiosité scientifique, laisse regretter que ces qualités précieuses n'aient pas donné tout ce qu'on pouvait attendre d'elles, faute d'avoir été fécondées par de bons conseils [1].

Salomon REINACH.

---

180. — KINDLER VON KNOBLOCH, **das Goldene Buch von Strassburg** (le livre d'or de Strasbourg). Tome I. Vienne, 1885.

Tandis que Mulhouse a depuis des années son livre d'or, Strasbourg attendait encore le sien. L'auteur de l'ouvrage, dont on vient de lire le titre, s'est proposé de combler cette lacune dans la littérature historique de notre province. Quiconque s'est occupé de notre passé, voit quel rôle ont joué pendant le moyen âge les familles nobles strasbourgeoises, tantôt hostiles aux bourgeois, tantôt leurs alliées pour la défense des libertés publiques. On a tenté plusieurs fois de reconstituer les éléments de leur histoire et de réunir leurs armoiries. L'ancienne bibliothèque de Strasbourg avait possédé, outre des notes laissées par Sébastien Murg de Bofzhein et par Silbermann, deux grands travaux généalogiques manuscrits l'un par Luck, l'autre par Reichardt. Depuis la destruction de ces précieux volumes, on était réduit aux listes incomplètes et souvent incorrectes que Bernhard Herzog a insérées dans sa chronique, et aux *Collectanea genealogica*, également insuffisants, qui proviennent de la collection Heitz; quelques recueils, conservés dans des archives particulières, étaient peu accessibles aux érudits. L'*Alsace noble* de M. Ernest Lehr, quel qu'en soit le mérite, est trop chère et ne donne pas assez de renseignements sur les origines et les destinées les plus anciennes de nos familles de chevaliers et de patriciens. Il faut donc savoir gré à

1. Au mois de mars 1885, la commission archéologique de Tunisie, instituée au ministère de l'Instruction publique, a fait rédiger des *Instructions pour la recherche des antiquités* qui ont été adressées aux officiers du corps d'occupation. En même temps, le *Bulletin du Comité des travaux historiques* s'est ouvert aux communications adressées au Ministère de la Guerre par les officiers. Ces mesures sont excellentes, mais elles auraient été autrement efficaces il y a quatre ans, alors que l'effectif de nos troupes en Tunisie était trois fois plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui.

M. Kindler de Knobloch d'avoir entrepris son ouvrage. Pendant un séjour de quelques années à Strasbourg, il a recherché dans les différentes archives de la ville tout ce qui concerne la noblesse et le patriciat strasbourgeois. Il a classé ses résultats par ordre alphabétique, le seul conforme à un sujet qui ne saurait pas prétendre à un caractère littéraire. On regrettera peut-être qu'il ait cru devoir s'abstenir de donner des généalogies plus complètes; il se contente parfois d'indications un peu trop sommaires; tel quel, toutefois, son livre est une contribution fort utile à notre histoire locale. Nous ne lui ferons pas le reproche de n'avoir pas mentionné pour chaque nom et chaque date qu'il cite les sources d'où il les a tirés; s'il l'avait fait, son volume serait devenu deux ou trois fois plus gros. De pareils travaux doivent être acceptés de confiance; quel intérêt l'auteur pouvait-il avoir à tromper ses lecteurs? Il ne s'est pas agi pour lui de dresser des généalogies de fantaisie, dans le seul but de satisfaire la vanité de quelques gentilhommes de création récente; il a fait un ouvrage d'histoire sur des familles, dont la plupart sont éteintes depuis longtemps; cette publication a exigé une patience, dont ceux-là seuls se rendent compte qui se sont occupés de matières analogues. Quand on songe qu'il a fallu parcourir des milliers de chartes, de titres de propriété, de testaments, de descriptions de biens, rien que pour y glaner des noms, on ne s'étonnera pas de rencontrer çà et là une erreur de détail. Nous ne chicanerons pas l'auteur sur ces quelques méprises, qu'il sera le premier à rectifier quand il fera une nouvelle édition. Ajoutons en terminant que ce qui rehausse la valeur de sa publication, ce sont les 23 planches donnant 276 armoiries, exactement dessinées d'après les sceaux. Espérons que ce premier volume ne tardera pas à être suivi du second.

S.

---

181. — **Fancan et la politique de Richelieu, de 1617 à 1627,** par Léon Geley, agrégé de l'Université. Paris, L. Cerf, 1884, vii, 324 p. In-8. Prix : 6 fr.

L'ouvrage dont nous rendons compte a été publié après la mort de son auteur, enlevé prématurément aux lettres et à ses amis. Malgré ses imperfections,— bien naturelles quand on songe que M. Geley était déjà atteint, quand il l'écrivait, du mal auquel il a succombé,— ce livre mérite qu'on s'y arrête.

Qui donc est Fancan? Quel est ce personnage inconnu qui, pendant dix ans exerça sur la politique de Richelieu une influence suffisante pour obtenir les honneurs d'une aussi volumineuse monographie? C'est là sans doute ce que se sont demandé la plupart des lecteurs sous les yeux desquels est tombé l'ouvrage de M. Geley.

Disons tout d'abord que leur curiosité ne sera que très imparfaitement

satisfaite, si c'est l'existence même de Fancan qu'ils désirent connaître. Nous n'apprenons à peu près rien sur son compte, si ce n'est qu'il fut chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, et pendant longtemps un des écrivains à gages du cardinal. Finalement brouillé avec son maître, sacrifié, dit-on, par lui à la cabale ultramontaine, il fut mis à la Bastille en 1627 et y mourut sans doute l'année suivante. C'est là tout ce que l'auteur nous en raconte et l'on nous accordera que ce n'est guère. Il ne doit pas être impossible pourtant de retrouver quelque part des renseignements sur la famille de Fancan, puisque son frère était intendant de Richelieu, il ne doit pas être impossible davantage de retrouver au moins la date de la nomination de Fancan à son canonicat, etc. Du moment qu'il lui consacrait un travail d'étendue pareille, M. G. aurait aussi bien fait d'épuiser la matière. Mais sans doute le côté politique de sa thèse l'intéressait seul et chaque auteur est maître de son sujet. Ce sujet, le voici; c'est l'analyse et l'appréciation des diverses brochures écrites par Fancan sur la politique intérieure et extérieure de la France, depuis l'assassinat du maréchal d'Ancre jusque vers l'époque du siège de La Rochelle (1617-1627). Ici encore nous regrettons de devoir commencer par une restriction grave l'appréciation critique de cette consciencieuse étude. M. G. nous parle successivement d'une dizaine de pamphlets plus ou moins considérables de son héros, depuis la *Chronique des favoris* et la *France mourante* jusqu'au *Mot à l'oreille* et la *Voix publique*; quand nous cherchons à nous rendre compte des motifs scientifiques qu'il peut avoir pour les attribuer à Fancan, nous constatons avec un certain étonnement que ce sont presque toujours des impressions tout à fait subjectives, basées sur des « rapprochements d'idées assez fréquentes » des « expressions identiques », etc. et que les témoignages *directs* et *précis* des contemporains qui permettraient de rapporter à Fancan l'honneur d'avoir rédigé ces factums politiques font défaut dans la plupart des cas. En second lieu, l'auteur n'a point examiné suffisamment non plus une autre question, celle de savoir, étant admis même qu'il en soit l'auteur, jusqu'à quel point Fancan a exprimé des idées personnelles dans les brochures dont il s'agit, où s'il a simplement été l'écho de Richelieu, le plumitif à gages du cardinal, qui lui fournissait et le canevas du sujet et les idées politiques à répandre dans le public. Et pourtant c'est de la solution de cette question préliminaire que dépendra l'opinion du lecteur et surtout du critique sur le personnage qui l'occupe, du moins en tant que l'individualité même de Fancan l'intéresse [1].

Nous serons toutefois plus à l'aise pour louer le fond même du travail. L'auteur a bien compris l'intérêt que présente, au point de vue historique, la littérature des pamphlets contemporains et l'opportunité, pour le

1. En tout état de cause, nous protestons contre l'enthousiasme de M. G. qui trouve quelque part (p. 285) les tableaux de Fancan « vraiment incomparables » et le met en parallèle avec « notre grand Michelet ».

narrateur d'une époque, de se familiariser avec leur contenu. Peut-être croit-il un peu trop facilement y trouver des faits inconnus et des détails matériels nouveaux; il ne faudrait pas oublier que les menues anecdotes qui nous paraissent souvent du neuf dans un écrit de ce genre, sont bien souvent aussi mensongères qu'elles sont peu connues. Car enfin le propre du pamphlétaire est de mélanger les vérités historiques, plus ou moins travesties, aux fictions haineuses pour en écraser un adversaire. Mais libelles et pamphlets sont une excellente source pour l'historien quand il s'agit de retracer l'esprit général, le développement des idées politiques à un moment précis de l'histoire. Leurs auteurs poursuivent toujours un but, bon ou mauvais; ils y restent donc, au moins dans une certaine mesure, sincères vis-à-vis d'eux-mêmes et du lecteur. Leurs productions éphémères deviennent, en quelque sorte, la photographie des courants politiques d'une génération, d'un groupe plus ou moins influent sur les destinées du pays. C'est précisément un groupe de ce genre que le volume de M. G. nous permet d'étudier de plus près, dans les idées qu'il défend, sinon dans les personnalités qui le composent : le *parti patriote* ou le *parti français.* Au milieu des querelles intestines et des dissensions religieuses qui paralysent alors la France, avant que la main de fer de Richelieu ait courbé sous l'autorité royale les membres de la famille régnante et les champions turbulents de la haute noblesse, il y a, dès 1617, des hommes d'Etat et des politiciens qui songent à reprendre la tradition de Henri IV. Ils parlent de refouler la puissance de l'Autriche et de l'Espagne, d'empêcher le renouvellement des guerres de religion en France, de fortifier le pouvoir du souverain en abattant les conseillers prévaricateurs ou bornés de la couronne; ils veulent réveiller enfin dans tous les esprits, chez les fils des anciens ligueurs comme chez ceux des anciens huguenots, le sentiment d'une origine commune, d'un égal amour pour la patrie française. M. G. nous a donné l'analyse détaillée et de nombreux extraits des brochures et des opuscules qui développèrent alors ces idées, d'une façon plus ou moins éloquente, plus ou moins clandestine [1], et dont quelques-uns au moins peuvent être rapportés à l'influence directe de Richelieu. A ce point de vue plus général, peu importe au fond que ce soit Fancan ou tel auteur anonyme, guère plus inconnu que lui, auquel on doive attribuer la paternité de ces pamphlets. Ils conservent un intérêt historique sérieux, en dehors de la question d'origine, et nous ne pouvons que remercier l'auteur de les avoir examinés de plus près. Nous ne saurions partager, il est vrai, pour le moment du moins, son admiration pour Fancan, dont il fait un « Père Joseph avant la lettre », car pour le faire, il faudrait que

1. Il est étonnant que M. G. n'ait pas du tout songé à nous parler de l'endroit où se publiaient ces brochures, de leurs éditeurs présumés, de toute la question bibliographique, en un mot. Il ne cite pas même en entier le titre d'un seul de ces pamphlets, avec indication exacte du format, nombre des pages, etc. On peut demander cela pourtant dans un travail d'allure scientifique.

nous soyions plus sûr tout d'abord de la part qu'on peut lui attribuer dans cette littérature. Il faudrait aussi que l'homme, qui reste absolument caché derrière l'écrivain, avant comme après le travail de M. G., acquît, par suite de recherches nouvelles, une physionomie propre, et permettant sur son compte un jugement autre que téméraire. Mais ce que nous apprenons à connaître de près par notre volume, c'est la situation des esprits dans la France d'alors [1] (ce en quoi l'auteur a rendu un véritable service aux historiens futurs du règne de Louis XIII), c'est l'analyse détaillée des manifestations de l'opinion publique française à cette heure passablement trouble du XVIIe siècle, où les gouvernants et la nation elle-même semblaient hésiter entre l'alliance des puissances catholiques, du Saint-Siège et des Habsbourgs, et la reprise de la politique des Valois en Italie, de François I et de Henri IV en Allemagne. Nous voudrions voir continuer les études commencées par M. Geley dans cette direction. Les brochures de ce genre deviennent toujours plus nombreuses à mesure que Richelieu s'engage plus avant dans la lutte trentenaire; pourquoi d'autres, après M. Geley, n'élargiraient-ils pas le cadre jusqu'aux traités de Westphalie, pour nous retracer ainsi le tableau complet de la *presse politique* avant la Fronde dont les innombrables pamphlets ouvrent une ère nouvelle? Il y aurait là une tâche, longue et difficile, mais faite pour tenter des travailleurs de mérite et de talent [2].

R.

---

182. — G. Desnoiresterres. **La Comédie satirique au XVIIIe siècle.** Histoire de la Société française par l'allusion, la personnalité et la satire au théâtre. Louis XV, Louis XVI, la Révolution. Paris, librairie académique (Emile Perrin, 1884, in-8.

M. Desnoiresterres, qui prépare depuis longtemps un travail approfondi sur le sujet complexe indiqué par le sous-titre de son livre, a détaché de cet ensemble toute la partie consacrée à une époque qu'il connaît à merveille et qui lui fournissait en outre les meilleurs arguments à l'appui de sa thèse. Il a voulu montrer en effet comment, de la mort de Louis XIV à la fin du Directoire, le théâtre a su, de tout temps et en toutes circonstances, éludant les défenses les plus rigoureuses, ne

1. Un des côtés du moins de la situation des esprits; car il y eut aussi de nombreux pamphlets émanant du parti espagnol et ultramontain, et dont il faudrait parler tout aussi longuement dans un travail d'ensemble.

2. Notons en passant quelques petites fautes d'impression et autres, qui déparent le récit de M. Geley. P. 215 : *Gurasse* pour *Garasse*; p. 228 : *Niclasbourg* pour *Nikolsbourg*; *Boetlen* pour *Bethlen*; p. 283 : *Bethlem*. — La locution qui paraît étonner M. G. p. 233 « on vient nous *accravater* jusqu'aux portes de Paris », se rapporte aux incursions de la cavalerie légère des Impériaux et Espagnols, formée de *Croates*, appelés alors en France *Cravates*. — P. 286. Les batailles de Lutter et de Dessau n'ont pas eu lieu à la même date, mais à près d'un an de distance.

laisser passer aucun événement sans lui emprunter un trait ou une allusion que saisissait sans peine la malice des contemporains, et il faut reconnaître que le XVIIIe siècle, s'il n'est pas l'inventeur de cette revanche du silence ou de l'absence de la presse, a largement usé de cette quasi-liberté. Les portes de l'abbaye de Saint-Denis s'étaient à peine refermées sur le cercueil de Louis XIV que le Régent, donnant l'exemple, faisait représenter aux Tuileries *Athalie* où abondaient les allusions aux deuils réitérés dont avait été frappée l'ancienne cour et l'âge même du petit Joas offrait une singulière conformité avec celui de Louis XV. L'*Œdipe* de Voltaire, joué deux ans plus tard, provoquait d'odieux rapprochements entre l'inceste de Jocaste et les relations qui existaient, prétendait-on, entre Philippe d'Orléans et ses filles. Ces deux exemples, empruntés aux premières pages du livre de M. D. et qu'il ne tiendrait qu'à nous de faire suivre des quelques centaines d'autres patiemment colligés par l'auteur, sont suffisants, je pense, pour montrer quelles ressources a pu fournir à M. D. un dépouillement minutieux des mémoires, correspondances et journaux du temps. « Dans l'histoire, a dit Mérimée [1], je n'aime que les anecdotes, et je préfère celles où j'imagine trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères à une époque donnée ». A ce point de vue il eut été satisfait de la *Comédie satirique*, car l'anecdote y corrobore toujours un fait historique et permet de le mieux comprendre. Qu'il s'agisse des agiotages du *système*, des querelles fastidieuses entre molinistes et jésuites, des luttes du *coin du roi* et du *coin de la reine* dans l'affaire des bouffons italiens, des *Philosophes* ou de l'*Écossaise*, des *Druides* de Le Blanc de Guillet ou de la lutte de l'opinion contre le parlement Maupeou, des divisions provoquées par Gluck et Piccini, du scandale *du Mariage de Figaro*, des globes aérostatiques ou des baquets de Mesmer, de la prise de la Bastille ou de la fuite de Varennes, de l'*Ami des lois*, de Laya, de l'*Intérieur des comités révolutionnaires*, de Ducancel ou du *Jugement dernier des rois*, de Sylvain Maréchal, M. D. montre d'un bout à l'autre de son livre cette corrélation constante et l'appuie de citations topiques. C'est la plus agréable promenade qu'on puisse faire à travers ce siècle et sous la conduite du guide le mieux renseigné [2]. Les chapitres s'y succèdent

1. *Chronique du règne de Charles IX*.

2. M. D. n'a pas cependant et ne pouvait avoir la prétention de ne rien omettre sur un sujet aussi riche et aussi varié. Je n'en cite la preuve suivante que parce qu'elle a trait à un écrivain sur lequel l'attention a été fréquemment ramenée depuis cinq ou six ans et parce que le petit fait dont il s'agit a échappé à ses plus scrupuleux biographes.

Le continuateur anonyme et inconnu de l'*Observateur des spectacles* de Cherier (mort à Amsterdam le 2 juillet 1762) consacre dans son n° du 22 mars 1763 un « court éloge » à Marivaux et dresse un catalogue raisonné de ses pièces. La seconde en date était l'*Amour et la Vérité*, un acte en prose représenté au Théâtre-Italien en 1720. « Elle ne se trouve point dans le théâtre de M. de Marivaux, ajoute l'auteur. Elle est pourtant de lui et il l'a avouée, mais l'ayant retirée lui-même des mains des Comédiens, il l'a supprimée, de sorte qu'elle n'a jamais paru que manus-

dans l'ordre logique et chronologique, sans fatigue aucune pour le lecteur, car l'auteur s'y est constamment abstenu des digressions qui nuisent parfois à son grand travail sur Voltaire.

Nous n'aurons pas la cruauté d'insister sur les fautes typographiques qu'un long errata ne corrige pas toutes. Quant aux sources, elles sont scrupuleusement indiquées [1], sauf une cependant qui n'est mentionnée qu'une seule fois et que M. Desnoiresterres aurait pu plus souvent mettre à profit; c'est l'excellente *Histoire par le théâtre* de Th. Muret (Amyot, 1865, 3 vol. in-18); elle ne commence, il est vrai, qu'au *Mariage de Figaro,* mais la partie révolutionnaire y est traitée avec une ampleur et une sûreté de jugement que n'ont pas fait oublier les travaux plus récents de MM. Jauffret [2] et Welschinger [3].

Maurice Tourneux.

---

183. — **Grandeur et décadence de la Colombine.** Seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1885, 52 pages, in-8.

Les lecteurs de la *Revue critique* n'ont pas oublié l'article publié ici même (n° du 18 mai de cette année) sur les vols commis récemment au préjudice de la bibliothèque Colombine de Séville, et ils savent que les révélations de notre collaborateur, M. H. Harrisse, ont fait grand bruit dans Landerneau, je veux dire dans les cercles littéraires et politiques d'outre Pyrénées. Interpellations à la Chambre des députés et au Sénat, répliques du ministre compétent, enquête ou commencement d'enquête, articles et polémiques dans la presse de Madrid et des provinces, en un mot beaucoup d'agitation, et pour résultat : rien. Après comme avant les enquêteurs ignorent ou feignent d'ignorer l'origine et les auteurs de ces déprédations, et personne ne nous a encore renseigné sur les intermédiaires qui ont transféré ces richesses bibliographiques sur le marché de Paris, où elles se sont, comme on sait, si facilement écoulées. On

crite. Elle avait rapport à une anecdote du temps et la satire ne fut point si gazée qu'on ne reconnût les originaux qui firent conseiller à l'auteur de la supprimer ».

M. G. Larroumet, qui a pris pour thèse de doctorat *Marivaux, sa vie et ses œuvres* (Hachette, 1882, in-8°; voir la *Revue critique*, 2e série, t. XV, p. 106) et qui n'a négligé aucune particularité touchant son personnage, a cité, d'après le *Mercure*, un fragment de l'*Amour et la Vérité* (p. 37-38). C'est un morceau « spirituel mais d'un caractère bien mythologique et métaphysique », où il serait impossible de saisir la moindre allusion.

1. Signalons cependant (p. 249) un léger *lapsus :* M. D. a confondu la *Revue de Lyon* avec la *Revue du Lyonnais* : ce sont deux publications tout à fait distinctes et c'est dans la seconde qu'a paru la chronique locale dont il cite un extrait.

2. Le *Théâtre révolutionnaire* (1788-1799), Furne, Jouvet et Cie, 1869, in-12.

3. *Le Théâtre de la Révolution* (1789-1799) *avec documents inédits*, Charavay frères, 1881, in-18.

ignore et même on nie : le chapitre de Séville, responsable au premier chef, joue l'étonné et le scandalisé, et avec un aplomb superbe oppose un démenti catégorique aux allégations de M. Harrisse. « Ces livres, nous ne les avons jamais vus », dit-il, ce qui peut être vrai, je l'admets sans trop de peine, mais malheureusement ne prouve pas ce qu'il fallait prouver. D'autres, plus circonspects, reconnaissent la provenance du larcin, mais ne l'estiment pas si récent. « On a tant volé de tout temps à la Colombine! Et qui nous dit que ces livres n'étaient pas depuis de longues années recélés par quelque amateur du crû »? Sans doute ceux-là ont raison en partie. On a beaucoup volé en effet à la Colombine depuis le jour où le chapitre de Séville est entré en possession du legs splendide de Ferdinand Colomb, M. Harrisse l'a établi, et je ne serais point surpris qu'un certain nombre des raretés accueillies par nos brocanteurs eussent, il y a quelque vingt ans déjà, pris congé des chanoines sévillans. Je me méfie d'une bibliothèque méthodiquement explorée par Bartolomé José Gallardo, l'homme à la vaste lévite et aux poches profondes, sans parler d'autres fureteurs bien connus pour leurs pêches miraculeuses. Mais qu'on ait volé récemment encore, c'est ce qui n'est pas moins sûr et c'est ce que démontre avec sagacité M. Harrisse dans cette édition augmentée de son travail. Il n'a pas voulu laisser aux gardiens actuels de la Colombine la possibilité de rejeter toute la faute sur leurs prédécesseurs; il les prend en flagrant délit d'incurie et d'ignorance, pour ne rien dire de plus.

Les plaquettes italiennes et françaises des recueils de Ferdinand Colomb vendues à Paris, n'ayant pas été examinées ou décrites par les visiteurs de la bibliothèque, il devient à peu près impossible de savoir quand elles en sont sorties. Pour les manuscrits c'est autre chose. Plusieurs missionnaires étrangers, Haenel, notre regretté Charles Graux, MM. Fr. Michel, P. Ewald et Pio Rajna les ont dans ces dernières années tenus dans leurs mains et en ont pris des extraits qui fournissent tous les points de comparaison désirables. Sur les neuf manuscrits acquis par notre Bibliothèque nationale, après que son directeur en eût référé au chapitre de Séville, qui a fait la sourde oreille et s'est désintéressé, cinq sûrement étaient encore en place il n'y a guère et n'ont été extraits du dépôt que pour être expédiés à Paris. Ceci est acquis, que le chapitre maugrée ou non. Quant au reste, aux lourds paquets de plaquettes gothiques et autres, il faut pour l'instant réserver son opinion : tout porte à croire cependant qu'un certain nombre au moins ont passé à la même heure par la même porte que les manuscrits, et que l'amateur qui a choisi les livres de main, aura su trier aussi les livres de forme. Aux plaquettes rarissimes françaises énumérées dans l'article de la *Revue* du 18 mai, M. Harrisse ajoute aujourd'hui une liste non moins curieuse de plaquettes italiennes provenant de la Colombine qui viennent de regagner leur pays d'origine. La France, on le voit, n'a pas été la seule nation à profiter du coup de filet.

Une question se pose. A ne considérer que l'intérêt général, doit-on pleurer ce pillage? Nous n'avons pas après tout à nous montrer plus royalistes que le roi, et puisque les Espagnols trouvent bon de laisser filer leurs livres et se refusent même à les reprendre quand on les leur offre, je ne vois pas pourquoi nous nous attristerions outre mesure d'un événement qui nous vaut de posséder des raretés inaccessibles jusqu'ici. D'ailleurs que faisaient ces livres et ces manuscrits à Séville? Depuis que Ferdinand Colomb les a réunis, qui s'en est servi? La Société des bibliophiles sévillans, par exemple, si bien placée pour mettre à profit l'héritage littéraire du fils du grand découvreur, n'en a rien tiré du tout, et les recueils formés au prix de si intelligents efforts par ce bibliophile émérite gisaient sur les rayons de la Colombine sans nulle utilité : il a fallu des voleurs pour les remuer et secouer leur poussière. Pour mon compte, je ne regrette qu'une chose, c'est que ces trésors soient sortis subrepticement de la Colombine, dans de mauvaises conditions, lavés, grattés et déchirés, alors que le chapitre, qui en fait le cas qu'on sait, aurait pu les vendre au grand jour à son plus grand profit et à la joie des honnêtes gens.

Ce qui par exemple dépasse l'imagination, ce sont les réflexions que ces vols ont inspirés à certains publicistes espagnols. Au lieu de se montrer contrits et de se frapper la poitrine, ils ont trouvé le moment bien choisi pour déplorer... quoi? que la France recueille et conserve ce que l'Espagne vilipende ou laisse perdre. J'ai sous les yeux un article intitulé « Nos documents historiques dans les bibliothèques de France » *(La Epoca* du 27 juin 1885) et qui est une manière de requête adressée au président du Conseil des ministres pour l'inviter à réclamer à la France les manuscrits espagnols qu'elle possède. L'auteur de l'article insiste particulièrement sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, qu'il nomme liasses *(legajos)*, et il en désigne, d'après le dernier catalogue, un certain nombre, accusant Napoléon Ier de les avoir dérobés à l'Espagne, quoique les deux tiers soient en France depuis l'époque de Mazarin et de Colbert. Evidemment, ce journaliste n'a pas plus la notion des choses dont il parle qu'il n'a le sentiment du ridicule. J'espère que ses compatriotes mieux informés ne marchanderont pas leur reconnaissance à notre grande bibliothèque qui a sauvé, pour les mettre libéralement à la disposition de tous, tant de monuments précieux de l'histoire littéraire de l'Espagne : témoin le fameux *Cancionero de Baena*, manuscrit de l'Escurial emporté par l'arabisant Conde, vendu deux fois publiquement en Angleterre sans que le gouvernement espagnol fît le moindre effort pour le récupérer, racheté enfin de son bon argent par la France et gracieusement prêté par notre bibliothèque au savant espagnol qui en fit la première édition. Cet exemple peut suffire.

Aux esprits sérieux, à ceux de nos voisins, qui, sans tant criailler, s'affligent en contemplant le pillage périodique de leurs dépôts littérai-

res, je dirai qu'ils ont un enseignement à tirer de cette lamentable affaire. Pour garantir contre les voleurs les livres d'une bibliothèque, il importe de prendre une série de mesures préventives, dont beaucoup, hélas ! sont totalement négligées par les bibliothécaires espagnols. Combien de volumes restent à estampiller, à paginer, à relier et à cataloguer dans les plus grands dépôts d'Espagne ! Et comment garder ou récupérer, lorsqu'on les a perdus, des manuscrits ou des livres dont l'identité ne saurait être établie, puisqu'ils n'ont pas d'état civil ? Un manuscrit surtout, dont une description suffisante ne figure pas dans un catalogue imprimé court partout, mais en Espagne plus qu'ailleurs, les plus grands risques : il appartient au premier larron qui saura le dépecer et en effacer les anciennes marques de provenance. Donc le gouvernement espagnol devrait employer toutes ses ressources et l'activité de ses agents à inventorier sans trêve ni merci tout ce qui lui reste encore de richesses bibliographiques. Il dispose d'un pouvoir réel et étendu, il n'a pas, comme chez nous, à compter avec l'administration municipale, il régente tous les dépôts de documents et de livres, sauf quelques archives et bibliothèques ecclésiastiques qui ont jusqu'ici échappé au droit commun. Qu'il use de son autorité, ou d'ici à peu de temps son corps d'archivistes et de bibliothécaires n'aura plus rien à conserver.

A. O.

VARIÉTÉS

Extraits de la correspondance inédite d'un officier républicain (1795-96), relatifs à Charette et autres Vendéens.

I

LIBERTÉ — EGALITÉ
FRATERNITÉ — AMITIÉ

Aux Sables, ce 18 ventose l'an 3e de la République française une et indivisible.

Joseph Lehimas fils, au citoyen Armand fils.

.... Charrette donne beaucoup de peine pour l'attrapper. Dernièrement on lui a pris deux demoiselles dont l'une avait tout au plus 18 ans d'une figure intéressante faite pour charmer l'homme le plus froid possible. L'autre n'est pas aussi jolie que la première. Cette première a reçu un coup de sabre au côté de l'oreille et la 2e en a reçu quatre sur la tête. Je pense bien qu'elle ne sont point p....., que les brigands les auront f..... et r....., de même que les nôtres, car elles paroissent avoir

diablement fait de service. Avec tout cela la plus jeune seroit encore bonne pour passer un moment.

... Il me tarde d'aller au Bocage pour tacher de taper ou de recevoir...

II

Lamotte-Achard, le 30 frimaire, 4e année républicaine.

MON CHER ARMAND,

En arrivant aux Sables je croyois d'y rester. Point du tout. Je reçois l'ordre de me rendre ici pour rejoindre le général. Etant arrivé le lendemain, je fus à une expédition. Nous avons pris du grain qui étoit aux rebelles et autres articles. Le 26 au soir et le 27 nous avons fait des marches de nuit pour arrêter plusieurs scélérats des brigands. Nous avons marché dans des marais, de la boue et de la boue jusqu'aux genoulx, dans des bois, dans des genets, enfin jamais je n'ai vu de semblables chemins. J'ai failli prendre mal à plusieurs reprises. Il en est résulté de ces deux expéditions 14 ou 15 individus dont deux qui ont subi la peine due à leur cruauté; 4 ont été conduit aux Sables et le reste a été mis en liberté. Tu ne pourrois pas te faire l'idée de la manière avec laquelle ils ne veulent point répondre aux différentes questions que nous leur faisons, ils préfèrent la mort plutôt que de dire la vérité. Jamais je n'ai vu d'hommes aussi fermes dans leur opinion que ces rebelles; ils reçoivent la mort avec une gaieté et un sang-froid inconcevables. J'ai été surpris lorsque je les ai vu fusiller, de voir qu'eux-mêmes s'attachaient leurs mouchoirs. Dans ces expéditions de nuit j'entrois avec l'adjudant-major qui commandoit le détachement, tous deux les premiers dans les maisons pour faire les visites; nous avons couru divers dangers. Un des rebelles nous menaçoit; j'étois en même de le tuer lorsque je su qu'il n'était point armé. Me rappelant le respect que nous devons à la loi et qu'il étoit sous sa sauve-garde fit que je me retins. Si je voulois te faire le détail de cette guerre, il me faudroit un volume in-folio. Cependant je te dirai que nous ne pouvons nous écarter de 200 pas du cantonnement qu'on ne soit tué. Juge par là s'il faut avoir de la prudence. Il m'est arrivé souvent d'étre atteint par des coups de fusils tirés par ces scélérats sur la route. Heureusement qu'il n'ont pu y réussir encore! A présent je me moque de la vie comme de rien depuis que je suis ici d'après tous les risques que nous courons. Dans les différentes visites que j'ai fait j'ai trouvé de très jolies [filles] qui étoient au lit. Les volontaires vouloient... Je m'y suis opposé et ayant fait des représentations, ils les laissèrent. Elles me disoient qu'elles me laisseroient faire tout ce que je voudrois pourvu que je leur laisse la vie. Voyant que c'étoit la peur qui leur faisoit dire cela, je les rassurai... Tout autre que moi aurait profité de l'occasion : Je n'y pensois pas, je ne pensois qu'à remplir ma mission... D'après des renseignements que nous avons eu, demain je vais partir avec le général pour aller attaquer

300 brigands et aussitôt l'expédition faite, je t'en ferai le détail. Plusieurs communes ont rendu leurs armes : de ce côté, aucuns ne l'ont fait encore, étant les plus rebelles. Il y a un chef qui s'est rendu avec ces communes dans la 3e division. Plusieurs habitants égarés qui étoient avec Charrette rentrent dans leurs foyers. Charrette va être bientôt seul. J'espère que sous peu la paix, la tranquillité, l'union, la concorde et la fraternité seront établies dans cette contrée. L'Isle Dieu a été évacuée par les Anglais : le 28, à 9 heures du matin, ils se sont embarqués pour l'Angleterre. Le pays que j'habite est si agréable que nous ne pouvons pas sortir sans bottes ou sabots. Nous avons grand spectacle. Ce spectacle est si effrayant qu'il révolte la nature. C'est 3 ou 400 de nos frères d'armes qui ont été hachés par les ordres du scélérat Charrette lors de l'amnistie. Ces braves défenseurs de la patrie sont sur la route d'un de nos avant-postes. Le même sort nous attend à tous ceux qui seroient pris par eux. Nous avons souvent du tragique : J'y ai presque joué un rôle. Je t'invite, si tu peux rester chez toi, de le faire. Il vaut mieux aller voir jouer à Bordeaux la tragédie qu'ici. Reste donc avec ton cher père. Je serois bien heureux si je pouvois être à ta place. Nous sommes dans un château que nous avons retranché depuis que nous y sommes; nous avons 6 à 700 hommes avec nous. Ce sont les nuits que je trouve bien longues : nous sommes livrés à nous-même et je ne me divertis que lorsque je suis en marche. Je voudrais y être toujours... »

Adresse : Jh. Lehimas, fils aîné, secrétaire à l'adjudant général Cardenau, attaché à la 4e division de l'armée de l'Ouest aux Sables d'Olonne.

III

A la Batarderiayre près Nicœil le Dolent, le 29 nivose,
4e année républicaine.

Mon amy, depuis mon arrivée dane ce pays je ne fais que courir dans le Bocage. Il me tarde bien qu'en ce pays puisse régner de la tranquillité pour que nous ayons le plaisir de nous reposer un peu. Charrette est aux abois. Il fait comme les chevaliers errants : Il exerce dans ce moment le vrai brigandage. Il n'a avec [lui] que 6 ou 7 cavaliers. On lui a tué il a y trois jours 30 ou 40 hommes cavaliers et fantassins. On lui en égorge tous les jours encore. Hier, un poste de 12 hommes. Il seroit à désirer pour la République qu'il en fut [de même] du côté des Chouans. Ceux-ci sont au nombre de 40,000 ou davantage depuis Nantes jusqu'à Vannes et de celle-ci jusqu'à Rennes. J'espère encore qu'il nous faudra aller chez les Chouans et peut-être que ceux-ci ne me manqneront pas. Au reste je m'en f... si cela arrive. Depuis que je suis dans cette contrée la vie me devient souvent insipide et toujours il faut être dans les bois et broussailles et dans le marais. Tu es bien heureux d'être dans le sein de ta famille à te reposer. Je désire que cela soit de très

longue durée. Ce qui me console, c'est que je combats pour le raffermissement de la République. Aussi peu m'importe quel accident qu'il puisse m'arriver, comme je t'ai dit en l'autre part : je suis prêt à attendre le coup du sort. Ta demi brigade est bien faible : elle n'est composée que de 458 hommes présens, officiers compris. Juge par là des autres demi-brigades qui sont parties des Pyrénées! Si tu voyais cette armée, tu ne reconnoitrois plus les vainqueurs de Commissarry, d'Irun, de la Bidassoa, de Blanc Signor, de Lycumberry, etc. L'insubordination, l'indiscipline, l'appât du pillage, le viol et la dévastation sont les objets qui les occupent. Aussi il arrive très souvent on en égorge quelqu'un qui vont piller. Voilà, mon ami, les hommes avec lesquels tu as fait la guerre... [1] »

IV

ARMÉE DES CÔTES DE L'OCÉAN. DIVISION DU SUD. 4e SUBDIVISION.

ÉTAT MAJOR GÉNÉRAL

Au Quartier général à La Rochelle le 19 germinal *l'an 4e de la République une et indivisible.* Jh. Lehimas fils aîné attaché à *l'État-major de la 4e subdivision.*

Au citoyen Armand fils.

Mon ami,

Tu seras sans doute surpris de recevoir de mes nouvelles de cette ville; je suis ici momentanément. Je suis enfin venu pour des affaires de service pressées. Le général de division devant envoyer une personne de sa confiance, a eu la bonté de m'honorer de cette mission. Je suis parti le 14 des Sables avec une chaloupe. Nous n'avons mis environ que 4 heures et demie pour la traversée quoique la mer fut agitée. Il y a 18 ou 19 lieues de notre pays. Juge s'il y a plaisir de voyager sur le royaume de Neptune. Nous avons été chassés par deux corsaires anglais pendant l'espace d'une heure : ils nous ont tiré plusieurs bordées. Les boulets passaient par dessus notre pont sur lequel j'étois. Jamais je n'avois été sur mer qu'alors. Ils nous ont fait à plusieurs reprises le signal d'amener. Nous nous sommes f... d'eux et avons continué notre route. Nous aurions plutôt préféré de nous faire couler bas que de nous rendre. Heureusement que nous sommes arrivés à bon port!... Charrette a été fusillé le 9 à Nantes; il est mort avec beaucoup de fermeté et a montré beaucoup de caractère. On l'a fait promener par les rues traînant une chaîne avec un écriteau sur le dos. Je t'envoie ci-joint son jugement [2]. J'ai été le premier qui aye apporté à La Rochelle la nouvelle de

1. Le correspondant de Lehimas était « sous-lieutenant des grenadiers dans l'armée occidentale. »

2. A la présente lettre est annexée une page format in-8° imprimée à La Rochelle, chez Vincent Cappon et intitulée : *Jugement rendu le 9 germinal, quatrième année républicaine, par le Conseil militaire, contre le nommé François Athanase Char-*

sa mort et le jugement. Celui-ci me fut demandé par les autorités civiles pour le faire imprimer et afficher. J'en ai plusieurs exemplaires. Partout où je passai j'étois entouré et arrêté par diverses personnes pour savoir les circonstances. Tu ne saurois croire la satisfaction qu'ont eu les bons citoyens de cette cité. Je t'aurois envoyé plutôt le jugement s'il n'avoit été chez l'imprimeur. Actuellement il n'y a plus de chef ni de brigand; tout est dans l'ordre; tous ces scélérats se sont soumis aux loix de la République et ont rendu les armes... Quant à Stofflet il est mort comme un lâche; il pleuroit et avoit demandé un confesseur... [1] »

Pour copie conforme aux autographes conservés parmi les papiers de famille de M. E. Armand :

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les fascicules 8-9 de la *Gazette archéologique* viennent de paraître. Voici le sommaire. particulièrement rempli, des articles qui les composent. Paul MONCEAUX : Fouilles et recherches archéologiques au sanctuaire des jeux isthmiques (suite. Cf. 1884.) — Salomon REINACH. Enfant criophore, statuette en bronze du cabinet des médailles (avec une planche). — Eug. LEFÈVRE-PONTALIS. Croix en pierre des XI[e] et XII[e] siècles dans le Nord de la France (planche). — A. RAMÉ. Explication du bas-relief de Souillac. La légende de Théophile (planche). — E. BABELON. Sarcophage romain trouvé à Antioche (2 planches). — L. COURAJOD. Jacques Morel sculpteur bourguignon du XV[e] siècle (planche). — H. THÉDENAT et A. HÉRON DE VILLEFOSSE. Les trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule. (Suite. Cf. 1884.) — Chronique et bibliographie.

— M. Charles HENRY, a publié dans les deux derniers numéros du *Messager historique russe* un long article sur Casanova et Catherine II (40 pp.). L'auteur y résume une relation inédite de l'entrevue de Casanova avec l'impératrice, et montre

---

rette, chef de brigands de la Vendée. Revenons à Lehimas pour lui emprunter cette révélation : « Je vais te faire part d'une partie de plaisir que nous aurions fait hier ce fut 15 jours, si Charrette n'avait point été pris. Nous étions au nombre de 30, le chef de l'État-major à notre tête. Nous devions nous déguiser en costume [d'] Anglais et [d'] émigrés, nous embarquer aux Sables et aller débarquer à deux lieues de Saint-Gilles. Dans ce moment les Anglais étaient en présence sur nos côtes. Les paysans aussitôt qu'ils nous auraient aperçus, se seraient empressés de nous indiquer où était le rassemblement de Charrette et alors nous l'aurions pris. Tout l'État-major était de cette partie de plaisir. Notre projet aurait fort bien réussi. »

1. Parmi les autres papiers qui m'ont été communiqués par M. E. Armand, je trouve une lettre de son grand-oncle, M. Côme Armand, ancien oratorien, qui, écrivant de Béthune, le 26 juin de l'an 2 de la République, trace ce portrait du général comte de Custine (Adam-Philippe), qui allait périr, un peu plus tard (28 août 1793) sur l'échafaud révolutionnaire : « Custines a passé ici il y a 8 jours. Il est petit et gros. Il a l'œil vif, le visage bourgeonné; le sommet de la tête chauve. Il porte des moustaches à faire peur. Il a la réputation d'habile général. L'armée où il met la discipline, l'idolâtre et a beaucoup de confiance en lui. »

qu'on a toute raison de croire véridique cette relation qui diffère en plus d'un point de celle des *Mémoires*. Signalons, entre autres documents nouveaux, la reproduction d'un remarquable portrait de Casanova par son frère, le seul qu'on connaisse de l'aventurier dans sa jeunesse.

ALLEMAGNE. — Volumes nouveaux parus ou à paraître, de la librairie Teubner : I. H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache;* II. 2e édition par M. H. Nissen, de la seconde partie de l'*Abriss der Quellenkunde der griechischen und rœmischen Geschichte* d'Arnold Schæfer *(Rœmische Geschichte bis auf Justinian);* III. *Polyaeni Strategicon libri octo,* pp. E. Woelfflin, codicibus denuo collatis iterum rec., excepta e codice Tacticorum Florentino addidit J. Melber.

BULGARIE. — La Société littéraire bulgare fait paraître à Sofia un recueil de *Discours et conférences* prononcés à l'occasion du millénaire de saint Méthode.

POLOGNE. — La librairie Gubrynowicz et Szmidt de Lemberg commence la publication d'une nouvelle édition des œuvres d'Adam Mickiewicz ; c'est la première édition critique, où les œuvres soient classées par genres et par ordre chronologique. Deux volumes ont déjà paru.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 septembre 1885.

M. Bergaigne communique un examen critique d'un travail de M. le professeur Ludwig, sur la date de quelques hymnes du Rigvéda. Pour jeter quelque lumière sur la question si difficile de la chronologie du Rigvéda, M. Ludwig a cru pouvoir s'aider de quelques passages où il lui a semblé qu'étaient mentionnées des éclipses. Selon lui, dans quatre passages de ce recueil d'hymnes, il est question de quatre éclipses de soleil, qui ne peuvent être que des éclipses totales : il a cherché à retrouver ces éclipses dans les listes dressées par les astronomes et à en tirer des conclusions sur l'époque où les hymnes qui les mentionnent ont dû être composés. A cette théorie, M. Bergaigne objecte : qu'il n'est pas certain que les passages en question mentionnent des éclipses; qu'en l'admettant, rien ne dit que ces éclipses aient été totales, et contemporaines de la composition des hymnes; que dans le seul passage où il soit disposé pour son compte à reconnaître la description d'une éclipse, le phénomène paraît être décrit d'une façon générale, sans qu'il soit fait allusion à telle ou telle éclipse en particulier. Il n'y a donc rien dans ces passages qui puisse servir à éclaircir la chronologie du Rigvéda.

M. Léopold Delisle met sous les yeux des membres de l'Académie le fac-similé en héliogravure d'un document qui vient d'être signalé à l'attention du comité des travaux historiques par l'archiviste des Pyrénées-Orientales, M. Brutails. C'est une bulle originale du pape Serge IV, sur papyrus, de l'an 1011, conservée à la bibliothèque de Perpignan. On possède très peu de bulles aussi anciennes, huit ou neuf en France, au plus, pour les temps compris depuis l'origine de la papauté jusqu'au XIe siècle. Cela tient en partie à ce que la chancellerie pontificale a continué jusqu'alors d'employer le papyrus, matière très peu résistante, tandis que dès l'époque mérovingienne l'usage du parchemin avait prévalu dans les chancelleries royales.

M. Clermont-Ganneau communique deux inscriptions recueillies en Terre Sainte. L'une est en français et date du temps des croisades : *Ici cist* (sic pour *gist) Jaque le saboni(er) qui trepasa al segunt jor de genvier en lan m cc lvj*. L'autre est en arabe et remonte au premier siècle de l'hégire. C'est l'inscription d'une borne milliaire, recueillie à El Khan, sur la route de Jérusalem à Damas, entre Jérusalem et Jéricho. On y lit : « ..... Cette route est la..... des milles..... le serviteur de Dieu Abd el Melik, émir des croyants (que la miséricorde de Dieu soit sur lui) ! De Damas jusqu'à ce mille, il y a 109 milles. » Les caractères de cette inscription ressemblent à ceux d'une autre inscription du sultan Abd et Melik, celle de la coupole de la Sakhra, à Jérusalem : sur celle-ci on lit le nom du sultan Almamoun (813-833 de notre ère), mais d'autres indications chronologiques avaient déjà fait juger que ce nom avaient dû être substitué après coup à celui d'Abd el Melik.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, présente des observations sur l'âge et les caractères paléographiques de deux coupes magiques, découvertes en Mésopotamie, qui portent des inscriptions araméennes, et qu'il attribue au Ve siècle de notre ère ou environ. L'écriture de ces petits textes marque une transition entre les lettres hébraïques carrées et l'écriture plus cursive dite de Raschi.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

coniuge superstite. — CURTI, die Entstehung der Sprache durch Nachahmung des Schalles (G. v. d. G. : livre soigné et raisonnable). — KREBS, Die Präpositionsadverbien in der späteren historischen Gräcität (beaucoup de bonnes choses, parfois de l'exagération). — CLÉDAT, grammaire élémentaire de la vieille langue française (on ne peut donner à l'auteur que de minces éloges, sans toutefois rendre un témoignage défavorable de son savoir, car il est érudit et il sait souvent être clair; mais la tâche était trop difficile). — HESS, Johann Caspar Schweizer (curieux livre sur cet aventurier). — FONTANE, Scherenberg und das literarische Berlin von 1840-1860 (intéressant).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38, 19 sept. 1885 : REUSCH, der Index der verbotenen Bücher. II, 1 et 2 (K. Müller : très curieux). — DUKA, Life a. works of Csoma de Körös. — Calpurnii et Nemesiani Bucolica, rec. SCHENKL (Leo). — BERNHARDT, Kurzgefasste gothische Grammatik (Wilmanns : concis, plus utile pour les conférences que pour l'étude personnelle). — FRANKL, Zur Biographie Lenaus (Jacoby : 2e édit. qui donne du nouveau). — Renclus de Moiliens, Li Romans de Carité et Miserere, p. p. VAN HAMEL. I et II (Tobler : travail où se sont associés courage, persévérance, talent et savoir; satisfait et réjouit à tous égards). — KUBICKI, das Schaltjahr in der grossen Rechnungs-Urkunde C. I. A. I, 273 (Unger : une foule d'assertions singulières). — Th. MOMMSEN, die Oertlichkeit der Varus-Schlacht (Velke : les monnaies trouvées à Bärenau appartenaient à l'armée de Varus qui aurait été écrasée dans le Venner Moor : pensée très heureuse et féconde dont la justesse est élevée au dessus de tous les doutes par les arguments de l'auteur). — Elie BERGER, Les Registres d'Innocent IV, IV-VI (Ewald : suite de cette consciencieuse publication, introduction remarquable). — MIRON DE L'ESPINAY, François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV (von der Ropp : nombreux documents, « le texte qui les accompagne est presque toujours très ennuyeux; manque de toute direction historique : la critique des sources est pour l'auteur une idée inconnue »). — Von CZOERNIG, die alten Völker Oberitaliens. (Nissen : mauvais.) — ILG, Messerschmidts Leben u. Verke. — JANSEN, J.-J. Rousseau als Botaniker (important).

— N° 39, 26 septembre 1885 : H. A. W. MEYER, Kritisch exegetischer Commentar über das neue Testament. I, 2 : Marcus und Lucas, 7e Aufl. p. p. WEISS. — DULK, Der Irrgang des Lebens Jesu in geschichtlicher Auffassung dargestellt. II, der Messiasgang u. die Erhebung ans Kreuz. — WINKLER, das Uraltaische und seine Gruppen. I et II. (Grube : travail très remarquable.) — Ciceros Rede für Sex. Roscius aus Ameria, p. p. LANDGRAF (Eberhard : travail qui devra être étudié avec zèle par les étudiants et les jeunes professeurs). — NISSEN, Forsög til en middelnedertysk Syntax. — MOULTON, Shakspeare as a dramatic artist (von Weilen : clair et instructif). — SCHILLING, Spanische Grammatik *et* Praktische Anleitung zum mündlichen u. schriftlichen Verkehr im Spanischen (Zunker : en somme, deux livres recommandables). — A. de GUBERNATIS, Storia universale della letteratura, XIII-XVIII (Cette œuvre gigantesque est terminée, grâce à l'infatigable activité de l'auteur et de l'éditeur; petits défauts et grands mérites; il manque un index). — Das älteste Stadtbuch der Stadt-Garz auf der Insel Rügen hrsg. von G. v. ROSEN. — C. COIGNET, Fin de la vieille France, François I, portraits et récits du XVIe siècle (Kugler : de très intéressantes descriptions qui peuvent être comparées à certains égards aux « Tableaux du passé allemand » de G. Freytag). — A. SOREL, l'Europe et la Révolution française (A. Stern : une des œuvres historiques les plus importantes de notre époque; elle rappelle Tocqueville par la hauteur des

vues ; grand savoir, clarté lumineuse, parallèles ingénieux ; cp. *Revue critique*, n° 24, art. 104). — STIELER, Culturbilder aus Baiern. — Fr. KAYSER, Aegypten einst und jetzt (Erman : écrit au point de vue strictement catholique).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 39, 26 septembre 1885. [M. Thiemann quitte la rédaction, qui reste confiée à MM. Belger et Seyffert]. — EURIPIDES, Iphigenie in Taurien, Textausgabe für Schulen von CHR. ZIEGLER (Peters : regrette l'absence de notes qui, selon l'éditeur, ne doivent pas accompagner les éditions destinées aux explications en classe). — ORPHICA, recensuit EUG. ABEL. Accedunt PROCLI hymni, hymni magici, hymnus in Isim aliaque eiusmodi Carmina (A. Ludwich : progrès sensible sur l'admirable édition d'Hermann ; pour l'hymne à Isis, l'éditeur n'a pas connu la publication de Le Bas dans le Voyage archéologique). — J. DE GREGORIO, De ISOCRATIS vita, scriptis et discipulis (Buermann : mauvais latin, rien de nouveau). — T. L. HEATH, Diophantos of Alexandria, a study in the history of Greek algebra (M. Cantor : de bonnes choses). — HORATII Carmina selecta, scholarum in usum ad. M. PETSCHENIG (W. Mewes : bon). — E. KARBAUM, De auctoritate ac fide grammaticorum latinorum in constituenda lectione Ciceronis orationum in Verrem (K. E. Georges : utile). — C. NEUMANN, Geschichte Roms während des Verfalls des Republik. 2. Band. Von Sullas Tod bis zum Ausgang des Catilinarischen Verschwörung. Aus Neumanns Nachlass herausgegeben von G. FALTIN (H. Schiller : plus faible que le premier volume). — E. MARCKS, Die Ueberlieferung des Bundesgenossenkrieges 91-89 v. Chr. (H. Schiller : bon). — M. Εὐαγγελίδης, Ἱστορία τῆς θεωρίας τῆς γνώσεως (L. Stein). — O. OCCIONI, Storia della letteratura latina ad uso dei licei (Peters : bien conçu et agréable à lire). — D. PEZZI, La grecità non ionica nelle iscrizioni piu antiche (W. Larfeld : indispensable à qui s'occupe de dialectologie grecque). — L. COMENCINI, Studi di sintassi greca in relazione alla sintassi latina ed italiana (H. Ziemer). — G. MEYER, Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde (B. Delbrück : intéressant). — L. VON STEIN, Die innere Verwaltung. Zweites Hauptgebiet : das Bildungswesen ; dritter Teil, 1 Heft. Die Zeit bis zum XIX Jahrhundert (G. Schepss : d'une haute valeur).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 18, 1 sept. 1885 : Em. BOURGEOIS, Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise (Dümmler : intéressant, clair et sagace). — GUNDLACH, Ein Dictator aus der Kanzlei Heinrichs IV, ein Beitrag zur Diplomatik des salischen Herrscherhauses mit Excursen über den Verfasser der Vita Heinrici IV u. des Carmen de bello Saxonico (Steindorff : très long art. sur ce livre plein de détails et de preuves convaincantes). — HALLWICH, Heinrich Matthias Thurn als Zeuge im Process Wallenstein (Lenz : Wallenstein est né le 24 septembre, mais le factum de Thurn, que cite Hallwich, ne prouve rien et l'auteur a publié lui-même une série d'actes qui sont en complète contradiction avec ses assertions). — BORKOWSKY, Die englische Friedensvermittlung im Jahre 1745 (Heigel : l'auteur recherche si le roi d'Angleterre a tenu les engagements de la convention de Hanovre du 26 avril 1745 et tenté sincèrement un accommodement pacifique entre la Prusse et l'Autriche ; il a confirmé et étendu les résultats de Droysen, et il constate que le souverain constitutionnel d'Angleterre avait son *secret du roi* dans la politique étrangère aussi bien que le roi absolu de France).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Dix-neuvième année 19 octobre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 700, 3 oct. 1885 : King a. Watts, The municipal records of Bath, 1189-1604. — Lyall, Translations of ancient Arabian poetry, chiefly pre-islamic (Burton : « n'est pas destiné aux spécialistes » et l'auteur peut faire mieux). — Lovett, Norwegian pictures drawn with pen and pencil. — Innes, History of the Bengal European Regiment. — Davidson, The logic of definition. — Recent theology (Bradley, Lectures on Ecclesiastes; Vaughan, St Paul's Epistle to the Philippians; Baron, The Greek origin of the Apostle's creed, etc.). — « The Arabian Nights' entertainments » (Symonds). — Clovesho (Hall). — The text of the ancient laws of Ireland (Norman Moore). — German translations of the Bible before Luther (Hutchison). — « The Tower of Glass » (Hoban). — Macklin's « love à la mode » (Sargeaunt). — Philological books (E. Müller, A simplified grammar of the Pâli language : très bon petit livre; Prâtimoksha sutra ou le traité d'émancipation selon la version tibétaine, avec notes et extraits du Dulva (Vinaya), translated by Rockhill; Seshagiri Sastri, Notes on Aryan and Dravidian philology). — The Galatian « Imbrecton » (Whitley Stokes). — Halsey, Raphael Morghen's engraved works (Middleton). — Egypt Exploration Fund : the Naukratis Exhibition (E. A. Gardner).

The Athenaeum, n° 3023, 3 oct. 1885 : Lyall, Translations of ancient Arabian poetry, chiefly pre-islamic. — Pfleiderer, Lectures on the influence of the apostle Paul on the development of christianity. — Where Chineses drive, English student life at Peking, by a student interpreter. — Sir John Maclean, An historical and genealogical memoir of the family of Poyntz. — Schoolbooks (grand éloge d'une édition de l'Iphigénie en Tauride, par M. Paley). — French literature (Comte d'Haussonville, Ma jeunesse, 1814-1830; Jules Simon, Thiers, Guizot, Rémusat; Bikelas, de Nicopolis à Olympie; de Pimodan, La réunion de Toul à la France). — The site of the battle of Brunanburh (Davidson et Murphy). — Mrs Leigh (Jeaffreson et Timmins). — The international literary and artistic congress. — Hull, Mount Seir, Sinai and Western Palestine. — White, architecture and public buildings, their relation to school, academy and state in Paris and London. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 41, 3 oct. 1885 : Das Neue Testament griechisch, mit kurzem Commentar nach de Wette, II, die Briefe und die Apocalypse. — Reusch, der Index der verbotenen Bücher, ein Beitrag zur Kirchen-und Literaturgeschichte, II, 1 et 2 — Freudenthal, Die durch Averroes erhaltenen Fragmente Alexander's zur Metaphysik des Aristoteles untersucht und übersetzt, mit Beiträgen zur Erläuterung des arabischen Textes von S. Fränkel. (Recherches difficiles et menées avec sagacité.) — Holzapfel, Römische Chronologie. (L'hypothèse fondamentale du livre ne tient pas; détails contestables.) — Seeck, die Kalendertafel der Pontifices. (Résultats manqués, mais dans la foule des fausses hypothèses de bonnes remarques.) — Wimmer, Historische Landskunde — Bastian, der Papua des dunkeln Inselreichs im Lichte psychologischer Forschung. — Beal, Si-Yu-Ki, Buddhist records of the western world, translated from the Chinese of Huien Tsiang. (D'une telle main, un tel livre n'a pas besoin de recommandation.) — C. E. Schmidt, Parallel-Homer oder Index aller homerischen Iterati. (Utile.) — G. Meyer, Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde. (Livre infiniment instructif et attachant.) — Autolyci de sphaera quae movetur liber, p. p. Hultsch. (Edition très remarquable.) — Meurer, französisches Lesebuch. (Doit être amélioré sur quelques points.)

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 19 octobre — 1885

Sommaire : GERBER, 184. Le langage comme art *et* Le langage et la récognition. — 185. Fragments des Comiques attiques, II, p. p. KOCK. — 186. Th. REINACH, Histoire des Israélites. — 187. GUYAZ, Histoire des institutions municipales de Lyon avant 1789. — 188. CAILLEMER, Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise.— — Chronique. — Académie des Inscriptions.

184. — **Die Sprache als Kunst,** von Gustav GERBER. Zweite neubearbeitete Auflage. Berlin, 1885, R. Gærtner. 2 vol. in-8, viii-561 et 526 pp.
— **Die Sprache und das Erkennen,** von Gustav GERBER. Berlin, 1885, R. Gærtner, in-8, vi-336 pp. [1].

La science, nous dit M. Gerber (III, p. 1), peut envisager le langage sous trois aspects différents : pris en lui-même, le langage est une œuvre humaine, une production artistique; il est, pour l'individu, la forme que revêt nécessairement toute représentation consciente; il est enfin, pour l'espèce, la manifestation extérieure de cette conscience. A ces trois points de vue, il relève respectivement de l'esthétique, de la philosophie, de la philologie. C'est à une étude exclusivement esthétique et philosophique que l'auteur nous convie, et il serait difficile de trouver sur ce terrain un guide plus sûr. On peut cependant regretter que le côté philologique, quand il lui est arrivé de l'envisager, n'apparaisse pas assez dégagé de certaines entités surannées qui l'ont trop longtemps obscurci : n'en déplaise à M. G. (I, p. 198), nous possédons aujourd'hui, pour l'analyse linguistique, une autre méthode que celle du *Cratyle*, et, si la philologie est dès à présent ou doit être bientôt en mesure de fournir aux spéculations des philosophes une base solide, c'est précisément parce qu'elle a renoncé au symbolisme nuageux dont les enfantillages de P. Nigidius (I, p. 158 [2]) offrent peut-être le plus curieux spécimen. Le grammairien romain, qui ne pouvait connaître le sanscrit *âvâm, vayam*, ni le gothique *vit, veis*, est bien excusable d'avoir enseigné que la nasale *(nos)* et la labiale *(vos)* sont respectivement les indices naturels et nécessaires de la première et de la deuxième personne; mais on s'étonne de voir son autorité invoquée dans un ouvrage d'aussi haute valeur. Et de même, sans nier le rôle qu'a dû jouer l'onomatopée dans la formation du langage (I, p. 154), on peut hésiter à la reconnaître dans la prétendue racine *va* « souffler » (III, p. 64); car l'*f* est, bien

1. Bien que ces deux ouvrages soient distincts, on en désignera ici *(brevitatis causa)* les trois volumes par les chiffres I, II et III.
2. Cf. Gell. X. 4.

plus que le *v*, la consonne soufflante; et à quoi se réduirait l'onomatopée, si la prononciation primitive était d'aventure *wê* (*w* anglais), ce qui semble le plus probable? Si des mots dont on connaît l'histoire, *tonnerre*, *thunder*, *donner*, n'ont d'imitatif que l'apparence extérieure, que dire de ces monosyllabes incertains dont les origines remontent à un insondable passé [1]?

Le premier ouvrage débute par une remarquable introduction, qui aboutit à une classification générale des arts (I, p. 32), pleine de vues ingénieuses et en partie nouvelles. La corrélation [Arts optiques : — a. *Architecture*. — b. *Plastique*. — c. *Peinture*. = Arts acoustiques : — a. *Musique*. — b. *Art du langage*. — c. *Poésie*] n'a jamais peut-être été développée avec plus de rigueur, et parfois de minutie. M. G. accuse même une tendance, à mon avis fâcheuse, à séparer la parole humaine du langage rudimentaire des animaux (I, p. 14, p. 116), dont elle n'est, somme toute, qu'un développement infiniment perfectionné. Mais, tout en exaltant la noblesse de cet art admirable, M. G ne s'en dissimule pas les lacunes et les fait vivement ressortir (I, p. 52; III, p. 54). A certains égards on pourrait dire sans exagération que le langage est un mal nécessaire: rien ne saurait le rendre adéquat à la pensée, si analytique qu'il devienne, et les erreurs auxquelles il donne naissance, les *idola fori* (I, p. 276) comptent parmi les plus tenaces, parce qu'elles font partie intégrante de notre héritage intellectuel, et qu'aucune conception ne nous apparaît jamais que sous une forme parlée qui la déguise tout en l'exprimant [2].

Appuyé sur sa classification des arts, l'auteur distingue dans le langage trois degrés esthétiques : *Sprache als Kunst*, art semi-conscient de l'homme qui se peint à lui-même ses propres sensations en les objectivant; *Sprachkunst im Dienste der Rede*, art de l'individu qui se sert du langage pour peindre ses impressions aux autres et les leur faire partager; *Sprachkunst* enfin, art pleinement conscient de l'artiste qui crée des œuvres indépendantes. Comme la sculpture se dégage peu à peu de l'architecture (I, p. 93), ainsi, par degrés, la parole évolue en se séparant de la musique et finit par acquérir une faculté d'expression et une valeur esthétique qui lui appartiennent en propre; mais l'œuvre d'art la plus parfaite est déjà en germe dans le premier cri que pousse l'homme mis en présence de la nature, dans la première *racine* du langage humain, ainsi que le répète avec une certaine prédilection M. G. (I, p. 107, p. 118, pass.), qui attache, comme on voit, une importance excessive à cette catégorie linguistique aussi commode que décevante : si le langage a débuté par des racines, n'oublions jamais que les trilitères sémitiques, les monosyllabes indo-européens ou autres, que nous décorons de ce nom, ne sauraient nous représenter ce stade primitif de l'humanité.

1. Cf. M. Bréal, *Mél. de Myth. et de Ling.*, p. 400.
2. Cf. V. Egger, *la Parole intérieure*, p. 314 sq.

La pensée de l'auteur n'est point neuve. Ce qui la rajeunit, c'est un développement aussi substantiel qu'abondant. A tous les degrés du langage on voit les mêmes procédés se reproduire, plus ou moins conscients, plus ou moins affinés. La démonstration se poursuit à travers les deux volumes de l'ouvrage avec une richesse de détails qui parfois étonne : les figures de rhétorique qui nous sont familières, analysées et méthodiquement classées, passent successivement devant nos yeux, d'abord comme expression vulgaire de la pensée, puis comme invention recherchée d'un art supérieur. Dans les unes la métaphore se dissimule, et il faut toute la science de l'étymologiste pour la découvrir ; ce sont des monnaies tellement usées qu'on n'en distingue plus l'empreinte, mais connues et couramment acceptées dans les échanges. Les autres sont comme des pièces neuves et frappées à petit nombre, orgueil des musées et des cabinets d'amateurs.

Le plan d'ensemble de ce grand travail nous paraît irréprochable. Dans le détail, indépendamment des inexactitudes linguistiques, sur lesquelles il nous faudra revenir, nous signalerons à M. G. quelques points douteux. — En énumérant les tropes naturels du langage, il eût pu s'astreindre à déterminer avec plus de précision le sens originaire et le sens dérivé de chaque mot : ainsi il est bien certain que μῦς a signifié « rat » avant de passer au sens de « muscle » ; mais il serait fort étrange que φάρυγξ eût désigné l'arrière-gorge avant de s'appliquer à une cavité quelconque (I, p. 346); le contraire semble plus probable. — Même sous le couvert de M. Pott (I, p. 368), il est peu naturel d'appeler *transnormales* (?) les langues américaines, sous prétexte qu'elles seraient incorporantes. L'incorporation ne caractérise qu'une infime minorité de types américains, tels que le dacota, le nahuatl, et d'ailleurs se rencontre aussi dans quelques idiomes purement agglutinants. Bien plus, le phénomène que nous nommons flexion dans les langues sémitiques ou indo-européennes remonte peut-être à un procédé d'incorporation très ancien [1]. — Le néologisme, encore mal étudié, de telle ou telle tribu sauvage de l'Afrique ou de l'Océanie, où il suffit de quelques générations pour changer complètement le vocabulaire, ne devait pas être confondu (I, p. 409) avec les créations analogiques qui enrichissent continuellement nos langues civilisées : là, c'est un mot qui en supplante un autre, et la langue n'y gagne rien; chez nous, un mot nouveau vient répondre à un nouveau besoin d'expression et s'ajoute au fonds ancien, la plupart du temps sans le diminuer [2]. — Il importe de nettement distinguer, en grec et ailleurs, les verbes composés, ou plutôt juxtaposés, ἐκπίπτω, et les verbes simples qui ne sont que des dérivés de noms composés, v. g. ἀφρονέω issu de ἄφρων (I, p. 427). A proprement parler, le grec ne connaît pas la composition verbale. — Si

1. C'est du moins ce que j'ai essayé d'établir, *Esq. Morpholog.*, I. Cf. F. de Saussure, *Mém. sur le système primitif des voyelles*, p. 239.
2. Cf. A. Darmesteter, *Création de mots nouveaux*.

les anciens ont confondu sous le nom d'ellipse (I, p. 459) la figure de ce nom et la disparition sporadique ou régulière d'un phonème (αἶα = γαῖα, φιλῶ = φιλέω), cette singulière classification ne devrait figurer dans un ouvrage moderne que sous le bénéfice d'une observation qui en fît ressortir l'inanité. — Les énallages de cas et de temps (I, p. 505 et 519), dont il eût été facile de donner de plus nombreux exemples, tiennent surtout à ce que, dans la langue primitive, les fonctions des cas et des temps étaient bien moins précises qu'elles ne le sont devenues dans la suite : à mesure qu'on se rapproche des origines, ces phénomènes apparaissent de plus en plus fréquents. — A propos des dialogues ou morceaux lyriques analogues au δορὶ δ' ἔκτανες — δορὶ δ' ἔθανες d'Eschyle (II, p. 8 et 137), je rappelle qu'on en trouve d'admirables modèles dans notre vieux Corneille. — On comprend difficilement que M. G. cite comme n'ayant qu'une fois la rime suffisante une petite pièce française qui est tout entière en rimes riches (II, p. 171). — Enfin, dans cette IIe partie, qui est toute littéraire et n'appelle par conséquent que très peu d'observations techniques, on voudrait parfois que l'auteur se fût imposé un goût plus sévère dans le choix des citations : ainsi, *to sail upon the bosom of the air* (II, p. 84) est une métaphore bien risquée, il serait bon d'en faire la remarque, et les deux vers de Florian (II, p. 254) sont franchement mauvais. Il faudrait aussi, dans une œuvre sérieuse, éviter de prendre une simple boutade pour un document de poids et de parler gravement des innombrables (!) exagérations qui caractérisent la conversation française : parmi les hyperboles relevées dans ce passage (II, p. 264 i. n.), il en est de fort ridicules, que je déclare pour ma part n'avoir jamais entendues, et les autres ont des équivalents dans le vocabulaire courant de toutes les langues.

Dans son autre ouvrage l'auteur étudie le langage en tant qu'instrument de récognition *(Erkennen)*, La récognition, dit-il fort justement (III, p. 39), n'a rien à démêler avec ce qu'on nomme communément vérité objective ou vérité subjective : c'est l'opération par laquelle l'esprit discerne, parmi les notions précédemment acquises, celle qui correspond à un ordre déterminé de perceptions. Cette opération n'est possible que grâce au langage, qui seul fixe en nous la notion de genre et d'espèce (III, p. 49), et, à proprement parler, la récognition commence avec la catégorie grammaticale du substantif (III, p. 72). Au fond de toute proposition se cache notre moi (III, p. 85), il est vrai, et tout jugement est d'abord subjectif; mais, grâce au langage, qui lui sert de repère, l'esprit rattache la perception actuelle à un nombre indéfini de perceptions antérieures auxquelles il la reconnaît identique; et, comme aucune perception nettement consciente ne se produit qu'à l'occasion d'une impulsion extérieure, il a par là même le droit d'affirmer l'identité des phénomènes qu'il reconnaît (III, p. 187). L'esprit pousse plus avant encore dans cette voie : comme il a saisi le lien de plusieurs perceptions, qu'il généralise en un jugement, ainsi il aperçoit

le lien qui unit plusieurs jugements et construit un raisonnement. Bref, la technique tout entière du syllogisme n'est autre chose qu'un développement du langage en tant qu'instrument de récognition (III, p. 239). C'est l'idée capitale du livre, qui le rattache intimement à l'ouvrage précédent : dans l'un, les formes artistiques les plus élevées du langage, dans l'autre, ses formes techniques les plus abstruses, sont envisagées comme procédant, par une lente évolution, de germes latents que contient le parler le plus primitif de l'humanité.

Ce beau résultat n'est pas obtenu sans quelques exagérations de détail, qui d'ailleurs tiennent plus à la forme qu'au fond. Ainsi, sans contester, dans ses grands traits, la théorie agglutinante, on peut penser qu'il y a un véritable abus à reconstruire les agglutinations hypothétiques de la langue indo-européenne, et à s'appuyer sur ces hypothèses pour tracer la marche de l'esprit humain dans la formation du langage (III, p. 67). Nous supposons que beaucoup de formes conjuguées (non toutes) sont dues à l'agglutination d'éléments pronominaux; mais, quels sont au juste ces éléments, nous l'ignorons presque toujours; ce que nous savons fort bien, du moins, c'est qu'aucune langue indo-européenne ne nous offre trace d'une 2e personne du singulier qui puisse remonter à l'agglutination *dâ-tva* (donner-toi) [1]. La genèse du pronom *ego* étant un mystère, il n'y a pas de renseignements à y chercher sur la formation du concept du moi humain (III, p. 148), et en général les documents linguistiques dont nous disposons sont beaucoup trop récents pour autoriser d'aussi lointaines spéculations. Il y a toutefois une exception à faire en faveur des racines dites pronominales (*a*, *sa*. *ta*, *ya*, etc.) : l'extrême simplicité de ces monosyllabes, le caractère exceptionnel et nettement agglutinatif de leur déclinaison doivent, ce semble, les faire reconnaître pour de précieux débris des plus anciennes couches du langage (III, p. 290 et 322).

On a déjà pu voir que chez M. G. le linguiste n'est pas à la hauteur du philosophe. Ses informations étymologiques et grammaticales, puisées avec le zèle le plus louable dans divers ouvrages de premier ordre, mais dont les résultats ont été contestés ou dépassés, n'offrent pas toutes la même sûreté; quelques-unes même ont été visiblement transcrites sans exactitude. Cette constatation nécessaire est à peine une critique; car il est difficile d'exceller en plusieurs genres à la fois. Mais il importe de mettre les lecteurs en garde contre des défauts qui tendent de plus en plus à disparaître des ouvrages des linguistes et qu'il serait fâcheux de voir renaître ailleurs. Ceux-ci me comprendront à demi-mot si je dis que M. G., dès le début, fait venir τέχνη de τίκτειν (I, p. v), et qu'il mentionne sans la moindre protestation l'étrange opinion de Bopp sur l'identité de l'augment et de l'α privatif (I, p. 337). De là à parler du *guna* comme d'un phénomène grammatical certain, bien mieux, à lui

1. Cf. Brugmann, *Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft* (Strasbourg, 1885), p. 119.

attribuer une valeur « symbolique » (I, p. 217), il n'y a qu'un pas, et l'auteur le franchit, bien qu'il connaisse et reproduise ailleurs (I, p. 371) l'enseignement de Bopp et de Grimm sur la nature purement mécanique des apophonies. Parmi les étymologies hasardées je relève encore *summus* =* *supimus* (I, p. 307, bien plutôt **sup-mus*); *ciconia* rattaché à *canere* (I, p. 317), δέκα à δείκνυμι, et lat. *ûnus* au skr. *ûnas* (III, p. 137). Parmi les erreurs trop manifestes (toutes dans le tome Ier) : le barbarisme sanscrit *gnami* « engendrer » (p. 222); la racine sanscrite *darc* (p. 339), lire *darç*; le cas sanscrit *bharantas* comparé à φέροντας (p. 372, *bharantas* équivaut à φέροντες, l'accusatif est *bharatas*); le français *génuflexion* donné comme un néologisme d'A. Dumas (p. 411), alors qu'il se lit déjà dans Scarron; *zur* syncopé de *zu der* et οἶσθα de οἶδασθα (p. 421-422) — on sait que *zur* est simplement *zu'r*, ce dernier mot représentant la forme enclitique de l'article germanique; quant à *οἶδασθα, il n'a jamais existé ni pu exister [1]; — skr. *bharami* (p. 490), lire *bharâmi*. Dire que la racine hébraïque est originairement et essentiellement dépourvue de déterminants vocaliques (p. 203), n'est-ce pas supposer que les premiers Sémites ont possédé un langage imprononçable? Tout au contraire, la flexion sémitique n'est devenue ce que nous la voyons qu'à la suite d'une longue évolution, dont les moments successifs, et à plus forte raison, le point de départ nous échappent. — La traduction de *Eiweiss* par « jaune d'œuf » est une légère inadvertance (I, p. 492).

Quelques-unes de ces défectuosités pourraient être mises sur le compte du compositeur et du correcteur, d'autant plus qu'ils en ont laissé échapper beaucoup d'autres moins graves. En effet, si le texte de M. G. est fort correct, les erreurs d'impression sont malheureusement assez nombreuses là même où elles offrent le plus d'inconvénients, c'est-à-dire dans les citations d'auteurs anglais, français, latins et grecs que l'auteur a su semer à pleines mains. Je signale au courant de la plume : — T. Ier (p. 535) Lamartine. *Narm.*, lire *Harm(onies)*; (p. 555) d'*héroine* d'un grand parti elle en devint l'*avanturière*; (p. 561) Tityre, dum redeo — brevis est *vita* — pasce capellas; — T. II (p. 69) Lotus de la bonne *foi*, lire *loi*; (p. 158) non satis est pulchra esse poemata, *dulcis* sunto; (p. 164) ἔσωσας ὡς ἴσασιν Ἑλλήνων ὅσοι, lire ἔσωσά σ'... (Eur. Med. 476); (p. 196) la nature se révoltait en eux contre le *vole* du premier prince du sang, lire *vote*; (p. 235) Ἕκτορα τὸν Πριάμον, lire Πριάμου; (p. 260) *thooth*-ache, lire *tooth*; (p. 265) nec *tingueret* aequore plantas; (p. 266 i. n.) cent *milles* chandelles; (p. 299) *invavisset*, etc. Certaines pages sont plus particulièrement maltraitées : II, p. 457, il n'y a pas moins de quatre fautes de ce genre en sept lignes; c'est beaucoup pour l'ἀκρίβεια germanique.

Ai-je besoin d'ajouter que ces chicanes de détail n'ôtent rien à la valeur des considérations esthétiques et philosophiques qui font le rare

1. Cf. G. Meyer, *Griech. Gramm.*, § 448.

mérite et l'originalité des ouvrages de M. Gerber? Le devoir du critique est de signaler les défaillances qu'il a cru découvrir; mais l'auteur se tromperait, s'il voyait dans ces observations, peut-être trop minutieuses, autre chose que le sympathique intérêt inspiré par un livre dont on voudrait pouvoir effacer toutes les taches.

V. Henry.

---

185. — **Comicorum Atticorum Fragmenta** edidit Theodorus Kock. Vol. II. Novæ Comœdiæ Fragmenta. Pars I. Leipzig. Teubner, 1884, 580 p. in-8.

Après quatre ans, M. Kock nous donne le deuxième volume de son recueil des *Fragments des Comiques attiques*. Nous avons rendu compte ici même du premier volume de cette publication, qui contenait les fragments de la Vieille Comédie; nous regrettions alors que M. K. n'eût pas une nouvelle collation du fameux manuscrit d'Athénée qui se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc. Heureusement il a pu indiquer dans ce second volume les leçons du manuscrit de Venise avec la plus scrupuleuse exactitude, M. G. Kaibel, qui prépare lui-même une édition d'Athénée, ayant mis à sa disposition la collation qu'il en a faite. Il est vrai que cette minutieuse exploration d'un manuscrit qui n'est pas difficile à lire et qui avait déjà été examiné par Schweighäuser, sert moins à améliorer le texte qu'à rassurer la conscience philologique de l'éditeur.

Le présent volume renferme les fragments d'Antiphane, d'Anaxandridès, d'Euboulos, d'Alexis, de Philémon, de Diphile et de quelques autres poètes moins importants. M. K. les comprend, avec Ménandre, Apollodore et les autres qui se trouveront dans le troisième volume, sous le nom de Comédie Nouvelle. Il est vrai que la distinction de la Comédie Moyenne n'a pas été imaginée avant l'époque de l'empereur Hadrien, et qu'il est difficile de marquer exactement les caractères qui séparent les phases diverses de la Comédie grecque. Si on fait abstraction de certaines différences matérielles et palpables, telles que la présence ou l'absence de la parabase et des autres chants du chœur, les autres différences, le caractère public ou privé, la satire personnelle et la peinture générale des mœurs, la langue plus ou moins poétique, l'intrigue plus fantastique ou plus voisine de la réalité, ne se font sentir, comme M. K. le fait observer avec raison, que peu à peu et par transitions insensibles. Ces raisons suffisent-elles pour abandonner le nom de Comédie Moyenne, qui est commode et auquel nous étions habitués? Pourquoi ne réserverait-on pas le nom de Comédie Nouvelle à l'époque où le genre de la comédie domestique et bourgeoise s'était définitivement constitué, époque où les Athéniens, cessant de jouer un rôle dans les affaires du monde et devenus de plus en plus indifférents à la vie publique, ne songèrent plus qu'à leur bien-être personnel et qu'à jouir de

la vie soit au gré de leurs passions, soit d'après les leçons d'une douce et aimable philosophie? L'époque intermédiaire, indécise et flottante, nous paraît très convenablement désignée par le nom de Comédie Moyenne. Ce nom est relativement récent; qu'importe, s'il peut être utile ou commode de le conserver?

Le présent volume se recommande par les mêmes qualités que le précédent. L'auteur connaît à fond la matière; cela se voit à l'excellent commentaire dont il accompagne les textes. Je suis particulièrement charmé de la partie explicative de ce commentaire. Rien n'est plus fastidieux que les commentaires verbeux; M. K. est d'une concision exemplaire. Quelques mots d'interprétation, un rapprochement, une citation, souvent un simple renvoi, lui suffisent pour éclairer un texte. Des fragments, surtout des fragments de cette nature, ne se comprennent pas facilement, et je crois qu'un lecteur intelligent trouvera dans la courte annotation de M. K. tous les secours qu'il peut désirer, en tenant compte de l'état fragmentaire et des lacunes de notre science.

Voici cependant quelques exemples de suppléments que l'on pourrait ajouter aux notes explicatives. Dans l'*Enlèvement,* Ἁρπαζομένη, d'Antiphane, quelqu'un, évidemment l'amant, dit (fr. 42) qu'il mènera dans la maison un sanglier, un lion et un loup. Il y a là évidemment une allusion à la fable d'Admète et d'Alceste. — Antiphane, fr. 190, 15 : Δεῖ || νόμῳ κατακλεῖσαι τοῦτο, παραπομπὴν ποιεῖν || τῶν ἰχθύων. M. K. explique : « Novam oportet piscium vendendorum rationem institui, ut publice « certus eorum numerus viritim in singulas domos mittatur. » C'est forcer le sens du terme παραπομπή. Le poète dit qu'il faudrait faire escorter la marée de la barque des pêcheurs au marché, afin d'empêcher certains gourmands de faire porter le poisson directement chez eux. Νυνδὶ Μάτων συνήρπακεν || τοὺς ἁλιέας, καὶ (ὁ δὲ Kock) Διογείτων νὴ Δία || ἅπαντας ἀναπέπεικεν ὡς αὐτὸν φέρειν. — Alexis, fr. 234 : Les amoureux sont les plus laborieux des hommes. Il faut qu'ils soient ποιητικοὺς, ἰταμοὺς, προθύμους, εὐπόρους || ἐν τοῖς ἀπόροις. Il y a là une réminiscence de quelques vers du premier *Hippolyte* d'Euripide, où Eros était appelé ἐν τοῖς ἀμηχάνοισιν εὐπορώτατος. — Alexis, fr. 276 :

Ἡδύς γ' ὁ Βρομίου τὴν ἀτέλειαν Λεσβίου
Ποιῶν τὸν οἶνον εἰσάγουσιν ἐνθάδε,
Ὃς ἂν εἰς ἑτέραν ληφθῇ δ' ἀποστέλλων πόλιν
Κἂν κύαθον, ἱερὰν ἐγγράφων τὴν οὐσίαν.

Βρομίου est une excellente correction de l'éditeur, pour Βρόμιος. Il ne s'agit, ce me semble, que d'une loi proposée en riant par un convive dans un joyeux banquet. Cette loi est imaginée à l'instar de la loi attique sur les céréales. On sait, en effet, qu'il était interdit aux Athéniens d'importer du blé dans un port étranger. Cf. Démosthène, *Contre Phormion,* § 37; *Contre Lacrite,* § 50; Lycurgue, § 27.

Le commentaire critique est aussi très complet. Aux anciennes corrections, le nouvel éditeur en ajoute beaucoup d'autres soit évidentes,

soit plausibles. Avec une réserve qu'on ne peut que louer, mais qui paraît quelquefois excessive, il n'en admet qu'un très petit nombre dans le texte. Donnons un choix des meilleures. Antiphane, fr. 33, 5. Dans la description du costume d'un philosophe de l'Académie, on lisait βεβαία τραπέζα. M. K. écrit βαιά τε πέζα. — *Id.*, fr. 74, 13 : Ὀπίσω τὼ χεῖρ' ἀποστρέψαντα, p. τὼ χεῖρε ποιήσαντα. — *Id.*, fr. 85, 1 : Τί οὖν ἐνέσται τοῖς σκύφοισιν, p. θεοῖσιν. — *Id.*, fr. 169, 2 : Ἀπέλαβεν, οὐ παρέλαβεν, p. ὥσπερ ἔλαβεν. Plaisanterie sur la fameuse querelle de mots au sujet de l'Halonnèse. — *Id.*, fr. 247 :

Τὸ γὰρ πεπαιδεῦσθαι, μόνον ἄν τις τοῦτ' ἔχῃ,
Ἀληθές ἐστι, καὶ τὸ τῶν ἀδικημάτων
Μὴ λαμβάνειν τὰς ἀξίας τιμωρίας,
Ἐλεεῖν δὲ πάντως.

La conjecture de M. K. εὐηθές ἐστι méritait de figurer dans le texte. Je propose d'écrire au premier vers : Τοῦ γὰρ πεπαιδεῦσθαι μόνον άν τις τοῦτ' ἔχῃ. — *Id.*, fr. 255 : Τὸ γῆρας ὥσπερ ὅρμος (pour βωμός) ἐστὶ τῶν κακῶν.

Alexis, fr. 25, 2 : Λύκειον, Ἀκαδήμειαν, Ὠιδεῖον, στοάς, pour Ὠιδείου πύλας. — *Id.*, fr. 116, 4. On distingue parmi les parasites une espèce (γένος) plus relevée σατράπας Μεγαβύζους (pour παρασίτους) καὶ στρατιώτας ἐπιφανεῖς || ὑποκρινόμενον ἐν (p. εὖ) τοῖς βίοις. — *Id.*, fr. 125, 7 : Τῆς ἀξίας ἀποδῶσιν, pour ἀγαπῶσιν. — *Id.*, fr. 162, 4. Une pauvre femme chante sa misère en anapestes plaintifs d'une tournure tragique. La famille se compose de cinq personnes. Τούτων οἱ τρεῖς διαπεινοῦμεν (pour δειπνοῦμεν), || δύο δ' αὐτοῖς συγκοινοῦμεν || μάζης μικρᾶς. La correction αὐτοῖς est moins évidente. — *Id.*, fr. 167, 5. Il s'agit d'un vin vieux, ὀδόντας οὐκ ἔχων, ἤδη σαπρός, || πέπων (pour λέγων), γέρων γε δαιμονίως. — *Id.*, fr. 230, 4 : Ποδαπὸς ὁ Βρόμιος, Τρύφη ; — Θάσιος. — Ὄναιο (pour ὅμοιον). — *Id.*, fr. 279, 4. Après une énumération de mets aphrodisiaques, τούτων ἄν τίς εὕροι φάρμακα || ἐρῶντι γραὸς (p. ἑταίρας) ἕτερα χρησιμώτερα; cependant on pourrait aussi écrire ἐρῶντί γ' αἰσχρᾶς. — *Id.*, fr. 385 : Κοτύλας τέτταρας || ἀναγκάσας ἔμ' αὐτίτου (p. αὐτοῦ) σπάσαι || ὄξους. Les lexicographes citent la locution αὐτίτης οἶνος (vin du pays).

Philémon, fr. 76, 5. Il s'agit des produits de la Sicile : ζεύγη (pour σκεύη) μὲν οὖν κὠχήματ' (pour καὶ κτήματ') ᾠόμην φέρειν. — *Id.*, fr. 90, 9 : Κακὰ || πρὸς τοῖς κακοῖς τοῖς οὖσιν (pour κακοῖς οὗτος) ἕτερα συλλέγει.

Diphile, 17, 10 : Ἀποζέσας σίλουρον ἢ λεβίαν, ἐφ' ᾧ || χαριεῖ τιθύμαλλον (pour πολὺ μᾶλλον) ἢ μυρίνην προσεγχέας. — *Ib.*, v. 12 : Ἀψινθίῳ πρόδευσον (pour σφοιη δεῖξον) ἅττ' ἂν παρατιθῇς. — *Id.*, fr. 55, 3. En voyant un soldat chargé de toute sorte de meubles, quelqu'un dit : Ὥστ' οὐ στρατιώτην ἄν τις, ἀλλ' ἀκαρῆ (pour ἀλλὰ καὶ) κύκλον || ἐκ τῆς ἀγορᾶς ὀρθὸν βαδίζειν ὑπολάβοι. — *Id.*, fr. 64, 3 : Προοίμιον (p. πρώτιστον) οὐκ ἀνθηρόν. — *Id.*, fr. 71 : Οἷον ἀγοράζειν πάντα, μηδὲ ἓν δ' ἔχειν, || εἰ μὴ κορακίνους (une espèce de goujons) ἀξίους λίτραιν δυοῖν. La leçon κικίννους est, en effet, absurde, quoi qu'en aient dit de trop doctes interprètes.

Soumettons à l'éditeur deux ou trois observations sur les fragments de Philémon. Dans le numéro 31 un esclave prouve à son maître que personne au monde n'est absolument libre : le citoyen obéit à la loi, le sujet au roi, le roi aux dieux, le dieu au destin ; et il continue : Πάντα δ' ἂν σκοπῇς, ὅλως || ἑτέρων πέφυκεν ἥττον', ὧν δὲ μείζονα. || Τούτοις ἀνάγκη ταῦτα δουλεύειν ἀεί. Sans doute, ὧν δέ peut se dire pour τῶν δέ ; mais, sans parler de la suite du raisonnement, le dernier vers reste ainsi plus qu'obscur. Je crois qu'il faut changer la ponctuation, et lier ὧν δὲ μείζονα (non μείονα, comme voulait Halm), τούτοις ἀνάγκη ταῦτα δουλεύειν ἀεί. La proposition relative ὧν δὲ μείζονα équivaut à εἰ δέ τινων μείζονά ἐστιν, et τούτοις se réfère à ces μείζονα. « Or dès qu'il y a au-dessus d'un être un être plus fort, c'est à ce dernier que le premier obéira de toute nécessité. » — *Id.*, fr. 104 : Τί ζῆν ὄγφελος ᾧ μή 'στι τὸ ζῆν εἰδέναι. La suite montre qu'il s'agit de l'état d'ivresse, et la conjecture de M. K. ᾧ μή 'στ' ἔτι ζῶντ' εἰδέναι (« i. e. qui, utpote ebrius, se vivere non amplius intellegit ») donne un sens satisfaisant; mais la tournure laisse à désirer. J'aimerais mieux ᾧ μή 'στι τοῦτ' ἔτ' εἰδέναι. Il va sans dire que je regarde τὸ ζῆν comme une glose explicative. — *Id.*, fr. 118 : Θεὸν νόμιζε καὶ σέβου, ζήτει δὲ μή · || πλεῖον γὰρ οὐδὲν ἄλλο τοῦ ζητεῖν ἔχεις. M. K. propose πόνον γὰρ, οὐδὲν ἄλλο, τῷ ζητεῖν ἔχεις. J'avoue que l'indicatif présent me choque ici. Peut-être : πλέον γὰρ οὐδὲν ἂν ἀπὸ τοῦ ζητεῖν ἔχοις.

Espérons qu'il sera donné à M. Kock de mener bientôt à bonne fin une œuvre si bien commencée, en nous donnant le troisième et dernier volume, qui ne sera pas le moins intéressant, puisqu'il doit contenir ce qui reste de Ménandre.

Henri WEIL.

---

186. — **Histoire des Israélites** depuis l'époque de leur dispersion jusqu'à nos jours, par Théodore REINACH. Paris, Hachette (1885), XVIII et 423 p. in-12.

Ce début d'un jeune écrivain dans la littérature historique a été accueilli de divers côtés avec une bienveillance, à laquelle la critique s'associe volontiers. Cela soit dit sans oublier qu'il s'agit ici d'une compilation, comme l'auteur l'indique tout le premier, en même temps qu'il avoue avoir composé son livre avec quelque rapidité. Quant au public qui est visé par M. Théodore Reinach, il résulte de certaines déclarations de la préface qu'il s'agit avant tout des élèves des écoles israélites; mais il est visible que l'auteur ne s'est pas moins proposé d'offrir en général à ses compatriotes — c'est les Français, non les Juifs que je veux dire — un aperçu, vivement tracé, d'une histoire dont ils sont parfaitement ignorants. A ce point de vue, nous pensons que cet essai atteindra son but. S'il fallait y voir, au contraire, avant tout un manuel d'instruction, nous avouons qu'il nous paraît assez insuffisant, non parce qu'il y est parlé de trop peu de choses, mais parce qu'il a beaucoup plus

la façon d'un « discours » qu'il ne présente les faits avec la précision et la rigueur, parfois la sécheresse, du livre d'enseignement. C'est donc le second point de vue que je retiens de préférence.

M. R. se trouvait en présence d'une quantité énorme de faits qui se répartissent sur une série très longue de siècles et sur un très grand nombre d'états. Voici le classement qu'il en propose : I, époque talmudique et orientale; II, époque espagnole et française; III, les persécutions; IV, la décadence; V, les temps modernes (depuis 1750). La première période est celle « où une race purement asiatique, sédentaire et agricole se transforme en un peuple moitié européen, moitié oriental, partout disséminé sans avoir de patrie nulle part. » Dans la seconde période « le judaïsme occidental, désormais le plus important par le nombre et les lumières, jouit d'une tolérance relative en pays musulman comme en pays chrétien. » Quant aux persécutions, troisième période, aussi variées dans leurs formes que dans leurs causes accidentelles, elles se ramènent toutes cependant à une origine commune, au préjugé religieux, nourri par l'Église, favorisé par l'ignorance générale. » La quatrième période est celle de la stagnation et de la décadence. Suivant l'ingénieuse expression de M. R., elle « récolte les fruits semés par la persécution. » C'est avec Mendelssohn (1750) et la Révolution française, que « s'ouvre une ère de justice, de réparation, de relèvement moral et social, qui n'a pas encore abouti partout, mais qui partout a commencé. » Nous n'avons ni à approuver, ni à critiquer ce plan, qui laisse à l'auteur une très suffisante liberté d'exposition et de groupement des faits particuliers.

Encore moins chicanerons-nous l'auteur pour avoir « laissé dans l'ombre bien des noms et des écrits plus ou moins célèbres, qui avaient leur place marquée dans un ouvrage d'érudition. » M. R. définit très justement sa tâche dans les termes suivants : « Obligé... d'introduire l'unité dans une histoire, qui se compose de la juxtaposition d'une foule d'histoires locales, dont les liens ne sont pas toujours très visibles, j'ai supprimé sans hésitation tout ce qui pouvait troubler l'esprit du lecteur et nuire à l'impression d'ensemble qu'il s'agissait, avant tout, d'obtenir. » J'approuve ce propos; je crains seulement que l'auteur ne s'y soit pas toujours conformé. Ainsi M. R. indique deux points capitaux, l'un, « le rôle économique que les Juifs ont joué dans la société du moyen-âge comme intermédiaires commerciaux entre l'Occident et l'Orient, » l'autre, cette circonstance que les rabbins juifs « ont été le trait d'union entre la Grèce et les Arabes d'abord, ensuite entre le monde musulman et le monde chrétien. » Eh bien ! ces deux points ont beaucoup moins de relief dans le livre qu'il ne conviendrait; ils ne sont pas suffisamment mis en lumière.

Une faute de composition bien singulière aussi, c'est le début du livre : « Au lendemain de la prise de Béthar, la Palestine etc... » Qu'est-ce que Béthar, à quelle date sommes-nous transportés? Moi, qui le

sais, je pense à ceux qui l'ignorent et que M. R. devrait se proposer avant tout de renseigner. Un rapide aperçu de l'état du judaïsme à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne était l'introduction indispensable de ce livre; cette lacune est tellement sensible que nous ne doutons pas que M. R. ne tienne à la faire disparaître dans une prochaine édition. Je lui demande aussi de nous parler un peu plus longuement du Talmud.

A côté de ces indications, qui visent quelques-uns des plus grands événements touchés dans ce volume, j'indique à M. R. une série de détails à vérifier ou à corriger. — P. 64. A propos de la prétention de familles juives espagnoles de remonter à David ou à son époque, M. R. écrit : « Quoiqu'il en soit de ces légendes, *plus ou moins mêlées de vérité...* » Les mots que j'ai soulignés sont à effacer. — P. 65. M. R. estime que la différence entre le dogme chrétien orthodoxe et l'arianisme était suffisante pour que les rois Wisigoths, qui se rattachaient à la seconde de ces vues, se sentissent disposés équitablement envers les Israélites, ladite croyance se rapprochant davantage du monothéisme pur. Cela fait penser à la classique, mais non moins suspecte, allégation d'une inclination de Cyrus pour le judaïsme en raison d'une certaine affinité de foi religieuse. A défaut de textes et de faits positifs, je me méfie beaucoup de telles suppositions. — P. 162-164. On nous annonce un fragment de poésie *française* d'un juif champenois au XIIIe siècle « la plus ancienne de ce genre qui existe dans notre langue. » Suit un morceau absolument moderne, que les élèves des écoles juives ne vont pas manquer de prendre pour argent comptant, tandis qu'il représente un esssai assez agréable, mais bien peu archaïque, de M. R. — P. 187, note. Du mot « Marranes », par lequel on désigne les nouveaux convertis espagnols, il est donné par M. R. une étymologie risquée qui rapproche ce nom de l'araméen Maran-atha; l'explication est plus que suspecte, mais ce qui est absolument erroné, c'est de traduire ces mots par « anathème sur toi », tandis qu'ils signifient : « Notre Seigneur vient! » Par-dessus le marché M. R. a dit *hébreu* au lieu d'araméen. La malencontreuse note est à biffer tout entière. — P. 213. A propos de l'emploi fait par les protestants de l'Ancien-Testament, M. R. écrit : « C'était une sorte de consolation pour la race juive de voir son passé ressuscité inspirer dans les controverses, guider sur le champ de bataille et soutenir jusque dans la flamme des bûchers, toute une légion de héros qui n'étaient pas nés dans son sein. » Est-ce là une réflexion de l'auteur ou bien l'allégation de M. R. repose-t-elle sur des faits précis? Il vaudrait la peine de le savoir et dans ce second cas, la preuve de ce fait intéressant serait indispensable à fournir. — P. 222, note. On ne saurait dire tout court que « Sefarad soit le nom *biblique* de l'Espagne. » — P. 232. Y a-t-il jamais eu à Constantinople *quarante-quatre* synagogues « ayant chacune leur administration et leur rite distincts » pour trente mille âmes? — P. 305. A propos de l'atti-

tude de la société juive berlinoise du commencement du siècle, M. R. parle « de l'influence dissolvante d'un nouveau mysticime propagé par les prédicateurs à la mode qui accommodaient l'Évangile au goût du jour. » Si c'est de Schleiermacher et de ses émules qu'il s'agit, il faudrait faire de sérieuses réserves. — P. 356. M. R. réédite à propos du fameux cri *Hep!* l'étymologie connue : *H*ierusalem *e*st *p*erdita. Cette prétendue étymologie n'en est pas une; il est clair que c'est un essai d'explication fait après coup. D'ailleurs ces trois mots latins ne peuvent signifier que ceci : Jérusalem *a été* perdue, ce qui n'offre aucun sens. — P. 358. A propos du nom du prédicateur de cour Stœcker, le grand chef de l'*antisémitisme*, M. R. ne s'épargnera pas, dans une seconde édition, la satisfaction de dire que de récents procès ont mis en pleine lumière la moralité du dit personnage. — P. 362. Orthodoxie *obscurante*. Voilà un néologisme bien inutile. — P. 374. M. R. parle des Samaritains de Naplouse en termes d'un vague un peu inquiétant. Ils conservent, dit-il, « un ancien exemplaire du Pentateuque, dont la version diffère du texte reçu. » On peut parler des Samaritains avec plus de précision. — P. 379-380. Longue citation empruntée à la géographie d'Elisée Reclus et qui contient des choses étranges : « D'après le témoignage *unanime* (?) des Juifs de Kaï-fong, ils appartiennent à la tribu d'*Aser* (??)... Les missionnaires en ont conclu que cette colonie se composait de juifs immigrés dans le pays après la destruction de Jérusalem (lisez : de *Samarie)*. Il se seraient donc maintenus pendant 1800 années (à partir de quelle date obtient-on 1800 ans?) etc... » Tout cela ne saurait subsister sous cette forme. — P. 381. M. R. a généralement une bonne langue, à la fois franche et souple, qui se plie aisément au ton des différents sujets; aussi suis-je un peu choqué de cette phrase, écrite dans le style du journalisme : « Chaque pays, comme chaque siècle, *a les Juifs qu'il mérite.* » — P. 384. Les lois cérémonielles juives sont « étrangères à l'essence même de la religion mosaïque. » Qu'est-ce que l'*essence* d'une religion, sinon la manière dont chacun la conçoit et l'interprète, y mettant au premier rang soit ceci, soit cela. Cela m'amène à indiquer, ce qui est à peine nécessaire, que l'esprit de ce volume est celui du judaïsme libéral et philosophique.

Au résumé, M. Théodore Reinach, s'est lancé avec beaucoup de bravoure dans une entreprise fort épineuse et il s'en est tiré très honorablement. Un aperçu, à la fois suffisamment exact et vivant, de l'histoire du judaïsme dans la dispersion manquait à nos bibliothèques; cette lacune est aujourd'hui comblée. Il est possible désormais au lecteur français de s'orienter, au prix d'un mince effort, sur un terrain dont la connaissance est utile à une saine appréciation de l'évolution des sociétés modernes.

M. Vernes.

---

187. — **Histoire des institutions municipales de Lyon avant 1789**, par Marc Guyaz, xvii-349 pages. Paris, Dentu; et Lyon, Georg, 1884.

En 1878, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon annonça qu'elle décernerait un prix de 1,000 francs à la meilleure étude historique sur les institutions municipales de Lyon depuis les temps anciens jusqu'à 1789. L'idée était excellente, mais elle trouva d'abord peu d'écho : trois années se passèrent sans qu'aucun mémoire fût présenté. La quatrième année il y eut un candidat, mais qui ne fut pas jugé digne d'obtenir la récompense proposée. Enfin, en 1883, sur le rapport de M. Caillemer, doyen de la faculté de droit de Lyon, le prix fut décerné à M. Marc Guyaz, et c'est le mémoire couronné que l'auteur, après l'avoir retouché, présente aujourd'hui au public.

Disons tout d'abord que, même après la publication de ce livre, l'excellente étude que M. Giry a consacrée à l'histoire municipale de Lyon, dans la *République française* du 3 août 1877, conserve toute sa valeur : on y trouvera condensés en un petit nombre de pages vivement écrites tous les faits essentiels de la vie municipale de Lyon aux différentes époques de son histoire. L'ouvrage de M. Guyaz est naturellement plus développé, et, s'il ne fait pas oublier l'article de M. Giry, il permet de le compléter. Ce n'est pas qu'en général l'auteur fasse œuvre personnelle d'érudition. Quoiqu'il ait tiré par lui-même quelque parti des pièces d'archives et qu'il cite fréquemment l'inventaire Chappe, il a surtout le mérite de réunir et de présenter sous une forme claire et méthodique les résultats obtenus par les travaux des érudits Lyonnais depuis le xviie siècle jusqu'à nos jours. Il connaît les études récentes de M. Vital de Valous et les publications si importantes de M. M.-C. Guigue, qui vient encore d'y ajouter un volume de 686 pages, grand in-4, contenant plus de 500 documents lyonnais antérieurs à 1255 [1]. M. G. n'a pu profiter de ce volume, qui vient seulement de paraître. Mais il aurait pu tirer parti du premier volume des *Registres consulaires de Lyon*, qui est sans doute postérieur à la rédaction de son mémoire, mais qui est antérieur à la publication de son livre. Il y aurait trouvé des détails importants sur le fonctionnement du consulat lyonnais au xve siècle [2], et il aurait vu que la nomination des maîtres des métiers par les consuls, qu'il présente implicitement comme une innovation de la fin du xve siècle, était parfaitement régulière dès les premières années de ce siècle. Elle remonte probablement beaucoup plus haut.

Parmi les différents chapitres dont se compose cette *Histoire des ins-*

1. *Cartulaire Lyonnais, tome I, Lyon, association typographique Plan, 1885.* Ne pas confondre avec le *Cartulaire municipal d'Etienne de Villeneuve*, publié aussi par M. Guigue. La publication du *Cartulaire Lyonnais* a été entreprise sous le patronage et aux frais de l'Académie de Lyon; on ne saurait trop féliciter ce corps savant de sa décision, ni trop l'encourager à y persévérer.

2. Voyez *Lyon au commencement du xve siècle*, dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, vol. II, fasc. 1, page 45.

titutions municipales de Lyon, le moins solide est assurément celui qui est consacré à la période romaine. Qu'on en juge par cette déclaration de l'auteur (p. 16) : « Des inscriptions, trouvées sur les tombeaux et sur les monuments, nous ont appris l'existence de certaines magistratures et révélé les noms de quelques magistrats; ces renseignements épigraphiques sont les seuls matériaux mis à la disposition de l'historien. Pour les éclairer et les comprendre, pour les lier entre eux et reconstituer ainsi le système municipal qui régnait, il y a dix-huit siècles, sur sur les bords de nos deux rivières, il faut recourir à l'analogie, il faut demander aux autres cités de l'Empire les détails de l'organisation de toutes les villes romaines. Telle est la méthode que nous emploierons dans ce chapitre. » Une pareille méthode était d'autant plus dangereuse ici que plusieurs documents et le témoignage de Sénèque tendent à nous faire croire que la ville de Lugdunum était soumise à un régime exceptionnel : « Civitas opulenta, dit Sénèque, ornamentumque provinciarum, quibus et inserta erat et *excepta.* » On ne saurait donc sans témérité appliquer à Lyon les renseignements que l'on possède sur les autres municipalités romaines, et le lecteur averti devra se défier de toute cette partie du livre.

M. G. est aujourd'hui conseiller municipal de Lyon; il est donc l'un des successeurs de ces consuls dont il raconte l'histoire. Il faut dire à sa louange que ses opinions politiques, quelles qu'elles soient, n'ont pas laissé de trace apparente dans ses récits ni dans les appréciations qui les accompagnent. Un tel sujet aurait pu être un prétexte à déclamations faciles. M. G. a su éviter ce défaut, il a le sens de la différence des temps et le respect de l'histoire. Il exprime parfois ses opinions économiques, mais il le fait dans les termes les plus mesurés. En somme, et sous réserve de ces remarques, auxquelles on pourrait joindre un certain nombre de critiques de détail, il faut reconnaître que le concours ouvert par l'Académie de Lyon a produit un bon livre de vulgarisation.

L. CLÉDAT.

---

188. — **Lettres de divers savants à l'abbé Claude Nicaise,** publiées pour l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, par E. CAILLEMER, doyen de la Faculté de droit, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie. Lyon, 1885, grand in-8 de XXXIX-298 p.

M. Caillemer, chargé, en sa qualité de Président du Comité d'inspection des Bibliothèques municipales de Lyon, d'assister (novembre 1880), avec les membres de la famille de feu M. Mulsant, à un inventaire sommaire des livres et papiers, existant dans le cabinet de cet ancien conservateur de la grande Bibliothèque, dite du Lycée, trouva un carton, qui depuis longtemps n'avait pas été ouvert, et où dormait en paix un volume in-4° très simplement relié, sur le dos duquel on

avait écrit : *Lettres de Leibniz et divers savants*. Ces lettres, sauf une exception, étaient toutes adressées à l'abbé Claude Nicaise, le célèbre chanoine de la Sainte-Chappelle de Dijon, et elles avaient été réunies, au xviiie siècle, par un autre Bourguignon, plus célèbre encore, le président Bouhier, lequel a dressé, *propria manu*, la table des pièces que contient le volume, et l'a classé, en 1737, sous la cote C. 140, parmi les manuscrits de sa riche bibliothèque. Ce manuscrit fut donné à la bibliothèque de Lyon, en octobre 1835, par M. Prunelle, ancien maire de cette ville, qui l'avait recueilli à Troyes en 1804 et qui, abusant de la mission dont il avait été investi et trahissant la confiance mise en lui, l'avait gardé, quand il aurait dû le déposer à la Bibliothèque nationale. La ville de Lyon, s'inclinant devant les droits de l'État précédemment reconnus par elle [1], a rendu le manuscrit au grand dépôt de la rue Richelieu, mais quelques membres de l'Académie demandèrent qu'avant la restitution, les lettres des correspondants de Nicaise fussent imprimées, et cette compagnie, adoptant leur proposition, eut la bonne idée de confier à M. C. le rôle d'éditeur de cette correspondance.

Le savant critique déclare (p. 6) qu'il était peu préparé pour un rôle pareil. Préparé ou non, il a rempli son devoir avec un zèle, un soin et un succès que je ne puis vanter autant que je le voudrais, car il a daigné parler de moi en plusieurs passages (et notamment p. 274, note 2) d'une façon très bienveillante, très cordiale, qui m'a profondément touché, mais qui par cela même enchaîne ma liberté d'action. Heureusement qu'un excellent juge, qui porte dignement un nom de tous vénéré, M. Victor Egger, a dit ici même [2], du volume de Caillemer : « Cette dernière publication peut être louée comme un modèle du genre, pour la fidélité des transcriptions, la richesse et la précision du commentaire. » Je n'ajouterai rien à un tel hommage; je me contenterai d'indiquer les principales choses contenues dans un recueil qui l'emporte en intérêt et en importance sur la plupart des recueils de lettres d'érudition que nous possédons.

M. C., dans une introduction sur l'*abbé Nicaise et sa correspondance*, fait fort bien connaître le très actif chanoine et ses relations littéraires qui furent si nombreuses, qu'elles n'échappèrent pas à la raillerie [3]. Voici l'appréciation fort sage et fort juste du biographe sur un

1. Voir la brochure de M. É. Caillemer intitulée : *Les manuscrits Bouhier, Nicaise et Peiresc, de la Bibliothèque du Palais des Arts*; Lyon, 1880, in-8o de 48 pages.

2. No du 8 juin 1885, *Variétés. Une lettre de Leibniz*, p. 457.

3. M. C. cite (p. vi-vii) une épitaphe burlesque de Nicaise, en 34 petits vers, qu'il est tenté d'attribuer à Bernard de la Monnoye, l'ami du défunt, et qui est extraite des *Nouvelles de la République des Lettres* d'avril 1702, épitaphe où le mauvais plaisant, couronnant par un trait piquant une énumération interminable, assure qu'au décès de l'infatigable écrivain nul *ne perd tant que la poste*. Il cite encore une phrase de Daniel Huet (lettre à Cuper) se moquant lui aussi de l'innocente manie qu'avait Nicaise de correspondre avec l'univers entier, d'être le *facteur du Parnasse*.

homme qui eut plus de bonnes intentions que de mérite réel (p. VII) : « Ce sont ces relations épistolaires avec la plupart des savants de l'Europe qui ont préservé de l'oubli le nom de l'abbé Nicaise. La simplicité de sa vie, la pureté de ses mœurs, son culte pour les belles-lettres, quelques opuscules laborieusement composés, tout cela eût été insuffisant pour perpétuer son souvenir. Mais, lié avec presque tous les hommes éminents de la fin du XVIIe siècle, utile à tous par la tâche qu'il s'était imposée de donner aux uns des nouvelles des autres, toujours prêt à encourager et à faciliter les travaux des érudits, il arriva au but qu'il avait en vue : *se voir couché dans les livres des savants avec éloge ; car c'est une belle chose que d'être loué par ceux qui méritent de l'être :* LAUDARI A LAUDATIS. »

Presque tous les détails fournis par M. C. sur la vie, les écrits et les liaisons de Nicaise sont extraits d'une autobiographie que ce dernier avait adressée à l'abbé Carrel, et qui parut, en octobre 1703, dans les *Nouvelles de la République des lettres.* On remarque dans cette autobiographie, comme dans bon nombre d'épîtres du chanoine, force traits de naïveté, de cette naïveté que l'évêque d'Avranches (lettre à Cuper, du 4 février 1782) appelle *candor* et qui sont bien amusants. Parmi les personnages qu'il vit de près soit en Italie, soit à Paris, on peut signaler les cardinaux Antoine et François Barberini, le cardinal Bona, le cardinal Albani (le futur Clément XI), Ezéchiel Spanheim, Isaac de la Peyrère, Jean-Marie Suarès, le docte évêque de Vaison, Leo Allatius, Luc Holstenius, Nicolas Poussin, Pierre de Cortone, Salvator Rosa, Bellori, le cavalier Bernin, l'abbé de Rancé, « l'excellent M. Nicole », auprès duquel on apprenait « toujours beaucoup de choses », Baillet « qui est un répertoire vivant », Huet, Racine, Bourdelot, sœur Louise de la Miséricorde[1].

M. C. s'occupe, dans les dernières pages de l'Introduction, de quelques-uns des correspondants de Nicaise, notamment de Jacques de la Cour, le futur successeur de l'abbé de Rancé à la Trappe, dont il reproduit « une très belle lettre, » du 22 janvier 1693 (p. XXV-XXVII). d'après le manuscrit 9363 du fonds français, de Jacob Spon, le docte archéologue lyonnais, de la correspondance duquel il donne divers extraits (p. XXX-XXXIII)[2].

1. Voir p. 12, note 2, de curieux détails sur une traduction en vers de la Glose de Sainte-Thérèse par B. de la Monnoye, dont le manuscrit fut montré par Nicaise à l'ancienne duchesse de la Vallière, laquelle accueillit fort bien le manuscrit du poète bourguignon, qui, ainsi encouragé, crut devoir le lui dédier. M. C. a reproduit l'épître dédicatoire inédite que la modestie de la carmélite refusa d'accepter. La Monnoye tient une grande place dans le volume de M. C. On y voit une lettre de ce spirituel écrivain à Nicaise (p. XX), du 30 octobre 1769, tirée du F. Fr. 9359, f° 180, une autre lettre au même (p. XXIV), du 28 février 1688 *(Ibid* f° 190), un fragment (p. 138) d'une lettre du 8 novembre 1687 *(Ibid.* f° 175), un autre fragment d'une lettre sur la mort de Lantin (n° 9361, f° 109), etc.

2. Voir (p. XXIX) une lettre inédite de Nicaise « A Monsieur Spon, docteur en médecine, Lion », écrite de Dijon le 1er janvier 1678, conservée à la Bibliothèque

Toutes les pièces réunies dans le volume ne sont pas inédites, comme M. C. ne manque pas de nous en avertir (p. xxxiii). Les lettres de Gilbert Cuper ont été publiées, dès 1755, par un de ses neveux, qui avait eu communication des originaux appartenant au président Bouhier. Les lettres de Leibniz avaient déjà paru plusieurs fois, ainsi que M. V. Egger l'a rappelé [1]. Mais, selon la remarque de M. C. (p. xxxiii), « une publication nouvelle a encore son utilité. » Beyer avoue (1755) qu'il a souvent modifié le texte des lettres de son oncle Cuper. Les lettres de Leibniz ont été défigurées par tous les éditeurs, y compris V. Cousin [2], que C. J. Gerhardt, a scrupuleusement suivi, et c'est le cas de redire avec M. V. Egger que M. C. apporte pour la première fois « un texte correct et complet. »

Le recueil est formé de 76 lettres (71 réunies, en 1737, par le président Bouhier, 3 écrites par un savant religieux de l'ordre des Augustins, Henri Noris, le futur cardinal, et dont les originaux étaient mêlés à des pièces de tout genre et de toute origine dans le carton poudreux où gisaient les 71 autographes, enfin 2 d'un auteur inconnu, datées de Rome, et trouvées à Paris, n° 9362 du fonds français). Voici comment se décompose le total que je viens d'indiquer : 3 lettres (latines) du Père Noris, 12 de Leibniz, 1 du prieur Michel, 2 de Jean de Witt, « le fils de l'illustre et infortuné grand-pensionnaire de Hollande », 1 de l'orientaliste Antoine Galland, 1 d'un Saumaise, fils de Claude, 1 du Père Guillaume Bonjour, de l'ordre des Augustins, 5 d'Ézéchiel Spanheim, 1 (latine) de J. M. Suarez, archéologue qui fut cher à Peiresc [3], 4 de l'abbé de Gondi, premier ministre du grand duc de

---

de Lyon avec beaucoup d'autres lettres adressées à Jacob Spon et à son pére Charles Spon.

1. Article déjà cité, p. 457.

2. Le nouvel éditeur nous révèle (p. xxxiv) une plaisante méprise de Cousin qui, dans un distique de Leibniz, a confondu le mot, *sera*, tardive, avec le nom propre *Sara*, ce qui n'est pas un lapsus, car une note du brillant écrivain rappelle que « Sara était à la fois la sœur et l'épouse d'Abraham. » M. C. ajoute avec une douce malice : « N'en déplaise au grave philosophe, Abraham et Sara n'ont rien à faire ici. » A la page xxxv (note 1) s'étalent sur deux colonnes parallèles, deux phrases des lettres de Leibniz, les unes tirées du texte de l'édition Caillemer et les autres du texte de l'édition Cousin. Les différences entre les deux textes montrent combien était défectueuse la copie d'après laquelle ont été faites les éditions antérieures. M. V. Egger a cru qu'à la page 41 Leibniz a dû écrire, non pas *nostre*, mais *vostre illustre M. Huet,* et que, par conséquent, Cousin et Gerardt doivent avoir raison contre M. C. Mais ce dernier a transcrit si fidèlement les lettres à Nicaise, il a comparé si attentivement les épreuves, non pas aux copies, mais aux originaux, réitérant jusqu'à cinq ou six fois cette comparaison, que je suis persuadé que sa leçon est la bonne : elle avait, du reste, été adoptée déjà par F. Z Collombet qui, en réimprimant les lettres de Leibniz (1850), se persuadait qu'elles n'avaient encore jamais vu le jour. Le mot *nostre* d'ailleurs, sous la plume de Leibniz, s'explique parfaitement, Huet étant très apprécié de l'illustre philosophe qui le traitait en bon confrère et en bon ami.

3. Il est souvent question de ce grand homme dans le recueil de M. C. Voir

Toscane, 2 (latines) de Jacques Perizonius, 15 (latines) de Jean Georges Grævius, 1 de Thomassin de Mazaugues, 5 de Michel Bégon, 1 de Henri Basnage de Beauval, 2 du Père Antoine Pagi, 6 d'une personne inconnue, 1 de Pierre Bayle, 1 (latine) de Joachim Kühn, 1 d'Augustin Nicolas, maître des requêtes au parlement de Besançon, le premier qui ait demandé l'abolition de la torture comme mode de preuve criminelle, 8 de Gilbert Cuper, 1 de Lelio Colista.

Signaler tout ce que ces diverses lettres renferment de particularités dignes d'attention, ce serait vouloir donner à mon article d'immenses proportions. Qu'il me suffise d'annoncer aux curieux qu'ils trouveront là (soit dans le texte, soit dans les notes) des centaines d'indications sur les hommes et les livres du XVII[e] siècle, notamment sur William Lloyd, évêque de Saint-Asaph, les ouvrages du cardinal Noris, les contes de B. de la Monnoye, l'archéologue orléanais Nicolas Thoinard, le numismate Pierre Rainssant, le paradoxal Père Jean Hardouin, l'antiquaire Raphaël Fabretti, les numismates André Morell, Marc Antoine Oudinet et Jean Foy Vaillant, le président Cousin, les jésuites Fronton du Duc, Jacques Sirmond et Godefroy Henschenius, le pamphlet *monarchia Solipsorum*, les *Origines de la langue française* de Gilles Ménage, Bernard, le commentateur de Josèphe, Henri Dodwell, le professeur d'Oxford, le philologue Marc Meibom, Paul Pellisson, l'abbé J.-B. Boisot, le conseiller J.-B. Lantin, le paysan dauphinois Jacques Aimar-Ternay, l'homme à la baguette divinatoire, Adrien Baillet, le cistercien Paul Pezzon, la querelle entre dom Mabillon et l'abbé de Rancé, le géographe Baudrand, le *Pétrone* apocryphe de Belgrade, Casimir Oudin, François du Jou, Hugo Grotius, Samuel Bochart, Philibert de la Mare, Christian Huygens Van Zuylichem, Camerarius, Antoine Arnauld, Jacques Bernoulli, le théatin François Caffaro, Marquard Gudius, le très original abbé Pierre Faydit, Louis Géraud de Cordemoy, Vincent Placcius, Paul Colomiès, Daniel Huet, l'abbé Simon Foucher, les orientalistes Jacques Golius, Abraham Hinckelmann, Louis Marracci et Edward Pocock, les théologiens Celestino Sfondrati, William Sherlock et John Norris, William Temple, Richard Bentley, Jean Schilter, Jean Leutholf, Gilbert Burnet, Joachim Bouvet et ses ouvrages sur la Chine, dont un, resté manuscrit, a disparu de la bibliothèque de la ville de Lyon, le philosophe Sylvain Régis, le bibliothécaire du Vatican Jérôme Casanate, les critiques Crescimbeni et Fontanini, le philologue J.-J. Hoffmann, Samuel Chapuzeau, Marc Vincent Coronelli, Thomas Ittig, Amelot de la Houssaye, l'académicien Simon de la Loubère, Hubert Languet, le Père Noël Alexandre, le P. Daniel,

---

pp. 73, 77, 91, 177, 178, 179, 180, 182, 185, 196, 206, 250, 266. Leibniz dit (p. 73) : « Je m'étonne qu'on ne parle plus des lettres de Peiresk? » et (p. 77) : « N'aurons-nous pas bientost les lettres qu'on avoit écrites à M. Peiresk? » Je ferai de mon mieux pour donner aux érudits, avant la fin du XIX[e] siècle, les deux collections que Leibniz demandait dans les deux dernières années du XVII[e].

le naturaliste Martin Lister, W. Wotton, le chanoine Fr. Dirois, l'antiquaire Bellori, Thomas Crenius, Olaüs Worm, l'intendant Nic. Joseph Foucault, Ch. César Baudelot de Dairval, une épitaphe de Segrais composée par Galland, le P. Daniel Papebroch, J. Gaspard Gevaerts, Jean Tristan, sieur de Saint-Amand, l'académicien Eusèbe Renaudot, l'orientaliste B. d'Herbelot, les deux abbés Bourdelot (l'un Pierre Michon, l'autre Pierre Bonnet), l'abbé J.-B. Dubos, Dom Jean Martianay, l'abbé Fr. de Camps, Antoine Maggliabecchi, Nic. Heinsius, Antoine Van Dalen, Isaac Vossius, Ismaël Boulliaud, Nic. Rigault, Henri de Valois, Antoine Ricciardi, L.-Th. Gronovius, le docteur Pierre Petit, le professeur d'Orléans Guillaume Prousteau, Daniel Georges Morhof, le président Denis Talon, Nic. Chorier, Josué Barnes, Thomas Hyde, Jean Hudson, Nicolas Bergier [1], Albert Rubens, Lilio Gregorio Geraldi, Alph. Chacon, Charles Patin, Fr. Graverol, Ant. Furetière, l'oratorien Bernard Lamy, etc.

A l'*Appendice,* M. Caillemer a réuni (p. 265-273) sous ce titre : *Les correspondants de Nicaise*, des indications, qui rendront de grands services aux chercheurs, relatives aux lettres conservées à la Bibliothèque nationale et adressées à Nicaise par près de cent personnages presque tous considérables, parmi lesquels on remarque : le cardinal Albani (pape sous le nom de Clément XI), Jean Anisson d'Hauteroche, directeur de l'imprimerie royale du Louvre, Robert Arnauld d'Andilly, Antoine Arnauld, deux religieuses de la famille Arnauld (Catherine-Agnès de Saint-Paul et Marie-Angélique de Sainte-Thérèse), Auzoult, Adrien Baillet, les cardinaux Barbarigo et Barberini, P. Bayle, Bégon, Bellori, Berruyer, l'abbé et le premier président Bignon, Boisot, abbé de Saint-Vincent, à Besançon, le cardinal Bona, le grand Bossuet, le président Bouhier, Bourdelot, Fr. de Camps, P. Fr. Chifflet, Gilbert Cuper, dom Claude Estiennot, Raphaël Fabretti, Félibien des Avaux, Galland, dom Michel Germain, dom Armand François Gervaise, abbé de la Trappe, J.-Fr. Paul de Gondi, cardinal de Retz, Grævius, Daniel Huet, la maréchale d'Humières, l'archevêque d'Auch La Baume de Suze, l'archevêque d'Aix Le Gueux de la Berchère, le Père de la Chaise,

1. Citons sur cet érudit une note rectificative (p. 168) : « Nicolas Bergier, né à Reims en 1567 (Moréri dit 1557), mort à Grignon (Seine-et-Oise), et non pas, comme le disent plusieurs biographes, à Grignan, le 15 septembre 1623 ; il était, en effet, l'hôte du président de Bellièvre, seigneur de Grignon. Son *Histoire des grands chemins de l'empire romain* fut publiée en 1622 ». Puisque nous en sommes aux rectifications, reproduisons une autre note dont il faudra tenir compte quand on publiera enfin cette nouvelle édition de la partie française de l'*Art de vérifier les dates* que réclament tous les travailleurs (p. 157) : « Louis XIV venait de déclarer la guerre aux Provinces-Unies. L'ordonnance contenant cette déclaration est datée de Versailles, le 26 novembre 1688, et c'est sous cette date qu'elle est insérée dans le *Recueil général des anciennes lois françaises*, t. XX, p. 65. Il faut donc, sans hésitation, rejeter, comme erronées les dates données par M. Ludovic Lalanne *Dictionnaire historique,* V° *France :* 16 novembre 1688) et par M. Dreyss *(Chronologie universelle* 13 décembre 1688) ».

Ph. de La Mare, B. de la Monnoye, le cardinal Le Camus, Jean Le Clerc, Le Roy, abbé de Hautefontaine, Longepierre, Dom Jean Mabillon, G. Ménage, Noris, Oudinet, les deux Pagi, Charles Patin, Perizonius, dom Paul Pezron, l'abbé de Rancé, Regnier-Desmarais, Richelet, Ézéchiel Spanheim, Spon, les deux évêques de Vaison, Joseph Marie et Louis Alphonse Suarez, Thomassin-Mazaugues, Jean de Witt.

Le précieux volume est complété par d'excellentes tables, la *Table alphabétique des noms de personnes citées dans les lettres à l'abbé Nicaise et dans les notes de l'éditeur* (p. 274-289) [1], la *Table alphabétique des noms de lieux ou de peuples cités dans les lettres à l'abbé Nicaise* (p. 290-294), enfin la *Table par ordre chronologique des 76 lettres adressées à l'abbé Nicaise* (du 14 septembre 1666 au 10 janvier 1700).

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une seconde édition de la *Mythologie de la Grèce antique*, par M. P. DECHARME, vient de paraître à la librairie Garnier. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article qu'un de nos collaborateurs avait consacré à la première édition, et nous contentons d'en rappeler la conclusion : « Ce livre renouvelle en France l'étude et la connaissance de la mythologie; il est solide, au courant de la science, et de plus, très agréable à lire, grâce à une élégante simplicité de style; enfin, il comble une lacune et il est d'une utilité manifeste. » (N° du 15 mars 1880). M. Decharme nous avertit, dans l'avant-propos, de quelques changements apportés à cette seconde édition : il a supprimé ou atténué plusieurs interprétations d'un caractère conjectural, refondu entièrement le chapitre relatif à Hermès, fait subir des remaniements moins importants à d'autres chapitres; « il est peu de pages enfin, surtout dans les trois premiers livres, où il n'ait été fait quelques corrections de détail. »

— M. Victor MORTET, archiviste-paléographe et bibliothécaire des facultés, a fait tirer à part (Paris, Leroux. In-8°, 13 p.) une étude intitulée *Une élection épiscopale au XIIe siècle, Maurice de Sully, évêque de Paris, 1160*.

— La quatrième partie des *Relations entre la France et la régence d'Alger au XVIIe siècle*, de M. H. D. DE GRAMMONT, vient de paraître sous le titre *Les consuls lazaristes et le chevalier d'Arvieux, 1646-1690* (Alger, Jourdan. In-8°, 137 p.). Elle est consacrée au consulat du Frère Barreau, membre laïque de la Congrégation, homme « d'une bonté incorrigible » et « d'une charité désordonnée », du Frère Dubourdieu, qui obtint de meilleurs résultats par sa patience et sa fermeté, du chevalier d'Arvieux, qui gâta tout par ses emportements et ses menaces fanfaronnes, du P. Le Vacher, qui sut inspirer une grande vénération aux Turcs par ses vertus,

1. Dans les notes qui accompagnent cette table, M. C. a corrigé quelques erreurs de son commentaire, parfois d'après mes indications. Je n'ai pas de nouvelles observations à lui soumettre et je doute que les plus sévères critiques trouvent l'occasion de lui en adresser plus que moi.

enfin à l'expédition du duc de Beaufort contre Gigelli, La Goulette et Cherchell, aux deux bombardements d'Alger par Duquesne, qui n'eurent d'autres résultats que « l'écrasement d'une centaine de masures, de deux ou trois mosquées, la mort d'un millier d'habitants et l'incendie de trois vaisseaux corsaires », et « portèrent la populace aux plus violentes atrocités », au troisième bombardement dirigé par le maréchal d'Estrées qui fut terrible, mais n'entraîna pas la capitulation de la ville.

— *Blaye en 1814.* — M. le docteur Gélineau, vient de publier un curieux petit volume intitulé : *Histoire de Blaye pendant les dernières années de l'empire. Siège de 1814*, imprimé par Tessier à Surgères (Charente-Inférieure) et qui est en vente chez l'auteur, à Paris, rue d'Aumale, 15. In-8°, de 93 pages. L'auteur a composé son récit d'après des renseignements fournis par des témoins oculaires et d'après les documents des archives municipales de Blaye et de quelques collections particulières. L'opuscule du docteur Gélineau contient des détails intéressants au point de vue militaire et au point de vue anecdotique. Parmi ces derniers détails nous signalerons ceux qui regardent l'instituteur Loigerot, qui faillit mourir d'une ode... rentrée, ode composée au sujet de la future venue à Blaye de Napoléon Ier, lequel n'y vint pas, instituteur auquel le maire de la ville, le comte Deluc de la Grange, adressait ces pittoresques reproches, le 31 décembre 1812 : « Je me suis présenté, ce matin, dans votre classe pour en faire l'examen et je ne vous ai point trouvé, non plus que madame votre épouse. J'ai été étonné de voir dans une chambre 15 à 20 enfants des deux sexes s'amusant ensemble et n'ayant d'autre surveillant que votre servante ». (Voir à l'*Appendice*, p. 83, une piquante historiette dont le comte d'Artois est le héros, historiette que suivent diverses pièces inédites tirées du dépôt du Ministère de la Guerre.) Voici une rectification dont il faut se souvenir (p. 87) : « Il est de tradition à Blaye que cette place a été fortifiée par Vauban. C'est une erreur. Les fortifications actuelles ont été commencées sous la direction de M. Le Jay, ingénieur du roi. Nous en donnerons la preuve indiscutable dans notre ouvrage en préparation : *Le duc de Saint-Simon et Blaye pendant la Fronde.* » L'ouvrage ainsi annoncé n'est pas le seul que nous ayons à attendre du docteur Gélineau : il travaille depuis quelque temps à l'*Histoire du siège de Blaye en 1592-1593*, qui fera suite à sa notice sur le siège de Blaye en 1580. — T. de L.

ALLEMAGNE. — M. Philippe Strauch, professeur de littérature allemande à l'Université de Tubingue, vient de publier dans le IVe fascicule de la *Zeitschrift für deutsches Altertum* une bibliographie de toutes les publications scientifiques parues en 1884 sur le domaine de la littérature allemande moderne. (Période comprise entre les années 1624 et 1832, d'Opitz à la mort de Gœthe). M. Strauch s'est efforcé d'être aussi complet que possible, et on doit lui savoir gré de s'être chargé d'une si laborieuse entreprise ; aussi reproduisons-nous volontiers la prière qu'il adresse à tous les amis de la littérature allemande ; « j'ai trouvé, dit-il, chez plusieurs confrères que je connaissais, un bienveillant appui, et j'espère qu'à l'avenir ce concours sera encore plus actif, surtout de la part des auteurs d'articles publiés dans des recueils difficilement accessibles ; je les prie donc de vouloir bien m'envoyer, dans l'intérêt de la chose, des tirages à part ». Nous souhaitons que cet appel du vaillant bibliographe soit entendu ; la *Revue critique*, que M. Strauch a citée plusieurs fois dans le catalogue qu'il vient de rédiger, s'engage à collaborer — modestement — à cette œuvre si importante et si utile.

BELGIQUE. — M. Paul Frédéricq, qui assistait au centenaire de l'Université d'Édimbourg (avril 1884), a saisi l'occasion qui lui offrait ce voyage en Écosse pour étudier l'enseignement supérieur de l'histoire dans la Grande-Bretagne. Ses observations ont paru sous le titre *De l'enseignement supérieur de l'histoire en Écosse et*

en Angleterre, notes et impressions de voyage, dans les livraisons du 15 juin et du 15 août 1885 de la « Revue internationale de l'enseignement », et viennent d'être tirées à part (Paris, Chamerot, 1885. In-8°, 48 p.). L'auteur conclut que l'enseignement supérieur de l'histoire est presque nul ou tout à fait sacrifié dans les Universités écossaises, et qu'il est un peu mieux partagé à Londres (quoique encore dans une sorte de période rudimentaire); quant à Cambridge et à Oxford, les étudiants, selon M. Frédéricq, lisent beaucoup et font d'étonnants efforts de mémoire pour répondre aux examens; mais on ne les familiarise pas suffisamment avec les documents originaux; ils n'ont pas de cours qui les préparent aux recherches vraiment scientifiques, tels que la paléographie, la diplomatique, la chronologie.

ITALIE. — M. le professeur Alexandre d'Ancona, publie dans les fascicules xiv et xv de la *Nuova Antologia* sous le titre de *Torino e Parigi nel 1643* de très intéressants articles, dans lesquels il résume la relation du voyage d'un ambassadeur toscan. Cet ambassadeur, l'abbé Giovanni Rucellai, fut envoyé à Louis XIII à la suite du protonotaire apostolique Lorenzo Corsi pour lui porter les condoléances du grand duc au sujet de la mort de Marie de Médicis. La relation vient d'être publiée à très petit nombre et sans être mise dans le commerce par MM. G. Temple-Leader et G. Marcotte : elle complète utilement le jourual d'un voyage à Paris en 1657-1658 par deux gentilhommes hollandais publié par M. P. Faugère en 1862.

RUSSIE. — M. Antonovitch, professeur à l'Université de Kiev, vient de faire paraître dans cette ville le premier volume de ses *Monographies sur l'histoire de la Russie occidentale*. Ces travaux, jusqu'ici dispersés dans différents recueils, sont fort intéressants pour l'histoire de cette région, histoire défigurée le plus souvent dans les récits russes ou polonais.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 octobre 1885.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Egger. L'examen des titres des candidats est fixé au troisième vendredi du mois de janvier 1886. C'est la date à laquelle a déjà été fixé l'examen des titres des candidats pour la place laissée vacante par la mort de M. Léon Renier.

M. Alexandre Bertrand commence la lecture d'un travail sur les âges de la pierre, du bronze et du fer. C'est un article destiné à prendre place dans une grande *Encyclopédie* actuellement en préparation.

La distinction de trois époques dites *âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer*, est due à Thomsen, conservateur du musée des antiquités du Nord, à Copenhague, qui l'appliqua, entre 1830 et 1835, au classement des objets confiés à sa garde. Ce principe de classement était justifié dans les limites où il l'appliqua, car il répondait bien à la réalité : dans le Danemark et la péninsule scandinave, en effet, l'examen des objets antiques trouvés dans le sol permet de distinguer trois époques de civilisation différentes antérieures à l'introduction du christianisme. Dans la première période, les métaux étaient inconnus, les outils employés étaient faits de pierre, les morts étaient inhumés sous des monuments mégalithiques; dans la seconde et la troisième, les métaux étaient en usage et les morts étaient incinérés; mais, dans la seconde période, les seuls métaux connus étaient l'or et le bronze, tandis que dans la troisième on rencontre le fer et l'argent.

Cette distinction, qui convenait parfaitement à la Scandinavie, parut commode aux savants des autres pays, et ils s'empressèrent de l'adopter pour le classement de leurs antiquités nationales, sans examiner si elle s'y prêtait aussi bien. M. Bertrand proteste contre ce procédé, plus expéditif que scientifique, auxquels un grand nombre de savants restent encore attachés aujourd'hui. Les trois âges de l'antiquité scandinave ne se sont pas succédé avec cette régularité dans tous les pays. On peut *a priori* distinguer partout un âge antérieur et un âge postérieur à l'emploi des métaux, et encore ceci comporte-t-il des exceptions, si par exemple dans une contrée l'homme s'est établi tard et que les premiers colons aient apporté les métaux avec eux : c'est ainsi qu'en Allemagne et en Grèce il n'y a presque pas de trace d'un âge

de la pierre. Mais il n'y a aucune raison pour que, parmi les métaux, le bronze ait été partout employé plus tôt que le fer. Le bronze est un alliage de cuivre et d'étain, et l'étain est un métal rare, que les populations primitives de bien des contrées n'ont pas dû avoir tout d'abord à leur disposition,

C'est sur les côtes de l'ouest et du nord de l'Europe, depuis le Portugal jusqu'à la Scandinavie, qu'on trouve le plus de trace des civilisations de l'âge de la pierre, ou plutôt des âges de la pierre, car il y en a eu plusieurs. M. Bertrand distingue l'âge archéologique, celui de l'homme diluvien ou quaternaire, contemporain des espèces animales aujourd'hui éteintes; l'âge des cavernes, qui nous a laissé de curieuses œuvres d'art sous la forme d'os de renne gravés ou sculptés; et l'âge néolithique ou âge de la pierre polie, qui a construit dans le voisinage des côtes les monuments mégalithiques et dans l'Europe centrale les cités lacustres. Dans notre pays et dans le reste de l'ancienne Gaule, on rencontre à la fois des traces de ces trois degrés de la civilisation, tandis qu'ailleurs, en Scandinavie par exemple, l'époque néolithique est seule représentée et compose à elle seule l' « âge de la pierre » de Thomsen.

M. Bertrand commence ensuite l'exposé de ce qui concerne l' « âge du bronze ». Cet âge, dit-il, n'a existé à proprement parler qu'en Scandinavie et en Irlande; c'est une erreur d'en avoir introduit le nom dans l'étude des antiquités des autres pays.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : H. de Grammont, *Relations entre la France et la régence d'Alger au* XVIIe *siècle*, 4e partie ; — par M. Schefer, au nom de M. Riant : F. Savio, *Studi storici sul marchese Guglielmo III di Monferrato ed i suoi figli*. Julien Havet.

Séance du 9 octobre 1885.

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur les âges de la pierre, du bronze et du fer. Selon lui, l'âge du bronze n'a pas existé en Gaule : il est vrai que le bronze a été le premier métal introduit dans notre pays, mais les plus anciens objets de bronze qui y aient été recueillis ont été trouvés mêlés à des armes de pierre, sous des monuments mégalithiques; l'âge du bronze ne se distingue donc pas de l'âge de la pierre. Quant au fer, il paraît dans les divers pays à des époques très différentes. En Afrique, dans l'Egypte notamment, il paraît aussitôt après la pierre, plusieurs milliers d'années avant notre ère. En Danemark et en Irlande au contraire, le fer n'a commencé à être employé que vers les premiers temps de l'ère chrétienne. Chez nous, le fer se rencontre à partir du VIIe siècle avant notre ère; en quelques endroits, par exemple dans le département de la Lozère, on trouve le fer aussi bien que le bronze dans les monuments mégalithiqnes. En Italie et sur les bords du Danube, l'usage du fer est de quelques siècles plus ancien qu'en Gaule. En général, il est impossible de déterminer une période précise, qui doive être appelée à proprement parler l' « âge du fer ».

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur les données que fournit la linguistique pour l'histoire ancienne des peuples celtiques.

Il y a, dit-il, une parenté intime entre le celtique et le latin. Elle doit probablement s'expliquer par l'unité primitive des Celtes et des Italiotes, qui auront originairement formé une seule tribu. Les caractères de cette unité sont le passif et le déponent en *r*, le futur en *b*, les noms verbaux en *tio*, le génitif en *i* des noms de la seconde déclinaison, etc.

D'autre part, grammaticalement parlant, ajoute M. d'Arbois de Jubainville, il y a entre les Celtes et les Germains un véritable abîme. Cependant le vocabulaire de ces deux races offre un certain nombre de mots qui sont identiques. La plupart se réfèrent à l'organisation sociale; des mots qui veulent dire roi, fonctionnaire, héritage, serment, ordre, otage, dette, esclave, médecin, sont les mêmes dans les idiômes des Celtes et des Germains et ne se retrouvent pas dans d'autres langues. On peut faire la même observation pour un certain nombre de termes militaires, tels que ceux qui signifient bataille, char de guerre, cheval de guerre, arme de jet, forteresse, etc.

Ces mots communs nous font remonter à une époque où les Gaulois étendaient leur domination sur une partie de la Germanie, jusqu'au bassin de l'Oder et même jusqu'au bassin de la Vistule, comme le prouvent des noms de ville conservés par Ptolémée, Cette grande puissance de la race celtique remonte au IVe et au IIIe siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Le marquis de Nadailhac, *De l'affaiblissement de la natalité en France;* — par M. Delisle : 1° *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements*, tome VI (contenant le catalogue des mss. de Toulouse et de Nîmes, par Aug. Molinier); 2° *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France : Paris, Arsenal* (par Aug. Molinier); — par Schlumberger : Dieulafoy, *Fouilles de Suse, campagne 1884-1885* (extrait de la *Revue archéologique*). Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40, 3 octobre 1885 : PAWLICKI, der Ursprung des Christenthums. — VOELTER, die Entstehung der Apocalypse. — HARMS, Metaphysik. — DENIFLE, Die Universitäten des Mittelalters bis 1400, I Band die Entstehung der Uuiversitäten des Mittelalters. (Paulsen : ouvrage très méritoire composé après les études les plus étendues, d'après une foule de documents inédits tirés surtout des archives romaines.) — BRUGMANN, Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. (F. Hartmann.) — ZIELINSKI, die Gliederung der attischen Kömodie (Blass : beaucoup de choses bonnes et neuves). — M. Porci Catonis de cultura liber, M. Terenti Varronis Rerum rusticarum libri tres ex rec. KEIL. I, 2. (Jordan : travail excellent.) — WÖBER, die Reichersberger Fehde und das Nibelungenlied, eine genealogische Studie. (Wilmanns : étrange.) — Marlowes Werke, historisch-kritische Ausgabe von BREYMANN u. WAGNER, I, Tamburlaine, hrsg. von A. WAGNER. (Tanger : publication très soignée et très recommandable.) — Gaston PARIS, La poésie au moyen âge, leçons et lectures. (Tobler : à remarquer surtout l'étude sur « la chanson de Roland »; l'excellente caractéristique du « pèlerinage de Charlemagne », le travail sur l'ange et l'ermite »; livre d'un homme « qui ne s'élève à des considérations d'ensemble qu'après avoir dominé le détail par un travail consciencieux ».) — G. WOLFF u. O. DAHM, der römische Grenzwall bei Hanau mit den Castellen zu Röckingen u. Marköbel; H. HAUPT, der römische Grenzwall in Deutschland. — QUIDDE, Studien zur deutschen Verfassungs = und Wirthschaftsgeschichte, I. zur Geschichte des rheinischen Landfriedenbundes von 1254. (Lamprecht.) — C. DROYSEN, Bernhard von Weimar. 2 vols. (E. Fischer : travail de neuf ans, d'après les documents imprimés et manuscrits; « digne monument élevé à un des plus nobles fils de l'Allemagne, travail qui rend enfin justice à l'Alexandre saxon ».) — PESCHEL, Physische Erdkunde, hrsg. v. LEIPOLDT nach den hinterlassenen Manuscripten. 2e Aufl. — Die grossherzogliche badische Altertümersammlung in Karlsruhe, antike Bronzen. — Gordon's private diary of his exploits in China, amplif. by S. MOSSMANN.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 40, 3 octobre 1885 : HOMERI, Odysseae epitome, in usum scholarum edidit AUG. SCHEINDLER (R. Peppmüller : suppressions arbitraires). — SOPHOKLES' Elektra, für den Schulgebrauch erklärt von GERH. HEINR. MÜLLER (Wecklein : prête à la critique). — B. H. KENNEDY, Studia Sophoclea II (F. Haverfield : critique de l'édition d'Œdipe Roi par Jebb). — Ausgewählte Komödien des P. TERENTIUS AFER, erklärt von K. DZIATZKO. I Bändchen : Phormio. 2e veränderte Auflage (A. G. Engelbrecht : bon). — Die Metamorphosen des P. OVIDIUS NASO. Für den Schulgebrauch erklärt von H. MAGNUS. I u. II. Bändcheu (A. Zingerle : soigné et intéressant). — The thirteenth book of the Metamorphoses of OVID, with introduction and notes by CHARLES HAINES KEENE (R. Ehwald : sans aucune valeur). — C. TRIANTAFILTIS, Marco Caleno e l'iscrizione greca che si trova in Rovigno d'Istria (W. Larfeld : il s'agit d'une inscription relative à Marcus Calpurnius Bibulus, dont l'intelligence est rendue difficile par des erreurs de gravure. Larfeld lit : Ἁ πόλις Μάρκον Καλ[πούρνιον] Γαΐου υἱὸν Βύϐλο(ν) τὸν πάτρ[ω]να καὶ εὐεργέτ[αν], Ἑρμᾶι, Ἡρακλεῖ). — E. NAGEOTTE, Histoire de la littérature latine (J. Peters : bien écrit, spirituel et au courant). — C. M. ZAUDER, De relatione pronominali ea quae est per « quod » et « id quod » (K. Venediger : travail de statistique minutieux). — E. HEITZ, Zur Geschichte der alten Strassburger Universität (C. Nohle : histoire de l'université de Strasbourg de 1621 à 1793).

PUBLICATIONS NOUVELLES

RÉDIGÉES CONFORMÉMENT AUX PROGRAMMES DE 1885.

CICÉRON
DE SUPPLICIIS

(CLASSE DE TROISIÈME)

Texte latin publié avec une introduction, des notes, un appendice critique, historique et grammatical, des gravures d'après les monuments et deux cartes,
Par M. E. THOMAS
Professeur à la Faculté des Lettres de Douai.

1 volume petit in-16, cartonné.......................... 1 fr. 50

LUCIEN
LE SONGE OU LE COQ

(CLASSE DE TROISIÈME)

Texte grec publié avec une introduction et des notes,
Par M. A. DESROUSSEAUX
Agrégé de l'Université.

1 volume petit in-16, cartonné........................... 1 fr.

VOLTAIRE
CHOIX DE LETTRES

(CLASSE DE SECONDE)

Publié avec une introduction et des notes,
Par M. L. BRUNEL
Professeur au Lycée Saint-Louis.

1 volume petit in-16, cartonné........................... 2 fr. 25

DESCARTES
PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE

(CLASSE DE PHILOSOPHIE)

Publiés avec une introduction et des notes,
Par M. T. V. CHARPENTIER
Professeur au Lycée Louis-le-Grand.

1 volume petit in-16, cartonné........................... 1 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



N° 43 Dix-neuvième année 26 octobre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 701, 10 octobre 1885 : Theod. MOMMSEN, Römische Geschichte, V : die Provinzen von Caesar bis Diocletian (Richards : premier article). — Selections from Steele, edited with introd. a. notes by DOBSON (Dow). — MOFFAT, The lives of Robert and Mary Moffat. — Immortality a clerical symposium on. what are the foundations of the belief in the immortality of man.— Classical schoolbooks (Andocides, de Mysteriis, edit by HICKIE. The Œdipus Tyrannus, p. p. JEBB; Euripides, Iphigenia in Tauris, o. p. JERRAM; The Andromache of Euripides, p. p. PALEY; Euripides, Bacchae, p. p. SANDYS; Corn. Taciti Annalium libri I-IV, p. p. FURNEAUX) — The text of the ancient laws of Ireland (O' Grady) — German translations of the Bible before Luther (Pearson) — Clovesho (Kerslake, Lyall et Redhouse). — O' Shea's « guide to Spain » (W. Webster). — Works of Thomas Hill Green, edit. by NETTLESHIP. I, philosophical works (Alexander). — Babylonian and old Chinese measures (Terrien de Lacouperie).—The Etruscan words an the Orvieto cup. (Hoskyns-Abrahall). — Pali grammars and handbooks (Williams et Norgate). — Art books (CHESNEAU, The English school of painting, translated by ETHERINGTON; Eug. MÜNTZ, Donatello [travail excellent, aussi remarquable par les recherches étendues que par l'exposition brillante] ; von OECHELHAEUSER, Dürer's Apokalyptische Reiter).

The Athenaeum, n° 3024, 10 octobre : 1885 HODGKIN. Italy and her invaders, vols. III and IV (n'est pas d'un grand historien; mais l'habileté, l'imagination, le style attrayant font de cet ouvrage une addition excellente à la littérature moderne). — G. PARIS, La poésie du moyen-âge, leçons et lectures (livre très attachant et par son savoir solide, et par la clarté de la pensée, et par l'agrément et l'éclat du style). — LEGGE, The unpopular king, the life and times of Richard III, 2 vols. (essai de réhabilitation qui ne peut réussir). — SWEET, First Middle English Primere.— DU CANE, the English Citizen, the punishment and prevention of crime. — The Court Leet Records of the Manor of Manchester, from the year 1552 to the year 1686 and from the year 1731 to the year 1846, I. — NICOLSON, Memoirs of Adam Black. — The new educational endowments act for Ireland — « Beauty and the Beast » (J. Pearson). — The archaeological discovery at Ratisbon. — Notes frome Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 42, 10 oct. 1885 : M. ENGEL, die Lösung der Paradiesfrage. (L'Eden serait l'oasis de Ruhbe dans le désert de Harra; beaucoup de peine, de lecture, même d'érudition, mais l'énigme n'est pas résolue.) — SCHAFF, History of the Christian church, vol. IV, mediaeval christianity from Gregory I to Gregory VII, 590-1073. — ROLANDO, delle ere principali come fondamento de la cronologia storica. (Rien de nouveau.) — NEUMANN u. PARTSCH, physikalische Geographie von Griechenland (très bon, imprégné de l'esprit de Ritter). — ASPELIN, Antiquités du nord finno-ougrien, V, l'âge du fer, antiquités des provinces baltiques. (5e livraison, pp. 323-399, aussi excellente que les livraisons précédentes.) — WEBER, Allgemeine Weltgeschichte, 2e aufl. VII u. VIII, Geschichte des Mittelalters, III. — HEINZE, Dresden im siebenjährigen Kriege. (Ecrit sous forme de journal, des détails curieux.) — TOMASCHEK, zur historischen Topographie von Persien, II, die Wege durch die persische Wüste. — Von KREMER, ueber meine Sammlung orientalischer Handschriften. (Collection précieuse.) — DVORAK, Ueber die Fremdwörter im Korân. (Beaucoup de soin, de bonnes connaissances en arabe, mais ne donne à la science qu'un mince profit, très peu de nouveau.) — ESSER, Beiträge zur gallo-keltischen Namenskunde

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 26 octobre — 1885

Sommaire : 189. La foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine. — 190. BENAMOZEGH, Israël et humanité. — 191. SCHWICKERT, De la paix entre la philosophie et la religion positive. — 192. COMPARETTI, BÜCHELER et ZITELMANN, DARESTE, LEWY, J. et Th. BAUNACK, La loi de Gortyne. — 193. BATZ DE TRINQUELLÉON, Henri IV en Gascogne; DUSSIEUX, Lettres intimes de Henri IV. — 194. H. de Catt, Mémoires et journaux, p. p. KOSER. — *Variétés :* Une trouvaille de l'Intermédiaire, le rôle de Laclos en 1792. — Thèses de M. Thirion : Des cités fondées par les Grecs en Chersonèse *et* Etude sur le protestantisme à Metz et dans le pays messin. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

189. — **La foi chrétienne et la propagation du christianisme à l'origine**, sans nom d'auteur, Paris. Fischbacher, VII et 133 p. in-18, 1885.

Réunion de trois articles ou dissertations intitulées : *Attente de la Parousie*, — *De la foi et de l'organisation de l'Eglise primitive à propos de la* Διδαχή, — *La divinité de Jésus et la démonologie chrétienne*. « C'est dans le but de dissiper le préjugé qui veut faire du christianisme quelque chose d'absolument exceptionnel et de miraculeux, que les articles réunis ici ont été écrits. » Ainsi s'exprime l'auteur anonyme dans sa préface. Cet auteur est évidemment modeste, puisqu'il ne signe pas; nous ajouterons que ses intentions sont honnêtes. C'est tout ce que nous pouvons dire de ces petits traités de polémique, où, en somme, nous ne trouvons rien qui nous intéresse.

M. V.

190. — **Israël et humanité**, démonstration du cosmopolitisme dans les dogmes, les lois, le culte, la vocation, l'histoire et l'idéal de l'hébraïsme. Introduction, par Elie BENAMOZEGH. Livourne, 1885; II et 75 p. in-18.

Les personnes qui ont pris la peine de lire le titre ci-dessus en savent désormais aussi long que nous sur la valeur de l'opuscule que nous avons sous les yeux. Sa seule originalité est qu'il est écrit dans une langue qui n'a du français qu'une lointaine apparence et que les épreuves en ont été corrigées (?) par une personne qui possède sur notre orthographe des notions d'une extraordinaire fantaisie.

M. V.

191. — **Zum Frieden zwischen Philosophie und positiver Religion,** Eine Recognoscirung auf dem Felde der Speculation in drei Streifzügen : a / von jeder Philosophie innerhalb der Schranken der Menschen-Natur; b / Kritik eines neuesten Philosophems; c / Ideen zu einer Systematik des menschlichen Geistes, von Prof. Dr. Schwickert, Bonn, s. d., 45 p. in-8.

Cette brochure contient la réfutation de différentes propositions philosophiques émises par M. Funck-Brentano dans un livre qui a paru à Paris en 1868 sous le titre de : *Les sciences humaines.*

M. V.

---

192. — Domenico Comparetti. **Leggi antiche della città di Gortyna.** Firenze, Lœscher, 1885, in-4. (Avec le fac-simile de l'inscription).

— Franz Buecheler u. Ernst Zitelmann. **Das Recht von Gortyn.** Frankfurt am Main. Sauerlænder, 1885, in-12.

— R. Dareste. **La loi de Gortyne.** Extrait du Bulletin de correspondance archéologique d'Athènes, 1885, in-12.

— H. Lewy. **Altes Stadtrecht von Gortyn auf Kreta.** Berlin, Gaertner, 1885, in-4.

— Johannes Baunack u. Theodor Baunack. **Die Inschrift von Gortyn.** Leipzig, Hirzel, 1885, in-12.

La grande inscription de Gortyne, trouvée en septembre 1884, est déjà célèbre parmi tous ceux qui s'intéressent à la langue et à l'histoire de la Grèce, ainsi que parmi ceux qui recherchent les origines du droit et des institutions helléniques. C'est, sans aucun doute, l'une des plus importantes, sinon la plus importante, des inscriptions grecques connues jusqu'à ce jour, non pas seulement par sa longueur inusitée (elle a plus de cinq cents lignes), mais par son archaïsme et par l'extrême intérêt du contenu. Elle nous présente un fragment étendu d'un ancien code de lois de la Crète. Ces lois de Minos que le conventionnel Hérault de Séchelles, selon une anecdote célèbre, allait demander à la Bibliothèque nationale, on vient de les retrouver gravées sur le marbre, ou du moins nous avons ici un spécimen des législations qui avaient valu de bonne heure à la Crète une réputation légendaire.

L'heureux découvreur de l'inscription est un élève de M. Comparetti, M. Federico Halbherr, qui, durant un voyage épigraphique en Crète, s'arrêta à Gortyne, près d'une habitation déjà antérieurement désignée à l'attention des archéologues par les fragments d'inscription archaïque qu'en avaient rapportés en 1857 MM. Thénon et Perrot, en 1880 M. Haussoullier. Il est permis de croire que les découvertes de ces savants ne furent pas étrangères à la direction qu'avait prise M. Halbherr. Un heureux hasard le mit à même de trouver ce qui avait échappé à ses devanciers. La maison en question est un moulin : le bief qui y amenait l'eau venait d'être mis à sec, et des caractères apparaissaient sur le mur dont le canal est garni. Inspection faite, c'était une inscription

en écriture boustrophédon, d'aspect entièrement semblable aux marbres de Thénon et d'Haussoullier. La suite prouva que le tout appartenait à un seul et même texte. M. Halbherr copia ce qu'il lui fut possible de copier : mais le temps et les moyens de continuer ses recherches lui ayant manqué, il transmit à un élève de l'Institut allemand d'Athènes, M. Fabricius, qui lui-même parcourait l'île de Crète, le soin de continuer le travail. En poursuivant les fouilles au prix de toute sorte de difficultés, celui-ci mit à découvert jusqu'à douze colonnes de texte. Le propriétaire s'opposant à tout déplacement des pierres, il fallut se contenter de prendre une copie aussi exacte que possible. C'est cette grande inscription qui parut simultanément à Florence et à Athènes, par les soins de M. Comparetti, d'une part, par ceux de M. Fabricius de l'autre. Tandis que l'éditeur italien accompagnait son édition d'un commentaire et, un peu plus tard, d'une traduction, l'éditeur allemand se contenta de publier le texte. Mais bientôt après, une traduction et un commentaire à la fois philologique et juridique furent publiés à Francfort-sur-le-Mein par MM. Franz Bücheler et Ernest Zitelmann. Dans l'intervalle, une traduction française due à M. R. Dareste avait paru dans le *Bulletin de l'Institut français d'Athènes*. Malheureusement la lenteur avec laquelle ce *Bulletin* se distribue est cause que la traduction française a l'air de venir en troisième lieu, tandis qu'elle a été faite aussitôt après la première publication du texte grec.

Il est intéressant de comparer ces travaux, dus à des savants tous éminents soit dans l'étude du droit, soit dans les lettres et dans la philologie. Ce grand monument du droit hellénique, qui présentait de sérieuses difficultés, est déjà en majeure partie élucidé. C'est seulement sur un petit nombre de passages particulièrement malaisés, soit à cause de la langue, soit à cause d'allusions à des faits inconnus, ou simplement par suite de lettres effacées, que la lumière reste à faire. Le commentaire et la traduction de M. Comparetti constituent une œuvre qui fait le plus grand honneur à ce savant : il a exécuté à lui seul le travail que les éditeurs allemands ont cru devoir répartir entre eux deux, M. Bücheler s'étant chargé de l'interprétation philologique, M. Zitelmann du commentaire juridique. Il ne faut pas s'étonner après cela si, dans l'ouvrage allemand, les leçons sont quelquefois plus correctes, les explications plus abondantes et les rapprochements plus nourris. Un point où l'éditeur italien l'emporte sans contredit, c'est la clarté et l'élégance de la traduction : la version allemande est singulièrement hérissée; pour la comprendre, il est indispensable d'avoir sous les yeux le grec [1]. De son côté, le travail de M. Dareste est tel qu'on devait l'attendre du savant

1. Un seul exemple. La loi (I, 39), prévoyant le cas où un esclave dont la possession est contestée se réfugie dans le temple, emploie le verbe jusque-là inconnu ναεύειν. La traduction allemande dit : *Wenn aber tempelt der Sklave.* C'est, en allemand comme en grec, un ἅπαξ εἰρημένον. Mais comme le fait de chercher un asile dans un temple est plus rare en 1885 que chez les anciens, nous avons ici l'explication *obscuri per obscurius.*

historien des législations anciennes. Sur certains points, il a trouvé la vérité qui a échappé à ses collègues. Ajoutons que sa traduction est écrite dans la meilleure langue.

MM. Bücheler-Zitelmann supposent (p. 41) que le texte forme un tout complet et que nous en possédons le commencement. On dirait même qu'ils attachent quelque importance à cette circonstance toute fortuite des douze colonnes de texte et qu'ils en rapprochent les douze Tables des Décemvirs romains *(Das Gortyner Zwölftafelgesetz ist ein geschlossenes Ganzes, kein Bruchstück)*. Cependant il nous semble que ces colonnes, qui se font suite en coupant une phrase et quelquefois un mot par le milieu, ne peuvent guère être assimilées aux tables romaines; en outre, il paraît certain que nous n'avons pas le commencement. Il serait étonnant que l'autorité dont émane ce code ainsi que la date à laquelle il a été promulgué ne fussent point indiquées. Une telle omission serait fort extraordinaire. Aussi sommes-nous porté à penser qu'une partie de l'inscription manque. Il serait utile, pour peu qu'il y eût moyen de faire entendre raison à l'intraitable propriétaire, de continuer les fouilles au même endroit : peut-être d'autres portions viendraient-elles à paraître. Pour ne citer qu'un seul point, toutes les lois pénales relatives aux attentats contre la sûreté et contre la propriété des citoyens manquent.

A la marge du texte sont placées, d'une autre écriture plus moderne, des lettres telles que K, E, AA, KE, IZ, etc. Le système et la destination de ces lettres n'ont pas encore été compris. Il est difficile d'y voir des numéros d'ordre : ce sont plutôt des numéros de référence, pour permettre de se retrouver dans ce vaste ensemble, où les prescriptions se suivent sans être divisées par titre ni chapitre.

Selon une conjecture très vraisemblable de M. Bücheler, le mur de forme arrondie qui porte cette inscription était la paroi intérieure du θόλος où se rendait la justice à Gortyne [1]. Au lieu de feuilleter son code, comme fait le magistrat moderne, le juge se levait et allait le consulter sur le mur. Certains passages font allusion à des lois antérieures qui sont ou abrogées ou maintenues. Il est à supposer que ces lois étaient également affichées au même endroit.

Malheureusement il est très difficile de fixer une date, même approximative, à cet important texte de loi. Des noms d'archontes (κοσμοί) sont cités : mais comme ils ne sont point connus d'autre part, la question ne s'en trouve pas avancée. Si l'on s'en rapportait seulement à l'aspect du monument, à la forme des lettres (l'ι, par exemple, est figuré S et le π est représenté C), au mode d'écriture allant alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, à l'absence des voyelles longues η et ω et des aspirées φ et χ, on serait tenté d'attribuer au texte une haute antiquité. Mais il faut songer d'autre part qu'il s'agit non d'Athènes, mais

1. Selon les calculs de M. Fabricius, le diamètre intérieur devait être de 33 mètres.

d'une île assez éloignée, non d'inscriptions d'un contenu vulgaire, mais de textes de loi, et que la forme particulière de l'écriture s'explique aisément par l'existence de lois antérieures, qui fournissaient un modèle et en quelque sorte un type officiel. Les inscriptions cypriotes, qui nous offrent peu de temps avant Alexandre du grec en caractères cunéiformes, prouvent quelle était en certaines régions du monde antique, et sous l'influence de certaines institutions particulières, la force de la tradition et de l'habitude. Pour ces motifs, M. Comparetti ne craint pas de rapprocher la date : il propose de placer l'inscription entre l'an 660 et l'an 594. M. Bücheler, qui va encore beaucoup plus loin dans le sens des temps modernes, serait porté à descendre jusqu'à l'année 400, date extrême. Il serait difficile, avec les éléments dont on dispose actuellement, de résoudre ce problème : mais sans doute des fouilles ultérieures en fourniront les moyens. On est frappé de la ressemblance du style avec celui de la loi des XII Tables : c'est la même syntaxe, la même manière de poser les questions. Les lois de Solon, qui ont servi, selon la tradition, de modèle aux lois romaines, étaient, sans doute, rédigées de la sorte [1].

Ce que nous avons dit, quoique bien incomplet, suffit pour montrer la haute valeur de cette découverte, qui sera une date dans l'histoire de l'épigraphie. Nous terminerons par quelques remarques qui nous ont été suggérées par la lecture du texte, et qui ont rapport les unes à la grammaire, les autres à l'interprétation.

I, 36. Τριτρά pour τριττά, par un fait de prononciation analogue à celui qui a donné en français *perdrix* pour *perdix*. Au sujet du ρ parasite en crétois, v. *Journal de Kuhn*, XVII, 432.

La loi prévoit ici le cas où le détenteur, nonobstant la condamnation, n'aurait pas rendu l'homme injustement détenu. En ce cas, au bout d'un an, l'amende pourra être portée au triple, mais non au-delà, c'est-à-dire qu'elle ne pourra s'accroître indéfiniment.

I, 45. Au cas où l'esclave est réfugié dans un temple, et où le vaincu a fait toutes les diligences pour l'en faire sortir, il serait injuste d'appliquer la pénalité ordinaire. C'est pourquoi la loi se contente, en ce cas, de faire payer au bout de l'année au vaincu une fois la valeur de l'esclave. Cette amende ne s'ajoute donc pas à la précédente, comme le supposent Bücheler-Zitelmann.

II, 17. Comparetti lit : ἐπιπηρηταίοι πεναχεύοντος καδεστᾶ « se poi alcuno attenti (alla pudicizia di) una libera coll' aiuto di un cognato (di lei) che la illuda. » Bücheler : ἐπιφέρηται οἶπεν ἀκεύοντος καδεστᾶ « wenn er die Freiin verführt zur Begattung, indem (es) hört ein Verwandter ». Il ajoute cette note singulière : Heraus guckt *bona conciliatrix*,

1. Voici encore une circonstance qui prouve que ce texte de loi n'était pas le seul. Un fragment de code agricole, ou plutôt pastoral, a été retrouvé au même endroit : il y est parlé de bestiaux morts ou égarés. L'écriture et la disposition sont toujours les mêmes.

der Kuppelpelz. Dareste a reconnu le vrai sens : ἀκεύοντος doit être pris dans le sens de « garder ». V. Hésychius, *s. v.* ἀκεύει [1]. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune fille placée sous la garde d'un parent.

II, 36. Αἰ δέ κα πονεῖ δολόσαθθαι. Bücheler suppose que ce dernier mot est pour δουλώσασθαι, et qu'il s'agit d'un homme réduit en esclavage. Mais l'enchaînement des idées montre bien qu'il est question d'un piège (δολώσασθαι), comme l'ont reconnu Comparetti et Dareste. Il faut remarquer le changement de sujet : « s'*il* dit qu'*on* lui a dressé un piège. » Cf. III, 15. ὅτι κ' ὁ δικαστὰς ὀμόσει συνεσσάκσαι « au sujet duquel le juge jurera qu'*il* l'a détourné ».

II, 38. Dans l'énumération des différents cas d'adultère, on distingue les cas, non d'après la qualité de l'offenseur, mais d'après celle de l'offensé.

III, 5. Le sens est, à ce que je crois, que la femme qui emporte avec elle un objet qui ne lui appartient point, doit restituer non seulement cet objet, mais la totalité. Cette prescription ne veut point dire qu'elle sera dépouillée définitivement de tout son avoir, mais qu'elle doit le laisser jusqu'à jugement.

Michel Bréal.

P.-S. — Cet article était déjà écrit et imprimé, quand deux autres publications sont encore venues entre nos mains.

La première est due à M. Henri Lewy, et se place par la date avant le travail de Bücheler-Zitelmann. M. H. Lewy donne le texte, la traduction et un certain nombre de notes. C'est une œuvre bonne à consulter, venant d'un homme instruit, et présentant de judicieux rapprochements.

La seconde est due en collaboration à M. Jean et M. Théodore Baunack. Elle est faite surtout au point de vue de la linguistique, pour laquelle l'inscription de Gortyne est une mine qui ne sera pas épuisée de longtemps. MM. B. étudient d'abord le *sandhi*, c'est-à-dire l'action que les lettres finales et initiales des mots exercent les unes sur les autres : ainsi l'on trouve ΠΑΤΕΔΔΟΕΙ pour πατὴδ δώῃ, c'est-à-dire πατὴρ δώῃ, ΤΙΛΛΕΙ pour τιλ λῇ, c'est-à-dire τις λῇ. L'inscription est aussi très instructive pour une autre forme du sandhi : à quelques lignes de distance on trouve le même mot écrit τέγῃ et στέγῃ, suivant que le mot précédent finit par un ς (ἠ δέ κ' ἀποθάνῃ τις, τέγανς μὲν τὰνς ἐν πόλι ... ἐπὶ τοῖς υἱάσι ἦμεν) ou suivant qu'il finit par une voyelle (ᾧ δέ κα μήτις ἦ στέγα). — C'est ce qu'on a appelé les doublets syntactiques, dont nulle part on ne peut voir de plus clairs spécimens.

MM. B. examinent ensuite une à une les diverses voyelles et consonnes, en rapprochant les faits de même ordre déjà connus; puis les

---

1. Ἀκεύει τηρεῖ, Κύπριοι. Une note de M. Dareste nous apprend que ce rapprochement est de M. Desrousseaux.

différentes parties de la grammaire. Un index très complet permet de se retrouver facilement dans ce volume.

Ajoutons que MM. B. ont cherché à rendre compte du système de numérotation employé à la marge de l'inscription.

Cet article est déjà trop long pour que nous entrions dans le détail. Disons seulement en finissant qu'aucune des publications précédentes ne devra être négligée par le lecteur qui voudra faire une étude sérieuse de la loi de Gortyne. Pour ceux qui peuvent se contenter d'une connaissance générale, le livre de Comparetti et la traduction de Dareste suffiront [1].

M. B.

---

193. — **Henri IV en Gascogne (1553-1589).** Essai historique, par Ch. de Batz-Trenquelléon, ouvrage orné d'un portrait à l'eau-forte et du *fac-simile* d'une des lettres les plus célèbres de Henri IV. Paris, H. Oudin, 1885. Grand in-8 de 338 p.

— **Lettres intimes de Henri IV,** avec une introduction et des notes, par L. Dussieux, professeur honoraire à l'école militaire de Saint-Cyr. Deuxième édition. Paris, Léopold Cerf, sans date (1885). Vol. in-18 de 491 p. 3 fr. 50.

M. Ch. de Batz-Trenquelléon n'est pas un savant et son livre n'est pas fait avec des documents inédits. L'ancien rédacteur en chef de *la Guienne* est un aimable écrivain qui, rendant à Henri IV l'affection que ce prince témoignait à un des ancêtres du brillant journaliste [2], a raconté, en s'aidant de livres généralement bien connus, l'histoire de ce prince considéré comme roi de Navarre. Il nous apprend (*Introduction*, p. 1-2) que dans les « mille volumes d'inégal renom que trois siècles

1. Il faut signaler encore, au point de vue grammatical, un intéressant article de Meister, dans les Annales de Bezzenberger (tome X) et une comparaison avec les formules de droit italiques par Bücheler dans le *Rheinisches Museum* (t. XL).

2. C'est à M. de Batz, gouverneur de la ville d'Eauze, que le roi de Navarre adressait, le 12 mars 1586, ce billet si charmant : « Mon Faucheur, mets des ailes à ta meilleure bête, j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi? tu le sauras de moi à Nérac. Hâte, cours, viens, vole; c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami ». Le 31 mai 1580, Henri avait écrit « A ma cousine Madame de Batz », après la prise de Cahors : « Je ne me dépouillerai pas, combien que je sois tout sang et poudre, sans vous bailler bonnes nouvelles, et de votre mari, lequel est tout sain et sauf... Votre mari ne m'a pas quitté de la longueur de sa hallebarde. Et nous conduisoit bien Dieu par la main sur le bel et bon étroit chemin de sauveté, car force des nôtres que fort je regrette sont tombés à côté de nous ». Le 2 novembre 1581, il écrivait à son intrépide compagnon d'armes : « Je suis bien marry que vous ne soyez encore restably de vostre blessure de Coutras, laquelle me fait véritablement playe au cœur... » On comprend que M. de Batz-Trenquelléon ait « un culte passionné » pour le roi qui a si magnifiquement glorifié le blessé de Coutras. On comprend aussi qu'il ait choisi pour *fac-simile* une lettre où le roi de Navarre adresse au catholique de Batz, dont il se dit *le plus assuré et meilleur amy*, ces mémorables déclarations : « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion et moy je suis de cele de tous ceus la quy son braves et bons ».

ont consacrés à la gloire de Henri IV », il a vainement cherché l'ouvrage « dont voici l'ébauche ». Si, dit-il, on possède sur le roi de France (1589-1610) un livre presque définitif, celui de Poirson, « nous sommes condamnés à poursuivre *le roi de Navarre* parmi d'épais in-folios non lisibles pour tous, d'énormes compilations où se perdent parfois ses traces, des Mémoires qui souvent racontent et jugent en sens divers, des lettres, caractéristiques et précieuses, mais dont le commentaire est un travail et la seule lecture, une étude ». Ce fut, ajoute-t-il, « de ces impressions personnelles que naquirent en nous, d'abord le regret de ne pas connaître un livre qui les épargnât au public, et ensuite la pensée d'essayer de l'écrire ».

M. de B. eut, en étudiant la première partie de la vie de Henri IV, « la claire vision d'un fait considérable, peut-être soupçonné auparavant, non indiqué toutefois, et que certainement pas un des historiens ni des biographes de Henri IV n'a mis en lumière ». Ce fait, tel qu'il ressort de l'histoire des années antérieures à l'avènement de ce prince au trône de France, le voici (p. 2-3) : « Quelque digne de l'admiration universelle que soit l'œuvre de Henri IV depuis 1589 jusqu'à sa mort, il n'en est presque rien de grand, presque rien d'heureux pour la France, que le roi de Navarre n'eût déjà manifestement voulu, projeté et entrepris. Avant de succéder à Henri III, il avait donné la mesure de son génie et laissé lire jusqu'au fond de son cœur. Capitaine, il portait en lui les secrets de la victoire, depuis Cahors et Coutras; politique, il arrivait au trône avec la connaissance approfondie des hommes, des idées et des besoins de son temps; pasteur de peuples, il avait fait entendre, le premier, au milieu des guerres civiles, ces mots sacrés de paix, de tolérance, de pitié, oubliés dans la fièvre des compétitions et la barbarie des luttes. Henri de Bourbon était *Henri IV* avant que le flot des événements l'eût transporté de *Gascogne* en *France*, comme on disait au XVIe siècle [et encore au XVIIe]. Quand il y fut, l'homme et l'œuvre s'accomplirent. Cette vérité, qui explique l'apparente incorrection de notre titre, ne sera contestée, nous l'espérons, par aucun des lecteurs de *Hnri IV en Gascogne* ».

La thèse soutenue par M. de B. est depuis longtemps la mienne, et je retrouve dans de vieilles notes prises en lisant Scipion Du Pleix, cette assertion dont le livre du nouveau biographe est le développement : Henri IV sur le trône de France fut l'épanouissement du roi de Navarre.

L'ouvrage est un agréable résumé des récits contemporains et des meilleurs travaux de notre temps [1]. L'auteur s'est beaucoup servi des

1. Voir à l'*Appendice* (n° I) la liste des principaux ouvrages consultés. On regrette de n'y pas voir l'indication des belles études de M. de Ruble sur Jeanne d'Albret. Dans les autres chapitres de l'Appendice (p. 295-330), on trouve des citations tirées des ouvrages de M. Bascle de La Grèze, de Mézeray, de Péréfixe, de Mathieu, de d'Aubigné, de Samazeuilh, de P. de l'Estoile, de Poeydavant, de Brantôme, de M. Leo Drouyn, de Du Plessis-Mornay, d'Etienne Pasquier, surtout des lettres de Henri IV.

lettres du roi de Navarre et il doit à ce recueil quelques-unes de ses plus heureuses pages. J'aurais certaines réserves à faire soit au sujet de deux ou trois anecdotes trop complaisamment accueillies par l'auteur, soit au sujet de quelques appréciations qui ne me semblent pas assez justifiées. Mais, en somme, l'ouvrage fort bien fait à divers points de vue, et où surtout les qualités d'exposition sont remarquables, comble une lacune dans notre littérature historique et mérite d'obtenir quelque chose de la popularité du roi « qui reçut tous les dons en partage et les mit au service de son pays », de l'homme qui « eut la grandeur héroïque et l'invincible charme ».

La première édition du recueil de M. L. Dussieux a été très goûtée. On peut sûrement prédire à la seconde un succès non moins vif. Parmi les sept mille lettres contenues dans la série des volumes in-4° publiés par Berger de Xivrey et Guadet [1], le choix a été si bien fait! Le recueil tout entier répond si bien au programme ainsi tracé! *(Introduction*, p. 1-2) : « Il nous a semblé qu'il était bon de donner au public un choix de lettres de Henri IV, assez nombreuses pour le faire connaître sous tous ses aspects, sans dépasser toutefois une limite au-delà de laquelle le lecteur eût trouvé longueur et fatigue. Il fallait, en effet, ne lui présenter que les lettres où l'homme se peint, où se trouvent ses sentiments, où sa verve et son esprit brillent de tout leur éclat. Aux billets intimes, légers ou galants, adressés aux amis et aux maîtresses, il fallait aussi, sous peine de ne présenter qu'un Henri IV incomplet, ajouter quelques lettres sérieuses, pour montrer le côté solide et élevé de cette nature si bien douée et si variée. En procédant de cette façon, on obtenait un double résultat; on avait d'abord un recueil de lettres qui place incontestablement leur auteur parmi nos meilleurs écrivains, et en même temps une autobiographie excellente, qui met en relief les principaux traits de l'histoire et du caractère de ce roi, dont la France a conservé le souvenir, surtout parce qu'il fut un grand patriote et un homme d'esprit ».

M. D. vante fort (p. 4) « les merveilles littéraires » contenues dans la correspondance complète de Henri IV, inconnues au plus grand nombre, et c'est avec raison qu'il ajoute, confirmant tout ce qu'a dit à ce sujet M. Yung dans sa remarquable thèse sur *Henri IV écrivain* (1855) : « C'est pour en rendre la lecture facile, que nous publions ce volume, certains que les gens de goût n'hésiteront pas plus que nous à ajouter Henri IV à la liste de ces grands écrivains de sève purement française : Rabelais, Régnier, Corneille, La Fontaine, Molière, Mme de Sévigné, Saint-Simon, Voltaire, qui sont les vrais maîtres de la langue et qui nous offrent les meilleurs modèles de l'esprit français, de la verve et de ses libres allures. » [2].

1. M. D. mentionne seulement (p. 2) « huit volumes publiés de 1843 à 1872 »; il oublie qu'un supplément (t. IX) a paru en 1877.

2. Pourquoi M. D. a-t-il quelque peu gâté son *Introduction* par des expressions

Le volume de M. D. est une des plus attrayantes et des plus instructives lectures que l'on puisse recommander. Je voudrais que tout, jusqu'aux plus petites choses, fut irréprochable dans un tel recueil et, en vue des réimpressions prochaines, je vais indiquer, au risque de paraître trop minutieux, quelques taches à effacer.

Au sujet de l'épigramme sur la princesse de Condé (26 mai 1575), l'éditeur cite (p. 37) le *Journal de Lestoile* (*sic* pour *L'Estoile*). A côté de ce *Journal*, il aurait pu citer les *Historiettes* de Tallemant des Réaux (t. I, p. 14) où l'on trouve un récit assez différent et où le distique improvisé par le roi de Navarre est reproduit avec une notable variante. Pourquoi M. D. qui donne des indications biographiques sur des personnages aussi connus que le connétable de Montmorency et le duc de Sully, n'a-t-il rien dit sur le « gentilhomme de Nouailles, qui avoit le bruit d'aimer et estre aimé de Madame la princesse de Condé »? Les notes géographiques manquent trop souvent de précision et ne sont pas dignes d'un ancien professeur de Saint-Cyr. Ainsi (p. 45) il n'aurait pas fallu se contenter de dire vaguement que Marsillargues est une « petite ville, près d'Aigues-Mortes. » Marsillargues est bien plus près de Lunel, son chef-lieu de canton (4 kilomètres), et même de Montpellier, son chef-lieu d'arrondissement (28 kilomètres). Pourquoi, d'ailleurs, à propos d'une ville de l'Hérault, parler d'Aigues-Mortes, qui appartient au département du Gard? — A la p. 51 M. D. ne fournit sur Navarreins que cette insuffisante indication : « Cette petite ville était alors une importante place forte ». En cette même page l'éditeur, rencontrant le nom de *Pemyrol,* ne cherche pas à l'expliquer. C'est le nom que portait la ville actuelle de Puymirol, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Agen. — Est-ce par inadvertance que M. D. a laissé (p. 54), dans une note sur Marguerite au château d'Usson, un mot qui n'est pas français, qui ne l'a jamais été, et une expression un peu trop vulgaire : « *pillageant* la contrée, *faisant l'amour?* — Bourg, « petite ville située au Bec d'Ambès », est, en réalité, à 4 kilomètres du Bec d'Ambès. Monheurt, « hameau situé près de Condom », est relativement fort loin de Condom. C'est une commune du canton de Damazan, arrondissement de Nérac, à 28 kilomètres de cette dernière ville, laquelle est elle-même à 20 kilomètres de Condom. Presque tout est à revoir, dans le commentaire, au point de vue géographique. Je ne suppose pas qu'à propos (p. 74) d'*anuit* pour aujourd'hui (*aney* en gascon), M. D. soit autorisé à déclarer que si toute l'ancienne Aquitaine conserve cette forme de langage, c'est parce que les anciens Ibères *adoraient la lune.* Je ne vois (p. 75) aucune note sur *M. de Lezignan,* lequel n'était autre

---

malencontreuses? Aimez-vous cette phase (p. 4)? « Notre langue commençait à se *remettre des tortures* auxquelles l'avaient soumise Ronsard et la *Pléiade.* » Et celle-ci (p. 4-5)? « Leur tentative avait échoué contre le roc inébranlable de l'instinct populaire. » *Le roc de l'instinct!* Enfin que dire de cette métaphore (p. 5)? « Ecrivain ou orateur, Henri IV a *sa base en lui-même* ».

que le baron Henri de Lusignan, capitaine de 50 hommes d'armes, gouverneur de Puymirol, un des chefs du parti protestant dans l'Agenais.

Passons à des observations plus graves. Je ne puis m'empêcher, en relisant (p. 85-86) les harangues du roi de Navarre avant la bataille de Coutras, de penser à tous ces discours militaires que les historiens de l'antiquité, Quinte-Curce notamment, se plaisent à mettre sur les lèvres infatigables de leurs héros. Henri IV, au moment du combat, a pu dire, en chargeant l'ennemi, un mot entraînant : il n'a jamais dû débiter les allocutions que lui attribue Baptiste Legrain [1]. Ce Legrain avait soif de rhétorique et, comme tant d'autres, comme l'illustre président de Thou lui-même, il a largement sacrifié à la manie des *conciones*. J'aimerais mieux, en tout cas, la vive et naturelle exclamation du vainqueur de Coutras s'adressant à ses cousins le prince de Condé et le comte de Soissons [2], l'exclamation plus vive et plus naturelle encore qui, dit-on, électrisa tous les gentilshommes qui l'entouraient [3].

M. D. a eu le tort d'admettre dans son recueil (p. 86-88) une lettre qui aurait été écrite par le roi de Navarre à Henri III, le 21 octobre 1587, le lendemain de la bataille de Coutras et que Berger de Xivrey, dont la critique n'était pourtant pas bien rigoureuse, s'est cru obligé de repousser (t. II, p. 311, note 5) comme « fort douteuse », et, tout au moins, comme ayant subi « de notables altérations. » J'irai plus loin que Berger de Xivrey et je dirai carrément qu'en face des dix ou douze phrases suspectes de ce document, il est impossible de ne pas le considérer comme apocryphe. Voici les seules et bien peu redoutables objections présentées par M. D. (p. 86, note 3) : « La déclarer [cette lettre] non authentique, quand Musset-Pathay affirme qu'elle a été tirée des archives de Navarre, et surtout quand l'abbé Brizard l'a publiée d'après les manuscrits de M. de la Roque, l'un des gardes du corps de Henri IV, c'est ce qui ne nous paraît pas soutenable. » Par malheur personne n'a jamais vu l'original des archives de Navarre, et M. D. lui-même établit que le texte de l'abbé Brizard n'est pas conforme au texte donné par Musset-Patay, le premier étant « de beaucoup préférable ». Deux textes différents quand l'original manque et semble bien avoir toujours manqué, n'est-ce pas désespérant pour le défenseur du document dédaigné par Berger de Xivrey [4]?

1. *Décade contenant la vie et gestes de Henry le Grand*, 1614, in-f°.

2. « Souvenez-vous que vous estes du sang des Bourbons! Et vive Dieu! je vous feray voir que je suis vostre aîné » (Pierre Mathieu).

3. « Ostez-vous devant moy, ne m'offusquez pas, car je veux paroistre » (Brantôme). L'éminent historien des *Princes de Condé pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles* a reproduit, en l'abrégeant, (t. II, p. 172-173) la harangue de Legrain ; il a reproduit aussi la vibrante phrase rapportée par P. Mathieu, mais il a négligé les mots noblement familiers conservés par Brantôme, mots qui sont si bien dans le genre Henri IV et si *ressemblants*.

4. M. D. a, de son côté, corrigé quelques fautes de l'éditeur des *Lettres missives*,

Je n'aurais pas non plus voulu trouver dans le recueil de M. D. (p. 242) une lettre dont il dit qu'elle a été évidemment arrangée et allongée [j'ajoute dénaturée] par Sully quand il a rédigé ses Mémoires. Pourquoi mettre sous nos yeux une lettre bâtarde, une lettre qui n'est, en définitive, ni de Henri IV, ni de Sully? M. D. pouvait si bien reproduire des lettres de Henri IV à Sully qui n'ont pas été exposées à l'outrage d'un remaniement accompagné de lourdes et ennuyeuses amplifications? On conserve à la Bibliothèque nationale (fonds français, vol. 4057) un recueil formé par Sully des lettres originales ou autographes qui lui furent adressées par le prince dont il s'intitulait avec fierté le *principal confident*. M. D., pour une nouvelle édition, devrait d'autant plus puiser à cette source si pure que, comme je l'ai jadis attentivement vérifié, les textes de ces mêmes lettres imprimés par Berger de Xivrey ne sont pas toujours d'une parfaite fidélité [1].

Si M. D. a trop facilement admis en deux ou trois occasions des documents indignes de figurer dans son livre, il a pris une éclatante revanche en démontrant, presque le premier (p. 352-354) qu'une des lettres les plus célèbres du recueil Berger de Xivrey est fausse et a été fabriquée avec des phrases prises çà et là [2]. Je veux parler de la prétendue lettre du 3 septembre 1601 où l'on fait si singulièrement exprimer à Henri IV en un langage renouvelé de Montaigne et de l'abbé Brizard, une ardente admiration pour Plutarque, lettre qui aurait été adressée à Marie de Médicis, laquelle en vérité se souciait bien du philosophe de Chéronée. Ce qui est piquant, c'est que le pauvre Berger de Xivrey a célébré, dans une note qui déborde d'enthousiasme (t. V, p. 463), cette « belle lettre », « ce morceau exquis », et que son beau-frère et successeur, Guadet (*Henri IV et sa correspondance*, t. IX, p. 513-514) invoque ce pastiche pour prouver qu' « à cinquante ans encore » le fils de Jeanne d'Albret ne parlait « qu'avec exaltation et attendrissement » des soins donnés à son éducation. Ce qui est non moins piquant, c'est que d'éminents critiques ont cité l'éloge-mosaïque de Plutarque avec une imperturbable confiance et en se pâmant d'admiration. J'espère,

---

notamment (p. 168) au sujet d'une lettre à la comtesse de Gramont, écrite vers le 25 mars 1592, et que Berger de Xivrey place en 1591. M. D. constate que cette lettre et la lettre suivante (à M. de Ravignan), qui traitent du même sujet, sont de la même époque, c'est-à-dire de 1592, vers le 25 mars. Voir encore (p. 399) une lettre à la marquise de Verneuil placée à la fin de l'année 1604 par Berger et qui, selon M. D., paraît devoir être datée du mois de février 1605.

1. M. D. reproduit avec une robuste foi les chansons d'amour attribuées à Henri IV (*Charmante Gabrielle*, p. 285; *le cœur blessé, les yeux en larmes*, p. 309; *viens aurore, je t'implore*, p. 398). Ces pièces ont été faites non *par* le roi, mais *pour* le roi. J'aurais dû dire refaites, car air et refrain étaient déjà connus bien avant Gabrielle d'Estrées, la marquise de Verneuil et la comtesse de Moret.

2. Déjà, il est juste de le reconnaître, l'éveil avait été donné, la cloche d'alarme avait été sonnée dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 10 décembre 1874 : on y avait dénoncé formellement cette « mystification autographique, contre laquelle M. Berger de Xivrey n'était pas homme à se défendre ».

pour l'honneur de leur sagacité, que cette méprise disparaîtra de l'édition définitive de leurs œuvres.

M. de Boislisle a été chargé par le Comité des travaux historiques de publier un nouveau supplément aux *Lettres missives*. Nous attendons de cet habile éditeur qu'il discutera l'authenticité des pièces abusivement introduites dans le recueil Berger de Xivrey-Guadet, et que, non content de rechercher pour le 10e volume tous les diamants oubliés, il écartera des volumes antérieurs le stras qu'ont crédulement accepté des éditeurs qui étaient animés des meilleures intentions du monde, mais auxquels manquait cette qualité souveraine que l'on appelle le flair [1].

T. de L.

---

194. — **Unterhaltungen mit Friedrich dem Grossen,** Memoiren und Tagebücher, von Heinrich von Catt, herausgegeben von Reinhold Koser, mit einer facsimilirten Tafel. Leipzig, Hirzel, 1884. In-8, xxxii et 504 p. 8 mark.

L'auteur de ces mémoires, Henri de Catt, né en Suisse, à Morges, sur le lac de Genève, se trouvait en Hollande lorsqu'il rencontra Frédéric. C'était en 1755; le roi de Prusse, venu de Wesel, voyageait incognito et se donnait pour le premier maître de chapelle du roi de Pologne; il s'entretint avec Catt sur un bateau entre Utrecht et Amsterdam et, quelque temps après, lui offrit la place de l'abbé de Prades, son lecteur, qu'il avait envoyé dans une forteresse. Catt accepta; il arriva le 13 mars 1757 à Breslau, et, après un voyage en Suisse, revint à Grüssau le 21 mars 1758 pour rester au service du roi jusqu'en 1780. Il a donc vécu plus de vingt ans près de Frédéric II. Il fut son compagnon de tous les jours dans les dernières campagnes de la guerre de Sept Ans [2].

---

1. Je n'ai rien dit des deux gravures jointes au volume de M. D. Voici comment il en parle lui-même (p. 10) : « D'abord, une eau forte, œuvre de M. Boilvin, dont le nom dispense de tout éloge, représente Henri IV d'après un tableau du temps qui fait partie de la collection de portraits du Musée de Versailles. Il nous donne un Henri IV bien vivant, avec son air narquois, moins solennel que le type consacré de Porbus, qui se trouve partout. La seconde planche est une héliogravure représentant le masque du roi, tel qu'il a été moulé sur son beau et souriant visage, en 1793, après la violation des tombeaux de Saint-Denis. Le dessin d'après lequel l'héliogravure a été faite, est dû au crayon vigoureux et intelligent de madame Laure Lacombe. On sera frappé en comparant ces deux gravures, de la ressemblance du portrait avec le masque, le second attestant combien le premier est vrai ». Le volume de M. de Batz-Trenquelléon est orné aussi d'un portrait que l'historien nous présente en ces termes : « Le portrait placé au frontispice a été *révélé* dans les *Châteaux historiques de la France*. Il fait partie de la galerie du château de Sully-sur-Loire. Le roi de Navarre approche de la trentaine; l'œil est vif, le teint clair, la bouche narquoise, la barbe terminée en pointe... »

2. Voir sur la rencontre de Catt et de Frédéric la lettre que publie M. Koser dans l'appendice et sur sa disgrâce les p. ix-xii de l'introduction.

Ses mémoires, mentionnés en 1789 par de la Veaux, en 1790 par Denina, puis par Thiébault, par Buchholz, furent achetés en 1831 par le gouvernement prussien et consultés par Preuss qui les cite quelquefois. M. Koser les publie aujourd'hui.

Mais ces mémoires sont de deux sortes : le *Journal* que Catt tenait pendant la guerre et qui va, non sans de grandes interruptions, du 13 mars 1757 au 14 août 1760 et les *Mémoires* proprement dits postérieurs au journal. M. K. a parfaitement montré dans son introduction la différence sensible entre les deux ouvrages. Catt prétend dans les *Mémoires* (p. 117) qu'il écrivait chaque soir, en rentrant chez lui, ce qu'il avait entendu et qu'il notait exactement les expressions dont s'était servi Frédéric. Il a menti; ses *Mémoires* furent rédigés, retouchés, polis à loisir vingt-quatre années après les événements; le journal de 1762 lui servit en 1786 de canevas ou de thème [1]. Il voulut faire un livre joli, intéressant; il donna carrière à l'imagination, lorsque la mémoire faisait défaut; en certains endroits de son *Journal*, il ne lisait qu'une phrase écrite à la hâte au sortir d'un entretien; il développa cette phrase à sa façon et l'amplifia. Il ne se tint pas, comme dans le *Journal*, à l'ordre chronologique des conversations; il les mêla, les arrangea, les disposa comme bon lui semblait. Il recourut, lorsqu'il était question des faits de guerre, à des ouvrages soit manuscrits, soit imprimés que d'autres avaient composés après la campagne; ces sources étrangères sont, comme le prouve M. K., l'homme du monde qui connaît le mieux le règne de Frédéric : 1° un journal français anonyme de la campagne de 1758; 2° les papiers du général Fouqué pris et publiés par les Autrichiens; 3° l'*Histoire de la guerre de Sept-Ans* écrite par le roi de Prusse; 4° la correspondance de Frédéric et du marquis d'Argens. Mais Catt avait du talent et du savoir-faire. Son œuvre, telle qu'il la rédigea, se lit avec le plus vif intérêt; il avait attrapé le ton de Frédéric; si les paroles qu'il prête au roi, ne sont pas toujours vraies, elles sont toujours vraisemblables. M. K. marque finement ce point; les mémoires de Catt, dit-il, donnent l'image fidèle de la conversation de Frédéric, des formes qu'elle revêtait, du charme original qui les animait; ce n'est pas sa conversation réelle, c'est le type de sa conversation, et incontestablement ce type a sa valeur. Catt fait dire au roi beaucoup de choses qu'il n'a pas dites sur les lieux, mais rien qu'il n'aurait pu dire, et pour créer ces causeries agréables et spirituelles, il fallait vraiment un long commerce avec le roi, une observation pénétrante, un don extraordinaire de reproduction (p. XXVII).

Il faut donc en prendre son parti; on ne devra se servir des *Mémoires* de Catt qu'avec une extrême prudence; ce n'est pas le récit d'un chroniqueur consciencieux et fidèle. Lisons-les comme une œuvre d'art, et d'un art très habile, mais disons-nous bien qu'ils ne sont, comme ceux qu'un grand poète écrivait trente ans plus tard, qu'un mélange

1. Les preuves données par M. Koser (p. XV et XVI) sont très concluantes.

de fiction et de réalité, de vérité et de poésie. Si nous voulons connaître à fond Frédéric, ayons recours au *Journal*. C'est là que circule, selon le mot de Gœthe, le souffle immédiat de la vie [1]. Ces notes, rapidement crayonnées, courtes, hachées, mêlées de mots grecs ou latins que Catt employait volontiers, pour dérouter les indiscrets, ces notes sont absolument sincères. Le vrai Frédéric y respire et y vit; il nous semble le voir tel que Catt le représente, mal vêtu, les bottes trouées, les manchettes déchirées, le visage ne formant qu'une ligne droite, lorsqu'on le regarde de profil (p. 345); il nous semble l'entendre parlant tout haut, sans rien dissimuler, et l'on croit assister à tous les mouvements de son âme, car devant Catt, il dit tout ce qu'il pense, il se livre, il ne cache ni ses projets, ni ses rêveries, ni ses joies, ni ses angoisses; il n'a pris Catt que pour causer avec lui, par besoin d'épanchement, et parce que le soir, après le combat ou les préparatifs de la future bataille, il veut se distraire dans la compagnie d'un homme qu'il sait à la fois spirituel et dévoué. D'ailleurs, l'auteur du *Journal* a plus de chaleur et d'enthousiasme que celui des *Mémoires;* il n'est pas encore assagi par l'expérience, assombri par la disgrâce; il s'abandonne librement à ses impressions. Il avoue l'ascendant que Frédéric exerce sur lui; il reconnait qu'il est sous le charme. Plus je vois ce prince, dit-il dès les premiers jours, plus j'ai des raisons de l'aimer et de l'honorer. Il est véritablement *ravi*. Un jour, Frédéric lui parle de ses infirmités et de sa mort prochaine; ces idées, écrit Catt, m'affligèrent au point que je n'étais plus à aucune des choses qu'il me dit ensuite. Il croit inébranlablement à la victoire finale; « la façon dont il soutenait ses malheurs, ses attentions pour ceux qui l'entouraient, le peu de soin de lui et de sa santé, ses inquiétudes, tout cela me semblait devoir mériter des succès. » Les doutes mêmes du roi ne détruisent pas la confiance de Catt : *plus dubitat, ego spero*. Il s'indigne contre les officiers qui blâment la stratégie de Frédéric.

Et il est vrai que le Frédéric que Catt nous décrit, force l'admiration. Le jeune Suisse le montre bravant la mort comme un simple grenadier, ralliant trois fois son infanterie et chargeant à la tête de ses troupes, un étendard à la main. « Bon Dieu! qu'il a été exposé au feu! On a tiré sur lui à cartouche. Dieu nous le conserve! » Mais Frédéric fait son métier; « quand tant de gens vont à la boucherie pour moi, pourquoi ne voulez-vous pas que j'y aille aussi? » Il montre la fermeté la plus tranquille, la constance la plus héroïque; il ne change pas de visage lorsqu'il apprend que le général Goltz a pris les bagages de l'armée; jamais le roi, dit Catt, n'est plus grand que dans le malheur. Personne n'est plus vif ni plus agissant. Il lit vingt lettres de suite en quelques minutes et dicte aussitôt la réponse, sans être obligé de les relire.

Il est courtois, obligeant, sans hauteur et sans morgue. Il appelle un

1. Der unmittelbarste Lebenshauch.

laquais pour se faire donner sa tabatière; un particulier, écrit Catt, m'aurait dit : donnez-moi ma tabatière. Lorsqu'il passe d'une chambre dans une autre, il prend lui-même les bougies et ferme la fenêtre. Quelle politesse, observe Catt; je rapporte ce trait pour faire voir combien ce roi ménage ceux qui sont sous lui. Il emprunte un livre et le rend avec ces mots : voyez comme je suis exact, j'espère que vous m'en prêterez. Un soir, le roi et son confident cherchent vainement le nom d'un opéra; Catt se retire en disant qu'il est sûr, s'il ne le trouve pas, de passer une nuit blanche; il se couchait lorsqu'un page se présente avec une demi-feuille où Frédéric avait écrit le nom de l'opéra: *Abdolonyme*. On voit que Frédéric n'était pas aussi dur, aussi insensible que le représentent certains historiens. La mort de sa sœur, la princesse de Bayreuth, lui cause le chagrin le plus violent. « Il était accablé; sa sœur lui revenait toujours dans l'esprit. Il ne mangea rien... Le prince Henri arriva... J'ai bien pleuré hier avec mon frère; tenez, mon cher, ce n'est point la perte d'une bataille qui émeut un capitaine ou un guerrier, mais la mort d'une sœur est irréparable, et quel plus doux sentiment que l'amitié! »

Au milieu des contrariétés et des soucis qui l'accablent de toutes parts, il sait se distraire. Il fait des vers, et parfois d'assez bons. Il montre à Catt ses productions, sans trop les louer, et s'entretient avec lui de ses lectures. Il juge les écrivains français, leur caractère, leurs œuvres; il récite par cœur des tirades entières de Racine, son poète favori; il lit et relit à haute voix *Iphigénie* et *Phèdre*, *Athalie* où il trouve toujours de nouvelles beautés, ou bien encore le troisième chant de Lucrèce, « son bréviaire », les *Tusculanes*, Sénèque. Il apprécie les généraux de son armée, les fonctionnaires de sa cour, les souverains de l'époque. Il analyse les événements de la guerre, raconte les batailles qu'il a livrées, Mollwitz, Hohenfriedberg, Kolin que firent perdre la lenteur de Bevern et la mort de Keyserlingk, Lissa ou Leuthen, qu'il gagna parce qu'il « suivit en plein ses idées », Zorndorf qui fut une action d'effronterie (tenere, dit Catt, coram inimico sine pulvere et cum tribus bataillons). Il cause morale, religion, métaphysique, disserte sur Platon et Spinoza, discute l'immortalité de l'âme.

Mais ce qui surprend surtout, c'est que ce chercheur et ce gagneur de batailles, cet infatigable combattant, le plus grand général des temps modernes après Napoléon, ne fait la guerre qu'à son corps défendant. Quand tout sera fini, dit Catt, il n'y a personne qui ne voulut être le roi de Prusse. Ah! la belle gloire, répond-il, villes en cendres, villages brûlés, habitants infortunés! N'en parlons plus! Les cheveux me dressent sur la tête! Il ne pense qu'à la paix et au repos qu'il goûtera dans son cher Sans-Souci; « voyez comme j'ai été malheureux, traité durement par un père, enfermé trois mois seul dans une chambre; je n'ai été heureux qu'à Rheinsberg; ah! si cette paix vient, pourra-t-on me blâmer de vivre un peu pour moi-même, de me retirer et de vivre tranquille? »

Mais Catt ne se borne pas dans son *Journal* à peindre au vif Frédéric II. S'il restait presque chaque soir auprès du roi, il consacrait le jour à observer l'armée où il vivait et les pays qu'il traversait. Il nous raconte qu'il logea en Moravie, à Littau, chez un boulanger qui parlait latin; il décrit brièvement les usages nationaux des Wendes; il nous fait juger de l'attachement des Silésiens à leur nouveau maître : « Un bourgeois de Hirschfeld alla porter des plaintes de ce que son voisin avait huit soldats, et lui six : est-ce que je ne puis pas les nourrir aussi bien que lui? » Il note avec soin les moindres détails de la vie des camps; les officiers se frisent et se parfument comme s'ils étaient à la cour; les soldats composent et représentent une pièce satirique où l'on voit le maréchal Daun berné par Arlequin; le corps des vivandiers et vivandières fait justice d'une femme qui a volé; après Zorndorf, le roi, enchanté de son succès, félicite ses cavaliers, embrasse l'un, frappe l'autre sur l'épaule; les hussards des deux partis finissent par se traiter cordialement, fraternisent les uns avec les autres et se quittent avec les marques de la plus vive amitié « quand je serai prisonnier, pense à moi ». Catt admire d'abord la discipline des troupes prussiennes; mais peu à peu il remarque qu'elle se relâche, que le soldat pille, que l'on a peine à contenir les vivandiers et les *paknets* (Packknechte ou goujats). Il observe également que les officiers se dégoûtent de la guerre, que beaucoup d'entre eux mettent le prince Henri au-dessus de Frédéric, que le vainqueur de Freyberg protège ceux que son frère disgrâcie, et rebute ceux qu'il recommande [1].

L'éditeur, M. Koser, a fait sa tâche avec un soin admirable, et l'on ne saurait croire tout ce qu'il a mis de patience et de conscience dans cette publication. On retrouve dans l'introduction la justesse d'esprit et la sagacité critique qu'il a montrées dans ses travaux précédents. Le texte des *Mémoires* et du *Journal* est très correct; M. Koser l'a fait suivre et d'un index et d'un commentaire à la fois abondant et précis qui donne les dates nécessaires, éclaire les faits, explique les allusions politiques ou littéraires; le jeune archiviste semble connaître le XVII[e] et le XVIII[e] siècle français presque aussi bien que l'histoire de la Prusse sous Frédéric. Il faut le remercier d'avoir si bien publié ces manuscrits de Catt qui sont d'un si grand prix pour l'histoire et qui font mieux connaître le vieux Fritz, son caractère original, les qualités de son esprit et sa force d'âme à l'époque la plus cruelle de sa vie [2].

A. CHUQUET.

---

1. Toutes ces citations sont tirées du *Journal* que, malgré tout, nous mettons infiniment au-dessus des *Mémoires*.

2. Quelques observations en passant; il me semble qu'il faut lire: p. 7, l. 8, « ainsi » au lieu de « *ainsi que* »; p. 76, l. 18, « bien asséné » au lieu de « *bien asséré* »; p. 185, l. 10, « amphibologiques » au lieu de « *amphiboliques* »; p. 339, l. 24, « pondait » au lieu de « *pendait* »; p. 375, l. 7, « ayant » au lieu de « *avant* »; p. 381, l. 22, « que ce n'était rien » au lieu de « *que ce n'était bien* »; p. 386, « il est assez persiflé par

VARIÉTÉS

Une trouvaille de l'Intermédiaire, le rôle de Laclos en 1792.

L'*Intermédiaire* publie dans son numéro du 25 septembre 1885, sous la rubrique de « trouvailles et curiosités », deux lettres inédites de Laclos qui ont fait, nous dit-on, le tour de la presse; mais elles sont accompagnées d'un commentaire inexact [1]. L'*Intermédiaire* est une excellente revue; son jeune et vaillant directeur, M. Faucou, lui donne une très vive impulsion; toutefois on nous permettra de redresser l'erreur qu'il a commise avant qu'elle ait le temps de se répandre.

L'*Intermédiaire* cite d'abord un passage des *Mémoires* de Dumouriez : « Luckner empêcha Kellermann d'effectuer sa jonction. Alors le pouvoir exécutif se vit contraint de lui donner pour conseil Laclos, et ensuite de le retirer tout à fait ». Luckner n'a pas empêché la jonction de Kellermann. Il lui écrivit, il est vrai, le 14 septembre, de se porter sur Bar-le-Duc qu'il croyait menacé, mais le 15, il lui mandait de se rendre à Sainte-Menehould « à marches forcées » pour faire sa « réunion » avec Dumouriez.

L'*Intermédiaire* ajoute : « Les lettres suivantes inédites jusqu'ici montrent quel rôle actif Laclos joua à l'armée du Rhin. » A l'armée du Rhin? Mais Laclos était à Châlons et organisait, avec Luckner, le grand rassemblement de fédérés; l'*Intermédiaire* a voulu dire « à l'armée de Châlons. »

« La première de ces lettres, dit l'*Intermédiaire*, ne laisse aucun doute sur l'influence que les rapports de Laclos eurent dans la mesure de révocation qui frappa le maréchal. » L'*Intermédiaire* a raison.

« La seconde établit que la concentration des troupes, d'où résulta la bataille de Valmy, est due à l'activité et à l'habileté stratégique de Laclos, dont le nom a été trop oublié. » C'est contre cette assertion que nous voulons protester [2].

Voici la lettre; elle se trouve aux archives de la guerre (ce qu'oublie de dire l'*Intermédiaire)*; elle est datée du 19 septembre, à onze heures du soir, et adressée au ministre Servan :

« La réunion est faite. Je reçois à 9 heures et demie du soir un courrier de M. Dumouriez. Il n'a pas été attaqué. Il a envoyé l'ordre à M. Valence qui arrivera de-

Monsieur Clément », M. Koser ne sait ici de quel personnage il est question; ne s'agirait-il pas du maréchal Daun que le pape Clément XIII persifle en lui offrant le chapeau et le glaive bénits?

1. D'ailleurs le titre indiqué sur la couverture et en tête de cette « variété », trompe le lecteur : *Documents inédits sur la bataille de Valmy!* Il n'est pas du tout question de Valmy dans ces documents (communiqués à l'*Intermédiaire* par M. Henry Céard, le savant et sympathique bibliothécaire du musée Carnavalet).

« 2. Le 21 septembre, anniversaire de la bataille de Valmy — ajoute l'*Intermédiaire* — donne à ces lettres un caractère particulier d'actualité. » Valmy est du 20, et non du 21 septembre.

main ou après. M. de Marre *(lisez M. de Sparre)*, qui a conduit la division que nous avons jointe au corps de M. de Beurnonville, revient demain, et peut-être suffira-t-il ici avec les deux maréchaux de camp qui y sont [1]. Je suis convenu avec le général Labourdonnaye de ne pas l'attendre. Tout annonce que je partirai demain. J'espère qu'enfin je dormirai cette nuit sur l'une et l'autre oreille. Il est fort pressant d'arrêter un plan propre à terminer glorieusement la campagne. Cette idée hâte mon voyage. Sur toutes choses des effets de campements ici, et des munitions de tout genre. Il faut encore à Dumouriez 20,000 hommes, en deux envois, s'il est possible. »

Où voit-on, dans cette lettre absolument insignifiante [2], la moindre trace de « la concentration des troupes d'où résulta Valmy? » Que prouve-t-elle en faveur de l'*activité*, de l'*habileté stratégique* de Laclos? La canonnade de Valmy se livre le lendemain, 20 septembre, et décide de l'issue de la lutte; la veille, Laclos croit encore qu'il faut *arrêter un plan propre à terminer glorieusement la campagne*.

Le vrai, c'est que Luckner, aidé de Laclos et de Labourdonnaye, organisa à Châlons sept bataillons de fédérés qui arrivèrent au camp de Dumouriez le 19 septembre. Ces sept bataillons formaient la « division » que Sparre conduisait et que Luckner « avait jointe au corps de Beurnonville. » Mais Beurnonville disait aux généraux de Châlons qu'ils lui faisaient un « petit présent » et Dumouriez, sachant ce que valaient ces fédérés (voir ses *Mémoires)*, ne les mit pas en ligne dans la journée du 20 septembre.

On objectera que la jonction, ou, comme écrit Laclos, la « réunion » était l'œuvre du militaire-littérateur; mais, de ce qu'il dit « la réunion est faite » s'en suit-il qu'il l'ait faite? Trois armées ou corps d'armée rejoignirent successivement Dumouriez; celui de Duval, celui de Beurnonville, celui de Kellermann. Duval venait de Pont-sur-Sambre; Beurnonville, de Maulde (mais à la nouvelle de la prise de la Croix-aux-Bois, il avait dû se rejeter sur Châlons); Kellermann, de Metz. Le premier arriva le 10 septembre, les deux autres le 19. Les correspondances du dépôt de la guerre prouvent que cette concentration s'opéra sur les ordres du ministre Servan, et non du colonel Laclos. Ce fut Servan qui appela Duval, qui appela Beurnonville, qui appela Kellermann, qui jeta tout ce qu'il pouvait ramasser de troupes de ligne et de volontaires de 1791 au devant de la « colonne brunswickoise ». Laclos était chargé de contresigner les ordres de Luckner et de surveiller le vieux maréchal; c'était un Billaud-Varennes militaire [3]; il fit des plans, il

---

1. C'est ce qui eut lieu, et l'*Intermédiaire*, puisqu'il juge cette lettre si importante, aurait pu ajouter en note que de Sparre — et non de Marre — commanda à Châlons avec les deux maréchaux de camp Du Hamel et Saint-Jean; que Laclos retourna à Paris avec Luckner; que Labourdonnaye alla prendre le commandement des forces du Nord; que Valence resta à l'armée du Centre dont il commandait la réserve.

2. J'avoue l'avoir lue il y a quelque temps, avant la publication de l'*Intermédiaire*, et n'en avoir pris aucune copie.

3. On sait que Billaud-Varennes était, comme Laclos, commissaire du pouvoir

proposa plusieurs mouvements de retraite, il projeta — lui aussi — la diversion de Custine sur Spire, Worms et Mayence, il montra une grande activité, il dormit très peu; mais on ne lui doit pas la concentration des troupes de Valmy et l'on ne peut employer, en parlant des services qu'il rendit, le grand mot d'*habileté stratégique* [1]. Si Luckner — et par suite Laclos — commandait le 15 septembre à Kellermann d'aller au secours de Dumouriez [2], Servan avait conseillé cette *réunion* dès les premiers jours du mois, et c'était au ministre de la guerre, et non pas au vieillard affublé du titre inutile de généralissime, qu'obéissait Kellermann.

Les lecteurs de la *Revue* nous pardonneront d'avoir insisté sur ce point. Mais il fallait montrer que le rôle de Laclos n'a pas eu l'importance qu'on lui attribue. La mode est encore aux réhabilitations, aux *Rettungen*, comme disent les Allemands; Gassion a gagné les batailles de Condé; tous les succès de Ferdinand de Brunswick sont dus à Westphal; Carnot n'est plus l'organisateur de la victoire; c'est Servan, c'est Lacuée, c'est Mathieu Dumas, et non Dumouriez, qui a deviné la force des positions de l'Argonne; c'est le comité topographique qui a fait les succès des armées de la Révolution; tous les généraux sont des Blücher et tous les chefs d'état-major des Gneisenau. O fureur de l'inédit et de l'inconnu! N'exagérons rien, laissons à chacun sa part, et ne croyons pas, comme on le répète déjà, comme me l'ont dit des amis qui acceptaient de bonne foi l'assertion de l'*Intermédiaire*, que Laclos soit le véritable vainqueur de Valmy.

A. Ch.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Faculté des lettres de Paris

Soutenance de M. Maurice Thirion.

I. — *De Civitatibus, quæ a Græcis in Chersonneso conditae fuerunt.*
II. — *Étude sur le Protestantisme à Metz et dans le pays Messin.*

I

Le sujet choisi par M. Thirion demandait, à être traité avec précision et exactitude. M. T. l'a traité avec élégance. L'indécision dans les détails apparaît jusque

---

exécutif, et qu'il vint à Châlons; il a, autant que Laclos, contribué à la révocation de Luckner, comme le prouve une lettre qu'il écrivit à Danton.

1. Ce grand mot s'appliquerait tout au plus aux plans de retraite sur Paris et de diversion dans l'Est.

2. Voilà l'argument le plus solide à l'appui de la thèse de l'*Intermédiaire* qui ne le cite pas.

dans la description géographique de la Chersonnèse, et M. Himly en fait la critique. Il y est question de fortifications, de murs, et l'on ne voit pas bien où l'auteur les place. Il n'indique pas assez nettement les raisons qui ont forcé les Grecs à s'établir dans la région la plus dure, la plus stérile, la plus battue des vents, mais où s'ouvraient tous les ports. M. T. a tort de rapporter une foule de récits ou d'attributions légendaires, sans commentaires, comme s'il admettait l'histoire du pape S. Clément, la présence à Kiev des portes de Kherson qu'on montre aussi à Sainte-Sophie.

M. Bouché-Leclercq félicite M. T. de son style ; mais la correction des épreuves n'a pas été soignée ; on n'a pas suivi de règles pour l'orthographe des mots latins et ce qui est plus grave (parce qu'il s'agit ici de méthode), M. T. ne se rend pas un compte bien net de ce que doit être dans un ouvrage de ce genre un index bibliographique.

Le sien n'est pas complet, il n'a cité que les auteurs dont il a tiré le plus de secours. Son index implique donc un jugement; mais il a laissé passer bien des travaux importants. Autre point : d'après quel principe l'a-t-il ordonné? Ce n'est pas l'ordre chronologique. Il cite d'une façon incomplète. Il croit pouvoir ne rappeler que le dernier article ou le dernier ouvrage des savants, comme s'il annulait les autres. Cette bibliographie insuffisante prouve que le sujet n'a pas été épuisé. — Pourquoi n'avoir pas fait de cartes ; M. T. y a renoncé parce que l'emplacement de la plupart des villes est contesté ; c'est aggraver l'objection, la carte eût obligé l'auteur à discuter des problèmes qu'il a esquivés. — On ne sait jamais si M. T. fait la géographie de la Crimée ancienne ou de la Crimée moderne ; tantôt il semble ne vouloir se servir que des géographes anciens, il donne les mesures et les évaluations anciennes ; tantôt il adopte les hypothèses géologiques modernes. De là une description agréable à lire, mais sans exactitude, et qui n'a pas dû coûter beaucoup de peine. Si l'on passe à l'histoire, on retrouve le même dessin mou et flottant ; peu ou point de chronologie, c'est plutôt un morceau littéraire qu'un morceau historique. M. T. semble admettre sans aucune hésitation que les Cimmériens qui ont dévasté l'Asie-Mineure, sont les mêmes que ceux d'Homère ; mais que signifie ce mot dans la langue du poète ? On a soutenu que c'étaient les âmes des morts. Le mot veut peut-être dire seulement hommes du Nord et peut dès lors s'appliquer à différentes peuplades. Est-ce un nom indigène ou un nom grec ? M. T. affirme de même sans hésiter que Tauris est un nom indigène : il est fort possible qu'il soit grec ; on représentait Artémis ou la lune sous la forme d'une vache blanche, ou sous celle d'une femme entraînée par un taureau ; le culte d'une divinité analogue à Artémis a pu être l'origine du nom grec de la Tauride. Ce ne sont là, il est vrai, que les préliminaires, et c'est des villes grecques que M. T. a entendu s'occuper. Il passe très légèrement sur les origines. Le dépouillement est consciencieux ; mais en arrivant aux institutions, nous retombons dans le vague. M. T. affirme qu'il n'y eut point de violences démocratiques et pourtant il y eut des tyrannies ; comment s'établirent-elles ? M. T. croit que le gouvernement est resté aristocratique parce qu'il constate l'existence d'un Sénat ; c'est se contenter de peu. A Athènes aussi, les décrets furent toujours rédigés au nom du peuple et du Sénat. Voici d'autres inexactitudes de détail : M. T. appelle Hercule, *numen proprie doricum*, L'origine du culte est phénicienne ; or ce sont les Ioniens qui ont succédé aux Phéniciens et Hercule a toujours pour compagnon Iolaos. Les Doriens Héraclides ont trouvé le culte établi. De même pour Artémis dont le culte existe encore à Éphèse ; de ce que son culte a été introduit en Chersonnèse par les Doriens, il ne s'ensuit pas qu'elle soit une divinité dorienne. M. T. passe à côté d'une question intéressante, qu'a traitée Mommsen dans son histoire de la monnaie ; le droit exceptionnel laissé aux rois du Bosphore de frapper

de la monnaie d'or. — Il parle d'un temple des Juifs (p. 84), sans se douter que les Juifs n'ont qu'un temple, celui de Jérusalem, et de la différence entre le Temple et une synagogue. — En résumé on trouve plus de chose sur les villes étudiées par M. T., dans un article de Pauly ou de Marquardt, et quand on voudra chercher quelque chose sur ces villes, il faudra chercher autre part que dans la thèse; mais cette thèse n'en reste pas moins un morceau fort agréable.

M. Perrot reproche à M. T. de n'avoir pas tiré parti d'un sujet qu'il lui avait conseillé, de l'avoir restreint, et de n'avoir pas fait l'histoire générale de toutes les villes grecques fondées en pays scythe. Olbia et Borysthène étaient surtout intéressantes; M. T. est resté au seuil avec Panticapée et Kherson sur lesquelles nous ne pouvons jeter qu'un coup d'œil indirect en consultant de rares documents athéniens. Il fallait citer le travail de Curtius *die Hellenen in der Diaspora*. On relève aussi des erreurs de critique, on n'a pas le droit de conclure d'*une* épitaphe de légionnaire à la présence d'une garnison permanente dans une ville.

M. Rambaud signale de nouveau des lacunes considérables dans la bibliographie. M. T. a ignoré tous les travaux russes, indispensables pour étudier le sujet. Un texte ancien a été oublié, c'est un passage de Dion Chrysostôme relatif à Olbia, mais qui fournit des détails sur le genre de vie des habitants de toutes ces villes.

M. Collignon signale une inscription qui montre l'existence de relations religieuses entre Delphes et Kherson (Bull. Corresp. Hell. VI, 215). Il y avait à Délos, dans le sanctuaire, des offrandes de Kherson (Bull. VI, 30). En général M. T. n'a pas assez consulté les monuments figurés, peut-être par prudence; l'étude des vases trouvés dans les tumuli de Kertch nous fait connaître l'époque où le commerce est le plus actif avec Athènes, l'époque d'Alexandre. En somme, sur cette question, les documents épigraphiques et archéologiques donnent plus que les textes.

II

La thèse française est, au jugement de M. Himly, un morceau d'histoire narrative, qui, le sujet aidant, conquiert l'attention, mais qui manque de critique; c'est avant tout un martyrologe; dans la bibliographie toutes les sources sont énumérées comme si elles avaient la même valeur. Cette étude sur le protestantisme aurait pu avoir une tenue plus sévère et plus intéressante; il fallait étudier les raisons qui tour à tour ont fait avancer et reculer la Réforme; il fallait exposer le mécanisme administratif de cette ville qui a failli devenir un Strasbourg. On peut en outre relever quelques erreurs d'histoire générale : ce n'est pas en proposant ses 95 thèses que Luther se sépare de l'Église; le soulèvement des paysans n'est pas celui des anabaptistes : le traité de Cateau-Cambrésis ne concerne que la France et l'Espagne.

M. Rambaud constate que la thèse a l'aspect d'une chronique, d'un récit très sec qui remonte très haut dans le passé, et descend fort loin vers le présent; qu'elle est surtout composée à l'aide de deux sources : Meurisse pour la première partie, Elie Benoît pour la seconde. — Il y a de nouveau des lacunes graves dans la bibliographie : rien sur les Vaudois et les Albigeois que M. T. ne distingue pas; il suffisait de consulter la Bible Française au moyen âge de Samuel Berger ; les livres des Vaudois et le psautier Lorrain dont la lecture fut interdite par Eudes de Vaudémont, s'y trouvent. La bibliographie est incomplète encore sur les précurseurs de la Réforme; on eût trouvé de précieux renseignements dans le Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme.—Elle est incomplète sur les Ancillon. Les portraits ne sont pas vivants; il fallait animer le tableau; il fallait étudier les chansons. On ne trouve presque rien dans la thèse sur l'organisation de l'église de Metz : M.T. a pourtant montré qu'elle se tint toujours à l'écart, indépendante des autres églises. Que

devient la petite église, restée à Metz, réduite à 493 membres, obligés de se déguiser en soldats suisses quand ils veulent assister au culte? Il fallait prendre la question de la Révocation d'une manière plus large. A l'époque où fut donné l'édit de Nantes, la France est en avance sur toute l'Europe; à l'époque de la Révocation, elle recule et se place derrière toutes les autres nations; pourquoi? — Il eût été intéressant de discuter la question au point de vue du droit (et justement un Messin, Ancillon, l'a fait alors); la liberté était doublement garantie à Metz et par l'édit de Nantes et par le traité de Westphalie. Cette révocation, c'est la violation d'un droit écrit; c'est un procédé révolutionnaire appliqué par la monarchie au mépris des droits historiques. En somme, la thèse a son utilité et son intérêt; mais incomplète, comme elle est, elle laisse une impression un peu mêlée.

M. Larisse fait observer que non-seulement la bibliographie est incomplète mais qu'elle est mal classée. Elle est divisée en ouvrages et documents, comme si l'auteur n'admettait pas qu'un imprimé pût être un document. — De plus il faut dire ce que valent les documents; qu'on n'embarrasse pas un livre d'un énorme *apparatus* d'argumentation, c'est bien; mais ici il y a des pages entières non documentées; il ne fallait pas reculer devant la nécessité d'un chapitre préliminaire de critique des sources. L'introduction n'a rien de caractéristique; il fallait faire comprendre dans quel milieu allait se produire la Réforme. — Pourquoi réussit-elle dans certains pays? quelles forces et quels intérêts combattent pour elle? quelles forces et quels intérêts combattent contre elle? — La République de Metz était un terrain excellent, dans cette région intermédiaire où ont pu s'organiser les Cantons suisses et les Provinces-Unies. — Il fallait exposer les conditions ethnographiques, qui facilitèrent le passage au calvinisme; les relations politiques et commerciales de la République; ses institutions politiques et sociales pour savoir d'où est partie la Réforme, comment elle s'est répandue, où fut la résistance. — Au contraire, dans la thèse de M. T., tout se passe dans un milieu abstrait, ou qui n'est déterminé que par le mot Metz seulement. — Les faits petits et grands se succèdent dans un récit d'une froideur générale, qui atteint parfois l'effet. On aurait pu aussi montrer le profit qu'on peut tirer pour l'histoire générale de l'exemple de Metz; c'est un reflet de l'histoire générale; les deux partis se font successivement impériaux selon leurs intérêts; si les protestants font entrer les Français, Condé s'arrange pour rendre les Trois-Évêchés. — Par excès d'impartialité, M. T. plaide les circonstances atténuantes pour Louis XIV; mais le désir d'unifier n'est pas une excuse pour le roi; nul n'est plus soumis que les protestants. La Révocation est le couronnement des efforts patients et continus du clergé français. -- En résumé, pour ce qui touche à l'histoire générale, M. Thirion ne domine pas son sujet; pour ce qui est de l'histoire particulière, il manque de méthode. C'est un travail fait un peu vite, où l'on sent encore trop les fiches cousues ensemble.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Nous avons annoncé autrefois une édition en trois fascicules des discours choisis de Mirabeau *(Ausgewæhlte Reden Mirabeau's*. Berlin, Weidmann), par M. H. Fritsche, directeur de l'école Frédéric Guillaume à Stettin. Cette publication, qui fait partie de la collection d'écrivains anglais et français dirigée par MM. Pfandheller et Lücking, est destinée aux élèves des gymnases. Elle a eu du

succès, car le premier fascicule de la deuxième édition vient de paraître; il contient les discours de l'année 1789. (In-8°, 163 p. 1, mark 5°.)

— La librairie Julius Springer, de Berlin (Monbijouplatz, 3) continue à publier, sous le titre de *Politische Geschichte der Gegenwart*, sa collection d'Annuaires politiques; le XVII° et le XVIII° volumes, que nous n'avons pas encore annoncés, ont paru, de même que les précédents, par les soins de W. Wilhelm Müller, professeur à Tübingue; le XVII° est consacré à l'année 1883 (in-8°, 268 p. 3 mark 60); le XVIII°, à l'année 1884 (in-8°, 378 p. 4 mark 50): ces volumes rédigés avec soin et sans partialité, sont précédés d'une table des matières très détaillée et suivis d'une *Chronique* ou table chronologique des événements; ils seront très utiles, ne serait-ce que comme memento, à tous ceux qui étudient l'histoire contemporaine.

FRANCE.— *Les manuscrits provençaux de la Méjanes.* Tous ceux qui ont fréquenté la magnifique bibliothèque d'Aix-en-Provence savent combien est empressée l'obligeance, combien est sûre l'érudition de M. F. Vidal. Le sous-bibliothécaire de la Méjanes rend aujourd'hui un nouveau service aux travailleurs en publiant de claires et excellentes notes sur les ouvrages en langue provençale ancienne et moderne que possède cet établissement (Aix. Ach. Makaire, 1885, grand in-8° de 16 p.) Les principaux manuscrits mentionnés par le modeste et zélé collaborateur de Mistral dans *Lou Tresor dou felibrige* sont : *Lei planh de Sant-Estève* (pièce chantée annuellement à Saint-Sauveur-d'Aix, le 26 décembre, sur l'air du *Veni Creator), lei planh de la bierge* (paraphrase du *Stabat Mater)* les *capitols de paix et status municipalx de Tharascon*, un traité d'arpentage composé par Arnault de Villeneuve et traduit par Bertrand Boysset, de la ville d'Arles, un dictionnaire de botanique français-provençal (XVIII° siècle), un dictionnaire provençal-français de la même époque par Pierre Puget, religieux minime, les poésies modernes d'Estienne Blégiers, de Jean de Cabanes, de Tronc de Codolet. — T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 octobre 1885.

L'Académie ayant à choisir un lecteur pour la séance publique annuelle, qui aura lieu le 13 novembre, désigne M. Edmond Le Blant. Il lira son mémoire intitulé : *le Christianisme aux yeux des païens.*

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui proposer des questions à mettre aux concours, dans l'ordre des études orientales et dans l'ordre des études relatives au moyen âge. L'une de ces commissions est composée de MM. Renan, Barbier de Meynard, Schefer et Bergaigne, l'autre de MM. Delisle, Hauréau, Jourdain et Luce.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : G. du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. III : *le Réveil du roi* (1435-1444); par M. Jules Girard : A.-J. Letronne, *Œuvres choisies*, assemblées, etc., par E. Fagnan, 3° série, t. II; — par M. Maspero : *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire*; — par M. Maury : Antonin Debidour, *l'Impératrice Théodora, étude critique.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

(intéressant et méritoire). — Rübezahl, seine Begründung in der deutschen Mythe, seine Idee und die ursprünglichen Rübezahlmärchen. (Publié par l' « oesterreichischer Riesengebirgs-Verein ».) — Denkmäler des classischen Alterthums zur Erläuterung des Lebens der Griechen und Römer in Religion, Kunst und Sitte, lexicalisch bearbeitet von Arnold, Blümmer u. anderen, hrsg. von Baumeister, 3-17. — Wieseler, Ueber einige beachtungswerthe geschnittene Steine des IV. Jahrhunderts, I. Drei Cameen mit Triumphdarstellungen, II. Zwei Cameen und zwei Intaglien mit der Darstellung römischer Herrscher. — Schletterer, Vorgeschichte und erste Versuche der französischen Oper. (Assez bon.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41, 10 oct. 1885 : Langen, Geschichte der römischen Kirche von Leo I bis Nicolaus I. (K. Müller.) — Bechtel Thasische Inschriften ionischen Dialects im Louvre (Dittenberger). — Pfaff, De diversis manibus quibus Ciceronis de republica libri in codice Vaticano correcti sunt. (Eberhard : très soigné, quoique les résultats ne répondent pas à la peine extrême qu'a prise l'auteur.) — Diefenbach u. E. Wülcker, Hoch = und Niederdeutsches Wörterbuch der mittleren und neueren Zeit. (M. Heyne : le travail de Diefenbach va de A à E, il est fait sans méthode ; celui de Wülcker qui va de F au reste du volume est très utile.) — Kreiten, Voltaire, ein Charakterbild, 2e verm. Aufl. (Mahrenholtz : livre vulgaire et nullement scientifique.) — Perey et Maugras, La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, 1754-1778. (Mahrenholtz : livre attachant et destiné au grand public.) — Borée, Heinrich VIII von England und die Curie 1528-1529 (Liebermann : quelques détails intéressants.) — Gespräche Friedrichs des Grossen mit H. de Catt und dem Marchese Lucchesini, kritisch festgestellte Auswahl in deutscher Uebersetzung hrsg. von Bischoff. (Wiegand : d'un très grand prix.) — Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen, red. von Endrulat. I, 1. — Allgemeines histoches Porträtwerk, eine Sammlung von Porträts der berühmtesten Personen allar Völker und Stände seit 1300 mit biographischen Daten, unter Leitung W. von Seidlitz. I IV, 1-40. — Bastian, der Papua des dunkeln Inselreichs im Lichte psychologischer Forschung. — de Vecchio, Le seconde nozze del conjuge superstite. — Tölners Handlungsbuch von 1345-1350, hrsg. von Koppmann. — Baldamus, die Erscheinungen der deutschen Litteratur auf dem Gebiete der protestantischen Theologie 1880-1884.

Gœttingische gelerhte Anzeigen, n° 19, 15 sept. 1885 : Kalilah and Dimnah or the fables of Bidpai, with an English translation of the later Syriac version a. notes by Keith-Falconer (Nöldeke : traduction fidèle qui attrape le ton de l'original, travail d'un maître). — Regnaud, La rhétorique sanscrite exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique, suivie des textes inédits du Bhâratîya, vi et vii, et de la Rasatarangini de Bhânudatta (Pischel : des critiques à faire, mais l'auteur a rempli sa tâche avec érudition et sagacité). — Inschriften griechischer Bildauer hrsg. von Loewy (Hirschfeld : matériaux importants et nombreux rassemblés avec soin, distribués avec réflexion, appréciés sainement et en détail ; rend un grand service à l'histoire et à l'épigraphie).

— N° 20, 1er oct. 1885 : Philippi, Zur Geschichte der Reichskanzlei unter den letzten Staufern Friedrich II, Heinrich VII u. Konrad IV. (Winkelmann : ce travail est le fruit d'une foule d'observations particulières ; c'est, en somme, une diplomatique de l'époque.) — Müller-Friedberg, Lebensbild eines schweizerischen Staatsmannes 1755-1836, bearbeit von Dierauer. (Meyer von Knonau :

travail très méritoire.) — Pöhlmann, die Uebervölkerung der antiken Grossstädte im Zusammenhang mit der Gesammtentwicklung städtischer Civilisation. (John : excellent livre). — Miscellanea postuma del Dott. Rabb. Mose Lattes, fasciculo I, terzo supplemento al Lessico Talmudico. (Kaufmann.)

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXVIII, 5e livraison : De Ceuleneer, Correspondance de Berlin, Le musée des postes, les dernières acquisitions du Musée des antiques. — Goblet d'Alviella, Cours d'histoire des religions. — Delbœuf, Le parfait grec, sa signification et son emploi. — *Comptes-rendus:* Roersch et Thomas, Eléments de grammaire grecque (livre qu'il faut signaler à l'attention du corps enseignant et que la revue soumettra plus tard à une critique détaillée). — L. Leroy, Géographie générale de la Belgique (Thil-Lorrain : bon manuel où les faits géographiques sont classés méthodiquement avec une remarquable exactitude; contient une foule de renseignements utiles qu'on chercherait vainement dans les manuels classiques dont on se sert généralement). — *Varia*, programme de concours pour 1887, académie royale (1o quelle fut l'attitude des souverains des Pays-Bas à l'égard du pays de Liège au xvie siècle. — 2o Quelle a été en Flandre, avant l'avénement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée? — 3o Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830. — 4o On demande sur Jean Van Boendale un travail analogue à celui de Te Vinkel sur Maerlant. Huit cents francs pour la deuxième et la troisième question; six cents francs pour les deux autres. — Concours de 1888 : Tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France et par Conrad le Salique en Allemagne.

Wochenschrift für klassische Philologie, no 37, 9 septembre 1885 : R. Ellis, Anecdota Oxoniensia. Texts, Documents and Extracts, chiefly from Mss. in the Bodleian and other Oxford Libraries. Classical Series, vol. I, part. V (Hübner). — J. Klinkenberg, Euripidea I. Ion tractatur (Gloël: bon; questions scéniques; questions de topographie athénienne, le prologue de l'Ion, détails). — A. Baar, Lucianea, et A. Thimme, Quaest. Lucian. cap. IV (Joost: deux études détaillées et remarquables). — Joa. Müller, Cornelii Taciti opera rec., vol. I (Pfitzner : excellent, le texte d'après l'édition de Halm, la « vulgatissima », « neque tamen in ea [Halmiana auctoritate] acquiescendum esse existimavi »).

— No 38, 16 septembre 1885 : H. Heydemann, Vase Caputi mit Theaterdarstellungen (Trendelenburg). — Carl. Ed. Schmidt, Parallel-Homer oder Index aller homerischen Iterati in lexikalischer Anordnung (R. D. : travail laborieux et très utile, quelquefois trop mécanique). Sophokles' Tragoedien, erkl. von C. Schmelzer. I. König Oedipus (B. Kübler : ouvrage manqué; où est le public qui goûtera ce commentaire esthétique?). — Herodoti historiae. Ad rec. suam recogn. H. Stein. I. II (Bachof : excellent; tout ce qui a été écrit sur Hérodote depuis quinze ans a été mis à profit avec beaucoup de soin et de jugement). — Theophanis chronographia rec. C. de Boor. Vol. II (Kirsch : savant et sagace). — Terenti Adelphoe p. p. Fr. Plessis (Schlee : commentaire distingué par la sobriété du jugement et la précision des règles de grammaire ou de prosodie). — M. Heynacher. Lehrplan der latein. Stilistik für die Klassen. Sexta bis Sekunda (Prümers : essai digne d'attention, mais peu réussi).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Dix-neuvième année 2 novembre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET



Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 702, 17 octobre 1885 : Tulloch, Movements of religious thought in Britain during the nineteenth century. (Simcox : sinon impartial, du moins modéré.) — The Ingenious Gentleman Don Quixote of la Mancha, by Miguel de Cervantes Saavedra, a translation by Ormsby, IV (Webster). — Col. Malleson, Ambushes and surprises (W. G'Connor Morris : se lit avec un réel intérêt). — A trigonomical survey of the island of Cyprus, executed and published by command of Sir R. Riddulph, under the direction of Capt. Kitchener. Scale of one inch to a mile. On fifteen sheets, with a general map on a reduced scale. — Two books for electors : The Radical Programm; The Parliamentary History of England from 1832, by J. Raven. — *Correspondence :* Cairn-burial (Whitley Stokes). — Knives attached to ancient title-deeds (Greenwell). — The text of the ancient laws of Ireland (O'Grady). — A Galloway nursery tale (A. Lang). — German translations of the Bible before Luther (Hutchison). — « The Arâbian nights » (Peacock). — The Epistles of Horace, edited with notes by Wilkins (Nettleship : bonne édition scolaire). — Del Mar, a history of money in ancient countries (Oman : l'auteur parle de ce qu'il ne sait pas). — The terra-cottas of Naukratis (Am. C. Edwards). — The antiquities of the isle of Man.

The Athenaeum, n° 3025, 19 octobre 1885 : W. M. Thackeray, Miscellaneous essays, sketches and reviews. — R. B. O'Brien, Fifty years of concessions to Ireland 1831-1881, vol. II (livre écrit avec beaucoup de soin et de savoir). — Swallow, De Nova Villa or the house of Nevill in sunshine and in shade. — Taoist texts, ethical, political and speculative, by Balfour. — Dictionary of national biography, edited by Leslie Stephen, vol. IV. Beal-Biber. — The new educational endowments act for Ireland. — An anglo-teutonico-israelite document (Jacobs). — The Fayoum papyri in the Bodleian Library (Nicholson). — On the locality of the « Mons Badonicus » (Airy). — Recent American archaeology.

Literarisches Centralblatt, n° 43, 17 octobre 1885 : Schlatter, der Glaube in Neuen Testament. — Krause, Vorlesungen über angewandte Philosophie der Geschichte. — Maassen, Geschichte der Pfarreien des Dekanates Hersel. — Neustadt, Ungarns Verfall beim Beginn des XVI. Jahrhunderts (esquisse) — Gerdes, Geschichte der Königin Marie Stuart, I, bis zum Beginn ihrer Gefangenschaft in England (démonstration difficile à suivre, mais exposée avec une certitude trop triomphante). — Mme de Janzé, Erinnerungen an Berryer, autoris. Uebersetzung von Baronin von Koenneritz (à quoi bon cette traduction? la causerie de Mme de Janzé n'a de charme qu'en français). — Ruprecht, die Wohnungen der arbeitenden Classen in London. — Vlenck, das Königliche statistische Bureau in Berlin. — Nogueira, O L'un Kunbi, dialecto do interior de Mossamedes, alto Cunene. — Hesiodi quae feruntur omnia p. p. Rzach (bon texte, et très soigné). — Die angelsächsischen Prosabearbeitungen der Benedictinerregel, p. p. A. Schröer, I (bon). — Leo, Shakspeare notes (recueil de notes dispersées, qui sera le bienvenu). — Hebels Werke, p. p. Behaghel (édition très louable).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42, 17 octobre 1885 : Rinn, Zum Gedächtniss Bugenhagens. — Lipsius, Philosophie und Religion. — Whatelys Grundlagen der Rhetorik, von G. Hildebrand. (Bassermann). — Reinisch, die Quarasprache in Abessinien. (Dillmann : très sagace et lumineux.) — Krebs, Die Präpositionsadverbien in der späteren historischen Gräcität. I u. II. (Dittenberger : très exact et très profondément étudié.) — H. Kleist, Die Phraseologie des Nepos und Cäsar nach Ver-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 2 novembre — 1885

Sommaire : 195. Lewy, Bücheler et Zitelmann, La loi de Gortyne. — 196. Paulin Paris, Etudes sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne. — 197. De Martel, Les historiens fantaisistes, M. Thiers, II. La pacification de l'ouest et la machine infernale. — *Variétés :* Les manuscrits de l'abbé Nicaise. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

195. — Heinrich Lewy. **Altes Stadtrecht von Gortyn auf Kreta,** text, übersetzung und anmerkungen nebst einem Wœrterverzeichniss. Berlin, Gærtner, 1885, in-4, 32 p.

— Franz Bücheler und Ernst Zitelmann. **Das Recht von Gortyn** (Rheinisches Museum, 40ter Band, ergænzungsheft. Francfort), 1885, in-8, 180 p.

M. Michel Bréal vient de signaler aux lecteurs de la *Revue* l'importance exceptionnelle de la grande inscription *boustrophédon* découverte l'an dernier à Gortyne par Halbherr et Fabricius [1]. Pour la première fois, on se trouve en présence d'un véritable Code de 650 lignes, qui réglemente minutieusement, quoique dans un ordre très confus, les principales matières du droit civil ; çà et là, un mot jeté en passant par le législateur crétois nous révèle quelques traits curieux de l'état social et de la constitution politique de ces anciennes cités, si semblables, à tant d'égards, aux peuples germaniques, au moment de l'invasion : tel ce tarif pénal, dont les amendes varient en raison de la condition du délinquant et de celle de la victime ; telle encore cette institution des co-jureurs, dont l'existence sur le sol grec était jusqu'à présent inconnue. Quelle que soit la date que l'on assigne à ce monument inestimable — les évaluations varient entre 600 et 400 avant notre ère — il reste vrai de dire, avec un de ses commentateurs, que la découverte de la table de Gortyne a la même importance pour l'étude du droit grec que celle des Commentaires de Gaïus au commencement de ce siècle pour l'étude du droit romain.

1. Il m'est impossible d'être d'accord avec M. Bréal, quand il pense que le commencement de l'inscription est perdu. Les importantes lacunes qu'on peut y signaler ne prouvent rien, car notre loi nous avertit à plusieurs reprises qu'elle n'est pas la première de son espèce et se réfère aux lois antérieures. En revanche, ce qui est tout à fait décisif, c'est que la première des dispositions complémentaires (XI, 24) se rapporte précisément à la première phrase de l'inscription telle qu'elle nous est parvenue. Tout au plus admettrais-je la disparition de la formule initiale et de l'acte de promulgation ; mais ne peut-on pas supposer que notre texte est la copie d'un acte en force depuis longtemps ? C'est, je crois, l'avis de M. Dareste.

Quoique le texte de l'inscription de Gortyne ne soit pas particulièrement fruste, le déchiffrement et surtout l'interprétation offrent de sérieuses difficultés : 1° parce que l'humidité de la paroi sur laquelle est gravée l'inscription n'a pas permis de prendre d'estampages; certaines lectures restent donc douteuses; 2° parce que la pauvreté de l'alphabet employé, qui ne distingue ni les voyelles longues, ni les aspirées (sauf le θ), ni les lettres doubles, autorise souvent des groupements multiples des caractères; 3° à cause de notre ignorance du dialecte crétois, du langage parfois pénible et embarrassé du législateur, de la bizarrerie ou de la nouveauté de plusieurs de ses dispositions. Ce n'est guère que par la collaboration des savants compétents des divers pays — sinon, comme le veut l'un d'eux, par les efforts successifs de plusieurs générations de philologues et de jurisconsultes — qu'on peut espérer de tirer de la table de Gortyne toute la lumière qu'elle peut et doit nous donner.

M. Bréal a rendu pleine justice ici même aux publications dont la loi de Gortyne a fait l'objet en France et en Italie. Je demande la permission de revenir en quelques mots sur deux publications allemandes dont l'une est celle de M. Lewy, dont l'autre, celle de MM. Bücheler et Zitelmann, mérite d'être signalée tout particulièrement à l'attention des jurisconsultes.

Venant après Fabricius, Comparetti et Dareste, MM. Lewy, Bücheler et Zitelmann ont pu profiter des travaux de leurs devanciers, les corriger les uns par les autres, et y ajouter le fruit de leurs recherches personnelles. Les deux ouvrages ont été exécutés tout à fait indépendamment; cette circonstance donne d'autant plus de prix aux coïncidences de restitution qui ne sont pas rares. Ainsi, à la 2° colonne, ligne 53, Lewy et Bücheler se sont rencontrés pour écrire χηρεύσιος (de χηρεύσις), au lieu de τελεύσιος (Comparetti), dans le sens nouveau de « divorce ». De même III, 29, tous les deux lisent μοῖραν τακτάν. Dans quelques cas, assez rares à la vérité, les lectures de M. Lewy nous paraissent mériter la préférence. Ainsi, à propos de la femme colone divorcée qui reprend son premier conjoint, Bücheler écrit (IV, 4) : αἰ δὲ τῷ αὐτῷ αὖτιν ὀπυίοι τῶ (pour τοῦ) πρώτω ἐνιαυτώ. Nous aimons beaucoup mieux la division de M. Lewy : αἰ δὲ τῷ αὐτῷ αὖτις ὀπυίοιτο πρὸ τῶ ἐνιαυτῶ, non seulement parce que la forme dorienne est πρᾶτος et non πρῶτος, comme il le fait observer, mais surtout parce que dans notre inscription le verbe ὀπυίειν s'emploie constamment au moyen quand il s'agit de la femme, et à l'actif en parlant de l'homme (par exemple VIII, 22 : αἰ λείοντος ὀπυίεν ᾧ ἔδωκαν μὴ λείοι ὀπυιέθαι). Or ici c'est de la femme qu'il s'agit. Quant à traduire avec M. Bücheler : « *Falls aber demselben abermals er sie ehelicht im Lauf des ersten Jahres* » en prenant pour sujet de la phrase le mot πάστας « le maître », sous-entendu, c'est ne faire rien de moins qu'un contre-sens : 1° parce que ὀπυίειν signifie « épouser » et non « marier »; 2° parce que MM. Bücheler et Zitelmann reconnaissent eux-mêmes (p. 113) que le consentement du maître

n'est pas nécessaire pour le mariage de la colone, à plus forte raison ne peut-on pas dire « qu'il la marie »[1].

Le travail de M. Lewy ne se recommande pas seulement par quelques heureuses corrections de ce genre. Il faut signaler encore une disposition très claire du texte et de la traduction, placés en regard l'un de l'autre et se correspondant ligne par ligne; un index qui nous a paru complet et correct, puis la reproduction de deux courts fragments relatifs au dommage causé par des animaux, fragments qui ont été découverts au même endroit que la grande inscription et sont d'une date un peu plus récente. M. Comparetti les avait déjà édités; nous ne savons pourquoi M. Bücheler les a omis. En revanche le commentaire proprement dit de M. Lewy, placé sous forme de notes au bas des pages, nous a fait l'effet d'un travail trop abrégé et un peu hâtif. Au lieu d'y relever, avec une satisfaction qui n'est pas tout à fait exempte de pédantisme, les contre-sens commis par ses devanciers, M. Lewy aurait peut-être mieux fait d'y multiplier les rapprochements avec les textes de droit grec et romain, et d'approfondir davantage certaines parties de son sujet. Ce n'est pas un grand crime, à propos de l'article qui, dans le *causa liberalis*, tranche le doute en faveur de la liberté (I, 14), d'avoir oublié de citer un texte classique d'Aristote (*Prob.* XXIX, 12, p. 951 *a),* mais une lecture un peu plus attentive de notre inscription même aurait convaincu M. L. qu'il a fait fausse route en identifiant les mots ἡβίων *(pubes)* et δρομεὺς *(major* XXV *annis),* qu'il n'y a aucune contradiction entre l'article de notre loi sur la peine de l'adultère, ou plutôt sur le prix de la composition dû par le délinquant (II, 24) et le texte d'Elien (XII, 12) qui s'y rapporte, que l'explication qu'il a donnée (note 36) de ce principe : « L'enfant naturel de la femme colone appartient au maître du père de la colone » ne tient pas debout : au lieu d'y chercher ce motif bizarre « que le législateur a voulu empêcher l'encouragement donné par le maître à l'inconduite de sa servante en le privant du fruit de cette inconduite », il suffisait de remarquer que l'esclave femelle (ou plutôt la colone) est, comme la femme libre, sous la

1. Quant à la construction πρὸ τοῦ ἐνιαυτοῦ, comparez C. I. G. II 2556, l. 43 : Πρὸ ἀμερᾶν δέκα, et dans notre inscription même IX, 29 : ἐπιμολῆν αὐτῷ πρὸ τῶ ἐνιαυτῶ (texte douteux).

Voici encore quelques lectures de M. Lewy que nous signalerons comme préférables à celles de M. Bücheler :

II, 37 et 44, δολώσαθθαι (être victime d'un guet-apens) et non δουλώσαθθαι (être réduit en esclavage).

IV, 16, ἢ αὐτὸν μὴ ὀρῆ, αἰ ἀποθείη, etc. La pierre porte ὀρείαι, αἰ ἀποθείη, mais cette forme optative de ὁράω paraît inadmissible ; elle doit résulter d'une erreur du lapicide qui a écrit deux fois les lettres αι (Comp. VIII, 10 : ταιπαιπ). M. Desrousseaux veut bien nous dire qu'il se range à cette opinion. (Qu'il me soit permis de dire à cette occasion que les inadvertances de ce genre sont assez fréquentes dans notre inscription. L'orthographe τις, τέγανς pour τις, στέγανς rentre dans cette catégorie, et je ne puis voir qu'une simple coquille là où MM. Baunack et Bréal voient « une forme particulière du *sandhi*). »

garde de son père ou de ses frères: dès lors le législateur lui applique la règle *partus ventrem sequitur*. Cette différence essentielle avec le droit romain est une preuve de plus de la condition toute particulière de la classe des colons à Gortyne, qu'il faut bien se garder d'assimiler purement et simplement à des esclaves.

Peut-être a-t-il manqué à M. Lewy, pour l'exacte intelligence de ce passage et de plusieurs autres, une éducation juridique et une connaissance suffisante de la littérature du droit comparé. Ce sont précisément ces qualités qui donnent une valeur hors ligne au commentaire dont M. Zitelmann a fait suivre l'édition et la notice philologique de M. Bücheler. L'auteur est professeur de droit romain à l'université de Bonn; mais il paraît aussi familier avec le droit attique et les travaux modernes sur le droit comparé des peuples primitifs qu'avec les textes du Code et du Digeste. Il est, en outre, doué d'un sens juridique très sûr et très fin, et si l'on peut reprocher quelque chose à ses explications, à la fois abondantes et concises, c'est de pêcher parfois par un excès de subtilité, ou de laisser au lecteur le choix entre un trop grand nombre d'interprétations divergentes, de « systèmes », comme disent les jurisconsultes. Malgré cette réserve, nous croyons que les 140 pages que M. Z. a consacrées au droit civil de Gortyne, étudié successivement dans ses traits généraux et dans ses dispositions particulières, sont une contribution de premier ordre à la connaissance, si peu avancée encore, du droit grec; on pourra compléter ou rectifier ce travail sur quelques points de détail, lorsque des inspirations heureuses ou des découvertes inespérées auront achevé de combler toutes les lacunes du texte : on ne le refera pas [1].

---

1. Il serait hors de propos d'indiquer ici tous les points sur lesquels le commentaire de MM. B. et Z, ne m'a pas entièrement satisfait. Voici seulement quelques notes que j'ai transcrites en marge.

P. 14. Est-il bien exact que le verbe μολεῖν, *litigari*, ait quelque chose à faire avec le latin *mulcta* et surtout avec le héros crétois Molos ?

P. 19 (II, 17 de l'inscription) ἀκεύοντος καδεστᾶ (il s'agit de la séduction d'une fille libre) : ἀκεύοντος pour ἀκούοντος, dit Bücheler, parce que de pareils délits s'apprennent plutôt par ouï-dire que *de visu*. Mais alors qu'est-ce que ce μαῖτυς dont il est question dans la même phrase ?

P. 25 (V, 5) αἰ ὅκ' me paraît inintelligible : le relatif n'étant suivi d'aucun verbe. Ne faut-il pas plutôt ᾇ ὅκ', le mot ᾇ étant pris dans le sens de « depuis » (latin *ex quo*)? Comparez VI. 15 et IX, 15, ᾇ τάδε τὰ γράμματα ἔγραπται s'opposant à τῶν δὲ πρόθθα μὴ ἔνδικον ἦμην.

P. 29 (VI, 55), ὁ ἐκειθεροτον est un rébus. Je propose non sans hésitation οἰκοθεράπων, mot formé comme οἰκοδεσπότης.

P. 164. « Quand l'adopté meurt sans descendants, les collatéraux de l'adoptant reprennent sa fortune. » M. Zitelmann en conclut que, de même qu'à Athènes, l'adopté ne peut pas lui-même adopter. Cette conclusion ne me paraît pas plus légitime que celle qu'on pourrait tirer de la disposition identique du Code civil (art. 351). Tout ce qui résulte du texte, c'est que les biens que l'adopté a recueillis dans la succession de l'adoptant ne pourraient être transmis à son propre fils adoptif; mais il en serait autrement de ses acquêts personnels, et, selon toute probabilité, des *sacra*.

Reste à parler des traductions mêmes qui sont ou devraient être la pièce de résistance de nos deux publications. Malheureusement nous avons peu de bien à en dire. M. Lewy nous prévient loyalement « que sa traduction ne s'attache qu'à la fidélité littérale et qu'il a dédaigné l'élégance »; de son côté, M. Bücheler « n'a voulu que serrer le texte afin d'en faciliter l'intelligence aux non-philologues. » C'est parler d'or; seulement M. Lewy, à force de dédaigner l'élégance, a sacrifié la clarté et la correction, et M. Bücheler, sous prétexte de « faciliter l'intelligence », aboutit en réalité à une sorte de « petit nègre » que les « philologues » eux-mêmes ne parviendront à déchiffrer qu'en recourant au texte grec placé en regard. Pour prouver que nous n'exagérons pas, citons une phrase, une seule, de la version de M. Bücheler, qui n'est pas parmi les plus bizarres. Il s'agit du mariage des filles *épiclères* (πατρωῶχοι) (VII, 35) « *Wenn aber der Rennbahn untheilhaftig der Eheberechtigte erwachsen die erwachsene nicht will ehelichen, so soll bei der Erbtochter stehen das ganze Vermögen und die Frucht, bis er ehelicht.* » (Le sens est : Si le parent qui a droit à la main de la fille épiclère est pubère, mais mineur, elle-même nubile, et qu'il refuse de l'épouser, elle aura droit à toute la fortune et aux fruits jusqu'à ce qu'il l'épouse). Nous affirmons hardiment qu'un pareil galimatias, qui n'est allemand en aucune langue, ne peut servir de rien ni aux philologues, ni aux non-philologues. A tant que donner une traduction, il eût fallu prendre pour modèle celle de M. Dareste qui, là où il ne s'est pas trompé sur le sens, concilie de la façon la plus heureuse l'exactitude et la clarté. Ce sont là les deux qualités fondamentales, indispensables dans la traduction d'un texte épigraphique difficile, et nous regrettons sincèrement que MM. Lewy et Bücheler, qui nous ont donné de si excellentes choses, aient un peu défiguré leurs publications par ces décalques informes, rébarbatifs et surtout inutiles.

Théodore REINACH.

---

196. — **Études sur François premier,** roi de France, sur sa vie privée et son règne, par Paulin PARIS, publiées d'après le manuscrit de l'auteur et accompagnées d'une préface, par Gaston PARIS, de l'Institut. Paris, Léon Techener, 1885, 2 vol. in-8 de IX-251 et 372 p. Prix des deux volumes : 16 fr.

Je vais oublier, un moment, que Paulin Paris a été un de mes plus vénérés maîtres et de mes meilleurs amis, que M. Gaston Paris est un de mes confrères préférés, qu'il est, en outre, un des directeurs de cette Revue. Je parlerai des *Études sur François Ier* comme si le père et le fils m'étaient aussi indifférents qu'ils me seront chers à jamais.

Racontons d'abord, d'après la *Préface* de M. G. P., l'histoire du livre. L'analyse et l'appréciation viendront après.

En 1879, M. Léon Techener mit à la disposition de P. P. un manus-

crit appelé par ce dernier *Portefeuille de François Ier* et que d'autres, avant lui, avaient moins exactement désigné sous le titre de *Poésies de François Ier*, car tous les vers n'y sont pas de ce prince. P. P. consacra, dans le *Bulletin du Bibliophile* de janvier-février et de juillet 1880, une notice étendue à ce recueil, dont il existe au moins six exemplaires, un notamment à la Bibliothèque nationale [1]. « Ce travail, dit M. G. P. (p. I) lui remit en mémoire un projet qu'il avait eu bien longtemps auparavant, et auquel il se reprit avec l'ardeur qu'il a toujours portée dans toutes ses études, et qu'il avait gardée aussi vive dans l'âge le plus avancé. L'amour de la vieille France, le sentiment reconnaissant des gloires de la royauté, le mécontentement que lui causaient les jugements tranchants et superficiels dont notre histoire est trop souvent l'objet, la passion pour ce qui lui semblait être la vérité, l'animèrent dans l'exécution de cette œuvre, qu'il n'abandonna pas depuis le jour où il l'avait commencée jusqu'à celui où le mal fit tomber la plume de ses mains ». Ceci est littéralement exact : P. P. mourut le 13 février 1881, et, l'avant-veille de son décès, rassemblant toutes ses forces, il acheva la traduction de l'importante dépêche de Marino Cavalli qui termine l'ouvrage. « Ce fut assurément pour lui », ajoute M. G. P. (p. II), « une consolation de penser que le livre dans lequel il avait mis tant de lui-même, et où il avait rendu à l'équité historique et à l'intelligence de notre passé national un si éminent service, pourrait voir le jour après sa mort ».

Ce livre — l'auteur de la *Préface* l'a déjà dit — avait été conçu bien longtemps avant d'être commencé. C'est en 1832, après la lecture du drame *Le Roi s'amuse*, que P. P., sous l'impression d'une indignation généreuse, résolut d'opposer un travail sérieux et loyal à « cette caricature passionnée d'un des règnes les plus brillants qu'ait vus la France ». Interrogeant avec ardeur les livres et les manuscrits du XVIe siècle, il recueillit dès lors tout ce qui pouvait « mettre dans leur vrai jour quelques-uns des traits de l'histoire de François Ier qui lui semblaient le plus cruellement travestis ». Puis d'autres travaux le détournèrent et l'absorbèrent pendant près d'une cinquantaine d'années [2]. La lecture du manuscrit communiqué par M. Techener raviva, dit M. G. P. (p. III), « son intérêt pour l'époque de François Ier qui, en 1879, lui

1. F. Fr. 2372. C'est de ce manuscrit que Champollion tira en grande partie sa publication de 1847 (Paris, in-4°) : *Poésies du roi François Ier, de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, de Marguerite, reine de Navarre, et correspondance intime du Roi avec Diane de Poitiers et plusieurs autres dames de la cour*. Voir sur les diverses transcriptions connues de ces poésies les pages 132-134 du tome I des *Études*.

2. Voir l'énumération de tous ces travaux dans les notices écrites par M. G. P. pour la *Romania* (1882) et pour l'*Histoire littéraire de la France* (en tête du tome XXIX, 1885). Voir encore la notice de M. H. Wallon publiée dans le tome II de ses *Éloges académiques* (1882). J'avais devancé ces éminents critiques dans le *Bulletin du Bibliophile* de mars-avril 1881.

semblait-il, n'était guère mieux connue qu'en 1882. La lecture des chapitres qui s'y rapportent dans l'*Histoire de France* de Michelet ne fit qu'augmenter son désir de combattre des assertions et des hypothèses présentées avec tant d'audace, de malveillance et de maladive fantaisie; il fouilla ses papiers, y retrouva ses anciens matériaux, y joignit quelques nouvelles pièces, et tout d'un jet, en quelques mois, il écrivit l'ouvrage qui devait être le charme de ses derniers jours et qui ne sera sans doute pas un des moindres titres de sa réputation littéraire ».

M. G. P. a revu avec un soin pieux le manuscrit de son père, collationnant toutes les citations, supprimant les légères négligences inséparables d'un travail auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main, mais se gardant de modifier en quoi que ce soit la pensée et le langage de l'historien.

L'ouvrage n'est point un tableau complet du règne de François Ier : c'est une série d'études divisées en neuf chapitres sur quelques points de la vie privée et politique de ce prince. Ces points sont les suivants : *Enfance et éducation de François Ier; Premières amours de François Ier; François Ier et Marie d'Angleterre; Louise de Savoie et Semblançay; Le Connétable de Bourbon; La duchesse d'Etampes; Maladie et mort de François Ier*. Ajoutons-y une fort remarquable introduction où l'auteur exprime (p. 1-25) son jugement sur les principaux écrivains d'autrefois qui ont été les détracteurs de celui que d'une voix unanime ses contemporains avaient proclamé le Grand Roi, le Restaurateur des lettres, des arts et des sciences, et auquel les historiens étrangers avaient rendu le plus éclatant hommage. Ces écrivains aveuglément hostiles [1] sont, d'abord, deux familiers de la maison de Montpensier, deux apologistes à tout prix du connétable de Bourbon, François Beaucaire de Peguillon, lequel écrivit, quarante ans après la mort de François Ier, les *Rerum gallicarum commentaria,* qui embrassent l'histoire d'un siècle (1464-1562) [2], et un autre Bourbonnais, Antoine de

1. Voir (p. 1-2) de judicieuses considérations sur la difficulté de reconnaître la vérité historique au milieu des nuages accumulés autour d'elle par les passions religieuses et politiques du XVIe siècle.

2. Reproduisons un vif et heureux passage sur le gros volume du protégé du Connétable (p. 4-5) : « Dans le récit des deux règnes de Charles VIII et Louis XII, Beaucaire s'est contenté de suivre Gaguin, Paul Émile et Paul Jove; mais, à compter de François Ier, il vole de ses propres ailes, et l'histoire dégénère aussitôt en factum. L'avocat déclaré des Montpensier ne recule devant aucune invention, ne se défend d'aucune invective : jamais la vérité ne fut sacrifiée plus insolemment à l'esprit de parti. Toute la vie de François Ier n'est plus partagée qu'entre les plaisirs de l'amour et ceux de la chasse; aucun souci des affaires publiques; la direction en est abandonnée à la plus coupable des mères, aux plus indignes des maîtresses. Le chancelier du Prat est le plus malfaisant des bipèdes, *bipedum omnium nequissimus*. Là se trouve pour la première fois insinué, en France, sous la réserve d'une conjecture, que Louise de Savoie était devenue l'implacable ennemie du Connétable parce que ce prince (à peine âgé de treize ans) lui avait inspiré une passion qu'il n'avait pas partagée. La fable de ces amours devait faire, après Beaucaire, bien du chemin ».

Laval, capitaine du château de Moulins et intendant du duc Henri de Montpensier, dont le livre intitulé : *Desseins de professions nobles et publiques*, a été imprimé à Paris en 1605 et en 1612 [1]. De ces accusateurs posthumes rapprochons le très suspect Brantôme, un obscur médecin de la petite ville d'Uzerche en Limousin, nommé Guyon, sieur de la Nauve, l'auteur de *Diverses leçons*, enfin Varillas, le roi des menteurs [2]. P. P. a bien le droit, après cela, de résumer ainsi ce que l'on doit penser de la valeur des témoignages invoqués contre François Ier (p. 11) : « Tels ont été les garants assez peu recommandables, on en conviendra, de tout ce qu'on a complaisamment accumulé contre la mémoire de François Ier. Ce qui manquait dans Beaucaire, on l'a trouvé dans Laval, dans Brantôme, dans le Limousin Guyon et dans Varillas. Cependant personne n'avait pu découvrir, dans les documents contemporains, chroniques, journaux, lettres publiques ou privées, relations diplomatiques, romans et poésies, une seule ligne à l'appui de tant d'allégations intéressées ou romanesques, pour la première fois hasardées un demi-siècle ou plus d'un siècle après la mort de tous ceux dont elles déshonoraient la mémoire ».

Je tiens à citer encore quelques lignes où se déroulent à la fois l'éloge de François Ier et le programme de l'auteur (p. 19-20) : « Tout l'échafaudage de médisances et de calomnies que les défenseurs du connétable, les conteurs et les romanciers ont dressé contre la mémoire de ce grand roi, je me propose de le renverser. J'en ai découvert les fondements et j'en ai reconnu la singulière fragilité. Ceux qui l'avaient dressé nous ont dérobé l'éclat d'une des grandes époques de notre histoire. Ils ont masqué la véritable figure d'un roi loyal, éclairé, clément, spirituel, type du caractère français; réformateur de la justice, fondateur du Havre, de Cherbourg, de Vitry-le-François, et, dans un autre ordre d'idées, du collège de France; digne autant que Louis XIV de la reconnaissance des savants, des écrivains, des artistes, qu'il attirait en France ou qu'il pensionnait à l'étranger. Je ne toucherai pas aux événements généraux de son règne; je ne m'arrêterai pas sans nécessité sur les succès et les revers entremêlés d'une guerre pour ainsi dire incessante. Je laisserai dans l'ombre le Milanais pris et perdu, repris et reperdu ; les

1. Laval a ménagé le roi François plus que n'avait fait Beaucaire, mais aux dépens de Louise de Savoie. Il a inséré dans son livre le *Journal du sieur de Marillac*, secrétaire du Connétable, et il a joint aux allégations de ce chroniqueur à gages (p. 8) « de prétendus *on dit*, qu'il a bien l'air de dire le premier et des révélations qu'il a recueillies, vers 1600, de personnes de l'un et de l'autre sexe qu'il se garde de nommer ».

2. Reconnaissons-le pourtant, dit P. P. (p. 11) : « Ce n'est pas dans une intention intéressée que Varillas s'est permis, à cent cinquante ans de distance, de nous révéler les anecdotes secrètes du règne de François Ier : c'est uniquement par mauvais goût et par esprit romanesque; il a cru que la trop grande sévérité de l'histoire devait être tempérée par d'agréables broderies, et il l'en a couverte

Pour orner son éclat et non pour le cacher. »

frontières de France trois fois envahies de tous les côtés par les armées combinées de l'Espagne et de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Pays-Bas; armées trois fois refoulées au-delà des Pyrénées, de la Moselle et de l'Escaut, grâce à la sagesse des plans tracés par le Roi, grâce à sa présence au milieu des grands hommes de guerre que lui seul, et non sa mère ou ses maîtresses, avait su distinguer ou former : les maréchaux de Lautrec et de La Palice, le connétable Anne de Montmorency, le fameux Louis de La Trémouille, François et Claude de Guise, Charles de Vendôme, Guillaume et Martin Du Bellay, celui enfin qu'il avait choisi pour être armé par lui chevalier le lendemain de Marignan, Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Non, je ne dirai rien de tout cela : j'entends ne m'attacher qu'aux imputations calomnieuses et mensonsongères qui pèsent encore aujourd'hui sur la grande mémoire de François Ier, et je ferai tous mes efforts pour n'être pas victorieusement démenti. »

Les moyens de contrôle n'ont pas manqué au consciencieux autant que sagace investigateur; il s'est servi des graves et sincères mémoires des deux frères Guillaume et Martin Du Bellay, des récits d'un historien contemporain, « qui mériterait d'être consulté plus souvent et plus utilement », Arnoul le Ferron[1], mort en 1563, des livres d'illustres écrivains étrangers tels que François Guichardin, Paul Jove, Jean Sleidan, de la *Chronique du Roy François Ier*, mise au jour par M. G. Guiffrey, du *Journal d'un bourgeois de Paris*, « dont nous devons la publication à un habile et savant critique, M. Ludovic Lalanne », du mémorial trop concis de Louise de Savoie, des Mémoires de Fleuranges, de Carloix, « des précieux commentaires de Blaise de Monluc », de l'*Histoire de notre temps* de Guillaume Paradin, des innombrables lettres du Roi, de sa mère, de ses maîtresses et de ses ministres conservées dans le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale; des procès de Semblançay et du connétable de Bourbon, de la correspondance de Corneille Agrippa; des poésies diverses de Macrin, Nicolas Bourbon, Sainte-Marthe, Saint-Gelais, Marot, Joachim Du Bellay; des lettres, contes et poésies de la reine de Navarre; des relations diverses des ambassadeurs; surtout des pièces qui forment le *Portefeuille de François Ier*, et où se trouvent, auprès des vers du Roi, les épitres de Louise de Savoie, de Marguerite d'Alençon, de Françoise de Foix et d'Anne d'Heilly, « les deux seules femmes que François Ier ait tendrement aimées », épitres « dont jusqu'à

---

1. Le véritable nom de ce conseiller au parlement de Bordeaux est Arnauld de Ferron. J'ai beaucoup étudié l'ouvrage de ce *voisin* et il m'a paru des plus recommandables. Je suis heureux de constater que P. P. ne le juge pas moins favorablement que moi. Voici comment il en parle encore (p. 21) : « Sa continuation de l'historien Paul Emile embrasse les règnes de Charles VIII, Louis XII et François Ier, et forme une relation complète, impartiale et des plus judicieuses. Je n'ai pas surpris une seule fois cet estimable auteur en délit de mauvaise foi ou d'appréciation intéressée. Le Ferron a le cœur vraiment français... » Ailleurs (p. 77) P. P. l'appelle « l'excellent historien »; il le cite, du reste, en plus de vingt endroits.

présent les historiens n'ont tiré aucun parti et qui jettent un nouveau jour, des plus favorables, sur le caractère, les qualités d'esprit et de cœur du roi et de ses chères correspondantes. »

Le chapitre 1er est une complète et décisive réhabilitation de Louise de Savoie qui, loin d'avoir dépravé son fils par l'éducation qu'elle lui donna, fut une mère prudente et dévouée, une mère accomplie, et qui, à cet égard comme en ce qui concerne le culte des beaux manuscrits [1], se montra toujours digne de sa modeste et gracieuse devise : *libris et liberis*, mes livres et mes enfants. P. P. prouve que si la mère fut irréprochable, la femme a été indécemment calomniée, ce que Beaucaire et Brantôme ont, de 1580 à 1600, raconté de ses dispositions galantes étant démenti par tous les documents contemporains.

Le récit des premières amours de François Ier (chapitre II) est un charmant tableau de genre. Les délicates pages qui roulent sur les printanières amourettes du futur ami de tant de jolies femmes, sont au nombre de celles qui justifient le mieux l'éloge fait par M. G. P. (p. VIII) de « la fraîcheur d'impression », du « naturel du style », de « la grâce d'esprit », que l'on retrouve avec un joyeux étonnement dans un livre écrit par un homme presque octogénaire. Signalons une des piquantes rectifications de l'apologiste de François Ier. Répondant à ceux qui ont aigrement reproché au gendre de Louis XII sa froideur conjugale, le honteux abandon dans lequel il aurait laissé la princesse sa femme, il s'exprime ainsi (p. 80) : « Claude aurait pu protester en montrant les nombreux enfants qu'elle avait successivement et d'année en année donnés au Roi. Mariée le 13 mai 1514, à l'âge de quinze ans, elle les avait eus en moins de neuf ans de mariage, dans l'ordre suivant... » A la suite de l'énumération des sept enfants nés de 1515 à 1523 vient cette plaisante remarque : « Voilà, on en conviendra, une épouse étrangement négligée. »

Dans le chapitre III, l'auteur établit à la fois finement et fortement que François Ier, alors duc d'Angoulême, chargé par Louis XII d'aller à la rencontre de Marie d'Angleterre, n'a pas le moins du monde voulu séduire en chemin la jeune fiancée de celui que Louise de Savoie appelle pittoresquement le « fort antique et débile roi Louis XII », et il conclut ainsi (p. 90) : « Voilà sur cet épisode historique la vérité, telle que nous l'ont fait connaître les témoins les mieux informés, Fleuranges, Du Bellay, Louise de Savoie. Que maintenant le lecteur décide s'il faut préférer à ces trois relations ce qu'a raconté quatre-vingts ans plus tard Brantôme, le moins scrupuleux des conteurs, dans le plus saugrenu de ses livres [2]. »

---

1. Voir (p. 38-39) de curieux détails sur les manuscrits exécutés à la demande de Louise de Savoie, ou simplement recueillis par cette princesse, qui sont conservés à la Bibliothèque nationale.

2. P. P. dit un peu plus loin (p. 92-93) : « Autant un pareil trait était indigne de l'histoire, autant il devait affriander Varillas. Il trouva le moyen d'y ajouter, çà et là, quelques ornements. Il n'est guère possible d'entasser plus d'inventions imper-

Non moins attachants, non moins victorieux sont les chapitres sur *Louise de Savoie, le maréchal de Gié et l'évêque de Liège*, sur *Mme de Chateaubriand*, sur *Louise de Savoie et Semblançay*. On n'osera plus dire désormais que la mère de François Ier abandonna le maréchal de Gié accusé du crime de lèse-majesté; que, par sa conduite à l'égard d'Érard de La Marck, évêque de Liège, elle fut une des causes de la guerre qui, durant plus d'un demi-siècle, devait désoler l'Europe entière, que Semblançay fut l'innocent objet de sa haine; enfin que Mme de Chateaubriant mourut victime des jalouses fureurs de son mari, Jean de Montmorency-Laval [1].

Le second volume se compose de trois chapitres seulement, mais un de ces chapitres, consacré au connétable de Bourbon, en remplit plus de la moitié (203 pages). C'est, comme l'a dit M. G. P. (p. VIII) « un morceau capital d'histoire sévère et documentaire ». L'écrivain qui, dans d'autres chapitres, a prodigué des trésors de verve et d'esprit, se livre, dans celui-ci, à la plus sérieuse, comme à la plus convaincante discussion. Aux moqueuses et amusantes saillies succèdent les pressants et solides arguments P. P. avait promis de parler du « lamentable épisode du connétable de Bourbon » comme s'il était « le premier des écrivains postérieurs au règne de François Ier qui eut à le raconter. » Il a tenu son engagement, n'oubliant rien de ce qu'en ont dit les chroniques, les relations, les lettres contemporaines, les documents diplomatiques, en un mot toutes les sources d'instruction répandues dans les écrits de la première moitié du XVIe siècle. » Il a ensuite rapproché ce que lui ont appris les contemporains « de ce que les historiens et les critiques de la fin du XVIe siècle et du XVIIe auront ajouté aux documents originaux. » La notice sur le connétable de Bourbon est complète et vraiment faite de main de maître. On y voit clairement que l'amour de Louise de Sa-

tinentes. Mais enfin, on peut admettre qu'un conteur grivois les ait débitées, qu'un romancier les ait enjolivées : ce qui confond, c'est que des écrivains sérieux leur aient accordé la foi qu'ils refusaient à des historiens tels que Du Bellay et Fleuranges. Et ces deux témoins eussent-ils fait défaut, était-il encore permis de tenir compte de pareilles sornettes? »

1. Non-seulement ce prétendu Barbe-bleue ne tua pas sa trop légère femme, qui mourut de mort naturelle (16 octobre 1537), mais encore il ne la battit pas. Génin, ne comprenant pas la vieille expression *user de main mise*, qui signifiait reprendre son bien, a cru que cela voulait dire : mettre la main sur la figure de quelqu'un. Cette méprise en a enfanté beaucoup d'autres qui n'ont fait que croître et embellir. Voir notamment l'*Histoire de France* de Michelet. P. P. n'a pas cité à propos de Mme de Châteaubriant, un travail de son devancier Hévin, avocat de Rennes, qui a soutenu que Françoise de Foix ne fut pas assassinée par son mari, et démonstration beaucoup plus difficile, qu'elle ne fut point la maîtresse du roi. Ce travail, ou, pour mieux dire, ce plaidoyer est mentionné dans une notice sur la *comtesse de Chateaubriant* par Paul Lacroix, lequel regarde la vengeance de l'époux trahi comme au moins probable (*Curiosités de l'histoire de France*, 2e série, Paris, 1858, p. 153). Voir, au sujet de quelques autres omissions, les explications présentées par M. G. P. (p. III-IV).

voie pour le connétable est apocryphe et que cette princesse ne doit porter aucune responsabilité en ce qui regarde le procès et la défection de Montpensier, duc de Bourbon, le plus effréné des ambitieux. P. P. doit être à jamais loué d'avoir si bien rétabli une page d'histoire aussi importante et aussi défigurée [1].

Les deux derniers chapitres (*La duchesse d'Étampes* et *Maladie et mort de François Ier*) abondent en intéressantes et sûres rectifications. P. P. démontre successivement que la part accordée à la duchesse d'Étampes (Anne de Pisseleu, fille de Guillaume de Pisseleu, seigneur d'Heilly, d'où le nom de Mlle d'Heilly qu'elle porta jusqu'à son mariage) que la part, dis-je, accordée à la duchesse d'Étampes par les historiographes et les romanciers, dans la conduite des affaires et dans la distribution des faveurs royales, est, à très peu d'exceptions près, de pure invention; qu'elle ne trahit pas la France au profit de Charles-Quint, d'abord dans la guerre de 1541, puis dans celle de 1543; enfin qu'elle n'a pas, vers la fin de sa vie, fait cause commune avec les Réformés [2].

1. « Comment s'est-il fait », ajoute P. P. (p. 193), « que dans les trois siècles suivants il ne se soit pas rencontré un seul écrivain, un seul critique, un seul historien qui ait reconnu la source corrompue de cette apologie tardive [du connétable]? Comment personne, que je sache, n'a-t-il remarqué que Le Ferron, vers 1560 [ailleurs, p. 76, P. P. dit en 1556. J'ai sous les yeux la première édition : *Arnoldi, Ferroni Burdigalensis, regii consiliarii, de rebus gestis Gallorum libri IX. Parisiis, apud Vascosanum*. M. D. L. petit in-8°], se demandait encore où un étranger, Baarland [Adrien Van Baarland, historien flamand, auteur de : *Chronologia brevis ab orbe condito ad annum 1532*] avait pu trouver à la conspiration de Bourbon une cause que n'avait soupçonnée aucun écrivain français, dont on ne découvrait le moindre indice dans aucun document, chronique, journal, lettre publique ou privée, prose ou poésie sérieuse ou satirique?

2. P. P., racontant l'historiette du séduisant diamant que Charles-Quint aurait, par une habile maladresse, laissé tomber devant la duchesse d'Étampes, pour avoir l'occasion de le lui offrir, dit (p. 290) : « De ce récit de Dupleix (*Histoire de France*, t. III, 1627), dont nous ignorons la source, Varillas a tiré son parti ordinaire... » Dupleix a dû prendre son récit dans le livre posthume de Florimond de Raymond, *La naissance, progrez et décadence de l'hérésie de ce siècle*, 1605, in-4°, p. 348). Voir ce que j'ai déjà dit sur ce point dans le compte-rendu de l'ouvrage du baron A. de Ruble sur *le mariage de Jeanne d'Albret* (*Revue critique* du 1er septembre 1877, p. 122, note I.) C'est probablement une faute d'impression qui fait dire à P. P. (t. II, p. 316) que F. de Raimond accusait, *en 1602*, la duchesse d'Étampes de trop de tolérance à l'égard des hérétiques, car cet historien était mort le 17 novembre 1601 (*Essai sur la vie et les ouvrages de Florimond de Raymond*, 1867, p. 40). N'oublions pas de noter que P. P. corrige ainsi (p. 207) une erreur d'un de nos plus précieux recueils : « Charles de Pisseleu, d'abord évêque de Mende, puis évêque de Condom, mort en 1564, était l'oncle et non pas le frère d'Anne de Pisseleu, comme tous l'ont répété, même la *Gallia Christiana* » P. P. a reproduit (p. 416) une lettre de la duchesse d'Étampes à Robert de Gontaud, successeur de Charles de Pisseleu sur le siège de Condom. J'avais déjà inséré cette lettre, qui est du 5 janvier 1564, dans la *Revue de Gascogne* (1879, t. XX, p. 238-240). J'avais rappelé, à cette occasion, que M. Charles Paillard (*Voyage dans les Pays-Bas et maladie d'Eléonore d'Autriche, femme de François Ier*, Bruxelles 1879) avait pris le parti de la duchesse d'Étampes contre ceux qui l'accusaient d'avoir sacrifié son pays à Charles-Quint.

C'est surtout Louis Guyon, sieur de la Nanche, déjà cité, qui fait les frais du chapitre sur la maladie et la mort de François Ier. De quel pétillement d'épigrammes est accompagnée la discussion du fabuleux récit du médecin d'Uzerche nous montrant François Ier consumé par un mal incurable, résultat indirect de la vengeance d'un mari trompé [1] ! Et avec quel juvénile entrain il s'escrime contre ceux qui ont développé l'odieuse légende, notamment contre Mézeray qui le premier a mis en avant la *belle Ferronière!*

Mes citations ont déjà loué le fond et la forme du livre de P. Paris plus que ne le feraient les plus belles phrases du monde. J'y joindrai, en les adoptant, les considérations présentées en ces termes par M. G. Paris (p. VII) : « Ce sera un honneur pour mon père que d'avoir tracé à l'histoire, pour le règne de François Ier, la voie dans laquelle elle doit marcher, en ne tenant compte que des témoignages contemporains, et en pesant la valeur de chacun d'eux. Les résultats si intéressants auxquels il est arrivé pour la plupart des points qu'il a touchés, doivent, il me semble, exciter le zèle et l'ardeur de quelques jeunes amis des études historiques. Combien en effet ces points sont peu de chose si on les compare à l'ensemble du règne! Une véritable *Histoire de François Ier*, où ce règne serait étudié sous tous ses aspects, à l'aide des pièces authentiques et de tous les témoignages contemporains, français et étrangers, soigneusement comparés et contrôlés, où il serait exposé avec sympathie, peint avec la vérité humaine et pittoresque que tant de documents permettent d'atteindre, apprécié dans son incomparable importance historique, sociale, religieuse, artistique et littéraire : quel sujet plus magnifique et plus tentant pour un écrivain français animé du double amour du pays et de la vérité? Espérons que cet écrivain ne se fera pas trop attendre, et ne doutons pas qu'il ne considère comme son premier devoir de remercier celui qui lui aura servi de précurseur [2]. »

T. DE L.

---

1. Puisque nous en sommes aux médecins, disons que P. P. n'a pas connu une plaquette du Dr Cullérier, chirurgien à l'hôpital du Midi, intitulée : *De quelle maladie est mort François Ier* (Paris, V. Masson, 1856). Le Dr Cullérier est un allié pour P. P. contre le Dr Guyon.

2. L'excellent conseil donné ici au sujet d'une *Histoire de François Ier*, je voudrais bien le donner à quelqu'un de nos jeunes lecteurs, espoir de l'avenir, au sujet d'une *Histoire de Louis XI*. Quel magnifique sujet à traiter, non moins neuf qu'important! Combien d'autres travaux il y aurait à demander aux *jeunes!* Je signale, entre tous ces désirables travaux, un *Art de vérifier les dates* exclusivement appliqué à la France, avec les itinéraires de tous nos rois, avec l'indication de l'époque de la naissance et de la mort de tous nos hommes célèbres, de l'année de publication de tous nos livres dignes d'attention en quelque genre que ce soit, etc.

197. — **Les historiens fantaisistes.** M. Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire. Deuxième partie. La pacification de l'Ouest, la machine infernale du 3 nivose an IX, d'après les documents inédits, par M. le comte de Martel. Paris, Dentu, 1885. In-8, v et 430 p. 5 francs.

M. de Martel poursuit sa campagne impitoyable contre l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers. On ne peut que s'en féliciter, car M. de M. rectifie quelques d'erreurs commises par l' « historien national » et nous apporte de nombreux documents inédits sur plus d'une question obscure.

I. *La pacification de l'Ouest.* Aidé des dépêches d'Hédouville, de Berthier, de Clarke, de Brune, de Dupont et des lettres de Mme Turpin de Crissé, de d'Autichamp, de Chatillon, de Bourmont, de Frotté et de l'abbé Bernier, M. de M. donne un résumé des négociations très compliquées qui précédèrent la pacification de l'Ouest. Il insiste particulièrement sur le rôle de Hyde de Neuville, qui travaillait à organiser contre le premier consul un coup de main dirigé par le chevalier Joubert, et qui était alors bien plus téméraire, bien plus imprudent et plus léger que ne le soupçonne M. Thiers. Il montre que l'abbé Bernier exerçait fort peu d'influence sur les chouans qui se défiaient de lui et le savaient dévoré d'ambition, qu'il n'agit activement qu'à partir du mois de janvier 1800, et que l'ex-curé de Saint-Laud n'avait pas l'importance que lui assigne M. Thiers. Il prouve que le principal agent de la pacification fut Mme Turpin de Crissé, dont M. Thiers ne semble même pas connaître le nom. Il explique le caractère véritable de Georges Cadoudal que M. Thiers n'a pas compris; c'était un paysan breton, audacieux dans l'action, mais en même temps cauteleux et madré; ce n'était pas, comme dit M. Thiers, un farouche soldat de la guerre civile; il ne repoussa pas les offres de Bonaparte, il parut un instant décidé à servir dans les corps francs qu'organisait le premier consul.

II. *La machine infernale.* M. de M. éclaircit cet épisode d'après les documents du *Record Office* et des archives françaises; son opinion sur cette affaire est aussi certaine que s'il l'avait instruite lui-même sur des rapports écrits (p. 251). Mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer les intrigues que nous raconte M. de M., intrigues si étranges, dit-il, qu'il serait impossible de les soupçonner, s'il n'existait pas encore des preuves écrites de la main même de ceux qui y prirent part (p. 324). Contentons-nous de signaler les principales inexactitudes de M. Thiers dans le récit de l'affaire de la machine infernale, en abrégeant la démonstration de M. de Martel. Georges « regorgeait d'argent »; il n'en avait pas. Georges n'avait que « deux agents »; il en avait quatre, Limoëlan, Saint-Réjant, Lahaye Saint-Hilaire et Joyau. Fouché les « faisait observer avec soin »; il n'avait même pas leur signalement exact. « Ils choisirent la rue Saint-Nicaise qui aboutissait du Carrousel à la rue Richelieu »; la rue Nicaise, comme on la nommait, commençait au Louvre et finissait rue Saint-Honoré. « Les grenadiers suivaient la voi-

ture au lieu de la précéder »; ils la précédaient. « Elle arriva dans le passage étroit de la rue Saint-Nicaise »; elle était alors rue de Malte [1]. « La violence de l'explosion avait fait disparaître presque tous les instruments du forfait. Cependant il subsistait quelques vestiges de la charrette et du cheval. On rapprocha ces vestiges, on en composa un signalement »; il eût été bien difficile de composer ce signalement, mais les rapports assurent que la jument attelée à la charrette avait eu l'arrière-train brûlé ou emporté, et que l'avant-train avait peu souffert. « Le premier propriétaire du cheval le reconnut parfaitement et désigna un marchand grainetier auquel il l'avait vendu »; non pas, le grainetier Lambel et le maréchal-ferrant Legros reconnurent et la jument et la charrette, Lambel avait acheté la jument cinq ans auparavant à un maquignon dont il ne savait pas le nom, mais qui demeurait rue Bleue. « Ce marchand grainetier, appelé, déclara qu'il avait revendu le cheval à deux marchands forains »; Lambel n'avait eu de rapport qu'avec Carbon et lui avait vendu un boisseau de pois et un boisseau de lentilles qui furent trouvés chez la sœur de Carbon. « Fouché, croyant que les vrais auteurs étaient des chouans, se hâta d'envoyer un émissaire auprès de Georges, pour obtenir des informations sur Carbon, Saint-Réjant et Limoëlan »; mais Fouché n'apprit rien, Carbon ayant servi dans le Maine, et non dans le Morbihan, et ce fut le général Girardon, qui commandait en Maine-et-Loire, qui envoya les renseignements; Carbon, disait-il, avait demeuré rue et porte Martin, chez un marchand de vins appelé Chevalier; on alla rue Saint-Martin et on trouva la sœur de Carbon, et chez elle, un baril de poudre, des blouses bleues et les deux boisseaux de pois et de lentilles. « Fouché apprit par les agents envoyés près de Georges que Carbon avait des sœurs à Paris »; on vient de voir que Carbon n'avait qu'une sœur mariée à Paris, la femme Vallon, et quant aux agents de Fouché, Georges les fit arrêter dès leur arrivée dans le Morbihan. « La police s'y rendit et obtint de la plus jeune sœur de Carbon la révélation du nouveau logement dans lequel il était allé se cacher »; la femme Vallon déclara qu'elle n'avait pas vu son frère depuis deux mois et qu'il était hors de Paris; mais Carbon eut l'imprudence de venir la voir dans la soirée du 8 janvier et de se faire

1. Il fallait, pour gagner la rue Richelieu (alors rue de la Loi), tourner d'abord à gauche pour entrer du Carrousel dans la rue Nicaise, puis à droite, au milieu de la rue Nicaise, pour prendre la rue de Malte qui débouchait sur la place du Palais-Royal. Saint-Réjant plaça la machine infernale à peu de distance de la rue de Malte, afin de pouvoir se réfugier dans cette rue où il n'aurait rien à craindre de l'explosion. J'aurais aimé que M. de Martel, après avoir rectifié les erreurs de M. Thiers, eût fait un récit succinct de toute l'affaire. Après tout, M. Thiers a raison de dire que la voiture avait un peu dépassé la machine et qu'un des gardes à cheval (Durand, dont M. de M. cite la déposition) avait vivement heurté Saint-Réjant; M. de M. traite de *légende* l'habileté du cocher qui dut un instant arrêter ses chevaux; il faut néanmoins que le cocher ait été « fort adroit » et qu'il ait conduit la voiture « avec une extrême rapidité ».

porter du linge par ses nièces, rue Notre-Dame des Champs où il était caché; ces jeunes filles, habilement interrogées, révélèrent son logement. « C'était chez les demoiselles de Cicé »; non, chez M[lle] de Cicé. « Limoëlan avait eu le temps de passer à l'étranger »; il était encore à Paris le 3 janvier et se réfugia d'abord dans le Morbihan. « Saint Réjant n'avait eu que le temps et la force de changer de logement... un agent de Georges, employé à le soigner, servit à indiquer sa demeure : ... on le trouva encore malade des suites de ses blessures »; Saint-Réjant n'avait aucune blessure; il regagna son logement de la rue des Prouvaires, puis alla le lendemain habiter dans la rue d'Aguesseau, revint ensuite rue des Prouvaires, et après avoir couché dans des bateaux de charbon, alla se faire prendre hôtel de Mayenne, rue du Four Saint-Honoré, où il demeurait sous le nom de Sougé.

Comme dans notre précédent article[1], nous regrettons que M. de M. mette dans ses recherches une sorte d'animosité personnelle. Pourquoi comparer encore une fois M. Thiers et Fouché? Pourquoi dire que le ministre de 1832 et de 1834, que le chef du pouvoir exécutif de 1871 fut l'imitateur plus ou moins habile de l'intrigant policier? Pourquoi, puisque M. de M. connait si bien le plus haut devoir de l'histoire et recherche passionnément la vérité, pourquoi s'avise-t-il de gâter son argumentation par un parallèle entre le conventionnel qui devint ministre de Louis XVIII, après avoir mitraillé les royalistes de Lyon, et l'homme qui « se fit élever au pouvoir suprême par les légitimistes, après avoir employé les moyens les plus odieux contre la mère du comte de Chambord »? Pourquoi, en citant le portrait de Fouché que renferme l'*Histoire du Consulat*, a-t-il ajouté que ce portrait était, pour les trois quarts, celui de M. Thiers « personnage intelligent, rusé, ni bon, ni méchant, connaissant bien les hommes, surtout les mauvais — parce qu'ils lui ressemblaient —, les méprisant sans distinction, — parce qu'il les jugeait d'après lui-même? »

Malgré ces réserves, on ne peut que louer la patience et la sagacité critique de M. de Martel. Nous n'avons pas signalé tout ce que renferme son livre; nous avons oublié de mentionner les pages relatives à l'affaire de Grandchamp, à celle des forges de Cossé, à l'arrestation de M. de Frotté et à sa mort qui « fut un usage rigoureux et strict du droit de la guerre », aux menées auxquelles se laissaient alors entraîner des hommes comme Hyde de Neuville et Royer-Collard [2], au plan formé par l'officier Rivoire, à l'agence de Dupéron et du comte de Coigny, à l'enlèvement du sénateur Clément de Ris, à l'action des femmes dans le parti royaliste, à la tentative d'assassinat dirigée contre Louis XVIII à Dillingen, aux relations si curieuses, si caractéristiques

1. *Revue critique*, 1884, n° 50, art. 213.
2. Royer-Collard était alors l'agent le plus actif du Conseil royal organisé à Paris par Louis XVIII et correspondait avec l'agence de Souabe.

pour l'époque, de Fouché et de Bourmont [1]. Si regrettables que soient les attaques de M. de Martel contre M. Thiers et quoiqu'elles donnent à son livre l'air et l'allure d'un pamphlet, il rend de grands services à l'histoire. Il suffit, pour bien connaître le traité d'Amiens, l'affaire de la rade de l'île d'Aix, l'expédition de Walkeren, la pacification de l'Ouest en 1799 et en 1800, l'épisode de la machine infernale, de recourir aux deux volumes qui portent ce titre singulier « *Les historiens fantaisistes* ».

Mais les vigoureuses attaques de M. de Martel ébranleront-elles l'autorité de M. Thiers? En dépit de tout, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* reste une belle et grande œuvre d'ensemble, dont la valeur n'est pas altérée par de légères erreurs de détail. Voilà les défauts, concluons-nous encore avec Sainte-Beuve; mais il faut dire le bien; Thiers est l'esprit le plus net, le plus vif, le plus curieux, le plus agile, le plus perpétuellement en fraîcheur, et comme en belle humeur de connaître et de dire; quand il expose, il n'est pas seulement clair, il est lucide; il a dans sa nature un courant de l'esprit léger et rapide de l'antique Massilie [2].

A. CHUQUET.

VARIÉTÉS

Les manuscrits de l'abbé Nicaise.

Une publication récente de M. Caillemer [3] vient de ramener l'attention sur les mss. de l'abbé Nicaise et en particulier sur sa volumineuse correspondance, où, si l'on trouve peu de lettres de lui, il y a en revanche une quantité de lettres des principaux savants du XVIIe siècle.

Les mss. de Nicaise ont été, comme on sait, dispersés à l'époque du Directoire, quand des commissaires du gouvernement écrémèrent au profit de la Bibliothèque nationale les bibliothèques des départements. Il est resté à la bibliothèque de Dijon quelques épaves de cette vaste collection. Elles forment quatre cahiers (n° 406), contenant des mss. et une douzaine de lettres [4]. M. Caillemer paraît avoir ignoré l'existence de ces lettres : pour donner une idée de leur importance, en voici trois des plus intéressantes. La première est de M. Bourdelot, médecin et ami de beaucoup de gens d'esprit de l'époque. Elle fait allusion à la lettre écrite quelque temps auparavant par l'abbé de Rancé à Nicaise au sujet de la mort d'Arnauld. On sait qu'il s'y trouvait cette appréciation : « Enfin, voilà M. Arnauld mort. Après avoir poussé sa carrière le plus loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoiqu'on en dise, voilà bien des questions finies : son érudition et son autorité était

---

1. Lire p. 292 et ailleurs *Wickham* et non Wickam, *Stockach* et non Stochack.
2. *Causeries du lundi*, XI, p. 481 et 505.
3. R. Caillemer, *Lettres de divers savants à M. l'abbé Nicaise*, extrait des Mém. de l'Ac. de Lyon, 8, Lyon 1885; cp. *Revue critique*, n° 43.
4. Parmi les mss. se trouve celui du Mémoire sur la *Minerva Arnalya* dont la Bibliothèque nationale a acquis récemment une copie. — Les lettres sont dans le recueil n° 3.

d'un grand poids pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de Jésus-Christ et qui, mettant à part tout ce qui pourrait l'en séparer ou l'en distraire même pour un moment, s'y attache avec tant de fermeté que rien ne soit capable de l'en déprendre [1]. » Nicaise communiqua ces réflexions à Bourdelot. Par lui, elles vinrent aux oreilles des jansénistes, qui en furent très émus : l'abbé de Rancé eut à subir une vraie tempête. Dans cette affaire, Bourdelot surtout était coupable. Il écrit la lettre qu'on va lire pour se justifier et justifier les jansénistes auprès de l'abbé Nicaise. Les deux autres lettres sont de Bayle : elles offrent un certain intérêt au point de vue de la bibliographie. Aucune de ces lettres et des autres qui appartiennent au ms. de Dijon n'est signée; ce n'est que par la comparaison avec d'autres pièces signées et à l'aide des indices qu'elles fournissent qu'on peut en fixer l'attribution. C'est peut-être aussi le motif qui détermina les commissaires du Directoire à laisser ces pièces dans une bibliothèque de département [2].

11 février 95.

.... [3]

Je vs aime et vs estime trop pour vs déguiser mes sentim^ts^ sur ce qui cause tant de bruit contre cette lettre de M^r^ l'abbé de la Tr(appe) ✠ ✠ ✠ ✠ sur ces 4 principes : 1. La violence et l'opiniastreté des adversaires du Deffunct à déchirer sa réputation; 2. son extraord^re^ mérite et surtout en ce qui fait un chrestien du premier rang, grande charité, grande lumière, grande fidélité à l'une et à l'autre; 3. la grande réputation de l'Abbé jointe à un extraod^re^ mérite; 4. la triste et générale impression que le passage communiqué a faite sur tous ceux dont j'ay connaiss^ce^ ou contre cet abbé si justement célèbre dont la réputation est celle de sa profession (ce qui fait le pl^s^ grand nombre) ou contre le Deffunct dont la réputation est encore plus généralement importante à l'Église, qu'il a deffendüe, ce qui fait le plus petit nombre mais le plus actif, le plus uny et le plus à craindre. Sy le Deffunct avoit survescu il n'auroit jamais escrit de ce style sur la perte qu'on auroit faite et que je prie Dieu de nous épargner. Il auroit escrit d'un style bien opposé. Il n'y auroit point eu d'explication à fre (faire), et les adversaires de l'Abbé n'en auroient tiré d'autre avantage que de dire à l'oreille que malgré la lre (lettre) au Maréchal [4] le Deffunct ne pouvoit oublier son ancienne amitié. Le coup est sans remède sy on ne l'explique et sy l'explication ne devient aussy publique que l'atteinte. Car je ne doute null^t^ qu'on n'ait fait usage de ce fragment pour confirmer dans la Personne Dominante [5] l'impression qu'on y a jetée contre le Deffunct sur l'Eglize et

---

1. Lettre du 2 septembre 1694.

2. Sur les commissaires du gouvernement et sur la manière dont ils procédèrent cf. l'introduction de M. Caillemer et le feuilleton du Journal de la Côte d'Or, 22 avril 1851. — Dans les transcriptions l'orthographe de l'original a été conservée, sauf pour l'usage des capitales, du j et de l'i, et quelquefois de la ponctuation.

3. Le début, que nous supprimons, est relatif à la santé de l'abbé Nicaise : B. lui donne quelques conseils.

4. Lettre de Rancé au maréchal de Bellefonds dans laquelle il déclare son aversion pour le jansénisme.

5. Mme de Maintenon.

sur l'Estat. Si j'avois eü l'honeur d'être un peu plus conu de Mr l'abbé que je ne le suis, j'aurois pris la liberté de l'avertir du mauvais effect de ce passage et je croy qu'on feroit bien de luy dire sur le bruit, qui commence à se répandre par les plaintes qu'il fait, d'une lettre que le P. Q(uesnel) luy a escrite, qu'il auroit esté à souhaiter que comme le P. Q(uesnel) n'avoit rien dit de sa lre (lettre) et qui estoit un secret entre le R. P. Abbé et luy, le P. A. (?) n'eust fait qu'à luy mesme des plaintes de cette lre. On dit que M. l'Abbé la trouve dure et injurieuse. J'en suis fâché : car la dureté vraïe ou prétendüe ne ramène personne. Mais j'ay peine a le croire et quand cela seroit M. l'Abbé a plus de vertu qu'il n'en faut pour souffrir en silence une dureté qui seroit soutenue par la vérité. Il faudroit avoir vuë la lettre pour voir sy une personne tierce égalemt bien disposée pour l'un et pour l'autre la trouveroit dure et offensante, mais sy elle ne contenoit que des plaintes du mauvais sens que les termes du passage présentent d'abord à l'esprit, ce que j'en ay ouy dire dans le monde me persuaderoit qu'elle est vraye et juste au moins pour le fonds. Car je ne vois pas deux avis sur le sens des termes.

Au reste comme j'ay esté le champion de M. l'ab.(bé) en beaucoup de rencontres, je vous asseüre que je le suis encore en celle-cy. Mais ce n'est qu'en passant. Comme je n'ay nul loisir, j'ai peu d'occasions. Car on ne les trouve que dans la conversation. Mais autant que j'en ay trouvé, j'ay pris à tâche de modérer ce que j'ay oüy dire d'outré sur cela : et surtout j'ay soutenu que M. l'Ab(bé) n'a jamais crû que ce passage deviendroit public ny qu'il feroit un effect si triste. D(ieu) ns veuille donner la paix au dehors et au dedans. Vs m'avez escrit 2. fois sur ce sujet : je n'ay pu me dispenser de vs répondre. Mais je vs prie, Monsieur et mesme j'exige de vre amitié, de vre fidélité et de vre discrétion que je ne sois ny cité ny nommé. Permis à vs de fre (faire) l'usage de ce que vs trouverés de raisonnable en ce billet. Mais silence sur la personne, car je hay fort les scènes, les discours et le bruit.

Le 18 mars 1697.

Je dois réponse, Monsieur, à plus d'une de vos lettres que j'ai reçues depuis le commencement de cette année. Sans vous l'avoir écrit, j'ai fait des vœux très ardens de nouvel an pour votre prospérité. Je vous rens très humbles grâces de vos bons souhaits. M. Leers [1] m'a protesté qu'il est seur que depuis longtems vos exemplaires du *Junius* [2], *de pictura veterum* ont été reçus par M. Anisson [3]; il s'étonne que vous ne les aiés pas encore, et il vous prie de les demander instamment à

1. Libraire de Rotterdam. Bayle le dépeint comme « ennemi de tout ce qui sent le libelle et le déchirement du prochain..... M. Leers est peut-être le seul huguenot avec qui M. Arnaud ait voulu souffrir d'avoir quelque conversation. » Bayle à Minutoli, 5 déc. 1690.

2. Junius ou du Jon, fils d'un ministre d'origine française

3. Libraire de l'abbé Nicaise à Paris.

M. Anisson. Quand aux paquets précédens il croit qu'ils sont dans des balles qui sont demeurées à Dunkerque parce que celui qui les avoit fait venir là n'a point encore trouvé les facilitez qu'il espéroit de les faire passer jusques à Paris. Ce billet vous sera envoié par votre illustre ami Monsieur Bourdelot à qui je me donne l'honneur d'écrire touchant ce qu'on qu'on m'a raporté qu'on a fait croire à Monsieur le Chancelier au désavantage de mon Dictionnaire.

Je ne réfute que ce qui intéresse la réputation de l'auteur par rapport à l'honnête homme chrétien, car quant au reste, il y a longtems que j'ai cru et que j'ai écrit à mes amis qu'on ne sauroit trop mépriser ma compilation, n'étant considérable ni par le choix des matières ni par leur arrangement. Nos nouveautés litéraires sont assez stériles. M. de Villemandy, ministre et autrefois professeur de philosophie à Saumur, et qui présentement est principal du collège wallon à Leide vient de publier un in-quarto intitulé *Scepticismus debellatus*. Il y donne historiquement l'hypothèse des pyrrhoniens anciens et modernes, et la réfute le mieux qu'il peut; se plaignant que Descartes et Gassendi et plusieurs autres modernes ont plus avancé les affaires du scepticisme que retardé. Vous savez qu'un professeur d'Utrecht nommé Leydecker publia une histoire du Jansénisme il y a deux ans, où entre autres choses il insulta l'Eglise romaine comme aiant condamné la doctrine antipélagienne en condamnant Jansénius. Il vient de paroître un livre françois contre lui qui sert de quatriéme tome à la tradition de l'Eglise romaine touchant ces matières de la grâce par M. Germain. Ce 4e tome contient quelques écrits de M. Arnaud qui n'avoient jamais paru, où il montre qu'Alexandre VII par le sens de Jansénius n'a point entendu la doctrine enseignée par Jansénius. Il y a encore d'autres pièces insérées dans ce volume, et l'on y parle du suffrage que le cardinal Laurea donna sur les matières dans une congrégation l'an 1693. M. Mayer docteur en théol. de la confession d'Augsbourg, et pasteur de s. Jacques à Hambourg m'a envoié un petit livre qu'il a fait imprimer à Amsterdam intitulé *de fide Baronii et Bellarmini ipsis pontificiis etc. ambigua Eclogae*. On y trouve une grande liste des éditions de Baronius, des abrégez, des versions, des critiques, des apologies, etc. avec un détail des plaintes que plusieurs auteurs même religieux ont faites des annales de ce Cardinal. Cela comme vous voies n'est pas inutile à ceux qui estudient l'histoire des livres. Vous saves que M. Graevius a été fait historiographe du roi d'Anglet. et qu'il va travailler bientôt à composer en latin la vie de ce monarque. On vient de m'envoier un traitté qui a pour titre *de luctu Graecorum*. C'est un recueil des cérémonies funébres pratiquées par les anciens grecs. Je me serviroi de la voie de Genève pour vous envoier mon livre. Adieu, Monsieur, je suis entièrement votre, etc.

Je ne vous parle point d'une lettre de controverse qui sert de réponse à celle qu'un chanoine de ste Gudule à Brussellcs écrivit à un Capucin

qui se fit protestant l'année passée, mais je vous aprens qu'il vient de paroitre un assez bon livre latin contre Spinoza, L'auteur s'appelle Lens et demeure à Dordrecht [1].

8 juill. 97.

Pour Monsieur l'Abbé Nicaise.

Il m'est impossible, Monsieur, de vous satisfaire et j'en suis bien fâché, au sujet des exemplaires du Junius Brutus, car M. Leers [2] m'a dit qu'il ne se souvient plus de ce qu'il fit à cet égard. Il avoit tant d'affaires à la tête pendant son séjour à Paris, que les circonstances de celle-là se sont brouillées et confondues dans sa mémoire. Et peut-être aussi ne veut-il pas contribuer à la conviction des petites fraudes que des gens du même métier ont commises envers vous. Je ne croi pas que M. le Clere en use comme on vous l'a écrit. Je sai bien que c'étoit l'intention des libraires qui impriment le Moreri, mais il rejeta leur proposition, et il m'écrivit là dessus une lettre fort honnete. Je croi vous avoir mandé que j'ai vu un Gentilhomme Alleman que vous avies chargé de complimens pour M. Basnage, et pour moi. Je vous suplie de faire tenir à M. de la Monnoie ce petit billet. Je vous suis très obligé à l'un et à l'autre du mémoire sur Lucrèce de Gonzague [1].

Nos nouveautés litéraires se réduisent à ceci. Un nommé Croes a commencé un journal des scavans latin à Utrecht, à l'instigation de M. Graevius : nous en avons vu le mois d'avril et de mai, et l'on y a mis un mémoire qui vient sans doute de vous, et qui regarde l'histoire du diocèse de Langres à laquelle M. Charles Chanoine de Dijon travaille. Vous verres dans ce journal un livre qui sera fort à votre gout; c'est le *Thesaurus antiquitatum Graecarum* publié à Leide in-fol. par M. Gronovius. Il est tout plein des figures des dieux et des héros du paganisme, avec une courte explication, quelquefois critique, et toujours docte; si ce n'est que M. Gronovius n'a pas le don de sacrifier aux grâces, ni de faire peu de cas des petites choses quand au fond elles sont une érudition. Ce I[er] vol. doit être suivi de 4 autres. Le même auteur vient de publier en grec et en latin Scylax et 2 ou 3 autres anciens géographes avec les notes de quelques critiques qui avoient déjà paru. Pour lui il s'est contenté de corriger le texte. Son collègue M. Perizonius a sous la presse une édition d'Elien *var. historiae* qui

---

1. Il est question de ce billet dans une lettre de Bayle du 29 avril 1697 (B. N. f. franç. 9359; n° 226) : « Votre dernière lettre, Monsieur, a été écrite avant que vous aiés reçu le billet que j'avois mis pour vous sous le couvert de l'illustre Monsieur Bourdelot. »

2. Libraire de Rotterdam, éditeur du *de Picturâ veterum* de Junius (du Jon).

3. « Je vous suis le plus obligé du monde, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me communiquer les belles, doctes curieuses et judicieuses Remarques de M. de la Monnoie ». Bayle à Nicaise, 27 avril 1693. Il est question du mémoire sur Lucrèce de Gonzague, dans une lettre de Bayle à la Monnoye (le billet dont il est ici question) publiée dans les Œuvres diverses de Bayle.

surpassera celle du docte Kahnius. On prétend qu'après cela Gronovius publiera toutes les œuvres d'Elien, c'est-à-dire outre la diverse histoire l'histoire des Animaux et les Tactiques [1]. Ainsi vous voies que l'étude de la litérature et de la critique négligée en France et en Italie, a encore ici de puissans apuis. Elle en a en Angleterre plus que jamais : il y règne une espèce de fureur par raport à la langue grecque, et on y fait de très doctes éditions des anciens poètes de cette langue. Le Pindare avec les scoliastes va paroitre au 1er jour in-fol. J'ai vû dans l'histoire de Marseille de M. Ruffi ce qu'il dit des hommes illustres de cette ville-là: j'ai trouvé cela si sec et si décharné qu'il me semble que cette partie de l'histoire n'étoit pas son fort, et je voi bien par la négligence à bien nommer les auteurs qu'il cite touchant Pythéas, etc. qu'il n'entendoit guère l'antiquité.

M. Leti a fait un gros livre sur les loteries qui a été traduit d'Italien en François [2], et qui vous divertira si l'idée qu'on m'en a donnée est juste, car il ne se vend point encore chez les libraires; on attend que l'auteur ait fait ses marchés particuliers dans les autres pays. Le petit livre qui vient de paraître sous le titre de : *Nouvelles lettres écrites des Champs-Elisées avec les réponses* est bien satirique. Madame de Maintenon y est horriblement mal traitée, vous jugez bien sur qui retombe le coup, et sans cette voie indirecte il y est assez attaqué par d'autres endroits. C'est une licence qu'on devroit punir. M. Lister médecin anglois a donné depuis peu une édition augmentée de ses *octo exercitationes medicinales*.

On a imprimé à Coppenhagen un *Conspectus scriptorum chemicorum illustriorum*. C'est un écrit posthume de Borrichius auquel on a joint sa vie. Un jeune homme nommé Sicke vient de publier en arabe et en latin l'Evangile de l'enfance de Jésus-Christ. C'est un tissu de fables grossières. Il y a joint des notes curieuses. Voici le titre d'un nouveau livre de médecine; je vous en régale tant parce que votre curiosité est universelle, que parce que cette lettre passera par les mains de votre illustre ami M. Bourdelot. Mais j'ai lieu de croire que vous avez déjà vu l'ouvrage, étant imprimé à Genève. Quoiqu'il en soit il a pour titre : *Michaelis Aloysii sinapii absurda vera sive paradoxa medica quorum pars I. theoremata quae hodie neoterici cum Galenicis interceduntur proponit cum dissertatione de spirituum effluviis et animae communis*

1. On sait que les *Tactiques* ne sont pas l'œuvre du même Elien mentionné en même temps par Bayle comme auteur des Histoires variées et de l'Histoire des animaux.

2 Critique historique, politique, morale, économique et comique sur les loteries anciennes et modernes, spirituelles et temporelles. « Vous admirerez la liberté avec laquelle il parle de toutes choses jusqu'à se moquer des alliés de ce qu'avec tant d'armées ils n'ont pu empêcher que la France n'entretint toujours ses troupes sur les terres des ennemis, etc., mais il n'y a point de gens qu'il pousse à bout avec plus d'acharnement pour ainsi dire que les théologiens et nommément les protestans réfugiés en Hollande. » Bayle à Nicaise, 2-19 août 1697. BN. 9359.

transmigratione iuxta modernos pythagoricos, pars II. eadem continuat cum dissertatione de falso titulo sive falsa existentia morbi gallici : III continet tractatum de vanitate, falsitate et incertitudine aphorismorum Hippocratis. Je finis, Monsieur, par la protestation sincère d'être tout à vous.

On peut juger d'après ces citations de l'intérêt du recueil que nous signalons. En attendant que quelque homme courageux offre aux amis du XVII[e] siècle la correspondance complète de l'abbé Nicaise, ne conviendrait-il pas de signaler les différents dépôts où elle se trouve dispersée? Il y a des lettres adressées à l'abbé Nicaise non-seulement à Paris et à Dijon, mais à Troyes et dans d'autres bibliothèques. L'utilité d'une telle recherche n'échappe à personne.

P. A. LEJAY.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eugène MÜNTZ a récemment publié (tirage à part du tome XLV des « Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France »), en collaboration avec M. J. DE LAURIÈRE, une étude sur *Giuliano da San Gallo et les monuments antiques du midi de la France au* XV[e] *siècle*. On trouvera dans le nº 2 du I[er] volume de l' « American Journal of archaeology » un travail du même savant *the lost mosaics of Ravenna*.

HONGRIE. — La *Revue philologique hongroise* publie, dans sa livraison du mois d'octobre, la traduction de la plupart des *Etymologies* de M. BRÉAL, parues dans le *Bulletin de la société de linguistique*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1885.

Après délibération en comité secret, l'Académie décide que les questions suivantes seront mises au concours pour divers prix à décerner en 1888 :

Prix Bordin : « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. »

Prix ordinaire : « Exposer méthodiquement la législation civile, politique et religieuse des capitulaires, etc. »

Le prix Brunet sera donné, en 1888, « au meilleur travail bibliographique, manuscrit ou imprimé depuis l'année 1885, portant sur des ouvrages d'histoire et de littérature du moyen âge [1]. »

M. Germain communique une étude sur les origines de la seigneurie de Montpellier, dont il a été amené à s'occuper en préparant la publication d'un document tiré des archives de Montpellier, le *Liber instrumentorum memorialium*.

Les premiers possesseurs de Montpellier, les Guilhems, n'ont pas, dit-il, jeté beaucoup d'éclat au début. Quoique installés dans leur fief dès le règne de Hugues Capet, ils s'effacent jusqu'à la fin du XI[e] siècle derrière leurs suzerains, les évêques de Maguelone et les comtes de Melgueil. Ils sont redevables de leur premier lustre à leur active participation aux croisades, à leur admirable habileté à tirer parti des événements, et surtout à l'appui des papes, au puissant patronage d'Innocent II et

1. Le texte complet des questions proposées et le programme des concours seront donnés à la suite du compte-rendu de la séance publique annuelle du 13 novembre

d'Alexandre III particulièrement. Aussi Innocent III a-t-il trouvé en eux des auxiliaires très zélés dans sa lutte contre l'hérésie albigeoise.

L'influence espagnole à Montpellier se montre progressivement à partir de Guillem V, qui, après s'être couvert de gloire à la première croisade, alla combattre en 1114 les Sarrazins de l'île de Majorque. Elle se manifeste davantage encore, lorsque Guillem VI s'unit au comte de Barcelone Raimond-Bérenger III, pour faire avec lui en commun la conquête de Tortose, qui lui resta dévolue. Elle triomphe complètement en 1204, par l'avènement de Pierre II d'Aragon à la seigneurie de Montpellier.

M. Germain s'occupe ensuite du double mariage de Guillem VIII avec Eudoxie Comnène et avec Agnès de Castille. On voit dans cette affaire une sorte de répétition de celle à laquelle donna lieu le divorce de Philippe-Auguste, mais le dénouement de celle-ci fut moins heureux. Innocent III se montra inflexible dans la défense des droits de la première épouse, et cela malgré les témoignages de ferme orthodoxie que lui prodiguait le seigneur de Montpellier en face de l'insurrection albigeoise. C'est là, dit M. Germain, un des épisodes qui peignent le mieux le caractère du vaillant pontife : les Décrétales lui doivent un de leurs canons les plus rigides; et ce canon n'est pas demeuré à l'état de lettre morte, puisqu'il a motivé le mouvement où a pris son essor la Commune de Montpellier.

M. Delisle communique un nouveau document qui vient s'ajouter à la liste des témoignages contemporains sur Jeanne d'Arc. C'est un chapitre ajouté à la suite d'une chronique universelle connue sous le nom de *Breviarium historiale*. Ce *Breviarium*, qui nous a été conservé par sept manuscrits et qui a été imprimé à Poitiers en 1479, est l'œuvre d'un Français, qui l'écrivit à Rome à la fin de l'année 1428. Dans la plupart des manuscrits et dans l'édition imprimée, le récit s'arrête à cette date : seul, un manuscrit de Rome contient le chapitre relatif à Jeanne d'Arc, qui vient d'être signalé par M. le comte Ugo Balzani, dans une communication faite à la *Società romana di storia patria*, et dont le texte a été envoyé à M. Delisle par M. Henry Stevenson. Ce morceau a été écrit par l'auteur même de la chronique, en 1429, quand on avait reçu à Rome la nouvelle de la délivrance d'Orléans et avant qu'on eût appris le sacre du roi à Reims. Il ne mentionne aucun fait nouveau, mais il est intéressant par le ton ému qui y règne : il témoigne, par ce ton même, de la vive impression d'étonnement et d'admiration que causa partout, parmi les contemporains, la nouvelle des premiers exploits de la Pucelle.

Le nom de l'auteur du *Breviarium historiale* et de ce chapitre additionnel n'est pas connu, mais M. Delisle espère qu'il pourra être découvert; il fait appel, pour cette recherche, aux membres de l'École française de Rome. Des indications données par la chronique même, il résulte que celui qui l'a écrite était Français, qu'il occupait une place dans la cour du pape Martin V, qu'il était à Rome en 1428 et en 1429, enfin qu'il s'était trouvé à Bologne, en même temps que le pape, en octobre 1414.

M. Homolle rend compte des dernières fouilles exécutées sous sa direction dans l'île de Délos. Il a continué et autant que possible achevé l'exploration du sanctuaire apollinien. Il a déterminé le tracé de l'enceinte, l'emplacement des portes, le réseau des voies qui y conduisaient ou qui en partaient; il a fixé les noms de plusieurs points du sanctuaire, découvert des monuments nouveaux, recueilli des fragments intéressants pour l'histoire de l'art ou de la restauration des édifices, constaté l'existence d'une ville groupée au moyen âge autour des établissements religieux et militaires des hospitaliers de Saint-Jean. De plus, il a recueilli une cinquantaine de fragments de sculpture de marbre, quelques terres cuites et des débris de bronze. Le monument le plus curieux est un vase sculpté, signé d'Iphicartidès de Naxos; c'est un nouveau témoignage de l'importance de l'école de Naxos, qui fut très florissante du VII[e] au V[e] siècle avant notre ère. Les inscriptions, au nombre de 224 pièces ou fragments, se divisent en comptes, décrets, inscriptions chorégiques, dédicaces, épitaphes, timbres amphoriques ; elles se répartissent sur la période comprise depuis le V[e] jusqu'au I[er] siècle avant notre ère, et sont surtout abondantes au III[e] et au II[e]. Quelques-unes ont jusqu'à 200 et 250 lignes, et il y en a une de près de 600 lignes, disposées sur deux colonnes. Elles contiennent beaucoup de renseignements sur l'histoire de Délos, des Cyclades, de Rhodes et de tous les pays grecs, ainsi que sur le commerce et l'économie politique des anciens.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Jules Girard : P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 2[e] édition.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

ben geordnet, vollständige Umarbeitung von WICHERT, das Wichtigste aus der Phraseologie bei Nepos und Cesar. (H. J. Müller : modifie le livre de Wichert, à son avantage; « acribie » remarquable.) — K. A. Hahns Mittelhochdeutsche Grammatik neu ausgearb. von Fr. PFEIFFER, 4e Ausgabe. (Kossinna : on reste aux commencements de Grimm, peu au courant, inutile et même nuisible.) — Octavian, zwei mittelenglische Bearbeitungen der Sage, von G. SARRAZIN. (Lüdtke : très bonne contribution à notre connaissance de la langue et de la littérature du moyen-âge anglais.)— LEO, Shakspeare. — Noten. (Hausknecht: recueil de conjectures et interprétations, dont beaucoup sont ingénieuses et remarquables.) — SCHEFFLER, Die französische Volksdichtung und Sage. 2 vols. (Bischoff : ouvrage méritoire.) — MARQUARDT u. MOMMSEN, Handbuch der römischen Altertümer, V et VI; röm. Staatsverwaltung, II, p. p. DESSAU u. DOMASZEWSKI; III, p. p. WISSOWA. — BAUMGARTEN, Geschichte Karls V. (Brieger : première partie d'une excellente œuvre d'ensemble.) — PYL, Geschichte der Greifswalder Kirchen und Klöster sowie ihrer Denkmäler, nebst einer Einleitung zum Ursprunge der Stadt Greifswald. (Krause.) — JOEST, um Afrika. — IMHOOF-BLUMER, Porträtköpfe auf antiken Münzen hellenischer und hellenisierter Völker. (Kekulé : très utile et très bien fait.)

Berliner Philologische Wochenschrift, 10 octobre 1885, n° 41 : SOPHOCLIS tragoediae ex recens. GUIL. DINDORFII. Ed. VI cur. S. MEKLER, (première partie d'un compte-rendu détaillé, dirigé contre l'opinion de Dindorf et de Mekler qui attribuent une autorité exclusive au Laurentianus. Quelques corrections de l'éditeur sont excellentes, d'autres inutiles). — LUCIEN, Dialogues des Morts disposés progressivement et annotés par ED. TOURNIER. Deuxième éd., revue, corrigée et complétée avec la collaboration de A. M. DESROUSSEAUX (A. Baar : trop d'athéthèses téméraires « à la Cobet », notes grammaticales contestables; mais quelques corrections sont plausibles et l'ensemble est soigné). — DEMETRIUS BASILIADES, Διορθωτικὰ εἰς τὰ ἀρχαῖα εἰς τὸν Λουκιανὸν σχόλια (A. Baar : très bonnes remarques présentées dans un style qui rappelle celui de Lucien). — R. BOBRIK, Horaz. Entdeckungen und Forschungen. Erster Teil (W. Mewes : cherche à prouver que nous possédons les poèmes d'Horace tels qu'ils ont été réunis après sa mort dans une édition d'ensemble, où les différentes pièces étaient disposées d'après des raisons de métrique, mais que cette édition même nous est parvenue modifiée en plusieurs points de son ordonnance primitive. Le critique paraît très sceptique, mais reconnaît l'intérêt de ce gros volume). — K. BAEDEKER, Aegypten. Handbuch für Reisende. Erster Teil : Unterägypten und die Sinaihalbinsel (O. Puchstein : nouvelle édition revue par Schweinfurth et Spitta, mérite les plus grands éloges). — A. Tschaikowskj, le Turkestan et ses fleuves d'après la Bible et d'après Hérodote (H. Haupt : opuscule écrit en russe, avec une naïveté enfantine). — E. A. HERRENSCHNEIDER, Argentovaria-Horburg (H. Crohn : compte-rendu de fouilles exécutées à Horbourg près Colmar, qui ont fait découvrir un castrum et de nombreuses antiquités. L'emplacement est peut-être identique à celui d'Argentovaria de la carte de Peutinger).

— N° 42, 17 octobre 1885 : SOPHOCLIS Tragœdiae ex recens. GUIF. DINDORFII. Ed. VI cur. S. MEKLER (H. Müller : fin du compte-rendu commencé dans le n° précédent). — FR. BLASS, DE PHAETHONTIS EURIPIDEAE fragmentis Claromontanis. Accedit tabella pholithographica. AD. BANGERT, de fabula PHAETHONTEA (Wecklein : bonnes études). — C. IULII CAESARIS Commentarii de bello gallico. Für den Schulgebrauch erklärt von K. MENGE (R. Schneider : intéressant et soigné). — Die Historien des TACITUS, drittes, viertes und fünftes Buch. Für den Schulgebrauch erklärt von J. PRAMMER (G. Helm-

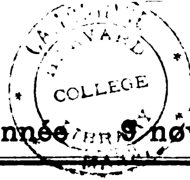
reich : bon). — SAMUEL BRANDT, der St. Galler Palimpsest der Divinae Institutiones des LACTANTIUS (H. Rönsch : description très soignée d'un manuscrit du v[e] siècle, dont l'étude doit servir de base à l'édition de Lactance dans le *Corpus* de Vienne). — E. TH. SCHULZE, De Q. Aurelii SYMMACHI vocabulorum formationibus ad sermonem vulgarem pertinentibus (K. E. Georges : méritoire). — E. SOMMERBRODT, AFRIKA auf der Ebstorfer Weltkarte (D. Detlefsen : judicieuse édition d'une partie de cette carte, qui date de l'époque des Croisades). — H. KIEPERT, Atlas antiquus, 8. neu revidierte Auflage. Imperii Romani tabula geographica in usum scholarum descripta (H. Peter : excellentes cartes). — W. SIEGLIN, Karte der Entwickelung der römischen Reiches (H. Peter : tirage à part de la traduction allemande de l'Histoire des Romains de Duruy). — PANAGIOTES KASTROMENOS, The Monuments of ATHENS. Translated by AGNES SMITH (Hermann Kaupt : recommandable [!], bien traduit [!]). — PH. WEBER, Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze. II. Abteilung : Die attische Prosa und Schlussergebnisse (Vogrinz : plein de résultats nouveaux, que le critique refuse de faire connaître, pour ne point dispenser les hellénistes de lire l'original). — A. VON BAMBERG, griechische Schulgrammatik. II. Syntax der attischen Prosa. Mor. SEYFFERTS Hauptregeln der griechischen Syntax. Bearb. von A. VON BAMBERG. 17 Auflage (W. Nitsche). — FR. HOLZWEISSIG, Lateinische Schulgrammatik (Sorgenfrey : de bonnes innovations).

Theologische Literaturzeitung, n° 19, 19 sept. 1885 : COLINET, La théodicée de la Bhagavadgita (Bradke : méritoire). — PREISWERK, Grammaire hébraïque, 4[e] édit. — SWAINSON, The Greek liturgies chiefly from original authorities. — A. RITSCHL, die christliche Lehre von der Rechtfertigung und Versöhnung. III. 2[e] édit. (Bilsinger). — Theologische Studien aus Würtemberg, p. p. HERMANN u. p. ZELLER.

Wochenschrift für klassische Philologie, 23 sept. 1885, n° 39 : A. BANGERT, De fabula Phaëthontea (Knaack : peu de valeur). — J. KAPPEIYNE, Beschouwingen over de comitia (Soltau : bon, jugement indépendant, beaucoup de soin, convaincant dans tous les points principaux). — G. HINRICHS, Herr Dr. Sittl und die homerischen Aeolismen (Dahms : H. combat avec succès l'hypothèse de S. et défend la sienne; il prouve la possibilité de l'existence d'une épopée éolienne avant l'école ionienne). — N. WECKLEIN, Die Tragödien des Sophokles zum Schulgebr. VII. Bändchen : Die Trachinierinnen (Schubert : édition très utile et par son commentaire et par un nombre d'émendations du texte). — Jo. ILBERG, Studia Pseudippocratea (Zacher : étude soigneuse et sagace, mais développements souvent mal présentés; l'auteur démontre l'influence que la philosophie et surtout la sophistique ont exercée sur la littérature médicale des v[e] et IV[e] siècle av. J.-C.). — E. KOCH, Griechische Schulgrammatik. 11[te] Aufl. (H.).

— 1[er] octobre 1885, n° 40 : NEUMANN und PARTSCH, Physikalische Geographie von Griechenland mit besonderer Rücksicht auf das Altertum (Stürenburg : excellent; ouvrage scientifique avant tout, mais qui poursuit le but de trouver dans la nature du pays l'une des causes de la grandeur de l'antiquité hellénique). — H. FLACH, Geschichte der GRIECHISCHEN LYRIK (Schroeder : très peu de valeur). — LUD. LANGE, De viginti quattuor annorum cyclo intercalari commentatio (Soltau).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



N° 45 Dix-neuvième année — 9 novembre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 704, 24 octobre 1885 : EDMUNDSON, Milton and Vondel, a curiosity of literature (Gosse). — DALTON, Life and times of General Sir Edward Cecil, Viscount Wimbledon (Gardner). — Memoirs of Adam Black, edited by NICOLSON. — « The Badminton Library ». Hunting, by the Duke of BEAUFORT and Mowbray MORRIS (Watkins). — MOMMSEN, Römische Geschichte, V, die Provinzen von Cäsar bis Diocletian (2e art., Richards : livre qu'aucun autre savant n'aurait pu écrire). — The text of the ancient laws of Ireland (Mackinnon et Kuno Meyer). — « Aditi » (A. Lang). — John Harvard's autograph (Disney). — The new way up the Jungfrau (Coolidge). — M. T. Ciceronis ad Brutum Orator, edit. by SANDYS; M. T. Ciceronis Orator, rec. STANGL (Wilkins). — Indo-Chinese Philology. — An Index to Oriental journals (Corletti). — The date of Kumâradâsa (Peterson). — LOFTIE, Lessons in the art of illuminating. — The terra-cottas of Naukratis, II (Am. B. Edwards). — A head from Naukratis (Tomkins).

The Athenaeum, n° 3026, 24 octobre 1885 : The Greville Memoirs (second part), a journal of the reign of Queen Victoria from 1837 to 1852, by the late Ch. C. F. GREVILLE. 2 vols. — The oldest Church Manual, called the Teaching of the twelve Apostles, διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων, the Didache and kindred documents in the original, with translations and facsimiles of the Jerusalem manuscript, by SCHAFF. — WELFORD, History of Newcastle and Gateshead, vol. II, sixteenth century. — Kalilah and Dimnah or the fables of Bidpai, being an account of their literary history, with an English translation of the later Syriac version of the same and notes by KEITH-FALCONER (excellente publication). — Literary remains of C. S. Calverley, with a memoir by SENDALL; Calverley, Verses and flyleaves. — Pope's Dunciad 1728 (Solly). — The genealogy of John Harvard (Rendle). — The battle of Mons Badonicus (Sayce, Acworth et Lynn). — The new educational endowments act for Ireland. — « The unpopular king. »

Literarisches Centralblatt, n° 44, 24 octobre 1885 : PAWLICKI, der Ursprung des Christenthums. — SAX, die Bischöfe und Reichsfürsten von Eichstädt (745-1806). — Oberti Giphanii ad Wilhelmum Landgravium Hassiae epistolae XXXVII, 1571-1577, p. p. MOLLAT. — Protokolle des Verfassungs-Ausschusses im österreichischen Reichstage 1848-1849, hrsg. u. eingel. von Ant. SPRINGER. (Publication de très grande importance.) — [FISCHHOF], die Sprachenrechte in den Staaten gemischter Nationalität. (Suggestif, mais n'atteindra pas son noble but.) — Th. REINACH, de l'état de siège, étude historique et juridique. (La première partie renferme une très bonne étude d'ensemble; la seconde est plus importante.) — STRÖLL, die staatssocialische Bewegung in Deutschland, eine historisch-kritische Darstellung. (Dessein louable, mais style emphatique et des inexactitudes.) — Trübner's collection of simplified grammars, XII E. MÜLLER, a simplified grammar of the Pâli language; XIII EDGREN, A compendious Sanskrit grammar with a brief sketch of scenic Prakrit. (Deux bons livres.) — THIMME, quaestionum Lucianearum capita quatuor. (Petit livre instructif, renfermant quatre essai.) — SCHEFFLER, die französische Volksdichtung und Sage, II. (Plus « belletristisch » que scientifique.) — TURNER, die englische Sprache (très peu louable et ne servira à personne.) — VASARI, Vita di Donato scultore fiorentino, p. p. C. FREY (Édition faite d'après des principes qu'on ne peut qu'approuver).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43, 24 oct. 1885 : Fr. STÖBER, Zur Kritik der Vita S. Joannis Reomaënsis. — SOCIN, Arabische Grammatik, Para-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 45 — **9 novembre** — **1885**

Sommaire : 198. Heisterbergk, Le jus italicum. — 199. Lechler, L'époque apostolique et l'époque post-apostolique. — 200. Gœtz de Berlichingen p. p. E. Lichtenberger; Annuaire de Gœthe de 1885 p. p. L. Geiger; Schrœer, Gœthe et l'amour; Düntzer, Gœthe à Weimar; Editions de Gœthe p. p. Schrœer, Steiner, Düntzer, Keck. — 201. Pajol, Les guerres sous Louis XV, vol. III. — 202. Lettre d'un capitaine de cuirassiers sur la campagne de Russie, p. p. Leher. — *Variétés :* Voltaire et le cardinal Quirini, d'après des documents inédits. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

198. — B. Heisterbergk. **Name und Begriff des Jus Italicum.** Tübingen, Laupp, 1885. 1 volume in-8 de 192 p.

La question du *Jus Italicum* a été souvent agitée depuis que J. Godefroy l'a traitée avec sa lucidité habituelle (*ad C. Theod.* lib. xiv, tit. 13). Les deux points qu'il a établis sont aujourd'hui encore acceptés par la plupart des auteurs : le *Jus Italicum* a pour conséquence l'exemption de l'impôt foncier et l'application des règles qui supposent la propriété quiritaire du sol. De nos jours, on s'est particulièrement préoccupé d'une question qui prime toutes les autres. On a voulu savoir quelle est la nature de ce droit, quand et comment il s'est formé. Les opinions les plus divergentes ont été soutenues sans conduire à un résultat satisfaisant. M. Heisterbergk vient de soumettre la question à un examen approfondi. Son travail est divisé en deux parties : dans la première, il montre sur quelles bases fragiles reposent les systèmes imaginés pour expliquer le *Jus Italicum;* dans la seconde, il présente une hypothèse nouvelle fondée principalement sur les fragments de Paul et d'Ulpien, conservés au Digeste, au titre *de Censibus.*

La thèse de M. H. peut se résumer dans les deux propositions suivantes : 1º le *Jus Italicum* n'est pas une fiction par laquelle on aurait étendu à des cités provinciales le droit commun des cités italiques; ce droit commun n'existe pas; 2º le *Jus Italicum* est identique au droit des anciennes colonies de citoyens romains.

Sur le premier point, M. H. essaie de démontrer qu'il n'y a jamais eu un droit spécialement établi pour l'Italie et qui ait placé le sol de ce pays dans une situation juridique particulière. La loi que l'on invoque en sens contraire n'a laissé aucune trace (p. 42). Si les terres d'Italie sont, au temps de Gaius, susceptibles de la propriété quiritaire, c'est que l'Etat, dans les derniers siècles de la République, avait aliéné en masse celles qui lui appartenaient. Domitien avait fait cadeau aux propriétaires voisins des parcelles qui restaient de l'*ager publicus.* Il est certain au surplus que la condition juridique des cités d'Italie fut loin

d'être uniforme : aucun lien n'existait entre elles. Dès lors, on ne peut parler d'un droit commun à toutes les cités italiques.

Qu'est-ce donc que le *Jus Italicum?* C'est le droit d'une colonie italique, *Italicae coloniae respublica*, dit Ulpien (L. 1 § 2). Il ne faut pas en conclure que la concession du titre de colonie fasse acquérir par cela seul le *Jus Italicum*. On peut en constituant une colonie procéder de trois manières (p. 147) : 1° exprimer qu'elle sera *juris Italici* et qu'elle jouira de toutes les immunités d'impôts qui en résultent, (L. 8 § 3, 6.) A ce point de vue, la dénomination de *colonia immunis* convient aux colonies italiques (p. 155); 2° réserver l'obligation de payer l'impôt (L. 8 § 5); 3° accorder simplement le titre de colonie sans ajouter que la cité jouira du *Jus Italicum*. (L. 8 § 7.) Mais toute cité qui n'est pas une colonie le devient *ipso facto* dès qu'elle reçoit le *Jus Italicum*.

Il suit de là que les effets de ce droit ne sont pas toujours les mêmes. Dans les provinces d'Orient auxquelles se réfèrent les fragments du Digeste, presque toutes les cités étaient pérégrines. Le *Jus Italicum* conférait : 1° aux habitants, le droit de cité romaine, par suite l'exemption de l'impôt de capitation et la capacité d'acquérir la propriété quiritaire; 2° au sol, la possibilité d'appartenir à un particulier en pleine propriété et par suite l'exemption de l'impôt foncier; 3° à la cité, la constitution d'une colonie et par suite l'indépendance vis-à-vis du gouverneur de la province (p. 135). Dans les provinces d'Occident, le *Jus Italicum* était concédé le plus souvent à des municipes, dont la constitution était analogue à celle des colonies; il n'avait d'autre effet que de rendre le sol susceptible de la propriété quiritaire et libre d'impôt. A partir de Caracalla, les pérégrins acquirent avec la cité romaine la capacité d'être propriétaires quiritaires, peut-être aussi l'exemption de l'impôt de capitation, remplacé par l'impôt sur les successions : dès lors, le *Jus Italicum* devint un privilège du sol (p. 137).

Mais quelles sont ces colonies Italiques auxquelles Ulpien fait allusion ? Ce sont les colonies de citoyens romains par opposition aux colonies militaires (p. 168). Dans les premières, c'était le peuple romain qui s'établissait sur son propre sol: voilà pourquoi le sol comportait la propriété quiritaire. (?) Dans les secondes, les vétérans s'établissaient sur le terrain d'autrui, sur le terrain de l'empereur. Aussi le sol n'était-il exempt d'impôt que si la colonie obtenait le *Jus Italicum;* si la remise d'impôt eût été la règle, cette règle eût été ruineuse pour le trésor (p. 173).

Le nom d'*Italica colonia* vient de ce que sous les premiers empereurs, toutes les colonies de citoyens romains, fondées avant l'établissement des colonies militaires, se trouvaient en Italie (p. 175). Avec le temps, on assimila à ces colonies, soit des cités qui n'avaient que le nom de colonies, soit des colonies militaires. Le plus souvent, les colonies italiques furent des colonies de vétérans prétoriens. Mais lorsque Sévère eut dissous les cohortes prétoriennes, il compléta son œuvre en

accordant à des cités pérégrines un privilège qui d'abord avait été presque toujours réservé aux prétoriens (p. 179).

Tels sont les points principaux de la thèse fort ingénieuse présentée par M. Heisterbergk. Malgré le soin avec lequel elle a été construite, elle présente des côtés faibles et ne donne pas la solution de toutes les difficultés. Sans entrer dans les détails, nous nous bornerons à quelques observations. La première partie de la démonstration de M. H. ne nous paraît pas entièrement décisive. Il n'est pas contestable qu'il y a des cas assez nombreux où l'Italie est traitée autrement que les provinces ; c'est ce qui donne une grande force à l'opinion commune. M. H. aurait dû prouver que les différences que l'on peut relever n'ont pas toujours été établies à dessein et résultent plus souvent qu'on ne pourrait le croire de circonstances fortuites. Il aurait ainsi enlevé à ses adversaires un puissant argument d'analogie. A nos yeux, la pensée d'accorder une faveur à l'Italie apparaît dans la loi Furia *de sponsoribus* (Gaïus III, 121), dans la loi Fabia *de plagiariis (coll. leg. mosaïc,* XIV, 3, 4) et dans les constitutions de Marc-Aurèle, Sévère et Caracalla sur les excuses de tutelle. Mais elle n'existe ni dans la règle d'après laquelle l'adrogation ne peut se faire qu'à Rome, car cette règle tient à la forme même de l'acte, ni dans la loi Atilia sur la tutelle dative (Ulp. XI, 18), car cette loi qui n'a été faite que pour Rome est antérieure à la création des provinces. Pareillement la disposition de la loi Julia *de maritandis ordinibus* sur la nomination d'un tuteur *dotis causa* aux femmes dont le tuteur légitime est impubère (Ulp. XI, 20), paraît rédigée en vue de Rome et non de l'Italie. En confiant cette nomination au préteur urbain, on avait voulu faciliter l'application de la loi dans les limites de la juridiction de ce préteur. Quant à la loi Julia *de adulteriis*, on n'aurait pas mis en question son application aux fonds provinciaux, si la pensée du législateur avait été d'accorder un privilège aux fonds italiques. Enfin, le chapitre de la loi Julia qui permettait d'échapper à l'emprisonnement pour dettes grâce à la cession de biens, contenait sans doute une règle applicable à tous les tribunaux romains, jusqu'au jour où elle fut étendue aux tribunaux pérégrins.

D'un autre côté, nous aurions souhaité que l'auteur se prononçât nettement sur la question de savoir si la concession du *Jus Italicum* entraîne l'application du droit romain, non-seulement pour le sol de la cité, mais aussi pour les habitants. On peut, en ce sens, tirer argument de l'inscription d'un fragment de Gaius, inséré au titre *de censibus* (L. 7). La remarque en a déjà été faite; mais on n'a pas expliqué pourquoi Gaius parle du *Jus Italicum* dans son commentaire sur les lois Julia et Papia Poppaea. En voici, croyons-nous, la raison : les habitants de la ville gratifiée du *Jus Italicum* acquéraient avec la cité romaine la *testamenti factio;* par suite, la disposition faite au profit d'un *cælebs* était caduque ou *in causa caduci;* elle profitait aux *patres* et à défaut au trésor public, conformément aux lois caducaires. Au con-

traire faite au profit d'un pérégrin, la disposition eût été *pro non scripto* et dévolue suivant les règles anciennes sur le droit d'accroissement. Pareillement nous sommes porté à croire qu'on appliquait aux cités italiques la loi Fabia *de plagiariis* et la règle qui exemptait de la tutelle et des charges civiles ceux qui avaient quatre enfants.

Quant au sol, la concession du *Jus Italicum* en faisait une *res mancipi* susceptible de mancipation et d'usucapion. Elle rendait applicable la loi Julia sur le fonds dotal et peut-être aussi cette *exceptio annalis Italici contractus* dont nous ne connaissons que le nom. Elle permettait de faire usage, soit des interdits qui mettent en question le fond du droit (L. 2 § 2. D. 43, 1) comme les interdits *de itinere actuque privato (reficiendo), de aqua ex castello ducenda*, soit de ceux *qui veluti proprietatis causam continent*, comme les interdits *de locis sacris et religiosis*. Nous en trouvons la preuve dans l'inscription de la loi 6 *h. t.* Ce fragment est emprunté au 25e livre du Digeste de Celsus; or nous possédons un autre fragment du même livre, et précisément il a trait à l'interdit *de itinere*. (L. 7. D. 43, 19.)

Edouard Cuq.

---

199. — **Das apostolische und das nachapostolische Zeitalter** mit Rücksicht auf Unterschied und Einheit in Leben und Lehre, von G. V. Lechler, dritte vollstændig neu bearbeitete Auflage. Karlsruhe et Leipzig, Reuther, 1885, xvi et 635 p. in-8.

Cet ouvrage est un des plus estimés qui aient été écrits sur la matière au point de vue de la théologie protestante conservatrice. La clarté des divisions, la simplicité de l'exposition en font une œuvre d'un mérite durable et d'une réelle utilité. M. Lechler l'avait adressé sous sa première forme (1848), comme œuvre de concours, à une fondation hollandaise qui avait voulu provoquer une réfutation scientifique des idées de Baur sur les divisions doctrinales et autres au sein de l'église primitive; de là l'explication du titre qu'on a lu plus haut. Le fait est que l'œuvre est faite à la hollandaise, avec une grande sobriété, sur un ton de bonne foi paisible, de candeur solide, auquel on est immédiatement sensible.

Une seconde édition avait paru en 1857; celle-ci est absolument remise à neuf et contient l'appréciation, en même temps qu'elle trahit la connaissance, des plus récentes publications. Par dessus le marché, chose étrange, l'auteur tient compte d'ouvrages écrits en français ! C'est qu'il n'appartient pas à la jeune génération.

L'ouvrage se divise en deux livres : l'*époque apostolique et l'époque post-apostolique*. Voici les têtes de chapitre :

Première partie du livre I : *Le christianisme primitif dans la vie*, section I : Les commencements du christianisme comme communauté jusqu'à la destruction de Jérusalem (chap. 1, les communauté judéo-

chrétiennes; chap. II, les pagano-chrétiens et les communautés mixtes; chap. III, relation réciproque entre le cercle judéo-chrétien et le cercle pagano-chrétien en général); section II : Judéo-chrétiens et pagano-chrétiens à l'époque de la destruction de Jérusalem jusqu'à la fin du siècle apostolique (chap. I, les judéo-chrétiens, chap. II, les pagano-chrétiens).

Deuxième partie du livre I : *Les doctrines apostoliques,* section I : La doctrine aux premiers temps apostoliques; (chap. I, premier discours apostoliques; chap. II, Jacques); section II : doctrine de l'apôtre Paul (chap. I, la prédication primitive de l'apôtre Paul; chap. II, la doctrine de l'apôtre Paul sous sa forme de pleine maturité; chap. III, la doctrine des lettres pastorales); section III : la doctrine de l'épître aux Hébreux; section IV : la doctrine postérieure de l'apôtre Pierre; section V : la doctrine de l'apôtre Jean; section VI : la doctrine de l'apôtre Paul comparée à celle des autres apôtres.

Première partie du livre II : *Les Judéo-chrétiens.*

Deuxième partie du livre II : *Les pagano-chrétiens,* section I : la vie chrétienne et ses règles; section II; développement de la doctrine. — Je signale dans cette dernière partie l'usage qui est fait du livre récemment découvert « la doctrine des douze apôtres. » — J'ai supprimé l'indication d'un grand nombre de divisions secondaires, particulièrement en ce qui touche l'exposition de la doctrine de l'apôtre Paul, à laquelle l'auteur, en raison du but spécial qu'il visait, devait donner bien plus d'attention. Et cependant je remarque à son éloge qu'il a su se maintenir dans des bornes très raisonnables et que les développements accordés à cette maîtresse-partie ne font en aucune façon tort au reste.

Ce livre constitue donc dans sa nouvelle forme un manuel d'un emploi commode, destiné à rendre de grands services à ceux qui voudront en user.

M. VERNES.

---

200. — I. **Gœthe,** Gœtz von Berlichingen mit der eisernen Hand, ein Schauspiel, texte allemand conforme à l'édition de 1787, avec une introduction et des notes par Ernest LICHTENBERGER. Paris, Hachette, 1885. In-8, CXXXVII et 351 p.

II. **Gœthe-Jahrbuch,** herausgegeben von Ludwig GEIGER, sechster Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten und Loening, 1885. In-8, IX et 464 p.

III. **Gœthe und die Liebe,** zwei Vortræge von K. J. SCHROER. Heilbronn, Henninger, 1884. In-8, XI et 78 p. 1 mark 50.

IV. **Gœthes Eintritt** in Weimar mit Benutzung ungedruckter Quellen, dargestellt von Heinrich DÜNTZER. Leipzig, Ed. Wartig's Verlag (Ernst Hoppe), 1883, XVI et 224 p.

V. **Salomon Hirzels** Verzeichnis einer Gœthe-Bibliothek mit Nachtrægen

und Fortsetzung hrsg. von Louis Hirzel. Leipzig, S. Hirzel, 1884. In-8, vi et 215 p. 3 mark.

VI. **Deutsche Nationallitteratur,** historisch kritische Ausgaben. Berlin und Stuttgart, W. Spemann. In-8. 2 mark 50 le volume broché.

— **Gœthes Werke.** Gœthes Dramen. Erster Band. xvi et 504 p.; Zweiter Band, xxix et 453 p., hrsg. von K. J. Schroer.

— **Gœthes Gedichte.** Erster Band. xiv et 292 p. Zweiter Band. vii et 372 p., hrsg. von H. Düntzer.

— **Gœthes Werke.** Faust, erster und zweiter Theil, hrsg. von H. Düntzer. In-8, xxxviii et 224 p. + xxiv et 307 p.

— **Gœthes Werke.** Hermann und Dorothea, etc., 329 p., hrsg. von H. Düntzer.

— **Gœthes Werke.**' Naturwissenschaftliche Schriften. Erster Band. lxxxiv et 472 p., hrsg. von Rudolf Steiner.

VII. **Klassische deutsche Dichtungen.** I. Gœthes Hermann und Dorothea, von K. H. Keck. Gotha, Perthes, 1883. In-8, 117 p.

On nous permettra de donner place dans un même article à plusieurs éditions de Gœthe et à divers ouvrages relatifs au poète.

I. La nouvelle édition du *Götz*, que vient de publier M. Ernest Lichtenberger, est la meilleure qui ait paru jusqu'ici et en France et en Allemagne. Elle renferme : 1° une carte de l'Allemagne en 1519; 2° l'introduction ; 3° le texte ; 4° un appendice. La carte est bien faite et rendra de grands services au lecteur du *Götz*. L'introduction est écrite avec beaucoup d'agrément et de charme; on y reconnaît l'auteur de l'*étude sur les poésies lyriques de Gœthe*. M. L. étudie d'abord les rédactions successives du drame, puis la *Biographie* du chevalier à la main de fer, l'action et les caractères ; il montre ensuite les différences essentielles entre le *Götz* de 1773, l'esquisse de 1771 et l'adaptation de 1804; il expose l'accueil enthousiaste que le public allemand fit au *Götz* et l'influence de cette pièce. Enfin, il donne, dans un chapitre intitulé *style et langue* un tableau de toutes les formes dialectales et populaires, des particularités de syntaxe et de grammaire. Le chapitre consacré à l'influence du *Götz* est peut-être trop sommaire et on relève dans les pages sur le style et la langue de légères erreurs : par exemple, à l'article *suppression*, M. L. prétend que *an Hof* et *nach Hof* sont des formes dialectales ou populaires; ces formes sont, au contraire, d'un usage général, de même que *bei Hof*, *zu Hof;* on dit *er ist beliebt bei Hof* et Uhland écrit dans son « Schenk v. Limburg » *Zur Hause weilt er selten, zu Hofe kommt er nie*. De même, on ne peut dire que *Hamster* (p. 236), mis pour *der Hamster*, soit une forme dialectale ou populaire ; elle appartient au langage enfantin, c'est le petit bohémien qui parle. Faut-il également ranger sous la rubrique « suppression » *an Kopf* pour *an den Kopf;* on doit, ce me semble, mettre cette expression à l'article précédent sur la « contraction ». Plus loin (p. cxxiii) M. L. range parmi les « contractions ou élisions » *Strich*, qui serait dialectal et mis pour *Streich;* il nous paraît évident qu'il n'y a là ni contraction ni élision; *Strich* et *Streich* sont deux mots diffé-

rents ; Gœthe écrivait *Strich* en 1787 et lui donnait le sens de « chasse, course » ; il écrivit *Streich* en 1773, dans le sens de « coup ». Doit-on pareillement mettre dans la même catégorie *bis* (pour *bischen*) ? ce *bis* est encore une forme du langage enfantin. Trois lignes plus loin M. L. inscrit encore sous la même rubrique *Thurn, Thürner* = *Thurm, Thürmer;* mais qu'a-t-on contracté ou élidé dans ce mot? La nasale labiale s'est tout simplement, après l'*r*, changée en une nasale dentale. — Mais cette introduction est très intéressante ; on y remarque de fines appréciations, et l'on ne peut mieux caractériser Adelheid (pourquoi ne pas dire Adélaïde?) que l'a fait M. L. « elle a appris de la Cléopâtre de Shakspeare cette souplesse féline qui griffe en caressant, ces brusques passages des menaces aux promesses, du mépris à l'amour, tout ce jeu d'une psychologie raffinée auquel ne résistent pas les Weislingen et les Antoine » (p. LXXI). — Le commentaire pèche peut-être par l'excès des comparaisons du drame de 1773 avec l'esquisse de 1771 et l'adaptation de 1804, et quelquefois par la subtilité. Un cavalier de Bamberg dit à son compagnon, en parlant de Weislingen. *Sagt ich dir nicht, er wär daher?* (p. 6); M. L. écrit en note : « On peut hésiter entre trois sens différents 1° ne te disais-je pas qu'il était venu ici, sous-ent. *gekommen; her* marque le mouvement d'un point éloigné vers l'endroit où se trouve la personne qui parle; 2° ne te disais-je pas qu'il passait par ici? sous-ent. *gereist; her* marque le mouvement et la direction, sans fixer le but; le cavalier disait simplement que Weislingen prendrait la route qui passe à Schwarzenberg, et non celle où il l'attendait avec son compagnon; 3° Ne te disais-je pas qu'il était par ici? *her... herum?* ne marque pas un mouvement dans une direction déterminée; le cavalier supposait Weislingen dans la contrée de Schwarzenberg ». Il faudrait pourtant choisir entre ces trois explications qui, au fond, ne diffèrent guère. — De même, p. 13, note 3. M. L. donne encore trois sens ou, comme il dit, nuances de sens; Götz répond au moine Martin qui fait l'éloge du vin *wie ich ihn trinke, ist es wahr;* selon M. L., on peut comprendre : 1° pour qui en use comme moi, c'est vrai; 2° vous avez raison, c'est bien ce que je ressens lorsque je le bois; 3° Götz, pendant le discours du moine, vide un verre de vin, et le pose sur la table en disant : je sens en le buvant que vous avez raison. Mais qui ne voit que le premier sens se confond avec le second et qu'il est évidemment le seul raisonnable, puisque le moine répond aussitôt *Davon red ich auch, Aber wir?* A quoi bon citer la troisième interprétation que M. L. avoue « subtile » ? — Enfin, voici d'autres observations qui pourront être utiles à M. L. lorsqu'il publiera une seconde édition de son *Götz*. P. 2, note 7 *Vertrag du mit den Pfaffen!* « Dans cette locution », dit M. L., « le verbe *vertragen* est ordinairement réfléchi », et il cite deux exemples de la Biographie du chevalier. Mais n'avons-nous pas à la ligne précédente *alles wäre vertragen?* phrase qui, à l'actif serait, *sie haben alles vertragen?* — P. 26 « das Beste, le premier prix »; ajouter

l'exemple suivant, de Hans Sachs (das Schlaweraffen-land, v. 56 « *gewindt das best* ». — P. 36, note 3 *in tiefen Thurn* « *in* = *im* », dit M. L.; jamais *in* ne remplace *in dem*. — P. 62, note 3, *so stecken einem die Kerl am End in Sack... Sack*, dit M. L., image empruntée à une sorte de lutte où le vaincu est mis dans le sac. Quelle est cette « sorte de lutte? » *Ich stecke dich in den Sack* ou *in die Tasche* est tout simplement une expression méprisante dont se sert tout homme qui sent sa supériorité sur l'adversaire; je te mets dans ma poche (remarquez d'ailleurs que dans l'allemand du sud, *Sack* est synonyme de *Tasche)*. Liebetraut ne dit-il pas immédiatement « *Der müsst' ein Kerl sein, der das Weinfass von Fuld in den Sack schieben wollte?* C'est comme s'il disait « *welchen Sack, welche Tasche müsste er haben!* » — P. 68, note 4, « *Vorschub thun*, c'est le premier coup de boule; (*schieben*, pousser la boule; *Kegelschieben*, jeu de quilles); ce premier coup décidant souvent la partie. *Vorschub thun* signifie, par extension, secourir. » J'ai consulté récemment des Allemands qui jouaient aux quilles; aucun d'eux n'employait dans ce sens l'expression *Vorschub thun*. Au sens propre, on dit ordinairement *Vorschub leisten*, en parlant d'une voiture qu'on pousse en avant, à laquelle on donne un coup de main; *Vorschub thun*, c'est donc *beim Vorschieben eines Wagens helfen*, comp. les expressions *Vorspann geben, leisten*. Si *Vorschub thun* signifiait vraiment donner le premier coup de boule, comment aurait-il pris le sens de « aider »? Il devrait, ce semble, signifier le contraire, et *ich thue dir Vorschub* ne pourrait guère exprimer d'autre idée que celle-ci *ich habe einen Vortheil vor dir*, c'est-à-dire *ich schade dir*. — P. 69, note 3. Götz félicite sa sœur d'avoir enchaîné Weislingen, *diesen Paradiesvogel zu fesseln*, et il ajoute *Du bist nicht ganz frei, Adelbert? Was fehlt dir?* M. L. observe à ce propos « Rien dans l'attitude et les paroles de Weislingen, ni avant ni après ce passage, ne motive cette remarque de Götz : *Du siehst, etc.* » On ne peut imputer une pareille négligence au poète; il est évident qu'au mot *fesseln* un nuage passe sur le front de Weislingen; il est embarrassé; il se rappelle son inconstance. — P. 78, note 6. Franz dit que Marie est *liebreich und schön*. Selon M. L., *liebreich* signifie ou gracieuse ou encore à la fois gracieuse et belle, c'est-à-dire aimable; il vaudrait mieux traduire par charitable, secourable, et en effet, elle s'est occupée de Weislingen, et, comme ajoute Franz, d'un prisonnier, d'un malade, *einem Gefangenen und Kranken*; ses yeux respirent la consolation, *in ihren Augen ist Trost*. — P. 81, note 7, au refrain de la chanson de Liebetraut, *Hey ey o! Popeyo!* M. L. met en note « *Popeyo*, cf. πόποι. » C'est bien peu, et en outre πόποι, croyons-nous, marque l'étonnement, la frayeur, la douleur, tandis que *Heio Popeio* est le refrain consacré de la nourrice qui berce l'enfant; comp. le « Kindervers » suivant : *Heio popeio — Schlag's Gickelche todt, — 's legt mer kei Eier — Und frisst mer mei Brod;* les mots de la comtesse dans la *Louise* de Voss : (fin du poème) : *bald wird... heimlich die Wiege bestellt, bald singen*

wir : Eyo Popeyo ! ; l'expression d'Abraham a Santa-Clara (Judas der Ertz-Schelm, edit. Bobertag, p. 64) « *den hat manche Dama das aja pupeja zugesungen* ». — P. 86, note 2 « *wenn ich ihn nicht herbanne, so sagt ;* encore, dit M. L., un tour familier à Shakspeare, surtout comme expression de vantardise. Mais ce tour de phrase est très usité en allemand. — P. 135 « sich *stellen,* me placer (à côté, en face de), supporter la comparaison » ; le mot signifie simplement « se présenter », cp. p. 190 ; Sickingen sait se présenter devant les dames. — P. 142, note 3, *in willens,* il ne suffisait pas de citer la *Biographie* de Götz, il fallait expliquer *willens ;* — p. 144, manque une note à *Entgeld* et p. 149 à *das stärkste Geweih...* ; — p. 153, note 4 ; dans la phrase *Ihr seid noch der Knoten von diesem Bündel Haselruthen, lös't ihn auf,* M. L. ne sait si *ihn* se rapporte à *Knoten* ou à *Bündel ;* mais il est évident que *ihn* ne peut se rapporter qu'à *Knoten* qui est le mot décisif de la phrase, on dit *einen Knoten auflösen,* mais dit-on *ein Bündel auflösen ?* — P. 200 *günstige Aspecten,* cp. Forster, VIII, p. 264 et 280 *unter günstigern Aspecten.*—P. 203, note 2 « *missmuthig,* chagrin ». M. L. se demande si ce mot ne voudrait pas dire aussi « manquant de courage, craintif » ; mais, dit-il, comme cette acceptation de *missmuthig* est tout à fait inusitée, le premier sens est préférable. Il était donc inutile de donner le second. — P. 248, dans une édition aussi complète, les mots de Weislingen *zeigt sich mir an* méritaient une note ; *sich anzeigen* a ici le sens de *sich geisterhaft ankündigen ;* comp. *Faust,* II, 5, v. 359 « *Es eignet sich, es zeigt sich an, es warnt.* » — P. 250, aux mots *Hoffnung ist bei den Lebenden* voir notre édit. et ajouter le mot de Méphisto (*Faust.* II, 5680 *der Lebende soll hoffen*) ; — de même, p. 263, *löse meine Seele nun ;* M. L. pouvait rappeler le vers de Gœthe « *lösest meine Seele ganz* » (à la Lune). — Malgré ces remarques, le commentaire de M. L. est très substantiel ; il témoigne d'un profond labeur, de grandes recherches (voir par exemple la lettre du bourgmestre de Fulda que M. L. n'a pas hésité à consulter sur un point obscur ; p. 62), d'une finesse, d'une sagacité d'interprétation qu'on ne saurait trop louer : M. L. s'efforce de tout élucider, de tout expliquer, et il y réussit presque toujours. — L'appendice renferme quelques scènes de l'esquisse et de l'adaptation, les passages relatifs à *Götz* dans les lettres de Gœthe de 1771 à 1774, les variantes de l'édition de 1773, et de celle de 1828, les fautes d'impression de l'édition de 1787, et, ce dont nous ne pouvons nous plaindre, sous le titre d'*additions* un passage de l'introduction de notre *Götz* (qui a paru en même temps que celui de M. L.) le portrait de Liebetraut, et un certain nombre de nos notes. — Cette édition est la première d'une collection de classiques allemands que la librairie Hachette entreprend d'ajouter à ses classiques grecs et latins ; elle l'inaugure dignement, et, comme l'a dit un juge ordinairement sévère [1], M. Lichtenberger a rempli sa tâche avec

1 M. Edmond Scherer, *Temps* du 3 juillet.

la compétence et la conscience qu'on pouvait attendre de lui.

II. Le *Gœthe-Jahrbuch* de cette année renferme, sous les rubriques ordinaires : I *Nouvelles communications*, 1° une poésie inédite de Gœthe; 2° dix-sept lettres du poète à divers correspondants (entre autres, une lettre de Gœthe à Wieland à propos de Böttiger et de la représentation de l'*Ion* et la réponse de Wieland, ainsi qu'une lettre très affectueuse du poète à sa belle-fille Ottilie); 3° une étude de M. Bernhard Suphan sur *Gœthe et le prince Auguste de Gotha ;* ce prince était ami de la France, il recevait la correspondance littéraire de Grimm, il approuve la Révolution, il est presque jacobin, il souhaite en 1792 la victoire des patriotes « la rage et la folie de quelques milliers d'hommes ne peuvent balancer à mes yeux l'intérêt que je prends à vingt-cinq millions »; il annonce que les alliés n'arriveront pas à Paris « sine vulnere et cæde » et qu'ils « ont compté sans leur hôte »; il s'indigne des massacres de septembre, mais il ajoute que Louis XVI n'est pas tout à fait innocent des événements; s'il a payé quelques milliers d'hommes chez ses bien-aimés frères (allusion à la solde que Louis XVI envoyait aux gardes du corps à Coblenz), il est assez coupable, il s'est servi de l'argent du peuple, et contre le peuple. Ses jugements littéraires sont curieux; il fait semblant d'attribuer à Kant le *Bürgergeneral* de Gœthe; il nomme Kant « pater ineptiarum »; il essaie de lire la *Critique de la raison pure* ou, comme il dit, *impure* et se casse la tête à la lecture; « mieux vaudrait être enchaîné six ans sur une galère ». Cette étude de M. Suphan abonde en détails intéressants[1]; 4° un récit fait par la comtesse Henriette d'Egloffstein et communiqué par le comte Ch. de Beaulieu-Marconnay, de la *cour d'amour* de Gœthe; les statuts de cette cour d'amour furent rédigés par le poète (hiver de 1801 à 1802); elle devait former sept couples bien assortis, *wohlassortirte*, Gœthe et Mme d'Egloffstein, Wolzogen et Mme Schiller, Schiller et Mme de Wolzogen, Meyer et Mlle de Göchhausen, etc. Mme d'Egloffstein se plaint vivement de la gêne et du pédantisme qui régnaient dans les réunions de la petite société; elle avoue qu'on s'y ennuyait furieusement; bientôt survinrent des intrigues, des cabales, des brouilles; ce fut alors qu'eut lieu la grande querelle entre Kotzebue et celui que Mme d'Egloffstein appelle le dictateur de Weimar; la cour d'amour fut dissoute; 5° *Gœthe dans le cercle d'Isaac Iselin*, par M. J. Keller (jugements curieux sur *Werther* et informations nouvelles sur les relations de Gœthe avec Bodmer et l'école suisse); 6° témoignages de contemporains de Gœthe et quelques lettres à Gœthe, 1776-1834 (la plupart tirés des papiers de Böttiger, des lettres de Göschen et de Cotta; très dure appréciation du peintre Müller par Wieland; extraits de lettres de Knebel à Lavater; projet de Gœthe, mentionné par Woltmann, de réunir en 1808 un congrès des hommes les plus distingués de l'Allemagne pour « resserrer par

1. Il faut désormais attribuer à Auguste de Gotha une épigramme sur *Don Carlos* que Schœll avait attribuée à Gœthe; tant mieux.

tous les moyens les liens de la culture et de la littérature allemandes »; lettres de Hundeshagen à Gœthe sur ses fouilles, sur l'architecture du moyen âge, sur les *Nibelungen)*; 7° extraits des *Fourierbücher* de Weimar, 1775-1784, par M. Burkhard (fêtes, événements remarquables de la cour, jours où Gœthe a dîné au palais). — La deuxième partie de l'Annuaire contient les articles de fonds ou *Abhandlungen*. Ce sont : 1° des souvenirs du vieux Weimar, par M. de Beaulieu-Marconnay (Ottilie de Gœthe, rédactrice du journal le *Chaos* et présentation de M. de Beaulieu-Marconnay à Gœthe, le 6 août 1831); 2° remarques sur le vers de Gœthe, par M. Victor Hehn; il y a dans cet article beaucoup d'observations importantes, mais aussi beaucoup de sévérité injuste; l'auteur ne veut pas se souvenir assez que l'hexamètre allemand n'était pas encore suffisamment assoupli lorsque Gœthe l'employa; il fait au poète des reproches immérités. Il le blâme, par exemple, de dire *wenn der Säugling die Krankende weckt*; il faut, selon lui, *Kranke* au lieu de *Krankende*, mais le poète parle d'une femme récemment accouchée et en convalescence. Il traite de cheville le mot *Sälchen* dans le vers *tretet herein in den hinteren Raum, das kühlere Sälchen;* mais *Sälchen* vaut mieux que *Saal*, car il s'agit d'une chambre réservée aux amis sur le derrière. Il se moque de l'adverbe *sorgsam (sorgsam brachte die Mutter des klaren herrlichen Weines)*, mais ce vin généreux, précieusement conservé, ce vin qui date de 83, ne faut-il pas l'apporter sur la table avec précaution et sollicitude; 3° considérations sur le *Faust* de Gœthe, par M. W. Scherer; de nombreuses remarques pleines de finesse et de savoir sur l'introduction de l'œuvre, sur les monologues de Gretchen, sur le premier monologue de Faust; 4° sur l'*Elpénor* de Gœthe, par M. G. Ellinger; intéressante hypothèse, mais assez peu soutenable; 5° sur le *deutscher Parnass* de Gœthe, par M. Daniel Jacoby (à peu près les mêmes conclusions que M. E. Lichtenberger); 6° Gœthe et Goldsmith, par M. Siegmund Lévy: parallèle qui prouve une lecture patiente des œuvres de Goldsmith, mais ne prouve pas autre chose; c'est, comme on dit en allemand, *vom Zaun gebrochen*. — La troisième et la quatrième partie de l'annuaire sont remplies par des mélanges où il y a beaucoup à prendre et à apprendre pour tous les « gœthéens » (parallèles entre le *Faust* et quelques passages de Herder par Suphan; autres parallèles par Schreyer; Gœthe et la théorie d'Aristote par Szanto; la poésie de Gœthe, *Gefunden*, imitée d'une pièce de vers de Pfeffel, *die Nelke*, par Ellinger; le jugement de Gœthe sur Günther très semblable à celui de Gottsched, par Seuffert; Gœthe et Rehberg, par Scherer, etc., etc.), — par une chronique, par une bibliographie aussi complète que précise [1]. En tête du volume est un beau portrait de Gœthe, peint par le danois Darbes à Karlsbad,

1. N'oublions pas une innovation; sous la rubrique *aus seltenen und vergessenen Büchern*, le recueil publiera désormais des extraits des livres rares et oubliés où il est question du poète et de ses œuvres.

en 1787, pour le comte de Brühl. On voit, par cette analyse, que ce recueil tient toujours ce qu'il promettait; grâce aux soins assidus du directeur, M. Louis Geiger, et à la collaboration des meilleurs critiques de l'Allemagne, le volume de 1885 n'est pas inférieur aux volumes précédents, et aujourd'hui que le *Freies deutsches Hochstift* de Francfort prête son concours à ce beau recueil, que les archives de Gœthe à Weimar sont enfin ouvertes, on peut compter que les volumes suivants auront plus de prix encore [1].

III. On est quelque peu désappointé en lisant le petit livre que M. Schröer nous donne sous le titre de *Gœthe et l'amour*. Il renferme deux conférences; l'une sur *Stella*, l'autre sur la liaison du poète et de Mme de Willemer (Suleika). Dans ces deux études, d'ailleurs suivies de notes assez nombreuses, l'auteur montre que « l'idéalisme de l'amour est un trait caractéristique de Gœthe, que l'amour l'a toujours fait poète, jusque dans sa vieillesse, en lui donnant le pouvoir de transformer la réalité en poésie » en un mot qu'il a toujours pratiqué le précepte *man muss lieben um zu dichten* (p. 6). Il ne faut cependant pas aller trop loin; après tout, comme tant d'autres, Gœthe aimait aussi pour aimer; lorsqu'il courtisait à Wetzlar la fiancée de Kestner, songeait-il déjà à *Werther* ou se plaisait-il simplement dans l'intimité de la belle Charlotte? M. Schröer nous dit que Gœthe « savait ce qu'il voulait, qu'il cherchait passionnément l'expérience pour l'exprimer dans ses chants, l'expérience du vrai sentiment (p. 29); c'est faire la part trop grande au poète et oublier l'homme; le poète ne venait qu'après l'homme; Gœthe aima Lili, non pas pour chanter Lili, mais parce que Lili lui plaisait; cette passion fut orageuse et se dénoua violemment; Gœthe la mit en vers, il en célébra les péripéties et la rupture; mais s'était-il dit, lorsqu'elle naquit en lui, qu'il aurait là un beau sujet de poésie? Non; il aimait de toute son âme, sans arrière-pensée, *frank und frei*. De même, on disserte beaucoup sur *Stella*, et M. Schröer prétend que le poète n'a pas eu l'idée de défendre ou de combattre la monogamie, mais qu'il s'agissait pour lui du sentiment, de l'*Empfindung*, qui devait devenir plus vif et plus profond dans un monde affaibli et usé!! (p. 16). Croit-on que ce grand amoureux n'ait jamais aimé en deux endroits à la fois et qu'il n'ait pas envié le chevalier de la légende vivant gaiment entre sa châtelaine et sa Sarrazine? Voltaire raconte que le landgrave de Hesse eut deux femmes; la landgrave indulgente lui avait permis d'en avoir une seconde; cet exemple, ajoute l'écrivain, n'a pas été suivi, la difficulté d'avoir deux femmes chez soi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une seule. Voilà le sujet de *Stella* et la pensée de Gœthe. Le poète, a dit M. Mézières, a très nettement exprimé dans *Stella* une théorie qu'il a mise en pratique toute sa vie, la revendication de la liberté de l'homme dans ses rapports avec la

1. P. 409, quel est le « Bridaine » qui écrit dans la *Revue bleue*? Autant qu'il m'en souvienne, l'article sur « Werther journaliste » est signé : Arvède Barine.

femme; c'est l'œuvre d'un amant qui ne se croit guère tenu à la constance.

IV. L'ouvrage de M. Düntzer sur les débuts de Gœthe à Weimar est, comme tous les travaux de l'auteur, un peu long et traînant, trop farci de critiques dirigées contre Fielitz, Burkhardt, Loeper, trop bourré de détails insignifiants et de citations de passages connus; la période que M. D. étudie en plus de deux cents pages ne comprend guère que dix-huit mois, de décembre 1774 au 28 juin 1776, du jour où Knebel présente le jeune poète à Charles-Auguste jusqu'à l'entrée de Gœthe au Conseil. Toutefois M. a consulté les *Fourierbücher* de la cour, les comptes de Bertuch et autres documents inédits ou très peu connus. Il publie une lettre de Frédéric Stolberg qui se réjouit de venir à une cour où il y a tant de braves gens (p. 54); il insiste sur l'accueil que fit au poète la société de Weimar, sur la passion naissante de Gœthe pour Mme de Stein, sur l'apparition fugitive de Lenz et de Klinger, sur la vie du poète dans son jardin et à la cour *(Garten-und Hofleben),* sur sa brouille avec Klopstock, etc. ; il reproduit à la fin de l'ouvrage, d'après le manuscrit de Mme de Stein, la petite pièce de *Ryno;* p. 170, lire Guibert et non « Guilbert. »

V. La nouvelle édition du *Catalogue d'une bibliothèque de Gœthe*, publiée par M. Louis Hirzel, a reçu l'accueil qu'elle méritait; on ne peut que louer l'éditeur et le remercier de mettre à la disposition du public ce précieux recueil. Le savant libraire Salomon Hirzel avait fait, comme on sait, une collection absolument complète de toutes les éditions des œuvres de Gœthe, journaux, revues, brochures, livres, etc., (collection léguée à la Bibliothèque de l'Université qui la possède depuis 1877). Il en avait dressé et fait imprimer le catalogue à diverses reprises, en 1848, en 1862, en 1874; mais ce catalogue, sans lequel on ne peut étudier sérieusement l'œuvre de Gœthe, n'avait pas été mis dans le commerce; il n'avait été donné qu'à des amis, et les exemplaires qui apparaissaient de temps en temps dans les ventes, se vendaient à un prix fort élevé. Le fils de Salomon, M. Henri Hirzel, le chef actuel de la librairie de Leipzig, s'est décidé à publier le catalogue paternel; mais, au lieu de réimprimer purement et simplement le catalogue de 1874, il l'a complété — en tenant compte des suppléments donnés depuis par M. W. de Biedermann — et l'a poussé jusqu'à la fin de 1883; on y voit figurer, par exemple, les éditions de la collection Seuffert, le *Götz* de M. Baechtold, les poésies publiées par Loeper, et tous les *Gœtheana* si nombreux publiés dans ces dernières années. (Pourquoi n'avoir pas cité les éditions du *Fragment* de Faust de Holland et de Seuffert parues en 1882?) Il s'est adjoint, pour tenir le catalogue au courant, son parent, M. Louis Hirzel, professeur à l'Université de Berne et auteur d'un remarquable travail sur Haller, dont il a été rendu compte ici-même. Les deux Hirzel se sont efforcés de tout connaître et de tout indiquer; ils n'ont même rien épargné pour devenir les possesseurs de tous les exem-

plaires de revues et d'ouvrages que la collection de l'Université de Leipzig n'avait pas encore ; ils n'ont voulu citer que ce qu'ils avaient sous les yeux et ne se sont fiés à personne pour rédiger les nouvelles fiches. Grâce à cette collaboration et à ces recherches si exactes et si persévérantes, le nouveau *Catalogue*, d'ailleurs très correctement imprimé, est plus que jamais un livre indispensable à tous les *Gœthe-Forscher*

VI. La librairie Spemann, de Stuttgart, édite depuis bientôt deux ans une collection sur laquelle nous reviendrons encore et qui porte le titre de collection de la littérature nationale allemande *(deutsche National-Litteratur)*. Elle est dirigée par M. Kürschner et mérite de grands éloges, tant par l'élégance de l'impression que par le soin donné aux textes, par ses copieuses introductions, par ses commentaires aussi instructifs qu'abondants. A cette collection d' « éditions historiques et critiques » appartiennent les six volumes suivants.

1 et 2. *Les drames*, dont deux volumes ont déjà paru (il y en aura six). Ils sont publiés par M. Schröer, qui les a divisés en douze groupes : 1° *Bekenntnisse ;* 2° *Puppenspiele, Fastnachtsspiele, Satiren ;* 3° *Singspiele ;* 4° drames historiques en prose ; 5° drames en iambes ; 6° fragments de caractère antique ; 7° drames de la Révolution ; 8° traductions ; 9° *Festspiele ;* 10° *Theaterscenen ;* 11° *Theaterreden ;* 12° *Maskenzüge*. Il eût peut-être mieux valu adopter l'ordre chronologique ; les divisions fixées par M. Schröer sont bien nombreuses, et, quoi qu'il fasse, chacun de ses six volumes n'aura pas un caractère propre et déterminé. Mais les deux premiers tomes de cette collection des œuvres dramatiques de Gœthe méritent d'être consultés et lus ; le premier contient sous le titre *Bekenntnisse :* « Le caprice de l'amant », « les complices », « Stella », « le frère et la sœur » et sous la seconde rubrique désignée plus haut le *Pater Brey, Satyros, Hanswursts Hochzeit*, etc., ainsi que les satires « *Götter, Helden und Wieland* », « *der Triumph der Empfindsamkeit* », *die Vögel ;* le second renferme les opérettes, *Erwin und Elmire, Claudine von Villa Bella, Lila, Jery und Bätely*, etc. Les introductions de M. Schröer sont très détaillées (origine de l'œuvre, sources, représentations, influence, rapports avec les événements de la vie de Gœthe) et l'auteur a tiré profit de tous les travaux publiés dans ces derniers temps sur chacune de ces pièces. Le second volume, consacré aux opérettes, est précédé d'une longue étude sur Gœthe et la musique, et offre au lecteur la reproduction d'une aquarelle de Kraus qui représente la *Pêcheuse* dans le parc de Tiefurt [1]. M. Schröer donne l'une après l'autre les deux versions d'*Erwin et Elmire* et de *Claudine de Villa Bella ;* il signale dans les notes les variantes du manuscrit de *Jery et Bätely* trouvé et publié par M. W. Arndt ; son commentaire est très varié ; il n'est pas aussi complet que celui du *Faust* qu'il a publié il y a quelque temps chez les éditeurs Henninger de Heilbronn, mais il témoigne d'un soin patient et il sera utile.

1. 87ᵉ et 88ᵉ volumes de la collection Spemann.

3, 4, 5 et 6. M. Düntzer entreprend dans la même collection une nouvelle édition des *Poésies* de Gœthe, du *Faust*, et des poèmes en hexamètres [1]. Nous nous bornerons à signaler ces quatre volumes où M. Düntzer réédite presque toujours les observations qu'il a semées en si grand nombre dans ses travaux précédents sur Gœthe [2]. Ajoutons toutefois qu'un seul volume contient la première et la seconde partie du *Faust* et qu'on trouve dans un même tome *Hermann et Dorothée*, l'*Achilléide*, *Le Juif errant*, (assez singulièrement rangé parmi les poèmes épiques) et *Reineke Fuchs*. Les introductions de ce dernier volume sont fort détaillées et M. D. y traite très amplement de la date de la composition des poèmes, de leur genèse, de leurs éditions et traductions; il n'oublie pas de parler des épopées qui ne furent qu'à l'état de projets, comme *Guillaume Tell;* à propos de l'*Achilléide*, il cite l'opinion de Cholevius, de Hettner, de Bernays, etc.; il regrette, et il a raison, que Gœthe n'ait pas terminé ce beau poème qui ne mérite pas le dédain de la critique et que M. Scherer a si bien loué tout récemment; il montre que l'écrivain consulta à la bibliothèque de Weimar l'édition du *de bello Trojano* du prétendu Dictys de Crète par Perizonius. Le commentaire de l'*Achilléide* est très savant et contient de nombreux rapprochements avec l'*Iliade;* celui du *Juif Errant* renferme une quantité de remarques sur la langue; celui du *Reineke Fuchs* montre les changements que fit Gœthe à l'original et à la traduction de Gottsched. Je me permettrai deux remarques sur les notes de M. Düntzer : 1° dans le chant Ier de *Hermann et Dorothée*, v. 56, il est question d'une voiture faite à Landau; tous les commentateurs sans exception et jusqu'au *Conversations lexicon* répètent à ce propos que cette voiture prit ce nom à l'occasion du siège de Landau en 1702 où se présenta l'empereur Joseph Ier; il faut dire en 1704 et observer que Joseph n'était alors que roi des Romains (cp. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, XIX); 2° dans le chant V, v. 100, à propos du beau vers « des princes fuient déguisés et des rois vivent en exil »; M. Düntzer remarque « das ist doch übertrieben ». Et les électeurs ecclésiastiques, et le comte d'Artois, et Monsieur qui prenait le titre de Roi depuis la mort de Louis XVII! Que M. D. se rappelle les vers de Herder dans l'ode à la Germanie : *Höfe schützen dich nicht (ihre Magnaten fliehn)..., Inful und Mitra nicht* [3].

6. M. Rud. Steiner s'est chargé de publier dans la même collection les œuvres scientifiques de Gœthe et vient de donner le premier volume. L'introduction qui comprend près de quatre-vingt pages, expose avec une grande clarté la genèse de la *Métamorphose des plantes*, et retrace les

1. *Poésies*, vols. 82 et 83; *Faust*, vol. 93; poèmes épiques, vol. 86 de la collection.

2. Le commentaire des *Poésies* est incomplet et souvent bizarre; I, p. 143. *liebst du mich noch so hoch und sehr;* M. Düntzer propose *hehr* au lieu de *sehr*, et ce, parce que Gœthe dit ailleurs *die ewigen Gefühle heben mich hoch und hehr!*

3. P. 36, note, lire *Psalm.*, 17, 8 et non 17, 38; p. 48, note, lire *Turm*, v, 145 et non 148.

études anatomiques de Gœthe, ses recherches sur l'existence de l'os intermaxillaire supérieur, l'accueil que firent les savants à ses découvertes; selon M. Steiner, Gœthe est le Copernic et le Kepler du monde organique. Ce volume, que deux autres suivront, renferme, outre un index très utile, tous les écrits du poète qui peuvent être rangés sous la rubrique *über die Bildung und Umbildung organischer Naturen :* la Métamorphose des plantes, Histoire de mes études de botanique, Essai d'une ostéologie comparée, Dissertation sur Geoffroy Saint-Hilaire, etc. [1].

VII. Signalons enfin une édition d'*Hermann et Dorothée* par M. Keck; elle fait partie d'une collection que publie la librairie Perthes de Gotha et qui renferme, outre le travail de M. Keck, une remarquable édition du *Guillaume Tell* de Schiller par M. Kallsen; M. Keck a reproduit à la fin du volume les jugements de Schlegel et de Humboldt; ses notes sont bonnes, mais en trop petit nombre [2]. Chant VI, v. 108; pourquoi veut-il à tout prix que les maraudeurs qui attaquent la ferme où vit Dorothée, soient des soldats français? (natürlich französische Marodeure). Le poète n'indique pas du tout la nationalité des pillards et il est bien plus probable que ces oiseaux de proie appartiennent au voisinage; Gœthe a plus d'une fois introduit dans ses récits de ces malandrins qui ne sont ni de l'un ni de l'autre parti et qui profitent des troubles politiques pour se former en bande et attaquer les maisons isolées (cp. *Wanderjahre*, I, 2 *gefährliche Rotten von verlaufenem Gesindel*); chant V, *v.* 140, *(sie denken immer das Letzte)* l'interprétation de *das Letzte* par *novissimum* est inadmissible; le poète veut dire que les hommes poussent tout à l'extrême, qu'ils ne savent pas biaiser, prendre des détours, « verspäten und umgehen, » comme fait la femme.

A. Chuquet.

---

201. — **Les guerres sous Louis XV**, par le comte Pajol, général de division. Tome III, 1740-1748. Italie, Flandre. Paris, Firmin-Didot, 1884. In-8, 605 p.

Le comte Pajol poursuit activement son histoire des guerres du règne de Louis XV. Ce troisième volume nous semble même supérieur aux deux tomes précédents; l'auteur s'en tient strictement aux opérations militaires et laisse absolument de côté la diplomatie et la pure politique. Il traite dans la première partie des campagnes d'Italie (Coni, Bassignano, Plaisance, invasion de la Provence, insurrection de Gênes, affaire de l'Assiette) et dans la seconde, des campagnes de Flandre (Fontenoy, Rocoux, Lawfeld, Berg-op-Zoom, Maestricht). Le récit est toujours aussi détaillé, aussi complet; les marches des corps d'armée sont indiquées avec la plus minutieuse exactitude. Mais le mouvement et la

1. 114e volume de la collection Spemann.

2. « Mit kurzen Erklærungen für Schule und Haus », dit le sous titre de la collection.

vie font défaut. Çà et là quelques erreurs. Où l'auteur a-t-il lu que l'électeur de Bavière invoquait « les anciens droits consacrés dans le XVIe siècle par l'empereur Ferdinand? » (p. 318). Pourquoi n'a-t-il pas consulté le journal de Charles VII récemment publié par M. Heigel? Pourquoi écrit-il *Tussen* au lieu de Füssen et *Braun* au lieu de Browne, *Wolfembutel* et *Wolfenbutel* au lieu de Wolfenbüttel[1]? Il raconte la mort du chevalier de Belle-Isle qui agitait un drapeau au pied des palissades et « tirait encore du bois avec ses dents » lorsqu'il reçut le coup mortel, et rappelle à ce propos la mort de Cynégire (p. 260); ne sait-il pas que ce dernier fait est invraisemblable? Cynégire, dit Ernest Curtius (*Hist. grecque*, II, 250) eut la main coupée au moment où il escaladait le bord d'un navire, et retomba dans la mer. Mais il y a dans cet ouvrage tant de renseignements, tant de matériaux utiles, qu'il vaut mieux louer le labeur infatigable de M. Pajol. Si son récit de Fontenoy ne vaut pas celui de Voltaire, il nous apprend qu'un capitaine du régiment de Touraine, du nom d'Isnard, indiqua le moyen de prendre en écharpe la fameuse colonne anglo-hanovrienne (p. 385). Le quatrième volume a paru ; le cinquième est presque achevé; le sixième sera consacré à l'organisation de l'armée et à ses règlements et ordonnances de 1715 à 1774; les cartes seront publiées avec le cinquième volume.

C.

---

202. — **1812. Lettre d'un capitaine de cuirassiers sur la campagne de Russie,** publiée par M. J. A. Léher, professeur de philosophie au collège d'Autun. Paris, Baranger, rue Lafayette, 132 et Poitiers, rue de La Regratterie, 30. Petit in-8, VI-62 p.

Cette lettre, datée de Hildesheim en 1813 et adressée par le capitaine de cuirassiers, Jean Bréaut des Marlots, (hameau de la Nièvre), à sa sœur Manette, est intéressante; M. Léher qui l'a découverte, la publie dans un petit opuscule de l'aspect le plus coquet ; il en a respecté scrupuleusement le texte et il laisse à l'original toutes ses incorrections[2]. Le capitaine raconte qu'il assista à la bataille de la Moskowa sous une pluie de boulets (p. 17-19). Il est entré à Moscou, et à la vue de cette ville, il a éprouvé « un certain je ne sais quoi qu'il a ressenti souvent et ne peut définir. C'était si loin de mon pays! Nous croyions aussi que c'était le terme de nos maux » (p. 22-23). Il décrit Moscou, le Kremlin, l'incendie, la retraite, la poursuite des Cosaques qu'il charge

1. Cp. encore *Philippstat* pour Philippstadt; *Konigseck* pour Kœnigseck; *Harrack* pour Harrach; *M. Bruhl* pour M. de Brühl.

2. M. Léher nous dit dans sa préface qu'il « transcrit les noms propres tels qu'ils sont, quitte à donner dans les notes une orthographe plus conforme à notre usage. » Il fallait donc, p. 44, où il est question du comte de « Lobeau » mettre une note — que M. Léher a oubliée — sur le général Mouton, comte de *Lobau*.

avec une héroïque bravoure, les souffrances de l'armée (p. 46-47), l'arrivée à Smolensk. Malheureusement la lettre, ou mieux le mémoire, par suite de la perte d'un ou de plusieurs feuillets, s'arrête au passage de la Bérézina.

VARIÉTÉS

Voltaire et le cardinal Quirini, d'après des documents inédits.

Un livre qui résumerait les enquêtes de l'érudition non française sur la prodigieuse activité de Voltaire ne saurait omettre l'Italie. Un lettré pisan, M. Félix Tribolati, en deux brochures à peu près introuvables [1], a étudié à la lumière de documents inédits (reproduits par M. Moland dans son édition) les rapports de Voltaire avec le pape Lambertini (Benoit XIV), avec le cardinal Passionei, avec Goldoni, Métastase, Maffei, François Algarotti, Casanova, Gamerra, Albergati, etc.; il a enregistré les appréciations très diverses dont Voltaire a été l'objet au-delà des Alpes comme ailleurs; enfin, il juge la prose italienne de notre compatriote non médiocre, parfois même excellente.

J'ai rencontré en 1882, à la Fundazione Quirini-Stampalia, à Venise, au cours d'une mission scientifique, quelques documents qui ne seront pas inutiles à ce chapitre de *Voltaire à l'étranger* : le chevalier Morbio signale d'autres pièces dans des collections plus ou moins accessibles et parfois dispersées. Si je puis publier les présentes pages, je le dois à M. le professeur Antoine Favaro qui a su triompher de certaines difficultés réglementaires et à l'excellent abbé Dom Leonardo Perosa qui, avec une patience toute bénédictine, a pris la peine de copier pour moi les précieux papiers.

Voltaire écrivit au cardinal Quirini quinze lettres dont quatorze sont imprimées dans l'édition Moland et dont douze se trouvent autographes ou copies authentiques à la bibliothèque Quirini-Stampalia.

Le 17 août 1745, il lui envoie son poème de Fontenoy avec de gracieux compliments en italien, comme : « J'ai toujours dit que les Français et les autres peuples doivent à l'Italie tous les arts et toutes les sciences, etc. » Le cardinal traduisit en latin quelques vers du poème : remercîments chaleureux du poète; il a lu cette version en revenant de Fontainebleau avec la marquise du Châtelet « qui entend Virgile et

---

1. *Voltaire e l'Italia;* Pisa, tipografia Citi, 1860, 68 pp. 8°. — *Sull' epistolario italiano del Voltaire accademico della Crusca studio;* Pisa, tipografia T. Nistri e c. 1878, 49 pp. 8°. — *L'Ultimo Volume delle Opere di Voltaire*, lettera al Sig. Prof. C. F. Gabba 1862. Cf.—*La Provincia di Pisa*, n° du 31 oct. 1878 et *Fanfulla della Domenica*, 4 sept. 1881.

vous aussi bien que Newton. » (Lettre du 24 octobre et non du 25 octobre 1745 comme il est imprimé).

Le cardinal Quirini lui envoie la vie du cardinal Polus, préface d'un volume de la correspondance de ce prélat : compliments hyperboliques de l'historiographe de France; l'autographe offre ce titre après la signature et quelques variantes. Ainsi les éditions présentent : « Dica ella di grazia qual arte qual incanto pone Ella in uso per condire con tanti vezzi tanta e cosi varia dottrina e per adornarle di questa finitura di composizione, in cui non appare l'arte, ma *sopra* tutto la facilità dello stile et la vera et *soda* eloquenza. » Il faut lire : « Ma *fanno* tutto la facilità elegante del stilo e la nuda e *sola* eloquenza. » L'imprimé présente deux lignes plus loin : « Ella da ad un tratto a questo celebre inglese ed a se stessa l'immortalita *del* mundo letterato » ; « l'immortalité du monde lettré » est un un non-sens; il faut lire avec l'autographe « dans le monde lettré » « *nel* mundo letterato. » (7 novembre 1745).

Le cardinal lui envoie une lettre pastorale : nouveaux compliments; variantes insignifiantes (3 février 1746). Le 11 avril et non le 12 avril comme il est imprimé, nouveaux compliments. Le 8 mai avec variantes insignifiantes, remercîments pour une traduction latine et italienne du commencement de la Henriade : il vient d'être nommé membre de l'Académie française.

Le 1er juin 1746, il annonce au prélat qu'il vient d'être attaché à l'académie della Crusca. De cette date au 3 janvier 1749 — date d'une lettre de remercîments pour l'honneur que lui fait le cardinal d'accepter la dédicace de *Sémiramis* — sans doute nombre de lettres égarées. La Bibliothèque Quirini n'en possède qu'une seule de cette série, celle dans laquelle il demande l'autorisation de dédicace ;

A Lunéville. à la cour du roi Stanislas,
Ce 28 septembre [*1748*].

Eminenza,

Ho fatto rapprezentare[1] *una tragedia nel gusto greco e benche i Francesi siano molto francesi, il gusto antico a riuscito assai. Questo successo mi da la confidenza di dedicar le la mia tragedia : ne domando la licenza a Vra Excellenza e le bacio umilmente le sacre mani che hanno scritto tante belle cose.*

Di Vra-Emin^za
il devot^mo ed umil^mo servitore
VOLTAIRE.

Votre Eminence peut m'honorer de sa réponse à Paris.

Le 16 février 1749, il envoie au cardinal le brouillon de sa dédicace ou plutôt de la *Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne* qui précède *Sémiramis* dans toutes les éditions et lui demande des avis ;

1. Le 29 août 1748.

l'autographe a ce post-scriptum : *la supplico di scrivermi sotto il piglio di M. de la Reinière, fermier géneral des postes de France* J'ai retrouvé ce brouillon à la Bibliothèque Quirini et il faut que les critiques du cardinal aient été assez nombreuses, car il diffère passablement de la rédaction définitive : c'est un carnet de 26 feuillets dont 2 blancs, in-4°, en papier de fil un peu fort : les 48 pages écrites portent des corrections de la main de Voltaire. Une description de toutes les particularités du manuscrit ne pourrait trouver place que dans une édition critique de Voltaire. Voici seulement un passage qui n'a pas été imprimé : il doit être placé avant les deux premiers paragraphes de la première partie :

La nature de notre langue très favorable à la déclamation ordinaire, ne l'est point du tout à la musique. Nous avons des rimes brèves et des rimes longues qui font un effet très mélodieux sur le théâtre où l'on récite la tragédie et la comédie. Ces rimes brèves et longues sont ce qui fait croire au public et même à la plupart des auteurs que nous avons des vers de treize syllabes et des vers de douze syllabes : elles s'y rencontrent, il est vrai, si on les compte. Mais elles n'y sont pas pour l'oreille. Tous nos vers de tragédie sont de douze syllabes. Qu'on récite, par exemple, les quatre premiers vers de la tragédie que j'ay l'honneur de vous présenter :

Ouy, Mitrane, en secret l'ordre émané du trone,
Rappelle entre tes bras Arzace à Babylone.
Que bénis soient les dieux dont mon cœur suit les loix
Je retrouve un amy dans le palais des rois!

Il ne faut pas croire que les deux premiers vers soient comptés pour treize syllabes : trône *et* lone *forment chacun une seule syllabe : mais elle est plus longue, plus sonore, plus soutenue que les deux suivantes* loix *et* rois. *On doit mettre à prononcer ces finales longues le double du temps qu'on met à prononcer les finales brèves, c'est à quoy manquent tous les acteurs médiocres : c'est ce que les bons font sentir et ce qui n'échappe jamais aux oreilles délicates. Je dis donc que ce mélange de finales longues et brèves fait un effet admirable dans la déclamation ordinaire, mais qu'il en fait un insuportable dans notre musique; car dans notre déclamation les finales longues* gloire, victoire, descendre, entreprendre *ne font jamais qu'une seule syllabe qu'on prononce d'une manière soutenue et harmonieuse, sans trop faire sentir la voyelle* e *qui les termine et voila pourquoi cet* e *est appelé muet : c'est qu'il est contre les règles de la langue de le prononcer. Notre musique en cela malheureusement contraire à la nature et au génie de la langue exige que cet* e *qui revient de deux vers en deux vers soit prononcé avec une uniformité fatigante et avec un son dur et grossier; on le prononce* eu : *on chante* gloir eu, victoir eu, descendr eu, *au lieu de* gloir, victoir, descendr. *Cette répétition continuelle des e muets qui ne doivent jamais être sentis dans le discours est un def-*

faut radical et essentiel dans nos chants. Il n'est souffert chez nous que par l'usage qui rend tout tolérable et il révolte toutes les nations sans exception.

L'Eminence a-t-elle jugé ce développement trop élémentaire ? Quoiqu'il soit, à la date du 23 avril 1749, nouveaux compliments sur des vers composés par un jeune parent de Quirini auxquels le cardinal aura sans doute touché un peu et citation de ces vers de Virgile *(Enéide,* IV, 93) que Voltaire met dans la bouche de Didon :

> *Egregiam vero laudem et spolia ampla refertis,*
> *Tuque puerque tuus.*

L'imprimé dit : *Junon :* et il a raison cette fois.

Le 7 janvier 1752 (encore une lacune dans la correspondance) Voltaire envoie en tête d'un billet sur la mort d'un comte de Rotembourg employé par le cardinal, ces vers bien connus, datés de 1751 dans toutes les éditions :

> Eh quoi? Vous voulez que je chante
> Ce temple orné par vos bienfaits
> Dont aujourd'hui Berlin se vante?
> . . . .

On lit également dans les éditions :

> Cette haine dont sans scrupule
> S'*arme* le dévôt entêté
> Et dont se *raille* l'incrédule.

Il faut lire *s'armait* et *raillait :* il est singulier qu'on ait corrigé l'autographe en un sens qui ne pouvait que blesser le Cardinal et par conséquent bien invraisemblable sous la plume spirituelle de Voltaire. La première édition de cette pièce est une plaquette de trois feuillets intitulée : Epitre | de | *Monsieur* de Voltaire | au Cardinal | de Quirini | 1752. J'en ai vu un exemplaire dans le tome II de la correspondance de Quirini possédé autrefois par la Société des Bibliophiles français, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (ms. ital. 512, p. 37) : cette plaquette imprimée par les soins de Quirini présente : *s'armait, raillait.* Je noterai en terminant qu'une copie de la lettre de Voltaire avec cette date du 7 janvier 1752 accompagne un exemplaire de la même plaquette dans un manuscrit de la Bibliothèque Quiriniana de Brescia.

Si menus que soient ces résultats, je ne les crois pas inutiles au point de vue général. Une critique scientifique d'un écrivain ne pourra jamais consister qu'à étudier sa phrase [1], à en noter les rythmes ordinaires, à rapprocher ces rythmes artificiels du rythme naturel de son langage, c'est-à-dire de ses lettres familières. Si cet écrivain écrit dans une langue étrangère, on retrouvera sous cet habit exotique les directions ordinaires de sa pensée ; elles y seront même plus sensibles ainsi qu'il arrive pour les lettres italiennes de Voltaire. On sent combien les moindres

1. Voir l'Introduction à mes *Principes d'Esthétique mathématique et expérimentale (Revue contemporaine,* 25 août 85).

billets et surtout les moindres billets écrits en langue étrangère sont précieux à l'analyse de la pensée d'un écrivain de race.

Charles Henry.

P. S. Une gracieuse communication de M. Félix Tribolati me permet de compléter une page de l'*Iconographie Voltairienne* de M. Desnoiresterres. Il ne s'agit plus du cardinal Angelo-Maria Quirini, mais d'un sénateur vénitien du même nom qui visita Voltaire à Ferney en 1777. La relation italienne de cette visite se trouve dans un *Journal de voyage fait par S. E. M. Ange Quirini, dicté par le Dr Jérôme Festari son médecin et publié par Emmanuel Cicogna en 1835* à Venise à l'occasion du mariage d'une Quirini avec un Zeno. Ce sénateur fit faire en 1773 un médaillon de bronze allié d'argent de 2 livres et 8 onces et demie vénitiennes. Sur l'endroit : Voltaire en profil avec ces mots : *Mar. Fran. Arouet de Voltaire Venetiis* MDCCLXXIII. Sur le revers une femme à cheval, emblême de la Philosophie avec un caducée, foulant aux pieds la Superstition sous la forme d'un dragon avec ces mots en exergue : *Exaequat victoria coelo*. D'après Festari, l'inventeur serait S. E. Ange Quirini et l'exécuteur le célèbre Locatelli : Festari ajoute qu'on a tiré de ce médaillon une estampe avec quelques variantes à Venise en 1773 : et que cette estampe fut présentée au partriache par le seigneur vénitien. Or, M. Desnoiresterres signale au-dessous et en dehors de l'estampe *Voltaire et le religieux* une médaille avec son revers, représentant saint Michel sur un cheval ailé, le bras armé du caducée et terrassant le dragon : « en exergue : *exequat victoria coelo;* dans le bas au-dessus du petit module : *Locatellus fec.* sur le revers, au milieu : *Voltaire* et en exergue : *omnia tanquam singula absolvet :* a droite sur le cadre : *Joseph Lante scul.* à la manière noire (H. 0m 45. L. 0m 29). » C'est évidemment l'estampe tirée du médaillon du sénateur Ange Quirini et ce médaillon n'a pas été, que je sache, cité en France.

CHRONIQUE

FRANCE. — *Poésies inédites des troubadours du Périgord.* — Je ne suis pas assez compétent pour me permettre de parler ici, même en passant, du recueil publié sous ce titre par M. Camille Chabaneau (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8° de III-62 p.). Je voudrais seulement reproduire dans cette *Revue*, que lisent tous les philologues, le vœu exprimé en termes si pressants et si persuasifs par le savant professeur de Montpellier (p. II-III) : « Cette liste [la liste des troubadours originaires du département de la Dordogne] est, telle qu'elle est, la plus riche qu'on puisse dresser dans un département de la langue d'oc, car elle comprend, outre plusieurs poètes distingués dans les rangs secondaires, comme Aimeric de Sarlat, Elias Cairel, Guilhem de la Tour, quatre des plus illustres d'entre tous les troubadours, et dans ces qua-

tre, les trois précisément qui sont cités par Dante comme les maîtres de l'art dans chacune des grandes divisions de la poésie lyrique qu'il établit, à savoir : Arnaut Daniel, Bertran de Born et Giraut de Borneil. Ce n'est pas un mince sujet de gloire pour le Périgord que de compter au nombre de ses enfants des poètes ainsi placés au sommet du Parnasse provençal par leur grand émule de Florence. Mais ces troubadours, qui jetèrent autrefois tant d'éclat sur notre province, nous les oublions trop aujourd'hui. Soyons fiers, comme nous devons l'être, de Montaigne et de Fénelon, de Bugeaud et de Daumesnil. Je salue avec respect et avec une émotion patriotique les statues de ces hommes illustres; mais je souffre de ne pas voir à côté d'elles un monument qui rappelle aux générations nouvelles des gloires bien plus anciennes. Je voudrais qu'on érigeât sur une des places publiques de Périgueux une statue à Bertran de Born, et que, sur les faces du piédestal, cinq bas-reliefs de marbre ou de bronze reproduisissent l'image (l'image conventionnelle, telle que les mss. nous la donnent, à défaut du portrait) d'autant d'autres troubadours, de façon que chaque arrondissement de la Dordogne y fut représenté : Périgueux, par Giraut de Borneil; Nontron, par Arnaut de Mareuil; Ribérac, par Arnaut Daniel; Sarlat, par Elias Cairel, et Bergerac par Sail d'Escola ou Pierre de Bergerac. Un pareil monument, surtout si la Corrèze, s'associant à la Dordogne, y réclamait une place pour ses propres troubadours, ferait de Périgueux la ville sainte de la langue d'oc, la Mecque où tout bon provençaliste, comme tout bon félibre, voudrait aller, une fois au moins dans sa vie, en pèlerinage. Puisse le vœu que j'exprime ici être entendu de ceux qui ont le pouvoir de le réaliser, je veux dire des membres des divers corps élus, conseils généraux, conseils d'arrondissement, conseils municipaux, sociétés savantes de la Dordogne et de la Corrèze. Une souscription publique dont ils prendraient l'initiative, et, au besoin, une loterie, qu'ils obtiendraient certainement l'autorisation d'organiser, produiraient sans doute la somme nécessaire à l'exécution du monument que je rêve pour glorifier dignement, avec le pays qui leur donna le jour, ces pères et ces premiers maîtres de la poésie lyrique des nations modernes. Puissé-je ne pas mourir avant d'avoir vu, au milieu d'une députation, présidée par Frédéric Mistral, de tous ceux qui, de Bordeaux à Nice, des Baléares à Clermont-Ferrand, parlent notre langue; de tous ceux qui, dans le monde civilisé tout entier, en font l'objet de leurs études, inaugurer ce monument! » — T. DE L.

— *Tahureau par M. Henri* CHARDON. — M. H. Chardon constate, dès les premières lignes de son élégante brochure *(La vie de Tahureau. Documents inédits sur sa famille, son mariage et l'Admirée.* Paris, A. Picard; Mamers, Fleury et Dangin, 1885, grand in-8° de 76 p.), que le Maine « a fait bien peu jusqu'à ce jour, pour mettre en relief une des plus attrayantes figures poétiques » du XVI[e] siècle, « celle de Jacques Tahureau, un des vaillants, qui dès la première heure de la renaissance poétique en France entra dans la brigade de Ronsard, et fut l'émule de Du Bellay, de Baïf, d'Olivier de Magny et de Jean de la Péruse ». Il a réuni, d'après des documents conservés soit à Paris (Cabinet des titres), soit en province (cabinet de M. l'abbé Esnault), de nombreux et curieux renseignements sur les Tahureau, qui étaient Angevins d'origine, et dont la noblesse provient peut-être de la possession de la terre noble de la Chevalerie située dans la paroisse de Jarzé; sur la mère du poète, Marie Tiercelin, fille de Louis Tiercelin, lequel résigna son office de lieutenant du sénéchal du Maine à son gendre Jacques Tahureau, et parente du grand Ronsard; sur la femme du poète, Marie Grené, « fille d'honorable homme Jean Grené et de demoiselle Guillemette Barbat, sa veuve, demeurant dans la ville de la Charité, au diocèse d'Auxerre ». Quant à l'*amie* de l'auteur des *Mignardises,* tant célébrée par lui sous le nom de l'*Admirée,* M. Chardon, qui a si heureusement de-

viné tant de difficiles énigmes, n'a pu nous la faire connaître : il a, du moins, montré combien est contestable ce qui en a été écrit par ses devanciers, notamment par MM. Prosper Blanchemain, de Clinchamp, B. Hauréau. Trois bonnes nouvelles, en finissant : le sagace critique promet (p. 76) de s'occuper prochainement de Baïf, de Joachim du Bellay et surtout de Robert Garnier, « la vraie gloire littéraire du Maine, le précurseur de Corneille ». — T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1885.

M. Hauréau communique quelques passages d'une lettre de S. M. l'empereur du Brésil, qui le charge de témoigner à l'Académie combien il a été sensible à la nouvelle de la mort de M. Egger. L'empereur n'oubliera jamais, dit-il, ses savantes conférences à la Sorbonne et son aimable entretien.

M. Alexandre Bertrand présente à l'Académie deux haches de chloroménalite, découvertes à Quiberon, entre le Sémaphore et Saint-Julien. Ces deux haches sont des plus belles et des plus grandes que l'on connaisse. Elles ont été trouvées à 0m20 seulement de profondeur, près d'une grande pierre inclinée qui avait sans doute servi primitivement à recouvrir la cachette. L'une mesure 0m38 de longueur, l'autre 0m29. Elles appartiennent à M. Hardy, entrepreneur à Nantes, chargé de travaux importants à Quiberon. J'ai cru, dit M. Bertrand, que ces deux beaux spécimens de l'art, à l'époque où les haches de pierre étaient en honneur, étaient dignes d'être présentés à l'Académie.

M. le docteur Hamy présente à l'Académie une carte marine de l'an 1449, œuvre du cosmographe majorcain Gabriel de Vallsequa, qui jouissait au xve siècle d'une réputation considérable. Une de ses cartes, datée de 1439, avait été payée 130 ducats d'or par Améric Vespuce. Ses œuvres sont devenues très rares; la carte de Vespuce, conservée à Palma, a même longtemps passé pour unique. M. Barozzi, à Venise, M. Hamy, à Paris, en ont dernièrement découvert deux autres, toutes deux de 1449. Celle que possède M. Hamy et qu'il a mis sous les yeux de l'Académie, a appartenu à un membre de la famille des Lauria, célèbres marins catalans, dont elle porte les armes. La comparaison de cette pièce avec les parties similaires de l'atlas catalan de la Bibliothèque nationale fait ressortir en faveur de Vallsequa une notable supériorité scientifique et fortifie la place que M. Hamy lui assigne entre les meilleurs géographes de l'école catalane.

M. Heuzey lit un mémoire intitulé : *Un gisement de diorite, à propos des statues chaldéennes*. On sait que les statues rapportées de Chaldée par M. de Sarzec sont taillées dans une pierre dure appelée diorite. On a cru lire dans les inscriptions de ces statues des phrases qui indiqueraient que cette pierre était exploitée et apportée par mer, par des bateaux qui la recueillaient au pied des falaises : cette assertion a paru invraisemblable à plusieurs personnes et a donné lieu de révoquer en doute l'interprétation des textes épigraphiques, proposée par les assyriologues. Pendant un récent séjour en Bretagne, M. Heuzey a eu l'occasion d'examiner des gisements de diorite, en plusieurs points de la côte, et il a acquis la conviction que l'exploitation de cette substance devait être souvent plus aisée du côté de la mer que du côté de la terre. Le diorite présente une très grande résistance, il est fort difficile d'en détacher des blocs considérables, même avec l'aide des meilleurs instruments; mais à l'extrémité du gisement, du côté de la mer, l'action incessante des flots est plus puissante que le fer et sépare d'elle-même des fragments, que les bateaux n'ont qu'à recueillir et à charger comme lest. Il n'y a donc aucune invraisemblance à admettre le fait consigné dans les inscriptions chaldéennes.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : Henri Cordier, *Bibliotheca Sinica, dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois;* — par M. Delisle : L. Merlet : *Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres,* publié et annoté.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

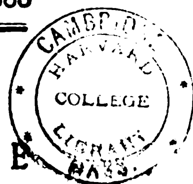
digmen, Litteratur, Chrestomathie und Glossar (J. Barth : mérite d'être répandu). — C. E. SCHMIDT, Parallel-Homer oder Index aller homerischen Iterati in lexicalischer Anordnung. (Hinrichs : travail de dix années qui n'est pas inutile.) — Flavi Vegeti Renati Epitome rei militaris, rec. C. LANG. (Gemoll : 2e édition améliorée.) — Firlimini und andere Curiosa, hrsg. v. L. GEIGER. (Seuffert.) — Sammlung beliebter spanischer Lust = und Schauspiele zur Vervollkommnung und Unterhaltung im Spanischen, hrsg. u. mit deutschen Anmerkungen versehen von AQUENZA. I-III. (Zuncker : très recommandable.) — SCHIRRMACHER, Johann Albrecht I, Herzog von Mecklenburg, 2 Teile. (Kluckhohn : beaucoup de détails nouveaux, mais l'auteur ne met pas l'important et l'essentiel suffisamment en relief.) — FLATHE, das Zeitalter der Restauration und Revolution 1815-1851. (Horawitz : très réussi.) — J. WIMMER, Historische Landschaftskunde. (Partsch.) — WAGNON, La sculpture antique, origines, description, classification des monuments de l'Égypte et de la Grèce. (Furtwangler : planches mauvaises, livre instructif pour le grand public.)

Altpreussische Monatsschrift, 1885, V et VIe fascicules : Aus Kant's Briefwechsel, Vortrag, gehalten an Kant's Geburtstag den 22 april 1885 in der Kant-Gesellschaft zu Königsberg von Rudolf REICKE, nebst einem Anhang enthaltend Briefe von Jac. Sigism. Beck an Kant und von Kant an Beck. — ROGGE, Michael Burckhardt, der Nehrungspfarrer und seine Gemeinde, ein Sittenbild aus der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts. — BECKHERRN, der Schlossberg bei Jesziorken (avec un croquis). — *Kritiken und Referate :* BERGAU, die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Westpreussen. — Alterthumsgesellschaft Prussia in Königsberg 1884. *Mittheilungen und Anhang :* HÖHLBAUM, Zur Rechtsgeschichte, Notiz aus dem Kölner Stadtarchiv. — Universitätschronik 1885. — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1885. — Altpreussische Bibliographie 1884 (Nachtrag und Fortsetzung). — Preisausschreiben des Evangelischen Vereins für geistliche und Kirchenmusik der Provinzen Ost = und Westpreussen (« eine in allgemein verständlicher Form gehaltene wissenschaftliche Untersuchung der Geschichte und der Bedeutung der preussischen Tonschule »). — Bitte (M. Reicke, bibliothécaire de l'Université de Königsberg, et M. Sintenis, professeur à Dorpat, préparent depuis longtemps une édition de la Correspondance de Kant ; ils prient tous ceux qui possèdent des lettres du philosophe ou de ses correspondants, de les envoyer directement à M. Reicke ou à la librairie Voss, de Hambourg et de Leipzig ; « la plus petite notice sera la bienvenue, aussi bien que des lettres des contemporains de Kant, où il est fait mention du philosophe, car elles peuvent éclairer d'autres passages obscurs jusqu'ici de la correspondance, permettre de fixer la chronologie des lettres, le nom de celui qui les envoyait ou les recevait »).

Theologische Literaturzeitung, n° 20, 3 octobre 1885 : Bibliotheca Samaritana, I, die Samaritanische Pentateuch-Version, die Genesis, in der hebräischen Quadratschrift unter Benutzung der Barberinischen Triglotte hrsg. v. HEIDENHEIM (Kautzsch). — HATCH, An introductory lecture on the study of ecclesiastical history. — LUNGEN, Geschichte der römischen Kirche von Leo I bis Nicolaus I, quellenmässig dargestellt. (Krüger : devra être lu, contient d'abondants matériaux, mais ne forme pas un réel ensemble ; la mise en œuvre des documents est imparfaite.) — NITZSCH, Geschichte des deutschen Volkes bis zum Augsburger Religionsfrieden, hrsg. v. MATTHÄI, III, vom Tode Heinrichs VI bis zum Augsb. Religionsfrieden. (K. Müller : écrit dans l'esprit de Niebuhr ; des hypothèses trop hardies ; mais de grandes vues et une excellente méthode ; livre fécond.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Dixneuvième année 16 novembre 1885



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 704, 31 oct. 1885 : Mark PATTISON, Sermons (1er art.) — The Greville-Memoirs, part II, 1837-1852. (Hamilton : a signaler, entre autres choses, des jugements sur lord Palmerston, sur Macaulay, sur Wellington, etc.) — ANNANDALE, A concise dictionary of the English language, literary, scientific, etymological and pronouncing (Bradley : bon.) — Where Chineses drive, English student life at Peking, by a student interpreter. — MOLLOY, Royalty restored or London under Charles II. (Peacock.) — The proposed teaching University for London. — The text of the ancient laws of Ireland (Rhys.) — Herodotus redivivus. (Am. B. Edwards.) — German translations of the Bible before Luther. (Pearson.) — « Milton and Vondel ». (Edmundson.) — The Aristotelian society (Hodgson.) — HEATH, Diophantos of Alexandria, a study in the history of Greek algebra. (Mackay.) — The derivatio of latin « fortassis » (Wharton : serait une ancienne deuxième personne du singulier du subjonctif du verbe *fortare*, formé de *fortis* comme *firmare* de *firmus* et signifierait primitivement « you would assert. ») — Sebastiano del Piombo in a new light. (Bradley.)

The Athenaeum, n° 3027, 31 oct. 1885 : Sir Henry Sumner MAINE, Popular government, four essays, — RYE, Popular county histories, a history of Norfolk. — BLAZE DE BURY, Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre (bon livre qui rend justice à Dumas). — PRINSEP, Record of services of the Honourable East India Company's civil servants in the Madras Presidency from 1741 to 1858. — Calendar of letters from the mayor and corporation of the city of London 1350-1370, p. p. SHARPE. — The battle of Mons Badonicus (Sayce.) — The « dictionary of national biography » (liste des noms, de Collins à Coppe.) — CROWE a. CAVALCASELLE, Raphael, his life and works, vol. II (premier article.)

Literarisches Centralblatt, n° 45, 31 oct. 1885 : HASE, Kirchengeschicte auf der Grundlage akadem. Vorlesungen, I. Alte Kirchengeschichte. (Ouvrage d'un des vieux maîtres de la science historique, d'un des « Lehrer der Nation ».) — EBRARD, Christian Ernst von Brandenburg-Bayreuth. Die Aufnahme reformieter Flüchtlingsgemeinden in ein lutherisches Land 1686-1712. (Contribution précieuse à l'histoire de l'église et à la « Culturgeschichte ».) — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, IVer Jahrgang. (Cp. une des prochaines notes de notre *Chronique*.) — H. LORENZ, die Jahrbücher von Hersfeld nach ihren Ableitungen u. Quellen untersucht u. wiederhergestellt. — HENRARD, Henri IV et la princesse de Condé. 1609-1610 d'après des documents inédits. (On devra, après avoir lu ce livre, attribuer une plus grande importance politique à la passion du roi pour la princesse, mais en somme le jugement de Ranke restera.) — Nau, Maria Stuart von der Ermordung Riccio's bis zur Flucht nach England 1566-1568, Aufzeichnungen ihres Sekretärs, nach der franz. Original-Ausgabe des P. J. Stevenson übers. u. erläut. von CARDAUNS. — Max LEHMANN, Preussen und die Katholische Kirche seit 1640, Teil V, 1775-1786. — DISSELNKÖTTER, Beiträge zur Kritik der Histoire de mon temps Friedrichs des Grossen, eingeleitet von MAURENBRECHER. (Bon travail.) — GÖRLACH, Fürst Bismarck, eine Lebensbeschreibung bis auf die neueste Zeit fortgesetzt von EGELHAAF. — LOERSCH, der Ingelheimer Oberhof. — Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden, erklärt von KIESSLING (très remarquable). — Plauti fabularum deperditarum fragmenta collegit Fr. WINTER. (Utile et méritoire, témoigne d'un grand soin.) — SCHUCHARDT, Slawo-Deutsches u. Slawo-Italienisches. (De fines remarques et considérations.) — DRUSKOWITZ, Drei englische Dichterinnen. (Traite de Jeanne Baillie,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 16 novembre — 1885

Sommaire : 203. Droysen, Histoire de l'hellénisme. II. — 204. Eraclius, p. p. Graef. — 205. De Lantenay, Mélanges de biographie et d'histoire. — 206. Peukert, Les Mémoires de Valory. — 207. Glaser, Lübeck et Ratekau. — 208. Schlitter, Les rapports de l'Autriche et de l'Amérique I. — 209. De Hohenbühel, Sur le Tyrol. — *Variétés :* Paul-Louis Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus. — Note de M. Jahn. — Académie des Inscriptions.

203. — Droysen. **Histoire de l'Hellénisme** (trad. Bouché-Leclercq). Tome II, in-8 de 783 p. Paris, Leroux, 1884.

Ce volume s'étend depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'année 277. Il comprend l'histoire des *Diadoques*, et il la poursuit jusqu'au moment où disparaissent tous les anciens compagnons du grand roi. C'est l'époque où l'on voit l'empire se démembrer définitivement pour faire place à des royaumes indépendants. Si abondante que soit la masse des faits recueillis par Droysen, il les domine sans peine. Il est en effet conduit par une idée particulière qu'il exprime en ces termes : « C'est le caractère des évolutions historiques que, pendant qu'on bataille pour une foule d'autres questions, elles suivent tranquillement et sûrement leur cours; celui-là seul qui les comprend et les aide de son concours, fonde quelque chose de durable. Ainsi après la mort d'Alexandre, la lutte pour l'unité de l'Empire semble absorber toutes les forces et dicter la conduite des partis. Mais ce qui est durable, c'est le principe de l'hellénisme, qui, lorsque la fureur des combattants s'est apaisée, se montre réalisé et assuré pour des siècles. C'est dans l'intérêt de ce principe que la reconstitution de l'unité du grand empire occidento-oriental devait se montrer impossible, afin que la fusion de l'élément occidental avec les différents éléments des races orientales pût se réaliser sous la forme d'autant d'organismes hellénistiques » (P. 601). En un mot, nous assistons ici à une décomposition politique d'où sortira avec le temps une civilisation meilleure. Ce spectacle a bien son intérêt. On ne saurait méconnaître pourtant l'aridité d'un pareil sujet. Malgré les précautions prises par l'auteur pour éclairer la route, il n'est pas toujours aisé de se retrouver au milieu des rivalités et des guerres qui remplissent cette période. Droysen d'ailleurs raisonne et explique plutôt qu'il ne peint, et son récit manque un peu de couleur et de vie. Lorsqu'il essaie de dessiner quelque figure originale, comme celle de Démétrius, il y réussit médiocrement. Il est exact et précis, mais toujours assez terne.

La traduction est faite avec le même soin qui distinguait déjà les volumes précédents. On y a joint en appendice un important travail de Droysen sur les colonies d'Alexandre et de ses successeurs. Le seul défaut de cette étude est d'avoir un caractère trop exclusivement géographique.

P. G.

---

204. — **Eraclius, deutsches Gedicht des XIII.** Jahrhunderts, hrsg. von Harald Graef. Strassburg, Trübner, 1884. In-8, 264 p. 5 mark. (Quellen und Forschungen zur Sprach = und Culturgeschichte der germanischen Vœlker, 50es Heft).

Le poème d'*Éraclius*, fort intéressant à tous égards, avait été publié il y a quarante-trois ans par Massmann, mais sans beaucoup de critique, et Haupt avait sévèrement jugé cette édition. Le texte que nous offre aujourd'hui M. Graef, est bien meilleur que celui de 1842. Dans son introduction, le jeune germaniste étudie les deux manuscrits du poème; il recherche la patrie de l'auteur, l'époque où l'œuvre fut composée, ses rapports avec sa source française *Eracle l'empereur* de Gautier d'Arras. Il prouve que le poète qui se nommait Otte, comme lui-même nous l'apprend (v. 136) vivait dans les premières années du XIIIe siècle, car il imite parfois l'*Eneide* de Veldeke ainsi que l'*Erec* et l'*Iwein* de Hartmann. (Il aurait pu citer le jugement de Gervinus, II, 93, qui remarque fort bien que le ton mondain et gai du poète dans divers épisodes, comme dans le récit de l'infidélité d'Athanais et de sa rencontre avec Parides chez Morphêâ, « trahit déjà l'époque, le commencement du XIIIe siècle »). Il montre que ce poète, d'ailleurs savant pour l'époque, observateur, favorable au clergé, devait être, non pas un ecclésiastique — il ne se serait pas permis les réflexions sur la nonne et l'abbé v. 4012 et 4023 — mais, à en juger par ses pointes contre la cour, par ses descriptions de toute sorte, un *Fahrender;* qu'il était du centre de l'empire, soit de la Hesse soit de la Wetteravie. Enfin, il fait voir que les copistes des deux manuscrits appartenaient à la Haute Allemagne et que le plus ancien manuscrit, celui de Vienne, est l'œuvre d'un Autrichien et le plus récent, celui de Munich, l'œuvre d'un Bavarois; il analyse très bien la versification et le style du poème. M. Graef donne le texte d'*Eraclius* d'après le manuscrit de Vienne, mais en signalant au bas des pages les variantes du manuscrit de Munich. Cette édition est faite avec grand soin; mais peut-on s'empêcher de sourire, en lisant dans l'introduction, sur les rapports du poème allemand avec son modèle français, la phrase suivante (p. 49) : « Gautier's Eracles ist ganz und gar das Werk eines feingebildeten, aber *oberflächlichen* Franzosen; Otte's Eraclius ist von einem *gründlichen* Deutschen geschrieben »? Gœthe dit quelque part que le schibboleth, le « cri de guerre »

entre Allemands et Français, est pain noir et pain blanc; à entendre nos voisins, on serait tenté de croire que ce cri de guerre est, depuis le moyen-âge, *Oberflächlichkeit* d'une part et *Gründlichkeit* de l'autre. Il est temps que cette plaisanterie cesse et que ce parallèle entre le Français « superficiel » et le « profond » Allemand disparaisse des ouvrages sérieux. D'ailleurs le jugement de M. Graef sur ce point est trop favorable à Otte; que l'Allemand ait çà et là modifié quelques traits, qu'il ait ajouté par endroits de petits détails expressifs, il a néanmoins imité et on n'est guère « gründlich » lorsqu'on copie; l'éditeur avoue lui-même qu'Otte se tient consciencieusement à son modèle et qu'il le traduit souvent mot à mot; il est impossible d'attribuer, après un tel aveu, à l'auteur d'*Eraclius*, une indépendance poétique *(dichterische Selbständigkeit)*.

A. CHUQUET.

---

205. — **Mélanges de biographie et d'histoire,** par Ant. de LANTENAY, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, Feret, 1885. Grand in-8 de 600 pages. Tiré à 50 exemplaires.

Le meilleur moyen de faire connaître le volume de M. de Lantenay, c'est d'en énumérer les 35 chapitres. Quand on aura vu ainsi tout ce que le savant critique a mis de choses excellentes dans son recueil, on se dira que bien peu de *Mélanges* publiés soit autrefois, soit aujourd'hui, sont aussi précieux que les siens.

I. *Les combats de Soulac et de Saint-Vivien racontés par des témoins occulaires*, 1617, Reproduction d'un document de la collection de Peiresc, à Carpentras (*Lettre de M. de Mullet, sieur de Volusan, conseiller du Roi en la cour de parlement de Bourdeaux, intendant de la justice et police ès-compagnies des gens de guerre envoyés au païs de Médoc pour le service du Roy... escript à Mons. le premier president*) et d'une plaquette de la Bibliothèque nationale (*Heureux exploits du sieur de Saincte-Croix d'Ornano, en Médoc, sur les rebelles; avec la lettre dudit sieur de Saincte-Croix à Monsieur le premier Président de Bourdeaux*). Le très consciencieux éditeur a soin de rappeler ce qui précéda et amena les combats de 1622 et il a emprunté ses explications au *Mercure François* « comme à l'auteur le plus ancien et que les historiens postérieurs n'ont guère fait que résumer. » Disons, à ce propos, une fois pour toutes, que les notes de M. de L. sont abondantes, exactes, savoureuses, et signalons, dans ce premier chapitre, les notes à la fois biographiques et bibliographiques consacrées à Marc Antoine de Gourgues, premier président au parlement de Bordeaux, (p. 2-3), à Pierre d'Ornano, fils et frère des maréchaux d'Ornano et abbé — militaire et marié — de Sainte-Croix de Bordeaux (p. 3-4), à Isaac de la Peyrère, le célèbre auteur des *Préadamites* (p. 10).

La traduction est faite avec le même soin qui distinguait déjà les volumes précédents. On y a joint en appendice un important travail de Droysen sur les colonies d'Alexandre et de ses successeurs. Le seul défaut de cette étude est d'avoir un caractère trop exclusivement géographique.

P. G.

---

204. — **Eraclius, deutsches Gedicht des XIII.** Jahrhunderts, hrsg. von Harald GRAEF. Strassburg, Trübner, 1884. In-8, 264 p. 5 mark. (Quellen und Forschungen zur Sprach = und Culturgeschichte der germanischen Vœlker, 50ᵉˢ Heft).

Le poème d'*Éraclius*, fort intéressant à tous égards, avait été publié il y a quarante-trois ans par Massmann, mais sans beaucoup de critique, et Haupt avait sévèrement jugé cette édition. Le texte que nous offre aujourd'hui M. Graef, est bien meilleur que celui de 1842. Dans son introduction, le jeune germaniste étudie les deux manuscrits du poème; il recherche la patrie de l'auteur, l'époque où l'œuvre fut composée, ses rapports avec sa source française *Eracle l'empereur* de Gautier d'Arras. Il prouve que le poète qui se nommait Otte, comme lui-même nous l'apprend (v. 136) vivait dans les premières années du XIIIᵉ siècle, car il imite parfois l'*Eneide* de Veldeke ainsi que l'*Erec* et l'*Iwein* de Hartmann. (Il aurait pu citer le jugement de Gervinus, II, 93, qui remarque fort bien que le ton mondain et gai du poète dans divers épisodes, comme dans le récit de l'infidélité d'Athanais et de sa rencontre avec Parides chez Morphêâ, « trahit déjà l'époque, le commencement du XIIIᵉ siècle »). Il montre que ce poète, d'ailleurs savant pour l'époque, observateur, favorable au clergé, devait être, non pas un ecclésiastique — il ne se serait pas permis les réflexions sur la nonne et l'abbé v. 4012 et 4023 — mais, à en juger par ses pointes contre la cour, par ses descriptions de toute sorte, un *Fahrender;* qu'il était du centre de l'empire, soit de la Hesse soit de la Wetteravie. Enfin, il fait voir que les copistes des deux manuscrits appartenaient à la Haute Allemagne et que le plus ancien manuscrit, celui de Vienne, est l'œuvre d'un Autrichien et le plus récent, celui de Munich, l'œuvre d'un Bavarois; il analyse très bien la versification et le style du poème. M. Graef donne le texte d'*Eraclius* d'après le manuscrit de Vienne, mais en signalant au bas des pages les variantes du manuscrit de Munich. Cette édition est faite avec grand soin; mais peut-on s'empêcher de sourire, en lisant dans l'introduction, sur les rapports du poème allemand avec son modèle français, la phrase suivante (p. 49) : « Gautier's Eracles ist ganz und gar das Werk eines feingebildeten, aber *oberflächlichen* Franzosen; Otte's Eraclius ist von einem *gründlichen* Deutschen geschrieben »? Gœthe dit quelque part que le schibboleth, le « cri de guerre »

entre Allemands et Français, est pain noir et pain blanc; à entendre nos voisins, on serait tenté de croire que ce cri de guerre est, depuis le moyen-âge, *Oberflächlichkeit* d'une part et *Gründlichkeit* de l'autre. Il est temps que cette plaisanterie cesse et que ce parallèle entre le Français « superficiel » et le « profond » Allemand disparaisse des ouvrages sérieux. D'ailleurs le jugement de M. Graef sur ce point est trop favorable à Otte; que l'Allemand ait çà et là modifié quelques traits, qu'il ait ajouté par endroits de petits détails expressifs, il a néanmoins imité et on n'est guère « gründlich » lorsqu'on copie; l'éditeur avoue lui-même qu'Otte se tient consciencieusement à son modèle et qu'il le traduit souvent mot à mot; il est impossible d'attribuer, après un tel aveu, à l'auteur d'*Eraclius*, une indépendance poétique *(dichterische Selbständigkeit)*.

A. CHUQUET.

---

205. — **Mélanges de biographie et d'histoire**, par Ant. de LANTENAY, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, Feret, 1885. Grand in-8 de 600 pages. Tiré à 50 exemplaires.

Le meilleur moyen de faire connaître le volume de M. de Lantenay, c'est d'en énumérer les 35 chapitres. Quand on aura vu ainsi tout ce que le savant critique a mis de choses excellentes dans son recueil, on se dira que bien peu de *Mélanges* publiés soit autrefois, soit aujourd'hui, sont aussi précieux que les siens.

I. *Les combats de Soulac et de Saint-Vivien racontés par des témoins occulaires*, 1617, Reproduction d'un document de la collection de Peiresc, à Carpentras (*Lettre de M. de Mullet, sieur de Volusan, conseiller du Roi en la cour de parlement de Bourdeaux, intendant de la justice et police ès-compagnies des gens de guerre envoyés au païs de Médoc pour le service du Roy... escript à Mons. le premier president*) et d'une plaquette de la Bibliothèque nationale (*Heureux exploits du sieur de Saincte-Croix d'Ornano, en Médoc, sur les rebelles; avec la lettre dudit sieur de Saincte-Croix à Monsieur le premier Président de Bourdeaux*). Le très consciencieux éditeur a soin de rappeler ce qui précéda et amena les combats de 1622 et il a emprunté ses explications au *Mercure François* « comme à l'auteur le plus ancien et que les historiens postérieurs n'ont guère fait que résumer. » Disons, à ce propos, une fois pour toutes, que les notes de M. de L. sont abondantes, exactes, savoureuses, et signalons, dans ce premier chapitre, les notes à la fois biographiques et bibliographiques consacrées à Marc Antoine de Gourgues, premier président au parlement de Bordeaux, (p. 2-3), à Pierre d'Ornano, fils et frère des maréchaux d'Ornano et abbé — militaire et marié — de Sainte-Croix de Bordeaux (p. 3-4), à Isaac de la Peyrère, le célèbre auteur des *Préadamites* (p. 10).

II. *Lancelot de Mullet, abbé de Verteuil.* Les registres d'insinuations conservés dans les archives de l'archevêché de Bordeaux ont permis à M. de L. d'établir que Lancelot de Mullet fut nommé abbé de Verteuil (en Médoc) par le pape Clément VIII le 24 avril 1600, et qu'il prit possession le 30 juin suivant ; qu'il était certainement mort le 3 juillet 1648; qu'il n'est par conséquent pas l'auteur du *Jugement du curé bourdelois pour servir à l'Histoire des mouvements de Bordeaux,* ouvrage qui ne parut et ne put être composé qu'en 1651, et dont l'origine « continuera longtemps encore à exercer la patience et la sagacité des plus courageux et des plus habiles bibliographes. »

III. *Etienne de Mullet de Volusan, doyen du chapitre Saint-André de Bordeaux* (avec de curieux détails sur le séjour à Bordeaux, en 1571, de saint François de Borgia, troisième général de la compagnie de Jésus, et sur les fêtes religieuses et littéraires par lesquelles (1662) on célébra dans la même ville sa canonisation).

IV. *Gilbert Grymaud, chanoine théologal de Saint-André de Bordeaux.* — Précis renseignements, accompagnés de nombreuses rectifications, sur l'auteur de l'*Oraison funèbre de feu Monseigneur le cardinal de Sourdis, Archevesque de Bordeaux et Primat d'Aquitaine* (1628, in-8° de 80 p.), et — sans parler d'un ouvrage de piété depuis longtemps oublié (Bordeaux, 1630, in-12), — d'un gros traité sur la *Liturgie sacrée* (Lyon, 1660, in-4°) que Zaccaria appelle *egregium opus,* mot répété par le P. Hurter (*Nomenclator litterarius*) et par Dom Guéranger (*Institutions liturgiques*).

V. *Hierome Lopès, chanoine théologal de Saint-André de Bordeaux.* Notice qui complète, soit au point de vue biographique, soit au point de vue bibliographique, celle qui a été mise par M. l'abbé Callen en tête de la nouvelle édition de l'*Eglise Métropolitaine et Primatiale Saint-André de Bourdeaux.* (1882-84, 2 vol. in-8°).

VI. *Le Gallicanisme à l'université de Bordeaux.* 1663. Chapitre important de l'histoire de l'université de Bordeaux, enrichi, comme presque tous les morceaux du recueil, d'extraits de livres rares et de citations de documents inédits.

VII. *Rétablissement des cours dans la faculté de théologie de Bordeaux.* — Rectification de l'erreur de plusieurs historiens de Bordeaux, notamment de Dom Devienne qui ont cru que les cours de théologie, suspendus dans l'université de cette ville, le 5 novembre 1660, à la suite de la déclaration touchant l'orthodoxie des *Lettres provinciales* de Pascal, traduites par Nicole, furent rétablis *deux ans après,* en l'année 1662. M. de L. s'appuie sur l'*Arrest du Conseil d'Estat portant le rétablissement de l'exercice de la Faculté de Théologie en l'Université de Bordeaux,* qu'il nous présente en ces termes (p. 59-60) : « Importante par sa conclusion, cette pièce ne l'est pas moins par les considérants qui la précèdent, car ils résument avec ordre et précision les démarches faites et les pièces produites dans cet intéressant épisode de

l'histoire de notre université. Aussi ce document, à la fois très rare et très inconnu, m'a-t-il paru bon à conserver. Je reproduis fidèlement le texte de l'édition originale imprimée, sans autres modifications qu'une ponctuation un peu meilleure, et la division en alinéas des membres d'une phrase dont la longueur atteint les dimensions par trop respectables de quatre pages in-4°. »

VIII. *Jean Amelin, un curé de la majestat Saint-André au* XVIIe *siècle.* On trouvera de bien piquantes particularités dans cette étude sur Jean Amelin et *autour* de lui. Ce curé de l'église cathédrale et métropolitaine de Bordeaux est l'auteur des *Eloges du Sainct-Sacrement et de la Sainte Vierge, disposez en méditations pour tous les jeudys et samedys de l'année* (Bordeaux, 1668, in-12).

IX. *Louis Bonnet, curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux.* 1604-1650. Supplément très intéressant à la publication de M. Jules Delpit (*Un curé bordelais; recueil de Mazarinades publiées sur Louis Bonnet, curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux*, 1881, in-8°). Il y a là toutes sortes d'indications nouvelles, et, par exemple, un extrait d'un manuscrit de Montassier, secrétaire de l'archevêché de Bordeaux, sur une prédication séditieuse faite par le belliqueux abbé Bonnet, le 1er mai 1649, « dans la grande nef de l'église Saint-André » et l'acte du décès du « grand frondeur », comme l'appelait Lenet en ses *Mémoires*, acte tiré des registres de la paroisse Sainte-Eulalie et daté du 20 décembre 1650.

X. *Les Lettres provinciales devant le parlement et l'université de Bordeaux* (1660). — Étude qui ne devra désormais être négligée par aucun de ceux qui voudront sérieusement s'occuper de Pascal. Le point d'histoire traité par M. de L. n'avait été jusqu'à ce jour, selon sa remarque (p. 86), abordé « que par des écrivains jansénistes, et des plus ardents, par Nicole que les autres n'ont guère fait que copier en l'abrégeant, par Dom Gerberon, par l'abbé Racine, et par Hermant dont les *Mémoires* manuscrits m'ont fourni plusieurs détails qui ne sont pas contenus dans les auteurs précédents. » M. de L. cite diverses pièces que presque personne ne connaît, notamment, (p. 93) une *Lettre d'un théologien à un officier du parlement*, etc., in-folio de 27 pages ainsi daté : *A Bourdeaux ce 22 juin 1660*, dont le vaillant chercheur n'a jamais rencontré qu'un seul exemplaire, et encore n'appartient-il à aucun de nos dépôts publics. Il analyse aussi un *Traité de la Grâce* resté manuscrit que Lopez dicta en l'année 1672-1673 et il nous fait ainsi connaître comme théologien ce docte théologal de Saint-André que l'on connaissait seulement comme historien et comme orateur.

XI. *Michel Girard, abbé de Verteuil.* Ce chapitre abonde en renseignements nouveaux non-seulement sur Michel Girard, le précepteur du duc de Candalle, l'auteur janséniste de trois opuscules publiés en 1667 et 1668, pour la défense du *Nouveau-Testament de Mons*, mais encore sur deux membres célèbres de la famille Girard, Guillaume Gi-

rard, secrétaire et historien du duc d'Epernon [1], et Claude Girard, docteur en théologie, archidiacre, official et vicaire général du diocèse d'Angoulême, l'intime ami de Guez de Balzac. On remarque (p. 115) une lettre inédite de Michel Girard, aspirant à l'évêché de Bazas (15 juin 1647), que j'ai eu le plaisir de communiquer à l'auteur et que ce dernier déclare être « dans son genre, un véritable bijou. »

XII. *L'affaire du Surplis*, 1609. « Ce fut une grosse affaire! » dit M. de L. (p. 123). « M. Ravenez *(Histoire du cardinal François de Sourdis*, Bordeaux, 1867, in-8°) lui consacre à peine douze lignes : il se borne à résumer le peu qu'en dit Gaufreteau dans sa *Chronique*, *y* ajoute une inexactitude et une ironie, et c'est tout! Probablement, il n'en savait pas davantage, et pas plus sur ce point que sur les autres démêlés du cardinal de Sourdis avec le chapitre Saint-André, il n'a daigné consulter les *Actes capitulaires*. Ils lui eussent pourtant été très utiles, soit pour compléter son histoire, soit pour être moins injuste envers les chanoines de la cathédrale de Bordeaux, auxquels il adresse souvent des reproches aussi immérités pour le fond que violents dans la forme. On en aura une preuve dans l'affaire du Surplis que nous allons raconter ». Le récit de M. de L. ne manque pas de traits plaisants et, pour ma part, j'y ai trouvé quelques grains de sel qui m'ont rappelé ceux dont est saupoudré le *Lutrin*.

XIV [2]. *Étienne de Champflour*, *évêque de la Rochelle, avant son épiscopat*, 1646-1703. Notice qui complète et rectifie celle de l'abbé Braud (1883). M. de L. s'est servi de documents empruntés aux archives du séminaire de Saint-Sulpice. Il s'est aussi servi d'une notice biographique sur le prélat envoyée, le 10 janvier 1703, de Clermont-Ferrand à Gaignières et conservée à la Bibliothèque nationale (fonds latin, n° 17028). M. de L. prouve contre Saint-Simon qu'Étienne de Champflour, « un des plus saints et des plus grands évêques de France au XVIIIe siècle », n'était pas *un homme de rien*, *l'ignorance et la grossièreté même*, *sans esprit, sans service et sans aucune sorte de lumière.* Il adresse aussi (p. 168-130) diverses objections au *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Les indications bibliographiques (p. 178-179) sont d'une remarquable abondance.

---

1. Il était fils de Pierre de Girard, bourgeois de la ville d'Angoulême, et de Valentine de La Borie; il épousa, le 22 janvier 1633, à Bordeaux, Marie de Baritault, fille de Geoffroy de Baritault, conseiller du roi et magistrat présidial en la sénéchaussée de Guyenne, et de Marie du Périer. (Indications à joindre à celles que j'ai eu l'occasion de donner sur Guillaume Girard soit dans l'annotation des *Lettres de Balzac*, 1873, soit dans l'annotation des *Lettres de Chapelain* (1880-1883). Voir encore dans le volume de M. Amédée Callandreau, notaire à Cognac, sur *Ravaillac* (Paris, Alph Picard, 1884, in-8°, p. 145-146) une note sur la *famille Girard*. M. Callandreau affirme, ce dont ne paraît pas entièrement convaincu M. de L. (p. 108). que l'abbé de Verteuil était le frère de Guillaume et de Claude Girard. C'est ce que j'avais déjà dit dès 1877 *(Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé Jean-Jacques Boileau*, in-8°, p. 116).

2. Par une inadvertance de l'imprimerie, il n'y a pas de n° XIII.

XV. ***La Pompe funèbre de la reine de France, Marie-Thérèse d'Autriche dans l'église métropolitaine Saint-André de Bordeaux, le 2 septembre 1683.*** (D'après un ms. des Archives de l'archevêché, ms. qui contient notamment la lettre dans laquelle Louis XIV, le I[er] août 1683, annonça « aux prélats de France le *premier chagrin* que venait de lui causer celle à laquelle il était uni depuis vingt-trois ans », et le mandement (22 août) de l'archevêque Louis d'Anglure de Bourlemont au sujet des détails de la cérémonie funèbre.) M. de L. a reproduit (p. 190-191) un amusant passage du discours prononcé en l'honneur de la reine de France, le 13 septembre 1683, à Bordeaux par le P. André Billibier, discours pompeusement intitulé : *Le Soleil de l'Europe éclipsé dans la cour de France*, et il a opposé (p. 192) au prétentieux pathos de l'auteur, l'exorde, d'une si majestueuse simplicité, de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche par Bossuet [1].

XVI. *La dignité de chantre dans l'ancien chapitre Saint-André.* Cette étude sur les droits et prérogatives du chantre est tirée en entier des *Actes capitulaires.*

XVII. *Pierre de Lurbe, vicaire général de Bordeaux.* Si ce morceau n'est pas, comme le précédent, exclusivement emprunté à des recueils inédits, il est, du moins, rédigé d'après des imprimés du XVII[e] siècle presque introuvables. L'abbé de Lurbe a laissé deux ouvrages, un ouvrage de piété, et un ouvrage de polémique. Voici le titre de ce dernier : *Briefve refutation de quelques points principaux du libelle diffamatoire de Gilbert Primerose, soy disant pasteur de l'Église reformée de Bordeaux*, etc. (Simon Millanges, 1614, in-8°).

XVIII. *Henri d'Arche, doyen du chapitre Saint-André de Bordeaux.* Sujet traité avec prédilection par M. de L., Henri d'Arche ayant été le digne vicaire général de l'archevêque de Bordeaux, Henri de Béthune, sur lequel l'auteur des *Mélanges* prépare un livre destiné à prendre rang parmi nos meilleures monographies.

XIX. *Notes et documents pour servir à l'histoire du concile provincial tenu à Bordeaux en 1624.* Le concile provincial que tint à Bordeaux, en 1624, l'archevêque François de Sourdis a été déplorablement négligé par l'historien du cardinal, M. Ravenez : à une assemblée dont les décisions furent si considérables M. Ravenez a daigné accorder à peine quatre pages « où il mêle, à son ordinaire, l'erreur à la vérité ». Les *notes et documents* de M. de L. comblent ces lacunes : elles se rapportent à trois points qui forment autant de paragraphes : I. *Avant le Concile;* II. *Pendant le Concile;* III. *Après le Concile.* On trouvera là diverses lettres inédites du Métropolitain et des évêques de Périgueux (François de la Beraudière), de Poitiers (Henri Louis Chasteigner de la Rocheposay), de Saintes (Michel Raoul), de Sarlat (Louis de Salignac),

---

1. « Ne fut-ce » dit-il spirituellement, « que pour reposer nos yeux éblouis par tant de lumières ». C'est dans ma bibliothèque, si je ne me trompe, que M. de L. a trouvé le discours du P. Billibier, « ce chef-d'œuvre de Phébus ».

de Luçon (Emery de Bragelongne) [1], d'Agen (Claude Gelas), de Condom (Antoine de Cous) [2], d'Angoulême (Antoine de La Rochefoucauld). On y trouvera encore une lettre de l'archevêque d'Auch, Léonard de Trappes, qui, sachant que le Cardinal allait tenir un Concile, lui écrivit pour attirer son attention sur quelques points qu'il désirait y voir traités. Indiquons (p. 258) une fort instructive note bibliograghique sur le chanoine théologal de Saintes, Elie Pitard, conseiller et aumônier de la feu reine Marguerite, auteur de la *Philosophie morale* (Paris, 1619) et du *crayon de la divinité* (Paris, 1635).

XX. *Lettres inédites des PP. B. Jacquinot, F. Duduc, P. Coton, etc. au P. L. Richeome, de la compagnie de Jésus.* (Lettres récemment acquises par la bibliothèque de la ville de Bordeaux et qui proviennent, avec beaucoup d'autres papiers précieux, de la collection de M. de Lamontaigne, conseiller au parlement de Bordeaux dans la seconde moitié du XVIIIe siècle). La lettre du P. Jacquinot, du 24 mai 1610, est relative à l'assassinat du roi Henri IV. Les lettres du P. Fronton Duduc, un des plus savants hellénistes du XVIIe siècle, sont fort curieuses. Ce très modéré et très sage religieux se plaint (p. 282) « du livre de Mariana qui nous a excité une si grande tempeste [3], conjointement avec l'*Amphitreatrum homeris* » et il ajoute (p. 283) : « Il fault donc faire corriger tels libvres, aultrement nous ne serons jamais assurés chez nous en France ». Dans la lettre (du 10 juin 1610) Fronton Duduc parle ainsi du roi Henri IV : « C'est chose merveilleuse combien ce prince est regretté par toute la France. Les paysans mesme [surtout] de Gascogne deplorent son lamentable decès; et rien ne donna tant dans l'ame du parricide pour luy faire recognoistre son crime, que lorsque le peuple refusa de chanter *Salve, Regina*, avec son confesseur, et qu'il recognut à la parole et visage de touts, qu'on l'eust voulu veoir brusler en enfer. Si ne fut-il pas possible de brusler ses membres divisés par les chevaux, car le peuple les print et traisna par les rues, les portant à la voyrie ». On lira encore avec intérêt les lettres du P. Coton, et celles du P. Estiot, les unes et les autres entourées de notes opimes.

XXI. *Journal du voyage que fit à Paris le cardinal de Sourdis en*

---

1. Trop souvent appelé *Aimeric de Bragelone.*

2. M. de L. nous donne de ce prélat une lettre latine et une lettre française. On conserve quelques-unes de ses allocutions dans les registres de la municipalité de Condom, et il a mis des vers latins en tête de plusieurs ouvrages de Scipion du Pleix, son diocésain. Voir *Trois poètes condomois du* XVIe *siècle* par M. Léonce Couture (1877, in-8°, p. 43).

3. Dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (tome VII de la 8e série) vient de paraître (1885. p. 83-146) une étude intitulée : *Un publiciste de l'ordre des jésuites calomnié. Le Père Mariana par* M. A. Dumeril, doyen de la faculté des lettres de Toulouse. Le savant professeur avait été précédé, dans la réhabilitation de l'auteur du *De rege et institutione regis*, par un très libéral écrivain protestant, Hallam *(Histoire de la littérature de l'Europe,* trad. française, 1839, t. II, p. 143).

1608. Ce document, resté inédit jusqu'à ce jour, est aux archives de l'archevêché de Bordeaux.

XXII. *Le P. Jean Cheron de l'ordre des Carmes*. Biographie composée à l'aide de l'article *Joannes Cheron* de la *Bibliotheca Carmelitana* du P. Cosme de Villiers (Orléans, 1752) et surtout d'une *Notice inédite sur le P. Cheron,* de 3 pages in-4°, écrite sur les feuilles de garde d'un recueil de *Gazettes* et autres pièces du temps provenant de l'ancien couvent des Carmes déchaussés de Saint-Louis de Bordeaux, et appartenant aujourd'hui à la bibliothèque du grand séminaire de cette ville, sans omettre divers documents des archives départementales de la Gironde.

XXIII. *Les derniers jours d'un connétable.* Il s'agit là de la fin de la vie d'Henri, duc de Montmorency, second fils d'Anne de Montmorency, et, comme son père, maréchal et connétable de France, racontée avec d'édifiants autant que minutieux détails dans un ouvrage manuscrit conservé aux archives municipales de Bordeaux et qui est une histoire des capucins de la province de Toulouse et d'Aquitaine. Le rédacteur anonyme a intitulé cela : *Brief narré de l'heureux trepas de M. de Monmorancy connetable de France, ensevely en notre couvent de Notre-Dame du Grau proche d'Agde.*

XXIV. *Notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger*. M. de L. a eu la bonne fortune de découvrir, dans la Bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, un exemplaire de la *Bibliothèque historique de France*, du P. Lelong (édition Fevret de Fontette, 5 vol. in-folio), enrichi de plusieurs centaines de corrections et additions par le célèbre bibliographe, Barthélemi Mercier, connu sous le nom d'abbé de Saint-Léger. Il en a extrait les plus intéressantes, et c'est le dessus du panier qu'il offre à ses lecteurs. Les notes de Mercier s'appliquent à la vie de Malebranche par le P. André, aux Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, à l'éloge du jésuite Berthier, à l'histoire de France du P. Adrien Jourdan, à la vie du P. Vanière, à divers ouvrages de Nicolas Le Fèvre, sieur de Lezeau, de M. de Saint-Laurent, de Gatien de Courtilz, du chancelier d'Aguesseau, au manuscrit des *Vies* des poètes français par Guillaume Colletet, aux originaux des journaux de Pierre de l'Estoile, etc. N'oublions pas une charmante anecdote (académique) sur Lévesque de la Ravalière (p. 356).

XXV. *Pierre Milhard, abbé de Simorre et prieur de Sainte-Dode*. Excellents renseignements bibliographiques sur ce théologien gascon qui « a laissé plusieurs écrits considérables » si peu connus.

XXVI. *M. Labbe de Champgrand notice bibliographique*. Edouard Ferdinand Marie Labbe de Champgrand, né à Bourges, le 18 avril 1813, est mort dans cette ville le 18 janvier 1881. Ce modeste et savant prêtre de Saint-Sulpice était un arrière-neveu du P. Philippe Labbe, de la compagnie de Jésus, l'éditeur de la collection des conciles.

XXVII. *Additions à l'ouvrage intitulé : vie, écrits et correspondance de Laurent Josse Le Clerc*. Depuis la publication de ce volume

en l'année 1878 [1], on a découvert quelques manuscrits et quelques lettres de L. J. Le Clerc, qui avaient échappé aux recherches de l'auteur. On trouve ici des extraits de ces manuscrits et de ces lettres, et *(in extenso)* une très curieuse lettre écrite à Le Clerc par le président Bouhier (Dijon 17 mars 1725).

XXVIII. *Sébastien Le Clerc, graveur du roi. 1637-1714.* Après s'être occupé du fils, M. de L. s'occupe du père et reproduit un *Abrégé de la vie de Sébastien Le Clerc* trouvé par le R. P. Ingold, en juin 1884, parmi les manuscrits du séminaire de Saint-Sulpice de Paris. Voici comment M. de L. nous présente (p. 404) cet *abrégé :* « Je n'offre ici qu'un supplément [aux ouvrages que M. Meaume a consacrés à l'illustre graveur], digne toutefois de l'attention des lecteurs, et par le fond des choses, et par la juste célébrité de l'homme éminent qui en fait le sujet, et enfin par les qualités même du biographe : ce n'est pas seulement un témoin éclairé qui rapporte fidèlement ce qu'il a vu et entendu, c'est un fils qui parle de son père. »

XXIX. *Henri de Sourdis et les réguliers de Bordeaux 1643-1645.* Récit, d'après les documents des archives de l'archevêché de Bordeaux, d'une querelle très vive entre l'archevêque H. de Sourdis et les religieux de Bordeaux au sujet de certains privilèges concédés à leur ordre.

XXX. *L'abbé Maudoux confesseur de Louis XV.* Les éléments de cette notice, tous inédits, ont été puisés dans la correspondance et les mémoires de l'abbé Maudoux, conservés au séminaire de Saint-Sulpice de Paris. La notice sur l'abbé Maudoux, remplie d'anecdotes relatives à la cour et à la ville, et où figurent les personnages littéraires comme les personnages politiques (l'académicien Ameilhon, l'abbé Bergier, Bernardin de Saint-Pierre, comme Louis XV, Marie-Antoinette, le comte d'Artois), est certainement une des plus attrayantes de tout le recueil.

XXXI. *M. Largeteau, prêtre de Saint-Sulpice, directeur au Grand-Séminaire de Bordeaux* (mort le 4 janvier 1885).

XXXII. *Deux Bordelais curés de Paris au* XVIIe *siècle.* (Pierre Chapelas, curé de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de novembre 1621 à février 1663, et Léonard Chapelas, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois en janvier 1644 et, quatre ans plus tard, prébendier au chapitre de Notre-Dame de Paris).

XXXIII. *La relique de Saint-Romain honorée dans l'église Saint-Romain la Virvée.* [Dans le canton de Fronsac]. — Reproduction d'une lettre inédite écrite par M. Dupré, curé de Saint-Romain-la-Virvée, le 9 octobre 1769, et insérée dans un manuscrit de Dom Racine, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur au siècle dernier, manuscrit dont la bibliothèque de Solesmes possède une copie.

XXXIV. *Les Bordelais séminaristes de Saint-Sulpice, de 1651 à*

---

1. Voir le compte-rendu de cet ouvrage dans la *Revue critique* du 11 mai 1878, p. 309-313.

1757. Liste où l'on trouve quelques noms célèbres, tels que ceux de Jacques de Secondat de Montesquieu, de René de Pontac, de Charles-Auguste Lequien de La Neufville.

XXXV. *Lettres et notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger*. Ces documents fort curieux ont été communiqués à M. de L. par un homme « aussi modeste que savant, » M. H. Wilhem, juge de paix à Chartres. La lettre, du 12 décembre 1780, est adressée à Dom Déforis, l'éditeur des œuvres de Bossuet; elle est écrite *ab irato*. Les notes se rapportent à l'ouvrage de N. Th. Le Prince, publié en 1782 sous ce titre : *Essai historique sur la bibliothèque du roi*. Il y règne ce que les savants du XVIe siècle appelaient *mordacitas*. Mercier a surtout la dent cruelle pour les gardiens de la bibliothèque du roi, Capperonier « mort d'indigestion, plein de forfanterie, fort au-dessous de sa place, » l'abbé Barthélemy mort lui aussi des suites d'une indigestion qu'il gagna pour avoir mangé trop de thon [1], chez la duchesse de Choiseul [2], l'abbé Boudot, qui, selon le terrible appréciateur, « n'avait que des connaissances fort superficielles, » le conseiller d'Etat Bignon qu'il écrase de ce mot : « Il n'est pas prouvé que ce Bignon sût seulement lire », l'abbé Sallier, « rude, dur, repoussant et très vain ».

XXXVI. *Lettres inédites de divers*. Ces lettres, dont plusieurs sont de petites perles, couronnent admirablement le volume. En voici la séduisante liste : saint François de Sales au duc de Nemours (4 mars 1621), saint Vincent de Paul à l'évêque d'Autun (30 octobre 1653), le P. Claude Texier, jésuite, au P. Jordain Forestier (2 juillet 1661), le cardinal de Sourdis à Villeroi (21 septembre 1609), le même à Louis XIII (6 juin 1621), le cardinal de Polignac au P. Bonin (2 octobre 1741), Jean Besly, le grand historien du Poitou, à Dom Audebert (25 avril 1536), Le P. Fr. de La Vie à Dom Audebert (14 janvier 1637). Mgr de Lussan, archevêque de Bordeaux, au chapitre de Saint-André (14 février 1762), Jean d'Estrades, évêque de Comdom, à Dom d'Attichy, évêque d'Autun (24 février 1653) [3].

La *Table des principaux noms de personnes* (p. 589-598) achève de montrer toute la richesse des renseignements historiques et littéraires réunis dans un volume qui n'a qu'un défaut [4], celui d'avoir été tiré à

1. M. de L. accompagne cette citation d'une spirituelle remarque (p. 570) : « Ce détail ne contredit nullement le dire des biographes, savoir, que l'abbé Barthélemy mourut en lisant la quatrième épître du premier livre d'Horace. On peut même penser qu'il expira sur ce vers :

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.

2. L'abbé Mercier, effaçant l'éloge donné par Le Prince au duc de Choiseul, considéré comme protecteur des lettres, déclare que ce ministre « n'a jamais rien fait pour les lettres qu'il n'aimait pas. »

3. Toutes ces lettres, moins une (celle de Mgr de Lussan), proviennent du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. La lettre de l'archevêque de Bordeaux est tirée des archives départementales de la Gironde.

4. Ceci n'est pas une vaine formule. M. de L. qui a rectifié tant d'erreurs, principalement dans le *Gallia Christiana* (voir par exemple, pp. 4, 19, 29, 159), s'est

un trop petit nombre d'exemplaires et d'avoir trop mérité l'épigraphe inscrite à son frontispice par un des plus modestes et des meilleurs travailleurs que je connaisse : *Contentus paucis lectoribus* (Horat., *Satir.*, I, x, 74).

T. de L.

---

206. — **Die Memoiren des Marquis** von Valory, von Dr. Friedrich Peukert. Berlin, Weber, 1884. In-8, viii et 112 p. 1 mark 80.

L'auteur de ce volume, M. Peukert, a soumis les mémoires du marquis de Valory, ambassadeur de France en Prusse de 1739 à 1750 et en 1756, à une critique fort attentive. Ils ont été publiés sans aucun soin en 1820 par le comte H. de Valory; c'est un pêle-mêle de mémoires ou annales, d'observations, de lettres, de dépêches, où il est très malaisé de se reconnaître; M. P. a su débrouiller ce chaos. Il fixe la première rédaction des mémoires à 1742 et leur rédaction définitive aux années 1750-1753, et il pense que le secrétaire Darget aida Valory; quant aux *Anecdotes,* elles doivent avoir été rédigées dans l'hiver de 1758-1759, et le *Coup d'œil* a sans doute pour auteur l'éditeur de 1820. M. P. signale en outre, dans les mémoires du marquis, nombre d'erreurs soit graves soit légères. Il montre surtout, d'après les documents des archives de Berlin, que d'Argenson n'avait pas tort de dire qu'ils étaient faits pour être montrés, du vivant de Valory, à des personnages intéressés. Selon le marquis, Maurice de Saxe a causé les insuccès de la France de 1741 à 1745; selon lui, le maréchal de Belle-Isle est un héros; lui-même enfin a sû exercer une grande influence sur Frédéric II. Il faut en rabattre désormais et conclure, avec M. P. et son maître Droysen, que ces mémoires sont en général inexacts; le livre de M. Peukert qui en est le commentaire perpétuel, servira à les contrôler. Un tableau final rectifie les dates et les adresses des lettres de Valory.

---

montré irréprochable. En cherchant bien, je ne trouve en ses 600 pages que cette légère inexactitude : il attribue (p. 14) le tome Ier du *Nobiliaire de Guyenne et de Gascogne* à M. J. de Bourrousse de Laffore. Ce tome Ier (Bordeaux, 1856, appartient à M. O'Gilvy, qui est aussi l'auteur du tome II (Paris, 1858). M. de Laffore, continuateur de l'ouvrage, et qui par la science comme par la conscience est si fort au-dessus de son devancier,

Quantum lenta solent inter viburna cupressi,

a donné le tome III (Paris, 1860) et le tome IV (Paris-Bordeaux, 1883). C'est, du reste, M. de Laffore qui est l'auteur de la *Généalogie de Bourran* visée par M. de L. en réalité la faute de ce dernier se réduit, par conséquent, à l'indication du no I pour le no III.

---

207. — **Lübeck und Ratekau** im November 1806, Gedenkblatt in Aufzeichnungen von Augenzeugen. Lübeck, Glæser, 1884. In-8, 64 p. 1 mark.

Cette brochure renferme des documents de mince importance sur la journée du 6 novembre 1806 où eut lieu la prise de Lübeck; mais on les lit avec un vif intérêt, parce qu'ils furent écrits sous la première impression du moment par des témoins naïfs et sincères. Ce sont : 1° les souvenirs de l'huissier du conseil de Lübeck, Klüver, qui assista à l'entrée de Blücher dans la ville et entendit sa conversation avec les magistrats et deux jours plus tard, servit de guide au maréchal Bernadotte; 2° une lettre (19 nov.) d'un élève de la « prima » ou *Primaner* nommé Knorr, sur les scènes de la journée que les Lübeckois appelèrent depuis le *noir vendredi;* 3° une autre lettre du professeur Herrmann, datée du 20 novembre (mêmes détails sur la journée du 6); 4° le journal de la fille du pasteur Schröter de Ratekau qui retrace les événements arrivés dans ce village du 5 au 18 novembre 1806 (poursuite des Prussiens, capitulation acceptée par Blücher, garnison française, etc.); 5° le journal de Pierre Wilcken, sénateur de Lübeck (curieux renseignements sur l'entrée des Français et leur installation chez les habitants; le sénateur loge le colonel Davicourt « l'homme le plus poli et le plus honnête », p. 59). M. Gläser, qui publie et édite cette brochure, a fait précéder ces documents d'une petite étude sur la période de 1801 à 1806; son *Büchlein* devra être consulté par les futurs historiens de la campagne de Prusse.

---

208. — **Die Beziehungen Oesterreichs zu Amerika,** von Hanss Schlitter. I Teil, die Beziehungen Oesterreichs zu den Vereinigten Staaten, 1778-1787. Innsbruck, Wagner, 1885. In-8, xii et 296 p. 4 mark 40.

Livre vraiment trop long. Le premier chapitre (p. 1-40) est consacré à « la médiation de l'Autriche et de la Russie dans la guerre des Bourbons avec l'Angleterre », ou guerre de l'indépendance américaine : l'Autriche adhère à la neutralité armée le 19 oct. 1780 et propose la réunion d'un congrès à Vienne. Le deuxième chapitre (p. 41-144) traite des « premières démarches pour la conclusion d'un traité d'amitié et de commerce avec les États-Unis d'Amérique jusqu'à la résolution de l'empereur, de signer le traité ». Suivent, p. 144-236, un grand nombre de pièces justificatives. Tout cela aurait pu tenir en cent pages au plus, et l'auteur de ce volume devra prendre sur lui, puisqu'il veut traiter ce sujet en plusieurs tomes et en faire la « tâche de sa vie », de donner beaucoup moins de pièces diplomatiques et de ne dire que l'essentiel. Il est plein de zèle et d'ardeur; il sait chercher et trouver les documents; mais il doit apprendre à être moins savant et à rejeter sans pitié les faits de minime importance. Qu'importe au lecteur, même au lecteur

autrichien, que l'official Gourland se soit plaint de l'insuffisance de son traitement et de la cherté des vivres à Philadelphie? A quoi bon reproduire la lettre de Beelen-Bertholff à Belgiojoso et nous apprendre que ce Gourland était marié et sa femme enceinte?

---

209. — **Beitraege zur Kunde Tirols** vom Freiherrn Ludwig von Hohenbühel, genannt Heufler zu Razen, mit vier facsimilirten Autographen. Innsbruck, Wagner, 1885, In-8, IX et 255 p. 2 mark.

Ce petit volume ne s'adresse guère qu'aux Tyroliens. C'est un recueil d'études et d'articles sur l'histoire de l'art et des mœurs du Tyrol. On y trouve l'étymologie d'Eppan qui serait l'ancien *Appianum* (p. 8-26), d'Igels qui serait l'ancien *Ecclesia* (p. 132-154). L'auteur nous décrit la chapelle fondée à Maria Loreto près de Hall par l'archiduchesse Anne Catherine (p. 40), les usages de la petite ville de Hall, ses fêtes, ses danses originales (p. 156-193), les portraits du duc Charles V de Lorraine (p. 208-222). Il reproduit d'intéressants extraits de l'Annuaire des alpinistes de Trente (p. 92-111). Ce livre sans prétention, auquel M. de Hohenbuhël a joint un index, mérite d'être lu.

VARIÉTÉS

Paul-Louis Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus de Florence.

Différentes pièces officielles, relatives à la fameuse tache d'encre du manuscrit de Longus de Florence, qui sont conservées dans la collection Leber, à la bibliothèque de la ville de Rouen, semblent être restées jusqu'ici inconnues, bien que le catalogue de cette collection ait été publié il y a plus de quarante ans [1]. Le nom de P.-L. Courier, le retentissement qu'eut autrefois, grâce surtout à la *Lettre à M. Renouard*, le débat qui s'engagea à propos de la fameuse tache, feront peut-être trouver quelque intérêt à la publication de ces nouveaux documents.

On connaît l'état du procès : l'acte d'accusation du bibliothécaire de la Laurentienne, Del Furia, le témoignage de Renouard et la défense de Courier. Le 10 novembre 1809, « une feuille de papier, placée par inadvertance dans le manuscrit, y était restée collée, parce que cette feuille s'était trouvée fortement tachée d'encre en dessous [2]. » Après un article du *Corriere Milanese*, du 23 janvier 1810, Del Furia rétablissait les faits dans sa note insérée au tome X de la *Collezione d'Opuscoli scientifici e letterarj* (Florence,

---

1. *Catalogue des livres imprimés, manuscrits, etc. de M. C. Leber* (Paris, 1839, in-8°), t. III. n° 5852.

2. *Notice sur une nouvelle édition de la traduction françoise de Longus, etc.*, par A. A. Renouard (Paris, 5 juillet 1810, in-8°, de 16 pp.), p. 6.

1809, in-8°, p. 49-70)[1]. Le 5 juillet 1810 Renouard publiait sa *Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus, par Amyot, et sur la découverte d'un fragment grec de cet ouvrage*, au moment même où allait commencer l'action administrative.

Le 19 juillet en effet le bibliothécaire de la Laurentienne était interrogé sur les circonstances dans lesquelles s'était produit l'accident. Del Furia, dans ses réponses, ne fit que reproduire (moins les périodes de rhétorique) les termes de son récit, inséré dans la *Collezione d'Opuscoli*, à laquelle du reste il se refère expressément :

Processo-Verbale.

Questo giorno diciannove del mese di Luglio dell' anno mille ottocento dieci, si è presentato avanti di noi Francesco Cercignani, consigliere di prefettura di dipartimento dell' Arno, delegato dal signore barone Giuseppe Fauchet, prefetto dil medesimo dipartimento, il signore Francesco Del Furia, bibliotecario della biblioteca Mediceo-Laurenziana, precedentemente invitato a venire alla Prefettura al quale avendo domandato.

D. Come si chiami? — *R.* Jo mi chiamo Francesco Del Furia, bibliotecario della suddetta biblioteca.

D. Se si rammenti di un' avvenimento que si dice accaduto nella detta biblioteca nel 10 novembre 1809? — *R.* Ne ho perfetta memoria essendo un fatto assai celebre e straordinario.

D. In che consista questo fatto? — *R.* Il fatto consiste in una macchia d'inchiostro che fù fatta supra un' antico manoscritto greco che contiene diverse opere fra le quali li Amori di Dafne et Cloe di *Longo Sofista* mentre si copiava da un Francese, detto M. Courier, amico e compagno di M. Renouard. I dettagli di quest' avvenimento ho creduto per mio discarico; e per sodisfare la curiosità dei Litterati di produrli con le stempe nel giornale di Firenze intitolato : *Giornale di opuscoli scientifici e litterarj*[2], volume 10mo, di cui le presento un' esemplare stampato, dal quale puo rilevarsi lo stato circonstanziato e sincero dell' avvenimento. Soltanto debbo fare osservare che la macchia cade precisamente sopra una pagina la quale contiene il supplemento alla famosa lacuna che si trova nel primo libro di quest' autore in tuti i codici, ed edizioni finquè publicate, e che veniva per mezzo del manuscritto Fiorentino intieramente supplita.

D. Se abbia altro da soggiungere intorno a quest' avvenimento? — *R.* Che il signore Courrier avendo recusato di rilasciarmi una copia che noi aveva espressamente promessa del suo manoscritto tratto dall' originale della bibliotheca, ho tutto il fondamento di credere che la ditta

1. L'article de Del Furia est intitulé : *Della Scoperta, e subitanea perdita di una Parte inedita del primo Libro de'* Pastorali di Longo, *fatta in un Codice dell'Abbazia Fiorentina, ora essistente nella Pubblica Imp. Biblioteca Mediceo Laurenziana.* Il est daté du 5 février 1810, et en tête se trouve un fac-simile de la tache d'encre, sur le fol. 23 v° du manuscrit.

2. Le titre de ce recueil est inexactement rapporté ici par par del Furia ; il faut lire, comme on l'a vu, *Collezione di opuscoli, etc.*

macchia fosse fatta maliziosamente per rimanere egli solo il proprietario di quella parte dell' opera che manca finquè in qualcunque altro luogo, onde prego il signore Prefetto a volersi interessare perchè la Biblioteca non resti affatto priva di questa opera essendo attualmente resa inintelligibile quella pagina del manoscritto que si conserva nella Biblioteca et che gli o portato perche possa osservare e verificare il mio deposto.

Avendo quindi osservata la macchia della quale si tratta divenuta di colore giallostro per li sperimenti fatti per toglierla ma nel rimanente conforme al modello annesso alla littera stampata quì unita, fù richiesto il signore Del Furia di segnare insieme con me la presente dichiarazione, conforme a fatto.

Jo. Francesco del Furia, Bibliotecario. F. Cercignani.

Avendogli di più domandato se, allorche fu macchiato il manoscritto, si trovava presente M. Renouard e se il medesimo ha avuto alcuna parte a quest' avvenimento? — *R.* Allorche la macchia d'inchiostro di cui si tratta è stata fatta, M. Renouard era assente, come io ho rilevato nell'annessa lettera stampata, e fù soltanto allorchè torno di Livorno che resesi di nuovo alla Biblioteca, gli feci osservare ciò che era accaduto, e lo interessai por avere dal suo compagno M. Courrier una copia del manuscritto.

F. Cercignani. Francesco del Furia.

Les deux pièces suivantes se rapportent à la saisie de l'édition de *Daphnis et Chloé*, dont la publication au mois d'avril précédent avait sans doute motivé l'enquête du conseiller Cercignani.

Florence, le 25 juillet 1810.

Le Directeur de la Police du Grand-Duché de Toscane, chevalier de l'Empire, à Monsieur le Conseiller d'État, Directeur général de la Librairie.

Monsieur le Conseiller d'État,

En exécution des ordres que vous m'avez transmis j'ai fait rechercher et saisir chez le sieur Piatti les exemplaires de la traduction de Longus.

D'après le procès-verbal que je joins en original vous verrez qu'il en a été imprimé 64 exemplaires, dont 27 ont été saisis et les 37 autres ont été remis dans le temps au sieur Courier, qui paraît les avoir envoyés en majeure partie à Paris.

Les 27 exemplaires saisis m'ont été remis et j'ai l'honneur de vous en adresser un, n'ayant pas cru devoir charger le courier de la totalité.

Quant au sieur Courier il y a plusieurs mois qu'il est parti pour Rome, où je suppose qu'il est encore.

Recevez, etc.

Dubois.

Processo-Verbale.

L'anno mille ottocento dieci, li ventiquattro del mese di Luglio, a ore undici antimeridiane.

Noi Tommaso Vannini e Francesco Galassi, commissari di polizia nella città di Firenze, in esecuzione degli ordini comunicatici per l'organo del Sig^r^. Maire di questa città suddetta in data di questo stesso giorno tendenti a verificare « se presso il Sig^r^ *Piatti*, o presso tutti gli « altri Librari e stampatori di Firenze esistessero alcuno dei sessanta « esemplari della traduzione di un fragmento del manoscritto greco « *De-Longo*, » il cui testo esistente nella Bibliotheca Laurenziana era stato ritrovato grandemente alterato dopo esser passato per le mani di un tal Sig^r^ Courrier, militare graduato, che nei primi mesi del corrente anno trovavasi di passaggio in questa città. Ci siamo in primo luogo trasferiti al magazzino di libreria del rammentato Sig^r^ *Piatti* ove essendo giunti, dopo di avergli significata la nostra qualità, e l'oggetto della nostra missione, ci ha esso in dirittura, e senza mistero alcuno dichiarato « di avere impresse dal 15. febbrajo al 15 marzo dell'anno « corrente n° 64 copie della traduzione di cui si tratta per commissione « del sopra mentovato Sig^r^ *Courrier*, e di ritenerne tutt'ora n° 27 copie « in magazzino a disposizione dell'istesso Sig^r^ Courrier, che glie le las- « ciò in deposito all'epoca della sua partenza da Firenze ».

Avendo noi pertanto invitato detto Sig^r^ *Piatti* ad esibirci le 27 copie che sopra, ci ha il medesimo accompagnati nella stanza superiore del suo magazzino ove sopra uno scafale ci ha additato un pacchetto di libri nuovi coperti di carta bleu, quale sciolto, abbiamo trovato contenere precisamente n° 27 esemplari di un opuscolo intitolato « *Daphnis « et Chloé*, ***traduction complète***, ***d'après le manuscript de l'Abaye de* « *Florence*.** — Imprimé à Florence, chez Piatti, 1810 ».

Interrogato detto Sig^r^ Piatti onde rilevare qual esito abbiano avuto le altre 37 copie che mancano a completare il numero delle 64, asserta da lui impresse? ha risposto di « averle consegnate tutte all'istesso Sig^r^ « *Courrier* appena ne fu terminata l'impressione; che non sa precisa- « mente qual'uso il Sig^r^ *Courrier* ne facesse, ma che suppone fossero « da lui spedite nella massima parte a Parigi per dispensarsi a vari « letterati suoi amici ». Interrogato se presso di lui esista il manoscritto francese che il Sig^r^ *Courrier* ha dovuto necessariamente consegnargli per servire di modello alla fattane impressione? ha risposto che « il detto « manoscritto lo ha recevuto dal Sig^r^ *Courrier* in diverse epoche per « esser tutto compilato a foglietti staccati, e que sono stati questi a detto « committente restituiti l'uno dopo l'altro, a misura che avevano servito « alla composizione del carattere »

Allora abbiamo raccolte le suddette 27 impressioni del citato opuscolo, dichiarandone a detto Sig^r^ Piatti il sequestro, in coerenza delle instruzioni ricevute, ed avvolte con cordicella, vi abbiamo sull'estremità apposti il sigillo di uno di noi, e quello del Sig^r^ Piatti conformi

alle impronte riportate in margine. Ed abbiamo quindi della operazione che sopra disteso il presente *Processo-Verbale* del quale abbiamo rilasciata copia al Sig[r] Piatti suddetto e che è stato dal medesimo con noi firmato dopo avergliene data lettura. E che verra da noi senza ritardo trasmesso unitamente ai 27 citati esemplari sequestrati al Sig[r] Maire di questa città di Firenze perchè ne disponga come di ragione.

Guglielmo Piatti. Galassi, Commissario di polizia. Vannini, Commissario.

Fatto e chiuso nel magazzino del Sig[r] Guglielmo Piatti, stampatore e libraro in Firenze, il giorno ed anno che dall'altra parte, a ore una pomeridiane.

Galassi. Vannini.

Le dossier de cette affaire est transmis au ministre de l'Intérieur. Montalivet; la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Portalis, directeur de l'Imprimerie et de la librairie, est curieuse à plus d'un titre :

Paris, le 14 août 1810.

Le Ministre de l'Intérieur, comte de l'Empire, à Monsieur le comte Portalis, directeur général de l'Imprimerie et de la librairie.

Monsieur le Comte, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez que soit par hasard, soit à dessein, le passage de *Longus* qui formoit une lacune dans le premier livre de son *Daphnis et Chloé*, a été considérablement altéré sur le manuscrit grec qui se trouve à la bibliothèque de Saint-Laurent de Florence, et me faites observer en même tems que l'ordre public veut que l'auteur d'un dommage de ce genre soit mulcté et tenu de le réparer.

L'auteur de cette espèce de délit n'étant pas connu je ne vois pas trop quelles mesures on pourrait prendre. D'ailleurs vous observez qu'on ignore si c'est par hazard, ou à dessein, que le manuscrit a été maculé.

Mais non seulement le passage couvert d'encre n'est point perdu, mais il a été publié en Italie sur une copie qui avoit été faite par le sieur Courier, et M. Petit-Radel, médecin, en a fait une traduction en vers latins, que j'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint [1].

A l'égard des taches d'encre, il est possible de les enlever par un procédé qui est très connu. Il ne s'agira que de s'y prendre avec beaucoup de précaution pour ne pas attaquer les caractères. En conséquence j'écris aujourd'hui au conservateur de la Bibliothèque de Florence de consulter un habile chimiste et de s'occuper avec lui de cette opération. Dans tous les cas il sera facile de rétablir ce passage sur le manuscrit,

---

1. *Lacune du texte de* Longus, *livre I[er] recouvrée à Florence* en 1810, et communiquée par M. Courcier *(sic)*. In-8° de 8 pages. C'est une traduction en vers latins qui fait suite aux *Longi Sophistæ pastoralia Lesbiaca*... e textu græco in latinum numeris heroïcis deductum, de Petit-Radel (Paris, 1809, in-8°).

puisqu'il est imprimé [1]. On m'assure que Monsieur Renouard, libraire à Paris, en possède un exemplaire. Je crois donc, Monsieur le Comte, qu'il ne faut pas donner suite à cette affaire et qu'il suffit pour le moment de s'occuper des moyens de réparer le dommage survenu au manuscrit.

Veuillez, etc.

MONTALIVET.

Il était convenu que l'affaire n'aurait pas de suite, « l'auteur de cette espèce de délit n'étant pas connu » et que « dans tous les cas il serait facile de rétablir ce passage sur le manuscrit, puisqu'il était imprimé. » Mais sur ces entrefaites parut la *Lettre à M. Renouard* (20 septembre 1810); elle produisit l'effet qu'en attendait Courier [2]. A la suite d'instructions venues de Paris une nouvelle enquête fut commencée, Courier en a raconté les débuts dans son *Avertissement du traducteur sur la Lettre a M. Renouard*, mais il ne semble pas qu'en cette occasion sa mémoire lui ait toujours été fidèle. Satisfait de ses explications, le préfet de Rome, chargé de cette enquête, répondit au directeur de la Librairie :

PRÉFECTURE
DU
DÉPARTEMENT
DE ROME

Rome, le 26 septembre 1810.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er du courant en me demandant de prendre auprès de M. Courrier des informations sur sa conduite, relativement à un manuscrit grec existant dans la bibliothèque Saint-Laurent de Florence.

J'ai fait appeller M. Courrier auprès de moi; l'explication qu'il m'a donnée me semble parfaitement le laver des inculpations qui ont pu lui être faites. Je m'empresse de vous la transmettre.

En copiant un morceau inédit d'un manuscrit de Longus, il y fit une tache d'encre, couvrant une vingtaine de mots. Lorsque cet accident eut lieu, la copie étoit déjà faite, elle l'avoit été par lui conjointement avec le bibliothécaire et revue sur le manuscrit par trois personnes, ce qui la rendoit exacte et authentique autant que possible [3]. Le bibliothécaire dans la suite voulut que cette copie fût déposée entre ses mains; M. Courrier s'y refusat *(sic)*, craignant l'abus qui pourroit en être fait; un avis inséré dans les journaux italiens par le même bibliothécaire ayant prévenu le public de n'ajouter aucune foi à un suplément de Longus, attendu la destruction de l'original. Il fit imprimer ce fragment en trois langues, avec l'ouvrage entier revu sur les manuscrits de

1. C'est le *Longi pastoralium fragmentum hactenus ineditum* publié par Courier, avec la traduction latine d'Amati (Rome, Lino Contedini, 1810, in-8°), tiré à 60 exemplaires.

2. Voyez l'*Avertissement du traducteur sur la Lettre à M. Renouard*.

3. Comparez la *Lettre à M. Renouard*, p. 286 de l'édition de 1825.

Rome et de Florence, il en fut tiré cinquante exemplaires seulement, destinés à être donnés aux bibliothèques publiques et aux savans[1].

Tel est, Monsieur le Comte, l'historique de la conduite de M. Courrier. Les raisons sur lesquelles il appuye son refus d'avoir voulu remettre au bibliothécaire le manuscrit de son édition sont : que, ce particulier paroissant vouloir l'accuser d'avoir copié inexactement Longus, une pièce écrite en partie de sa main le forçoit à avouer l'authenticité du texte, tandis qu'en étant possesseur, un seul mot altéré, rendoit tout le reste suspect, que d'ailleurs cette copie est inutile à la bibliothèque, où elle ne peut avoir aux yeux des savants l'autorité du manuscrit, ni par conséquence en tenir lieu. Il n'a point envoyé d'exemplaires de son édition attendu que cette bibliothèque ne contient que des manuscrits[2].

La conduite privée de M. Courrier est ici irréprochable. Sa seule occupation est la culture des lettres. Il semble difficile qu'on puisse l'accuser de spéculation dans l'accident arrivé au manuscrit de Daphnis et Chloé puisque du petit nombre d'exemplaires tirés de son ouvrage vingt sont encore entre ses mains, les autres ayant été distribués gratuitement. D'ailleurs il n'est point présumable qu'il eût voulu se priver du titre unique dont la comparaison pouvait prouver l'exactitude de son travail, qui en établit seule le mérite. Je vous prie de vouloir bien me répondre pour me mettre à même de le tranquiliser sur les suites de cette affaire.

J'ai l'honneur, etc.

TOURNON.

Monsieur le Comte Portalis, conseiller d'Etat, Directeur général de l'Imprimerie et librairie, Paris.

Il est bon de remarquer qu'on retrouve dans cette lettre, presque mot pour mot, deux passages de la *Lettre à M. Renouard* relatifs à la copie du passage de Longus promise au bibliothécaire ; la dernière phrase en est aussi à noter[3].

En même temps que sa traduction de *Daphnis et Chloé* paraissait à Florence, Courier avait fait imprimer à Rome le texte de la lacune comblée par le manuscrit de Florence et y avait joint une traduction latine ; peu après il publiait le roman entier de Longus, la lettre suivante du préfet de Rome nous donne encore quelque détails à ce sujet :

---

1. ΛΟΓΓΟΥ ΠΟΙΜΕΝΙΚΩΝ ΛΟΓΟΙ ΤΕΤΤΑΡΕΣ. (A la fin :) ΕΝ ΡΩΜΗΙ, Παρὰ Λίνῳ τῷ Κοντεδινίῳ, αωι'. Sur l'avant dernière page, on lit : « *Cinquanta due esemplari col numero della tiratura in fronte d'ogni esemplare.* »

2. Voyez la reproduction presque textuelle de tout ce paragraphe dans la *Lettre à M. Renouard*, édition de 1825, p. 308.

3. Comparez l'*Avertissement*, edit. de 1825, p. 274.

PRÉFECTURE
DU
DÉPARTEMENT
DE ROME

Rome, le 6 octobre 1810.

MONSIEUR,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 28e septembre, relativement à M. Courier s'est croisée avec celle que je vous adressai le 25 septembre, en réponse à la 1re que je reçus de vous sur cet objet. Je m'en réfère à cette lettre pour tout ce qui concerne la personne de M. Courier et l'événement de la tache du manuscrit de Longus.

Il est vrai, ainsi qu'on vous a informé, que M. Courier a fait imprimer à Rome le fragment retrouvé du poème de Daphnis et Chloé, avec la traduction latine. Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 60 exemplaires, qu'il a distribués à ses amis; il a été imprimé par Lin Contadini [1], et l'exemplaire ne porte pas la date, mais j'ai la certitude que cet opuscule a été imprimé en mars ou en avril au plus tard, en ayant reçu à cette époque deux exemplaires, dont j'ai l'honneur de vous transmettre un. Ainsi, Monsieur le Comte, il n'y a point lieu à appliquer le décret du 5 février qui n'a été publié ici, comme vous le savez, que dans le mois de mai [2].

Je suis informé que M. Courier a fait imprimer récemment à 50 exemplaires seulement le roman entier des amours de Daphnis et Chloé, mais je n'ai pas encore pu acquérir la preuve que cet ouvrage, qui n'a point été mis dans le commerce, et dont il n'existe que deux exemplaires à Rome, ait été imprimé dans cette ville [3]. L'impression de cette édition de Longus a été faite avec luxe et entièrement aux frais de Monsieur Courier; je pense que cette explication vous satisfera.

Veuillez, etc.

TOURNON.

Monsieur le Conseiller d'État, directeur général de la Librairie.

Les pièces suivantes nous donnent le dénouement de l'affaire; la dernière et la plus curieuse se rapporte à la remise solennelle à Del Furia de la copie du passage de Longus que Courier lui avait refusée dès le début et qui avait donné lieu à tant de discussions :

---

1. On lit à la fin (p. 15) : ROMAE. — cIↃ.IↃccc. x. *Apud Linum Contedinium.*

2. C'est le décret sur la librairie et l'imprimerie qui parut au *Moniteur* du 7 février 1810.

3. Voyez plus haut, note 8, le texte, reproduit tout au long, de la souscription de cette édition : *Rome, Lino Contedini, 1810.*

CABINET
DU
MINISTRE

Paris, le 8 décembre 1810.

Le Ministre de l'Intérieur à Monsieur le Comte Portalis, directeur général de la Librairie.

J'ai reçu, Monsieur le Comte, le rapport que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 3 de ce mois, relativement à l'altération d'un manuscrit de la Bibliothèque Lorenzanne de Florence, contenant un passage inédit du roman grec de Longus, découvert par le S[r] Courier et publié par lui. Je ne saurais qu'approuver les mesures que vous avez prises et que vous vous proposez de prendre envers le S[r] Courrier pour constater l'authenticité du passage en question et en assurer la conservation.

Recevez, etc.

MONTALIVET.

PRÉFECTURE
DU
DÉPARTEMENT
DE ROME

Rome, le 23 janvier 1811.

MONSIEUR,

D'après les ordres que vous m'avez transmis par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 27 du mois dernier et que j'ai communiquée à M. Courrier, ce dernier m'a remis la copie originale qu'il a faite d'un passage inédit de Longus sur un manuscrit de la Bibliothèque Lorenzane de Florence ainsi qu'un exemplaire de l'édition de ce même passage faite en latin et en grec par le même savant [1]. Je viens de transmettre ces pièces suivant vos instructions à M. le Préfet de l'Arno afin qu'il en fasse le dépôt à la Bibliothèque de Saint-Laurent, en observant les formalités que vous lui aurez sans doute indiquées pour établir l'authenticité de cette copie précieuse.

Agréez, etc.

TOURNON.

M. le Directeur général de la Librairie.

Florence, le 11 février 1811.

Le Préfet de l'Arno, baron de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, à Monsieur le Conseiller d'État, Directeur général de l'Imprimerie et de la librairie.

MONSIEUR LE CONSEILLER D'ÉTAT,

Conformément à vos ordres, M. le Préfet de Rome a reçu de M. Courrier et m'a transmis :

1. Voyez note 6.

1° Copie du passage inédit de Daphnis et Chloé de Lungus *(sic)*, qu'il avait prise sur le manuscrit de la bibliothèque Lorenzana de Florence; 2° un exemplaire de l'édition que M. Courrier a fait faire de ce même passage.

Le dépôt en a été fait à la bibliothèque Lorenzana, ainsi qu'il conste *(sic)* du procès-verbal dont j'ai l'honneur de vous adresser une copie.

Agréez, etc.

M. FAUCHET.

Copie.

L'onze fevrier mil huit cent onze, nous Jean-Raymond Derancy, chef de division dans les bureaux de la Préfecture du département de l'Arno, nous sommes rendus conformément à la délégation de M. le baron Fauchet, Préfet de ce département et pour l'exécution des ordres de son Excellence le Ministre de l'Intérieur, comte de l'Empire, à la bibliothèque Saint-Laurent à Florence, à l'effet d'y déposer la copie d'un fragment de Lungus *(sic)*, faite par M. Courrier sur un manuscrit de ladite bibliothèque, afin d'établir l'authenticité du passage qui a été altéré et qu'elle doit remplacer, ainsi qu'un exemplaire de l'édition que M. Courrier a fait faire de ce même passage.

Ayant trouvé M. Del Furia, bibliothécaire de ladite bibliothèque Saint-Laurent, dans le bureau qu'il occupe près de cet établissement, nous lui avons remis la lettre que M. le Préfet lui a écrite le 9 du présent mois pour l'informer de notre mission et avons déposé dans ses mains : 1° la copie d'un fragment de Lungus *(sic)*, faite par M. Courrier, contenant dix pages d'écriture cotées et paraphées par M. le baron de Tournon, préfet du département de Rome, marquées à chaque feuille des lettres A. B. T, et réunies au moyen d'un lacet de soie, scellée à son extrémité d'un cachet en cire rouge portant l'empreinte suivante :

ΟΥ ΔΟΚΕΙΝ
ΑΛΛ ΕΙΝΑΙ ΟΛ
ΒΙΟΣ ΘΕΛΩ.

2° D'un exemplaire de ce même fragment imprimé par les soins de M. Courrier.

Ces pièces ayant été reçues par M. Del Furia pour être déposées à la Bibliothèque dont la garde lui est confiée, il en a fourni son récépissé, en signant avec nous le présent procès-verbal de dépôt.

Fait double à la Bibliothèque Saint-Laurent, à Florence, les jour, mois et an susdits, et avons signé.

Pour copie conforme :

Le Préfet de l'Arno, baron de l'Empire, M. FAUCHET.

H. OMONT.

NOTE DE M. JAHN

M. Albert Jahn, en réponse à l'article de M. Baudat sur sa *Gregorii Palamae Prosopopoeia (Rev. crit.,* 1885, II, p. 249), nous envoie une note où il fait observer que le ms. d'Augsbourg, dont M. Baudat réclame une collation, n'existe pas; M. Jahn renvoie à sa préface, p. IX et suiv., note. — Il insiste sur ce que l'intérêt de l'écrit de Palamas est non seulement théologique (point indiqué par M. Baudat), mais aussi philosophique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 novembre 1885.

M. Schlumberger lit un mémoire de M. Louis Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, sur la monnaie romaine au IIIe siècle de notre ère. On connaît le système monétaire de l'empire romain à la fin du IIe siècle : il avait pour base le denier d'argent, *argenteus,* qui valait 4 sesterces, ou 40 libelles, ou 80 migules, ou 160 téronces, et l'*aureus,* qui valait 25 deniers ou 4,000 téronces. Caracalla modifia cette organisation par la création d'un nouveau denier d'argent, l'*argenteus* à tête radiée, qui valait 1 fois 1/2 l'ancien denier ou petit *argenteus.* L'*aureus* subit une modification correspondante et valut 25 *argenteus* nouveaux, ou 37 1/2 petits *argenteus,* 150 sesterces, 1,500 migules ou 6,000 téronces. La notation écrite des valeurs monétaires se modifia aussi : l'X traversé par une barre, qui avait servi d'abord à désigner le denier d'argent, devint la marque d'une fraction inférieure; M. Blancard s'attache à établir qu'on obtient une traduction exacte des indications de valeur exprimées à l'aide de ce signe, en le rendant par « un sou », monnaie de compte populaire de nos jours, ou 0 fr. 05.

M. Salomon Reinach communique une notice sur un témoignage de Suidas relatif à Musonius Rufus. On ne connaissait jusqu'ici que par une citation de Suidas un passage d'une lettre de l'empereur Julien, dit l'Apostat, qui dit en parlant de Musonius Rufus, exilé par Néron à Gyaros, îlot aride et désert des Cyclades : ἐπεμέλετο βαρῶν. Suidas explique ces mots en tirant le second du substantif βᾶρις, et traduit : il s'occupa du soin des fortifications de l'île. M. Egger a proposé d'admettre plutôt que βαρῶν était ici le génitif pluriel de βάρος, poids, et que Musonius avait exercé les fonctions de vérificateur des poids et mesures. Une découverte récente rend ces diverses conjectures inutiles. M. Papadopoulos Kérameus a trouvé dans un manuscrit de Constantinople et a publié, dans le Παράρτημα de la société : ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος, six lettres inédites de l'empereur Julien, parmi lesquelles se trouve celle dont Suidas a cité un extrait. Au lieu des deux mots qui ont donné lieu à ces explications diverses, le texte de M. Papadopoulos porte : ἐπεμέλετο Γυάρων, ce qui est évidemment la bonne leçon. L'empereur loue Musonius de s'être occupé des intérêts de l'île où il était relégué. On lui attribue, en effet, la découverte d'une source qui existe encore et où s'abreuvent les troupeaux. Le pluriel Γυάρων ne doit pas étonner, c'est la forme la plus usuelle sous l'empire; on lit déjà dans Juvénal : *brevibus Gyaris.*

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre : 1° Victor Gross, *Supplément aux Protohelvètes : la Tène, un oppidum helvète;* 2° L.-B. Morel, *le Temple du Châtelet d'Andance (Ardèche);* — par M. Bergaigne, au nom de M. Barbier de Meynard : H. Sauvaire, *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes;* — par M. P.-Ch. Robert : Ernest Babelon, *Description historique des monnaies de la république romaine,* t. I; — par M. Georges Perrot : Salomon Reinach, *Traité d'épigraphie grecque;* — par M. Renan : 1° Joseph et Hartwig Derenbourg, *Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen;* 2° J.-F. Bladé, *Mémoire sur l'histoire religieuse de la Novempopulanie romaine;* — par M. Le Blant : *le Talmud de Jérusalem,* traduit par Moïse Schwab, tome VIII.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

d'Elisabeth Browning et de George Eliot; profonde connaissance des choses et bon jugement.) — Rubens, antike Charakterköpfe, eine Sammlung von 12 Bildnissen nach antiken Büsten gezeichnet, in Kupfer gestochen. — Langl, Griechische Götter = und Heldengestalten, nach antiken Bidwerken gezeichnet u. erläutert, mit kunstgeschichtlicher Einleit. von v. Lützow. — Schmeding, die classische Bildung in der Gegenwart. (Charge à fond contre la « culture classique ».)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44, 31 oct. 1885 : Familien-Bibel des Neuen Testaments. II, 1-4, die Paulus-Briefe übersetzt u. erklärt von Zittel (Holtzmann : méritoire) — Likowski, Geschichte des allmählichen Verfalls der Unierten Katholischen Kirche im XVIII. u. XIX Jahrhundert, übers. v. Tlocznsyki (Nippold : recommandable). — Th. Funck-Brentano, Les principes de la découverte. (Weber). — Bobrik, Horaz, Entdeckungen und Forschungen, I (Schenkl : découvertes qui ne trouveront guère de croyants). — Niklas, Johann Andreas Schmellers Leben u. Wirken; Schmeller, die Ephesier, Drama in drei Acten, p. p. Niklas (E. Martin). — Stappers, Dictionnaire synoptique d'etymologie française (Ulrich : fait avec grand soin, mais ne rendra de bons services qu'à celui qui sait déjà). — Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgange des Mittelalters, IV. 1555-1580 (Kluckhohn : fait un tableau affreux du développement du protestantisme et représente comme funestes les effets de la « révolution politico-ecclésiastique » dans toutes les directions; ouvrage très favorable aux jésuites). — Lotheissen, Zur Sittengeschichte Frankreichs (L. Geiger : études bien écrites, faites d'après les sources, et attachantes). — Thomson, Durch Massai-Land; G. A. Fischer, das Massai-Land. — Das St. Johanniskloster in Hamburg, Grundrisse und Abbildungen mit erleuterndem Text von Gaedechens, Gensler u. Koppmann. — Barthélemy Saint-Hilaire, Traités des parties des animaux et de la marche des animaux, d'Aristote, trad. en français pour la première fois (O. Schmidt : il y a bien peu de chose dans l'introduction et les notes; il y circule un air antédiluvien; les remarques sont pour la plupart naïves et plates).

Berliner Philologische Wochenschrift, 24 octobre 1885, n° 43 : Platos ausgewählte Dialoge erklärt von G. Schmelzer. Ier Band. Der Staat. (A. Krahn : utile commentaire.) — H. Was, Platos Politeia. Een kritisch-esthetisch onderzoek (G. Dannehl : Platon n'est utopiste que dans les Lois, il est poète dans la Politique). — Supplementum Aristotelicum editum consilio et auctoritate academiae Borussicae. Vol. I. Pars I. Excerptorum Constantini de natura animalium libri duo. Aristophanis historiae animalium epitome. Subjunctis Aeliani Timothei aliorumque eclogis ed. Spyridion P. Lambros (Susemihl : excellente publication, où l'on trouve pour la première fois le second livre des Excerpta sur l'histoire des animaux rédigés pour Constantin Porphyrogénète, d'après un ms. du xive siècle découvert au mont Athos par Lambros). — Servii grammatici commentarii. Vol. I. II. Rec. G. Thilo (G. Goetz : grand service rendu aux lettres latines). — G. Egelhaaf, Grundzüge der Geschichte. Erster Teil : das Alterthum (H. Peter : bon précis). — E. von Stern, Geschichte der spartanischen und thebanischen Hegemonie vom Königsfrieden bis zur Schlacht bei Mantineia (G. Hertzberg : remarquable). — M. Zöller, Römische Staats-und Rechtsalterthümer (M. Voigt recommande ce manuel, tout en faisant quelques réserves). — K. J. Seitz, Grundlagen einer Geschichte der römischen Possessio (Max Conrat). — Adolf Schmidt, Chronologische Fragmente. Der attische Doppelkalender. Jahrb. f. klass. Phil. 1880. Heft 10 (A. Mommsen : hypothèses non démontrées). — R. Westphal, Griechische Rhythmik (R. Klotz : 3e édition de la Metrik de Rossbach et Westphal). — L. Müller, Metrik der Griechen und Römer. 2 Ausgabe (R. Klotz :

bon). — G. Grumbach et A. Waltz, Prosodie et métrique latines. 4. édit. (R. Klotz : soigné et plus complet que les précis allemands du même genre).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21, 15 oct. 1885 : Max Rödiger, Kritische Bemerkungen zu den Nibelungen (Wilmanns : important). — Redolfi, die Lautverhältnisse des bergellischen Dialects (Morf). — The American Journal of Philology, I, 1. (Blümner : entreprise qu'il faut saluer avec joie, d'autant que les Américains ont pris récemment une part active aux fouilles archéologiques et obtenu de précieux résultats.) — Heisterbergk, Name und Begriff des Jus Italicum. (Deecke : fait avec soin, méthode et succès, cp. *Revue critique*, n° 45, art. 198.)

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 17 octobre 1885 : Pearson, The prophecy of Joel, its unity, its aim and the age of its composition. (Smend.) — Glock, Die Gesetzesfrage im Leben Jesu und in der Lehre des Paulus (Weiss). — Mommsen, Römische Geschichte, V Band, die Provinzen von Cäsar bis Diocletian. (Loofs : très clair, très instructif, beaucoup de chapitres importants pour l'histoire de l'Eglise.) — Linke, Te Deum laudamus, die lateinischen Hymnen der alten Kirche verdeutscht I Band : die Hymnen des Hilarius und Ambrosius. (Brandes : travail prétentieux et absolument sans valeur.) — Salmon, The Cross-References in the « Philosophumena ». — Merz, die Bildwerke an der Erzthüre des Augsburger Doms. — Chrp. Hoffmann, Mein Weg nach Jerusalem, Erinnerungen aus meinem Leben, 2 Th., Erinnerungen des Mannesalters.

Zeitschrift für katholische Theologie, IX, Band, IV Heft, 1er octobre 1885 : Grisar, das römische Sacramentar und die liturgischen Reformen im VI. Jahrhundert. — Flunk, Die moderne Pentateuchkritik auf ihren wissenschaftlichen Gehalt geprüft, mit besonderer Beziehung auf den Schöpfungs = und den Sintflutbericht. — Limbourg, Vom Wesen des natürlichen und des übernatürlichen Habitus. — Fr. Schmid, Die neuesten Controversen über die Inspiration. — *Comptes-rendus* : Lehmkuhl, Theologia moralis, 2e édit. (Biederlack). — Heiner, Die kirchlichen Censuren (Biederlack). — Rothe, Traité du droit naturel, tome I (Costa-Rossetti). — Schindler, Der heilige Wolfgang in seinem Leben und Wirken (Kobler.) — Markovic, Le parrochie Francescane in Dalmazia. — Bemerkungen und Nachrichten : Aus dem unedirten Testamente des Cardinals von Kollonitsch, Fürstprimas von Ungarn (J. Maurer). — Exegetisch-kritische Nachlese zu den alttestamentlichen Dichtungen (Bickell). — Analecten, besonders aus ausländischen Zeitschriften. — Fortsetzungen und neue Auflagen früher besprochener Werke. — Generalregister aller bisher erschienenen Jahrgänge. — Literarischer Anzeiger.

Wochenschrift für klassische Philologie, 7 oct. 1885, n° 41 : E. Herzog, Geschichte und System der römischen Staatsverfassung, vol. I (Soltau : produit bien réussi de beaucoup d'années d'études, manuel excellent pour les étudiants; très utile, même après Mommsen; indépendant, argumentation soignée, polémique bienveillante et qui examine tout). — W. Kopp, Geschichte der römischen Litteratur für höhere Lehranstalten und zum Selbstudium. 5te Aufl., umgearb. von F. G. Hubert (Hübner : auteur et éditeur ne sont pas à la hauteur de leur tâche, beaucoup d'inexactitudes dans les faits et de négligences dans la forme). — E. Lübbert, Commentatio de priscae cuiusdam epiniciorum formae apud Pindarum vestigiis, et, De Pindaro nomorum Terpandri imitatore; K. Franke, De hymni in Cererem Homerici compositione dictione aetate (Crusius). — C. Brinker, De Theocriti vita carminibusque subditiciis (Hiller : dissertation faite avec application et soin ; utile et digne d'examen en plusieurs points).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

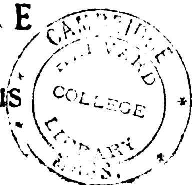
Nº 47 Dix-neuvième année 23 novembre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS



Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 705, 7 nov. 1885 : Sir Summer MAINE, Popular government (Benn). — The Journal of Mary Frampton, 1779-1846, p. p. H. G. MUNDY. — TENUANT, Sardinia and his resources. — Coleridge's ms. notes on Malthus (Bonar). — University College and the University of London (Lankester). — John Harvard's autograph (Shuckburgh). — « Milton and Vondel » (Mac Ibraith). — Louis Agassiz, his life and correspondence, p. p. Elis. C. AGASSIZ. 2 vols. — Archduke Rainer's collection of papyri (Bühler). — Fundations of the campanile of St. Mark of Venice (Middleton). — Roman inscriptions at Whitley Castle and South Shields (Watkin).

The Athenaeum, n° 3028, 7 nov. 1885 : The Journal of Mary Frampton 1779-1846, p. p. H. G. MUNDY. — BRACKENBURY, The River Column, a narrative of the advance of the River Column of the Nile expeditionary force and its return down the rapids. — EDMUNDSON, Milton and Vondel, a curiosity of literature (Livre ingénieux, mais accuser Milton de plagiat! Le seul mérite de l'ouvrage, c'est peut-être de faire mieux connaître Vondel). — H. KRAFFT, Souvenirs de notre tour du monde. — The dictionary of national biography (liste des futurs articles, de Coppinger à Craven). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 46, 7 nov. 1885 : LIEBLEIN, Ueber altägyptische Religion. (La principale partie de l'ouvrage n'a pas une valeur scientifique.) — GLOCK, die Gesetzesfrage im Leben Jesu u. in der Lehre des Paulus. (Intéressant, chaud, mais peu creusé.) — STEITZ, Geschichte der von Antwerpen nach Frankfurt a. M. verpflanzten niederländischen Gemeinde augsburgischer Confession. (Très méritoire.) — FEATHERMAN, A social history of the races of mankind. (N'a pas rassemblé assez de matériaux et trouvera peu de lecteurs.) — BIPPEN, Aus Bremens Vorzeit, Aufsätze. — KÖSTLER, die Ungarnschlacht auf dem Lechfelde am 10 August 955 u. die Folgen der Ungarnkriege überhaupt. (Semble avoir travaillé plutôt d'après les ouvrages modernes que sur les sources proprement dites.) — BÉMONT, Simon de Montfort, comte de Leicester, sa vie, son rôle politique en France et en Angleterre (beaucoup de documents nouveaux, travail méritoire). — NITZSCH, Geschichte des deutschen Volkes vom Tode Heinrichs VI bis zum Augsburger Religionsfrieden, p. p. MATTHÄI. (Ce n'est qu'un « torso » inachevé, mais que d'idées fécondes!) — BLEIBTREU, Napoleon bei Leipzig, eine Studie. (N'a pas une valeur scientifique et militaire.) — YORK VON WARTENBURG, Napoleon als Feldherr, I. (Bon livre; cp. un prochain article de la *Revue critique*.) — Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, hrsg. vom Grossen Generalstabe, VI. (Voir encore un prochain numéro de notre *Revue* où il sera rendu compte de tous les fascicules de cette importante collection.) — TOEPPEN, Hundert Tage in Paraguay, Reise in's Innere. — Jos. et Hartwig DERENBOURG, Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen. (Belle publication qu'on ne saurait assez estimer et dont il faut savoir le plus grand gré aux deux éditeurs qui ont voulu rendre accessibles à tous ces précieux matériaux, sans attendre l'apparition du Corpus inscriptionum semiticarum.) — Euclidis Elementa, p. p. HEIBERG, vol. IV, libros XI-XVIII continens. (Suite de cette laborieuse et heureuse entreprise.) — MEUSEL, Lexicon Caesarianum, fasc. I-III. (Merguet ne consulte que Nipperdey; Meusel est plus complet et son travail est un modèle, une étude pleine de soin et de labeur, complète et en laquelle on peut avoir toute confiance.) — Réponse de M. Holzapfel et réplique de M. Matzat.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 23 novembre — 1885

Sommaire : 210. Vie de Pythagore par Jamblique, p. p. NAUCK. — 211. MOWAT, Remarques sur les inscriptions antiques de Paris. — 212. Réimpressions viennoises, I-VI et contributions à l'histoire de la littérature autrichienne, II-IV. — 213. FILON, Histoire de la littérature anglaise. — 214. LUFFT, La prise du Schænzel et la campagne de 1793. — Lettre de M. Théodore Reinach. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société nationale des Antiquaires de France.— Addendum à l'art. 185.

210. — **Jamblichi de Vita Pythagorico liber.** Ad fidem codicis florentini recensuit A. NAUCK. Accedit epimetrum *de Pythagoræ aureo carmine*. Pétersbourg, 1884. Prix : 1 R. 80 Kop. = 6 Marks = 7 fr. 50.

Quelque intérêt que présente la *Vie de Pythagore* par Jamblique pour l'histoire de la philosophie grecque, elle contient assez de légendes niaises et de fables insipides pour rebuter la patience d'un lecteur, à plus forte raison d'un éditeur. Aussi a-t-elle été rarement publiée et doit-on savoir gré au savant qui emploie son érudition et sa sagacité à la tâche ingrate de donner un texte d'un tel auteur. M. Nauck peut compter à bon droit parmi les premiers critiques de notre temps. Nul ne conteste sa science, et si quelques-uns, surtout en Allemagne, ont cru pouvoir adresser le reproche de témérité à ses travaux, particulièrement à ses éditions de Sophocle, c'est qu'ils ont oublié qu'il n'est pas plus téméraire d'attribuer à Sophocle une phrase raisonnable qu'il pouvait écrire qu'une absurdité ou un non-sens qu'il n'a certainement pas dits. M. N. a traité le texte de Jamblique de telle sorte que de longtemps sans doute on n'aura point à y revenir. C'est à sa recension que devront se reporter tous ceux qui voudront étudier cet auteur.

La *Vie de Pythagore* avait été publiée quatre fois avant la présente édition; par Johannes Arcerius Theodoretus en 1598, d'une manière tout à fait fautive; par Kuster, en 1707 (Amsterdam), qui n'apporta à l'édition d'Arcerius que fort peu d'améliorations, et selon Nauck fut plus nuisible qu'utile à son auteur; par Kiessling (Leipzig, 1815), dont le travail a plus d'importance, sans être excellent; enfin, à Paris, chez Didot, en 1850, par Westermann, qui laissa subsister beaucoup de fautes grossières et ne profita même pas de tous les travaux antérieurs. Cependant, d'autres philologues avaient concouru, et plus utilement, à l'établissement du texte. C'étaient surtout Rittershuys, dans son commentaire sur Porphyre, Obrecht, auteur d'une traduction latine de la *Vie de Pythagore*, parue en 1700, d'où M. N. a tiré d'excellentes cor-

rections, Hirschig, dans la *Zeitschrift für Alterthums-Wissenchaften*, 1851, Erwin Rohde, *Rheinisches Museum*, tome XXXIV; enfin Cobet dans plusieurs de ses ouvrages s'est occupé du texte de l'ouvrage de Jamblique.

M. Nauck dans ses Prolégomènes explique nettement l'usage qu'il a fait de tous ces travaux ainsi que des manuscrits. Ces derniers sont assez nombreux, mais les principaux sont les suivants : le *Florentinus* (Laurentianus LXXXVI, 3), du xiv[e] siècle, au moins pour la partie qui contient des œuvres de Jamblique ; c'est le meilleur des manuscrits et peut-être la source de tous ceux que nous avons. M. N. n'ose pourtant affirmer ce point. Cobet en avait donné une collation nouvelle dans ses *Collectanea critica;* mais M. N. l'a de nouveau conféré lui-même et a relevé quelques erreurs échappées au savant hollandais. Le *Parisinus* 2093, du xv[e] siècle, collationné spécialement pour cette édition par M. Alfred Jacob, est assez médiocre ; le *Cizensis*, du xvi[e] siècle, en dérive peut-être ; en tous cas, il est écrit négligemment et fourmille de fautes. Avec ces ressources, on n'aurait qu'un livre illisible en bien des endroits, si l'on n'avait recours assez fréquemment à la conjecture. C'est ce qu'a fait M. N. : outre les corrections qu'il a empruntées à d'autres auteurs, il en a lui-même proposé de nouvelles qui souvent améliorent notablement le texte. Les plus certaines sont introduites dans le corps de l'ouvrage. Les autres se trouvent dans les notes au bas des pages. L'appareil critique est exempt du défaut, trop commun aujourd'hui, qui consiste à relever les plus petites particularités et les erreurs les plus grossières des manuscrits. M. N. ne signale que les renseignements qui peuvent avoir de l'intérêt pour établir la tradition du texte.

Il est naturellement impossible de relever toutes les corrections proposées par M. Nauck. Toutes d'ailleurs ne sauraient avoir la même évidence. Nous en citerons quelques-unes pour donner en quelque sorte une idée de la manière de l'éditeur.

Page 98 de l'édition, chap. xxviii, § 134, Jamblique raconte que Pythagore avait le don d'ubiquité : Ἔτι μιᾷ καὶ τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἔν τε Μεταποντίῳ τῆς Ἰταλίας καὶ ἐν Ταυρομενίῳ τῆς Σικελίας συγγεγονέναι καὶ διειλέχθαι κοινῇ τοῖς ἑκατέρωθι ἑταίροις αὐτῶν διαβεβαιοῦνται σχεδὸν ἅπαντες. Tel est le texte des manuscrits. Αὐτῶν ne peut s'expliquer. Aussi Kiessling avait-il proposé d'écrire αὐτοῦ. Mais avec cette correction il manque un sujet à la proposition infinitive. M. N. donne un texte bien plus satisfaisant en écrivant αὐτόν.

Page 125, chap. xxx, § 172, l'auteur compare deux formes de la justice, l'une qu'il appelle νομοθετικόν, qui prévient le mal, l'autre nommée δικαστικόν, qui le punit : la première est supérieure à la seconde : τὸ μὲν γὰρ τῇ ἰατρικῇ προσέοικε καὶ νοσήσαντας θεραπεύει, τὸ δὲ τὴν ἀρχὴν οὐδὲ νοσεῖν, ἀλλὰ πόρρωθεν ἐπιμελεῖται τῆς ἐν τῇ ψυχῇ ὑγιείας. Le sens n'est pas douteux, mais la phrase ne se construit pas grammaticalement : νοσεῖν ne dépend de rien. M. N. suppose l'omission très facile de AI devant N et écrit :

τὸ δὲ τὴν ἀρχὴν οὐδ' ἐᾷ νοσεῖν, correction qui a tous les caractères de la certitude.

Page 185, ch. xxxv, § 263, il s'agit d'exilés qu'on rappelle plusieurs années après le décret de bannissement. Ἐπιγενομένων δὲ πολλῶν ἐτῶν καὶ τῶν περὶ τὸν Δείναρχον ἐν ἑτέρῳ κινδύνῳ τελευτησάντων, ἀποθανόντος (ou plutôt ἀποθανόντος δὲ, comme le propose M. N.) καὶ Λιτάτους, ὅσπερ ἦν ἡγεμονικώτατος τῶν στασιάντων ἔλεός τις καὶ μετάνοια ἐνέπεσε καὶ τοὺς παραλειπομένους αὐτῶν ἠβουλήθησαν κατάγειν. On ne sait ce que c'est que les bannis « qu'on laisse de côté. » Il est au contraire fort naturel qu'on mentionne ici la mort d'un grand nombre d'exilés : « Ceux qui restaient » furent autorisés à rentrer. C'est le sens que donne la correction de M. Nauck : περιλειπομένους. On sait que les propositions παρά et περί sont désignées dans les manuscrits par des abréviations à peu près semblables.

Ces citations suffisent pour montrer la valeur de la très importante recension de M. Nauck. Pour la discussion de chaque conjecture en particulier, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. La *Vie de Pythagore* est suivie des scholies, en petit nombre, tirées pour la plupart du *Florentinus,* d'une étude sur les *Vers Dorés*, déjà publiée en 1873. Enfin des *Index* fort complets terminent ce livre important. M. Nauck prépare actuellement une seconde édition des trois opuscules de Porphyre déjà édités par lui en 1820 (Leipzig, Teubner, 8º) : *de Vita Pythagoræ, de Abstinentia*, *Epistola ad Marcellam,* auxquels il ajoutera le *de Antro Nympharum,* ce qui donnera à son travail un nouvel intérêt.

A. M. Desrousseaux.

---

211. — **Remarques sur les inscriptions antiques de Paris,** avec des considérations nouvelles sur la mythologie gauloise, par Robert Mowat, 1883, in-8, de 100 p.

Le travail de M. Mowat a déjà fait son chemin dans le monde épigraphique. Les lecteurs du *Bulletin* en ont eu l'agréable primeur : réunis aujourd'hui en un élégant volume, les articles parus il y a trois ou quatre ans peuvent vivre d'une vie indépendante et glorieuse.

M. M. est un vaillant épigraphiste, comme il a été un vaillant soldat. A côté des énergiques attaques que l'auteur dirige contre les opinions « acceptées sans critique et routinièrement répétées », il a réuni avec un soin merveilleux et une singulière exactitude tous les textes lapidaires qu'il sait devoir écraser son adversaire. Aussi faut-il consulter ce travail, non point seulement pour l'étude des inscriptions de Paris, mais encore pour celle des monuments religieux de toute la Gaule.

Paris, à dire vrai, n'offre pas une riche moisson épigraphique. Une soixantaine d'inscriptions tout au plus, voilà sa richesse en cette matière :

sur ces soixante, les dédicaces des autels trouvés sous Notre-Dame, l'épitaphe d'un vétéran *de Menapis,* une borne milliaire, ont seules une véritable importance. Mais M. M. a suppléé au petit nombre de textes par la richesse du commentaire : l'étude qu'il nous donne des autels gaulois, étude qui remplit la première moitié du travail, est extrêmement riche en résultats nouveaux sur la mythologie gallo-romaine. En réunissant à la fois les textes épigraphiques et les monuments figurés, l'auteur a pu renouveler entièrement la question des rapports des divinités romaines avec les dieux gaulois. Il identifie *Cernunnos* avec *Dis pater ; Teutatis* est pour lui Mars; *Esus*, Silvain, *Taranus*, Jupiter. On pourra discuter ces identifications : mais il est impossible de nier que le travail de M. M. ne soit désormais le point de départ de toute nouvelle étude sur ce sujet, et n'ait fait faire à la question des pas décisifs.

M. M. nous a donc rendu deux précieux services : il a renouvelé nos connaissances sur la mythologie gallo-romaine ; il a donné le premier un *Corpus* complet des inscriptions de Paris. Ce *Corpus* pourrait peut-être se doubler, si les amis de l'antiquité voulaient se rappeler que « des fouilles dirigées avec méthode sous le pavé de la place du Parvis Notre-Dame feraient certainement découvrir de nouveaux et inestimables monuments. » Cela coûterait moins, rapporterait plus peut-être que les fameuses Arènes. Vraiment, le recueil de M. M. est si intéressant pour nos origines que les archéologues et les édiles de la Capitale devraient lui fournir les moyens d'en préparer la suite.

Il est un autre vœu qu'on ne peut s'empêcher de former. Le recueil de M. M. est purement épigraphique et historique : il n'a pu donner une reproduction des autels et des autres monuments antiques trouvés à Paris. On aimerait une publication qui nous offrît la photographie, la description, le commentaire de tous les débris gallo-romains qu'a livrés le sol de notre glorieuse cité. Ce serait l'encyclopédie du Paris romain. Le conseil municipal, — ce qui est du reste dans sa tradition, — ferait œuvre de patriotisme et de science en ajoutant cette publication aux beaux recueils parus déjà sous ses auspices, et en en confiant le soin à M. Mowat [1].

On ne peut parler de M. M. sans rappeler qu'il dirige depuis la mort de Florian Vallentin, le *Bulletin épigraphique de la Gaule* [2], et

1. Dans le IIIe volume de la *Gaule romaine* de M. Desjardins ont paru de magnifiques reproductions des autels gallo-romains. — A la biographie de l'inscription de la p. 7, il faut ajouter : Garrucci, *I segni delle lapidi latine*, p. 30. Le père Garrucci a lui-même copié l'inscription à Paris. — P. 93, l'inscription d'Arles se lit peut-être : SILVAN////// | V·/////////L·M | MARTIALIS | SILVI (*filius*) | SEVIr (notre copie).

2. Nous regrettons seulement que M. Mowat n'ait point conservé le titre donné à la Revue par son fondateur et l'ait intitulé simplement *Bulletin épigraphique*, sous le prétexte que la Gaule n'y était plus seule représentée. Sans doute, le *Bulletin* publie des inscriptions de tous les pays; mais c'est surtout la Gaule qu'il est destiné à nous faire connaître; puis, ce mot de *Gaule* révélait tout de suite la période de l'histoire qu'il étudiait. D'ailleurs, déjà dès sa première année, dès ses premières

qu'il le fait avec un zèle, une sûreté et une fermeté dignes de tout éloge. En empêchant la ruine de ce recueil, en en continuant, par ses articles, le succès et les services, M. Mowat a su bien mériter de la science et a continué de bien mériter de la patrie.

I. **Wiener Neudrucke.**

1. ABRAHAM A SANCTA CLARA, Auf, auf, ihr Christen. In-8, XIV et 135 p. 1883. 1 mark 20 ou 60 kreuzer.

2. Prinzessin Pumphia von Joseph KURZ. In-8, VII et 59 p. 1883. 80 pfennigs ou 40 kreuzer.

3. Der Hausball, eine Erzæhlung, v. V***, 1781. In-8, XII et 24 p., 1883. 60 pfennigs ou 30 kreuzer.

4. Der auf den Parnass versetzte grüne Hut, von Chr. G. KLEMM, 1767. In-8, XVI et 63 p., 1883. 80 pfennigs ou 40 kreuzer.

5. Samuel und Saul, von Wolfgang SCHMELTZL, 1551. In-8, V et 44 p. 80 pfennigs ou 40 kreuzer.

6. Lustige Reisebeschreibung, von J. A. STRANITZKY. In-8, XXXII et 54 p. 1 mark 20 ou 60 kreuzer.

(A Vienne, chez l'éditeur Konegen, Opernring, 3).

II. **Beitræge zur Geschichte der deutschen Literatur und des geistigen Lebens in Oesterreich** herausgegeben von J. MINOR, A. SAUER, R. M. WERNER.

2. Heft : Wiener Freunde, 1784-1808, Beitræge zur Jugendgeschichte der deutsch-œsterreichischen Literatur, von Robert KEIL, 1883. In-8, VIII et 105 p. Prix : 1 florin 50, 3 mark, 3 fr. 75.

3. Heft : Wolfgang Schmeltzl, zur Geschichte der deutschen Literatur im XVI. Jahrhundert, von Franz SPENGLER, 1883. In-8, VIII et 96 p. 3 fr. 75.

4. Heft : Die englischen Comœdianten zur Zeit Shakspeares in Oesterreich, von Johannes MEISSNER. In-8, VIII et 198 p.

(A Vienne, chez l'éditeur Carl Konegen.)

Deux nouvelles collections viennent de paraître à Vienne chez le même éditeur, M. Konegen; la première, qui comprend des réimpressions, est intitulée *Wiener Neudrucke;* la seconde, qui renferme des travaux originaux, a pour titre : *Beiträge zur Geschichte der deutschen Literatur und des geistigen Lebens in Œsterreich.*

I. La collection des réimpressions viennoises est dirigée par M. Auguste Sauer. Elle a pour but de reproduire dans des éditions aussi bonnes que possible et très peu coûteuses les œuvres à la fois les plus importantes et les plus rares qui ont paru en Autriche depuis la fin du moyen âge jusqu'au commencement du XIXe siècle; elle est consacrée

---

pages, le *Bulletin épigraphique de la Gaule* est sorti de ses limites géographiques; il importait donc de se conformer toujours à la pensée et à l'idée du fondateur. M. Renan a dit dans ses *Souvenirs* qu'« un littérateur qui se respecte doit n'écrire que dans un seul journal, dans une seule revue, et n'avoir qu'un seul éditeur ». On peut dire qu'une Revue qui se respecte (pour ne pas changer l'expression) ne doit avoir qu'un titre, qu'un format, qu'une série. Cette triple unité est un garant de durée, de force et de gloire.

avant tout au développement du drame sur les scènes de Vienne dans le dernier siècle; elle comprend, en outre, des œuvres écrites en dialecte viennois ou traitant de l'histoire de la ville de Vienne.

1. Le premier volume est une réimpression, publiée par M. A. Sauer, de l'œuvre d'Abraham à Santa Clara, *Auf, auf, ihr Christen, das ist eine bewegliche Anfrischung der christlichen Waffen wider den türkischen Blutegel,* etc. On sait l'estime de Gœthe pour cet écrit et son mot sur le Père Abraham qu'il jugeait après cette lecture « un magnifique original. » On sait aussi que cet ouvrage fournit à Schiller la matière et le modèle du discours du capucin dans le *Camp de Wallenstein*. M. Sauer a reproduit le texte avec le plus grand soin d'après la première édition de 1683 (bibliothèque de l'Université de Vienne).

2. Le deuxième volume est une comédie de Joseph Kurz ou Bernardon, (nom que lui valut le rôle de ce personnage comique). Cette pièce, *Prinzessin Pumphia,* est, comme disait Kurz, une critique ou une parodie des tragédies que tant de troupes allemandes représentaient alors très méchamment; elle eut un grand succès et resta longtemps au répertoire; Gervinus assure que les noms des principaux personnages vécurent jusqu'à ces derniers temps dans la mémoire du peuple viennois. Le texte a été reproduit d'après un exemplaire de la bibliothèque de la ville de Vienne; cet exemplaire ne porte pas de date; mais celui de la bibliothèque grand-ducale de Weimar a été daté, à la main, du 14 février 1756.

3. Le troisième volume renferme un petit récit curieux, écrit avec assez de verve et d'entrain, le *Hausball*. On n'en connaît pas l'auteur; mais on sait qu'il parut en 1787 et qu'il raconte une histoire vraie qui se passa cette année-là, pendant le carnaval. Gœthe le lut et le remania sous le titre *der Hausball, eine deutsche Nationalgeschichte* et le publia dans les n°s 6 et 9 du Journal manuscrit de Tiefurt en octobre 1781 (cp. le 5e vol. de l'édit. Hempel p. p. Loeper, p. 269-275). L'éditeur compare, dans son introduction, l'œuvre viennoise et celle de Gœthe; il montre, avec M. de Loeper, que l'avant-propos de Gœthe est un hommage rendu par le poète à Joseph II; il fait voir que Gœthe, en abrégeant les vingt-huit premières pages de l'original, leur a donné une allure plus vive, qu'il a retranché les monologues, résumé brièvement des scènes entières, supprimé les réminiscences pédantesques, ajouté ou suppléé çà et là des mots expressifs, en un mot adouci ce qui était trop crû et atténué les exagérations; cette comparaison des deux textes est pleine d'intérêt et de profit.

4. On trouve dans le 4e volume de la même collection une pièce de Klemm, « le chapeau vert transporté sur le Parnasse ». Cette pièce qui fut représentée pour la première fois le 26 février 1767 et accueillie par de vifs applaudissements, n'est qu'une simple farce et fait à Klemm très peu d'honneur. Elle était destinée à défendre le type du *Hanswurst* contre les attaques de Sonnenfels; mais la défense est faible et sans es-

prit; les arguments de Klemm manquent de vigueur; il dit tout simplement qu'on ne peut se passer du bouffon qui fait rire tout le monde et il met dans la bouche d'Apollon, comme le montre M. Sauer, tout un extrait du plaidoyer récent de Justus Möser (*Harlequin oder Vertheidigung des Groteske-Komischen*, 1761). L'introduction de M. Sauer est consacrée à la querelle du Hanswurst, à l'animosité des deux partis qui s'étaient formés à Vienne, l'un ne voulant plus d'autres pièces que des pièces écrites, régulières, sans bouffonneries ni obscénités, l'autre attaché aux pièces improvisées où figurait le Hanswurst en costume de paysan salzbourgeois et le chapeau vert sur la tête. M. Sauer raconte comment Klemm, d'abord très hostile aux arlequinades, devint ensuite le champion résolu du Hanswurst et plaida contre Sonnenfels la cause du burlesque. Klemm fut vainqueur après la représentation du *Grüner Hut;* mais bientôt la fortune tourna; les auteurs Weiskern et Prehausen moururent (1768 et 1769); les pièces improvisées furent défendues et Sonnenfels devint censeur du théâtre (1770).

5. Ce cinquième volume contient une pièce de Wolfgang Schmeltzl, *Samuel et Saül*, imprimée en 1551 et reproduite d'après l'exemplaire de la bibliothèque impériale de Vienne; cette pièce appartient au *Schuldrama* (voir plus bas le compte-rendu de l'ouvrage de l'éditeur, M. Spengler, sur Wolfgang Schmeltzl).

6. La *lustige Reisebeschreibung aus Salzburg in verschiedene Länder,* de Joseph Antoine Stranitzky, est éditée par M. R. M. Werner d'après un exemplaire sans date ni lieu d'impression (bibliothèque royale de Berlin). Mais M. W. a consulté les éditions postérieures. Il donne dans son introduction nombre de détails intéressants sur l'œuvre de Stranitzky qu'il regarde comme une satire des romans de voyages si aimés au XVII[e] et au XVIII[e] siècle; toute sa préface renferme d'ailleurs des renseignements bibliographiques de grande importance, ainsi que de précieuses indications sur la vie de Stranitzky et sur l'histoire du drame qu'il a fondé. En outre, M. Werner a eu soin d'ajouter au texte, en se servant surtout du dictionnaire de Schmeller, un glossaire des expressions dialectales, des mots difficiles et des allusions obscures qu'on rencontre à la lecture du *Voyage* de Stranitzky (p. 45-54)[1].

II. — La seconde collection, annoncée en tête de ce compte-rendu, a pour titre « Contributions à l'histoire de la littérature allemande et de la vie intellectuelle en Autriche ». Les directeurs de cette collection sont

1. Les volumes suivants de la collection des *Wiener Neudrucke* seront : Abraham à Santa Clara, *Mercks Wien*; Brunner, *Jacob und seine Sœhne*; Collin, *Lieder für die œsterreichische Landwehr*; Giesecke, *der travestirte Aeneas*; Hafner, *Evakathel und Schnudi, der Furchtsame, Megæra die fürchterliche Hexe*; Périnet, *das Neusonntagskind, die Belagerung von Ypsilon, Aschenschlegel*; Schmeltzl, *David und Goliath, der verlorene John*; Sonnenfels, *Briefe über die wienerische Schaubühne*; Stœckel, *Susanna*; Stranitzky, *Ollapatrida*; West (Schreyvogel), *das Sonntagsblatt* 1807-1808.

au nombre de trois : MM. J. Minor, A. Sauer et R. M. Werner; ils veulent, selon les termes de leur programme, mettre en une plus vive lumière le développement de la littérature allemande sur le sol autrichien, étudier toute la période qui s'étend entre le moyen âge et l'époque contemporaine, et surtout le règne de Joseph II *(die josephinische Aufklärung)* où le goût des choses de l'esprit se ranima en Autriche.

2. Le deuxième volume de cette collection renferme 44 lettres écrites par des *amis de Vienne* et publiées par M. Robert Keil. Toutes ces lettres sont adressées au même personnage, Ch. Leonard Reinhold, élève des jésuites et d'abord barnabite, puis professeur à Iéna et à Kiel, gendre de Wieland et collaborateur du *Mercure*, ami de Schiller et commentateur de Kant. Les signataires sont au nombre de quatre : Ignace de Born (trois lettres), Alxinger (quatorze lettres), Gottlieb Léon (onze lettres), Haschka (seize lettres), tous quatre amis de Reinhold et membres comme lui, comme Blumauer, comme Denis, de l'association quasi franc-maçonnique de la « Vraie Concorde » : Born, naturaliste, auteur d'un livre très répandu sur les moines qui lui valut le surnom de *Kuttenpeitscher* ou « fouetteur des frocs » et le type du Sarastro de la *Flûte enchantée;* Alxinger, imitateur de Wieland; Léon, directeur de l'Almanach des muses de Vienne; Haschka, faiseur d'odes patriotiques, le même qui fit l'hymne populaire dont Haydn composa la musique, *Gott erhalte Franz den Kaiser*. M. Keil a donné dans son introduction une foule de renseignements, dont plusieurs inédits, sur Reinhold et ses amis de Vienne. Les lettres qu'il publie sont pleines de détails intéressants sur les œuvres de Reinhold, sur le *Doolin von Maintz et le Bliomberis* d'Alxinger, sur la littérature autrichienne de l'époque, sur le goût du public, sur les œuvres qui paraissaient alors en Allemagne et qu'on jugeait dans les cercles littéraires de Vienne plus ou moins favorablement. Celles de Born, d'Alxinger, de Léon ont été écrites de 1784 à 1792. La correspondance de Haschka est peut-être la plus curieuse; c'est un chaud patriote, un ennemi de la Prusse dont la politique n'est que fourberie *(Schurkensystem,* p. 89), mais un plus grand ennemi de Napoléon et de la France; il déplore avec chaleur les divisions de l'Allemagne et loue la persévérance de l'Autriche, de la vieille, de la bonne, de la loyale Autriche, qui continue ses armements contre le tyran du monde (p. 100). M. Keil a joint à cet opuscule une table des noms propres [1].

3. On n'a que très peu de détails sur la vie de Schmeltzl, auquel M. Spengler consacre une monographie consciencieuse. L'auteur a du moins le mérite d'avoir rassemblé tout ce qu'il était possible de savoir ; Schmeltzl — ou Schmältzl, comme il écrivait son nom, — naquit vers

1. Il aurait pu citer plusieurs passages de la correspondance de Forster (VII, 269-277) qui vit, en allant à Vilna, les membres de cette docte et libérale société d'écrivains.

1500 à Kemnat dans le Haut-Palatinat; il fut « cantor » à Amberg, quitta femme et enfant pour se convertir au catholicisme et entrer dans le clergé, vint à Vienne vers 1540 et obtint successivement une place de musicien et de maître d'école au « Schottenstift », puis les fonctions de curé à Saint-Lorenz au Steinfeld, enfin un bénéfice à Neunkirchen. M. Sp. prouve que sa première pièce, comme l'avait dit Devrient, et malgré les objections de Holstein, est la *Komödia des verlornen Sohns* qui fut représentée en 1540 devant la cour; c'est le premier drame scolaire en allemand qui parut en Autriche; mais, comme le démontre M. Sp., il fut composé sous l'influence de l'*Acolastus* du Zurichois Binder. *Judith* [1] qui vint ensuite (1542), n'a, selon M. Sp., d'autre modèle que la Bible dont Schmeltzl ne voulut s'écarter à aucun prix; on y remarque pourtant dans le prologue une comparaison entre Béthulie assiégée par Holopherne et Vienne menacée par les Turcs. « Judith » fut suivie des pièces suivantes : *Aussendung der zwölf Boten* (1542); *Hochzeit zu Cana* (1543, imité du drame de Rebhun, mais raccourci d'un tiers); *der blindgeborene Sohn* (1543), le plus mauvais drame de l'auteur; *David und Goliath* (1545), qui mérite la première place et « abandonne le ton plat du prédicateur »; *Samuel et Saül* (1551) qui ne marque aucun progrès. Schmeltzl a donc laissé sept drames, qui furent joués par ses élèves pendant une période de dix années (1540-1551); un huitième, *Susanna*, s'est perdu. M. Sp. juge très impartialement son héros, et on ne peut que reproduire sa conclusion : « Schmeltzl n'eut à Vienne aucun prédécesseur. Il écrivit en un temps où la vie intellectuelle de l'Autriche entrait dans une nouvelle ère; il cessa d'écrire, lorsque commença la nuit du jésuitisme. Ce furent les jésuites qui recueillirent son héritage; le drame scolaire allemand qui est un produit essentiellement protestant, disparaît de nouveau, et Schmeltz n'a pas de successeur » (p. 73). On remarquera encore à la fin de cet excellent livre les pages relatives aux poésies de Schmeltzl; la plus connue et celle qui sert le mieux à fixer les dates de la vie du poète, celle qui lui mériterait le surnom de Hans Sachs autrichien que lui donnait Denis, est la Louange de Vienne (*Ein Lobspruch der hochloeblichen weitberühmten Stadt Wien*, 1548); deux autres ont pour titre : *der christlich und gewaltig Zug in das Hungerland* (1556; Schmeltzl avait fait la campagne d'automne de cette année contre les Turcs en qualité d'aumônier) et *Ain new Lied, gemacht zu Ehren dem Herrn Ferdinand Hertzogen zu Oesterreich, als General Veldhäuptman dises Zugs in Ungern.* Cette dernière poésie se chantait sur le même air que le chant composé à l'occasion de la prise de Dôle en 1479 ou, comme dit Schmeltzl, sur la « Thulner melodey » [2]. On regrettera que M. Spengler

---

1. On n'en possède qu'une copie qui appartient à M. Weinhold (p. 40).

2. M. Spengler prétend que Schmeltzl ne pensait pas à Dôle, mais à Tulln sur le Danube (p. 82); en tout cas, il ne faut pas dire que Dôle est sur la frontière « franzœsisch-niederlændisch ».

n'ait pas écrit quelques pages sur la langue de Schmeltzl et sur son vocabulaire poétique; mais son travail est très soigné et peut être regardé comme une des études les plus remarquables que nous ayons sur l'histoire du drame au XVIe siècle.

4. M. Meissner a tenté, non sans succès, de rassembler tout ce qu'on sait jusqu'ici sur l'histoire des comédiens anglais en Autriche au temps de Shakspeare. Il reproduit d'abord l'intéressant témoignage du médecin Guarinoni (1610) sur les divertissements de l'esprit *(Ergötzlickkeiten des Gemüths)* et sur les représentations des comédiens anglais en Allemagne (ainsi que sur les pièces des jésuites et celles qu'il vit jouer à Padoue). Il réfute les hypothèses de Schlager et de Devrient et montre qu'il n'y avait pas, comme l'ont cru ses devanciers, des troupes de comédiens des Pays-Bas; elles venaient par les Pays-Bas, mais elles n'en étaient pas originaires. Il suit les comédiens anglais d'aussi près que possible dans leurs pérégrinations; il montre qu'ils appartenaient à trois troupes principales, celle de Brunswick, dirigée par Sackville et que protégea le duc Henri-Jules de Wolfenbüttel; celle de Brandebourg et de Saxe qui joua à Berlin et à Dresde sous la direction de Spencer. Stockfisch, celle du landgrave Maurice de Hesse dont Robert Browne fut le premier régisseur. Cette dernière troupe qu'on trouve à Dresde en 1626, avait poussé depuis 1607 jusqu'en Autriche; mais là, à ce qu'il semble. elle se sépara; Browne, sévère protestant, était en 1619 et en 1620 à Prague, à la cour de l'électeur palatin, le *Winterkönig*; Johann Grün ou John Green, son collègue et pendant quelque temps co-directeur de la troupe, attaché au catholicisme, demeura en Autriche, joua à Prague et à Vienne en 1617 devant la cour impériale et trouva dans les années 1607-1608 à Graz asile et protection. C'est sur la troupe de Green que M. M. nous donne le plus de renseignements nouveaux, d'après les documents des archives autrichiennes. Il publie, par exemple, une lettre très intéressante et très originale de l'archiduchesse Madeleine sur les représentations du mois de février 1608 (p. 76-82). Il donne le répertoire du théâtre de Graz et montre qu'en ce mois de février 1608, Green joua le *Faust* et le *Juif de Malte* de Marlowe, ainsi qu'une pièce intitulée *Von einem König von Cypern und einem Herzog von Venedig*. Le manuscrit de cette dernière pièce existe encore; il se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne (cod. 13791 *) sous le titre *Dass wohl gesprochene Uhrttheil eynes weiblichen Studenten oder der Jud von Venedig;* il date vraisemblablement de la seconde moitié du XVIIe siècle. Albert Cohn l'avait déjà signalé et Genée, dans son histoire des drames de Shakspeare en Allemagne, en avait donné des extraits; M. M. le publie en son intégrité dans l'appendice de son livre (p. 131-189). Cette *Comœdia* n'est en réalité qu'une farce où Pickelhäring, serviteur du prince de Chypre, joue le principal rôle et débite à tout instant des obscénités; mais on y trouve, surtout dans les derniers actes, de nombreuses réminiscences du *Marchand de Ve-*

nise. Nos lecteurs voient par ce simple exposé tout ce que le livre de M. M. contient de neuf et d'important. Il compte parmi les ouvrages les plus utiles qui aient paru sur l'art dramatique en Allemagne ; on y voudrait parfois plus de clarté, mais il est indispensable à tous ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre [1].

A. CHUQUET.

---

213. — Augustin FILON. **Histoire de la littérature anglaise,** depuis les origines jusqu'à nos jours. Hachette, 1884, in-12.

L'Histoire de la littérature anglaise de M. Filon est l'œuvre d'un agrégé de l'Université ; elle a été publiée par une maison qui a fait faire d'immenses progrès à la librairie classique et dont le nom seul est une recommandation ; elle fait partie de la collection que dirige M. Duruy et qui compte tant d'excellents volumes ; enfin elle a été couronnée par l'Académie française. Ce sont là les raisons qui nous obligent à parler d'un livre à l'égard duquel nous aurions été enclins à observer un silence bienveillant, en le considérant comme l'erreur d'un homme de talent. Mais nous ne pouvons laisser les critiques anglais rendre le public français et la science française solidaires des méprises de M. F. et répéter avec l'Athenaeum du 14 janvier 1885 : " Mr. Filon is a rash and ignorant compiler ; he has read but few of the books of which he treats, many he has not even seen ; and he trades in full security on the superior ignorance of the public-and the French Academy."

M. F. appartient évidemment à cette école de littérateurs, aujourd'hui très réduite, qui se posent en adversaires de l'érudition, veulent en éviter jusqu'à l'apparence, et établissent un véritable antagonisme entre l'érudition et la littérature. Il a supprimé de son livre non seulement

1. Le 1er volume de la collection de ces « Contributions à l'histoire de la littérature allemande en Autriche » n'a pas encore paru ; il sera consacré à l'*Aïeule* de Grillparzer, à l'origine de cette tragédie, à l'accueil que lui firent les contemporains; l'auteur du volume, M. Aug. Sauer, a eu en main le manuscrit original de l'*Aïeule (Grillparzer's Ahnfrau, ihre Entstehungsgeschichte und Aufnahme bei den Zeitgenossen, mit Benützung des ungedruckten Originalmanuscriptes)*. Les volumes suivants seront : *Der kleine Lucidarius (Seifried Helbing)*, avec un commentaire détaillé par M. J. Seemüller, une Histoire du développement de la farce viennoise au XVIIIe siècle *(Entwicklungsgeschichte der Wiener Posse im XVIII. Jahrhundert)*, et une étude sur *Michel Enk et Frédéric Halm*, par M. Aug. Sauer; un recueil de *Poésies inédites de Blumauer*, par M. P. Hofmann de Wellenhof; un travail de M. Ch. Glossy sur les brochures au temps de Joseph II *(Die Flugschriften der Josephinischen Periode)* ; deux études de M. J. Minor, sur le Romantisme à Vienne *(Die Romantik in Wien)* et sur C. H. d'Ayrenhoff et T. Ph. de Gebler *(C. H. von Ayrenhoff und T. Ph. von Gebler zwei œsterreichische Dramatiker des XVIII. Jahrhunderts)* ; trois publications de M. Richard Maria Werner : 1° les textes d'opéras viennois au XVIIe siècle *(Wiener Operntexte des XVII. Jahrhunderts, ein Beitrag zur Geschichte des Geschmackes in Oesterreich)* ; 2° *Nicolai et Vienne* ; 3° *Jean Nestroy*.

toute note, toute discussion sur des points de détail, mais toute indication bibliographique ou chronologique précise. Il trace des portraits littéraires, il prononce des jugements, avec le dogmatisme de M. Nisard. Mais en procédant de la sorte, M. F. ne s'est rendu compte ni de la nature du livre qu'il écrivait, ni du sujet même qu'il traitait. M. Nisard écrivait sur la littérature française pour les Français; il n'avait pas pour but de leur enseigner ce que La Rochefoucauld, Corneille ou Voltaire ont écrit, mais ce qu'il faut penser de Voltaire, de Corneille et de La Rochefoucauld; il n'a pas voulu enseigner des faits, mais des doctrines. Quoi qu'on pense de ces doctrines, on trouve un grand profit et un singulier plaisir à connaître les pensées qu'inspire à un grand écrivain du xixe siècle la lecture des grands écrivains des siècles antérieurs. M. F., lui, écrivait une histoire de la littérature anglaise pour des Français, qui pour la plupart ignorent les noms des auteurs et des livres dont il avait à les entretenir. Il écrivait de plus pour une collection de livres d'enseignement, destinés essentiellement à la jeunesse. Négliger, comme il l'a fait, de fixer la chronologie exacte des hommes, des œuvres et même des écoles littéraires, enfin négliger de donner les titres exacts des ouvrages, l'indication des éditions les plus importantes, et de mentionner les principaux travaux critiques ou biographiques dont les écrivains anglais ont été l'objet, c'était manquer aux exigences essentielles du genre d'ouvrage qu'il avait entrepris.

Mais ce n'est pas tout. Pour avoir le droit de le prendre de haut avec l'érudition, et de mépriser les renvois et les notes, il faut ne parler que de ce qu'on connaît très bien, de ce qu'on a étudié à fond et de première main. Il faut être exact. On s'expose sans cela à s'entendre dire que la méthode littéraire qu'on prise si fort n'est que l'art de parler agréablement des choses qu'on ne connaît pas. Je n'ai garde de dire que M. F. ne connaît pas la littérature anglaise, mais il aurait eu grand besoin de l'étudier encore avant d'en écrire l'histoire, de l'étudier en érudit, en critique, avant d'entreprendre d'en parler en lettré. Les nombreuses erreurs, souvent fort graves, qu'il a commises sont d'autant plus regrettables que M. F. est un charmant écrivain, plein de vivacité et de grâce, et que les pages brillantes et frappantes abondent dans son ouvrage.

Nous n'insisterons pas sur l'attribution à Corneille de vers de Théophile, à Voltaire de vers de Racine, à Mme de Sévigné d'une parole de Mme de Staël. Ces lapsus ont déjà été corrigés par M. F. lui-même, mais il y a d'autres erreurs bien plus graves et dont nous citerons seulement quelques échantillons.

Tantôt M. F. fait d'un poème unique une collection de plusieurs poésies courtes et variées, tantôt d'une collection de poésies courtes et variées un poème unique. — P. 65, il écrit : « Ses chansons et ses ballades forment un recueil appelé dans le dialecte des Lowlands *King's Quhair*, le *Cahier du roi.* » Il s'agit ici de la principale œuvre de Jac-

ques Ier, roi d'Ecosse, écrite pendant sa captivité en Angleterre, entre 1405 et 1420. Ce n'est pas un recueil de chansons et de ballades, c'est un poème en 179 stances de 7 vers, divisé en 6 chants, en l'honneur de Lady Jane Beaufort, que le roi avait vue un jour, de la fenêtre de sa prison, se promener dans un jardin voisin, et qu'il épousa en 1424. Ce poème fut publié la première fois par Lord Woodhouselee, à Edimbourg, en 1783. Il en a été fait depuis plusieurs éditions. — P. 212, on lit : « Son poème est intitulé le *Temple.* » M. F. veut parler du recueil de poésies sacrées de Georges Herbert, publié en 1633, un an après la mort de l'auteur, sous le titre de *The Temple, or Sacred Poems and Private Ejaculations.* Il n'était pas nécessaire, pour ne pas se tromper, de voir le livre même ; les manuels de littérature disent toujours, en citant le *Temple,* — '*a collection of poems*'.

Quelquefois M. F. attribue à un écrivain l'ouvrage d'un autre écrivain. — P. 217, en disant que « Waller n'a rien écrit qui vaille l'aimable ballade de sir Richard Lovelace sur le mariage de Roger Boyle avec Lady Margaret Howard, » il fait allusion à la *Ballad upon a Wedding,* bien connue en Angleterre, et imprimée dans tous les recueils de morceaux choisis. Cette ballade est de Suckling, et non de Richard Lovelace. — P. 359, il veut que Thomson soit l'auteur de *The Art of Preserving Health :* « Thomson compose un poème sur la maladie. Il est vrai qu'il sauve son malade. » Thomson n'a rien écrit de pareil, c'est John Armstrong.

Des écrits en prose sont pris par M. F. pour des poèmes. — P. 89 : « Sidney avoue lui-même avoir composé ce poème en chassant. » Ce poème, c'est l'*Arcadia.* Les traités les plus élémentaires de littérature anglaise écrits en Angleterre mentionnent cet ouvrage, et toujours comme *prose romance.* — P. 237, à propos du *Complete Angler* d'Isaac Walton, écrit en prose, M. F. dit que l'auteur « rentré chez lui compose avec les émotions de sa journée des *vers* aussi réguliers, aussi tranquilles, aussi innocents que ces émotions elles-mêmes. »

Quand M. F. aborde les grands auteurs, comme Chaucer, Shakespeare, Milton, il commet de singulières méprises. — P. 241, il fait entrer le dernier à l'Université d'Oxford et lui fait y prendre ses grades. Milton a étudié à l'Université de Cambridge seulement et n'a pris de grades que là. — P. 153, il prétend que la Cressida de Shakespeare appartient à Chaucer. Il y a un abîme entre les deux Cressida : celle de Chancer a toutes les qualités qui gagnent à une femme non seulement l'amour, mais encore le respect ; celle de Shakespeare est perverse dans ses pensées et dans ses discours, étrangère à tout ce qui fait la modestie chez une femme, indigne d'estime. — P. 54, parmi les poésies attribuées par M. F. à Chaucer plusieurs ne sont pas de lui. *La Fleur et la Feuille*, par exemple, est du xve siècle, Chaucer était mort en 1400.

M. F. donne à tort et à travers les titres français, anglais, ou mixtes des ouvrages qu'il cite, et il les estropie sans scrupule — P. 230, *The*

Grace Abounding pour *Grace Abounding ;* p. 279, le *Dancing Master* pour le *Gentleman Dancing Master*. — Il veut souvent conserver l'orthographe anglaise des noms propres, et alors il écrit, p. 103, *Cooke* pour Coke; p. 198, *Broome* pour *Brome;* p. 542, *Goodwin* pour *Godwin.* — Ailleurs on ne sait s'il écrit en français, en anglais ou en allemand ; p. 365. *de Foē* pour Defoe; p. 577, *Tufelsdröck* pour *Teufelsdröck*. — Ce qui est d'un pays, il le transporte dans un autre pays : p. 87, il met le *gongorisme* en Italie au lieu de le laisser en Espagne.

Ces quelques exemples, qu'il serait aisé de multiplier, suffisent à prouver que M. Filon ne s'est pas rendu compte des difficultés de la tâche qu'il avait entreprise, ni de la manière dont on doit s'y préparer. Pour écrire une bonne histoire de la littérature anglaise, M. Filon avait ce que l'étude ne donne pas, le talent; il lui a manqué ce qu'il pouvait acquérir avec du temps et de la volonté, des connaissances précises. Son dédain pour l'érudition de la critique l'a amené non seulement à commettre de grosses erreurs, ce qui serait facile à corriger dans une seconde édition, mais à écrire une œuvre hâtive et superficielle qui aurait besoin d'être refaite de fond en comble.

M. P.

---

214. — **Das Schænzel bei Edenkoben** in der bayerischen Pfalz oder die Eröffnung des Feldzuges am Mittelrhein im Jahre 1794, dargestellt von August LUFFT. Karlsruhe, Braun, 1885. In-8, VIII et 72 p.

— **Der Feldzug am Mittelrhein** von Mitte August bis Ende December 1793, von August LUFFT. Freiburg i. B. und Tübingen, Mohr. 1881. In-8, XV et 160 p.

Dans le premier de ces ouvrages, M. Lufft, aidé de tous les documents français et allemands et de la connaissance du terrain, raconte aussi complètement que possible un épisode de la campagne de 1794, la prise du poste du Schänzel par les divisions Desgranges et Siscé. On ne saurait trop louer ce récit militaire, œuvre d'un profane et, qui plus est, d'un homme de quatre-vingt-trois ans (cp. la préface, p. 1). Nous le recommandons à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la Révolution. Nous ne ferons qu'un seul reproche à M. Lufft. Il nous apprend (p. 45, 59, 63) — et nous l'en félicitons de tout cœur — que son parent, Auguste Charles Lufft, chef de la 186ᵉ demi-brigade, prit une part active à la prise du Schänzel et décida le succès. Mais il ajoute que le nom de Lufft ne fut pas cité dans le rapport. « Ei nun! es war kein Nationalfranzose, sondern nur ein deutscher Elsasser. » Nous protestons contre cette conclusion injuste. La France, et surtout la France de la Révolution, n'a jamais été, comme semble l'insinuer M. L., une marâtre pour les Alsaciens. Rewbell fut membre du Directoire; Kleber et Rapp devinrent généraux; Lefebvre, maréchal. N'étaient-ce pas des Alsaciens qui commandaient la première armée de la Révolution et l'encourageaient à tenir sur le tertre de Valmy contre le feu des Prussiens ; Kel-

lermann, général en chef; Schauenburg, chef de l'état-major de l'armée; Lajolais (né à Wissembourg), premier aide-de-camp; Scherer, chef de l'état-major de l'avant-garde [1]? Si le chef de brigade Lufft ne fut pas nommé dans le rapport, c'est, comme le dit plus loin M. L., qu'il avait excité la jalousie de généraux médiocres [2].

La lecture de l'excellent travail de M. L. sur le Schänzel [3] nous a fait connaître une étude précédente du même auteur sur *la campagne du moyen-Rhin d'août à décembre 1793*; quoiqu'elle date de quatre années déjà, nous n'hésitons pas à la mentionner et à la recommander avec les mêmes éloges. Elle témoigne, elle aussi, de lectures étendues et de grandes connaissances techniques; elle est à la fois claire et complète; l'auteur y fait preuve d'impartialité autant que de savoir. M. Lufft n'est pas d'ailleurs un inconnu pour les lecteurs de ce recueil; on a parlé ici même d'un autre travail fort consciencieux qu'il avait publié en 1882 sur les batailles de Fribourg d'août 1644 *(Die Schlachten bei Freiburg. Condé und Turenne gegen Mercy)* et que M. Charvériat a résumé dans les mémoires de l'académie de Lyon.

C.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH

M. Maurice Vernes, dans le compte-rendu très courtois qu'il a fait de mon *Histoire des Israélites* (*Revue* du 19 octobre), m'adresse, parmi quelques observations de détail dont je ferai mon profit, une petite critique à laquelle je demande la permission de répondre. Il s'agit de l'étymologie du mot *Marranes*, nom des nouveaux convertis espagnols, que j'ai rapproché de l'araméen (« hébreu » est un lapsus) *Maran atha*, en traduisant : « Anathème sur toi. » M. Vernes juge l'étymologie « plus que suspecte », la traduction « absolument erronée » et conclut que « la malencontreuse note est à biffer tout entière. » Peut-être serait-il d'un autre avis s'il avait lu la note de Graetz *(Geschichte der Juden,* VIII, 73, note 3; 2e éd.), à laquelle j'ai emprunté mon explication de ce mot difficile. On lit dans la *Ire aux Corinthiens* (16, 22) : εἴ τις οὐ φιλεῖ... Ἰησοῦν χριστὸν, ἤτω ἀνάθεμα,

1. Nous signalons volontiers ce fait que personne jusqu'ici n'a encore mentionné.

2. Je crois faire plaisir au vénérable érudit en lui communiquant un détail — qu'il ignore peut-être — sur son glorieux parent, le français Auguste Lufft. Il était capitaine au 2e bataillon de volontaires du Bas-Rhin lorsque le général Ferrière, commandant le camp de Huningue, le chargea de « se rendre à Bâle pour empêcher les soldats que des affaires pourraient appeler dans cette ville, d'y donner lieu à aucune plainte de la part du magistrat ou des citoyens de Bâle »..., de « surveiller l'exécution de la parfaite neutralité que le canton de Bâle et ses représentants ont promise à la République française »,... Lufft était autorisé à « faire des représentations au bourgmestre et conseil de Bâle sur tous les objets qui lui paraîtraient contrarier les intérêts de la République française ou tendre à violer la neutralité »; il avait « pleins pouvoirs ». (12 nov. 1792, archives de la guerre).

3. Signalons encore dans l'appendice une description du Schænzel et des environs ainsi qu'une carte détaillée des positions occupées par les Prussiens et les Français dans la journée du 13 juillet 1794.

μαρανaθά. La version syrienne écrit מרן אתא ce qui signifie en effet, comme le dit M. Vernes, « le seigneur vient. » Mais Graetz suppose que μαρανaθά est pour μαραμαθά, c'est-à-dire une corruption du néo-hébreu מחרם את (chaldéen מחרמת) qui signifie « tu es mis au ban », « anathème sur toi. ? » Certainement le contexte de la phrase est plus favorable à cette dernière explication, et jusqu'à nouvel ordre je persiste à la préférer à l'étymologie vulgaire.

Théodore REINACH.

P.-S. — « Obscurant » (p. 362) est plutôt un archaïsme qu'un néologisme. — « Chaque pays a les juifs qu'il mérite » (p. 381) est une phrase de Bismarck (je ne retrouve pas le passage) qui n'a l'air d'appartenir « au style du journalisme » que parce qu'elle a été souvent citée par les journaux. — Pour la justification des 44 synagogues de Constantinople au XVIe siècle, ayant chacune un rite distinct (il ne s'agit bien entendu que de nuances) voir le journal d'Etienne Gerlach, p. 174. (Ap. Graetz, *op. cit.* IX, 32, note 1).

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Klincksieck (11, rue de Lille) vient de publier un très important *Catalogue de livres anciens et modernes* neufs et d'occasion; ce catalogue se compose de 11,634 numéros.

— M. GASQUET, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, vient de publier (Hachette, 2 vols. in-12) un *Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France.* Voici les divisions de cet ouvrage : t. I (378 pp.), le pouvoir royal, l'administration centrale, l'administration provinciale, les Etats généraux, les assemblées provinciales, la justice, les finances; t. II (354 pp.), le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, les corporations ouvrières, les classes agricoles, plus une bibliographie très abondante (pourquoi ne pas donner les dates de tous les ouvrages ?). On voit par cette énumération des chapitres que l'auteur s'est astreint à l'ordre des matières, et non à l'ordre chronologique ; il n'a pas embrassé à la fois, soit à la période de formation, soit à la période de complet épanouissement, ces institutions politiques et sociales dont il a tracé une série de tableaux partiels. Si ce défaut de composition en est un, nous avouons le préférer au défaut de composition contraire, avec lequel les vues d'ensemble n'auraient pas laissé percevoir les détails avec autant de netteté et de précision. L'ouvrage de M. G. a dû lui coûter un travail considérable; il est fait avec soin, d'après les documents, et s'appuie sur une longue série de citations. Il est certain que les spécialistes, qui se consacrent à l'étude des finances, ou à l'étude des classes agricoles, ou à l'étude des institutions royales, etc., pourront signaler des inexactitudes de détail, pourront reprocher à M. G. tantôt de n'avoir pas tranché les controverses pendantes, tantôt de les avoir tranchées d'une manière imprudente. M. G. a pris soin de prévenir ces critiques, en expliquant la nature de son livre. Pour nous, nous croyons que l'auteur a rendu un service signalé aux candidats à la licence et à l'agrégation d'histoire, en vue desquels il a spécialement écrit; son livre ne sera pas inutile non plus pour les membres du corps enseignant, qui lui sauront gré d'avoir réuni des textes sur les institutions de notre pays et d'en avoir exposé méthodiquement l'histoire. C'est à ces différents titres que

l'on signale l'ouvrage de M. G., avec la confiance qu'il sera bien accueilli. — G. L-G.

— La librairie Klincksieck publie sous le titre *L'idéal de justice et de bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine.* (In-8°, IV et 114 pp.), une traduction de l'ouvrage, paru en 1875, de M. Riese, *die Idealisirung der Naturvælker des Nordens in der griechischen und ræmischen Literatur.* La traduction, qui est bien faite, est l'œuvre de MM. Fernand Gache, professeur à Nîmes, et Sully Piquet, professeur au collège de Zwolle. Les traducteurs ont ajouté un certain nombre de remarques et de citations qui éclaircissent et complètent le texte ; M. Riese lui-même leur a communiqué quelques notes qu'on trouve à leur place sous la signature A. R. L'opuscule a été complètement remanié ; les passages grecs et latins ont été empruntés aux meilleures traductions françaises ou traduits sur les textes ; les citations, vérifiées avec soin, renvoient aux meilleures éditions classiques ; elles ne sont pas, comme dans l'original, accumulées dans le texte même ; on les a rejetées au bas des pages ; enfin le travail de M. Riese a été complété par une division méthodique en chapitres et en paragraphes, par des sommaires, par des tables de matières détaillées. La *Revue critique* a rendu compte (1875, 12 juin, n° 24, art. 114) de la publication de M. Riese, et nous ne pouvons que nous associer au jugement que portait alors un de nos collaborateurs : « On ne lira pas ce petit écrit sans être frappé de maint aperçu nouveau sur les auteurs les plus connus, comme aussi d'informations très curieuses puisées à des sources moins fréquentées... M. Riese croit que la *Germanie* de Tacite est un ouvrage sérieux de géographie et d'ethnographie, mais il reconnaît en même temps que Tacite cherche les causes de la force des Germains précisément dans le contraire de ce qui fait la faiblesse de la Rome impériale, et qu'il se complait à peindre un état de choses qui lui paraît plus ou moins idéal. Il poursuit ce contraste entre la civilisation gréco-romaine et les mœurs primitives des barbares à travers tous les âges de la littérature ancienne, d'Homère à Tacite : ce sont d'abord des peuples plus ou moins fabuleux, habitant l'extrême Occident, dont la justice et le bonheur sont célébrés par les poètes grecs ; plus tard, les mêmes traits, et d'autres plus nombreux, mais toujours semblables, sont prêtés aux Hyperboréens, aux Scythes, et enfin, au Ier siècle après J.-C., surtout par les hommes de l'opposition stoïcienne, aux Germains. »

— M. Henri Jadart vient de consacrer une étude intéressante au traité de Mabillon sur les prisons des ordres religieux (*D. Mabillon et la réforme des prisons*, étude historique et morale. Reims, Michaud ; Paris, Champion. In-8°, 20 pp.). Il montre l'origine et le but de ce traité ; il prouve par la correspondance inédite de l'érudit avec M. Marquette que l'ouvrage fut composé à l'occasion des égarements du frère Denis, de 1692 à 1695 ; Mabillon apprit avec douleur le traitement rigoureux dont le frère Denis était l'objet, mais, dit M. Jadart, la clarté du style, la sûreté des jugements, la précision des renseignements historiques, la fermeté des conclusions, toutes ces qualités donnent à la dissertation une valeur bien plus grande que le choc d'une émotion passagère ; on reconnaît dans ces pages miséricordieuses l'âme tout entière de Mabillon, sa science et sa sagesse, son esprit de paix et de justice.

— Le neuvième et le dixième fascicule des *Correspondants de Peiresc* de M. Tamizey de Larroque viennent de paraître. (Paris, Picard. In-8°, 52 pp.). Le neuvième est consacré à *Salomon Azubi, rabbin de Carpentras*. M. T. de L. s'est aidé, pour rédiger son introduction et son commentaire, d'un spécialiste, M. Jules Dukas, qui a su utiliser de précieuses indications fournies par M. Steinschneider et qui a consulté les manuscrits des sermons d'Azubi (appartenant à M. de Gunzburg). Le dixième fascicule renferme des lettres inédites de *Guillaume d'Abbatia* à Peiresc

écrites de 1619 à 1633. (In-8°, 45 pp. Paris, Picard) ; ce personnage dont personne ne s'était encore occupé, était avocat au parlement de Toulouse; sa correspondance renferme d'intéressants détails sur l'artiste Jean Chalette, sur le poète Maynard, sur la peste qui ravagea le Languedoc, sur les querelles du nouvel archevêque de Toulouse, Charles de Montchal, avec le parlement et l'université. M. Tamizey de Larroque accompagne ces lettres, comme toujours, de notes savantes et d'un appendice qui contient d'autres documents curieux et inédits.

— *Deux publications de M. Louis* Paris *relatives à Reims.* — L'ancien bibliothécaire de Reims nous donne en même temps une étude sur une des chapelles de la cathédrale et une étude sur le théâtre de cette ville (*La chapelle du Saint-Laict dans la cathédrale de Reims.* Reims, F. Michaud, 1885, in-8° de 107 p. — *Le théâtre à Reims depuis les Romains jusqu'à nos jours.* Ouvrage illustré de gravures sur bois. Reims, F. Michaud, 1885, in-8° de 314 p.). Ces deux études sont fort bien faites et elles auront de l'attrait pour bien d'autres que les Rémois. La première est détachée d'un travail plus étendu, ayant primitivement pour titre : *Histoire et description de l'intérieur de Notre-Dame de Reims*, travail resté inédit dans certaines archives académiques, où quelques indiscrets monographes n'ont pas dédaigné d'y prendre ce qui leur pouvait convenir, emprunt dont M. L. Paris dit avec une spirituelle indulgence : « Péché tout véniel, s'il en fut jamais ! » L'histoire de la Chapelle du Saint-Laict (de 1212 à l'époque actuelle) est complète et l'on y trouvera tous les détails désirables sur la reine Blanche et les rois Charles V et Charles VIII, bienfaiteurs de la chapelle, sur l'incendie de 1481, sur l'architecte Colbert Lemoyne, sur le poète-chanoine Guillaume Coquillart, sur l'archevêque Robert de Lenoncourt, etc. — La seconde étude n'est ni moins complète, ni moins intéressante. On y reconnait à chaque page la compétence du spécialiste auquel on doit, depuis près d'un demi-siècle, les *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims, ou la mise en scène du théâtre des confrères de la Passion* (Reims, 1843). Parmi les chapitres les plus curieux du volume, je citerai ceux qui sont relatifs au théâtre chez les Pères Jésuites, à la comédie de salon (Maucroix, Mlle de Navarro, Voltaire à Reims, Mme Desjardins), au théâtre pendant la Révolution et sous le Directoire. L'Appendice ne contient pas moins d'une quarantaine de *Pièces justificatives*, inédites pour la plupart (p. 243-312). Dans cet appendice où règnent une si grande richesse et une si grande variété, les rapprochements piquants abondent, et, par exemple, je citerai un madrigal quelque peu risqué, mais très agréablement tourné, sur une brillante actrice de Paris, Mlle de Lorme, venue à Reims en 1768 (p. 256), qui est voisin du fameux rapport adressé, en octobre 1793, par Rühl, à la Convention nationale sur le bris de la sainte Ampoule (p. 271). — T. de L.

— *Lettres inédites du roi Henri IV.* — M. Eugène Halphen finira par nous donner, dans ses exquises plaquettes qui se succèdent d'année en année, presque autant de lettres inédites du roi Henri IV que Berger de Xivrey et Guadet dans leurs gros volumes. En voici deux douzaines qui viennent s'ajouter aux nombreuses centaines que déjà nous devons à un des plus zélés et des plus habiles chercheurs que je connaisse. (*Lettres inédites du roi Henri IV à Monsieur de Villiers, ambassadeur à Venise, 1599, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale.* Paris, Jouaust; Champion, 1885. In-8° de 99 p. Tiré à 72 exemplaires). Dans sa préface, l'excellent éditeur constate que le recueil des lettres missives ne renferme aucune lettre adressée à Antoine Séguier, seigneur de Villiers, président à mortier au parlement de Paris, envoyé ambassadeur à Venise en septembre 1598 (voir le grand éloge que fait de lui Pierre de l'Estoile, édition Jouaust, t. III, p. 140). Lacune d'autant plus regrettable, que Venise était un meilleur poste d'observation et que la

correspondance d'Henri IV avec un diplomate aussi éclairé, aussi diligent que le sieur de Villiers, devait être plus importante. Félicitons-nous donc de ce que M. Halphen a mis la main sur le ms. 18,039 du fonds français, registre d'ambassade pour l'année 1599. Tout en s'étonnant que cette correspondance ait jusqu'à ce jour échappé aux curieux, M. Halphen appelle notre attention sur la recherche à faire des lettres familières, qu'à côté des lettres officielles, Henri dut écrire à Villiers, et il dit (p. 9) de ces lettres intimes qui dorment inutiles dans quelque dépôt : « Je serais bien heureux si ma petite publication rappelait le nom trop oublié de Villiers et donnait aux détenteurs de ces trésors l'idée de les offrir aux amateurs de l'histoire ». Une rapide et nette analyse des 24 lettres d'Henri IV (p. 9-10) nous apprend que s'il y est fort question de la Savoie, le roi entretient Villiers d'autres sujets très variés, de ses maladies, des causes de la piraterie, des affaires de la Hollande, de l'Angleterre, de la Hongrie, de la nécessité de la guerre aux Turcs, des dessins de Giulo Cesare, du voyage en Italie du futur duc de Rohan, du rétablissement du culte catholique en Béarn, des partis proposés à Marie de Médicis, de son désir de l'épouser et de beaucoup d'autres affaires. On trouvera, du reste, à la *Table*, le résumé du contenu de chaque lettre, résumé qui, comme tout ce que publie M. Halphen, est fait avec un soin irréprochable. — T. DE L.

P.-S. — Je proposerais de lire ainsi qu'on va le voir trois mots remplacés par des points : « et feray comme [on dit] la guerre à l'œil » (p. 24). — De la bonne justice que Sa Sainteté m'a [faict] sur la nullité de mon mariage » (p. 80). — « Car si cela n'estoit point [prins] d'eulx en bonne part » (p. 82).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 13 novembre 1885.

M. Ernest Desjardins, président, prononce un discours dans lequel, après avoir rendu hommage à la mémoire des académiciens morts dans l'année, MM. Frédéric Baudry, Léon Renier et Emile Egger, il annonce les prix décernés en 1885, les sujets de prix proposés, et rend compte des travaux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Henri-Adrien Prévost de Longpérier, membre de l'Académie.*

M. Edmond Le Blant donne lecture de son mémoire intitulé : *le Christianisme aux yeux des païens.*

JUGEMENT DES CONCOURS

PRIX ORDINAIRE. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour l'année 1883 : « Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques, qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins. » Elle décerne le prix à M. Moritz Steinschneider, auteur du mémoire portant comme épigraphe : *Dies diem docet.* — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante : « Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge, etc. » Un seul mémoire très insuffisant ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie n'a pas décerné le prix et elle proroge ce concours pour l'année 1887 (voy. ci-après). — L'Académie avait encore proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté, un ancien obituaire, etc. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1887 (voy. ci-après).

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE. — L'Académie décerne trois médailles : la première à M. Tanon, pour son *Histoire des Justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris* (Paris, 1883, in-8°); la deuxième à M. Léon Palustre, pour son ouvrage : *la Renaissance en France* (Paris, 1879-1881, gr. in-4°); la troisième à M. Buhot de Kersers, pour son *Histoire et statistique monumentale du département du Cher* (Bourges, 1883, in-4°). L'Académie accorde en outre six mentions

honorables : 1° à M. Pellechet, pour son livre intitulé : *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon* (Paris, Autun, 1883, in8°); 2° à MM. Izarn et G.-A. Prevost, pour leur livre : *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370* (Paris, 1885, in-8°); 3° à M. Maurice Prou, pour son ouvrage : *les Coutumes de Lorris et leur propagation aux* XII° *et* XIII° *siècles* (Paris, 1884, in-4°); 4° à M. André Joubert, pour son *Etude sur la vie privée au* XV° *siècle en Anjou* (Angers, 1884, in-8°); 5° à M. Germain Bapst, pour son livre intitulé : *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge : l'Etain* (Paris, 1884, in-8°); 6° à M. le D[r] Le Paulmier, pour son livre : *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille* (Paris, 1885, in-8°).

PRIX DE NUMISMATIQUE. — Le prix annuel de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche, et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne, publié depuis le mois de janvier 1883, est partagé cette année entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé : *the Types of Greek coins*, et M. Six, pour son mémoire sur le *Classement des séries cypriotes*.

PRIX FONDÉ PAR LE BARON GOBERT, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix est décerné à M. Luchaire, pour ses *Etudes sur les actes de Louis VII*. (Paris, 1885, in-4°), Le second prix est décerné à M. de Maulde, pour son livre intitulé : *Procédures politiques du règne de Louis XII*. (Paris, 1884, in-4°).

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Etudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois, etc. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la retire du concours (Voy. ci-après). L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante : « Etude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origines de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » Deux mémoires ont été déposés sur cette question. L'Académie ne croit pas qu'il y ait lieu de décerner tout ou partie du prix, mais l'un au moins des mémoires, le n° 1, permettant d'espérer qu'avec plus de temps l'auteur pourrait offrir à l'Académie un ouvrage savant et vraiment distingué, l'Académie proroge cette question à l'année 1887 (voy. ci-après). L'Académie avait aussi proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : « Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère. » Elle décerne le prix à M. Loth, pour son mémoire ayant pour épigraphe : « Les libertés nécessaires d'un peuple sont les libertés municipales. »

PRIX BRUNET. — L'Académie avait proposé pour le concours de 1885 la question suivante : « Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe, etc. » Un seul mémoire, insuffisant, ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie le remet au concours en le prorogeant à l'année 1887 (voy. ci-après).

PRIX STANISLAS JULIEN. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décerne le prix à M. de Rosny, pour son *Histoire des dynasties divines du Japon*, traduite du chinois et du japonais (Paris, 1884, in-8°).

PRIX JEAN REYNAUD. — M[me] veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a, par un acte en date du 23 décembre 1878, fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. L'Académie décerne le prix à M. le capitaine Aymonier, pour sa découverte des inscriptions sanscrites du Cambodge et la traduction de la partie kmer de ces inscriptions.

PRIX DE LA GRANGE. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 3 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. L'Académie décerne le prix à M. Antoine Thomas, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, pour sa thèse, soutenue, en 1884, à la Faculté des lettres de Paris : *Francesco da Barberino et la poésie provençale en Italie*.

ANNONCE DES CONCOURS

DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1886, 1887 ET 1888.

PRIX ORDINAIRE DE L'ACADÉMIE. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé les questions suivantes : — 1° Pour l'année 1886 : « Faire d'après les textes et les monuments figurés le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes

Athéniens aux vᵉ et ivᵉ siècles av. J.-C. jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Les concurrents sont invités à ne pas insister sur les exercices gymnastiques. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1885. — 2° Pour l'année 1887 : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé à l'année 1887 les questions suivantes qu'elle avait proposées pour l'année 1884 : I. « Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius. » II. « Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie avait proposé pour le concours de l'année 1885 : I. « Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatif des écrits composés par les femmes, particulièrement du xiᵉ au quinzième siècle. » II. « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le xiiiᵉ siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique. » L'Académie proroge ces deux questions à l'année 1887. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour l'année 1887 le sujet suivant : « Etude sur les contributions demandées en France aux gens d'Église depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François Iᵉʳ. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — Chacun de ces prix est de la valeur de deux mille francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de cinq cents francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1884 et 1885 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1ᵉʳ janvier 1886. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1886, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1884. Ce concours est ouvert à tous les ouvrages de numismatique ancienne. Le prix est de la valeur de quatre cents francs. — II. Le prix biennal de numismatique fondé par madame Vᵉ Duchalais sera décerné, en 1886, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1884. Le prix est de la valeur de huit cents francs. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour ces deux concours, le 31 décembre 1885.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour l'année 1886, l'Académie s'occupera, à dater du 1ᵉʳ janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1ᵉʳ janvier 1885, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neufs dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment éclairés ou approfondis par la science. Telle serait une histoire de province où l'on s'attacherait à prendre pour modèle la méthode et l'érudition de dom Vaissète : l'Ile-de-France, la Picardie, etc., attendent encore un travail savant et profond. L'érudition trouverait aussi une mine féconde à exploiter si elle concentrait ses recherches sur un règne important : il n'est pas besoin de proposer ici d'autre exemple que la *Vie de saint Louis*, par Le Nain de Tillemont. Enfin un bon dictionnaire historique et critique de l'ancienne langue fran-

çaise serait un ouvrage d'une haute utilité, s'il rappelait le monument élevé par Du Cange dans son *Glossaire de la latinité du moyen âge.* Tout en donnant ces indications, l'Académie réserve expressément aux concurrents leur pleine et entière liberté. Elle a voulu seulement appeler leur attention sur quelques-uns des sujets qui pourraient être mis en lumière par de sérieuses recherches; elle veut faire de mieux en mieux comprendre que la haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut (délibération du 27 mars 1840) avant le 1er janvier 1886, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — M. Bordin, notaire, voulant contribuer aux progrès des lettres, des sciences et des arts, a fondé par son testament des prix annuels qui sont décernés par chacune des cinq Académies de l'Institut. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé : — 1° Pour l'année 1886 : I. « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de Chronique de Normandie. » II. « Etudier la numismatique de l'île de Crète. Dresser le catalogue des médailles. Expliquer les titres principaux et les motifs accessoires. Insister sur les rapports de la numismatique crétoise avec les autres monuments trouvés dans le pays, ainsi qu'avec les types de l'art asiatique et de l'industrie primitive de la Grèce. » III. « Etudier d'après les documents arabes et persans les sectes dualistes, Zendiks, Mazdéens, Daïsanites, etc., telles qu'elles se montrent dans l'Orient musulman. Rechercher par quels liens elles se rattachent soit au zoroastrisme, soit au gnoticisme et aux vieilles croyances populaires de l'Iran. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1885. — 2° Pour l'année 1887 : I. « Relever, à l'aide de documents historiques et littéraires et des dénominations locales, les formes vulgaires des noms des saints en langue d'oui et en langue d'oc; signaler la plus ancienne apparition en France des noms latins auxquels correspondent ces diverses formes. » II. « Examen critique de la géographie de Strabon. » Les concurrents sont invités : 1° A résumer l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage; 2° A caractériser la langue de Strabon par comparaison avec celle des écrivains grecs ses contemporains, tels que Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse; 3° à faire la part des notions recueillies par l'observation directe des lieux, et de celles que le géographe a puisées dans les écrits de ses devanciers; 4° à exprimer des conclusions précises sur la critique dont il a fait preuve dans l'usage de ces divers documents. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1887 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1884 : « Etude sur la langue berbère au double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; — s'aider pour cette étude des inscriptions lybiques recueillies dans ces dernières années; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langue. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : « Etude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origines de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » L'Académie n'a pas décerné le prix. Elle proroge la question à l'année 1887. — Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 la question suivante, qu'elle avait d'abord proposée pour l'année 1883 : « Etudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie le retire du concours et le remplace par la question suivante qu'elle met au concours pour l'année 1888 : « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires. Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne. Ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et d'autre part ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Istitut le 31 décembre 1887. — L'Académie propose en outre, pour l'année 1888, le sujet suivant : « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — Chacun de ces prix est de la valeur de *trois mille francs.*

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès,* sera décerné, s'il y a lieu, en 1887. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la

meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'arts de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'année 1887. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de vingt mille francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par périodes triennales. Tous les savants français et étrangers, excepté les membres régnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Prix la Fons-Mélicocq. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiqnités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1887; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1884, 1885 et 1886, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1886.

Prix Brunet. — M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un prix triennal de trois mille francs pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. — L'Académie avait proposé pour le concours de 1885 la question suivante : « Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits. » Un seul mémoire insuffisant ayant été adressé sur ce sujet, l'Académie le proroge à l'année 1887. Les ouvrages qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie, en 1888, décernera ce prix « au meilleur travail bibliographique manuscrit ou publié depuis l'année 1885, portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge. » Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887.

Prix Stanislas Julien. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1885.

Prix Delalande-Guérineau. — Madame Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille cinq francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau, à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. Le prix n'ayant pas été décerné en 1884, l'Académie rappelle qu'elle décernera deux prix en 1886 : 1° « Au meilleur ouvrage dans l'ordre des études au moyen âge »; 2° « Au meilleur ouvrage dans l'ordre des études orientales ». Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1885.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a, par un acte en date du 23 décembre 1878, fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera décerné pour la troisième fois, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1890.

Prix de la Grange. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1886.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les con-

currents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS

D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES.

En exécution de l'arrêté de M. le Ministre de l'instruction publique rendu en 1883, et statuant que les noms des élèves de l'Ecole des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 25 février 1885, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école, sont : MM. Langlois (Charles-Victor); Le Grand (Léon-Frédéric); Auvray (Louis-Henri-Lucien); Lefèvre-Pontalis (Eugène-Amédée); Funck-Brentano (Jacques-Chrétien-François-Séraphin); Dunoyer de Ségonzac (Jacques-Joseph-François-Gaston); Duvernoy (Emile-Eugène); Perret (Paul-Michel); Stein (Frédéric-Alexandre-Henri); Barroux (Léon-Marius). Sont nommés archivistes paléographes hors rang : MM. Alaus (Marie-Joseph-Etienne-Barthélemy-Paul); Cagé (Charles-Léonce-Gaston); Coville (Alexandre-Alfred); Huet (Gédéon); Martin (Camille).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 novembre.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD.

Lecture d'une lettre de M. Jadart annonçant que l'Académie de Reims se propose de faire placer dans l'église Saint-Remy de cette ville une plaque portant une inscription à la mémoire de dom Thierry Ruinart, dont le tombeau est dans l'arrondissement actuel de Reims. Elle a déjà rendu un pareil hommage à dom Mabillon dans son village natal, et elle juge convenable d'associer dans un commun souvenir le maître et le disciple. Elle recevra avec reconnaissance les souscriptions des personnes désireuses de s'associer à ce projet.

Lecture de deux lettres de M. de Laigue; la première donne des renseignements sur la découverte d'une inscription romaine dans l'abbaye de Cantiguano, et sur celle de mosaïques dans cette localité et à Lucques. Dans la deuxième lettre, M. de Laigue revient sur une précédente communication (11 juin 1884) relative à un dicta avec figures rouges sur fond noir. Il pense que le principal sujet représente Thétis allant remettre à son fils Achille les armes forgées par Vulcain.

M. Héron de Villefosse présente avec éloges le *Traité d'Epigraphie Grecque* de M. Salomon Reinach.

M. Brassart est élu associé correspondant à l'Hôpital-sous-Rochefort, (Loire).
M. Gaidoz lit une note sur des swastitras-fibules qu'il a vues au musée de Hombourg-ès-Monts et qui proviennent du camp romain de Salburg; il signale aussi un curieux objet en bronze du Musée de Carlsruhe, formé d'une croix équilatérale suspendue à un croissant.

M. l'abbé Thédenat lit un mémoire de M. Berthelé sur l'église de Courcôme (Charente).

M. Courajod présente le moulage d'un remarquable buste de femme dont l'original est inconnu, mais appartient au xve siècle.

Le Secrétaire,
Signé : R. MOWAT.

ADDENDUM A L'ARTICLE 185. — P. 277. Le fragment 247 d'Antiphane a besoin d'une troisième correction que j'oubliais d'indiquer. Voici comment il faut l'écrire :

Τοῦ γὰρ πεπαιδεῦσθαι μόνον ἄν τις τοῦτ' ἔχῃ,
Εὔηθές ἐστιν, ὥστε (p. καὶ τὸ) τῶν ἀδικημάτων
Μὴ λαμβάνειν τὰς ἀξίας τιμωρίας,
Ἐλεεῖν δὲ πάντως.

On sait que καὶ et ὡς se confondent facilement.

H. W.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45, 7 nov. 1885 : EBRARD, Christian Ernst von Brandenburg-Bayreuth, die Aufnahme reformierter Flüchtlingsgemeinden in ein luthereisches Land 1686-1712, eine kirchengeschichtliche Studie. — R. LEHMANN, Vorlesungen über Hilfsmittel und Methode des geographischen Unterrichts. — W. BACHER, Leben und Werke des Abulwalîd Merwân Ibn Ganâh (R. Jona) und die Quellen seiner Schrifterklärung (Steinschneider : bonne étude). — Aristotelis Ars rhetorica, cum nova codicis Ac et vetustae translationis collatione ed. Ad. ROEMER (Heitz : travail très méritoire et fait d'une façon remarquable). — M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia, rec. C. F. W. MUELLER. I, 1 continens libros ad C. Herennium et de inventione, Memorabilia vitae Ciceronis per annos digesta praescripta sunt, rec. Gul. FRIEDRICH. P. II, vol. II continens orationes pro Tullio de haruspicum responso, rec. C. F. G. MUELLER (Stangl). — Stamms Ulfilas oder die uns erhaltenen Denkmäler der gotischen Sprache, 8e Aufl. p. p. HEYNE (Seemüller : beaucoup de bons changements).—KNOOP, Volkssagen, Erzählungen, Aberglauben, Gebräuche und Märchen aus dem östlichen Hinterpommern (E. H. Meyer : contribution peu importante, mais dont il faut savoir gré à l'auteur). — Andreas, a legend of St. Andrew, edited with critical notes and a glossary by BASKERVILL (Zupitza). — WALTEMATH, die fränkischen Elemente in der französischen Sprache (Feit : en général, détaillé et fait avec grand soin). — GELZER, Sextus Julius Africanus u. die byzantinische Chronographie, II, 1 : die Nachfolger des Julius Africanus (Schöne : suite de cette savante publication). — PHILIPPI, Zur Geschichte der Reichskanzlei unter den letzten Staufern Friedrich II, Heinrich VII und Konrad IV (Bresslau : une foule de remarques importantes). — A. STERN, Abhandlungen und Aktenstücke zur Geschichte der preussischen Reformzeit 1807-15 (O. Lorenz : mérite l'attention des historiens). — S. GÜNTHER, Lehrbuch der Geophysik und physikalischen Geographie (Partsch). — Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen, hrsg. von der Abteilung für Kriegsgeschichte des k. k. Kriegsarchivs. IX, X.

Berliner Philologische Wochenschrift, 31 octobre 1885, n° 44 : G. GRAEBER, die Attraktion des Relativums bei XENOPHON (W. Vollbrecht). — IOSEPHUS LEZIUS, De PLUTARCHI in Galba et Othone fontibus (H. Schiller : Tacite a été une des sources de Plutarque). — C. THIAUCOURT, De IOHANNIS STOBAEI eclogis earumque fontibus (F. Lortzing : n'est qu'un compte-rendu des derniers travaux allemands, que l'auteur s'abstient souvent de mentionner; le latin est très mauvais.) — Q. HORATIUS FLACCUS, Satiren und Episteln, für den Schulgebrauch erklärt von G. T. A. KRÜGER. Elfte Auflage, besorgt von GUSTAV KRÜGER (W. Mewes : très soigné). — FLAVI VEGELI RENATI epitoma rei militaris, recensuit CAROLUS LANG. Editio altera (H. Laudwehr : édition sérieusement revue). —W. KOPP, Geschichte der römischen Literatur für höhere Lehranstalten und zum Selbststudium. Fünfte Auflage von F. G. HUBERT (P. Brennecke : bon). — E. LÖWY, Inschriften griechischer Bildhauer mit Facsimiles (E. Kuhnert donne à ce bel ouvrage les éloges qu'il mérite). — KÖNIGLICHE MUSEEN ZU BERLIN, Beschreibung des Vasensammlung, von AD. FURTWÄNGLER (R. Weil : excellent). — Altitalische Studien, herausgegeben von C. PAULI. Viertes Heft (W. Deecke : études sur le chant des Arvales, dont Pauli propose une nouvelle lecture, et sur la méthode de déchiffrement des inscriptions étrusques; Deecke maintient son opinion sur la parenté de l'étrusque avec les dialectes italiques).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 22, 1er nov. 1855 : von PININSKI, der Thatbestand des Sachbesitzerwerbs nach gemeinem Recht; STROHAL,

Succession in den Besitz nach römischem u. deutschem Recht. (Regelsberger.) — Stoerk, Zur Methodik des öffentlichen Rechts (Brie). — Rupp, der Beweis im Strafverfahren (v. Liszt). — Weisbach, die Serbocroaten der adriatischen Küstenländer, anthropologische Studie. (Krause.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 14 octobre 1885, n° 42 : A. Baumeister, Denkmäler des klassischen Altertums. Lief. 8-20 (Weizsäcker : grands mérites, quelques lacunes). — E. Siecke, Beiträge zur genaueren Erkenntnis der Mondgottheit bei den Griechen (Zinzow : manqué ; la plupart des mythes grecs ne seraient autre chose qu'une symbolique naturelle de la lune). — E. Schneider, Quaestionum Hippocratearum specimen (Kaute : travail soigné, recherches très détaillées de grammaire). — Catulli Veronensis Liber. Rec. et interpr. est Aem. Baehrens (K. P. Schulze : méritoire, mais trop d'assurance et d'arbitraire). — F. Ascherson, Deutscher Universitäts-Kalender (λρ : complet ; guide sûr).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 48 Dix-neuvième année 30 novembre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 706, 14 nov. 1885 : MARK PATTISON, Sermons. (2e art.) — LEYLAND, The Brontë Family, with special reference to Patrick Branwell Brontë. 2 vols. (Noble : détails intéressants.) — INNES, The Chersonese with the Gilding off. (Keane.) — O' BRIEN, Ffty years of concessions to Ireland, vol. II. (Fagan.) — Current literature (Grant ALLEN, Charles Darwin; BRACKENBURY, The River Column; Lyne, New Guinea). — Shakspere's « wondrous strange snow » (Furniwall). — The text of the ancient laws of Ireland. (O' Grady.) — « Catchpoll » in old English (Zupitza). — ELLIS, Anecdota Oxoniensia, « classical Series », vol. I, part. 5 (Sonnenschein : « a valuable and interesting volume »). — HOERNLE a. GRIERSON, A comparative dictionary of the Bihari language (Bowring). — Sebastiano del Piombo in a new light. II. (Bradley.)

The Athenaeum, n° 3029, 14 nov. 1885 : The life of the late general Chesney, by his wife and doughter, edited by Stanley LANE-POOLE. — WELLHAUSEN, Prolegomena to the history of Israel, with a reprint of the article « Israel » from the Encyclopaedia Britannica, translated from the german by BLACK und MENZIES, with a preface by Robertson SMITH; EDERSHEIM, Prophecy and history in relation to the Messiah, the Warburton lectures for 1880-1884, with an appendix on the arrangement, analysis and recent criticism of the Pentateuch. — J. HILTON, Chronograms continued and conclued. — MOLLOY, Royalty restored or London under Charles II, 2 vols. (Compilation qui ne mérite guère que d'être lue en voyage ; encore le lecteur instruit n'y trouve-t-il rien ou presque rien à apprendre.) — The « Dictionary of national biography » (liste des futurs articles de Crawford à Cyveillawg). — CROWE a. CAVALCASELLE, Raphael, his life and works. II. (2e art. sur cette publication remarquable.)

Literarisches Centralblatt, n° 47, 14 novembre 1885 ; Gesenius, hebraïsche Grammatik, völlig umgearb, u. hrsg. vom KAUTZSCH. — SCHWEBEL, die Herren und Grafen von Schewerin, Blätter aus der preussischen Geschichte (ne fait que délayer en phrases de roman le consciencieux ouvrage de Gollmert). — SCHUBERT, urkundliche Geschichte der Stadt Steinau an der Oder. (Chronique.) — LOESCHE, Ernst Moritz Arndt, der deutsche Reichsherold. (Esquisse.) — Baron de LA BELLE-CROIX, Enthüllungen und Erinnerungen eines französischen Generalstabsofficiers aus den Unglückstagen von Metz und Sedan, aus den hinterlassenen Papieren. (3e édition ! ouvrage qui plait au public, mais qui ne peut prétendre à une critique sérieuse.) — A. STERN, Abhandlungen und Actenstücke zur Geschichte der preussischen Reformzeit 1807-1815. (Neuf essais de très grand prix.) — GÜNTHER, Lehrbuch der Geophysik und physikalischen Geographie. 2 vols. (Très commode et très utile.) — H. DERNBURG, Pandekten, I. — Zwei Abhandlungen aus dem römischen Rechte Herrn Ad. von Scheurl zum 50jährigen Doctorjubiläum überreicht : BRINZ, die Freigelassenen der lex Aelia Sentia u. das Berliner Fragment von den Dediticiern : HÖLDER, das Wesen der Correalobligation. (Deux bons travaux.) — SCHEFER, Chrestomathie persane à l'usage des élèves de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, II. (Textes tirés en grande partie de la superbe collection de manuscrits de l'éditeur, commentaire détaillé, ouvrage qui contribuera « in hervorragender Weise » à développer la connaissance de la langue et de la littérature persanes.) — The merry devil of Edmonton, p. p. WARNKE u. PROESCHOLDT. (Edition critique très soignée.) — Shakspeare, Much ado about nothing, p. p. LOYD, London. (A recommander ; veut

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 30 novembre — 1885

Sommaire : 215. HAUSSOULLIER, La vie municipale en Attique. — 216. Corpus des écrivains ecclésiastiques latins, IX-XI, Extraits d'Augustin par Eugippius, p. p. KNŒLL; Sedulius, p. p. HUEMER; Mamert, p. p. ENGELBRECHT. — 217. Œuvres d'Ewald de Kleist, p. p. SAUER; WANIEK, Pyra et son influence, LITZMANN, Liscow *et* Lettres d'Anne Marie de Hagedorn; PERRY, D'Opitz à Lessing; PENTZHORN, Thomas Abbt; GÆDERTZ, Le drame et la comédie en bas-allemand; Lettres de Charles Auguste à Knebel et à Herder, p. p. DÜNTZER. — 218. GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, G et H. — 219. DE MONTAGNAC, Lettres d'un soldat. — Lettre de M. Duka. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société nationale des Antiquaires de France.

215. — HAUSSOULLIER. **La vie municipale en Attique**; essai sur l'organisation des dèmes au quatrième siècle, in-8 de 231 p. Paris, Thorin, 1884.

Ce qui diminue un peu l'intérêt du sujet étudié par M. Haussoullier, c'est que, à part quelques traits, l'organisation des dèmes n'offre en somme rien de bien original. Elle est calquée presque toute entière sur celle de la cité, et elle ne contribue guère à éclairer son modèle. J'ajoute que l'auteur a peut-être trop circonscrit l'objet de son travail. Non-seulement il s'est interdit toute recherche topographique sur les dèmes de l'Attique; mais encore il a réservé pour un ouvrage ultérieur des questions qui certes eussent été ici à leur place, en particulier, les relations des dèmes entre eux et l'origine de ces circonscriptions.

L'ouvrage de M. H. se lit avec plaisir; il est clair, méthodique, sagement conduit, et conçu dans un esprit scientifique. En voici les principales divisions : 1° Composition de l'assemblée du dème; 2° Affaires du dème; 3° Le démarque; 4° Constitution religieuse du dème; 5° Conclusion. Les documents de tout genre y sont mis à profit, aussi bien les textes des orateurs ou des poètes comiques que les inscriptions, et M. H. en général les interprète avec prudence. Il ne leur fait point dire plus qu'ils ne disent, et il ne supplée pas à leur silence par des hypothèses. Il ne craint pas d'ignorer quand il n'a pas de raisons suffisantes d'affirmer, et il se résigne à être incomplet, quand pour cesser de l'être il faudrait courir le risque de s'égarer.

Ces sortes de monographies, n'ayant pas pour but de démontrer une thèse, ne donnent lieu qu'à des observations de détail. — Page 4 : « Des 20,000 citoyens d'Athènes, moins de 5,000 ne sont pas propriétaires fonciers. » Le second de ces chiffres nous est fourni par Denys d'Halicarnasse pour l'époque de Lysias. Quant au nombre total des citoyens, nous ignorons quel il était à ce moment-là; tout ce que nous savons,

c'est que vers 431 il y en avait 14,200, de vingt à soixante ans (Thucyd. II, 13). Les autres renseignements manquent pour la plupart de précision; car les auteurs ne nous disent pas à quelles catégories de personnes ils étendent cette qualification. — P. 19. Je crois que M. H. exagère l'importance du rôle des dèmes dans l'inscription des citoyens sur le ληξιαρχικὸν γραμματεῖον. Il est visible que c'était là une simple formalité. — P. 30. Démosthène ne prétend pas (*In Neæram* p. 1376) que les nouveaux citoyens ne pouvaient « participer à aucune cérémonie religieuse »; il emploie l'expression ἱερωσύνης μηδεμιᾶς μετασχεῖν, qui s'applique seulement à la gestion des sacerdoces. — P. 37-38. Il eût fallut ajouter quelques mots de plus sur la loi d'Aristophon; M. H. n'indique pas la raison véritable de l'amendement de Nicomènès (Cf. P. Girard. *Annuaire des études grecques* 1883 p. 190). — P. 60-62. N'était-il pas possible de caractériser avec plus de précision l'influence de l'aristocratie dans les dèmes? Je doute que la *vie municipale,* comme l'appelle M. H. d'un mot inexact, fût un apprentissage bien sérieux de la vie politique. Beaucoup de riches démotes ne se résignaient-ils pas souvent à n'être que les premiers dans leurs bourgs? Ne trouvaient-ils pas là une sorte de compensation à la défiance dont ils étaient parfois l'objet de la part du peuple athénien? — P. 63 et suiv. Il eût été bon de noter que les dépenses des dèmes étaient réduites par l'habitude qu'avaient les riches d'en prendre une partie à leur charge. — P. 79 et suiv. Toutes ces règles étaient empruntées aux institutions de la cité; M. H. n'en fait pas la remarque. — P. 87. On a tort de parler ici d'arbitrage; dans l'espèce, l'assemblée du dème juge comme un tribunal administratif. — P. 106. Il est inexact de soutenir que le démarque jouait dans certains cas « le rôle d'un officier ministériel. » Le scoliaste d'Aristophane, cité par M. H., dit précisément le contraire. — P. 183 et suiv. Le paragraphe consacré aux dèmes urbains paraît très insuffisant. On ne voit pas, par exemple, la part d'autonomie qui leur était laissée. — En quoi leurs autorités dépendaient-elles des pouvoirs de l'État athénien? Avaient-elles les mêmes attributions qu'à la campagne? Existait-il une ligne de démarcation bien nette et toujours respectée entre elles et les autorités de la République? Ces diverses questions restent sans réponse.

Paul GUIRAUD.

---

216. — **Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum,** editum consilio et impensis Academiæ litterarum Cæsareæ Vindobonensis. Vol. IX. EUGIPPII opera. Pars I. Eugippii excerpta ex operibus S. Augustini, ex recensione Pii Knœll (22 mark). — Vol. X. SEDULII opera omnia, ex recensione Iohannis Huemer (9 mark). — Vol. XI. CLAUDIANI MAMERTI opera, ex recensione Augusti Engelbrecht (7 mark). — Vindobonæ, apud C. Geroldi filium, 1885.

Le *Corpus* des écrivains ecclésiastiques latins, publié aux frais et par les soins de l'Académie de Vienne, comprend déjà 11 volumes. Nous

avons transcrit les titres des trois derniers : les précédents contiennent les œuvres de Sulpice Sévère (éd. Halm), Minucius Felix et Firmicus Maternus (Halm), Cyprien (Hartel), Arnobe *adversus nationes* (Reifferscheid), Orose (Zangemeister), Ennodius (Hartel), Victor de Vite (Petschenig), Salvien (Pauly). — Les savants qui se consacrent à la tâche ingrate d'éditer ces textes méritent d'autant plus de reconnaissance qu'ils sont moins enviables, ou — pour dire toute notre pensée — qu'ils sont plus à plaindre. Ils peuvent du moins se consoler en s'assurant qu'ils rendent un service considérable et que personne, d'ici à bien longtemps sans doute, ne sera tenté de recommencer leur travail. Toutes les éditions publiées jusqu'à présent dans cette collection sont conçues sur un même modèle : des prolégomènes donnant le classement des manuscris et la bibliographie, un texte accompagné de notes critiques, des index très copieux des noms propres, des *notabilia varia,* des auteurs cités ou imités, etc. Aucune place n'est faite à l'exégèse, ce que nous n'hésitons pas à regretter. Le *Corpus* de Vienne ne s'adresse pas seulement à des latinistes, mais à des historiens, et quel historien peut se flatter de n'être pas arrêté presque à chaque page par l'obscurité de mauvais écrivains qui se servent trop souvent des mots pour déguiser leur pensée, ou ce je ne sais quoi de vague qui leur en tient lieu ?

I. Eugippius écrit à Proba qu'il a composé un recueil d'extraits des œuvres de saint Augustin *afin de faciliter à un plus grand nombre de personnes la lecture des écrits de ce divin auteur*, *parce qu'il est plus aisé d'acquérir un seul manuscrit que d'en acheter un grand nombre.* Assurément, comme le remarque M. Knoell, le compilateur a vu juste et son travail répondait à un besoin, car les manuscrits des *Excerpta* sont tellement nombreux que l'éditeur a dû se contenter de dépouiller ceux qui sont antérieurs au xe siècle, en ne faisant d'exception que pour celui de Verceil. Il a suivi de préférence le *Vaticanus* 3375, du viie siècle, qu'il a lui-même collationné en 1877-78 [1]. Les autres manuscrits cités dans les notes critiques sont au nombre de 10, dont le plus ancien est un *Ambrosianus* du viie siècle. Depuis l'invention de l'imprimerie, les *Excerpta* ont été fort négligés ; publiés à Bâle par Jean Hérold Acropolita en 1543, réimprimés en 1543 à Venise, puis de nos jours dans la *Patrologie latine* de Migne, ils n'avaient encore fait l'objet d'aucun travail critique. M. Knoell rend hommage, dans ses *Prolégomènes*, aux bienveillants procédés de M. Léopold Delisle, qui a mis à sa disposition les mss. de la Bibliothèque Nationale et les fragments des *Excerpta* de la bibliothèque Jules Desnoyers [2].

---

1. M. Knoell annonce (p. xxxii) qu'il se réserve d'expliquer ailleurs pourquoi il a suivi de préférence ce ms. La grosseur du volume (1149 et xxxii pages !) ne lui permettait pas de traiter cette question avec tous les développements désirables.

2. Cf. L. Delisle, *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugippius appartenant à M. Jules Desnoyers*, Paris, 1875.

Un des index placés à la fin du volume (p. 1124-1149) est une concordance des *Excerpta* avec l'édition complète de saint Augustin donnée par les Bénédictins.

II. Sedulius a été l'objet, dans ces derniers temps, de plusieurs études intéressantes. M. Boissier lui a consacré deux remarquables notices dans le *Journal des Savants* du mois de septembre 1881 et dans la *Revue de Philologie* de 1882 (p. 28-36). Ce dernier article est une comparaison très instructive entre le style du *Carmen Paschale*, où l'imitation des poètes païens soutient encore la langue, et celui de l'*Opus Paschale*, paraphrase en prose du *Carmen* par Sédulius lui-même, où paraît dans toute sa splendeur le galimatias triple qui était le beau langage de l'époque. L'éditeur du Sedulius de Vienne, M. Huemer, a donné précédemment une dissertation *De Sedulii vita et scriptis* (1880). Le texte qu'il publie aujourd'hui a été établi à l'aide de nombreux manuscrits, dont deux *Bobienses* du VIIe siècle (à Milan et à Turin), deux du VIIIe, une dizaine du IXe, sept du Xe et quelques autres d'une époque postérieure dont il a peu fait usage. Sedulius est un des auteurs que le moyen âge a le plus goûtés; il a été cité et imité par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels il faut compter, au témoignage de Grégoire de Tours, le roi Chilpéric. Avouons qu'aujourd'hui il faut du courage pour le lire, et presque de l'héroïsme pour l'éditer.

M. Huemer, dans ses notes critiques, a signalé les passages des poètes anciens que Sedulius a imités dans le *Carmen*. Ces indications sont très utiles, et l'on comprend quelle somme de travail et de connaissances elles exigent de la part de l'éditeur. Mais pour être complet, en pareille matière, il faudrait apprendre par cœur le *Carmen* et relire alors tous les poètes latins; c'est là une épreuve à laquelle personne, fort heureusement, n'est tenu de se soumettre. Il était inévitable qu'un certain nombre d'imitations échappassent à M. Huemer : voici celles que nous avons notées en lisant le *Carmen :* I, 152; cf. Lucain, IV, 336. — I, 182; cf. Lucain, I, 421. — I, 315; cf. Lucain, IX, 163. — II, 225; cf. Virg., *Aen.,* XI, 708. — II, 290-2; cf. Lucain, VIII, 488. — III, 254; cf. Virg., *Georg.*, IV, 489; Lucain, V, 275. — IV, 48; cf. Hor., *Odes*, IV, 7, 2. — IV, 100; cf. Lucain, VIII, 805. — IV, 120; cf. Juvénal, IV, 41. — IV, 170; cf. Lucain, IX, 574. — V, 21 ; cf. Virg., *Aen.*, VIII, 186. — V, 96; cf. Lucain, II, 261. — V, 114; cf. Lucain, VIII, 45. — V, 135; cf. Lucain, VIII, 8. — V, 247; cf. Lucain, V, 634. — V, 383; cf. Lucain, VIII, 614. — M. Huemer n'a signalé dans le *Carmen* qu'un petit nombre d'imitations de la *Pharsale ;* comme on le voit, elles y sont au contraire fort nombreuses. Par la facture de ses vers, et en particulier par la recherche de la césure hephthémimère, Sédulius se rapproche de Lucain et de Claudien bien plus que d'Ovide ou de Virgile.

A la suite de l'*Opus Paschale*, M. Huemer a réuni quelques pièces de vers relatives au poème de Sedulius, un *Carmen de incarnatione* qui est

un centon virgilien et des extraits du commentaire de Remigius sur le *Carmen*. Ce commentaire contient quelques étymologies amusantes, comme *amicus « quasi animi custos vel animi aequus, »* — *pedor « proprie dicitur faetor pedum »*, etc. Je remarque que l'étymologie *pagus* de πηγή, admise par Vico qui la rapprochait de φράτρα = φρέαρ (!) et tout récemment encore approuvée dans la *Revue Philosophique* (sept. 1885, p. 262), se lit dans le docte commentaire du même Remigius (p. 322).

III. Le *De statu animae* de Claudien Mamert a été publié par M. Engelbrecht d'après douze manuscrits, dont le plus ancien, le *Parisinus*, 16, 340, est du IXe siècle. La dernière édition critique, ou soi-disant telle, celle de Gaspar Barth, remonte à 1655. Il était donc bien temps que l'on consacrât quelques veilles à l'établissement d'un texte qui nous a été transmis dans un assez triste état. L'éditeur remarque que les manuscrits sont d'autant plus corrects qu'ils sont moins anciens, le meilleur, à cet égard, étant de la fin du XIIe siècle (*Lipsiensis*, n° 286). Ce manuscrit est d'ailleurs défiguré par de nombreuses interpolations. M. E. reconnaît, dans ses prolégomènes (p. XV), qu'il a parfois attribué trop d'importance aux leçons du *Lipsiensis*, qui a tout l'air de devoir sa correction apparente aux retouches de quelque correcteur. Cet aveu l'amène à discuter et à modifier après coup un certain nombre de passages où il a été induit en erreur par le réviseur du *Lipsiensis*.

Dans l'index des écrivains païens cités par Claudien Mamert (p. 208), on lit : *poeta ignotus*, p. 22, 2. A la page 22, 2, nous trouvons cette phrase : *Inludunt inperitos, quae maxima turba est*. M. E. remarque en note : *hexametri clausula esse videntur*, mais il place un double ?? dans le registre du commentaire réservé à l'indication des passages cités. Le *poeta ignotus* est Virgile, qui a écrit dans l'*Enéide* (VI, 611) :

Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
Nec partem posuere suis, quae maxima turba est.

L'éditeur et ses collègues n'appartiennent pas à cette *maxima turba* : ils ne se montrent avares ni de leur temps, ni de leur érudition, et nous sommes heureux de leur en témoigner notre reconnaissance.

Salomon REINACH.

---

217. — 1. **Ewald von Kleists Werke**, herausgegeben und mit Anmerkungen begleitet von Dr. August SAUER. I Theil, Gedichte, Seneca, prosaische Schriften. II Theil. Briefe von Kleist, VI et 756 p. III Theil. Briefe an Kleist, XXIV et 383 p. 1881 et 1882. Berlin, Gustav Hempel. (Nationalbibliotek, nos 89, 97, 102, 106, 112, 118, 123, 129, 133, 146).

2. **Immanuel Pyra** und sein Einfluss auf die deutsche Literatur des achtzehnten Jahrhunderts, mit Benutzung ungedruckter Quellen, von Dr. Gustav WANIECK, Professor am k. k. Staatsgymnasium in Bielitz. Leipzig, Breitkopf und Hærtel, 1882. In-8, VIII et 180 p. 4 mark 50.

3. **Christian Ludwig Liscow** in seiner literarischen Laufbahn, von Berthold LITZMANN. Hamburg u. Leipzig, Voss, 1883. In-8, XII et 155 p.

4. **Briefe von Anna Maria von Hagedorn** an ihren jüngeren Sohn Christian Ludwig, 1731-32, hrsg. von B. Litzmann. Hamburg u. Leipzig, Voss, 1885. In-8, vi et 100 p.

5. **From Opitz to Lessing,** a study of Pseudo-Classicism in literature, by Thomas Sergeant Perry. Boston, Osgood and Co, 1885. In-8, vi et 207 p.

6. **Thomas Abbt,** ein Beitrag zu seiner Biographie, von Edmund Pentzhorn. Berlin, Loewenthal. 4, Grün-Strasse, 1884. In-8, 102 p.

7. **Das niederdeutsche Schauspiel, Zum Kulturleben Hamburgs.** — I. *Das niederdeutsche Drama von den Anfængen bis zur Franzosenzeit*, von Karl Theodor Gaedertz. Berlin, A. Hoffmann et Comp., 1884. In-8, xvi et 253 p. 4 mark.

— II. *Die plattdeutsche Komœdie im neunzehnten Jahrhundert,* von K. Th. Gaedertz, 1884. In-8, xvi et 281 p. (même librairie à Berlin, Kronenstrasse, 17). 4 mark.

8. **Briefe des Herzogs Karl August von Sachsen-Weimar-Eisenach** an Knebel und Herder, herausgegeben von Heinrich Düntzer. Leipzig, Ed. Wartig's Verlag. (Ernst Hoppe), 1883. In-8, xxiv et 150 p.

Nous réunissons dans un même article le compte-rendu de plusieurs ouvrages relatifs à la littérature allemande du xviiie siècle.

1. — L'édition complète des œuvres d'Ewald de Kleist que nous donne M. Auguste Sauer, mérite d'être annoncée au premier rang, et il serait à souhaiter qu'on fît pour de plus grands écrivains ce qu'a fait le jeune professeur de Lemberg pour l'auteur du *Printemps*. Peut-être quelques chercheurs trouveront-ils encore par hasard quelques billets de Kleist; mais tout ce qu'a publié le glorieux blessé de Kunersdorf, tout ce qu'il a écrit à ses amis, tout ce que ses amis lui ont écrit, est rassemblé dans les trois gros volumes dont nous rendons compte. Le premier renferme une biographie du poète, précise, attachante, à laquelle on ne reprochera que d'être trop courte et d'oublier Vauvenargues, qui a quelques points de ressemblance avec Kleist. Cette étude est suivie d'une introduction sur les manuscrits de Kleist et sur les « principes critiques » qu'a suivis M. S. dans son édition. Viennent ensuite les « poésies » le *Printemps*, *Cissidès et Pachès*, la tragédie de *Sénèque* et les petits écrits en prose. Le texte est celui qui fut corrigé par Kleist et parut sous ses yeux ; mais au bas des pages l'éditeur a soin de citer les variantes que donnent les manuscrits et les diverses éditions (notamment celle de Ramler) ainsi que les passages parallèles de Brockes, des *Alpes* de Haller et des *Saisons* de Thomson, les réminiscences voulues de ce poète peu original mais gracieux qui se piquait de butiner partout et « d'aller à la chasse aux images ». M. S. mêle également à son commentaire des remarques sur la langue et la grammaire. Il a trouvé dix pièces de vers inconnues jusqu'ici. Il les range toutes, autant que possible, et en se guidant d'après la correspondance de Kleist, dans l'ordre chronologique. Le texte du *Printemps* sous ses deux formes (première édition de 1749 comparée avec le plus ancien manuscrit « *Landlust* » et remaniement de 1756) est précédé d'une étude fort intéressante; M. S. n'exagère pas les mérites de son poète; il montre les imitations nombreuses qu'il suscita et

le succès qu'il obtint. — Le deuxième et le troisième volume contiennent, l'un les lettres de Kleist, l'autre les lettres à Kleist; M. S. en a publié 455, (237 de plus que dans les éditions précédentes) et il a eu entre les mains l'original de 366 d'entre elles; la plupart sont conservées dans les archives de Gleim à Halberstadt. M. S. les édite très correctement et dans leur intégrité, car, dans les éditions précédentes bon nombre de passages avaient été retranchés; il met en tête de chacune le lieu primitif d'impression, l'endroit où se trouve l'original, la date de la réponse; il accompagne cette correspondance de notes brèves et instructives où l'on remarquera plus d'une fois des fragments inédits d'Uz, de Gleim, de Krause, d'Ewald. Les lettres des amis de Kleist sont bien moins intéressantes que celles de l'officier, elles ont moins de vie et de fraîcheur, on sait la fadeur écœurante de Gleim, le « Damon » de Halberstadt. Peut-être eût-il mieux valu faire un choix, ne donner que l'essentiel et l'indispensable; mais en ces matières la limite est difficile à tenir; les uns veulent plus, les autres moins; le meilleur moyen de contenter chacun est de donner tout. — Telle qu'elle est, cette publication est une des meilleures de la collection Hempel; elle nous rend le véritable Kleist; elle nous le fait voir dans sa correspondance aimant, mélancolique, sensible, parfois atteint du même mal que Gleim, de la *Schönseligkeit*, mais reprenant le dessus grâce à sa nature de soldat, franc, ouvert, écrivant sans affectation ni raffinement; enfin elle nous donne le texte authentique de ses œuvres qu'avait mutilées le ciseau impitoyable et souvent maladroit de Ramler. Ajoutons qu'elle renferme un index complet des trois volumes.

2. — Pyra est connu dans la littérature allemande par le pamphlet qu'il publia contre Gottsched (*Erweis dass die Gottschedianische Secte den Geschmack verderbe*) et par son *Temple de la vraie poésie;* il était soumis à l'influence du piétisme de Halle; admirateur passionné de Milton qui avait, disait-il, conduit la poésie du Parnasse païen au Paradis et prédécesseur de Klopstock, il regardait la poésie sacrée et biblique comme la seule véritable; enfin, de même que les Suisses, il était hostile à la rime. C'est à ce Pyra que M. Waniek a consacré une monographie fort consciencieuse [1]. Il apporte des documents inédits de grande importance, les lettres que renferme la riche collection de Gottsched et les manuscrits de Pyra que contiennent les archives de Gleim à Halberstadt. Il a consulté les journaux de l'époque qu'il est si rare de trouver, même dans les grandes bibliothèques d'Allemagne, et une foule de brochures ignorées. Grâce à ces secours divers, M. W. expose pour la première fois avec force détails l'influence de l'éducation piétiste que Pyra avait reçue à Bautzen et à Halle. Il montre l'action du jeune écri-

1. L'ouvrage est divisé ainsi : première partie : I. *Haus und Schule.* II. *Studienjahre.* III. *Wanderjahre.* IV. *Aufenthalt in Berlin.* V. *Ausgaben, literarischer Nachlass, Stimmen der Zeitgenossen*, deuxième partie : I. *Der formale Gesichtspunkt.* II. *Die stofflichen Gesichtspunkte.* III. *Aesthetik und aesthetiche Kritik.* IV. *Gœthe.*

vain sur les poètes qu'il connut à Halle, Gleim, Lange, etc. sur les professeurs et critiques comme Baumgarten et Meier. Il analyse avec sagacité les théories poétiques de Pyra et met en lumière les divergences d'opinion qui séparaient les Saxons et les Suisses; on suit avec intérêt les progrès que fait peu à peu l'esprit de Pyra; on le voit d'abord admirer Gottsched, puis le critiquer, puis l'attaquer violemment, se rapprocher de Breitinger et de Bodmer, se mettre à l'école des critiques français, de Boileau, de Dubos, étudier Aristote et frayer la voie à Lessing. En outre, M. W. découvre dans le *Tempel der wahren Dichtkunst* des réminiscences du poète latin Vida et surtout de Thomson *(Castle of Indolence)*. Il nous fait connaître un fragment de tragédie, *Atrée ;* il prouve que Pyra, en traduisant Virgile et en excitant Lange à traduire Horace, est le devancier de Ramler et de Voss; qu'il rechercha de dessein prémédité l'allitération; qu'il a donné le branle à la poésie anacréontique qui fut le *Tummelplatz* de tous les jeunes talents, qu'il a le premier fait des vers non rimés et tenté de rétablir les chœurs des anciens; enfin il démontre que Klopstock connaissait les œuvres de Pyra et que du *Bibliotartarus*, fragment d'un poème héroï-comique, est sorti le *Renommist* de Zachariä, etc. La critique doit se mêler aux éloges; M. W. a le tort, assez naturel chez un biographe, d'attribuer à Pyra un rôle trop considérable dans la littérature; il compare même le « Temple de la vraie poésie » aux *Geheimnisse* de Gœthe et ne doute nullement que l'allégorie de Pyra « ait agi sur la conception du plan des *Mystères* » (p. 178); il oublie que cette « conception » était devenue familière à la poésie et pour ainsi dire banale : cp. le *Temple de la renommée* de Chaucer et de Pope et le *Temple du goût* de Voltaire; ce dernier ouvrage parut en 1731, et il ne serait pas impossible que Pyra, dont le « Temple de la vraie poésie » fut publié en 1737, eût voulu imiter l'écrivain français [1]. Malgré tout, l'étude de M. Waniek abonde en détails intéressants et nouveaux; elle fait connaître non seulement une figure attachante de la littérature allemande [2], mais toute l'époque, assez ignorée jusqu'ici, où vécut Pyra, l'école de Halle et les principaux représentants de la critique littéraire qui commençait à naître [3].

3. — M. Litzmann a composé sur Liscow une étude soignée et attentive. Il montre que l'Epitre à Lange sur le piétisme appartient véritablement à Liscow et date de 1730. Il place en 1726 les *Remarques* sur le Droit naturel de Manzel. Il prouve que Boileau exerça sur Liscow une influence plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Il analyse

---

1. M. Sauer vient de prouver que Pyra imita Pope (*The Temple of Fame*).

2. Pyra (Immanuel Jacob et non Jacob Immanuel) se rendit en 1734 (et non en 1735) à l'Université de Halle; il vécut ensuite à Laublingen près de Lange, puis se fit précepteur (successivement à Poplitz et à Heiligenthal); il revint à Laublingen en 1741, fut nommé à la fin de 1742 professeur au Kœllnisches Gymnasium de Berliner et mourut le 14 juillet 1744; il était né le 25 juillet 1715 à Cottbus.

3. P. 128, écrire *Bouhours'* au lieu de « Bouhor's ».

les œuvres du satirique allemand et fait le portrait des personnages qui furent l'objet de ses sarcasmes. Il donne une foule de renseignements précieux sur Sivers « célébrité locale qui n'avait d'autre talent que la réclame et prétendait à tout prix à la grandeur scientifique » (p. 38), sur Philippi l'aventurier (p. 48-51), sur le parti de Gottsched et ses relations avec Liscow, sur le séjour de ce dernier à Dresde et son alliance avec les ennemis du professeur de Leipzig. Il apprécie avec justesse l'ouvrage le plus connu de Liscow *von den elenden Scribenten;* il a su voir que cet écrit est un des meilleurs que Liscow ait composés, parce qu'il s'abstient de toute moquerie personnelle et s'élève à des vues générales; ce n'est plus un simple pamphlet, c'est une satire pleine de goût et de finesse. M. L. démontre, en outre, l'action de Liscow sur ses contemporains; le redoutable adversaire de Philippi et de Sivers eut bientôt, surtout dans l'école de Gottsched, des imitateurs qui copièrent son style et sa manière agressive; il suffit de lire les extraits que nous donne M. L. des *Neufränkische Zeitungen* et des journaux de Hambourg. Voilà ce que contient le livre de M. L. Mais est-ce vraiment un livre? Est-ce le travail d'ensemble qui manquait jusqu'ici sur Liscow? M. L. a, de gaieté de cœur, renoncé à cette tâche qu'il lui était aisé d'entreprendre. Il veut, dit-il, poursuivre et retracer le développement littéraire de Liscow en évitant de répéter ce qu'on connaît déjà. Mais combien de ceux qui liront le travail de M. L., connaissent Liscow! Il fallait d'abord nous exposer la vie de l'écrivain, nous donner des dates précises, marquer en quelques traits son tempérament et son caractère, ses opinions, le rôle qu'il devait jouer dans la littérature du temps. Une fois l'existence de Liscow racontée dans tous ses détails, une fois le personnage mis en pied, il fallait examiner l'une après l'autre, dans des chapitres distincts, chacune de ses polémiques, en observant l'ordre des temps. Il fallait s'exprimer avec plus de précision et de rigueur que ne le fait l'auteur, sacrifier l'insignifiant et l'inutile, ne donner de toutes ces misérables et pédantesques querelles que ce qu'il faut savoir. M. L. arrivait ainsi, par un chemin facile, à la fin de son étude, et là, il nous servait encore une conclusion où il aurait rappelé les jugements de ses devanciers et prononcé lui-même en dernier ressort sur le mérite de Liscow qu'il faut prendre garde, dit-il, de mettre trop haut et qu'il nomme fort bien un pamphlétiste satirique plutôt qu'un véritable *Satirendichter*. M. L. n'a rien ou presque rien fait de tout cela; il a composé quatre chapitres, assez longs, assez touffus, qui ne forment pas un tout bien ordonné : 1° Manzel et Lange; 2° Sivers et Philippi; 3° collaboration de Liscow aux journaux jusqu'en 1739; 4° rapports avec Gottsched [1]. Néanmoins, on lui saura gré d'avoir tiré tant de détails

1. On pourrait lui reprocher aussi de n'avoir pas montré suffisamment les imitations de Boileau dans les œuvres de Liscow; au moins, les exemples cités par M. L. ne sont pas en assez grand nombre (p. 81). A notre avis, Swift est, plutôt que Boileau, le modèle de Liscow; j'invoquerais surtout le témoiguage de Mauvillon et

intéressants des papiers de Gottsched, de la collection de Lappenberg et des journaux du temps; son livre complète sur bien des points les travaux de Schmidt, de Helbig, de Lisch et de Classen.

4. — L'étude de M. Litzmann sur Liscow a été suivie d'une petite publication intéressante dont il faut dire quelques mots. M. L. a trouvé les lettres que la mère des deux Hagedorn (le poète et l'auteur des *Considérations sur la peinture)* adressait à son plus jeune fils Christian Louis, lorsque ce dernier faisait ses études à Altdorf et à Iena, en 1731 et en 1732. Ces lettres, au nombre de dix-sept, sont très touchantes; la pauvre mère s'impose les plus grandes privations pour envoyer de l'argent à son « petit Louis »; elle lui donne les meilleurs conseils, l'engage à ne pas régaler ses camarades (« andere mit nichtswürdigem teuren Toback und Bier zu tractiren »), à ne faire de dépenses que pour sa propre et gentille personne (« für deine artige Person und nutzen »), à ne pas prodiguer les pourboires (« sei nicht zu liberal, trincgeld zu geben »). Mais, tout en lui recommandant une stricte économie, elle le prie de ne pas déroger, de se souvenir du nom qu'il porte, « sich seinem Stande gemäss zu conduisiren ». Ces lettres que M. Litzmann donne telles quelles, avec leurs répétitions, leur tournure un peu lourde et leur bizarre orthographe, méritaient l'impression; elles font mieux connaître une des familles littéraires les plus célèbres de l'Allemagne du XVIII[e] siècle, et la brave femme qui les écrivait naïvement, intéresse le lecteur par son naturel sain, par ses réflexions sensées, par son dévouement maternel.

5. — Le livre de M. Perry, d'ailleurs imprimé avec luxe, rendra des services au public anglo-américain ; allemands et français n'y trouveront rien de très neuf, sauf les parallèles que fait l'auteur entre la littérature allemande et la littérature anglaise, entre quelques passages du *Spectator* et de l'*Irdisches Vergnügen* de Brockes (p. 63). M. Perry s'est contenté le plus souvent de reproduire ce que d'autres ont dit avant lui. Ce qu'il raconte du *Bund* de Göttingue est bien insuffisant; il se borne à traduire quatre lettres de Voss à Brückner, et aucun de ses lecteurs ne saura ce que fut cette réunion poétique, ce qu'étaient Bürger, les Stolberg, Hahn dont M. P. cite les noms sans autre indication. En revanche, l'auteur insiste fort longuement sur *Minna de Barnhelm* (p. 149-169) et ne dit presque rien des œuvres de jeunesse de Lessing. Il prétend que Gottsched se faisait aider dans ses traductions par sa femme et *ses enfants* (children, p. 80). Enfin, M. Perry assure que Lessing mourut « avant que la grande révolution littéraire eût éclaté (p. 201) »; mais elle éclata du vivant de Lessing, et il fut un de ceux qui la pro-

---

d'Unzer qui connaissaient très bien la littérature de la France et de l'Angleterre « in Liscow herrscht eine æchte swiftische Ader, und ob ich ihn gleich dem Englænder nicht an die Seite setze, so gestehe ich doch, dass er mir vollkommen das Genie und die Grundlage desselben zu haben scheint. » *Ueber den Werth einiger Dichter*. 1771, II, 21-22.

voquèrent ; il meurt en 1781 et *Götz* est de 1773. *Werther* et la *Lenore* de Bürger, de 1774 ; les pièces de Lenz et de Klinger parurent à la même époque, etc., etc.[1].

6. — M. Pentzhorn a voulu composer une « biographie détaillée et scientifique » de Thomas Abbt. C'est, en effet, une biographie, au pur sens du mot ; ce n'est pas une étude critique, une appréciation complète de l'œuvre laissée par l'historien allemand. M. P. a réuni tout ce qu'il est possible de savoir sur la vie de Thomas Abbt, sur son enfance à Ulm, sur ses années d'université (Halle), sur son enseignement à Francfort sur l'Oder et à Rinteln, sur son séjour à Berlin, sur son voyage en Allemagne, en Suisse et en France[2], sur le rôle qu'il joua, comme conseiller et « patronus scholarum » à Bückeburg, près du comte de Schaumburg-Lippe. Il analyse les écrits de Thomas Abbt, ses dissertations et fragments historiques, ses articles dans les *Litteraturbriefe* et l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, ses meilleures œuvres, l'essai « sur la mort pour la patrie » et l'essai « sur le mérite ». Il rappelle les jugements des contemporains. Il montre (p. 25), — ce qu'on n'avait pas encore remarqué — que dans l'essai *vom Tode für das Vaterland*, Abbt s'est proposé pour modèle le livre de Zimmermann, *vom Nationalstolze* ; il cite plusieurs passages absolument identiques ; il rappelle un aveu qu'Abbt lui-même faisait à Zimmermann (cp. l'ouvrage de Bodemann sur le célèbre médecin, 1878, p. 29). Enfin il publie quelques lettres inédites de Nicolai ainsi qu'une ode de Schubart, d'ailleurs sans valeur aucune, au père de l'historien. Venons aux critiques. M. P. parle en un endroit de la concision d'Abbt, de l'admiration exclusive qu'il professait pour Salluste et Tacite (p. 56) ; il aurait pu rappeler à ce propos Jean de Müller, historien lui aussi, et, comme Abbt, visant à la brièveté ; il aurait pu citer un passage des mémoires de Gœthe qui prouve qu'à cette époque, qu'on doit à certains égards nommer l'époque du laconisme, la plupart des écrivains tentaient de se faire un style ferme et précis ; Gœthe nomme Klopstock, Haller, Ramler qui voulait enfermer dans ses strophes pompeuses beaucoup de sens en peu de mots, Lessing, au style rapide et entraînant, « épigrammatique dans ses fables et ses poésies, serré dans *Minna de Barnhelm* », etc. P. 42, M. P. remarque que Abbt avait, comme un grand nombre de ses plus illustres contemporains, l'horreur du *Gelehrtenstand* et le désir d'une position fixe ; il fallait dire aussi que tous ces jeunes gens de talent étaient tourmentés par le besoin de l'action, qu'ils eurent pour idéal un Götz ou un Charles Moor, que Herder songeait à devenir le bienfaiteur de la Livonie, que Lenz rêvait de se faire soldat et de commander une armée, que Klinger s'engageait et voulait combattre en

1. Le nom de Gellert manque dans la table des noms propres.

2. Signalons p. 48, le récit d'une représentation théâtrale à Ferney ; on jouait les *Femmes savantes* ; Voltaire faisait Trissotin, cp. Abbt, *Vermischte Werke*. 1768, VI, 75.

Amérique pour la cause de l'indépendance, etc. [1]. Mais ce que nous reprocherons surtout à M. P., c'est d'avoir composé sa dissertation — car c'est plutôt une dissertation qu'un livre — sans avoir pitié de son lecteur; elle comprend 181 pages qui se suivent sans interruption et sans temps d'arrêt; pas de chapitres; pas de divisions, lorsqu'il était si aisé de trouver des titres comme « la jeunesse de Abbt », « l'essai sur la mort pour la patrie », « l'essai sur le mérite »; « les Lettres sur la littérature », « la Bibliothèque générale allemande »: il faut aller jusqu'au bout du volume, à la p. 90, pour trouver un simple tiret. D'ailleurs M. Pentzhorn n'a même pas apprécié Abbt; il a laissé la parole à Herder et aux critiques de l'époque; on cherchera vainement dans sa conclusion un jugement d'ensemble sur les talents et le style de son auteur. M. Pentzhorn devra donc remanier son travail, lui donner une meilleure ordonnance et de plus vastes proportions, y payer davantage de sa personne; il a recueilli d'abondants matériaux; qu'il les dispose et les mette en œuvre dans une nouvelle étude qu'il fera mieux que tout autre et qui sera le dernier mot sur Thomas Abbt. Surtout qu'il n'oublie pas de rechercher les sources dont Abbt s'est servi dans ses fragments historiques; qu'il s'étende davantage sur les deux grands journaux littéraires auxquels collabora le professeur de Rinteln; qu'il examine l'influence que les voyages, les amitiés, le séjour de Berlin ont tour à tour exercée sur son héros; qu'il consacre même un chapitre à la critique littéraire de Thomas Abbt et à ses jugements sur ses contemporains, en recueillant les opinions éparses dans sa correspondance; qu'il fasse enfin ce que ses compatriotes nomment un *Zeit-und Lebensbild* [2].

7. — L'ouvrage de M. Gaedertz, dont on connaît déjà une étude remarquable sur Rollenhagen, épuise à peu près le sujet. L'auteur a tout consulté, jusqu'aux affiches et aux annonces, jusqu'aux cahiers des souffleurs et aux rôles que copiaient les acteurs. Il nous donne une histoire complète du théâtre bas-allemand. Le premier volume surtout est riche en informations aussi curieuses qu'importantes. M. G. prouve dès le début que le premier poète bas-allemand qu'on connaisse, Jean Koch ou Opsopaeus, a composé sa comédie d'*Elie* d'abord dans son dialecte, (1630) puis en latin (1633). Il établit par des arguments irréfutables que Jean Rist, contemporain et rival de Koch est l'auteur de l'*Irenaromachia;* il fait connaître une pièce assez bonne du même auteur, *Persée*, que Gervinus n'avait pu découvrir; il cite les *Zwischenspiele* ou intermèdes bas-allemands que renferment ces deux pièces de Rist ainsi que sa meilleure œuvre, *das friedejauchzende Teutschland;* il expose l'influence considérable que Rist exerça sur un auteur jusqu'à présent inconnu,

---

1. Cp. notre introduction de *Gœtz*, p. LIII.

2. Je ne serais pas étonné que Saint-Réal, dont on sait l'influence sur Schiller, ait été un des modèles que Abbt se proposait, et son *Discours sur la valeur* (1688) pourrait être le précurseur des essais sur le mérite et la mort pour la patrie.

Erasme Pfeiffer, secrétaire du duc de Brunswick Lünebourg (lequel mit en rimes l'*Irenaromachia)*, sur l'auteur anonyme du *Ratio status*, sur Scher, sur Rose, sur l'auteur de la *Teweschen Hochtydt* et du *Tewesken Kindelbehr*; enfin il montre que les scènes composées par Rist offrent d'utiles renseignements à l'historien, car elles représentent l'Allemagne pendant la guerre de Trente-Ans et peignent au vif la haine entre le peuple et le soldat, entre le paysan et le caporal. M. G. analyse avec la même finesse et la même sagacité les éléments bas-allemands que renferment les opéras joués à Hambourg au XVII[e] et au XVIII[e] siècle; il étudie successivement à ce point de vue le *Kara Mustapha* de Bostel (1686) le *Xerxes* de Postel, *Pyrame et Thisbé* de Schröder, *Cléopâtre* de Feustking, le *carnaval de Venise* de Meister et Cuno, *Henri l'Oiseleur* de König, etc.; sur près de trois cents opéras qui furent représentés au théâtre du Marché aux Oies, dix-sept sont, entièrement ou en partie, écrits en bas-allemand (p. 169). Le dernier où se fit entendre le *plattdeutsch*, la « oole plattdütsch Moodersprak » fut la *Verkehrte Welt* de Prätorius. Mais les opéras furent remplacés par des comédies où le *Platt* hambourgeois revendiqua sa place (Ekhof [1] dans le Grobian du *Bookesbeutel*, dans l'Henri du *Potier d'étain* de Holberg qui fut traduit en bas-allemand dans l'année 1743, dans le Jürge de l'*Héritier du village* de Marivaux que traduisit Krüger, dans le Mathurin du *Galant jardinier* de Dancourt traduit sous le titre *Bas Blindekuhspiel,* dans le Klas de l'*Usurier gentilhomme*; rôles d'Ilsabe et de Tobies dans *Glück bessert Thorheit* de Schröder; rôle du lieutenant et de son brosseur dans le *Hans von Zanow* de Brandes; rôle de Sigefroi de Lindenberg dans la pièce du même titre, jouée en 1813, lorsque Davout commandait à Hambourg). — Le second volume de M. G. est moins intéressant, mais il témoigne d'un soin aussi attentif et scrupuleux que le premier. M. G. y cite, avec de copieux extraits, toutes les pièces en bas-allemand qui ont été représentées au XIX[e] siècle. Il nous présente les acteurs, les directeurs, entre autres un Français, natif d'Agen et nommé Chéri Maurice, les auteurs, Bärmann, David, Volgemann, Gassmann et Krüger qui mirent sur la scène les romans de Fritz Reuter, *Inspector Bräsig* (« ut mine Stromtid ») et *ut de Franzosentid,* enfin Fritz Reuter lui-même qui donna une comédie en trois actes, *die drei Langhänse.* Le volume se termine par une étude sur Karl Schultze et la comédie en plat allemand du temps présent (p. 95-269).— En résumé, l'ouvrage de M. Gaedertz lui fait grand honneur. On peut lui reprocher d'abuser des analyses, surtout dans le second volume, et de louer outre mesure le théâtre dont il écrit l'histoire; il suffit, à ses yeux, d'employer le *plattdeutsch* pour être simple, naïf, populaire; une œuvre composée dans le dialecte de Hambourg et applaudie par le bon public de Hambourg, lui paraît exquise de tous points et digne de passer à la posté-

1. Telle est la véritable orthographe du nom.

rité. Mais, s'il professe un enthousiasme exagéré pour des pièces en somme peu remarquables, s'il se rend parfois la tâche trop aisée en se bornant à de simples *Referate*, si son livre ressemble par endroits à un feuilleton théâtral, s'il se sert trop souvent des expressions vagues et emphatiques qu'emploie le journalisme allemand, il a le mérite d'avoir traité le premier un sujet fort intéressant, encore inexploré, et de l'avoir traité à fond.

8. — Les lettres que renferme la correspondance du duc Charles Auguste de Weimar avec Knebel et Herder, publiée par M. Düntzer, ne paraissent pas pour la première fois. Les lettres à Knebel se trouvent dans les papiers que ce dernier a laissés et qu'a édités Mundt; les lettres à Knebel ont paru dans le *Weimarisches Herder-Album* de 1845; mais M. D. a revu les unes et les autres sur les originaux et en ajoute quelques-unes. La publication a été faite avec goût et sur beau papier; l'introduction, au style un peu long et lâché, se lit avec intérêt; les notes sont en grand nombre et on en tire profit; un index qui termine le volume, rendra des services. Nous ne ferons que de légères critiques à l'infatigable érudit; p. 5 écrire Vevey au lieu de *Vevay;* p. 38 d'Ansse au lieu de d'*Ausse;* p. 16, balourdise au lieu de *barloudise;* p. 51 l'expression *Cimmerische Nächte* vient peut-être du français, mais on dit « ténèbres cimmériennes » et non *cimmériques*. On aurait souhaité que M. Düntzer reproduisît également dans ce volume les lettres de Charles Auguste à Einsiedel.

A. Chuquet.

---

218. — **Les lettres G et H du Dictionnaire de l'ancienne langue française,** par F. Godefroy. 5 fascicules. Prix : 25 fr. Paris, Vieweg.

3e Article.

M. Godefroy ne se met pas assez en garde contre un certain nombre de mots restés dans la langue moderne. Quelques-uns ont eu des significations ou détournées ou métaphoriques qui ont échappé même à Littré, et qu'il est nécessaire, je l'ai déjà dit, de signaler dans un dictionnaire du vieux français. *Gambader*, par exemple, a signifié enjamber, franchir (*nos dis gens de guerre gambaderent par dela le Valis*), *gascher*, fouler le raisin, *gale*, cal, durillon, *genuine*, adj. fém., native (*genuine* noblesse, *genuine* qualité), *gratteure*, ce que les poules grattent, *grappe*, griffe, *générosité*, noblesse, haute naissance, *grainissant*, fécond en grains. Sous le mot *gole* ou *gueule*, il fallait noter les locutions suivantes : *gueule baee*, place publique, *gueule d'un havre*, entrée d'un port, *doubler sa gueule*, redoubler ses aboiements. *Gerbe baude*, devenu *gerbaude* dans le patois berrichon (voir Claudie par G. Sand),

méritait un article à part. Dans la lettre H on ne trouve pas *herbe du vent*, anémone, *harmoniser*, v. n., faire entendre des sons harmonieux, *herbeux*, qui est de la nature de l'herbe, *houlette*, (être de la confrérie de la), de la confrérie des débauchés, par allusion à *hole, houle*, débauche, *hure*, sanglier, *horaire*, précoce (fruits *horaires,)* etc.

Il nous semble aussi que M. G. n'a pas suffisamment dépouillé les auteurs du xvie siècle. Il y a parmi eux, comme partout, des retardataires, et ce sont, pour la vieille langue, les plus intéressants à connaître. C'est chez eux particulièrement que l'on rencontre un grand nombre de termes qui sentent l'antiquité ou le patois des provinces. J'en citerai quelques-uns : *gasse*, ivraie, *gallon*, cor, durillon, *grisser*, grincer, *gravail*, gravier, *gousseux*, qui a le goût âcre, *grapette*, petite grappe, *grinceur*, grincement, *gril*, grillon, *gresillonner*, piquer, *graille*, suc visqueux de certaines plantes, *grumpher*, grommeler, *guerpeler*, arracher le poil, *grelace*, espèce de dragée, *gouspilleur*, *gouspiller*, verbe qui est encore employé à la date de 1695, *grimpeure*, et *grimpart*, *gelon*, glaçon, *guirlandelle*, *greement*, bien, convenablement, *grenouillau*, *grenouillard*, *gresleur*, celui qui envoie la grêle, *geleur*, celui qui glace, *goutteron*, bec d'un vase ou d'une aiguière, *gaste-biens* (ce mot composé est bien vieux puisqu'il se trouve déjà dans le *Renclus de Moiliens)*, *grisons*, cheveux gris, *gibray*, mot rare que je ne comprends pas : « poupées, petites espées, petites sonnettes, petits chevaux de gibray et semblables choses. ». — A ces mots omis il faut encore ajouter : *gahoc*, aqueduc, *giguetter*, fréquentatif de giguer, *gentiliser*, anoblir, *grabeleur*, éplucheur, hypercritique, *gendrelle*, sorte d'oiseau, *gaffe*, clef d'arbalète, *gruesque (des feves gruesques?)*, *glandager*, ramasser le gland, *gorse (tertre et gorse estans entre un pré et une terre?)*, *garçaille*, *grappeter*, *grossateur (un ennemy commun de la patrie et grossateur publicq?)*, *grisard*, nom de je ne sais quel oiseau. La lettre H fournit aussi beaucoup de vocables que je n'ai rencontrés qu'au xvie siècle, mais qui ont bien l'air d'avoir une origine plus ancienne, comme : *hirunque*, *halleboteur*, *houppée*, houpe, *haye*, sorte de poisson, *harce*, d'où harcele, *hif*, espèce de plâtre, *holocaustement*, *harpic*, harpon, *hebetude*, *historialement*, *haranguier*, adj., *(tonnel haranguier)*, *hazardier*, *houpeten*, *hareclin*, espèce de pâtisserie, *hagis*, clôture, *houet*, hoyau, se *hucher*, se placer en haut, encore usité dans les patois, *haïonner*, dresser un étal ou une échoppe sur le marché, *houllebiche*, coquillage, difficile à définir, *hersis*, champ hersé, *harpaillon*, gueux, voleur, *hazier*, buisson, touffe de broussailles dont se sert encore un auteur provincial au commencement du xviiie siècle, *havisseure*, sécheresse, *harenguesse*, saison où l'on pêche le hareng, etc.

D'autres mots plus anciens ont échappé à M. G., entre autres : *galliet*, sonnette, *gaïs*, géant, *garibel*, insecte qui s'attaque à la vigne, *gantier*, mesure pour les liquides, *gardeau*, sorte d'étoffe, *getoncel*, petit rejeton, *gressoie*, carrière de grès, *de guingoys* ou *gingoys*, de

coin, *griecier*, déchirer, *gehinnement*, torture, *guiche*, compartiment, tiroir, *gheulart, gueulard*, grande marmite (on trouve aussi *gueulard* = gueule, *gueulard de lyon), guerp* ou *werp*, cession, abandon, *guerpison, grouilleur, gistjuz*, temps pendant lequel un malade ou un blessé reste au lit, *guiteau*, gaine, étui ; *giroflé*, s. masc., vin épicé avec des clous de girofle, *gitaire*, poutre, *ganteau*, tronc pour les aumônes, *gayvete*,, couteau, *geometre*, geométrie, *glorificable, gitre*, geter, *gachet*, sorte de teinture, *glainner* ou mieux *glanier*, estomac du sanglier, *gresillons*, caprices, fantaisies, *gorguelet?, gratifier*, laine de rebut, *se gober*, se glorifier, *gorder*, gonfler, *gaimon*, épave de mer (goemon.) *graier*, flatteur. J'ai noté aussi quelques vieux mots qui manquent à la lettre H, et dont la plupart sont d'une interprêtation difficile : *hamecel, houticol, heurteux, houllart, hasphan, hennu, hernuez, haimee* (n'a rien de commun pour le sens avec *hamee* ni *hemée), hurleson, hauzin, haubar, hausseur*.

Quelques articles sont incomplets. Ainsi *garde-derriere* est cité avec le sens d'arrière-garde ; il a encore celui d'arrière-pensée. *Grappin* outre l'acception de menue paille signifie petit morceau de pierre, de caillou. *Grafer* a été l'équivalent de agrafer, et *graper* ou *grapper*, de griffer. A l'article *garin* manque la locution curieuse « *un garin tout* fait, *un vrai garin*, » c'est-à-dire, un homme à éviter, dont il faut se garer. *Glaireux* est expliqué par graveleux, quoiqu'il ait fréquemment le sens de « qui se plaît dans le sable, le gravier. » *Gendre* ou *genre* a eu non-seulement la valeur de « rejeton », mais de plus celle de « fils. » *Havement* = avidement, fait supposer *have* = avide, qui existe en effet ; M. G. s'est contenté pour cet adjectif des significations « sombre, maladif, » déjà indiquées par Littré. *Heaume*, soldat couvert d'un heaume, a été omis. J'oubliais *gréant* interprété par « agréable », et qui veut dire « reconnaissant. »

Je n'ai à relever que quelques erreurs ou inadvertances. Une des plus notables est *godeau* expliqué par « sorte de plante », dans cet exemple où le sens saute aux yeux : « la taravelle, d'ucuns appellée fiche, et en Anjou le *godeau*. » *Planter en godeau, avec le godeau*, est d'ailleurs une locution qui n'est pas rare au XVIe siècle. *Hellir* dans le passage tiré du Renclus de Moiliens signifie se livrer à la débauche, et non pas « faire du tapage », qui est une explication par trop vague. Au mot *grappe*, M. G. renvoie à *Crape* (n° 2, je suppose), mais la forme *grappe* est absente de cet article où *crape* d'ailleurs est peu nettement défini. Les exemples pourtant ne manquaient pas : « pour les *grappes* qui sont mules et galles aux talons. » Si *gaufferie*, comme je le crois, vient de *goffe* ou *gauffe*, il ne peut guère signifier « jargon. » Enfin il n'est pas exact de dire que les exemples de *grole* 4° au sens de savate, vieux soulier, par extension patte, soient tous détruits : J'en ai un sous les yeux *(la grole d'un chien)*, et ce ne doit pas être le seul. M. G. s'est encore mépris en expliquant *gauleur* par « celui qui abat des fruits, fait des

gaules. » Dans l'exemple qu'il cite et ailleurs, ce mot signifie simplement arpenteur : au bon vieux temps, on mesurait les terres avec des gaules; c'était l'enfance de l'art.

Il est bien entendu que je ne fais pas ces articles pour amoindrir ou dénigrer la valeur du Dictionnaire de M. Godefroy; je sais, Dieu merci, apprécier tout ce qu'une pareille œuvre exige de travail opiniâtre, de persévérante attention, de recherches incessantes. Ce n'est donc pas une critique que je fais ici, ce sont de simples remarques qui, je crois, seront profitables à l'auteur et à ceux qui s'intéressent à l'histoire du développement de notre langue. Tel qu'il est, le Dictionnaire de M. Godefroy lui fait le plus grand honneur, et il serait fâcheux que la publication en fût interrompue.

A. Jacques

---

219. — De Montagnac. **Lettres d'un soldat,** neuf années de campagne en Afrique, correspondance inédite du colonel de Montagnac, publiée par son neveu. Paris, Plon, 1885. In-8, xxii et 502 p. 7 fr. 50.

Lucien-François de Montagnac, né au château de Pourru-aux-Bois, dans les Ardennes, le 17 mai 1803, élève du collège de Sedan et de l'école militaire de Saint-Cyr, sous-lieutenant au 1er régiment (1821), lieutenant en 1832, chef de bataillon du 51e (1841), puis lieutenant-colonel au 15e léger (1845), était commandant supérieur du cercle de Djemmaa-Ghazaouet lorsqu'il périt le 23 septembre 1845 dans un engagement contre Abd-el-Kader. Il a fait sa carrière militaire en Afrique, et c'est de là qu'il écrivait à ses parents de Sedan les lettres que publie son neveu, M. Elizé de Montagnac. Cette correspondance nous fait connaître un soldat, passionnément épris de son métier, loyal, intrépide, instruit, doué de toutes les qualités qui font le véritable homme de guerre; nul officier, disait le duc de Nemours, n'était ni plus brave ni plus intelligent. Montagnac a le style alerte, plein de verve et d'entrain; il fait de jolis portraits des officiers et des administrateurs qui l'entourent; il décrit de la façon la plus piquante les mœurs de la colonie (p. 49-51); il expose impitoyablement les fautes qu'on a commises. On ne pourra désormais composer une histoire sérieuse des premiers temps de la conquête de l'Algérie sans consulter ces lettres sincères et presque toujours impartiales. Il écrit le 20 janvier 1840 : « Je voudrais vous raconter comment je fais la guerre, et je suis forcé de vous raconter comment je ne la fais pas... Pas l'ombre d'un burnous! C'est égal, grand déploiement de forces, dispositions stratégico-comiques, manœuvres savantes, sublimes et ridicules. De l'infanterie groupée en masse, de l'artillerie groupée en masse, de la cavalerie groupée en masse, et des bêtes en masse, et des charlataneries en masse. Des masses, en veux-tu, en voilà » (p. 69). Il montre qu'on s'y prend mal pour combattre l'é-

mir « ah! vous croyez que cet oiseau du désert va vous attendre pour que vous lui mettiez un grain de sel sur la queue? Non, non, pas si bête. Vous courrez longtemps... » Sans cesse il se plaint qu'on batte la campagne inutilement; il faudrait, selon lui, mobiliser quelques colonnes pour faire des razzias, brûler les récoltes, couper les communications avec le Maroc. Mais les généraux persistent dans leur système; le maréchal Valée parcourt l'Algérie, sans combattre l'adversaire; ce n'est plus une armée expéditionnaire, c'est une armée *promeneuse* (p. 103) et la guerre devient une simple escorte de convois. Heureusement il y a un général » qui est tous les généraux de l'Afrique », Changarnier, le factotum, l'homme universel et indispensable (p. 130). Heureusement on envoie Lamoricière dans la province d'Oran; voilà un « lapin » qui fait de la bonne besogne, qui mène la chasse avec intelligence, qui déniche les Arabes dans leurs repaires à vingt-cinq lieues à la ronde (p. 141-142), qui va poursuivant, rasant les tribus, ramassant des grains et des bestiaux, augmentant les approvisionnements! (p. 170). Gloire à Lamoricière, s'écrie Montagnac, et gloire à Bugeaud! Ils ont résolu le grand problème (p. 186). Mais c'est surtout Lamoricière qu'admire notre officier; il est supérieur à tous les autres, même à Bedeau, « perruquier de première qualité » même à l'infatigable père Bugeaud; c'est le Massinissa dont la main habile a réuni toutes les chances d'avenir sur le théâtre d'Afrique (p. 203-209). Nous n'insisterons pas davantage; on voit suffisamment tout ce que ce volume contient de curieux et d'intéressant; citons encore quelques pages sur Mazagran (p. 74-75), sur les silos (p. 188-189), sur la marche des colonnes dans la neige (p. 214-215), sur le nouveau genre de lutte (p. 228), sur le bivouac dans le désert (p. 261), sur les vieux généraux « fameuses reliques de l'Empire » jaloux des jeunes capitaines et ne comprenant rien à la guerre de *flibustiers* inaugurée par Lamoricière (p. 274-276), sur Négrier (p. 284) et Cavaignac (p. 424), sur Horace Vernet (p. 469-472), et remercions l'éditeur de cette correspondance d'avoir publié ces croquis pris sur le vif, au cours des événements, par un des meilleurs et des plus sympathiques soldats de l'armée française. Ces lettres sont de véritables documents qui touchent à l'histoire, à ses grands comme à ses petits côtés; en faisant la part des jugements portés du premier coup, on y trouve une opinion exacte sur les hommes et les choses. L'éditeur a mis en tête de l'ouvrage un beau portrait de Lucien de Montagnac; les traits du visage sont fortement accentués, la moustache épaisse, le front large, le regard sévère; c'est bien l'homme qui se moque des « pantins militaires » et qui voulait, comme il dit (p. 410), mener sans cesse la vie de forban, tant que les ficelles qui agitaient sa nerveuse charpente ne seraient pas brisées.

C.

Lettre de M. Duka.

M. Duka dont la *Revue* a récemment apprécié l'ouvrage sur la vie et les œuvres de Csoma (n° 32, 10 août 1885) nous adresse les observations suivantes :

« 1° Le portrait de Csoma est emprunté à la publication de l'Académie des sciences de Hongrie; l'original a dû être exécuté par M. François Toldy, sur le dessin de M. Schoefft, vers 1840.

« 2° La panégyrique du baron Joseph Eötvös où M. Duka a puisé ses renseignements sur les études de Csoma à Göttingue, ne parle pas de Blumenbach.

« 3° L'influence de Moorcroft sur Csoma a été plus grande qu'on ne l'a dit. Il prêta l'*Alphabetum Tibetanum* de Giorgi à Csoma; il l'engagea vivement à composer une grammaire et un dictionnaire de la langue du Tibet pour le compte du gouvernement de l'Inde.

« 4° La rencontre de Csoma et de Jacquemont paraît à M. Duka un incident fâcheux qu'il valait mieux taire dans l'intérêt de Jacquemont. Le voyageur français raconte que « Csoma vit à Kanum sous le nom peu modeste de Sekundoeur Bégue, c'est-à-dire Alexandre le Grand ». Sekunder Beg était le nom que Csoma portait sur son passeport délivré par le gouvernement de l'Inde et signifie simplement Monsieur Alexandre. »

« 5° La liste des ouvrages de Csoma, donnée par M. Duka, est plus complète que la liste de l'*Index* du Journal de la Société asiatique du Bengale. »

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Maisonneuve met en vente *Trois comédies persanes* traduites du turc azéri par Mirza Dja'far, publiées avec glossaire et notes par C. Barbier de Meynard et S. Guyard (1 vol. in-12). La *Revue critique* reviendra sur cette publication destinée à rendre de grands services pour l'étude de la langue courante et populaire.

— Un article de la *Revue historique*, signé Sejus et paru dans le tome XXIX de ce recueil, vient de paraître à part, sous le titre l'*Origine de Christophe Colomb*; il réfute victorieusement la thèse soutenue récemment par M. Peragallo, dans un gros volume en italien, contre M. Harrisse et prouve par des arguments invincibles, tirés des documents des archives, que Christophe Colomb appartenait à une famille d'obscurs plébéiens; que son père, tisserand de laine, vint s'établir à Gênes vers 1439; qu'il eut cinq enfants; que l'aîné, Christophe, reçut quelque instruction, qu'il accompagna vraisemblablement son père à Savone en 1470; qu'il émigra vers 1473 en Portugal où il prit femme et vécut douze ou quatorze ans; voilà tout ce qu'on

sait sur les commencements du grand navigateur, et tels sont les seuls faits que doit accepter l'historien sérieux.

— M. Henri Stein *et Olivier de la Marche*. — M. H. Stein, considérant que la vie d'O. de la Marche est peu connue et que ses œuvres sont mal appréciées, a pris pour tâche d'écrire cette vie et de commenter ces œuvres. Les principaux points de son travail ont été sommairement indiqués dans une *Etude biographique, littéraire et bibliographique* sur Olivier de la Marche, qui a paru au commencement de cette année (Paris, Cerf, in-8°). Aujourd'hui M. Stein publie le *Testament d'Olivier de la Marche, chroniqueur et diplomate bourguignon, 8 octobre 1501* (Bruges, 1885, in-8° de 16 p.). C'est d'après deux copies conservées à la Bibliothèque nationale (collection Bourgogne, n° 99, et fonds français, n° 4332) que M. Stein publie cette pièce intéressante, entourée d'excellents éclaircissements. Citons trois observations du futur biographe du célèbre chroniqueur (pp. 2, 6, 8) : « Olivier de la Marche mourut peu de temps après [avoir dicté son testament], le 1er février 1502. Plusieurs auteurs ont étourdiment dit et redit, parce qu'ils se sont copiés les uns les autres, que sa mort était survenue le 1er février 1501, comme s'il avait pu dicter ses dernières volontés après son décès ; ils n'ont pas pris garde qu'alors, en Flandre comme en France, janvier n'était pas le premier mois de l'année. » — « Il est permis de conjecturer qu'il naquit là où il fut baptisé, et que par conséquent il naquit à Villegaudin en Bourgogne, qui fut d'ailleurs le berceau de ses ancêtres à plusieurs générations. Dès lors, si notre hypothèse est adoptée, tomberont toutes les suppositions et affirmations faites à la légère depuis plus d'un siècle par La Croix du Maine et Du Verdier [M. Stein veut parler de l'éditeur de la *Bibliothèque françoise*, Rigoley de Juvigny], par l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* (séance du 28 janvier 1836, p. 7) et par Kervyn de Lettenhove, *Notice sur Georges Chastellain*, t. I de son édition des œuvres, p. 20. » — « Dans ses différents ouvrages, tant en prose qu'en vers, Olivier de la Marche ne parle jamais de son fils légitime Charles. Nous n'en connaissons l'existence que par la présente pièce testamentaire et quelques documents antérieurs de peu d'importance; nous savons seulement qu'il ne laissa point de postérité mâle et nous ignorons la date de son décès. MM. Beaune et d'Arbaumont (*La noblesse aux états de Bourgogne*, Dijon, 1864, in-4°, p. 231) ont commis une étrange faute en prenant ce *Charles* pour un *neveu* du chroniqueur, lequel n'eut jamais de neveu qui ait porté ce nom. » — T. de L.

— Pierre de Nolhac. *Jacques Amyot et le décret de Gratien* (Rome, 1885, grand in-8° de 15 p.). — L'édition du décret de Gratien, préparée par une commission que nomma Pie V en 1566, fut publiée, après quinze ans de laborieuses études, à Rome, en 1582. M. Friedberg, dans les prolégomènes dont il a enrichi l'édition de 1879 (Leipzig, B. Tauchnitz), n'a pas cité le recueil conservé au Vatican sous le n° 4913, qui contient une partie des papiers d'un des commissaires, le cardinal François Alciat, parent de l'illustre jurisconsulte milanais. Ce prélat, l'un des plus instruits du sacré collège, fut chargé en 1572 d'entrer en relation avec les savants catholiques de toute l'Europe et d'obtenir d'eux tous les documents et renseignements qui pouvaient aider en quelque manière à l'édition projetée. Pour la France, l'appel fut adressé, au nom du Pape au premier président du parlement de Paris, et surtout à l'évêque d'Auxerre, grand aumônier de Charles IX, Jacques Amyot. M. de Nolhac reproduit (p. 6) le bref expédié à Christophe de Thou et (p. 8-14) trois lettres latines d'Amyot, les deux premières de la même date (7 mars 1573), l'une au pape, l'autre au cardinal, la troisième, qui est une réponse à de nouvelles requêtes du cardinal, du 13 septembre de la même année. Ces lettres, à côté desquelles M. de Nolhac signale diverses lettres d'Antoine Mouchy (*Democharès*), de

Jacques de Pamèle *(Pamelius)*, chanoine de Bruges, d'Ambrogio Moralès, historiographe de Philippe II, de Fr. Richardot, évêque d'Arras, etc., prouvent que le traducteur de Plutarque fut le plus actif représentant de la France dans la grande et mémorable publication de 1582. — T. DE L.

— *Deux nouvelles brochures de M. André* JOUBERT. — Le zèle de M. Joubert ne se ralentit pas. Nous indiquions ici, l'autre jour, quatre brochures de lui. En voici deux autres : *Un mariage seigneurial sous Louis XV, 1737* (Nantes, V. Forest et E. Grimaud. 1885, grand in-8° de 20 p. Tiré à 100 exemplaires); *Histoire de Saint-Denis d'Anjou,* xe-xviiie *siècle.* (Laval, imprimerie Moreau, 1885. Grand in-8° de 88 p. Tiré à 160 exemplaires). Le mariage dont s'occupe M. Joubert est celui de « messire Gaspard César Charles Lescalopier, chevalier, conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel », et de « Anne Leclerc de Lesseville ». Le contrat de mariage du 15 septembre 1737 fut signé, au château de Charbonnières (en Beauce, aujourd'hui dans l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou), en présence d'une foule de grands personnages dont la liste se déroule p. 8-11, liste qui, selon la remarque de l'auteur, « renferme une série de renseignements utiles et d'indications précises sur les seigneurs de cette époque ». Mentionnons une autre liste fort intéressante aussi (p. 12-20) : *L'Estat des meubles meublans, vaisselle d'or et d'argent qui appartiennent à Monsieur Lescalopier fils, maistre des Requestes. — L'Histoire de Saint-Denis d'Anjou*, dont nous n'avons ici que la première partie, et qui est ornée de sept gravures, se compose de onze chapitres intitulés : *Aperçu topographique sur le territoire de Saint-Denis d'Anjou; origine et formation de la châtellenie au moyen âge; les Anglais sont défaits à Saint-Denis d'Anjou par les seigneurs angevins et manceaux; privilèges et droits du chapitre, seigneur spirituel et temporel de la châtellenie; le logis des chanoines et ses dépendances; procès et condamnations de divers criminels; création de deux foires et d'un marché par Louis XII; Histoire de Saint-Denis d'Anjou au* xvie *siècle; au* xviie; *au* xviiie; *la révolution et la chouannerie,* chapitre que l'auteur se réserve de compléter dans l'ouvrage spécial qu'il prépare sur *la chouannerie et les chouans dans le Haut-Anjou.* — T. DE L.

— *Un château de Saintonge.* — M. DENYS DE AUSSY, propriétaire du château de Crazannes, a consacré une très bonne notice à ce château et à ses anciens seigneurs, les Montendre, les Vivone, les Poussard, les Rouhaud, les Daillon, les Acarie, les Durfort de Civrac, etc. *(Crazannes,* 1312-1789. Pons, imprimerie de Noël Texier, 1885. Grand in-8° de 74 p. *Publication de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis).* M. D. de Aussy, pour raconter les destinées de son manoir, s'est appuyé sur des documents sérieux, comme on peut en juger facilement, du reste, par les *Pièces justificatives* (pp. 37-74). Il a pu ainsi redresser les erreurs de l'historien de Cognac, Marvaud, de l'historien de la Saintonge, Massion, de Chaudruc, l'archéologue qui décrivit si mal, dans le *Bulletin monumental*, le château qu'il habitait et dont il avait ajouté le nom au sien, etc. On remarquera (p. 12) une note où est clairement établie l'identité du célèbre calviniste du xvie siècle, Romegoux, lequel n'était autre que Guy Acarie, second fils de Jean *Acarie,* seigneur de Crazannes, et de Catherine Goumard, dame de Roumegoux. — T. DE L.

ALLEMAGNE. — Le 4e annuaire de la Société historique de Berlin *(Jahresberichte der Geschichtswissenschaft im Auftrage der Historischen Gesellschaft zu Berlin)*, publié par MM. J. HERMANN, J. JASTROW et Edm. MEYER, a paru à la librairie Mittler (Berlin. In-8°). Il est consacré aux publications de l'année 1881 et divisé en trois parties : l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. Dans la partie relative à l'antiquité, les ouvrages concernant l'*Égypte* ont été analysés par M. L. STERN; M. G. RŒSCH s'est réservé l'*Assyrie* et la *Babylonie;* M. W. LOTZ et

M. M. Steinschneider, l'histoire des Juifs, l'un jusqu'à la destruction de Jérusalem, l'autre depuis cette époque jusqu'au temps présent; M. J. Klatt, l'*Inde;* M. Spiegel, la *Médie* et la *Perse*. Deux collaborateurs de l'Annuaire traitent des livres et articles sur la *Grèce;* M. E. Meyer, jusqu'à l'invasion dorienne et M. H. Zurborg (mort depuis) jusqu'à l'époque d'Alexandre. M. E. Meyer apprécie les ouvrages qui traitent des temps postérieurs à Alexandre, des colonies grecques, etc. L'histoire romaine n'est pas représentée, les rédacteurs de l'Annuaire ne nous disent pas pourquoi. M. O. Zœckler s'est chargé de l'histoire de l'Église. Sous le titre *Allgemeines und Paralipomena*, M. E. Meyer passe en revue les œuvres qui « considèrent l'antiquité soit dans son ensemble, soit dans une direction particulière » (p. 133), comme le grand ouvrage de Ranke, l'histoire universelle de Weber, etc. Cette première partie consacrée à l'antiquité renferme 154 pages. — Le nombre des collaborateurs est plus considérable dans la seconde partie *(Mittelalter);* Jastrow, Antiquité germanique jusqu'à la fin de la grande invasion, histoire de la constitution, et ouvrages généraux sur le moyen âge; Handloike, l'empire franc sous les Mérovingiens; Hahn, l'époque des Carolingiens; Ilwof, Conrad I et la maison de Saxe; Bresslau, Henri II et les Saliques; Schum, Lothaire III et les Hohenstaufen jusqu'en 1208; J. Egger, l'Allemagne au XIII siècle; Friedensburg, L'empire allemand de 1273 à 1400; Huckert, l'Allemagne au XV siècle; Hollænder, l'Alsace-Lorraine; Hartfelder, le pays de Bade; J. Hartmann, le Wurtemberg; Fr. Otto, le moyen Rhin; Mayerhofer, la Bavière; Hoeniger, le Rhin inférieur; H. Hertzberg, la basse Allemagne; Ermisch, Haute-Saxe, Thuringe et Hesse; Krones, les pays autrichiens; Krause, Schleswig-Holstein, Hambourg, Lübeck, Mecklenbourg et Poméranie; Berner, Brandebourg; Gerstenberg, Silésie et Posen; P. Wagner, l'Ordre Teutonique; Mettig, Livonie, Esthonie et Courlande; Hidber, Suisse; Koppmann, la Hanse; Tschackert, La papauté et l'église; E. Hirsch, histoire byzantine; Vollers, l'Islam; Cipolla, l'Italie; A. Molinier, la France (remarquons que le travail de notre collaborateur n'a pas été traduit en allemand; « wir durften dies — écrivent les rédacteurs de l'Annuaire — bei dem allgemeinen Verstændniss, dessen sich die franzœsische Sprache unbestreitbar erfreut, unbedenklich wagen »); Hjærne, Suède; Schjœth, Norvège et Danemark; Horcicka, Bohême et Moravie; Kantecki, Pologne; Schwicker, Hongrie; Densusianu, Roumanie; Wattenbach, Paléographie; Bresslau, Diplomatique. Cette deuxième partie, très favorisée, comme on le voit, contient 386 pages. — La troisième partie, *Neue Zeit*, est ainsi divisée : Dittrich, l'Allemagne de 1519 à 1618; E. Fischer, l'Allemagne de 1618 à 1713; Koser, l'Allemagne de 1713 à 1786; Bailleu, l'Allemagne de 1786 à 1813; J. Hermann, Histoire de l'époque contemporaine, particulièrement de l'Allemagne, depuis 1815; Berner, Prusse et Marche de Brandebourg; P. Wagner, province de Prusse; Mettig, Livonie, Esthonie et Courlande, etc. (mêmes collaborateurs que plus haut pour les états de l'Allemagne); il n'y a malheureusement pas de compte-rendu des publications relatives à l'Autriche moderne; mais M. Schwicker a traité de la Hongrie; M. Dændliker, de la Suisse depuis le commencement du XVI siècle; M. J. Hermann, de la France; M. Herrlich, de l'Angleterre; MM. Hjærne et Schjœth, l'un de la Suède, l'autre de la Norvège et du Danemark; M. Morsolin, de l'Italie; M. de Kalkstein, des États-Unis et du Canada; M. Klatt, des Indes; tout ce qui concerne les généralités de l'histoire moderne et la « Culturgeschichte » est passé en revue par M. J. Hermann. Le volume se termine par une liste des publications dont il rend compte. Il est tellement plein d'informations de toute sorte, et rendra de tels services qu'il ne doit manquer dans aucune bibliothèque de nos facultés. Souhaitons que le prochain volume n'ait plus, comme celui-ci, deux lacunes fâcheuses (Rome ancienne et l'Autriche), et félicitons

les trois directeurs de l'entreprise d'avoir su, malgré les retards inévitables, rassembler sur l'histoire universelle, telle qu'elle a été étudiée en 1881, tant d'utiles analyses [III, p. 40, lire *Hulin* au lieu de « Gülin », p. 138, *Vacherot* au lieu de « Vachenot », et p. 142 *Iung* au lieu de « Jung ».]

— M. Henri Lisco a publié récemment une étude intitulée *die Geschichtsphilosophie Schellings* 1792-1809 (Jena, Hossfeld. In-8°, p. 63); ce travail, qui n'est pas, à proprement parler, de la compétence de cette *Revue*, comprend quatre parties : 1° les écrits de jeunesse, 1792-93; 2° les premiers essais philosophiques, 1795-96; 3° les écrits qui fondent la philosophie de Schelling, 1797-99; 4° l'idéalisme transcendental, 1800.

— A la librairie Teubner, viennent de paraître les ouvrages suivants : 1° dans la *Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana*, le deuxième fascicule du *Corpusculum poesis epicae graecae ludibundae* (naturellement le premier n'a pas encore paru). Il contient les fragments des sillographes avec double commentaire critique et explicatif et une longue introduction (85 pages) dans laquelle est retracée toute l'histoire du genre. Ce volume est dû à M. C. Wachsmuth, qui s'occupe depuis longtemps du sujet; 2° dans la *Bibliotheca scriptorum maedii aevi Teubneriana*, le *Christus patiens*, tragédie chrétienne (en centons) attribuée faussement à S. Grégoire de Nazianze. La préface donne quelques renseignements sur l'apparat critique et le caractère de l'ouvrage ainsi qu'une liste des vers empruntés par l'auteur. Pour l'attribution, l'éditeur (M. J.-G. Brambs) renvoie à une dissertation inaugurale qu'il a publiée en 1883 à Eichstadt; 3° la 2° éd. de la *Rhetorik der Griechen u. Rœmer* de M. R. Volkmann. Elle offre de grandes différences avec la première éd. (publiée en 1872 à Berlin) et des additions considérables (en tout 90 pp.) portant surtout sur l'introduction, sur le paragraphe consacré au *status* des causes, sur le chapitre des tropes, etc. — P.-A. L.

— M. Paul Bailleu a fait tirer à part l'étude qu'il avait récemment publiée dans la « deutsche Rundschau » sur le prince *Louis Ferdinand*; le jeune érudit a su tracer un très beau et très vivant portrait de ce prince prussien, ardent, impétueux, doué de la plupart des qualités qui font le véritable homme de guerre; un grand nombre de documents inédits tirés des archives de Berlin, de Vienne et de Paris sont joints à ce travail qui fait revivre un des personnages les plus sympathiques de la monarchie prussienne au temps de la Révolution et de l'Empire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 novembre 1885.

M. le baron Larrey, de l'Académie des sciences, adresse à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en la priant d'en disposer comme elle le jugera convenable, un manuscrit pâli sur feuilles de latanier et deux pièces officielles en cambodgien moderne, le tout rapporté du Cambodge par M. le Dr R. Deblenne, médecin de la marine. Sur la proposition de M. Bergaigne, l'Académie décide que le manuscrit pâli sera offert à la Bibliothèque nationale.

Après délibération en comité secret, l'Académie procède à l'élection de deux membres de la commission des inscriptions et médailles, en remplacement de MM. Léon Renier et Emile Egger, décédés. MM. P.-Ch. Robert et Ernest Desjardins sont élus.

M. Ravaisson annonce que le musée du Louvre vient d'entrer en possession d'une collection de terres cuites qui lui a été attribuée par M. le ministre de l'instruction publique. Ces terres cuites proviennent des fouilles faites à Myrina (Asie-Mineure), par MM. Pottier, Salomon Reinach et Veyriès, de l'Ecole d'Athènes. Elles sont sorties de terre sous les yeux même des explorateurs : l'authenticité en est donc indubitable, et l'on pourra s'en servir pour établir les règles critiques d'après lesquelles

doivent être appréciés les monuments analogues. Un catalogue descriptif, rédigé par MM. Pottier et Reinach, est sous presse.

M. Ravaisson donne ensuite une seconde lecture de son mémoire sur *les Vases relatifs à la légende d'Achille.*

M. Schlumberger lit une note sur trois joyaux byzantins de sa collection, qui portent les noms de plusieurs personnages historiques du IXe siècle, savoir :

1° une bague d'or, qui a appartenu au grand empereur Basile, fondateur de la dynastie macédonienne, lorsqu'il n'était encore que grand chambellan (parakinomène) de son prédécesseur Michel l'Ivrogne;

2° une autre bague d'or, trouvée près d'Antioche : elle a appartenu au patrice Aétios, drongaire des vigiles sous le même Michel, martyrisé par les Sarrasins sur les bords de l'Euphrate en 846;

3° un fragment d'un reliquaire d'or, qui a renfermé des reliques de saint Etienne le Jeune, patrirche de Constantinople, fils de l'empereur Basile.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : *Trois Comédies, traduites du dialecte turc* azeri *en persan par Mirza Dja'far, et publiées, d'après les manuscrits de Téhérân, avec un glossaire et des notes*, par C. Barbier de Meynard et Stanislas Guyard; — par M. Maury : J. Van den Gheyn, *Essais de mythologie et de philologie comparée;* — par M. Paul Meyer : Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, X : *Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse;* — par M. Renan : 1° Fauriel, *les Derniers Jours du consulat*, publ. par Ludovic Lalanne; 2° Manuel M. de Peralta, *Costa-Rica, Nicaragua y Panama en el siglo* XVI, *su historia y sus limites;* — par M. Georges Perrot : 1° *Collection Camille Lécuyer, terres cuites antiques trouvées en Grèce et en Asie-Mineure*, 5e livraison; 2° *Bulletin de correspondance hellénique*, mai-novembre 1885.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 11 novembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD.

M. Em. Molinier présente un médaillon de bronze qu'il a trouvé en Italie et qui reproduit exactement une cire colorée du XVIe siècle faisant partie des collections Sauvageot, au Musée du Louvre. Grâce à ce médaillon, on peut déterminer l'attribution du personnage qu'il représente; c'est Pietro Machiavelli, et non Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin, indûment indiqué pour le médaillon de cire par le catalogue.

M. G. Rey lit un mémoire intitulé *Note géographique sur Raphanée et Bayas;* ce sont deux localités dans la principauté d'Antioche dont il détermine l'identification.

M. de Barthélemy communique une note de M. l'abbé de Cagny sur une stèle découverte près d'Amiens et représentant quatre figures féminines drapées de l'époque romaine.

M. Demay présente, au nom de M. le comte de la Guère, une matrice de sceau équestre en ivoire du XIe siècle; elle porte la légende *sigillum Roberti de Tor.*

M. l'abbé Thédenat signale d'après des renseignements fournis par M. l'abbé Bordes la découverte d'un trésor de 1,200 deniers romains de l'époque impériale à Cazères (Haute-Garonne).

M. Nicard entretient la Compagnie de fouilles exécutées au lac de Neufchatel.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Pallu de Lessert, le texte de fragments d'inscriptions funéraires qu'on vient de découvrir à Narbonne.

M. Eug. Müntz annonce que lors d'un récent voyage en Toscane il a retrouvé, grâce à des documents inédits communiqués par dom Basanini, le lieu de sépulture du plus habile des peintres verriers du XVIe siècle, Guillaume Marcillat, le maître de Georges Vasari. Notre illustre compatriote, dont l'existence fut partagée entre la France et l'Italie, est enterré sur une des plus hautes cimes des Apennins dans l'*Eremo* dépendant de l'antique couvent des Camaldules.

M. Courajod communique la photographie d'une figurine en bronze conservée dans la collection royale des Antiques à Dresde; c'est une réduction de la statue équestre du Capitole connue sous le nom de Marc-Aurèle. Une inscription gravée sur le piédestal de la figurine prouve qn'elle a été commandée par le pape Eugène IV à Filarete et donnée par son auteur à Pierre de Médicis en 1465. La comparaison de cet objet avec un bas-relief de bronze de la collection d'Ambras à Vienne (Autriche) permet d'attribuer avec certitude à Antonio Averulino ce bas-relief qui représente un épisode de la vie d'Ulysse.

Le Secrétaire,
R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

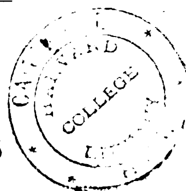
Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

prouver que la prose du Shakspeare n'est le plus souvent que des vers iambiques de six pieds).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46, 14 novembre 1885 : Glock, die Gesetzesfrage im Leben Jesu u. in der Lehre des Paulus. — Lumby, The Acts of the Apostles, with maps, notes and introduction. — Sully, Outlines of philosophy. — Vor= und frühreformatorische Schulordnungen und Schulverträge in deutscher und niederländischer Sprache, hrs. von Joh. Müller, I, Schulordnungen aus den Jahren 1296-1505. (Paulsen : commencement d'un recueil soigné et méritoire.) — Turgenev, Erste Sammlung seiner Briefe 1840-1883, hrsg. von dem Verein zur Unterstützung hilfsbedürftiger Schriftsteller und Gelehrter (en russe). — Demosthenis Orationes ex recens G. Dindorff, vol. I, orat. I-XIX, 4e édit. p. p. Blass. (B. Keil : travail critique étonnant, fait avec une sage modération, donnant un texte de Démosthène qui est bien plus proche du texte réel que les textes des éditions antérieures et qui restera le fondement de toutes les recherches critiques dont Demosthène sera l'objet.) — Ohnesorge, Der Anonymus Valesii de Constantino. (Schöne : trop détaillé, mais réussi, beaucoup de soin et de clarté.) — Bodemann, Von und über Albrecht von Haller ungedruckte Briefe und Gedichte Hallers sowie ungedruckte Briefe und Notizen über denselben (Hirzel : rien d'essentiellement nouveau pour la biographie de Haller, mais fort méritoire). — Koeppel, Laurents de Premierfait und John Lydgates Bearbeitungen von Boccaccio's « de casibus virorum illustrium » (Reimann : beaucoup de sagacité et grand soin). — Hasse, König Wilhelm von Holland 1247-1256, I (Hintze : n'est consacré qu'aux trois mois de l'année du couronnement, 1247, tableau détaillé qui renferme des choses neuves et instructives). — Hintze, das Königtum Wilhelms von Hollånd. (Wenck : très estimable contribution à l'histoire de l'empire du xiiie siècle.) — Wolf, aus der Revolutionszeit in Oesterreich-Ungarn. (Horawitz : constamment amusant et instructif, par suite digne d'être lu, comme tout ce que fait l'auteur.) — Trolle, Das italienische Volkstum und seine Abhängigkeit von den Naturbedingungen. (Pöhlmann : bon travail.) — Loewy, Inschriften griechischer Bildhauer mit Facsimiles. (Michaelis : œuvre d'un chercheur sagace, réfléchi, indépendant, à qui n'impose aucune autorité ; excellent.) — Jolly, Outlines of an history of the Hindu law of partition, inheritance and adoption, as contained in the original Sanskrit treatises. (Dargun : instructif.)

Berliner Philologische Wochenschrift, 7 novembre 1885, n° 45 : J. A. Heikel, De participiorum apud Herodotum usu (Weber). — Paul Uhle, De prooemiorum collectionis quae Demosthenis nomine feruntur (W. Nitsche : examine ces morceaux au point de vue grammatical et conclut à leur authenticité). — H. Deiter, De Ciceronis codicibus Vossianis lxxxiv et lxxxvi denuo excussis (P. Schwenke). — F. Aly, zur Quellenkritik des älteren Plinius (D. Detlefson). — K. Heraeus, Lateinische Schulgrammatik (H. Ziemer : livre qui a besoin d'être remanié pour pénétrer dans les classes). — Kurzgefasster Plan der Monumenta Germaniae Paedagogica, herausgegeben von K. Kehrbach (Sss : plan d'une utile collection qui a pour but de réunir les principaux ouvrages de pédagogie).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



N° 49 Dix-neuvième année 7 décembre 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 707, 21 nov. 1885 : « The Apostlic Fathers », part II, St Ignatius, St Polycarp, revised texts with introductions, notes, dissertations a. translations, by LIGHTFOOT. (1er art.) — Major KNOLLYS, English life in China. — Notes and news (M. Boos travaille à une « Geschichte der Stadt Worms »). — Manor Court Rolls. — The text of the ancient laws of Ireland. (Windisch.) — Cartwright's « Admonition » (Tipping). — « Milton and Vondel » (Edmundson). — « The Brontë Family » (Leyland). — BRÉAL et BAILLY, Dictionnaire étymologique latin. (Wharton : excellent livre qui rendra de très grands services.) — SCHLIEMANN, Tyrins. (Mahaffy : 1er art. sur ce quatrième grand volume de l'infatigable travailleur).

The Athenaeum, n° 3030, 21 nov. 1885 : GOSSE, From Shakspeare to Pope, an inquiry into the causes and phenomena of the rise of classical poetry in England. (Livre qu'il faut relire et consulter souvent, beaucoup de détails jusqu'ici négligés et mis en lumière, « abounds with suggestions ».) — Die Scheïbaniade, an Uzbek Epic Poem in seventy-six cantos, by prince Muhammad Sálid of Khwázrim, the original text, with german translation, introduction and notes by VAMBÉRY. — PEARS, The fall of Constantinople, being the story of the fourth crusade. (Livre remarquable par sa clarté, quoiqu'on ne partage pas les conclusions de l'auteur.) — Lincolnshire Manor customs. (Peacock.) Oriental mss. in the British Museum. — Dr. Edersheim on prophecy and history (Edersheim). — The Byron quarto. — Literary gossip (publication prochaine de la correspondance de Gœthe et de Carlyle; d'une « History of the German language » par Strong et Kuno Meyer). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 21 novembre 1885 : WALTER, die Sprache der revidirten Lutherbibel. — Inscriptiones urbis Romae latinae, colleg. HENZEN et de ROSSI, edid. BORMANN, HUELSEN, HENZEN, pars V, inscriptiones falso urbi Romae attributas comprehendens. — Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt und seiner Bischöfe, hrsg. von Gust. SCHMIDT, II, 1236-1303. — STEINMANN, die Grabstätten der Fürsten des Welfenhauses von Gertrudis, der Mutter Heinrichs des Löwen bis auf Herzog Wilhelm von Braunschweig. — WÜSTENFELD, Jemen im XI (XVII). Jahrhundert, die Kriege der Türken, die arabischen Imâme und die Gelehrten, mit einem geographischen Anhange. (Puisé dans les biographies de Michibbi et complète ce que nous savons sur le sujet en beaucoup de points essentiels.) — PRELLWITZ, De dialecto thessalica; COLLITZ, die Verwandtschaftsverhältnisse der griechischen Dialecte mit besonderer Rücksicht auf die thessalische Mundart. (Deux bons travaux.) — KUKULA, De Cruquii codice vetustissimo. (Fait avec une méthode parfaitement correcte et une grande clarté de jugement, résultats très vraisemblables.) — M. Porci Catonis de agricultura liber, M. Terenti Varronis rerum rusticarum libri tres, p. p. KEIL, I, 2. (Toujours très bon.) — ADAMS, a brief handbook of american authors. (En 200 pages, 1,000 noms d'écrivains américains ; sera utile.) — WETZ, die Anfänge des ernsten bürgerlichen Dramas des XVIII Jahrhunderts, das rührende Drama u. bürgerliche Trauerspiel bis zu Diderot, der Familien-roman des Marivaux und Richardson u. dramatische Theorie Diderots. I. Allgemeiner Theil, das rührende Drama der Franzosen. (La culture de l'auteur n'est pas assez mûre, ni son goût assez fin pour aborder un sujet aussi difficile; parfois de jolies remarques néanmoins.) — BODEMANN, von und über Albrecht von Haller, ungedruckte Briefe. u. Gedichte. (Tiré des manuscrits de Zimmermann, soigné.) — STUD-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 7 décembre — 1885

Sommaire : 220. Schwickert. De l'importance de l'enseignement du grec, — 221. Salluste, Jugurtha, p. p. Lallier. — 222. Allard, Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques. — 223. Miron de l'Espinay, François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV. — 224. Weinitz, La bataille de Nœrdlingen. — 225. Littérature nationale allemande, éditions historiques et critiques, p. p. Kürschner. — Chronique.— Académie des Inscriptions. — Société nationale des Antiquaires de France.

220.—Dr J. J. Schwickert. **Ueber Bedeutung und Werth des griechischen Gymnasial =und hœhern Unterrichtes für Bildung, Wissenschaft und Weltgesittung (Kultur).** Trier, 1885, 29 p. in-4.

Cet écrit est fulminé contre les ennemis du grec qui voudraient, suivant l'élégante expression de l'auteur, *das Griechische zum Gymnasialfenster hinaus schmeissen*. Il a pour but de prémunir les Luxembourgeois contre de pernicieux conseils venus de Belgique, où l'on parle tout haut de supprimer le grec dans les gymnases. Cette hérésie tient à deux causes : l'utilitarisme grossier des Belges et la contagion de la démocratie française qui, paraît-il, est fort hostile à l'étude du grec. Parce que les « enfants du peuple » fréquentent nos lycées, parce que notre presse « radicale et sociale-démocratique » réclame même droits et même instruction pour tous, le grec est devenu odieux chez nous aux « éléments des couches inférieures. » M. Schwickert, on le voit, n'aime pas la démocratie ; mais il aime le grec, et il lui sera beaucoup pardonné. Il démontre successivement, parfois avec des arguments fort sensés, que le grec est indispensable à l'étude du latin, à la culture de l'esprit, à la civilisation générale, à l'intelligence du français. Il pense même que le grec doit inspirer aux jeunes gens de saines idées politiques, en les détournant du « monstre à mille têtes d'un républicanisme anarchique » ; car n'est-ce point Homère qui « a coulé dans le bronze cette maxime de sagesse :

Οὐκ ἀγαθὸς πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω. »

A côté des démocrates, ce que M. S. déteste le plus, ce sont les « utilitariens » ; il en veut aussi à la littérature et à la philosophie modernes, à Victor Hugo et à M. Dumas, aux « *pornographierende Zolanten* », enfin, pour remonter plus haut, à Descartes « auquel l'étude exclusive des mathématiques a fait perdre le bon sens. » Il est dommage qu'on

ne fasse guère le panégyrique de l'antiquité sans lui immoler les civilisations postérieures.

M. S. n'est pas sobre d'exemples : il cite deux colonnes de mots français qui lui paraissent, fort justement d'ailleurs, inintelligibles à qui ne sait pas le grec. Il est moins heureux quand il énumère les mots latins dont le grec doit révéler le sens. Ainsi *uti* signifie *se servir, avoir en main, prendre par l'anse*, et dérive de οὖς, *oreille*. *Labrum* est *l'organe de préhension* et dérive de λαβεῖν. *Cerberus* est κήρφερος, le *fatum exitiale; sepelire* vient de πηλός. Ces jolies choses, et quelques autres, sont réunies à la p. 4. L'excellent Krüger, qui n'aimait pas la grammaire comparée, disait que celui qui étudie la linguistique est perdu pour le grec [1]. M. Schwickert peut être bien tranquille de ce côté : il restera helléniste.

Salomon Reinach.

---

221. — **Œuvres de Salluste**, texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif, etc., par R. Lallier, Guerre de Jugurtha, in-8, p. xii-164. Paris, Hachette, 1885.

R. Lallier avait déjà publié, en 1883, dans le format in-16, une édition classique des œuvres de Salluste qui fut accueillie avec faveur par la critique française et étrangère. Elle se distinguait des autres livres de la même collection en ce qu'elle était pourvue de notes beaucoup plus abondantes, véritable commentaire perpétuel au lieu d'indications brèves et rares ou de simples renvois. L'auteur n'avait donc que peu de modifications à faire pour transformer le petit livre de classe en une édition à l'usage des savants et des professeurs; la mort est venue l'interrompre dans son travail, de sorte que le *Jugurtha* seul a pu être achevé.

Les différences que le commentaire de cette grande édition présente avec celui de l'édition classique, sont de deux sortes : adjonction de renseignements critiques, suppression des observations de grammaire ou de sens, d'un caractère élémentaire. On préfèrerait que les indications critiques fussent mises à part, par exemple au-dessus des deux colonnes de notes explicatives, dans toute la largeur de la page; cela vaudrait mieux pour la clarté; la méthode adoptée peut se défendre en ce que la discussion et le choix d'une leçon se trouvent souvent intimement liés au sens du passage et provoquent alors des observations de langue, de style, de toute nature, qui rentrent dans l'explication. Quant aux retranchements opérés par R. L. dans la partie exégétique, ils sont en général faits judicieusement, mais un peu trop largement; ainsi, je ne

---

1. *Wer sich eifrig mit linguistichen Studien befasst, ist für das Griechische verloren* (*Griechische Grammatik, Epilog*, p. 210).

vois pas bien pourquoi avoir supprimé III, 3 la note sur *fugam,* IV, 8 celle sur *sustinent.* Les additions sont rares ainsi que les modifications dans la rédaction des anciennes notes; il y en a pourtant quelques-unes, heureuses et témoignant d'un travail consciencieux de révision (voy. III, 2 « on a pris souvent » au lieu de « on prend généralement » qui était inexact [1]; XXXVI, 3 *neque* rétabli en tête de la phrase et constituant une meilleure rédaction; CXIV, 3 etc.; exemples d'additions : III, 3 sur *potentiae paucorum;* sur le sens de *gratificari;* IV, 1 sur l'usage de *ceterum* chez Salluste; IV, 6, sur la valeur des mots *non ceram illam neque figuram;* XXXVI, 2, sur *ludificare* etc.). Cet effort patient vers la perfection s'est continué jusqu'au bout [2]; le commentaire y a gagné pour la forme non moins que pour le fond . il est remarquablement facile à lire, pour ainsi dire limpide et calme.

L'introduction devait contenir trois chapitres : le premier seul est publié, étant le seul terminé. C'est une comparaison du Catilina et du Jugurtha; les autres parties avaient pour sujets une discussion sur la vérité des récits et des descriptions dans le Jugurtha, et une étude sur le même ouvrage considéré comme œuvre d'art. A dire vrai, les huit pages de la première partie ne donnent pas trop à regretter ce qui manque : elles ne contiennent rien de neuf : c'est, en un style convenable, le résumé de ce qui a déjà été dit par MM. Taine et Nisard [3]. Une lacune bien plus fâcheuse, c'est l'absence de toute indication sur les sources du texte; il est regrettable qu'on n'ait pas au moins mis en tête de l'édition une liste des manuscrits.

Cette édition de Jugurtha, sans ajouter beaucoup à la réputation de Lallier puisqu'elle ne diffère qu'assez peu de l'édition classique, occupera un des meilleurs rangs dans la collection Hachette. Je terminerai par une observation typographique : les chiffres des paragraphes ne ressortent pas bien et fatiguent l'attention; au lieu de ces chiffres un peu grêles, placés entre crochets, des chiffres gras seraient vus beaucoup plus vite; ou si l'on redoute trop de taches noires, au moins pourrait on mettre les numéros dans la marge où l'œil les saisirait facilement. Ce sont là des commodités qui ont leur importance pour les travailleurs, et l'intelligence même et le goût apportés à cette grande collection par les éditeurs, invitent aux critiques de détails qui, semble-t-il, pourraient la perfectionner.

Frédéric Plessis.

---

1. Pour le sens de *parentis* en cet endroit, L. renvoie à *Catilina,* VI, 5; il aurait pu ajouter un autre passage de *Catilina,* LII, 3 indiqué par M. Constans.

2. Pourquoi, XXXI, 12, écrire *eidem,* nominatif pluriel, alors que XXVII, 1, on écrit *idem,* et que deux mss. importants donnent justement cette leçon?

3. Je signale en passant une faute d'impression p. VII : 77 (407 av. J.-C.) pour 707 (47 av. J.-C.)

222. — Paul Allard. **Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques.** Paris (Lecoffre), 1885. In-8, xxxix-461 pp.

Des qualités très sérieuses recommandent le livre de M. Allard, et lui donnent le droit de tenir une place honorable parmi les ouvrages si nombreux et aux tendances si opposées dans lesquels on agite la question, toujours renaissante, des rapports de l'Etat romain et de l'Eglise chrétienne pendant les premiers siècles. Au premier rang de ces qualités on mettra une entière sincérité et une bonne foi complète. La pensée évidente de l'auteur, qui se révèle jusque dans ses titres de chapitres, a été de démontrer, contrairement à la thèse ancienne de Dodwell, que le nombre des martyrs chrétiens a été considérable dans les deux premiers siècles. Pour cela, il puise largement dans les *Actes* des martyrs, et emprunte aux documents hagiographiques tout ce qu'ils peuvent donner. La tentation bien naturelle serait de prendre ces *Actes* au pied de la lettre. L'auteur sait heureusement que les *Passiones* sont des instruments de travail qu'il ne faut manier qu'avec la plus grande prudence; il sait qu'il n'est permis de construire un système sur cette base que si l'on a sondé le terrain avec soin, que si l'on a enlevé « plusieurs couches de matériaux sans valeur historique », que si l'on est arrivé ainsi « jusqu'au tuf solide », souvent bien difficile à atteindre. Car il en est plus d'un parmi ces *Actes* qui n'a pas une valeur historique plus grande que le pieux roman de *Fabiola*. Presque partout M. A. a su se tenir dans une très sage réserve à l'égard des *Gesta martyrum,* et cette discrétion est un gage de la sincérité avec laquelle le livre a été fait. Cette sincérité se retrouve encore dans la façon dont l'auteur expose les opinions de ses adversaires; il n'en méconnait, croyons-nous, aucune d'importante, et il ne se dissimule pas les objections. On ne dit pas qu'il oppose toujours à ces objections des raisons décisives; mais il sait au moins que les objections existent; il résume toujours très fortement et avec la plus grande loyauté les argumentations de ses adversaires[1], en particulier de l'auteur de l'*Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins,* avec lequel surtout il est en contradiction. Pour le remarquer en passant, les conclusions de M. A. concordent plus souvent qu'on n'aurait pu s'y attendre avec celles de l'auteur des *Origines du christianisme.* A cette bonne foi dans la discussion se joint une très grande modération d'esprit. Pour faire triompher sa cause, l'auteur ne croit pas nécessaire de méconnaître ce qu'il y a eu de vraiment grand, de haut et de noble chez quelques empereurs, alors même qu'ils n'ont pas toujours, comme quelques-uns des Antonins, réprimé les fureurs populaires contre les chrétiens. Comme preuves de cette modération de l'auteur et de sa largeur de vues, on signalera un très

1. Voyez, par exemple, la discussion sur l'authenticité du rescrit d'Hadrien à Minicius Fundanus, p. 241 et suiv.

beau portrait de Trajan (p. 140), un autre d'Hadrien (p. 197), dans lesquels M. A. rend pleine justice à ces deux très grands empereurs. Voilà pour les qualités morales, si l'on peut dire, de cet ouvrage. Quant à ses mérites matériels, ils consistent d'abord dans une connaissance approfondie de la question. Pourtant il faut faire ici quelques réserves. L'auteur connaît très bien la littérature italienne et la littérature française du sujet. Il est au courant de tous les travaux de M. de Rossi, comme on est en droit de l'attendre d'un écrivain qui s'est déjà fait connaître par un ouvrage sur *Rome souterraine*. En particulier, le livre présent est un dépouillé très complet et très exact de tout ce que le *Bulletino di archeologia cristiana* peut fournir sur l'histoire du christianisme aux deux premiers siècles. De même pour la France : M. A. cite et utilise les ouvrages de M. Renan, de M. Aubé, de M. Le Blant, pour ne nommer que les plus marquants. Seulement on pourra trouver que la littérature allemande aurait pu être mise plus largement à contribution, et qu'une simple mention à la fin du volume et dans une note (p. 431) de l'ouvrage très important de Keim, *Rom und das Christenthum*, est loin d'être suffisante. Enfin, pour en finir avec ces considérations générales, le livre de M. A. se recommande par la forme; il est écrit avec souffle, avec chaleur, bien que sans déclamation ; il se laisse lire jusqu'au bout avec un réel intérêt. Telle est l'impression d'ensemble, en somme très favorable, qu'on reçoit de cette *Histoire des persécutions*.

Voici à présent quelques observations, faites au fur et à mesure de la lecture du livre.

On laisse de côté les questions de doctrine, comme la thèse si souvent débattue de l'incompatibilité du christianisme et de l'Etat romain ; M. A. est bien forcé d'y souscrire en partie, lorsqu'il reconnaît que « l'éloignement des fonctions publiques, manifesté par un grand nombre de chrétiens... eut surtout pour cause la difficulté où ils se trouvaient de remplir celles-ci sans faire un acte continuel d'apostasie » (p. xxvi; cf. p. 92). C'est une de ces questions à peu près insolubles, mélangées d'un peu de passion rétrospective, dans laquelle, comme dirait Montaigne, « nous ne ne faisons que nous *entregloser* ». Nous aimons mieux passer à des faits plus matériels et plus sûrement palpables.

P. 43. M. A. discute le sens de la fameuse phrase de Tacite sur les chrétiens à propos de l'incendie de Rome sous Néron : *odio generis humani convicti*. Nous lui signalerons la nouvelle lecture faite tout récemment de ce passage, et destinée peut-être à apporter enfin la lumière dans cette question peu claire : *odio generis humani coniuncti* (Voy. *Revue critique*, 1884, II, p. 466).

P. 66. A propos de cet incendie, M. A. s'efforce de démontrer que les chrétiens que Néron fit mettre à mort dans ses jardins du Vatican furent condamnés non comme incendiaires, mais comme chrétiens; il

prétend qu'à partir de ce jour, la profession de christianisme fut expressément défendue par des édits impériaux. Ce système s'appuie surtout sur le texte suivant de Sulpice Sévère, qu'il faut citer pour en fixer le vrai sens : « Hoc initio in christianos sæviri cœptum; post etiam datis legibus religio vetabatur, palamque edictis propositis christianum esse non licebat. Tum Paulus et Petrus capitis damnati... » *(Chron.,* II, 41). On pourrait faire remarquer avant tout, que Sulpice Sévère ne doit pas *à priori* fournir des renseignements particuliers sur le christianisme au temps de Néron, alors qu'il est postérieur à cette époque de près de quatre siècles; mais en laissant de côté cette remarque, il est hors de doute pour nous qu'il est impossible de donner au texte en question un autre sens que celui-ci : « Tel fut le commencement des persécutions contre les chrétiens; en outre, dans la suite, des lois furent rendues qui interdisaient la religion, et, en vertu d'édits officiellement rendus, il ne fut plus permis d'être chrétien (allusion évidente à la législation des temps postérieurs, de l'époque de Trajan ou de l'époque de Dèce). A l'époque de Néron (c'est le sens de *tum* qui s'oppose à *post)*, Paul et Pierre condamnés à mort... »

Toujours dans la même question, la thèse de M. A. est qu'il y a eu persécution générale dans tout l'empire sous le règne de Néron; c'est pour cela même qu'il s'efforce de prouver l'existence d'une mesure collective prise dès cette époque contre les chrétiens, simplement à titre de chrétiens. Cependant il est bien forcé de corriger ses affirmations par des « peut-être ». « L'horrible comédie des jardins de Néron fut *peut-être* imitée dans les colonies ou les municipes » (p. 60). Puisqu'on n'a pas d'autres arguments que ces suppositions, le mieux serait de ne rien dire. « Le midi de la Gaule, l'Espagne... virent *peut-être* des martyrs » (p. 69). A ce compte-là, quel pays n'en aura vu? M. A. reprend l'argumentation très ingénieuse de M. de Rossi qui conclut à l'existence d'une colonie chrétienne à Pompei; rien de mieux. Mais, quand on ajoute « que s'il y eut des chrétiens à Pompei pendant le règne de Néron, la persécution dut y faire des victimes » (p. 73), on serait bien embarrassé de dire sur quoi se fonde cette hypothèse toute gratuite.

Il paraît encore bien téméraire de prétendre que sous l'expression si commune dans la latinité, *molitores novarum rerum,* et qui s'applique en général à tous les mécontents, à tous ceux qui font de l'opposition, puisse se dissimuler l'imputation de christianisme (p. 111). Il s'agit du passage où Suétone applique ces mots à quelques-unes des victimes de Domitien.

Au sujet de la fameuse correspondance entre Pline et Trajan sur les chrétiens, l'opinion de M. A. est celle de M. Rossi, que les chrétiens ont toujours été condamnés comme chrétiens, et jamais comme coupables de délits de droit commun. On aurait voulu trouver à cette occasion une critique approfondie du mémoire de M. Le Blant *(Comptes-*

rendus de l'Acad. des Inscr., 1866), dans lequel est soutenue l'opinion contraire. De même, à propos de la mort de saint Ignace que M. A. place en 107, lors du grand triomphe dacique de Trajan (pp. 180 et 191), il n'aurait pas été inutile de réfuter le système différent de de La Berge dans son *Essai sur Trajan*, p. 205.

M. A. fait tous ses efforts pour démontrer l'authenticité du rescrit d'Hadrien à Minicius Fundanus sur les chrétiens (pp. 241 et suiv.). Nous serons de son avis; nous croirons encore comme lui que le rescrit d'Antonin au concile d'Asie sur le même sujet est une pièce apocryphe (p. 292).

Pour quelle raison révoquer le témoignage de saint Jérôme et ne pas croire que le Quadratus qui présenta une *Apologie* à Hadrien vers 125 était évêque d'Athènes (p. 251)?

On peut mettre la première *Apologie* de saint Justin en 139, ou plus probablement vers 150, comme le pense M. A.; mais la seconde, qui est adressée au Sénat, est certainement postérieure à la mort d'Antonin le Pieux; elle se place entre 161 et 166, et non vers 160 (p. 283).

M. A. place le célèbre martyre de saint Polycarpe en 155 (p. 297). Il suit en cela les calculs de M. Waddington dans son *Memoire sur Aristide* et dans ses *Fastes*. M. A. semble ignorer que le système chronologique de M. Waddington pour ce point spécial a été très fortement attaqué. Sans instituer une discussion d'ensemble, qui ne serait pas ici à sa place, on se contentera d'indiquer la note 2 de la page 124 du *Lehrbuch der Patrologie und Patristik* de Nirschl (Mayence, 1881), comme renfermant un résumé exact de la question. Nirschl fait varier cette date de 157 à 168. Donc, si l'on adopte l'opinion de M. Waddington, qui est très soutenable, il aurait au moins fallu la fortifier en réfutant les objections qui lui ont été adressées. Quoi qu'il en soit, alors même que le martyre de saint Polycarpe se placerait sous le règne d'Antonin et non sous le règne de Marc-Aurèle, nous ne voyons pas en quoi le fait unique de la mort de cet illustre vieillard, à laquelle l'empereur est resté entièrement étranger, expliquerait le titre du chapitre : *la persécution d'Antonin le Pieux;* en quoi il justifierait cette affirmation plusieurs fois répétée par M. A., que la persécution a été à l'état continu pendant le milieu du deuxième siècle; en quoi il contredirait l'assertion de Sulpice Sévère : « Imperante Pio, pax ecclesiis fuit ». Qu'Antonin ait été favorable aux chrétiens, ce serait peut-être beaucoup dire; cependant les personnes qui étudient avec quelque détail cette période de l'histoire impériale, trouveront que ce jugement serait beaucoup plus près de la vérité que celui de M. A., qui transforme Antonin le Pieux en persécuteur du christianisme.

P. 323. Q. Lollius Urbicus était *præfectus Urbi* avant 155; il l'était dès 143 (Borghesi, *Œuv.*, V, p. 419).

Cette *Histoire des persécutions* s'arrête sous le règne de Commode,

lorsque l'Église, après le rude assaut qu'elle a supporté sous le règne de Marc-Aurèle et que M. A. raconte en détail, vient d'obtenir « une sorte de suspension d'armes ». L'auteur fait espérer qu'il ménera un jour cette histoire « jusqu'à la victoire définitive de l'Église », c'est-à-dire jusqu'à l'époque de Constantin. Si le prochain ouvrage ressemble à celui-ci, M. Allard aura fourni à la cause du christianisme primitif des armes qui ne seront pas à dédaigner[1].

G. Lacour-Gayet.

---

223. — **A. Miron de l'Espinay.** *François Miron et l'Administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606.* Paris, Plon et Nourrit, libr.-édit.; un vol. in-8 de III et 437 p. 7 fr. 50.

Parmi les prévôts des marchands de Paris dont l'histoire a conservé le nom, l'un des plus célèbres est François Miron; aussi personne ne s'étonnera-t-il de voir consacrée à ce magistrat une étude de l'importance du présent volume.

L'auteur s'est proposé un double but : il a voulu écrire la vie de François Miron; il a voulu étudier en même temps ce qu'avait été pendant l'exercice de Miron, de 1604 à 1606, l'administration municipale de Paris. Il a mieux réussi, reconnaissons-le, dans la deuxième partie de son dessein que dans la première; et la biographie de Miron reste encore à faire. Il est trop peu parlé, en effet, de François Miron dans ce gros in-octavo; et dans maints endroits du livre, le personnage dont il est le moins question est celui dont le nom figure, en titre courant, au haut de chaque page. La matière ne manquait pourtant pas à l'écrivain; il y aurait eu certainement, dans les pièces qui ont passé sous ses yeux, de curieux détails à relever sur le héros, sur ses ancêtres et ses descendants, fameux, les uns et les autres, à divers titres, sur sa femme Marie Brisson et la trop célèbre aventure de cette « épouse indigne » avec le gentilhomme limousin M. de Saint-Georges.

Si la vie et le caractère du personnage restent, à peu de choses près, dans l'ombre, l'importance de ses fonctions, la limite de ses attributions diverses sont mieux établies; et la vue du cadre dédommage un peu de l'absence du portrait. M. M. de l'E. expose bien les rapports du lieutenant civil (qui était à la fois lieutenant civil et prévôt des marchands) avec les corps de métiers et montre tour à tour ce qu'étaient à Paris, au début du XVII[e] siècle, le prévôt des marchands, les échevins, l'administration municipale, le domaine et les finances de la ville, le commerce et l'industrie. Il insiste à propos sur le chapitre des

---

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, nous avons reçu la suite de l'ouvrage de M. Allard : *Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle*, etc. La *Revue critique* en rendra compte prochainement.

bâtiments et des constructions et s'étend comme il convient sur l'édification de l'hôtel de ville, principal titre de Miron à notre souvenir [1].

D'intéressants renseignements sont donnés çà et là sur la censure sous Henri IV (p. 69); sur les expropriations à la même époque (p. 266); sur l'éclairage de la voie publique, consistant surtout, semble-t-il, dans les lanternes que tous parisiens sortant de 9 à 10 heures du soir devaient porter avec eux (p. 67) [2]; sur les diverses entrées de rois ou de princes qui eurent lieu à Paris sous la prévôté de Miron et sur les cadeaux de dragées, de confitures, de vin clairet et de flambeaux de cire blanche qu'y faisait invariablement le corps de ville aux nouveaux arrivants (p. 290 et p. 294).

Après avoir reconnu le réel intérêt que présente l'étude de M. M. de l'E. et rendu justice aux recherches qu'elle dénote, il reste à ajouter qu'elle n'est pas sans offrir quelque prise à la critique.

On y remarque d'abord des citations beaucoup trop longues : elles alourdissent le texte qu'elles tendent à rendre peu intelligible et gagneraient à être, pour la plupart, résumées clairement. Ce sont ensuite de trop nombreux hors d'œuvre : sur la mort d'Henri III (p. 31 et suiv.), le sacre d'Henri IV à Saint-Denis et son entrée à Paris (p. 39 et suiv.), le retour du Parlement à Paris (p. 46 et suiv.), le rétablissement des Jésuites (p. 90 et suiv.), etc., etc.; hors d'œuvre où il n'est question ni de François Miron ni de son administration. Quelques erreurs, quelques lapsus déparent encore ce livre : page 139, note 2, le nom de Melon, l'économiste bien connu du XVIII[e] siècle, est écrit comme celui d'un écrivain de nos jours, M. Malon; page 140, note 2, l'auteur cite une ordonnance de Jean le Bon disant que les chambrières qui servent en « hontillant » les vaches, reçoivent pour salaire vingt sols « avec leur chauffement. » Or *chauffement* ne se comprendrait guère ici et *hontillant* ne se comprend pas du tout : c'est *chaussement* et *houbillant* qu'il faut lire [3]. M. M. de l'E. cite mainte pièce sans indiquer sa provenance, notamment la lettre d'Henri IV, du 2 avril 1606, dont il est question à la p. 291, et parle de telle ou telle institution sans se préoccuper des travaux récents qui la concernent, des quarteniers et des cinquanteniers de Paris, par exemple, sans citer les intéressantes recherches de M. Georges Picot [4]. Il s'appuie enfin trop facilement sur des auteurs suspects, ou des pièces fausses telles que les fameuses lettres d'Henri IV à son prévôt Miron.

On sait que ces lettres furent fabriquées sous Napoléon III et qu'el-

1. Le Pont Neuf fut, on le sait, avant tout l'œuvre de Henri IV.

2. Passé 10 heures, il n'était plus permis de sortir de chez soi que pour affaires urgentes.

3. V. D. Carpentier, *glossaire des mots français* de Du Cange v° *houbiller*, traire une vache.

4. *Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, (Paris 1875, t. I, p. 132-166.) Recherches sur les quartiniers, cinquanteniers et dixainiers de la ville de Paris par M. Georges Picot.

les reprochaient au souverain les grands travaux d'édilité qui bouleversaient alors Paris, repoussaient les ouvriers aux extrémités de la ville, dans des quartiers où l'entente leur serait facile en cas de troubles, et menaçaient de faire augmenter le prix du pain et de la viande. Nous n'avons pas à revenir sur ces lettres après la verte critique qu'elles inspirèrent dans le temps à M. Berger de Xivrey et au lendemain de l'excellent article qu'elles ont récemment motivé [1], à propos d'un compte-rendu du livre que nous analysons ici.

Quelques documents figurent, à titre de pièces justificatives, à la fin de l'ouvrage; nous regrettons qu'ils n'aient pas été mieux choisis.

Quel besoin de nous donner toutes ces harangues funèbres, ces regrets, ces éloges où l'emphase des mots le dispute à la banalité de la pensée? Serons-nous bien renseignés sur Miron quand nous saurons qu'il avait en partage, au dire de ses panégyristes, « la valeur, la prudence et « la bonté de Périclès, l'équité d'Aristides, la constance de Phocion et « le courage de César » ou que son trépas, son départ d'ici-bas, ne peut se comparer qu'au « départ de ceste belle Vierge, qui faschée des ini- « quitez de la terre se retira dans le ciel, choisissant sa demeure entre « les signes du Lyon et de la Balance »!

Quant à ceux de ces documents qui étaient inédits, l'auteur les a généralement publiés avec soin. Nous avons pourtant, en collationnant quelques-unes de ces pièces sur l'original, constaté certains lapsus. Ici, par exemple, il y a « *l'esgorgement* et curement d'esgoutz » (p. 371, avant-dernière ligne) au lieu de « *desgorgement* et curement d'esgoutz » qui vaut mieux, d'ailleurs. C'est ici un mot changé : au lieu de « veoir » que porte l'original, il y a « rendre visite » (p. 378, l. 19); mais l'auteur nous dira peut-être que le sens est le même? Ce sont encore des mots omis, comme à la page 378, ligne 27, où il convient de lire, au lieu de « conseillers de Rosny, de Chasteauneuf », « *chancellier* « de Rosny, *de Messe*, *de Saulx*, de Chasteauneuf. »

Mais nous nous montrons peut-être trop sévère en reprochant ces petites taches à l'auteur : « Je ne suis, nous disait-il au début du livre, « ni écrivain, ni érudit, mais je raconte de bonne foi ce que je suis « mieux autorisé que beaucoup d'autres à connaître et à dire de Fran- « çois Miron » (avant-propos, p. II). Admettons, puisqu'il le veut, qu'il ne soit pas un érudit. Allons même, puisqu'il l'exige, jusqu'à ne pas vouloir voir en lui un écrivain, quoique son style ne soit certainement pas banal et contienne même, parfois, quelques traits trop brillants [2].

---

1. V. dans le *Bulletin Critique* du 15 août 1885 l'article de M. A. Baudrillart.

2. Les politiques de la Ligue sont, avec notre auteur, de « pauvres voyants des « temps obscurs, tristes médecins des maux désespérés » (p. 13); Miron est « plus droit et plus adroit » (p. 27); grâce à lui, « l'eau flue bientôt aux Halles » (p. 261). Citerons-nous encore ces tirades sur les Jésuites « forts de l'incomparable force »... que procure « le dégagement de tous liens pour s'enchaîner librement à Dieu » (p. 90) ou sur les heureux serviteurs du pays « qui pourvus d'honneurs, n'ont pas « perdu l'honneur, qui riches d'argent, n'ont pas appauvri leur considération »

Mais nous ne pouvons réellement partager l'avis de notre auteur lorsqu'il se dit et se croit, « mieux autorisé que beaucoup d'autres, » à parler de François Miron. C'est une erreur singulière, en effet, d'estimer que les liens du sang soient un titre pour raconter la vie d'un personnage quelconque. Ils constituent plutôt un empêchement à le bien faire, un pareil récit étant voué d'avance au soupçon de partialité ou de prévention [1]. Sous la plume de M. Miron de l'Espinay, l'ouvrage intitulé « François Miron et l'Administration municipale de Paris « sous Henri IV » tourne partout au Panégyrique. Sous une autre main, il se serait facilement rattaché, sans doute, à la calme et impartiale Histoire. Nous regrettons que l'auteur ne se soit pas défié davantage des périls au milieu desquels il avait à marcher.

P. B.

---

224. — **Des don Diego de Aedo y Gallart Schilderung der Schlacht von Nördlingen,** aus dessen Viaje del Infante Cardenal don Fernando de Austria übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Franz Weinitz mit einem Anhang und einer Karte. Strassburg, Trübner, 1884. In-8, v et 105 p.

Très intéressante et consciencieuse publication, qui renferme tout ce qu'il est possible de trouver dans les documents imprimés ou inédits sur cette bataille de Nördlingen ou, comme nous disons, de Nordlingue, (5 et 6 septembre 1634) où les Impériaux battirent les Suédois et firent Horn prisonnier : 1° la traduction allemande du 13e chapitre du Voyage du cardinal Infant *(Viaje del Infante Cardenal don Fernando da Austria)* par don Diego de Aedo y Gallart ; le 13e chapitre de ce *Viaje* — traduit en français par Chifflet (1635) — est consacré à la description de la bataille; 2° deux pages de M. Weinitz qui fait à son tour, à grands traits, le tableau de cette affaire mémorable (p. 35-36); 3° des lettres du roi Ferdinand III à l'empereur Ferdinand II et à l'électeur de Mayence, de Walmerode et de Fischer à Schlick, une relation inédite due à un conseiller bavarois, la relation de Horn; 4° le texte espagnol (p. 37-28) du récit de don Diego (p. 79-103) ; 5° une carte de Nördlingen et des environs tirée de l'atlas du bureau topographique de l'état-

(Avant-propos, p. III), etc. ? — Nous avons à reprocher aussi à M. M. de l'E. plus d'une allusion déplacée. Qu'ont à faire l'enterrement de M. Hérold, en 1881 (p. 313), « l'œuvre admirable des cercles catholiques d'ouvriers » (p. 114, note 2), la bulle encyclique du 29 juin 1881 sur l'origine du pouvoir (p. 43, note), le « dogme infaillible du libre-échange » (p. 197, note 3), etc., dans une étude sur François Miron et sur l'administration de Paris sous Henri IV !

1. Tout le monde a lu la récente et très attachante biographie du marquis de Clermont-Tonnerre *(Un ministre de la Restauration*, par Camille Rousset, vrai modèle de portrait historique. Qui ne se rend compte de la diminution que subirait le personnage, si sa vie eut été signée par le présent duc de Clermont-Tonnerre, ses mérites et ses vertus racontés par la main pieuse d'un fils ? Qui n'eut taxé d'exagération ce qui n'eût pourtant été, au fond, que la vérité ?

major général bavarois. Cette simple énumération suffit pour faire apprécier le mérite de cet ouvrage où M. Weinitz a mis tous ses soins et déployé beaucoup de savoir; son travail complète sur presque tous les points les études de Fuchs (1868) et de Fraas (1869) sur le même sujet

C.

---

225. — **Deutsche National-Litteratur, historisch kritische Ausgaben,** unter Mitwirkung von Arnold, Balke, Bartsch, Bechstein, Behaghel, Birlinger, Blümner, Bobertag, Boxberger, Creizenach, Crüger, Düntzer, Frey, Fulda, Geiger, Hamel, Henrici, Koch, Lambel, Liliencron, Milchsack, Minor, Muncker, Nerrlich, Oesterley, Palm, Piper, Sauer, Schrœer, Steiner, Stern, Vetter, Wendeler, Zolling, herausgegeben von Joseph Kürschner. Stuttgart et Berlin, librairie Spemann. Prix du volume broché : 2 mark 50; du volume relié : 3 mark 50.

Nous avons annoncé déjà (*Revue critique*, n° 45, art. 200) quelques volumes, renfermant plusieurs œuvres de Gœthe, et appartenant à la collection Spemann. Cette collection, dirigée par M. Kürschner, a pour titre « Littérature nationale allemande, édition historique et critique », et ce seul titre indique son but. Elle doit renfermer toutes les œuvres remarquables de la littérature allemande depuis ses origines jusqu'à nos jours ; elle est destinée au grand public, mais l'éditeur et le directeur ont eu soin de confier la publication des volumes aux érudits les plus compétents, et la collection mérite vraiment le nom dont on use et abuse en ce moment, de scientifique (*wissenschaftlich)* par la révision scrupuleuse des textes, par les introductions qui accompagnent chaque tome, par l'abondance et la variété du commentaire, par de bonnes tables des matières et d'utiles index. Ajoutez que les volumes — reliés, il est vrai, car ils se cassent aisément, s'ils ne sont que brochés, — charment le regard par la beauté du papier et de l'impression, et qu'ils sont d'un prix peu élevé.

On nous permettra de faire connaître dans un article d'ensemble les premiers volumes de cette collection; s'il fallait les analyser en détail l'un après l'autre, les cinquante-deux numéros que la *Revue critique* publie annuellement, ne suffiraient pas; il faut donc se borner et, en faisant çà et là quelques observations, se contenter d'une rapide énumération. Nous suivrons à peu près, dans cette brève appréciation, l'ordre chronologique.

C'est d'abord le poème de *Kudrun*, publié par M. Bartsch dans le texte moyen-haut-allemand, avec une courte introduction et un glossaire [1].

Le 11e volume, sous le titre de *Narrenbuch*, renferme quelques-unes des œuvres de la littérature comique populaire de la fin du moyen âge

1. 6e volume de la collection.

allemand, *der Pfarrer vom Kalenberg, Peter Leu, Neithart Fuchs, Salomon und Markolf, Bruder Rausch;* il est publié par M. Bobertag.

M. Bobertag publie pareillement un choix de l'œuvre la plus célèbre d'Abraham a Santa Clara, *Judas der Ertz-Schelm* [1] et montre dans son introduction, tirée en grande partie des deux excellentes études de Karajan et de W. Scherer, que ce Hanswurst de la chaire vaut mieux que sa renommée; que, malgré ses pointes, et ses jeux de mots, et les entorses qu'il donne à la langue, il mérite d'être regardé, avec Grimmelshausen, comme l'écrivain le plus lisible et le plus intéressant de la seconde moitié du XVIIe siècle. Malheureusement, le commentaire n'est pas assez abondant; il eût fallu se servir plus souvent du dictionnaire de Schmeller, et certaines explications sont évidemment erronées, comme celle de la p. 31, « *anstatt eines Matthiesen einen Mattho heirathe* »; M. Bobertag écrit en note que *mattho* vient de l'espagnol *matar;* il fallait dire que c'est ici l'italien *matto* qui signifie fou (cp. p. 186, *pazza).* P. 36, c'est se tirer aisément d'affaire que de dire que la liste des femmes célèbres, dressée par Abraham, est « tellement inexacte et défectueuse qu'on ne peut déterminer les noms les moins connus »; en tout cas, *Marguarita bei den Dähnen* est évidemment la Marguerite de l'Union de Calmar et *Joanna bei den Lotharingiern,* Jeanne d'Arc, « la bonne Lorraine ». P. 52, *auff Speyer einladet* signifie, en effet, faire vomir, mais il fallait remarquer le jeu de mots : « inviter à Spire » où siégeait la chambre impériale. P. 66, *das Maul machen* doit vouloir dire ici, non pas « nach dem Maule reden », mais faire la grimace. P. 74, *Sch.* est, non pas un signe de mépris, mais l'abréviation de *Schelm* (cp. le mot suivant « Titul »). P. 79, *bürckene* doit se rapporter à « Birke », front pâle comme le bouleau. P. 290, *er hagt,* au lieu de « er hackt », le mot ne signifierait-il pas « er behagt », il plaît, il cherche à plaire ? P. 297, « « *Trapezuntischen Discurs* », le sens, dit l'éditeur, est « sehr lange Reden »; il y a peut-être là un de ces jeux de mots familiers au Père Abraham, et *trapezuntisch* se rattache dans sa pensée à *trapen* (traben); cp. *hochtrabende Reden*, comme on dirait aujourd'hui. P. 331, *girren ;* puisqu'il s'agit du vin et que le mot est précédé de *arbeiten,* il doit avoir le sens de « fermenter » et se rapprocher de *geren,* aujourd'hui *gähren,* à moins qu'il ne signifie « siffler », mais en tout cas, on ne peut le traduire par « unruhig werden ».

Le *Simplicius Simplicissimus* de Grimmelshausen, publié, comme les tomes précédents, par M. Félix Bobertag, comprend deux volumes. Une introduction intéressante est consacrée au roman allemand avant Grimmelshausen, à la jeunesse de l'auteur, à ses différents écrits, aux différentes éditions du *Simplicissimus.* Un troisième volume comprend les écrits simpliciens *(Simplicianische Schriften)* ou œuvres de Grimmelshausen, parues après le « Simplicissimus » : 1° *Trutz-Simplex oder der Landstörtzerin Courasche;* 2° une partie du *Springinsfeld ;* 3° la

1. 40e volume de la collection.

première partie du *Vogelnest;* 4° le *Rathstübel Plutonis* qui est réimprimé pour la première fois; 5° un extrait du *Ratio status* (discours du favori Sabud); 6° quelques chapitres du *Schelmuffsky* [1].

C'est encore M. Bobertag qui publie dans la collection Spemann les visions ou *Gesichte* de Philander de Sittewald, par Moscherosch [2]. Nous relevons dans le commentaire les détails suivants: P. 25, *tugentlichen* ne peut signifier « heimlich »; il faut le traduire par un mot comme « wacker, tüchtig, ordentlich, waidlich »; cp. *tûgen* et le sens que lui donne l'annotateur, p. 162. P. 33, *à ville Juiffe*, c'est aujourd'hui Villejuif. P. 71, lire Ponts-de-Cé au lieu de *Pont de Ce*. P. 89, Les endroits cités par Moscherosch ne sont pas seulement près de Paris et de Strasbourg; cp. *Plainpalais* (Genève), le *Saussy* ou le Saulcy (Metz). P. 113, *donnez dessus* ne signifie pas « Gewehr auf »; donner a ici le sens de stossen (auf...), herfallen (über...), losgehen [3]. P. 120, « *estreillé* », tout en mettant en note « durchgeprügelt », il fallait rappeler le verbe *striegeln* qui vient de la même racine que « étriller ».

M. le baron Rochus de Liliencron réimprime pour la première fois l'œuvre d'Ægidius Albertinus, *Lucifers Königreich und Seelengejaidt* [4]. On sait qu'Albertinus, secrétaire du duc Maximilien de Bavière, est un précurseur du *Simplicissimus*, qu'il traduisit la plupart des œuvres de Guerava, qu'il fut polygraphe à la façon de Fischart et de Spangenberg, mais avec plus de pédantisme et de sombre humeur; Gervinus croit respirer, en le lisant, l'air des cachots espagnols. M. de Liliencron donne dans son introduction une bibliographie complète des œuvres d'Albertinus et montre avec beaucoup de raison que le *Lucifers Seelengejaidt*, outre l'intérêt historique qu'il offre aujourd'hui, est l'œuvre d'un fougueux partisan de la Contre-réformation, qu'Albertinus regarde par exemple la femme comme le principal instrument du diable sur la terre, qu'il envisage le mariage comme un mal nécessaire, qu'il écrit, non pas l'allemand de Luther, mais l'*Oberdeutsch* et qu'en se donnant pour un vrai Bavarois, il se sert toutefois d'une langue, non pas grossière et rude, comme on l'a cru, mais presque toujours conséquente avec elle-même et revêtant à dessein une autre forme que celle du protestantisme.

Hans Sachs est publié par M. Arnold en deux volumes, dont le premier renferme, outre une longue et importante préface sur le poète de Nuremberg et la chronologie de ses œuvres, la *Disputation zwischen einem Chorherren und Schuhmacher*, les *strophische Gedichte* et les *einfache Spriche*; le second, un choix des *Dramatische Spriche* ou

1. 33e, 34e, 35e volumes de la collection.
2. 32e volume de la collection.
3. Moscherosch énumère ici les jurons qu'on profère à la guerre: *bougre, foutre;* ce dernier mot est ainsi commenté « foutre, *foudre*. »!
4. 26e volume de la collection.

drames, sagement fait (d'après les textes de Keller et de Goetze), et accompagné de notes fort utiles [1].

Un volume spécial, le 30e de la collection, est consacré par M. H. Oesterley à Simon Dach, à ses amis et à Jean Röling. Il renferme les poésies, non seulement de Dach et de Röling, mais de Robertin, d'Albert, de Kaldenbach et d'Adersbach, de ceux qui formaient le cercle de Königsberg, mais que Dach a tous dépassés et par le talent et par la fécondité de sa production.

M. H. Palm reproduit le texte de plusieurs œuvres dramatiques d'André Gryphius, les tragédies de *Leo Armenius* et de *Cardenio und Celinde*, la comédie de *Peter Squenz*, l'*Horribilicribrifax* et la *geliebte Dornrose;* on remarquera dans cette édition, outre la préface sur la vie et l'œuvre du poète, les introductions qui précèdent chaque pièce [2].

On trouve dans le 37e volume de la collection le texte de cette *Asiatische Banise* d'Henri Anselme de Zigler, roman héroï-galant du XVIIe siècle qui charma si longtemps le public allemand et dont le principal personnage, le tyran Chaumigrem, paraît sur le théâtre de marionnettes de Wilhelm Meister. Ce roman est réimprimé par les soins de M. Bobertag qui a joint au volume quelques morceaux tirés d'autres romans de la même époque, de la *Durchleuchtige Syrerinn Aramena* du duc Antoine Ulrich de Brunswick, de l'*Arminius und Thusnelda* de Lohenstein, du *Satyrischer Roman* de Kunold, de l' « Ile de Felsenburg. »

Deux volumes, le 38e et le 39e, dûs à M. L. Fulda, ont pour titre « les adversaires de la seconde école silésienne ». En réalité, ces adversaires *(Gegner)* ne forment ni une école ni un groupe distinct; ils n'ont pas reconnu les défauts de leurs devanciers et n'ont pas cherché soit à les éviter, soit à les combattre systématiquement; mais leurs œuvres contrastent avec celles des Lohenstein et des Hofmannswaldau, et l'un d'eux, Günther, est un poète dans le vrai sens du mot, plein de naturel, passionné, chantant ses amours et ses repentirs dans une langue forte et souple. M. Fulda nous donne dans le 38e volume les poésies de ce genial Günther auquel Gœthe a rendu dans *Poésie et vérité* un tardif, mais éclatant hommage. Il les dispose, d'après les recherches de Kalbeck et de Litzmann, dans l'ordre chronologique. Le 39e renferme, un peu pêle-mêle, en près de six cents pages, des œuvres de Weise, de Brockes, de Canitz, de Neukirch, de Wernike. Une pièce de Weise, *die böse Catharina*, paraît ici pour la première fois, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Zittau. Les morceaux tirés de l'*Irdisches Vergnügen* de Brockes sont choisis avec goût, et M. F. les a divisés habilement en deux livres, dont le premier renferme les poésies les plus dignes d'être lues, tandis que le second montre et fait suivre comme pas à pas la décadence du talent de Brockes qui devint peu à peu sec et absolument

1. 20e et 21e volumes de la collection.
2. 29e volume de la collection.

insipide. Les introductions de M. Fulda sont des plus intéressantes et des plus complètes; on ne peut que donner de grands éloges à ses études sur Günther, sur Weise, sur Brockes. Un mot nous a choqué dans le travail sur Günther, « *hochbeanlagteste* », qu'il faut laisser aux journalistes[1].

Le 42e volume, publié par M. J. Crüger et intitulé « Gottsched et Bodmer et Breitinger », contient, outre une longue et curieuse introduction de cent pages serrées sur la fameuse querelle des Suisses et des Saxons, quatre morceaux des *Discourse der Mahlern*, le *sterbender Cato* de Gottsched, l'indigne parodie de Bodmer, un chapitre de la *Kritische Dichtkunst* de Breitinger (du merveilleux et du vraisemblable), la *Rache der Schwester* de Bodmer, premier remaniement des *Nibelungen* en nouvel haut allemand, la traduction du cinquième chant de l'*Odyssée* par le même Bodmer, enfin une comédie de Mme Louise Aldegonde Victorine Gottsched, le *Testament*, la meilleure de ses œuvres et qui annonce de loin, de bien loin, la *Minna de Barnhelm* de Lessing.

M. A. Frey publie dans le 41e volume (en deux parties) un choix : 1° de Gessner; 2° de Haller et de Salis. Le volume consacré à Gessner renferme, comme d'autres volumes de la collection, une introduction et un *Register* où l'on trouve les principales expressions de la langue si lâche et si molle de l'auteur de *la mort d'Abel*. L'autre volume associe assez singulièrement deux poètes qui n'ont guère d'autre trait commun que d'être Suisses. Il eût fallu plutôt donner à Haller tout un volume et mettre ensemble Salis et Matthisson. M. Frey a reproduit les principaux poèmes de Haller et le premier livre d'*Usong;* son introduction est excellente et devait l'être, car le seul bon travail que nous possédons sur Haller, outre la belle étude de Louis Hirzel, est précisément le livre de M. Frey, paru en 1879 « *Albrecht von Haller und seine Bedeutung für die deutsche Literatur* ». Signalons aussi l'importante introduction qui précède le choix des poésies de Salis. Mais faut-il croire, avec M. Frey, que Salis n'ait pas imité ni même connu les vers de Hölty? (p. 208). Je suis persuadé au contraire que l'officier suisse a lu les touchants poèmes du barde de la Leine, et qu'il s'en est inspiré. Voici des exemples que M. Frey ne pourra récuser (je cite Salis d'après son édition et Hölty d'après l'édition de Halm). P. 325, Salis, « Lied », v. 17-18 *der mildeste von unsers Schicksals Boten ...leitet uns;* Hölty, « der Tod », v. 1-3, *Friedensbote, wann führst du mich; id.* Salis, v. 4, « *und immer trümmervoller wird der Strand* » ; Hölty, v. 15-16, « *wo Trümmer, thürmende Trümmer das Ufer decken* ». — P. 309, Salis, v. 7-8... *des Dorfes Kinder hüpfen achtlos auf der Mütter Grab;* Hölty, p. 51, v. 65-66, *o die guten Kinder! sie durchhüpften oft den Garten;* — Salis, *id.*, v. 50, *der Verwesung Spur;* Hölty, p. 53,

1. Pourquoi ne pas dire *hochbegabteste*?

v. 25-26, *im Arme der Verwesung;* — Salis, *id.*, v. 57-58, *auf den Gräbern unsrer Väter spriesst des Erdrauchs Purpurstrauss*; Hölty, p. 63, v. 29-30, *grün' indessen, Strauch der Rosenblume, deinen Purpur um sein Grab zu streun;* — Salis, p. 311, v. 1, *Pfleglingin*, comp. dans Hölty les mots comme *Lieblingin;* — Salis, *id.*, v. 4, *erzogen auf der Flur;* Hölty, *wenn ich mir ein Mädchen wähle, ich such' es auf der Schäferflur;* — Salis, *id.*, v. 15, *zum Sitze wählt sie pralle Weïzengarben;* Hölty, p. 60, v. 39, *sass mit ihm auf einer Waizengarbe;* — Salis, *id.*, v. 45, *bräutlich hold;* Hölty, p. 139, v. 2, *hold und bräutlich;* — Salis, p. 307, v. 59, *am Kelch der Phantasieen;* Hölty, p. 117, v. 1, *dein Kelch,... Phantasie*; — dans le poème intitulé « die Kinderzeit », Salis emprunte évidemment quelques traits à la pièce de Hölty « Minnehuldigung »; Salis, p. 276, v. 10, *ihr blondes Haar, ...vom Wiesenplan, wohin wir Knaben kamen zum Mädchenkreis;* Hölty, p. 153, v. 10 (freute mich), *ihres blonden Lockenhaars ..., gieng ein Mädchen auf dem Plan.* Non-seulement les expressions (cp. *Kühlung rauschen),* mais les sujets traités par Salis rappellent à tout instant la muse de Hölty; il chante, comme le poète de Göttingue, l'enfance et ses plaisirs innocents, le chant du rossignol, la lune, les charmes de la campagne et de la solitude; comme lui, il montre les moissonneuses revenant des champs, la faux sur l'épaule et des fleurs au chapeau; comme lui, il fait l'éloge des *Landmädchen,* etc.; mais ce n'est pas le lieu d'insister ici sur ces imitations dont il serait aisé de multiplier le nombre; il suffit de les avoir — pour la première fois, croyons-nous, — signalées à l'attention.

Une des meilleures contributions à cette belle et vaste collection Spemann est l'édition de Klopstock donnée par M. Richard Hamel. Elle comprend trois volumes. Le premier renferme une introduction de près de deux cents pages, mais excellente malgré sa longueur; c'est une biographie complète de Klopstock et une appréciation presque toujours impartiale de ses œuvres; s'il y a quelque exagération dans la comparaison que M. H. institue entre Gœthe et Klopstock, si l'on sourit en lisant (p. cxxviii) que « Klopstock est le roc solitaire, autour duquel Gœthe, cette mer du monde, vient déferler et s'étendre », on ne peut que louer le savoir immense que déploie l'éditeur dans cette préface, et tout ce qu'il dit de l'existence de Klopstock, de son génie, de son caractère, de sa *Frauenbedürftigkeit,* de la composition, des mérites et des défauts de la *Messiade*, etc., est fort remarquable. Le texte des sept premiers chants de l'épopée religieuse de Klopstock accompagne, dans le premier volume, l'étude de M. Hamel; pour les chants I, II et III, l'éditeur donne en regard l'un de l'autre les deux textes de 1799 et de 1748. Le deuxième volume renferme le reste de l'épopée ainsi qu'une table des matières qui sera fort utile. Tous les chants de la *Messiade* sont accompagnés d'un commentaire disposé au bas des pages et rempli d'informations soit sur les passages correspondants de la

Bible soit sur la langue du poète. On trouve dans le troisième volume un choix des *odes*, des *hymnes*, des *épigrammes*, annoté avec le même soin et la même conscience; mais il est fort regrettable qu'on ait laissé de côté des odes remarquables comme *Aganippe et Phiala*, *die Rosstrappe*, *der jetzige Krieg*, etc., et il faudra toujours revenir aux éditions précédentes. Un quatrième volume, également publié par M. Hamel sous le titre *Hermanns Schlacht und das Bardenwesen des XVIII. Jahrhunderts*, contient le texte de la « Bataille d'Hermann », des poésies du jésuite Denis (le barde Sined), l'*Ugolino* de Gerstenberg, quelques-uns de ses poèmes, sa cantate d'*Ariane à Naxos*, *le Skalde* ainsi que le *Rhingulphs Gesang* de Kretschmann. Ce quatrième volume est terminé par un index des mots les plus intéressants qui appartiennent au vocabulaire de Klospstock et des bardes. Faut-il ajouter que les introductions qu'on y lit sur le chauvinisme germanique du chantre d'Hermann, sur sa *République des lettres*, sur la vie de Denis, sur le rôle que joua Gerstenberg dans le mouvement littéraire de l'époque, sont aussi sérieusement composées que celles des volumes précédents [1] ?

Un volume spécial, le 73e, est consacré aux « fabulistes, satiriques, et philosophes populaires du XVIIIe siècle ». M. J. Minor y donne des fables de Lichtwer et de Pfeffel, des épigrammes du caustique Kästner, des épitres de Göckingk et des passages de ses « chants de deux amants », le *Phédon* de Mendelssohn et de nombreux extraits de la *Solitude* (« ueber die Einsamkeit ») de Zimmermann. Mais ce volume est surtout précieux par les études que M. Minor a composées sur chacun de ces cinq écrivains; nous signalons particulièrement les notices sur Lichtwer, Göckingk et Kästner.

C'est encore M. J. Minor qui publie dans le 72e volume de la collection, sous le titre « les amis de jeunesse de Lessing » *(Lessing Jugendfreunde)*, *le Richard III* de Weisse et *die verwandelten Weiber oder der Teufel ist los* du même auteur, *Olint und Sophronia* de Cronegk, ainsi que la suite de la pièce composée par Roschmann, le *Brutus* de Brawe, et deux œuvres de Nicolai, sa dissertation sur la tragédie et sa parodie de Werther *(Freuden Werthers des Mannes)*. On accueillera avec une vive reconnaissance le texte, aujourd'hui peu accessible, de la plupart des œuvres publiées dans ce volume et on lira avec autant d'intérêt que de profit les notices de M. Minor sur Weisse, sur Cronegk et Brawe, sur Nicolai. L'étude consacrée à ce dernier personnage qui joua dans le mouvement littéraire du XVIIIe siècle un rôle si important, est le premier travail d'ensemble consacré à sa vie et à ses œuvres; on y trouve d'utiles résumés et de copieux passages des écrits de Nicolai; les remarques que fit Lessing sur la dissertation *vom Trauerspiele* n'ont pas été oubliées et annoncent la « Dramaturgie de Hambourg. »

Lessing, dont l'infatigable M. Boxberger entreprend la publication, comprend jusqu'à présent six volumes : 1° les poésies, les fables et les

1. 46e, 47e et 48e volumes.

drames de jeunesse, *Le jeune savant* et *Les juifs*; 2° les chefs-d'œuvre dramatiques; *der Freigeist, der Misogyn, Miss Sara Sampson* et *Minna von Barnhelm;* 3° *Nathan der Weise*, *Damon*, *die alte Jungfer;* 4° le « dramatischer Nachlass » ou les projets de drames laissés par l'auteur, les fragments de traductions, les remaniements de pièces antérieures (volume des plus importants); 5° les comptes-rendus et articles publiés dans les *Kritische Nachrichten* et la *Berlinische Zeitung;* 6° *Das Neueste aus dem Reich des Witzes*, les *Beiträge zur Historie und Aufnahme des Theaters* (dissertation sur Plaute, traduction des *Captifs*, critique de la pièce [1]).

Wieland a pour éditeur M. Pröhle qui donne dans le 53e volume de la collection le texte de l' « Histoire des Abdéritains » *(Geschichte der Abderiten)* et dans le 52e, l'*Oberon* ainsi que divers récits et légendes en vers, *Geron der Adelige* [2], *das Wintermärchen*, *das Sommermärchen oder des Maultiers Zaum*, *Hann und Gulpenpeh*, *Pervonte, die Wasserkufe*, *der Vogelsang, Gandalin* et *Schach Lolo*. Le commentaire de l'*Obéron* est très bref et devait l'être, vu la grosseur du volume qui contient 538 pages; mais suffisait-il de mettre en note que *Schimpf* (I, v. 206) signifie *Spiel?* Ne fallait-il pas dire que *Acqs* (II, v. 686) est aujourd'hui Dax; que *ventre gris* (II, 743) que M. Pröhle traduit simplement par *potztausend*, rappelle le juron favori de Henri IV?

La période d'orage *(Stürmer und Dränger)* est représentée par trois volumes, le 78e, le 80e et le 81e de la collection. Ce dernier renferme *Golo und Genoveva*, la *Situation aus Fausts Leben*, le *Faun*, la *Schafschur*, le « château de Heidelberg » et quelques poésies du peintre Müller ainsi qu'un certain nombre de pièces de vers de Schubart. Le 80e contient le *Hofmeister, die Soldaten* et le *Pandaemonium germanicum*, le *Tantalus*, le *Waldbruder* et des poésies de Lenz ainsi que la *Kindermörderin* et le *Prometheus, Deucalion und seine Recensenten* de Henri Léopold Wagner. On trouve dans le 79e volume deux pièces de Klinger, *die Zwillinge* et *Sturm und Drang*, son roman *Fausts Leben Thaten und Höllenfahrt* et le *Julius von Tarent* de Leisewitz. Ces trois volumes ont été publiés par M. A. Sauer, dont l'on connaît la compétence spéciale sur cette partie de la littérature allemande; aussi est-il inutile d'ajouter que ses introductions sur le peintre Müller, Schubart, Lenz, M. L. Wagner, Klinger et Leisewitz, sont dignes de tous les éloges. On regrettera qu'il n'ait pu reproduire les « Remarques sur le théâtre » de Lenz, des extraits de la *Deutsche Chronik* ou de l'autobiographie de Schubart ou encore la *Geschichte eines Deutschen* de Klinger; mais il fallait se borner et ne donner que le dessus du panier; en tout cas, l'introduction du volume consacré à Klinger et à

1. 58e, 59e, 60e et 61e volumes.

2. P. 265, v. 1053, faut-il entendre « *sich enthielt* » dans le sens de « sich aufhielt », comme le veut l'éditeur? Wieland veut dire que le chevalier — non pas séjournait — mais se renfermait dans la solitude.

Leisewitz est le meilleur tableau d'ensemble qu'on ait encore sur la période d'orage, et le jeune écrivain a marqué plus nettement et plus complètement que ses devanciers le but, les moyens, les tendances de cette grande révolution littéraire.

M. Sauer publie également, en deux volumes (n° 78) les poésies de Bürger. L'introduction qui précède le premier tome, est d'un grand prix et peut être regardée comme la meilleure notice qui ait encore paru sur l'auteur de la *Lenore;* l'auteur a consulté non-seulement les biographies d'Althof et de Döring, mais les travaux de Daniel et de Gödeke et il a tiré le meilleur parti de la correspondance publiée en quatre volumes par Strodtmann (1874). Il n'a pu faire, à cause du manque d'espace, de nombreuses remarques sur le style et la langue du poète. Mais il s'est surtout efforcé, en s'aidant du dictionnaire de Grimm et du lexique de Schambach, de mettre en relief dans son commentaire les mots bas-allemands que Bürger employait volontiers et qu'il nommait si bien *rauh, nervig und knollig.*

Les œuvres de Schiller sont publiées par M. Boxberger. Deux volumes ont déjà paru, le 120e et le 128e de la collection. Le premier renferme les *Brigands* et *Fiesco;* le second *Cabale et amour* et *don Carlos.* Boxberger a joint au texte de la première édition le texte des remaniements scéniques, des *Bühnen-bearbeitungen* ou *Theater-Ausgaben.* On remarquera surtout le commentaire des *Brigands* où se trouvent l'explication de nombreux mots souabes, des rapprochements avec le *Siegwart* de Miller, les pièces de Shakespeare, la Bible, etc. Les introductions sont fort intéressantes, particulièrement celle des *Brigands* et celle de *don Carlos* où M. Boxberger a reproduit la traduction allemande, parue en 1784, du *don Carlos* de Saint-Réal; ajoutons qu'il donne encore le premier texte du *don Carlos* publié dans la *Thalia.*

La publication des œuvres de Jean Paul a été naturellement confiée à M. Paul Nerrlich. Le premier volume, le seul qui ait encore paru [1] contient, outre une étude complète sur l'écrivain, les petits écrits, *Kleine Schriften,* relatifs à la philosophie et à la religion, entre autres l'essai « sur la sottise » et la « comparaison de l'athéisme et du fanatisme » et les *satires et idylles,* au nombre de six, parmi lesquelles le voyage du recteur Florian Fälbel au Fichtelberg et la vie du petit maître d'école Marie Wuz à Auenthal.

Nous entrons dans le XIXe siècle. Le 150e volume de la collection renferme les récits et œuvres mêlées *(Erzählungen, vermischte Schriften)* de Henri de Kleist. Il est publié par M. Theophile Zolling. On y trouve les récits suivants : *die Marquise von O...; Michael Kohlhaas; die Verlobung in Sanct Domingo; die heilige Cäcilie; der Findling; der Zweikampf,* ainsi qu'un recueil d'articles et d'études de H. de Kleist relatifs à la philosophie, à l'art, à la politique, etc. On remarquera dans cette dernière partie du volume l'essai sur « l'art de trouver le chemin

1. 130e volume de la collection.

du bonheur » qui est en grande partie inédit, les articles destinés par Kleist à la *Germania* et surtout la lettre de cet officier de la région rhénane qui veut, quoiqu'il combatte contre les Allemands, être cependant bon patriote ; celle d'une demoiselle de la Marche qui épouse un officier français, un Ventidius ; celle du bourgmestre d'une forteresse à un employé subalterne.

Le 151ᵉ volume, dont l'éditeur est M. J. Minor, s'occupe du *Schicksalsdrama* et renferme les pièces les plus importantes de Zacharias Werner, *Martin Luther* et ce *Vingt-quatre février* qui, selon le mot de Mme de Staël, transporte la destinée funeste de la famille des Atrides chez des hommes du peuple, mais où l'on doit admirer moins le sujet du drame que la couleur poétique et la gradation des motifs tirés des passions ; de Müllner, *le Vingt neuf février* et *la Faute ;* de Houwald, *le Phare* (« der Leuchtthurm »). Les introductions sont telles qu'on pouvait les attendre de M. Minor, aussi instructives qu'attachantes, sobres, mais remplies de détails curieux et de vues ingénieuses ; un vocabulaire, placé à la fin du volume, en rehausse la valeur.

C'est encore M. Minor qui réimprime dans le 144ᵉ volume de la collection un choix des œuvres de Tieck. Ce volume contient trois écrits du romantique ; *der gestiefelte Kater, Liebesgeschichte der schönen Magelone, Leben und Tod der heiligen Genoveva.* Il est précédé d'une étude sur ce « maître du coloris pittoresque et de l'accent musical, dont l'imagination était plus décorative que créatrice et qui avait, sinon la profondeur, du moins une finesse d'esprit inépuisable. »

Deux volumes (nº 142), sont consacrés à Hebel. Ils ont été publiés par M. O. Behaghel. Le premier renferme une longue et très belle notice sur Hebel, une bibliographie soignée et complète de ses œuvres, et le texte des *Poésies alemanniques* accompagné d'un glossaire [1] ; le second, le *Schatzkästlein des rheinischen Hausfreundes.* C'est un des meilleurs tomes de la collection.

Citons enfin l'amusante *Jobsiade* de Kortum, que M. Bobertag publie dans le 140ᵉ volume de la collection Spemann. Ce poème burlesque qui décrit avec vérité la vie des *Spiessbürger* et des « philistins » d'autrefois, des savants et des pédantesques théologiens de la vieille Allemagne, a été reproduit avec toutes ses gravures originales. M. Bobertag donne en tête du poème quelques extraits des imitateurs et successeurs de Kortum, de Ratschky *(Melchior Striegel),* de Prätzel *(Feldherrnränke),* de Sander *(Hans Sachs).*

On voit que la collection Spemann mérite de nombreux lecteurs et qu'elle ne doit manquer dans aucune de nos grandes bibliothèques. Elle vaut surtout, à notre avis, par ses introductions. Le directeur, M. Kürschner, a su choisir ses collaborateurs. Il y a dans les études

1. Et d'une petite carte très nette « der Schauplatz von Hebels Gedichten und Geschichten. »

qui précèdent les volumes parus jusqu'ici, beaucoup de choses intéressantes et neuves. Les chapitres qui traitent de la bibliographie, sont exacts et complets. Les commentaires sont inégaux, tantôt bons, tantôt passables; mais ils rendront tous ou presque tous d'importants services. On regrettera que l'éditeur procède trop souvent par extraits; mais on ne doit pas oublier qu'il fait connaître des textes devenus rares et parfois inédits. Enfin l'exécution est admirablement soignée; des portraits, des fac-similes, les titres et les illustrations des éditions originales accompagnent chaque volume; à tous égards, la collection Spemann est digne des louanges que la presse allemande lui a décernées, dès son apparition, et nous la recommandons de tout cœur à tous les amis de la littérature allemande, mais en leur conseillant de n'acheter que des volumes reliés.

A. Chuquet.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Hartwig Derenbourg vient de publier chez Leclerc et Maisonneuve un texte arabe de la plus haute importance : c'est la seconde partie de la grammaire arabe connue sous le nom du *Livre* par excellence et que son auteur, Sîbawaihi, un Persan, a composée vers 770 de notre ère. Le premier volume, qui a paru en 1881, a été apprécié dans cette *Revue* par Stanislas Guyard ; il se rapporte à la syntaxe. Cette fois, M. H. Derenbourg nous donne la théorie des formes et les premiers chapitres de la phonétique. Un dernier fascicule contiendra la fin de la phonétique et une introduction étendue.

— M. Gasté a commencé dans le n° 2 des *Annales de la Faculté des lettres de Caen* (Paris, Leroux) la publication et la correspondance de Huet, évêque d'Avranches, et du P. Martin, gardien du couvent des Cordeliers de Caen, d'après les originaux (Biblioth. Nat. n° 15192, fonds fr. n° 1016 *bis* S. F.). M. Gasté sera très obligé aux personnes qui posséderaient des lettres du P. Martin à Huet ou de Huet au P. Martin, de vouloir bien les lui communiquer.

— La deuxième édition des *Etudes et souvenirs* de M. le comte de Falloux vient de paraître à la librairie Perrin (librairie académique Didier. In-8°, 413 p.) et renferme les études et discours suivants : *Olivier de Serres; la Saint-Barthélemy; Antoine Parmentier; Madame de Pastoret; la sœur Rosalie*; *discours de réception à l'Académie française* (1857); *Le comte Jules de Rességuier; Dix ans d'agriculture; La musique, 1865 et 1866*; *L'agriculture et la politique, 1866; Discours pour l'inauguration de la statue de Rotrou* (1867); *Discours sur les prix de vertu* (1867); *Le comte de Quatrebarbes; Discours sur la liberté religieuse; L'évêque d'Orléans et l'abbé Lagrange.*

— Les fascicules 9-10 de la *Gazette archéologique*, publiée par les soins de MM. de Witte et de Lasteyrie, viennent de paraître. Sept planches accompagnent le texte dont voici la composition : Edmond Pottier, *Lécythes à fond blanc et à fond bistre du Cabinet des Médailles.* Il s'agit de peintures, de scènes surtout funé-

raires, dont quelques-unes remarquables. — A. Odobesco, *Coupe d'argent de la déesse Nana-Anat* (1er article). — Louis de Laigue : *Génie funèbre, marbre découvert à Rome.* — Georges Durand : *Croix provenant du Paraclet*, conservée à la cathédrale d'Amiens. Remarquable pièce d'orfèvrerie du XIIIe siècle. — Ch. de Linas: *Le dyptique de saint Nicaise au trésor de la cathédrale de Tournai*, œuvre des premières années du XIe siècle. — H. Thédenat et A. Héron de Villefosse : *Les trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule.* Fin de ces notices importantes.

GRÈCE. — Vient de paraître chez Constantinides une Μεγάλη Ἑλληνικὴ Γραμματικὴ τῆς Ἀττικῆς πεζογραφικῆς διαλέκτου ὑπὸ Γεωργίου Δ. Ζηκίδου (1885), dont les Γραμματικαὶ Παρατηρήσεις εἰς τὴν ἀρχαίαν ἑλληνικήν (τύποις Παλιγγενεσίας 1885) avaient été annoncés dans la *Revue critique.*

— Deux importantes publications ont commencé à paraître par livraisons : 1° Une *Histoire grecque* depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne du roi Othon, par Sp. P. Lambros chez l'éditeur Beck. Deux livraisons ont déjà paru. L'ouvrage entier formera trois volumes in-8° de 100-110 feuilles typographiques en tout. (Prix de chaque livraison, 1 drachme) ; 2° une traduction grecque due à M. N. G. Politis de l'ouvrage allemand de Falke *l'Hellas*, chez K. Wilberg. La traduction de M. Politis, ornée des mêmes illustrations et dans le même format que l'original, s'imprime à Leipzig, chez Teubner. L'ouvrage entier sera publié en 25 livraisons, dont la première vient de paraître (Prix de chaque livraison : dr. 1,70 pour l'étranger).

— On annonce chez Constantinides une nouvelle édition de l'*Histoire grecque* de M. Paparrigopoulos.

TURQUIE. — Le *Syllogue littéraire grec de Constantinople* se prépare à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par un congrès scientifique devant avoir lieu du 28 août au 7 septembre 1886, et auquel sont invités tous ceux qui s'intéressent aux lettres grecques. On sait que le *syllogue* est une société sérieuse ayant pour but la culture des lettres et des sciences en Orient : il a publié plusieurs volumes de mémoires dans lesquels on trouve beaucoup d'inscriptions grecques inédites, des travaux intéressants sur les dialectes populaires de la Grèce moderne, etc. Nous engageons nos hellénistes à profiter de cette occasion pour aller faire un tour en Orient et constater par eux-mêmes l'immense progrès accompli depuis une cinquantaine d'années. Toute demande se rapportant au Congrès doit être adressée au docteur Héroclès Basiadès, président du comité d'organisation, ou à M. Télémaque Carathéodory, secrétaire du Comité, au siège du syllogue, *18, rue Topchilar, Péra, Constantinople.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 novembre 1885.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, transmet de la part de M. de Laigue, consul de France à Livourne, la copie d'une inscription latine, gravée sur un marbre découvert en septembre dernier à l'abbaye de Cantignano, près de Lucques. C'est une épitaphe, dont le texte, très mutilé, offre des fragments mêlés de prose et de vers. — M. Le Blant envoie, en outre, de la part du P. de Feis, religieux barnabite, l'empreinte du chaton d'un anneau d'or trouvé dans un sarcophage païen de la *vigna Jacobini*, sur la *via Portuense.* La figure qui y est gravée, a excité quelque intérêt, parce qu'on a cru y reconnaître une de ces représentations connues, dans l'archéologie chrétienne, sous le nom d'*orantes.* M. Le Blant y voit, au contraire, une image purement païenne, celle de la déesse carthaginoise Tanit.

M. Ravaisson termine la seconde lecture de son mémoire sur *les Monuments relatifs à la légende d'Achille*.

M. Bréal présente la première partie des *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, recueillies par M. Aymonier et publiées par M. Barth, avec le concours de MM. Bergaigne et Senart, membres de l'Académie, dans la collection des *Notices et Extraits des manuscrits*. Ces inscriptions apportent des éléments tout nouveaux à l'histoire de l'Inde; c'est la première fois qu'on rencontre, dans un pays de civilisation indienne, un grand nombre de documents datés avec précision. Les inscriptions les plus anciennes sont du commencement du VIIe siècle de notre ère, les plus récentes de la fin du XIe. La région où elles ont été recueillies comprend le Cambodge actuel, le Laos, une partie du royaume de Siam. On a un texte du VIIe siècle où est cité le Râmayana : un personnage institue des lectures publiques quotidiennes de ce poème, qui doivent avoir lieu dans un sanctuaire, et y convie les fidèles. C'est la première donnée certaine que l'on possède sur l'ancienneté du Râmayana. Cette publication de premier ordre, qui fait le plus grand honneur à la science française, déterminera sans doute une réaction contre un mouvement qui s'est prononcé dans ces derniers temps, et qui tend à attribuer une date trop récente à la plupart des monuments de la littérature et de la civilisation indienne.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Desjardins, au nom de M. Miller : *Journal de la première expédition de la flotte grecque;* — par M. Georges Perrot : H. SCHLIEMANN, *Tyrins;* — par M. Schefer : *le Livre de Sibawaihi*, publié par Hartwig DERENBOURG, t. II, 1re partie ; — par M. Delisle : Jules LOISELEUR, l'*Université d'Orléans pendant sa période de décadence*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 novembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

Lecture d'une lettre d'un associé correspondant qui signale de nouveaux actes de vandalisme commis au Kef (Tunisie) ; une intéressante inscription romaine qu'il avait lui-même découverte vient d'être détruite par un entrepreneur de travaux publics ; les colonnes du temple situé entre les portes Cherfine et Bel-Ani n'ont pas été respectées davantage; elles sont actuellement débitées en petits cubes. Cette communication produit une visible impression sur les assistants ; un membre rappelle que la préservation des monuments antiques est précisément une question à l'ordre du jour du Parlement; par un inconcevable oubli, les inscriptions qui constituent la principale richesse archéologique de l'Afrique française ne sont pas même mentionnées par un seul mot dans le projet de loi; il est indispensable qu'une clause formelle à cet effet y soit introduite.

M. Corroyer présente des statuettes en bois qui portent pour marque une *main* frappée au fer rouge; il y voit un indice d'origine flamande.

M. Ch. Robert lit une note sur un triens mérovingien inédit portant les légendes VIGENIANA CIVI et ITVANINI NONIT, et fait observer que le nom de Vienne en Dauphiné est toujours, sauf une exception, orthographié VIENNA, sans *g*.

M. Saglio fait circuler des photographies des verrières peintes de Guillaume Marcillat (XVIe siècle) dont la vente aura lieu à Paris.

M. Mowat communique des lampes en terre cuite paraissant provenir de Syrie et remonter au IVe siècle de notre ère; elles portent des inscriptions chrétiennes moulées en relief, l'une ΙΗϹΟΥ ΒΟΗ[ΘΕΙ], l'autre ΕΥΛΟΓΙΑ ΚΥΡΥΟΥ *(sic)*.

Le Secrétaire,
R. MOWAT.

ERRATUM. — P. 412, l. 20, en remontant : au lieu de *swastitras-fibules* lire *swastikas-fibules*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

wiczka. Vermuthungen zur griechischen Kunst. (Quatre essais qui ne contiennent que des hypothèses.) — A. Springer, die Genesisbilder in der Kunst des frühen Mittelalters mit besond. Rücksicht auf den Ashburnham-Pentateuch. (Nouvelle et précieuse contribution au sujet.) — Catalogi bibliothecarum antiqui, coll. G. Becker. (Œuvre de grand mérite.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 47, 21 nov. 1885 : Blumenau, Gott und der Mensch. — Schoel, Herbarts philosophische Lehre von der Religion quellenmässig dargestellt (Windelband). — Lewy, Altes Stadtrecht von Gortyn; Bücheler und Zitelmann, das Recht von Gortyn; J. Baunack u. Th. Baunack, die Inschrift von Gortyn (Hinrichs : Lewy donne une courte édition d'ensemble; Bücheler et Zitelmann ont dépassé le travail de Lewy, mais leur traduction est trop littérale; l'étude des deux Baunack est surtout grammaticale; en somme, chacun des commentateurs a contribué, pour sa part, avec un loyal effort, à l'explication de l'inscription et mérite notre gratitude). — Ph. Weber, Entwickelungsgeschichte der Absichtssätze, II. die attische Prosa und Schlussergebnisse (Dittenberger : soigné et méritoire). — Denk, die Verwechslung der deutschen Sprache (Seemüller : de justes détails). — Sarrazin, Victor Hugos Lyrik und ihr Entwicklüngsgang (programme, bien fait et très recommandable). — Otto von Guerikes Sammlung lateinischer, französischer, italienischer und deutscher Sinnsprüche, p. p. Paulsiek (Reimann : publication utile d'un texte inédit). — E. Hildebrand, Wallenstein och hans förbindelse med Svenkarsne; E. Hildebrand, Wallenstein u. seine Verbindungen mit Schweden; Gaedeke, Wallensteins Verhandlung mit den Schweden u. Sachsen, 1631-1634 (G. Droysen : les documents suédois confirment la véracité de la relation de Raschin; en 1631, Wallenstein négociait avec Gustave; en 1633, il négociait avec Oxenstiern, et Bubna joua le rôle principal dans ces pourparlers; mais Wallenstein ne voulait pas se venger de l'empereur; il ne désirait ni le renverser ni accepter la couronne de Bohême; il ne devint traître que lorsqu'il commença à voir qu'il allait être outragé). — Von Brüggen, Wie Russland europäisch wurde, Studien zur Culturgeschichte (Meyer v. Waldeck : travail qui n'est pas scientifique, mais où il y a beaucoup de science, de pénétration et de jugement politique). — Harrisse, Grandeur et décadence de la Colombine (petit écrit, inspiré par une juste indignation; il est malheureusement douteux qu'il mette fin au scandale).

Berliner Philologische Wochenschrift, 14 novembre 1885, n° 46 : F. Bücheler und E. Zitelmann, das Recht von Gortyn. H. Lewy, Altes Stadtrecht von Gortyn. J. et Th. Baunack, Die Inschrift von Gortyn. (R. Meister donne la préférence au 1er et au 3e de ces travaux). — F. Bechtel, Thasische Inschriften ionischen Dialekts im Louvre (W. Larfeld : spécimen du recueil des inscriptions dialectales de l'Ionie préparé par Bechtel pour le recueil de Collitz). — Euclidis elementa. Edidit et latine interpretatus est J. L. Heiberg. Vol. IV. (F. Hultsch : excellente édition). — M. Klussmann, Conjectanea ad Tertulliani libros ad Nationes (H. Könsch).— Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, herausgegeben von I. Hermann, J. Jastrow, Edm. Meyer. IV Jahrgang. 1881 (G. J. Schneider : utile, mais paraît avec quelque retard). — A. Hauvette-Besnault, De archonte rege. Le même, Les Stratèges athéniens (J. H. Lipsius : travaux utiles et solides; méthode prudente et recherches personnelles). — F. Kahn, Zur Geschichte des römischen Frauen-Erbrechts (M. Conrat : bon). — J. Worcester, Correspondences of the Bible. The Animals. (O. Keller : écrit pour des Swédenborgiens, et non pour des philologues). — R. Nadrowski, Der Lautwandel

besonders im Griechisch und Latein (H. Ziemer : donne comme nouvelles des explications qui ne le sont pas).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Dix-neuvième année 14 décembre 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 708, 28 novembre 1885 : A new English dictionary on historical principles, founded mainly on the materials collected by the Philological Society, edited by J. A. H. MURRAY. Part II, and-batten. (Bradley : même soin, même abondance de matériaux que dans le volume précédent, même valeur de l'œuvre.) — Edm. GOSSE, From Pope to Shakspeare (Dow : livre qui désappointe; du goût, du jugement, de l'éclat, un style aisé, de nouveaux et intéressants détails, mais l'ouvrage a gardé l'allure de conférences; il renferme des répétitions). — OVERTON, Life in the English church, 1660-1714. (Courtney : livre plein d'informations qu'on lira avec plaisir et profit.) — RODRIGUES, The Panama Canal, its history, its political aspects and financial difficulties. (Brown.) — MURDOCH, A history of constitutional reform; HEATON, The three triumphs of Parliament, a history, 1830-85. (Leach). — Notes and news (M. Dörpfeld aurait découvert à Athènes entre le Parthenon et l'Erechtheion des restes d'un palais préhistorique semblables à ceux qu'on a trouvés à Hissartik et à Tirynthe). — The proposed University of London (Pearson). — Dr Morris edition of « Chaucer's prologue », etc. (Furnivall). — The Yorkshire « dales » (Isaac Taylor). — A curious pronominal from (Zupitza). — « A » historical sketch or « an » historical sketch ? (Baumgartner). — BYRNE, General principles of the structure of language, 2 vols; NOIRÉ, Logos, Ursprung und Wesen der Begriffe. (Sayce : insiste surtout sur l'ouvrage de Byrne qui est plein de bon sens et de remarques suggestives.) — Sebastiano del Piombo in a new light. III. (Bradley.) — The Tirynthian Bull (Rob. Brown, jun.).

The Athenaeum, n° 3031, 28 novembre 1885 : Leslie STEPHEN, Life of Henry Fawcett. — OVERTON, Life in the English church, 1660-1714. — Greek Folk-Songs from the Turkish provinces of Greece, literal and metrical translation by Lucy M. J. GARNETT, classified, revised a. edited with an historical introduction by GLENNIET. (« An honest piece of work », à recommander à tous ceux qui désirent connaître la poésie populaire des Grecs.) — COTTERILL, Suggested reforms in public schools. — BALFOUR, The Cyclopaedia of India and of Eastern and Southern Asia, commercial, industrial and scientific. (Monument d'une érudition vaste et patiente; vademecum du publiciste, du fonctionnaire anglo-indien; œuvre dont on ne saurait trop louer la « magnitude and utility »). — Nebo in Canaan (Neubauer). — Two Russian writers (mort de Kalachof et de Karnovich ; Kalachof, directeur des archives, fondateur de l'Institut archéologique de S.-Petersbourg, auteur de nombreux travaux sur l'histoire et les institutions de la Russie; Karnovich, mort le même jour que Kalachof, le 6 nov., auteur de « L'ordre des chevaliers de Malte », « Personnages remarquables et énigmatiques du XVIIIe siècle », etc.). — Benchers of the Inner Temple in Lamb's day. — Notes from Rome (Lanciani). — The Red Bull playhouse in the reign of James I. (Greenstreet.)

Literarisches Centralblatt, n° 49, 28 nov. 1885 : 7. BARTH, Beiträge zur Erklärung des Jesaia. (Recommandable.) — PEARSON, The prophecy of Joel, its unity, its aim and the age of its composition. (Fait avec grand soin.) — SAVIO, studi storici sul marchese Guglielmo III di Monferatto edi suoi figli. (Travail très soigné qui renferme beaucoup de choses nouvelles.) — QUIDDE, Studien zur Geschichte des rheinischen Landfriedensbundes von 1254. (Beaucoup de remarques utiles.) — HOLZHERR, Geschichte der Reichsfreiherren von Ehingen bei Rottenburg. — Horric de BEAUCAIRE, Une mésalliance dans la maison de Brunswick, 1665-1725, Eléonore Desmier d'Olbreuse, duchesse de Zell. (Récit complet,

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 14 décembre — 1885

Sommaire : 226. Winkler, L'ouralo-altaïque et ses groupes. — 227. I. Müller, Manuel d'antiquité classique, II, 2. — 228. Les mystères d'York, p. p. L. T. Smith. — 229. Mention, Le comte de Saint-Germain et ses réformes. — Académie des Inscriptions. — Société nationale des Antiquaires de France.

226. — **Das Uralaltaische und seine Gruppen,** von Heinrich Winkler. Erste und Zweite Lieferung. Berlin, F. Dümmler, 1885. In-8, 184 pp.

M. Winkler publie sous ce titre la première moitié d'un ouvrage divisé en quatre parties : 1° le type ouralo-altaïque en général; 2° le groupe finnois; 3° les groupes samoyède, turc, tongouse et mongol; 4° le japonais. L'auteur nous promet à très bref délai la IIIe livraison. Quant à la IVe, qui sera de beaucoup la plus neuve et la plus intéressante, nous devrons l'attendre quelque temps encore, heureux si M. W. mène à bien sa difficile entreprise et réussit à faire entrer dans le cadre des groupes ouralo-altaïques une langue jusqu'à présent rebelle à tout essai de classification.

C'est bien une grammaire comparée, encore qu'il s'en défende dans sa préface, que nous donne M. W., mais une grammaire réduite aux proportions sommaires que comporte l'état actuel des connaissances ouralo-altaïques, et d'où la recherche des racines a été systématiquement écartée. Sage réserve; car une étude méthodique de l'étymologie ouralo-altaïque semble à peu près impossible, en tout cas prématurée. Tout porte à croire que les langues de cette famille ont vécu, longtemps encore après leur séparation du tronc commun, dans un état analogue à celui des idiomes d'Afrique ou d'Océanie, où le vocabulaire se modifie, comme on sait, d'une génération à l'autre avec une extrême facilité. D'autre part, elles se sont trouvées de bonne heure en contact avec diverses langues indo-européennes ou sémitiques, auxquelles chacune d'elles a pu emprunter isolément une multitude de mots plus ou moins déformés, jusqu'à des noms de nombre, si l'on en croit les apparences [1]. En présence d'un tel chaos, l'analyse attentive des formes gramma-

1. Le système finnois commun étant septimal, il est difficile de ne pas soupçonner une influence étrangère dans l'adoption du système décimal par chacune des langues du groupe finnois : dès lors, le magyar *tiz* et le permien *das* « dix » (p. 110) peuvent for bien avoir été pris, l'un au latin vulgaire des bords du Danube, l'autre à quelque langue éranienne. Les rapprochements lexicologiques de M. Anderson sont probants à cet égard pour le finnois, bien qu'il en ait tiré une conclusion abusive. Inutile de rappeler les emprunts si nombreux du turc ottoman.

ticales demeure l'unique ressource du linguiste. Néanmoins il serait regrettable que cette proscription de l'étymologie l'amenât à négliger complètement la recherche des lois phonétiques, à laquelle M. W. eût pu sans inconvénient faire une part plus large et s'efforcer de donner une forme plus précise. Je songe notamment aux équivalences un peu vagues de la p. 72.

Mais on a déjà vu [1] que l'auteur envisage plus volontiers dans la langue le côté psychologique que le côté matériel. Sur le terrain qu'il s'est choisi on peut le suivre en toute confiance : son érudition est étendue, sa méthode sûre, ses analyses fines et pénétrantes, et, si telles de ses idées sont discutables (il s'en rend parfaitement compte lui-même), il n'en est pas une qui ne mérite une discussion approfondie. Il dégage avec netteté les traits essentiels et distinctifs de l'ouralo-altaïsme, décompose avec une minutieuse précision le mécanisme compliqué de ses agglutinations (pp. 36, 52, 164, pass.), insiste avec raison sur le caractère absolument nominal de sa conjugaison (p. 150), caractère bien connu sans doute, mais qu'on est toujours tenté d'oublier, tant il répugne à nos habitudes et à notre tournure d'esprit, et justifie pleinement enfin dans tout le cours de l'ouvrage l'excellente définition de la p. 51, où la syntaxe, la formation des mots, la composition et la flexion ouralo-altaïques nous apparaissent comme les modes d'un seul et même procédé intellectuel. Là où il se sépare du maître ès études finnoises, M. Donner (pp. 90, 99, pass.), il défend ses opinions avec autant de modération que de fermeté, et une polémique ainsi conduite pour le plus grand profit de la science fera également honneur aux deux adversaires.

Je soumettrai maintenant à l'auteur quelques observations de détail. — Dire que « *s* primitif devient *sz* magyar » (p. 62), c'est dire qu'il ne change pas, puisque *sz* magyar est simplement le signe graphique de la spirante dentale sourde. — M. W. pense (pp. 2 et 63) que les sourdes primitives ont pu se transformer en sonores à la fin des mots, parce que, l'accent reposant toujours sur la première syllabe, les dernières étaient prononcées avec une moindre énergie. Au contraire, on remarque dans un grand nombre de langues indo-européennes une tendance incontestable à faire permuter en sourdes les sonores finales. Si ces deux observations pouvaient être généralisées, elles constitueraient entre les deux familles un critérium phonétique qui ne serait pas sans valeur. — La réduplication turco-mongole (*sap-sari*, tout jaune, *bom-boz*, tout vide, etc., p. 47) ne se rapproche de la réduplication indo-européenne que si l'on restitue celle-ci comme l'entendaient Bopp et Schleicher, c'est-à-dire en admettant la répétition au moins partielle de la syllabe radicale, soit **vid-vaid-ta* ou **vi-vaid-ta* (tu as vu). Mais aujourd'hui l'on tend à identifier la réduplication primitive avec celle qu'a conser-

1. Cf. H. Winkler, *Uralaltaische Vœlker und Sprachen*, et *Rev. Crit.*, nouv. sér. t. XIX, pp. 303 sqq.

vée la conjugaison grecque, et à y reconnaître la simple répétition de la consonne initiale toujours suivie d'un *e*, soit **we-woid-ta*. Il n'y a donc point parité. — L'explication du magyar *nap-ja-i-m* « mes jours » (p. 130) par « jour-celui-plusieurs-mien ». où l'affixe *ja*, ordinairement possessif de 3e personne, jouerait le rôle d'un simple déterminatif, ne me satisfait pas entièrement. Ne serait-ce point ici un de ces cumuls d'affixes dont les exemples abondent dans toutes les langues puissamment agglutinantes? On sait combien l'homme primitif ou l'enfant est porté à parler de lui-même à la 3e personne; et, pour que *napja* « son jour » puisse signifier « mon jour », il suffit que l'homme qui le prononce se frappe la poitrine. Au surplus, une locution du genre de *magam napja* « personne-mienne jour-sien » (mon jour) n'a rien que de conforme au génie de la langue magyare, et de là à *magam napjai*, puis à *napjaim* tout court, la transition par voie d'analogie est aisément concevable.

Je voudrais encore chercher à M. Winkler une petite querelle sur ses transcriptions sanscrites. Je passe condamnation sur l'absence de types à accent circonflexe, qui le force à remplacer une longue par deux brèves et à écrire des mots aussi bizarres que *abhuut*, *babhuuva*, et même *babhuuvee* (p. 160) bien que le sanscrit n'ait pas d'*e* bref. Mais je ne saurais digérer l'abominable *dschitakrodha* (p. 43), où quatre lettres latines sont employées à rendre inexactement un seul signe sanscrit. Le *j* est, si je ne me trompe, presque universellement admis comme représentant de l'explosive palatale sonore.

L'impression est fort correcte. Je signale (p. 131, l. 7) magy, *tora*, lire *tsora*.

V. HENRY.

---

227. — **Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft**, herausgegeben von Dr Iwan MÜLLER. Zweiter Halbband, 2. Hælfte von Band II. Nœrdlingen, Beck'sche Buchandlung, 1885, 335 p. Grand in-8.

Nous avons annoncé il y a peu de temps (*Revue* du 5 oct. 1885) le premier fascicule du second volume du *Handbuch;* ce volume est aujourd'hui terminé et forme un grand in-8° de 624 p. Le second fascicule contient la fin de la syntaxe latine par M. Schmalz, avec une exposition succincte de la stylistique, la lexicographie grecque et latine par MM. Autenrieth et Heerdegen, la rhétorique des Grecs et des Romains par M. Volkmann, la métrique et la musique par M. Gleditsch, enfin des *addenda* et des *corrigenda* au volume tout entier.

I. La syntaxe de M. Schmalz est fort intéressante, plus concise et plus complète à bien des égards que celle de M. Dräger. Je ne vois pas bien pourquoi certaines questions, comme celle du pronom réfléchi, sont renvoyées à la stylistique, alors que l'usage des prépositions, par

exemple, est étudié dans la syntaxe. Un bon paragraphe (p. 394 à 401) est consacré à la corruption de la langue latine, aux grécismes, aux archaïsmes et aux néologismes; un autre (p. 385 à 390) concerne l'ordre des mots. M. S. y cite la thèse de M. Weil, dans l'édition de 1844, mais il ne paraît pas l'avoir lue, car il n'en a rien tiré, pas même la distinction fondamentale entre l'ordre des mots et l'ordre syntaxique. On pourrait contester çà et là quelques assertions, par exemple (p. 401) que la manière d'écrire de Quinte Curce est *so schwülstig und übertrieben als möglich*, et compléter des indications trop sommaires, comme sur la confusion des degrés de comparaison (p. 374), où M. S. aurait dû citer et utiliser l'intéressant travail de M. Ott (*Neue Jahrbücher*, 1875, p. 787 et suiv.) De pareils sujets, que ne traitent point les grammaires élémentaires, auraient pu être développés avec avantage aux dépens de questions plus connues. Ces critiques de détail, que l'on multiplierait sans peine, n'empêchent pas l'ensemble du chapitre d'être excellent. Il n'est pas un latiniste qui ne puisse trouver à s'y instruire.

II. La *Lexicographie grecque* de M. Autenrieth commence par un bon résumé des travaux lexicographiques anciens; mais la partie relative aux travaux modernes laisse bien à désirer. Il n'est pas exact (p. 422) que le *Thesaurus* d'Estienne-Didot s'arrête à la langue byzantine *(jedoch nicht bis auf die Byzantiner herab);* la troisième édition du dictionnaire des nom propres de Pape-Benseler ne méritait pas d'être louée sans réserve, puisqu'elle n'atteste qu'un dépouillement très superficiel des textes épigraphiques. Il est singulier de ne pas dire un mot des deux travaux lexicographiques les plus importants de ces dernières années, le lexique de l'américain Sophocles et la Συναγωγή de M. Koumanoudis; les articles de M. Miller dans le *Journal des Savants*, où cet helléniste a fait connaître tant de mots grecs inédits, ne devaient pas non plus être passés sous silence. Parmi les lexiques spéciaux, à côté d'Ellendt, de Bindseil, de Bétant et d'autres, il ne fallait pas omettre les concordances homériques de Prendergast et de Dunbar. M. A. pouvait laisser de côté, en tant qu'ouvrages scolaires, les dictionnaires de Liddle et Scott, Alexandre et Chassang ; mais s'il avait jamais ouvert le dictionnaire français-grec de Courtaud-Diverneresse, qui est une œuvre d'érudition très considérable, il lui aurait fait l'honneur d'une mention à côté du lexique allemand-grec de Pape-Sengebusch. L'auteur sait bien que les inscriptions contiennent une foule de mots grecs manquant aux dictionnaires et il insiste sur la nécessité de les recueillir (p. 420); mais, parmi les ouvrages à dépouiller à cet effet, il cite « les monographies dialectales » (au lieu du recueil de MM. Collitz, Bechtel et Bezzenberger), et les *Inschriften griechischer Bildhauer* de M. Loewy, où l'on chercherait vainement un mot nouveau, sans mentionner le *Bulletin de Correspondance Hellénique* et les *Mittheilungen*, où ces λέξεις ἀθησαύριστοι foisonnent. Plus encore que ses collaborateurs, M. A. connaît fort mal

les travaux publiés en dehors de l'Allemagne. De même M. Heerdegen, dans son utile chapitre sur la *Lexicographie latine*, cite le *Thesaurus* de Quicherat d'après l'édition de 1859 (entièrement remaniée depuis), et ne sait point que la collection des classiques latins de Lemaire contient une série d'excellents index. Un travail colossal comme l'*Onomasticon* de V. de Vit méritait mieux qu'une sèche mention, à côté des éloges un peu excessifs accordés au *Handwörterbuch* de Georges (p. 436).

III. M. Volkmann, qui vient de donner une nouvelle édition de la *Rhetorik der Griechen und Römer*, était tout désigné pour résumer avec compétence un sujet qui lui est si familier. Je me demande seulement si ce chapitre est bien à sa place dans un *Handbuch* qui, destiné surtout aux érudits, ne devrait comprendre que les sciences *en mouvement*. Je ne vois pas quelles découvertes on peut faire dans le domaine de la rhétorique, où il s'agit seulement de bien exposer les opinions des anciens. M. Volkmann a dû éprouver lui-même quelque scrupule à cet égard, puisqu'il termine en recommandant, comme un sujet fécond de recherches, l'étude parallèle du développement de la rhétorique et de l'influence de ses théories sur les écrivains. C'est là sans doute que l'intérêt pourrait commencer, mais c'est là aussi que le chapitre s'arrête.

IV. La métrique de M. Gleditsch ne m'a pas semblé contenir de vues nouvelles; elle ne donne que des notions insuffisantes sur la composition et l'exécution des chœurs dramatiques. Il n'est question ni de la *responsio*, ni du rôle du refrain, si heureusement mis en lumière par M. Wecklein. La musique est traitée en 11 pages à titre d'appendice à la métrique; c'est bien peu pour un sujet si considérable et surtout si difficile. Il aurait fallu au moins, comme l'a fait Freund dans le *Triennium,* reproduire la notation musicale de l'hymne de Dionysios à Calliope. Dans la partie bibliographique, les travaux de M. Bourgault-Ducoudray ne devaient pas être passés sous silence. Enfin, la courte page consacrée aux instruments de musique est tout à fait insuffisante; on n'y trouve pas une seule mention des monuments figurés qui représentent les instruments des anciens, ni l'indication des quelques instruments antiques qui nous sont parvenus, comme la lyre de Panticapée, les flûtes d'Athènes, le flageolet d'Halicarnasse, etc.

Les *addenda,* principalement dus à MM. Brugmann et Stolz, renferment notamment d'utiles références à la loi de Gortyne, publiée postérieurement à la première moitié de ce volume.

Salomon Reinach.

---

228. — **York plays.** The plays performed by the crafts or mysteries of York on the day of Corpus Christi in the 14th, 15th and 16th centuries now first printed from the unique manuscript in the library of lord Ashburnham, edited with introduction and glossary by Lucy Toulmin Smith; Oxford, at the Clarendon press, 1885, 1 vol. in-8 de LXXVIII-557 pp., avec trois fac-simile de la musique contenue dans le ms.

Miss Lucie Toulmin Smith, à qui l'on doit une édition entièrement refondue de la *Centurie of prayse of Shakespeare* du Docteur Ingleby, une édition de *Gorboduc* dont il a été rendu compte ici même [1] et plusieurs autres ouvrages, vient de publier le texte de la célèbre collection des mystères d'York demeurés jusqu'à ce jour en manuscrit. Cette édition, depuis longtemps attendue, dont le texte a été collationné avec beaucoup de soin et qui comprend un glossaire et une longue introduction sur les représentations de drames religieux en Angleterre, comble peut-être la plus grande lacune qui existât dans le trésor de la littérature anglaise au XIVe siècle. Cette série de drames religieux est en effet la plus considérable qui nous soit parvenue; les autres, et l'on sait qu'en Angleterre leur nombre est fort restreint, présentent un ensemble moins complet. La collection de Chester contient vingt-cinq pièces seulement; la collection Towneley, trente; celle de Coventry quarante-deux; celle qui nous occupe en compte quarante-huit, et son importance numérique est loin d'être le seul titre qu'elle ait à notre attention. L'existence et la valeur du ms. étaient depuis longtemps connues, mais le vieux livre était célèbre à la façon des pommes du jardin des Hespérides, fruits précieux qu'on ne trouvait pas dans le commerce et qui passaient pour assez bien défendus contre les mains et les regards curieux. Non moins bien gardées étaient jusqu'à ces derniers temps les deux cent soixante-dix feuilles de parchemin, reliées en bois, sur lesquelles, vers 1430, avaient été transcrites les pièces jouées à York, une des villes anglaises qui eurent au moyen âge le plus de goût pour les spectacles religieux. Le présent lord Ashburnham a consenti à ouvrir les portes de la retraite à Miss S., et depuis le mystérieux jardin est devenu, comme on sait, dans sa plus grande partie, jardin public.

Ces drames qui comprennent les principaux épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament commencent avec la création du monde et ne s'arrêtent qu'au jugement dernier. Ils furent composés dans le milieu du XIVe siècle. Ils étaient représentés avec une grande solennité le jour de la Fête-Dieu aux frais des diverses corporations ouvrières et, en partie, par leurs membres. Chaque corporation avait sa pièce, son « pageant [2] », *pagina,* expression qui désignait tantôt le drame lui-même, tantôt les tréteaux ou théâtre mobile sur lesquels il était joué.

1. V. la *Revue critique* du 4 juin 1883.

2. On écrivait ce mot *pachent, paiaunt, pagende, pagyant, padȝhand, padgion, paidgion, padgin* (p. XXXV). Miss S. aurait pu ajouter *pagond* qui se rencontre assez souvent (Ex. *Ancient mysteries from the Digby,* ms. I) et d'autres formes encore.

Certains corps de métiers, mais non pas tous, avaient charge de représenter un événement de l'Ecriture rappelant leur profession; ainsi le Déluge était attribué aux pécheurs et mariniers, l'édification de l'arche aux constructeurs de navires, l'offrande des mages aux orfèvres, les noces de Cana aux marchands de vin. Comme des ordonnances fréquemment renouvelées défendaient à ceux-ci, déjà à cette époque, d'additionner d'eau leurs boissons, il est probable que les spectateurs ne voyaient pas sans amusement la puissante corporation des marchands de vin, représenter publiquement un miracle qui lui était si familier. La plupart des guilds d'York imposaient à leurs associés des paiements annuels de deux à quatre francs pour les frais de la fête. Le montant de diverses amendes était affecté au même objet : il fallait pourvoir aux dépenses de costumes et accessoires, à la location d'un hangar pour y conserver les tréteaux, etc.

Les curieux extraits des archives municipales d'York produits par Miss S. montrent à quel point la ville entière s'intéressait au succès et à l'éclat de la cérémonie. Un arrêté du conseil de la cité, du 3 avril 1476, prescrit que « chaque année, au temps du carême (assez longtemps, comme on voit, avant la Fête-Dieu), quatre acteurs, des plus habiles et des mieux renommés qui soient dans la ville, seront appelés devant le maire. Ils seront chargés de rechercher, entendre et examiner tous acteurs, pièces et théâtres dont peuvent disposer les différents corps de métiers prenant part aux représentations de la Fête-Dieu. Ils admettront et autoriseront les acteurs qui leur paraîtront pouvoir, grâce à leur expérience et à leurs qualités physiques, faire honneur à la cité et aux-dits métiers; ils renverront et excluront rigoureusement toutes personnes d'une habileté, d'une voix ou d'un physique insuffisants. » Il appartenait à chaque association ouvrière de produire devant les examinateurs des candidats convenables comme nombre et comme savoir, et de fournir pour la pièce « de bons acteurs, bien habillés et parlant clairement, » à peine de cent shillings d'amende. Une « proclamation » criée par le crieur public, la veille de la fête, rappelait cette pénalité afin que nul ne se négligeât. Le même acte défendait aux spectateurs de venir armés à la représentation, « à moins qu'ils ne fussent chevaliers ou écuyers de conséquence, » et de troubler en quoi que ce soit le spectacle, interdisait de même aux acteurs de venir armés et leur enjoignait de ne pas se faire attendre : le tout, « au nom du roi, du maire et des shériffs de la cité [1]. » On voit qu'il y avait là véritablement pour tous affaire d'État.

Le plaisir de paraître sur les planches avec des habits de circonstance et de faire métier d'acteur, ce plaisir auquel l'honnête tisserand Bottom de *Midsummer night's dream* était si sensible, faisait souvent oublier aux ouvriers leur profession principale. Ils devenaient acteurs errants;

1. P. xxxiv. Nous avons une copie de cette proclamation, de 1415. Il n'y a pas lieu de penser que le texte en ait été différent au xiv° siècle.

du temps de Shakespeare et pendant tout le xvie siècle, ils étaient, dans ce cas, arrêtés comme vagabonds et condamnés à l'amende et quelquefois au fouet. On a des exemples de patrons entraînant à leur suite, et pendant des années, des apprentis qui leur avaient été confiés pour s'instruire dans le métier plus recommandable de cordonnier ou de tailleur. On voit de ces jeunes gens, emmenés pour jouer les rôles de femmes, déposer, aux bout de trois ans, des plaintes devant le magistrat et obtenir la rupture de leur contrat d'apprentissage [1].

Les différents endroits de la ville où devaient avoir lieu les représentations étaient fixés d'avance et rappelés au public, au moyen d'une proclamation, « pour la commodité des habitants et des étrangers venant à la fête. » Au xive siècle, ces lieux étaient toujours les mêmes et la liste nous en est parvenue (p. xxxii). On commençait devant les portes du prieuré de la Sainte-Trinité, le prieuré où était déposé le registre même renfermant le texte de toutes les pièces que Miss S. publie aujourd'hui. Puis on jouait « à la porte de Robert Harpham », puis « à la porte de feu Jean Gyseburn », etc. On conçoit que Robert Harpham et les héritiers de Gyseburn étaient singulièrement bien placés pour voir. Commodément installés à leurs fenêtres, en dehors des coudoiements et des bousculades, ils dominaient le *pageant* et avaient un sort de roi. Ces privilégiés avaient beaucoup d'envieux et ceux-ci firent si bien qu'un ordre de 1417 mit aux enchères pour l'avenir la désignation des emplacements et prescrivit « que ceux-là auraient la pièce devant leur maison qui paieraient le plus haut prix pour cette faveur. »

Le succès et la renommée des pièces d'York étaient si considérables qu'elles furent des dernières à disparaître. Néanmoins, comme leurs semblables des autres villes anglaises, elles n'eurent plus, après la Réforme, qu'une existence précaire. Les convertis essayèrent de faire passer avec eux le vieux registre à la nouvelle croyance; les marges portent en divers endroits des indications qui sont la trace de leurs efforts; mais la tâche était difficile, il aurait fallu changer tout l'esprit du livre qui était l'esprit d'une autre époque plus encore que celui d'une autre religion ; le moyen âge fini, les mystères n'étaient plus de saison. En 1579, les autorités de la ville, ne pouvant renoncer de bon cœur à des pièces qui étaient pour les habitants une source de divertissement et de profit, sinon toujours d'édification, ordonnèrent « que le livre serait porté à Mylord archevêque et à M. le doyen de la cathédrale pour être corrigé, si Mylord archevêque voulait bien. » Mylord archevêque paraît s'être contenté d'interdire les représentations, car le registre est demeuré tel quel et les drames de la Fête-Dieu semblent n'avoir plus été représentés à York après cette époque.

Le ms. subit depuis lors de grandes variations de fortune; il compta parmi ses principaux propriétaires la famille Fairfax, Horace Walpole

1. Extraits des *Quarter sessions records* du Rev. J. C. Atkinson, dans l'*Academy* du 12 septembre 1885.

qui l'acheta une guinée, enfin, de nos jours, la famille Ashburnham qui le conserve encore aujourd'hui.

Dans le texte que Miss S. vient d'imprimer, on reconnaîtra tous les traits caractéristiques des mystères anglais déjà publiés. Mais ces traits y sont souvent mieux accusés que dans les autres collections. On ne retrouvera pas sans amusement nos anciennes connaissances, le bouillant Hérode, le fougueux Pilate, l'intraitable Pharaon. Jamais ils n'ont été plus magnifiques, plus tapageurs, plus contents d'eux, ni plus vantards. Lucifer pousse des grognements épouvantables à faire peur aux petits enfants et à faire rire les grandes personnes; il interrompt ses « owte, owte! » pour s'écrier « qu'il fait chaud ici! » en effet, il est en enfer (I) : et le public de se trémousser joyeusement à cette remarque si judicieuse. Hérode est fier parce que Saturne, le soleil, la lune et tous les astres lui obéissent; il gouverne les nuages et lance le tonnerre quand il en a envie (XVI). Il invoque Mahomet, à son ordinaire, jure sans vergogne et reçoit les Mages fort mal : « Jésus sera roi! dit-il à ceux-ci, de par tous les diables,... chiens que vous êtes!... » (XIV). Pilate ne lui cède en rien et sa femme se montre digne d'un tel mari par l'éloge qu'elle fait de sa propre personne, à commencer par les belles robes, pour finir par « la couleur claire de sa peau » (XXX). Cela donne à Pilate envie de l'embrasser et elle ne fait pas résistance : « nous aimons toutes, nous autres dames, prétend-elle, être embrassées et caressées. » Le « beadle » du tribunal, qui survient, trouve à redire à ces gentillesses; il supplie Pilate de renvoyer sa femme dans ses appartements et celle-ci s'emporte aux dernières injures contre l'intrus (XXX). Comme toujours, les hauts personnages savent employer avec à-propos quelques expressions polies en français, telles que *bewcher*, *a-dewe*, *bene-venew*, qui leur servent à dire adieu, et à souhaiter la bienvenue aux beaux sires de leur connaissance. Ils usent aussi de leur autorité pour imposer silence à l'auditoire; c'était une de leurs fonctions traditionnelles et non la moins difficile de celles qui découlaient pour eux du souverain pouvoir.

Les scènes comiques sont fort nombreuses dans cette collection. On peut dire que les auteurs ne laissent point passer un seul incident ou une seule situation prêtant au ridicule sans en bien marquer le côté risible, si respectable du reste que puisse être l'événement ou le personnage. Saint Joseph exhale sa mauvaise humeur en termes aussi impossibles à traduire que ceux dont la femme de Pilate fait usage en sa fureur. Lorsque l'ange apparaît au saint pour lui expliquer le mystère de l'incarnation, Joseph lui fait le plus mauvais accueil et se montre très mécontent qu'on le réveille (XIII). Caïphe de même, tiré de son somme pendant la nuit, préférerait demeurer au lit, et il faut discuter longtemps à sa porte avant qu'il condescende à se montrer (XXIX). Noé, recevant de Dieu l'ordre de construire l'arche, fait des observations et s'écrie familièrement : « Ah! mon bon seigneur, je suis bien vieux! »

Sa discussion avec sa femme qui ne veut pas entrer dans l'arche, scène célèbre à laquelle Chaucer fait une piquante allusion dans son *Conte du meunier* est tout à fait amusante [1]. La femme commence par ne pas venir quand son mari l'appelle ; entrer dans l'arche! elle voulait justement se rendre à la ville ; elle ordonne même à ses enfants d'aller s'habiller, sans se soucier autrement du Déluge. Noé lui fait observer qu'il a déjà plu qnarante jours et quarante nuits, que tous les animaux sont dans l'arche et attendent, et que son projet de promenade est fort imprudent. La dame n'est aucunement pacifiée : pourquoi lui avoir fait mystère de tout cela, n'avoir pas pris son avis? Voila cent ans que son mari travaille à l'arche et elle n'en savait rien ! Il n'est guère agréable de quitter la terre ferme pour vivre en bateau; dans tous les cas, il lui faut le temps de faire ses paquets et il faut aussi qu'elle emmène ses cousines et ses bonnes amies pour avoir à qui parler. Noé qui, en construisant son arche, a déjà donné quelques preuves de son esprit persévérant, ne perd pas patience ; il reçoit sans se plaindre les apostrophes, les injures et même un soufflet; enfin tout le monde entre et la porte de la nef se ferme. Les pasteurs de la nuit de Noël, enroués à force de chanter, servent encore d'occasion à quelques scènes comiques, mais nous n'avons rien de comparable à la comédie complète et si amusante qui constitue la « Secunda Pastorum » des *Towneley mysteries*. Enfin, pour ne pas parler de proverbes populaires fort nombreux et de traits risibles épars dans bon nombre de pièces, tels que les remarques sur la stupidité des hommes faites par Saint Jean prêchant dans le désert (XXI) et le portrait de Saint Pierre par une servante goguenarde la nuit du reniement (XXIX), il faut encore signaler plusieurs scènes du rôle de Judas. Le personnage se faisait une figure hideuse et satanique, mais, de même que le diable, il paraissait en épouvantail grotesque plutôt qu'en traître habile et pervers. Il est querellé et raillé par tout le monde ; le portier de Pilate lui trouve si mauvaise mine qu'il ne veut pas lui ouvrir la porte ; il le traite de « hanged harlott » et emploie à son endroit mainte autre expression intraduisible, faite pour attirer sur lui la dérision populaire (XXVI).

Les mystères sont des tragi-comédies; le mélange des deux genres sérieux et comique est complet dans ces étranges productions; le comique y est, comme on voit, fort peu réservé ; la part du tragique est belle puisqu'il s'agit de mettre en scène le déluge universel, la mort de Jésus-Christ, le jugement dernier, des sujets aussi vastes et aussi complexes que celui du grand poème de Milton. Seulement, pour réussir dans le tragique, il faut être un maître de l'art, ou bien avoir l'âme simple, tendre et naïve : tel n'est pas le cas des auteurs des mystères d'York ; ils ne sont pas de grands poètes et, d'autre part, ils sont trop *clercs* pour se contenter de laisser parler leur cœur; ils visent à l'effet et manquent le but. Ils croient rehausser les paroles de Jésus en y mêlant

1. Cf. *Chester plays*, III; même scène encore dans les mystères de Coventry.

du latin, comme ils mêlaient du français à celles des grands de la terre. Leur latin est peu compliqué; Jésus le traduit aussitôt [1] et les citations qu'il fait ressemblent à celles de ce curé de village dont tous les discours avaient pour thème les mots : « Mortuus est — il est mort. » L'mpression n'est vraiment grande que lorsque l'Evangile est suivi exactement. Elle est encore assez forte lorsque l'auteur fait contraster le silence de Jésus chez Hérode avec les joyeusetés et les sottises débitées à gorge déployée par ce personnage et ses compères (XXXI), le mutisme du martyr est imposant; de même, un peu plus loin, ses paroles graves et sentencieuses chez Pilate (XXXIII). Les détails hideux du supplice, les nerfs brisés, les veines déchirées sont présentés au spectateur, comme d'ordinaire, avec un réalisme atroce; la vue du sang, plus que les beaux discours, émouvaient l'auditoire d'alors en faveur de la victime.

Les accents touchants et tendres qu'on rencontre dans quelques autres collections de mystères anglais ne sont pas ici très nombreux ni très dignes de remarque. L'auteur tombe dans le défaut commun de ses contemporains qui voulaient être tendres, il est mièvre : Chaucer lui-même n'est pas exempt de ce défaut; il y a de la mièvrerie dans ses histoires de Griselidis et de Constance. Le sacrifice d'Abraham qui est fort émouvant dans les *Mystères de Chester* contient ici aussi (X) quelques traits de nature, bien présentés : Isaac consent, mais il tremble, il n'est pas sûr, au dernier moment, de ne pas résister, il demande à être lié. Mais en se prolongeant la scène cesse d'être tragique; il semble que le poète l'ait fait durer aussi longtemps qu'il pouvait trouver dans sa tête des discours d'une tendresse précieuse et raffinée à prêter à ses personnages. Abraham et Isaac n'en finissent pas. Ce goût un peu morbide du joli, qu'avaient ces mêmes hommes pour qui les détails sanglants de la passion présentaient tant de charme, est commun, à cette époque, aux artistes et aux littérateurs, il s'accentua davantage à mesure que le moyen âge approcha de sa fin; on reconnaît des âmes toute pareilles chez ces habiles gens qui sculptaient aux portes des églises du XIVe siècle des saintes au sourire trop gracieux et peignaient dans les psautiers des fleurs à longues tiges trop grêles.

Quoi qu'il en soit, par ses défauts, autant que par ses qualités littéraires, cette collection si complète de mystères est d'une haute importance. Le soin avec lequel elle a été publiée et annotée fait honneur au savoir et à la patience de Miss Smith et nous ne pouvons que la remercier d'avoir rendu accessible à tous la plus belle série de ces compositions qui amusèrent si longtemps la vieille Angleterre et qui égayèrent en particulier, à deux cents ans de distance, deux grands génies, Chaucer et Shakespeare.

J. J. JUSSERAND.

---

1. « *Lazar veni foras.* — Come fro thy monument » (XXIV). « *Quod facis, fac cicius.* — That thou schall do, do sone » (XXVII), etc.

229. — Léon MENTION. **Le comte de Saint-Germain et ses réformes,** d'après les archives du dépôt de la guerre. Etude sur l'armée française à la fin du XVIII[e] siècle. Paris, Baudoin, 30 passage Dauphine, 1885. In-8, XLIV et 327 p.

M. Mention retrace dans son *Introduction* les services du comte de Saint-Germain à l'étranger et en France, la part qu'il prit à la guerre de Sept Ans, son rôle à Corbach, ses démêlés avec le maréchal de Broglie, les réformes qu'il fit en Danemark où il fut président du Directoire de la guerre. Cette période danoise de la vie de Saint-Germain est peu connue en France; M. M. la fait connaître surtout d'après l'ouvrage de Vaupell *(Den danske hærs historie)*.

Saint-Germain s'était retiré à Lauterbach lorsqu'il fut nommé ministre de la guerre (1775). Ici commence le premier chapitre de l'ouvrage de M. Mention. L'auteur a recueilli la plupart des témoignages contemporains sur la nomination du comte au secrétariat d'État de la guerre. Peut-être n'a-t-il pas indiqué suffisamment le motif principal qui décida Louis XVI et séduisit l'opinion. Les compétitions étaient ardentes. Quinze jours se passèrent avant qu'on nommât le successeur du maréchal du Muy (et non de Muy, comme dit M. M.). Pour tout concilier, on prit Saint-Germain [1]. D'ailleurs, en ce siècle de lumières et de philosophie, il paraissait piquant et original d'aller chercher à la charrue, selon le mot de Bachaumont, le futur réformateur des institutions militaires et, ajoutons-le, malgré l'opinion de M[lle] de Lespinasse, Saint-Germain n'était pas « arrivé là sans intrigue. » Il ne s'occupait pas seulement de travaux agricoles dans sa solitude de Lauterbach et il est bien probable qu'il songeait autant à un retour de fortune qu'à la réforme de l'armée lorsqu'il adressait au ministre de la guerre les « mémoires qui passaient sous les yeux du roi et de Maurepas » (p. XLIX).

Quoi qu'il en soit, Saint-Germain entrait au ministère avec un programme bien arrêté, que M. M. nous expose très clairement dans la suite de son premier chapitre, avec « une sorte de décalogue » (p. 17), et du 12 décembre 1775 au 27 septembre 1777 il ne lança pas moins de 98 ordonnances, arrêts, règlements, déclarations qui forment un véritable code de législation militaire. M. M. nous montre que « la clef de voûte de l'édifice nouveau » devait être un conseil supérieur de la guerre, divisé en sept départements, présidé par le prince de Beauvau, composé de Castries, Stainville, Rochambeau, Wurmser, Gribeauval; mais Saint-Germain ajourna la création de ce collége suprême qui ne fut organisé qu'en 1788.

Le deuxième chapitre du livre est consacré aux réformes que fit Saint-Germain dans la maison militaire du roi. M. M. dit que cette garde privilégiée n'était plus qu'une troupe de parade et d'antichambre (p. 26) et qui coûtait fort cher. Il aurait pu ajouter qu'elle n'était nul-

1. Voir les lettres de M[me] du Deffand.

lement populaire, que depuis Dettingen elle avait perdu dans le public son renom de bravoure, que le maréchal de Noailles s'était plaint très vivement de son indiscipline et que Louis XV lui-même écrivait à ce dernier. « Je ne suis pas moins fâché que vous de ce que vous me dites de ma maison et surtout de celle à cheval ; trop de complaisance doit en être la cause, tenons-nous le pour dit pour l'avenir. Je garderai le secret que vous m'en demandez ; mais le tout est déjà public et peut-être même plus enflé qu'il n'est, car vous savez qu'en ce pays l'on y va fort vite, soit d'une façon, soit d'une autre. » (Pajol, *Les guerres sous Louis XV*, II, p. 348). M. M. rappelle du reste à ce sujet les projets de Saint-Simon (1717), qu'il compare à ceux de Saint-Germain.

Après avoir exposé les réformes du ministre dans la maison du roi, M. M. raconte dans son chapitre III la suppression de l'Ecole Royale Militaire (1776) remplacée par de nouveaux colléges qui portaient le titre d'*Ecôles militaires;* il montre ce qu'étaient ces écoles (on regrettera à ce propos qu'il n'ait pas consulté les *Mémoires* de Vaublanc [1]), nullement militaires, destinées à enseigner non la tactique, mais l'orthographe (p. 70) ; il rappelle que Saint-Germain reprit l'institution des Cadets-gentilshommes.

Le IVe chapitre retrace d'autres réformes non moins importantes du ministre : (gouvernements généraux ou particuliers des provinces, états-majors de la cavalerie et des dragons, partage de la France militaire en 16 divisions, extinction graduelle de la finance des emplois, règles pour l'avancement, ainsi que pour le service obligatoire et régulier des officiers de tout grade) ; ce chapitre est un des plus instructifs et des plus sérieusement faits du volume.

Le chapitre V traite du recrutement des troupes, des rengagements et des hautes payes, de la répression du luxe des officiers, des règlements contre l'indiscipline, l'insubordination et la désertion, enfin de cette punition des coups de plat de sabre qui occupe à peine quelques lignes dans l'ordonnance du 25 mars 1776, qui a suscité tant de querelles et d'assertions pour ou contre, qui reste enfin attachée au nom de Saint-Germain, si bien attachée qu'elle fait trop souvent oublier le reste de son œuvre (p. 116). M. M. fait voir que ce châtiment n'était pas une innovation dans l'armée française, et qu'il avait été demandé par un grand nombre d'officiers généraux. Il aurait pu citer encore ce jugement de Mirabeau dans son livre *De la monarchie prussienne* (tome IV, livre VII, p. 164, note 1) : « Le préjugé que cette espèce de punition humilie et dégrade les âmes n'est pas moins faux. Le commentateur des mémoires du comte de Saint-Germain a très bien observé qu'elle est infiniment préférable à l'usage de la prison, lequel confond ensemble le scélérat et l'honnête homme, ne corrige point les

1. Tout le chapitre II de ces intéressants *Mémoires* est consacré à l'Ecole militaire, et le premier à l'annexe de cette école, le collége de La Flèche où les futurs élèves apprenaient le latin.

paresseux, et inflige une peine au bon sujet qu'on surcharge de services ; que dans les temps les plus reculés de la monarchie française, et notamment sous le règne de François Ier, où le soldat était choisi avec soin parmi l'élite et non comme aujourd'hui, pris dans le rebut de la nation, les punitions étaient les coups de hallebarde et les verges, et qu'on n'employait la prison que pour les criminels qui méritaient d'être suppliciés ; que le châtiment des coups a subsisté jusqu'à la mort de MM. de Turenne et de Louvois ; qu'il ne se perdit ensuite que parce que tous les corps se relâchèrent sous leurs successeurs, quoique les soldats qui dans ces temps de corruption, succédaient aux soldats de ces légions toujours victorieuses, ne méritassent certainement pas les mêmes ménagements ».

On trouvera dans le chapitre VI de très intéressantes informations sur l'uniformité établie par Saint-Germain dans la compositions des corps d'infanterie. Ce fut lui qui ordonna que tous les régiments seraient désormais à deux bataillons, (p. 132) qui créa les compagnies régulières de chasseurs (p. 135), qui supprima les troupes irrégulières connues sous le nom de *légions* (légions de Conflans, de Soubise, etc.), qui paya l'infanterie, la cavalerie, les dragons, les autres corps d'après un tarif uniforme, qui supprima les régiments provinciaux (p. 142-156) [1].

Le chapitre VII relatif à l'artillerie a déjà reçu de grands éloges. Remarquons toutefois que ce chapitre appartient plutôt à une biographie de Gribeauval qu'à une étude sur Saint-Germain. Ce dernier n'eut d'autre mérite que d'appeler Gribeauval à la direction de l'artillerie et de lui donner plein pouvoir. « Je confesse, dit-il lui-même, que l'arrangement de l'artillerie est l'ouvrage de Gribeauval, je l'ai laissé maître de donner à ce corps la constitution qu'il croirait la meilleure, et, si on reproche quelque chose à l'ordonnance qui concerne ce corps, il faut adresser ces reproches à cet officier général. » Il est vrai que Saint-Germain pouvait ne pas choisir Gribeauval ; mais Vallières venait de mourir ; le ministre aurait-il osé nommer Saint-Auban, et Gribeauval ne réunissait-il pas, de son propre aveu, la pluralité des suffrages ? M. M. a consulté, pour rédiger ces pages (161-176) les importants travaux du général Favé (tome IV des *Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie)* et il a fort bien résumé, avec une brièveté et des connaissances techniques très louables, l'œuvre d'un homme que la France devrait honorer à l'égal de Vauban ; comme l'a dit M. Favé, si, pendant les guerres de la Révolution — et même de l'Empire — l'artillerie française exerça sur le sort des batailles une influence nouvelle et décisive, elle le doit surtout à Gribeauval.

Il faut porter le même jugement sur les huit pages de ce VIIe chapitre (pp. 178-185) relatives au génie ; M. M. montre que Saint-Germain réservait à ce corps un rôle considerable et voulait assigner aux offi-

1. Il est assez singulier que M. Mention cite à ce propos le *Louis XVI* de Capefigue absolument indigne de toute citation.

ciers de cette arme, exclusivement à tous les autres, les fonctions des états-majors des arméss.

Le chapitre VIII concerne la fameuse question de l'ordre mince et de l'ordre profond, des Guibertistes et des Mesnil-Durandistes; c'était peut-être le plus difficile du livre et l'auteur y fait preuve d'une grande clarté et d'un ferme bon-sens; on adoptera sans réserve ses sages conclusions.

M. M. traite de l'intendance dans le chapitre IX; il examine successivement les réformes de Saint-Germain dans l'administration militaire : la gestion des masses réunies en une masse générale est confiée dans chaque régiment à un conseil; l'uniforme est modifié; la régie est substitué à l'entreprise; les commissaires des guerres deviennent de véritables officiers d'administration, etc.

Enfin (chap. X) le service de santé voit réduire quelques-uns de ses abus; l'institution des retraites, celle des Invalides reçoivent de grandes modifications (voir surtout l'ordonnance du 17 juin 1776).

Telle est l'œuvre de Saint-Germain et M. M. l'expose dans le plus grand détail, non-seulement d'après les mémoires authentiques du comte (p. 11-111) et les *Commentaires* du baron de Wimpfen, mais encore et surtout d'après la collection des ordonnances et les archives de la guerre. On sait ce que devint Saint-Germain; il avait pris comme adjoint le prince de Montbarey qui convoitait sa place; il était impopulaire; il dut se retirer en 1777 et mourut l'année suivante.

Il est curieux qu'on ne trouve nulle part dans ce livre le nom de Dumouriez, qui, lui aussi, aventureux et ambitieux comme Saint-Germain, rédigea mémoires sur mémoires et sortit soudain de l'obscurité pour arriver d'emblée au ministère. Dumouriez parle de Saint-Germain dans ses *Mémoires;* il nous dit qu'il communiqua au comte un projet sur la transformation possible d'Ambleteuse en un port militaire, que Saint-Germain le fit venir à Paris et le nomma commissaire du roi avec le chevalier d'Oisy et M. de La Rozière pour « examiner où et comment on pourrait former un port de guerre dans la Manche, depuis Dunkerque jusqu'à la Seine ». D'Oisy mourut, mais La Rozière et Dumouriez parcoururent tout le littoral et se convainquirent, après mûr examen, qu'il fallait établir un port et à Boulogne et à Cherbourg; ce fut l'opinion qu'ils soutinrent à Versailles, au mois de septembre 1776, dans le conseil des ministres, et Dumouriez ajoute que Saint-Germain le nomma aide-maréchal des logis des côtes du Boulonnais, « dont il voulait lui donner le commandement pour diriger les travaux du port ». Ce fait ne devait pas être oublié dans une biographie de Saint-Germain.

Le jugement que porte Dumouriez sur Saint-Germain méritait également d'être cité. « Il avait de grandes vues et une longue expérience, dit le héros de l'Argonne, mais la résidence qu'il avait faite en Danemark lui avait fait perdre l'habitude de la France, et surtout des

Français. Il voulait réformer leur militaire comme il avait réformé celui du Danemark. Tous ses plans ont été tronqués et morcelés. La quantité de *faiseurs* dont il s'était entouré, a donné à ses ordonnances un défaut de cohérence et d'ensemble qui les a rendues la plupart inutiles, et plusieurs pernicieuses. Il avait eu les plus grandes obligations au père de M. de Montbarey; lui-même lui avait rendu de grands services, lorsque, renvoyé du Danemark, ayant essuyé une banqueroute, il végétait en Alsace dans la misère et dans l'oubli. Il appela auprès de lui cet officier général, mais bientôt il en devint jaloux, et c'est ce qui le perdit, et ouvrit à Montbarey la route pour lui succéder. M. de Maurepas, qui était allié de la famille de Nesle, dont était Mme de Montbarey, cédant au cri de toute la France contre M. de Saint-Germain, fit nommer Montbarey pour son successeur. »

Cette appréciation de Dumouriez a quelque importance et on aurait souhaité que M. M. tînt également compte, soit pour le contredire, soit pour l'approuver, du passage suivant des *Mémoires* (II, 3, édit. Barrière, p. 196) : « Saint-Germain a préparé la Révolution en anéantissant les grenadiers à cheval, etc., de la maison du roi. Si ces troupes eussent existé, les états généraux eussent pu opérer une réformation que tout le monde désirait, sans que tout fût bouleversé »[1]. Peut-être aussi M. M. pouvait-il dans son chapitre VIII, d'ailleurs si remarquable, joindre au témoignage de Rochambeau celui de Dumouriez; ce dernier assistait à ces manœuvres du camp de Vaussieux où l'on essaya, en les mettant aux prises, les deux systèmes de l'ordre profond et de l'ordre mince. M. M. cite un jugement de Jomini; on aimera mieux ces paroles spirituelles de Dumouriez « Mesnil Durand défendait par de fortes raisons, mais avec beaucoup d'âpreté, l'ordre profond; Guibert, avec plus d'esprit que de solidité, l'ordre mince. Tous deux avaient tort, parce qu'ils défendaient leur système exclusivement... Le maréchal de Broglie demanda à Dumouriez de quel parti il était. Il lui répondit : je serai toujours de l'avis de celui que vous adopterez, selon les circonstances. C'était décider la question pour et contre, comme elle doit l'être, ces deux ordres sont bons, et ne doivent point s'exclure; c'est au génie du général à les adopter selon les localités et les occasions. Le camp de Vaussieux eut lieu; le maréchal commanda l'ordre profond avec une armée supérieure. Luckner commanda l'ordre mince avec moins de troupes et le battit toujours, à la vérité en n'exécutant rien de ce dont on convenait, mais saisissant à propos ses avantages; et le maréchal en eut du chagrin : il eût bien mieux fait de prendre Jersey et Guernesey ».

1. Se rappeler, à ce propos, le joli passage du prince de Ligne (œuvres mêlées, XII, p. 39) : « Il n'y a personne qui n'ait écrit et arrangé à sa façon les causes de la Révolution. Elle est arrivée, disent les dévots, parce qu'on avait lu l'Encyclopédie; les chevaliers de Saint-Louis, parce que malicieusement M. de St-Germain avait réformé la maison du roi; etc. »

Il nous semble pareillement que M. M. a fait trop bon marché des critiques de Senac de Meilhan. Il ne suffit pas de dire que Meilhan avait l'âme vindicative et qu'il se montre injuste. Après tout, Meilhan ne fait que reproduire l'opinion des contemporains. « Le comte de Saint-Germain donna des projets sans les avoir médités, il les exécuta avec précipitation; il fit des ordonnances et y laissa mettre des restrictions qui les anéantissaient; il prétendit faire des économies et augmenta les dépenses. Il réduisait tout à des principes généraux; il croyait avoir des vues, et n'était que le servile traducteur de la nation allemande; mais il ne connaissait pas la langue dans laquelle il traduisait. »

M. M. ne cite pas ces mots si justes de Meilhan. Voilà le reproche que nous ferions surtout à Saint-Germain; c'était un servile traducteur de l'allemand — ou du prussien, et il ne connaissait plus le français. Ce fut le défaut de ceux qui présidèrent aux destinées de l'armée pendant les dernières années de la monarchie du XVIIIe siècle; ils méconnaissaient le génie de la nation. On a beau dire que les coups de plat de sabre n'avaient en somme rien de flétrissant; il ne fallait pas les rétablir puisque l'opinion les blâmait et que « l'opinion était déjà une puissance » (p. 120), puisque le soldat français se croyait déshonoré par ce genre de châtiment et, selon le mot célèbre, ne voulait connaître de l'épée que le tranchant[1]. En réalité, comme son prédécesseur du Muy qui appelait en France le baron de Pirch, et comme beaucoup de ses contemporains, Saint-Germain était engoué du système prussien. On ne sait pas assez que, durant presque tout le règne de Louis XVI, l'armée française fut en proie à ce qu'on appelait les *faiseurs*. De là sa haine de l'ancien régime et son enthousiasme pour la Révolution. Les témoignages abondent; c'est Miot de Mélito (I, p. 3) qui s'indigne de « ces essais imprudents et si contraires au caractère national »; c'est l'auteur de

---

1. Il fallait rappeler le trait de ce jeune homme, « d'une des premières familles de la cour » qui demandait à Ségur de lui donner vingt coups de plat de sabre, pour savoir positivement l'impression que ce châtiment pouvait produire sur un homme. (*Mém. ou Souvenirs*, I, 131-136.) « Saint-Germain, dit encore Ségur (128-129), soumit le soldat français à l'humiliante punition des coups de plat de sabre; on obéit avec répugnance et incomplètement. Je me souviens même d'avoir vu à Lille des grenadiers répandre au pied de leurs drapeaux des pleurs de rage, et le duc de La Vauguyon, leur colonel, mêler ses larmes aux leurs. Ce mécontentement devint général; le ministre fut renversé par l'opinion publique qui devenait déjà une puissance. » On lit de même dans les *Mémoires* d'Eickemeyer (1845, p. 66-67) : « Er wurde entlassen, weil er zu viel Gutes auf einmal stiften wollte. Dass er den soldaten viereckige Hüte gab und hierdurch ihre Eitelkeit beleidigte, war unklug; aber unrecht und unbesonnen handelte er, als er, dem franzœsischen Ehrgefühl zuwider, die Stockprügel einführte. » Citons encore ce passage de Moreau de Jonnès (*Aventures de guerre*, etc., 1858, I, p. 7) : « J'ai vu sur le rempart de Rennes, derrière les Carmes, le vicomte de Mirabeau, colonel du régiment de Touraine, présider lui-même au supplice des militaires qu'il faisait passer par les verges; il les suivait pas à pas et criait aux soldats : frappez fort, donnant des coups de plats d'épée à ceux dont le cœur faiblissait dans ces barbares exécutions. »

l'*Essai sur la vie de Bouillé* qui remarque (II, p. 21) qu'on imitait aveuglément les vainqueurs, modifiait sans mesure et dissolvait sans réflexion et sans prévoyance; c'est Dumouriez (III, p. 192) qui déclare qu'on « tourmentait les troupes par des changements multipliés d'exercices et de manœuvres »; c'est Ségur (*Mém. ou souv.*, I, 128) qui écrit que les « faiseurs tourmentaient les soldats par des détails minutieux et les officiers par une sévérité plus dure que juste »; c'est Lafayette (*Mém.* III, 276) qui s'irrite de la faveur de Pirch, devenu le « précepteur » de l'armée et affirme qu'on épuisait les troupes et les tracassait mal à propos; c'est Mathieu Dumas qui, rédigeant avec La Tour du Pin et Gouvernet, un mémoire au roi, dit dans le préambule que « l'heure est enfin venue d'abjurer la trop longue erreur d'une servile imitation du militaire des nations allemandes » (*Souv.* I, 447); c'est Latour-Foissac (mémoire inédit) qui assure qu'au début de la Révolution, « les officiers provoquaient la défiance du soldat par des propos, des procédés, des regrets exagérés vers cette discipline du Nord qui avilissait autrefois les armées françaises ». Saint-Germain — et M. M. n'insiste pas assez sur ce point — fut un des ministres de la guerre que domina la *Prussiomanie.*

Au reste, M. M. a jugé très impartialement son héros; il reconnaît chez Saint-Germain comme chez Turgot, la précipitation, le dédain des difficultés pratiques; il l'accuse d'avoir voulu aller trop vite en besogne; mais il observe que, comme toujours, le secrétaire d'état de la guerre était aux prises avec le contrôleur-général et qu'on doit rejeter sur la finance une grande partie des difficultés que rencontra l'œuvre de Saint-Germain. Il y avait encore un mot de Dumouriez à citer là-dessus : « Saint-Germain était arrêté à tout moment par les privilèges des corps, par les grandes charges et par les protections » (II, 3, p. 196).

Peut-être M. M. n'a-t-il pas analysé suffisamment le caractère du comte; il nous le peint « caustique et sombre, railleur et mélancolique, prompt à l'abandon et à la défiance »; il nous dit en note qu'on l'appelait le Rousseau du militaire et nous renvoie à Grimoard pour « les saillies nombreuses échappées à la verve de Saint-Germain ». Il eut fallu citer quelques-unes de ces paroles mordantes et de ces sorties misanthropiques; il eût fallu rassembler tous les traits relatifs au caractère de Saint-Germain et épars dans les mémoires contemporains, en composer un portrait plein de vie et de relief. Senac de Meilhan a tracé ce portrait; on pouvait le reproduire ou noter en passant ce qu'il a de vrai et de faux, et, selon nous, il a plus de vrai que de faux. M. M. ne semble pas avoir connu ce jugement que nous trouvons dans l'*Essai sur la vie du marquis de Bouillé :* « Le nom seul de Saint-Germain rappelle l'effet funeste produit sur l'organisation militaire et sur l'esprit des troupes par des réformes incomplètes et par des mesures révoltantes, conçues dans l'influence d'un talent incontestable, mais vieilli, et d'un

caractère inquiet, soupçonneux, accessible aux réclamations intéressées des gens puissants, tout en se plaisant à lancer les traits d'un esprit caustique et en affichant les apparences de la simplicité et de la résolution. » Ce jugement est plus calme, plus modéré que celui de Meilhan, qui avait sur le cœur la suppression de sa place d'intendant de l'armée; mais, de même que l'auteur de l'*Essai*, Meilhan signale chez Saint-Germain « un degré de défiance qui ne peut s'allier avec un cœur généreux, et même avec une certaine étendue d'esprit »; il dit que Saint-Germain « affichait dans ses discours l'héroïsme, la vertu », qu'il « écouta tous les gens qui s'empressent d'arracher la confiance d'un ministre et trafiquent de leur accès », qu'il « faisait des changements par inquiétude d'esprit ».

Mais M. M. a fort bien mis en lumière ce que l'œuvre de Saint-Germain renfermait de bon et de durable; il montre que ce ministre n'était pas un brouillon incapable ni un ambitieux vulgaire; qu'il reprit les traditions de Louvois; qu'il s'efforça d'établir l'uniformité dans les cadres et dans tous les services et de faire de l'armée « un corps homogène et solide, capable de se suffire à lui-même, soumis dans toutes ses parties aux règles de la hiérarchie, de la discipline, de la subordination ». Ce livre composé avec le soin le plus consciencieux et qui témoigne de recherches étendues autant que d'une vive sagacité d'esprit, est une des meilleures et des plus belles études que nous ayons sur l'organisation militaire de l'ancien régime. Bien connaître les réformes de Saint-Germain, dit M. Mention (p. VII), c'est bien connaître en même temps la constitution de l'armée française pendant les derniers jours de la monarchie. Il suffira désormais de lire son livre pour connaître les réformes de Saint-Germain et par suite l'armée de Louis XVI, l'armée de la guerre d'Amérique qui sera la première armée de la Révolution et arrêtera l'invasion de 1792.

A. CHUQUET,

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 décembre 1885.

M. Alexandre Bertrand rappelle que, sur les tombes de légionnaires romains, qui ont été trouvées jusqu'ici en Gaule, on voit généralement figurer une arme connue sous le nom de *parazonium* : c'est un petit poignard à lame large et courte, que le soldat portait dans un fourreau de métal attaché à la ceinture, au côté gauche. Les images de cette arme, seules connues jusqu'ici, avaient permis d'en juger l'aspect général, mais n'en faisaient pas connaître suffisamment les détails. M. Bertrand a découvert cette année en Bretagne un exemplaire assez bien conservé de l'arme elle-même, d'après lequel il a pu en faire exécuter une restitution complète, qu'il met sous les yeux des membres de l'Académie.

M. Barbier de Meynard fait remarquer que le poignard présenté par M. Bertrand est tout semblable à une arme en usage chez les Persans, et que ceux-ci portent également attachée au côté gauche de la ceinture.

M. Bergaigne fait une communication importante sur les dernières inscriptions recueillies dans l'Indo-Chine par M. Aymonier. Cette année, M. Aymonier avait entrepris l'exploration de l'Annam Il s'est trouvé arrêté à Quinhou par les massacres qui ensanglantaient le pays; mais il avait eu le temps déjà d'estamper une cinquan-

taine d'inscriptions dans les provinces de Binh Thuan, de Khanh Hoa, de Phu Yen et de Binh Dinh. Ces provinces ont fait partie de l'ancien royaume de Tchampâ, connu de Marco Polo sous le nom de Ciampa ou Cyamba, et qui s'étendait bien au delà, jusqu'au Tonkin, d'où les Annamites sont descendus pour conquérir peu à peu toute la côte orientale de l'Indo-Chine. Les inscriptions mettent hors de doute la civilisation indienne de Tchampâ et l'introduction dans ce royaume des différents cultes brâhmaniques, principalement du çivaïsme, ainsi que d'un bouddhisme pareil au bouddhisme ancien du Cambodge. Elles sont rédigées, les unes en sanscrit, les autres dans une forme ancienne de la langue tchame, encore parlée aujourd'hui dans le Binh Chuan, et gravées dans un alphabet originaire de l'Inde du sud. Elles fournissent les noms d'une vingtaine de rois, tous terminés en *-varman*, et des dates allant de 706 à 1358 de l'ère *çaka* (784 à 1436 de notre ère). Plusieurs d'entre elles, non datées, sont gravées en caractères beaucoup plus archaïques, et peuvent remonter au VII[e] siècle de notre ère, ou même au delà. Les données historiques sont plus précises que dans les inscriptions du Cambodge et ont une importance qui assure aux inscriptions de Tchampâ une place à part dans l'épigraphie du moyen âge indien. Le royaume de Tchampâ était souvent en lutte avec ses voisins de Java, du Cambodge, de la Chine (avant l'émancipation des Annamites au X[e] siècle) et enfin de l'Annam. Les inscriptions contiennent des renseignements précieux sur ces différentes guerres, et particulièrement sur les expéditions maritimes des Javanais, qui détruisirent un temple de Çiva dans la plaine de Phanrang en l'an 709 de l'ère *çaka* (787 de notre ère). Elles prouvent que le nom d'Yvan, donné par les Tchams aux Annamites, est bien le même que l'ancien nom de Yavana, donné primitivement aux Grecs par les Hindous, ici transporté à d'autres ennemis venant également du Nord-Ouest. Enfin, plusieurs monuments, datés de 1191 (1271) et des années suivantes, portent le nom de *Çrîjayasatyavarmadeva*, répondant exactement à celui du roi qui, d'après les annales chinoises, devint tributaire de Khoubilaï Khan en 1278, et qui fut connu de Marco Polo.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : 1° Emile TRAVERS, *le Sceau de Loja et la Sigillographie pittoresque, principalement en Espagne;* 2° A. DE LA BORDERIE, *l'Emigration bretonne en Armorique* (extrait de la *Revue celtique*); 3° LE MÊME, *Froissart et le début de la guerre de Blois et de Montfort en 1341 ;* — par M. Schefer : Emile LEGRAND, *Bibliographie hellénique;* — par M. Bergaigne : Etienne AYMONIER, 1° *Notes sur le Laos;* 2° *Notes sur l'Annam, I, le Binh Thuân;* 3° *l'Epigraphie kambodgienne* (extrait des *Excursions et Reconnaissances*); — par M. Gaston Paris : Ad. TOBLER, *le Vers français ancien et moderne*, traduit sur la 2° édition allemande par Karl BREUL et Léopold SUDRE.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 25 novembre.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. de Barthélemy communique, de la part de M. Danecourt, une note accompagnant l'envoi d'une tuile faitière qui porte les lettres CL·BR· en relief, estampille de la *classis Britannica*. Cette tuile a été trouvée, ainsi que d'autres spécimens semblables, à Boulogne-sur-Mer, rue de la Porte-Gayolle, sur les bords de la Liane. M. Mowat fait observer que l'intérêt de cette communication réside surtout dans le fait de la découverte d'un certain nombre de tuiles dans un terrain déterminé; cette circonstance tendrait à prouver que le quartier des équipages de la flotte romaine était précisément à cet endroit.

M. Pallu de Lessert parle de son récent voyage en Algérie et des actes de vandalisme dont il a été témoin. Il en fait remonter la responsabilité à l'Administration qui laisse carte blanche aux entrepreneurs qu'elle emploie; la masse du public est malheureusement indifférente au sort des antiquités; il faudrait, par des écrits populaires et peu coûteux, développer le goût des études d'histoire locale.

M. Lecoy de la Marche présente quelques spécimens d'enluminure, et notamment d'application de l'or en feuille sur le parchemin, spécimens qui lui ont été envoyés par des artistes de province et exécutés d'après les recettes du « *De Arte illuminandi* », grâce à la divulgation qu'il en a faite.

M. Courajod compare, à l'aide de photographies et d'un moulage, un buste en marbre du Musée du Louvre, provenant du château de Gaillon, avec une des statues d'apôtre du tombeau de Louis XII à Saint-Denis. Il en conclut que l'auteur du buste de Gaillon pourrait être l'un des membres de la famille italienne des Juste.

Le Secrétaire,
R. MOWAT.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

impartial, fidèle à la vérité historique et attachant.) — KIEPERT, physikalische Wandkarten, Afrika. — SOCIN, Arabische Grammatik, Paradigmen, Literatur, Chrestomathie u. Glossar. (Très bon.) — RAICH, Shakspeare's Stellung zur katholischen Religion. (Ne prouve rien; Rümelin seul a raison de dire que Shakspeare était un chrétien sans confession.) — BUCHHOLZ, die Homerische Götterlehre, auf Grundlage der homerischen Dichtungen dargestellt. (L'auteur ne tient aucun compte des travaux récents.) — WOSSIDLO, Volksthümliches aus Mecklenburg, I, Beiträge zum Thier = und Pflanzenbuch; Thiergespräche, Räthsel, Legenden u. Redensarten aus dem Volksmunde gesammelt. — KNOOP, Volkssagen, Erzählungen, Aberglauben, Gebräuche und Märchen aus dem östlichen Hinterpommern. (Complète fort bien le livre de Temme, « die Volkssagen von Pommern und Rügen ».) — The american Journal of Archaeology, I, 1. (Promet beaucoup.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 48, 28 novembre 1885 : BARTH, Beiträge zur Erklärung, des Jesaia (Nowack : court et instructif). — NOURRISSON, Pascal, physicien et philosophe (Natorp : peu de points de vue nouveaux, mais quelques faits historiques qui n'étaient pas connus ou l'étaient inexactement). — HOERNLE a. GRIERSON, A comparative dictionary of the Bihari language, I, a-agmânî (A. Weber : commencement d'une publication pleine de zèle et de soin ; chaque mot est traité dans le plus grand détail; on craint presque que l'œuvre, ainsi poursuivie, ne puisse aboutir). — ROQUETTE, de Xenophontis vita. (Dittenberger : dissertation soignée et féconde en résultats; cp. un prochain art. de la *Revue critique*.) — Autolyci de sphaera quae movetur liber. De ortibus et occasibus libri duo, p. p. HULTSCH (Curtze : bien fait et intéressant). — A. Gellii Noctium Atticarum libri XX, p. p. HERTZ, vol. II. (H. J. Müller : œuvre du savoir le plus solide aujourd'hui terminée; la plus grande « accuratesse »). — G. HAUFF, Christian Friedrich Daniel Schubart in seinem Leben und seinen Werken. (A. Sauer : très bon.) — Karl RIEGER, Verhältnis zur französischen Revolution. (Minor : assez bon.) — H. HÜFFER, Erinnerungen an Schiller mit bisher ungedruckten Briefen von Herder, Schiller u. Gœthe. (D. Jacoby : contributions très attachantes.) — WETZ, die Anfänge der ernsten bürgerlichen Dichtung des XVIII. Jahrhunderts, I. (A. S. : important, mais semble trop long.) — Acta imperii inedita seculi XIII et XIV, Urkunden u. Briefe zur Geschichte des Kaiserreichs u. des Königreichs Sicilien in den Jahren 1198-1400, hrsg. von E. WINKELMANN, I u. II. (Wenck : publication du plus haut prix). — KINDLER VON KNOBLOCH, Das Goldene Buch von Strassburg, I (Schulte : travail qui comptera parmi les plus méritoires sur le domaine de l'histoire d'Alsace). — Jahrbuch für Geschichte, Sprache u. Literatur Elsass-Lothringens I. (Hollaender: aura le premier rang parmi les publications semblables qui paraissent en Alsace.)— JAWORKIJ, Reise der russischen Gesandtschaft in Afghanistan u. Buchara 1878-79. — FURTWÄNGLER, Beschreibung der Vasensammlung im Antiquarium, I. (Winter).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 47, 21 novembre 1885; A. HEIMER, Studia Pindarica (L. Bornemann : à lire). — HORATII FLACCI Epistulae, edited with notes by A. S. WILKINS (W. Mewes : bon livre de classe). — CORNELII TACITI Germania erklärt von K. TÜCKING. Sechste verbesserte Auflage (A. Eussner : utile). — H. LAVOIX, Histoire de la musique (E. v. Stockhausen : recommandable comme précis). — DIE GYPSABGÜSSE ANTIKER BILDWERKE im kgl. Museum zu Berlin. Von C. FRIEDERICHS. Neu bearbeitet von P. WOLTERS (E. Kroker, en louant cet excellent livre, présente quelques utiles remarques de détail). — GRIECHISCHE GRAMMATIK, bearbeitet von K. BRUGMANN (K. Bruchmann :

il s'agit de la grammaire grecque qui fait partie du Handbuch d'Iwan Müller ; le critique n'a pas trouvé le livre facile à lire).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 23, 15 nov. 1885 : KURSCHAT, Littauisch-deutsches Wörterbuch (Bezzenberger : très long article de la page 905 à la page 948. Kurschat est mort depuis la publication de son ouvrage ; on a beaucoup de critiques à lui faire et quelques excuses qu'on puisse donner en sa faveur, son œuvre est insuffisante, elle est même relativement au-dessous de celle de Nesselmann qui a paru trente-deux ans auparavant, et qui est encore indispensable, surtout au point de vue philologique).

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 14 nov. 1885 : ZÖCKLER, Handbuch der theologischen Wissenschaft, V. (Nestle). — H. A. W. MEYER, Kritischexegetischer Commentar über das Neue Testament, I, 2, p. p. WEISS. — CHARTERIS, The New Testament scriptures, their claims, history and authority (Lemme). — Eugippii Opera, I p. p. KNOELL (Lipsius : fait avec grand soin). — V. SALIS, Agrippa d'Aubigné, eine Huguenottengestalt ; OCHSENBEIN, Ein Flüchtling der St. Bartholomäusnacht (Schott : deux petits écrits intéressants ; le second est consacré à Jean de Léry). — GLOËL, Hollands kirchliches Leben (Achelis : très instructif). — Rud. v. SCHERER, Handbuch des Kirchenrechts, I, 1 (K. Köhler). — CLÜVER, die Bendersche Lutherrede und ihre Gegner (Kattenbusch). — STÜVEN, Darstellung und Kritik der Grundsätze des Materialismus (Reischle).

Wochenschrift für klassische Philologie, 21 octobre 1885, n° 43 : H. WEIL, Eschyle, Prométhée enchaîné (Oberdich : discussion de quelques questions de détail). — H. MERGUET, Lexicon zu den Schriften Caesars, 2te Lief., et H. MEUSEL, Lexicon Caesarianum. Fasc. II, III. (Kleist : le travail de Merguet, qui s'appuie seulement sur le texte de Nipperdey, n'est ni solide ni complet ; celui de Meusel, fruit de longues et sérieuses études, est fort recommandable.) — P. HÖFER, der Feldzug des Germanicus im Jahre 16 n. Chr. (G. A. : étude bien ordonnée et brillante, mais nullement convaincante.) — H. SCHLIEMANN, Vortrag über die neuesten Ausgrabungen in Tiryns (Bürchner).

— 28 octobre 1885 : n° 44 : E. S. CALVO, Estudios filologicos (Gruppe : n'est pas sans originalité, mais manque de méthode ; excessivement audacieux et arbitraire). — P. HIRSCH, Phrygiae de nominibus oppidorum (Schmidt : la liste des villes est utile, le latin exécrable, l'impression fort incorrecte). — Libellus Historico-Criticus, in quo, quomodo ultimis a. Chr. saeculis Judaismus cum Paganismo coaluerit, Philonis thesophiae ratione sub finem habita, expos. P. V. SCHMIDT (Otto : travail soigné et savant, l'auteur regarde à tort le « philonisme » comme une fusion du judaïsme et du paganisme). — Euripides' Iphigenie in Taurien. Textausg. für Schulen von CHR. ZIEGLER (Sitzler : très recommandable). — GROSSE, über Isokrates'Trapezitikos (Keil : essai profond et fort utile, combat l'authenticité du 17e discours d'I.). — L. ENGLMANNS Grammatik der latein. Sprache, 12e Aufl., bearb. von WELZHOFER. — Verzeichniss aller Programme der bayerischen Lyzeen etc. von J. G. ZEISS. III. Abteilung : Die Schuljahre 1873-1874 bis 1883-1884.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Dix-neuvième année 21 décembre 1885

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

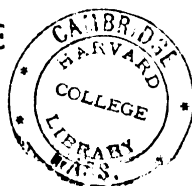
Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).



PÉRIODIQUES

The Academy, n° 709, 5 décembre 1885 : The Apostolic Fathers, part. II, S. Ignatius, S. Polycarp, revised texts, with introductions, notes, dissertations a translations by LIGHTFOOT (Salmon : 2e art.). — HIGGINSON, A larger history of the United States of America to the close of President Jackson's administration (Doyle : de sérieuses qualités, mais manque de proportions). — GRESWELL, Our South African Empire (Worsfold). — JEANS, England's Supremacy, its sources, economics and dangers (Tipping). — Notes and news (annonce un livre sur Shaftesbury par M. Traill; un art. sur Walter Scott dans l' « Encyclopaedia britannica », par M. Minto; une nouvelle collection, la « National Library » de Cassell, dirigée par M. Morley, et composée de volumes à trois pence [le « Warren Hastings » de Macaulay, le « Complete Angler » d'Isaac Walton, le « Man of feeling » de Mackenzie, le « Childe Harold » de Byron et l'autobiographie de Franklin]; un ouvrage de M. Meiklejohn « The English language »). — Correspondence : « With the king at Oxford » (Church). — On the text of the Senchas Mar (Whitley Stokes). — « A » historical sketch or « an » historical sketch (R. Martineau). — Dr Morris's edition of « Chaucer's Prologue, etc. » (Lendrum). — Revue egyptologique, 2e année, 1881-1882, 3e année, 1883-4-5 (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 3032, 5 déc. 1885 : Specimens of English prose style, selected and annotated, with an introductory preface, by G. SAINTSBURY. — DALTON, Life a. times of general Sir Edward Cecil, Viscount Wimbledon, 1605-1638. 2 vols. — The Byron quarto of 1806 and its variantes. — Charles Lamb and the old benchers of the Inner Temple (Ainger). — Literary gossip (M. Göschen prépare, dit-on, une biographie de son grand-père qui publia les œuvres de Gœthe, de Schiller et de Wieland; la ville de Dessau va célébrer le centième anniversaire de la mort de Moïse Mendelssohn). — Eug. MÜNTZ, Donatello (L'auteur du compte-rendu critique quelques conclusions ou idées générales de l'auteur, et loue son labeur assidu, l'art avec lequel il arrange ses matériaux biographiques et expose la suite de l'œuvre de Donatello, l'enthousiasme qu'il a pour son sujet et qu'il communique au lecteur). — The « Eumenides » at Cambridge.

Literarisches Centralblatt, n° 50, 5 décembre 1885 : SCHIFFER, das Buch Kohelet, I. — RABIER, Leçons de philosophie, I, Psychologie (clair et élégamment exposé). — RÉE, die Entstehung des Gewissens. — Miscellanea di storia italiana, XXIV. — Urkundenbuch der Vögte von Weida, Gera und Plauen, I, 1122-1356, p. p. B. SCHMIDT. — ROOSCHÜTZ, Owen, seine Geschichte und seine Denkwürdigkeiten. (Travail sur une petite ville du Wurtemberg.) — WLASSAK, Kritische Studien zur Theorie der Rechtsquellen im Zeitalter der classischen Juristen. — Paradigmen der arabischen Schriftsprache, hrsg. von der Lehranstalt für orientalische Sprachen in Wien. (Publication intéressante de l'École des langues orientales vivantes de Vienne.) — MERGUET, Lexicon zu den Schriften Cäsar und seiner Fortsetzer, II u. III Liefer. (Livraisons qui seront les bienvenues.) — MABELLINI, Delle rime di Benvenuto Cellini (travail méritoire, style attachant.) — SCHIPPER, William Dunbar, sein Leben und seine Gedichte in Analysen und ausgewählten Uebersetzungen nebst einem Abriss der altschottischen Poesie (travail qui offre non seulement une histoire de Dunbar, mais une vue d'ensemble sur toute la littérature écossaise des anciens temps; ce travail est fort bien fait; c'est le modèle d'une étude scientifique exposée néanmoins avec assez d'habileté pour qu'elle plaise au grand public).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 21 décembre — 1885

Sommaire : 230. LATYCHEW, Inscriptions grecques et latines du littoral du Pont-Euxin. — 231. HERSEL. Les citations du Pseudo-Longin. — 232. PAULI, Les inscriptions en nord-étrusque. — 233. MÜNTZ, Donatello. — 234. Correspondance de Dobrowsky et de Kopitar, p. p. JAGIC. — 235. VON DER GOLTZ, de Rossbach à Iena; Publications historiques du grand état-major allemand, I-VI; YORK DE WARTENBOURG, Napoléon général, I. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

230. — Basile LATYCHEW. **Inscriptiones antiquæ oræ septentrionalis Ponti Euxini græcæ et latinæ.** Jussu et impensis societatis archæologicæ imperii russici. Vol. I, Petropoli, 1885. In-4, VIII-244 p.

La partie du *Corpus inscriptionum graecarum* de Boeckh relative à la Russie méridionale ne compte guère que 80 numéros. Aujourd'hui, grâce à l'activité déployée depuis un demi siècle par les explorateurs russes, le nombre de textes provenant de ces régions doit dépasser 500. Plusieurs de ces inscriptions sont inédites, enfouies dans quelque musée provincial; d'autres ont été publiées, mais étaient naguère disséminées à travers une foule de recueils périodiques, de récits de voyages ou de mémoires spéciaux, souvent rédigés en russe, c'est-à-dire inaccessibles à la majorité des savants, Il devenait urgent, si l'on voulait enfin tirer un parti sérieux de tous ces matériaux, de les réunir et de les classer. C'est ce qu'a compris la société archéologique russe quand elle a confié à MM. Pomialovsk et Sokoloff d'abord, puis à M. Basile Latychew, jeune savant déjà très apprécié chez nous, le soin de rédiger un recueil complet et commode, destiné à rendre aux études épigraphiques le même service que les *Antiquités du Bosphore cimmérien* ont rendu aux études archéologiques.

Il faut féliciter M. Latychew de la manière dont il a entendu et exécuté sa tâche. Le format choisi tient heureusement le milieu entre l'in-folio, si peu maniable, et l'in-octavo, où les textes épigraphiques sont trop à l'étroit. La typographie, sans viser au luxe, est correcte et claire, le caractère adopté respecte les yeux du lecteur. L'ordre suivi est celui qui est consacré pour toutes les publications de ce genre : en première ligne l'ordre géographique; puis, pour chaque localité, le classement par genres de documents, et dans chaque genre l'ordre chronologique, autant qu'il est possible de le déterminer. Sous chaque inscription M. L. donne 1° l'histoire extérieure du document; 2° le texte en caractères épigraphiques avec les principales variantes de lecture; 3° le texte en

minuscules; 4° le commentaire exégétique; 5° pour les monuments les plus importants, la traduction en russe. Un index de 17 pages, très précieux pour l'onomastique [1], et deux fac-similés complètent le volume. Toute cette disposition est irréprochable; cependant je ne vois pas très bien l'utilité de la traduction russe, qui ne s'adresse évidemment qu'à un nombre infime de lecteurs : il eût mieux valu la supprimer tout à fait ou la remplacer par une traduction française. D'autre part le commentaire est parfois un peu maigre. M. L., par excès de discrétion, renvoie volontiers aux travaux de ses devanciers, au lieu d'en extraire la substance. Enfin je regrette l'absence de courtes notices, en tête de chaque chapitre, résumant ce qu'on sait de l'histoire et de la topographie de la localité. Les notices de Boeckh sont très remarquables, mais ne sont plus tout à fait au courant de la science. Peut-être M. L. nous réserve-t-il la surprise d'un ouvrage spécial sur ce sujet; il sera le bienvenu, car le livre capital de Neumann *(Die Hellenen im Skythenlande)* en est resté au premier volume, et la thèse latine de M. Thirion est loin d'avoir épuisé la matière. Personne n'est mieux préparé à un travail de ce genre que M. L., qui nous en a donné récemment un échantillon dans son étude sur la constitution de Chersonèse, publiée au ***Bulletin de correspondance hellénique*** (1885, p. 265 et suiv.)

Même en se restreignant ainsi, l'auteur, je me hâte de l'ajouter, n'a pas fait simplement œuvre de compilateur. Il a vérifié scrupuleusement tous les textes sur les monuments originaux, quand il a pu les découvrir; ce travail, un peu ingrat, lui a fourni d'excellentes corrections, et lui a permis d'en écarter de mauvaises [2]. S'il consulte volontiers ses devanciers pour les « suppléments », il ne les suit pas servilement; plusieurs de ses restitutions nouvelles sont très heureuses. Enfin un certain nombre de textes, dont quelques-uns d'un grand intérêt, paraissent ici pour la première fois. Je citerai notamment le n° 17, d'Olbia, qui complète par de curieux traits le célèbre décret en l'honneur de Protogène, — cette perle des inscriptions de la mer Noire, — et le n° 24, un des rares décrets d'Olbia qui aient une date certaine.

Voici, maintenant, quelques observations de détail. P. 165 (Leucé). L'inscription n° 171, donnée comme inédite, a été communiquée le 17 avril 1885 par M. Egger à l'Académie des inscriptions, et publiée dans le ***Bulletin de correspondance hellénique,*** p. 375. M. L. aurait pu connaître au moins la communication faite à l'Académie, puisqu'il cite dans son supplément des articles parus au mois d'avril. Le texte de

1. Le nom Saumacos, que M. L. ne retrouve que sur une monnaie publiée par R. Weil (p. 182) n'est peut-être qu'une variante orthographique de Σώμαχος, qui se rencontre plusieurs fois à Olbia.

2. Ainsi dans l'inscription de Diophante (n° 185) l. 8, ταξάμενος ἐν χρείᾳ remplace la fantastique localité Τρυία de Dittenberger. De même au n° 242 (inscr. de Scilur) une mauvaise lecture, que Boeckh avait donnée comme certaine, est justement mise de côté.

M. Egger est d'ailleurs fautif sur plusieurs points. — P. 180 (Chersonèse). Le décret en l'honneur de Diophante, général de Mithridate, la pièce la plus importante du recueil avec le décret d'Olbia, méritait quelques développements, même après l'excellent commentaire de M. Foucart (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1881, p. 70). Pour ne relever qu'un point, M. Foucart avait remarqué que Diophante est appelé dans l'inscription fils d'Asclépiodore, tandis que Memnon lui donne pour père Mitharos[1]. Comment expliquer cette anomalie? M. F. suppose, sans vraisemblance, qu'Asclépiodore est la forme hellénique du nom barbare Mitharos. M. L. n'admet pas cette explication : il aurait pu au moins la mentionner. En revanche il aurait dû s'abstenir de reproduire la conjecture de Rumpf (*Neue Jahrbücher für Philologie*, 1881, p. 834) d'après laquelle Μιθάρου chez Memnon serait une faute pour Μιθ(ραδάτου) στρ(ατηγ)ῷ. Sans doute les manuscrits ont Μιθάρῳ et la vulgate n'est qu'une correction de Scaliger; mais il suffit de se reporter au texte de l'historien pour voir que Mithridate, étant le *sujet* de la phrase, ne peut pas figurer comme complément dans une incidente[2]! La vérité est que le texte est corrompu, mais que ce n'est pas Μιθάρῳ qu'il faut changer. Je lis Διοφάντῳ δὲ καὶ (au lieu de τῷ) Μιθάρῳ δύναμιν δούς κ. τ. λ. Ce Mitharos, collègue de Diophante, et non son père, est sans doute le même général qu'Appien (*Mith.* 10) appelle Μιθράας. (Le nom se retrouve aussi sous la forme Mithrès à Comana et ailleurs : *Bull. corr. hell.*, 1883, p. 138). Cette correction me paraît d'autant plus certaine : 1° que Memnon ne donne *jamais* les noms patronymiques des généraux de Mithridate; 2° qu'il a déjà mentionné Diophante antérieurement (p. 543, Did.) et que c'est à cette occasion qu'il aurait dû indiquer le nom de son père, s'il l'avait voulu.

On voit qu'il faut chercher chicane à M. Latychew pour le trouver en défaut. Je termine en espérant qu'il ne nous fera pas trop attendre la suite de son excellente publication : il nous doit encore le 2e volume (inscriptions du Bosphore) et le 3e (*varia supellex*). C'est seulement quand nous serons en possession de tous ces éléments d'information que nous pourrons nous faire une idée exacte de ce vaillant petit monde des colons grecs de l'Euxin, sentinelles perdues de la civilisation hellénique dans les brumes de la Scythie, que Rome aurait négligé de relever si son plus redoutable ennemi ne lui en avait pas donné l'exemple.

Théodore Reinach.

---

1. *Fr. hist. gr. Didot*, III, p. 545.

2. Voici ce texte : Μιθριδάτης δὲ ἄλλον τε στρατὸν συχνὸν παρεσκευάζετο... Διαφάντῳ δὲ τῷ Μιθάρου δύναμιν δοὺς, πέμπει πρὸς τὴν Καππαδοκίαν.

231. — **Qua in citandis scriptorum et poetarum locis auctor libelli** περὶ ὕψους **usus sit ratione,** par K. Hersel. Berlin, 1884, in-8, 70 pages (dissertation inaugurale).

Cette dissertation, malgré le caractère très spécial du sujet qui s'y trouve traité, est de nature à intéresser plus de lecteurs qu'il ne semble peut-être au premier abord. La question des citations dans le Pseudo-Longin touche en effet à la question générale des citations dans les rhéteurs et les grammairiens. Or tout le monde sait que le texte de ces citations diffère souvent, dans une mesure plus ou moins notable, de celui que donnent, pour les mêmes morceaux des grands écrivains, les meilleurs de nos manuscrits. L'éditeur qui publie un texte classique a presque toujours à se demander ce que valent ces variantes et quelle en est l'autorité. Bien que la réponse ne doive pas être absolument la même pour tous les auteurs de citations, une étude minutieuse faite sur l'un d'eux ne peut manquer de fournir beaucoup de matériaux et d'indications utiles pour toute autre du même genre. M. Hersel a étudié le Pseudo-Longin, à ce point de vue, avec beaucoup de conscience, de savoir et de justesse d'esprit. La conclusion qu'on tirera de son travail est que les causes d'inexactitude dans les citations étaient multiples pour les rhéteurs et les grammairiens, et qu'on ne saurait se servir de leurs reproductions des textes classiques qu'avec infiniment de réserve et de prudence.

A. Cr.

---

232. — Dr Carl Pauli. **Die Inschriften nordetruskischen Alphabets.** (Avec sept planches lithographiques). Leipzig, Barth, 1885. In-8, viii, 131 p.

L'intérêt principal de ce livre est dans les inscriptions euganéennes d'Este, publiées en fac-similé et en transcription. Un certain nombre d'autres inscriptions inédites, dont plusieurs trouvées à Gurina, en Carinthie, enrichissent ce recueil. L'auteur a réuni, en outre, toutes les inscriptions en écriture « nord-étrusque » connues jusqu'à ce jour, particulièrement celles qui ont été classées et commentées autrefois par Mommsen (*Mémoires de la Société archéologique de Zurich*, 1853). Nous avons donc ici un recueil commode, qui ne pourra manquer d'aller aux mains de tous ceux qui s'occupent d'épigraphie italique.

C'est seulement par l'écriture que se ressemblent les inscriptions colligées dans ce volume, car elles se divisent, au point de vue de la langue, en plusieurs catégories bien tranchées. Encore l'écriture des tables de bronze trouvées à Este est-elle notablement différente des autres. Il faudrait, pour le dire en passant, se garder d'attribuer aux bronzes d'Este une trop haute antiquité, d'après la forme parfois étrange des lettres. Sur l'une de ces tables, au milieu du texte euganéen, on trouve ces mots parfaitement lisibles : DEDIT LIBENS MERITO,

qui nous transportent en pleine époque romaine, et non la plus ancienne. La plupart de ces petits monuments épigraphiques se terminent par des espèces d'alphabet, une même lettre étant répétée un grand nombre de fois sur toute l'étendue d'une ligne. M. P. suppose que ces tables servaient à apprendre à lire dans les écoles annexées aux temples. Je doute que cette hypothèse trouve beaucoup d'accueil.

Au mot *euganéen*, M. P. préfère celui de *vénète*, lequel a, en effet, l'avantage de désigner la population qui, au temps de l'époque romaine, occupait cette région. Ce que nous pouvons lire jusqu'à présent de la langue vénète se borne à une soixantaine de mots dont nous ignorons le sens. M. P. croit reconnaître un génitif en *-h*, *-ah*, *-eh*, *-oh*, dont il rapproche les génitifs en *-aihi*, *-eihi*, *-ihi*, *-oihi* du dialecte messapien. Il n'est pas impossible, en effet, que nous trouvions aux deux bouts de la Péninsule les tronçons d'une population que l'invasion latino-osque a coupée par le milieu. Mais M. P. va plus loin, et se laissant glisser à son tour sur la pente dangereuse de l'indo-germanisme, croit pouvoir rattacher à la famille arienne le messapien et le vénète. Ici nous nous séparons de lui, refusant absolument de reconnaître une langue indo-européenne, soit dans les mots qu'il a déchiffrés sur les tables d'Este, soit dans ceux que M. Deecke a récemment extraits des inscriptions messapiennes. Il semble que le piège de l'indo-germanisme menace de saisir une nouvelle victime.

Où M. P. est sur un terrain plus solide, c'est quand il s'occupe des inscriptions en caractère « nord-étrusque » qui recouvrent des mots gaulois. Nos celtologues feront bien d'étudier cette partie de son travail, où ils trouveront de précieuses indications. En ce qui concerne les dates qu'il assigne aux différentes espèces d'inscriptions, M. P. se montre d'une modération rare en pareille matière : il les place entre l'an 260 et l'an 150 av. J. C.

En résumé, l'auteur, qui défriche un sol vierge, a résolument abordé quantité de problèmes difficiles; on peut le trouver hardi quelquefois, mais sans cette hardiesse il n'aurait pas fait son livre. Grâce à lui, nous possédons aujourd'hui, sous un format commode, tout un nouveau chapitre d'épigraphie, déjà utile à consulter et riche en promesses pour l'avenir.

Michel Bréal.

---

233. — **Donatello**, par Eugène Müntz. Paris, J. Rouam, 1885; gr. in-8 de 120 pp Prix : 5 fr.

M. Müntz est infatigable. Son livre sur *la Renaissance en Italie et en France* est à peine paru qu'un nouveau volume sollicite l'attention de la critique. Celui-ci n'a ni les mêmes proportions, ni la même portée; il constitue cependant pour l'auteur un nouveau titre à la recon-

naissance du public. C'est la première fois que paraît un livre aussi complet sur la vie et l'œuvre de Donatello. Le texte clair, précis, résumant et complétant les travaux antérieurs, est accompagné de 48 gravures sur bois. J'aurais aimé voir mentionnée dans l'ouvrage, ne fût-ce que pour en établir la non-authenticité, s'il y a lieu, la pierre tombale du cardinal Angelo Acciaccoli à la chartreuse du Val d'Ema. A propos des bas-reliefs destinés à la tribune des orgues du Dôme de Florence. M. M. remarque avec raison (p. 50) les fâcheux effets qu'ils produisent, déposés, comme ils le sont, sur le sol, au musée de Bargello. Il aurait pu annoncer qu'on s'occupe de rétablir la tribune dans la grande salle du musée, ce qui permettra de bien jouir des bas-reliefs, de les juger à distance et à leur véritable point. — Ce livre vient à son heure, à la veille des fêtes du centenaire de Donatello, que doit donner, au mois de mai prochain, la ville de Florence toujours jalouse de célébrer ses gloires. Il a de plus l'honneur d'inaugurer une série de volumes, comprenant des biographies et des notices critiques sur les *Artistes célèbres* de tous les temps. Des noms de valeur très diverse figurent sur la liste des collaborateurs; la science n'est pas en droit de compter également sur tous. On peut espérer malgré cela que la collection conservera une unité de méthode qui assurera son succès. Il appartiendra à M. Müntz, chargé de la direction, de maintenir le caractère sérieux et critique des travaux. On doit engager l'éditeur à donner moins de gravures et à les donner meilleures; quelques-unes des illustrations du présent volume interprètent trop infidèlement l'œuvre du maître florentin.

P. de Nolhac.

---

234. — **Briefwechsel zwischen Dobrowsky und Kopitar (1808-1828)** herausgegeben von V. Jagic. Un vol. grand in-8 de cvii-751 pp. Berlin, 1885, Commissionsverlag der Weidmann'schen Buchhandlung.

Ce volume, bien que mis dans le commerce à Berlin, fait partie des publications de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Il est imprimé à Pétersbourg et il porte un second titre russe : *Sources pour l'histoire de la Philologie slave*, Tome I. Nous ne pouvons que féliciter l'Académie d'entreprendre cette collection ; nous signalions ici même l'an dernier à propos de la correspondance de Pogodine [1], l'intérêt de ces publications qui nous font pour ainsi dire assister à l'enfantement des grandes œuvres par lesquelles le monde slave a été renouvelé dans la première moitié du xix[e] siècle. On sait quel rôle considérable Dobrowsky et Kopitar ont joué dans cette période de renaissance; à vrai dire, ni l'un ni l'autre ne soupçonnait les résultats politiques que leurs études préparaient. Ils n'étaient ou croyaient n'être que de purs philo-

1. Voir la *Revue critique* du 17 novembre 1884.

logues; si l'on eût dit à Dobrowsky que la Bohême cinquante ans après sa mort posséderait une université tchèque, un théâtre tchèque, une majorité slave dans sa diète, on l'eût singulièrement étonné; si l'on avait annoncé à Kopitar — originaire de Carniole — que la renaissance littéraire des Slaves méridionaux aboutirait au mouvement illyrien, à la prise d'armes de Jellacich contre les Magyars, il eût peut être reculé devant ces conséquences peu prévues d'études qu'il croyait purement grammaticales. Ce qui caractérise cette correspondance, c'est qu'elle est entièrement consacrée à la science pure; de 1808 à 1828, pendant vingt années dont quelques-unes furent marquées par de grandes batailles, des démembrements, des traités de paix, des congrès à jamais mémorables, le linguiste de Prague et celui de Vienne semblent absolument indifférents à tous les bruits du dehors; les seules questions qui les préoccupent, c'est la découverte du ms. de Freisingen, c'est de savoir quand Dobrowsky publiera ses *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris,* c'est de fixer la patrie réelle de l'idiome slavon, c'est de déterminer l'étymologie de tel ou tel mot difficile, c'est d'inventer un alphabet commun à tous les idiomes slaves. Je n'engage point les débutants *in re slavica* à lire ce volume; ils y trouveraient une foule de solutions ou d'affirmations qui sont aujourd'hui sorties du domaine de la science ou plutôt qui n'auraient jamais dû y entrer. Les méthodes d'alors n'étaient point ce que sont celles d'aujourd'hui et plus que tout autre science la slavistique a progressé depuis quatre-vingts ans. Ce qui a plus d'intérêt pratique, ce sont les renseignements que ces lettres nous fournissent sur la plupart des hommes qui ont collaboré à la renaissance slave, sur Appendini (très bien jugé par Kopitar) sur Bandtkie, Vodnik, Vouk Karadjitch dont Kopitar seconda les débuts avec un zèle des plus méritoires, sur Hanka dont il proclame la science et dont il dévoile les falsifications, sur l'historien Engel, les académiciens russes Kœppen, et l'enthousiaste Schichkov, qui pour être amiral, se croyait slaviste [1], sur l'écrivain serbe Obradovitch, sur le baron Zoïs ce généreux Mécène des Slaves méridionaux, sur Schafarik, Palacky, Jungmann, les jeunes coryphées d'un mouvement plus historique que grammatical, plus patriotique que théorique, qui déconcerte et agace singulièrement le patriarche de Prague et le pacifique bibliothécaire de Vienne. Les jugements des deux correspondants sont loin d'être infaillibles; la découverte du *rhinisme* slavon par Vostokov, découverte qui a renouvelé l'étude de la phonétique, est traitée par Dobrowsky de *grille,* (toquade). A propos du jeune Palacky qui travaille à son histoire de Bohême, il cite avec dédain le vers classique : *Parturiunt montes.* On sait aujour-

1. Dobrowsky est préoccupé de trouver pour les Slaves un alphabet universel. Schichkov lui propose l'alphabet russe : « Auf die Einwendung dass selbst einige Russen mit lateinischen Lettern zu schreiben Lust hatten war die Antwort : solchen Leuten soll man die Kœpfe abschlagen (durch den Henker N. B.) ! Diess denationalisire ein Volk in der Folge (p. 366). » On sait l'attachement de M. de Bismarck pour l'alphabet allemand.

d'hui si le jeune historien a tenu sa promesse; quand à Schafarik il l'exécute en deux mots: *ein unseliger abschreiber und phrasendrechsler*. La postérité remet toute chose à sa place : On ne lit plus les *Institutiones linguæ slavicæ;* on consulte encore les *Antiquités slaves*.

Une correspondance aussi complexe et où les questions les plus délicates sont abordées à chaque page, aurait besoin d'un commentaire perpétuel. Nul n'était plus en état de le donner que M. Jagic; mais dans bien des cas les notes eussent été plus longues que le texte; la tâche de l'éditeur eût été trop lourde; M. J. s'est borné à reproduire les lettres en *fac simile*, avec leurs abréviations, leurs allusions parfois peu intelligibles. Une introduction d'une centaine de pages, écrite en langue russe, donne de nombreux détails sur la biographie et les travaux des savants cités dans la Correspondance. Trois index accompagnent le volume : l'un comprend les noms d'hommes, l'autre la liste des mots étudiés par les correspondants (le plus souvent au point de vue étymologique), le troisième enfin est un *index rerum;* il permet de se faire, à première vue, une idée des questions scientifiques qui préoccupaient alors le monde slave. L'ouvrage se termine par des *fac simile* de l'écriture de Dobrowsky et de Kopitar. Il est précédé d'un portrait de Dobrowsky; nous ne savons si les travaux de M. Jagic lui permettront de poursuivre cette collection qui peut être considérable. En le félicitant de ce nouveau service rendu à la science, nous remercions également M. M. Miklosich et Patera qui ont mis à sa disposition, l'un les originaux des lettres de Dobrowsky, l'autre la copie de celles de Kopitar [1].

L. Leger.

235.— I. **Colmar Freiherr von der Goltz** (Major im Generalstabe), Rossbach und Iena, Studien über die Zustænde und das geistige Leben in der preussischen Armee wæhrend der Uebergangszeit von xviii. zum xix. Jahrhundert, mit zwei Schlachtplænen, 1883. Berlin, Mittler und Sohn (Kochstrasse, 69-70). In-8, ix-308 p. et 55 p. d'appendice. Prix : 7 mark.

II. **Kriegsgeschichtliche Einzelschriften,** herausgegeben vom Grossen Generalstabe, Abtheilung für Kriegsgeschichte. Berlin, Mittler; six fascicules formant le premier volume; 1er fasc., 2e édition, 1883. In-8, viii et 129 p. avec quatre cartes. 2 mark 50; — 2e fasc., 1883, iv et 129 p. avec une carte. 2 mark 50; — 3e fasc., 1884, 156 p. 2 mark 50; — 4e fasc., 1884, iv et 157 p. avec un plan. 2 mark 25; — 5e fasc., 1884, 138 p. 2 mark; — 6e fasc., 1885, 184 p.

III. **Napoleon als Feldherr,** von Graf York von Wartenburg, Hauptmann aggregirt dem Generalstabe. 1885. Erster Theil. Berlin, Mittler. In-8, iv et 348 p.

Nous réunissons en un seul article plusieurs volumes qui ont plu-

1. Une publication aussi complexe ne va pas sans quelques fautes d'impression. M. J. en a relevé un certain nombre à la fin du volume. Je lui demande la permission d'en signaler deux ou trois. P. 364 : *Græci*, écrit Kopitar, volunt novam typographiam erigere, item *Arabia Arida*, serbica jam stat. On ne voit pas ce que l'Arabie aride vient faire dans la phrase; lire item *arabica, armena,* serbica jam stat; P. 699, dans la lettre serbe de Karadjitch (dernier paragraphe, ligne, I,) lire *putovao* au lieu de *kupovao* qui n'a pas de sens.

sieurs traits communs; ils sortent de la même librairie, de celle de Mittler, le Dumaine de Berlin; ils traitent de l'histoire militaire de la Prusse et de la France; ils ont pour auteurs des officiers du grand état-major général.

I. Le livre de M. von der Goltz, intitulé *Rossbach et Iena*, est très important et mérite un article détaillé. Disons d'abord tout ce qu'il renferme pour le critiquer ensuite, comme le mérite un ouvrage de la plus grande valeur. Il y a un demi siècle, dit M. v. d. G., entre Rossbach et Iena; comment la monarchie du grand Frédéric s'est-elle écroulée soudainemant, en un seul jour? Il montre d'abord que la politique malheureuse de la Prusse fut une des principales causes de la catastrophe; qu'on se battit en 1806 comme par désespoir, dans les circonstances les plus défavorables, sans attendre les secours de la Russie; il eût fallu se battre en 1805, lorsque l'enthousiasme régnait encore, et non une année plus tard, lorsqu'on se défiait du commandement supérieur, lorsqu'on sentait instinctivement que l'heure décisive était passée, lorsqu'on se repentait d'avoir perdu l'occasion et mettait dans les préparatifs une hâte fièvreuse et funeste, lorsque l'armée entrait en campagne avec une « disposition maladive » *(krankhafte Stimmung)*. M. v. d. G. insiste aussi sur le manque de patriotisme; l'armée était, dit-il, soumise à l'esprit du temps; la population ne fit même pas une résistance passive, elle accueillit l'ennemi sans la moindre répugnance et les lettrés retracèrent dans les journaux du temps les opérations militaires de 1806 avec le même flegme que s'il s'agissait des guerres de l'Angleterre dans les Indes. On avait perdu le sentiment national et l'amour du pays; on attendait tout de l'Etat, sans rien vouloir lui donner en échange; la Prusse traitait l'armée en marâtre, ne payait que très mal les officiers, ne donnait pas d'avancement, accoutumait le soldat à la vie bourgeoise. En outre, ajoute M. v. d. G., on avait une fausse idée de la guerre; on la regardait comme un jeu où il s'agissait de déployer plus ou moins d'art et de méthode, où il fallait combiner plutôt que batailler, où il suffisait de s'avancer en échelons pour faire fuir l'ennemi; on ignorait de parti-pris l'emploi des tirailleurs en grandes bandes, etc. Voilà à peu près tout ce que nous expose M. v. d. G. avec force détails curieux, et en nous citant une énorme quantité de documents qu'il a découverts dans les archives de l'état-major général ou tirés des journaux et des mémoires de l'époque; ce qui mena la Prusse de Rossbach à Iena, conclut-il, ce fut, non pas l'orgueil des gentilshommes, le *junkerlicher Uebermut*, mais la politique qui voulut employer la ruse sans la force, l'idée raffinée d'un système de guerre désormais impuissant, l'action qu'exerça sur l'armée l'esprit du temps, cet esprit de l'*Aufklärung* et de fausse humanité dégénéré en égoïsme, la peur de perdre dans une guerre toutes les ressources de l'Etat, la timidité du roi qui y voyait clair, plus clair que ses conseillers, mais qui, par modestie, se subordonnait à leur jugement, la crainte de déplaire au pays ou de le surcharger, l'économie mala-

droite, enfin une piété pour le passé qui s'attachait aux choses extérieures, et non à l'essentiel. En somme, selon M. v. d. G., l'armée prussienne est à peu près innocente de la catastrophe ; elle se battit bien, c'était encore l'armée de Frédéric; elle avait la même composition ; on l'admirait partout ; ses défauts, et ils étaient en petit nombre, existaient déjà au temps du grand roi (p. 94-182). Les chefs eux-mêmes ne méritaient pas tous les reproches qu'on leur fit ensuite ; on les a critiqués sans pitié; mais ils n'étaient pas aussi vieux qu'on l'a dit; avant la catastrophe, on les accablait d'éloges, et M. v. d. G. déclare que l'armée de ce temps-là « avait des généraux expérimentés et des officiers d'état-major habiles » (p. 30-49). D'ailleurs, jamais on n'avait tant travaillé dans l'armée ; jamais on n'avait préparé plus énergiquement autant de réformes ni rédigé autant de mémoires instructifs; on avait créé un conseil supérieur de la guerre, qui montra une « étonnante activité » (p. 110), favorisé les écoles militaires, etc.; quand on parcourt, dit M. v. d. G., les volumes d'actes jaunis de cette période, on s'écrie involontairement « comment est-il possible qu'une armée où l'on a remué tant d'idées et fait tant d'efforts, ait été battue? » L'auteur, ébloui, aveuglé par la masse de documents dont il disposait, a donc voulu réhabiliter l'armée prussienne. Il croit, assez naïvement, qu'on a « pensé et travaillé » *(gedacht und gestrebt)* de 1792 à 1806 ; on a pensé peut-être, mais travaillé utilement, non. Qu'importe que Rüchel, Knesebeck, Gneisenau et tant d'autres aient couché par écrit d'excellentes propositions et de beaux plans de réforme, si leurs manuscrits n'ont servi qu'à s'empiler dans les archives de l'état-major d'où les tire aujourd'hui un savant officier? Qu'importe qu'on ait organisé des commissions et rédigé rapports sur rapports, si ces commissions ont été impuissantes, si ces rapports n'ont pas été suivis d'effet? Qu'importe que le corps des officiers ait été très instruit, qu'on ait enseigné la philosophie, l'histoire et le style dans les écoles militaires, que Gneisenau ait chanté en vers les superbes parades de l'armée prussienne, que Scharnhorst, que Massenbach, Phull aient fait à la société militaire de jolies conférences sur l'art de la guerre, et composé de brillants panégyriques de Frédéric II, du prince Henri, de Ferdinand de Brunswick, si ces hommes doués de tant de qualités, ont faibli au jour de l'action et n'ont pu résister à la stratégie de Napoléon? M. v. d. G. l'avoue lui-même (p. 302) ; tous ces projets de réorganisation militaire pleins d'une « franchise philosophique » et d' « un amour intrépide de la vérité », « n'aboutissaient, après des détours infinis, qu'à cette conclusion, qu'au fond l'état actuel était le meilleur, et l'armée prussienne, la première du monde » ; ils « éprouvaient toujours quelque part de la contradiction et n'avaient pas de suite, ou bien n'étaient qu'à demi exécutés » (p. 143). M. v. d. G. ne veut pas reconnaître que les troupes prussiennes n'étaient plus ce qu'elles étaient sous Frédéric II ; il ne cite que les documents qui leur sont favorables; il oublie de nous dire que dès 1789, le prince de Ligne écri-

vait à Kaunitz que tout avait dégénéré en Prusse, et que dès 1792 Minutoli avoue la supériorité des tirailleurs français; il ne tient aucun compte des témoignages de Toulongeon et de l'officier anonyme de 1786, de l'émigré Dampmartin, de Mirabeau sur l'artillerie prussienne « inférieure à celle des Saxons », etc. Il y a donc quelques exagérations dans ce volume si plein de choses. Nous avons dit que M. v. der Goltz prétend que les généraux de 1806 étaient relativement jeunes; mais on sourit en lisant quelques lignes plus loin que Brunswick avait 71 ans, Winning 70, Kalkreuth, 69, Hohenlohe, 60 (p. 48-49). On ne trouve que très peu d'erreurs: p. 44 Hohenlohe commandait, non pas l'aile gauche, mais l'avant-garde de l'armée et M. v. d. G. le confond avec son cousin, Hohenlohe-Kirchberg, l'Autrichien; p. 135, Frédéric-Guillaume III connaissait Rüchel depuis 1792 (voir ses *Réminiscences*) et l'avait vu en octobre au quartier général de Consenvoye. Mais n'est-il pas bizarre que l'auteur débute par un récit des deux batailles de Rossbach et d'Iena? A quoi bon ce récit, puisqu'il n'est plus question de Rossbach dans le courant du livre, puisque M. v. d. G. ne veut traiter que de « l'état et de la vie intellectuelle de l'armée dans la période de transition du XVIII[e] au XIX[e] siècle. »? D'ailleurs, s'il racontait Iéna, il devait raconter Auerstaedt, et il semble ignorer la bataille livrée par Davout. Enfin il se répète souvent et se contredit par instants; son ouvrage paraît rédigé un peu hâtivement; au moins vaudrait-il mieux, s'il était plus condensé; l'ordre et la lumière font parfois défaut; on a peine à s'orienter dans ce livre touffu. Néanmoins M. v. d. G., quoique soldat dans l'âme, est en même temps un écrivain; l'auteur de *Gambetta et ses armées* et du *Peuple en armes* s'exprime avec vivacité, avec verve, souvent avec éclat; il a rassemblé dans cet ouvrage un grand nombre de matériaux intéressants qu'on est aise d'y trouver et que d'autres sauront un jour mettre en œuvre : *Rossbach et Iena* est une véritable mine d'informations sur l'armée prussienne depuis la mort de Frédéric II jusqu'à 1806.

II. Les écrits d'histoire militaire *(kriegsgeschichtliche Einzelschriften)* que publie la section historique du grand état-major général allemand doivent former une collection considérable qui fait pendant à celle des grandes œuvres d'ensemble, comme l'histoire de la guerre de 1870. « Ils seront consacrés surtout, dit la préface du premier fascicule, à des épisodes de la dernière lutte, et donneront des renseignements sur d'importantes questions, comme l'usage et les services des différentes armes, la petite guerre, le service de sûreté, la fortification, la composition et l'entretien des armées. Ils publieront également les documents des archives de l'état-major ou des travaux composés sur ces documents et destinés à enrichir nos idées sur la guerre, à rendre possible un jugement plus profond et plus juste des événements et des personnages. Leur principal but est d'exciter le goût de ces études

d'histoire militaire que notre armée a toujours pratiquées avec prédilection, et les travaux que nous enverront de leur propre mouvement les officiers de l'armée allemande, seront accueillis dans ces fascicules. »

1. Six fascicules ont paru depuis 1883. Le premier contient : 1° une étude sur les préparatifs de guerre et les plans d'opérations de la Prusse en 1805 (*Die preussischen Kriegsvorbereitungen und Operationspläne von 1805*, p. 1-101); c'est le travail historique le plus remarquable de la collection qu'il inaugure dignement. L'auteur expose les mesures qui furent prises lorsque le corps de Bernadotte eut, sur l'ordre de Napoléon, violé la neutralité prussienne en traversant le territoire d'Ansbach : deux mobilisations successives, plan du duc de Brunswick, mouvements des troupes, mémoires des généraux, conférences militaires, etc. Pendant ce temps Haugwitz allait trouver Napoléon; mais déjà Mack avait capitulé à Ulm et la bataille d'Austerlitz était gagnée [1]; la Prusse traita, et renvoya ses troupes (*Demobilmachung*, dit l'auteur). Cet exposé est accompagné des tableaux des corps d'armée et de leurs positions respectives. Les conclusions sont importantes et méritent d'être résumées (p. 50-58) : la Prusse disposait environ de 200,000 hommes, Hessois et Saxons compris; mais elle ne voulait consacrer à l'opération décisive que 75,000, en mettre 25,000 sur le flanc de cette grande armée pour la couvrir, et laisser le reste en réserve; ce plan de Brunswick était très mauvais; le généralissime projetait de menacer les communications des Français et croyait contraindre l'adversaire à la retraite par « la puissance de la manœuvre » (expression de Massenbach); on commettait en 1805 les fautes qu'on devait commettre l'année suivante. — 2° *Die Unternehmung des Detachements von Boltenstern im Loir-Thale am 26 und 27 Dezember 1870* (p. 103-129). Ce détachement commandé par le lieutenant-colonel de Boltenstern, devait fouiller la vallée du Loir; il fut entouré par les troupes du général de Jouffroy et parvint à percer. On se tire presque toujours du danger, conclut l'auteur du travail, par le courage et la résolution [2].

2. Le deuxième fascicule renferme : 1° des papiers du prince Auguste de Prusse relatifs à l'histoire militaire (*aus dem kriegsgeschichtlichen Nachlasse des Prinzen August von Preussen*, p. 1-104); ce sont des notes ou des rapports de ce prince sur Auerstädt (récit très intéressant qui comprend non seulement la bataille, mais la retraite de l'armée et la capitulation de Prenzlau), sur Gross-Görschen (2 mai 1813), Bautzen, Culm, Leipzig, sur le combat de Fromentières (14 juin 1814), sur les batailles de Laon et de Paris, des relations du siège et de la prise de Maubeuge, de Landrecies, de Philippeville, de Marienbourg, de Rocroy et de Givet en 1815, enfin des remarques sur la guerre de siège. Les

1. L'auteur raconte brièvement la campagne de Napoléon en trois chapitres, IV, VII et IX sous le titre « les derniers événements du théâtre de la guerre ».

2. Ce fascicule contient 4 cartes : 1° les armées le 25 nov. et 2° à la fin de déc. 1805; 3° Perche, Beauce et Sologne; 4° combat de Montoire.

rapports du prince, dit l'éditeur de ces documents, contiennent une foule d'indications importantes; ils racontent les événements avec une extraordinaire clarté, sans prétention, dans la langue simple du soldat; ils témoignent de l'héroïsme de ce prince et de ses aptitudes éminentes au maniement des troupes; — 2° la surprise de Fontenoy-sur-Moselle le 22 janvier 1871 *(der Ueberfall von Fontenoy*, p. 107-209). On se rappelle cet épisode de la dernière guerre; il est raconté avec le plus grand détail d'après les archives de l'état-major prussien et les récits français de MM. Rambaux et Ernouf. « Quoiqu'il n'ait pas causé, écrit l'auteur (p. 107, 128-129) un préjudice essentiel aux opérations et que nos trains aient dû prendre pendant huit jours seulement une autre voie, celle de Metz-Reims-Epernay, il mérite toute notre attention; les préparatifs et le développement de l'entreprise jettent la lumière sur ce qui se passe en général sur les derrières des armées en campagne; d'ailleurs, avec le perfectionnement des moyens explosifs et la facilité de leur transport, des succès semblables à celui de Fontenoy s'obtiendront désormais plus facilement, et nous devons, nous aussi, songer à l'emploi de pareils moyens ».

3. On trouve dans le troisième fascicule trois études : 1° un plan de mobilisation dans le Brandebourg en 1477 *(ein Brandenburgischer Mobilmachungsplan aus dem Jahre 1477*, p. 1-36); c'est la reproduction, — avec une traduction qui nous semble trop peu littérale, — de ce plan dressé par l'électeur Albert Achille de Brandebourg. Le plan, un des documents les plus anciens et les plus importants qu'on possède sur l'histoire militaire de la Prusse, a pour titre « *Praeparatoria zum Feldzug Kurfürst Alberti wider Hertzog Hansen von Sagan* »; l'électeur y donne les instructions nécessaires pour mettre en marche une armée qui devait combattre le duc de Sagan. L'éditeur a fait précéder ce texte qu'il imprime exactement tel qu'il est écrit, d'une introduction sur les préliminaires de cette guerre de 1477; il y ajoute des éclaircissements sur quelques mots, comme *Trabanten, Bafesen* (boucliers), *täglicher Krieg*, *Rennbanner,* etc. — 2° Contributions à l'histoire de la seconde guerre de Silésie *(Beiträge zur Geschichte des zweiten schlesischen Krieges*, p. 37-124, avec une carte). On sait que les Allemands nomment « seconde guerre de Silésie » la campagne de 1745 marquée par les noms de Hohenfriedberg, de Soor et de Kesselsdorf. Avant Hohenfriedberg, Frédéric II occupait la Silésie entre Breslau et Neisse et gardait la défensive jusqu'au moment où l'armée austro-saxonne passerait les montagnes. Son avant-garde postée sur la frontière, de la Lusace au comté de Glatz, était commandée par le lieutenant-général Truchsess (puis par Du Moulin) et l'avant-garde de cette avant-garde par le colonel Winterfeldt. Ce Winterfeldt, homme de main, à la fois avisé et résolu, prudent et énergique, avait mission d'informer directement le roi de ce qui se passait et de lui donner de sûres nouvelles de l'ennemi; il envoya de si bons avis et se conduisit lui-

même si brillamment en repoussant le 22 mai Nadasky à Landeshut qu'il fut nommé général-major. On nous donne dans ce fascicule les lettres de Winterfeldt au roi de Prusse et deux relations qu'il rédigea sur le combat de Landeshut. Frédéric ajoute parfois à la marge des lettres de son lieutenant de brèves remarques qui prouvent en même temps l'infatigable activité de son esprit, une infaillible sagacité et une extrême confiance en Winterfeldt. Outre cette correspondance — qui nous renseigne sur la manière de combattre des troupes légères de Frédéric, sur le service de sûreté, sur les reconnaissances, sur les *raids* de l'époque, — l'éditeur publie encore une lettre et un rapport du général-major de Rochow à Frédéric sur un combat livré à Mocker et à Dobersdorf le 4 mai 1745; il s'agissait de couvrir le transport d'un convoi. — 3° La marche de la 6e division de cavalerie à travers la Sologne *(der Zug der 6. Cavalleriedivision durch die Sologne vom 6-15 December 1870*, p. 125-156). Après la cavalerie de Frédéric II, celle de Frédéric-Charles. Ce troisième travail du fascicule nous retrace la marche de la 6e division de cavalerie commandée par le général de Schmidt et chargée, après la reprise d'Orléans, de poursuivre les Français et de leur faire tout le mal possible; elle n'obtint pas de grands résultats, dit à peu près l'auteur du travail (p. 141-143), à cause des difficultés de terrain que lui offrit la Sologne; elle occupa la ville de Vierzon et dut y rester; elle n'avait pas de bonnes armes à feu; il lui manquait le soutien de l'infanterie et de l'artillerie; néanmoins elle eut « hardiesse, vigueur de résolution et ténacité; la conduite des hussards qui poussèrent jusqu'à Nouan, l'obstination des escadrons qui demeurèrent à Vierzon, les courses habiles des colonnes volantes qui allaient au loin détruire les chemins de fer, les marches audacieuses de la moindre patrouille, tout cela se fit en un pays malaisé et par un temps très défavorable durant l'espace d'une semaine et demie; voilà la tâche qu'accomplit notre cavalerie, et avec l'armement et la préparation qu'on lui donne aujourd'hui, elle l'accomplira bien plus facilement encore » (p. 144).

4. — Le quatrième fascicule ne renferme qu'un seul travail signé par son auteur, l'officier Deines; il est consacré à l'artillerie de siège devant Paris en 1870 71 *(die Tätigkeit der Belagerungs-artillerie vor Paris im Kriege 1870-1871)*. C'est une étude minutieuse et bourrée de détails, un peu confuse, à ce qu'il nous semble, mais qui sera très utile aux futurs historiens de la guerre franco-allemande. L'auteur montre que l'artillerie de siège prussienne trouva d'abord de grands obstacles; on n'avait que des moyens insuffisants; on n'était pas préparé à cette vaste opération, on tâtonna, on ne savait trop (comme l'indique le plan proposé le 30 septembre par les chefs de l'artillerie, p. 37) quel point d'attaque on devait choisir; ce ne fut qu'après des mois qu'on attaqua les forts du sud et on ne put vaincre l'artillerie ennemie qu'avec peine et non sans pertes considérables (p. 120). Cette étude technique qui donne une haute idée du tir de l'artillerie prussienne, mais où on lit volon-

tiers l'éloge des défenseurs de Montrouge et de leur fermeté indomptable, est accompagnée d'une superbe carte de Paris et des environs.

5. — Le cinquième fascicule contient : 1° un travail sur les campagnes des Brandebourgeois et des Polonais contre les Turcs de 1671 à 1688 (***Brandenburgisch-Polnische Türkenzürge von 1671-1688***, p. 1-29); le Grand-Electeur devait, de par le traité du 6 novembre 1657 signé à Bromberg, fournir au roi et à la république de Pologne, dans toutes les guerres, un corps d'auxiliaires; l'auteur du travail raconte la part que les troupes de l'Électeur prirent aux campagnes de 1674, de 1683 et de 1684; il n'a pu consulter que très peu de documents, mais il en dit assez pour montrer la composition et l'équipement de ces corps d'auxiliaires; il donne de sérieux renseignements sur les premières prouesses de l'armée prussienne et en particulier du premier régiment de grenadiers; il montre que les troupes du Grand-Electeur eurent beaucoup à souffrir en combattant sous le drapeau de la Pologne et que leur faiblesse numérique, l'indiscipline, les prétentions et le mauvais vouloir de leurs alliés, le manque de solde, la difficulté des subsistances, leur causèrent des pertes considérables; 2° la première partie du *Journal* du général de cavalerie comte de Nostitz *(das Tagebuch des Generals der Cavalerie Grafen von Nostitz*, 30-138); Nostitz fut aide du camp de Blücher qu'il suivit pendant les campagnes de 1813 à 1815; on publie d'abord sa biographie écrite par lui-même (*Lebenslauf*, p. 31-44), puis son Journal des guerres de 1813 et de 1814, où l'on trouve une foule de souvenirs personnels très curieux (cp. l'anecdote p. 130 sur le large chapeau de dame que Blücher avait trouvé dans une maison de Fismes et dont il se coiffa pendant quelques jours au grand étonnement de la population). Les détails que donne Nostitz sur la surprise de Brienne (cp. 77) sur les batailles de La Rothière, de Montmirail, de Champaubert, sur la maladie de Blücher, sur le combat de Fère-Champenoise, sur la prise de Paris, sont également très instructifs.

6. — La suite du *Journal* de Nostitz, consacrée à la campagne de 1815, se trouve dans le sixième fascicule (p. 1-97). On y remarquera une conversation de Nostitz avec Marmont qui lui indique un plan de campagne (p. 5), le récit des événements qui précèdent Waterloo et de cette bataille que les Allemands nomment la bataille de Belle-Alliance où « deux généraux de nation différente, à la tête de deux grandes armées indépendantes, tous deux en possession d'une gloire militaire incontestable, remplirent leur engagements réciproques avec une si consciencieuse fidélité » (p. 45). Çà et là des anecdotes : colère du vieux Blücher en apprenant l'échec de Sohr et de ses deux régiments de hussards sur la route de Versailles (p. 62) [1]; soupe des soldats prussiens jetant dans la marmite où cuit une poule, du champagne qu'ils prennent pour de la mauvaise bière blanche (p. 64); mot de Blücher, portant un toast au piquenique de Saint-Cloud et souhaitant, devant Met-

1. Lire Exelmans et non *Exelmann*.

ternich, Hardenberg et Nesselrode, que les diplomates ne gâtent pas pour la seconde fois ce qu'ont fait les armées (p. 70); opposition ouverte du feld maréchal et du chef de l'état-major, général Grolman, aux plénipotentiaires de la Prusse (p. 76-77); passage de la duchesse d'Angoulême à Rambouillet (p. 81; elle refuse de voir Blücher et d'entrer dans une maison « où règne le vandalisme »); séjour de Blücher à Chartres et à Caen; sa réponse au duc d'Aumont qui le prie d'arrêter Grouchy « croyez-vous que je veuille être le bourreau de votre roi, j'ai combattu Grouchy tant qu'il avait l'épée à la main, mais aujourd'hui qu'il est désarmé, je n'irai pas le surprendre et le faire prisonnier » (p. 86-87). — Le sixième fascicule renferme, en outre, une étude fort attachante en ce temps d'entreprises coloniales. « La Prusse sur la côte occidentale de l'Afrique » (*Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Afrika*. 1681-1721, p. 99-184). Cette étude est divisée en trois chapitres : 1° *Les entreprises maritimes des années 1680-81* (un Hollandais, l'armateur Raule qui dirige, à ses risques et comme entrepreneur, la marine du Brandebourg, envoie deux vaisseaux sur la côte de Guinée, et le 16 mai 1681 le capitaine Blonck conclut un traité avec quelques chefs indigènes qui reconnaissent le suzeraineté du Grand-Electeur et consentent à la construction d'un fort; le Grand-Electeur brouillé avec l'Espagne qui refuse de lui payer les subsides de la guerre contre la France, fait armer par Raule une escadre qui s'empare de la frégate *Carolus secundus;* cette frégate qu'il garde pour lui et qu'il nomme le *Markgraf von Brandenburg*, est le premier vaisseau de guerre de la Prusse, et, soutenue de trois autres navires, elle lutte pendant deux heures, le 30 septembre 1681 à la hauteur du cap Saint Vincent, contre la flotte espagnole); 2° *la colonie et la forteresse de Gross Friedrichsburg*, 1681-1720 (le Grand-Electeur fonde en 1682, une « compagnie africaine » qui s'établit à Emden et arme deux vaisseaux, le *Churprintz* et le *Morian* dont l'équipage vient prendre possession du territoire concédé, sur la Côte-d'Or, par le traité du 16 mai 1681; on ne trouve plus les chefs indigènes qui ont péri à la guerre, mais leurs successeurs consentent à un nouveau traité; le 1er janvier 1683, on arbore le drapeau du Brandebourg sur le Mont Manfro; on y bâtit un fort, malgré les protestations des Hollandais; on disperse à coup de canon les nègres d'Adom qui veulent empêcher les travaux. Plus tard (1684-1686) trois autres forts ou redoutes s'élèvent sur les territoires d'Accada, (*Dorotheen-Schanze*), de Taccarary et de Taccrama (*Sophie-Louise*). Mais tous ces établissements sont pris ou détruits par les Hollandais. Vainement le successeur du Grand-Electeur, Frédéric III, rétablit les forts de Gross-Friedrichsburg, d'Accada et de Taccrama; la « Compagnie africaine » fait de mauvaises affaires, la Prusse n'a pas de flotte, les secours font défaut, les Hollandais attaquent de nouveau les possessions prussiennes, que le traité du 22 nov. 1717 cède à la Compagnie des Indes occidentales; 3° *le château d'Arguin* (ce château élevé dans l'île d'Ar-

guin en 1686-87, subit le même sort que les autres établissements; assiégé en 1721 par 700 Français, il est abandonné par son commandant). Cette étude sur les premières entreprises coloniales de la Prusse renferme, comme on voit, de curieux détails. L'auteur a eu soin de reproduire tous les documents, privilèges, traités, rapports, etc., et y joint une carte des possessions prussiennes ainsi que cinq fac-similés de leurs plans datés de la fin du XVII[e] siècle ou du commencement du XVIII[e].

III. On ne lira pas sans intérêt ni profit le premier volume de l'ouvrage que le capitaine comte York de Wartenburg consacre à *Napoléon général*. Sans écrire, à proprement parler, une histoire des guerres de Napoléon, l'auteur suit son héros pas à pas, ainsi que le font voir les titres de ses treize chapitres (jeunesse, campagne d'Italie, Mantoue et Wurmser, Mantoue et Alwintzy, campagne de 1797, Egypte, Syrie, Marengo, Ulm, Austerlitz, Iena, Eylau, Friedland). Mais ses récits des opérations sont courts, substantiels, composés d'après les meilleures sources. M. Y. de W. les accompagne de réflexions, les unes personnelles et suggérées par l'étude attentive des campagnes de Bonaparte, les autres empruntées à la correspondance de Napoléon, aux travaux de Jomini, aux souvenirs militaires des contemporains, aux mémoires de tous ceux qui ont vu de près le grand capitaine. Chaque chapitre forme un petit ensemble attachant et instructif. Le livre, traduit en français, serait, croyons-nous, vivement goûté de notre public. Je relève au hasard quelques jugements. L'auteur remarque que la guerre est non-seulement une science, mais un drame passionné, que les grands généraux ont parfois leurs heures de doute et de désespoir, que Napoléon était nerveux et facilement excitable, mais que les natures flegmatiques qui restent impassibles au moment décisif, n'ont jamais rien fait de grand (p. 57-58). Il est d'avis que Napoléon méritait d'être battu à Marengo parce qu'il commit la même faute que Frédéric II à Kolin. Mais Frédéric fut vaincu; « il apprit à se modérer, à limiter son but; Napoléon fut vainqueur et on aura peut-être à chercher dans la victoire de Marengo la source des défaites qui renversèrent plus tard l'édifice de l'empire napoléonien » (p. 174). A propos de la marche qui précéda la capitulation d'Ulm, il observe que cette marche sur le flanc et les communications de l'ennemi ne serait plus possible aujourd'hui; « il y aura toujours en général, à cause des chemins de fer, une marche frontale des deux adversaires » (p. 188). Il montre, après l'échec de la division Gazan et la pénible retraite de Mortier, que Napoléon n'avait pas « examiné la situation avec sa clarté et sa rapidité ordinaires », que pendant un instant il avait oublié d' « embrasser du regard tout l'échiquier », et que cet instant avait suffi pour « perdre une pièce importante »; mais il ajoute: « l'échec fut réparé... il se renouvela en 1813 et cette fois il eut des conséquences plus funestes, parce que les troupes n'avaient plus la même vigueur et le même élan. Un grand génie sait vaincre même avec

l'instrument le plus imparfait, car à la guerre les hommes ne sont rien et un homme est tout; mais cet homme est rare, il s'use par l'âge, il meurt. De saines institutions militaires sont les meilleurs gages d'un succès durable; où elles existent, il y aura toujours à la tête des troupes, sinon des hommes remarquables, du moins des hommes habiles, résolus, avides d'agir. On vit, en 1806, ce que devient une armée qui, privée d'un génie, d'un chef, n'a pas d'institutions militaires. Aujourd'hui surtout où les armées sont si nombreuses, il importe que toutes leurs parties soient également conduites avec habileté. En 1813 les maréchaux furent au-dessous de leur tâche et le plan de Napoléon échoua parce qu'ils manquèrent de vigueur et de décision [1]; Blücher et Gneisenau au contraire menèrent une brillante campagne et Bülow répara par son activité l'inaction de Bernadotte. De solides institutions militaires donneront toujours de tels chefs et ne se perdront pas, tant que le peuple sera sain et que le service des armes sera, non un fardeau, mais un honneur » (p. 220-221). Le chapitre sur Iéna est curieux; l'officier prussien y fait le plus vif éloge de Napoléon et de la « logique », de la « force supérieure » de sa stratégie; il marchait, dit-il, pendant que les Prussiens délibéraient. Le livre est d'ailleurs, d'un bout à l'autre, un juste panégyrique de Napoléon. Non pas que M. Y. de W. se dissimule les défauts de son héros. Il le montre impérieux, absolu, (eine herrische, wenn auch nicht immer eine Herrschernatur, p. 24) tourmenté par la crainte de rencontrer autour de lui des rivaux qui peuvent éclipser sa gloire, s'entourant volontiers d'hommes médiocres, aimant à choisir comme instruments ceux qu'il connaît souples et dociles, et, lorsqu'il se sert de talents vraiment supérieurs, sachant si bien arranger les choses que tout l'honneur revient à lui seul. Mais il admire sincèrement en Napoléon le créateur d'une stratégie dont les principes vivent et durent encore. Il met en relief l'énergie incroyable et la hardiesse souveraine que le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna déployait dans la belle époque de sa vie, lorsque son imagination avait toute sa vivacité et tout son feu, lorsque les revers n'ébranlaient pas encore sa confiance en lui-même, lorsqu'il avait la certitude de tout vaincre et de tout surmonter. Il montre qu'à cette fougue juvénile, à cette impétuosité foudroyante Napoléon joignait en même temps le tact, l'adresse, la ténacité « le vaincu a eu, lui aussi, des moments, des heures, des jours, où tout lui souriait, mais il a laissé échapper l'occasion, et Napoléon ne la manquait pas » (p. 76). Il fait voir comment le célèbre stratégiste sait juger à la fois sa propre situation et celle de l'adversaire, deviner à l'avance les desseins du général qui s'oppose à lui, fixer et assigner, pour ainsi dire, le champ de bataille; comment, jouant presque à coup sûr, il s'avance résolument et marche droit au but, sans s'arrêter, sans perdre de temps,

1. Oudinot, Macdonald, Ney sont battus, dit M. York de Wartenbourg, et Davout reste inactif; il a tort de reprocher à Davout cette inaction que lui imposaient et les circonstances et les ordres de Napoléon.

sans se soucier de l'apparente infériorité numérique de ses troupes; « il juge avec clarté et il agit avec vigueur » (p. 58); il évite toujours la défensive et ne veut pas se soumettre à la loi qu'imposent les mouvements de l'ennemi, il veut lui faire la loi (p. 65-66); il reconnaît toujours le point décisif (p. 89), il cherche et livre la bataille qui décide tout, et chercher la bataille est le signe caractéristique des grands généraux, de Frédéric II et de Napoléon, c'est le signe d'une âme forte et pleine de confiance en elle-même (p. 108).

Tous les travaux que nous venons d'analyser, témoignent de l'ardeur studieuse des officiers prussiens. On peut assurer que nos vainqueurs ne s'endorment pas sur leurs lauriers, « nicht in ihren Lorbeeren einschlafen » comme disait la reine Louise en 1806. Ils étudient l'histoire militaire, qui, lorsqu'elle est accompagnée d'une saine critique, est, selon le mot de Jomini, la véritable école de la guerre. Il faut, dit M. York de Wartenburg, connaître et comprendre les campagnes du passé; s'exercer à examiner ce qui a causé le succès ou la défaite, ce qui est arrivé et ce qui aurait pu arriver; s'habituer ainsi à se représenter clairement les évènements nouveaux; dresser l'esprit à reconnaître le vrai but; faire, par cet apprentissage, d'un don naturel faible et inconscient une force puissante et consciente (p. 66-67). Ils posent pour principe qu'à la guerre il faut payer d'audace, aller de l'avant et toujours attaquer. Ils sont plus que jamais attachés aux règles de Frédéric II; ne lisent-ils pas dans le 3e fascicule des publications de l'état-major (p. 124) ce billet du vieux Fritz « souvenez-vous dans toutes les occasions d'aller offensivement autant que cela peut-être praticable »? M. York de Wartenbourg recommande l'action vigoureuse, le *thatkräftiger Vorstoss* (p. 83), la poussée en avant, violente, infatigable *(heftiges und unermüdliches Vordringen*, p. 103; *das Vorbrechen in Masse,* p. 104), la bataille décisive, l'*Entscheidungsschlacht*. Telle est aussi une des conclusions de l'ouvrage de M. von der Goltz : « par la direction de tous les mouvements et avec une implacable constance hâter la grande décision des armes, *die grosse Waffenentscheidung* et l'imposer à l'ennemi, » p. 224). Les officiers prussiens veulent être et se proclament les élèves de Napoléon.

A. Chuquet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 décembre 1885.

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire intitulé : *les Institutions judiciaires et l'Autorité judiciaire chez les Celtes*. Les conclusions de ce travail sont ainsi formulées par l'auteur :

« La compétence restreinte des tribunaux dans la Gaule indépendante avait pour effet la prédominance du système de la clientèle. Les tribunaux n'imposaient leur juridiction que dans les procès qui concernaient la sûreté de l'Etat. Quant aux procès qui concernaient les contestations entre les particuliers et les contestations entre les peuples, ils étaient jugés par des arbitres ou tranchés par la force, quel qu'en fût l'objet, s'agit-il de meurtre, d'un crime quelconque ou de ce que nous appelons une affaire civile. Tout homme et tout peuple faible était obligé de recourir à la protection de plus fort que lui. De là, par exemple, le principat des Eduens et celui des Arvernes. La conquête romaine n'a eu d'autre effet politique que de substituer le principat des Romains à celui, soit des Arvernes, soit des Eduens. Son résultat, au point de vue des contestations entre particuliers, a été de donner à tout demandeur le droit de contraindre son adversaire à comparaître devant un juge imposé par la loi. De là, suppression de duel ou de la guerre privée. Ainsi, la conquête romaine a produit en Gaule un grand progrès de la civilisation. »

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : *De imitatione Christi libri quatuor, novis curis edidit*, etc., P. E. Puyol; — par M. Siméon Luce : Léopold Quénault, *Notes sur les mouvements lents du sol et de la mer;* — par M Pavet de Courteille, au nom de M. Derenbourg : Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, IX : *Salomon Azubi;* — par M. Schlumberger : F. de Mély, *le Trésor de Chartres;* — par M. Hauréau : le marquis de Nadaillac, *les Pipes et le Tabac;* — par M. Delisle : Lucien Magne, *l'Œuvre des peintres verriers;* — par M. Charles Nisard : Prosper Mignard, *Traduction de l'évangile selon saint Mathieu en patois bourguignon;* — par M. Renan : H. Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens*, traduit par Mme Egger; — par M. Oppert : B. Netteler, *Zusammenhang der alttestamentlichen Zeitrechnung mit der Profanzeitrechnung.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 2 décembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. Rhoné fait hommage des publications de la Société siégeant au Caire, sous le nom de Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

M. Léopold Delisle est élu membre honoraire; la place vacante qu'il laisse dans le cadre des membres résidants est déclarée ouverte.

M. Piet-Lataudérie est élu associé correspondant à Niort (Deux-Sèvres).

La Société procède au vote pour le renouvellement annuel de son bureau, sont élus pour l'année 1886 : MM. Saglio, président ; Héron de Villefosse, premier vice-président ; Longnon, deuxième vice-président ; comte de Lasteyrie, secrétaire ; Corroyer, secrétaire-adjoint ; Nicard, bibliothécaire-archiviste ; Auber, trésorier.

M. de Villefosse communique, au nom de M. Duvernoy, les photographies de deux figurines de bronze trouvées à Mandeure, un Jupiter et une divinité féminine drapée dont la tête manque.

Le même membre propose l'interprétation *Iunonibus* pour la sigle inexpliquée qui précède les mots SULEIS SUIS dans une inscription de Vidy conservée à Lausanne conformément à la dédicace *Sulens Iunonibus* d'une inscription de Marquise (Pas-de-Calais), précédemment expliquée par lui dans les comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et par M. Mowat dans le bulletin épigraphique.

Le Secrétaire :
R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Dix-neuvième année 28 décembre 1885

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 110, 12 déc. 1885 : Leslie STEPHEN, Life of Henry Fawcett (Macdonell). — William Lloyd Garrison, 1805-1879, the story of his life, told by his children. I a. II. — Capt. R. C. TEMPLE, The legends of the Panjâb (Ralston). — Two new literary societies (Fondation de deux nouvelles sociétés, la société Shelley, par MM. Furnivall, Rossetti, Todhunter, etc., et la société anglaise de Gœthe, fondée par MM. Blackie, Dowden et Leeley). — « With the king at Oxford » (S. R. Gardiner). — Thomas Heywood and Italian novelists (Symonds). — An Anglo-Saxon missal ta Worcester (Warren). — The Russian novelist Dostojewsky (H. Schütz Wilson). — LEIST, Graeco-italische Rechtsgeschichte (Hager).

The Athenaeum, n° 3033, 12 décembre 1885 : KEBBEL, A history of torysm, from the accession of Mr. Pitt to power in 1783 to the death of Lord Beaconsfield in 1881 (intéressant). — The Apostolic Fathers, part II, S. Ignatius, S. Polycarp, revised texts, with introductions, notes, dissertations and translations, by LIGHTFOOT. 3 vols. — Mrs. INNES, The Chersonese with the Gilding Off. — Memoirs of Mary, queen of England, 1689-1693, with letters, edited by DOEBNER. — Keats at Guy's Hospital (Rendle). — The Byron quarto (Edgcumbe). — Greek folk-songs and the science of folk-lore (Glennie).

Literarisches Centralblatt, n° 51, 12 déc. 1885 : BRUDDENSIEG, Johann Wiclif und seine Zeit. (Petit écrit d'une grande clarté.) — LOTZE, Kleine Schriften. — H. DROYSEN, Untersuchungen über Alexander des Grossen Heerwesen u. Kriegführung. (Travail très instructif et indispensable.) — Culturhistorischer Bilderatlas, I, Alterthum, bearb. von Th. SCHREIBER (à recommander de la façon la plus pressante à tous les amis de l'antiquité et à tous les philologues), — RICHTER u. KOHL, Annalen des fränkischen Reiches im Zeitalter der Karolinger. I, von der Thronbesteigung Pippin's bis zum Tode Karls des Grossen. (Sera très utile.) — KUGLER, Albert von Aachen (recherches détaillées et pénétrantes sur cet auteur d'une « Historia Hierosolymitana »). — PREGER, die Politik des Papstes Johann XXII in Bezug auf Italien und Deutschland. (Travail très recommandable.) — Gespräche Friedrichs des Grossen mit H. de Catt und dem Marchese Lucchesini, kritisch festgestellte Auswahl, in deutscher Uebersetzung hrsg. von Fr. BISCHOFF. (Choix bien fait.) — SCHNÜRER, Falkenberge. — Ibn Ginnii de flexione libellus, arabice nunc primum edidit in latinum sermonem transtulit notis illustravit HOBERG. — Aristotelis ars rhetorica, p. p. ROEMER (édition qui sera le point de départ de tous les travaux critiques sur l'ouvrage). — HOCHART, Etudes sur la vie de Sénèque. (Même ouvrage que « Sénèque et la mort d'Agrippine », signé Dacbert; même jugement à porter; on regrette toujours le manque de sens historique et de culture philologique.) — MENGE u. PREUSS, Lexicon Caesarianum, 1. (Tient le milieu entre la méthode de Meusel et celle de Merguet, remarquable surtout par sa concision.) — Incerti auctoris liber de origine gentis romanae, p. p. SEPP. — BRANDT, der St. Galler Palimpsest der diuinae institutiones des Lactantius. — WÜSTENFELD, die Gelehrten-Familie Muhibbi in Damascus und ihre Zeitgenossen im XI (XVII) Jahrhundert. (Très important et d'un fort grand prix pour l'histoire de la littérature arabe.) — P. ZIMMERMANN, der jüngste Kampf um die Burg Dankwarderode in Braunschweig.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 28 décembre — 1885

Sommaire : 236. MORATTI, Arménien et indoeuropéen. — 237. H. HILDEBRAND, L'opinion d'Aristote sur le libre arbitre. — 238. BOGISIC, De la forme dite Inokostina de la famille rurale chez les Serbes et les Croates. — 239. DOUAIS, Les frères prêcheurs en Gascogne au XIIIe et au XIVe siècle. — 240. KLUGE, Dictionnaire etymologique de la langue allemande. — 241. De MAZADE, Correspondance du maréchal Davout. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

236. — **Armeno ed Indoeuropeo.** Ricerche di Carlo MORATTI. Fascicolo I°. A-B. Bergamo, Gaffuri e Gatti, 1885. In-8, 52 pp.

Cet ouvrage s'annonce comme un essai de vocabulaire étymologique de la langue arménienne. L'auteur en publie le premier fascicule et se propose d'y joindre dans la suite une *Phonologie*, à laquelle il renvoie souvent (pp. 10, 21, pass.) Il y établira, paraît-il, nn assez grand nombre de lois nouvelles, sur la valeur desquelles il est impossible de se prononcer dès à présent.

On ne peut qu'accueillir avec sympathie les tentatives, même hasardeuses, d'un chercheur qui s'engage sur un terrain presque inexploré. L'arménien a déjà fourni sa quote-part des découvertes qui ont renouvelé la linguistique indo-européenne; il en tient sans doute d'autres en réserve. Européen par son vocalisme, asiatique par sa situation géographique, il garde peut-être le secret d'une des grandes migrations âryennes. Mais, plus une langue est ambiguë, isolée, corrompue par le temps et les emprunts étrangers, plus la circonspection et la rigueur s'imposent à l'étymologiste. On peut donc s'étonner que M. Moratti n'ait pas fait précéder ses recherches d'un exposé complet et méthodique des principes phonétiques qui l'y ont guidé. Faute de ce fil conducteur, on se trouve en présence d'une série de rapprochements, plus ou moins vraisemblables, dont la plupart se dérobent au contrôle sans entraîner la conviction. A quoi reconnaît-on l'*a* prothétique et celui qui fait partie de la racine? Comment croire que *alik'* (flots) se rattache à σάλος (p. 9), à moins d'avoir démontré la chute pure et simple de l'*sw* initial? mais voici que l'arménien répond à σῦς par *h'o-c-* (p. 14), et à skr. *smrtis*, dont aucune langue européenne n'a conservé l'initiale, par *a-h'mar* (p. 9), où elle est représentée par une spirante. On pourrait multiplier ces objections.

Ce n'est pas que M. M. ne soulève des problèmes phonétiques intéressants : traitement des voyelles en syllabe ouverte et syllabe fermée (pp. 12-13); question des gutturales palatales en arménien (p. 14);

théorie des « diphthongues de métathèse », fortement entachée de symbolisme (pp. 34-35); théorie de la nasale proclitique et de la nasale enclitique, destinée à faire échec à celle des nasales sonantes (pp. 37 sq.). Il a même une explication du gu*n*a par préfixation d'un *a* à une racine commençant par une voyelle (*i*, aller, *a-i-mi*, je vais), étendue analogiquement aux autres racines (p. 27). Mais de toutes ces assertions isolées il est malaisé de dégager un corps de doctrine. Ce que l'on voit de plus clair, c'est que l'auteur ne souscrit point à la « mort du gu*n*a », que la v*r*ddhi est encore pour lui un phénomène indo-européen, et qu'il tient pour non avenue la découverte de l'*e*/*o* proethnique, à laquelle pourtant l'arménien a largement contribué.

De là plus d'un rapprochement au moins douteux : ἄχην = *egênus* (p. 7), déjà contesté par M. de Saussure; ματεύω = *metuo* (p. 9), ni le sens ni le vocalisme ne concordent; *loquor* = λακεῖν = skr. *arcati* (p. 14), même observation; *an-gu* (convenable) expliqué par restitution de * *ana-veh*, et ce dernier rattaché à la racine *vas* (habiter, p. 18), laquelle contient un *a* (gr. ἄστυ), tandis que l'arménien aurait un *e*; même observation en sens inverse pour *bari* (bon), rattaché sans plus d'éclaircissement à φέρτερος (p. 36). Je relève enfin quelques erreurs manifestes : ἀγήνωρ, coupé ἀ-γ-ήνωρ et rapproché de γηθέω et de κτῆσις (p. 6), est un composé verbal signifiant « qui conduit les hommes »; on ne voit pas pourquoi l'auteur se complaît dans les restitutions barbares γϐαίνω (p. 19), σγϐρέφος (p. 26), σγϐσνυμι (p. 32), alors que le β est à lui tout seul le représentant de la gutturale vélaire; si le suffixe latin *-bro-* (p. 28) a un corrélatif arménien, au moins la racine *bhû* est-elle dans les deux langues parfaitement étrangère à ce suffixe; le skr. *bhara*, même dans le sens d' « hymne », n'a rien de commun avec *bravîmi* (p. 36).

La partie publiée, heureusement, ne comprend que les deux premières lettres de l'alphabet. Il est temps encore de continuer dans un esprit plus scientifique des recherches d'ailleurs méritoires et pleines d'intérêt.

V. HENRY.

---

237. — Hugo HILDEBRAND. **Aristoles Stellung zum Determinismus und Indeterminismus.** Dissertation inaugurale pour la faculté de philosophie de l'université de Leipzig. Leipzig, Fork, 1884. In-8, 61 p.

M. Hildebrand a eu l'idée d'étudier de plus près qu'on ne l'avait encore fait, du moins en Allemagne [1], l'opinion d'Aristote sur le libre arbitre. La théorie d'Aristote est disséminée dans divers passages des trois *Morales* et de la *Rhétorique*, mais le morceau principal, le *locus classicus* de la matière, ce sont les huit premiers chapitres du III[e] livre

1. Il y a une thèse de doctorat française sur ce sujet (en latin) par M. E. Maillet (1877), dont je ne connais que le titre.

de l'*Ethique à Nicomaque*. C'est ce texte que M. H. suit pas à pas, scrutant la valeur de chaque terme, creusant la pensée, cherchant à retrouver le lien logique de l'argumentation, trop souvent dissimulé sous une phraséologie qui, pour être concise, ne laisse pas d'être un peu lâche. Voici les conclusions de cette analyse minutieuse : 1° Aristote a connu et parfaitement posé la question du libre arbitre ; 2° son système est un « déterminisme psychologique » qui sauvegarde les intérêts de la morale, et s'oppose nettement au fatalisme, avec son cortège habituel de quiétisme et d'indifférence ; 3° les mots ἑκούσιον et ἀκούσιον, sur lesquels roule presque tout le débat, sont employés par Aristote dans au moins trois sens différents : un sens psychologique (suivant le degré de conscience afférent à l'acte) — un sens moral (suivant le degré d'imputabilité) — enfin, un sens métaphysique, qui n'apparaît que dans les textes pseudo aristotéliques *(Ethique à Eudème)* et sur lequel j'avoue conserver quelques doutes. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'Aristote, s'adressant à un public pour qui les deux termes ἑκούσιον et ἀκούσιον signifiaient « de gré » et « de force », évite d'appliquer le second à l'action déterminante des motifs sur l'âme humaine.

Ces conclusions sont assez neuves ; elles diffèrent sensiblement de l'opinion courante, qu'on trouvera énoncée chez Zeller, Grant ou même Schopenhauer ; je les crois néanmoins, dans leur ensemble, fort exactes, et le génie philosophique d'Aristote sort de cette analyse éclairci et, si possible, grandi. Il faut avouer cependant que le philosophe grec, si préoccupé qu'il fût du côté moral de la question, ou peut-être parce qu'il l'était, n'a pas mieux réussi que ses devanciers ou ses successeurs à concilier le postulat de la liberté avec la vérité expérimentale du déterminisme. Le jugement moral, dans la pensée d'Aristote, le verdict de blâme ou d'éloge, ne doit porter que sur les actes que nous accomplissons en l'absence de toute contrainte extérieure, avec la conscience nette du but auquel nous tendons. Fort bien ; mais ce but lui-même nous apparaît tel ou tel suivant que notre caractère est conformé de telle ou telle sorte : voluptueux, nous ramenons tout au plaisir des sens ; curieux, à la science ; charitables, au bien de nos semblables. En dernière analyse, c'est donc notre caractère qui est l'auteur de nos actes, mais sommes-nous les auteurs de notre caractère ? — Nous le sommes, répond Aristote, car nous ne naissons pas avec un caractère tout formé. Le caractère est la résultante d'un nombre infini d'actes isolés qui, à force de se répéter, finissent par engendrer des habitudes bonnes ou mauvaises. Sans doute, une fois ces habitudes contractées, il est impossible de réagir contre elles, mais il dépendait de nous de ne pas les contracter. L'apologue de Prodicus n'est donc pas exact : ce n'est pas à un moment donné, à une heure solennelle de notre existence que nous sommes appelés à choisir une fois pour toutes entre deux routes divergentes. A chaque jour, à chaque heure de notre vie, ou du moins de notre jeunesse, le problème se pose et nous le résolvons petit à petit, sans y prendre garde.

Tout ce raisonnement serait irréprochable s'il ne cachait un cercle vicieux. Car enfin, pendant la période même de formation du caractère, si chaque fois, ou le plus souvent qu'une alternative morale se présente, nous la tranchons dans le même sens, c'est apparemment que nous obéissons déjà à une disposition innée, qui n'est pas encore un caractère, si l'on veut, mais qui tend à le devenir, qui le deviendra forcément, pourvu qu'aucun accident extérieur ne vienne en modifier le développement naturel. Peu importe qu'on place cette disposition dans la volonté ou dans l'intelligence (φαντασία), c'est-à-dire « dans la manière de comprendre le but de la vie », comme le faisait Socrate; les défauts d'intelligence ne sont pas moins innés que les défauts de caractère, et si l'on prétend que nous sommes responsables des vices de notre intellect parce qu'il dépend de nous de les corriger, je réponds qu'il faut encore avoir la force de le vouloir, et l'esprit de les reconnaître; nous voilà derechef au rouet.

Je m'empresse de dire qu'Aristote a prévu l'objection *(Morale à Nicomaque*, III, 7, *ad fin.)*. Il ne la réfute pas, sans doute parce qu'il la reconnaît irréfutable, mais il passe outre, et se contente de répéter à nouveau « que nous sommes en quelque sorte coauteurs de notre caractère » (τῶν ἕξεων συναίτιοί πως αὐτοί ἐσμεν). On serait tenté de ne voir dans cette conclusion qu'une défaite, mais M. H. a très bien compris que si Aristote s'y arrête, c'est qu'il a atteint son but, un but tout pratique et nullement métaphysique : il a prouvé, en serrant de près le raisonnement de ses adversaires quiétistes, que les arguments qu'ils présentent contre « la liberté du mal » s'appliquent avec tout autant de force à « la liberté du bien », puisque, bonnes ou mauvaises, nos actions découlent, en définitive, de la même source, « notre nous-même ». Cela lui suffit. Le fatalisme vulgaire est écarté; l'excuse banale du vice « ce n'est pas ma faute » n'est plus recevable, dès lors que le principe de mon action n'est pas une fatalité extérieure à moi-même, mais le fond intime de mon être moral. Le législateur n'en demande pas davantage pour punir, l'éducateur pour prévenir le mal.

Je devrais ajouter : le législateur païen, l'éducateur païen; car le dogme chrétien, pour qui le châtiment du vice ne consiste pas seulement dans une suppression temporelle, mais dans les peines éternelles de l'autre vie, ne pourra se contenter d'une liberté qui n'est, au fond, que l'asservissement de l'homme à son propre être. De là toute l'importance qu'a prise le problème de la liberté transcendentale dans la philosophie moderne, héritière, sans s'en douter, des inquiétudes de l'Église. Ce sont des scrupules chrétiens qui ont suggéré à Kant l'idée raffinée (déjà entrevue par les néo-platoniciens) de reculer la liberté dans le monde des *Noumènes;* ce sont des scrupules chrétiens — si ennemi de la théologie qu'il soit — auxquels obéit Schopenhauer quand il s'évertue à répéter : « La liberté est dans l'*esse*, non dans l'*operari* ». L'intelligence lucide et laïque d'Aristote ne sentait pas le besoin, et n'aurait pas compris l'utilité, de mettre un mystère à la place d'un problème.

La dissertation de M. H. est pensée et fait penser. Peut-être manque-t-elle un peu de cadre, d'horizon. Il eût été bon de rapprocher, fût-ce dans une courte introduction, la pensée d'Aristote de celles de Socrate et de Platon. On commence à comprendre le grand rôle qu'a joué la polémique dans les ouvrages littéraires et philosophiques de la Grèce; la polémique d'Aristote n'est jamais plus curieuse que lorsqu'il combat ses adversaires sans les nommer; contre qui polémise-t-il dans ce chapitre si remarquable de la *Morale à Nicomaque?* Je le devine, mais c'était à M. H. de nous le dire. Après tout, ce n'est pas un reproche bien grave de regretter qu'un ouvrage ne soit pas plus long. Puisse M. Hildebrand n'en jamais mériter d'autre [1]!

Théodore REINACH.

---

238. — **De la forme dite Inokostina** de la famille rurale chez les Serbes et les Croates, par V. BOGISIC. Paris, Thorin, 1884, 1 vol. in-8. (Extrait de la Revue de droit international et de législation comparée).

Cet essai est consacré à l'étude d'une forme mal connue de la famille slave, l'*inokostina*. On distingue ordinairement deux types de familles slaves, villageois, la *zadruga* et l'*inokostina*.

La *zadruga*, forme depuis longtemps très étudiée et très discutée, n'est autre chose que la communauté villageoise, composée de plusieurs frères, cousins ou parents plus éloignés avec leurs femmes et leurs enfants : on lui oppose l'*inokostina*, famille simple, où il n'y a le plus souvent que le mari, la femme et les enfants. M. Bogisic s'est proposé d'approfondir les données courantes et, pour ainsi dire, officielles : il a voulu remonter des livres et des lois jusqu'aux sources, c'est-à-dire jusqu'au peuple, jusqu'au sentiment juridique populaire, seul témoin irrécusable en pareille matière et il affirme, preuves en main : 1° qu'entre l'*inokostina* et la *zadruga* on ne saurait constater aucune différence essentielle; 2° que l'*inokostina* s'éloigne profondément de la famille urbaine.

Le trait commun caractéristique de la *zadruga* et de l'*inokostina*, trait bien éloigné des idées romaines arrivées jusqu'à nous dans les recueils juridiques, c'est celui-ci : tout membre mâle et majeur de la *zadruga* peut réclamer sa part du bien commun : tout fils adulte, surtout s'il est marié, peut, dans l'*inokostina*, demander le partage des biens, du vivant de son père.

Ainsi la collectivité est identique dans les deux formes de la famille slave villageoise.

---

1. Oserai-je encore demander à M. H., qui est un débutant, de se souvenir du conseil de son philosophe favori à l'un de ses disciples : « Sacrifie aux grâces? » Un peu plus de points, un peu moins de virgules, un peu moins de grec dans le texte allemand allègeraient beaucoup la tâche du lecteur. Je ne cite pas d'exemples : *sapienti sat.*

Les jurisconsultes et les législateurs ont méconnu cette vérité et se sont efforcés, comme il arrive si souvent, de construire un système artificiel. Les réflexions de M. B. à ce sujet ne sauraient être trop méditées : « Le nombre des fautes commises a été, écrit-il, d'autant plus grand « que l'activité littéraire et législative a eu plus de développement. En « effet toute l'institution a été codifiée, recodifiée plusieurs fois; les dif- « férentes parties en ont été remaniées, modifiées, mutilées même, de « façon à les faire entrer, bon gré mal gré, dans des moules préparés « d'avance sur le papier, d'après des modèles empruntés. Quant à savoir « si la vie s'accommoderait de ces bouleversements ou si elle réagirait « contre les innovations avec la force de tout organisme vivant qui dé- « fend sa propre existence, on semble s'être bien peu préoccupé de cette « question. »

La monographie que je viens d'analyser, due à un savant dont la compétence est irrécusable, mérite d'être recommandée à toute l'attention des jurisconsultes et des historiens et aussi à celle des législateurs slaves... ou autres. Si on s'avisait jamais, dans quelque pays excentrique, je ne dirai pas de faire, mais de rédiger des lois d'après une méthode vraiment scientifique, méthode que j'appellerais volontiers positive, l'étude de M. B. pourrait être proposée comme un modèle achevé de préparation législative. Le Monténégro nous donnera peut-être un jour cette surprise; car précisément M. B. a été chargé de préparer un projet de code civil pour cette principauté. J'aime à croire que le prince se gardera de soumettre le code de M. B. à des réviseurs nourris de droit romain, qu'il consentira à respecter le vieux droit populaire et ses organismes vivants et qu'en un mot il se fera, à la suite de M. Bogisic, le disciple de ce quelqu'un qui ne se contente pas d'avoir plus d'esprit que Voltaire mais qui a aussi plus de droit que Tribonien: tout le monde.

Paul VIOLLET.

---

239. — **Archives historiques de la Gascogne.** Fascicule 7me. Les frères prêcheurs en Gascogne au XIIIe et au XIVe siècle. Chapitres, couvents et notices. Documents inédits, publiés pour la Société historique de Gascogne, par C. DOUAIS, chanoine honoraire de Montpellier, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. Première partie : Chapitres. Paris, Champion, Auch, Cocharaux, 1885, in-8, 255 pages.

La publication de M. l'abbé Douais emprunte son intérêt au rôle joué par l'ordre de saint Dominique au XIIIe siècle, comme restaurateur des études ecclésiastiques. Les anciens ordres monastiques, à cette époque en pleine décadence, furent utilement remplacés par le nouvel institut. On sait quelle activité les disciples de saint Dominique ont déployé dans toutes les branches de la science; s'ils n'ont ajouté que peu de chose à la somme des connaissances de leur temps, par leur en-

seignement, par leur prédication, ils ont augmenté dans de fortes proportions le nombre des hommes instruits et contribué dans une grande mesure au relèvement intellectuel du clergé chrétien. Voués à l'étude et à la prédication, les dominicains, dans leurs chapitres généraux et particuliers, s'occupent avant tout de la préparation de maîtres instruits, de prédicateurs éloquents et zélés. Aussi la publication partielle de ces actes sera-t-elle accueillie avec reconnaissance, elle donne une idée de l'intérêt qu'en présentera le recueil complet, qui doit figurer dans le tome XXV des *Historiens de France*.

C'est dans les manuscrits de Bernard Gui, conservés à la Bibliothèque municipale de Toulouse, que M. D. a trouvé les textes qu'il publie. Ces manuscrits renferment les chapitres réunis avant ce célèbre compilateur, ceux qui se sont tenus de son vivant, et bon nombre du xive siècle, ajoutés plus tard à la collection primitive. M. D. donne successivement les actes de trois chapitres généraux tenus à Bordeaux en 1277, en 1287 et en 1324; des chapitres provinciaux tenus dans la même ville et dans divers autres couvents de la province de 1246 à 1338. Un second fascicule comprendra l'histoire des couvents de la même région rédigée par Bernard Gui et continuée par divers écrivains anonymes et des notices sur les frères prêcheurs originaires de cette partie de la France ou y ayant enseigné au xiiie et au xive siècle. La majeure partie de ces textes était inédite; des extraits peu étendus en avaient été donnés par Martène, dans le tome VI de l'*Amplissima collectis*.

Les chapitres généraux s'occupent avant tout de la discipline intérieure de l'ordre, de la révision des statuts; chaque *amendement* à ces statuts, pour être valable, doit être adopté par trois chapitres successifs; c'est ce qu'on appelle l'*inchoatio*, l'*approbatio* et la *confirmatio*. Ils adressent aux prieurs provinciaux des remontrances *(admonitiones)*, décident la création des nouveaux couvents, règlent la liturgie des offices propres à l'ordre ou adoptés par lui; c'est ainsi qu'en 1277, le chapitre de Bordeaux statue qu'à l'avenir on célèbrera la fête de sainte Marthe; enfin ils fixent le lieu d'assemblée du prochain chapitre, nomment et déplacent les prieurs conventuels. Deux des chapitres généraux publiés par M. D. se terminent par une encyclique du maître de l'ordre, ne renfermant guère que des exhortations morales et sur le texte desquelles nous aurons bientôt à revenir.

Les chapitres provinciaux ont une compétence moins étendue; mais comme ils entrent beaucoup plus dans le détail, le texte en est beaucoup plus intéressant pour nous. Dans ces chapitres, les frères veillent au bon ordre des couvents de la province, distribuent les pénitences, renouvellent et expliquent les décisions antérieures, rappellent les prieurs et les frères au respect des constitutions. C'est donc toute l'histoire intérieure de la province dominicaine de Gascogne que nous voyons se dérouler sous nos yeux pendant près d'un siècle, de 1246 à 1335; à lire ces dispositions minutieuses et précises, on se rend compte des causes de

la longue prospérité de l'ordre; jamais ni les moines Clunisiens, ni ceux de Cîteaux ne furent surveillés d'aussi près que les dominicains; le plus léger écart est immédiatement puni, la faute la plus légère châtiée; la discipline de l'ordre paraît avoir été si sévère que seuls les meilleurs esprits purent s'y soumettre; tout caractère faible, tout sujet désobéissant devait fatalement succomber.

Les documents publiés par M. D. présentent donc un réel intérêt; nous devons en terminant faire quelques réserves sur la manière dont ils sont publiés. Nous connaissons les manuscrits employés par l'éditeur; ils ne sont pas toujours faciles à lire, et le texte n'en est pas toujours assez pur; mais le devoir d'un éditeur est de bien lire, et de corriger les manuscrits employé par lui, en avertissant bien entendu le lecteur, c'est ce que M. l'abbé D. n'a pas toujours fait avec assez de soin. Presque à chaque page, on pourrait relever des incorrections, des phrases obscures, des noms estropiés; il nous serait impossible de dresser l'erratum de son volume. Nous signalerons quelques fautes à l'appui de notre dire. P. 41, l. 10, *ut fastidica clausalis meditacionis quiete;* cela n'a aucun sens, il faut corriger *ut fastidio claustralis;* p. 54, l. 20, fr. *Urgerus de Saltellis;* est-ce exact? J'avais lu jadis *Berengarius de Saltellis;* je m'étais peut-être trompé, la chose est bien possible, mais ce nom *Urgerus* me paraît singulier; p. 60, l. 9, *tamen,* corriger *tantum;* p. 67, l. 11, le manuscrit portait *amoveat*, M. D. a tort de corriger *admoveat*, qui donne le sens opposé au véritable; p. 69, l. 2, *Castrenensem*, corr. *Castrensem* ou *Caturcensem;* p. 72, sixième avant-dernière ligne, *sine moris dispendio*, corr. *sine more dispendio;* p. 83, quatrième avant-dernière ligne, *quare*, lisez *quia;* la faute se répète souvent; p. 89, deux fois *Deodandum,* il faut sans doute lire *Durandum;* p. 90, *Jhoelis,* nom propre, corr. *Joannes;* p. 91, l. 5, *qum juvant,* lisez *quando;* p. 129, *studium naturarium Carcassonensium*, il faut corriger *naturalium* et faire accorder le nom de lieu avec *studium*, la faute est constante; p. 174, l. 3, *comite Edvenarum,* c'est sans doute *Convenarum;* l. 10, *comitatibus,* lisez *comunitatibus;* la faute se répète plus loin; p. 167, § 8, l. 11, *Proherminias,* corr. *Peri hermenias,* titre du traité bien connu d'Aristote.

On pourra trouver que nous abusons des corrections; mais nous avons voulu justifier notre critique de l'ouvrage de M. l'abbé Douais: recueil de textes intéressants, mais édition souvent insuffisante et trop rapidement faite.

A. MOLINIER.

---

240. — F. KLUGE. **Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache.** Strasbourg, Trübner, 1883-1884, pp. XXIV et 428.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler d'une partie de cet ouvrage (*Revue critique* du 14 août 1882); nous y revenons maintenant, l'ouvrage étant complet.

Nous n'hésitons pas à dire que le « dictionnaire étymologique de la langue allemande » rendra de grands services non seulement aux « germanistes », mais à tous ceux qui s'occupent des langues indo-européennes. L'auteur nous présente sous une forme attrayante les résultats de la grammaire comparée, au besoin il les discute et propose une étymologie nouvelle. Malheureusement rien ne vient nous orienter sur ce caractère double des étymologies présentées, puisque l'auteur a exclu par principe toutes les citations. Nous le regrettons [1].

Un autre point sur lequel on voudrait être renseigné est le choix des mots expliqués dans le dictionnaire. Tout naturellement les composés facilement reconnaissables sont omis, et à ce titre l'auteur aurait pu supprimer les mots « *Hundsfott*, *Niessbrauch* » et « *Schiedsrichter* », mais pourquoi ne trouve-t-on pas des mots tels que « *Barde*, *Huchen*, *Karnickel*, *Krenn*, *Sänfte* »? D'un autre côté est-il vraiment nécescessaire de parler dans un dictionnaire allemand de « *Onkel*, *Picknik*, *Rodomontade* »? Nous avons en vain cherché le principe qui préside à l'admission de tel ou tel terme de la langue littéraire.

Les mots sont rangés d'après l'ordre alphabétique, mais pourquoi l'auteur tantôt réunit-il les mots appartenant à la même famille sous un en-tête (v. *füllen*, *Furcht*, *meinen*), tantôt les sépare-t-il (v. *Fug*, *fügen*, *Fuhre*, *führen*)? Il est à supposer que celui qui consulte le dictionnaire est assez au courant de la morphologie allemande pour savoir que par exemple « *fliegen*, *Flug*, *Flügel*, *flügge*, *flugs* » forment une famille. et M. Kluge se serait épargné nombre de renvois en avertissant le lecteur qu'il faut chercher tel ou terme sous tel ou tel en-tête.

L'auteur du dictionnaire est partisan de la théorie de Grassmann, et il restitue par conséquent des formes préhistoriques telles que « *bhergh* » (s. *bergen*), « *gheldh* » (s. *gelten*), « *dhigh* » (s. *Teig*), mais par ci, par là des doutes lui viennent; il hésite entre « *dhadh* » et « *dhat* » (s. *Tadel*), met un point d'interrogation après « *dhagh* » (s. *Tag*) et s'écarte tout à fait de Grassmann pour « *biegen* », quoique ce dernier mot soit précisément une des preuves principales de la dite hypothèse. M. K. a en outre introduit dans le dictionnaire sa théorie sur les aspirées sourdes. Ce n'est pas ici le lieu de la discuter, mais à quoi bon identifier à tout prix le goth. « *haban* » et le lat. « *habere* », si cette identification nous oblige à séparer le v. norr. « *hafa* » (allem. *haben*) du v. norr. « *hefja* » (allem. *heben*), tandis que la racine * *kap* (lat. *capere*) rend, on ne peut mieux, compte de toutes les formes en question. Les deux dernières observations que nous venons de présenter s'appliquent à un grand nombre de mots, et il est permis de se demander à quoi servent les nombreuses restitutions théoriques, qui par dessus le marché se présentent assez souvent sous une forme double au choix du lecteur (v. *Fahrt*, *gleiten*, *halten*, *klage*, *kleiben*, *1 Morgen*, *scheiden*, *schweigen*, etc.). L'homme du métier sait les construire lui-même, et aux autres,

1. Deux fois (s. *Musteil* et *Sarg*) M. Kluge nomme Lessing.

elles ne disent rien. Un dictionnaire même étymologique doit avant tout nous apporter des faits, la discussion des possibilités ne lui appartient pas, et sous ce rapport M. K. aurait peut-être mieux fait de supprimer des expressions telles que « il ne faut pas songer à cela, il est étrange de ne pas trouver cette forme », expressions qui accentuent trop, à notre sens, le caractère personnel du livre.

Passons maintenant à quelques détails. *Ahorn.* Ajoutez le sl. *javoru*, le lith. *jovaras.* — *Böse*. Le zend connaît nne racine *bû*, d'où sont tirés les noms des démons *bûiti*, *bûidhi, bûshyâçta,* et qui est peut-être identique à celle qui a donné l'allemand *boese.* — *Düster*. Le lat. *tenebrae* est pour * *tenfrae,* * *tensrae*, cf. *consobrinus.* — *Elfenbein.* Le gr. ἐλεφαντ est identique au goth. *ulbandus*, sl. *veliba⊲du.* Si l'on part de la dernière forme, il faut supposer que le grec ἐλεφαντ a perdu un F au commencement. La forme slave se décompose facilement en *veli* (grand) et *ba⊲du*, dont, il est vrai, on ne sait que faire[1], la forme collatérale *veli bla⊲du* n'étant probablement rien autre chose qu'une étymologie populaire *(bla⊲du*, errant). — *Euch.* Le thème zend *khshma* semble prouver que le scr. *jusma* remonte à * *juksma.* D'après cette hypothèse, l'élément * *juk* est identique au moyen-haut allem. *iuch*, dont il faut séparer le doublet *iuwich.* — *Fasten* = pal. sl. *postiti se⊲*, (jeûner). — *Fell.* Le caractère de la maladie nommée ἐρυσίπελας étant de gagner de proche en proche, il est probable que le second terme de ce composé n'est pas πέλας, peau, mais πέλας, proche. — *Flasche.* Le sl. *ploskva* rend l'origine italique du mot allemand douteuse. — *Fliegen.* La racine pouvant être * *pluk*, et non seulement * *plugh*, comme le veut M. K. qui d'ailleurs sous « *folgen* » nous laisse le choix entre * *plgh* et * *plk*, il est permis de rappeler le pal. sl. *pluku*, foule (littéralement volée, comparez l'allm. *Schwarm*, le v. norr. *flokkr)* et *pluciti* sę, se ranger. *Folgen* et *fliegen* sont donc au fond identiques. *Volk*, comparez *Gefolge*, suppose une racine * *pulg.* — *Fragen.* A quoi bon supposer une racine préhistorique * *prssk?* Les doublets * *prk*, * *prsk*, cf. *vrka* et *vrasc,* rendent compte de toutes les formes. — *Fratze : fressen* (cf. *Fresse*, visage) = *Witz : wissen.* — *Gering.* Le zend *reñj* (être léger) serait-il identique au second terme du composé allemand? — *Graupe.* Comparez le pal. sl. *krupa* (mie), serbe *krupa* (grésil), *krupan* (gros). — *Haetscheln* de *hatschen* (aller clopin clopant). — *Haudern.* Le serbe *kirija* (louage) prouve une racine * *kûr* (louer). — *Haupt.* Le zend *kaofa* (montagne) montre la diphthongue exigée par les formes germaniques. — *Hemd.* Depuis longtemps M. Delbrück avait comparé le grec σωματ pour * ξωματ, * σκωματ. — *Herz.* C'est le scr. *srad,* qui répond à καρδία, etc. — *Katze* = zend *gadhwa.* — *Kipfel.* Ce mot n'a rien à faire avec le mot *kipfe* (ranche), mais vient du grec κυφός. Les chroniqueurs autrichiens qui nous décrivent les fêtes données à la cour des ducs d'Autriche, où l'on pratiquait pendant quelque temps la cui-

1. (Persan *banda*, serviteur ?)

sine byzantine, orthographient le mot en question « *Chyphe* ». Les Viennois en faisant connaissance de la chose, lui conservaient son nom étranger. — *Kittel.* D'après l'analogie de knittel à côté de *knüttel*, on peut supposer un * *küttel* dérivé de *kutte.* — *Kleben.* Comparez le serbe *glib* (boue). — *Knäuel.* Le serbe *kluvko (kluko, klupko)* a conservé le groupe primitif kl.—*Knie.* L'exemple du slave *kolêno*, qui réunit les acceptions de genou et de génération, prouve qu'il n'est pas nécessaire de distinguer deux thèmes différents en allemand. Ajoutez le lat. *ignavus*, littéralement : sans jarrets. — *Knoten* = lat. *nodus.* — *Kopf.* A-t-on le droit de supposer la suppression d'un *s* initial, et de rattacher ce mot à *Schopf* et au serbe *kube* (coupole)? — *Krämpel.* Comparez le sl. *grebenu* (peigne) de *grebsti greba*⊰ (gratter).— *Leiden.* La locution carinthienne « lai lassen » (laisser aller) paraît confirmer l'hypothèse de M. K. admettant une racine * *lai* (aller). — *Löffel.* C'est au dialecte lusacien qu'est dû le changement de l'*e* de la forme moyen-haut allemande en *ö* en allemand moderne. Comparez *löschen.* — *Losung.* Cet article est traité un peu à la hâte. Il faut distinguer trois acceptions inhérentes chacune à une autre racine : 1° Fiente, verbe « *lassen* »; comparez le français *laissées*; 2° Recette, verbe « *lösen* »; 3° mot d'ordre, verbe « *losen* » (écouter). — *Mahd.* L'*α* prothétique du grec ἀμάω fait supposer un groupe de consonnes au commencement de la racine. Un *s* suivi de *m* se serait conservé en germanique, mais il n'en est pas de même d'un *h* suivi d'une nasale. Le slave possède, en effet, le mot *kmet*, qui en Bosnie signifie « paysan sans biens-fonds ». Son sens primitif serait-il celui de « faucheur » ? Je ne donne cette hypothèse, qui rattache le mot slave auquel je ne connais pas d'étymologie satisfaisante, à la famille germanique de *mähen*, que sous toutes réserves. — *Manch.* La racine se retrouve en sanscrit sous la forme *ma*⊰h(croître). — *Mensch.* Encore de nos jours on emploie le mot « *Mensch* » en Autriche dans le sens de servante. — *Metzger.* Pourquoi pas de *metzen*, *metzeln?* — *Milch.* Les lat. *mulcere* et *mulgere*, le pal. sl. *mlêko* et le serbe *mlaz* (la quantité de lait qu'on obtient par *une* traite) font supposer une racine-doublette * *melk* * *melg.* — *Nachen.* L'ancien-haut allem. *snacga*, l'autrichien *Schinakl* (nacelle) nous portent à croire que le mot *Nachen* est apparenté à *Schnaue* (v. ce mot). — *Nest.* Le slave *gnêzdo* rend l'étymologie courante par *ni* et *sad* douteuse, et nous fait plutôt penser à *Knoten.* D'ailleurs le sens de « nœud » convient on ne peut mieux à un nid d'oiseaux attaché aux branches. — *Pfanne.* Ajoutez le pal. sl. *pany*, *panica* (poêle, plat). — *Pluderhose.* Le serbe *plundre* parle en faveur de rapports entre *Pluder* et *Plunder* (v. ce mot). — *Ranzen.* L'autrichien *ranzen*, *raunzen*, (faire entendre des sons plaintifs, comme le font des enfants mécontents) remonte apparemment à *raunen* (v. ce mot).—*Rat.* Nous préférons distinguer deux mots « *Rat* » : 1° Matière, scr. *râ*, *râi*, lat. *res*, goth, * *reds*, comparez *That* et *deds.* Nous y rattachons en outre le goth. *garaids*, v. *bereit;* 2° conseil, scr, *râdh*, sl.

raditi; comparez en outre le slave *rad*u (joyeux) au scr. *ârâdhita* (satisfait), le slave *radi* (à cause de) au perse *radiy,* pehlvi *râi*, persan *râ.* Le *t* de *Rat,* conseil, repose d'après cette hypothèse sur un *dh*, mais le *t* de *Rat*, matière, sur un *t* indo-européen, qui naturellement a passé par *th. d.* — *Rucken,* français roucouler. — *Schade.* La racine * *skat* se retrouve dans le serbe *steta; sceta* (dommage). — *Scheusal.* Ajoutez le goth. *skohsl.* — *Schimmel.* On dit encore en Autriche *Schimpl.* — *Schlosse.* A quel dialecte est emprunté le slave *slota?* — *Seide.* Ajoutez le slave *svila.* — *Seneschall.* Le *t* du moyen-haut allemand *seneschalt* est probablement dû à l'influence de *schalten.* — *Sickern.* Ajoutez le serbe *siga* (stalactite). — *Six.* Peut-être pour * *Sichts* de *sehen.* — *Sklave.* Le mot « slave », en paléoslave *slovênin*u, cf. *slavjan*u, *slovak*, *slavenski*, *Dobroslav*u, etc., vient du thème * *slav*, et signifie « glorieux »[1]. Les Grecs et les Italiens, ne supportant pas le groupe initial *sl*, l'ont changé en *scl,* de la sorte que le mot ethnique fut identique au mot commun *sclavus,* qui lui-même vient de la racine * *klu,* * *sklu*, scr. *sru*, comparez pour le sens l'allem. *Hoerig* (serf) de *hoeren.* Des Italiens le mot vint aux Allemands, car, si ceux-ci l'avaient pris directement des *Slaves*, ils l'auraient changé en * *Schlave.* — *Spannen*, pal. sl. *pe⊲ti, pina⊲*.— *Stärke.* Comparez le viennois « *stier* » (sans le sou). — *Tapfer.* L'autrichien « *gedeftet* » (triste) de « *deften* » (l'emporter sur q.) nous montre comment le v. norr. *dapr* a pu prendre le même sens. — *Trappe*, serbe « *droplja* ». — *Treber*, serbe « *drop* » et « *trop* » (marc de raisin). — *Trecken,* scr. « *dhrag* ». — *Verstand.* Ajoutez le serbe « *stavljati se* » (se rappeler) de la racine « *sthâ* ». — *Wahnsinn.* Ajoutez le pal. sl. *vunu.* (dehors). — *Zag.* Pourquoi ne pas rattacher ce mot à « *zögern* ». — *Zuber.* Il est curieux de trouver en serbe le mot presque identique *cabar.* D'un autre côté, il y a lieu de s'étonner que « *zwibar* » se change en « *zubar* », puisque les mots formés de la même manière tels que *Zwilch*, *Zwirn* restent tels quels. Enfin en Autriche, le *Zuber* ne se distingue pas de la cuve, du baquet, etc., par ses deux anses, mais par un trou au fond, fermé ordinairement par un bâton, pour pouvoir le vider plus facilement. Tout cela nous rend l'identification de *zwibar* et *zubar* suspecte. — *Zweifel.* Le pal. sl. *dvoiti* se⊲, (douter), le serbe *dvojba* (doute) sont aussi tirés du nom de nombre deux.

Toutes ces remarques n'empêchent pas que le *Dictionnaire* de M. Kluge ne soit une œuvre excellente qui témoigne d'un grand labeur et d'un savoir étendu; elle doit être, nous le répétons, dans la bibliothèque de tous les linguistes et de tous les germanisants.

Jean KIRSTE.

1. V. Raic, *istorija Serbov* I 32 ss.

241. — **Correspondance du maréchal Davout**, prince d'Eckmühl, ses commandements, son ministère, 1801-1815, avec introduction et notes, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon, 1885. Quatre volumes in-8. Tome I, LII et 470 p.; tome II, 552 p.; tome III, 560 p.; tome IV, 638 p.

Ces quatre volumes de lettres de Davout sont consacrés uniquement à l'homme de guerre. Ils renferment les dépêches du maréchal, recueillies dans les archives et classées par ordre de dates et de campagnes.

Le premier volume traite du camp de Bruges et des campagnes de 1805 et de 1806-1807. On voit Davout, au camp de Bruges, — un des six camps formés en 1803 du Texel à Bayonne pour l'organisation de l'armée d'Angleterre — surveiller les côtes, rendre compte au premier consul des moindres événements, appliquer à tout, même aux moindres détails de l'existence du soldat, la sollicitude la plus vive et la plus incessante. Bientôt il est nommé maréchal de l'Empire et commande l'aile droite de l'armée de l'Océan à Ambleteuse. Lorsqu'éclate la guerre contre l'Autriche, il est mis à la tête du 3e corps et on le voit, dans cette fonction, déployer, comme précédemment, les plus rares qualités del'administrateur, veiller avec un soin attentif et infatigable à la santé des troupes et à leur bien-être, organiser le service des ambulances, assurer régulièrement les distributions. Les dépêches de Davout manquent du 20 octobre jusque vers la mi-novembre, c'est-à-dire pendant la marche de la grande armée sur Vienne, mais M. de Mazade a suppléé à cette correspondance égarée ou perdue par le journal des marches du 3e corps (p. 181-183) [1]. Après le passage de l'Inn et le sérieux combat de Mariazell, Davout occupe Vienne avec deux divisions (24 nov.), se porte sur la March et prend part à la bataille d'Austerlitz sur laquelle il envoie une série de rapports très détaillés et très intéressants. Après la paix de Presbourg, Davout occupe la Souabe; il se rend à Paris avec un congé de vingt jours, mais de là, il ordonne à ses généraux et à ses colonels de faire acheter des marmites en tôle battue (p. 265). De retour à Bamberg le 1er octobre, il passe la revue de son corps d'armée qu'il trouve « dans un très bon état »; on sait que treize jours plus tard, il livrait et gagnait la bataille d'Auerstädt « très sanglante et disputée » (p. 277); qu'il marchait ensuite sur l'Elbe, entrait à Berlin, poussait sur l'Oder et arrivait à Varsovie le 30 novembre. Une nouvelle campagne commençait, celle de Pologne, marquée par les combats de Czarnowo, de Nasielsk et de Golymin; puis l'armée prenait ses quartiers d'hiver; Davout occupait la presqu'île entre la Narew et le Bug, avec Pultusk pour point d'appui; le 7 février 1807, au bruit du canon d'Eylau, il accourait par Serpallen avec ses trois glorieuses divisions, Friant, Morand et Gudin qui, selon le mot de M. de M., (introd. p. XXII), formaient une petite armée dans la grande Armée et une sorte d'être collectif

1. A remarquer aux pp. 185-191, les mentions fréquentes du chef d'escadron Méda, du 7e régiment des hussards. C'est celui qui tira le fameux coup de pistolet sur Robespierre. On le retrouve colonel II, 421 et 435.

uni par la discipline, vigoureux, inexpugnable ; il serrait les Russes d'un côté pendant que Ney les poussait de l'autre ; il avait pendant toute la journée un rôle décisif (p. 415). Au mois de juin, c'était lui encore qui, après Friedland, poursuivait l'ennemi sur la Pregel, et, la paix signée, il recevait le commandement des troupes françaises qui devaient rester dans le duché de Varsovie [1].

Le deuxième volume est consacré au commandement de Davout en Pologne (juillet 1807, sept. 1808) et à Erfurt ainsi qu'à la part qu'il prit à la campagne de 1809. Le maréchal, dit M. de M., eut à contenir les Polonais sans les décourager, à protéger le gouvernement sans trop l'accabler de sa prépotence et à surveiller aussi l'Autriche en Galicie, sauf à être accusé parfois de jeter trop vite le cri d'alarme (p. 4). Il fut ensuite commandant en chef de l'*armée du Rhin* et surveilla les armemements de l'Autriche. Il s'illustra de nouveau dans la guerre de 1809, à la tête de son 3e corps, et « par son audacieuse intrépidité dans sa marche de flanc sur la rive droite du Danube, avec l'ennemi toujours sur les bras, par trois jours de combats opiniâtres, prépara l'éclatante victoire d'Eckmühl » (introd. p. xxxi). Nous appellerons surtout l'attention du lecteur sur le dissentiment entre Davout et Berthier (p. 465 et suiv.) et sur les dépêches du maréchal pendant les cinq jours de manœuvres et de combats qui précèdent la journée du 22 avril.

On ne trouvera pas dans le tome troisième les lettres du maréchal durant les dernières semaines de mai où eut lieu la bataille d'Essling ; on sait que Davout ne prit à ces événements qu'une part indirecte et que la rupture du pont du grand bras du Danube l'empêcha de passer le fleuve. Mais il opéra devant Presbourg et il était à Wagram, il occupa Brünn après la bataille et lorsque fut signé le traité de Vienne, ce fut lui que Napoléon chargea, comme en 1805, d'exécuter les conditions de la paix, de délimiter, non sans de graves difficultés, la nouvelle frontière (cp. p. 125, 135) et de se débrouiller comme il pourrait avec l'affaire assez lente et laborieuse de l'évacuation. Nommé ensuite commandant de l'armée d'Allemagne qui se transforma bientôt en corps d'observation de l'Elbe, et gouverneur de Hambourg, Davout, écrit M. de M., « remplit sa mission d'organisateur avec une habileté éprouvée qui répondait aux vues de Napoléon et avec le succès que permettaient les circonstances. Le corps de l'Elbe restait la puissante avant-garde de la grande armée destinée à marcher sur le Niémen » (p. 307, 308). Il commande le 1er corps d'armée pendant la campagne de Russie, il livre seul la bataille de Mohilev, il combat à Smolensk, il est blessé à la Moskowa avec la plupart de ses généraux et ne cesse pas néanmoins de garder son

1. Signalons dans les dernières pages de ce premier volume les lettres de Davout sur la maraude et sur les « brigandages » de quelques soldats ; le maréchal sut faire à temps des exemples (p. 443), mais la population était très hostile ; Davout rend compte le 10 mai 1807 que dix-huit cadavres de Français assassinés ont été découverts dans un étang, près de Peterswalde.

commandement. Durant la retraite, il prend part au combat de Malojaroslawetz et tient l'arrière-garde. Les dépêches, naturellement rares, de cette période offrent peu d'intérêt[1]; mais une fois l'armée hors de Russie, elles se succèdent en grand nombre et donnent d'importants renseignements sur l'état du 1er corps à son arrivée à Thorn et sur la désorganisation des troupes (voir surtout les lettres au duc de Frioul et à Poniatowski); Davout accuse Murat d'avoir perdu la tête après le départ de Napoléon « c'est pour n'avoir adopté aucun plan qu'il nous est arrivé autant de mal (p. 470)... tout ce qui s'est passé depuis Smorgoni est-il l'effet de la plus grande ineptie ou de la plus insigne malveillance ? Il y aurait eu bien des Français de conservés s'il était venu à la pensée de l'Empereur l'heureuse idée de confier le commandement au vice-roi (le prince Eugène, p. 483) ». Il raconte à Duroc la scène violente qu'il eut à Gumbinnen avec le roi de Naples, et l'on verra par ce récit l'exactitude de l'*Histoire* de Ségur [2].

Le quatrième volume est divisé en quatre parties : 1° campagne de 1813, les opérations sur l'Elbe; 2° le siège de Hambourg; 3° les Cent-Jours, le ministère de la guerre en 1815 ; 4° le dernier commandement, l'armée de la Loire. On y voit Davout, à peine échappé à la catastrophe de Russie, « jouer un rôle particulier qui devient par degrés presque indépendant » (p. 4), couvrir le Hanovre, marcher sur le Bas-Elbe, reconquérir avec l'aide de Vandamme Hambourg un moment enlevé par les alliés, et réorganiser son armée qui forme désormais le 13e corps, chargé de défendre la 32e division. Puis, tandis que Napoléon, vaincu à Leipzig [3], recule sur le Rhin, le maréchal, seul, livré à lui-même, s'enferme dans Hambourg et s'y défend à outrance, durant cinq mois,

1. M. de Mazade soutient avec raison que Davout, comme on l'en accusait alors, n'a pas abandonné le maréchal Ney (marche de Krasnoë sur Orcha) ; « il n'avait fait qu'exécuter un ordre donné, et, fût-il resté à Krasnoë, il se serait perdu lui-même sans rien pouvoir pour Ney... C'est la faute non de Davout, mais des circonstances, plus fortes que toutes les volontés, et aussi des dispositions malheureuses prises par l'Empereur au départ de Smolensk » (p. 428). Ce qui est plus grave, c'est le témoignage de Ségur (*Hist. de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812*, IX, 11, p. 185). « [Davout] ne se trouva plus l'homme de la circonstance; jeté hors de toutes ses idées arrêtées de régularité, d'ordre et de méthode, il fut saisi de désespoir à la vue d'un désordre si général et jugeant avant les autres tout perdu, il se sentit prêt à tout abandonner ». Il eut même la pensée du suicide (lettre à la maréchale, 15 janvier 1813, cp. Mme de Blocqueville, *Le maréchal Davout* III, 252). Cp. Montégut, *Davout*, 157..

2. Ségur II, 433. « Un cri de Davout l'interrompit : Le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche sont princes par la grâce de Dieu, du temps et de l'habitude des peuples ; mais vous, vous n'êtes roi que par la grâce de Napoléon et du sang français ; vous ne pouvez l'être que par Napoléon et en restant uni à la France. » Davout au duc de Frioul (de Mazade, III, 484) : « J'ai observé au roi... qu'il n'était roi que par la grâce de l'Empereur et le sang des Français, qu'il était en outre prince français, et que son devoir lui prescrivait de ne point faire la paix avec les ennemis de l'Empereur sans son agrément ».

3. P. 282. Leipzig est, non du 14 octobre, mais du 16 et du 18.

sans se laisser déconcerter par les efforts des coalisés et par les événements qui se précipitent. La correspondance de Davout manque entièrement pendant cette période; les communications étaient rompues. Mais M. de M. a reproduit la partie essentielle du *Mémoire sur le siège et la défense de Hambourg* qui fut écrit, sous les inspirations du prince d'Eckmühl, par son chef d'état-major, César de Laville, et publié après son retour en France (p. 288-349); il « suffit amplement à venger le maréchal de toutes les accusations dont il était l'objet. » Après le retour de l'île d'Elbe, Davout répondit à l'appel de Napoléon et sortit de sa retraite de Savigny-sur-Orge pour prendre le ministère de la guerre; il le prenait, selon l'expression de M. de M. (p. 352) par dévouement et parce que seul il pouvait l'exercer avec autorité. Pendant trois mois, ajoute l'historien, il suffit à tout par son énergique activité, multipliant les ordres pour la pacification intérieure et préparant d'un autre côté les forces dont on avait besoin pour soutenir une dernière lutte contre l'Europe; dans cet immense travail, il ne laissait pas d'être contrarié par ceux qui supportaient mal la rude indépendance de son caractère, et l'empereur lui-même, plus ou moins circonvenu par son entourage, n'était point sans avoir parfois ses mouvements d'humeur contre son ministre de la guerre; mais à son départ pour le Nord, il laissait le prince d'Eckmühl avec les pouvoirs de ministre, de gouverneur de Paris, de commandant en chef des gardes nationales, des levées en masse et des troupes de ligne qui se trouveraient dans la ville; c'était la plus grande marque de confiance (p. 353). Après Waterloo, le maréchal voulut donner à Napoléon une dictature temporaire; puis, lorsque la commission exécutive l'eut nommé généralissime, livrer bataille sous les murs de Paris; enfin, quand il vit qu'on était plus disposé à traiter qu'à combattre, faire intervenir le roi entre la France et les alliés. Il n'eut d'autre pensée que de sauvegarder l'indépendance nationale. C'est alors qu'il écrivit peut-être ses plus belles lettres; « déployer de la vigueur et de la constance pour conserver à l'empereur et à la patrie le point important qui vous est confié » (au gouverneur de Lille, 569)... « L'empereur renonce au rang suprême; si les ennemis continuent une injuste guerre, opposez une inexpugnable barrière à leurs efforts; une grande nation qui défend son indépendance ne peut être subjuguée » (aux généraux, 570)... « Il faut être fidèles à ces aigles qui sont toujours notre signe de ralliement, réveiller le beau sentiment de patriotisme qui existait dans l'Aisne, exciter l'amour de la patrie dans tous les cœurs » (à Soult, 572)... « Nous aurons au-delà de 100,000 hommes de troupes de ligne; l'ennemi y regardera à deux fois et écoutera des propositions » (à Grouchy, 574)... « Il n'y a pas de temps à perdre pour adopter ma proposition; nous devons proclamer Louis XVIII, le prier de faire son entrée, *sans les troupes étrangères* qui ne doivent jamais mettre le pied à Paris; Louis XVIII doit régner avec l'appui de la nation » (p. 578); ... « on ne doit rien céder; il faut

défendre l'Ecluse, le Rhône, la montagne de l'Epine et des Echelles, détruire le chemin du mont du Chat; c'est nous sauver, car, Napoléon n'étant plus rien, ce sera prouver au monde et à la France qu'on veut détruire notre patrie » (à Suchet, 579); ... « que chaque homme de courage et de bonne volonté vienne dans nos redoutes; ils contribueront à la défense des fortifications; l'honneur français n'a pas besoin d'être stimulé » (à Masséna, 581); ... « les motifs de la guerre n'existent plus, puisque l'empereur a abdiqué... Je fais la demande formelle de cesser toute hostilité; ... si je me présente sur le champ de bataille, j'y porterai la conviction de combattre pour la plus sainte des causes « (à Wellington et à Blücher, 582); ... « l'armée part ce soir, il est important qu'on ne laisse rentrer aucun militaire dans Paris avant que les magistrats aient eu le temps de régler l'entrée des alliés » (à Masséna, 585). Il avait fallu en finir, signer l'armistice du 3 juillet; Davout n'était plus ministre, mais il commandait en chef l'armée qui devait se retirer sur la Loire, mission douloureuse et difficile qu'il remplit pendant un mois. Les lettres que publie M. de M. (6-31 juillet) sont l'histoire la plus fidèle de cette période. « Il sut à la fois, dit l'éditeur (introd., XLVIII), défendre l'armée contre le gouvernement et la défendre contre elle-même, contre la désorganisation, la maintenir dans l'obéissance et la discipline, négocier sa soumission en ménageant son orgueil et ses intérêts, la préserver des offenses de l'ennemi, concilier tous ses devoirs avec le patriotisme et l'honneur... Il acceptait la monarchie nouvelle car il avait horreur de la guerre civile devant l'ennemi. » Un des derniers documents de la publication est la proclamation à l'armée du 16 juillet (p. 604-605); Davout demande aux soldats le grand sacrifice d'arborer la cocarde blanche; il les prie de tenir la même conduite que lui, à Hambourg, l'année précédente, de conserver l'armée à l'Etat, de défendre au nom de Louis XVIII la patrie malheureuse « on la sert quel que soit le gouvernement qu'on ait, et une armée ne peut être délibérante. » Nous aurions voulu que M. de M. eût rapproché ces derniers mots de la lettre que Davout écrivait en 1792 aux administrateurs de l'Yonne (M[me] de Blocqueville, I, 299) « vous ne verrez jamais aucune délibération de la part de vos frères qui savent combien les délibérations des corps armés sont illicites ». Le lieutenant-colonel des volontaires tenait au commencement de la grande guerre de la Révolution le même langage que le maréchal de France à la fin de la lutte.

M. de M. a joint aux lettres de Davout les lettres, les ordres, les réponses de Napoléon qui les éclairent. Il a relié l'ensemble par des notes explicatives, complètes dans leur brièveté, qui orientent le lecteur et lui permettent de suivre le cours des événements. Il a « tout respecté dans le texte » (introd., p. LI) [1]. L'introduction est écrite avec chaleur

1. Peut-être eut-il mieux valu corriger l'orthographe des noms de personnes et de lieux ou les donner, sous leur forme authentique, dans un Index général qui aurait été très utile. Il est à craindre que beaucoup de ceux qui consulteront l'ou-

et avec verve; en quelques pages, M. de M. a su retracer la vie militaire de Davout et faire de ce grand homme de guerre un très ressemblant et très beau portrait. Le public français lui saura le plus grand gré de la publication de cette *correspondance;* elle offre une quantité de pièces qui forment une partie considérable des vraies sources de l'histoire militaire du premier Empire, et fait revivre, selon le mot de M. de Mazade, une des plus fières et des plus saisissantes images d'une grande époque.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Emile LEGRAND, répétiteur à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, vient de faire paraître à la librairie Ernest Leroux une *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des livres publics en grec par des Grecs aux* XVe *et* XVIe *siècles* (2 vol. in-8°). M. L. y décrit avec détail plus de trois cents ouvrages; il n'a pas cru devoir se borner à une aride nomenclature de catalogue, mais il reproduit intégralement les préfaces ou autres pièces liminaires pouvant jeter quelque lumière sur les conditions dans lesquelles a eu lieu l'impression du livre. On trouve, en outre, dans cette Bibliographie, des notices très étendues et complètement nouvelles sur les écrivains grecs de l'époque, ce qui fait de cette publication une véritable histoire littéraire de la Grèce aux XVe et XVIe siècles. Le second volume se termine par une série de lettres et de documents inédits. Nous reviendrons prochainement sur cet important ouvrage.

— La *Société de l'histoire de Paris* publiera dans son prochain volume de mémoires le *Livre de raison* inédit de Me Nicolas Varsoris, avocat au Parlement de Paris, et mettra dans le commerce un certain nombre d'exemplaires du tirage à part. Ce document, dont l'édition est due à M. G. FAGNIEZ, se rapporte à une époque dont on peut dire encore, malgré les publications de M. L. Lalanne et G. Guiffrey, qu'elle compte peu d'ouvrages historiques originaux; il embrasse la période de 1515 à 1530. Il ne faut naturellement pas y chercher, pas plus que dans les journaux domestiques du même genre, une composition réfléchie; il ne faut pas non plus en attendre les révélations, d'ailleurs toujours sujettes à caution, que fournissent les mémoires des personnages qui ont joué un rôle important dans les événements, mais on y trouvera, à côté de détails biographiques sur le monde du Palais où vivait l'auteur, le récit des faits dont il a été témoin ou qu'il a appris par la notoriété publique, et, ce qui est peut-être encore plus curieux, les impressions d'un bourgeois, arrivé par sa profession à un rang intellectuel assez élevé, écho fidèle, croyons-nous, des idées, des sentiments, des préjugés de la classe parlementaire.

---

vrage, n'écrivent, comme Davout, Weisenfels pour Weissenfels, Mollendorf pour Mœllendorf, Woss pour Voss, etc. Il fallait d'ailleurs donner aux noms une orthographe uniforme; on trouve à la fois Custrin et Cüstrin, Melnitz et Menitz, Lundembourg et Lundenbourg, etc. Deux remarques sur l'introduction : p. II, Hoche n'a pas « passé par les bataillons de volontaires » et p. v, le Messin Bouchotte n'est pas le « compatriote » du Bourguignon Davout. L'éminent académicien nous pardonnera de relever ces vétilles.

— Deux volumes paraissent en même temps sur le maréchal d'Ancre; l'un est de M. F. Pouy dont l'on connait les recherches historiques et bibliographiques sur l'imprimerie et la librairie, et a pour titre *Concini, maréchal d'Ancre, son gouvernement en Picardie;* l'autre est publié par M. Alfred Danicourt et s'intitule *une révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616*, avec des documents inédits (Paris, Ernest Leroux.)

— Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à l'histoire du XVIIe siècle n'ont pas oublié la discussion soulevée par la thèse française de M. Parmentier, en 1877. Cette thèse était consacrée à un ouvrage historique manuscrit et anonyme, allant, dans le fragment qui s'en était conservé, de 1634 à 1638 (Bibl. nat. Fr. 3757) et que M. L. Ranke avait présenté, en 1849, à l'Académie des sciences morales, comme un recueil « de journaux et de mémoires tirés des papiers du P. Joseph *(Franzœsische Geschichte* 1861, V, 108. L'auteur de la thèse contestait cette origine, qui ressort cependant clairement de l'examen le plus superficiel, et s'efforçait d'établir, contre toute apparence, que le ms. était un supplément des mémoires de Richelieu (Parmentier, *Étude sur un supplément inédit des mémoires de Richelieu*, Thorin, 1877). M. Fagniez, qui avait combattu ces conclusions dans la *Revue critique* (nos du 15 janv. et du 15 fév. 1877. Cf. la réponse de M. Parmentier dans le no du 13 sept. et une lettre de M. Vion dans le no du 11 oct. et aussi un art. de M. Hanotaux dans la *Rev. Hist.* VII, 411), vient, au cours de ses recherches sur le P. Joseph, de découvrir le ms. complet et autographe, dont la Bibl. nat. ne possède qu'une copie incomplète et inexacte. Ce ms., qui a passé à l'étranger, commence en 1623 et comprend, par conséquent, onze années de plus que le fragment précédemment connu. Il est anonyme, mais l'écriture permet d'affirmer qu'il est l'œuvre de *Lepré-Balain*, l'auteur de la biographie inédite du P. Joseph qui est en la possession de M. Fagniez (Voy. *La Mission du P. J. à Ratisbonne en 1630. Rev. Hist.* XXVII et XXVIII). Les deux ouvrages renvoient l'un à l'autre et celui dont nous signalons la découverte, a été, comme la biographie, rédigé à l'aide des papiers et des renseignements communiqués par le P. Ange de Mortagne, compagnon et secrétaire habituel du célèbre capucin.

— Au programme de l'agrégation de grammaire est inscrit l'*Heautontimorumenos* de Térence, édition Wagner (avec notes en allemand), chez Teubner. Cette édition est épuisée; le soin de la republier a été confié à M. Fleckeisen, mais, ainsi que la maison Teubner a bien voulu le répondre à la demande que nous lui adressions, on ne peut prévoir à quel moment elle se retrouvera en librairie. En attendant, nous signalons aux candidats l'édition donnée par Wagner avec notes en anglais. Cambridge, chez Deighton, Bell and Co.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 décembre 1885.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys lit une *Note sur la valeur réelle des termes Annam et Annamites*. L'usage européen actuel applique le nom d'Annam à toute la partie de la péninsule indo-chinoise comprise à l'est de la grande chaîne de montagnes qui traverse cette péninsule, depuis la frontière chinoise au nord jusqu'au Cambodge au sud. L'Annam ainsi entendu comprend à la fois le Tonkin et la Cochinchine. Parfois aussi on en exclut le Tonkin et l'on applique ce nom à la Cochinchine seule. Dans l'un et l'autre cas, on donne au mot un sens arbitraire et contraire à l'usage oriental. Le nom d'*An-Nâm*, du chinois *An-nan* ou *Ngan-nan*, a désigné à l'origine un gouvernement militaire constitué par la Chine en l'an 756 de notre

ère, qui comprenait le territoire du Tonkin actuel. Plus tard ce territoire devint un royaume soit indépendant, soit feudataire, qui conserva le même nom, mais sans jamais s'étendre en dehors des mêmes limites. Au commencement du xve siècle, un roi de cet état, Li, fondateur d'une dynastie nouvelle, réorganisa son royaume sur le modèle de l'empire chinois : comme il y avait en Chine deux capitales, appelées l'une « la capitale du Nord », *Pé-king*, l'autre « la capitale du Sud », *Nan-king*, il en créa deux dans l'An-nâm, qu'il appela « la capitale de l'Ouest », *Si-king*, et la capitale de l'Est, *Tong-king* : du nom de cette dernière ville est venu le nom actuel du Tonkin. Le nom d'An-nâm se maintint néanmoins, pour désigner la même région, jusqu'en 1775. En cette année, Ghia-Long, roi du *Tchen-tchin* ou de la Cochinchine, conquit l'An-nâm ou Tonkin, et donna au royaume composé de l'Annâm et de la Cochinchine réunies le nom nouveau de *Youe-nan*. Mais les Européens ne s'habituèrent pas à ce nom et trouvèrent plus commode d'appliquer à toute l'étendue du nouvel état le nom déjà connu d'An-nâm. C'est une impropriété de langage dont il ne faudrait pas être dupe; si, dans un document quelconque, antérieur à ce siècle, on rencontre le nom de *Ngan-nan*, *An-nan* ou *An-nám*, il faut entendre par là uniquement le Tonkin.

M. Alfred Croiset communique des *Observations sur la constitution critique du texte de Thucydide, à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale*. Le manuscrit dont il s'agit est le *Cisalpinus* de Bekker. L'objet du travail est de montrer que la collation de Bekker, assez bonne en général, n'a pourtant pas toute l'exactitude et toute la minutie nécessaires pour fournir les éléments d'un classement rigoureux des manuscrits de Thucydide. L'auteur cite quelques exemples et discute à ce propos l'emploi qu'on peut faire du manuscrit de Paris pour la correction de certains passages de l'écrivain grec.

M. Théodore Reinach commence une communication sur la *Numismatique des rois de Cappadoce*.

Ouvrages présentés : — par M. Desjardins : Julien Sacaze, *les Anciens Dieux des Pyrénées, nomenclature et distribution géographique* (extrait de la *Revue de Comminges* d'octobre 1885); — par M. Renan : *Corpus inscriptionum semiticarum*, fasc. III; — par M. P.-Ch. Robert : Louis Blancard, 1° *Salaire et Prix des marchandises dans l'empire romain d'après l'édit de Dioclétien*; 2° *l'Aureus romain se divisait en 6000 au* IIIe *siècle avant J.-C.*; 3° *le Sigle monétaire X barré du denier romain est le monogramme du chiffre XVI*; — par M. Léopold Delisle : Albert Babeau, *les Artistes et les Domestiques d'autrefois*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 9 décembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. Emile Molinier communique la photographie d'une plaquette de la Renaissance Italienne appartenant au Musée de Berlin et représentant Apollon et Marsyas; c'est une imitation d'une cornaline ayant fait partie des collections des Médicis et fort connue; mais aucun des exemplaires signalés jusqu'à présent ne porte l'inscription qu'on lit sur celui de Berlin et qui donne le nom et les titres de Néron. Cette plaquette peut donc être considérée comme l'empreinte exacte de la fameuse pierre dite *Cachet de Néron*, que Lorenzo Ghiberti monta en orfévrerie.

M. de Barthélemy lit une lettre de M. Civelet qui donne quelques détails sur une statuette de bronze représentant Jupiter armé du foudre et découverte au territoire de Berru par M. Bosteaux, maire de Cernay-les-Reims. Le socle porte une inscription gravée au burin D·IOV·MAPA·SOLLI·FIL·V·L·M.

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Maxe-Verly, communique la photographie de cette statuette, et en outre une figurine minuscule de bronze représentant un gladiateur, trouvée à Reims.

M. de Caix de Saint-Aymour lit une note sur un gobelet en étain historié du xive siecle. Il présente aussi une sonnette du temps de François I ornée d'une fleur de lys et d'un médaillon entouré de la légende NICOLAS BYRET, avec une salamandre au centre.

M. de Lasteyrie présente la photographie d'une statue qui orne la cathédrale de Reims, et dans laquelle M. le chanoine Cerf croit reconnaître les traits de Saint-Louis. Cette attribution paraît incertaine à plusieurs membres.

M. le Président lit une notice de M. de Laigue sur la mosaïque de l'église de San Frediano à Lucques, qu'il date du xiie siècle.

M. Lefort dit avoir examiné cette mosaïque qui lui paraît avoir été restaurée à diverses époques, il croit qu'elle est de la fin du xiiie siècle.

Le Secrétaire,
R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Format grand in-8°

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR ÉLISÉE RECLUS

TOME XI. — L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Deuxième partie

TRIPOLITAINE — TUNISIE — ALGÉRIE ET MAROC

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8° JÉSUS

Contenant 5 cartes en couleurs 200 cartes insérées dans le texte et 85 gravures sur bois.

Broché : **30** fr. ; relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **37** fr.

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

Complète en 5 volumes.

Tome Ier : **L'EUROPE MÉRID.**
Tome II : **LA FRANCE.**
Tome III : **L'EUROPE CENTR.**
Tome IV : **L'EUROPE DU N.-O.**
Tome V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE.**

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

Complète en 4 volumes

Tome VI : **L'ASIE RUSSE.**
Tome VII : **L'ASIE ORIENTALE.**
Tome VIII : **L'INDE ET L'INDO-CH**
Tome IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Tome X : L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

1re *Partie :* Bassin du Nil : Soudan égyptien, Ethiopie, Nubie, Égypte
contenant 3 cartes en couleurs, 111 cartes dans le texte et 56 gravures sur bois.

Prix de chaque volume, à l'exception du volume X : broché, **30** fr. ; relié, **37** fr.
Prix du volume X : broché, **20** fr. ; relié, **27** fr.

Ouvrage complet.

LES CHRONIQUEURS DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'AU XVIe SIÈCLE

TEXTE ABRÉGÉ, COORDONNÉ ET TRADUIT

Par Madame de WITT, née GUIZOT

QUATRIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE

LES CHRONIQUEURS DE MONSTRELET A COMMINES

UN MAGNIFIQUE VOL. IN-8° JÉSUS

Contenant 8 planches en chromolithographie, 46 grandes planches tirées en noir, et 313 gravures intercalées dans le texte

Broché, **32** fr ; relié richement, avec fers spéciaux, tranches dorées, **40** fr.

En vente 1re série : *Les Chroniqueurs de Grégoire de Tours à Guillaume de Tyr.*
2e série : *Les Chroniqueurs de Suger à Froissart.*
3e série : *Les Chroniqueurs de Froissart à Monstrelet.*

Chaque volume se vend séparément :

Broché, **32** fr. ; relié richement, tranches dorées, **40** fr.

LE MONDE PHYSIQUE

Par Amédée GUILLEMIN

CINQ MAGNIFIQUES VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS

Contenant 31 *planches en coul.*, 64 *planches en noir et* 2042 *grav. dans le texte.*

Tome Ier : *la Pesanteur et la gravitation universelle. — Le Son.* 1 vol. avec 3 planches en couleurs, 23 planches en noir en 445 gravures dans le texte, 25 francs.

Tome II : *la Lumière.* 1 vol. avec 13 planches en couleurs, 13 planches en noir et 353 gravures dans le texte, 20 francs.

Tome III : *le Magnétisme et l'Electricité.* 1 vol. avec 5 planches en couleurs, 20 planches en noir et 577 gravures dans le texte, 30 francs.

Tome IV : *la Chaleur.* 1 vol. avec 1 planche en couleurs, 8 planches en noir et 324 gravures dans le texte, 20 francs.

Tome V : *la Météorologie. La Physique moléculaire.* 1 vol. avec 9 planches en couleurs, 20 planches en noir et 343 gravures dans le texte, 30 francs.

La reliure de chaque volume, tranches dorées, se paye en sus 7 francs.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.



